This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

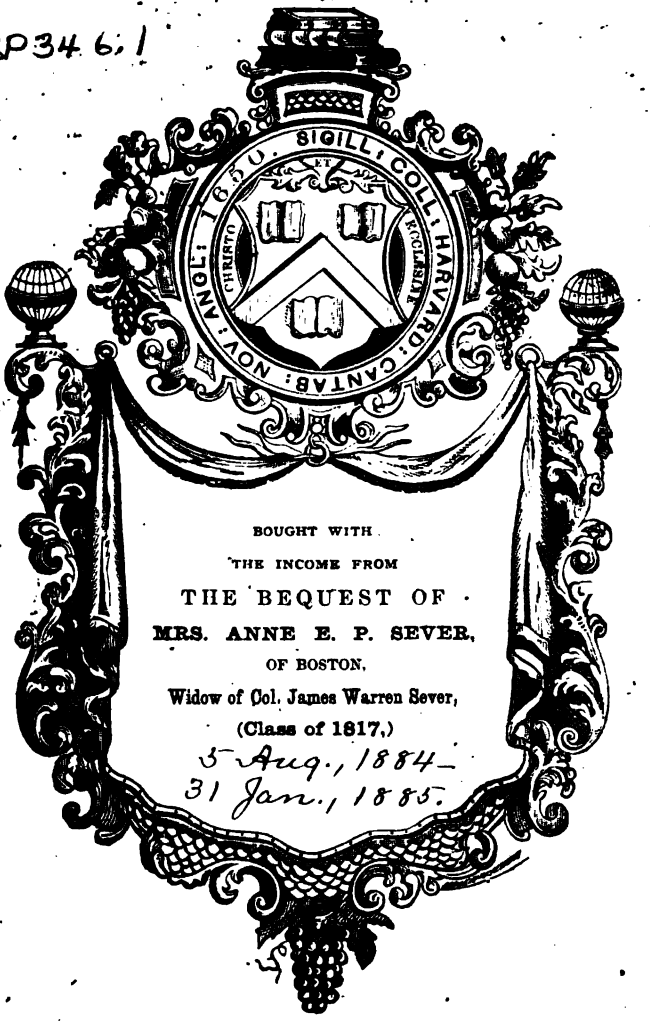
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Bd. July, 1885.

BP 34 6.1




BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
MRS. ANNE E. P. SEVER,
OF BOSTON,
Widow of Col. James Warren Sever,
(Class of 1817.)
5 Aug., 1884.
31 Jan., 1885.

HARVARD COLLEGE LIBRARY

# POLYBIBLION

## REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

### PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGTIÈME. — XLIe DE LA COLLECTION

PREMIÈRE LIVRAISON. — JUILLET.

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

1884

# SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE JUILLET 1884


I. — ROMANS, CONTES & NOUVELLES, par M. F. Boissin.

II. — COMPTES RENDUS.

**Théologie.** — L. Lessius : Les noms divins (p. 31). — A. de Bourdon : Traité de la comédie et des spectacles (p. 32).

**Sciences & Arts.** — D. Laroix : Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires (p. 33). — E. Beaussire : La liberté de l'enseignement et l'université (p. 35). — Nomination et traitement des instituteurs à l'étranger (p. 36). — Le vicomte P. d'Ussel : La démocratie et sa condition morale (p. 38). — Ch. de Ribbe : Le Play d'après sa correspondance (p. 39). — A. Prost : Les sciences et les arts occultes au seizième siècle (p. 41). — De la Chauvelais : L'art militaire chez les Romains (p. 43). — A. Bisson et T. de Lajarte : Petite encyclopédie musicale (p. 44).

**Belles-Lettres.** — I. Taylor : The Alphabet (p. 47). — Petits poètes du dix-huitième siècle (p. 49). — V. d'Hinselinne : Jeanne ou la loi de malheur (p. 50). — Lacaussade et E. Grenier : Œuvres posthumes d'Auguste Barbier (p. 51). — E. Montégut : Nos morts contemporains (p. 53). — L'abbé Reure : Histoire de la littérature latine (p. 54). — Maler Muller : Fausts Leben (p. 55). — E. Lichtenberger : Etude sur les poésies lyriques de Gœthe (p. 56).

**Histoire.** — I. Gilles : Les voies romaines et massiliennes (p. 59). — Le vice-amiral Jurien de la Gravière : Les campagnes d'Alexandre (p. 60). — H. Welschinger : Les Almanachs de la Révolution (p. 64). — H. de Pène : Henri de France (p. 65). — A. Lefèvre Pontalis : Vingt années de république parlementaire au dix-septième siècle (p. 68). — Adolf von Berlichingen : Garcia Moreno's Tod (p. 71).

III. — BULLETIN. — A. Carra de Vaux : Loi du 28 mars 1882 sur l'enseignement primaire obligatoire (p. 73). — Frank Liria : Idéal et vérité (p. 74). — L. Bloy : Propos d'un entrepreneur de démolitions (p. 74). — L'armée française en 1884 et le général de Galliffet (p. 74). — P. Guillaume : Les entrailles de la terre (p. 75). — E. Labesse : La science de tante Babet (p. 75). — Le Dr Philipps : Jean Bart et Du Quesne (p. 75). — A. Monchanin : Dumouriez, 1739-1823 (p. 76). — E. Veuillot : Hommages à Louis Veuillot (p. 77). — Le général baron Ambert : Une mission (p. 77).

IV. — CHRONIQUE. — Nécrologie : NN. SS. Maret et de Luca, MM. le baron G. de Gérando, Tissot, Pagart d'Hermansart, etc., etc. — Institut. — Concours et Prix. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — La prise de la Bastille. — Le Château de Puy-de-Val. — L'autel chrétien. — Les ex-libris de Schœpflin. — Authentiques de reliques découvertes à Vergy. — Table de la revue de Géographie. — Deux Parnassiens bretons au dix-septième siècle. — L'Ecole des Chartes au dix-huitième siècle. — Deux brochures de M. Tamizey de Larroque. — Annuaire de la Société des études juives. — Les beaux-arts au palais de Monaco. — Authentiques de reliques de l'époque mérovingienne. — Les débuts de l'imprimerie à Orléans. — Nouvelles. — Allemagne. — Angleterre. — Belgique. — Espagne. — Italie. — Suisse. — Publications nouvelles et annoncées.

V. — QUESTIONS ET RÉPONSES.

# POLYBIBLION

---

## REVUE

# BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JUILLET 1884. T. XLI, 1.

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE J. MOUREAU ET FILS.

AUG 7 1884

# POLYBIBLION

# REVUE
# BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

## PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGTIÈME

(QUARANTE ET UNIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

1884

~~3'2 110~~
BP346.1

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

## ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Sapho, Mœurs parisiennes*, par ALPHONSE DAUDET. Vingt-cinquième mille. Paris, Charpentier, 1884, in-12 de 338 p. Prix : 3 fr. 50. — 2. *Chérie*, par EDMOND DE GONCOURT. Sixième mille. Paris, Charpentier, 1884, in-12 de 336 p. Prix : 3 fr. 50. — 3. *A rebours*, par J. K. HUYMANS. Paris, Charpentier, 1884, in-12 de 294 p. Prix : 3 fr. 50. — 4. *Le Roi Ramire*, par FERDINAND FABRE. Paris, Charpentier, 1884, in-12 de 340 p. Prix : 3 fr. 50. — 5. *Magdon*, par J. RICARD. Paris, Calmann Lévy, 1884, in-18 j. de 302 p. Prix : 3 fr. 50. — 6. *La Fin du Vieux Temps*, par PAUL BOURE. Paris, Calmann Lévy, 1884, in-18 j. de 374 p. Prix : 3 fr. 50. — 7. *Andrée*, par GEORGE DURUY. Paris, Hachette, 1884, in-18 j., 376 p. Prix : 3 fr. 50. — 8. *L'Amirale*, par CHARLES LOMON. Paris, Plon et Nourrit, 1884, in-18 j. de 270 p. Prix : 3 fr. — 9. *La Femme d'Henri Vanneau*, par EDOUARD ROD. Paris, Plon et Nourrit, 1884, in-18 j. de 282 p. Prix : 3 fr. — 10. *Folle avoine*, par HENRY GRÉVILLE. Paris, Plon et Nourrit, 1884, in-18 j. de 312 p. Prix : 3 fr. — 11. *L'Argent de la femme*, par ALBERT LEROY. Paris, Ollendorff, 1884, in-12 de 268 p. Prix : 3 fr. 50. — 12. *Straniera, roman parisien*, par PAUL SEGONZAC. Paris, Auguste Ghio, 1884, in-12 de 218 p. Prix : 3 fr. — 13. *Une martyre*, par HENRI DEMESSE. Paris, Frinzine, Klein et Cie, 1884, in-12 de 368 p. Prix : 3 fr. 50. — 14. *Plébéienne*, par G. MAISONNEUVE. Paris, Paul Ollendorff, 1884, in-18 j. de 310 p. Prix : 3 fr. 50. — 15. *Vic-en-Sèche*, par ANDRÉ MOUEZY. Paris, Firmin Didot, 1884, in-12 de 302 p. Prix : 3 fr. (*Bibliothèque des mères de famille.*) — 16. *Pour une Epingle*, par J. T. DE SAINT-GERMAIN (avec deux dessins gravés à l'eau-forte). Paris, Charpentier, 1884, in-32 carré de 274 p. Prix : 4 fr. — 17. *Les Régicides*, par OSCAR DE POLI. Paris, Blériot et Gautier, 1884, 2 vol. in-12 de 380 et 390 p. Prix : 6 fr. — 18. *Le Brigand de la Cornouaille, chronique bretonne de l'époque de la Ligue*, par LOUIS MOREAU. Paris, Palmé, 1884, in-12 de 456 p. Prix : 3 fr. — 19. *Le Pensativo* (Scènes mexicaines), par LUCIEN BIART. Paris, Hennuyer, 1884, in-12 de 324 p. Prix : 3 fr. 50. — 20. *Le plus mauvais gamin du village* (imité de JOHN HABBERTON, par le traducteur de la *Grande Armée des Misérables*). Paris, Fischbacher, 1884, in-12 de 290 p. Prix : 3 fr. — 21. *Musa*, par OUIDA (Roman imité de l'anglais, par J. GIRARDIN). Paris, Hachette, 1884, in-18 j. de 300 p. Prix : 3 fr. — 22. *Les Fresques*, par le MÊME AUTEUR (Nouvelles traduites de l'anglais par HEPHELL). Paris, Hachette, 1884, in-18 j. de 300 p. Prix : 3 fr. — 23. *Trois nouvelles*, par SALOW (traduites du russe). Paris, Hachette, 1884, in-18 j. de 264 p. Prix : 1 fr. 25. — 24. *La Princesse Casse-Cou*, par AUGUSTE ERHARD, avec une préface par JULES CLARETIE. Paris, Librairie théâtrale, 1884, in-12 de 304 p. Prix : 3 fr. 50. — 25. *Reine et Maîtresse*, par CORNÉLIS DE WITT. Paris, Hachette, 1884, n-12 de 274 p. Prix : 2 fr. — 26. *Contes macabres*, par JULES NOLLÉE DE NORDUWEZ. Paris, Plon et Nourrit, 1884, in-12 de 332 p. Prix : 3 fr. 50.

1. — La critique littéraire est devenue, depuis quelques années, une bien singulière personne. A-t-elle à parler du dernier livre d'un écrivain à la mode, elle n'hésite jamais à déclarer que « ce livre est son meilleur. » Les derniers nés sont toujours supérieurs aux aînés. C'est tout profit pour les éditeurs ; mais, trop souvent, quelle enseigne trompeuse, quelle mystification pour les lecteurs ! Je faisais ces réflexions après avoir lu *Sapho*, le dernier roman paru de M. Alphonse Daudet. « C'est un livre, un maître livre, une étude puissante, forte, incomparablement belle ; l'auteur s'y est surpassé lui-même, s'y est affirmé, avec plus de talent que dans ses autres ouvrages, analyste

merveilleux, écrivain supérieur ! » Voilà ce que crient, soir et matin, à la cantonade et en pleine foule, les thuriféraires de l'heureux romancier. Eh bien ! non, quoi qu'ils puissent dire, *Sapho* n'est pas un chef-d'œuvre. Il y aurait certes injustice et mauvaise foi à ne pas reconnaître que, dans ce roman, M. Alphonse Daudet s'est montré, comme toujours, l'écrivain impeccable et charmeur que l'on connaît. Mais, si on veut être de bon compte et de bonne foi, l'on sera bien forcé d'avouer que *Sapho*, comme sujet d'abord, comme intérêt ensuite, comme action enfin, comme moralité même (bien que ceux-ci offrent de nombreuses tares politiques, philosophiques et religieuses), est de beaucoup inférieure à *Froment jeune et Risler aîné*, à *Jack*, au *Nabab*, aux *Rois en exil* et à *Numa Roumestan*. Je ne dis rien des admirables *Lettres de mon moulin*. Avec ses idées de l'heure présente, c'est un livre que M. Daudet serait incapable de faire aujourd'hui. Qu'il y a loin de *Sapho* à la *Chèvre de M. Seguin* et au *Curé de Cucugnan !* *Sapho* est le récit détaillé d'une de ces liaisons équivoques et illégitimes, d'un de ces faux ménages que les Romains appelaient le concubinat ; que nos pères, plus discrets, nommaient une habitude ou une chaîne ; que l'affreux argot du jour désigne d'un substantif gluant et sâle, et qui tient, hélas ! une place si considérable dans nos sociétés mécréantes, décadentes et déliquescentes. Pourquoi ce nom grec de *Sapho* ? Parce que l'héroïne du roman — une rouleuse et une pierreuse d'atelier — a posé chez les peintres et les sculpteurs pour l'image ou la statue de la célèbre hétaïre de Lesbos. En définitive, *Sapho* s'appelle prosaïquement Fanny Legrand. C'est la fille d'un cocher de fiacre ivrogne et crapuleux. Dès l'âge de quinze ans, elle a mené mauvaise vie. Elle a été successivement la maîtresse, sans compter (pour parler comme don Juan) les *mille e tre* perdus dans la foule, du sculpteur Caoudal, du poète Lagournerie et d'un graveur nommé Flamant, qui, à son instigation, met en circulation de faux billets de banque, et est condamné à cinq ans de galère. Cette créature approche de la quarantaine et, voulant se fixer, jette son dévolu sur un jeune godelureau d'Avignon, âgé de vingt-trois ans, tout frais débarqué à Paris et postulant pour les consulats. La rencontre a lieu dans un bal masqué. Fanny Legrand s'attache à Jean Gaussin d'Armandy et ne le quitte plus. Dans le principe, la chaîne répugne au jeune méridional : il essaie de la briser. Mais c'est un esprit faible, indécis, pusillanime et sensuel. Il est pris par les sens d'abord, puis par l'habitude. Le crampon devient carcan, et cela dure de la sorte pendant cinq mortelles années. Au dénouement, une apparition virginale passe devant les yeux de Jean Gaussin et il se décide enfin à rompre avec l'ignoble Sapho pour demander en mariage la chaste et idéale Irène Bouchereau. Trop tard ! Au moment de signer le contrat,

Gaussin revient encore à son vomissement. La conséquence est qu'il est lié à tout jamais à cette femme. Il le croit du moins et se dispose à aller avec elle finir sa triste existence dans quelque consulat perdu de la Bolivie ou du Brésil. C'est immoral, mais c'est logique. Or, en terminant, M. Alphonse Daudet laisse la logique pour l'invraisemblance : il fait se raviser Sapho. C'est elle maintenant qui ne veut plus de son apprenti consul et qui épouse le graveur galérien dont la peine est expirée. Jean Gaussin d'Armandy, son mariage manqué, part seul, la vie gâchée et le cœur vide, pour le consulat d'Arica. Voilà *Sapho !* Livre triste, livre morose, livre ennuyeux, d'une moralité plus que douteuse ! M. Alphonse Daudet l'a dédié à ses fils, « quand ils auront vingt ans. » Apparemment, l'auteur de *Sapho* se prend pour Fénelon ; il s'imagine avoir écrit un nouveau *Télémaque*, digne des médailles Monthyon, et on lui annoncerait que les proviseurs de lycées distribuent son roman comme prix aux rhétoriciens et aux philosophes, qu'il n'en serait pas surpris le moins du monde. C'est que M. Daudet appartient à une école dont l'esthétique part de ce faux principe que dévoiler le vice et le peindre dans sa crudité, c'est faire œuvre de moraliste. Ce sophisme de l'école nouvelle trouve dans *Sapho* même sa réfutation, car la lecture de *Sapho* moralise « comme une visite au Musée Dupuytren. » Est-ce que les hideurs de ce musée ont jamais corrigé un visiteur de son penchant, de sa passion ou de sa turpitude ? Et puis, en admettant même la vérité de la thèse de M. Alphonse Daudet, nous estimons que *Sapho* en est précisément le contre-pied. En effet, pour se livrer ainsi à cette fille et s'acoquiner cinq ans avec elle, il faut être exceptionnellement niais, lymphatique et lâche comme l'est Jean Gaussin. Sapho, telle que l'a peinte M. Alphonse Daudet, n'est redoutable que pour la jeunesse avachie, faisandée, pourrie. Jamais un cœur viril, honnête, fier et libre, ne se serait attaché à une prostituée pareille, usée par une vie de débauche et de misère, banalement bestiale sur son piédestal de boue ! Combien la leçon — puisque leçon il y a — eût été plus sérieuse, plus profitable et plus terrible, si l'auteur, au lieu de choisir une Fanny Legrand pour héroïne, nous avait montré le poids d'une chaîne, plus délicate, basée sur un amour vrai quoique coupable, sur une passion réelle, écrasant et meurtrissant des personnages moins vulgaires et moins antipathiques ! — car il n'y a même pas d'amour entre Sapho et Gaussin, à moins que l'on ne profane ce mot en donnant le nom d'amour à des attractions exclusivement matérielles, à des ensorcellements honteusement libertins. On aurait vu alors tout le danger du « faux ménage, » avec ses querelles incessantes, ses lassitudes, ses bonheurs frelatés, sa robe de Nessus consumante et brûlante — et on eût assisté avec effroi à la lente et irré-

médiable déchéance d'un homme fier, droit et loyal, qui meurt de sa passion même. Mais les amours d'une Vénus *vulgivaga* avec ce banal Jean Gaussin, le sosie du Frédéric Moreau, de l'*Education sentimentale*, de Flaubert, peuh ! et pouah !

Cette part faite à la critique — et il le fallait — nous devons donner à l'auteur de *Sapho* les éloges auxquels il a droit. Ils ne porteront pas sur les tableaux saisissants qu'il nous présente de la bohême artistique et littéraire sous la troisième République. Ces tableaux du hideux ménage Hettema, de la répugnante famille Sanchez et de l'avachissement inconcevable des Caoudal, des Déchelette et des Potter, sont saisissants, en effet, mais écœurants aussi. Nous préférons suivre l'auteur en Provence. Ici nous revoyons le Daudet d'autrefois. Rien de plus exquis que les pages de *Sapho* consacrées aux paysages du Comtat, au vieux fief des d'Armandy, aux vignobles du Castelet que le phylloxera ronge cep par cep, à l'escapade des deux petites bessonnes que l'idée tourmentait depuis longtemps d'imiter leurs patronnes Marthe et Marie, et qui, s'en étant allées, dans un bateau sans rames ni voiles ni provisions, répandre l'Évangile sur des rivages inconnus, échouèrent heureusement dans une île du Rhône, entre des oseraies et des piboules ! Quel amusant original que l'oncle Césaire, le Fénat ! Que de grâces chastes, teintées d'austérité douce, dans la tante Divonne, la paysanne dévouée, active, intelligente, énergique et bonne ! Elle est adorable, cette tante Divonne : elle représente le mariage chrétien opposé au concubinage. C'est l'honnête femme se dressant dans la fierté de ses vertus, en face de la prostituée ; et comme on l'approuve lorsque, montrant le poing à Paris, elle s'écrie, le jour de l'arrivée de son neveu : « Oh ! ce Paris, ce qu'on lui donne, et ce qu'il nous renvoie ! » N'est-ce pas, monsieur Alphonse Daudet ?

2. — Des quatre romans publiés par M. Edmond de Goncourt, depuis la mort de son frère, *Chérie* est celui où l'action, l'imagination et l'invention brillent le plus par leur nullité. Aussi bien, *Chérie* doit être regardée moins comme un roman que comme une étude de psychologie, comme un essai sociologique. L'auteur ne nous prend pas d'ailleurs en traître. Il dit ceci, dans la préface bizarre et personnelle qui ouvre le livre : « *Chérie* est une monographie de jeune fille, observée dans le milieu des élégances de la richesse, du pouvoir, de la suprême bonne compagnie, une étude de jeune fille du monde officiel sous le second Empire. » Unique et dernière enfant d'une famille militaire dont trois générations ont donné leur sang aux Napoléons, Chérie Haudancourt a pour grand-père un maréchal de France qui est en même temps ministre de la guerre. Le père de Chérie est mort sur le champ de bataille, et sa mère, devenue folle, ne sort plus du château de Nonnains-le-Muguet, en Lorraine. M^lle^ Haudancourt, bambine

de huit ans, donne une fois par semaine, dans les salons du ministère, avec la permission de son grand-papa, un dîner à ses petites amies. C'est le premier chapitre. Elle est précoce, cette maîtresse de maison en herbe; elle grandit, un peu livrée à elle-même; elle lit en cachette des livres défendus; elle arrive à sa première communion et moigne d'une ferveur qui ne dure pas. Puis vient la puberté. Chérie fait alors son entrée dans le monde et a ce qu'on appelle des « passionnettes. » Mais les années passent. Le maréchal Haudancourt est en disgrâce; il quitte le ministère — sans s'y être enrichi,— et la dot de *Chérie* n'est plus du tout en rapport avec le train de vie au milieu duquel la jeune fille a grandi. Toutes ses amies de pension se marient: elle pas. Aucun épouseur sérieux ne se présente. Chérie voit l'avenir sombre: elle souffre et dans son âme et dans son corps. La névrose dont elle avait le germe dégénère en une sorte de catalepsie dont les fréquentes attaques la tuent insensiblement. La pauvre enfant cherche à s'étourdir dans le bruit des fêtes; elle se met du rouge à la figure, elle va aux Italiens, elle rit. C'est un rire macabre qui sent la mort. La mort vient, en effet, et le dernier chapitre est une simple lettre de faire-part, annonçant le trépas de M^lle^ Marie-Chérie Haudancourt, décédée dans sa dix-neuvième année. « Priez pour elle! » Comme affabulation, vous le voyez, c'est moins que rien. Pas d'intrigue. *Chérie* forme pourtant un volume de trois cent trente-six pages. C'est que, pour M. de Goncourt, tout est prétexte à descriptions; il y a le dîner d'enfants, donné par Chérie au ministère de la guerre; il y a l'épisode de la folle; il y a les courses peureuses dans le parc de Nonnains-le-Muguet; il y a la pension de demoiselles, dirigée par M. Jodocus Cochemer; il y a la préparation à la première communion, l'examen de conscience, les résolutions de persévérance; il y a les séances de toilette chez le couturier Gentillat; il y a les toquades baudelairiennes de M^me^ Malvezin; il y a la folie des soirées, des bals, des fleurs et des lumières. — Tout autant de tableaux qui ne demanderaient que quelques larges et vigoureux coups de brosse et qui sont décrits dans leurs plus minutieux et leurs plus insignifiants détails. M. Edmond de Goncourt abuse surtout des talents du couturier Gentillat à dessiner, essayer, chiffonner, froncer et pincer les robes de ses pratiques. Il abuse aussi des couleurs et des odeurs. Trop de camélias, trop de tubéreuses, trop de résédas, trop de musc, trop d'ylang-ylang! On en est asphyxié. Parmi les tableaux dont se compose *Chérie,* il en est pourtant quelques-uns vraiment séduisants et jolis. Je citerai, entre autres, le dîner d'enfants au ministère. Les attitudes curieuses, la solennité amusante, la grâce déjà préméditée, les manèges puérils de toutes ces petites parisiennes, au minois futé, aux yeux éveillés de souris, à l'enfance

menue, distinguée, raffinée, qui jouent aux grandes personnes, — tout cela est bien observé, supérieurement rendu! On croit voir ces frimousses roses et gracieuses s'illuminer et dépouiller leur gravité de commande. On croit entendre leur gazouillis, leur ramage et leur gaieté tapageuse. On sourit enfin, en apercevant là-bas, tout au bout de la table, une des convives laisser poindre son « petit plumet » et dodeliner de la tête comme une grive gorgée de raisins. Mais, pour quelques pages de ce genre, que d'insupportables longueurs! Et que nous sommes loin de *Renée Mauperin!* Un critique autorisé de la *Revue des Deux-Mondes*, M. Ferdinand Brunetière, a qualifié le style de M. Edmond de Goncourt de style crébillonesque et pompadouresque. Il y avait, en effet, du Crébillon dans la *Faustin*, et dans *Chérie* le Pompadour déborde. Ce ne sont que tours précieux, enjolivements mignards, pompons et flonflons continuels. Et nulle part, aucune préoccupation morale, aucun souci de spiritualité. Je dirai plus : M. Edmond de Goncourt va maintenant jusqu'à suivre les naturalistes dans leurs plus répugnantes observations. Ainsi, sans respect pour une fillette de quatorze à quinze ans, il parle de ses fonctions naturelles; il révèle ce que la pudeur féminine s'efforce de cacher; il se complaît à ces détails de santé qui ne relèvent que du cabinet de toilette. Tout cela est malsain. Malsaine aussi la lettre écrite à Chérie par une nouvelle mariée : lettre égrillarde, inconvenante et corruptrice. Malsains enfin ces mélanges impies de religiosité et de mondanité, qui ne sauraient plaire qu'aux tempéraments maladifs et déséquilibrés! En somme, Chérie est l'analyse d'une âme de petite Parisienne, innocente et perverse, fruit hâtif, précoce, mûr trop tôt, de notre civilisation fardée, de ses paradis artificiels. Et cette analyse, subtilement fouillée d'ailleurs, d'une âme de jeune fille, n'est point un livre dont il faille jamais permettre la lecture aux jeunes filles.

3. — Avec *A rebours*, de M. J. K. Huymans, nous sommes aussi, et plus encore, dans la névrose, l'irrémédiable et lamentable névrose. Orphelin et riche, dernier rejeton d'une noble et ancienne famille, Jean des Esseintes, ayant touché à tous les plaisirs, à toutes les choses réputées désirables, à tous les arts, à tous les goûts, finit par être atteint de ce *tædium vitæ* qui était la maladie des patriciens de Rome, à l'époque de Tertullien. Trouvant insipides le monde, la société, le train-train de l'existence ordinaire, Jean des Esseintes quitte Paris sans laisser son adresse à personne et se claquemure dans une maison isolée de Fontenay-aux-Roses, qu'il meuble à sa fantaisie. Là, ne communiquant avec âme qui vive, sauf avec deux vieux domestiques, il se fabrique, à l'aide d'une imagination déviée, détraquée et dépravée, une vie absolument factice, invraisemblable, excentrique, à re-

bours de tout ce qui se fait habituellement. L'histoire de ce maniaque effréné est vraiment stupéfiante. Je n'essaierai pas de la résumer. Qu'il me suffise de dire que ce fou, qui ne sait ni ce qu'il hait ni ce qu'il aime, en arrive, abattu par l'hypocondrie, énervé par le spleen, à ne se nourrir qu'avec des lavements. Le thème manquerait absolument d'intérêt, si l'auteur ne l'avait relevé par des jugements littéraires, des appréciations esthétiques et des réflexions philosophiques, politiques et sociales, qui font d'*A rebours* une étrange macédoine de blasphèmes et d'actes de foi, de crudités et d'idéalités, de mysticisme et de sadisme, se réclamant ici de l'Évangile, là de la magie noire, ailleurs de Ruysbrock l'admirable et de l'*Imitation*, plus loin de Pétrone et de Schopenhauer. Telle page est une impiété ; telle autre est une aplogie de l'éducation paternelle des Jésuites. Tantôt on y développe à froid la haine de l'humanité, on y célèbre le malthusianisme, on y vilipende saint Vincent de Paul. Tantôt on y vitupère les libres-penseurs, « gens qui réclament toutes les libertés pour étrangler celle des autres ; » on y fait l'éloge des Chartreux et des Trappistes, « persécutés par une haineuse société qui ne leur pardonne ni le juste mépris qu'ils ont pour elle, ni la volonté qu'ils affirment d'expier par un long silence le dévergondage toujours croissant de ses conversations saugrenues ou niaises. » A tel endroit, il est question de la politique, « cette basse distraction des esprits médiocres ; » de « l'immonde sauvagerie des sans-culottes, » de la « vénale aristocratie d'argent, » du califat despotique des comptoirs, de l'influence salutaire de l'Église, « maternelle aux misérables, pitoyable aux opprimés, menaçante pour les oppresseurs. » Vous tournez la page, et vous tombez sur une invective contre le péché originel ou sur un souvenir libertin. Joseph de Maistre coudoie le marquis de Sade. Chose à noter cependant ! Ce livre se termine par une prière, la prière du pessimiste qui souffre de son mal. Obligé de rentrer à Paris pour se faire soigner et de revivre dans la société, Jean des Esseintes s'écrie : « Seigneur, prenez pitié du chrétien qui doute, de l'incrédule qui voudrait croire, du forçat de la vie qui s'embarque seul dans la nuit, sous un firmament que n'éclairent plus les consolants fanaux du vieil espoir ! » Il y a dans ce cri l'explication de toutes les folies et de toutes les dépravations du névrosé. C'est une victime de notre littérature matérialiste. Dans les chaires, dans les livres, dans les journaux, c'est à qui démolira les saines traditions, crachera sur les dieux, coupera le câble qui relie la terre au ciel, éteindra le phare des espérances éternelles, prêchera la négation universelle. On espère ainsi rendre l'homme plus libre, plus joyeux, mieux portant et plus heureux. Et ce sont des résultats tout contraires que l'on obtint. En ruinant les fondements de toute morale, en déïfiant le néant et le blasphème, en ne

d onnant à la vie humaine d'autre but que les jouissances sensoriales et sensuelles, fatalement limitées et toujours contrariées par les forces irréductibles de la nature, par la maladie désorganisatrice et par l'impitoyable mort, le matérialisme désenchante fatalement de l'existence, — en sorte que les esprits qui s'abreuvent à sa coupe empoisonnée, finissent par se dire : « A quoi bon lutter ? A quoi bon des efforts ? Vaut-il même bien la peine de vivre ? » Ainsi raisonne le Lazare Chanteau, de M. Zola, dans la *Joie de vivre*. Ou bien, encore, nous avons affaire à un effrayant monomane, comme ce Jean des Esseintes, sorte de Bouvard et Pécuchet aristocratique, dans le cerveau duquel fermente la levure de tous les égarements. Pessimisme et matérialisme s'appellent, et ce sont les deux grands fléaux de notre siècle. Nos poètes, nos écrivains en sont plus ou moins atteints, et les meilleurs d'entre eux, les plus délicats, les plus distingués, en pâtissent réellement. L'auteur des *Essais de psychologie intellectuelle*, M. Paul Bourget, n'écrivait-il pas récemment, dans les *Débats :* « Si notre bonne volonté demeure sans correspondance suprême définitive ; si tout notre être, ou tendre ou cruel, ou bon ou mauvais, n'est qu'un phénomène d'une heure destiné à disparaître comme il est apparu, pour toujours ; si le travail de l'humanité entière aboutit à une irréparable banqueroute, puisque avec la mort de la planète, tout doit mourir un jour ici-bas de l'œuvre des âges, comment ne pas apercevoir la vie sous une clarté de cauchemar, et à l'état de sinistre bouffonnerie ? Toutes les phrases du monde n'empêcheront pas que l'existence, dépourvue de signification d'au-delà, ne roule et ne retombe sans cesse sur un fond immobile de désespoir. » Comme c'est vrai, comme cela explique bien la littérature désespérante du moment, comme ces aveux portent en eux une grave et redoutable leçon ; comme, devant ces effrois d'âme, ces terreurs d'intelligence, on sent mieux encore le besoin de se retenir plus fortement à la rampe des saintes croyances et de s'écrier humblement avec l'apôtre : *Domine, adauge nobis fidem !*

4. — Bien différent de Jean des Esseintes est Jacques Ferrier, comte de la Ferrade, héritier direct par sa mère du dernier possesseur du trône de Castille, le roi Ramire. Jacques ne songe qu'à vivre et à bien vivre, à trop bien vivre. La société ne lui fait pas l'effet d'une marâtre, et Jacques l'aime tout plein. Il trouve tout beau, tout admirable, tout agréable ; il est spirituel, séduisant, irrésistible, et brûle à Paris la chandelle par les deux bouts. Mais, un jour, se voyant à sec, Jacques quitte brusquement, comme Jean des Esseintes, la ville que M. Pelletan appelait autrefois la « Babylone moderne. » Où va-t-il ? S'enfermer, se claquemurer, se cloîtrer ? Que non pas : il part tout simplement pour Lormières. C'est la capitale des Corbières

— comme qui dirait Limoux, célèbre par sa blanquette. Là, Jacques Ferrier de la Ferrade possède une tante à ménager, puisqu'elle a la bourse abondamment garnie. Cette tante, Mlle Hombeline de Castillet y Castilla, vieille fille, très riche, très pieuse, royaliste à trente-six carats, adore son « mauvais sujet de neveu, » bien qu'elle ne puisse lui pardonner les légèretés d'une existence qui devrait être consacrée au service de la bonne cause. Et la bonne cause, pour la vieille demoiselle, est double : c'est d'abord le rétablissement du roi légitime sur le trône des Espagnes ; c'est ensuite le couronnement de Jacques de la Ferrade, comme roi de Castille, sous le titre de Ramire II. Mlle Hombeline accueille dans son château tous les réfugiés espagnols de quelque conséquence. En ce moment, elle héberge Mgr Antonio Rodriguez, protonotaire apostolique, et le marquis d'Alpujaras y Alvar, avec sa charmante fille Isabelle. Jacques de la Ferrade feint d'entrer dans les vues de sa tante. A un déjeuner où se trouvent réunis les fidèles de Mlle Hombeline, le marquis, le protonotaire et l'abbé Pigeonneau, ancien précepteur de Jacques, celui-ci ensorcèle les convives au récit d'un prétendu complot carliste dans lequel il se trouve impliqué. Le futur Ramire II cite des noms imaginaires, le cardinal Gomez y Cardova, le capitaine Dioni Perez, Isabella je ne sais qui, Griffith je ne sais quoi. Bref, un navire américain doit débarquer vingt mille fusils dans un port biscayen. Seulement le capitaine du navire, un misérable Yankee, exige le paiement immédiat de vingt-cinq mille francs. Tout le monde est enthousiasmé, sauf l'abbé Pigeonneau, qui a deviné la mystification. Le père Rodriguez remercie Dieu ; le vieux marquis d'Alpujaras cherche son épée, ravi de la reprise des hostilités, et la tante Hombeline embrasse son neveu, en lui promettant les vingt-cinq mille francs. Jacques sort de table, riant de sa ruse. Mais voici qu'il rencontre les beaux yeux tristes d'Isabelle d'Alpujaras. La vue de cette jeune fille, réduite à la pauvreté par le dévouement de son père, fait rentrer Jacques en lui-même. Il a honte de ses folies et de ses extravagances, et se prend à aimer Isabelle de tout son cœur. Jacques voudrait bien réparer ensuite une plaisanterie prise au sérieux par des esprits sincères et convaincus. Mais comment faire ? Comment reconnaître, sans se vouer au mépris, qu'il a menti à ces loyaux serviteurs d'une cause respectable ? Le bon abbé Pigeonneau vient à son secours. On simule une dépêche du roi, annonçant que l'expédition est ajournée. — « Et les vingt-cinq mille francs ? » s'écrie la tante Hombeline. — « Ils ne sont plus nécessaires, » répond Jacques, et, soufflé par son ancien précepteur ; il ajoute : « Le roi m'ordonne, ma tante, d'attendre ses ordres chez vous. » — « Alors, tu nous restes. » — « Je dois obéissance au roi, et à moins que ma présence ne déplaise à mademoiselle d'Alpuja-

ras?... » La présence de Jacques déplaît si peu à la jeune fille que celle-ci met bientôt sa main dans la sienne, et la chère tante Hombeline donne à « ses enfants » le domaine de la Châtaigneraye pour cadeau de noces. Tel est *le Roi Ramire*. En douze heures se pressent l'exposition, l'intrigue, la crise et le dénouement de ce conte si bien conté, de cette comédie souriante et gaie, tracée avec infiniment d'esprit. Nous n'aurions que des éloges à donner à M. Ferdinand Fabre, s'il n'avait pas appuyé un peu trop sur les « travers » de l'archiprêtre Turlot, grand joueur de whist, sur le « fanatisme » de l'ex-théatin don Antonio Rodriguez, et sur le « don-quichottisme » du vieux marquis d'Alpujaras. Il y a, par ci par là, tout un persiflage qui, sans être grossier, fait de la peine. Au surplus, malgré ses épigrammes, il est tel des personnages du *Roi Ramire*, par exemple la tante Hombeline et le marquis d'Alpujaras, que M. Ferdinand Fabre ne parvient pas à rendre ridicules. Ils peuvent être illuminés, chimériques, démodés, arriérés, visionnaires, maniaques, tout ce que vous voudrez; mais, quand on voit Mlle Hombeline de Castillet y Castilla faire un si noble usage de sa fortune ; quand on apprend que le marquis d'Alpujaras s'est battu, a été blessé, a perdu ses deux fils et s'est ruiné pour une cause qu'il croit être celle du droit, on s'incline devant eux avec le plus profond respect, — et M. Ferdinand Fabre, s'il est sincère, agit de même dans son for intérieur.

5. — Les paysanneries sont toujours à la mode. Après *Pitchoun*, histoire tragique d'un Provençal mâtiné de bohémien, après la *Voix d'or*, satire de certaines artistes qui ont une pièce de cent sous à la place du cœur, voici M. J. Ricard qui a désiré, lui aussi, essayer du roman rustique, et du coup il se rencontre qu'il a parfaitement réussi. Dans la multitude, je devrais dire le fatras d'œuvres romanesques parues en ces derniers temps, la *Magdon* de M. J. Ricard est certainement hors de pair. Je ne voudrais en effacer que trois ou quatre pages trop libres. Quelle touchante et gracieuse création que Magdon! Avec quel charme angélique et pénétrant son suave profil rayonne sur le fonds des mœurs rudes et grossières qui l'entourent ! Fille pauvre, délaissée par sa mère, rabrouée par son grand-père, avare sordide qui l'exploite, elle finit par épouser, elle douce et délicate, idéale et chrétienne, sorte de sensitive qui se replie d'instinct devant toutes les choses viles, un riche ménager, sans foi ni loi, brutal, têtu, méchant, violent, lequel a dépassé la quarantaine. Ce que Magdon souffre dans la maison de son mari Cadet-Brichard est inimaginable. C'est pourtant une maîtresse-femme et une femme toute à ses devoirs. Mais de telles qualités, loin de plaire à la brute qui lui a donné son nom, l'exaspèrent. Il quitte son foyer pour aller « courir la prétentaine, » fait trimer Magdon comme une domestique, lui

mesure le boire et le manger, et finalement introduit dans la maison, en qualité de servante, une certaine Mathurine, forte en chair et en couleur, sortie on ne sait d'où, et qui ne tarde pas à devenir la vraie maîtresse chez les Cadet-Brichard. Dès lors, la perte de la pauvre Magdon est résolue. Grotesquement jaloux d'un sentiment pur et chaste que Magdon avait éprouvé jadis avant son mariage pour un jeune officier, qui s'était fait depuis lors bravement tuer pendant l'expédition tunisienne, Cadet-Brichard descend jusqu'à l'injure, la violence et la calomnie. Ces tortures inqualifiables achèvent la douce martyre. Elle meurt sans se plaindre, dans la paix de Dieu, quittant sans regret cette terre maudite, et les yeux tournés vers le ciel où elle espère retrouver l'âme sœur de la sienne, entrevue à peine alors qu'elle était jeune fille. La Mathurine ne se possède pas de joie : enfin, elle va donc pouvoir s'appeler « madame Cadet-Brichard. » Patience ! La justice éternelle n'a pas dit son dernier mot. Chassant des sangliers, Cadet-Brichard a l'audace de les poursuivre jusque dans le cimetière du village et de les viser sur la tombe même de sa femme. Le coup part, son fusil éclate, et la cartouche lui fracasse la tête. — « Que vot' volonté soit faite, Seigneur Dieu ! » dit sentencieusement le père Artin, un vieux berger fatidique qui joue dans ce roman le rôle de Saint-Jean-Bouche-d'Or.

6. — Dans la *Fin du vieux temps* de M. Paul Bourde (autre « paysannerie »), ce rôle est joué par une femme, la Françoise, la domestique à perpétuité du Musellion. Elle et le chien Moscou sont les deux seules personnes qui osent tenir tête au père Muselle. Quand il est en colère, ils le sont encore plus que lui, et souvent ils ont le dernier mot. C'est un vrai type que ce Muselle, maître du Musellion, en Bourgogne. Entêté comme ses mules, fier et vaniteux, âpre au gain, dur à la peine, sobre, infatigable, aimant la terre plus que lui-même, fermé à toutes les innovations, à toutes les améliorations, à tous les progrès — si sages et si rationnels soient-ils, — Muselle, dans l'esprit du romancier, représente le « vieux temps. » Nous croyons que l'auteur s'est trompé : il aurait dû dire : « la routine. » Muselle, en effet, ne représente guère que cela du « vieux temps. » Il préfère les fondrières aux chemins, et, conseiller municipal, il refuse de voter des fonds pour la construction d'un pont et d'une route vicinale. Les anciens s'en sont bien passés. Sa maison est sale, mal tenue, en désordre ; l'étable empiète sur la cuisine ; les outils sont épars dans les chambres ; il y a des châssis aux fenêtres ; on gèle l'hiver dans cette grande ferme ; on y brûle l'été. Quelques réparations suffiraient pour rendre l'habitation agréable et confortable : le vieux Muselle ne veut point en entendre parler ; c'est de l'argent qui ne profite pas. Muselle a une petite-fille, la Thermette : elle est douce, elle est bonne, elle

est active. Mais elle n'a pas beaucoup de vigueur : elle aime la propreté ; elle s'habille bien le dimanche. Le vieux Muselle la traite de mijaurée et la prend en grippe. En tout ceci, nous ne voyons rien qui soit plus spécial « aux vieux temps » qu'aux temps modernes. Les défauts de Muselle sont de toutes les époques. Comme antithèse à ce grigou et à ce têtu, M. Paul Bourde a placé la sympathique figure de Marc Fauchureur. Celui-ci a été soldat : il a voyagé et s'est rendu compte de la supériorité de la force intelligente sur la force matérielle. Marc Fauchureur représente les idées nouvelles. Un écueil était à craindre : c'était de nous donner Marc Fauchureur comme un de ces paysans pervertis, paresseux, envieux, libertins et politiciens dont la graine, depuis quelque temps, ne se répand que trop dans nos villages, nos hameaux et nos fermes. Cet écueil, M. Paul Bourde l'a évité. Il a fait de son Marc Fauchureur un travailleur intrépide, un laboureur pour de bon qui ne laisse pas à d'autres le soin de tenir la charrue. Marc Fauchureur est un vrai paysan, avec cette qualité que son esprit est ouvert à tout ce qui peut améliorer sa position. Il aime la Thermette et la demande en vain au vieux Muselle. Toinon, le père de Thermette, désirerait ce mariage. Mais Toinon n'a pas de volonté. C'est Muselle, c'est l'aïeul qui commande au Musellion, et il y commande en véritable despote, faisant tout plier sous son joug, dur à lui-même, plus dur encore aux autres. Toinon meurt de voir sa Thermette si malheureuse. Au lit de mort, il conjure son père d'autoriser ce mariage. Le vieux Muselle se laisse fléchir : il donne son consentement. On croit qu'il s'humanise. Point ! Le jour même des noces de Marc et de Thermette, Muselle quitte le Musellion et va vivre chez la Gourraude, une de ses filles mariée dans le village, et qui est la plus fausse, la plus fourbe, la plus rapace, la plus vile des créatures. Muselle ne tarde pas à se repentir de son coup de tête. On ne le soigne chez la Gourraude que dans l'espoir d'obtenir la plus grosse part de sa succession. Chaque caresse est intéressée, chaque prévenance est une hypocrisie. Le vieux souffre ; mais l'orgueil le domine toujours. Cependant les nouveaux mariés font souche : un petit Muselle est né à Thermette. Le grand-père apprend la nouvelle par la Françoise. Alors il n'y résiste plus : il profite de l'absence de Marc et de Thermette pour s'introduire furtivement au Musellion et venir contempler son petit-fils. Un jour, Marc et Thermette surprennent le vieux berçant l'enfant. Dès lors, tout est oublié ; Muselle reste au Musellion et il y meurt aimé, respecté, tranquille. C'est la fin du « vieux temps. » Non ! C'est la fin d'un vieux paysan routinier, endurci, esclave de la terre. Voilà tout. Le « vieux temps » avait d'autres représentants. L'œuvre de M. Paul Bourde est une forte et puissante étude des mœurs paysannes. L'auteur les analyse dans toutes

leurs variétés, et jusque dans leurs superstitions, témoin le dramatique épisode du sorcier qui fait perdre le lait aux vaches et dont Marc Fauchureur dévoile les gredineries et les malfaisances. La *Fin du vieux temps* est un livre écrit dans un style ferme et pittoresque, robuste et soutenu. Mainte scène, maint tableau sont de véritables pages de littérature. Du réalisme, mais un réalisme vrai, sain, net et franc — sans grossièretés, sans descriptions à l'usage de ceux que le scandale affriole. Et pourtant, ce livre a un défaut, d'autant plus regrettable qu'il est voulu et qu'il consacre une dangereuse erreur. On y méconnaît absolument l'influence du prêtre, que l'on rabaisse, sans l'insulter cependant, en même temps que l'on grandit le maître d'école. Sans cette tare, la *Fin du vieux temps* serait parfaite. Il y avait à garder en ceci une équitable mesure, et l'on pouvait très bien — sans passer pour clérical — glorifier en même temps l'école et le presbytère.

7. — C'est, je crois, le roi François Ier qui a dit, dans un moment d'humeur :

> Souvent femme varie ;
> Bien fol est qui s'y fie.

Le peintre Henriot éprouve à ses dépens la vérité de l'adage royal. Il est une autre maxime : « Faire la garde du loup, » que l'on trouve dans les vieux traités de chevalerie. Cela se disait du chevalier félon qui, chargé de veiller sur une dame, en l'absence de son servant, cherchait ou parvenait à la rendre infidèle. La maxime féodale, quoique appliquée par un monde bourgeois, convient également au pauvre Henriot. Ne parlons plus par énigmes. Jacques Henriot, jeune peintre de grand talent, mais orphelin et sans fortune, a été élevé, presque par charité, chez les Passemards ! Ce sont des raffineurs enrichis. Andrée, leur fille unique, sera trois fois millionnaire. Cette Andrée a reçu l'éducation la plus déplorable. Esprit faux, cœur froid, tête volcanique, imagination déréglée, nature orgueilleuse : telle est Andrée. Pas une qualité, sauf une vive intelligence et une beauté du diable. Henriot a un caractère tout opposé. C'est un garçon rangé, laborieux, dévoué, probe, accessible à tous les sentiments généreux. Comment ce brave enfant peut-il aimer cette évaporée ? Il l'aime pourtant, et d'un amour profond. Andrée Passemard joue avec cette passion. Henriot part pour l'Italie, où il va se perfectionner en étudiant les grands maîtres. Pour plaider sa cause pendant son absence, il introduit au foyer de celle qu'il considère comme sa fiancée, son meilleur ami, Henri Mareuil, qu'il fait agréer comme secrétaire au raffineur Passemard, — un raffineur ambitieux à qui les sucres ne suffisent point et qui aspire à la députation. Coquette, perverse et déjà experte en intrigues, Andrée devine bien vite la mission véritable de

l'avocat Mareuil et s'amuse à lui tourner la tête. Elle se soucie bien de Jacques? Pourquoi est-il parti? Les absents ont toujours tort, — excepté devant le Sénat (voir la nouvelle loi du divorce). Mareuil se laisse prendre aux avances de la sirène; mais un reste d'honnêteté l'arrête sur le bord de l'abîme. Il s'aperçoit à temps de la trahison qu'il va commettre et se sauve à son tour en Italie. Il y est rejoint par une lettre brûlante d'Andrée, qui tombe sous les yeux de Jacques Henriot. Duel entre les deux amis. Mareuil est percé d'un coup d'épée, traîne quelques semaines et meurt. Dans l'intervalle, Andrée Passemard épouse un raté, le nommé Roger de Morincourt, qui se livre à la poésie macabre et à la peinture impressionniste. De retour de Rome, le peintre Henriot expose au Salon une toile splendide : *Caïn*, qui le sacre une des gloires de l'École française. Andrée comprend alors la faute qu'elle a commise en méprisant l'amour de Jacques : elle essaie de se faire encore aimer de lui. Trop tard. Il ne lui reste plus qu'à tenir un cénacle littéraire, — cénacle où ne viennent guère que des amis de son mari, les Bohèmes du *Rat mort* et les habitués du *Chat noir*. Andrée la dédaigneuse est aujourd'hui la muse des Ratés. Ainsi finit ce roman, œuvre de début de M. George Duruy dans la littérature d'imagination. L'an dernier, M. George Duruy (qui chasse de race) publiait une curieuse étude historique sur le cardinal Caraffa. Cette année, il nous donne le roman d'*Andrée*, qui a de l'éclat, de la force, de la sève, de la vie et beaucoup de bonne humeur. Cela prouve que le jeune écrivain a plusieurs cordes à son arc, et qu'il sait également les faire vibrer. Nous voudrions pourtant retrancher du roman d'*Andrée* deux ou trois phrases inutiles, messéantes et mal choisies sur les signes de la « bigoterie » de M^me^ Passemard mère. On peut croire aux miracles de Lourdes, aux cierges bénits et à la vertu du scapulaire sans être un faible d'esprit. « M. George Duruy, dit à ce propos un critique catholique, a le respect des choses religieuses. Il nous doit et il se doit à lui-même de n'offenser sur aucun point une foi dont il comprend la grandeur et la force. » Nous n'aimons pas beaucoup non plus son comte Melchior de Garamante. Evidemment, c'est le personnage de prédilection de M. George Duruy, et il nous le présente sous le plus agréable jour. Vieux célibataire qui a manqué le coche du mariage, il s'en console en faisant collection de documents sur le cœur humain. Il donne même à Henriot les meilleurs conseils. Son pessimisme n'est point amer; sa philosophie indulgente répugne aux récriminations ; s'il méprise un peu l'humanité, c'est sans misanthropie; bref, il ne s'autorise point de sa triste expérience pour tenir école de désenchantement. Sans doute, ce sont là d'aimables qualités. Mais ne sont-elles pas un peu négatives, et ce Clitandre n'est-il pas au fond la victime de son scepticisme et de son

égoïsme ? Tout ce qu'on peut dire à la décharge de M. George Duruy, c'est qu'il a voulu réhabiliter les vieux garçons. Il y a tant d'autres romanciers qui réhabilitent les vieilles filles.

8 et 9. — *L'Amirale*, de M. Charles Lomon, a, comme donnée, quelque ressemblance avec *Andrée*. Un jeune avocat, Pierre Mairan, est obligé d'aller habiter pendant un an la ville de Chicago en Amérique pour défendre les intérêts d'une grande Compagnie financière. Il aime Louise Mouriès, fille d'un rapin sans le sou. Pierre fait promettre à Louise de lui rester fidèle jusqu'à son retour. Celle-ci promet, et on peut croire qu'elle a la ferme intention de tenir. Mais « souvent femme varie, etc. » Dans un moment de dépit et d'orgueil, Louise Mouriès donne sa main à l'amiral Bert, un veuf de soixante-quatre ans qui possède une fille accomplie, Jeanne, tout le portrait de sa mère. Au bout d'un an, Pierre Mairan revient d'Amérique ; il retrouve Louise mariée et tombe à ses pieds quand même. L'amiral surprend Pierre dans cette épineuse et désagréable posture. Celui-ci ne sait que dire ; l'amirale ne perd pas la tête : « Il me demandait la main de votre fille, mon ami ! » dit-elle à son mari. L'amiral se contente de cette explication, qui n'est pas de la première délicatesse, mais qui dénoue une situation plus qu'embarrassante. Pierre épouse Jeanne, aime toujours l'amirale et projette de s'enfuir avec elle. Les deux coupables sont sauvés du crime et du déshonneur par un jeune médecin, Paulin Didier. Au dénouement, tout rentre dans l'ordre. Pierre se prend à chérir sa femme, et l'amirale, après avoir, au péril de sa vie, retiré de l'Océan un petit enfant qui se noyait, revient pour toujours à la fidélité conjugale, au devoir. Apothéose finale : tous apprennent tout, tous pardonnent tout, et ayant ainsi franchi le cap des Tempêtes, cette singulière famille commence une existence paisible et patriarcale dont l'intimité ne paraît pas embarrassée de la moindre gêne. L'action de *l'Amirale* est rapide, entraînante, originale même. Mais le thème est trop subtil, et, dans toutes ces subtilités, la morale est loin de trouver son compte, bien que le style de M. Lomon n'ait rien de réaliste. — J'en dirai autant de *la Femme d'Henri Vanneau*, de M. Edouard Rod. Ce Vanneau est un peintre aux aspirations élevées, poursuivi par un idéal de pureté archaïque, disciple enthousiaste des Kaulbach, des Cornélius et des Flandrin. Il a le malheur d'épouser une jeune fille, Marguerite Noirmont, frivole et capricieuse, qui le trompe avec un critique d'art, Duchatel, dont le type est tout le portrait du grincheux et venimeux Gustave Planche. Nature débonnaire et rêveuse, Vanneau ne se fâche point ; mais il souffre horriblement — et sa souffrance est d'autant plus atroce qu'il aime son indigne femme. Tout a une fin : la santé du peintre s'altère visiblement ; il a essuyé

trop de dégoûts. C'en est fait de lui : toutes ses révoltes, la honte assise à son foyer, ont tari dans son cerveau les sources de l'inspiration. La paralysie vient. C'est alors que Mme Vanneau comprend l'infamie de sa conduite. Elle donne congé à Duchatel et se met à soigner son mari. Vain dévouement ! La mort accomplit son œuvre, et c'est l'adultère qui a été son auxiliaire. On dira que ce dénouement porte en lui sa leçon. Où donc est-elle ? Où donc est la punition de la femme coupable ? Et peut-on réellement tabler sur son amour conjugal *in extremis* ?

10 et 11. — Faut-il, pour être heureux en ménage, avoir, avant son mariage, « semé la folle avoine, » comme dit un proverbe anglais? La question ne saurait se poser pour les jeunes filles. Aussi le titre du nouveau roman de Mme Henry Gréville est-il pour nous un énigme. Le sujet n'a aucun rapport avec les idées que ce titre provoque. Il s'agit d'une jeune demoiselle Anne Orliet, née à Mantes dans un vieil hôtel, patrimoine de sa famille, et élevée sous les yeux de sa mère. Anne épouse Lucien Romanet, fils du notaire son voisin. D'abord excellent mari, Lucien se dérange petit à petit et quitte sa femme. Plus tard, dégouté et amendé, il rentre au logis. Son Annette l'aime toujours; mais elle ne l'aime plus comme autrefois. Cela signifie qu'elle voudrait maintenant vivre avec lui comme une sœur auprès de son frère, — et rien de plus ! Tout le roman de Mme Gréville roule sur cette pointe d'aiguille. Or, nous n'avons aucun goût pour ces raffinements alambiqués, pour ces sortes de cas plus que subtils et coupés en quatre, et nous passons sans transition à *l'Argent de la Femme*, roman qui porte ce sous-titre : *Mœurs parisiennes.* Parisiennes ou non, ce sont des mœurs bien étranges. Nous y voyons un mari, Maurice Vermont, mener une vie de polichinelle avec des danseuses; l'ami de ce mari, un certain Brésilien nommé San Lucar, profiter de la circonstance pour faire la cour à Mme Vermont; celle-ci céder par dépit et s'en repentir ensuite; San-Lucar, criblé de dettes, obséder sa complice et organiser à ses dépens le plus abominable chantage ; Mme Vermont, pour se débarrasser de San-Lucar, lui payer ses dettes avec de l'argent emprunté à un M. de Pontvéran; le Brésilien dénoncer Pontvéran à Maurice Vermont comme l'amant de sa femme; Maurice Vermont provoquer Pontvéran en duel; le frère de Maurice, officier en congé, apparaître au bon moment pour débrouiller les fils de toutes ces intrigues, dévoiler l'infamie de San-Lucar et le transpercer d'un coup d'épée. Il se peut que tout cela soit bien parisien ; mais on avouera que c'est du parisianisme affreusement faisandé. Le seul mérite qu'il faille reconnaître à M. Albert Leroy, c'est d'avoir décrit d'un style propre ces mœurs malpropres.

12. — On se rappelle l'histoire de cette jeune russe, Mlle Feyghine, qui, l'an dernier, débutait au Théâtre Français, et trois mois après se tirait un coup de revolver dans l'antichambre d'un jeune gentilhomme. La presse s'occupa longuement de ce drame. Aujourd'hui, M. Segonzac en fait un roman, sous ce titre : *Straniera.* Seuls les noms sont changés. Mlle Feyghine est devenu Maggie Mackensie, jeune Écossaise qui chante d'instinct comme les fauvettes, — ayant appris le chant dans la lande natale où le vent pleure les ballades d'Ossian. Ivre de poésie, la gorge pleine de trilles et de vocalises, Maggie était venue frapper à la porte de l'Opéra parisien. On lui avait ouvert sans difficulté et on lui avait donné, pour début, le rôle de Marguerite, dans le *Faust* de Gounod. Ce fut une étrange représentation. Maggie chantait à sa manière, se moquant des règles, de la méthode et de la partition elle-même. Elle créait une musique à elle, bizarre, originale, excentrique. Ce soir-là, tout le Paris qui promène ses vices et morphinise son ennui dans l'éblouissement des lustres, était au théâtre. Il y eut des applaudissements d'abord — lesquels furent suivis des chuts les plus retentissants. Maggie avait un accent écossais déplorable. Elle *chécheyait* comme une indigène de l'Auvergne. *Viva la Margarita, fouchtra!* glapit un loustic. Le lendemain, le mot courut tous les boulevards. Maggie était célèbre. Les kiosques s'emplirent de Marguerites au charbon, travesties en vierges du Cantal, avec cette légende : *Moussu Faucht, ou la Rose de Saint-Flour*, et cette épigraphe qui était une méchante épigramme :

Non, mochieu, je ne chouis demoizelle ni belle.

Maggie possédait, au contraire, une remarquable beauté. On le lui dit. Il y avait en elle de l'ange, sous le rapport des mœurs. Mais Paris est corrupteur; il charrie des fanges de toutes sortes (*lutum*, d'où Lutèce). L'ange s'y noya. Pauvre Maggie ! Elle valait pourtant mieux que Manon Lescaut, l'hystérique insouciante, et que Marguerite Gautier, la phthisique sentimentale, — car elle ne pécha qu'une fois et mourut d'avoir été trompée dans son amour. Maggie, la Straniera, s'écrie avant de se suicider : « Je demande pardon à Dieu qui m'avait mis dans l'âme de quoi me garder des passions avilissantes ! »

13. — Philippe de Géraldy, jeune officier de marine, vient en permission au château de sa mère. Une orpheline est là, Georgette Morand, recueillie par la comtesse. Philippe a le malheur de l'induire en tentation. Mais, en apprenant les conséquences de sa faute, Philippe s'apprête à la réparer et se dispose à épouser la jeune fille qu'il a séduite. La comtesse de Géraldy s'oppose obstinément à ce mariage, et, pour l'empêcher, elle obtient du ministère l'envoi immédiat de Philippe dans une expédition coloniale. Il y meurt. Georgette, en son absence, accouche d'un fils. Celui-ci n'ayant pas été reconnu, la com-

tesse de Géraldy enlève l'enfant à sa mère, l'emmène en Bourgogne, l'adopte et lui laisse son immense fortune. Vingt ans après, la vraie mère retrouve son fils, et une lutte terrible, inspirée par une haine réciproque, s'engage entre les deux femmes. Le curé de la paroisse intervient et réconcilie les deux « mères ennemies. » La comtesse de Géraldy, ne nie plus les droits de Georgette et la fait son héritière. Puis, bourrelée de remords, elle s'empoisonne. La fortune de la comtesse de Géraldy, estimée douze millions, est convoitée par deux fripons de la pire espèce : un ancien intendant, Prosper Minot, et un homme d'affaires véreux, nommé Mathëus. Georgette est l'obstacle : il faut le supprimer. Elle est, en effet, assassinée par Minot, qu'une infâme créature a poussé au meurtre. Les assassins sont frustrés des fruits de leur crime. Georgette, avant de mourir, avait reconnu son fils. C'est lui qui hérite des douze millions. Le roman de M. Demesse aborde une grave question sociale : celle de la séduction et des filles-mères. La thèse est hardie ; mais elle eût demandé à n'être pas submergée dans un amoncèlement d'incidents mélodramatiques. Pareillement, l'auteur eût pu se dispenser de gâter vers la fin son étude de mœurs par deux pages dont la licence frise la pornographie. Elles jurent d'autant plus que M. Demesse s'était montré, dans tout le courant de l'histoire d'*Une martyre*, très convenable et très réservé. Le prêtre qu'il met en scène est peint sous les couleurs les plus sympathiques. En outre, si sa thèse contre la séduction conclut à la réforme de notre Code civil qui ne protège pas la femme, cette thèse du moins se présente, ici, dégagée de toute déclamation socialiste et de tout appel révolutionnaire. Ces qualités n'en font que plus regretter la distraction licencieuse de l'écrivain. Signalons, dans *Une Martyre*, les très curieuses silhouettes des rédacteurs du *Mohican* qui cherchent tous à se supplanter mutuellement et disent au directeur le plus de mal possible les uns des autres. Cela donne raison à cette boutade de Méry : « Chaque journaliste a son requin. »

14. — Voici une œuvre irréprochable, fond et forme. Elle a pour titre : *Plébéienne*, et pour auteur M. Georges Maisonneuve, rédacteur en chef de l'*Union du Languedoc*. Ne vous fiez pas à l'étiquette du livre. Il indiquerait que l'on a affaire à quelque Louise Michel. Mais, pas du tout ; Plébéienne est chrétienne ; Plébéienne croit en Dieu ; Plébéienne aime l'ouvrier sans avoir la haine du patron ; Plébéienne est la providence, le bon ange, la sœur de charité des mineurs du Puits-Merveille. Ce nom de Plébéienne lui fut donné le jour même de son baptême. On sortait de l'église, lorsque la femme du directeur des mines voulut voir l'enfant, — et, en apercevant ses yeux bleus et sa mine rose, elle s'écria : « Oh ! la jolie petite plébéienne ! » Le sobriquet resta. Entre nous, de son vrai nom, Plébéienne s'appelle Marie.

C'est la fille unique de l'honnête porion Jean Seguin, — et c'est elle, la douce et bienfaisante fée qui, dans un monde de révoltés, d'envieux, de méchants et d'ignorants, représente le dévouement, le sacrifice, la lumière et l'idéal. M. Maisonneuve a placé le théâtre de son roman dans l'arrondissement d'Autun, à Ville-Noire, une ville qui pourrait tout aussi bien désigner le Creusot que Montceau-les-Mines. Les ouvriers de Ville-Noire sont restés jusqu'ici suffisamment satisfaits de leur sort, lorsqu'arrive au milieu d'eux Scipion Verdier, un émissaire de Kaprotkine et de l'Internationale. Ce Verdier, apôtre rouge, missionnaire de la haine, commis-voyageur en socialisme, esclave des sociétés secrètes, cache sa triste personnalité sous divers pseudonymes, notamment sous celui de Jonathan. Il s'installe comme ouvrier à Ville-Noire; mais les vrais mineurs ne tardent pas à s'apercevoir qu'il n'est ouvrier que de nom. En effet, Scipion Verdier, autrefois Julien Marvaise, est un déclassé des plus dangereux. Fils d'un honorable magistrat, il déshonore sa famille, s'engage, se fait ensuite chasser de l'armée, s'expatrie à Genève et devient l'instrument fanatique de la Révolution exterminatrice. Certes, cette âme perverse, haineuse et diabolique, ce misérable, pour tout dire, gagne bien son argent : il met le désordre à Ville-Noire, prêche la guerre contre les patrons, organise la grève, ameute les ouvriers contre le directeur des mines, M. Mercœur, et contre l'ingénieur en chef, Martial Daubray, distribue aux grévistes de la dynamite, les enrégimente dans l'armée de la destruction, et, pour commencer, leur fait abattre des croix, démolir des chapelles, saccager des propriétés. Heureusement qu'il est tué lui-même au moment où il dirigeait une expédition de ce genre contre le château de M. Mercœur. Dans ce désastre, la pauvre Plébéienne, qui avait surpris l'horrible secret des chevaliers de la dynamite et qui accourait prévenir ses amis, trouve aussi la mort. Au milieu de ces scènes de crime et de deuil, une fraîche idylle : le chaste amour d'André Bernard pour Plébéienne — amour discret parce qu'il est malheureux, et que Plébéienne, sans oser se l'avouer, aime au fond Martial Daubray, l'ingénieur. Grand cœur et noble caractère que ce jeune savant! Il est (et au dénouement seul le fatal secret se dévoile), il est le propre frère de Scipion Verdier. L'éternelle histoire de Caïn et d'Abel! *Plébéienne* est venue à son heure. Par ces temps de grèves, de revendications socialistes et d'explosions de dynamite, il était bon de mettre en scène et les ouvriers qui travaillent, et les « sublimes » qui marchent à la suite des Fauviau et des Basly. Aux paresseux, aux mauvais sujets, aux agents d'un pouvoir occulte, il importait d'opposer des ouvriers honnêtes, intelligen et chrétiens. C'est ce qu'a fait, avec un rare bonheur, M. Maisonneuve dans *Plébéienne*. Si ce livre pouvait éclairer les ouvriers sur

le rôle de dupes qu'ils jouent en écoutant les Rose Marion, les Paule Minck et les Scipion Verdier, nous souhaiterions qu'il fût répandu le plus possible dans tous les centres industriels. Je ne parle pas des lettrés : ils ont admirablement accueilli une œuvre écrite en excellent style, d'une inspiration très élevée, d'un intérêt soutenu, et dont M. de Pontmartin a fait récemment le plus grand éloge.

15. — Vic-en-Sèche est le nom d'un village, comme il s'en trouve beaucoup dans notre France accidentée. Là demeure un riche chaufournier, Joseph Bertrand, qui est arrivé à la fortune par le travail, et qui meurt, encore jeune, laissant une fille, Gilberte, et une veuve dont certaines qualités font songer à la « Madame des Varennes » de *Serge Panine*. Gilberte, enfant, s'est liée avec un sauvage de son âge qu'on désigne dans le pays sous l'injurieuse épithète d'idiot, et qui n'est pas idiot du tout. C'est le petit Fabien d'Erris. Son père s'est remarié, habite Paris et, soumis aveuglément à sa nouvelle femme, néglige l'éducation de l'enfant, qui vit ainsi abandonné à lui-même. Peu à peu cependant, par amitié pour Gilberte, le petit Fabien se civilise : il apprend à lire, à écrire, et entre au collège. Dix ans plus tard, c'est un vaillant jeune homme, tout noblesse et tout cœur. Il n'a pas oublié son amie d'enfance ; il va trouver la mère de Gilberte et lui demande la main de sa fille. Trop tard ! Celle-ci a déjà donné sa parole à un godelureau qui papillonnait autour d'elle, — le neveu de la marâtre de Fabien. Vous devinez les souffrances de l'amoureux ! Une chance lui reste. Gilberte est ruinée, et la marâtre ne veut plus d'elle pour nièce. Fabien s'offre alors. Gilberte, dans sa fierté, le refuse et va s'installer, comme institutrice, chez une M^me^ d'Emeran où on lui fait voir les étoiles en plein midi. Au dénouement, fin de l'épreuve. Gilberte et Fabien se marient — et sont d'autant plus heureux qu'ils avaient plus souffert. L'auteur de *Vic-en-Sèche*, M^me^ André Mouëzy, a le talent de bien poser ses personnages, de bien dessiner ses caractères, et de conduire son récit avec beaucoup de rondeur. Elle possède pareillement l'art de bien réussir le paysage. Avec ces qualités-là, pourquoi pas un peu plus d'originalité ? C'est si rabâché ce thème de la jeune fille riche qui, devenue pauvre, s'improvise institutrice ! L'auteur de *Rosaik* pouvait trouver mieux.

16. — Connaissez-vous l'histoire du banquier Laffitte, qui joua un si grand rôle — ou plutôt un rôle si considérable — en 1830 et dans les premières années de la monarchie de Juillet ? Laffitte, jeune gringalet, arriva un jour de Bayonne à Paris, léger d'argent, mais plein de bonne volonté et d'amour du travail. On l'avait adressé à un riche banquier, auprès duquel il désirait apprendre les affaires en qualité de commis. Le banquier susdit, soit qu'il eût mal dormi, soit qu'il fût

préoccupé, reçut le jeune Laffitte de façon à ne plus lui donner l'envie de remettre les pieds dans sa maison. Laffitte sortit, et le banquier eut une sorte de remords. Il regardait par la fenêtre s'éloigner le basque. Tout à coup, il le voit se baisser, au milieu de la cour de son hôtel, ramasser une épingle et la piquer soigneusement à la manche de son habit. Le banquier fit ce raisonnement : « Voilà un garçon « qui se baisse pour ramasser une épingle ! C'est la marque d'un « esprit économe ! » Il rappela le jeune Laffitte et l'installa le jour même dans ses bureaux. Plus tard, il l'associait à ses opérations, et vingt ans après, Jacques Laffitte, le ramasseur d'épingles, avait ramassé des monceaux d'or. Il était le plus riche banquier de Paris. C'est cette histoire que M. J. T. de Saint-Germain a mise en roman. *Pour une épingle* n'est pas une œuvre nouvelle, et bien de nos lecteurs ont dû lire ce récit délicat et humoristique dont la librairie Charpentier donne aujourd'hui une édition-bijou, enrichie de deux eaux-fortes. A ceux qui n'ont pas lu *Pour une épingle*, il suffira de savoir que, dans le roman, Laffitte s'appelle simplement Georges ; qu'il est envoyé par son patron monter une maison de banque à Montréal (Canada); qu'il est mêlé à toutes sortes d'aventures, mais que, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, il ne se sépare jamais de l'épingle ramassée, de l'épingle-talisman. Il la refuse même à une femme qui, de dépit, cherche à lui nuire. Mais l'épingle-fée protège Georges. Tout lui prospère, comme à Jacques Laffitte *Pour une épingle* méritait d'être richement épinglée. On y a réussi.

17, 18 et 19. — Passons aux romans historiques. Trois seulement attirent notre attention : *Les Régicides*, de M. Oscar de Poli ; *Le brigand de la Cornouaille*, de M. Louis Moreau ; *Le Pensativo*, de M. Lucien Biart.

Dans les *Régicides*, M. Oscar de Poli nous transporte en pleine Ligue, — de la mort de Charles IX à l'avènement d'Henri IV. Son héros est un faux Valois. Il y a eu les faux Smerdis, les faux Démétrius, les faux dom Sébastien, comme il devait y avoir plus tard les faux Louis XVII (M. de la Sicotière, dans la *Revue des questions historiques*, a compté de ces derniers jusqu'à une trentaine, et il en pullule encore, puisque la dynastie des Naündorff affiche plus haut que jamais ses prétentions). M. Oscar de Poli suppose donc qu'il y a eu un faux Valois, fils de Charles IX, — et c'est ce faux Valois, élevé mystérieusement en Poitou, par un vieux capitaine du nom de la Ramée, que le romancier fait partir en guerre contre le Béarnais. Le thème est intéressant. M. Oscar de Poli a su grouper autour de cette fable ingénieuse mille évènements dramatiques et empoignants qui rappellent la manière d'Alexandre Dumas. Les personnages, très nombreux, vont, viennent, s'agitent avec un brio qui augmente singu-

lièrement l'illusion. On voit vivre réellement tout ce monde de princes, d'archers, de reîtres, de moines, de nobles et de manants, qui forment la société si étrange et si bigarrée de l'époque de la Ligue. François de Valois, le cardinal-roi Charles de Bourbon-Vendôme, la princesse Catherine de Bourbon, Elisabeth d'Autriche, mère du prétendant, l'empereur Rodolphe, Henri de Navarre, sont mêlés à l'action, — qui se termine par une exécution en place de Grève. Au complot se rattache même le régicide Ravaillac, qui, plus tard, en frappant Henri IV, se souviendra de François de Valois. Il ne faudrait pas en conclure que le chef des *Régicides* soit un personnage odieux. Non, malgré les tentatives désespérées de ses partisans et leurs fureurs criminelles, il reste sympathique. Il est adoré de tous ceux qui l'approchent, — et il inspire un véritable amour à deux princesses, dont l'une est la propre fille de Philippe II, roi d'Espagne. M. de Poli prend certes de grandes libertés avec l'histoire; mais il faut le remercier d'avoir su tirer si bon parti et de nos vieilles chroniques et même de nos vieilles chansons. Parmi les refrains que chantent les soldats d'Henri IV, en voici un qui est resté populaire, et que les troupes du duc d'Angoulême répétaient, lors de l'expédition d'Espagne, sous la Restauration :

Rantanplan, clairons et tambours,
Rantanplan, résonnez toujours,
Rantanplan, à perte d'haleine,
Pour le Roi, la Reine !
Rantanplan, clairons et tambours,
Rantanplan, résonnez toujours !

C'est aussi un côté de l'histoire de la Ligue qu'étudie M. Louis Moreau, dans son *Brigand de la Cornouaille*, et les deux romans se ressemblent par le dénouement. Comme François de Valois, le Brigand de la Cornouaille est exécuté en place de Grève. Ce brigand est le fameux Guy-Eder de Beaumanoir, autrement dit la Fontenelle. Figure étrange, terrible, implacable, que ce Ligueur de seize ans, qui se bat d'abord pour le duc de Mercœur, gouverneur de Bretagne, et s'improvise ensuite capitaine pour son propre compte ! M. Louis Moreau le suit dans toutes ses expéditions, raconte ses exploits, n'atténue pas ses crimes, et entre temps nous raconte l'histoire du pays armoricain dans la seconde moitié du seizième siècle. Son héros, la Fontenelle, est célèbre dans le canton de Tréguier. Les bardes bretons ont fait du bandit un aventurier poétique et populaire. Ils chantent son amour pour Marie de Coadelen, la « petite héritière, » qu'il mena dans un couvent, à Saint-Malo, attendant qu'elle eût « quinze ans » pour l'épouser. Ils disent de lui : « La Fontenelle, de « la paroisse de Prat, le plus beau fils qui porta jamais habit

« d'homme ! » Ce n'en était pas moins un brigand ; mais les poètes n'y regardent pas de si près, et ils ont raison. Fiction et poésie sont sœurs.

Le *Pensativo*, de M. Lucien Biart, nous fait assister à la guerre de l'indépendance mexicaine. Commencée le 16 septembre 1810, cette guerre ne se termina que par la reddition du fort de Saint-Jean d'Ulloa, en 1821. Elle avait duré onze ans. Un des principaux chefs fut Cayetano Victoria, ancien élève de l'Ecole des Mines de Mexico. D'abord dévoué aux Espagnols, un désespoir d'amour lui fit prendre les armes contre eux. Ayant appris que sa fiancée Laura devait épouser un madrilène qui commandait à Guanazuato, le colonel Rodrigues, il gagna les montagnes et alla grossir les rangs des Mexicains qui voulaient secouer le joug. Bientôt il devint un de leurs chefs. Les Mexicains se plaisent à donner des surnoms. Voyant Gayetano toujours triste, rêveur et pensif, ils le surnommèrent le *Pensativo*. Ses aventures guerrières forment le fond du récit de M. Lucien Biart.

Le *Pensativo*, le *Brigand de la Cornouaille* et les *Régicides*, de même que *Plébéienne*, de M. Maisonneuve, peuvent sans difficulté prendre place dans la Bibliothèque des Familles.

20. — Le petit Jack, fils unique de M. Wittingham, médecin émérite, ne jure pas comme Tom Myers, ne vole pas comme Frank Balder, ne ment pas (...*xcepté* quand il ne peut point faire autrement), va à l'école du dimanche pendant que Dick, John et Fred vont à la pêche... Et cependant, malgré toutes ces qualités, le fermier Parkins a dit vrai : Jack est le plus mauvais gamin du village. Il ouvre les écluses et inonde les prairies ; il perce avec une vrille les barils d'eau-de-vie de l'épicier Hoccanninne ; il attache des lèchefrites à la queue des chiens ; il jette par une fente du plancher des pois chiches sur le crâne chauve d'un maître d'école ; il enfonce des épingles dans l'*inexpressible* du cordonnier Trinkespel ; il se régale des melons d'un jardinier, que sais-je encore ? Il n'est pas de fredaines que ne commette ce scélérat de Jack, aidé de son inséparable ami Paul Boston. Et pourtant, ce Jack n'est pas une nature perverse. Mauvaise tête, c'est vrai, mais cœur d'or. Avec tous ses défauts, il nous paraît encore préférable à ces pauvres êtres flasques, apathiques, éteints, sans plus de volonté pour le bien que pour le mal, incapables d'indignation comme d'enthousiasme, trottant l'amble, tête basse, museau dans le sac d'avoine, sur la route des faciles devoirs. Jack est tel, parce qu'il ne se sent pas aimé comme il désirerait l'être. Le jour où son père et sa tante comprennent enfin cette bonne nature et lui témoignent un peu de vraie sympathie, Jack n'est plus le même. La gentille Esther achève plus tard la métamorphose, et le plus mauvais gamin

du village en devient le meilleur citoyen. Victor Hugo l'a dit, dans ses *Feuilles d'automne :*

> Il suffit, c'est ainsi que tout remonte au jour,
> D'un rayon de soleil ou d'un rayon d'amour.

*Le plus mauvais gamin du village*, écrit par un auteur protestant — ce qui se reconnaît dès les premières pages — nous vient d'Amérique. Il a été très élégamment traduit en français par la traductrice de la *Grande armée des misérables*, Mme la comtesse Agénor de Gasparin.

21 et 22. — *Musa* nous vient d'Angleterre, quoique l'action se passe en Italie. L'auteur, une romancière déjà célèbre, qui signe : Ouida, professe pour l'Italie un véritable culte. Seulement, ce n'est pas l'Italie chrétienne qui l'attire : c'est l'Italie païenne, l'Italie de Tibulle et de Virgile, de César et de Néron, de Gémisthe Pléthon et de Marsile Ficin. Aujourd'hui, nous la surprenons à évoquer l'ancienne religion étrusque. Musa ou Musoncela, son héroïne, est la fille d'un bandit des Apennins qui descend des vieux lucumons. Le bandit arrêté, Musa est recueillie et adoptée par une femme du peuple qui habite Santa-Tarsilla, dans les Maremmes. Etrange et indéfinissable créature que cette Musa ! Les goûts des autres jeunes filles ne sont pas les siens. Elle n'aime que la vie libre et ne se plaît qu'avec les pêcheurs sur la mer ou avec les petits bergers dans la montagne. Un jour, elle découvre au milieu d'une caverne un tombeau étrusque dans lequel est enseveli un lucumon parfaitement conservé. Musa garde son secret et chaque jour visite le mystérieux tombeau. Sa mère adoptive meurt, et Musa va s'installer à côté du lucumon. Dès lors, elle se fait une religion à elle, adorant Dieu, mais sans pratique cultuelle, une religion qui n'est qu'une des formes du panthéisme et qui lui permet de déifier toutes les forces de la nature. Un proscrit, le comte d'Este, condamné à mort quoique innocent, vient se réfugier dans l'asile de Musa. Celle-ci, jusqu'à cette heure plus farouche qu'une Diane chasseresse avec les hommes, se laisse fléchir et se prend à aimer le proscrit. L'innocence du comte d'Este est enfin reconnue, et le proscrit n'a rien de plus pressé que d'abandonner Musa aux mânes des rois étrusques. Un enfant naît de leur liaison. Cet enfant n'est pas né viable, et Musa l'enterre dans la caverne aux pieds du lucumon. Elle est accusée d'infanticide. Délaissée de tous, dégoûtée de tout, Musa se perce le cœur d'un coup de poignard. — *Musa*, comme tendances, est un livre (avec l'immoralité en moins), dans le genre de *Païenne*, de Mme Edmond Adam. Les poétiques et touchantes croyances du peuple italien y sont méconnues ou rabaissées au profit des « forces productrices, » des « destins immuables, » de la « grande Isis » et des « dieux sévères du pays des ombres. » Une sorte de fatalité règne en outre dans tout l'ouvrage. A part cela, *Musa* contient des pages réellement

belles sur les Maremmes, les Apennins et les mœurs du petit peuple de ces contrées. Il y a un orage dans la montagne qui est plein de couleur, et le récit de l'arrestation du bandit Mastarna est des plus vivants et des plus mouvementés. *Musa*, dans tous les cas, est moins ennuyeuse à lire que les *Fresques*, du même auteur. Ce sont des dialogues entre des Anglais, des Français et des Italiens des deux sexes, qui devisent d'esthétique, de philosophie, d'histoire et de littérature. Mais ces dialogues ont moins d'art que les *Dialogues philosophiques*, de M. Renan, moins d'élévation que les *Entretiens* de Daniel Stern, et surtout moins d'orthodoxie que les *Soirées de la villa des jasmins*, de Mme la marquise de Blocqueville.

23. — Salow est un conteur russe dont on vient de traduire en français trois Nouvelles intéressantes. Ce sont : *le Crocodile de Gratchevka*, *la Forêt* et *le Dénicheur de rossignols*. De ces trois Nouvelles, la première nous paraît le mieux réussie. *Le Dénicheur de rossignols* n'est qu'une idylle poétique et gracieuse. *La Forêt* est un drame d'amour et de sang (histoire d'une jeune fille tuée par son fiancé, ombrageux et jaloux). Rien de bien neuf. Au contraire, *le Crocodile de Gratchevka* est une fine, humoristique et originale étude de mœurs. Quoi de plus comique et de mieux rendu que l'effroi des braves gens de ce village, quand ils apprennent qu'un crocodile a élu domicile dans les roseaux qui bordent la rivière ? Des lavandières l'ont aperçu ; des jeunes filles ont entendu le bruit formidable de ses mâchoires ; un pêcheur à la ligne a failli être dévoré par le hideux vertébré, — qui s'est pourtant (ne le calomnions pas) contenté de lui tirer un peu les cheveux par derrière. Bref, la terreur est générale. Les journaux du district racontent abondamment l'affaire, et une polémique des plus amusantes s'établit entre eux : les uns soutenant que les crocodiles ne vivent que dans les pays chauds, les autres que les pays froids n'en sont pas dépourvus. L'apparition du crocodile révolutionne même jusqu'aux sociétés savantes de la province, et une académie se forme pour lui donner la chasse d'abord et l'étudier ensuite tout à loisir. Par les soins du staroste et des académiciens, une battue est organisée à l'entrée de la nuit contre l'insaisissable crocodile. On finit par le happer. Et qu'est-ce qu'on aperçoit, au fond d'un immense filet? Le fils du maître d'école, tout couvert de coquillages, d'herbes et de plantes aquatiques. Les femmes étaient furieuses et auraient fait subir à ce crocodile humain le sort du poète Orphée, lorsque le pauvre diable fut sauvé par un fonctionnaire du district, qui, le voyant en si piteux état, s'écria : « N'y touchez point, c'est un employé de la police secrète ! »

24. — Commencer par des invocations à sainte Cécile et finir par des supplications à la plus impure des courtisanes, quelle déchéance !

C'est le sort de Casimir Béraud, musicien, compositeur et organiste de talent. Une sapho fangeuse se rencontre sur sa route ; il abandonne pour elle femme et enfant, — et l'infernale succube étouffe en lui la conscience, l'intelligence, l'individualité, broyant tout, pulvérisant tout ; ce qui fait dire à M. Auguste Erhard, à propos de cette déchéance : « O courtisane, de toutes les bêtes qui vivent sur la terre, tu es la plus implacable et la plus monstrueuse ! » L'auteur de *la Princesse Casse-cou* a réuni dans le même volume cinq autres Nouvelles, dont voici les titres : *Françonette*, *le Meurtrier*, *l'Assassin*, *les Maris d'Eudoxie*, *Un Sage*. Une de ces nouvelles est assez remarquable : *le Meurtrier*. M. Erhard y soutient cette thèse originale, mais fausse, qu'un homme de génie peut supprimer un être pervers et misérable, si celui-ci est un obstacle à des découvertes utiles à l'humanité. Dans *l'Assassin*, autre thèse non moins originale et non moins fausse : l'auteur prétend que les manieurs d'épée qui ne sont pas des bretteurs, ont le droit de provoquer en duel, jusqu'à ce qu'il reste sur le terrain, un spadassin qui, sans rime ni raison, aurait cherché noise à un grand poète, à un grand écrivain, à un grand artiste, et, abusant de sa force à l'escrime, l'aurait lâchement tué. Les trois autres Nouvelles de M. Erhard sont insignifiantes — quoi qu'en pense M. Jules Claretie, dans la préface qui sert de passeport au livre.

25. — Mme Cornélis de Witt, née Guizot, écrit généralement pour l'enfance et la jeunesse. C'est dire que ses récits sont d'une irréprochable moralité. Les quatre Nouvelles qu'elle vient de publier : *Reine et maîtresse*, *Attendre sans voir venir*, *Une femme à la porte d'une église*, *la Maison de la Forêt*, ne font pas mentir ce témoignage. La Nouvelle qui donne son nom au volume est la plus longue et aussi la plus intéressante par son actualité. Il s'agit d'une jeune mariée, Cécile, qui voudrait absolument mener son mari à la baguette et qui n'y réussit guère. Marthe, sa meilleure amie, mariée comme elle, suit une tout autre voie : elle gouverne par la douceur, par la bonté, par la modestie, — et d'une façon beaucoup plus sûre et beaucoup plus durable que ne le fait Cécile, le tyran en jupons. *Reine et maîtresse* contient une fine critique de l'éducation actuelle des jeunes filles. *Attendre sans voir venir* nous dit le dévouement héroïque d'une brave servante, d'une honnête femme du peuple. La *Maison de la Forêt* tient le milieu entre l'idylle et la satire. *Une femme à la porte d'une église* est l'histoire d'un petit italien dont la vocation se révèle dans la basilique de Saint-Sernin, à Toulouse, et trouve son épanouissement à Caen, — alors que le bambin, devenu un architecte célèbre, construit, dans cette dernière ville, la belle église de la Passion. Tous ces récits sont charmants, d'une donnée portant avec elle sa leçon, d'un tour très littéraire, avec une pointe d'humeur discrète.

26. — A un tout autre genre appartiennent les *Contes macabres*, de M. Jules Nollée de Norduwez. Ne réussit pas qui veut dans le « macabre. » Hoffmann, Charles Nodier, Edgar Poë y ont excellé. Mais pour trois maîtres que de milliérs de vulgaires disciples ! Nous ne disons point ceci à l'adresse de M. Jules Nollée de Norduwez. Il est sorti de l'épreuve avec assez de bonheur. Ajoutons qu'en fait de *Contes macabres*, son élégant volume n'en contient que deux : le *Squelette embarrassant*, qui donne la chair de poule, et le *Saphir*, où l'on voit une morte se lever du tombeau pour aller ôter du doigt d'une rivale sa bague de fiançailles. Le reste du volume est rempli par des improvisations poétiques, dont quelques-unes sont, en effet, trop improvisées, mais dont quelques autres, notamment la *Bruyère*, dédiée à Henri Conscience, sont fort bien venues. Il est bon de savoir que l'auteur des *Contes macabres*, de l'antique famille belge des Nollée de Norduwez, qui compta parmi ses membres des princes du Saint-Empire et des souverains de Malmédy, cultive les lettres en amateur. Il lui est donc permis, savez-vous, de les traiter parfois en grand seigneur. FIRMIN BOISSIN.

P. S. — Nous avons reçu, trop tard pour en faire l'analyse ce mois-ci, les romans suivants : *Lise Fleuron*, par Georges Ohnet (Ollendorff) ; *Une lune de miel*, par Aimé Giron (même éditeur) ; *Marichette*, par Hector Malot (Dentu) ; *Solange*, par André Gérard (Plon et Nourrit) ; *les Mirages d'or*, par Raoul de Navery (Blériot) ; et quelques romans étrangers de la librairie Hachette. Nous en rendrons compte dans la livraison d'octobre du *Polybiblion*. F. B.

---

## THÉOLOGIE

**Les noms divins**, par LÉONARD LESSIUS, de la Compagnie de Jésus, traduit du latin par le P. MARCEL BOUIX, de la même compagnie. 2e édit. Paris, Lecoffre, 1884, gr. in-18 de XI-318 p. — Prix : 2 fr. 50.

Léonard Lessius fut, au seizième siècle, une des plus grandes lumières de l'Eglise, et, dans ce célèbre jésuite, la sainteté, comme l'affirme le pape Urbain VIII, égala le génie. Pendant près de quarante ans il occupa la chaire de théologie à l'Université de Louvain avec un tel renom de science, qu'on l'appelait l'*Oracle des Pays-Bas*. Ce titre est justifié par ses ouvrages. En voici l'énumération : 1o De la justice et du droit; 2o De la foi; 3o De la providence de Dieu; 4o De l'immortalité de l'âme; 5o De la grâce efficace, des décrets divins, du libre arbitre et de la prédestination conditionnelle de Dieu ; 6e De la prédestination et de la réprobation des anges et des hommes et de la prédestination de Jésus-Christ; 7e Du souverain bien; 8e Des

perfections divines; 9° Du pouvoir du pontife-romain; 10° Quelle foi et quelle religion il faut embrasser; 11° De l'abstinence; 12° Du choix d'un état de vie et du célibat; 13° Des noms divins. Saint François de Sales fut un des plus grands admirateurs de Léonard Lessius. Juste Lipse lui confia la direction de son âme. Le prince Albert s'inspira de ses conseils pour le gouvernement de la Belgique.

Le pape Urbain VIII lui a rendu le témoignage suivant : « Léonard Lessius était parfaitement connu de moi. J'ai eu avec lui des rapports intimes à Rome ; c'est pourquoi je l'ai toujours eu en très haute estime, à cause de sa science extraordinaire. Cependant j'ai encore incomparablement plus estimé sa vertu, car il était souverainement humble et d'une rare piété. Aussi je le tiens pour grand dans le ciel.»

*Les noms divins* sont le dernier ouvrage de Léonard Lessius, terminé seulement cinq ou six jours avant sa mort, résumé concis et sublime de tout ce qu'il avait enseigné sur Dieu. A la suite de ce chef-d'œuvre, le P. Marcel Bouix publie les *Élévations à Dieu*, par lesquelles Lessius termine les quatre livres de son traité des Perfections divines. Ces *Élévations* forment comme un complément des *Noms divins*, en présentant, sous la forme de la prière, ce qu'ils présentent sous la forme de doctrine. Par ce simple exposé l'on voit quel éminent service le P. Marcel Bouix a rendu à la piété chrétienne, en faisant passer dans notre langue un livre dont l'apostolat va désormais se perpétuer de siècle en siècle. X.

---

**Traité de la comédie et des spectacles**, par Armand de Bourbon, prince de Conti, réédité par C. Vollmoeller. Heilbronn, Henninger, 1881, in-16, xix-103 p. — Prix : 2 fr.

Ce petit volume, le second des rééditions françaises publiées par M. Vollmœller, fut composé en 1666 par le frère du grand Condé. Condisciple de Molière et, dans la suite, son protecteur, il était d'autant mieux à même de signaler les dangers des spectacles qu'il les avait vus de plus près. Si ce prince eut à se reprocher des faiblesses, il est juste, du moins, de reconnaître qu'il les pleura sincèrement, et il ne faut pas, comme le fait Mahrenholtz, traiter sa conversion de versatilité. Il composa son ouvrage précisément dans le temps où le roi, jeune encore et ami des plaisirs, faisait représenter avec tant de luxe et d'apprêt la princesse d'Elide, et où, par conséquent, il fallait du courage pour élever la voix contre la comédie. Les circonstances étaient tout autres lorsque parurent, trente ans plus tard, sur le même sujet, les *Maximes* de Bossuet. Une comparaison entre ces deux écrits pourrait offrir de l'intérêt. Si notre traité est plus court, si les *Maximes* sont plus profondément théologiques, on sent dans l'un et

l'autre ouvrage le même souffle chrétien, la même sévérité de doctrine et la même vigueur de style.

Le Traité est suivi de nombreux extraits des conciles et des Pères de l'Eglise, et il finit par une table des matières très détaillée. Dans cette édition, très correcte d'ailleurs, il s'est glissé quelques fautes d'impression hors texte ; ainsi (p. 19) Foys pour Joys; ainsi encore (p. 18) Podeau pour Godeau. J. N. WAGNER.

---

## SCIENCES ET ARTS

**Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires**, publiée sous le patronage de la Réunion des officiers. Rédacteur en chef, DÉSIRÉ LACROIX, officier d'Académie, rédacteur au *Moniteur de l'armée*, avec le concours d'écrivains militaires, d'officiers de toutes armes et d'ingénieurs praticiens. Paris, E. Lainé et Ce, éditeurs, 25, rue de Grenelle. Publié par livraisons ; grand in-8 de 16 pages, avec de splendides gravures dans le texte. — Prix de la livraison, 50 cent.

I. *Traité de géométrie descriptive*, par E. ROLLAT, ingénieur des arts et manufactures (8 livraisons). — Deux éléments d'étude manquaient autrefois à l'enseignement de la géométrie descriptive : des figures compréhensibles et des objets en relief ; ces deux omissions sont réparées au moyen des lignes blanches sur fond noir insérées dans le corps de l'ouvrage ; aussi, la représentation du plan et la théorie des mouvements de rotation sont-elles interprétées d'une manière très claire ; il en est de même de la théorie des rabattements et des problèmes sur la ligne droite et le plan. Dans l'exposé des bissectrices des angles formés par des droites, un ingénieux système fait ressortir les bissectrices. Parler aux yeux, tel est le principal auxiliaire de la géométrie descriptive, et l'auteur, suivant le plan général de la publication, s'y attache sans aucune négligence. Les surfaces de révolutions et les plans tangents sont l'objet de développements particuliers. Tout cet ensemble, exposé avec simplicité et clarté, constitue la première partie ou géométrie descriptive orthogonale, divisée en huit chapitres.

II. *Cours de construction* (suite). — Les livraisons de 1 à 11, qui ont déjà paru, ont trait aux matériaux de construction et à leur emploi ; nous en avons rendu compte. Le même sujet continue à partir de la 11e livraison, et le lecteur y trouve le même intérêt, la même abondance de figures pour les matériaux, leur emploi, leur mode de trituration, les appareils où s'élaborent leurs diverses transformations, les établissements où fonctionnent ces appareils ; les divers modes de puddlage en France, en Angleterre et en Allemagne sont décrits minutieusement ; la fabrication des fils de fer et des rails vient ensuite.

L'industrie des fers et des tôles a pris une grande importance depuis un demi-siècle ; aussi est-elle exposée avec un soin et une clarté toute spéciale. Sans être trop arides, les utiles calculs pour la résistance des métaux sont accompagnés de problèmes simples et intéressants ; le chapitre III se termine avec la fabrication de l'acier. Le zinc, l'étain, le plomb, le nickel et le cuivre, connus sous le nom de petits métaux ont des modes spéciaux de fabrication exposés dans le chapitre IV. Avec le chapitre V commence la pierre ; en raison de l'importance des matériaux de cette nature dans la construction, des développements plus étendus y sont consacrés ; nous arrivons ainsi à la vingt-troisième livraison.

III. *Traité d'artillerie* (suite). — La première partie comprenait l'énumération du matériel. La deuxième est consacrée aux notions élémentaires de balistique. Nous avons vu dans le chapitre Ier la balistique intérieure, et la balistique extérieure dans le chapitre II. La troisième partie comprend la fabrication des bouches à feu, les divers systèmes de pièces en usage depuis le commencement du siècle, les canons lisses, les mortiers, les bouches à feu rayées, les canons à balles. La quatrième partie est consacrée aux poudres de guerre et à leur fabrication ; on y donne également la fabrication et l'emploi de ces nouvelles et dangereuses substances explosives, que l'on nomme : la dynamite, le coton poudre, les picrates. La cinquième partie contient la fabrication des projectiles, leur nomenclature, les fusées percutantes, mixtes, et toutes les opérations relatives à la vérification des projectiles. Le réglage du tir, le pointage des pièces et l'évaluation des distances font l'objet de la sixième partie ; les télémètres de divers systèmes sont décrits avec un très grand soin. Le tracé et la construction des batteries, contenus dans la septième partie, sont décrits sobrement, à cause de leurs variétés infinies. Dans la huitième partie, le service de l'artillerie est décrit successivement à l'intérieur, aux armées en campagne, dans un siège, dans une place forte. Avec la dix-neuvième livraison commence la description des armes portatives, armes blanches et armes à feu, qui font l'objet de la neuvième partie. Nous n'avons pas besoin de répéter quel attrait procure une lecture d'une aussi grande et aussi intéressante actualité.

IV. *Traité de fortification*. Troisième partie : *Attaque et défense des places, ou guerre de siège*. — La rapidité avec laquelle sont tombées en 1870-71 presque toutes les anciennes places françaises a fait reconnaître l'urgence de modifier ces fortifications ; mais, en raison du manque d'équilibre entre l'attaque et la défense, il n'a pas encore été possible de dégager un enseignement bien pratique au sujet des modifications à apporter dans les méthodes de la guerre de siège. On est cependant d'accord sur ce point que les procédés anciens sont deve-

nus insuffisants ; pour le moment, la prépondérance est à la défense. Le cours actuel comprend sept questions se rattachant à l'attaque et à la défense des places : 1° la surprise ou coup de main, pouvant être tenté dans le cas où la garnison est trop faible, lorsqu'elle manque de vigilance, lorsque la population est hostile ou le commandant faible, lorsque la place a des points faibles, lorsqu'on a des intelligences dans la place ; il faut alors bien faire ses préparatifs, organiser ses colonnes, préparer de fausses attaques, choisir le bon moment, agir vigoureusement et à propos, se retirer à temps si on échoue ; l'auteur donne un exemple très intéressant de la tentative de surprise exécutée sans succès contre Thionville en 1870 ; les moyens de défense pour s'opposer aux suprises ont une importance analogue. — 2° *Action de vive force.* — Cette attaque a pour but de pénétrer à tout prix dans la forteresse, par une action rapide et énergique, en donnant l'assaut sans passer par les préliminaires ordinaires. Deux exemples remarquables de ce genre d'attaque sont donnés dans l'ouvrage : celle de Toul par les Prussiens, en 1870, qui échoua ; celle des Russes contre Kars, en 1877, qui réussit. — 3° *Bombardement.* — Il a pour but de démoraliser la population et de l'amener à exercer une pression énergique sur les défenseurs pour les obliger à capituler. Exemples cités : le bombardement de Lille en 1792, de Longwy et de Verdun en 1792, de Valenciennes en 1793, de Montmédy, Bitche, Phalsbourg, Neuf-Brisach, Thionville, Verdun en 1870-71. — 4° *Le blocus.* — Le but du blocus est d'entourer une place de manière à l'isoler complètement de l'extérieur et d'amener ainsi une reddition forcée, lorsqu'elle a épuisé ses vivres. Les exemples en sont très nombreux. — 5° *Le siège en règle.* — Il consiste à pratiquer une brèche au corps de place pour y donner l'assaut ; on y arrive par des travaux d'approche compliqués, dont le but est de ménager l'assiégeant jusqu'au moment décisif. L'opération préliminaire d'un siège en règle est l'investissement ; l'auteur en donne deux exemples remarquables, ceux de Metz et de Paris en 1870. Comme on le voit, ces huit premières livraisons sont bien remplies ; l'absence de tout calcul mathématique et de théories arides permet même à l'homme du monde de se rendre un compte exact des opérations multiples d'un siège. A. W.

---

**La Liberté de l'enseignement et l'Université**, par Emile Beaussire. Paris, Hachette, 1884, in-8 de 360 p. — Prix : 6 fr.

M. Beaussire consacre la moitié au moins de ce volume à l'étude des questions politiques ou pédagogiques soulevées, dans ces derniers temps, à propos de l'instruction supérieure et secondaire. Le reste de l'ouvrage contient, sous le titre d'*appendice*, un grand nombre de

documents législatifs sur la matière. Dans cette seconde partie figurent les projets de loi qui, de 1873 à 1882, ont été discutés dans les Chambres avec le concours de M. Beaussire, ainsi que les discours, contre-projets et amendements de l'auteur ; c'est une sorte d'autobiographie, mais celle-ci très sincère et tout à fait loyale : les documents en garantissent l'exactitude. M. Beaussire, qui a publié autrefois un livre dans lequel on trouve un grand nombre de vérités (*la Liberté dans l'ordre intellectuel et moral*), n'avait pas voulu, quand il faisait partie de la Chambre, que les républicains plus avancés que lui pussent violer sur cette grave question de l'enseignement tous les principes de justice et de droit naturel, sans entendre les protestations de la philosophie libérale. C'est cet ensemble de protestations, demeurées presque toujours impuissantes, qu'il reproduit aujourd'hui dans son *appendice*, et dont la première partie du volume contient l'exposé théorique. On peut juger, dès la préface du livre, de l'affreux désarroi où les nouvelles lois ont jeté l'enseignement, tant au point de vue des principes qu'au point de vue de la pratique. Sans doute M. Beaussire voudrait trouver des excuses à tous les excès actuels de ses amis politiques : ainsi, par exemple, il regrette que les amis de la liberté de l'enseignement aient pris, en 1874, l'initiative de l'attaque ; mais il n'insiste guère sur ce point, et son livre, écrit de bonne foi, contient un trop grand nombre de vérités pour qu'on ne le recommande pas à la sérieuse attention de tous ceux que préoccupent, non seulement les conséquences formidables pour la société des lois actuelles, mais encore l'ÉNORMITÉ (le mot est de M. Beaussire) de telles ou telles sentences rendues par le Conseil de l'instruction publique. De telles lois, une pareille jurisprudence sont aussi contraires aux plus simples notions d'équité et de liberté, qu'à la dignité même du corps chargé de distribuer en France l'enseignement au nom de l'État. S.

---

**Nomination et traitement des instituteurs à l'étranger.** Paris, Imprimerie nationale, 1884, in-8 de 135 p. — Prix : 3 fr.

C'est sans doute à l'appui du projet de loi, actuellement en discussion, sur l'augmentation du traitement des instituteurs, que l'administration a voulu, par cette publication, faire connaître les rétributions que reçoivent les maîtres des écoles publiques en Allemagne, Autriche, Belgique, Suisse, Italie, Espagne, Portugal, Pays-Bas, Danemark, Norwège, Suède et Grèce. Pour l'Allemagne, l'Autriche et la Suisse, des distinctions sont faites entre les diverses législations locales. Quelques indications sur le mode de nomination des instituteurs précèdent et éclairent les indications financières.

Cette publication ajoutera peu de chose aux nombreux renseignements contenus dans le travail d'ensemble de M. Monthaye sur l'organisation générale de l'enseignement. Il est évident que des emprunts ont été faits à M. Monthaye. On a pu se servir aussi des documents réunis, l'an dernier, à l'exposition de Fribourg; en somme, ce recueil ne contient quelques additions ou rectifications aux tableaux déjà connus, que pour l'Italie et la Belgique. Le reste est depuis longtemps rebattu, et l'on peut se demander si cette publication sera de quelque utilité aux législateurs français qui s'occupent de fixer les traitements des instituteurs. D'abord le travail est bien incomplet et manque de précision. Ainsi que le dit la note préliminaire, on s'est contenté, pour les pays où la centralisation administrative n'existe pas encore, de données *sommaires et approximatives*. L'Angleterre, la Russie, les Etats-Unis et d'autres pays encore n'ont pu même trouver aucune place dans ces tableaux. Comment, d'ailleurs, comparer des régimes financiers si différents les uns des autres ?

Tel qu'il est, ce travail nous paraît plus dangereux qu'utile.

Trop sommaire, il présente, pour l'appréciation de notre situation actuelle, les inconvénients les plus graves. Ainsi, par exemple, il n'est pas tenu compte des avantages accessoires que les instituteurs peuvent recevoir et qui, soit en France, soit à l'étranger, changent du tout au tout la situation budgétaire. Un instituteur qui, en France, est logé par la commune et qui reçoit 600 francs de supplément de traitement comme secrétaire de la mairie, est plus riche avec un traitement fixe de 1,800 francs que l'instituteur allemand qui n'a absolument que ses 2,000 francs de fixe. Il arrive aussi que ce même instituteur étranger est soumis à des charges inconnues en France ; ainsi, dans certains pays, il doit payer une retraite à son prédécesseur; dès lors, ses ressources, déjà inférieures à celles de l'instituteur français, se trouvent considérablement diminuées. Si l'on se fie aux tableaux publiés, on pourra être amené en Erance, pour mettre l'instituteur français sur le même pied que son collègue d'Autriche, à augmenter un traitement déjà supérieur en fait aux traitements des instituteurs autrichiens.

La seule utilité du travail de traduction et de mise en œuvre confié par le ministre de l'instruction publique à M. Ernest Pelletier, sous-chef au ministère, consiste peut-être dans quelques renseignements nouveaux sur le mode de nomination des instituteurs à l'étranger.

S.

---

**La démocratie et sa condition morale**, par le vicomte Philibert d'Ussel. Paris, Plon, 1884, gr. in-18 de 288 p. — Prix : 3 fr.

Cet ouvrage a été couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, qui avait proposé, pour le prix Stassart, le sujet suivant : « Quels sont les éléments moraux nécessaires au développement régulier de la démocratie dans les temps modernes. » L'auteur est resté à peu près fidèle à ce programme. Dans une introduction très lucide et très développée il dit expressément (p. 62) : « Nous ne prétendons pas comparer la démocratie absolue aux autres formes de société... Rien dans la conception de cet ouvrage, ni dans ses développements, ne peut conduire à ce que nous pourrions appeler des conclusions de comparaison. » C'est peut-être prudent, mais toute exposition de principes répond à des faits et reste incomplète si elle ne conclut pas de ce qui est à ce qui doit être. L'auteur l'a bien compris, car il ne se fait pas faute d'aller puiser des exemples et des textes de discussion dans les démocraties antiques et même modernes; mais il s'est arrêté, en lui faisant un profond salut, devant la démocratie française, dont il constate le règne sans apprécier les actes. Il dit encore : « Nous avons pris pour base d'études l'*hypothèse* d'un peuple où la démocratie ne serait plus mise en question, dépourvu ou dégagé de traditions qui le gênent, irrévocablement lié à cette forme sociale par une alliance indissoluble et sans divorce possible. » Mais c'est là une abstraction bien hypothétique, en effet, et bien arbitraire, étant donné le génie de l'homme, essentiellement « ondoyant et divers, » et parfaitement incapable, l'expérience des siècles le prouve, d'une si immuable fidélité à des préférences d'opinions.

Il ne s'agit donc ici que d'une thèse d'école, à l'abri de laquelle l'auteur a jugé commode de tracer les règles qui devraient présider au développement des démocraties, sans encourir le reproche d'allusions désobligeantes pour le souverain régnant. Il a certainement bien rempli sa tâche. Les démocrates sincères doivent trembler devant la formidable énumération qu'il fait des qualités nécessaires au régime de leur choix. M. d'Ussel les passe toutes en revue, impitoyablement. Les démocraties doivent pratiquer la tolérance, la tempérance, le respect de l'autorité, sous toutes ses formes : gouvernement, administration, justice, religion..., c'est-à-dire juste le contre-pied de ce qu'on voit dans les démocraties moins idéales. Enfin, l'écueil des démocraties, c'est l'orgueil de la souveraineté populaire, les tendances aux changements violents, l'antagonisme des classes, l'envie, la jalousie, les convoitises. Nous aurions beau jeu pour épiloguer sur les deux faces de ce programme, qui est, au fond, l'exégèse du principe de Montesquieu dont on peut sourire aujourd'hui : que la vertu est le fondement des républiques. Mais Montesquieu n'argumentait que sur

les conditions d'existence des démocraties antiques, lesquelles étaient de véritables oligarchies, puisque l'esclavage y soumettait le nombre à quelques privilégiés. Encore ces oligarchies étaient-elles tempérées par les dictatures et les tyrannies fréquentes, et il ne faut pas oublier que la décadence a commencé pour elles précisément quand elles ont pris des allures plus franchement démocratiques.

En somme, l'auteur n'a pas abordé la véritable question, qui est celle-ci : l'exagération du principe égalitaire, le principe démocratique par excellence, est-elle propre à assurer le maintien et à provoquer l'avènement des conditions morales qu'il énumère et qu'il juge indispensables à l'existence d'une démocratie ? En d'autres termes la démocratie absolue ne grossit-elle pas les défauts, plutôt qu'elle n'accentue ce que ses partisans appellent les avantages inhérents à son principe ?

Nous aurions voulu voir M. d'Ussel traiter cet ordre de considérations qui feraient rentrer ses *desiderata* dans un domaine plus pratique; mais il n'est que juste de dire qu'il a fait preuve de savoir, d'habileté et de talent dans l'exposition de la thèse difficile dont il avait, après tout, accepté les termes. Quelques-uns de ses aperçus sont discutables; mais son style, élégant dans sa sobriété, est clair et bien approprié à son sujet ; l'économie des chapitres bien ordonnée, leur suite logique. On sent que M. d'Ussel est dominé par la crainte de faire une satire, même en restant dans la région des idées ; mais, quoi qu'il fasse, le contraste apparaît en vif relief entre ce qu'on voit et ce qu'il prêche. Et cependant nous finirons ces courtes réflexions comme il termine lui-même le chapitre Ier du livre VI de son savant ouvrage. Il se demande (p. 259) ce que « trouvera la France démocratique dans le corps politique nouveau formé par l'universalité des citoyens... » ; et il répond sagement : « C'est ce que l'expérience qui se poursuit sous nos yeux devra montrer à son heure, au terme de la période historique que nous traversons. » V. V.

---

**Le Play d'après sa correspondance**, par Ch. de Ribbe, avec portrait et autographe. Paris, Firmin Didot, 1884, in-12 de 454 p. — Prix : 3 fr. 50.

Quelque sentiment que l'on professe sur les doctrines enseignées et défendues par M. Le Play, il faut reconnaître que celui-là n'était pas un homme ordinaire qui a su, sans le secours de l'éloquence, sans le prestige du talent littéraire, fonder une école, susciter des dévouements, former des disciples. Le zèle de ceux-ci ne se ralentit point ; leur attachement respectueux pour une mémoire qu'ils vénèrent reste le même, et voici qu'après plusieurs autres, un des plus éminents

d'entre eux vient de recueillir avec un soin pieux ses souvenirs touchant l'œuvre et la vie du maître. Dans une première partie, il fait l'histoire de la doctrine de M. Le Play; dans une seconde, il publie pour la première fois un certain nombre de ses lettres. *Timeo hominem unius libri*, disait un ancien : si l'homme qui ne connaît qu'un livre, mais qui le connaît bien, est redoutable, quelle est la force de l'homme qui n'a qu'une idée, et qui la suit sans dévier, sans se lasser, durant une vie entière ? Cette unité d'action est un des côtés originaux autant qu'admirables de la vie de M. Le Play. Une fois la lumière faite, une fois la route tracée, il la suit jusqu'à son dernier jour, avec une constance, un courage, une abnégation presque incroyable. Il ne faut pas lui reprocher de se répéter dans ses écrits : à vrai dire, il n'a jamais fait autre chose. On suit, année par année, dans le livre de M. de Ribbe, la trace de ces efforts continuels ; on trouve aussi les témoignages de sympathie qui venaient à M. Le Play de la part des plus illustres parmi ses contemporains. On voit la doctrine prendre corps, pousser ses racines, trouver ses lois et ses formules, ces formules un peu étranges dans la forme, on peut le dire, mélange singulier de sagesse antique et de science moderne, de maximes bibliques et de principes économiques. « La race des justes est bénie par Dieu, » nous dit l'Écriture, et elle nous montre dans l'histoire du peuple hébreu, suivant qu'il est ou non fidèle au culte du vrai Dieu, des alternatives de prospérités et de revers temporels; M. Le Play ne dit pas autre chose : chaque fois qu'une société s'éloigne de Dieu, c'est-à-dire des règles nécessaires de justice et de morale, elle en est punie par une décadence inévitable.

Le côté le plus attachant du livre de M. de Ribbe, c'est qu'il nous révèle et nous fait connaître l'âme du maître, ce désintéressement, cette foi dans la vérité, cette absence complète de prétentions personnelles qui font que l'homme s'efface absolument devant son œuvre. Il est touchant de voir dans cette âme les idées s'élever, se spiritualiser pour ainsi dire, la foi religieuse grandir, le sens et le goût des choses éternelles se fortifier : on ne peut lire sans émotion ce qui fut le couronnement, l'épilogue en quelque sorte de cette vie si bien remplie, la lettre à Léon XIII à laquelle la mort l'empêcha de mettre sa signature. Toute question de doctrine mise à part, le spectacle de tant de dévouement au bien, de tant d'ardeur dans le travail, de tant de courage dans la recherche de la vérité, est un salutaire et fortifiant spectacle, et il faut remercier M. de Ribbe de l'avoir mis sous nos yeux.

R. D. L. S.

---

**Les Sciences et les Arts occultes au XVI^e siècle.** *Corneille Agrippa. Sa vie et ses œuvres*, par M. Aug. Prost. Paris, Champion, 1881-1882, 2 vol. in-8 de xxxix-401 et 545 p. — Prix : 15 fr.

M. A. Prost, dans son *Introduction*, retrace rapidement l'histoire des Sciences et des Arts occultes depuis leur origine (Orient asiatique) ; il les suit de pays en pays, et d'époque en époque, subdivisant son esquisse générale en trois esquisses particulières successivement consacrées à l'art hermétique, à la cabale et à la magie. Cette introduction est un bon résumé des principaux travaux dont la philosophie occulte a été l'objet en ces dernières années.

Pour raconter l'ondoyante vie d'Agrippa, M. Prost, sans négliger les biographes anciens et nouveaux, — et notamment parmi les plus récents, M. A. Daguet (*Agrippa chez les Suisses*, 1856), M. H. Morley (*The life of H. C. Agrippa*, 1856), M. L. Charvet (*Correspondance d'Eustache Chapuys et de Henri Cornélius Agrippa*, 1874), — s'est principalement servi des documents originaux. Ce sont les œvres du prétendu sorcier, les lettres qu'il écrivit en si grand nombre, celles qu'il reçut de toutes parts, qui ont permis au consciencieux critique de composer le livre le plus exact et le plus complet que l'on possède sur un sujet aussi difficile. Laissons M. Prost dépeindre en quelques traits l'homme singulier qu'il a si minutieusement étudié (t. I, p. 1-2) : « L'histoire de H. C. Agrippa peut offrir de l'intérêt à plus d'un point de vue. Elle présente d'abord, dans le mouvement d'une existence très agitée et passablement romanesque, le tableau assez rare de la vie privée tout entière d'un particulier au seizième siècle. Elle fournit ensuite quelques indications sur les faits, les hommes et les choses qui appartiennent à l'histoire générale de son temps, sur les questions d'ordre religieux notamment dignes d'une attention toute particulière au moment où commence la grande crise de la Réforme. Elle donne enfin de curieux renseignements touchant les Sciences et les Arts occultes, en ouvrant des vues sur leurs bizarres théories, sur leurs pratiques non moins singulières, et sur le rôle que pouvaient jouer encore au commencement du seizième siècle, chez les peuples de l'Europe occidentale, ces étranges spéculations. Agrippa a eu, parmi les contemporains, la double renommée d'un savant aux yeux des lettrés, et d'un magicien dans l'opinion du vulgaire. Il n'y avait peut-être pas beaucoup moins d'exagération dans la première de ces appréciations que dans la seconde. Celle-ci, du reste, a prévalu finalement sur l'autre. Agrippa, en somme, avait surtout de son temps, et il a conservé jusqu'à nos jours, dans une sorte de légende traditionnelle, la réputation d'un homme en possession de secrets redoutables et en commerce avec les démons. »

Parmi les morceaux les plus recommandables de toute la monogra-

phie, citons l'examen des œuvres d'Agrippa rangées par ordre chronologique (t. I, p. 18-38). M. Prost rappelle que l'ensemble desdites œuvres est dominé par deux grands ouvrages : le traité de Philosophie occulte, commencé dès 1509, complété à diverses reprises par des additions, et le traité de l'Incertitude et de la Vanité des Sciences, appartenant à l'âge mûr de l'écrivain. Il signale environ 250 lettres familières et autres adressées à de nombreux correspondants, auxquelles doivent être jointes 200 à peu près émanant de ces derniers, le tout compris entre les années 1507-1533. Un des traités les plus célèbres énumérés par M. Prost, le traité de la Prééminence du sexe féminin, *De nobilitate et præcellentia fæminei sexus*, composé en 1509 à Dole, par Agrippa, pour attirer sur lui la faveur de la princesse Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, mais qui ne fut en réalité offert que vingt ans plus tard, lorsque le panégyriste des dames était à Anvers. Agrippa, dédia en 1526, à une autre Marguerite, la future reine de Navarre, le traité du sacrement de mariage, ouvrage qu'il avait écrit à Lyon. Parmi les opuscules curieux, M. Prost indique (p. 24) deux pièces de polémique sur la question de la monogamie de Sainte-Anne, et (p. 32) un mémoire adressé à la reine Marie, gouvernante des Pays-Bas, sorte de supplique sans date, rédigée à Berne, vers 1532 ou 1533, par Agrippa pour exposer sa conduite, avec ses réclamations contre la disgrâce où il était tombé, document qui constitue une autobiographie à laquelle il ne faut accorder qu'une demi-confiance, car l'auteur y a commis plus d'une erreur volontaire. Tous les bibliophiles voudront lire ces pages substantielles; dont ils aimeront à rapprocher divers chapitres de l'Appendice qui sont entièrement remplis de renseignements bibliographiques.

Comme la vie d'Agrippa fut celle du plus errant de tous les hommes, M. Prost est obligé de chercher un peu partout les traces de son séjour, à Cologne, à Paris, en Espagne, en Bourgogne, à Avignon, à Lyon, à Autun, à Chalon-sur-Saône, à Dole, en Angleterre, à Cologne de nouveau, puis à Vérone, à Pise, à Pavie, à Casale, à Rome, à Turin, à Chambéry, à Metz, encore à Cologne, à Genève, à Fribourg, de nouveau à Lyon, de nouveau à Paris, à Anvers, à Malines, aux bains de Bertrich, à Lyon, enfin à Grenoble, ou il meurt en 1535, non à l'hôpital, ainsi qu'on l'a trop souvent dit, mais, comme l'ont établi deux historiens du Dauphiné, Guy Allard et Chorier, chez un magistrat qui lui avait donné l'hospitalité, et par les soins duquel il fut honorablement inhumé dans l'église des Frères-Prêcheurs.

Combien d'intéressantes particularités il y aurait à signaler, dans les 950 pages de M. Prost, sur les trois femmes d'Agrippa, sur son train de vie, son intérieur, ses serviteurs, ses disciples (notamment Jean Wier, qui fut aussi son apologiste), sur ses correspondants ou

amis (Galbianus, Landulphe, Tritheim, Bartholomeus Rosatus, le père Jean Chrysostome de Vercoil, Cantiuncula, le célestin Claude Dieudonné, Lefèvre d'Etaples, Jean Rogier dit Brennonius, curé de Sainte-Croix, Eustache Chapuys, Jean Chapelain, médecin de François Ier, Symphorien Bullioud, évêque de Bazas, Aurélio d'Aquapendente, Erasme, dom Luka, etc), sur ses protecteurs (le connétable de Bourbon, le connétable légat Campegi, le cardinal de La Marck, évêque de Liège, Hermann de Wiede, archevêque de Cologne, etc.) !

L'*Appendice* (t. II, p. 431-538) ne renferme pas moins de choses curieuses. On en jugera par cette énumération : *le nom d'Agrippa, ses prétentions à la noblesse de naissance, la chevalerie dorée d'Agrippa, ses études et travaux sur les sciences et les arts occultes, ses études en théologie, son triple doctorat en l'un et l'autre droit et en médecine, l'exercice par Agrippa de la médecine, les trois femmes et les sept enfants d'Agrippa, la légende d'Agrippa, Agrippa et le protestantisme, son expédition en Espagne, les comptes de finance de la ville de Metz, la monnaie de Metz, l'invective d'Agrippa, Brunonius et Brennonius, Savini et Satini, Claude Drouin, Guillaume Furbity, les seigneurs d'Illins, les Laurencin, Augustino Fornari, la princesse Marguerite d'Autriche, Bayard et la journée de Pavie en 1512, Agrippa et le connétable de Bourbon, Agrippa et Catherine d'Aragon, reine d'Angleterre, l'impression des ouvrages d'Agrippa, la publication du traité de l'Incertitude et de la Vanité des Sciences, la publication de la Philosophie occulte, la publication de l'Apologie et de la Plainte contre les théologiens de Louvain, le recueil des œuvres complètes d'Agrippa, les portraits d'Agrippa* (on a reproduit, en tête du tome I, le portrait gravé sur bois de 1535 qui est le meilleur de tous), *Bibliographie des ouvrages d'Agrippa*, enfin *Addenda et corrigenda*, chapitre où l'auteur, profitant de ses nouvelles recherches et des observations de la critique, particulièrement des observations d'un érudit qui connaît admirablement la littérature du quinzième siècle, M. E. Picot a complété ou rectifié plusieurs passages d'un livre qui, ainsi perfectionné, peut désormais être considéré comme irréprochable. T. DE L.

---

**L'art militaire chez les Romains**, nouvelles observations critiques par M. DE LA CHAUVELAIS, membre de l'Académie des sciences de Dijon, avec une lettre du général DAVOUT, duc d'Auerstœdt. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884, in-8 de 326 p. — Prix : 10 fr. 50.

De célèbres écrivains, au siècle dernier, ont commenté la tactique des Romains et de leurs divers adversaires à leur point de vue spécial, soit pour montrer la supériorité de la colonne, soit pour faire ressortir les avantages des lignes. Les plus remarquables de ces commen-

tateurs sont Machiavel, né à Florence en 1467, précurseur des suivants : le chevalier Folard, vers 1727 ; Carl Guischardt, de Mogdelnerg, apprécié par Frédéric le Grand. Le présent livre est une comparaison des systèmes de Folard et de Guischardt ; mais cette comparaison n'est que le prétexte d'une étude des plus approfondies et des plus intéressantes des épisodes militaires qui ont amené la fortune des Romains et l'anéantissement des Carthaginois, des Gaulois et des Macédoniens.

L'auteur prélude par l'exposé de l'organisation de l'armée romaine et de sa manière de combattre. Dans la guerre des Gaulois, nous assistons aux batailles de Télamon et de l'Adda ; dans la guerre des Macédoniens, à celles de Cynocéphales et de Pydna. Mais les guerres puniques principalement sont l'objet de longs développements, d'autant plus précieux que les textes ont été l'objet de remaniements décisifs.

Ce retour d'études d'une aussi haute valeur sur l'art militaire des anciens n'est pas dénué d'intérêt et présente une utilité bien grande, car il importe plus pour un homme de guerre de se pénétrer de la philosophie de l'art militaire que de la valeur de telle ou telle armure ; on a prétendu d'une manière très paradoxale que Napoléon Ier n'eût été de nos jours qu'un médiocre général et que ses combinaisons eussent été entièrement déroutées par les chemins de fer, les télégraphes, les armes à longue portée. C'est bien peu connaître les éléments du génie humain ; il faut retourner le paradoxe et dire : « Que n'eût pas fait un Napoléon, avec de pareilles ressources matérielles ! » Il en est de même pour les Annibal, les Scipion, les César, et lorsqu'on examine les conceptions ingénieuses et profondes de ces grands hommes, on ne peut s'empêcher de les regretter de nos jours. Et si l'étude des actions, des procédés et des faits et gestes des hommes de génie est la meilleure préparation à la guerre, ce n'est pas peine perdue de méditer les belles pages que nous offre, sous une plume éloquente, la savante érudition de M. de la Chauvelays.

C'est encore un de ces livres que l'historien, le citoyen dévoué à son pays, le militaire désireux de parcourir une belle carrière ajouteront à leur bibliothèque. *L'art militaire chez les Romains* est un livre de grande valeur ; les travaux de l'auteur sont depuis longtemps appréciés dans le monde savant, et les militaires soucieux de la vraie science en ont déjà tiré grand profit. A. W.

---

**Petite encyclopédie musicale**, par Alexandre Bisson et Théodore de Lajarte. Premier volume : *Traité de musique*. Deuxième volume :

*Histoire générale de la musique* par ALEXANDRE BISSON et *biographie du compositeur virtuose* par GEORGES BAUDOUIN. Paris, Hennuyer, 1884, 2 vol. in-12 de VIII-225 et 400 p. — Prix : 6 francs.

Ce titre est bien choisi, car il embrasse l'ensemble des connaissances afférentes à un art certainement le plus aimable et le plus populaire de tous. Cet important ouvrage est divisé en deux parties, formant deux volumes, dont je m'occuperai dans l'ordre choisi par leurs auteurs. La première, purement technique, est un *Traité de musique* qui, supposant les notions les plus élémentaires du solfège, en ne les rappelant que pour mémoire, initie les lecteurs aux règles de l'harmonie et du contrepoint. J'ai parcouru ces pages avec un vif intérêt, et j'ai pu constater la lucidité de leur enseignement. Il me paraît difficile d'exposer, avec plus de sobriété et d'une façon plus compréhensive, le point de départ et le développement des principes posés. Les auteurs disent avec raison dans leur *avant-propos* que « la musique fait maintenant partie intégrante de notre vie de tous les jours », et ils ajoutent que « l'ignorance complète en matière musicale ne saurait donc être admise aujourd'hui. » J'admets, certes, cette conclusion, mais à titre de *desideratum* seulement. Je crois que MM. Bisson et de Lajarte vont un peu loin quand ils admettent que l'étude de leur œuvre peut permettre aux gens du monde de « goûter et d'apprécier une œuvre musicale, de l'analyser et d'en détailler les beautés et les défauts. » Autre chose est de comprendre une exposition, d'ailleurs claire et bien faite, autre chose est de s'en assimiler assez bien les difficultés pour acquérir une compétence en matière d'art. Les règles de l'harmonie ne sont pas d'un si facile abord et, pour en avoir une possession suffisante, il y faut consacrer plus de temps et de soins que ces messieurs ne semblent le supposer. Aussi, faut-il les louer de finir ainsi leurs considérations préliminaires. « Nous n'avons pas évidemment l'absurde prétention de faire oublier les traités des théoriciens, ni de suppléer à l'enseignement du Conservatoire. » Rien de plus sage que ces restrictions nécessaires. Mais, à mon tour, je rendrai cette justice aux auteurs, que si leur travail, à moins de rencontrer des aptitudes exceptionnelles, peut difficilement faire des aristarques autorisés, il est, du moins, assez réussi pour devoir être considéré comme une très heureuse initiation à des travaux plus complets et tout à fait propre à en inspirer le goût et à le propager.

Le second volume de *la petite Encyclopédie musicale* embrasse l'histoire de la musique, de ses transformations successives, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Les auteurs l'ont divisé en deux parties distinctes, l'une essentiellement esthétique, montrant les progrès accomplis et les phases de décadence, marquant le mouvement musical par l'influence des différentes écoles représentées par toute la série des compositeurs anciens et modernes. La seconde partie est toute

biographique et donne des aperçus, non seulement sur la vie des musiciens, virtuoses et compositeurs célèbres, mais sur celle de leurs interprètes, chanteurs et instrumentistes. Ce dernier travail est très étendu, il est aussi complet qu'on pouvait le désirer, sans tomber dans une sorte de dénombrement inutile et fastidieux de noms sans notoriété. Tous les critiques, toutes les personnes s'occupant d'un art qui a pris une si grande place dans la vie moderne, liront avec plaisir ce recueil et le consulteront avec fruit. Ce second volume sera le complément vraiment utile de l'éducation des jeunes gens qui se destinent à la carrière musicale dans toutes les directions.

Le chapitre II de la première partie est très bien traité ; il résume très heureusement toutes les notions qui se rattachent à l'art religieux au moyen âge, d'où est sorti l'art profane si en faveur de nos jours. Cet exposé semble même, par l'ampleur de ses développements, faire un trop grand contraste avec l'exiguité des détails donnés au chapitre Ier sur la musique chez les anciens. La question des origines eût exigé, peut-être, une étude plus étendue.

Le chapitre consacré à la musique contemporaine sera lu surtout avec intérêt. M. Bisson tend visiblement à l'impartialité et à l'éclectisme, mais il ne peut pourtant dissimuler tout à fait ses préférences. Elles ne s'adressent que d'une façon décente à l'École française, qui a pourtant donné des preuves éclatantes de sa vitalité, et elles s'éloignent de l'École italienne, dont l'auteur proclame la décadence. Il oublie que les maîtres italiens, les Rossini, les Donizetti, les Bellini, sont encore en possession de la faveur publique sur tous les théâtres du globe. Ils y sont toujours représentés, et leurs auditions s'y comptent par milliers : c'est un triomphe ininterrompu, sans limites et sans précédents. La nouvelle école, dite de l'avenir, ne paraît pas devoir réaliser des succès si retentissants. Son chef, M. Wagner, a voulu faire table rase des règles et des formules usitées, mais il leur en a substitué d'autres qui ne valent pas les premières. Ainsi, il a subalternisé la voix au profit de l'orchestre, comme si la voix humaine n'était pas l'instrument expressif par excellence ; d'où il suit logiquement que le premier rôle lui est dû et que l'orchestre ne doit être qu'un accompagnement, plus ou moins développé, plus ou moins harmonieux, mais rien qu'un *adjuvant*. M. Wagner, dans ses opéras, supprime systématiquement la mélodie, qu'il juge sans doute encombrante ; mais la mélodie est l'âme même de la musique, et c'est matérialiser l'art que de lui enlever son idéal. Il a mis au rancart l'air, le morceau proprement dit, l'air coupé, divisé en périodes distinctes et que la mémoire retient facilement. Il le remplace par une sorte de mélodie continue dont l'oreille ne retient rien ; et cet éternel récitatif, qui constitue la principale innovation du maître d'outre-Rhin,

est fatigant pour l'auditoire et plus encore pour le chanteur. « Si ses théories révolutionnaires ont, comme le dit très bien M. Bisson, enfanté beaucoup d'œuvres incompréhensibles, » elles ont aussi puissamment contribué au développement de la musique symphonique, et donné plus de richesse, de pompe et d'harmonie à l'instrumentation. Mais, au point de vue de l'opéra, c'est-à-dire de l'œuvre musicale essentiellement populaire, qui admet l'intervention simultanée des voix et de l'orchestre, la convention créée de toutes pièces par M. Wagner ne relève que du genre ennuyeux et ne vaut pas celles qu'il veut répudier. Aussi faut-il former le vœu que notre École française, qui a fourni tant de chefs-d'œuvre dont le rayonnement s'étend au loin, ne cherche pas là ses modèles ou du moins ne leur emprunte que la part de progrès qu'il est possible de leur accorder.

L'ouvrage, très bien imprimé, est enrichi de portraits dessinés par M. F. Lin, notamment ceux de Palestrina, de Mozart, etc.; il a sa place marquée dans toutes les institutions et dans tous les foyers où le bel art de la musique est en honneur. V. VAILLANT.

---

## BELLES-LETTRES

**The Alphabet**, by ISAAC TAYLOR. London, Kegan Paul and C°, 1884, 2 vol. in-8 de 358 et 398 p. — Prix : 40 fr.

M. Isaac Taylor a écrit sur l'histoire de l'alphabet un ouvrage des plus curieux et des plus intéressants ; c'est le résultat de bien des années d'un travail assidu et de recherches poursuivies au milieu de difficultés sans nombre ; deux gros volumes in-octavo nous donnent des détails sur un thème qui commence seulement à être bien compris ; l'historien, le philosophe et l'antiquaire y trouveront aussi bien que le grammairien et le philologue d'abondants sujets de méditations et d'études. Le tome premier de ce beau livre traite des races semitiques, le second est consacré aux Aryens ; le point de départ est naturellement le système hiéroglyphique des Égyptiens ; trois embranchements se rattachent à ce tome primitif : ce sont les alphabets Phénicien, Arménien et Joktanite, ou, pour me servir de l'expression de M. Taylor, sémitique méridional. Si nous voulons arriver à l'alphabet dont nous faisons usage nous-mêmes, c'est au Phénicien qu'il nous faut remonter en passant par le Grec et ses transformations successives.

Mais dans une notice que le défaut d'espace oblige à être très courte, il est impossible même d'effleurer les nombreux problèmes posés et discutés par notre auteur ; ce qui nous a surtout frappé, c'est a manière constante dont l'histoire explique et justifie les vicissitudes

de l'alphabet et les développements des divers idiomes ; cette action et cette réaction continuelle des deux éléments l'un sur l'autre ajoute beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage de M. Taylor, et le garantit contre la sécheresse qui semblerait être le défaut inévitable d'un traité de grammaire ; avec les changements de dynasties, de croyances religieuses et de doctrines métaphysiques, telle ou telle langue paraît, disparaît, puis revient encore à la surface ; ainsi, par exemple, l'idiome Iranien qui correspond au Persan moderne, et qui appartient au rameau Araméen de la famille Aryenne. Il est fort intéressant de suivre les destinées de ce langage et de le rattacher, comme à un point central, à Zoroastre et au Zend-Avesta ; sous le nom de Pehlvi il fut introduit en 226 par la dynastie des Sassanides avec le culte du feu ; plus tard la conquête arabe le fit disparaître, et il trouva un refuge dans le district de l'Hindoustan compris entre Bombay et Surate, district où les descendants des anciens sectateurs du culte de Zoroastre vivent encore en communauté religieuse sous le nom de Parsis. M. Taylor rendant à notre compatriote Anquetil-Duperron la justice que lui refusait autrefois l'orientaliste anglais sir William Jones, a raconté, dans un des chapitres les plus précieux de son livre, l'épisode de la découverte et de l'interprétation du Zend-Avesta.

Lorsqu'on arrive aux bords du Gange, on se trouve plongé et perdu au milieu de complications encore plus ardues, tant les nuances de cultes, de dialectes, de races et d'origine sont nombreuses ; ajoutez à cela les influences venues du dehors, par exemple les nombreuses modifications de la langue arabe introduite par les envahisseurs musulmans. C'est au Bouddhisme que l'on doit, dit M. Taylor, la connaissance que nous avons des différents alphabets de l'Inde ; les Brahmanes en effet n'avaient pas de monuments écrits, le Sanscrit était une langue, non un alphabet, et les Védas n'existaient qu'à l'état de tradition orale. Animés de l'esprit de prosélytisme, les Bouddhistes s'appliquèrent à répandre leur foi par tous les moyens possibles, et c'est à eux qu'il faut attribuer l'alphabet dont on retrouve la trace sur les plus anciens monuments. Chacun sait que dix-neuf inscriptions toutes dans les mêmes caractères furent déchiffrées et expliquées en 1837 par M. Prinsep ; ces inscriptions reproduisent des édits du roi Asoka, le plus grand des monarques qui gouvernèrent l'Hindoustan ; il régnait à Magadha dans le troisième siècle avant Jésus-Christ. Bouddhiste fervent, Asoka s'efforça de disséminer les principes de la religion nouvelle qu'il venait d'embrasser, par tous les moyens possibles : inscriptions, textes et préceptes moraux en caractères sanscrits et retracés aussi dans l'alphabet auquel on a donné le nom du monarque lui-même, et qui n'est en réalité que le Pali.

Une question se présente ici : d'où viennent les lettres de l'alphabet

Asoka ? M. Taylor les rattache au Sabéen, branche de la famille sémitique méridionale à laquelle appartiennent aussi les différentes variétés du rameau Arabe. Détaché du Phénicien vers le sixième siècle avant l'ère chrétienne, l'alphabet Sabéen pénétra dans l'Inde simultanément avec l'art d'écrire, grâce aux relations commerciales qui étaient très fréquentes alors entre les deux pays.

Au Phénicien se rattachent deux groupes : le Moabite ou Syrien de la première époque, tel qu'on le trouve sur la stèle du roi Mesha et sur les vases de bronze, plus anciens encore, du temple de Baal, et le Sidonien de l'époque postérieure représenté par l'inscription sur le magnifique sarcophage d'Eshmunazar, roi des Sidoniens au cinquième siècle avant Jésus-Christ. Nous touchons ici à un problème particulièrement intéressant en ce qu'il touche essentiellement aux textes sacrés du vieux Testament. Il est certain aujourd'hui que ces livres, les plus anciens, tout au moins, par ordre de date, ne pouvaient avoir été écrits dans les lettres carrées en usage après la captivité ; je dis, avec M. Taylor, que ce fait est certain, et ce qu'il y a de curieux, c'est que la forme d'une lettre seule le prouve. Voici comment : le mot Heleb (2 Sam. XXII, 29) est écrit Heled dans le premier livre des Chroniques, XI, 30, à cause de la ressemblance qui existe dans l'alphabet moabite entre les caractères *b* et *d*, caractères qu'il serait impossible de confondre l'un avec l'autre dans l'écriture hébraïque. La découverte de l'inscription de Siloa en 1880 a confirmé cette hypothèse ; on y voit rapportés les détails du percement d'un conduit destiné à amener de l'eau à Jérusalem sous le règne de Manassès, en 697 avant Jésus-Christ. Cette inscription écrite dans la langue hébraïque est en caractères moabites.

Ce qui précède ne peut donner qu'une idée très incomplète du livre de M. Taylor ; il faudrait le suivre de Phénicie en Italie, de Grèce à l'île de Chypre, de l'Asie-Mineure parmi les ruines de Scandinavie ; assez pourtant en a été dit pour montrer que c'est un ouvrage qui mérite l'attention la plus réelle et la plus soutenue.

GUSTAVE MASSON.

---

**Petits poètes du dix-huitième siècle :** *Poésies de Malfilâtre.* Paris, Quantin, 1884, in-8 de LII-193 p. — Prix : 10 fr.

Un petit poème en vers de dix syllabes, léger, facile, rappelant un peu le faire de La Fontaine : *Narcisse dans l'île de Vénus* ; quelques odes d'un souffle assez faible ; quelques paraphrases des psaumes, d'heureuses imitations de Virgile, voilà ce qui constitue le bagage littéraire de Malfilâtre. Deux vers de Gilbert ont donné du reste quelque chose de touchant à son souvenir. Il ne mourut pas de faim pourtant, mais succomba à de longues souffrances chrétiennement

supportées : c'est ce qu'établit M. L. Derome dans la bonne notice par laquelle commence le volume. Cette étude offre, outre de nombreux détails biographiques, une appréciation remarquable des œuvres qu'a laissées le poète, ne leur prête point une valeur exagérée, mais fait valoir les mérites qui leur assignent une place dans la charmante collection entreprise par M. Quentin. — Malfilâtre fut surtout un habile versificateur; il excelle, à rendre Delille jaloux, dans l'art d'habiller de périphrases des objets qui semblaient trop prosaïques. M. Derome félicite l'école romantique d'avoir porté un coup mortel à ces pompeuses énigmes. Cependant on retrouverait encore les traces de l'influence de Delille parmi les novateurs, Alfred de Vigny, qui, dans sa préface du *More de Venise*, s'est tant moqué des périphrases, n'a-t-il pas employé quatre vers pour désigner une chemise, et n'a-t-il pas dit, dans le même poème de *Dolorida* :

> ... Et bien du temps a fui
> Depuis que sur l'émail, dans ses douze demeures,
> Ils suivent ce compas qui tourne avec les heures.

C'était tout à fait dans le style de Delille. Malfilâtre mourut jeune et laissa un poème sur la découverte de l'Amérique. A ce propos M. Derome cite un certain nombre de poètes qui chantèrent les exploits de Christophe Colomb. Comment, dans cette nomenclature, a-t-il oublié l'*Atlantide*, qui a donné une si prompte et une si juste célébrité au nom de Verdaguer ?

Les œuvres de Malfilâtre forment le sixième volume des petits poètes du dix-huitième siècle, et sont, comme les tomes précédents, ornées d'un portrait et de charmantes vignettes.

Un détail ne touchant en rien à la littérature : Lachenaye Desbois, au tome XIII (p. 27) de son *Dictionnaire de la Noblesse*, donne une notice sur les Malfillastre ou Malefilastre, famille de la Normandie. Ce poète, né dans la même province, lui appartenait-il ? A tout hasard nous indiquons cette généalogie à M. Derome. TH. P.

---

**Jeanne, ou la loi de malheur**, par VICTOR D'HINSELINNE. Paris, Palmé, 1884 in-12 de 485 p. — Prix : 3 fr. 50.

*La loi de malheur*, c'est cette funeste loi d'enseignement qui a suscité en Belgique ces luttes ardentes au terme desquelles, grâce à Dieu, le parti des oppresseurs vient d'être enfin vaincu. M. Victor d'Hinselinne a fait de ces luttes le cadre d'un roman plein d'intérêt et de charme, qui, mieux que de gros livres de polémique et d'histoire, met en lumière les ignobles oppressions des prétendus libéraux, aujourd'hui démasquées, et les fières résistances de la Belgique croyante. La scène se passe dans un village voisin de nos frontières. Un jeune instituteur chrétien, François Hussen, donne noblement sa démission

pour mettre son talent et son dévouement au service de la pauvre école libre du village. C'est un dur sacrifice pour lui, car il y perd le traitement plantureux dont vivait sa mère et qui lui permettait d'aspirer à voir la réalisation prochaine des plus doux rêves de son cœur, par son union avec la pieuse et bonne Jeanne Marchal. De quelles douleurs intimes cette courageuse résolution fut pour lui la source, il faut en voir la peinture touchante dans ce livre, où l'auteur analyse avec une pénétration et une délicatesse extrêmes les sentiments que refoulent au dedans d'elles-mêmes ces deux pauvres âmes brisées. Heureusement le bon Dieu veille sur les siens et met fin à leurs épreuves : l'instituteur officiel, qui s'était mis à la traverse des projets de bonheur de François, est pris un jour dans le filet de ses propres intrigues, chassé par le père de la jolie et douce Jeanne, qui peut enfin donner sa main à celui à qui elle a depuis longtemps donné son cœur. Ce roman est très intéressant, très émouvant, écrit avec beaucoup de charme et tout à fait de nature à encourager en France ceux qui soutiennent courageusement la lutte contre les écoles sans Dieu.

P. Talon.

---

**Œuvres posthumes d'Auguste Barbier**, *membre de l'Académie française*, revues et mises en ordre par MM. Lacaussade et E. Grenier. I. *Souvenirs personnels et silhouettes contemporaines*. II. *Tablettes d'Umbrano*. Paris, Dentu, 1884, 2 vol. in-12 de 375 et 298 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

C'est un très intéressant volume que les *Souvenirs personnels* d'Auguste Barbier. On y trouve tout à la fois ces détails qui plaisent tant quand ils font mieux connaître un homme éminent, des renseignements dont l'histoire ne négligera pas de profiter, des souvenirs de voyages et d'amusantes silhouettes de bien des contemporains. Celles-ci, courtes, incisives, souvent mordantes et contrastant par la vivacité du ton avec les autres pages, d'ordinaire d'un style un peu froid, un peu pâle. A. Barbier était un homme de bien, d'un esprit religieux et d'opinions modérées. Son républicanisme ne l'empêchait pas, dès le mois de mai 1848, de perdre toute confiance dans la forme de gouvernement qu'il avait rêvée (p. 133). Il reproche, ailleurs, à M. Thiers d'avoir, en écartant la branche aînée, dérangé en France l'axe de l'autorité légitime, d'être la cause de toutes les perturbations qui se sont succédé, en ouvrant la porte aux aventuriers. Barbier n'aime pas le second empire, et les souvenirs qui s'y rapportent sont pleins de particularités fort curieuses et recueillies à l'heure même ; mais, chose étonnante, que les vers, semés par ci, par là, sont loin de la fougueuse inspiration des *Iambes!* on croirait lire l'essai malheureux d'un collégien. Nous ne retrouvons plus le poète dans la prose de

croquis de voyages, nous le retrouvons avec quelque chose de la verve satirique de ses brillants débuts dans les esquisses biographiques qui terminent le volume. Nous voyons dans cette galerie les portraits de Balzac, Berryer, Berlioz, Delacroix, V. Hugo, Lamartine, G. Sand, Sainte-Beuve, Veuillot, de bien d'autres écrivains, de bien d'autres artistes. Là les grands hommes sont descendus de leurs piédestaux. Les appréciations de Barbier, âpres quelquefois, sont justes le plus souvent. Dans le libéralisme de Béranger, il ne voit qu'un bonapartisme déguisé. Béranger, Thiers, Hugo ont été les principaux créateurs de la légende napoléonienne et ont grandement préparé l'avènement du second empire. Une ligne caractérise très bien le génie de l'auteur d'Hernani : « Quelque chose de saxon mêlé d'espagnol. » Très plaisante est la dissertation de V. Hugo sur la noblesse : « Je me souviens de lui avoir entendu dire que la noblesse française était la première du monde ; que les princes romains n'avaient pas de valeur et que, quant aux princes russes, il s'estimait lui, simple vicomte, bien meilleur gentilhomme que tous les princes en in ou en ki de la Russie.» Dans ce musée le portrait de Saint-Beuve est l'un des moins flattés: l'auteur des *Iambes* se rappelait amèrement le souvenir d'un article où sur ses dernières œuvres le critique du lundi ne disait pourtant que la vérité. Souvent Barbier corrobore ses propres épigrammes des malices d'autrui ; il n'a garde d'oublier la définition que Béranger fit de Sainte-Beuve : « Un laquais qui a toujours besoin d'un carrosse pour monter derrière. » Toute cette série de silhouettes offre l'amusant intérêt que présentent les *historiettes* de Tallemant des Réaux ; mais ici il n'est pas une page que tous les yeux ne puissent lire.

Les *Tablettes d'Umbrano* sont d'un tout autre genre que les *Souvenirs personnels*. A. Barbier feint qu'un de ses amis, se cachant sous un pseudonyme emprunté à une églogue de Camoens, a laissé divers manuscrits. Parmi eux Barbier en a remarqué un qui contient de courts morceaux, historiettes, légendes, descriptions, apologues. C'est la réunion de ces éléments divers qui a reçu le titre de *Tablettes d'Umbrano*. On dirait que Barbier a cherché à se consoler d'avoir perdu la facilité du rhythme en usant d'une prose poétique où il trouvait une vague illusion des vers. Ce style semble vieux de plus d'un demi-siècle. Au reste les sentiments qu'exprime le prétendu Umbrano sont élevés et d'une inspiration morale. Le livre finit par des réflexions sur quelques grandes œuvres de la sculpture et de la peinture. Elles n'ont rien de saillant et ne révèlent point les qualités propres au critique d'arts. Que l'on rapproche le chapitre sur le *Jugement dernier* de Michel-Ange de ce que M. E. Montégut dit de la même fresque dans ses *Poètes et artistes de l'Italie*. Barbier écrit quelquefois à côté de son sujet, et l'on peut regretter, dans cette partie de son livre, deux ou trois

digressions en désaccord avec les témoignages de foi et de piété qui précédèrent sa mort toute chrétienne. TH. P.

---

**Nos morts contemporains**, par EMILE MONTÉGUT. Première partie. Paris, Hachette et Cie, 1884, gr. in-18 de 580 p. — Prix : 3 fr. 50

*Les morts vont vite*, dit le sombre refrain, mille fois cité, d'une célèbre ballade ; ils vont vite vers l'oubli, si grande qu'ait été leur vie, et peut-être s'étonnera-t-on de voir M. E. Montégut répéter dans un volume ce qu'il a dit jadis de Béranger, Nodier, Alfred de Musset et Alfred de Vigny. Leurs œuvres n'ont-elles pas, celles de deux d'entre eux surtout, été examinées à la loupe d'habiles critiques ? Ne sait-on pas au juste ce qu'ils furent, quelle place ils doivent occuper ? De nouvelles générations littéraires les poussent vers l'ombre : lire tout un volume sur eux, n'est-ce pas une entreprise un peu ardue ? Telle était ma pensée en ouvrant le livre de M. Montégut, mais je n'ai pas tardé à revenir de cette prévention. Les critiques éminents savent mettre tant du leur dans les études consacrées à autrui, qu'il y a toujours profit et plaisir à les écouter ; il y a bien des pages excellentes dans les notices qui viennent d'être réunies, bien des observations d'une remarquable justesse. Quelquefois cependant des haltes sont nécessaires : l'examen auquel se livre l'auteur est tellement minutieux, il veut tellement mettre en évidence tous les recoins de sa pensée, que, pour le suivre, il faut une attention soutenue. Disons-le aussi, la phrase par moment est un peu lourde, un peu lente et rendue parfois rugueuse par la répétition des qui et des que : j'en ai compté jusqu'à sept dans huit lignes.

C'est par un bon portrait de Béranger que commence le volume de M. Montégut. Il y eut en lui le poète et l'homme de parti : l'un fut exalté outre mesure, l'autre eut un rôle important. Béranger ne fut pourtant ni un républicain, ni même un libéral, ce ne fut qu'un démocrate. Il aima l'Empire comme antagonisme de l'ancien régime et accueillit avec joie la révolution de Juillet comme réaction contre la monarchie légitime. Mais chose étrange, le gouvernement de 1830 vint couper court à ses chansons. C'est là une contradiction avec ce que M. Montégut dit à propos de Nodier : « La plupart des esprits distingués n'ont de talent que pour le triomphe politique de leurs opinions (p. 137). » Cette remarque, du reste, semble juste à l'égard de Nodier ; juste aussi est l'indication des diverses influences qui agirent sur lui. M. Montégut met le doigt sur toutes les œuvres dont il s'inspira plus ou moins directement.

L'étude sur Musset est fort importante : M. Montégut a su y résister à des engouements excessifs et explique très bien que le poète a

donné tout ce qu'il pouvait produire de bon ; inféodé à la jeunesse, la jeunesse partie, nous n'aurions plus eu que la répétition affaiblie des chants primitifs.

L'étude sur Alfred de Vigny est le morceau qui offrira le plus de nouveauté, le plus d'imprévu, justement parce que Vigny a été trop négligé depuis quelque temps et que son journal posthume a été peu lu. Mais ce journal, dont M. Montégut a fait le fond de son travail, nous donne un Alfred de Vigny fort différent de ce qu'on se le représente. Nous avons devant nous un homme aigri par une vanité excessive et arrivant à nier Dieu, parce que Dieu s'était borné à le faire naître dans une noble et ancienne famille, à lui donner la beauté physique et à le douer d'un vrai talent poétique. Il n'y avait vraiment pas trop de quoi montrer constamment le poing à la Providence et précéder M. Richepin dans la voie des blasphèmes. — Un petit errata, page 395, au lieu de :

Ces mortels dont l'Etat gagne la vigilance,

lisez :

Ces mortels dont l'Etat gage la vigilance.

J. DE VILLEMORY.

---

**Histoire de la littérature latine**, par M. l'abbé REURE, professeur à l'Ecole des hautes études des Chartreux à Lyon. Paris, Belin, 1884, in-12 de 360 p. — Prix : 2 fr. 50.

« L'auteur de ce livre a pensé que, même après les travaux de tant de maîtres savants, on pouvait encore dire quelque chose d'utile sur la littérature du peuple romain ; il y a place pour un ouvrage qui, en taisant les choses qu'il faut taire, en supprimant les considérations ambitieuses, en n'affectant pas la prétention d'être complet là où il est impossible de l'être, présenterait un tableau rapide et intéressant de tout ce qu'il est bon de savoir sur l'histoire de la littérature latine, lorsqu'on n'est pas appelé à en faire une étude spéciale..... Si nous avons réussi à donner quelque mouvement, quelque vie, quelque intérêt à ce livre, c'est là surtout l'originalité que nous ambitionnons. »

Ainsi s'exprime M. Reure dans sa *Préface*, et j'ai hâte de dire qu'il a tenu ses promesses et justifié son ambition. Il a fait un livre que les initiés consulteront avec fruit et que les profanes eux-mêmes liront avec plaisir. Nos jeunes bacheliers, à qui l'on demande avec raison d'être un peu plus instruits dans l'histoire littéraire qu'on ne l'était jadis, sauront gré à l'auteur d'avoir si bien résumé dans un petit nombre de pages tout ce qu'il leur importe de connaître. Les étudiants de nos Facultés des lettres, candidats à la licence ou à

l'agrégation, trouveront dans son *Histoire* une réponse courte, mais substantielle, aux questions qui sont le plus volontiers proposées à leur étude. J'en cite quelques-unes au hasard : Niebuhr a-t-il raison d'admettre un cycle épique national au berceau de Rome ? — Quels furent chez les Romains les débuts de l'histoire et de l'éloquence ? — D'où vient la satire, le seul genre ou à peu près dans lequel les Romains se soient montrés créateurs ? — La tragédie était-elle impossible à Rome ? — Quelles causes ont précipité la décadence des lettres latines ? — De quelle philosophie s'inspirent les jugements de Tacite ? etc.

Tous les écrivains latins, presque sans exception, sont passés en revue par M. Reure, qui n'a pas voulu nous donner seulement ce qu'on pourrait appeler le *livre d'or* des lettres romaines, mais un tableau fidèle et complet des vicissitudes du goût à Rome. D'autres auteurs ont préféré multiplier les chapitres et les divisions, au risque de séparer ce qui devait être rapproché : sous sa plume, au contraire, tout se lie, tout s'enchaîne, et presque toujours de la façon la plus heureuse. L'étude sur Virgile en particulier me paraît pouvoir être citée comme un modèle. Riche de son propre fonds, M. Reure n'a pas hésité à laisser de temps en temps la parole aux maîtres de la critique française, Patin, Nisard, Boissier, Charpentier, et s'il glisse légèrement sur les questions d'érudition pure, il est aisé de voir que ce n'est pas par ignorance, mais par crainte d'engager ses lecteurs dans des discussions stériles, quand elles ne sont pas insolubles. Certaines inadvertances pourront être corrigées sans beaucoup de difficulté dans une seconde édition.

N'oublions pas, en terminant, l'un des mérites les moins discutables de cette *Histoire* : je veux parler du style, qui est vif, alerte, plein d'une verve et d'une saveur du meilleur aloi : sans faire étalage d'esprit, sans abuser et même sans user des artifices de la rhétorique, l'auteur sait à merveille échapper à la monotonie habituelle des ouvrages didactiques. Ce livre témoigne en faveur de celui qui l'a composé et de l'excellente maison ecclésiastique où il enseigne : il a sa place marquée, de préférence à beaucoup d'ouvrages analogues, dans la bibliothèque de nos professeurs d'humanités. C. Huit.

---

**Fausts Leben** (*Vie de Faust*), par Maler Muller. Heilbronn, chez Henninger, 1881, in-12 de xxvi-116 p. — Prix : 1 fr. 40.

C'est le troisième volume des *Deutsche Litteraturdenkmale* ou Monuments littéraires allemands du dix-huitième siècle, réédités par M. Seuffert. L'auteur de cette vie de Faust, qui se faisait appeler Maler ou le peintre Müller, est un des principaux représentants, vers

la fin du siècle dernier, de ce groupe de poètes originaux que l'on pourrait, sous certains rapports, comparer à notre Pléiade. A cette époque, où la littérature allemande cherchait sa voie, et où les esprits tourmentés se trouvaient dans une situation analogue à celle du célèbre docteur Faust, plusieurs écrivains essayèrent d'en ressusciter la légende. Gœthe est le seul qui ait mené son travail à bonne fin; Lessing n'a guère laissé qu'un plan; Müller a publié les deux fragments réédités dans le présent volume. Le premier, « la Vie de Faust, » expose d'une manière dramatique les circonstances qui ont amené le docteur à se donner au démon. Le second, « une Situation, » est beaucoup plus court et ne doit être considéré que comme un épisode. Ce Faust est une œuvre vraiment originale, où l'on trouve des situations fortes et des caractères bien tracés; mais il y a beaucoup d'irrégularités, et le style en est presque toujours forcé. Malgré ces défauts, il faut le consulter pour avoir une idée exacte du mouvement littéraire à cette époque remarquable. — Une intéressante introduction de M. Seuffert fait connaître les sources et la valeur de l'ouvrage.

J. N. Wagner.

---

**Etude sur les poésies lyriques de Gœthe**, par E. Lichtenberger, professeur suppléant de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Paris. Ouvrage couronné par l'Académie française. 2e édition. Paris, Hachette, 1882, in-16 de 395 p. — Prix : 3 fr. 50.

Après les travaux d'ensemble faits sur Gœthe, M. Lichtenberger croit le moment venu d'entreprendre une œuvre de détail, et il a choisi, pour sa part, les poésies lyriques. Au lieu de suivre l'ordre du recueil où Gœthe les a lui-même réunies pêle-mêle, il les classe d'après les diverses périodes de la vie du poète. Cette disposition chronologique n'est pas, comme on pourrait d'abord le croire, en désaccord avec la classification par genres, parce que toutes les poésies de Gœthe sont des œuvres de circonstance et qu'aux différentes époques de sa vie correspondent, chez lui, des genres différents. Si l'auteur s'en était tenu à ce point de vue général, nous n'aurions qu'à approuver. Mais, au lieu de se borner à faire de temps en temps aux événements biographiques quelque allusion discrète, nécessaire à l'intelligence du texte, son étude tend à expliquer les poésies de Gœthe par sa vie et sa vie par ses poésies. Cette pensée ne nous semble pas heureuse : elle fait descendre la critique des hauteurs de l'art dans l'ordre inférieur des faits individuels. De là ces nombreuses dissertations pour savoir à laquelle de ses amies le poète a songé dans telle ou telle chanson; de là cette inquisition minutieuse sur la nature des relations entre Gœthe et Mme de Stein; de là enfin ce pénible spectacle d'une vie qui, dans ses affections, ne reconnaît d'autre règle que le caprice

d'une passion toujours changeante. Nous ne voyons pas ce que la poésie peut gagner à de si tristes réalités. Si le poète, comme on l'admet généralement, ne composait que pour se débarrasser de ses tortures morales et appelait l'art à son secours pour épurer ses sentiments, il est mieux, selon nous, de leur laisser la limpidité que l'art leur a donnée, que de les troubler de nouveau par les émotions que le poète en voulait écarter. En présence de ces poésies généralement si parfaites et de cet homme qui, moralement parlant, ne l'est pas au même degré, l'auteur a dû parfois se trouver embarrassé. Alors, pour tout accommoder, il penche d'ordinaire vers l'indulgence et essaie de faire fléchir la rigueur des principes. S'il avoue que ses liaisons, aussi promptes à se rompre qu'à se former, et ses serments d'amour éternel bientôt parjurés ont attiré à Gœthe bien des jugements sévères qui de l'homme ont rejailli sur le poète, non seulement il décore cette conduite légère du nom de souplesse d'esprit et de cœur, mais il est sur le point d'y applaudir, parce que, de cette manière, « elle lui a permis de varier ses accents et d'être sincère et naturel dans toutes ses métamorphoses. » Au point de vue de la religion, tout en reconnaissant que l'inspiration religieuse est absente de la poésie de Gœthe, que sa plus belle ode est l'expression d'un hautain mépris et de la plus mordante ironie, un défi jeté à la Divinité, enfin qu'il fut, suivant les circonstances, théiste, polythéiste, panthéiste, naturaliste, et toujours hostile au christianisme, l'auteur résume son caractère religieux par ces mots : pieux sans être dévot. En vérité, c'est être pieux à bon compte. Nous aurions plutôt renversé ces qualificatifs, dont le second semble convenir mieux à une religion peu éclairée. Ajoutons que ce jugement est donné comme la traduction de ce passage de Gœthe : *Selig, ohne fromm zu sein*, heureux sans être pieux ! Il est vrai que M. Lichtenberger fait remarquer que sa traduction est un peu large ; en quoi nous sommes entièrement de son avis.

Mais où il est allé encore plus loin dans la voie des concessions, c'est à propos des Elégies romaines, de ces poésies « où les plaisirs des sens sont dépeints avec une indulgence complaisante et, pour ainsi dire, exempte de tout scrupule. » Il voudrait les justifier, et même les présenter comme une source intarissable d'études fécondes et de nobles contemplations. Pour cela, il admet qu'il ne faut pas dédaigner les jouissances des sens sous prétexte qu'elles sont plus communes et plus vulgaires ; que la science de la vie consiste à faire leur part aux deux éléments de notre nature, et que la lutte entre la chair et l'esprit n'est pas permanente. De pareils principes paraissent mener loin. Si la lutte n'est pas permanente, au moins faut-il reconnaître qu'elle doit exister précisément à l'occasion de ces plaisirs sensuels tels qu'ils sont dépeints dans les Elégies, tels qu'ils le sont

en particulier, avec quelque mélange d'idées esthétiques mises au service de la passion, dans une page d'une extrême liberté que M. Lichtenberger n'a pas craint de copier et de traduire. Indépendamment de toute autre considération, nous croyons que l'art est un plaisir désintéressé et que c'est en compromettre la dignité que de l'associer aux plaisirs égoïstes des sens.

Nous ne nous serions pas si longuement étendu sur ces critiques si nous avions à faire à un ouvrage de peu de valeur. Il est remarquable, au contraire, à divers titres. D'abord il est très bien écrit : le style est clair, soigné, sobre sans sécheresse, élégant sans affectation, et ces qualités se poursuivent jusqu'à la fin. Quant au fond, nous y trouvons une foule de notions intéressantes au point de vue biographique et artistique. M. Lichtenberger n'est pas un esprit superficiel : il creuse le sujet qu'il traite, il contrôle les résultats de travaux antérieurs, souvent il y ajoute des aperçus nouveaux. En compulsant avec attention les Mémoires et les Lettres de Gœthe, il parvient à jeter plus de jour sur la date des poésies; tel chant dont le sens était demeuré incertain se trouve expliqué par quelque passage d'un auteur contemporain. C'est une des circonstances où les recherches biographiques peuvent rendre à l'art un service réel.

C'est surtout au point de vue littéraire que l'auteur a droit à des éloges. Il n'est presque pas un point de la littérature qui ne soit traité. Soit qu'il caractérise l'intuition poétique et le symbole, ou qu'il marque des différences entre la chanson populaire dans la bouche du peuple et sous la plume du poète; soit qu'il assigne à la ballade et à la romance leur domaine particulier, qu'il montre dans l'élégie la convenance du vers élégiaque, ou qu'il établisse la défectuosité de la langue allemande sous le rapport de la prosodie, toutes ces questions sont exposées d'une manière neuve et très lumineuse. Il excelle aussi dans l'examen critique de ces poésies, où se rencontrent tant de chefs-d'œuvre. Ses analyses, en touchant les ailes du papillon, ne leur enlèvent pas, comme sa modestie le lui fait craindre, leur duvet ni leur brillant coloris. Elles ne sont pas une dissection, elles se bornent à montrer au lecteur, par quelques indications discrètes et suffisantes, la voie que suit l'inspiration au milieu de ses écarts apparents. Nous éprouverions plutôt le regret que M. Lichtenberger n'ait pas étendu à un plus grand nombre de ces petits poèmes le travail analytique qu'il a fait pour les principaux d'entr'eux avec tant de bonheur.

J. N. Wagner.

---

## HISTOIRE

**Les voies romaines et massiliennes**, *dans le département des Bouches-du-Rhône*, par I. Gilles, Avignon, Seguin frères; Paris, E. Thorin, 1884, in-8 de 270 p. et deux cartes. — Prix : 7 fr. 50.

M. I. Gilles est un chercheur qui n'a pas ménagé ses pas pour parvenir aux découvertes consignées dans son livre ; pour lui, l'étude des lieux, les faits constatés passent avant les textes dans lesquels il n'a qu'une médiocre confiance. Nous aurions grande peine à suivre ce marcheur infatigable dans ses courses multipliées à la recherche des chemins antiques du département des Bouches-du-Rhône, jusque dans leurs détours les plus minutieux. Contentons-nous de donner une idée de son livre, et des théories personnelles à l'auteur, théories qui, très fréquemment, sont aussi neuves qu'inattendues.

Après une introduction dans laquelle il fait connaître son mode de procéder, M. Gilles passe en revue les chemins antiques de la région, qu'il classe en trois groupes : les voies romaines de terre et de mer; les voies massiliennes créées par la colonie phocéenne pour relier celle-ci aux peuplades voisines ; les chemins sauniers que suivaient les convois apportant le sel des étangs d'eau salée.

Notons quelques propositions nouvelles mises en avant par M. Gilles. Le port de Fosses Mariennes n'était pas sur le bord de la mer, mais à *Ernaginum*, entre Arles et Tarascon, dans les terres, et on y arrivait par une dérivation de la Durance ; c'est à tort que l'on a cru que les villes de la Province étaient fortifiées ; Nîmes, pas plus qu'Arles et Aix, n'avait de remparts, parce que les villes bâties dans les plaines n'avaient pas besoin d'être défendues ; le premier établissement des Phéniciens a été à Saint-Blaise, nommé alors *Bergine*, non loin des riches salines de La Valduc, et non pas dans le port de Marseille qui « malgré son nom pompeux de Lacydon, n'était qu'un marais infect ; » le temple de Diane, bâti par les Massaliotes, n'était pas aux Saintes-Maries, mais à Castel Veiré, sur la hauteur, à cinq ou six kilomètres de la mer ; l'autel antique à Saint-Gabriel n'est pas chrétien, malgré les croix qui le décorent : la croix est un symbole de la plus haute antiquité que l'on a trouvé dans les ruines de Troyes et sur des monuments de l'époque dite préhistorique ; le nom de la station *Calcaria* de la Table de Peutinger ne dérive pas de *calx*, chaux (bien que l'on dise *furnum calcarium*), mais de *calcar*, éperon, et servait à prévenir les voyageurs qu'il fallait se munir d'éperons pour parcourir la grande distance qui séparait cette localité des Fosses Mariennes. Nous pourrions multiplier ces citations, bien faites pour exciter la curiosité ; constatons qu'en dehors de ce qu'il y a d'inattendu dans cet ordre d'idées le lecteur trouvera une foule de détails curieux et

d'indications utiles dans la publication de M. Gilles. On peut différer de lui, sur un grand nombre de points, mais il n'est que juste de constater qu'il a eu le mérite, dans ses courses, de recueillir une véritable moisson de faits.

Il y a deux critiques que nous ferons tout particulièrement. D'abord la négligence avec laquelle les épreuves ont été revues. Il y a par exemple, page 103, une ligne dans laquelle on lit que la *croix* est « le signe *arrien* par excellence »; cette manière d'écrire le mot aryen est bien faite pour arrêter le lecteur un instant. L'autre critique porte sur la sévérité avec laquelle l'auteur juge plusieurs savants, qui ne sont pas de son avis ; M. Ernest Desjardins manque de bonne foi (p. 146) et est complice d'un barbarisme (p. 172) ; les professeurs de l'École polytechnique manquent de logique (p. 189); MM. Rischld, Egger, L. Renier et Palustre se trompent en attribuant à l'époque d'Auguste l'inscription de Saint-Remy, qui serait « une plate copie de la pâle Renaissance de Constantin» ; MM. Blancart, le savant archiviste de Marseille, Aurès et Lieutaud ne sont pas ménagés.

ANATOLE DE BARTHÉLEMY.

---

**Les campagnes d'Alexandre.** Tome II. *L'Asie sans maître ;* Tome III. *L'Héritage de Darius ;* Tome IV. *La conquête de l'Inde et le voyage de Néarque;* Tome V. *Le démembrement de l'empire,* par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE, membre de l'Institut. Paris, E. Plon et Nourrit, 1883-84, 4 vol. in-12 de 258, 388, 450 et 250 p. avec cartes. — Le volume, Prix : 4 fr.

Nous continuons à présenter l'analyse de l'œuvre magistrale du vice-amiral Jurien de la Gravière.

Alexandre a écrasé, dans les champs d'Arbèles, la dernière armée de Darius : le souverain de l'Asie est en fuite. Le héros macédonien entre à Babylone et soumet successivement à ses armes Suse, Persépolis, Ecbatane. Là il apprend que Darius s'enfuit en Hyrcanie : il le poursuit et l'atteint ; mais il ne trouve qu'un cadavre : le Grand Roi a été assassiné par le satrape Bessus ! Les historiens de l'antiquité sont très sobres de détails précis sur cette partie de la conquête ; ces villes fameuses, Babylone, Suse, Persépolis, Ecbatane, ont été pendant de longs siècles ensevelies sous la poussière ; nul n'en pourrait reconnaître même la trace ; il n'y a que quelques années qu'on a fait d'importantes fouilles sur les lieux indiqués par les savants comme étant les emplacements probables de ces grandes cités ; souvent même le hasard a mis entre les mains d'un pâtre ignorant une pierre qui a été un trait de lumière, un fil conducteur dans ce labyrinthe compliqué ; aujourd'hui l'antiquité revit tout entière, depuis surtout qu'on est arrivé à déchiffrer les inscriptions cunéiformes. Comment retrouver

également les routes suivies par Alexandre pour aller de Suse à Persépolis et de Persépolis à Ecbatane ? Le chemin des Pyles persiques est devenu, depuis l'antiquité, un défilé dangereux que peu de voyageurs ont pu affronter impunément ; c'est en réunissant leurs relations et par d'ingénieux rapprochements que l'amiral a pu reconstituer en entier la majestueuse épopée du conquérant de l'Asie. Le héros ne perd rien à être ramené par l'histoire sur le terrain de la réalité et à sortir du nuage où le laissaient les historiens comme Quinte-Curce. Ce n'est plus un demi-dieu emporté, fantasque et cruel que nous voyons ; c'est un demi-dieu toujours, mais patient, d'un courage et d'une témérité surhumaines, méditant toujours sur la portée ultérieure de ses actes, clément et généreux envers les vaincus, arrivant à faire aimer la conquête et préférer son gouvernement libéral et respectueux des coutumes au joug sans pitié des Rois de l'Asie.

Comment une pareille fermeté, une telle clairvoyance, un courage aussi indomptable ont-ils pu jamais exister dans un corps et une âme d'homme ? Car ce n'était pas tout que de faire la conquête, il fallait l'organiser et conquérir encore pour assurer ce qu'on avait conquis, et le génie d'Alexandre embrassait tout et pénétrait par la pensée dans les mystérieuses contrées de l'Asie et de l'Inde, dans les contrées plus mystérieuses encore de la Bactriane et de la Sogdiane ; et, tandis que ses compagnons épuisés demandaient grâce, il marchait toujours, entraînant avec lui, pour réaliser son rêve surhumain, les nouvelles recrues de Grèce et faisant blanchir plusieurs générations, pendant que la vie bouillonnait avec la même ardeur dans son corps toujours jeune, malgré des fatigues physiques et morales autrement plus pénibles que celles de ses soldats.

Nul esprit humain n'oserait concevoir un rêve pareil à celui du héros macédonien, et cependant il l'a accompli ; nous l'avons vu conquérant l'Asie et anéantissant à jamais l'empire des Darius ; nous l'avons vu conquérant la Syrie et fondant un empire en Egypte ; son œuvre est terminée ; mais ce qu'il va faire pour l'achever est plus extraordinaire encore que ce qu'il vient d'accomplir.

Par la possession de Babylone, Suse, Ecbatane et Persépolis, par la mort de Darius, Alexandre est le maître incontesté de l'Asie. Il lui faut maintenant affermir sa conquête et achever la réalisation du rêve le plus grandiose que jamais cerveau humain ait pu concevoir. Trouvera-t-il des compagnons dignes de lui ? Ses soldats et ses généraux comprendront-ils tout le merveilleux de l'œuvre dont leur roi est l'incomparable architecte ? Ne voudront-ils pas jouir de leur gloire, de leurs richesses ? Ne seront-ils pas épuisés avant d'être arrivés au bout de leur tâche ? La trahison, l'ingratude, les embûches ne menaceront-elles pas la vie du héros ? Rien de tout cela n'a manqué au

dominateur du vieux monde : à toute lassitude, à tout danger, à toute faiblesse, il a suppléé ou fait face. Darius est mort, mais Bessus, son meurtrier, vit et autour de lui se sont ralliés tous les mécontents, tous les dépossédés. Alexandre le poursuit au fond des solitudes du Turkestan ; il affronte pour cela des dangers que la plume se refuse à décrire ; ni le froid, ni la chaleur, ni la faim, n'arrêtent des soldats sans cesse électrisés par l'exemple de leur chef. Alexandre se montre à eux, non comme un homme, mais comme un demi-dieu; toujours en avant du péril, accablé de fatigues, de soucis et d'insomnies, criblé de blessures, miné par la fièvre et la dyssenterie, il donne à ses compagnons, sans un seul moment de faiblesse, l'exemple de l'héroïsme et de la patience ; traversant de brûlants déserts dans lesquels ses soldats succombent de soif, un de ses écuyers lui apporte de l'eau dans un casque pour calmer les ardeurs de ses souffrances et étancher sa soif; il refuse d'en prendre avant que le dernier de ses soldats soit désaltéré ; dans la conquête de forteresses que les aigles seuls pourraient dominer, il montre à ses soldats ce chemin du ciel et ils l'atteignent; ni les forêts de l'Hyrcanie, ni les affreux sentiers du Parapomisus, ni l'Oxus, ni l'Yaxarte, ni les déserts n'arrêtent sa marche ; partout son merveilleux génie trouve des moyens de surmonter, de tourner et surtout de briser les obstacles; ses guerriers meurent autour de lui : il fait venir incessamment de nouvelles levées de la Grèce et de l'Asie-Mineure, et ses postes de relais sont si bien échelonnés, ses derrières si bien assurés que tous ces renforts arrivent toujours en temps et en nombre voulus. Rien n'échappe à sa vigilance, à sa prévoyance et à sa pénétration; il choisit avec une sagacité infinie les gouverneurs asiatiques des provinces, au-dessus desquels il met un général grec, avec une troupe grecque dans les postes militaires ; il s'attache à un tel point les vaincus par sa douceur, sa générosité magnanime, sa grandeur d'âme extraordinaire, que ceux-ci acceptent sans plus hésiter sa domination. Alexandre n'est plus le conquérant de l'Asie, il en est le souverain aimé, et cette nouvelle qualité qu'il a su prendre, cette nouvelle forme de son ambition excitent les basses jalousies de son entourage, où se fomentent d'ingrates conspirations. Parménion, Clitus et vingt de ses jeunes gardes payent de leur vie leurs imprudents complots ou leur attitude révoltée. Alexandre est obligé de sévir, alors qu'enfoncé dans la Sogdiane, il a plus que jamais besoin d'une autorité sans conteste. Pendant plusieurs années que durent une conquête semée d'exploits fabuleux et l'organisation des pays qui sont aujourd'hui le Ferghana, le Bokhara, l'Afghanistan, Alexandre se montre dans tout son merveilleux éclat; il dompte ces Scythes farouches et retarde leur invasion de plusieurs siècles. Pour couronner son œuvre, il

épouse la fille d'un de leurs chefs, Roxane, et devient ainsi le vrai roi de l'Asie ; mais ce n'est plus un roi grec, c'est le souverain suprême de l'Orient. Cependant son œuvre n'est pas terminée. De ces fiers et sauvages barbares il veut faire ses propres soldats et marchera avec eux à la conquête de l'Inde. Les conquêtes d'Alexandre ne sont pas l'invasion passagère d'une horde comme celles de Gengis-Khan et de Tamerlan, dévastateurs inutiles, fléaux de Dieu ; Alexandre subjugue par ses armes, par son génie, il consolide par sa bonté, par son respect des vaincus, de leur religion, de leurs coutumes. Leçon lointaine et sublime pour nos conquérants modernes, pour ces aventuriers avides de pouvoir qui ne savent pas même faire accepter leur usurpation par leur respect des libertés de leur propre pays, despotes indignes qui nous feraient envier un autre Alexandre, si nous ne nourrissions pas au fond du cœur l'espoir de jours meilleurs et l'ardente volonté d'en précipiter le retour !

L'Asie est conquise. Alexandre ne regarderait pas son œuvre comme achevée, s'il laissait insoumis les abords de son vaste empire. Le grand art d'Alexandre fut de s'appliquer sans cesse à frapper l'imagination des peuples en tentant et en accomplissant l'impossible. Il eût bientôt succombé dans ces aventures, si son génie n'eût su en diminuer considérablement le péril par les dispositions les plus judicieuses. Prompt à l'attaque, il apporte toujours une sage lenteur dans la minutieuse préparation de ses campagnes. Avant tout il se préoccupe de ce qui peut se passer sur ses derrières. Il reviendra vingt fois sur ses pas, plutôt que de laisser insoumise une portion du pays qu'il a traversé. A cette heure l'Inde est devant lui ; des princes gagnés d'avance à sa cause l'y appellent. Un ambitieux vulgaire serait avide de saisir une proie aussi riche. Alexandre, avant tout, relie ses postes et assure, par une ligne d'étapes, la marche de ses convois. Le gouvernement anglo-hindou a souvent payé cher la confiance irréfléchie qui lui fit oublier les précautions dont s'entoure, en ce moment, Alexandre. Pour avoir de bons guides, il ne néglige rien ; la mesquinerie est toujours funeste aux armées. Au siège d'Aornos, rocher abrupt et réputé imprenable, un vieux pâtre s'offre d'indiquer un sentier par où on pourra l'atteindre. Alexandre lui promet et lui donne 450,000 francs. Après d'immenses travaux, il est le maître de tout le Pendjab. Comment, avec sa petite troupe, n'a-t-il pas été maintes fois submergé ? C'est qu'il n'y a jamais eu qu'un Alexandre dans l'histoire ; et encore l'Alexandre de l'Inde n'est-il pas l'Alexandre du Granique ; il n'est pas davantage l'Alexandre d'Issus et d'Arbèles. Il se transforme constamment. Son intrépidité reste la même ; toujours inébranlable ; sa prudence politique, sa science de tacticien ont étonnamment grandi : il devient désormais le modèle de Charle-

magne et de Napoléon. Dans ces contrées inconnues, il fonde des royaumes qui dureront près de deux siècles : quel conquérant a jamais tracé des sillons de cette profondeur ? Cependant la troupe d'Alexandre, quoique souvent renouvelée, faiblit et s'arrête épuisée ; elle refuse de le suivre sur le Gange. Alexandre ne cède pas devant la crainte d'une mutinerie, mais il ajourne seulement des projets plus vastes encore que ceux qu'il a conçus ; il médite trois jours sur le chemin du retour et il décide de redescendre l'Indus, de compléter sa conquête par celle du delta de l'Indus, le Sindh, traçant ainsi aux futurs conquérants de l'Inde le chemin qu'ils doivent suivre et les précautions qu'ils doivent prendre pour accomplir et assurer leur conquête. Ce n'est pas tout ; il fait construire une flotte, et Néarque, devançant les Vasco de Gama et les Christophe Colomb, descendra l'Indus et reviendra par mer à Babylone. Après avoir complété la soumission et l'organisation de toute l'Asie, Alexandre rentre à Babylone et y meurt, empoisonné sans doute.

Le cinquième volume contient un historique succinct du partage de cet immense empire ; les compagnons d'Alexandre, après avoir accompagné leur maître dans ses glorieuses expéditions, se querellent et se livrent de sanglants combats. La famille du grand Monarque n'est même pas épargnée, et Olympias, sa mère, Roxane, son épouse, et Alexandre, son fils, succombent tour à tour par le meurtre.

L'histoire d'Alexandre-le-Grand n'était pas connue, n'avait jamais été faite, ni jamais comprise. Nous devons à la science, aux recherches profondes et au merveilleux talent de l'illustre amiral de posséder cette magnifique histoire. Une pareille œuvre ne s'analyse pas. Les sentiments que cette lecture éveille dans l'esprit et dans l'âme sont si complexes et si puissants qu'il faut faire soi-même cette lecture et ressentir soi-même ces impressions. Que de leçons de toutes sortes y trouveront les guerriers et les hommes d'état ! A. W.

---

**Les Almanachs de la Révolution**, par Henri Welschinger. Paris, Jouaust, 1884, gr. in-18 de viii-240 p. — Prix : 4 fr.

« L'almanach est chose plus grave que ne le croient les esprits futiles. » Cette pensée de Michelet, que M. H. Welschinger a prise comme épigraphe de son livre, en révèle l'esprit. Non pas sans doute qu'il en exagère la portée et qu'il prétende que toute l'histoire de la Révolution est écrite dans les almanachs. Mais ces petits livres, sous leur forme modeste, sont un signe manifeste des tendances populaires. Au début de la Révolution il y a lutte ; si l'on trouve des almanachs révolutionnaires, l'*Almanach des honnêtes gens*, de Sylvain Maréchal ou celui du *Père Gérard*, de Collot d'Herbois, le plus connu de tous, mais

encore relativement modéré et simplement constitutionnel, il y a les almanachs royalistes et réactionnaires, l'*Almanach des Aristocrates* ou l'*Almanach de l'abbé Maury*. Puis bientôt le silence se fait, ou du moins la parole n'appartient plus qu'aux Jacobins : on est en pleine Terreur. Mais, après le 9 thermidor, quelle explosion de colères, et de sarcasmes contre Robespierre et sa queue, plus tard contre le Directoire au moins jusqu'au 18 fructidor ! Comme on stigmatise la tyrannie du premier, comme on raille les orgies et l'impuissance du second ! Après le 18 brumaire, tout change encore ; mais M. Welschinger s'arrête à cette date.

Qui croirait que, pendant cette période troublée, il y eut des almanachs purement littéraires ? L'auteur en a rencontré quelques-uns, rares encore, mais cependant fidèles à leur titre : l'*Almanach des Muses* et l'*Almanach des Grâces*. Pendant les guerres intrépides de l'extérieur et les luttes sauvages du dedans, il y avait des gens qui rimaient à Glycère ou faisaient des bouquets à Chloris. Il est vrai que jamais peut-être on n'a plus parlé d'humanité et de sensibilité que tandis que le sang coulait à flots sur l'échafaud.

L'ouvrage se termine par une bibliographie des almanachs de la Révolution. La liste est longue ; elle ne comprend pas moins de vingt pages. Elle donne une idée du travail de bénédictin auquel s'est livré l'auteur pour parcourir ou analyser cette masse formidable de petits volumes, mais non du charme qui s'attache à cette étude : pour cela il faut lire son livre, et nous sommes convaincu que tous le liront.

M. DE LA ROCHETERIE.

---

**Henri de France**, par H. DE PÈNE. Paris, Oudin, 1884, in-4 de 576 p. — Prix : 25 fr.

*Henri de France* n'est pas un de ces livres de circonstance auxquels un grand nom et de récentes douleurs peuvent donner une vogue éphémère. C'est un ouvrage écrit avec autant de soin que de talent, c'est à vrai dire un glorieux volume de notre histoire. Aucune recherche n'a été négligée par l'auteur : journaux, brochures, correspondances, tous les documents ont été interrogés et utilisés par lui. M. le comte de Chambord n'aimait pas les courtisans ; tout enfant, ennuyé des propos d'un flatteur et se souvenant spirituellement d'une fable récemment lue, il dit à M. de la Villatte, à voix basse : « Il n'aura pas mon fromage. » Il conserva toujours cet amour de la franchise, et M. de Pène se l'est rappelé : il n'a pas voulu aduler après sa mort celui qui aimait tant la sincérité, et, sur certains points, il a pu ne pas être d'accord avec le royal exilé. La vérité du reste était assez belle pour qu'en la disant, le biographe fît le portrait d'un des personnages his-

toriques les plus purs, les meilleurs qui aient jamais vécu, et pour que son livre rendît bien poignant le souvenir d'une soudaine disparition.

Le livre commence avant la naissance même de M. le duc de Bordeaux. L'auteur raconte cette vision singulière où Mme la duchesse de Berry crut voir saint Louis lui apportant un fils dans les plis de son manteau royal. Tout fut extraordinaire dans cette naissance inespérée arrivant le jour de la fête de saint Michel, l'archange vengeur. M. de Pène nous rappelle les chants enthousiastes de nos grands poètes, de Lamartine, de Victor Hugo, et les ardents hommages de poètes secondaires dont quelques-uns — charitablement l'auteur n'a pas voulu se le rappeler — savaient comment on s'y prend pour célébrer la venue en ce monde d'un prince, ayant déjà chanté la naissance du roi de Rome. M. de Pène dépeint la joie universelle causée par l'heureux événement. Il nous raconte, en feuilletant les journaux de l'époque, les fêtes qui eurent lieu sur tous les points. Viennent ensuite des détails pleins de charme sur l'enfance du prince et de sa sœur. De terribles événements les interrompent; les longs jours de l'exil commencent; nous suivons la famille royale en Ecosse, à Holy-Rood, en Allemagne. M. de Pène réunit une foule de souvenirs sur toute cette période.

Nous n'avons pas à raconter une vie dont tous nos lecteurs connaissent les étapes, mais nous voulons dire de quelle vive lumière M. de Pène éclaire son récit et avec quel entraînement on lit toutes ces pages, où nous voyons le prince tantôt dans sa vie de famille, tantôt accomplissant des voyages qui le font aimer et respecter partout où il paraît. M. de Pène a raconté de la manière la plus agréable l'excursion en Orient, où M. le comte de Chambord rencontra M. de Lesseps. Il cite à ce sujet une interpellation qui prouve à quel point Napoléon III se préoccupait du prince. Quand M. de Lesseps revint à Paris, l'Empereur, à brûle-pourpoint, lui dit: «Eh bien! il paraît que vous avez fait royalement les honneurs du canal au comte de Chambord... » Et avant que M. de Lesseps eût répondu: « Vous avez bien fait, du reste, c'est un grand prince! »

A Monseigneur l'évêque de Metz, revenu de Rome en passant par Frohsdorf, Napoléon III dit à brûle-pourpoint aussi: « On prétend que le comte de Chambord a de si beaux yeux ; est-ce vrai? — Oui, sire, magnifiques. » Je tiens cette petite anecdote de l'un des deux interlocuteurs; ce n'était pas l'Empereur.

La partie historique, politique, du livre de M. de Pène, celle qui donne à son œuvre un très sérieux intérêt, a été fort bien traitée et avec d'amples détails, depuis la manifestation de Belgrave Square jusqu'aux projets, fort légitimes du reste, dont la révélation a récem-

ment si fort ému la presse républicaine. Les séjours de M. le comte de Chambord sur divers points rapprochés de nos frontières ont été racontés avec beaucoup de vérité ; nos souvenirs sont assez présents pour que nous puissions le certifier. Peut-être l'apparition écourtée du prince à Anvers, en 1872, aurait-elle pu cependant fournir quelques pages de plus : la présence de beaucoup d'Alsaciens-Lorrains venant, après les malheurs de leur province, demander à leur Roi des paroles d'espoir et de consolation, formait un spectacle bien émouvant. Ce qui est relatif à la fusion, aux tentatives avortées d'abord, au succès de cette réconciliation, est d'un très grand intérêt. On remarque là de nombreuses preuves des sentiments loyaux de M. le comte de Chambord. A un visiteur qui exprimait du doute sur la valeur des prétentions des princes d'Orléans, si préalablement ils ne reconnaissaient pas les droits de leur royal cousin, M. le comte de Chambord, comme secoué par la plus vive indignation, se levant, frappant la table de son poing, répondit de sa voix de commandement : « Vous n'êtes donc pas légitimiste ! vous ne savez donc pas ce que c'est que l'hérédité (p. 391)! »

Après avoir rappelé le funeste événement qui a rempli d'un si grand deuil la dernière partie de l'année 1883, M. de Pène écrit un chapitre fort curieux, qu'il intitule *Un règne par correspondance.* Ce chapitre n'est toutefois pas aussi complet qu'il pourra le devenir. Ce fut à Lucerne, en 1862, que, dans l'entourage politique de M. le comte de Chambord, on commença à sérieusement agiter la question de la *Décentralisation administrative.* Peu après leur voyage en Suisse, deux Messins reçurent sur ce sujet des instructions de la main même du prince ; elles furent accompagnées de notes très substantielles rédigées par un de ses plus intelligents serviteurs. Les deux Messins se mirent à l'œuvre et publièrent une brochure qui fit sensation, eut deux éditions coup sur coup, et précéda de plus d'un an les travaux analogues de Nancy. Le prince témoigna sa satisfaction aux auteurs par une lettre qu'ils ont encore.

D'autres incidents se rattachent au département de la Moselle ; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler, il faudrait leur accorder trop de place, et celle qui nous reste pour parler du livre de M. de Pène nous paraît déjà trop exiguë.

Ce chapitre : *Un règne par correspondance,* est suivi d'un autre fort intéressant : *L'homme du miracle chez lui.* On rencontre là bien des faits curieux, bien des anecdotes caractéristiques. Elles ne manquent pas dans l'ouvrage de M. de Pène, et, presque à ses premières pages, l'auteur disait spirituellement : « Le petit Poucet du conte de Perrault semait des cailloux brillants pour retrouver son chemin ; tel le petit duc de Bordeaux a laissé derrière lui les gracieuses historiettes

de ses premières années. Malheureusement elles ne lui ont pas fait retrouver le chemin de la maison de ses pères. » Les gracieuses historiettes, les heureuses réparties émaillent toute la vie du prince... Je ne crois pas que M. de Pène ait rapporté cette petite anecdote : Un jeune Français, un fashionable, comme on disait alors, osa faire deviner au prince qu'il ne trouvait pas sa mise irréprochable ; puis comme il s'excusait : « Mais, lui dit en riant M. le comte de Chambord, des paroles du même genre ont déjà été adressées à l'un de mes prédécesseurs... au grand roi Dagobert. »

Je voudrais revenir à la partie sérieuse du livre de M. de Pène ; l'espace me fait malheureusement tout à fait défaut : j'essayerai de résumer en peu de mots une appréciation que je voudrais développer. M. de Pène, en écrivant la vie d'Henri de France, a écrit l'histoire du parti royaliste. Il y a là l'exemple de beaux dévouements à suivre et aussi d'erreurs à éviter. Nous croyons que cette lecture, qui a tout le grave intérêt de l'histoire et tout l'attrait séduisant des mémoires, peut produire d'heureux résultats. Nous souhaitons donc qu'à cette édition de luxe, imprimée sur un grand format, remplie de gravures, de portraits, de vignettes, il en succède une autre d'aspect moins imposant et mise à la portée des plus humbles lecteurs. — Comme le succès d'*Henri de France* pourra très bien franchir les Alpes, encore bien que le livre soit écrit dans des idées peu prisées aujourd'hui de nos voisins, il sera bon de corriger une petite erreur typographique dont ils pourraient s'amuser, et, page 211, d'imprimer *Cinque Maggio* au lieu de *Cinque Mai*. TH. P.

---

**Vingt années de république parlementaire au dix-septième siècle.** *Jean de Witt, grand pensionnaire de Hollande*, par M. ANTONIN LEFÈVRE PONTALIS. Avec un portrait d'après Netscher. Paris, Plon, Nourrit et Cᵉ, 1884, 2 vol. in-8 de IV-536 et 572 p. — Prix : 16 fr.

Ce livre, à première vue, ne semblerait pas devoir séduire et entraîner la majorité des lecteurs. Mais, à le lire, on sent combien il devient intéressant pour nous autres Français ; car l'histoire de la Hollande est, à cette époque, d'une connexité intime avec l'histoire de France, et des événements que raconte l'auteur ressort un parallélisme constant entre le temps présent et le passé. Voici comment M. Lefèvre Pontalis le résume : « Le succès et l'échec de son œuvre (de Jean de Witt) sont également instructifs. Les services qu'il a glorieusement rendus à son pays suffisent à prouver que la longue durée d'un pouvoir honnêtement exercé par un grand ministre, est la meilleure garantie de la liberté et de la prospérité d'une république. D'autre part les malheurs publics sous le poids desquels il a succombé, démontrent avec la même évidence qu'une nation dont l'indépen-

dance est menacée par la conquête ne peut mieux la défendre qu'en la mettant sous la garde d'une dynastie séculaire (p. IV). » En un mot ce livre proclame la nécessité de la monarchie.

Cette république des Provinces-Unies, mais n'était-elle pas le modèle des républiques ! Elle était née du cri d'un peuple voulant sa liberté. Riche par un commerce qui des Hollandais avait fait les « rouliers de mers », elle ne comptait pas que des banquiers, mais des savants, mais des hommes simples et modestes, n'aimant point le luxe extérieur, soignant plutôt l'intérieur de leurs maisons et l'esprit de leurs enfants, sachant se montrer tolérants et créant cette presse libre qui pourrait rendre jaloux nos journaux d'aujourd'hui. Le stathouder Guillaume II avait tenté un coup d'Etat et n'avait pas réussi. Il venait de mourir, et ses partisans n'avaient pu obtenir pour son fils la place du père. Le gouvernement était libre et sagement réglé (ch. I).

Pour surcroît d'heureuse fortune, un tout jeune homme, orné des vertus publiques et privées qui font un grand homme d'Etat, prenait les rênes du gouvernement. C'était Jean de Witt. L'auréole politique de son père, Jacob de Witt, une des victimes du coup manqué de Guillaume II, avait brillé sur ses premiers pas. Pensionnaire de Dordrecht, puis Grand pensiônnaire, il montrait dans les deux charges un talent qui n'avait d'égales que sa modestie et ses qualités dans la vie de famille (ch. II). Il « prenait la direction du gouvernement sous de menaçants auspices. A peine lancé en pleine mer, comme un vaisseau qui aurait eu besoin de réparations pour naviguer, le nouveau gouvernement dont le Grand pensionnaire devait être en quelque sorte le pilote, était jeté au milieu des écueils (p. 139). » C'était la guerre contre l'Angleterre, guerre imposée par la jalouse rivalité de celle-ci. Elle voulait ne s'unir à la Hollande que pour mieux l'étouffer. Puis n'y réussissant pas, elle s'efforça du moins de jeter dans son sein un élément de discorde, et elle demanda l'*Acte d'exclusion* du prince d'Orange. Alors usant de toutes les finesses politiques, qu'il pouvait employer dans un gouvernement parlementaire, Jean de Witt sauvegarde la Hollande et acquiert pour lui-même une autorité prépondérante (ch. III).

Au dedans la situation était menaçante entre les Orangistes et les Républicains, Jean inaugure une politique de conciliation. A l'extérieur, il cherche à rester én paix avec ses voisins sans se laisser dominer par eux. Quand il faut faire parler la voix du canon, il la fait entendre sans cesser pour cela de négocier. Il remporte un premier succès dans son intervention pour le Danemark contre la Suède (ch. IV). Quand Charles II remonte sur le trône d'Angleterre, il tente un accord avec lui aux prix de tous les sacrifices, même les moins

permis. Avec Louis XIV, il cherche l'alliance ; et, dans son pays, il fait triompher son parti et sa politique, s'abandonnant pour ainsi dire tout entier au gouvernement de l'Etat, et trouvant cependant encore le temps de se délasser dans les bras de sa famille, ou dans les travaux scientifiques ou littéraires, dont l'un, l'*Intérêt de la Hollande*, passe à bon droit pour le manifeste de sa politique (ch. v).

Ni Charles II, ni la nation anglaise ne voulaient de la paix avec les Provinces-Unies. Après un échange d'hostilités préliminaires et des tentatives de conciliation qui échouèrent, la guerre fut déclarée. La première bataille navale fut une défaite pour la république. Mais ranimant le courage de tous par son ardeur et sa présence même à bord, Witt sut balancer la fortune entre les deux pays. La France ne lui avait été d'aucun secours ni contre l'Angleterre ni contre l'évêque de Munster; aussi entre temps avait-il conclu une quadruple alliance des États avec le Danemark, le Brandebourg et le Brunswick-Lunebourg. Tranquille sur terre, il put donner tous ses soins à la guerre maritime, détruire la marine anglaise et conclure la paix avec honneur pour son pays (ch. vi).

Un plus grand danger menaçait les Provinces-Unies. Louis XIV, au nom des droits de sa femme, réclamait les Pays-Bas. Pour lui résister, à lui qui avait su isoler de l'Europe les Etats généraux, Witt forme une ligue entre eux, l'Angleterre et la Suède. Puis intervenant avec hardiesse au milieu de la querelle entre la France et l'Espagne, il dénoue la situation par le congrès et le traité d'Aix-la-Chapelle (ch. vii). Au dedans, par une adroite et habile mesure. Jean de Witt avait pris la direction de l'éducation du prince d'Orange ; l'édit perpétuel était voté. Voilà l'apogée de la gloire de Jean de Witt et de la République des Provinces-Unies. Au milieu de tous ces succès une douleur cruelle vint le frapper, la mort de sa femme. Dès lors les malheurs publics et les malheurs privés vont l'atteindre et l'abattre (ch. viii).

Pour se venger de la triple alliance, Louis XIV commença en effet par la dissoudre. Tandis que les Etats s'endormaient dans un excès de confiance, l'Angleterre s'entendait avec la France (ch. ix), le parti orangiste relevait la tête en Hollande, et Louis XIV, aussi bien que Charles II, n'hésitait pas à humilier les Provinces par tous les moyens possibles (ch. x). La Suède à son tour concluait un traité de neutralité avec la France ; seule l'Espagne restait fidèle. Au dedans, malgré l'habileté de Jean de Witt, l'accord n'était rétabli qu'en apparence, et l'insuffisance des préparatifs de défense était notoire (ch. xi). Cependant, par une audacieuse initiative, les Provinces Unies avaient voulu prendre l'offensive. Mais elle avait échoué, et bientôt, pour s'opposer à la conquête française, il n'y avait plus d'autre obstacle que l'inon-

dation. Et pendant ce temps, sans se lasser jamais, le Grand pensionnaire entreprenait de renouer les alliances rompues et se faisait promettre l'assistance militaire de l'Empereur et de l'Electeur de Brandebourg. Les négociations étaient entamées ou plutôt continuées avec Charles II et Louis XIV. S'il n'avait pu conjurer la tempête, il y avait vaillamment résisté et avait empêché que le naufrage ne fût irréparable (p. 387). C'était le gouvernement dont Jean de Witt était la tête qui était irrévocablement perdu (ch. XII). En effet, plus le péril grandit pour l'indépendance nationale, plus le peuple sent le besoin d'une restauration. Et s'en prenant à celui qui personnifie le parti adverse, il l'attaque par tous les moyens. Lui et son frère n'échappent à l'assassinat de quelques-uns que pour tomber à quelques jours de là sous les coups de la foule. Désormais le Grand pensionnaire n'est plus le chef du mouvement, mais il est traîné de concessions en concessions jusqu'à la démission de sa charge. Le prince d'Orange est rétabli stathouder de Hollande et de Zélande sous le nom de Guillaume III. C'est le premier pas. Désormais en dépit des efforts de Witt, c'est lui qui va diriger la résistance, lui qui va conduire les négociations, lui qui va sauver la patrie (ch. XIII). Pour toute récompense des services rendus, Jean de Witt va se voir abandonné de ceux-là mêmes qui étaient les amis de sa fortune, et peu à peu relégué à l'écart, dépouillé de toute influence, incapable de sauver son père et de se sauver lui-même (ch. XIV).

Quand on arrive à la fin de ce livre qu'on a lu avec une ardeur passionnée, on est saisi d'admiration pour le grand homme qui fut le grand serviteur de sa patrie ; mais on est pénétré de cette vérité que l'auteur a émise dans sa préface et que nous avons citée plus haut, que, pour sauver un pays contre l'invasion du dehors et les troubles du dedans, le génie d'un seul homme ne suffit pas, il faut la puissance d'une dynastie héréditaire. Le livre de M. Lefèvre Pontalis est donc utile, que nous jetions les yeux sur notre propre patrie ou sur celle de Jean de Witt à l'heure actuelle. Il est bien écrit. Je ne lui ferai qu'un reproche, celui de parler de l'insatiable ambition de Louis XIV (p. 421). Quand il admet lui-même qu'elle n'a servi qu'à « la puissance et à la grandeur de la France (p. 424). » Hors de là, je crois le livre fondé sur de telles autorités et si savamment étudié au point de vue de la critique, qu'on pourra le corriger ou le compléter peut-être en quelques points ; mais l'ensemble restera intact, tracé de main de maître par M. Lefèvre Pontalis. BOURMONT.

---

**Garcia Moreno's Tod.** *Historisches Trauerspiel in fünf Akten*, von ADOLF VON BERLICHINGEN, S. J. Einsiedlen, Benziger, 1884, in-8 de 207 p.

**Don Gabriel Garcia Moreno, president der Republik Ecuador.** *Ein Leben im Dienste des Vaterlandes und des Glaubens*, von A. von Berlichingen. Einsiedlen, Benziger, 1884, in-8 de 137 p.

Il y a déjà neuf ans que le héros catholique de l'Équateur est tombé sous le poignard de la franc-maçonnerie, et l'ingratitude des contemporains avait jusqu'aujourd'hui laissé une espèce d'oubli se répandre sur cette glorieuse mémoire. Grâce à Dieu! voici un commencement de réparation. Le R. P. Adolf von Berlichingen lui consacre à la fois un drame et une étude biographique. Le drame était une entreprise hardie : mettre sur la scène des hommes qui vivent encore ou qui ne sont que des morts d'hier, et prendre pour sujet des événements si connus et si récents qu'ils ne semblaient pas laisser de place à la fiction, c'était, comme ont fait Racine dans *Bajazet* et Shakespeare dans *Henri VIII*, multiplier les difficultés pour avoir le plaisir de les vaincre. L'auteur y a réussi. C'est une œuvre pleine d'intérêt et même, par endroits, profondément tragique, ce drame sérieux et austère d'où l'amour et même les rôles de femmes ont été bannis, et qui, à la manière du Wallenstein de Schiller, fait consister toute l'action dans la solution d'un problème de la vie intérieure du héros. Garcia Moreno acceptera-t-il une nouvelle présidence, comme il en est supplié par tous ses concitoyens, et, par là, s'exposera-t-il à une mort assurée pour servir la patrie et la religion, ou bien, écoutant la voix de son cœur et obéissant à son désir de repos, rentrera-t-il dans la vie privée, où il jouira d'un intérieur tranquille, mais inutile à ses semblables et à son pays ? Voilà tout le drame : et autour de cette simple donnée l'auteur a réussi à grouper avec beaucoup d'art les principaux épisodes de la vie du héros, agrémentés de scènes populaires vivantes et vraies. Il y a un passage d'une saisissante beauté : c'est lorsque après avoir entendu tous les avis sans avoir pu prendre une résolution définitive, Garcia Moreno se laisse décider par la lettre dans laquelle Pie IX l'exhorte à rester au poste et à donner, s'il le faut, sa vie pour le salut de son peuple. Voilà du vrai pathétique, et j'en dirai autant de la scène où le héros prie dans la cathédrale au pied de la croix de mission, quelques instants avant de tomber sous le poignard des assassins. L'œuvre entière, bien charpentée et bien écrite, doit être du plus bel effet à la représentation, bien qu'il y ait çà et là quelque chose de forcé et de convenu dans la peinture du personnage principal, et que l'on puisse signaler tel épisode, comme par exemple celui du couteau perdu par le menuisier, comme étant aussi puéril que superflu.

La biographie n'est, comme je le disais ci-dessus, qu'une étude, mais elle sera lue avec intérêt, et même avec émotion, par tous ceux dont le cœur bat pour les grandes causes que défendait l'il-

lustre président. Le R. P. von Berlichingen dédie son livre aux jeunes gens, et il a raison : c'est à eux, en effet, qu'il convient de mettre sous les yeux, en ces temps où l'affaissement des caractères semble devenir une maladie universelle, le type fier et viril du héros qui ne trembla jamais ni devant les fausses doctrines, ni devant les mauvais citoyens, mais qui restera pour les siècles futurs le modèle de l'homme d'État chrétien. C'est sans doute parce qu'il obéissait à cette pensée d'homme d'éducation que l'auteur a donné à son travail cette forme un peu succincte. Je le regrette. Il aurait pu, sans crainte d'être trop long, s'étendre un peu plus sur les mœurs et sur la vie politique d'un pays aussi ignoré que l'est l'Équateur. Ici, l'encadrement étant presque nul, certains passages restent incompris parce qu'on ne voit pas le milieu dans lequel l'action se déroule. Sans doute, il ne doit pas être facile d'écrire à distance la vie complète d'un homme sur lequel son propre pays nous a jusqu'ici insuffisamment renseignés, et on s'aperçoit, en plus d'un endroit, que si l'auteur n'en dit pas davantage, c'est la faute à la petite quantité de ses matériaux. Espérons qu'il voudra reprendre ce sujet, qui vaut une étude approfondie, et qu'après cette belle esquisse qui figurerait avec honneur dans quelque Plutarque chrétien, il nous donnera l'histoire complète de son héros et des travaux par lesquels, en quelques années de temps, il avait fait pour l'Équateur ce que Pierre le Grand consacra tout son règne à faire pour la Russie. Pour ma part, je n'abandonnerai pas cet excellent opuscule sans exprimer le désir de le voir bientôt traduit en français.

GODEFROID KURTH.

---

# BULLETIN

**Loi du 28 mars 1882 sur l'enseignement primaire obligatoire.** *Analyse des documents législatifs, de la jurisprudence et de la législation étrangères*, par A. CARRA DE VAUX, ancien magistrat. (Extrait de l'*Annuaire de législation française*, publié par la Société de législation comparée.) Paris, Cotillon, 1883, in-8 de 31 p. — Prix : 2 fr.

Je ne saurais mieux faire pour indiquer le plan et la portée du travail de M. Carra de Vaux que de citer quelques lignes de sa préface : « Nous avons résumé, dit-il, les travaux législatifs dont elle a été l'objet; nous avons indiqué les difficultés que soulève son application et les décisions auxquelles elles ont donné lieu. Enfin nous avons recherché dans les législations étrangères comment le principe de l'obligation, partout où il avait été admis, se trouvait concilié avec les droits que les pères de famille doivent conserver sur l'éducation de leurs enfants. » — Le savant jurisconsulte nous donne donc une histoire sommaire de la discussion générale de la loi devant le Parlement, avec des dates précises, des renvois constants aux documents officiels, une analyse consciencieuse des arguments présentés pour et contre, et un aperçu de la législation étrangère. — Puis vient le texte de la loi accompagné d'un ample commentaire où l'analyse de la discussion est reprise, paragraphe par paragraphe, et où les détails d'application son

examinés au double point de vue de la législation étrangère et de la jurisprudence française. En voilà assez pour montrer le sérieux intérêt d'un travail fort serré et fort bien informé qui peut rendre de réels services à tous ceux qui se préoccupent d'atténuer, dans la mesure du possible, les effets de la loi du 28 mars 1882. — C'est avec un vif regret que nous apprenons la mort presque subite de l'auteur enlevé dans la force de l'âge.

E. A.

---

**Idéal et vérité**, par Frank Liria. Paris, Charavay frères, 1884, pet. in-8 de 232 p. — Prix : 10 fr.

*Ce que l'on pense ; L'amour ; L'amitié ; Le Monde ; Le Mariage ; La Maternité,* tels sont les six chapitres embrassant pour ainsi dire toute la vie qui composent ce livre ; c'est l'œuvre d'une femme de beaucoup d'esprit, instruite, se plaisant aux sujets philosophiques, écrivant d'un style coloré qui n'a rien de la netteté lucide de nos vieux moralistes, de ce style mis à la mode par quelques romanciers modernes... L'auteur a dû se plaire à la lecture de M. A. Daudet. Des pensées justes et parfois rendues par des images heureuses, d'autres pensées souvent fort contestables et exprimées sous la forme rigide d'indiscutables axiomes, des observations fines, des assertions paradoxales, voilà ce qu'on trouve tour à tour dans *Idéal et vérité*. Ajoutons que certains tableaux de la vie parisienne sont parfaitement réussis. Il y a un talent de romancier dans le chapitre *Mariage*. Celui qui le suit et termine le volume, la *Maternité*, est plein de cœur, de sentiments. La mort d'un enfant, la douleur de sa mère y sont peintes avec une émotion vraie et communicative.

MM. Charavay ont édité ce volume avec un goût, une élégance qui le rendent tout à fait digne des lectrices auxquelles il semble particulièrement s'adresser... mais qui feront très bien de ne pas le laisser lire à leurs filles.

J. de V.

---

**Propos d'un entrepreneur de démolitions**, par M. Léon Bloy. Paris, Tresse, 1884, in-12 de 294 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet *entrepreneur* est un ancien communard converti au catholicisme. Sa conversion est sincère et son orthodoxie à l'abri de tout reproche. Mais il a gardé du vieil homme une virulence d'idées et une intempérance de langage qui nuit énormément à sa critique. Il est généralement bien inspiré, quand il daube sur Renan, Voltaire, Zola, Sarcey, les négateurs et les pornographes. Au contraire ! il faut n'accepter que sous bénéfice d'inventaire les jugements qu'il porte sur des catholiques qui ne lui plaisent point. Ses *éreintements* de Louis Veuillot et du père Didon, par exemple, dépassent toutes les bornes. M. Léon Bloy a beaucoup de talent, mais un peu plus de modestie et de charité — de charité surtout — ne lui messierait pas.

F.

---

**L'Armée française en 1884 et le général de Galliffet.** Paris, Auguste Ghio, 1884, in-8 de 34 p. — Prix : 1 fr.

Dans notre malheureux pays, la politique se mêle toujours aux choses de la guerre, effet funeste d'un régime où la libre discussion, dégagée des entraves les plus élémentaires, amène une licence sans frein. C'est ainsi que des hommes d'un caractère essentiellement militaire sont soupçonnés d'hostilité par les uns, de tiédeur par les autres. Le général de Galliffet est

une des plus grandes personnalités de notre armée ; son ambition n'est pas vulgaire. Il dédaigne d'user ses forces et sa dignité dans des compromis politiques; homme entier et loyal, il méprise les allures louches et les intrigues où sombrent malheureusement le caractère et l'autorité de bien des ambitieux. Absorbé dans son œuvre de réorganisation patriotique, il n'a qu'une devise : travail et discipline. L'armée le connaît et l'estime ; elle a confiance en lui : c'est un homme. Qu'on ne s'y trompe pas. Les favoris de la fortune qui ont gagné leurs étoiles dans les antichambres sont tous connus, tous : ils cherchent en vain à donner le change en affichant d'autre part des sentiments modérés : ce double calcul est percé à jour. Ceux-là n'inspirent nulle confiance : qu'ils accaparent les faveurs du jour au détriment de leur dignité, libre à eux; au jour du danger, ils disparaîtront d'eux-mêmes. Le général de Galliffet est un de ceux qui resteront; et derrière lui se presse déjà la pléiade des militaires de talent, obscurs encore aujourd'hui, mais dont le jour approche. X.

---

**Les entrailles de la terre**, par Paul Guillaume. Paris, Degorce-Cadot, 1884, in-16 de 294 p., avec nombreuses gravures dans le texte. — Prix : 2 fr. 50.

**La science de tante Babet**, par Edouard Labesse. Paris, Degorce-Cadot, 1884, in-16 de 216 p. — Prix : 1 fr.

**Jean Bart et Du Quesne**, par le Dr Philipps. Paris, Degorce-Cadot, 1884, petit in-8 de 222 p. — Prix : 1 fr. 50.

La librairie Degorce-Cadot, dite librairie générale de vulgarisation, n'est pas de celles dont on puisse accepter les productions les yeux fermés ; aussi avons-nous examiné minutieusement les trois ouvrages qu'elle vient d'éditer.

Le premier n'est en somme qu'une compilation assez bien coordonnée des principaux auteurs de géologie et de minéralogie ; le choix n'est pas mauvais et notre critique serait désarmée si M. Guillaume n'y avait ajouté comme de son cru certaines erreurs assez communes dans les livres de demi-science. Telle est l'affirmation que la tradition juive de la création du monde en six jours est empruntée à la théogonie indienne ; telle aussi l'histoire de l'homme miocène que M. l'abbé Bourgeois avait cru découvrir et dont l'hypothèse est aujourd'hui abandonnée. L'auteur trouve spirituel de tourner en dérision un « naturaliste théologien » qui avait cru reconnaître en Suisse le squelette d'un homme antédiluvien dans celui d'une salamandre gigantesque. Les mésaventures du célèbre *bathybius* devraient rendre plus indulgents les savants *non théologiens*. Enfin, nous pourrions encore relever une confusion entre les *banquises* ou bancs de glace formés par la congélation des couches superficielles de la mer et les icebergs, blocs détachés des glaciers polaires. On trouve, d'ailleurs, dans ce livre d'intéressants détails historiques et descriptifs sur les volcans, les tremblements de terre, l'extraction des métaux et les roches des diverses époques géologiques. Sauf quelques formules de chimie qui n'ont évidemment d'autre but qu'un assez puéril étalage de science, la lecture en est facile et à la portée de quiconque possède une forte instruction primaire.

Plus enfantin est le livre de M. Labesse ; il s'adresse à la jeunesse, et parfois l'auteur en abuse pour prendre, dans quelques-unes de ses petites nouvelles, des licences un peu singulières : on y voit, des brins d'herbe, des potiches, des miroirs, converser entre eux pour expliquer au lecteur les procédés de leur fabrication et les transformations par lesquelles ils on

passé. C'est par ce procédé que, dans les *Souvenirs d'un clou*, sont expliqués la manipulation du fer et ses usages principaux; il en est de même du verre et des glaces dans : *le propos d'une vitre cassée* et *l'histoire de cinq miroirs, de trois reines et d'une impératrice*. La découverte de *Louis de Berquem* est l'historique de la taille du diamant. La *Chanson du lin* est une charmante nouvelle qui sert de prétexte à expliquer la préparation du lin et de tissus. *Le rêve de Christiern Olderstein* fait connaître la fabrication du beurre et du fromage. Dans l'*Étui de Jenny*, on visite une fabrique d'aiguilles. *L'histoire d'une théière* est une dissertation sur la céramique, et *les réminiscences d'une bergère*, une description des métiers à tapisserie. On ne pourrait taxer ce petit livre d'immoralité ni même d'hostilité à la religion, et cependant on y remarque avec peine un parti pris d'abstention regrettable dans un ouvrage destiné à l'enfance. En y regardant de près, on découvre des insinuations trahissant les préférences de l'auteur pour les théories aujourd'hui en faveur. C'est ainsi qu'on entend avec surprise cette vieille fille de tante Babet se déclarer d'un ton pédantesque partisan de l'enseignement obligatoire par l'Etat à tous les degrés. Plus loin, elle traite avec un dédain superbe « ce bon bourgeois de Louis XVI qui a manqué sa vocation en se faisant roi plutôt que serrurier. » Enfin, on pourrait relever une insinuation perfide au sujet de l'Inquisition. Ces tendances sont d'autant plus regrettables que, sous d'autres rapports, le livre de M. Labesse mériterait des éloges; quelques-uns de ses récits sont tout à fait charmants et d'une bonne facture.

L'ouvrage de M. le Dr Philipps n'a pas grande valeur : on y trouve groupés sans méthode les principaux épisodes des brillantes carrières de Jean-Bart et de Du Quesne. Outre que de nombreux passages sont animés d'un mauvais esprit, on ne manque pas de biographies des deux grands marins beaucoup plus intéressantes et mieux faites. Le vocabulaire de termes de marine qui se trouve à la fin de l'ouvrage est exact, mais il n'a aucun rapport avec le texte qui précède et n'a visiblement coûté d'autre peine que de le copier dans un dictionnaire spécial.

VICOMTE DE BIZEMONT.

---

**Dumouriez, 1739-1823**, par A. MONCHANIN. Paris, Ollendorff, 1884, gr. in-18 de 350 p. — Prix : 3 fr. 50.

On connaît peu, en général, la vie de Dumouriez; on ne voit de lui que la brillante épopée de Valmy et de Jemmapes, le sauveur de la France et le conquérant de la Belgique. Mais qu'a-t-il fait avant cette date fatidique du 20 septembre 1792, on l'ignore la plupart du temps. Tout au plus sait-on qu'il a été un moment ministre de Louis XVI avant d'être commandant des armées révolutionnaires. Mais de ses premières campagnes, de la guerre de Corse, des négociations de Pologne, des travaux même de Cherbourg, on ne sait rien ou presque rien. C'est cette longue lacune qu'a voulu combler M. Monchanin : il a pris Dumouriez dès son enfance pour le conduire jusqu'au jour où, indigné des violences de la Convention, il a tenté de la renverser, mais où, abandonné par ses troupes, il a dû fuir à l'étranger. Cette histoire, rapidement contée en un volume de trois cent cinquante pages, est intéressante. Il nous semble pourtant que l'auteur a été un peu exclusif dans le choix des sources auxquelles il a puisé, il n'a guère adopté d'autres guides que les *Mémoires de Dumouriez* et l'*Histoire de la Révolution* de M. Thiers. Or, le témoignage de Dumouriez, très vaniteux et très van-

tard, ne doit être accepté que sous bénéfice d'inventaire, et, depuis M. Thiers, les nombreux documents publiés presque chaque année ont complètement renouvelé l'histoire de la Révolution. M. R.

---

**Hommages à Louis Veuillot** avec une préface et des notes, par Eugène Veuillot. Paris, Palmé, 1884, in-8 de XI-651 p. — Prix : 7 fr. 50.

Sous ce titre, M. Eugène Veuillot a réuni le plus grand nombre des hommages rendus à son illustre frère sous forme soit de lettres soit d'articles de journaux et de revues. Cette collection est intéressante, d'abord à cause de la valeur de certaines de ces lettres ou de ces articles (il suffit de rappeler la lettre de M. le comte de Chambord qui suscita de si vives polémiques), ensuite parce qu'elle contient, au point de vue de l'histoire religieuse de notre temps, des renseignements du plus haut intérêt. Une préface de M. Eugène Veuillot et la reproduction des articles de l'*Univers* où se trouvent racontés les derniers moments et les funérailles du grand journaliste catholique, complètent heureusement ce livre, qui restera comme un témoignage éloquent de l'admiration très vive et de l'amour profond que Louis Veuillot avait su inspirer par son talent, son dévouement et ses vertus.

P. Talon.

---

**Une mission**, par le général baron Ambert. Tours, Mame, 1884, in-8 de 168 p. — Prix : 0 fr. 90.

Sous ce titre, le général Ambert raconte, en ce style vibrant et chaud dont il a le secret, l'histoire d'une mission dans la Guyane. Rien de plus merveilleux et de plus émouvant que le spectacle de ces bons et héroïques Jésuites qui s'en vont, sous un climat meurtrier et sur un sol d'où s'exhalent des souffles malsains, souvent mortels, pour se mettre au service de malheureux forçats. Il faut rendre cette justice à ces pauvres transportés, qu'ils ne furent pas des ouailles trop indociles et qu'en retour du dévouement et du zèle que les missionnaires mirent à leur service, ils leur procurèrent, par leur affection, leur attachement et leurs efforts à rentrer dans la voie du bien, les meilleures et plus pures consolations que puisse ambitionner un cœur d'apôtre. Cette admirable histoire montre bien la force bienfaisante et civilisatrice de la religion chrétienne, puisque même les natures les plus déchues et les plus perverses ne résistent pas longtemps à son influence bénie. Naturellement cette mission a fait de nombreux martyrs : mais il y a longtemps que les Jésuites ne les comptent plus. En lisant l'histoire de leurs bienfaits, tôt ou tard on finira par leur rendre justice, et alors ils pourront librement reprendre auprès de tous les déshérités du monde ces œuvres inspirées par un dévouement et un zèle qui ne se lassent jamais. Le livre du général Ambert contribuera pour sa part à ce retour de justice dont la France et la civilisation tireront un large profit : je souhaite donc qu'il soit beaucoup lu, car il peut produire beaucoup de bien. E. de la D.

---

# CHRONIQUE

Nécrologie. — Le doyen de la Faculté de théologie, primicier de l'insigne chapitre de Saint-Denis, Monseigneur Henri-Louis-Charles Maret, archevêque titulaire de Lépante, est mort le 17 juin dernier. Né à Alais en 1805, il vint faire ses études théologiques à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice. C'est là qu'il se lia avec Mgr Dupanloup, le P. Lacordaire, Mgr Lacroix, Mgr Hugonin, Mgr Dupont des Loges, le cardinal Lavigerie. Son premier ouvrage : *Essai sur le panthéisme dans les sociétés modernes* (in-8, 1839 ; 3e édit., 1845), attira sur lui l'attention. Successivement il fit paraître : *l'Église et la Société laïque* (in-8, 1845) ; — la *Théodicée chrétienne* (in-8, 1844, 2e édit., 1850) ; — *Amélioration de la discipline ecclésiastique* (in-8, 1848) ; — *Philosophie et religion* (in-8, 1856) ; — *Lettre à NN. SS. les évêques de France* (in-8, 1858) ; — *L'antichristianisme* (in-8, 1864) ; — *Du Concile général et de la paix religieuse* (in-8, 1869) ; — *le Pape et les Evêques* (in-8, 1869), et tout dernièrement : *La vérité catholique et la paix religieuse* (in-8, 1884). Il a collaboré à *l'Ère nouvelle* et au *Correspondant*. On sait qu'il fut au Concile un des adversaires de l'opportunité de l'infaillibilité. Désigné comme évêque de Vannes en septembre 1860, il ne fut préconisé qu'évêque de Sura, et, donnant sa démission de l'évêché auquel le gouvernement l'avait appelé, il fut nommé chanoine du premier ordre à Saint-Denis. Depuis quelques années, il avait été préconisé archevêque de Lépante et nommé primicier de Saint-Denis.

— Son Em. le Cardinal de Luca est mort le 28 décembre 1883. Il était né à Bronte, diocèse de Catane, en Sicile, le 28 octobre 1805. Il fut créé cardinal par le Pape Pie IX et préconisé dans le consistoire du 16 mars 1863. Il était évêque de Palestrina, vice-chancelier de la sainte Eglise romaine, sommiste des Lettres Apostoliques, abbé commendataire de Saint-Laurent *in Damaso* et préfet de la Sacrée-Congrégation des études. Il fut l'un des présidents du Concile du Vatican.

— M. le baron Gustave de Gérando, né le 23 septembre 1803, est mort le 11 mars dernier à Paris. Fils du baron de Gérando, connu au commencement de ce siècle par ses travaux spiritualistes, il était entré dans la magistrature, avait été pendant vingt ans procureur général à Nancy, et était devenu premier président honoraire de la même Cour. Ses deux ouvrages : *le Démocrate chrétien* et *les Divines prières* méritent d'être signalés, ainsi que les éditions qu'il a données des ouvrages de son père : *Du perfectionnement moral de l'homme*, *le Visiteur des pauvres* ; ou des *Lettres* de sa mère. — M. Salmon, ancien premier président et ancien sénateur, a consacré une excellente notice à cet homme de bien.

M. Charles-Joseph Tissot, ancien ambassadeur à Constantinople et à Londres, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, est mort à Paris le 1er juillet dernier. Né à Paris le 29 août 1828, M. Tissot étudia le droit à Dijon et entra à l'École d'administration. Attaché au ministère des affaires étrangères, il fut successivement vice-consul à Tunis, consul à la Corogne, à Salonique, où il eut à protéger les chrétiens contre mille dangers, à Andrinople et à Jassy. Élu correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 22 décembre 1876, il fut nommé membre libre de cette compagnie en 1880, en remplacement de M. Labarte. M. Ch. Tissot était grand-croix de la Légion d'honneur. Outre différentes études d'histoire, d'archéologie comparée, publiées dans des re-

cueils périodiques, on peut citer ses thèses pour le doctorat ès lettres : *Les proxénies grecques et leurs rapports avec les institutions consulaires modernes*, et *De Tritonide lacu* (1863, in-8). On lui doit également : *Le Bassin du Bagrada et la Voie romaine, de Carthage à Hippone par Bulla Regia*, in-4 avec planches. (Paris, Klincksieck, 1881.)

— M. Gaspard-Joseph-Eusèbe Pagart d'Hermansart, né à Calais en 1809, est mort à Paris le 2 juin 1884. Ancien directeur des domaines, puis conservateur des hypothèques à Paris, il était chevalier de la Légion d'honneur. Il rédigea le *Dictionnaire des domaines*, formant le deuxième volume du *Dictionnaire de l'enregistrement et des domaines*, par M. Fessart (Paris, 1844, imprimerie de Maulde et Renou, in-4 de 388 p.): la première page de ce second volume indique qu'il est dû à la collaboration de M. Pagart d'Hermansart. — Dans la *Revue du droit français et étranger*, publiée par MM. Fœlix, Duvergier, Valette, Laferrière, Bonnier et Bergson, il écrivit : *De l'inaliénabilité et de l'imprescriptibilité du sol forestier domanial* (1844, t. I) ; — *De la domanialité des biens des hospices et établissements de bienfaisance* (t. II, 1845). — *De la domanialité des biens des religionnaires fugitifs* (t. V, févr. 1848). — *Observations sur l'administration des biens domaniaux dans les Etats Romains pendant la domination française* (t. VI, 1849). Il publia en mars 1848 une brochure : *De l'organisation des administrations financières et de leur existence politique* (Durand, in-8, 68 p.) ; en avril 1850 une autre brochure : *Des systèmes hypothécaires en France* (Paris, bureau de l'Administration de législation française, in-8, 96 p.). Il fut membre de diverses commissions aux ministères de l'instruction publique et des finances en 1850, 1851, 1852 et 1874. En 1878, il avait fait don à la bibliothèque de l'administration de l'enregistrement d'une collection de soixante-quatorze volumes de documents imprimés ou manuscrits recueillis par lui avec de nombreuses notes, relatifs à l'enregistrement, au domaine, au timbre et aux hypothèques.

— La Société historique et archéologique du Vexin, fondée à Pontoise en 1877, vient de perdre deux de ses membres fondateurs et infatigables collaborateurs. M. Henri Le Charpentier, né à Pontoise en 1839, est mort à Neuilly-sur-Seine le 28 janvier 1884, à l'âge de 44 ans. On lui doit une excellente réimpression des *Antiquités et singularités de la ville de Pontoise* de Noël Taillepied (1876, in-8) ; la *Ligue à Pontoise dans le Vexin français* (1878, in-8), ouvrage couronné ; la *Ligue dans le Vexin normand, journal d'un bourgeois de Gisors* (1878, in-8) ; un *Calendrier historique de Pontoise* (1882, in-8), et un catalogue spirituellement annoté de sa *Collection sur Pontoise*, gravures, autographes, estampes (1882, in-8). Il a publié en outre quelques travaux littéraires avec M. Georges d'Heilly, et collaboré depuis 1861 au journal hebdomadaire l'*Echo pontoisien*. Il y a quelques articles de lui dans les premiers volumes des Mémoires de la Société historique et archéologique du Vexin. Tous ses ouvrages furent bien accueillis du public savant et sont aujourd'hui absolument épuisés. M. Le Charpentier aimait sa ville natale passionnément, la connaissait intimement, et s'y faisait aimer. C'est le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un homme de bien.

— M. Léon Thomas, né en 1827, ancien notaire à Pontoise, a suivi de près dans la tombe son confrère et ami : il est mort à Pontoise le 9 mars 1884. S'occupant tour à tour de bonnes œuvres, d'agriculture et d'archéologie, il appliquait tous ses soins, dans les dernières années de sa vie, à élucider les points obscurs de l'histoire de son pays d'adoption. En 1878, il fit, dans les archives de l'Hôtel-Dieu de Pontoise, qu'il connaissait mieux que personnes,

[illegible] Soc.
[illegible] cette ville
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] une
[illegible]
[illegible] mémoire
[illegible] avantage

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible] M. Jamin [illegible]
[illegible] M. J.-B. [illegible]
[illegible] Académie [illegible]
[illegible] M. Hebert [illegible]

Concours et prix. — La Société d'encouragement au bien, dans la séance annuelle du 22 juin dernier, a accordé une médaille d'honneur à M. Alfred Besancenet, pour un poème intitulé : *Sylva*.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres. — Dans la séance du 20 juin, M. Léop. Delisle a lu un mémoire sur l'école calligraphique de Tours au neuvième siècle. — Dans la séance du 27 juin, M. Abel Desmichels, professeur à l'École des langues orientales vivantes, a lu un mémoire sur la littérature annamite.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 21 juin, M. Ch. Lévêque a communiqué la suite de ses études sur la psychologie de la musique ; M. Paul Leroy-Beaulieu a lu un fragment intitulé : *Le collectivisme de Karl Marx*.

La prise de la Bastille. — On va en célébrer l'anniversaire dans quelques jours ; or nous avons entre les mains la *Relation inédite de la défense de la Bastille, par l'invalide Guiot de Fléville*, publiée par M. Paul Cottin. C'est le premier numéro d'une *Revue rétrospective* qui paraîtra deux fois par mois à la librairie Lepin. Ce document est intéressant, parce que « (si) on a toujours parlé de la prise de la Bastille, on a beaucoup moins parlé de sa défense. » (p. v). Ensuite cette défense ne fut qu'une reddition : la garnison ne voulut pas tirer sur les assaillants (p. v et vi). Enfin le nombre des prisonniers et leur désignation (p. 32) prouve que la foule, toujours aveugle, ne savait pas ce qu'elle faisait hier comme aujourd'hui. L'éditeur dit bien : « Un droit nouveau s'affirmait en réalité sur les ruines de cette forteresse, réservée depuis quatre siècles aux incarcérations sans jugements. Désormais la liberté individuelle ne pouvait plus dépendre du caprice d'un homme, et toute la France en fut soulagée, sans distinction de castes » (p. vii). Nous avons maintenant la tyrannie de beaucoup au lieu de celle d'un seul si tant est que la tyrannie d'un seul fût alors dangereuse, car on voit dans la correspondance des intendants, avec quel soin on instruisait les demandes d'incarcération et combien de fois elles étaient repoussées, malgré l'intervention des plus puissants. Quant au récit de Guiot de Fléville, qu'est-ce qu'il prouve, sinon que le peuple n'a pas pris la Bastille (p. 27), que c'est la garnison qui l'a livrée en empêchant le gouverneur de se faire sauter (p. 27, 28 et 29), et que cette victoire fait autant de honte aux vainqueurs qu'aux vaincus ? Seul, le gouverneur s'est montré digne de son poste. Peut-être avec un peu plus de fermeté, en brûlant la cervelle à ceux de ses subalternes qui osaient l'arrêter, et en faisant sauter la forteresse, eût-il empêché la première des scènes de sauvagerie qui ont déshonoré cette époque sanglante de notre histoire, et eût-il fait réfléchir le peuple sur les conséquences de sa folie furieuse.

Le Chateau de Puy-de-Val. — Dans un volume intitulé le *Château de Puy-de-Val (Corrèze), description et histoire* (Tulle, 1883, in-8 de 72 p.), M. René Fage, après avoir décrit les parties anciennes du château de Puy-de-Val, parle longuement des curieuses peintures qui ornent la chapelle du donjon et qui représentent la tentation de sainte Marguerite, le crucifiement, le martyre de saint Sébastien, saint Gervais et saint Protais. Ces peintures, dont la date a été fort discutée, semblent appartenir au quinzième siècle ; M. Fage publie à cette occasion un document qui est de nature à jeter un nouveau jour sur cette question. Sa notice se termine par la généalogie de la maison de Puy-de-Val et l'histoire des seigneurs qui la représentèrent depuis le quatorzième siècle jusqu'à la Révolution. Cette brochure

est un travail consciencieux ; on pourrait désirer cependant que l'auteur eut décrit et daté avec plus de soin les différentes parties du château de Puy-de-Val. — E. L. P.

L'AUTEL CHRÉTIEN. — Dans une série d'articles publiés dans la *Revue de l'Art chrétien*, et réunis en brochure, M. l'abbé Corblet a fait une étude très approfondie de l'autel chrétien (Bruges, 1883, in-4 de 82 p.). Après avoir parlé de l'ancienneté des autels, de leur nom, de leur matière, l'auteur aborde l'intéressante question de leur forme qui a subi tant de modifications jusqu'à nos jours ; il s'occupe ensuite de leurs reliques, de leur consécration, de leurs ornements et de leurs accessoires. Pour rendre son travail plus complet, M. l'abbé Corblet a dépouillé un nombre considérable de textes et il a énuméré les églises où l'on conservait des ornements, des tabernacles, des triptyques, des retables et des autels portatifs remontant à l'époque du moyen âge, en citant les inscriptions dont ils sont revêtus. En complétant cette intéressante étude avec les planches de l'ouvrage de M. Rohault de Fleury sur les monuments de la Messe, on peut se faire une idée très exacte de l'archéologie des autels que MM. de Caumont et Viollet le Duc avaient traitée d'une façon très sommaire. — E. L. P.

LES EX-LIBRIS DE SCHŒPFLIN. — Tout recommande la plaquette que nous annonçons : son élégance, son intérêt, sa rareté, surtout son origine strasbourgeoise (*Les ex-libris de Schœpflin*. Notice par Arthur Benoit, auteur des *Collections et collectionneurs alsaciens, avec deux planches*. Paris, Rouveyre et Blond, in-8 de 14 p., imprimé à 200 exemplaires numérotés, 4 sur papier de Japon, 6 sur papier de couleur vergé, 190 sur papier de Hollande. Imprimé par les presses de R. Schultz et Cie, successeurs de Berger-Levrault à Strasbourg). La notice de M. Benoit, qui complète la *Petite revue d'ex-libris alsaciens* publiée par M. Auguste Stœber (Mulhouse, 1881), sera recherchée de tous les bibliophiles, qui ne manqueront pas de faire le même flatteur accueil à une autre étude de M. A. Benoit, en cours de publication : *Les ex-libris dans les trois évêchés, Metz, Toul, Verdun*, 1552-1790 (tirage à petit nombre de la *Revue d'Alsace*). — T. DE L.

AUTHENTIQUES DE RELIQUES DÉCOUVERTES A VERGY. — Le 24 novembre 1883, M. l'abbé Denizot, curé de Morey (Côte-d'Or), envoya en communication à M. L. Delisle sept petites bandelettes de parchemin qu'on venait de trouver à Vergy, dans de vieux reliquaires du monastère de Saint-Vivant de Vergy ; il désirait avoir l'avis du savant paléographe sur la lecture de plusieurs manuscrits et sur l'âge des écritures. M. E. Le Blant engagea son confrère à publier ces précieux monuments de l'antiquité chrétienne dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire* de l'École française de Rome. C'est un extrait de ces *Mélanges* que M. Delisle nous donne sous ce titre : *Authentiques de reliques de l'époque mérovingienne découvertes à Vergy* (Rome, grand in-8 de 8 p.). Le très savant critique explique successivement les particularités des sept petits morceaux de parchemin consacrés à saint Victor, évêque du Mans, à saint Jacques le Mineur, à saint Hippolyte, à saint Trojan, évêque de Saintes, à saint Médard, à saint Martin, à saint Pierre et saint Paul, et il accompagne ses lumineuses explications d'une photogravure qui reproduit admirablement les cédules du reliquaire de Vergy. — T. DE L.

TABLE DE LA REVUE DE GÉOGRAPHIE. — Les trois vertus cardinales du bibliographe sont la patience, l'ordre et l'exactitude. Notre collaborateur M. Henri Stein possède ces trois vertus, il l'a déjà prouvé maintes fois, comme il vient de le prouver mieux que jamais en publiant la brochure dont voici le titre : *Table des travaux de la Revue de Géographie* (*M. Ludovic*

*Drapeyron, directeur), dressée par M. Henri Stein, membre de la Société de géographie (depuis la fondation en janvier 1877 jusqu'en décembre 1883.* Volumes I à XIII. Paris, Ch. Delagrave, 1884, 32 p. grand in-8,). Voici les divisions de cette Table d' « une collection inépuisable en renseignements de tout genre, relatifs aux sciences géographiques » : *Noms d'auteurs, articles, documents inédits, cartographie, thassalographie, voyages, histoire de la géographie, colonisation, ethnographie, annexions, bibliographie, discours et réceptions, variétés, cartes, gravures, recueils périodiques et Sociétés savantes, articles nécrologiques, comptes rendus, critiques.* Nous retrouvons dans l'excellente Table de la *Revue de Géographie* un grand nombre de noms chers au *Polybiblion*, par exemple ceux de Cherboneau, de Cortambert, de M. Moïse Schwab, de M. H. Stein lui-même, auteur d'un article intitulé : *Un dessein français sur Alger et Tunis sous Louis XIII* (tome XII, p. 23). — T. DE L.

DEUX PARNASSIENS BRETONS AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. — Les poètes dont s'occupe M. René Kerviler dans sa nouvelle plaquette, si coquettement imprimée (Nantes, V. Forest et E. Grimaud, 1884, in-8 de 45 p. Extrait de l'*Anthologie des Poètes bretons*, publiée par la Société des Bibliophiles bretons ; tiré à 50 exemplaires), sont Paul Hay du Chastelet, de l'Académie française, et l'abbé de Francheville. P. Hay du Chastelet est surtout connu comme prosateur et comme polémiste. M. Kerviler nous fait connaître dans le magistrat breton le poète dont les vers, soit latins, soit français, furent encore plus vigoureux que la prose. On avait trop oublié que du Chastelet fut l'un des meilleurs héritiers de Régnier et le prédécesseur de Boileau dans la satire. M. Kerviler rappelle (p. 6) que « le *Recueil de Sercy* a publié sa meilleure pièce sous le nom de Théophile, » et que « la plus mordante a pris place dans les recueils de mazarinades, bien que l'auteur fût mort quinze ans avant la Fronde. » Cette dernière pièce (*Apologie pour Malefas*) est dirigée contre le maistre des requêtes Isaac de Laffemas. M. Kerviler éclaircit parfaitement ce point d'histoire littéraire, et désormais il sera impossible de continuer à soutenir l'opinion de M. Moreau, lequel avait admis la fausse *Mazarinade* dans son *Choix* de 1853. — La notice sur l'abbé de Francheville n'est pas moins piquante. Aucun biographe n'avait encore prononcé le nom de cet écrivain, « que les échos des ruelles redirent pourtant bien des fois, à l'époque où le libraire Sercy publiait ses recueils poétiques. » Après avoir retracé la généalogie du cousin de Jean de Montigny, l'évêque de Léon, académicien, M. Kerviler cite quelques-unes des galantes stances du *Parnassien*, non sans nous donner cette préalable explication : « il fut abbé, mais abbé à la manière de Mathieu de Montreuil, son intime ami, à la manière de Marigny, de Ménage et de tant d'autres ; abbé de nom, vêtu de noir et touchant les bénéfices, mais non pas abbé de fait : abbé, sans exercice du saint ministère. Aussi le verrons-nous bientôt jeter alertement le petit collet, et, sans plus de façons, se marier à soixante ans, sans exciter le moindre scandale. » Ce fut vers 1687 qu'il épousa Jeanne-Françoise de Marbœuf, fille, petite-fille et sœur de trois présidents au Parlement de Bretagne, et veuve de Jean-François-Marie du Han, comte du Han, conseiller au même Parlement. Il prit alors le nom de M. de Guébriac et revint définitivement en Bretagne, pour y terminer ses jours. C'est Mme de Sévigné qui nous apprend ces détails (voir les lettres écrites, des Rochers, à Mme de Grignan, le 28 septembre 1689, le 13 novembre de la même année, etc.). Les deux notices de M. Kerviler, écrites avec beaucoup de verve et d'esprit, complètent aussi bien *La Bretagne à l'Académie française au dix-septième siècle*, que l'édition Monmerqué-Regnier des *Lettres de*

*Mme de Sévigné*, et que l'édition des *Lettres de Jean Chapelain*, deux recueils auxquels M. Kerviler donne beaucoup plus qu'il n'emprunte. — T. DE L.

L'ECOLE DES CHARTES AU XVIIIe SIÈCLE. — Dans une fort intéressante communication verbale, faite à la dernière séance de la Société de l'École des Chartes, son président, M. A. Tardif, a signalé l'Académie d'écriture, créée le 23 janvier 1779, rue des Fossés-Saint-Germain, dont les présidents furent Lenoir, Moreau, etc., pour déchiffrer les vieilles écritures et corriger l'orthographe. On y comptait vingt-cinq membres, seuls experts en justice, vingt-quatre agrégés, chargés des travaux extra-judicaires, un associé graveur, un associé écrivain à Paris, douze associés écrivains en province (parmi lesquels Hachette à Versailles, Saint-Omer à Soissons, etc.) Les séances avaient lieu quatre fois par mois. Cette communication, mise au net et augmentée, sera reproduite dans le prochain livret de la Société de l'École des Chartes. Celui-ci sera mis sous presse dans peu de temps.

DEUX BROCHURES DE M. TAMIZEY DE LARROQUE. — Un jour notre infatigable collaborateur disait dans le *Polybiblion* (XXVIII, 466), en parlant de M. Delisle, « que l'ensemble de ses publications occupera une belle place sur les rayons de la bibliothèque. » On pourrait, je crois, retourner la phrase contre son auteur. Voici qu'aujourd'hui il publie *la Messaline de Bordeaux* (Extrait des *Mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*. Bordeaux, P. Chollet, in-8, 16 p.). Cette statue, perdue en 1686 dans le naufrage d'un bateau qui la transportait à Versailles, était d'une « beauté [qui] avait ravi un connaisseur tel que Peiresc. » M. Lalanne en avait déjà dit un mot dans l'*Art* du 14 mai 1882 ; mais M. Tamizey de Larroque a ajouté des documents nouveaux, dont l'un est du plus grand intérêt : c'est une lettre de Peiresc à Rubens, communiquée par M. C. Ruelens. En même temps, dans la *Revue de Gascogne*, paraissait une *Note sur le poète Lectourois Lacarry* (Auch, G. Foix, in-8, 11 p.) Le Midi devra beaucoup à M. Tamizey de Larroque. Encore qu'il ait rabaissé Clémence Isaure au rang des chimères, il ressuscite souvent des compatriotes plus ou moins ignorés comme celui-ci, qui, après avoir fait quelques vers, ne laissa après lui qu'une plaquette datée de 1646, peut-être unique, à coup sûr mal connue. Ces documents archéologique et poétique doivent intéresser beaucoup les curieux d'histoire locale ; ils ne charmeront pas moins les savants, quels qu'ils soient, par le fond et la forme.

ANNUAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES JUIVES (Troisième année, 1883-1884. Paris, librairie A. Durlacher, 1884, in-8. Prix : 3 fr. 50.) — Le troisième volume de cet annuaire, attendu comme les précédents avec une vive impatience, a paru cette année un peu en retard, au mois de mai ; il est plus développé que ses prédécesseurs (il a 360 pages). En voici le contenu : 1° Assemblée générale du 1er décembre 1883 ; allocution du vice-président ; rapport du trésorier. — 2° Rapport annuel sur les publications de la Société, par Théodore Reinach, secrétaire. — 3° Conférence sur l'identité originale et la séparation graduelle du judaïsme et du christianisme, par M. Ernest Renan. — 4° Conférence sur l'hygiène des Israélites, par M. le docteur Manuel Leven, médecin en chef de l'hôpital Rothschild : le savant praticien qui s'est fait une spécialité d'étudier les rapports de l'estomac avec le cerveau et l'influence de l'alimentation sur le système nerveux, démontre sans peine l'importance des lois mosaïques sur la vitalité juive dans l'antiquité et au moyen âge. — 5° Conférence sur les causes et origines historiques de l'antisémitisme, par M. Aristide Astruc, grand rabbin honoraire de Belgique. — 6° Histoire des écoles consistoriales israélites de Paris, par M. Léon

Kalmilet, article de fond qui est le plus étendu de tout le volume (p. 163-272); contient le chapitre le plus remarquable et le plus intéressant de l'histoire, de la communauté juive dans la capitale, de 1809 à 1883. Du reste, l'auteur l'a publié en un volume à part (même librairie), augmenté d'une préface par M. le grand rabbin Zadoc Kahn. — 7° Borach Lévi, par M. Isidore Lœb. L'éminent professeur d'histoire au séminaire israélite de Paris fait passer sous nos yeux les phases successives d'un procès, qui a duré de 1752 à 1758, soutenu tantôt à Haguenau, tantôt à Soissons, par un juif baptisé; finalement, par sentence du Parlement, Levi fut déclaré « non recevable dans sa demande tendant à contracter dans le christianisme un nouveau mariage du vivant de la femme qu'il avait épousée dans le judaïsme. » Pour se rendre compte de l'érudition aussi sobre que serrée de l'auteur, il faut suivre en particulier son exposé de la jurisprudence adoptée en ce point, tant au point de vue chrétien que sous le rapport des décisions rabbiniques. — Le volume se termine par la liste des membres de la Société en 1883, la composition des conseils et des comités, suivie des statuts. — Moise Schwab.

Les Beaux-Arts au palais de Monaco. — En signalant, il y a quelques mois, la publication d'*Honoré II et le Palais de Monaco* (t. XXXVIII, p. 281), nous exprimions l'espoir de voir M. Gustave Saige mettre à profit les nombreux documents que renferment les archives de Monaco et nous donner une histoire complète de cette résidence souveraine et des richesses artistiques qu'elle renfermait aux deux derniers siècles et qui, malheureusement, ont été en grande partie dispersées au moment où la Convention s'annexa la principauté et où le palais fut livré à une dévastation presque totale. M. Saige n'a pas trompé cette attente, et il nous donne, dans une élégante plaquette, extraite comme la précédente de l'*Annuaire de la Principauté*, la première partie d'une étude artistique sur le palais de Monaco: *Les Beaux-Arts au palais de Monaco avant la Révolution*. I. *Les Princes et le Palais depuis le seizième siècle*. Monaco, imp. du *Journal de Monaco*, 1884; in-8 de VIII-83 p. (tiré à 250 exemplaires). Ce travail, renfermant un tableau rapide des embellissements faits dans cette résidence, depuis le prince Charles II, et un aperçu des principales œuvres artistiques exécutées par le commandement de ses successeurs, sert d'introduction à une description détaillée dans laquelle l'auteur se propose de reconstituer, à l'aide des anciens inventaires, l'état, pendant deux siècles, de chacune des pièces de cette habitation somptueuse. Au cours de cette notice, M. Saige nous fournit de curieux détails sur un certain nombre de peintres monégasques, italiens ou provençaux, tels que les Vento, Triola, etc., dont l'existence a échappé à la plupart des biographes. Il signale aussi le goût que plusieurs princes, et notamment Antoine Ier, eurent pour la musique, et rappelle que Lulli légua à ce dernier la canne qui lui servait à conduire son orchestre et dont le prince ne dédaigna pas de se servir plusieurs fois pour diriger la musique qui exécutait au palais les œuvres de Detouches et d'autres compositeurs distingués. Signalons à ce propos à M. Saige une curieuse anecdote rapportée par Barrière (Préface des *Mémoires de L.-H. de Loménie, comte de Brienne*, t. I, p. 223), et d'après laquelle, pour éviter de satisfaire à la prétention qu'avaient les musiciens de la chambre du roi de se couvrir en présence des souverains lorsque ceux-ci le faisaient, Honoré II préféra, en 1642, les entendre tête nue, lorsqu'ils avaient été envoyés chanter devant lui par ordre de Louis XIII. — Comte de Marsy.

Authentiques de reliques de l'époque mérovingienne. — Ces authentiques, découvertes à Vergy par M. l'abbé Denizot, curé de Morey (Côte-d'Or), ont

été publiées par M. Léopold Delisle dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire* de l'Ecole française de Rome (Rome, Cuggiani, 1884, in-8, 8 p. et 1 pl. gravée par Dujardin). D'après l'éditeur, les sept petites bandelettes sont couvertes d'écritures de la fin du septième ou du commencement du huitième siècle. L'une est consacrée à saint Victor, évêque du Mans, au cinquième siècle, l'autre à saint Jacques le Mineur, la troisième à saint Hippolyte, la quatrième à saint Trojanus, évêque de Saintes, la cinquième à saint Médard, la sixième à saint Martin, la septième à saint Pierre et à saint Paul. Une seule difficulté paléographique se révèle à la lecture de la cinquième bandelette. M. Delisle les rapproche de l'authentique de Chartres, conservé aux Archives d'Eure-et-Loir, dont le fac-simile a été donné dans le *Musée des archives départementales*. Quant au reliquaire dans lequel elles ont été retrouvées, l'histoire en sera faite, dit M. Delisle, par M. le curé de Morey. La planche jointe à la brochure permet de connaître les pièces et de les comparer aux documents semblables qu'on pourra retrouver ou qu'on a déjà décrits. — C. A. B.

Les débuts de l'imprimerie a Orléans. — C'est à M. L. Jarry, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, et un de nos bibliophiles les plus distingués, que nous devons la très jolie plaquette imprimée sous ce titre par Georges Jacob, un de nos meilleurs typographes (Orléans, H. Herluison, 1884, in-8 de 42 p.) Le premier livre que l'on connaissait, jusqu'à présent, comme sorti des presses orléanaises, porte la date du dernier jour de mars 1490 (V. S.), ce qui correspond au 31 mars 1491 (N. S.). C'est le *Manipulus curatorum*, le *Manuel des curés*, encore intitulé le *Doctrinal des prêtres* (petit in-4 de 244 feuillets, dont le seul exemplaire cité appartient à la Bibliothèque nationale et est exposé « au milieu des trésors inappréciables, dans les vitrines de la belle galerie Mazarine. » Après avoir donné de curieux détails sur le *Manipulus* et sur son imprimeur, Mathieu Vivian, M. Jarry publie un document inédit qui recule de dix années, au moins, c'est-à-dire de 1491 à 1481, l'antiquité des origines de la typographie orléanaise, le cachet de mariage de *Maistre Jehan Le Roy, bachelier en lois, imprimeur et libraire, demeurant à Orléans* (mardi 14 août 1481). Le savant auteur a joint à ce texte si précieux, tiré de l'étude de Me Paillat, diverses observations empruntées à d'autres documents contemporains et qui serviront à faciliter l'éclaircissement de ces origines. Nous appelons l'attention de tous les bibliophiles sur le travail de M. Jarry, qui complète une étude spéciale fort bien faite sur les *Moulins à papier de Meung-sur-Loire* et *les filigranes orléanais au quinzième siècle*. — T. de L.

Nouvelles. — Sous ce titre nous réunirons désormais, à la fin de la chronique, et par ordre de province, les faits que nos correspondants nous signaleront au point de vue historique, archéologique, littéraire et bibliographique.

Paris. — La *Revue critique d'histoire et de littérature* annonce, comme devant paraître chez Firmin Didot, au mois de novembre, *la Renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII*, ouvrage « publié sous la direction et avec le concours de M. Paul d'Albert de Luynes *et de M. de Chevreuse, duc de Chaulnes*, par M. Eugène Müntz. » — Paul-Honoré-Stanislas d'Albert de Luynes, duc de Chaulnes, fils de la duchesse de Chevreuse, né le 16 février 1852, mort le 25 septembre 1881, est le personnage unique auquel est due la première pensée et la mise en train de ce travail. — Ajoutons que M. Müntz n'est pas le seul auteur qui travaille à cet ouvrage, et qu'il faut nommer avec lui M. François Delaborde.

— Notre jeune collaborateur, M. Henri Stein, qui est surtout un zélé bibliographe, nous donne aujourd'hui deux brochures qui s'éloignent de ses études favorites. La première (*Un emprunt de la ville de Gand au treizième siècle et ses conséquences*, Bruges, 1884, in-8 de 7 p.) est un curieux petit chapitre de l'histoire de la procédure féodale, au moyen âge, et l'on y trouve un excellent commentaire d'un texte des *Coutumes d'Artois*. La seconde (*Les Archives de Maisse, Seine-et-Oise*. Paris, 1884, in-8 de 18 p.; tiré à cent exemplaires) nous fait connaître les vieux papiers conservés (*rari nantes*) à la mairie de ce bourg de l'arrondissement d'Etampes. M. Stein, après avoir signalé le déplorable état des archives municipales, en général, des archives de Maisse, en particulier, analyse les documents qui ont survécu à tant de destructions successives et où l'on remarque des déclarations et transactions de Michel de l'Hospital, seigneur du Grand et du Petit-Vignay; de Nicolas Hurault, conseiller du roi, seigneur de Maisse, etc. Parmi les notes les plus intéressantes de la brochure, nous indiquerons une note sur le château de Maisse et sur ses anciens possesseurs (p. 10-11), une note sur le tombeau du chancelier de l'Hospital dans l'église de Champmotteux (p. 13), enfin une note que nous reproduirons en entier, parce qu'elle rectifie une erreur géographique trop répandue: « On a souvent confondu Maisse (Seine-et-Oise) avec le château de *Metz-le-Maréchal*, situé également en Gâtinais, commune de Dordives, canton de Ferrières, arrondissement de Montargis (Loiret), confusion qui ne s'explique que par la similitude des noms, mais dont on ne saurait trop être averti. Je la retrouve dans les *Chroniques de Saint-Mathurin de Larchant*, de M. E. Bellier de la Chavignerie (Pithiviers, 1854, p. 23); et, ce qui est plus surprenant encore, dans les fiches réunies sous la direction d'Augustin Thierry pour servir à l'histoire du Tiers-Etat (Bibliothèque nationale, manuscrits français nouvellement acquis. » — T. DE L.

— Le succès du bel ouvrage de M. l'abbé Fouard ne se dément pas. Voici la troisième édition, revue et corrigée (Paris, Lecoffre, 1884, 2 vol. in-12 de XXXI-469 et 500 p. — Prix: 7 fr.). On se rappelle l'objet précis de ce travail: c'est Jésus-Christ replacé dans le cadre de la géographie et de la vie juive au premier siècle de notre ère. L'auteur a fait preuve de connaissances aussi variées qu'approfondies, en même temps qu'il révélait un fin critique. — J. V.

— L'album paléographique de la Société de l'Ecole des Chartes paraîtra dans six mois, chez Quantin. Quarante planches sont déjà gravées, sur cinquante qui formeront ce recueil de pièces datées du quatrième siècle jusqu'au dix-septième siècle.

— M. Léon Vallée vient de publier un *Essai d'une bibliographie de la Nouvelle-Calédonie et dépendances* (Paris, Klincksieck, in-12, 68 p.). Cette bibliographie est dressée, comme le Brunet, par ordre alphabétique et suivie d'une table méthodique.

— M. Bernard de Mandrot, ancien élève de l'École des Chartes, prépare une étude historique sur le *sire du Bouchage* (Imbert de Batarnay) qui a vécu sous les règnes de Louis XI, Charles VIII et Louis XII. Ce personnage avait déjà attiré l'attention de M. Jules Quicherat, qui, croyons-nous, a laissé sur son compte des notes importantes que M. de Mandrot ne manquera pas sans doute d'utiliser.

— Une jolie bévue commise par un libraire italien dans un de ses derniers catalogues:

« 325 **Ducange** et **Dufresne C.** Glossarium ad scriptores mediæ intimæ (*sic*) latinitatis. 6 vol. Venetiis, 1736-40, in-fol. perg. — *Bella copia.* »

— Le journal *le Matin* reproduisait le 16 juin l'information suivante donnée par l'*Intransigeant* du même jour :

« Le dernier numéro du *Journal de la librairie allemande* contient, à la septième page, l'avis suivant :

» Paul Meubner (à Cologne), met en vente :

» *Magler*, dictionnaire artistique : 22 volumes. Exemplaire magnifique, relié en fin demi-chagrin de Paris. En parfait état de conservation, à 350 marcs (437 fr. 50).

» N. B. — Provient de la bibliothèque du château de Saint-Cloud. »

— Les éditeurs Roger et Chernoviz mettent en souscription la *Monographie du temple de Salomon*, par le R. P. Pailloux, S. J. (un vol. in-fol., texte elzévir, imprimé par Jouaust, pap. vélin, prix : 100 fr.) L'auteur est préparé par ses études sur l'Écriture sainte, ses travaux d'architecture et ses voyages à faire une œuvre vraiment remarquable.

— A la même librairie paraît un ouvrage de philologie, c'est le *Diccionario de construccion y regimen de la lengua castellana* por Rufino Cuervo, miembro correspondiente de la Real academia española.

— Chez Jouve, on annonce une *Revue des Journaux*, (6 francs par an, un volume de 316 pages).

Agenais. — On lira avec un égal intérêt deux brochures de M. Tholin, 'une relative à l'histoire du seizième siècle, l'autre relative à l'histoire contemporaine (*Documents inédits pour servir à l'histoire de l'Agenais. Dix lettres du roi de Navarre* (*Henri IV*). Agen, imprimerie Lamy, 1884, grand in-8 de 21 p. — *Le Carnet d'un franc-tireur*. Novembre 1870-mars 1871. Agen, même imprimerie, 1884, grand in-8 de 40 p.). — Dans la première brochure, les lettres inédites du roi Henri IV aux consuls et aux habitants d'Agen, à M. de Lusignan, gouverneur d'Agen, au maréchal de Danville, à Pierre de Mérens, gouverneur de Layrac (du 25 mai 1576 au 31 décembre 1591), sont entourées des meilleurs éclaircissements. Le savant archiviste du département de Lot-et-Garonne a retrouvé dans les archives de la ville d'Agen tous les documents qu'il publie si bien, qu'il annote si bien, et qui concernent l'édit de pacification du 15 mai 1576, le siège de Marmande, l'établissement d'une garnison à la Porte-du-Pin, transformée en forteresse (Agen), la sortie du duc d'Anjou de la cour (14 février 1578), les événements du Languedoc en mars 1578, le hardi coup de main exécuté par le roi de Navarre sur Mont-de-Marsan, l'invasion du nord de la France par les Espagnols en 1597, etc. A propos de la lettre à M. de Mérens écrite du camp de Darnetal, devant Rouen, M. Tholin fait ainsi l'éloge de l'admirable activité de Henri IV : « Au milieu des opérations militaires les plus difficiles, à plus de cent lieues de notre province, le roi de Navarre ne négligeait aucun détail, jusqu'à se préoccuper du sort d'une petite ville, fidèle à sa cause [Layrac]. De tels actes répondent à ces axiomes justement inscrits dans notre titre : *Ce n'est pas tout de bien commencer quy n'achève; il faut continuer de faire de bien en mieux, ayant l'œil ouvert.* » — Sous ce titre : *Le Carnet d'un franc-tireur*, M. Tholin a raconté d'une façon émouvante ses impressions personnelles pendant la campagne de 1870-71. Il faisait partie des francs-tireurs vendéens et il assista, sous les ordres du général Cathelineau, au combat de Beaune-la-Rolande et à la bataille de huit jours connue sous le nom de bataille du Mans. Les récits du vaillant soldat sont écrits avec une verve et une chaleur que nous ne saurions assez vanter ; mais, ce qui vaut mille fois mieux encore, ils sont écrits avec infiniment de cœur, et nous n'en donnerons d'autre preuve que ce noble

hommage rendu à l'héroïque Cathelineau : « Je tiens, après bientôt quinze années, à saluer encore mon général, un Français, qui a payé sa dette au pays, et prouvé que lorsque tout est perdu, on peut encore sauver l'honneur. » T. DE L.

BOURGOGNE. — M. Ch. Alexandre, ancien député de Saône-et-Loire, président de l'académie de Mâcon, a sous presse des *Souvenirs sur Lamartine*, dont il a publié des fragments dans les *Annales* de cette académie. M. Alexandre a été secrétaire de Lamartine; il est resté toute sa vie son ami; son livre sera certainement un document de haute valeur, en même temps qu'une véritable œuvre littéraire : Lamartine « raconté par un témoin de sa vie. »

— L'académie de Mâcon a entrepris la publication du *Grand Inventaire de l'abbaye de Cluny*, comprenant l'analyse des documents qui existaient à la fin du douzième siècle dans ce superbe chartrier, si malheureusement dilapidé. Sept feuilles ont été tirées sous la direction de M. Bénet, archiviste du département de Saône-et-Loire. Cette publication, dont l'importance n'a pas besoin d'être démontrée, formera plusieurs volumes.

— M. Bazin, lauréat du dernier concours d'histoire de l'académie de Mâcon, a reconstitué, d'après les chartes des archives de Saône-et-Loire, un *Cartulaire de l'abbaye de la Ferté*, diocèse de Chalon, douzième et treizième siècles. Ce cartulaire doit paraître sous les auspices de M. le baron Thénard, propriétaire de l'abbatiale de la Ferté (Saint-Ambreuil).

— Le même érudit va publier un volume sur *les rois de France à Mâcon*, d'après les riches documents des archives communales.

— La Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône prépare la publication des *Cartulaires de Paray et de Saint-Marcel.*

COMTAT-VENAISSIN. — On vient de découvrir à Avignon, dans les minutes d'un notaire, un cahier de Noëls du commencement du seizième siècle, avec leurs airs notés. D'après le *Figaro* (30 juin), une de ces compositions provençales a été écrite en 1572 à l'occasion du mariage d'Henri IV avec Marguerite de Valois.

— En souscription, à Paris, chez Champion, à Avignon, chez Chassing et Roumanille, les *Tombeaux des papes d'Avignon*, tirés à 500 exemplaires numérotés, en 20 ou 25 livraisons, à 2 fr. 50, et 6 fr. sur papier de luxe. Cette publication de M. Duhamel, l'archiviste de Vaucluse, comprendra les monographies des monuments élevés à la mémoire des souverains pontifes ayant siégé à Avignon au quatorzième siècle, depuis Clément VII; celles des tombeaux d'un certain nombre de cardinaux et de grands personnages ayant vécu à Avignon à la même époque. Elle comprendra également la description et la reproduction d'un certain nombre de monuments et d'objets d'art dont l'histoire se rattache au séjour des Papes à Avignon.

FLANDRE. — Sous Presse : l'*Inventaire des Archives hospitalières de Comines*, précédé d'une introduction historique sur l'hôpital Sainte-Marie de Comines, par M. Jules Finot, archiviste du Nord..

— *Histoire de la ville de Maubeuge*, par M. Jennepin, officier d'Académie.

FRANCHE-COMTÉ. — Viennent de paraître les *Notes historiques consignées sur d'anciens registres paroissiaux* de la Haute-Saône, recueillies et publiées par M. Jules Finot, ancien archiviste de la Haute-Saône. Vesoul, typographie A. Suchaux. 1884, in-8 de 35 pages. (Extrait du *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts* de la Haute-Saône, 1884).

— En préparation : *Les Sires de Faucogney, vicomtes de Vesoul*, 1019-1374. *Notice et documents*, par M. Jules Finot.

Limousin. — M. P. de Cessac fils vient d'être chargé par M. le Préfet de la Haute-Vienne d'inventorier le fonds Bosvieux des archives de ce département. Ce fonds Bosvieux est l'ensemble des documents originaux, notes et papiers de toute nature, relatifs à l'histoire de la Marche et du Limousin, recueillis pendant de longues années par M. Aug. Bosvieux, ancien archiviste de la Creuse, et légués par lui aux archives départementales de la Haute-Vienne, en dix-huit cartons.

— Ce même M. A. Bosvieux a laissé une bibliothèque des plus riches en livres sur le Limousin. et qui peut rivaliser avec les bibliothèques limousines de MM. Joseph Brunet, Clément Simon, René Fage et l'abbé Tandeau de Marsac. Cette bibliothèque est à vendre en bloc.

— La Société archéologique et historique du Limousin prépare un volume de *Récits sur l'histoire du Limousin*, destiné au grand public. Ce volume paraîtra en octobre prochain (Limoges, Barbou, in-8).

— M. l'abbé Arbellot, président de la Société archéologique et historique du Limousin, prépare une nouvelle édition de la *Chronique de Geoffroy de Vigeois*.

— Le tome Ier de l'*Inventaire des archives hospitalières de la Haute-Vienne* vient de paraître. Il comprend les séries A à D du fonds de l'hôpital général de Limoges. Le tome II comprendra la suite de l'inventaire de ce fonds et en outre l'inventaire des archives hospitalières de Bellac, le Dorat, Magnac-Laval et Saint-Yrieix. En tête du tome Ier se trouve une notice de 40 p. in-4°, sur *les Institutions charitables dans l'ancien diocèse de Limoges* (Limoges, Gély, in-4°).

— Le tome II des *Documents historiques bas-latins, provençaux et français concernant la Marche et le Limousin*, par MM. A. Leroux, E. Molinier et A. Thomas, paraîtra d'ici à quelques mois (Limoges, Ducourtieux, in-8). Il comprendra : 1° Deux cartulaires de l'Aumônerie de Saint-Martial, onzième et douzième siècles ; 2° une assiette d'impôt sur le pays de Combraille, quatorzième siècle ; 3° la Chronique du chanoine Pierre Foucher, seizième siècle ; 4° des extraits du Registre consulaire et du Registre consistorial de Rochechouart ; 5° divers actes testamentaires de Maleden de Savignac 6° le Mémoire sur la Généralité de Limoges, de M. de Bernage. 1698.

Normandie. — *Le Sermon prononcé par le Révérend Père Esprit de Tinchebray*, capucin, dans l'église des Dames religieuses de Haute-Bruyère, le 22 juillet 1694, fête de sainte Madeleine, vient d'être réimprimé avec une étude sur la Bibliothèque bleue, chez Le Blanc-Hardel. L'introduction anonyme comprend une étude sur les livres dits de la Bibliothèque bleue et une dissertation dans laquelle l'auteur n'a pas de peine à établir, contre M. Chassant que l'attribution à Fléchier de cette facétie dans le goût de la fin du dix-septième et du dix-huitième siècle, est absolument insoutenable.

Maine. — Une brochure, qui ne nous est parvenue que très tardivement et par suite ne nous permet qu'une courte mention, c'est le *Rapport* de M. Robert Triger *à la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, au nom de la Commission chargée d'examiner la restauration récente du bas côté méridional de la nef de la cathédrale du Mans*. (Le Mans, Monnoyer, in-8, 12 p. On ne peut qu'appuyer les conclusions de ce travail, l'enquête préalable à toute restauration, et la soumission des résultats de cette enquête au ministre, lisez : à la commission des monuments historiques, qui seule aurait droit de prononcer.

Picardie. — La Société d'émulation d'Abbeville vient de faire paraître le troisième volume de la troisième série de ses *Mémoires* (t. XV de sa collec-

tion, 1877-1883). Il contient : 1° Un travail très complet sur *l'Elevage des enfants*, par le docteur Farcy ; — 2° *Un catalogue raisonné des Hépatiques de l'arrondissement d'Abbeville*, par E. de Vicq, membre de la Société botanique de France, auteur de la *Flore du département de la Somme*; — 3° *La Taxe des Pauvres à Abbeville*, par le comte de Brandt de Galametz (la *Revue des questions historiques* (t. XXXIV, p. 692) a donné une analyse de ce travail, par M. J.-M. Richard); — 4° *Un budget d'Abbeville à la fin du siècle dernier*, par L. de Bonnault (intéressant pour l'histoire municipale d'une ville sous l'ancien régime); — 5° Plusieurs *Notes d'archéologie*, etc., par A. Van Robais et Deliguières, l'un secrétaire et l'autre vice-président de la Société; — 6° Deux notices, l'une sur M. Blondin de Brutelette, botaniste connu par sa science et ses collections; l'autre sur M. l'abbé Derzuy, mort vicaire de l'église Saint-Gilles, où chacun peut admirer les nombreuses peintures murales dont il l'a ornée; — 7° Le Discours prononcé par M. Prarond, président honoraire de la Société, sur la tombe de M. Charles Louandre. — X.

Poitou et Saintonge.—La Société des Antiquaires de l'Ouest atteindra, le 13 août 1884, la cinquantième année de son existence. Dans son désir de célébrer cet anniversaire, elle a eu la pensée de convier à un congrès, dont le siège sera à Poitiers, les Sociétés savantes qui concourent, avec elle, au progrès de la science historique et archéologique dans la vaste région comprise entre la Loire et la Dordogne. Le congrès régional archéologique s'ouvrira à Poitiers, le mardi 1er juillet, pour une durée de cinq jours.

— M. Denis d'Aussy prépare un important ouvrage : *Histoire de la Réforme en Saintonge*, qui sera prochainement mis sous presse.

— Le travail de M. le vicomte Guy de Bremond d'Ars sur Léon de Vivonne, travail dont la *Revue des questions historiques* et le *Correspondant* ont déjà donné des fragments, paraîtra en volume au mois d'octobre, chez Plon.

— Le château de Dampierre-sur-Boutonne (Charente-Inférieure), dont les caissons sont certainement une des bizarreries les plus curieuses et les plus rares qui existent en France, vient d'être étudié successivement par M. l'abbé Nogué, curé de Dampierre, et M. L. Audiat, président de la Société des Archives de Saintonge. Ces deux brochures méritent d'être signalées aux archéologues, non seulement pour les renseignements qu'elles contiennent, mais encore comme un appel à leur sagacité, à cause des obscurités qui subsistent encore dans l'interprétation des inscriptions qui décorent ces caissons singuliers. Voici les titres des deux brochures : *Dampierre-sur-Boutonne, monographie historique et archéologique*, avec trois planches hors texte, par M. l'abbé Nogué, in-8 de 70 pages ; — *une Commune de la Charente-Inférieure, Dampierre-sur-Boutonne, église et château*, par M. Louis Audiat, avec une eau-forte, in-8 de 31 pages.

— Nous signalerons dans le *Bulletin* d'avril de la Société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* (Saintes, Mortreuil, 1884, in-8) une étude sur les céramistes saintongeais, la poterie du camp préhistorique du Pen-Richard avec trois planches, étude importante où M. Maufras compare les poteries trouvées à Saintes avec celles qu'on a découvertes en Bretagne, en Suisse, en Ecosse, etc.; et une biographie d'un grand ingénieur du dix-huitième siècle, inconnu, Pierre Toufaire, né à Châteaudun, mort à Toulon, M. Philippe Rondeau, ancien conseiller à la cour de Poitiers. Signalons aussi diverses notes sur les découvertes archéologiques du trimestre; sur B. Prioleau, de Saint-Jean-d'Angély; le chêne deux ou

fois millénaire de Pessines; Bourdeille, trois évêque de Soissons; Jacques de Genouillac, l'architecture romane en Saintonge; Jean Chapelain, prieur d'Hiers-Brouage; le poète Florent Bon, les pèlerinages en Aunis et Saintonge, etc.

— M. Philippe Rondeau, ancien conseiller à la Cour d'appel de Poitiers ancien secrétaire de la Société des Antiquaires de l'Ouest, vient de mettre en vente, au profit de l'orphelinat d'Auteuil, son étude biographique : *Un grand ingénieur au dix-huitième siècle, Pierre Toufaire* (tirée à part du *Bulletin des Archives historiques de la Saintonge*). Ce travail est une véritable révélation historique. Personne ne s'était occupé avant M. Rondeau de cet ingénieur émérite, à qui nous devons les grandes usines du Creuzot, d'Indret et de Ruelle, et le magnifique hôpital de Rochefort.

Allemagne. — Le Dr D. Rohde vient de publier une brochure latine *sur la place qu'occupe l'adjectif dans César et dans Cicéron, après ou avant le nom.* Il a eu la patience de compter que le mot *magnus* se trouve, dans César et les discours de Cicéron, 1063 fois avant le nom et, 153 fois après. Il conclut ses observations par cette remarque : la place ordinaire de l'adjectif est de précéder le nom : quand il est placé à la suite, c'est pour donner plus de force à sa signification.

Angleterre. — Un fait curieux s'est passé dans la colonie anglaise d'Australie. Les étudiants de l'Université de Melbourne viennent de représenter, au collège de la Trinité, une comédie latine de Plaute, le *Rudens*. Les spectateurs, compris plusieurs évêques, qui assistaient à la représentation, ont été enchantés. Cela prouve que l'étude des lettres n'est pas abandonnée dans ce pays lointain, et qu'il s'y trouve un certain nombre de personnes capables de comprendre et de goûter le latin.

— M. R. Ellis, d'Oxford, prépare une édition du poète chrétien Orientius, qui vivait au cinquième siècle, sur le précieux manuscrit du dixième siècle, qui faisait partie, avant la révolution, de la bibliothèque de St-Martin de Tours, et qui est maintenant en la possession de lord Ashburnham.

— Les mémoires du maréchal Bugeaud, par le comte H. d'Ideville, ont été traduits en anglais par Mme Charlotte Yonge, et publiés en deux volumes par un libraire de Londres.

Belgique. — L'Institut national de géographie de Bruxelles met en souscription un magnifique *Atlas des villes de Belgique au seizième siècle*, composé de cent plans du géographe Jacques de Deventer, exécutés sur les ordres de Charles-Quint et Philippe II et reproduits en fac-similé chromographique ; le texte est fourni par de nombreux collaborateurs, dont nos compatriotes le chanoine Dehaisnes, le comte de Marsy, Finot, Wallon, etc., sous la direction de M. Ch. Ruelens, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque royale de Belgique. Parmi les villes dont les plans seront reproduits, on voit Cambrai, Douai, Lille, etc.

Espagne. — Le R. P. Léon-Martinez Vigil, de l'ordre de Saint-Dominique, vient d'être promu (mars 1884) à l'évêché d'Oviedo. Voici les principaux ouvrages qu'il a publiés : 1° *Dictionnaire des noms vulgaires des plantes qui croissent aux Philippines*; 2° *Cours d'histoire naturelle, de physiologie et d'hygiène, d'après saint Thomas* (Madrid, 1883, in-8); 3° *Essai d'une Bibliothèque des Dominicains espagnols* (en préparation). Ce dernier ouvrage, qui est actuellement sous presse, a droit de nous intéresser spécialement.

— La ville de Murcie a célébré le 4 mai le troisième centenaire de la naissance de Diego de Saavedra-Fajardo, qu'on a surnommé un peu pompeusement le *Tacite* de l'Espagne.

— *El Eco Franciscano*, tel est le titre d'une nouvelle revue mensuelle, dont le premier numéro a paru le 15 mai dernier à Santiago de Compostelle (Galicie). Elle s'adresse principalement aux personnes pieuses et aux Tertiaires de Saint-François.

— *Histoire de l'Ampurdan*. Le *Polybiblion* a annoncé, il y a environ un an, la première livraison de ce livre. Il lui a donné des éloges qui ont été confirmés par plusieurs journaux espagnols, français et italiens. Depuis lors la seconde et la troisième livraison de l'ouvrage de M. José Pella y Forgas ont paru et tiennent ce qu'avait promis le premier fascicule. Nous reviendrons à l'*Histoire de l'Ampuradan* quand on pourra l'apprécier dans son ensemble.

Italie. — *Archivio per lo Studio delle tradizioni popolari*. Cette intéressante revue continue à nous donner des articles sur toutes les matières pouvant intéresser les folkloristes. La seconde livraison du tome III, avril-juin, vient de paraître. Elle débute par le récit d'une très ample bibliographie des ouvrages relatifs aux traditions populaires de l'Italie. Nous y avons remarqué ensuite un article sur la métrique de la poésie populaire en Calabre, de M. F. Mango; les traditions des Abruzzes, par M. Fivemore; des devinettes portugaises, par M. Pires; quatre contes suédois, traduits par M. di Martino; des proverbes napolitains, recueillis par M. Pitrè. Dans la partie critique, très soignée, il est rendu compte de tous les livres que les lecteurs de la revue peuvent désirer connaître. Si bien dirigé par G. Pitrè et son ami Salomone Marino, l'*Archivio* est une vraie revue internationale de littérature populaire.

Suisse. — Un festival aura lieu à Berne le 3 août prochain et jours suivants, pour célébrer l'anniversaire de la fondation de l'Université de cette ville. Le premier jour, qui est un dimanche, la fête s'ouvrira par une procession à l'Église principale, où l'on entendra un sermon; le lundi seront décernés les prix, et le soir du même jour les étudiants parcourront la ville en procession, à la lumière des flambeaux.

Publications nouvelles. — *Les Confessions de Saint Augustin*, trad. par Barral. (in-12, Poussielgue). — *Le Livre de la Persévérance*, par G. A. Heinrich (in-32, Mame, à Tours). — *Eléments de Philosophie*, par Ém. Charles (in-8, Belin). — *Les Philosophes et l'Académie française au XVIII^e siècle*, par Léon Brunel (in-8, Hachette). — *Le Val des Araignées*, par R. P. Babaz (in-18, Palmé). — *Médecine usuelle, hygiène, pratique...*, par le D^r Lelièvre (in-12, Hennuyer). — *Girard de Roussillon*, par Paul Meyer (in-8, Champion). — *L'Irréparable, deuxième amour*; — *Profils perdus*, par Paul Bourget (in-12, Lemerre). — *Muse et Musette*, par Désiré Le Maître (in-12, Ghio). — *Un Martyr*, par Demesse (in-12, Frinzine, Klein et C^ie). — *Loin du Bonheur*, par M. de la Motte (in-12, Ghio). — *Souvenirs d'un Magnétiseur*, par de Maricourt (in-12, Plon et Nourrit). — *Magdon*, par Ricard (in-12, Calmann-Lévy). — *Un Mariage difficile*, par A. Giron (in-12, Blériot et Gautier). — *Les Mirages d'Or*, par Raoul de Navery (in-12, Blériot et Gautier). — *L'Enfant volé*, par Louis Collas (in-12, Firmin Didot). — *Les Grancogne-Léogan*, par M^me Poitevin (in-12, Firmin Didot). — *La maison de famille*, par M. Maryan (in-12, Blériot et Gautier). — *Le Capitaine Baluret*, par la comtesse de la Rochère (in-12, Blériot et Gautier). — *Le Docteur Chabot*, par A. Lionnet (in-12, Blériot et Gautier). — *Jacques Raulland*, par M^me Marie Cassan (in-12, Blériot et Gautier). — *De Chute en Chute*, par Gabrielle d'Arvor (in-12, Blériot et Gautier). — *Histoire d'un Denier d'or*, par Alex. de Lamothe (in-12, Blériot et Gautier). — *Humiliés et Offensés*, par Th. Dostoievsky, traduit du russe par Ed. Humbert (in-12, Plon et Nourrit). — *Lettres à un Ami de Collège* (comte de Mon-

talembert et Léon Cornudet (in-8, Victor Lecoffre). — *Chine et Extrême-Orient*, par le baron de Contomon (in-12, Plon et Nourrit). — *Souvenirs d'Outre-Mer*, par M. l'abbé Domenech (in-12, Gaume). — *Une Mission en Abyssinie*, par le comte Russel (in-12, Plon et Nourrit). — *Un Nonce du Pape en Moscovie*, par le P. Pierling (in-12, Leroux). — *Histoire du B. Charles Le Bon, comte de Flandre*, par Edward Le Glay (in-12 et in-8, Desclée, de Brouwer et Cie, à Lille). — *La Jeunesse du P. de la Salle*, par M. l'abbé Gaveau (in-12, Procure générale des Frères). — *La Persécution religieuse en Angleterre, sous Elisabeth et les premiers Stuarts*, par M. l'abbé A.-J. Destombes, vicaire-général de Cambrai (3 vol. in-8, 2e édit., Desclée et de Brouwer, à Lille). — *Archéologie étrusque et romaine*, par Martha (in-4 anglais, Quantin). — *Etude sur l'Afrique romaine*, par Palla de Lessert (in-8, Picard). — *La Vie municipale en Attique*, par Haussoullier (in-8, Thorin). — *Les Institutions de l'Ancienne Rome*, par MM. Robion et Delaunay (in-18 j. Emile Perrin). — *Essai sur l'Organisation des Etudes au XIIIe siècle*, par Douais (in-8, Picard). — *Cartulaire de l'Université d'Avignon*, par Laval (in-8, Seguin, à Avignon). — *Les Huguenots en Bigorre*, par Ch. Durier (in-8, Champion). — *Historia del Ampuradan*, T. IIIe, par Pellay Forgas (in-8, Tasso y Serrera). — *Histoire de Notre-Dame de Bon-Encontre*, par un Père mariste (in-12, Seguin, à Avignon). — *Le Pèlerin de Marie*, par M. l'abbé Morey (in-8, Jacquin, à Besançon. — *Vie du P. Bernard*, par J.-A. Lans (in-8, Castermann).

VISENOT.

---

# QUESTIONS ET RÉPONSES

## QUESTIONS

**Histoire de Cromwell.** — Quel est l'auteur d'une histoire d'Olivier Cromwell, publiée à Utrecht, chez Pierre Elzevier, en 1692, en deux petits volumes in-18 ? X.

**Le fabuliste Le Noble.** — Pourrait-on donner quelques détails sur un fabuliste peu connu, M. Le Noble, contemporain de La Fontaine, et qui, sans pouvoir être comparé à ce dernier, retient cependant le lecteur par un style facile et le tour piquant de son esprit ? On connaît une édition en deux volumes, de ces contes et fables, parue à Lyon, chez Claude Rey, en 1697.

X.

**Mémoire en faveur de Dieu.** — Est-ce qu'on n'a pas publié un ouvrage ainsi intitulé ? Où et quand ? Peut-on se le procurer ? Dans quel esprit est-il écrit ?

LA ROQUE DE L'ISLET.

**Mort de Pindare.** — Où trouverait-on le texte exact d'une pièce de poésie, intitulée : *La mort de Pindare pleurée par le père Chapelle ?* et quel en est l'auteur ? On se rappelle l'avoir lue autrefois, sans avoir pu la retrouver depuis. Si elle est réellement rare, comme elle est courte et fort spirituelle, les lecteurs du *Polybiblion* ne se plaindraient pas si on la leur donnait intégralement.

UN ABONNÉ.

**Poésies de Madame de Bellefont.** — Dans les *Œuvres spirituelles de Madame de Bellefont* (supérieure et fondatrice du monastère des religieuses bénédictines de N.-D.-des-Anges établi à Rouen. Voir sa vie par le P. Bouhours, Paris, 1686), publiées à Paris chez Elie Josset en 1688, trouve-t-on trois paraphrases du psaume 128, du *Dies Iræ*, du *Lauda Sion*, que je rencontre dans un manuscrit en ma possession ? Ne pouvant me procurer le volume des *Œuvres* cité plus haut, je prierais quelqu'un qui le posséderait de répondre à ma demande ?

GASTÉ.

**Sur le second concile de Mâcon.** — On a attribué au second concile de Mâcon ces diverses dates : 581, 585, 587, 588. Quelle est décidément sa bonne date?

UN CURIEUX.

**Sur les bibliographies provinciales.** — Le tome XIXe des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais* (Orléans, Herluison, grand in-8, 1883) renferme un excellent travail de M. Merlet, intitulé : *Bibliographie chartraine.* Pourrait-on donner la liste complète des bibliographies spéciales qui, de notre temps, ont été consacrées aux provinces et aux villes de France? Le plus récent des travaux de ce genre serait, si je ne me trompe, la *Bibliographie périgourdine* par M. de Roumejoux, antérieure de deux années seulement à la *Bibliographie chartraine.* UN CURIEUX.

**Sur Pierre de Lagarde.** — Quels renseignements pourrait-on me donner sur un gentilhomme du Quercy, Pierre de Lagarde, seigneur de Sagnes, habile diplomate qui contribua beaucoup au succès des négociations à la suite desquelles fut conclu le mariage de Marie Stuart et de François II?

UN CURIEUX.

**Numismate ou Numismatiste?** — Quelle est la meilleure forme? J'avoue que je suis fort perplexe, car si presque tous les archéologues de notre temps ont adopté le mot *numismatiste*, l'Académie, dans l'édition de 1877 de son *Dictionnaire*, reste fidèle à l'ancien mot *numismate*, et j'honore trop la *vieille dame* pour me séparer d'elle facilement. D'un autre côté, je ne voudrais pas paraître trop *rococo* (cette expression est consacrée par l'Académie), en préférant *numismate* à *numismatiste.* J'attends avec impatience une consultation qui me tire d'embarras. UN CURIEUX.

**Le Cri de la douleur.** — Quel est l'auteur d'un opuscule intitulé : *Le cri de la douleur sur la tombe de Marie-Antoinette* (sans date, sans nom d'imprimeur, sans nom de lieu, sans couverture, in-8 de 54 p.)? Le *Dictionnaire des Anonymes* indique, sous un titre qui est le même dans les cinq premiers mots, une brochure toute différente : *Le cri de la douleur, ou journée du 20 juin, par l'auteur du Domine salvum fac Regem* (J.-C. PELTIER). L'opuscule que j'ai sous les yeux débute ainsi : « Quelle sombre et morne consternation m'environne !... Tous les yeux répandent des larmes, tous les cœurs exhalent des soupirs... Pourquoi ces témoignages déchirants de l'affection publique?... » Les pages 51-54 sont remplies par des notes, et voici la dernière de ces notes : « La Tragédie de Mustapha et Jéangis, par M. de Chamfort, ayant eu le plus grand succès, le roi donna une pension de douze cents livres à ce poète estimable (c'est un patriote qui parle); et ce bienfait inattendu lui fut annoncé en ces termes par la reine elle-même : « Monsieur de Chamfort, au plaisir que m'a procuré la représentation de votre pièce, j'ai voulu joindre celui de vous annoncer que le roi, pour encourager vos talents, et récompenser vos succès, vous fait une pension de douze cents livres. » Ce lui de nos collaborateurs qui s'occupe avec tant de pieuse persévérance à recueillir tous les documents dont il se servira pour écrire une vie définitive de Marie-Antoinette, nous fera connaître, je l'espère, le nom de l'auteur d'une brochure qui mérite de n'être pas oubliée.

UN CURIEUX.

## RÉPONSES

**Sur le François Ier de Paulin Paris** (XL, 480). — La publication du travail de réhabilitation de François Ier est en effet prochaine. M. Gaston Paris y travaille activement et fera sans doute paraître à la fin de la présente année le premier des deux volumes dont se composera le travail posthume du célèbre érudit. H. STEIN.

**Statues équestres de Louis XIV** (XL, 192). — La statue commandée par les Etats de Bretagne et érigée à Rennes a été gravée par S. Thomassin ; il y a aussi au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque na-

tionale (Topographie de la France) une vue de la place du Parlement à Rennes et de la fête d'inauguration de la statue en 1726. — On peut voir aussi dans la même collection un plan général du château de Boufflers, gravé par P. Le Pautre d'après les dessins de Mansart et une gravure représentant la place de l'hôtel de ville de Beauvais avant 1789.

Aux trois statues citées je puis ajouter celle qui fut érigée à Lyon sur la place Louis-le-Grand en 1713. Elle était de Martin van den Bogaert (Desjardins) et Nicolas Coustou et a été gravée par Benoît Ier et Jean Audran. Elle a été enlevée à la Révolution et remplacée en 1825 par une autre due au sculpteur Lemot.

A. F.

**Armes de Sully** (XL, 480, 559). — Les archives de la famille du Passage, au château de Frohen-le-Grand (Somme), apportent à l'appui de la première réponse (anonyme), page 559, un brevet de commissaire ordinaire de l'Artillerie de France, délivré le 26 décembre 1624 par le marquis de Rosny à Charles du Passage, seigneur de Sinceni près Chauni, gentilhomme de la Chambre du Roi; il est, comme la lettre du marquis de Rosny au cardinal de Richelieu, scellé d'un cachet écartelé de Béthune et de Courtenai.

Cte DE BRANDT DE GALAMETZ.

**Le Romant des trois pèlerinages** (XL, 559). — Ce *Romant*, long poème pieux et moral, a été imprimé à diverses reprises ; la première édition est de Paris, vers 1500, petit in-4, caractères gothiques; il en existe d'autres, Paris, 1511, de Lyon, etc. Voir d'amples détails dans le *Manuel du Libraire* de J. Ch. Brunet, 5e édition, t. II, col. 1822.

Une traduction espagnole vit le jour en 1490, in-folio, à *Tolosa* (est-ce Toulouse ou Tolosa en Espagne ?) la question a été vivement controversée.

Une vieille version anglaise a été imprimée à Londres en 1828, in-4. L'abbé Goujet a donné une analyse de cette production dans sa *Bibliothèque française*, t. IX, p. 72-95. Voir aussi Paulin Paris, *Manuscrits français de la Bibliothèque du Roi*, t. III, p. 239-246.

B. C.

---

*Le Gérant :* L. SANDRET.

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE J. MOUREAU ET FILS.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, paraît du 10 au 15 de chaque mois, en deux parties distinctes : PARTIE LITTÉRAIRE et PARTIE TECHNIQUE.

La PARTIE LITTÉRAIRE forme par mois une livraison de six feuilles d'impression contenant : 1° Des articles d'ensemble sur les différentes branches de la science et de la littérature ; — 2° Des Comptes rendus de publications françaises et étrangères ; — 3° Un Bulletin faisant connaître les ouvrages récents et de moindre importance ; — 4° Des articles Variétés ; — 5° Une Chronique, résumant tous les faits se rattachant à la spécialité du Recueil ; — 6° Une Correspondance offrant des renseignements bibliographiques ; — 7° Des Questions et Réponses sur des points littéraires, historiques, biographiques, bibliographiques, etc.

La PARTIE TECHNIQUE forme par mois une livraison de deux à trois feuilles d'impression contenant : 1° Une Bibliographie méthodique des ouvrages récents publiés en France et à l'étranger ; — 2° Les Sommaires des principales revues françaises et étrangères ; — 3° Les Sommaires des mémoires des Sociétés savantes de France ; — 4° Les Sommaires des articles littéraires des grands journaux de Paris.

---

COMITÉ DE RÉDACTION. — MM. DE BEAUCOURT, *Président ;* Anatole DE BARTHÉLEMY ; J.-A. DE BERNON, comte DE PUYMAIGRE ; Marius SEPET, le R. P. C. SOMMERVOGEL. *Administrateur délégué près du Comité,* M. le comte A. DE BOURMONT.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction du *Polybiblion.*

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant du *Polybiblion.*

---

PRIX D'ABONNEMENT. — Les prix d'abonnement sont ainsi fixés :

*Partie littéraire :* pour la France, 15 fr. par an ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

*Partie technique :* France, 10 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

*Les deux Parties réunies :* France, 20 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Une livraison prise séparément. — Prix : 1 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier de chaque année, et sont payables par un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant.

---

COLLECTIONS. — Les années 1868-81 sont en vente, et forment trente-trois volumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun.

---

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au secrétaire de la Société, 5, boulevard Saint-Germain.

Publications de la Société Bibliographique

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE

195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

POUR RAITRE PROCHAINEMENT

BIBLIOGRAPHIE

DES

CORPORATIONS OUVRIÈRES

PAR

HIPPOLYTE BLANC

1 volume in-8 raisin de 80 à 100 pages, à deux colonnes

Format BRUNET

Avec Tables de matières et d'auteurs.

Prix de souscription aux Bureaux de la Société Bibliographique : 3 fr. — L'ouvrage tiré à petit nombre sera porté immédiatement après sa publication à 5 fr.

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE JULES MOUREAU ET FILS.

51.1

SEP 8 1884

# POLYBIBLION

# REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

## PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGTIÈME. — XLIe DE LA COLLECTION

DEUXIÈME LIVRAISON. — AOUT.

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

1884

# SOMMAIRE DE LA LIVRAISON D'AOUT 1884


I. — POÉSIE, par M. JEAN DAVRANCHES.

II. — OUVRAGES D'INSTRUCTION RELIGIEUSE ET DE PIÉTÉ, par Mgr V. POSTEL.

III. — COMPTES RENDUS.

**Théologie.** — L'abbé DE BROGLIE : Conférences sur la vie surnaturelle (p. 142). — Mgr ISOARD : Cinq années 1879-1884 (p. 144).

**Sciences & Arts.** — LADREYT : L'Instruction publique en France et les Ecoles américaines (p. 145). — CH. THIERRY-MIEG : La France et la concurrence étrangère (p. 146). — H. BAILLON : Dictionnaire de botanique (p. 146). — DAVID CANNON : Manuel du cultivateur de pins en Sologne (p. 148). — GUYAU : Les problèmes de l'esthétique contemporaine (p. 148). — Enseignement du chant (p. 149).

**Belles-Lettres.** — GIOVANNI FIORETTO : Gli humanisti o lo studio del latino e del greco nel secolo XV in Italia (p. 150). — V. BALAGUER : Obras : Los Trovadores (p. 151). — E. DE LAVELEY : Nouvelles lettres d'Italie (p. 152).

**Histoire.** — L'abbé J.-H. CASTAING : Vie de Mgr Faurie, vicaire apostolique du Kouy-Tchéou (p. 153). — E. FORGUES : Mémoires et relations politiques du baron de Vitrolles (p. 154). — Le prince RICHARD DE METTERNICH : Mémoires, documents et écrits divers du prince de Metternich (p. 156) — P. THUREAU-DANGIN : Histoire de la Monarchie de Juillet (p. 157). — L. D'ESTAMPES et CLAUDIO JANNET : La Franc-Maçonnerie et la Révolution (p. 159). — BOUCHER DE MOLANDON : Inscriptions tumulaires des onzième et douzième siècles, à Saint-Benoît-sur-Loire (p. 160). — L'abbé BLAMPIGNON : L'épiscopat de Massillon (p. 162). — L'abbé LAGRANGE : Vie de Mgr Dupanloup (p. 165).

IV. — BULLETIN. — Un ancien DIRECTEUR d'école normale : Principes d'éducation et d'enseignement à l'usage des aspirants-instituteurs (p. 167). — EUTROPE LANDRY : Les ignorances obligatoires de M. Paul Bert à l'école (p. 167). — LÉONCE DE LA RALLAYE : Paris inconnu (p. 168). — L. FIGUIER : L'année scientifique et industrielle (p. 168). — J. PIZZETTA : Le feu et l'eau (p. 169). — ANTONIO CACCIANIGA : La vie champêtre (p. 169). — MELCHIOR DE PALAU : Nuevos Cantares (p. 170). — A. BOURNET : Rome, études de littérature et d'art (p. 170). — L. AUBINEAU : Parmi les lys et les épines (p. 171). — E. HINS : La Russie dévoilée au moyen de sa littérature populaire (p. 171). — G. DE LA LANDELLE : Histoires maritimes (p. 171). — Toujours Jérusalem (p. 172). — C. BARTHÉLEMY : La guerre de 1870-1871 (p. 172). — Mgr RICARD : L'Ecole Monaisienne. IV. Montalembert (p. 172). — MARIE JEANNA : Mes amis et mes livres (p. 173). — Le Tyran d'arrondissement (p. 174). — E. GARNIER : Les nains et les géants (p. 174).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. l'abbé Moigno de Villebeau, Sacaze, Laverdant, A. de la Guéronnière, F. Chantrel, etc., etc. — Concours et Prix. — Congrès. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Convention entre la France et la Suède pour la garantie de la propriété des œuvres d'esprit et d'art. — Les Sociétés savantes. — Le Testament de Jean le Bon. — La Bibliomanie en 1883. — Le Testament de J. de Genouillac. — Les Seigneurs de Breteuil. — Fulvio Orsini et le cardinal de Granvelle. — Les collections Ashburnham. — Archives notariales. — Le Musée pédagogique de Paris. — Nouvelles. — Angleterre. — Allemagne. — Autriche. — Espagne. — Etats-Unis. — Publications nouvelles et annoncées.

VI. — QUESTIONS ET RÉPONSES.

SEP 8 1884

POLYBIBLION

# REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

## POÉSIE

1. *Œuvres poétiques de* VICTOR DE LAPRADE. *Pernette. Le Livre d'un Père.* Paris, Lemerre, 1882, in-12, elzévir, de 312 p. Prix : 6 fr. — 2. *La Chanson des Gueux*, par JEAN RICHEPIN. Edition définitive, revue et augmentée d'un grand nombre de poèmes nouveaux, d'une préface inédite et d'un glossaire argotique. 11e édition. Paris, Dreyfous, 1883, in-18 de XXIII-290 p. Prix : 3 fr. 50. — 3. *Poèmes ironiques*, par EMILE GOUDEAU. 2e édition. Paris, Ollendorff, 1884, in-18 de 207 p. Prix : 3 fr. 50. — 4. *La Muse noire. Heures de soleil*, par STANISLAS DE GUAITA. Paris, Lemerre, 1883, in-18 de 167 p. Prix : 3 fr. — 5. *Feux Follets. Poèmes et Poésies* (1877-1883), par PAUL BRU. Préface de CHARLES GRANDMOUGIN. Paris, Michaud, 1884, in-12 de VIII-239 p. Prix : 3 fr. 50. — 6. *Feuilles mortes. Derniers vers*, par ADOLPHE ROLLAND. Paris, Lemerre, 1883, in-18 de 192 p. Prix : 3 fr. — 7. *La Chanson du vin*, par OMER CHEVALIER. Paris, Ollendorff, 1884, in-18 de 175 p. Prix : 3 fr. — 8. *Les Médaillons. Puellæ — Puella — Risus rerum — Lares* (1876-1879), par JULES LEMAITRE. Paris, Lemerre, 1880, in-18 de 189 p. Prix : 3 fr. —9. *Les Phares*, par LÉONCE DE LARMANDIE. Paris, Ghio, 1884, in-12 de 134 p. Prix : 2 fr. — 10. *Les Tablettes. Récit de la LXXXVIIIe olympiade*, par F. LECOMTE (Dionys). Paris, Jouaust, 1884. in-12 de 58 p. Prix : 1 fr. 50. — 11. *Ponce Pilate*, par RAOUL ROSIÈRES. Paris, Laisney, 1883, in-12 de 123 p. Prix : 3 fr. — 12. *La Lyre d'airain*, par GEORGES LEYGUES. Paris, Lemerre, in-18 de 203 p. Prix : 3 fr. — 13. *Vers l'idéal. Mirages. Soleils voilés. Sérénités* (1882-1883). Paris, Lemerre, 1884, in-18 de 205 p. Prix : 3 fr. — 14. *Normandises ou le Décaméron normand*, par le comte DE PONTGIBAUD. Caen, Le Blanc-Hardel, 1884, in-8 de 74 p. — 15. *Fabulettes. Petit recueil de fables dont quelques-unes imitées de La Fontaine*. Paris, Jouaust, 1884, in-16 de 60 p. Prix : 1 fr. 50. — 16. *Caresses. Récits. Colères*, par ERNEST BIDAULT. Paris, Vanier, 1883, in-8 de 176 p. Prix : 3 fr. 50. — 17. *Chants gaulois*, par F. M. AULAGNIER. Paris, Ghio, 1883, in-12 de XII-466 p. Prix : 3 fr. 50. — 18. *Homère*, traduit par le docteur FROMENT. Paris, Plon, 1884, 2 vol. in-8 de XXXIX-544 p. et de 448 p. Prix : 14 fr. — 19. *Voix éparses*, par G. MOUREY. Paris, Jouaust, 1883. in-16 de 96 p. Prix : 3 fr. — 20. *Intermezzo*, poème d'après Henri Heine, par E. VAUGHAN et CH. TABERAUD. Portrait hors texte de H. Heine, par Seillier. Paris, Baillière et Messager, 1884, in-16 de 142 p. Prix : 3 fr. — 21. *Par les Bois. Notes intimes. Etudes et Paysages*, par F.-E. ADAM. Paris, Ollendorff, 1884, in-18 de 206 p. Prix : 3 fr. — 22. *Péchés d'amour*, par EUGÈNE BERTIN. Paris, Ghio, 1884, in-12 de 143 p. Prix : 3 fr. — 23. *Vers*, par Quelqu'un. Paris, Ghio, 1883, in-18 de 115 p. Prix : 3 fr. — 24. *Juvenilia*, par EUGÈNE FLAURAUD. Dessin d'Eugène Avril. (1877-1882). Paris, Vanier, in-12 de 140 p. Prix : 3 fr. — 25. *Les Chants du cœur. Poésies diverses*, par MAURICE TRUBERT. Paris, Oudin, 1884, in-12 de 88 p. Prix : 1 fr. 50. — 26. *Les Echos*, par A. B. ROUTHIER. Québec, 1882, in-12 de 287 p. Prix : 3 fr. — 27. *L'Enfant Jésus. Noëls. Légendes. Scènes bibliques*, par l'abbé BONNEL. Avignon, Aubanel, 1884, in-12 de 292 p. Prix : 3 fr. 50. — 28. *Rimes françaises d'une alsacienne* (anciennes et nouvelles), par AMÉDÉE ERNST. 4e édition. Paris, Jouaust, 1883, in-12 de 75 p. Prix : 1 fr. 50. — 29. *Œuvres complètes* d'ALFRED DE VIGNY. *Poésies*, Paris, Lemerre, 1883, in-12 de 305 p. Portrait de l'auteur. Prix : 5 fr.

1. — C'est proprement un charme que d'ouvrir ce compte rendu par un volume de M. de Laprade, un charme — et une douleur, puisque le noble poète est mort.

De *Pernette* nous ne dirons rien. Cette épopée, sœur de *Jocelyn*, de *Mireille* ou de *Nerto*, d'*Hermann et Dorothée*, est trop connue pour qu'il soit utile de s'y attarder. Le *Livre d'un Père*, lequel prend place, à bon droit, dans l'édition elzévir des classiques contemporains, a moins retenti. Parlons-en.

Le *Livre d'un Père*, qu'est-ce à dire? Les premières larmes, si je ne me trompe, et les premiers sourires, les bégayements et les caresses, les rêves que l'on fait, tout éveillé, sur de chères têtes blondes, les espérances et les angoisses. Poésie intime, mystère charmant. Feuilleter notre histoire littéraire, bien riche pourtant en inspirations de toute sorte ; c'est à peine si vous rencontrerez dans cette bibliothèque immense quelques vers inspirés par les enfants. Seuls peut-être Christine de Pisan, à la fin du quatorzième siècle, et Charles Fontaine, au seizième, vous offriront deux ou trois pièces consacrées au premier âge. M. de Beauchesne, l'auteur de *Louis XVII*, a publié, à notre époque, le *Livre des jeunes Mères*. C'est en quelque façon l'histoire de l'enfant depuis son berceau jusqu'à sa première communion. L'idée était heureuse, assurément, et nouvelle ; mais, si les vers simples, faciles, gracieux, abondent, et aussi les pensées délicates, touchantes, les insignifiances, les détails puérils, les vulgarités ne manquent pas non plus. J'ai dit : les détails puérils. C'était là précisément l'écueil. Maurice de Guérin le signalait à sa sœur Eugénie. Elle aussi avait eu le projet de composer un recueil destiné à l'enfance. — « Idée excellente, lui écrivait Maurice ; mais il faut bien prendre garde de tomber dans l'enfantillage, en parlant aux enfants. C'est une tâche difficile de leur parler en vers ; il est beaucoup plus facile de parler d'eux, comme l'a fait Hugo. » Victor Hugo est bien, en effet, le poète des enfants. C'est là sans conteste sa gloire la plus pure et je le pense la plus durable. L'enfant est partout dans son œuvre. Des fresques naïves que son pinceau a prodiguées, on a décoré, si je puis m'exprimer de la sorte, les murailles d'un temple charmant : — *les Enfants*. *Le Livre des Mères*, publié par Stahl, pseudonyme d'Hetzel, comme chacun sait. — Chose étrange ! même dans ses derniers ouvrages, les plus troublés, les plus violents, les plus malsains, que devant les yeux du poète passe soudain une tête d'enfant, son génie s'apaise, se rassérène, s'épure. Il y a dans *l'Année terrible*, dans la seconde *Légende des Siècles*, dans *l'Art d'être grand-père*, des vers pour Georges et Jeanne, les petits-enfants du vieillard, des vers d'un naturel parfait, d'une fraîcheur et d'un parfum délicieux.

Comment oser parler des enfants, — en vers, — après l'auteur de *la Prière pour tous*, d'*une Alcôve au soleil levant*, du *Petit Paul* ? M. Victor de Laprade n'a point reculé devant cette audace. Il sentait bien, au battement de son cœur, que M. Hugo n'avait point le monopole de l'amour paternel, ni, après tout, le monopole des beaux vers. Dans le vaste champ de la poésie contemporaine, n'a-t-il pas creusé lui-même son sillon et moissonné sa gerbe ? Pour être frères des laboureurs de *Jocelyn* et des paysans de George Sand, les laboureurs des *Idylles* et les paysans de *Pernette* n'en ont pas moins leur physionomie

propre et leur costume. Pourquoi l'auteur du *Livre d'un Père* ne serait-il pas original après le poète des enfants et des mères ?....

Il l'a été.

Plusieurs de ces juges avec lesquels on compte, et au premier rang les amis mêmes de M. Victor de Laprade, lui avaient reproché maintes fois de se laisser pour ainsi dire absorber par la nature, l'arbre, la fleur, le torrent, la montagne. Dans ce volume, le poète met le paysage au second plan, l'homme au premier. La pensée est désormais dégagée de toute aspiration nuageuse. Le sentiment est libre, vivant, chastement passionné. En d'autres termes, Laprade, avant de mourir, a renouvelé son talent.

Ce n'est pas à dire que le poète ait dit aux spectacles de la création, grandioses ou charmants, un irrévocable adieu; mais, à l'avenir, — un court avenir, hélas ! — il donnera à son culte de la nature un caractère que j'appellerai de plus en plus pratique. Là où le songeur se perdait autrefois dans une manière de panthéisme dangereux et vague, le père voit pour le corps et l'âme de ses enfants un moyen de saine et forte éducation.

Toutefois, et je viens de le dire, dans le *Livre d'un Père*, la nature n'apparaît qu'au second plan; l'*humain* le remplit tout entier. La pièce intitulée : *Soyez des Hommes*, donne la note du volume; elle est généreuse et virile :

Fuyez, oubliez pour toujours,
Tout prêts à de sanglants baptêmes,
Les fleurs, les chansons, les amours,
Mes chères Alpes elles-mêmes,

Le bleu des lacs si doux à voir,
Les bois, ma vieille idolâtrie...
Tout ce qui n'est pas le Devoir,
Tout ce qui n'est pas la Patrie...

Tel est l'accent du livre, chaste et fort. A chaque page, le citoyen tâche de faire vibrer dans l'âme de ses enfants toutes les fibres du plus mâle courage et du plus chevaleresque dévouement aux héroïques devoirs. Ce langage, stoïque tout ensemble et chrétien, n'étonne pas sur les lèvres du poète qui a pu dire de lui-même :

Je succombe à de vieilles peines,
Aux regrets, aux espoirs trahis ;
Mon sang est sorti de mes veines
Par les blessures du pays.

N'allez pas croire cependant que ces ardeurs de patriotisme brûlent dans le cœur du citoyen au détriment du sentiment paternel. Quelle grâce mélancolique et touchante dans *le Petit Garde-Malade*, *l'Enfant grondé*, *le Petit Ménage du Père*, *les Petites Sœurs*, *la Sœur aînée !* Pouvez-vous lire le *Remords* sans qu'une larme vienne mouiller ces strophes où le vieillard a mis toute son âme ? Quelle invitation

attendrissante à se montrer, tandis qu'il en est temps encore, un fils tendre, prévenant, caressant, aimant ! Les stances à *Un grave écolier* expriment la même idée et les mêmes sentiments de façon plus vive, plus pittoresque en quelque sorte, et cette fois en souriant :

Avant de savoir l'allemand,
La physique et le latin même,
Aimez ! c'est le commencement :
Aimez sans honte et vaillamment,
Aimez tous ceux qu'il faut qu'on aime...

Et tout à coup cet appel familier aux cœurs des enfants se revêt d'une forme gracieuse, mais qui n'enlève rien à l'abandon de la causerie. Est-ce que le bon Dieu n'a pas mêlé aux blés superbes le bleuet d'azur et le pavot aux riches couleurs ?

Vous, ainsi, savants, mais joyeux,
Charmez la maison paternelle.
Quand on a le sourire aux yeux,
A la lèvre un mot gracieux,
La vertu même en est plus belle.

Que si je laisse le fond pour ne considérer que le style, là encore j'aurai bien des jouissances. *Les Petites Sœurs*, quel pur camée ! A quoi comparerai-je ces couplets exquis : *Petit Enfant*, *Petit Oiseau*, sinon à un gazouillement d'avril ? Pas une défaillance, pas même une hésitation dans ce rythme dont le vol est court sans doute, mais la voix si mélodieuse ! Ce poème de plus longue haleine, *les Vaches*, et qui semble, avec une nuance de rêverie moderne en plus, une page détachée des *Géorgiques*, Ronsard l'eût admiré, et, du coup, le chef de la Pléïade eût attaché l'étoile au front de Victor de Laprade. La perle de l'écrin, toutefois, c'est, à mon gré, *la Ruche*. Sobre en est le style, comme dans les autres pièces, et d'une rare précision; de plus, il exhale je ne sais quel parfum de l'Hymette et du Calvaire qui en fait parmi les chefs-d'œuvre à part un pur chef-d'œuvre. Ne pouvant citer que des fragments, je ne citerai rien ; je ne veux pas détacher du chêne le rayon de miel.

Et maintenant, j'emprunte à M. Maxime du Camp ma conclusion. Il y a un an, sous la coupole de l'Institut, M. Maxime Du Camp évoquait en termes émus le souvenir d'un absent qu'un mal cruel tenait éloigné de l'Académie. Après avoir fait applaudir quelques strophes des *Adieux à la Muse*, M. Du Camp ajoutait : « Celui qui d'un tel adieu a salué la poésie, est un des grands poètes de notre temps, le plus pur peut-être, celui dont l'idéal a plané le plus haut... » Nul familier de M. de Laprade n'interjettera appel de ce jugement.

2. — Du *Livre d'un Père* à la *Chanson des Gueux*, il y a loin. Non pas certes que le talent fasse défaut à son auteur, mais l'honnêteté ; — l'honnêteté, c'est-à-dire, si je ne me trompe, politesse, bienséance,

modestie, chasteté, pudeur. L'honnête écrivain, Fénelon l'avait en vue quand il disait: Il se sert de la parole comme d'un habit, pour se couvrir. M. Richepin s'en sert pour se déshabiller. Oui, quoi qu'il en dise et bien qu'au fond il en rie, son livre est immoral. Pas n'est besoin pour porter ce jugement de monter son collet ou de tremper sa plume dans l'encre de la grande vertu. Ces brutalités d'expression, ces crudités, ces grossièretés, ce que vous appelez « la gueulée populacière des termes *propres*, » tout cela et autre chose, c'est du libertinage, du cynisme, de l'obscène.

Considérée en elle-même, la *Chanson des Gueux* s'efforce de dégager la poésie des mendiants, des vagabonds, des déclassés, des artistes inconnus et méconnus, des bohèmes, du voyou. « J'aime, nous déclare l'auteur dans la préface de l'édition définitive, j'aime les héros, mes pauvres gueux lamentables, et lamentables à tous les points de vue; car ce n'est pas seulement leur costume, c'est aussi leur conscience qui est en loques. Je les aime, non à cause de cela, mais parce que j'ai compris cela, parce que j'ai arrêté mes regards sur leur misère, fourré mes doigts dans leurs plaies, essuyé leurs pleurs sur leurs barbes sales, mangé de leur pain amer, bu de leur vin qui soûle, et que j'ai, sinon excusé, du moins expliqué leur manière étrange de résoudre le problème du combat de la vie, leur existence de raccroc sur les marges de la société, et aussi leur besoin d'oubli, d'ivresse, de joie, et ces oublis de tout, ces ivresses épouvantables, cette joie que nous trouvons grossière, crapuleuse, et qui est la joie, pourtant, la belle joie (!) au rire épanoui, aux yeux trempés, au cœur ouvert, la joie jeune et humaine (!), comme le soleil est toujours le soleil, même sur les flaques de boue, même sur les caillots de sang... » C'est la poésie brutale de ces aventureux, de ces hardis, de ces enfants en révolte, « à qui la société presque toujours fut marâtre, et qui, ne trouvant pas de lait à la mamelle de la mauvaise nourrice, mordent à même la chair pour calmer leur faim », ce sont leurs chansons d'ivrognes, leurs réflexions de gredins, leur vagabondage de fainéants, leurs allures débraillées, leurs « gaietés » immondes, que M. Richepin nous décrit ou plutôt qu'il nous chante. Je dis bien « la poésie »; car, au rebours des écrivains naturalistes, et encore que trop souvent il emploie leur vocabulaire, l'auteur ne se complaît pas à nous montrer ses gueux dans leur fumier ; M. Richepin est un lyrique.

Écoutez la chanson du mendiant. C'est une berceuse :

Dors, mon fieux, dors
Bercé, berçant.
Fait froid dehors,
Ça glace le sang.
Mais gna d'chez soi
Qu'pour ceux qu'a de quoi.

Les « petiots » commencent leur chanson d'une voix douce et grelotante :

Ouvrez la porte
Aux petiots qui ont bien froid.
Les petiots claquent des dents.
Ohé ! ils vous écoutent !
S'il fait chaud là-dedans,
Bonnes gens
Il fait froid sur la route.

Il paraît qu'on n'ouvre pas, car les « petiots » achèvent leur chanson de façon terrible :

Ouvrez la porte
Aux petiots qu'ont un briquet.
Les petiots grincent des dents.
Ohé ! les durs d'oreille !
Nous verrons là-dedans
Bonnes gens,
Si le feu vous réveille !

« A la place de M. de Marcère et même de M. Gambetta, écrivait Louis Veuillot au printemps de 1876, quand parut ce livre, nous prendrions garde à ces paysanneries qui pourraient devenir des Marseillaises plus efficaces que la vieille, laquelle a fait son temps...»

Quelle variété, je ne dis pas quelle vérité, dans ce monde des gueux, depuis « l'arsouille » jusqu'au poète chevelu, et quel pittoresque !... Je regrette de ne pouvoir, faute de place, multiplier mes citations. Je signale seulement *l'Enfant de Bohème* et la plupart de ces couplets que l'on dirait jaillis du gosier sonore de nos paysans. *La Flûte* est charmante. *La Plainte du Bois* fait ressouvenir de Ronsard : *la Forêt de Gastine*. André Chénier eût signé *la Vieille Statue* et aussi *le Bouc aux Enfants :*

O Pan, je poserai mes lèvres arrondies
Sur ta flûte dorée aux douces mélodies,
Et je te chanterai ma plus belle chanson,
Et, comme à Jupiter le divin échanson
Verse le saint nectar qui parfume les lèvres,
Je verserai pour toi le lait pur de mes chèvres,
Et mon bouc t'offrira, sous le couteau sacré,
De sa gorge velue un flot de sang pourpré,
Si tu veux bien remplir à la saison nouvelle
De mon troupeau bêlant la traînante mamelle...

*Le Merle à la Glu* est digne des anthologies. Telle et telle strophe de *la Gloire des Insectes* et de la pièce qui commence ainsi :

Mon cœur porte plus d'une entaille...

semblent dictées par Victor Hugo. J'aime encore pour sa mélancolie vague et profonde, *Tristesse des Bêtes* : c'est du Lucrèce. *Le Chemin creux* a droit à une place d'honneur dans le *Parnasse contemporain*. Je ne parle pas des poésies écrites en argot, je ne les comprends pas.

Ce qui manque à M. Richepin, c'est l'âme. Elle est dans Musset, déchirée, saignante; elle est même, ça et là, dans Villon. Elle n'est point dans la *Chanson des Gueux*. Pas un regard vers le ciel, pas un soupir, point d'espérance. Ni âme ni Dieu.

3. — M. Goudeau est un Richepin grotesque. Il danse sur la corde roide en habit d'arlequin pour l'amusement de ses amis les hydropathes. Chaque exercice est précédé d'un boniment dont je voudrais pouvoir vous montrer un échantillon. La chose n'est pas aussi facile que vous vous l'imaginez à distance. Voici les premiers vers d'une parade :

Ta chevelure est un licou
Dont je deviendrai le pendu,
Si vous voulez, mademoiselle...
.....

Tes yeux sont un noir océan
Dont je serai le matelot
Si vous voulez, mademoiselle...
.....

Ce n'est pas pour le bizarre entrelacement des rimes que je vous cite ces... nouveautés, mais bien pour la grâce exquise de l'image.

Les ïambes, qui s'intitulent *la Revanche des bêtes et des fleurs*, ont dû faire pâmer les dames de la Société protectrice des animaux. Le poète s'adresse à l'homme :

Quand tu trouves un veau, tu lui rôtis le foie,
Et bourres son nez de persil ;
Tu tailles dans le bœuf, vieux laboureur qui ploie,
Des biftecks saignants, sur le gril ;
Le mouton t'apparaît comme un gigot possible,
Et le lièvre comme un civet ;
Le pigeon de Vénus te devient une cible,
Et tu jugules le poulet...
Oh ! le naïf poulet, qui dès l'aube caquète !
Oh ! le doux canard coincoinnant !
Oh ! le dindon qui glousse, ignorant qu'on apprête
Les truffes de l'embaumement !...

Eh bien, le croirez-vous ? — oui, puisque je vous l'affirme, — il y a, dans le monde des étudiants, plus d'un futur notaire, vétérinaire ou médecin de village, qui préfère ces *ironies* aux clameurs de Barbier et aux sanglots de Chénier. Moralement, cette pièce est à peu près inoffensive. Presque toutes les autres sont grossières, impies, impudentes, impudiques, nauséabondes. Quant à la manière du poète, je ne sais comment la qualifier ; je l'ai déjà insinué : c'est de l'*acrobatisme*.

J'étonnerai bien M. Goudeau quand je lui dirai que je donnerais tout son volume pour les simples vers suivants :

Je n'aurai donc jamais sur la colline verte,
Où mes aïeux jadis avaient tours et château,
Une blanche maison aux quatre vents ouverte
Aux pieds d'un bois assise et se mirant dans l'eau !...
Au seuil de la famille attendre mes vieux jours,
Ne faire qu'un à tous, être sûr que toujours
La bouche qui me parle est une bouche amie,
Et comme la colombe en son nid endormie,
Sous l'aile de mon âme avoir tous mes amours !

Ces humbles vers, naturels et coulants, un peu pâles, ce n'est pas moi qui les ai faits, j'en suis tout aussi incapable que M. Goudeau lui-même. Ils parurent en 1840, sous la signature d'Ausone de Chancel, poète aujourd'hui bien inconnu, mais qui eut alors son heure de célébrité. C'est lui qui disait à M. Maxime Du Camp : « Tu sais, mon garçon, quand on confond les diamants avec les cailloux du Rhin, on est un mauvais lapidaire. »

L'auteur des *Poèmes ironiques* pourrait bien confondre Campistron et Racine, le vicomte d'Arlincourt et Chateaubriand, Janin et Villemain, Ponson du Terrail et Dumas, l'incohérence et le beau désordre, la grimace et le rire, le bouffon et le plaisant, l'extravagance et l'originalité.

4. — M. Stanislas de Guaita, lui aussi, vise à l'originalité ; mais il a trop lu Baudelaire. Comme lui, il a sa Vénus noire, et, comme lui encore, il adore Satan.

Tu m'ouvris l'océan des voluptés profondes
Dont nul n'a su tarir les délirantes ondes.
Tu m'appris à goûter le charme de l'Enfer.

On y souffre, il est vrai : l'on y jouit quand même,
Puisqu'on y peut baver sa bile. — O Lucifer,
Mon bourreau de demain, je t'honore, — je t'aime !

Les autres divinités de M. de Guaita sont la Grande Nature, la Nature-Mère, la Nécessité, et Tout, quand ce n'est pas le Rien. En vérité, ces gens-là finiront par me faire croire à la Grande Névrose, à la Névrose-Mère. Tout cela peut être allemand, — Hartmann et Schopenhauer — mais assurément ce n'est pas français. Cherchez donc dans Marot, dans Villon, La Fontaine ou Musset, des élucubrations semblablesà celle-ci :

Mon rêve saint — mon rêve infâme,
C'est de détruire l'Univers,
Vieux corps maudit qui n'a plus d'âme !

Il mourra... mais, Monde pervers,
Je voudrais t'offrir en pâture
Au Néant, et non pas aux vers !

Tu tomberas en pourriture...
Mais tes fumiers refleuriront :
Les choses meurent ; — la Nature

Et la Force toujours vivront !...
L'Éternité de l'Éphémère
Jette un crêpe noir sur mon front...

C'est par l'horreur du lieu commun et la rage d'innover qu'ils en arrivent à ces folies. Notez bien que M. de Guaita n'est pas sans valeur. De beaux vers sillonnent la seconde partie du volume : *Heures de Soleil*. Il y a même de jolies aquarelles et que je louerais si elles n'étaient voluptueuses. Je signale au lecteur le sonnet qui a pour titre *Découragement*. L'impuissance où se trouve le poète de créer une œuvre qui soit bien la sienne, est rendue avec une verve originale.

Rompez, jeune homme, rompez tout pacte avec la Muse noire. Vous n'êtes au fond ni pessimiste et moins encore nihiliste ni incrédule. Souvenez-vous des vieux maîtres de votre enfance. Ils vous ont inspiré vos meilleurs vers — ces moines qui boivent à longs traits, comme vous le dites fort bien,

La Science en un livre et Dieu dans un calice...

Surtout, laissez à Baudelaire les *Fleurs du mal* et les *Névroses* à M. Rollinat.

5. — M. Paul Bru cultive Musset. On s'en aperçoit au choix des sujets, mais non pas au style. L'auteur des *Feux follets* bégaye son vers plus encore qu'il ne le parle. C'est un enfant : il a quelquefois, rarement, la délicatesse du premier âge, et plus souvent, la colère ; mais cette colère n'est pas l'indignation qui fait le poète.

La citation suivante donnera bien l'idée du fond et aussi de la forme.

Bien des gens qui liront cette odyssée amère,
A cette femme encor pourront jeter la pierre,
Bien de ceux-là diront que ce récit est faux
Et qu'on ne doit qu'à soi le germe de ses maux.
Moi, je leur répondrai que j'aime cette femme,
Que ce qu'elle a souffert purifia son âme,
Car la faute est surtout à la société,
Qui n'accorde jamais rien à la pauvreté.
Je comprends son malheur et sa douleur, je l'aime,
Et lui fais de mes vers une aumône suprême !

Inutile de souligner les prosaïsmes, tours vulgaires et impropriétés de terme de cette déclamation romantique.

6. — Je voudrais partager l'enthousiasme de M. G. Desjardins, l'éditeur des poésies posthumes d'Adolphe Rolland, et célébrer avec lui « cette forme si pure, cette touche colorée et sobre à la fois, dont l'énergie n'a rien de heurté, et la douceur rien d'affadi, cette allure élégante, l'exquise distinction de ce goût qui n'a pas une défaillance... » Mais le moyen d'atteindre à ce diapason !... Vous me remettez en mémoire le mot de La Bruyère : « Amas d'épithètes, mauvaises louanges : ce sont *les vers* qui louent. » Dites simplement

que la passion est vraie, encore bien qu'illégitime, l'accent sincère, la forme parfois heureuse, et nous tomberons d'accord. Au fond, c'est une goutte de liqueur dans un litre d'eau, le sonnet d'Arvers en deux cents pages.

Si j'avais à faire une citation, je choisirais, non pas dans les *Feuilles mortes*, mais dans les *Derniers vers* la pièce qui débute ainsi :

Si le Ciel au jour me ramène...

On dirait un écho des temps romantiques qui se réveille après cinquante ans.

M. Rolland avait rêvé de décrire dans un vaste poème les traditions, mœurs et coutumes de son pays messin, depuis le Graulli jusqu'aux Trimazos, quelque chose sans doute comme *les Bretons*. Il est regrettable qu'il n'ait pas donné suite à ce projet. A tout le moins, cette inspiration eût été plus saine que les strophes adultères qui paraissent aujourd'hui.

7. — M. Omer Chevalier est un jeune. « Je n'ai encore que vingt-deux ans, » nous dit-il sous forme d'avertissement et par manière de modestie. Il a le rire aux lèvres et le verre à la main. Il « adore » Rabelais « à l'égal d'un Dieu. » Faut-il lui rappeler la phrase célèbre de La Bruyère ? Trop d'amateurs n'en prennent que la moitié.

Il nous paraît bien que cette *Chanson du vin* n'est dans son ensemble qu'une amplification de rhétorique. Assurément, et quoi qu'il en dise. M. Chevalier n'est ivrogne qu'en vers. Je n'y trouve pas, mais du tout, l'accent des franches repues de maître Villon, ni « l'extase » d'Olivier Basselin, ou plutôt de Jean le Houx, devant un pot de cidre. Ici c'est un pastiche de Victor Hugo (*Cham* rappelle *le Parricide* de *la Légende des Siècles*), et là de M. Leconte de Lisle. Toute la seconde partie: *Moyen âge*, est du Rabelais mis en vers par un adroit jongleur. Quant au fond, il a été qualifié par le livre des Proverbes : *In vino luxuria*.

8. — Il s'en faut que M. Jules Lemaître ait la verve de M. Chevalier, mais il est plus artiste ; j'oserai dire : il est trop artiste, car il n'est que cela. Il en convient lui-même dans cette première pièce : *au lecteur*, laquelle est la meilleure du volume :

Je lime des sonnets ingénieux et froids.

Il dit ailleurs :

J'ai cette manie incurable
D'aller toujours subtilisant...

Voici enfin une strophe où le genre est mis à nu :

Et c'était une causerie
Adorable et VIDE, où parfois
Le rire en claire sonnerie
Couvrait le murmure des voix.

Oui, M. Lemaître possède à fond cette science abstruse du vers, du rythme et de la rime. Il trousse ce que Veuillot appelait « la chose rimée » avec la dextérité de Banville ou de Soulary :

Sans effort dans leurs mains subtiles,
Autrefois si récalcitrant,
Le français, liquide et filtrant.
N'a que des syllabes ductiles.

C'est vaporeux, c'est coloré,
C'est scintillant, sonore et lisse ;
Ça se déplisse et se replisse ,
Ça s'étend ou flotte à leur gré.
(L. VEUILLOT, *Les Jeunes*).

Mais pas plus d'idée que de sentiment : une causerie « adorable » et VIDE. Pas même une causerie : des « médaillons » dans lesquels on incruste un portrait à la plume. Ces portraits n'ont pas été dessinés pour des regards d'enfant ni pour des regards de vierge. — Je m'étonne que l'auteur, qui n'est pas le premier venu, ait publié l'*Étude de rhume*. Elle peut aller de pair avec *la Belle fromagère* de M. Rollinat.

Ma cervelle subtile, et qui jadis à coudre
Des rimes s'amusa,
Sent sa pulpe grisâtre aujourd'hui se dissoudre,
En proie au coryza.

Mes lobes cérébraux qui se désagglutinent,
Coulent, luisants et mous.
Flegmes, mucosités et glaires dégoulinent
Avec d'affreux remous...

Et le reste à l'avenant... Pardon, honnête lectrice : mais, encore une fois, M. Jules Lemaître n'est pas loin d'être un docteur... Demandez plutôt à la *Revue politique et littéraire*.

L'*Étude de Rhume* n'est pas la seule fantaisie de l'auteur des *Médaillons*. Il a son *Élégie verte* comme Sainte-Beuve les *Rayons jaunes*. Je vous la recommande.

C'est sans doute *linon* et pas *limon* qu'il faut lire à la page 47. Signalons enfin deux néologismes curieux : « Je les *dilige* et les *rédame*. »

9. — M. Léonce de Larmandie a mieux à faire que de ciseler des choses baroques : il allume les *phares*. Quelques-uns, de temps en temps, jettent une belle flamme. Les phares s'appellent la Beauté, la Force, la Vertu, la Foi, l'Orgueil (!), les Ruines, la Rédemption. Chacun d'eux symbolise quelque géant de l'histoire : Moïse, David, Phidias, Homère, Prométhée, Tacite, Michel-Ange, Pie IX, Hugo, Jésus-Christ. Le pêle-mêle est au moins étrange.

M. de Larmandie a fait de *la Légende des Siècles* une étude trop constante. Il a plus de violence que de force, plus de force que de grâce, plus de sonorité que d'harmonie, plus d'éclat que de clarté, plus de

nerf que d'âme, plus de poumon que de cœur. Je choisis, pour donner une idée de ce genre croisé d'Hugo, les strophes suivantes ; je les emprunte à la pièce intitulée *le Marbre* :

Douce émanation des blancheurs sidérales,
Qui désertent, le jour, les grands cieux orphelins
Et remontent, le soir, en légères spirales
Par delà les contours des plus hauts cristallins,

Inépuisable effort des vigueurs incréées
Qui, dans le vide immense affamé d'univers,
Pêle-mêle ont jeté les mondes, les borées,
Les rires du printemps, le sanglot des hivers.

Voile du crépuscule, ô sanglante relique
De l'astre bien aimé qu'engloutissent les nuits !
Profonde rêverie, orgueil mélancolique
Des lunes promenant leurs célestes ennuis,...

La phrase continue longtemps encore, jusqu'à ce que le poète, hors d'haleine peut-être, la ferme par cette strophe :

Le voyant glorieux d'Elis et d'Olympie,
Phidias, dans le marbre altier vous incarna,
Et, courbés aux genoux de l'Immortel *impie* (?),
Tous les siècles en chœur entonnent l'hosanna !

Est-ce que Molière n'eût pas appelé tout cela du tintamarre et du brouillamini ?... J'en ai peur... Cependant il serait injuste de nier la valeur poétique de M. de Larmandie. Plus d'une fois, d'une main puissante, il a su couler dans le moule la strophe enflammée. Si j'avais un conseil à lui donner, ce serait, avant tout, de viser à la netteté et à la sobriété.

10. — M. F. Lecomte est peut-être sobre dans le récit « de la LXXXVIII^e olympiade » ; il n'est pas clair. Il faut l'œil de lynx de M^me Adam à qui les *Tablettes* sont dédiées, pour voir dans ces profondeurs. Juliette Lamber a compris, puisqu'elle a prononcé, dans une lettre à l'auteur, qu'elle trouve « très remarquable » cette « reconstitution du passé de la grande époque grecque. » La dédicace nous apprend d'ailleurs que « le sujet véritable de cette étude est l'appréciation impartiale d'une des plus grandes figures de l'ancienne Grèce : Aspasie, que la passion du parti opposé à Périclès, son époux, a diffamée, pour la postérité bien plus que pour ses contemporains. » (!!) L'introduction du principal personnage a permis à M. Lecomte d'esquisser un aperçu de la situation d'Athènes après la mort de Périclès, « qui ne m'a pas paru, dit-il expressément, sans quelque analogie avec la situation de la France après la mort de Gambetta. » Aspasie, M^me Adam, Gambetta... tout cela me laisse froid ; voyons les vers.

Cléon, « favori du peuple en ce moment », se lève de la table où il

s'est gorgé « de silphium, de cumin, et de viande » :

Il secoue avec soin les miettes d'un gâteau ;
Sur sa blanche tunique il jette un long manteau ;
Les cheveux parfumés, soigneux de son prestige,
Vers l'assemblée il part, enfin, sur un quadrige !
Un cortège l'entoure, en poussant de grands cris
Pour écarter les gens qu'il croise avec mépris,
La tête renversée entre ses deux épaules,
Il rit : « Ces fugitifs étaient vraiment bien drôles !
Dit-il. Cet hoplite, boiteux, qui se traînait
En geignant, et qu'un archer scythe malmenait...
Et ces grosses dondons de leurs bourgs échappées,
Etirant sur leurs corps leurs tuniques frippées,
Et ces... Mais on arrive au Pnyx. Ça, du maintien. »

N'est-ce pas qu'il y a dans ces vers un reflet, sinon d'Homère, du moins d'André Chénier, et que M. Lecomte méritait bien que M. Paul Bert, cet attique, écrivît une préface à son beau livre :

*Monseigneur l'Évêque d'Ylaguirre ?* — Souffrez toutefois, Monsieur, que je vous apostrophe : si vous voulez que le vers neuvième de notre citation soit correct, mettez un accent aigu sur *hoplite*... Ce n'est pas nous qui avons redoublé la consonne *p* dans *frippées*... — J'ai donné un modèle de poésie : voici un échantillon de la philosophie qui plaît à M^me^ Adam et que patronne M. Paul Bert. L'attention que vous donnerez au fond, ami lecteur, ne nuira pas au soin que vous mettrez à étudier la forme :

« Non, rien ne vient de rien. Le corps humain lui-même
S'alimente aux débris des êtres révolus ;
Tout croît, décroît et meurt ; et le cadavre sème
Le creuset des nouveaux élus.

« Mais pour un but caché tu prépares les êtres,
Le hasard n'aurait pas de ces intentions ;
Tu fais épanouir le type ; tu l'impètres
De lentes aspirations... »

« Ah ! mon Dieu ! hi, hi, hi, hi, » disait Nicole... « Monsieur, hi, hi, hi, hi... Monsieur, je vous demande pardon : mais vous êtes si drôle comme cela que je ne saurais me tenir de rire. Hi, hi, hi... »

11. — Ce n'est plus en Grèce, c'est en Judée que nous sommes avec *Ponce-Pilate*. M. Raoul Rosières ne croit pas à la divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ. Croit-il à l'existence de Dieu ?... Sans nul doute, l'œuvre de M. Renan a été son catéchisme et son bréviaire. A l'école de M. Leconte de Lisle, il a appris l'art des beaux vers et le secret des belles rimes. Voici en quelques mots le sujet du poème : — Ponce-Pilate est assis, au coucher du soleil, sur la terrasse de son palais. Il rêve en contemplant l'horizon et il écoute la musique que lui font deux esclaves. Le procurateur romain est heureux : les Juifs acceptent sa domination. Cependant, un vieillard s'avance au pied de la muraille et trouble sa rêverie. Kratès est un sage. Il a parcouru le

monde et il a vu le fond des théogonies. De ses voyages et de ses études, qu'a-t-il retiré ? cette sagesse pratique : rien n'est faux, rien n'est vrai ; oui et non ; tout est hypothèse. Il annonce au Romain l'arrivée en Palestine du Galiléen Jésus. Ce nouveau prophète ne troublera-t-il pas la sécurité de Pilate ?... Tel est le premier *Récit*. — Au second, dès l'aube, les Anciens du peuple, les Scribes et les Docteurs sont réunis chez Caïphe, le grand-prêtre. Jésus séduit les foules. C'est aujourd'hui même qu'il doit faire son entrée à Jérusalem. Le laissera-t-on pervertir la Judée ?... « Il mérite la mort ! » telle est la conclusion du débat. Kratès, que l'on a admis dans l'assemblée, se lève, proteste et s'en va. — Le troisième *Récit* nous fait assister à l'arrivée triomphale du Sauveur. Il se rend au Temple où il enseigne et où il prie. Judas le trahit. Jésus doute de son œuvre, de lui-même, de son père, et il meurt. Kratès fond en larmes.

Le plan du poème n'est pas nettement tracé : il y a aussi de la confusion dans les scènes. Quant aux vers, ils ont la blancheur du marbre ; ils en ont aussi la frigidité. J'ai admiré plus d'une fois la fermeté du regard et la sûreté de la main. La plus grave faute littéraire que je puisse reprocher à l'auteur, c'est une certaine affectation de négligence dans la coupe de l'alexandrin :

Or, pour jouir de la — fraîcheur, Ponce-Pilate,
Porteur craint du palu—damentum écarlate.
Et du grand javelot d'or, administrateur
De la Judée et de — César procurateur...

Ces défaillances sont rares. Les vers se déroulent avec ampleur et sonorité. Ils sont aussi, pour l'ordinaire, d'une clarté que n'a pas toujours le maître impeccable, M. Leconte de Lisle. Le lecteur nous saura gré d'une citation. C'est Kratès qui parle :

Au penchant du Gihon, dans une gorge inculte,
Une grotte s'ouvrait, familière aux ramiers
Et fraîche sous le cèdre épais et les palmiers
Dont l'ombrage est si doux quand le vent les agite.
J'en arrachai la ronce et dis : « Voici mon gîte ! »
Je jetai dans le val mon manteau de rhéteur,
J'enveloppai mon dos d'un sayon de pasteur.
.....
Tous mes vœux sont comblés. Maintenant je possède
Le tranquille bonheur que nul souci n'obsède.
Vos folles passions ne me tourmentent pas,
Aux arbres du ravin je cueille mes repas,
Je m'endors aux chansons du ruisseau, la ramure
Berce mes longs pensers d'arome et de murmure...

12. — Ne forcez point votre talent, dirai-je à M. Georges Leygues, vous ferez tout avec grâce. Les cordes de la *Lyre d'airain* sont trop dures pour vos doigts délicats. N'essayez pas de refaire l'*Année terrible*, ni même, comme Déroulède, de sonner du clairon ; vous n'avez pas l'haleine assez puissante : Cette strophe, par exemple, est manquée :

Ah ! qu'ils étaient beaux, tes soldats,
Dans le choc ardent des combats,
Et que *grande* était ta puissance !
Mais tu n'avais alors, ô France,
Ni fleurs d'azur dans tes cheveux,
Ni joyaux à tes bras nerveux,
Ni chaînes d'or à ta cheville :
*Tu n'étais qu'une fière fille*

Quelques pièces néanmoins ne manquent pas d'accent : *Debout !* entre autres, et *Leur but*. Il demeure toutefois que la note simple, naturelle, touchante, est la vôtre. Aussi, vos meilleurs morceaux ne sont pas dans le livre premier ; toutes ces évocations de la mythologie franque ou germaine restent, en dépit de votre habileté, de la rhétorique. Tout lecteur, au contraire, goûtera *le Chant des émigrants* et aussi *l'Alsace lointaine :*

Pourquoi jusques à mon visage
Ce flot de sang est-il monté ?
Qu'a donc ta sereine beauté,
O calme et triste paysage ?
.....
..... Monts et plaine,
Fleuve, horizons, parfum et chant,
Ciel doré des feux du couchant,
Hélas ! c'est l'Alsace lointaine !

Je donnerais la palme aux *Bergers*, si je n'avais lu *le Chêne*. Il est triste devant la maison solitaire. Plus de chansons depuis dix ans. Jeunes et vieux dorment à ses pieds.

Aussi, malgré les fleurs d'avril,
Les appels des colombes blanches,
Rien ne s'émeut plus dans ses branches,
Car le vieux chêne est en exil.

Pourtant sa tête frissonne quelquefois encore, quand le soir tombe,

Car le soir aux rouges fournaises
De feux inonde l'occident ;
Car là-bas chante dans le vent
L'Angélus des cloches françaises !

On le voit, il y a autre chose dans ce volume que des jeux d'artiste ou des caprices de clown. Après avoir brisé son *Coffret*, M. Leygnes a bien fait de monter sa lyre. Elle est d'un métal plus précieux que le cuivre et l'étain. Si je ne me trompe, c'est une composition de ruolz et d'argent ; l'argent domine.

13. — M. Adolphe Ribaux nous emporte *Vers l'idéal*. C'est une âme charmante, éprise de douceur et d'amitié. On ne peut lire ce volume, rêvé cependant plutôt que vécu, sans une vive sympathie. Cela rappelle, pour la grâce nonchalante et la beauté un peu molle, la *Jeunesse pensive* de M. Auguste Dorchain. Le style n'est pas toujours ferme, ni même poétique :

Un jour la Madeleine entra, dans Béthanie,
Chez Simon où le Christ soupait. Elle ne sut
Que pleurer, mais le Christ cependant la reçut...

La *Chanson des petits chemins*, assez originale, est d'un rythme heureux. Les deux sonnets qui servent de préface disent bien ce qu'ils veulent dire :

J'ai mis mon cœur à chaque page :
Désirs, foi, rêves attendris.
Là je pleure, là je souris,
Ici la volonté naufrage...

Je signale à M. Ribaux une mauvaise rime : *piano*, *beau*.

14. — L'auteur des *Normandises*, M. le comte de Pontgibaud, rime à merveille, cherche l'esprit et... le trouve. Cette plaquette aux belles marges est une sorte de *Décaméron*, mais où Boccace n'a rien à voir... Un Normand qui rit des Normands, la chose est curieuse...

Grand bruit dans Alençon, rumeur, scène et grabuge...

Je ne puis analyser ces contes ni les fragmenter. Qu'on les lise. Je signale à l'appendice de bons et beaux vers, solides, où Malherbe est célébré comme il faut. L'auteur se demande ce qu'il serait advenu de l'auteur de l'*Ode à Duperrier*, si Boileau n'avait pas écrit, ou si dans son histoire de la poésie,

Il eût omis ce mot charmant de lassitude,
Ce mot que d'ordinaire on garde pour la fin,
L'*enfin* qui fit Malherbe immortel ; — cet *enfin*
Qui soulage le cœur ; — cet *enfin* si superbe
Qu'on ne peut désormais séparer de Malherbe...

15. — De Malherbe à La Fontaine, à M. Vingtrinier veux-je dire, la distance est considérable. *Fabulettes :* Titre charmant. Il y a un sous-titre *: Petit recueil de fables dont quelques-unes imitées de La Fontaine.* Oui, tout simplement, comme La Fontaine *imitait* Phèdre, Esope ou Babrius. Et, croyez-le, ce n'est pas « par outrecuidance et orgueil » que M. Vingtrinier a osé « refaire ou imiter» quelques-uns des chefs-d'œuvre du bon homme, mais bien par bonté d'âme, pour se rendre aux « sollicitations » d'un éditeur de musique et d'un compositeur. *Fabulettes*, traduisez : *Chansonnettes*. Avouez, lecteur, qu'il vous tarde d'entendre un couplet. En voici deux :

Un corbeau dans un bois perché
A son bec tenait un fromage ;
Un malin renard alléché
S'approcha, tenant ce langage
(Ah ! prenez garde, Monseigneur !
Rien n'est traître comme un flatteur...)

Passons à un autre exercice :

Le chêne, un jour, dit au roseau :
« Pour vous j'accuse la nature.
Le moindre vent qui, d'aventure,
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête.
Quand mon front, au Jura pareil,
Brave les vents et le soleil,
Tout est pour vous choc et tempête... »

En vérité, j'aime mieux la manie de cet original qui s'est ingénié à figurer l'intonation que prendrait dans la bouche d'un Anglais chaque vers du fabuliste :

Le formé, no l' pai pritèze,
C'é sun tot' pitet' difeu...
.....
Oueune grénoul il voa ouenne biff!...
.....

Il n'est guère plus facile de reconnaître La Fontaine dans les « Chansonnettes » de M. Vingtrinier que dans ce *Charabia*.

16. — M. Vingtrinier chansonne La Fontaine. M. Bidault à lu Musset; il sait par cœur sans doute cette boutade charmante :

Rien n'appartient à rien, tout appartient à tous;
Il faut être ignorant comme un maître d'école
Pour se flatter de dire une seule parole
Que personne ici-bas n'ait pu dire avant nous :
C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

J'aurais beau jeu à noter les imitations. On y trouverait les *Contes*, on y trouverait *Rolla*, on y trouverait les *Nuits*, tout, jusqu'à l' « immortelle nature, » le « saule éploré » et la « mamelle gauche. » — Ce que M. Bidault n'a pas dérobé à Musset, c'est son vers, son vers franc, solide, lumineux, musical. Il y a pourtant de la verve dans ce volume ou plutôt de la fougue... M. Bidault n'est pas sans talent. Je le félicite de ses haines vigoureuses ; mais je voudrais qu'il les exprimât sans emprunter à Barbier (car ce n'est pas seulement Musset qu'il imite) ses mots crus et ses peintures brutales. — *Rien* ne peut rimer avec *lutin* (p. 121). *Écho* ne rime pas mieux avec *flambeau* (p. 155) qu'avec *coteau* (p. 8). Ce néologisme : *impréparé*, vous semblait-il bien nécessaire? Nous avions l'adjectif *lacté*; vous n'avez pu résister au désir de créer le verbe. On ne dit pas *fixer* quelqu'un (p. 8), c'est proprement une faute de français, mais bien « fixer ses yeux » sur quelqu'un ou sur quelque chose.

17. — Le docteur Aulagnier n'imite personne, que je sache. Dans l'avant-propos qui est en prose et où s'est glissée une faute de grammaire, le bon docteur nous avertit qu'ayant à poursuivre une carrière qui n'a rien de lyrique en soi ni de plaisant, il n'avait guère, dans sa prime jeunesse, taquiné la Muse. C'est un peu sur le tard, et même à

dire vrai, sur le retour, qu'il a déclaré sa flamme. Une première fois déjà, en 1882, M. Aulagnier nous avait fait, sous ce titre : *Fleur de Pensée*, ses confidences. Le *Polybiblion* en parla. C'étaient des madrigaux, des rondeaux, des quatrains, des impromptus, des acrostiches, des vers pour album. Il récidive, mais cette fois, avec des chansons. « Si les poètes, dit le chansonnier, tenaient à livrer au public tout ce qu'ils ont écrit, les lecteurs y gagneraient-ils? Ce serait souvent au moins douteux. Il est donc nécessaire de ne donner que ce que l'on croit le plus intéressant, le mieux rendu, sur une tonalité harmonieuse, se reliant à une verve gaie, parfois piquante, sans trop sortir de la retenue qu'exige la décence. » Voilà pourquoi M. Aulagnier a choisi dans le carton où dorment ses vers le volume de *Chants gaulois*. Je n'affirme pas à nos lecteurs qu'ils y trouveront « la tonalité harmonieuse » et « la verve gaie, parfois piquante... » Pour le fond, ce n'est pas l'innocence fade de Bouilly, ni les refrains grivois de Panard ou de Désaugiers, non plus le sel de Béranger.

18. — Que dirai-je de la traduction d'Homère par le docteur Froment? Voici le but que s'est proposé le courageux travailleur : Traduire le texte grec en un mot à mot fidèle jusqu'aux archaïsmes, sans rien mettre, suivant le conseil de Cervantès, et sans rien omettre; donner à la version française le charme du rythme et l'harmonie des belles rimes, en s'inspirant en même temps du mouvement et du souffle de la muse grecque ; lutter de concision avec le texte, afin de traduire, autant que possible, vers pour vers, et ainsi montrer Homère dans notre langue, comme on a montré Virgile. — C'était le vœu de La Harpe, et c'est l'idéal que s'est efforcé de réaliser M. le docteur Froment. Donnons le début de l'*Iliade* et le début de l'*Odyssée*. Voici le premier :

Muse, dis le courroux du Péléide Achille,
Fatal courroux, qui fit aux Grecs des maux par mille
Et plongea chez Pluton maints esprits vigoureux
De héros, proie aux chiens, aux oiseaux tous entre eux,
(Jupiter l'ordonnant), dès les débats qu'Atride,
Roi des rois, eut avec le divin Péléide...

Voici le second :

Muse, dis l'homme adroit qui bien longtemps erra,
Troie aux saints murs détruits : il connut, explora
Maintes cités et mœurs, souffrit beaucoup sur l'onde
Pour vivre et parvenir au retour de son monde :
Vain désir : insensés, les siens, en cas pareil,
Ayant mangé les bœufs d'Hypérion Soleil
Qui leur prit le retour, leur folie en fut cause ;
Fille de Jupiter, de ces faits aussi cause...

Docteur, vous avez traduit, je ne dis pas en quelle langue, des

centaines de vers et encore des centaines ; vous êtes un modèle de patience !

19. — M. Gabriel Mourey a pris pour épigraphe de sa plaquette cette phrase de Victor Hugo : « Ce livre est écrit beaucoup avec le rêve, un peu avec le souvenir. » Il nous semble en effet que le jeune parnassien n'a pas d'autre but que d'agencer harmonieusement des syllabes. Le sentiment et surtout la pensée viendront plustard. Toutefois, et dès maintenant, prenez garde à ce que Montaigne appelait la piperie des mots. Non plus, ne faites pas faire à la langue des tours d'acrobate :

J'ai jeté ta tendresse au vent : comme un nuage
Elle s'est dispersée *en le* ciel de mon cœur,
Et je n'ai plus en moi que la morne *hanteur*
De ton amour qui s'est éteint dans un mirage.

Ailleurs, *hantement* vous va mieux, et quand le soir *indécis* n'accroche pas la rime, vous écrivez *indécisant* (p. 64). *Mien* et *sein* ne riment pas.

Ce n'est pas de l'art, quoi que vous en pensiez, qu'un vers comme celui-ci et bien d'autres :

L'herbe croissait sur les ogives ruinées.

Du fond même, si mince qu'il soit, je dirai : *les Adagios* imitent M. Bourget ; *les Croquis rêvés*, M. Coppée ; *les Feuilles mortes*, Henri Heine.

20. — L'auteur des *Reisebilder*, depuis longtemps admiré chez nous comme prosateur, n'a que dans ces dernières années, comme poète, conquis sa place au soleil. On connaît à peine de nom cet *Intermezzo* que traduisent MM. Vaughan et Tabaraud. Ce poème fait partie du livre des *Lieder*, lequel se divise en quatre principaux recueils : *Souffrances de jeunesse*, *l'Intermezzo lyrique*, *le Retour* et *la Mer du Nord*. Poème mélancolique. « O vous qui l'ouvrez, dit le poète à la première page, vous ouvrez mon cœur. » C'est en effet une confidence douloureuse faite à voix basse, larme par larme, sang goutte à goutte. Comment traduire, surtout en vers français, ces impressions, ces frissons, ces larmes et ce sang ? Henri Heine lui-même disait un jour : « Mes poésies traduites, c'est du clair de lune empaillé. » Il nous paraît que MM. Vaughan et Tabaraud n'ont pas trop froissé cette délicatesse exquise.

21. — *Par les bois*. Ce titre n'est pas exact. C'est aussi bien la prairie et c'est la mer. Mer, prairie ou bois, la poésie est un peu vague. Le paysage demande plus de netteté dans le contour et de précision dans les couleurs. La pensée elle-même ne s'affirme pas suffisamment. Quant au sentiment, si délicat qu'il soit, il faut pourtant qu'on le *sente*. Enfin, c'est un peu toujours la même chanson ou plu-

tôt le même murmure, doux et tendre, un peu triste. Je ne dis pas que la voix ne soit agréable ; mais, à la fin, on se lasserait de « la plaintive tourterelle » elle-même, si elle ne faisait des pauses dans son roucoulement. Roucoulez, mais pas toujours.

Quelques rimes sont insuffisantes : *oubli*, *souri* ; *ravi*, *merci* ; *grande*, *descende* ; *beaux*, *mots* ; *déjà*, *là* ; etc... Ajoutez (page 57) un *s* à *amour* pour qu'il rime avec *toujours*, supprimez (page 126) l'*s* de *vents* pour qu'il rime avec *souvent*. A la page 34, il y a un vers de Brizeux. A la page 136, je trouve un vers de treize pieds.

Voilà mes critiques. Voici mes éloges : — M. Adam sait faire le vers. Il a le rythme. Son imagination est fraîche, sa voix juste. Entendons-le : il parle à sa barque :

> Glisse légèrement sur l'onde qui nous berce ;
> Glisse comme un oiseau, plus doucement encor ;
> Glisse dans les rayons du beau soleil, qui verse
> Sur la mer endormie un flot de perles d'or.

Le sonnet qui a pour titre la *Maisonnette* se couronne d'une image gracieuse :

> L'âme y devient plus pure, et les cœurs plus aimants,
> Car les petits oiseaux et les petits enfants,
> Quand le nid est étroit, sont plus près de leur mère.

*Retour au vallon* me plairait davantage s'il rappelait moins Lamartine. *Visite au sentier* rappelle trop le *Souvenir* d'Alfred de Musset. La note plus personnelle, je l'entends dans la jolie pièce : *A propos d'un insecte*.

Je supprimerais l'idylle païenne *Callirhoé* : elle n'est pas dans le ton du volume.

22. — Si j'avais commis les poésies de M. Eugène Bertin, je les jetterais au feu, non pas seulement parce qu'elles font à la morale plus d'un accroc, mais parce qu'elles sont écrites dans un piètre français. Les vers que je vais citer renseigneront mieux le lecteur que toutes mes réflexions. Le rimeur a choisi pour confident de son œuvre un aristarque à cheveux blancs :

> ... Et voici que riant : Ce sont fleurs de jeunesse,
> Me dit-il ; du printemps la première caresse
> Les a fait naître ; mais ce qu'il faudrait savoir,
> C'est si les fruits viendront, si la brise du soir
> Ne les flétrira pas, ces fleurs ; tenez, mon âge
> M'autorise et me force à tenir ce langage :
> Jeune homme, croyez-moi, brûlez ces premiers vers...

Je ne dis pas autre chose :

> Jeune homme, croyez-moi, brûlez ces premiers vers.

23. — A défaut de morale, le jeune inconnu qui signe *Quelqu'un*, a du talent.

Lecteur, je te livre ces vers,
Qui se ressentent de mon âge,
Sans m'inquiéter davantage
S'ils s'en vont droit ou de travers.

Ce petit livre, aux tons divers,
Contient même du badinage ;
Mais l'on trouve, en tournant la page,
Bien des larmes, sur le revers.

« Du badinage... » Entendez du graveleux et de l'obscène.

La pièce qui a pour titre *La Genèse et les Religions*, où se déclare non plus seulement le libertin, mais le libre-penseur, est écrite en gros vers sourds et lourds. J'y relève cette rime ineffable : *peuples*, *aveugles*, et cette phrase mélodieuse :

Se contenteront-ils de dîmes et de dons ?

*Le Départ* n'est pas moins prosaïque :

En petite tenue, à pied, le colonel
Entre. — Il jette d'abord son coup d'œil à la garde,
— Une demi-minute au plus, ce n'est pas long, —
Puis il vient nous passer la dernière revue.
— Garde à vous ! — on s'aligne, et chacun, à sa vue,
Prend la position que l'on sait...

*Le Rémouleur* ferait en musique une jolie chanson.

24. — C'est encore une œuvre d'écolier, ce frêle volume de M. Flauraud : *Juvenilia*. Talent sympathique, pur, chrétien, qui cherche sa forme et qui la trouvera, je l'espère.

25 — Les *Chants du cœur*, de M. Maurice Trubert, ne sont pas vulgaires. Çà et là, le *sursùm* vous élève. Au point de vue de l'art, je mets en tête la dernière pièce du recueil, *les Bohémiens* :

Ils s'en vont ainsi, devant eux,
Au hasard de la route grise,
Ils vont où va l'oiseau frileux,
Où va la brise.

.....
Nul soleil ne les vit deux fois
Au même champ prendre leur gîte,
Nul écho ne redit leur voix
Deux jours de suite.

Et l'on trouve au fond d'un fossé,
Avant que le printemps ne vienne,
Près du bohémien trépassé
La bohémienne.

26. — M. Routhier a compris la poésie comme Lamartine dans ses *Harmonies* ou comme Laprade dans son œuvre presque entière. C'est une adoration et c'est un hymne. Les *Échos* qui résonnent au bord du Saint-Laurent, viennent d'un monde idéal. Si la versification était plus souple et moins mêlée de prosaïsmes, cet ouvrage, tout embaumé de Jésus-Christ et de l'Église, tout plein de la patrie canadienne, de

la patrie française et de la famille, serait véritablement délicieux. Il y a trop de vers comme ceux-ci, — je les emprunte à la pièce intitulée *la Tentation* :

De ce nouvel Adam comment donc triompher ?
Découvrir sa faiblesse est-il chose possible ?
Satan marcha moins vite et se prit à penser :
« Si l'homme pénitent est lui-même invincible,
Quel sera mon pouvoir si cet être est divin ?
Allons, il faut de suite éclaircir ce mystère ;
Par les sens ou l'orgueil je n'ai jamais en vain
Tenté de perdre une âme en cette pauvre terre. »

M. Routhier réussit mieux, ce me semble, dans la strophe lyrique que dans la narration.

27. — Quelles aimables fleurs, disais-je dans mon dernier compte rendu, on pourrait cueillir dans le jardin de nos poètes et déposer au pied de la Crèche ! Or, quelques jours après, une main amie m'apportait tout un volume de poésies consacrées à l'Enfant Jésus. Tout un volume, plutôt une gerbe. Il n'y a pas seulement des lis et des roses, il y a des épis de froment, il y a même des raisins : moissons et vendanges.

M. l'abbé Bonnel est vraiment poète. Il a du cœur et de l'imagination. Il a le sourire. Même, quand il veut s'en donner la peine, il est artiste. Non pas, Dieu merci, que jamais il cristallise, à force de travail, la pensée ou le sentiment ; mais il a le culte de la forme. — Les strophes de *Jésus et Marie* sont chantantes. On en ferait en musique un délicieux Noël. Le premier couplet serait le refrain. *L'Ami du bon Dieu* est un fabliau charmant. *Où va mon âme* est une perle, au jugement de M. de Pontmartin.

Où va sur les flots la nacelle ?
Au port
La vague agitée, où va-t-elle ?
Au bord.

Où va le parfum de la rose ?
Au ciel.
L'active abeille qui s'y pose ?
Au miel...

Un grammairien pourrait chicaner le poète sur cet *y*... Nous avons mieux à faire. Voici la dernière strophe :

Où vont pourpre et noble oriflamme ?
Au roi.
Et mon âme, ô Jésus, mon âme ?
A Toi !

De tout le volume, s'il me fallait extraire une pièce pour une anthologie, c'est peut-être *le Gâteau de maïs* que je choisirais. Cela est allègre, frétillant, sémillant, combien naïf ! et d'un trait sûr. — Il

neige. Les oiseaux cherchent un abri et ils ont faim. L'étable de Bethléem est ouverte.

Entrez, petits oiseaux, entrez,
Votre retraite est bien choisie...
Les vieux murs sont tous délabrés,
Pourtant, petits oiseaux, entrez :
Largement vous y trouverez,
Comme en un grenier, votre vie.
Entrez, petits oiseaux, entrez,
Votre retraite est bien choisie.

Ils entrent. Saint Joseph leur émiette sur le berceau de l'Enfant Jésus un gâteau de maïs.

Vite, comme dans la forêt,
Vole, vole la bande entière.
Ils vont et viennent ; l'on dirait
Qu'ils s'ébattent dans la forêt.
Bien habile qui leur tiendrait
Mil ou maïs sur la litière !
Vite, comme dans la fôret,
Vole, vole la bande entière.

Quand les oiseaux se sont repus, le soleil se lève, la neige fond ; l'étable retentit de leurs bruits d'ailes et de leurs chansons. Saint Joseph les congédie. Au moment de s'envoler, le doux et pieux poète leur donne un bon conseil :

Si j'étais vous, je resterais,
Petits oiseaux, sous l'humble chaume ;
Loin des vallons et des forêts,
Si j'étais vous, je resterais.
Près de Jésus, plus ne voudrais,
Fussé-je roi, de mon royaume.
Si j'étais vous, je resterais,
Petits oiseaux, sous l'humble chaume.

Si tout l'ouvrage n'a pas ces belles rimes et cette souplesse, il a du moins toujours et partout la même grâce, la même piété, le même arome.

28. — Les *Rimes françaises* d'une Alsacienne ont trouvé le chemin des cœurs : cette quatrième édition en est la preuve. M^me^ Ernst a transcrit, non sans fierté, à la première page de son petit volume, quelques lignes d'une lettre qu'elle a reçue de M. Émile Augier. « J'ai lu vos beaux vers et les ai communiqués à mon neveu Déroulède : ils nous ont arraché des larmes patriotiques. » Ce n'est pas que le style rayonne de splendeurs nouvelles, ni que le souffle soit puissant : mais le cœur est là. Je détache un sonnet : *La Carmélite lorraine*. Pendant la guerre, un officier de la garde prussienne, dont les journaux de Meurthe-et-Moselle donnèrent le nom, le baron Sprieger, lequel occupait le château de la Tour, près Nancy, se permit de prendre la jeune fille de la maison par la taille. M^lle^ Blanche de la Tour saisit un couteau et étendit

roide mort l'insolent vainqueur. Arrêtée, elle obtint sa grâce par l'intervention du général en chef et entra au Carmel :

Après tant de vaillants morts pour notre pays,
Faut-il une victime encore à l'hécatombe ?
Qu'une vierge, au Carmel, agonise et succombe !
Française, ton bras sûr ne nous a pas trahis.

Sur ces brigands du Nord qui nous ont envahis,
Ton crime glorieux, héroïne, retombe.
Pourquoi t'ensevelir vivante en cette tombe ?
Pourquoi te punis-tu de les avoir haïs ?

Un d'entre eux, un des chefs, sur ta blancheur de neige
Osa porter sa main brutale et sacrilège !
Mais l'acier d'un couteau comme un éclair a lui,

Glaive saint de l'honneur et de la délivrance !
Et la vierge vengée, en te vengeant, ô France !
Après l'avoir tué, va prier Dieu pour lui.

29. — J'ai la bonne fortune de finir, comme j'ai commencé, par un maître chanteur. Alfred de Vigny prend place dans la collection des classiques de la librairie Lemerre. Relisons son œuvre. Pour plus d'un ce sera peut-être une révélation.

Alfred de Vigny revendiquait hautement (et c'était justice : on ne l'a pas assez remarqué) son droit d'aînesse dans la poésie contemporaine. Les fragments d'André Chénier que publièrent, avant Latouche, Chateaubriand dans *le Génie du Christianisme*, et Millevoye à la suite de ses propres poésies, lui révélèrent la forme qu'il cherchait. Qu'est-ce autre chose, en effet, que *la Dryade*, *Symétha*, *la Somnambule*, sinon des idylles sur le mode du *Malade* et de *Myrto la Tarentine?* Vigny, en attendant la lyre d'ivoire ou le plectre d'or, se contentait de la flûte de buis. Mais bientôt s'ouvre pour lui une veine plus large, plus pure, plus personnelle surtout. S'il est vrai qu'Homère ne lui apparut jamais que dans le miroir d'André Chénier, il but directement au torrent de Cédron, aux sources bibliques. *Le Déluge*, *Moïse*, *Eloa*, *la Colère de Samson*, *le Mont des Oliviers*, et d'autres poèmes encore, portent sa marque irréfragable, sa signature authentique. Entre ceux de sa « volée », comme dirait le vieil Estienne Pasquier, il n'est aucun poète qui soit moins dans la tradition ; il n'en est aucun qui soit plus lui-même. Contemporain par ses débuts de Lamartine et de Victor Hugo, distinguez-vous sur leur visage quelque trait de ressemblance? Assurément, dans les essais poétiques dont est semé la *Correspondance* de Lamartine, un œil clairvoyant peut remarquer, au milieu d'inévitables tâtonnements, des idées d'art inquiètes, quelque chose comme des battements d'ailes ; mais l'essor est encore loin. Ce sont des élégies et pièces galantes, joliment versifiées, dans le genre de Bertin et de Parny, ou des épîtres dans le ton d'Horace

(le ton moyen), mais d'Horace imité par quelqu'un qui a lu Voltaire ; ce sont enfin des ébauches de tragédies où résonne, à défaut d'autres qualités, l'euphonie racinienne. Il est certain qu'avant les *Méditations* il n'y a pas rupture entre Lamartine et ses devanciers. Sainte-Beuve va plus loin. Telle méditation, dit-il, *la Retraite* par exemple, ressemble assez bien à quelque belle épître du dix-huitième siècle. « Millevoye, plus fort, aurait écrit quelques-unes des plus légères pièces de ce premier recueil ; Fontanes aurait pu faire pressentir quelques tons de ces accords. » (*Portraits contemporains*, t. II, p. 61, édit. de 1876.)

Tout de même, les *Odes* de Victor Hugo, si hors du commun qu'elles soient, ne font, dans leur dessin correct, que continuer la tradition classique. Pour Alfred de Vigny, à part les imitations voulues et dont nous avons dit un mot, c'est en vain que vous lui chercherez des ancêtres; nulle part vous ne trouverez trace d'une filiation directe.

A quoi comparer, chez les poètes antérieurs, le *Déluge*, ce drame mystique tout ensemble et réel, d'une intensité si poignante ? L'artiste déploie les plus riches couleurs de son imagination, en tons suaves d'abord, quand il décrit la terre dans la fleur de sa nouveauté, *novitas tum florida mundi*, puis, brutalement, à coups de pinceau larges et noirs et sillonnés de foudre, quand il fait mugir tous les vents et trembler les montagnes. Seul, et plus tard, M. Leconte de Lisle peindra cet universel écroulement en vers non moins grandioses, mais plus matériels.

Des cimes de l'Horeb, un couple humain assiste, éperdu, à cette formidable marée qui va submerger le globe. Au matin du quarantième jour, Sarah se reprend à l'espérance :

..... « Emmanuel,
« Avons-nous obtenu la clémence du ciel ?
« J'aperçois dans l'azur la colombe qui passe,
« Elle porte un rameau : Dieu nous a-t-il fait grâce ? »

Emmanuel répond en secouant la tête :

« La colombe est passée et ne vient pas à nous. »

Cependant le flot roule et monte. La jeune fille s'écrie, pleine d'épouvante :

« Emmanuel, la mer a touché mes genoux !... »

Puis, le dialogue continue, navrant sur les lèvres de la jeune fille qui ne voit que la mort, — calme, doux, résigné, dans la bouche d'Emmanuel qui entrevoit le ciel :

Longtemps sur l'eau croissante élevant ses deux mains,
Il soutenait Sarah par les flots poursuivie ;
Mais lorsqu'il eut perdu sa force avec la vie,
Par le ciel et la mer le monde fut rempli ;
Et l'arc-en-ciel brilla, tout étant accompli.

Encore une fois, ou je m'abuse étrangement, ou tout ceci (conception, composition et style) est absolument en dehors des sentiers battus et d'une incontestable nouveauté.

*Moïse* est une création plus puissante encore et non moins originale peut-être. Sauf Michel-Ange, jamais artiste n'a dressé sur un socle de marbre plus fière et plus mâle figure. Sans doute ce n'est point le Moïse de la tradition hébraïque, ce grand homme dans la voix duquel Bossuet entendait Dieu lui-même. C'est un Moïse plus humain, plus abordable pour ainsi parler, et, si je l'ose dire, moderne. Quelle tristesse dans sa voix quand il se plaint à Jéhovah de l'isolement où l'a réduit sa grandeur! Quelle éloquente amertume dans l'expression de ses regrets et quel dégoût de la gloire dans cette majesté accablée! Oh! oui, le poids des soleils est lourd sur cette tête blanche qui aspire au tombeau!...

> Hélas! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
> Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!...

Pour entendre sur les maux inséparables de la suprême grandeur de plus profonds gémissements, il faut remonter à Sophocle dans *Œdipe-Roi* et à Corneille dans le monologue d'Auguste.

Je ne dis rien du merveilleux tableau qui encadre la montagne sainte et le prophète entre le vaste champ des tribus d'Israël prosternées dans la poussière et les radieuses perspectives de la terre, de la mer et du ciel. Ces vers amples, ces vers sonores auxquels la précision géographique n'enlève rien de leur étendue, me paraissent sans exemple dans la poésie descriptive antérieure à *Moïse*.

*Eloa ou la sœur des anges, mystère*, est un poème d'une forme aussi parfaite, mais d'une nouveauté plus étrange. En deux mots voici le sujet : — Jésus a versé une larme sur son ami Lazare. Les anges la recueillent dans une coupe de diamant et la portent aux pieds de Dieu. Le Tout-Puissant la regarde ; ce regard la féconde. De l'urne s'élève une forme blanche, un ange, l'ange de la pitié, Eloa. Un jour ses compagnons célestes lui racontent la révolte de Lucifer et son châtiment. Eloa se trouble, s'émeut : il y a donc quelque part un malheureux !... Dès lors elle devient rêveuse, elle vit à l'écart, elle vole à travers les mondes inconnus à la recherche de son frère maudit. Elle l'aperçoit

> Comme un cygne endormi qui, seul, loin de la rive,
> Livre son aile blanche à l'onde fugitive...
> Le jeune homme inconnu mollement s'appuyait
> Sur ce lit de vapeur qui sous ses bras fuyait...

La voix du tentateur s'élève, douce et triste :

> « D'où viens-tu, belle archange ? où vas-tu ?... »

Eloa l'entend ; Eloa l'écoute :

«... Descends jusqu'à moi, car je ne puis monter... »

Hélas ! elle descend... Il l'entraîne aux enfers...

Assurément, et même en dehors de certains détails d'une beauté troublante, la donnée de ce poème est dangereuse. Puisque Eloa devait faillir, c'est une inconvenance presque sacrilège que de la faire naître d'une larme divine. Les personnages, anges des deux sexes, flottent sur un fond vague, dans je ne sais qu'elle région vaporeuse de l'éther ; peut-être les contours sont-ils trop indécis. Quant à la forme proprement littéraire, elle faisait l'admiration de Sainte-Beuve : « Pour arriver, disait-il, à ce vêtement complet et chaste et transparent, que de veilles, on le conçoit ! que de tissus essayés ! que de broderies quittées et reprises ! Oh ! non, jamais le vieillard que Térence appelle *Celui qui se tourmente lui-même* ne se rongeait d'autant de soucis et de pâleur, que, dans ses efforts silencieux vers le beau, cette pudique et jalouse muse. »

Ce poème abonde en comparaisons magnifiques, en tableaux gracieux ou superbes, en vers d'un jet sublime. Je regrette de ne pouvoir citer.

Pour donner une idée complète du talent d'Alfred de Vigny, il faudrait maintenant parler de son ouvrage posthume, *les Destinées*. Ce recueil n'est pas indigne de l'auteur d'*Eloa*, et même, au jugement de M. Nisard, *la Colère de Samson* va de pair avec les chefs-d'œuvre. Malheureusement, l'inspiration générale de ce volume appelle nos réserves les plus graves. Dieu n'est plus la Providence. La grâce divine a été vaincue par le destin aveugle et sourd. Le Christ est toujours en agonie ; c'est en vain qu'il appelle son Père. Il n'entend que Judas et, à travers les branches des oliviers, il le voit rôder avec sa torche. Puisque le Créateur abandonne sa créature,

Le juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité.

Dans une pièce des *Destinées*, celle-là même qui termine l'œuvre et la couronne, *l'Esprit pur*, Alfred de Vigny, de son propre ciseau, s'est taillé dans le Paros sans tache un socle de marbre et une statue. Il évoque en vers superbes et qui résonnent comme une fanfare héroïque, une diane cornélienne, la lignée glorieuse de ses ancêtres, et aussitôt il les replonge dans la poudre de leurs sépulcres :

C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre ;
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi...
Seul, et dernier anneau de deux chaînes brisées,
Je reste...

Et il se promet une gloire immortelle :

Flots d'amis renaissants ! puissent mes destinées
Vous amener à moi de dix en dix années,
Attentifs à mon œuvre, et pour moi c'est assez.

Hélas! le noble vœu du poète, son ferme espoir, ne s'est pas réalisé. L'auteur d'*Eloa*, de *Dolorida*, le chevalier-trouvère qui avait fait passer dans ses vers, comme un frisson, l'accent triste du cor « au fond des bois, » est rentré dans sa « tour d'ivoire. » Seule, une chère élite le va visiter, celle à qui ne déplaît point une fierté plaintive et stoïque tout ensemble, un peu de chimère dans le talent, l'effort pourle vider de matière, pour spiritualiser le style et donner au vers tantôt les reflets doux et changeants de l'opale, tantôt l'éclat solide et froid du diamant, cette élite en un mot qui aime le rare, le délicat, le pur et l'exquis. Ne croyez pas cependant que la gloire d'Alfred de Vigny soit à jamais éteinte. Quand auront disparu ces comètes échevelées, ces météores, fusées volantes, qui jettent le trouble dans le monde céleste, elle se rallumera parmi les astres blancs et doux de la voie lactée, au firmament purifié, dans le voisinage d'une étoile de première grandeur qui, elle aussi, en ce moment, subit une éclipse profonde, un peu au-dessous, mais à côté de Lamartine.

JEAN DAVRANCHES.

---

## OUVRAGES D'INSTRUCTION RELIGIEUSE & DE PIÉTÉ

1. *Le Catholicisme et la Raison*, ou *Théologie de l'esprit*, par l'abbé FÉLIX LENOIR. Paris, Palmé, 1883. in-12 de XIII-346 p. Prix : 3 fr. — 2. *Etude de la Religion* : Petits traités offerts à ses paroissiens, par M. l'abbé MÉRIT, curé de Saint-Pierre de Saumur. 2e édition. Saumur, Godet, 1884, in-12 de 34 pages chacun. Prix : 50 centimes l'un. — 3. *Sommaire de la doctrine catholique*, ou *Tableaux synoptiques pour servir aux instructions paroissiales et aux Catéchismes de Persévérance*. par l'Auteur des *Paillettes d'Or*. Avignon, Aubanel, 1881, 2 vol. in-16 oblong de XV-224 et 416 p. Prix : 2 fr. et 3 fr. 75 le vol. (Il y a une édition in-8 à 6 fr.). — 4. *Une Retraite au Carmel, Exercices de dix jours pour des religieuses*, par le R. P. L. LESCŒUR, prêtre de l'Oratoire. Paris, Oudin, 1883, in-12 de VII-654 p. Prix : 3 fr. 50. — 5. *Allocutions et discours d'un Pasteur aux Ouvriers de sa paroisse, à l'occasion de fêtes spéciales et de réunions diverses*, par l'abbé Ed. CAVAILLÈS, curé de Graissessac (Hérault). 1re partie. Paris, Martin et Audier, 1883, in-4 de 170 p. Prix : 3 fr. 50. — 6. *Les joies, les douleurs et les gloires de Jesus et de sa Mère. Nouveau Mois de Marie*, par le chanoine HERBET, auteur de l'*Imitation méditée*, 3e édition. Lille et Tournai, Société de Saint-Augustin, 1884, in-18 de V-420 p. Prix : 2 fr. — 7. *La Grande Bête*, par MARTINENGO, prêtre lazariste. Nice, Orphelinat de Saint-Pierre, 1883 ; Paris, Josse, in-32 de 134 p. Prix : 30 c. — 8. *La Queue de la Grande Bête*, par le même, *ibid.* 1884, in-32 de 110 p. Prix : 30 c. 9. L'*Esprit de Jésus dans ses mystères, d'après les saints et les auteurs approuvés*, par l'Auteur des *Petites Fleurs*. Paris, Vic, 1884, in-12 de 312 p. Prix : 2 fr. 50. — 10. *La Vie chrétienne apprise au pensionnat pour être pratiquée et enseignée dans le monde*, par Mme D'OCHANCOURT. Paris, Tolra, 1884, in-18 de XX-266 p. Prix : 2 fr. — 11. *La Vie de sainte Thérèse méditée*, par AUGUSTIN LARGENT, prêtre de l'Oratoire, professeur à l'Ecole supérieure de Théologie de Paris. Paris, Sauton, 1884, gr. in-18 de III-339 p. Prix : 2 fr. 50. — 12. *La Perfection sacerdotale*, ou *Application de l'Eucharistie à la Vie du prêtre, d'après les saints Docteurs*, par M. l'abbé GÉRARDIN, Missionnaire Apostolique. Paris, Œuvre de Saint-Paul, 1883, in-12 de XVII-352 p. Prix : 3 fr. — 13. *Le Quart d'heure pour le Saint-Sacrement*, par l'abbé G. ALLÈGRE, Aumônier à Boulogne. Paris, Roger et Chernoviz, 1884, in-12 de VIII-510 p. Prix : 3 fr. 50. — 14. *Le Secret de la Sainteté d'après saint François de Sales et le P. Crasset*, par l'Auteur des *Petites Fleurs*. Paris, Vic, 1884, in-12 de VIII-364 p. Prix : 2 fr. — 15. *San Millan presbitero secular* : Respuesta al libro del P. Fr. Toribio Minguella, por d. VICENTE DE LA FUENTE. Madrid, Dubrull, 1883, in-12 de 85 p. Prix : 1 fr. — 16. *Santa Teresa de Jesus y la critica racionalista*,

por el Doctor don JUAN MAURA, lectoral de la Santa Iglesia de Mallorca. Palma, 1883, in-8 de 174 p. — 17. *Le chrétien méditant aux pieds de Jésus-Christ sur ses principaux devoirs*, par le P. X. GAUTRELET, de la Compagnie de Jésus. Nancy, Chevallier, 1884, in-18 de 256 p. Prix : 1 fr. 25. — 18. *La Communion des fidèles pendant la Messe*. Mémoire présenté au Congrès Eucharistique de Liège par dom GÉRARD VAN CALOEN, de l'Abbaye de Maredsous. Lille et Tournai, Société de Saint-Augustin, 1884, in-12 de 47 p. 2e édition. Prix : 60 cent. — 19, *Le plus beau de tous les livres* ou *le Crucifix*, par un Père Oblat de Turin. Marseille, Oratoire de Saint-Léon, 1884, in-32 de 95 p. Prix : 50 cent. — 20. *La simplicité dans l'Oraison*, par l'Auteur des *Petites Fleurs*. Paris, Vic, 1884, in-32 de 103 p. Prix : 35 cent. — 21. *Méthode pour réciter le chapelet en méditant les mystères du Rosaire*, par M. l'abbé R. TURCAN, Supérieur du Grand Séminaire de Séez Séez, Montauzé, 1884, in-18 de 15 p. Prix : 25 cent. — 22. *Exercice du Chemin de la Croix*, par le R. P. NOURY, de la Compagnie de Jésus. Paris, Josse, 1884, in-32 de 64 p. Prix : 60 cent. — 23. *Petites Fleurs*, ou *Extraits de la doctrine et de la vie des saints et des auteurs approuvés*. Paris, Vic, 1883, in-32 de 384 p. Prix : 1 fr. 25.

1. — M. l'abbé Félix Lenoir est l'auteur d'*Etudes d'apologétique contemporaine*, dont le *Catholicisme et la Raison*, ou *Théologie de l'esprit*, forme le second volume. Le premier s'occupait des voies du cœur : marche indiquée par Pascal, et qui se justifie d'elle-même, le cœur étant, à tout prendre, la partie vivante et féconde de l'être humain. On ne se convertit guère en lisant des syllogismes. Et pourtant le raisonnement est indispensable, car il tient à la constitution même de l'homme, et, quand il n'a pas le premier abaissé les barrières, il intervient comme maître pour dire que cela est bien et pour les empêcher de se relever. Saint Paul l'a dit : *Rationabile obsequium vestrum*. Notre auteur s'appliquera à faire ressortir cette démonstration fondamentale, la plus saisissante pour qui raisonne droit, et qui consiste à faire toucher du doigt l'accord naturel et parfait de l'âme avec la foi. L'idée n'est point nouvelle, et il n'importe qu'elle le soit ; le mérite est de la bien présenter. M. l'abbé Lenoir l'a entrepris, et avec succès. Sa diction est bonne, ses arguments solides (encore qu'ils eussent gagné parfois à être plus condensés), sa marche ferme et régulière. Il y a d'ailleurs du souffle dans ces pages. — « Je n'ai pas ici directement en vue les sophistes, espèce d'hommes, dit Châteaubriand, qu'il est impossible de convaincre, parce qu'ils ont toujours tort. Je m'adresse plutôt au monde qu'ils égarent. Ce monde, trop nombreux, hélas ! n'est pas retenu en dehors de la religion par les arguments scientifiques de ceux qui prétendent lui en imposer. Qu'il y ait une exposition doctrinale du positivisme ou du matérialisme, peu lui importe ; il ne s'en occupe pas. Mais, s'il a peu de goût pour l'étalage scientifique des prétendus représentants de la science moderne, il sait parfaitement en deviner et en retenir les conclusions, et il dit volontiers avec eux, et même plus fort qu'eux : Il n'y a pas de Dieu ; l'homme n'a point d'âme ; la religion n'a par conséquent aucun fondement, et le but de la vie est de se procurer toutes les jouissances possibles. C'est le matérialisme et le positivisme pratiques qui trouvent leur raison d'être dans la dépravation de l'esprit et les passions du cœur. »

(p. VII). Ainsi que l'observe M. de Champagny, depuis plus d'un siècle, il y a des professeurs de négation, délégués par l'incrédulité publique pour lui fournir des arguments et lui construire un abri. Ces arguments ont peine à tenir debout, et cet abri n'est que de la paille. Voilà ce qu'il ne faut cesser de répéter, de démontrer ; et cela est vraiment si facile qu'on y peut convier les plus humbles bonnes volontés. En tout cas, dire, redire, frapper sans cesse et partout où la lutte s'éveille, afin d'empêcher le repos ou la prescription de l'erreur. — Analysons brièvement le livre de M. l'abbé Lenoir. Il se compose de dix chapitres, où l'écrivain établit, d'abord, que l'homme, religieux par nature, éprouve le triple besoin d'un culte, d'une révélation, d'une autorité spirituelle. Privé de ce triple secours, il se débat dans le vide et ne se sent point en complète possession de lui-même. Or, si l'on jette un coup d'œil sur les religions positives, on constate aisément le parfait accord du dogme catholique avec la raison ; les objections prétendues scientifiques le confirment au lieu de l'obscurcir ; comme aussi l'histoire générale du monde est inexplicable si la religion chrétienne n'est pas vraie. Si vous prenez les meilleurs sentiments de l'âme humaine, le catholicisme leur répond admirablement ; tout s'y trouve en harmonie exacte et parfaite. A cet endroit, nous nous arrêterons en contemplation devant l'incomparable beauté de la morale évangélique, beauté dont aucun autre système philosophique ne saurait approcher. Elle embrasse à la fois l'intelligence et le cœur de l'homme, elle entraîne sa volonté vers le bien, la chasteté, la charité, toutes les vertus. De là son action merveilleuse sur la société. Le catholicisme produit la seule union possible des esprits ; il a transformé le droit ancien, barbare et oppressif, par un droit nouveau, empreint du respect de l'homme, de douceur et d'humanité ; toutes les questions sociales, il en a la solution certaine : famille, liberté, législation ; par ses religieux et ses religieuses, voués à une vie plus haute, il pourvoit au service de l'éducation, de la douleur, de l'abandon, de la vieillesse, de la maladie ; il est l'universel bienfaiteur. — Les chapitres suivants sont plus intéressants encore : vitalité de la religion contre le temps, les affaiblissements personnels et les persécutions extérieures ; merveille des origines, splendeur miraculeuse du fondateur, victoires toujours renouvelées sur la rage ou la politique des ennemis. Or, de tout cela s'échappe la plus triomphante, la plus irréfutable démonstration de la divinité du Catholicisme.

2. — Un ecclésiastique distingué de Paris, M. l'abbé Cognat, curé de Notre-Dame-des-Champs, adresse depuis plusieurs années à ses paroissiens des instructions écrites qui ont été bien accueillies. La même pensée sollicite le zèle de M. l'abbé Mérit, curé de Saint-Pierre de Saumur. « Dès mon arrivée en cette paroisse, dit-il, je conçus le

désir d'aller vous donner chez vous l'enseignement religieux qu'un si grand nombre ne vient plus recevoir à l'église, et de remplir ainsi envers vous tous mon premier devoir de pasteur. » De là les trois opuscules indiqués plus haut, et dont le but général est de combattre cette ignorance des choses de la foi qui engendre l'indifférence, et qui est infiniment plus répandu que l'impiété proprement dite. On ne sait pas, et l'on se perd à l'aveugle. « Souvenez-vous que l'indifférence est une forme de blasphème, et non la moins répugnante au cœur de Dieu. » (p. v.) Il convient donc de reprendre à fond cette instruction et d'établir d'abord les principes ; les conséquences viendront ensuite d'elles-mêmes. D'où le premier traité, *Existence de Dieu.* Cette existence, la malice des sectaires, autant que le sentiment invincible de la responsabilité des actes personnels, a essayé de l'obscurcir, puis de la nier. Sur quelles raisons ? Cela fait pitié ; cela contredit le bon sens, la pensée philosophique, l'instinct naturel, l'universelle tradition, les besoins dominants de l'humanité. Ici, les objections sont absolument puériles, et tous les systèmes d'athéisme sonnent creux ; pas un ne soutient dix minutes d'examen sérieux et de discussion présentable. De ce point nous passons à l'*immortalité de l'âme*, base de toute morale, point de départ, cause et raison d'être de toute vertu. Et comme la spiritualité de l'âme se démontre aisément ! Nécessairement en sort l'immortalité. Le vénérable auteur ne se lance ni dans les théories abstraites ni dans les arguments théologiques : il sait à qui il parle ! — Mais si l'âme est immortelle, elle a sa loi propre, qui la dispose, la dirige vers sa destinée et l'y conduit sûrement. Cette loi, rattachant la créature à sa fin, la *reliant* à son principe, c'est la *religion* (*religare*). La nécessité de la religion forme le troisième traité. Le quatrième devient apologétique et fera voir que, loin d'abjurer la raison, comme on nous en accuse, nous faisons d'elle le plus rigoureux et le plus noble usage : *Notre foi est raisonnable.* Ce point amène d'heureux développements ; d'où la fausse science, les phrases boursouflées, le néocriticisme et le fameux *progrès* ne se tirent que mémorablement meurtris. — Ces brochures, vivement menées, écrites avec une simplicité de bon goût, sont à recommander à ceux qui s'occupent de propagande chrétienne et de guérison du mal ambiant.

3. — L'auteur des *Paillettes d'Or*, M. l'abbé Sylvain, d'Avignon, est assurément l'un des écrivains religieux de ce temps qui ont compté le plus de succès légitimes et durables. L'ouvrage qu'il nous offre, aujourd'hui achevé, *Sommaire de la doctrine catholique*, sera accueilli comme ses aînés, et il le mérite. Ce sont les catéchismes, les prônes, les instructions doctrinales, qu'envisage l'auteur. Il ne donne point des discours tout faits, mais, ce qui vaut beaucoup mieux, les divisions, les idées, les textes, pour les composer : et tout cela disposé

en tableaux synoptiques qui montrent du premier coup l'ensemble, la suite et les détails des questions, peut-être cependant en fractionnant un peu trop. Ces deux petits volumes seront très précieux aux prêtres des paroisses, et même à ces laïques zélés qui, en ce temps de perversion, se font un devoir d'aider au ministère pastoral en enseignant la religion aux enfants. Le tome premier embrasse les traités généraux des Commandements de Dieu et de l'Église, des Conseils évangéliques, de la Conscience et du Péché ; le second, consacré au Dogme, explique le Symbole des Apôtres. On nous en promet un troisième, sur la Grâce, les Sacrements, la Prière et les Vertus. Il serait bon, sans doute, d'y ajouter les Mystères et les Fêtes : l'œuvre serait alors complète. Nombre de NN. SS. les Évêques ont approuvé le *Sommaire* et le recommandent à leur clergé. Matériaux solides et abondants, ordre parfait dans leur distribution, sûreté de la doctrine, voilà ce qu'ils y louent. « Jamais, écrit Mgr l'Archevêque d'Aix, cours complet de théologie morale ne fut présenté avec plus de précision et ne fut plus saisissable à l'œil comme à l'intelligence. » La méthode de M. l'abbé Sylvain, conseillée et pratiquée par lui, c'est d'énoncer en termes clairs et précis la vérité qu'on va développer, puis diviser avec netteté les différents aspects sous lesquels cette vérité peut s'offrir, ou les différentes parties qu'elle renferme ; en tout, se montrer clair et observateur scrupuleux de l'ordre. Avec ce livre, on n'a guère à craindre de s'en écarter. Le plan ne permet point à l'auteur de s'étendre sur les textes de l'Écriture et des Pères ; mais il les indique, particulièrement pour la Bible, et le travail qui s'ensuit pour l'orateur est, au résumé, peu de chose.

4. — En 1875, le R. P. Lescœur, de l'Oratoire, prêchait une retraite de dix jours aux Dames Carmélites de l'avenue de Saxe, à Paris. On lui demanda avec instance de publier ces instructions pour en perpétuer et en généraliser le bienfait, et c'est ce qui nous a valu le beau livre *Une Retraite au Carmel*, donné huit ans après. « Oserai-je le dire ? si le succès répond à vos désirs et aux miens, cette *Retraite*, née sous les ombres d'un cloître, ira au loin, bien au-delà de l'enceinte de vos monastères, chercher les âmes éprises de l'amour de Notre-Seigneur, et leur redire que les seules voies sûres pour aller à lui sont, dans le monde aussi bien qu'au Carmel, l'abnégation, le sacrifice, l'humilité, la croix ; elle leur fera comprendre que se renier soi-même, et tout donner à Jésus-Christ, c'est ne rien perdre, et que ce n'est pas en vain que Notre-Seigneur a promis le centuple, dès ici-bas, à quiconque aura su tout quitter, de fait ou de désir, pour s'attacher uniquement à lui (p. VI). » — Les matières ordinaires des exercices spirituels appelés *retraite* sont connues de chacun : les

grandes vérités de la religion, les fins dernières, les dangers de la vie présente, le retour sur soi-même, les prévisions d'avenir. Ces sujets ont été traités mille fois, par les plus humbles comme par les plus illustres prédicateurs ; mais leur grandeur, les immenses horizons qu'ils ouvrent les rendent inépuisables et toujours nouveaux. A l'exposition forte et vivement sentie qui ébranle il faut joindre l'onction qui touche, la piété qui émeut et entraîne. C'est ici surtout que la connaissance du cœur humain, de ses penchants, de ses ressources, de ses faiblesses et de ses énergies, est requise dans le prédicateur ; et voilà pourquoi les religieux, formés à l'école de la méditation solitaire, incessamment plongés dans les choses de l'âme et de Dieu, excellent particulièrement en ce ministère. Nous y rencontrons aujourd'hui le P. Lescœur avec tous ces avantages. C'est pendant dix jours entiers qu'il parle aux Carmélites, dans des instructions et des conférences : cette prolongation des exercices lui permet d'aborder absolument, et en détail, toutes les matières des retraites : la fin de l'homme, la mort, le péché, la grâce, le combat spirituel, la croix, l'humilité, l'obéissance, la sainte communion, le ciel ; et puis certains points particuliers qui exigent autant de délicatesse que d'observation, la réforme des défauts, l'humeur ingrate, la charité fraternelle, les petites vertus, l'amour de l'humiliation, etc. On s'aperçoit que l'orateur sait par cœur la vie de communauté. Sa diction est claire, élégante sans recherche, sa doctrine éloignée de toute exagération, les citations bien choisies et d'une application frappante, les observations fines et justes. En un mot, ce livre, médité pendant une retraite, amènera certainement des fruits très sérieux, en même temps qu'il plaira à tout esprit de bonne facture.

5. — Les prédicants de l'incrédulité ont adopté de nos jours, et même depuis longtemps déjà, une tactique nouvelle. Le siècle dernier les vit s'adresser de préférence aux esprits cultivés, appelés les *philosophes*, et qui dans ce milieu devinrent bien vite les tristes philosophâtres que nous connaissons. La corruption des sphères supérieures en résulta ; il en sortit cette armée de drôles et d'égorgeurs qui ont fait la Révolution. La décomposition sociale et morale n'allant pourtant pas assez vite au gré des ennemis de Dieu, ils ont réfléchi que l'établissement du Christianisme s'était fait par les petits, les esclaves, les ouvriers et les pauvres, et que leur marche devait être la même pour atteindre un succès définitif. De là cette action incessante et multiple contre la foi de ce qu'on nomme la classe laborieuse. Discours, brochures, histoires falsifiées, romans, associations maçonniques, voyageurs en libre-pensée (lisez *libre-faire*), tout a été mis en usage avec une ténacité et une activité singulières. Ce que le bien-vivre y a gagné, ce que la famille et la société en ont recueilli, il est

inutile de le dire : nous courons à la pourriture. C'est donc de ce côté que l'apôtre chrétien doit porter la principale défense. La morale, aujourd'hui conspuée, ne rétablira son empire que par la religion; la religion, pour refleurir, a besoin qu'on écarte de l'esprit de l'ouvrier, du commerçant, du cultivateur, un certain nombre de fausses et très funestes idées qui tous les jours leur sont insufflées par la secte. Les prédicateurs oublieront-ils cette situation ? Nous voyons qu'au contraire ils s'en préoccupent, et parmi les preuves à en donner nous citerons les *Allocutions et Discours d'un Pasteur aux Ouvriers de sa paroisse* à l'occasion de fêtes spéciales et de réunions diverses. Ce pasteur est M. l'abbé Cavaillès, curé de Graissessac, et, à ce titre, vivant pour ainsi dire au milieu de groupes ouvriers très importants : ce qui signifie qu'il connaît son monde, ses préjugés, ses instincts, ses besoins, et aussi ses qualités et le moyen de l'aborder. L'approbation épiscopale se fonde sur une appréciation à laquelle nous hésiterions à changer un mot : — « M. l'abbé Cavaillès ne conçoit pas les choses comme tout le monde. On voit qu'il s'est plus inspiré dans la réflexion et dans la contemplation de ses sujets que dans les livres divers qui en traitent. C'est pourquoi son coup d'œil est sûr, pénétrant, lumineux. De là aussi cette vivacité, cette chaleur, cette originalité d'expression qui font que sa parole, parlée et écrite, est *sui generis*. Les *Allocutions et Discours* ne sont pas d'un autre âge ; l'actualité est leur caractère dominant. Cela explique la nature et le choix des sujets, la finesse et la nouveauté des aperçus, le relief saisissant des applications morales, les allusions pleines d'ironie et de sel que l'on rencontre par-ci par-là. » — Voilà le livre bien jugé quant au genre, à la disposition et à la forme; nous n'y ajouterons ni n'en retirerons rien. — Le volume contient surtout des *allocutions* pour certaines fêtes et circonstances. Quelques-unes traitent des grandes vérités religieuses : existence de Dieu, immortalité de l'âme, Eucharistie, etc. ; les autres s'attachent aux nécessités présentes : l'ouvrier chrétien, la bonne conscience, l'ouvrier intempérant, l'amour de la patrie, les excès de l'ouvrier; la cloche, voix du cœur, voix de l'harmonie, voix de Dieu; le prêtre catholique; comparaison entre la lampe Davy et la lampe du Christ; etc. Il y a aussi quelques instructions et sermons pour l'Avent, la Dédicace des églises, la sainte Communion, le culte de Marie, Notre-Dame de Lourdes, l'Adoration perpétuelle. L'orateur n'omet pas le sujet de la fausse science, qui éblouit tant d'esprits inexpérimentés, et fournit tant de phrases captieuses à la sottise libre-penseuse. — Ce volume sera suivi d'un second, qui nous est promis : qu'il ne se fasse pas trop longtemps désirer.

6. — La dévotion du Mois de Marie est aujourd'hui établie partout;

elle donne lieu, dans les paroisses, à l'une des grandes stations de l'année, et, dans la littérature chrétienne, à une infinité de publications spéciales, dont plusieurs ont un réel mérite. Parmi celles-ci nous devons ranger le livre, déjà un peu ancien, de M. le chanoine Herbet, qui vient d'être pour la troisième fois réimprimé dans une de ces délicieuses éditions dont la Société de Saint-Augustin, de Lille, Bruges et Tournay; a inauguré la série, et qui sont tout simplement des bijoux typographiques. Le Souverain-Pontife recommandait naguère aux fidèles de s'attacher à la dévotion du Rosaire, pour conjurer le Ciel contre les maux si affreux de l'heure présente : c'est aussi ce sujet qui fait la matière de l'ouvrage que nous avons sous les yeux. M. l'abbé Herbet est fort connu pour ses précédents écrits, notamment son *Imitation méditée* : il s'y montre homme de doctrine, de piété et de bon goût, et joint à ces qualités celle d'un esprit calme, clairvoyant et pratique. Tel il apparaît dans son *Mois de Marie*, intitulé plus exactement *Mois du Rosaire*. Il y a dans ce livre trente et une lectures, embrassant la série des quinze Mystères de la Sainte Vierge, les cinq mystères joyeux, les cinq mystères douloureux, les cinq mystères glorieux, Le chapitre premier en étudie l'ensemble, et chacun des autres est consacré à l'un des mystères, avec ce détail, qu'on l'envisage d'abord en ce qui concerne Notre-Seigneur, et ensuite en ce qui regarde proprement Marie : ce qui, au résumé, donne deux chapitres pour chaque sujet. L'enseignement est solide, les applications justes. Une simple observation de détail. A la page 73, 7e jour, M. l'abbé Herbet donne *la mémoire*, la volonté et le jugement comme les facultés-maîtresses de l'âme. Cette classification est-elle juste? La mémoire n'est qu'un regard sur le passé, comme la prévision en est un sur l'avenir : mémoire et prévision sont de simples opérations de l'*intelligence*. Quant au *jugement*, le mettre en troisième ligne c'est renverser l'ordre des choses : on ne *veut* que ce que l'on connaît, et par conséquent l'acte d'intelligence, ou de jugement, précède : *Ignoti nulla cupido*. D'ailleurs, où est ici la part de la faculté *affective*, à peu près dominante dans l'homme? La *volonté* en est ordinairement le résultat. Il nous paraît donc que l'ordre vraiment philosophique est celui-ci : l'*intelligence* qui perçoit, le *cœur* qui choisit, la *volonté* qui détermine l'action dans le sens aimé. — Au lieu des histoires ordinaires en pareils livres, ici c'est l'histoire anticipée du mystère, présentée dans les livres saints sous forme de figure ou de prophétie. Cette concordance de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui fait pour ainsi dire entrer le lecteur dans les conseils de Dieu préparant la rédemption du genre humain, vient grandement en aide à la foi, et satisfait également l'intelligence et le cœur. Une prière et une résolution couronnent chaque lecture. Nous n'aurons donc que des éloges pour cet utile et pieux *Mois de Marie*.

7 et 8. — Qui n'a entendu parler de l'immense œuvre de charité entreprise, à Turin, par l'éminent prêtre don Bosco, en faveur des orphelins et des enfants abandonnés des rues ? C'est par centaines de mille qu'il faut compter les pauvres petits êtres arrachés ainsi à la misère, dans toute l'Italie, en France, dans l'Amérique du Sud. Or, les protégés de l'abbé Jean Bosco ne sont pas seulement recueillis pour échapper, dans le présent, à leur triste position ; on leur apprend un état, on les forme à un métier, on les munit pour l'avenir. De là, dans ces maisons, des ateliers de toutes sortes, et notamment des imprimeries. Le zèle éclairé du fondateur y a vu une autre source d'apostolat, et ces jeunes compositeurs sont occupés à la publication d'une bibliothèque populaire qui va s'enrichissant chaque jour. Le nombre des opuscules parus est déjà considérable ; les éditions, pour quelques-uns d'entre eux, particulièrement ceux qui sortent de la plume estimée de don Bosco lui-même, sont nombreuses en Italie. Le bien qu'ils ont produit a engagé les directeurs de l'œuvre à les répandre aussi dans les pays voisins, en France par exemple, au moyen de traductions. La *Grande Bête signalée à la jeunesse* est de cette catégorie. Cette *grande Bête*, dont M. l'abbé Martinengo trace un si laid portrait, n'est autre chose que « le respect humain ». Pages pleines de vie, rondement menées, peuplées d'exemples et de tableaux, qui se lisent avec charme et laissent dans l'âme une excellente impression. Les bibliothèques paroissiales et les écoles chrétiennes ont là un très bon petit livre, agréable, instructif, court, et d'un prix minime, qu'on peut leur recommander en toute assurance. L'acquérir, le distribuer, c'est contribuer à assainir l'atmosphère morale, livrée à tant de miasmes corrupteurs ; c'est en même temps aider efficacement l'apôtre dont la présence à Paris causait naguère parmi les catholiques une vive émotion, — La *Queue de la Grande Bête* n'est que la continuation du même sujet, avec des traits nouveaux et des considérations spéciales. Nous parlerons des autres volumes au fur et à mesure de leur apparition. Nous devons dire cependant que, outre les deux qui viennent d'être signalés, plusieurs sont mis en vente depuis quelques années : manuel de piété, histoires édifiantes, vies des saints, biographies de jeunes enfants de l'Orphelinat de Turin, une *Petite Bible morale de la jeunesse*, etc.

9. — Avec l'*Esprit de Jésus dans ses mystères*, nous entrons dans la piété proprement dite. L'auteur n'y donne presque rien de lui-même. le livre étant un recueil d'extraits des saints et des écrivains spirituels, distribués selon la suite de la vie de Notre-Seigneur. « Le tout de la religion, a dit Bossuet, et le tout de la piété, c'est Jésus-Christ. » Le chemin de la vie consiste à le méditer, à le suivre, à s'imprégner de sa doctrine et de ses exemples. S'appliquer donc à connaître le

Sauveur, à lui ressembler, à lier avec lui une sorte d'intime et continuel commerce, tel est le moyen d'acquérir et de développer ce don précieux entre tous. Après des considérations et chapitres préliminaires, qui pècheraient peut-être un peu quant à un ordre rigoureux, le lecteur trouvera ici, sur chaque mystère, la préparation du Messie, sa nativité, sa présentation au Temple, son baptême, sa prédication, ses souffrances, sa résurrection, etc., et aussi sur chacun des temps de l'année qui nous les rappelle, des citations intéressantes et pieuses des docteurs de l'Église ou des écrivains les plus estimés. La moisson est abondante. Mais pourquoi l'auteur s'est-il abstenu d'indiquer les ouvrages où il les a puisées et l'endroit où on les retrouverait, soit pour vérifier, soit pour mieux connaître les développements du contexte? Quelques notes au bas des pagés auraient suffi; le nom tout sec, c'est sans doute trop peu. A côté de saint François de Sales, de Louis de Grenade, de Bossuet, de Bourdaloue, nous entendons le P. Du Pont, Ludolphe le Chartreux, le P. Grou, saint Bonaventure, saint Bernard, le P. Crasset, Ribadeneira, M. Hamon, sainte Thérèse, le P. Alvarez de Paz, le P. Giry, le P. Monsabré, le P. Surin, l'abbé Glaire, Mgr de Ségur, et même M. L. Veuillot : étrange amalgame, dont l'ensemble néanmoins instruit, plaît et édifie.

10. — Nous ne savons à quel propos Mme d'Ochancourt fait intervenir *le pensionnat* dans le titre de son ouvrage de *la Vie chrétienne*, où il n'en est question nulle part. *La Vie chrétienne apprise au pensionnat pour être pratiquée et enseignée dans le monde :* telle est la rédaction de ce titre. Le livre est d'ailleurs bien fait, louable à tous égards, approuvé par plusieurs évêques. C'est une suite de chapitres renfermant des avis et des conseils aux jeunes personnes et aux dames sur leurs principaux devoirs religieux, depuis les exercices quotidiens jusqu'à la fréquentation des sacrements et à la retraite annuelle. Or, tout cela est sage, dignement pensé, dicté par une foi vivante. Le chapitre des *lectures* est à remarquer, parmi les autres. Guerre aux romanciers, aux poètes impies, aux journaux dégradés comme opinion ou comme morale, qui entament non seulement la vie supérieure de l'âme, mais le bon sens et le goût eux-mêmes. L'une de ces feuilles n'écrivait-elle pas dernièrement, en faisant la critique de l'un de ses compères : « Il est presque dévot, sauf qu'il ne croit pas en Dieu » ? Ces emphatiques insanités, chaque jour répétées, finissent par dégrader un esprit, et les journaux les plus bruyants, les plus répandus, les plus vantés par la secte dominante, en sont quotidiennement remplis. Mme d'Ochancourt ne néglige pas non plus ce qui concerne l'audition de la parole de Dieu, dont on se dispense si facilement en ce temps; elle insiste, à bien juste titre, sur l'assistance aux vêpres et aux complies, dont l'indifférence et la mollesse actuelles se privent de plus

en plus. Elle désire que les objets de piété, croix, chapelets, médailles, soient conservés religieusement et exposés dans les maisons où l'on fait profession d'être chrétien. En un mot, ce petit ouvrage nous a paru très bon, et digne d'aller à son adresse.

11. — Ainsi que la *Retraite de dix jours*, dont nous rendions compte plus haut, la *Vie de sainte Thérèse méditée*, du R. P. Largent, de l'Oratoire, professeur à l'École supérieure de Théologie de Paris, a été composée à la prière des Carmélites de l'Avenue de Saxe. — « Si je n'avais passé de longues heures dans des entretiens où vous me révéliez l'âme de votre Mère en croyant ne me découvrir que vos âmes, j'eusse pu vénérer sainte Thérèse et étudier sa doctrine; je n'aurais pas connu et aimé la réformatrice du Carmel comme je crois la connaître et l'aimer. Le commentaire vivant eût manqué au livre où la sainte a raconté sa vie, et n'en eût pas souligné pour moi chaque mot avec une clarté incomparable (p. I). » Nous remarquerons d'abord que ce volume est une merveille de goût et d'exécution typographique : détail qui ne nous laisse jamais indifférents. — Sainte Thérèse, sur l'injonction de son confesseur, a écrit elle-même son histoire. Un tel récit n'a rien de commun avec ces *Mémoires*, ces *Confessions*, ces *Confidences*, ces *Souvenirs*, où le désir de paraître a poussé la plume, où l'aveu manque de sincérité souvent, de modestie toujours, « où l'on ne s'accuse d'ordinaire que pour appeler sur les lèvres du lecteur l'apologie ou la louange. La réformatrice du Carmel a voulu dérouler la longue chaîne des grâces dont elle avait été l'objet; elle n'a ni dissimulé ni excusé certaines résistances que son âme, toujours pieuse d'ailleurs, opposa d'abord aux mystérieux envahissements de l'Esprit divin. Au lieu de cacher ou d'amoindrir ses manquements, de bonne foi elle les eût plutôt exagérés (p. 5). » Le récit va de la naissance de la sainte, 1515, à la fin de 1565, dix-sept ans avant sa mort, arrivée en 1582. Le P. Largent le complète d'après les historiens de Thérèse et divise ses méditations en autant de chapitres qu'elle a vécu d'années, soixante-huit. Pour le texte espagnol, il suit la traduction du P. Marcel Bouix, mais sans adopter l'orthographe hétéroclite et injustifiable qui, en français, fait écrire à celui-ci *Térèse :* comme si, selon l'usage castillan, sainte Thérèse n'avait pas mis aussi partout *Cristo*, *Tomas*, *Tecla*, *Cartagena*, *Agata*, *Felipe*, *filosofia*, *Crisostomo*, etc. Prenant donc, l'un après l'autre, chacun des faits de cette existence si pure, si belle et si féconde, l'auteur lui consacre un chapitre assez succinct où, à la suite de la citation, il place son commentaire, qui envisage principalement, cela se conçoit, ce que nous nous permettrons d'appeler l'évolution spirituelle. Ces réflexions, sobres, justes, claires, sans entraver le récit, forment comme un cours de spiritualité infiniment attrayant par sa simplicité et sa douceur.

Toutes les vertus y apparaissent à leur tour et séduisent le cœur ; d'autant mieux que l'habile et pieux écrivain se borne à exposer, sans prêcher, sans démontrer, sans exhorter. L'âme se sent gagnée par l'exposition toute seule. Composées sous une inspiration monastique ces pages nous semblent convenir excellemment aussi à toutes les conditions dans le monde, à tous les chrétiens sans exception, pourvu qu'ils aient le goût des choses de Dieu. Les affligés y trouveront adoucissement et consolation, les fervents d'admirables excitations à persévérer, les tièdes des coups de réveil précieux, les âmes d'oraison de divines jouissances, tous des lumières et de la force, car il est dit : *Exempla trahunt.*

12. — Voici maintenant pour le prêtre. Dans sa *Perfection sacerdotale*, M. l'abbé Gérardin, missionnaire apostolique, déjà connu pour quelques autres bons ouvrages, a pour but d'appliquer, d'après les saints docteurs, l'Eucharistie à la vie du ministre sacré qui a reçu le pouvoir de la produire sur l'autel. Si le lien de cette idée avec le texte du livre n'est pas toujours très sensible, l'ouvrage reste néanmoins bon et recommandable. Au fond, c'est un traité de la sanctification du prêtre ; et, de ce qu'il est fait mention des saints docteurs au titre, il ne faut pas conclure que le travail de M. l'abbé Gérardin soit une simple compilation ; la rédaction principale est bien son œuvre ; les Pères, et surtout saint Chrysostome, lui fournissent simplement des citations propres à appuyer sa doctrine et ses pensées personnelles. Quelques pièces, sous le nom d'appendice, sans être précisément des hors-d'œuvre, ne rentrent qu'indirectement, à notre sens, dans l'objet premier. Trois parties divisent la matière : l'état ecclésiastique et sa hiérarchie dans les saints ordres ; — la sanctification du prêtre ; — l'excellence et les principales fonctions du sacerdoce. Selon cette gradation, le ministre des autels repasse successivement les enseignements et les principes de vie sacerdotale qu'il reçut au séminaire : que l'état ecclésiastique est la religion par excellence et l'emporte sur l'état religieux ; qu'en conséquence il exige, pour y entrer et y demeurer dignement, une vertu plus parfaite que celle du simple religieux ; qu'on y doit conserver l'esprit des divers degrés de la cléricature par lesquels on s'est élevé à la prêtrise. Le lecteur y considère les divers défauts où peut tomber le prêtre : l'envie, la vaine gloire, l'impatience, la faiblesse de caractère, les fréquentations imprudentes, la tristesse, le découragement au milieu des difficultés et des contrariétés du ministère pastoral, qui sont si nombreuses. Ces divers points sont traités avec développement et forment chacun un article à part. Puis viennent les vertus à pratiquer : vertus théologales avant tout, conformité de la vie avec les béatitudes évangéliques, fermeté de caractère, dévotion à l'Eucharistie, joie spirituelle,

esprit de foi et d'adoration, vie cachée, simplicité, zèle, bon exemple, soin consciencieux des choses saintes et du culte, particulièrement du chant. Et les fonctions sublimes du sacerdoce, cette dignité céleste, cette source divine d'où découle dans les âmes la vie même de Dieu! Quelle puissance à l'autel! quelle magistrature incomparable au tribunal du repentir, de l'aveu et du pardon! Or, en regard de ces hauteurs divines, de cette mission surhumaine, que de responsabilités! que de devoirs envers les peuples, comme envers l'Église, comme envers la vérité à défendre, à promulguer et à propager! — Cette analyse, nécessairement incomplète, donnera néanmoins un aperçu de ce qu'on trouve dans le livre de M. l'abbé Gérardin. Non seulement il remet en mémoire l'honneur et les règles générales de la vie sérieusement sacerdotale, mais il y joint d'utiles instructions sur les nécessités spéciales de l'époque où nous vivons. C'était un aspect de la situation et des devoirs qu'on ne pouvait négliger : l'auteur y a pensé, et c'est par là qu'à bon droit il termine.

13. — M. l'abbé G. Allègre, l'un des principaux rédacteurs des excellentes *Annales de la Première-Communion et de la Persévérance* (Paris, Haton), nous arrive aujourd'hui avec un très bon volume : *Le Quart d'heure pour le Saint-Sacrement.* Un prêtre de mérite, M. l'abbé Larfeuil, donnait, il y a quelques années, *le Quart d'heure pour Dieu*, destiné aux fidèles qui allèguent leurs occupations pour se dispenser de méditer : le succès du livre prouva que l'auteur avait pourvu à un besoin réel. Nous ne sommes plus au temps où un saint François de Sales refusait de diriger la conscience de toute personne, même du monde, même de l'armée, qui ne prendrait pas l'engagement de faire chaque jour au moins une demi-heure d'oraison; à peine si l'on peut obtenir des meilleurs quelques minutes de lecture pieuse le matin et le soir. Aussi les âmes, privées d'un aliment indispensable, vont-elles partout s'affaiblissant et s'étiolant, pendant que le mal grandit et s'étale avec plus d'audace tous les jours. M. l'abbé Allègre offre donc aux chrétiens de ce temps un secours nouveau, assurément précieux. C'est auprès du tabernacle qu'il convoque ses lecteurs. Peut-être quelques-uns trouveront-ils chaque séance un peu longue et exigeant autre chose que le temps si court indiqué au titre; on eût bien fait sans doute de fractionner davantage, en vue du but envisagé. — Les matériaux du livre, la plupart morceaux textuels, sont empruntés aux auteurs qui ont le mieux écrit sur l'Eucharistie. On les a rangés, en quatre parties, sous les divisions ordinaires de la théologie : Présence réelle, Sacrifice, Communion, Culte. « Un jour, l'orage grondait terrible autour d'un monastère d'Italie. La maison sainte était ébranlée jusque dans ses fondements; il semblait que les murailles allaient s'entr'ouvrir et ensevelir sous leurs ruines ses malheureux

habitants. Saint Thomas, au milieu de l'effroi et de la panique générale, court à la chapelle, et, appuyant sa tête contre la porte du tabernacle, il reste ainsi toute la durée de l'orage dans la sérénité la plus complète. C'est également au pied du tabernacle, et le cœur appuyé sur l'Eucharistie, que les âmes chrétiennes trouvent la paix au milieu des orages de la vie » (p. VII). — Les auteurs le plus ordinairement cités dans le volume sont : Bossuet, M. Olier, Bourdaloue, Thaulère, le P. Crasset, le P. Hermann, le P. Lacordaire, le P. Caussette, Mgr Gerbet, Mgr Mermillod, Mgr Gay, Mgr Besson, Mgr de la Bouillerie, M. A. Nicolas, le P. Dalgairns, le cardinal Giraud, le P. Eymard, si dévot au Saint-Sacrement. Le livre, assez considérable, ne renferme que trente et une lectures ; ce qui montre l'étendue de chacune. Elles se terminent toutes par un certain nombre de traits eucharistiques qu'on aime à rencontrer là ; il n'y en a pas moins de cent sept au total : mine pour les catéchismes et les confréries. Le travail si pieux de M. l'abbé Allègre sera certainement goûté, et fera du bien dans les âmes.

14. — Un maître dans la vie spirituelle, le P. de Caussade, observe qu'il n'y a aucun moment où Dieu ne se présente sous l'apparence de quelque peine, de quelque obligation ou de quelque devoir. Tout ce qui se fait dans nous, autour de nous et par nous, continue-t-il, renferme et couvre son action divine. Elle est là, très réellement et très certainement présente, mais d'une presence invisible : ce qui fait que nous sommes toujours surpris, et que nous ne connaissons son opération que lorsqu'elle ne subsiste plus. Si nous percions le voile, si nous étions vigilants et attentifs, Dieu se révèlerait sans cesse à nous, et nous jouirions de son action en tout ce qui nous arrive ; à chaque chose nous dirions : *Dominus est !* — D'après le P. de Ravignan, de même que Notre-Seigneur est par sa présence réelle dans le sacrement de son amour, il est par sa volonté réelle dans chacun de nos devoirs. — Ces pensées si vraies ont inspiré l'auteur anonyme à qui nous devons *le Secret de la Sainteté d'après S. François de Sales et le P. Crasset :* petit traité qui, avant d'être ouvert, se recommande tout de suite par le mérite d'une édition de choix. Ces deux sources ne sont point, d'ailleurs, les seules auxquelles on a puisé ; plusieurs autres saints et estimés docteurs sont appelés à l'aide pour la construction de l'édifice. Suivant notre auteur, la sainteté consiste à s'unir au Sauveur par l'amour et à se former sur lui par l'imitation : tel le double et corrélatif travail de la perfection. L'expression en est simple, mais elle renferme tout. Encore faut-il y réfléchir et se tracer des règles sûres. C'est l'objet du livre, et il aboutira à engager les âmes dans la double prière *du cœur* et *des actes*. — Le recueil a trois parties. La première comprend ce qui regarde la sanctification des actions ; les

différentes intentions qui doivent animer le chrétien pour bien recevoir les sacrements, purifier sans cesse son cœur et marcher tout le long du jour en la présence de Dieu. La seconde renferme ce qui touche à la vie intérieure : principes et remèdes de nos imperfections; notions et règles de la mortification, de l'oraison, de l'union à Dieu, de l'humilité, du détachement et des autres vertus capitales. La troisième s'occupe de la contemplation, c'est-à-dire plus spécialement et plus à fond de l'union permanente avec Dieu. « Et, comme toutes ces différentes voies sont de Jésus et mènent à Jésus, nous sommes enfin amenés à le contempler lui-même en son plus beau trône de grâce, en sa virginale Mère, la glorieuse et la plus féconde manifestation de sa vie (p. VIII). » Cette rapide analyse suffit, il nous semble, pour faire apprécier *le Secret de la Sainteté*, où ce sont les meilleurs maîtres qui ont la parole en chaque point.

15. — Nous ne donnerons que quelques mots à la brochure espagnole *San Millan*, dont l'objet est tout local. M. Vincent de la Fuente, l'un des écrivains castillans du jour les plus estimés, ayant publié le tome 50e de *l'Espagne chrétienne* (*la Espana sagrada*), y consacre à saint Émilien une notice, aussitôt attaquée par le P. Thuribe Minguella, augustin récollet du monastère de la Cogolla. Le débat porte sur la véritable patrie, l'état et les reliques du saint. M. de la Fuente ne nie pas que son étude ait pu être entachée de quelques défauts secondaires, mais il maintient comme acquis : 1° que saint Émilien fut ermite d'abord, puis prêtre séculier et curé ; jamais religieux, ni par conséquent bénédictin et abbé ; 2° que le village de Berceo n'était nullement du diocèse de Tarrazon en Arragon, et qu'ainsi Émilien n'a pu être curé de Berceo ; 3° que ses reliques et son culte à Verdejo ont pour eux de plus grandes marques d'authenticité que n'en possède Cogolla, qui les revendique ; 4° que les suppositions et erreurs des religieux de Cogolla ne méritent pas la défense qu'en prend Minguella. « Ce sont là quatre conclusions nettes et décisives, que je prétends établir par une argumentation aussi brève que solide. Si je voulais suivre dans le détail mon contradicteur, c'est un volume qu'il y faudrait; et en vérité je n'ai aucune envie de pousser la lutte à ce point (p. VII). » Il suffit, nous pensons, d'indiquer le sujet du débat et la thèse de notre auteur : elle est assurément munie de preuves très sérieuses.

16. — Ne quittons pas l'Espagne sans parler d'une autre brochure, un peu plus considérable, qui nous est envoyée de Palma : *Santa Teresa de Jesus y la critica racionalista*, par le docteur don Jean Maura, chanoine théologal de l'Église de Majorque : travail couronné au concours ouvert à Salamanque le 15 octobre 1882, à l'occasion du troisième centenaire de la mort de sainte Thérèse. On se rappelle quel

éclat fut donné à ces fêtes, où parurent aussi des concurrents français, couronnés à leur tour. Le chanoine Maura, polémiste instruit et fort habile, brisé aux matières comme à la forme philosophiques, s'en prend à la critique moderne et à ses fins de non-recevoir relativement aux faits surnaturels. Les incrédules ses devanciers procédaient par plaisanteries, ricanements, négations brutales, sans se ménager même la satisfaction d'avoir articulé une raison quelconque. C'était le siècle des Voltaire et des Diderot. Aujourd'hui, l'attaque s'est faite plus décente; on a mis des gants, on s'est frisé, on a invoqué le beau langage, l'éducation meilleure, on s'est mis sur le visage une couche de science transcendante; on ne s'est plus intitulé ennemi de la foi, mais appréciateur impartial, critique sans passion, et l'on a dit aux catholiques : « Nous saluons votre action bienfaisante sur la société dans les temps anciens, mais elle serait désormais nuisible, et il y faut renoncer; l'ensemble de vos doctrines a du bon, mais cela ne soutient pas l'examen comme fond; vos saints furent gens estimables, grands même parfois, nous voyons parmi eux des penseurs, des savants et des génies, mais ils n'ont été que cela, et leurs communications surnaturelles avec un Ciel hypothétique ne sont qu'effets d'imaginations exaltées, quoique de très bonne foi. Votre docteur sainte Thérèse, par exemple, était un esprit supérieur, puissant, brillant, éblouissant si l'on veut; seulement toutes ses révélations prétendues furent des phénomènes subjectifs, où la réalité n'était pour rien. Nous admirons l'esprit, nous récusons la sainte, son mysticisme n'est qu'illusion. » C'est à ces *criticiens* que répond le vénérable théologal de Palma, et qui l'a lu conviendra qu'il triomphe entièrement. Son étude préliminaire du mysticisme en général est tout à fait fouillée, la série de ses arguments irréfutable. S'il apporte de la chaleur dans la discussion, il ne s'écarte jamais ni du sujet ni des lois de la logique. Quel meilleur éloge pourrions-nous faire de la brochure?

17. — Le R. P. Gautrelet nous a donné déjà bien des livres estimés sur différents sujets de piété; *le Chrétien méditant aux pieds de Jésus-Christ sur ses principaux devoirs*, qui vient de paraître, est destiné aux membres des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, et spécialement aux associés de l'Adoration du Saint-Sacrement. C'est toujours la même clarté d'exposition, la même tendresse de cœur, le même esprit de foi profonde, la même expérience des âmes, le même sentiment des nécessités présentes, la même direction pleine de sagesse. Livre excellent pour les lectures de l'Adoration perpétuelle, et en général pour toute personne assez bien inspirée que de repasser la série des devoirs du christianisme et des devoirs d'état. *Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour :* cela est vrai pour les individus, pour les famil-

les, pour les sociétés, dit le P. Gautrelet; Jésus est la vie des individus, la vie des familles, la vie des sociétés. Et il développe cette pensée comme base de son ouvrage. Le christianisme est la grande école du respect, de l'amour et du dévouement, et ce sont les trois choses qui font vivre les sociétés ; l'auteur veut espérer qu'elles renaîtront parmi nous, après le flot d'impiété où l'on essaie de nous submerger. Ces méditations, au nombre de douze, roulent sur les devoirs du chrétien envers Dieu, ses devoirs envers Jésus-Christ, ses devoirs envers l'Eglise, puis envers la famille, envers le prochain, envers lui-même ; et ici paraissent des sujets moins ordinairement présentés : la sanctification personnelle, le travail, le combat, les épreuves de la vie, l'apostolat qui incombe à tout fidèle. Chaque chapitre pouvant ne pas suffire pour occuper l'heure de l'adoration, on y joint l'indication d'un passage de l'*Imitation*, quatrième livre, propre à compléter l'exercice. Le volume contient, de plus, un recueil de prières dans le même esprit, tirées soit de la liturgie, soit des saints, avec traduction en vers pour les hymnes de l'Eglise. Nous ne doutons guère de l'accueil empressé qui sera fait à ce manuel, pas plus que des consolations qu'y moissonnera la piété.

18. — Un usage religieux assez récent parmi nous tendrait à prévaloir, ou du moins à se trop généraliser, dans nos paroisses et nos chapelles : celui de demander la Communion à toute heure de la matinée, en dehors de l'assistance à la Messe. Bien qu'il ne soit pas absolument contraire aux préceptes de l'Eglise, il est moins conforme à son esprit, et il en résulte parfois de sérieux inconvénients. C'est contre cette pratique que s'élevait, assurément à bon droit, dom Gérard van Caloen, bénédictin de Belgique, dans un mémoire présenté au Congrès eucharistique de Liège, et qui vient d'être imprimé pour la seconde fois. La pensée de l'auteur et son travail ont été loués par les évêques de Liège, de Bruges, de Tournay, de Namur, de Luxembourg, et par les archevêques de Cambrai et de Reims : ils offrent donc toutes les garanties d'orthodoxie. Le P. van Caloen établit, au surplus, sa thèse sur les arguments les plus irréfutables, les autorités les plus certaines, les décisions conciliaires les plus concluantes. Au point de vue théologique, il n'y a plus rien à objecter, l'auteur conservant d'ailleurs une grande modération et faisant amplement la part des circonstances et des nécessités.

19. — S'il est un livre éloquent et revêtu d'une divine autorité, c'est le Crucifix. Livre sublime entre tous, car il enseigne tout ce qui est nécessaire non seulement pour le salut, mais pour atteindre à la plus haute sainteté ; livre qui renferme tous les sermons, toutes les exhortations que l'on puisse entendre ; livre que tous sont en état de lire, même ceux qui ont la vue affaiblie, même ceux qui ignorent leurs

lettres; livre dont les paroles sont si précises, si nettes, qu'elles s'imposent à tous les regards quand on ne s'obstine pas à rester aveugle. En outre, ces mêmes paroles ont assez de force pour soumettre les esprits les plus rebelles, triompher des résistances les plus obstinées. Qui s'attache à contempler un crucifix y apprend les vertus de foi, d'espérance, de charité, d'amour du prochain, de justice, de détachement, de douceur, de patience, de religion, d'humilité, de chasteté, etc. Voilà ce que nous expose en bons termes l'opuscule *Le plus beau de tous les livres*, suivi de quelques traits historiques. L'œuvre, anonyme est due à un prêtre Oblat de Turin et a été traduite en français. Sans être un travail de premier mérite, elle fournit une lecture pieuse qui, dans certains milieux et à certaines époques de l'année, pourrait donner des fruits de solide dévotion. Brochure de propagande.

20. — Quant à celle qui a pour titre *La simplicité dans l'Oraison*, elle est un commentaire de ces mots de l'*Imitation* : « Le royaume de Dieu est en vous : tournez-vous vers lui de tout votre cœur ; laissez ce monde misérable, et votre âme trouvera le repos. » L'auteur, anonyme aussi, traite de l'oraison, qu'il juge, avec tous les maîtres spirituels, indispensable au chrétien, et qu'il voudrait faire aimer de tous en détruisant les prétextes dont on se laisse tromper pour la fuir ou la négliger. S'imaginer qu'on ne saurait méditer utilement sans un appareil compliqué de règles et de méthodes, c'est vivre dans l'erreur ; si bonnes que soient ces méthodes, elles ne sont qu'un accessoire, et l'essentiel est d'approcher son âme de Dieu afin de puiser dans le soleil éternel la lumière sur toute chose, la chaleur qui enflamme le cœur, l'impulsion qui entraîne la volonté au bien. Simplicité donc dans l'oraison, simplicité et filial abandon. L'auteur ne se borne point à nous conseiller cela de lui-même ; il fait surtout parler les guides et les écrivains spirituels les plus dignes et les plus capables de nous instruire. Il joint à l'opuscule, comme appendice, la *Méthode d'Oraison*, par demandes et par réponses, dont on se sert comme texte dans les séminaires de Saint-Sulpice.

21. — M. l'abbé Turcan, vicaire général de Sées, nous offre, en une petite piqûre, une *Méthode pour réciter le chapelet* en méditant les mystères du Rosaire, qui sont, comme on sait, au nombre de quinze. Le souverain pontife Léon XIII a recommandé de nouveau, récemment, aux fidèles du monde entier cette dévotion du Rosaire et du chapelet ; il importe qu'il soit écouté, et que cette sainte pratique s'accompagne d'une attention soutenue : le présent opuscule, court, clair, pratique, y contribuera certainement, et la foi s'y ravivera.

22. — L'*Exercice du Chemin de la Croix*, du P. Noury, de la Compagnie de Jésus, frappe tout d'abord par l'élégance et la perfection

de l'édition. C'est aussi une piqûre, que l'on met aisément dans sa poche en se rendant à l'église. Mais le fond est l'essentiel, et ici l'âme pieuse se satisfait. Aux prières pour chaque station le P. Noury a joint une instruction sur l'histoire et les avantages du Chemin de la Croix et sur les indulgences qui y sont attachées. Les prières des stations, du reste, sont nouvelles et de lui, il est à peine besoin de le dire.

23. — Terminons par les *Petites Fleurs des Saints*. L'auteur nous avise qu'il a voulu simplement recueillir, en faveur des âmes chrétiennes, parmi les œuvres des saints et des écrivains catholiques approuvés, les passages les plus propres à former comme un petit mémorial de direction spirituelle. Il l'offre aux personnes qui aspirent à la perfection, comme à celles qui seraient moins avancées dans la vie intérieure. Le volume, il faut le remarquer, n'a pas été composé comme *volume*, ni sur un plan bien arrêté en ses lignes ; il est formé de trois séries de feuilles détachées qui paraissent périodiquement. Il n'en a pas moins son mérite : car la variété imprévue des sujets ne nuit point au sérieux du détail et de l'ensemble. On y rencontre de fort belles prières et plusieurs traits historiques valant une bonne exhortation. En somme, à peu près tous les points de la doctrine, et surtout de la vie morale, passent tour à tour sous les yeux, en des méditations et des conseils très bien présentés. La table finale permet de rétablir l'ordre dans ce musée, et de trouver aisément la page dont on a besoin.

V. Postel.

---

## THÉOLOGIE

**Conférences sur la vie surnaturelle**, par l'abbé de Broglie. Paris, Poussielgue, 1878-1883, 3 vol. gr. in-18 de x-337, 543 et 317 p. — Prix : 10 fr.

L'apologétique a toujours eu dans l'Église sa raison d'être ; elle l'a éminemment dans les temps présents, et, certes, l'enseignement d'aujourd'hui lui fait large mesure. Faut-il cependant se borner à défendre contre l'ennemi les remparts de la cité ; suffit-il même d'abaisser les ponts-levis devant ceux qui hésitent et qui cherchent, et d'aplanir sous leurs pas les aspérités ou d'écarter les obstacles ? Pourquoi ne pas les guider dans la ville, leur en découvrir la majestueuse ordonnance, les inviter à en parcourir les places, à en pénétrer les palais ? Ces aspérités, ces obstacles qui arrêtent tant de visiteurs, c'est l'ignorance qui trop souvent les a semés, et c'est l'exposition franche, exacte, claire, du dogme catholique, qui les enlève.

Je ne prétends pas que tous soient tout de suite accessibles à cette

lumière qu'épanche la pure doctrine ; je crois que beaucoup d'âmes droites, d'intelligences suffisamment cultivées et suffisamment attentives profiteraient grandement à ce qu'elle leur fût distribuée sans parcimonie.

C'est bien de théologie que M. l'abbé de Broglie a entretenu ses auditeurs de la chapelle de Sainte-Valère, et qu'il entretient ceux qui voudront lire ses trois volumes de conférences. Et la théologie qu'il expose en maître nous introduit au cœur même du christianisme : elle traite de la vie surnaturelle, de la faute primitive qui nous en a fait déchoir ; des sacrements qui transmettent et entretiennent cette vie. Dans ces trois volumes, on reconnaît les habitudes scientifiques d'un esprit qui se plaît aux fines analyses, et aussi la foi courageuse qui aborde résolument les difficultés, et, sans toujours les dissiper — elles tiennent souvent à la nature bornée de notre intelligence ou aux conditions de l'épreuve terrestre, — répand assez de lumière pour porter dans les âmes, à défaut de l'intrinsèque et irrésistible évidence, la certitude et la paix. Le style enfin, un peu négligé parfois, a de rares mérites. Il peint souvent, — témoin, dans le premier volume (*septième conférence*), cette comparaison où le spectacle des hautes montagnes, avec les précipices qui se creusent à leurs pieds, et le ciel où se perdent leurs sommets, aide l'auteur à faire entendre comment, sous des contradictions apparentes, subsiste le souverain accord ou plutôt l'indivisible unité des attributs divins. Ce que j'aime surtout dans ce style, c'est sa simplicité, je dirais presque sa probité ; un tel style est le vêtement noble et décent qui recouvre la pensée, non la draperie flottante qui la pare ou qui la dissimule.

Le second volume (*L'homme avant et après la chute d'Adam*) a soulevé des critiques ; un laïque distingué, très au courant des questions théologiques, y a signalé des tendances baïanistes. M. de Broglie est cependant resté bien plus proche de Suarez qu'il ne s'est avancé du côté de Noris et de Berti, théologiens dont je goûte médiocrement les systèmes, mais auxquels Benoît XIV me défend d'infliger une note flétrissante. M. l'abbé de Broglie a répondu à son contradicteur. On peut ne pas accepter toutes ses idées et leur préférer purement et simplement la doctrine commune des scolastiques, que le P. Monsabré a naguère exposée dans la chaire de Notre-Dame ; on peut ne pas reconnaître à tous les textes allégués par M. de Broglie le sens rigoureux et l'autorité décisive qu'il leur attribue : ses conférences n'en sont pas moins un des essais les plus ingénieux et les plus satisfaisants qu'on ait tentés pour concilier les deux opinions qui, sur cette question du péché originel et de ses suites, où nous sommes tous *parties prenantes*, se partagent les catholiques. Ceux qui affirment et qui prouvent par des raisons très sérieuses que le péché d'origine n'a causé à la nature

humaine aucune altération même accidentelle, et ceux qui croient découvrir, dans l'excès de concupiscence dont souffre l'humanité, l'indice révélateur d'une catastrophe où elle aurait été enveloppée, se rencontreront sur le terrain où M. de Broglie les convie, et peut-être trouveront-ils le moyen de concilier deux opinions dont chacune, à ses yeux, représente un des aspects de la doctrine catholique.

A. Largent.

---

**Cinq années 1879-1884.** *Œuvres pastorales* de Mgr Isoard, évêque d'Annecy. Paris, Palmé, 1884, in-8 de xxx-424 p. — Prix : 5 fr. (Se vend au profit des prêtres du diocèse d'Annecy dont le traitement a été supprimé.)

Mgr Isoard est certainement l'une des figures les plus caractéristiques et les plus originales de notre épiscopat contemporain. Sa parole comme sa plume est vive, familière, éloquente, pleine d'imprévu et toujours marquée au coin de la netteté et du bon sens. Ceux qui ont lu ou entendu les magistrales conférences des Carmes et de l'Oratoire connaissent de longue date ces qualités de l'ancien auditeur de rote ; ils les retrouveront tout entières, appliquées non plus seulement à des questions dogmatiques et morales, mais aux luttes et aux difficultés de notre époque, dans les œuvres de l'évêque d'Annecy. Ce volume, qui sera suivi de beaucoup d'autres, nous l'espérons bien, est précédé d'une préface, où l'éminent prélat rappelle les principaux incidents de la persécution religieuse, depuis qu'il a pris rang dans l'épiscopat de notre pays, et montre le but vers lequel tendent les auteurs de ces mesures d'iniquité. C'est un modèle de polémique incisive et nette procédant avec une précision et une rigueur de méthode qui ne laissent nulle place aux faux-fuyants. Les documents qui composent ce volume sont distribués sous quatre chefs : 1° Vie chrétienne, vie sacerdotale ; 2° Droits et libertés de l'Église ; 3° Écoles, enseignement de la religion ; 4° Traitements supprimés.

On voit clairement, d'après ces titres, quelles ont été, durant les cinq premières années de sa vie épiscopale, les préoccupations de l'évêque d'Annecy, et sur quels terrains il a dû soutenir ou porter la lutte. Instruire ses diocésains des devoirs de la vie chrétienne et son clergé des moyens de remplir plus efficacement sa sainte mission ; défendre les droits et les libertés de l'Eglise contre l'oppression et les menaces de certains actes ou de certaines lois ; organiser l'instruction religieuse dans l'école et protéger l'enfance contre les influences délétères des lois et des méthodes d'enseignement sans Dieu qui régissent aujourd'hui l'école publique ; enfin disputer à l'arbitraire de l'Etat le pain de pauvres prêtres qu'on prétend affamer pour leur

faire oublier leur devoir : telle a été la quadruple tâche à laquelle l'évêque d'Annecy s'est courageusement voué depuis cinq ans, sans reculer devant aucune difficulté ni aucune menace, avec une énergie et un talent dont le présent volume garde de nombreux témoignages. Ce volume constitue un excellent manuel pour la lutte : ajoutons qu'il se vend au profit des prêtres du diocèse d'Annecy arbitrairement privés de leur traitement ; double attrait pour les chrétiens généreux décidés à combattre à côté de l'Eglise et à ne jamais refuser à la main qu'elle leur tend l'obole de la charité. P. TALON.

## SCIENCES ET ARTS

**L'Instruction publique en France et les Écoles américaines,** par MARIE-CASIMIR LADREYT. Paris, Hetzel, s. d., in-12 de 378 p. — Prix : 3 fr.

Ce n'est qu'en 1882 que le jury chargé de juger le concours ouvert en 1880 par M. Isaac Pereire pour les meilleurs travaux de morale et d'économie, a fait connaître sa décision. L'ouvrage que nous annonçons a obtenu un prix de 5,000 francs ; il a pour objet la comparaison des études en France et en Amérique. Après une introduction assez étendue sur l'éducation en général, sur son obligation et sa gratuité, l'auteur divise son travail en quatre parties : 1° l'*Enseignement primaire*, l'instituteur, la maison d'école, l'instruction objective et les études ; 2° *l'Enseignement supplémentaire*, à la fois *complément* de l'enseignement primaire élémentaire et *supplément* à l'enseignement secondaire, sorte de préparation à la vie des affaires. L'auteur examine ici en même temps que ce nouveau degré qu'on appelle d'ordinaire en France enseignement professionnel ou spécial, les institutions accessoires de l'École, comme cours d'adultes, écoles d'apprentis, bibliothèques et conférences. Une étude sur les écoles protectrices, c'est-à-dire destinées à tous les *réfractaires* de l'enseignement, termine cette seconde partie ; 3° *l'Enseignement secondaire* destiné tant aux filles qu'aux garçons.

L'exposition de ce qui se passe en Amérique prend, dans ce travail, la plus grande place et sert presque seule à établir les principes généraux. La comparaison avec la France est, en effet, très difficile. La situation pédagogique des deux pays est tellement différente qu'il y aura peu à profiter du travail, très consciencieux d'ailleurs, de M. Ladreyt. L'auteur a beaucoup lu les écrivains universitaires français ; il comprend bien ce qui se rapporte aux méthodes dans l'école primaire, et le tableau qu'il présente des institutions scolaires des États-Unis est certainement plus étudié que celui que M. Hippau en avait tracé il y a quinze ans. En ce qui concerne l'enseignement se-

condaire et supérieur, les indications sont par trop vagues et sommaires, et l'auteur ne paraît plus être là sur son terrain. Ce livre est plein de bonnes intentions, quoiqu'il admette trop aisément les dires de MM. Compayré et consorts. Il y a quelque courage ou quelque naïveté, quand on vante les lois et règlements nouveaux sur l'enseignement en France, a prendre pour épigraphe au lendemain de l'exécution des décrets de 1880, cette pensée de Talleyrand : « *C'est du concours et de la rivalité des efforts individuels que naîtra toujours le plus grand bien.* » S.

---

**La France et la concurrence étrangère**, par M. Ch Thierry-Mieg. Paris, Calman-Lévy, 1884, gr. in-18 de 234 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Thierry-Mieg vient de faire paraître un ouvrage indiquant les causes diverses qui ont amené la décadence de notre commerce extérieur ; affaiblissement de notre prestige national ; concurrence des nations étrangères ; grèves ; indifférence des Français pour le commerce extérieur et pour les voyages, etc. L'auteur s'élève avec juste raison contre les prétentions des ouvriers sacrifiant l'intérêt général et le leur propre à une augmentation de salaire de peu de durée obtenue au moyen de grèves incessantes. Mais il fait reposer absolument l'avenir du pays : 1° sur la grande industrie qu'il ne considère jamais comme pouvant amener ou développer le paupérisme, et qu'il déclare bien supérieure à l'agriculture ; 2° sur la liberté illimitée du commerce. En cherchant des exemples à l'étranger, M. Thierry-Mieg est amené à parler de l'Angleterre ; il décrit les splendeurs de ses villes manufacturières, tout en passant sous silence les misères dont tant de voyageurs et d'écrivains ont retracé le navrant tableau. Ajoutons que M. Thierry laisse de côté les réformes sociales revendiquées par M. le Play et son école, ainsi que cette question vitale des principes religieux sans lesquels aucune nation ne saurait grandir.

En un mot, exposé assez exact d'une partie des causes de notre décadence actuelle ; indication de palliatifs insuffisants et même dangereux, tel est l'ouvrage de M. Thierry-Mieg.

L. L.

---

**Dictionnaire de botanique**, par M. H. Baillon, avec la collaboration de plusieurs savants ; dessins de A. Faguet. Paris, Hachette, 15 fascicules gr. in-8 parus. — Prix : 5 fr. le fascicule.

C'est proprement un charme, comme disait La Fontaine, de parcourir ce bel ouvrage, où la science et l'art ont fait merveille pour captiver le lecteur. Un dictionnaire étant un simple instrument de travail, on se contente le plus souvent de le consulter ; j'ai eu la fantaisie de lire celui-ci, et j'avoue que je suis loin de m'en repentir.

M. Baillon est un savant de premier ordre et, comme botaniste, hors de pair. Il a déjà beaucoup fait pour la science, mais comme le travail est pour lui « un devoir, un honneur, une consolation et surtout une espérance, » il a voulu, en s'imposant la lourde tâche de publier un dictionnaire, faire aimer du plus grand nombre cette belle science dont il est passionnément épris, et, en lui procurant de nouveaux adeptes, contribuer à rendre à la botanique française ce premier rang qu'elle a si longtemps occupé.

Dans un travail de ce genre, dire qu'il n'y a pas un peu de compilation serait manquer d'exactitude. Le *odi profanum vulgus* d'Horace convient toujours à messieurs les savants, et ils sont loin d'avoir pour habitude de risquer la partie neuve et originale de leurs travaux dans les colonnes d'un dictionnaire ; ils la réservent pour des mémoires que les spécialistes seuls sont appelés à savourer.

Les collaborateurs de M. Baillon ont parfaitement compris qu'ils s'adressaient au grand public. Botanistes eux-mêmes et tous d'un mérite incontestable, ils n'ont donné de la science que ce qui peut être compris de tout esprit cultivé, ne fût-il pas disciple de Flore. Ils n'ont omis cependant aucune des théories chères aux spécialistes, ni aucun de ces détails qui pour eux ont tant d'intérêt. Même on ne se contente pas toujours d'exposer les faits, on discute les opinions de certains savants, comme MM. Duchartre et Van Tieghem, par exemple. Le fait-on toujours avec le calme nécessaire ? MM. de Lanessan et Tison en savent plus long que moi sur ce point.

Assurément aucun dictionnaire de botanique, surtout parmi les plus récents, ne renferme autant de mots que celui-ci. Il en est un grand nombre qui ne sont accompagnés que d'une ligne d'explication; mais il en est d'autres heureusement qui ont nécessité des articles de longue haleine qu'on ne lira pas sans profit. Je dois citer les principaux : *Absorption* (Baillon) ; *Accroissement*, *Bulbe*, *Cambium*, *Cellulaire* (Dutailly) ; *Amidon*, *Antiar*, *Composées*, *Corolle*, *Déhiscence* (Tison); *Champignons* (De Seynes) ; *Algues*, *Aliments*, *Assimilation*, *Bourgeons*, *Boutons*, *Calice*, *Chaleur*, *Chlorophylle*, *Circulation*, *Coloration* (de Lanessan). J'omets à dessein l'article de ce savant sur la *cellule* où se trouvent des phrases aussi peu scientifiques que celles-ci : « La vie n'est autre chose, en effet, qu'un ensemble de propriétés propres à certaines combinaisons chimiques de la matière, accompagnées d'un état moléculaire spécial : propriétés qui disparaissent dès que la combinaison chimique ou l'état moléculaire sont trop profondément altérés. Pour comprendre la vie et la mort, et le passage de la matière organisée de l'un à l'autre de ces états, une entité métaphysique quelconque ne nous est pas plus nécessaire qu'elle ne l'est pour expliquer les états liquide, solide ou gazeux de l'eau. »

Les dessins sans nombre qui illustrent cette magnifique publication sont de Faguet, c'est dire qu'ils sont au-dessus de tout éloge. On ne peut qu'envier le sort des savants qui ont la bonne fortune de trouver des éditeurs aussi généreusement et aussi intelligemment dévoués à la cause scientifique. On voudra bien me permettre d'ajouter que si ce dictionnaire est un véritable monument, les collaborateurs de M. Baillon travaillent avec la lenteur de nos ouvriers du moyen âge; c'est admirable, mais que cela marche lentement!

S. M. Bordes.

---

**Manuel du cultivateur de pins en Sologne**, par David Cannon. Mémoire couronné par le Comité central agricole de Sologne. Orléans, impr. Puget, 1884, in-8 de 177 p.

A la suite des incalculables désastres produits par les froids extrêmes de l'hiver 1879-1880 dans les pionadas de la Sologne dont le pin maritime constituait l'essence très dominante sinon exclusive, le comité central agricole de cette région a mis au concours l'étude des meilleurs moyens de reconstituer le domaine forestier ainsi détruit. M. David Cannon, propriétaire aux Vaux-de-Salbois (Loir-et-Cher), a été couronné pour son mémoire, dont le titre figure ci-dessus. C'est une série de monographies sur les différentes variétés de pins propres à concourir au reboisement de la Sologne, les avantages, les inconvénients de chacune d'elles, le mode de culture qui leur convient, les maladies auxquelles elles sont sujettes, leurs modes d'emploi, soit seules, soit en mélange entre elles, soit mélangées avec les essences feuillues. Le pin Sylvestre et ses variétés paraissent être définitivement les essences qui conviennent le mieux à la Sologne; si elles n'ont pas la rapidité merveilleuse de croissance du pin maritime, elles ne succombent pas, comme lui, sous l'action des gelées comme il en survient parfois dans le nord, l'est et le centre de la France. Elles sont également moins sujettes aux maladies et aux attaques des insectes. — Cet opuscule est à recommander à toutes les personnes qui s'occupent de reboisement et de repeuplements forestiers. C. Red.

---

**Les problèmes de l'esthétique contemporaine**, par M. Guyau. Paris, F. Alcan, 1884, in-8 de III-266 p. — Prix : 5 francs.

Le livre de M. Guyau a le mérite, assez rare pour un livre de pure philosophie, d'être agréable à lire. Un style aisé et clair, plein d'expressions fines et de citations heureuses, de curieuses anecdotes, de faits psychologiques singuliers bien observés et bien décrits, de traits presque poétiques, enlèvent tout aspect d'aridité à cet ouvrage. Au reste, on n'a pas, en le lisant, à s'efforcer de saisir une théorie générale, et il ne faudrait pas y chercher peut-être une solution

absolue et définitive des grands problèmes de l'esthétique. Mais toutes les idées nouvelles qui ont été émises de notre temps sur la théorie du beau, sur l'avenir de l'art en général, et sur l'art des vers en particulier, y sont l'objet d'une étude intéressante. L'auteur montre, dans cet examen, une science sérieuse et étendue. On voit qu'il a, sinon pénétré tous les mystères surnaturels de son sujet, au moins éclairci beaucoup de points intéressants touchant la nature humaine. Ses remarques ingénieuses, tantôt appuient et tantôt combattent les opinions qu'il rapporte ; le sentiment qui domine dans l'ensemble est un optimisme bienveillant. M. Guyau aime l'art moderne, tout en reconnaissant ses faiblesses et en déplorant certains de ses abaissements. Le beau lui plaît partout, et une belle pensée de Shakespeare lui agrée tout autant qu'un bon vers de Boileau. Il croit la poésie immortelle, et il pense que l'art est de tous les temps. Aussi il réfute ceux qui craignent que l'esprit démocratique, qui, à notre époque, menace de tout envahir dans notre société, n'en chasse le goût du beau ; et la science qui, aux yeux de certains philosophes, entre autres de M. Renan, semble détruire dans l'homme tout amour pour les choses de l'imagination, ne l'effraye pas, parce qu'il fait reposer l'art sur l'imitation même de la vie, et, par conséquent, sur la réalité. Enfin, il a confiance que la poésie, peut-être il est vrai, avec des transformations aussi innombrables que celles de Protée, durera autant que l'humanité. L.-M.

---

**Enseignement du chant.** — *Travaux de la commission.* — *Rapports et programmes.* Paris, imprimerie nationale, in-8 de 192 pages. — Prix : 2 fr. 50.

Ce volume, publié par le ministre de l'instruction publique, a, dit une note préliminaire, « réuni les matériaux qui ont servi au conseil supérieur de l'instruction publique pour élaborer les programmes de l'enseignement du chant dans les écoles primaires, programmes consacrés par les arrêtés des 23 juillet et 2 août 1883. » Les matériaux ainsi mis en œuvre sont les rapports demandés par le ministre à quelques personnes compétentes, professeurs et compositeurs, ce qui a dû imposer une rude besogne au conseil supérieur chargé d'en extraire la substance. Ces rapports, en effet, inspirés à coup sûr, par un zèle louable, se contredisent à peu près tous, au moins sur les moyens d'arriver au but. L'analyse, même la plus sommaire, de ces travaux, ne peut trouver place ici. Nous nous contenterons de dire un mot de leurs résultats, c'est-à-dire des programmes adoptés pour les écoles maternelles et les écoles primaires. Les prescriptions relatives aux écoles dites enfantines sont bien conçues et rationnelles. Quant aux écoles primaires, le cours élémentaire nous paraît bien réglé et à peu près conforme aux aptitudes qu'on peut demander à de

tout jeunes enfants. Mais le programme du cours moyen est un peu chargé pour l'âge auquel il correspond, surtout pour un enseignement qui n'est pas individuel. L'intonation, c'est-à-dire l'étude pratique de la gamme dans les tons majeur et mineur, modulations, armature de la clef, mesure, etc., etc., tout cela nous paraît bien touffu et bien compliqué pour quatre heures seulement de classe par semaine. La faculté laissée aux élèves de lire ou d'écrire à leur choix la musique, soit en chiffres, soit en lettres, soit en employant la notation ordinaire nous paraît une concession malheureuse à des innovations qui n'ont guère qu'un mérite de curiosité. Cette promiscuité des méthodes brouille les idées de l'écolier.

Le volume est terminé par un rapport très bien fait de M. Albert Dupaigne « sur les moyens et procédés propres à répandre le goût de la musique. » Nous y relevons un vœu auquel nous nous associons pleinement. La loi sur la propriété artistique et littéraire oppose un obstacle regrettable à l'emploi des mélodies devenues populaires dans les chants destinés à l'instruction de la jeunesse. C'est une application vraiment draconienne d'une législation juste dans son principe, mais dont il serait urgent de réprimer les exagérations et les abus, ce que demande avec raison M. Albert Dupaigne. Il est admis, dans la presse périodique ou non, que de courts emprunts, des citations ne constituant pas un ensemble ne peuvent être considérés comme une contre-façon. Pourquoi ne pas admettre cette tolérance dans le domaine musical, surtout dans le domaine scolaire ? Un redressement est à désirer sur ce point. V. V.

---

## BELLES-LETTRES

**Gli humanisti o lo studio del latino e del greco nel secolo XV in Italia**, *appunti* per Giovanni Fioretto. Verone, Carlo Kayser, 1883, in-16 de 170 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. Fioretto consacre ce joli petit volume, d'un style très châtié, à l'histoire des études gréco-latines, en Italie, à l'époque de la Renaissance. C'est, dit-il, au moment où l'Italie, diminuée par le séjour de la Papauté à Avignon, sentait le besoin de ressaisir tout son vieux lustre, que quelques hommes, — et Pétrarque au premier rang, — eurent à cœur de colliger tous les restes du passé. Collections de manuscrits, de médailles, respect des ruines, etc., rien n'échappe à leur activité. Il y a dans cette avidité de science quelque chose de primesautier qui ne manque point de grandeur, si parfois cette grandeur va jusqu'à confiner au ridicule. Comment ne pas sourire en voyant cette société, chrétienne de fait et d'âme, redevenir païenne de style ? Les religieuses sont des *virgines vestales*. Les papes eux-

mêmes contribuent à ces orgies de latinité, au point de confier le soin d'écrire les annales de l'Église à ceux-là mêmes que, la veille, on poursuivait comme athées. M. Fioretto fait aussi justement observer combien le morcellement de l'Italie servit les lettrés dans leur œuvre de renaissance, comment les petits tyrans des villes et des duchés étaient désireux d'avoir auprès d'eux des érudits capables de vouer leurs noms à l'avenir ou de défendre leurs desseins et leur politique aux yeux de leurs contemporains. C'est cette même situation qui ramène les lettrés à l'étude de l'italien, qui progressait d'année en année et se préparait à lutter victorieusement contre le latin et à le supplanter dans l'usage journalier et puis officiel. Tels sont quelques-uns des points touchés par M. Fioretto, dans un livre plein de goût et d'érudition. Le goût, tel est, en effet, une des plus incontestables qualités de ce jeune écrivain, qui s'est essayé dans la nouvelle et le poème biographico-élégiaque dans un volume dédié à la mémoire d'Atto Vannucci, *Zingareide* (poemetto polimetro) e *Cuore malato* (racconto en prosa) di Oddo, pubblicati da G. Fioretto (Padova, 1884, Draghi, edit. s. p. in-16 de 124 p.). — La *Zingareide* est l'expression sincère des malechances et des misères d'un professeur, œuvre naïve, *heinienne*, et d'un naturel sans alliage. L'auteur feint d'avoir connu à l'Université de Padoue un jeune homme nommé Oddo à qui il attribue poème et nouvelle. Si le titre de l'un est discutable, celui de la seconde est très net et très précis. Dans *Cœur malade*, il s'agit en effet d'un malade chez qui l'âme est aussi atteinte que le corps. M. Fioretto annonce une suite des œuvres d'Oddo ; puisse-t-il — ce qui serait préférable, — donner une suite à ses *Humanistes*, et cette fois accompagner chaque citation latine ou grecque d'une traduction, car son livre doit pouvoir aller dans toutes les mains. Albert Savine.

---

**Obras : Los Trovadores**, par Victor Balaguer, segunda edicion. Madrid, Imprenta y fundicion de M. Tello, 1882-1883, 4 vol. in-8 de 400-408-404-322 p. — Prix : 30 pesetas.

La première édition de cet ouvrage de don Victor Balaguer (1878-1879) formait six volumes, qu'une impression plus serrée a permis de réduire à quatre, tout en y ajoutant le texte du discours prononcé à sa réception à l'Académie espagnole par l'historien catalan, au sujet des littératures régionales (basque, gallego, asturien, catalan). Don Victor Balaguer a eu surtout en vue d'écrire, pour l'Espagne, un ouvrage, de lecture facile, sur l'époque troubadouresque, qui complétât, en quelque sorte, le beau travail de Mila y Fontanals (*Trovadores en Espana*) sans être cependant l'œuvre d'un érudit de profession. Outre certaines théories discutables historiquement, on peut regretter dans cet ouvrage, comme, hélas ! dans la plupart des publications sérieuses que l'Espagne produit en plus grand nombre depuis quelques années,

le défaut à peu près absolu d'indications bibliographiques : presque jamais les sources ne sont suffisamment désignées pour qu'on puisse les retrouver aisément ; de là, pour les travailleurs, un inconvénient très grand, puisqu'ils y puisent, sans pouvoir les contrôler, les renseignements qu'ils y glanent. Les philologues et les spécialistes, tels que le baron de Tourtoulon et M. Emile Lévy, ont cependant témoigné, et de la valeur de cette publication, et de la conscience qu'y a apportée l'historien de la Catalogne, par l'attention qu'ils lui ont donnée et les citations nombreuses qu'ils en ont faites. C'était d'ailleurs la première fois que, sous forme de dictionnaire biographique, on mettait à la portée de tous tout ce que l'on a réuni de renseignements sur la vie des troubadours. Dès lors, quelques lacunes facilement explicables, — comme celle de Bermond ou Bernard Rascas, — ne diminuent pas considérablement le mérite de ce livre, où l'on pourrait signaler aussi une regrettable insuffisance de renseignements sur l'état du théâtre provençal, dont on ne peut plus, avec Fauriel, nier aujourd'hui l'existence. La *Revue des langues romanes* et quelques notes publiées ici même, d'après les recherches de MM. Chabaneau, l'abbé Guillaume, l'abbé Fazy, etc., recherches postérieures à 1878, comblent cette lacune. Somme tout, et sous bénéfice des réserves indiquées plus haut, *les Trovadores* de M. Balaguer sont appelés à rendre maints services aux provençalisants, et une traduction réduite serait sans nul doute bien accueillie par la jeunesse méridionale, dont l'attention a été attirée sur les troubadours par le mouvement félibresque.

ALBERT SAVINE.

---

**Nouvelles lettres d'Italie**, par EMILE DE LAVELEYE. Paris, Baillière, 1884, in-8 de 177 p. — Prix : 3 fr.

Le nom de l'auteur de ces lettres fait tout de suite préjuger qu'il s'y agira beaucoup plus de questions économiques, sociales et politiques que de littérature et d'arts. M. de Laveleye s'était rendu au delà des Alpes pour assister à la réunion de l'Institut de droit international ; en fait de villes, il ne parle guère que de Turin : ce qu'il cherchait, ce n'étaient ni des monuments, ni des musées, c'était surtout la conversation d'hommes d'État avec qui il pût échanger ses idées sur plus d'un problème contemporain. On trouvera donc dans ce livre des dissertations sur la démagogie, sur le suffrage universel, sur le divorce, sur bien des points dont ne s'occuperait pas un touriste ordinaire. Mais les théories de M. de Laveleye ne restent pas toujours sans contradictions. M. Minghetti le réfute plus d'une fois. On a donc là d'intéressants débats très courtoisement et spirituellement conduits. Il est une assertion que nous aurions voulu voir repousser. M. de

Laveleye prétend (p. 61) que le catholicisme est moins favorable que le protestantisme au développement et à la liberté des peuples. L'auteur, du reste, reconnaît l'importance de l'éducation religieuse ; il s'effraye, avec son ami Luzzatti, de la petite part faite à la morale de l'enseignement actuel (p. 33). Il avoue que le catholicisme a le catéchisme, mais il trouve ce livre d'une métaphysique trop haute, et il arrive à une très bizarre idée : il voudrait qu'avec les pensées d'Epictète et de Marc-Aurèle, « à défaut des enseignements plus élevés du Christ, » on fît une sorte de petit *vade mecum* du stoïcisme destiné à la jeunesse. M. de Laveleye a un faible pour l'empereur Julien et pour son conseiller Thémistius, à cause d'une parfaite définition de la liberté de conscience, définition que son maître ne paraît pas avoir beaucoup goûtée. Tout cela n'empêche pas M. de Laveleye et son ami Luzzatti d'éprouver une vraie admiration pour le dévouement et la foi d'une pauvre sœur de charité qui, à coup sûr, n'avait lu ni Epictète ni Marc-Aurèle, et dont le *vade mecum* avait été tout uniment le catéchisme.

Ces lettres d'Italie ne sont pas ennuyeuses ; elles sont bien écrites, semées de jolies descriptions, éclairées par des réflexions justes ; elles sont propres à mettre souvent le lecteur, le moins au courant des sciences économiques, au fait de questions intéressantes ; mais ce qui est à regretter, c'est parfois l'influence de vieux préjugés sur l'esprit de leur auteur. TH. P.

---

## HISTOIRE

**Vie de Mgr Faurie, vicaire apostolique du Kouy-Tchéou** (Chine), par M. l'abbé J.-H. CASTAING, chanoine honoraire de Bordeaux. Paris, Victor Lecoffre, 1884, gr. in-8 de 674 p. — Prix : 8 fr.

C'est bien le vrai type de l'apôtre des gentils que nous présente dans un important volume M. le chanoine Castaing. D'une bonne humeur inaltérable, habile à tous les métiers manuels, versé dans les sciences naturelles, d'une énergie indomptable, d'une habileté diplomatique consommée, abordant les obstacles en souriant, le vicaire apostolique du Kouy-Tchéou a fourni, en peu d'années, la carrière la mieux remplie et la plus féconde. Les épreuves ne lui ont pas manqué : pendant ses vingt-deux ans d'apostolat, il dut lutter sans trêve contre la cruauté et la duplicité chinoises ; mais rien ne put l'intimider ni lui inspirer un moment de découragement : destructions de chrétientés péniblement fondées, massacres, dévastation de la province par les rebelles musulmans et les troupes envoyées pour la défendre, martyre de ses meilleurs collaborateurs encouragé par des mandarins qui protestaient devant lui de leurs sympathies pour les chrétiens, rien ne

parvint à le rebuter. Malgré une extrême pénurie d'hommes et d'argent, il bâtissait des églises, ouvrait des orphelinats et des écoles et ne craignait pas de s'endetter pour réparer les maux de la guerre civile ; mais il ne pouvait suffire à tout, et son âme sacerdotale se désolait de ne pouvoir arracher à une mort affreuse qu'un sur cent des malheureux orphelins qui venaient frapper à sa porte. Cependant l'inépuisable charité de l'évêque et sa vaillance héroïque finirent par triompher des hostilités et des défiances ; il eut la consolation de contribuer plus efficacement que les troupes impériales à la pacification de la province et de recueillir partout des témoignages touchants de la reconnaissance publique ; il imposa le respect aux mandarins eux-mêmes, mais ne put jouir du fruit de ses efforts ; ce fut seulement après sa mort que le vicariat apostolique du Kouy-Tchéou devint un des plus florissants de l'Empire chinois. En 1869, obéissant aux ordres de ses supérieurs, il se rendit à Rome pour participer aux travaux du concile œcuménique et s'y montra partisan passionné du dogme de l'Infaillibilité. Heureux d'avoir contribué à la glorification du Saint-Siège, il retourna le plus tôt possible vers son cher troupeau; mais, épuisé par de si nombreux travaux, il succomba peu de temps après son arrivée dans sa métropole, pleuré par les païens comme par les chrétiens. Cette vie si édifiante et si instructive est parfaitement écrite par M. le chanoine Castaing, qui a eu soin de placer à la fin du volume une carte de la province du Kouy-Tchéou, dressée par Mgr Faurie lui-même ; elle présente cette particularité que les montagnes y sont représentées de profil comme sur les cartes du moyen âge.

Vte DE BIZEMONT.

---

**Mémoires et relations politiques du baron de Vitrolles**, publiés, selon le vœu de l'auteur, par EUGÈNE FORGUES. Paris, Charpentier, 1884, 2 vol. in-8 de XI-941 p. — Prix : 15 fr.

Chacun savait le rôle important joué par M. de Vitrolles au temps de la première Restauration de Louis XVIII, mais on connaissait moins les détails de cette action, qui fut décisive, et comment lui, inconnu des grands et des souverains, alla pour ainsi dire s'imposer à eux par l'énergique précision de sa volonté. M. de Vitrolles, le premier, posa la question en ses termes exacts : « Il n'y aura point de paix avec Bonaparte et il n'y aura point de France sans les Bourbons. » Aujourd'hui ces mots paraissent l'expression d'une vérité banale : il y avait cependant alors quelque intelligence à la concevoir et quelque hardiesse à la produire.

Sans doute les conversations rapportées ici entre M. de Vitrolles et M. de Stadion, M. de Nesselrode, M. de Metternich ou l'empereur

Alexandre, peuvent n'être pas exactes en toutes leurs expressions ; car il n'y eut pas là de procès-verbaux dressés par un secrétaire ; mais M. de Vitrolles a dû en conserver le sens fidèle ; et si, plus tard, il a ajouté quelque chose lorsqu'il les racontait à ses amis, ou qu'il les confiait au papier pour être mises sous les yeux de Charles X, elles n'en sont pas moins dans la situation. M. de Vitrolles ne manquait pas d'un certain amour-propre, et, de très bonne foi, il a pu exagérer l'importance de son rôle. Sans lui la Restauration se fût probablement faite, car elle était tout à fait dans la force des choses ; mais M. de Vitrolles en a hâté le moment et a ainsi rendu à la France un vrai service. Il se dégage de ce récit une nouvelle preuve de la calomnie qui fit accuser la Restauration d'avoir été imposée par l'étranger. Le contraire est l'exacte vérité. Les étrangers n'en avaient pas la pensée ; ils s'y opposèrent d'abord, et ne firent ensuite que céder à la manifestation de l'opinion redevenue royaliste.

Les épisodes curieux abondent, et l'historien aura plus d'un trait à relever. Ce qui concerne M. de Maubreuil est traité à fond. Cet extravagant a pu enlever la cassette de la Reine de Wurtemberg et attacher la croix de la Légion d'honneur à la queue de son cheval, mais personne ne pourra plus dire qu'il était un royaliste. M. de Vitrolles n'est pas un complaisant, et peu de personnes eurent le don de lui plaire : il distribue à droite et à gauche des coups de boutoir fort peu agréables pour quelques-uns. Aussi on lui rendra volontiers la pareille et on le comparera à la mouche du coche : c'est lui qui, à l'entendre, aurait tout disposé, tout pressé, tout fait. Quoi qu'il en soit, on lira ces mémoires avec grand intérêt et grand profit. Il y a là, sur le temps de la première Restauration, où M. de Vitrolles fut ministre d'Etat, et sur l'époque des Cent-Jours, des renseignements que l'on chercherait vainement ailleurs plus précis et plus attachants. Dans une brillante introduction, M. Forgues, chargé par l'auteur de publier ses mémoires, trace une biographie de l'homme d'État et expose avec élévation le rôle de la Restauration, ses services et l'ingratitude dont ils furent payés. Se connaît-on bien soi-même ? Il semble que M. de Vitrolles se soit jugé parfaitement lorsqu'en tête de ses *Mémoires* il écrivait ces paroles de Montaigne : « Qui voudra se servir de moi, qu'il me donne des affaires où il fasse besoing de vigueur et de liberté, qui aient une conduite droite et courte et encore hasardeuses ; j'y pourrai quelque chose : s'il la faut longue, subtile, laborieuse, artificielle et tortue, il fera mieux de s'adresser à quelqu'autre. » M. de Vitrolles était donc un homme de résolution et de coup de main. Il y a soixante-dix ans, en face de l'Empire et de la Révolution, il a deviné les secrètes indignations, les vœux cachés dans les cœurs ; pour le salut de la France, il a osé les dire, et la France a été sauvée

par le retour du Roi. Où pourrait se rencontrer aujourd'hui un baron de Vitrolles? C'est le mot qui, à la lecture des *Mémoires*, se présente à chaque instant sur les lèvres. H. DE L'É.

---

**Mémoires, documents et écrits divers du prince de Metternich**, publiés par son fils le prince RICHARD DE METTERNICH, classés et réunis par M. N. DE KLINCKOWSTROEM. Tome VIII. Paris, E. Plon, 1884, grand in-8 de 722 p. — Prix : 9 fr.

Le huitième volume des *Mémoires du prince de Metternich* a paru. Il sera le dernier de l'ouvrage, et une publication spéciale comprendra divers écrits émanés de l'ancien ministre. Les documents réunis ici se rapportent aux dix années de 1848 à 1858. Des extraits du *Journal* de la princesse Mélanie, auquel nous devons tant de renseignements sur la vie et les idées du prince, nous initient ici à son départ de Vienne en 1848, à son séjour à Londres, Brighton, Richmond, Bruxelles, Johannisberg, et à son retour en Autriche, jusqu'à la mort de cette femme distinguée, arrivée en 1855. Après le *Journal* de la princesse nous trouvons des lettres du prince à une de ses filles, écrites pendant la même période de temps; puis une série de lettres adressées par Metternich à divers hommes politiques, comte Buol, baron Koller, Nesselrode, cardinal Rauscher, etc... Il y a aussi des mémoires écrits sur divers sujets, par exemple sur la question allemande, des indications à Schwarzemberg sur la politique étrangère; enfin des notes inspirées à Metternich par la lecture de tel ou tel article de journal. Ces mémoires, ces lettres prouvent l'activité intellectuelle déployée par Metternich depuis sa retraite des affaires jusqu'en 1859, époque de sa mort arrivée dans sa quatre-vingt-sixième année.

Les renseignements sur notre histoire contemporaine abondent dans ces pages, où l'on sent toujours une pensée puissante, sûre d'elle-même, personnelle si l'on veut, mais dont il est évidemment utile et curieux de connaître les appréciations sur les hommes et les choses. Dès 1850, dans le mémoire sur la mission de M. de Kubeck à Francfort, la « politique utilitaire » poursuivie par la Prusse est jugée, « politique qui est l'opposé de celle basée sur des principes de droit. » Dans un entretien avec le roi de Bavière en 1850, ce dernier affirmait à Metternich, qu'allié à l'Autriche il s'opposerait à la politique fédérale qui placerait tous les pays allemands, sauf l'Autriche, sous la domination prussienne. — « Ce peuple d'enfants qui s'appellent les Français » est parfois sévèrement jugé, mais nous méritons si souvent aussi les dernières sévérités de l'histoire !

Peu d'ouvrages plus que les *Mémoires* du prince de Metternich, offrent une lecture plus agréable, non pas par le style, — évidemment très secondaire ici, — mais par l'originalité de la pensée, la richesse

des renseignements. On a toujours profit à converser avec les hommes supérieurs. Plus de 2,000 documents ont été publiés par les soins de M. le prince Richard de Metternich, heureux d'élever à la mémoire de son père un monument qui le fait bien connaître ; ses lettres nous livrent sa pensée sur chaque homme, chaque événement, avec une abondance, une précision que rarement on rencontre pour d'autres ministres. On peut écrire dorénavant en connaissance de cause une *Vie du prince de Metternich :* ce serait l'histoire de la diplomatie en Europe pendant quarante ans. H. DE L'É.

---

**Histoire de la Monarchie de Juillet**, par PAUL THUREAU-DANGIN. Paris, Plon et Nourrit, 1884, 2 vol. in-8 de VIII-458 et 438 pages. — Prix : 16 fr.

L'heure est-elle venue d'écrire l'histoire de la Monarchie de Juillet ? Sommes-nous à ce point de distance qui donne à la vue la netteté, à l'esprit la liberté et l'impartialité nécessaire ? M. Thureau-Dangin l'a pensé, et nous le pensons comme lui. Depuis cinquante ans, l'apaisement a eu le temps de se faire. Bien des préjugés ont disparu, bien des ressentiments se sont affaiblis ; bien des divisions se sont effacées. Par la volonté des princes et aussi par l'impénétrable volonté de Dieu, l'abîme creusé par la Révolution de 1830 entre les deux branches de la Maison de Bourbon, a été comblé, et le petit-fils de Louis Philippe est devenu le légitime héritier de Charles X, réunissant ainsi sur sa tête et fondant en un seul parti toutes les forces de la monarchie. Et M. Thureau-Dangin a pu dire avec raison de cette monarchie qui reste l'espoir de la France, que, comparée à celle d'hier, si elle a une difficulté de plus, elle a aussi une faiblesse de moins.

Cette faiblesse, elle éclate à toutes les pages du livre dont nous rendons compte aujourd'hui ; elle est à l'origine, elle sera encore à la fin et elle préparera la chute. Ni l'habileté politique du Roi, ni le talent des ministres, ni le dévouement des Chambres ne pourront la conjurer.

A peine la révolution de trois jours est-elle consommée, qu'un immense ébranlement se fait en France et à l'étranger. La France, qui, grâce à la sage politique extérieure de la Restauration et à la force de son principe royal, avait repris rapidement son rang à la tête de l'Europe, en est tout d'un coup déchue et semble reléguée au dernier plan. La coalition dissoute se reforme et les Puissances, bienveillantes la veille, sentant se réveiller leurs méfiances, resserrent la sainte alliance contre une nouvelle explosion révolutionnaire. A l'intérieur, nulle sécurité, le mouvement des affaires s'arrête brusquement, le commerce et l'industrie sont paralysés, la banqueroute même de l'État semble imminente, et l'ordre n'a d'autre garants que je ne sais

quel pouvoir issu de l'émeute qui siège à l'Hôtel de Ville, et ce grand enfant de La Fayette, que quarante ans auparavant Mirabeau traitait si dédaigneusement et si justement de Gilles César, et qui était demeuré en 1830 ce qu'il était en 1789. La royauté même, rétablie en faveur de la branche d'Orléans, n'avait pas ramené la confiance ; on ne croyait pas à sa durée, et on ne lui épargnait ni les menaces ni les insultes. Jamais roi, jamais famille royale ne furent plus traînés dans la boue par les journaux, les pamphlets, les caricatures, que Louis Philippe et sa famille. Le respect de toute autorité s'était évanoui, et le désordre moral était plus effrayant et plus incurable encore que le désordre matériel. Les idées les plus insensées, les théories les plus cyniques s'étalaient au grand jour et trouvaient des adeptes. La seule force capable de lutter contre ce débordement, la croyance religieuse, était suspecte aux uns, odieuse aux autres, négligée par tous, quand elle n'était pas persécutée. On avait vu un ministère laisser l'émeute saccager Saint-Germain-l'Auxerrois et piller l'Archevêché de Paris ; et le lendemain de l'attentat, ce n'était pas aux démolisseurs, c'était aux victimes qu'il avait jeté le blâme. Ce fut le triomphe de la politique du laisser-faire, représentée par M. Laffitte.

A ce jeu-là la France s'effondrait. Il fallait réagir, et le Roi eut recours à l'énergie bien connue de Casimir Périer. Celui-là personnifiait la résistance. Il accepta quoique à regret et se dévoua corps et âme à son œuvre. Homme d'action, plus peut-être qu'homme de gouvernement, mais d'une action virile et sans défaillance, il était l'homme de la situation. Grâce à une lutte incessante, secondé d'ailleurs par d'habiles lieutenants, il rendit confiance aux conservateurs affolés, refoula l'émeute, rétablit l'ordre, et, à l'extérieur, par des expéditions hardies — et pour l'une du moins plus hardies que correctes — l'expédition de Belgique et l'occupation d'Ancône, força les puissances européennes à compter de nouveau avec la puissance française. M. Thureau-Dangin a décrit avec une évidente complaisance cette grande figure de Périer. Il ne dissimule pas néanmoins ses faiblesses et en particulier sa défiance de l'influence religieuse. Quoi qu'il en soit, lorsque Périer mourut, victime de la première invasion du choléra, un grand pas avait été fait. M. Thiers écrivait triomphalement que la France était « sauvée ». Le mot était trop fort, il restait cette irrémédiable faiblesse de l'origine, si bien justement signalée par l'auteur et qui est, comme il l'a dit, « le péril et le châtiment de la Révolution. » On s'en aperçut bien au désarroi qui suivit la mort de l'énergique ministre. Il fallut le ministère du 11 octobre pour reprendre l'œuvre du ministère du 13 mars. C'étaient les hommes de doctrine qui, après un interrègne, succédaient à l'homme d'action. Peu de ministères ont eu un éclat comparable à celui-là. Il suffit de nommer

MM. de Broglie, Guizot et Thiers, ce dernier un peu dépaysé parmi les doctrinaires, mais alors d'accord avec eux.

Le récit des actes de cet illustre ministère du 11 octobre remplit le second volume de M. Thureau-Dangin, et c'est à sa chute qu'il s'arrête. C'est là que nous nous arrêterons aussi. Les limites de cet article ne nous permettent pas d'analyser plus longuement cette œuvre remarquable; elles ne nous empêcheront pas du moins de rendre hommage aux grandes qualités qui la distinguent et que nous avions signalées déjà dans les études précédentes de l'auteur : une pensée perpétuellement grave et élevée, un style sobre et clair, des tableaux saisissants, des portraits tracés de main de maître, et surtout une rare impartialité. Tout en conservant et en ne dissimulant pas ses convictions et ses sympathies, M. Thureau-Dangin s'est attaché constamment à se tenir en dehors des partis, à se dégager des préventions et des préjugés, aussi éloigné de l'enthousiasme irréfléchi que du dénigrement systématique; nous croyons qu'il y a habituellement réussi. On pourra n'être pas de son avis ; on pourra critiquer ses appréciations ; on ne mettra pas en doute sa justice ; on ne contestera pas davantage le talent de l'écrivain, ni l'intérêt du livre, ni les hautes leçons qui en ressortent et que nos gouvernants feraient bien de méditer.

M. DE LA ROCHETHIE.

---

**La Franc-Maçonnerie et la Révolution**, par LOUIS D'ESTAMPES et CLAUDIO JANNET. Avignon, Séguin; Paris, Oudin, 1884, gr. in-18 de XXXIX-507 p. — Prix: 3 fr. 50.

Tel est le titre d'un important ouvrage dû à la plume des écrivains les plus compétents en matière *anti-maçonnique*. Le résumé substantiel de l'ouvrage magistral du P. Deschamps et de M. Claudio Jannet (voir t. XXXVII, p. 438) devient désormais à la portée de tous. Il a pour préface l'Encyclique *Humanum genus*, ce qui constitue sa meilleure recommandation.

En parcourant les pages de ce consciencieux travail, revisé en entier par M. Claudio Jannet lui-même, le nombreux public qui ne peut consacrer aux études historiques qu'un temps limité connaîtra les résultats des plus importantes recherches scientifiques éclairant d'un jour instructif la question si grave et si actuelle de la *Franc-Maçonnerie*.

L'action détestable de la secte est plus particulièrement envisagée au point de vue de ses résultats en France et de son influence dans les événements intéressant directement le Saint-Siège.

Le lecteur devra recourir à l'œuvre originale s'il veut retrouver les documents émanés de la secte publiés *in extenso*.

Les titres des chapitres permettent de se reporter aux parties correspondantes des trois volumes de l'ouvrage du P. Deschamps.

Les chapitres I à III expliquent clairement : le problème de la révolution, les caractères particuliers de l'action maçonnique suivant les temps et les pays, les luttes de l'Église, la liaison de la maçonnerie et du judaïsme. Le secret de la maçonnerie et le but dernier des sectes sont démasqués (ch. V). C'est ensuite au tour de l'armée des sociétés secrètes (ch. VI). L'étude de la légende et des rituels maçonniques prépare à celle des grades jusques et y compris ceux de Rose-Croix et de chevalier Kadosch (ch. VII-VIII).

L'auteur appuie sur l'influence marquée de l'athéisme et du positivisme dans la maçonnerie (ch. VIII bis). Il explique la propagation au dix-huitième siècle de la Franc-Maçonnerie, qui est bien l'*Église de Satan* (ch. IX). Les prétendus philosophes de cette époque, les encyclopédistes, étaient tous *affiliés aux loges* dès le commencement. La destruction des Jésuites n'a été qu'une vengeance de la secte (ch. X). La Maçonnerie a joué un rôle prépondérant dans le *mouvement* dit de 1789 (ch. XI). Elle a préparé la dictature napoléonienne, puis miné sourdement l'assise monarchique jusqu'à l'explosion de 1848 (ch. XII-XIV). Les huit derniers chapitres traitent les sujets suivants : le second empire et la destruction du pouvoir temporel du Pape ; l'unification de l'Allemagne ; le travail intérieur de la Maçonnerie de 1852 à 1870 ; la République et le gouvernement maçonnique ; les loges et la persécution religieuse ; la république sociale universelle ; les nihilistes et les anarchistes ; la faiblesse des sociétés secrètes (ch. XV-XXII). On ne connaît pas assez la question maçonnique. Il faut donc l'étudier. Que chacun contribue à la vulgarisation du remarquable ouvrage dont nous indiquons seulement les données principales, et nous entendrons bientôt sonner l'heure si impatiemment attendue de la *démaçonnisat ion* de notre Patrie ! Q.

---

**Inscriptions tumulaires des onzième et douzième siècles, à Saint-Benoît-sur-Loire,** *moulage de ces monuments épigraphiques, calques annexées à cette étude*, par M. Boucher de Molandon, officier de l'instruction publique, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, membre non résidant du Comité des travaux historiques. Orléans, Herluison, libraire-éditeur, 1884, in-8 de 52 pages, avec 6 planches) (Extrait des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais.*

Dans ce *Mémoire*, le savant président de la Société archéologique de l'Orléanais a publié en fac-similé et commenté avec de nombreux détails historiques, toutes les inscriptions funéraires de Saint-Benoît-sur-Loire, des onzième et douzième siècles, dont le texte nous est parvenu, soit par les originaux encore existant d'une façon plus ou moins complète à Saint-Benoît, soit dans les manuscrits provenant de l'illustre abbaye et aujourd'hui conservés à la Bibliothèque d'Orléans.

La première de ces inscriptions (p. 11 à 23), dont l'original mutilé

est encore visible dans l'un des murs extérieurs de l'abbatiale, a conquis ces temps derniers une certaine célébrité, grâce à l'interprétation fantaisiste dont elle a été l'objet, de la part d'un archéologue habitué à résoudre les questions les plus ardues avec une facilité vertigineuse. La partie de la pierre où se trouve le nom du défunt est absolument fruste. Dans ces circonstances, l'imagination féconde de M. Grellet-Balguerie s'est donné libre carrière, et, tout fier de sa trouvaille, il a attribué l'inscription à Aimoin, le chroniqueur bien connu. (Voir le *Compte rendu du Congrès des Sociétés savantes de la Sorbonne*, 1882, et le *Bulletin du Comité des travaux historiques*, 1883.) Il y avait à cela plusieurs inconvénients, que M. Alfred Ramé ne s'est pas refusé le plaisir de relever, et principalement ceux-ci : 1° Aimoin était un prosateur, et l'épitaphe est celle d'un poète ; 2° *Aimoinus* apporterait dans le premier vers de l'inscription une énorme faute de quantité. M. Boucher de Molandon propose d'attribuer cette épitaphe à Raoul Tortaire, dont le nom *Radulphus* présente la quantité nécessaire, et dont les œuvres poétiques étaient assez célèbres aux onzième et douzième siècles, pour justifier les éloges qui lui sont adressés. Cette attribution a pour elle une très forte vraisemblance, mais M. Boucher de Molandon est le premier à nous dire qu'elle n'est pas absolument démontrée.

L'épitaphe de l'abbé Vrain (*Veranus*, †. 1085), si courte mais si curieuse dans ses allures archaïques, encastrée comme la précédente dans le mur de l'église (p. 23 à 28), et l'épitaphe de l'abbé Joserand (†. 1096), publiée convenablement dès 1838, brisée peu après au cours des travaux de restauration de l'édifice et dont M. de Molandon a eu la bonne fortune de retrouver deux fragments (p. 28 à 34), ne présentent pas de difficultés dans leur déchiffrement.

Avec l'inscription (p. 34 à 38) connue, par suite d'une vieille erreur de lecture, sous le nom de Nesgau (N ES GAU...), nous retrouvons un problème analogue à celui qui s'est posé à propos de l'inscription dite d'Aimoin, mais beaucoup plus compliqué. Le nom du défunt a disparu. La quantité, puisque l'inscription est métrique, pourra aider à le restituer. Mais il se trouve que la fin de tous les autres vers a été rongée. Le travail sera long et minutieux, et le résultat d'autant moins sûr que l'on ignore si l'inscription était en vers léonins et en distiques. M. Boucher de Molandon s'est borné à une hypothèse au sujet du nom : il lit *Gausbert*. Un seigneur, bienfaiteur de l'abbaye et un ancien abbé de Ferrières, qui vint finir ses jours à Saint-Benoit, ont porté ce nom. M. Boucher de Molandon, s'appuyant sur un texte négligé jusqu'à lui, penche pour ce dernier. Au surplus, il laisse à son collègue, M. Baillet, le soin de faire une étude spéciale du monument. Nous avons eu le plaisir d'entendre au dernier congrès des sociétés

savantes le très remarquable travail de M. Baillet. Il a conclu en faveur de Gausbert de Ferrières. (Voir le *Journal officiel* du 18 avril 1884, p. 2095, et le Bulletin du Comité des travaux historiques, section d'archéologie, 1884, pag. 174-175.)

Ici se termine la série des monuments encore existants, et dont M. Boucher de Molandon a pu exécuter des moulages. A la suite (p. 38 à 44), il publie deux épitaphes des onzième et douzième siècles (celle de l'abbé Gauzlin, † 1029 ou 1030, et celle de l'abbé Simon, † 1107) et une du treizième siècle (celle de l'abbé Hélie, † 1285), dont le texte avait été heureusement recueilli avant le désastre de 1793. Le travail se termine par une note (trop courte à notre avis), sur le monument du roi Philippe Ier, que l'on peut voir encore dans l'église de Saint-Benoît-sur-Loire (p. 45), et par la publication de deux textes, en majeure partie inédits, relatifs aux abbés Vrain et Gauzlin (p. 49-50).

Comme tout ce qui sort de la plume du vénérable érudit orléanais, l'étude sur les inscriptions tumulaires de Saint-Benoît-sur-Loire est rédigée avec le plus grand soin. Le commentaire historique en est aussi complet que possible. Les fac-similés sont excellents. Nous regrettons cependant que l'analyse comparative des caractères employés dans ces inscriptions ait été totalement laissée de côté. Le rapprochement paléographique des monuments à nom disparu avec les monuments à personnage certain, eût pu confirmer ou infirmer l'attribution à Raoul Tortaire et à Gausbert. D'autre part, n'y avait-il pas à propos de ces inscriptions une question intéressante à résoudre ? L'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire a été un foyer intellectuel et artistique d'une magnifique activité aux onzième et douzième siècles. Les moines de Fleury ont été dans bien des cas des novateurs, ou tout au moins des indépendants. Leur église a été construite absolument en dehors des habitudes courantes à cette époque dans la région. (Nous n'avons pas besoin de rappeler les judicieuses observations de M. Anthyme Saint-Paul à ce sujet). L'épigraphie des moines de Fleury présente-t-elle les mêmes caractères d'originalité et d'indépendance que leur architecture ? Cela eût été curieux à examiner, et il nous semble que cette comparaison des inscriptions de Saint-Benoît avec les autres de la même époque aurait recommandé encore davantage le beau et consciencieux travail de M. Boucher de Molandon à tous ceux qui s'intéressent à nos antiquités nationales. J. BERTHELÉ.

---

**L'épiscopat de Massillon**, *d'après des documents inédits, suivi de sa correspondance*, par l'abbé BLAMPIGNON, docteur en théologie et docteur ès-lettres, ancien professeur de philosophie au lycée d'Angoulême, professeur à la Sorbonne. Paris, Plon, 1884, in-18 de II-373 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. l'abbé Blampignon — tout le monde le sait — a publié en 1879

l'histoire de la jeunesse et des prédications de Massillon. Ce travail, où le résultat de recherches nouvelles était présenté sous une forme excellente, obtint le plus favorable accueil, et l'on en attendait impatiemment la suite. Le volume actuel complète le volume d'il y a cinq ans et, comme il l'égale en mérite, il l'égalera aussi en succès. L'histoire de l'épiscopat de Massillon était peu connue. M. l'abbé Blampignon, qui sait trouver aussi heureusement qu'il sait courageusement chercher, a découvert bon nombre de documents, les uns imprimés et tellement rares qu'ils étaient généralement ignorés, les autres entièrement inédits, qui lui ont permis de raconter avec une irréprochable exactitude toute la partie de la vie du grand orateur comprise entre le 11 novembre 1717, jour où le Régent appela le P. Massillon, âgé de 54 ans, au siège de Clermont devenu vacant par le décès de M. de Sarron, et le 28 septembre 1742, où le saint prélat rendit son âme à Dieu. On lira avec le plus vif intérêt les détails donnés par l'habile biographe sur les portraits de Massillon (p. 8-10), sur son sacre (p. 11-14), sur sa réception à l'Académie française (p. 15-17), sur la pittoresque beauté de l'Auvergne (p. 18-19), sur la ville et la cathédrale de Clermont (p. 20-21), sur l'installation du nouvel évêque (p. 22), sur son vicaire-général l'abbé de Champflour (p. 23-27), sur ses voyages à Paris et ses diverses démarches auprès du cardinal de Noailles (p. 29-37), sur son administration pastorale (p. 38-115), sur les écrits qu'il composa en Auvergne (p. 117-157), sur les suprêmes années (p. 158-225). Signalons, en outre, de curieuses digressions sur l'abbé Dorsanne (p. 30-33), sur l'abbé Dubois (p. 33-37), sur le duc de Noailles, exilé en Auvergne en 1722 (p. 46-47), sur le château épiscopal de Beauregard (p. 51-55), sur Marmontel (p. 57-58), sur l'abbé de Bernis, chanoine de Brioude (p. 58-65), sur le janséniste Soanen, évêque de Senez (p. 73-75), sur le P. Pouget (p. 138-146), sur l'académicien Danchet (p. 152-154), sur M. Meulan, receveur général d'Auvergne, grand-père de Madame Guizot (p. 162-163), sur le P. Bridaine (p. 171-193), sur le P. Bougerel (p. 218-223).

A côté de tant de pages particulièrement instructives ou attachantes, nous devons citer quelques pages vraiment éloquentes, comme il en fallait dans une étude consacrée à un admirable orateur. Citons, entre toutes, les pages où l'auteur parle avec émotion de l'achèvement de son travail, adresse à son héros une apostrophe qui constitue un des plus beaux éloges que l'on ait jamais faits du grand évêque de Clermont, et qui se termine ainsi (p. 224-225) : « Quoi qu'il arrive, avec des modèles et des maîtres tels que vous, avec des Massillon, des Bourdaloue, des Fénelon et des Bossuet, la France aura toujours l'empire des esprits et des cœurs. Par les lettres et par

la charité, elle demeure la reine intellectuelle et morale de l'univers entier. C'est là l'intacte gloire de la patrie ; c'est là une consolation que nul ne saurait nous arracher. »

La seconde partie du volume (p. 227-364) renferme la correspondance de Massillon. M. l'abbé Blampignon rappelle (*Avertissement*, p. 1) que d'Alembert (*Histoire des membres de l'Académie française*, t. V, p. 53) souhaitait qu'on publiât les lettres de l'évêque de Clermont : « Ceux, dit-il, entre les mains de qui elles sont tombées, ne devraient pas priver le public, l'Etat et l'Eglise de ce monument précieux d'éloquence et de charité. » Le savant éditeur déclare qu'il a fait de son mieux pour satisfaire au vœu exprimé par d'Alembert, mais que les lettres de Massillon ne sont pas précisément tombées entre ses mains et qu'il lui a fallu, au contraire, aller les chercher dans de nombreux dépôts, soit publics, soit particuliers. Afin, comme il s'exprime, de tout réunir par un même lien et comme sous une même gerbe, il a cru devoir ajouter à ce qu'il a glané d'inédit ce qu'il a pu découvrir dans les imprimés du dix-huitième siècle ou du dix-neuvième, surtout dans la récente thèse sur Massillon de M. l'abbé Attaix, docteur ès-lettres (Toulouse, 1883). Toutes ces lettres, celles qui avaient été déjà publiées, comme les inédites, montrent, selon la remarque de M. l'abbé Blampignon, une belle âme, tendrement religieuse, respirant la paix, la modération et la douceur, pleine surtout de charité, enfin un esprit aimable et charmant, qui n'oublia jamais qu'il était de l'Académie française. Aux soixante-sept lettres réunies à la suite de l'*Episcopat de Massillon* (deux de ces lettres sont de l'abbé d'Ebreuil, neveu et vicaire-général du prélat), M. l'abbé Blampignon a joint l'acte de baptême de Massillon, la liste de ses résidences avant son épiscopat, l'acte d'inhumation, le tout couronné d'excellentes tables.

Nous appelons l'attention de ceux qui s'occupent de questions bibliographiques sur la discussion à laquelle se livre l'auteur (p. 211), pour établir qu'il est inutile de chercher le manuscrit de cette vie du Corrège dont d'Alembert parlait sans doute en se jouant, et sur laquelle depuis on ne cesse de revenir inconsidérément. » Il explique très bien comment l'évêque de Clermont n'a jamais pu songer à écrire une telle vie et comment a dû se former la légende dont le secrétaire perpétuel de l'Académie française, abusant de sa position officielle et de sa réputation de travailleur sérieux (qui donc soupçonnerait un mathématicien de légèreté), se fit le complaisant propagateur.

Nous n'avons que deux petites observations à soumettre à M. l'abbé Blampignon. Lui qui n'hésite pas (p. 252, note 1) à douter du mot attribué presque partout à Massillon : « Mon meilleur sermon c'est celui que je sais le mieux », mot donné à Bourdaloue par Trublet, « à

même d'être bien informé », comment a-t-il admis sans la moindre difficulté (p. 144) la prétendue réponse de La Fontaine à M. d'Hervart, l'invitant à venir loger chez lui : *J'y allais* ! Avant d'admirer la « touchante simplicité » de cette réponse», c'était le cas de répéter la judicieuse et prudente remarque de la page déjà citée (252) : « Après coup, on prête volontiers aux hommes célèbres des paroles qui paraissent leur convenir. » Nous avons cherché à prouver (*Revue critique* du 29 octobre 1883, p. 342) que le : *J'y allais* a été dit pour la première fois, près de quatre-vingts ans après la mort de La Fontaine, par Chamfort dans son éloge académique de l'incomparable fabuliste (1779). Notre seconde observation s'applique à la lettre où Massillon (p. 311) félicite Dom Montfaucon de son projet de publication des *Monuments de la monarchie française* et annonce au savant bénédictin qu'il veut être au nombre des souscripteurs. M. l'abbé Blampignon a placé cette lettre sans date entre une lettre du 1er avril 1733 et une lettre du 8 novembre 1734. Il aurait fallu la placer parmi les lettres de 1727, car ce fut au commencement de cette année-là que l'illustre érudit envoya à tous les archevêques et évêques de France, ainsi qu'à tous les intendants, à tous les antiquaires, le plan des *Monumens de la monarchie française*. (Voir : *De la correspondance inédite de Dom Bernard de Montfaucon*; Paris, Picard, 1879, in-8, p. 29).

T. DE L.

---

**Vie de Mgr Dupanloup**, *évêque d'Orléans, membre de l'Académie française*, par M. l'abbé LAGRANGE, chanoine de Notre-Dame de Paris, vicaire général d'Orléans. Tome III. *L'Evêque d'Orléans*, seconde partie. Paris, Poussielgue, 1884, in-8 de LX-540 p. — Prix des 3 vol. : 22 fr. 50.

Ce volume achève la vie de Mgr Dupanloup, dont nous avons déjà présenté les deux premiers volumes aux lecteurs du *Polybiblion*. Il commence au lendemain des polémiques suscitées par le *Syllabus*, sur lesquelles s'était arrêté le tome II, et nous montre l'évêque d'Orléans continuant à lutter pour la défense du pouvoir temporel dans les nouvelles phases où la question romaine venait d'entrer. Entre temps, l'auteur nous rappelle que Mgr Dupanloup, même au milieu de ces grandes luttes, savait trouver le temps de travailler pour son diocèse sans cesser de se donner à toutes les causes qui sollicitaient son activité et son ardeur. De ce nombre est l'éducation chrétienne des femmes, pour laquelle l'évêque d'Orléans soutint de mémorables combats, alors que M. Duruy entreprit ses dangereuses réformes, qui devaient servir plus tard de point de départ à ces entreprises si funestes dont nous commençons, hélas ! à voir les tristes fruits. Mais la partie capitale de ce volume, celle qui appelle tout d'abord l'attention, c'est évidemment celle où l'auteur expose le rôle de Mgr Du-

panloup au concile d'abord, puis à Versailles, à l'Assemblée nationale et au Sénat. Ces chapitres n'étaient certainement pas faciles à écrire : pour mener à bien cette œuvre délicate, il faut ne rien ignorer de l'histoire religieuse et politique des quinze dernières années, ne pas craindre de tout dire, et se trouver en situation d'en parler *sine ira et studio,* c'est-à-dire ni en adversaire irréconciliable, ni en ami aveuglé. Tel n'était pas assurément le cas de M. Lagrange qui, suivant les paroles d'un familier de l'évêché d'Orléans, auteur de *notes et souvenirs* pas mal indiscrets, ne paraît pas avoir « un esprit suffisant d'impersonnalité, une indépendance assez complète pour que cette histoire ne tourne pas absolument au panégyrique. » Cette partie du livre de M. l'abbé Lagrange pèche donc par omission, et il est impossible de s'y faire une juste idée des luttes et des polémiques dont tant de points sont laissés dans l'ombre par la bienveillance et l'admiration de l'historien. Ces sentiments sont trop naturels et trop bien justifiés pour pouvoir être blâmés, je veux dire simplement qu'ils devaient forcément empêcher M. l'abbé Lagrange d'écrire, comme elle devait l'être, l'histoire définitive d'événements tant discutés. Je dois rendre hommage d'ailleurs au ton généralement modéré de ce dernier volume : il était nécessaire pour éviter le retour de polémique toujours fâcheuses, puisque ce sont en somme les amis de la vérité qui en portent les blessures : on ne peut donc que féliciter M. Lagrange d'avoir compris ce devoir, et de n'avoir pas reculé devant la tâche difficile d'adoucir après coup, comme plusieurs cartons en témoignent, les appréciations un peu vives qui avaient pu échapper à une première rédaction.

Ce que je louerai sans restriction, par exemple, ce sont les chapitres où l'auteur nous parle de la piété de l'évêque d'Orléans, et nous le montre dirigeant les âmes et multipliant les conseils pour la vie chrétienne en général et les diverses situations de la vie. Il y a là tout un trésor d'enseignements qui nous sont révélés par des lettres dont on ne saurait trop remercier M. l'abbé Lagrange de nous avoir donné quelques fragments. Ces chapitres appellent un complément, c'est la publication complète de ces lettres spirituelles, qui dévoileront Mgr Dupanloup sous un jour qui ne lui vaudra que l'admiration et les sympathies de tous. Qui sait s'il n'eût pas mieux valu commencer par là ?

Les deux derniers chapitres racontent les dernières luttes, la dernière maladie et les derniers jours de l'évêque d'Orléans. Une conclusion termine le livre, regard d'ensemble jeté sur cette existence, pour permettre au lecteur de *la contempler dans son unité et sa vraie beauté.*

Ajoutons, pour donner une idée plus exacte et précise de ce vo-

lume, qu'il est précédé d'un certain nombre de lettres épiscopales appréciant d'une façon très bienveillante l'œuvre de M. l'abbé Lagrange, et qu'il est suivi d'une bibliographie étendue des œuvres et des écrits de Mgr Dupanloup, qui sera certainement très intéressante à consulter. Enfin, l'auteur donne des extraits des principaux brefs adressés à Mgr Dupanloup par les papes Grégoire XVI, Pie IX et Léon XIII. Ces extraits sont tous à l'honneur du vaillant évêque. Ce sont comme des citations à l'ordre du jour méritées sur le champ de bataille, durant le cours de cette vie qui s'est illustrée dans tant de combats.

P. Talon.

---

# BULLETIN

**Principes d'éducation et d'enseignement à l'usage des aspirants-instituteurs**, traduit de l'allemand sur la deuxième édition, par un ancien directeur d'école normale. Paris, Poussielgue, 1884, in-18 de 143 p. — Prix : 1 fr.

Ce petit livre nous vient de Fribourg et porte l'approbation de Mgr Mermillod et de NN. SS. les évêques de Sion et de Bâle ; c'est dire qu'il est tout à fait excellent. A une époque où les programmes des maîtres, comme ceux des élèves, hélas ! affectent une neutralité, qui dans la pratique, se confond facilement avec l'impiété, il importe de rappeler aux futurs instituteurs quels principes d'éducation et d'enseignement s'imposent aux maîtres qui aspirent à former des chrétiens, ce sont ces principes qui se trouvent développés dans cet opuscule avec autant de précision que de clarté. On sent un homme passé maître dans le difficile métier de l'éducation et de l'enseignement de l'enfance.

Ce petit livre comprend une introduction, trois parties et des appendices, Dans l'introduction, l'auteur traite de la vocation de l'instituteur et expose les qualités de diverses sortes que l'instituteur doit posséder pour bien s'acquitter de sa mission. La première partie à pour sujet l'*éducation* : il y est tour à tour question de l'éducation en général, de l'éducation physique et des moyens qu'elle exige, enfin de l'éducation intellectuelle et morale.

L'*Enseignement*, avec l'étude de l'organisation extérieure et intérieure de l'école, fait l'objet de la deuxième partie. La troisième partie traite de la *manière d'initier les enfants à la vie chrétienne*. C'est dire hélas ! qu'elle sort des limites des programmes officiels. Enfin deux appendices sont consacrés *aux moyens de mettre les notions abstraites à la portée des enfants* et à la *méthode d'explication du catéchisme*. Ainsi ce petit livre est bien complet. Ajoutons que la disposition par questions et réponses en est très heureuses. Aussi nous ne doutons pas qu'il ne devienne bientôt le *vade-mecum* de tous les instituteurs chrétiens.

P. Talon.

---

**Les ignorances obligatoires de M. Paul Bert à l'école**, par Eutrope Landry. Montauban, imprimerie Montalbanaise, in-32 de 62 p. — Prix : 0 fr. 25.

On a déjà relevé les sottises et les bévues de M. Paul Bert, mais c'est une matière inépuisable, et, par conséquent, nous ne pouvons que féliciter M. Eutrope Landry d'avoir bien voulu tenter à son tour cette rude besogne.

Montrer que M. Paul Bert, député, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne, ancien ministre de l'instruction publique, réformateur de l'enseignement et prôneur fanatique du progrès, a semé dans son *Manuel* les fautes de français et les erreurs de toutes sortes et est brouillé avec la grammaire autant qu'avec l'histoire, la théologie et la morale, c'est donner aux chrétiens un spectacle trop consolant pour qu'ils n'applaudissent pas à qui veut bien le leur faire voir. Une fois de plus il est prouvé que l'instruction laïque et athée c'est l'ignorance, la sottise, la mauvaise foi : faisons donc lire l'opuscule de M. Landry pour que le peuple apprenne enfin que la science et le talent ne se trouvent pas du côté de M. Paul Bert, mais du côté de ces cléricaux tant outragés, qui mettent au service du pauvre une meilleure connaissance de la grammaire, une science plus sûre, et, ce qui vaut mieux encore, plus de dévouement et plus de cœur. Ce petit livre est excellent pour la propagande : nous comptons bien qu'on s'en servira.

P. Talon.

---

**Paris inconnu.** — *Les merveilles de la Charité*, par M. Léonce de la Rallaye. Paris et Poitiers, Oudin, 1883, in-12. — Prix : 1 fr. 50.

Ce petit livre est le récit édifiant d'un voyage à travers le Paris de la charité ; comme le dit fort bien le titre de ce livre, c'est, hélas ! le *Paris inconnu*, celui que les voyageurs ne visitent guère et dont les touristes ne se soucient pas. C'est cependant le plus intéressant peut-être, au moins pour les chrétiens, qui profiteront certainement de l'excellent guide que M. de la Rallaye leur offre aujourd'hui. En admirant les merveilles de la charité chez les *garde-malades des pauvres* et *à l'hospitalité de nuit, à l'hospice des enfants infirmes de Vaugirard* et *à l'œuvre de Refuge de Châtillon*, et dans maints autres lieux bénis de la misère et de la souffrance, le lecteur comprendra que la foi n'est pas morte encore dans notre pays, puisque la charité y est si vivace et si féconde. Ce *Paris inconnu* où l'on souffre et l'on se dévoue vaut mieux que le *Paris trop connu* où l'on s'amuse : Français et chrétiens, faisons-le connaître, car il contribuera plus efficacement que l'autre à la bonne renommée et au relèvement de notre pays.

P. Talon.

---

**L'Année scientifique et industrielle** (27e année), par L. Figuier. Paris, Hachette, 1884, gr. in-18 de 526 p. et 1 pl. — Prix : 3 fr. 50.

L'œuvre de M. Figuier est bien connue, le chiffre même de la publication constate l'accueil favorable fait par le public à ce résumé des grands faits scientifiques de l'année. A côté des événements naturels tels que le passage de Vénus, les épouvantables tremblements de terre d'Ischia ou de Java, le lecteur passe toujours en revue avec plaisir les admirables manifestations du génie humain : le transport de la force à distance par l'électricité, le percement du canal de Panama, etc. Un des plus curieux spécimens de l'esprit inventif, c'est l'emploi vraiment étrange du papier comprimé pour différents genres de constructions et même pour les canons ou les roues des wagons de chemin de fer. Un rapide compte rendu des expositions et des congrès scientifiques de l'année vient ensuite mettre le lecteur au courant des décisions du monde savant. Signalons-y surtout l'exposition d'électricité de Vienne, celle de Zurich, la fête du centenaire de Montgolfier, etc. Enfin, comme d'ordinaire, l'ouvrage se termine, hélas ! par une nécrologie scientifique toujours trop longue.

A. D

---

**Le feu et l'eau**, par J. Pizzetta. Paris, Hennuyer, 1884, gr. in-18 de vi-360 p., avec frontispice par Lix. — Prix : 3 fr. 50.

Rendre compte des matières contenues dans le livre de M. Pizzetta serait chose impossible, car c'est un véritable traité de physique qu'il présente sous ce titre fantaisiste. Lui-même dit d'ailleurs que pour traiter son sujet en détail dix volumes lui suffiraient à peine. Qu'on nous permette donc une simple appréciation sur l'œuvre et sa forme. Deux qualités maîtresses s'y distinguent d'abord, la clarté et l'intérêt. Les phénomènes si complexes de la physique (lumière, pesanteur, électricité, etc.), se développent facilement devant le lecteur tout en l'amusant, ce qui est un grand mérite, car M. Pizzetta a écrit pour la jeunesse qui ne veut pas être rebutée, ou pour les gens du monde qui désirent acquérir sans peine certaines notions scientifiques. Ajoutons pour terminer que le livre de M. Pizzetta est *vrai*, c'est-à-dire qu'il n'énonce que des faits réels, ne mêlant point le merveilleux à la science. Ses jeunes lecteurs n'y trouveront donc que des connaissances exactes, sans que leur esprit soit exposé à confondre la fable et la vérité. C'est le meilleur éloge, — et il est rare aujourd'hui — que l'on puisse faire d'un livre de vulgarisation. A. D.

---

**La Vie champêtre**, *études morales et économiques*, par Antonio Caccianiga. Traduction par Léon Dieu, membre correspondant de l'Université de Padoue. Paris, Auguste Ghio, 1883, in-12 de vi-208 p. — Prix : 2 fr.

Une idylle en prose mêlée de considérations historiques et de philosophie sociale, tel est cet opuscule. L'auteur se propose surtout pour but de faire aimer les champs et la vie des champs. Italien, il se place naturellement au point de vue particulier de son pays et de ses nationaux. Il n'est pourtant pas exclusif, et la France elle-même a une part dans ces descriptions. Certains traits d'histoire en ce qui concerne l'agriculture, la vie au grand air et les jardins rehaussent l'intérêt. Animé d'un excellent esprit et d'intentions plus excellentes encore, Antonio Caccianiga croit, en toute sincérité d'ailleurs, à la Révolution, aux « immortels principes, » et à Voltaire « ce philosophe de la raison et du bon sens » (*sic*). Il reconnaît toutefois, avec une impartialité qui l'honore, que « l'ivresse de la liberté conquise ayant, après les événements de 1789, dépassé toute limite, entraîna la nation française à l'anarchie, à la licence, à la vengeance... et ouvrit une période de sang où les crimes et les erreurs du passé furent noyés dans une nouvelle tyrannie. » Ces considérations forment comme le préambule d'une vue générale sur l'existence champêtre dans les différentes parties de l'Europe, à la fin du siècle dernier. Suivent des aperçus de l'ordre moral et économique sur la vie des champs comparée à l'existence citadine; un coup d'œil historique sur les jardins possédés, décrits ou rêvés par Pline le Jeune, Boccace, Rousseau; sur ceux, d'ailleurs, de tous les temps et de toutes les régions du globe; occupations et plaisirs de la campagne; culture et administration; influence de la vie rurale sur les vertus domestiques; l'amour au milieu des champs et des bois, les noces rustiques; le respect de la vieillesse et des tombeaux; les luttes de l'homme et ses victoires contre la nature... On le voit, rien n'est oublié dans cette sorte de berquinade champêtre. Contribuera-t-elle beaucoup à faire rebrousser chemins à tous les ruraux qui s'en vont journellement perdre leur argent, leur santé, souvent leur honneur, hélas! au sein des grandes villes? Nous voudrions le croire. Mais le ton, le style comme le fond des idées qui règnent d'un bout à l'autre de cet opuscule, nous semblent en arrière d'un bon

demi-siècle. Les intentions de l'écrivain sont, répétons-le, excellentes : c'est beaucoup, sans doute; cela n'est pas toujours suffisant. J. D'E.

---

**Nuevos Cantares**, par Melchior de Palau. Madrid, Fernando Fé, 1883, in-16 de 104 pages. — Prix : 1 fr.

En parlant d'un petit volume de don Melchior de Palau (tome XV, p. 81), nous disions qu'il avait réussi à prendre le ton, le genre, la finesse des quatrains dont la vogue est si grande chez la nation espagnole, et nous ajoutions que ces gracieuses inspirations pouvaient se confondre avec celles que le peuple aime à chanter autour de lui. Nous nous rencontrions avec un éminent critique, don Manuel Canete; et il paraît que notre prophétie s'est vérifiée: don Melchior del Palau a eu l'étonnement et le plaisir d'entendre ses vers chantés en Andalousie, en Castille et jusqu'en Catalogne. Les *Nuevos Cantares* ne sont pas indignes de ceux qui les ont précédés. Ce sont encore des petites pièces de quatre vers formant chacune un tout, les unes offrant une idée originale, les autres rajeunissant une vieille idée par le bonheur de l'expression, par la rencontre d'une image inattendue, ayant cette grâce un peu affétée, cette recherche qui passèrent souvent de l'Espagne à nos poètes du dix-septième siècle. Il y a là des quatrains d'inspirations fort diverses; plusieurs contiennent une pensée philosophique ou morale, comme ceux-ci : « Dieu dit : tout dans le monde doit être soumis à la mort — et apercevant l'Espérance : seule ajouta-t-il, tu vivras toujours. » — « Je n'ai jamais vu d'amoureux marcher aussi unis que le sont dans le monde l'absence et l'oubli. » — « Tant que notre vie dure nous craignons la mort : tâchons à la mort de ne pas craindre notre vie.» — Le bonheur est un oiseau errant qui autour de nous voltige ; — il nous frôle de ses ailes, mais ne se pose nulle part. » — Si l'avenir semble riant, si le passé semble charmant, comment peut être triste le présent — qui fut l'un, qui sera l'autre. » — Mais je m'arrête dans ces citations, je m'aperçois trop combien les jolis vers espagnols s'alourdissent en passant dans notre prose. Je me borne donc à recommander les nouveaux *Cantares* à ceux de mes lecteurs qui entendent la langue de don Melchior de Palau.

T. P.

---

**Rome études de littérature et d'art**, par Albert Bournet. Paris, Plon, 1883, gr. in-18 de 308 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Albert Bournet a obéi certainement à une heureuse inspiration en recueillant dans les œuvres des grands écrivains qui on visité Rome les belles pages que leur a inspirées le spectacle sans rival des splendeurs et des ruines de la Ville Éternelle, et en s'efforçant de faire revivre quelques-uns de ces grands maîtres de l'école française qui ont vécu à Rome et y ont trouvé leurs plus belles inspirations. La pensée de son livre mérite donc d'être louée, mais l'exécution soulève quelques critiques. Je reprocherai d'abord à l'auteur d'avoir simplement enregistré avec trop de complaisance les appréciations d'un certain nombre d'écrivains voyageurs, dont plusieurs n'étaient ni suffisamment impartiaux ni assez compétents pour parler de Rome comme il convient. En second lieu, comment dans un livre sur Rome, la ville des Papes, négliger si complètement les écrivains et voyageurs croyant, pour ne donner guère la parole qu'à des hommes généralement peu capables d'en comprendre et d'en décrire les beautés. Mgr Gerbet par exemple ou Louis Veuillot, pour n'en citer que deux, n'eussent-ils pas

avantageusement remplacé Paul Louis Courrier et M. About ? La raison de cette manière de procéder, bien étrange a un pareil sujet, c'est peut-être que l'auteur n'a pas admiré Rome avec les yeux d'un catholique. Je serais tenté de le croire en le voyant (p. 135) approuver la suppression du pouvoir temporel et accuser l'Église Romaine (p. 136) de se *pétrifier dans l'immobilité*. Mais, dans ces conditions, on n'est pas trop bien placé pour écrire un livre sur Rome et l'on réussirait mieux dans d'autres sujets. Le livre se termine par une série de descriptions de Rome empruntés à peu près toutes à des écrivains non catholiques, et par quelques pages de *vérités et paradoxes*, toujours pris aux mêmes sources, et dont plusieurs rendent un son bien singulier. Le voyageur à Rome fera donc bien de se munir d'autres livres. Avec celui-ci la Rome chrétienne leur resterait à peu près fermée.

E. DE LA D.

---

**Parmi les lys et les épines**, récits et souvenirs par LÉON AUBINEAU. Paris, Palmé, 1884, in-12 de II-400 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce livre, M. Léon Aubineau a réuni un certain nombre d'articles ou de récits, publiés déjà pour la plupart dans l'*Univers* où il soutient depuis tant d'années le bon combat, avec un talent et un courage si appréciés par les amis de l'Église. Quelques biographies, entre lesquelles celle de Louis Veuillot apparaît tout naturellement au premier rang, quelques récits de voyage, parmi lesquels il ne faut pas s'étonner de voir des souvenirs de Rome occuper la première et la plus importante place, enfin quelques nouvelles, dont une, *Claude*, est empreinte d'un charme agreste qui a fait comme la délicieuse symphonie de la paix et du bonheur des champs, telle est la composition de ce recueil qui se recommande de lui-même aux lecteurs chrétiens. Nous n'estimons pas assez nos écrivains catholiques, et nous estimons, surtout nous lisons beaucoup trop les autres. Le livre de M. Aubineau nous offre une occasion de réparer cette injustice : s'ils veulent bien en profiter, nos lecteurs ne s'en repentiront pas, car M. Aubineau est de ces écrivains à la compagnie desquelles il est toujours profitable de savoir se plaire.

E. DE LA D.

---

**La Russie dévoilée au moyen de sa littérature populaire.** *L'Epopée animale*, par EUGÈNE HINS, professeur à l'Athénée royal de Charleroi. Paris, Baillière et Messager, 1883, in-16 de XXIV-174 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. Eugène Hins a donné à son livre un titre qui pourrait faire croire à des considérations politiques. On n'en trouve quelques-unes que dans la préface, où l'auteur vante les avantages qu'un gouvernement libéral aurait pour la Russie. Les Folkloristes pourront donc ouvrir le volume de M. Hins avec toutes chances d'y trouver des renseignements concernant leurs études. M. Hins émet sur les origines aryennes de la plupart des contes répandus dans le monde, des idées aujourd'hui assez généralement acceptées. Par d'ingénieuses déductions, il établit la haute antiquité des fables populaires dont il nous donne d'intéressants échantillons. Toutes mettent en scène des animaux, et nous retrouvons là une version du fameux roman du Renard.

GRISBERG.

---

**Histoires maritimes.** (*Fleur de misère ; les Neveux de Jean Bart ; le Château du Taureau*), par G. DE LA LANDELLE. Paris, Ch. Delagrave, 1884, in-18 de 296 p. — Prix : 3 fr.

Le dernier ouvrage du fécond romancier maritime peut compter parmi

ses meilleurs sous tous les rapports. C'est une série de trois nouvelles inspirées par les fastes héroïques des corsaires français à trois époques différentes. Ces récits historiques sont agrémentés d'incidents tour à tour émouvants et comiques qui en rendent la lecture très attrayante. Ils sont irréprochables au double point de vue moral et religieux. Aussi n'hésitons-nous pas à recommander cet excellent livre pour les bibliothèques des ports de mer auxquelles il convient tout spécialement. Édité avec soin par la maison Delagrave, avec une vingtaine de bonnes gravures hors texte, il peut aussi être donné en prix aux jeunes gens chez qui l'on ne craindrait pas de développer le goût de la marine. V^te^ DE BIZEMONT.

---

**Toujours Jérusalem.** Paris, V. PALMÉ, 1884, in-12 de 272 p. — Prix : 2 fr.

« Les Lieux saints, selon une parole du R. P. Lacordaire, justement cité par M^me^ de Belloc, sont pour le monde ce que les astres sont pour le firmament, une source de lumière, de chaleur et de vie. » Ne soyons donc pas étonnés si, pour ranimer la foi, des chrétiens sont partis nombreux pour aller prier à Jérusalem au tombeau du Sauveur. Ils y allaient dans une pensée d'expiation : c'était bien réellement un pèlerinage de pénitence : ils étaient mille en 1882, 500 en 1883, 500 en 1884. « Prier et souffrir pour la France, tel a été le cri de guerre de cette pacifique croisade, » écrit très bien l'auteur de ce récit où je retrouve sous la plume d'une compagne de pèlerinage les incidents divers de cette course merveilleuse au Mont-Carmel, à Nazareth, à travers la Samarie, à Jérusalem, à Bethléem. M^me^ de Belloc raconte avec entrain et esprit ce qu'elle a vu, ce qu'elle a éprouvé, et ces pages, publiées d'abord dans la *Revue du Monde Catholique*, ont ainsi un attrait particulier. On y sent un esprit lettré et une âme chrétienne.

H. DE L'E.

---

**La guerre de 1870-1871,** par CH. BARTHÉLEMY. Paris, Blériot, 1884, in-12 de XIX-244 p. — Prix : 3 fr.

Ce livre, où respire un sentiment honnête, patriotique et chrétien, présente le résumé de la guerre de 1870-1871. Il raconte les faits d'armes, il remonte aux causes de la défaite, aux derniers temps de l'Empire, à la haine de l'Allemagne contre la France, l'*ennemie héréditaire*, à la déclaration de guerre si peu justifiée. La France n'avait aucun allié.

M. Ch. Barthélemy fait remarquer toutes les fautes, ce déchaînement de l'esprit révolutionnaire, cet aveuglement du pouvoir, cet aveuglement non moins grand de la population. Le manque de plan des généraux français depuis le commencement de la guerre était funeste : l'indiscipline des troupes était lamentable. L'auteur de ce récit a des paroles justement sévères sur l'outrecuidance et les folies d'un Gambetta, qui mirent la France à deux doigts de sa perte. On regrettera de n'avoir pas plus de détails sur les épisodes glorieux de cette guerre, l'attaque du Bourget, la charge de Patay, Champigny, etc..., mais l'impression générale que la lecture de cet ouvrage déposera dans l'esprit sera bonne. En signalant les fautes commises, en constatant que le patriotisme a manqué parce que l'esprit de foi n'existait plus, M. Ch. Barthélemy a fait une bonne œuvre.

H. DE L'E.

---

**L'École Monastique. IV. Montalembert,** par Mgr RICARD, professeur de théologie dogmatique aux facultés d'Aix et de Marseille. Paris, Plon et Nourrit, 1884, in-12 de 335 p. — Prix : 3 fr. 50.

Mgr Ricard vient de donner au public le quatrième et dernier volume de

ses études sur l'Ecole Monaisienne. Ce volume est consacré à la mémoire de Montalembert. On y retrouve les qualités et les défauts des biographies de Lamennais, Lacordaire, Gerbet et Salinis, qui ont été signalés en leur temps à nos lecteurs (t. XXXV, p. 333-334; — t. XXXVIII, p. 68-70). Même enthousiasme pour les hommes qui ont bien mérité de l'Eglise et de la France, même rapidité dans le récit, même abondance d'anecdotes qui aident à la diffusion du livre en le mettant davantage à la portée du grand public, voilà pour les qualités. Quant aux défauts, il convient d'attirer une fois encore l'attention de l'auteur sur ce qu'il y a de vague et de flottant dans ses appréciations doctrinales des questions controversées entre catholiques, sur l'inégalité du style, sur l'exagération de certaines expressions et le ton déclamatoire qui lui est trop habituel. On retrouve encore dans le livre la leçon oratoire professée devant un auditoire provençal dont le goût en matière littéraire ne fait pas précisément autorité. — Malgré tout, nous avons là un très bon résumé de la vie et des œuvres d'un des hommes qui, par l'action, par la parole et par la plume, ont fait en ce siècle le plus d'honneur à notre foi. Le dernier biographe de Montalembert a soigneusement étudié les travaux de ses devanciers, il les a bien résumés et coordonnés. Il a fait de larges emprunts aux discours, aux brochures et aux livres de son héros : c'est toujours avec grand plaisir et profit, souvent avec une véritable émotion qu'on retrouve ces pages vibrantes qui vengèrent et glorifièrent si noblement toutes les grandes causes.

Il est à souhaiter que ce livre ait beaucoup de lecteurs, car il n'inspirera que de hautes pensées et ravivera le souvenir d'un homme qui ne fut pas seulement un puissant orateur et un savant historien, mais encore et surtout un grand chrétien et un vaillant chevalier de la sainte Eglise. Il est à souhaiter aussi que, dans les publications qu'il annonce sur la couverture de son dernier livre, Mgr Ricard se décide à refondre sérieusement, au point de vue de la composition et du style, ses leçons académiques avant de les imprimer en volume. A. P. X.

---

**Mes amis et mes livres**, par Marie Jeanna. Paris, Gervais, 1883, in-16 carré de XI-167 p. — Prix : 3 fr.

Dans ce petit livre, l'auteur des *Élévations poétiques et religieuses* nous fait part, sous forme de lettres à un ami, de ses impressions sur un certain nombre d'auteurs ou de livres auxquels elle doit de trop charmantes heures pour qu'elle puisse hésiter à les appeler ses amis. Il ne faut donc pas chercher ici de la critique littéraire au vrai sens du mot : c'est une suite d'entretiens familiers, délicats, émus, où l'auteur admire plus qu'elle ne juge, et nous fait les confidents des enthousiasmes qu'elle éprouve à l'endroit des livres et des auteurs qu'elle a le plus aimés. Quelques-uns de ces enthousiasmes m'ont paru, je l'avoue, un peu excessifs : par exemple les jugements sur Victor Hugo, Daudet et Déroulède, demanderaient quelques réserves (je ne parle qu'au point de vue littéraire), et il me semble que c'est pécher contre le goût que d'outrer ainsi l'admiration. En revanche, il y a, à l'adresse de Louis Veuillot (non plus au point de vue littéraire), des critiques bien excessives et bien injustes : « *Il n'est pas permis de méconnaître ses frères* » dit-elle à son sujet : ne mérite-t-elle pas un peu le même reproche? Quelques récriminations inutiles de moins, et quelques critiques nécessaires de plus, et son petit livre serait parfait : tel qu'il est d'ailleurs, il est intéressant et contient maintes pages tout à fait charmantes. E. de la D.

---

**Le Tyran d'arrondissement**, extrait des notes d'un électeur de province. Paris, Dentu, 1884, in-8 de 15 p. — Prix : 1 fr.

Le *Tyran d'arrondissement*, c'est le député, despote au petit pied, devant qui tout tremble dans la circonscription qui lui a donné ses suffrages. Après avoir tracé finement son portrait, l'auteur de la brochure nous le fait voir sur les deux théâtres où il joue tour à tour son rôle, à Paris, puis en province : à Paris, ambitieux, ne pensant qu'à faire parler de lui, subordonnant les plus graves intérêts de l'État à ses propres intérêts, et montrant dans sa conduite le plus parfait mépris pour la justice et le bon sens; en province, vaniteux, rancunier, cherchant à faire peser sa petite tyrannie sur tous ceux qui ne servent pas sa cause et à se venger de tous ceux qui l'ont combattu. Quand s'écroulera cette puissance, bête autant que dangereuse? *Chi lo sà?* Mais le petit travail que nous analysons contribuera certainement à la rendre ridicule. Malheureusement, en temps de démocratie, le ridicule ne fait plus que des blessures dont on ne meurt pas. Du moins ce n'est pas la faute de M. X*** qui s'acquitte de sa tâche avec autant de verve que d'esprit.

E. DE LA D.

---

**Les nains et les géants**, par EDOUARD GARNIER. Ouvrage illustré de 42 vignettes par l'auteur. Paris, Hachette, 1884, in-18 jésus de 338 p. — Prix : 2 fr. 25.

Ce volume fait partie de la *Bibliothèque des Merveilles*. Il est naturellement divisé en deux livres consacrés, le premier aux nains, le second aux géants. Dans les deux parties, l'auteur étudie successivement les peuples, nains ou géants, puis les individus, tels qu'ils apparaissent dans l'histoire : un chapitre est consacré à la question physiologique et pathologique, trop importante en pareille matière pour pouvoir être négligée; enfin chaque partie se termine par la revue des géants ou nains qui, dans les foires ou les spectacles, ont excité jusqu'à nos jours la curiosité publique. Il y a là de très curieuses anecdotes ; mais, il faut bien le dire, en général tout cela n'est pas gai, la matière n'étant pas au fond de celles dont on puisse rire. Ce livre n'est d'ailleurs qu'un livre de pure curiosité : la portée morale en est tout à fait nulle, et l'utilité bien problématique. C'est du reste un livre bien fait.

E. DE LA D.

---

# CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. l'abbé MOIGNO DE VILLEBEAU (François-Napoléon-Marie), chanoine de Saint-Denis, est mort à Saint-Denis le 13 juillet dernier. Né à Guéméné (Morbihan), le 15 avril 1804, il fit de fortes études successivement au collège de Pontivy et à Sainte-Anne-d'Auray, chez les jésuites. En 1822, il vint faire sa théologie chez les jésuites de Montrouge, où, après six années de travail et de solitude, il obtenait le grade de docteur en théologie. Mais le goût des sciences s'était emparé de lui et il entra bientôt en relations, pour les mathématiques et la physique, avec Cauchy, Ampère, Arago, Biot, Beudant, Thénard, Becquerel, Dumas et Chevreul et, pour les sciences naturelles, avec Cuvier, Haüy, etc., etc. En 1836, il occupe la chaire de mathématiques rue des Postes ; plus tard il fonde une école normale pour le clergé et y enseigne les mathématiques et la physique. M. l'abbé Moigno a collaboré successivement à l'*Univers* et à l'*Union catholique* (1840), où il donna de nombreux articles de discussion religieuse ; à l'*Époque*, où il était chargé du bulletin scientifique ; à la *Presse* (150), au

*Pays*; en 1852, il fonda le *Cosmos*, remplacé en 1863 par le journal *Les Mondes*. Il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1864. — Peu d'écrivains ont été plus laborieux, et l'on peut dire de lui qu'il est mort sur la brèche. Outre ses nombreux articles pour revues et journaux, on a de lui : *Leçons de calcul différentiel et intégral* (2 vol. in-8, 1840; ome IV, 1861); — *Traité de la télégraphie électrique* (1849, in-8); — *Mémoires sur le stéréoscope et le saccharimètre* (1853); — *Répertoire d'optique moderne* (1850, 4 vol. in-8), ouvrage considérable qu'il préparait depuis plusieurs années; — *Cours de science vulgarisée* (1865-1866, 8 liv. in-8); — *Leçons de mécanique analytique* (1867, in-8, avec figures); — *Mélanges de physique et de chimie* (1869, in-18); — *Recherches sur les agents explosifs modernes* (1872, in-18); — *Optique moléculaire* (1873, in-18); — *la Chaleur, mode de mouvement* (1874, in-18), traduit de Tyndal; — *les Splendeurs de la foi* (1879-1882, 5 vol. in-8); — *Manuel de mnémotechnie* (1879, in-18); — *le Rév. Père Secchi* (1879, in-18), sa vie, ses travaux; — *le Pêcheur d'hommes* (1880, in-12); — *Splendeurs de la foi. Accord parfait de la révélation et de la science, de la foi et de la raison*. Résumé complet, avec autobiographie (1880, in-8); enfin l'*Allemand de tous* (1883, in-18). L'abbé Moigno écrivait son sixième volume des *Splendeurs de la Foi* quand la mort vint l'arrêter dans son travail. — A. B.

— M. François Sacaze est mort à Toulouse le 15 juillet dernier. Il était né le 20 janvier 1808. Successivement juge au tribunal civil de Bordeaux, conseiller à la Cour d'Amiens, conseiller et président de Chambre à la Cour de Toulouse, il avait été nommé membre de l'Académie des Jeux floraux et secrétaire perpétuel de l'Académie de législation de Toulouse. Comme carrière politique, il avait été élu conseiller général de la Haute-Garonne, représentant à l'Assemblée nationale, et sénateur de 1876 à 1879. On lui doit : *De la folie considérée dans ses rapports avec la capacité civile* (1851, br. in-8); — de nombreux rapports à l'Académie de législation de Toulouse; — des notices biographiques sur *Cujas*, *Loyseau*, le *cardinal d'Ossat*, des travaux historiques sur le *Parlement de Toulouse*. — A. B.

— M. Gabriel-Désiré Laverdant, né à l'île de France, est mort à Paris le 1er juillet dernier, à l'âge de 74 ans. Depuis sa jeunesse, il se livra à des études constantes sur la philosophie religieuse, le socialisme et l'art. Il s'était d'abord laissé captiver par les doctrines de Fourier : il devint bientôt un catholique sincère et militant. Animé d'une charité vraiment chrétienne, il avait conservé des rapports affectueux avec ses anciens condisciples, dont le plus connu accompagnait sa dépouille mortelle à l'église et au cimetière. Voici les principaux ouvrages de Laverdant : *Colonisation de Madagascar* (Paris, Amyot, 1844, in-8 avec une carte); — *Aux habitants de l'île Bourbon; La question coloniale* (Paris, librairie sociétaire, 1848, in-8); — *La Déroute des Césars*; — *La Gaule très chrétienne et le Czar orthodoxe* (Paris, librairie sociétaire, 1851, in-18; — *Grégoire VII, ou le Pape et l'empereur au moyen âge*, drame (Paris, Vrayet de Surcy, 1860, in-12); — *Théocratie et diablocraties*; *appel aux libres-penseurs* (Paris, Douniol, 1863, in-18); — *Don Juan converti*, drame en sept actes (Paris, Hetzel, 1864, in-12); — *Les renaissances de Don Juan, histoire morale du Théâtre moderne*, (Paris, Hetzel, 1864, 2 vol. in-12). On lui doit encore : *L'apôtre de Tulle*; — *La liberté pour les pauvres et pour Dieu*; — *Appel aux artistes*; — *L'aurore du jour éternel*; — *Défense de J. Ferry*, farce; — *Défense de Notre-Dame*, comédie; — *Appel aux positivistes : nos accords, nos désaccords, le Miracle*. — Pendant les douze dernières années de sa vie, Laverdant s'est spécialement consacré aux travaux de la Société de Saint-Jean pour le développe-

ment de l'art chrétien, dont le *Bulletin* contient de nombreuses traces de sa précieuse collaboration. Nous citerons *Le Christ devant Pilate*, à propos du tableau de Munkaczy. Son dernier travail est une étude approfondie de l'ouvrage de l'abbé Valette sur le beau d'après saint Thomas d'Aquin. Toutes ces publications sont remarquables par le sentiment chrétien. Laverdant était aussi aimé qu'apprécié par tous ses confrères de la Société de Saint-Jean. — A. A.

— Le comte Alfred DE LA GUÉRONNIÈRE est mort le 17 juillet dernier, à l'âge de 74 ans. Il était frère aîné de M. Arthur de la Guéronnière qui écrivit sous l'Empire des brochures politiques qui ont eu une triste célébrité. On doit à M. Alfred de la Guéronnière : *Vues politiques historiques* (1840, in-8) ; — *Les hommes d'État de l'Angleterre au dix-neuvième siècle*, suivis d'un *Coup d'œil sur la Russie et sur sa politique* (1854, in-18) ; — *La France et l'Europe*, 1867, in-8) ; — *L'Esprit du Temps et l'Avenir* (1868, in-8) ; — *La Crise, le Sénatus-Consulte* (1869, in-8) ; — *Enquête parlementaire, la voix de la France* (1869, in-8) ; — *La politique nationale* (1869, in-8) ; — *L'Homme de Metz* (1870, in-8) ; — *La Prusse devant l'Europe* ; — *Lettre de S. E. le comte de Bismark au comte Alfred de la Guéronnière* ; — *La réponse* (1870, in-8) ; — *L'Age de fer, ou l'Ère du sang* (1871, in-8) ; — *La Catastrophe de la France* ; — *L'Anarchie démagogique* (1871, in-8) ; — *La Commune sanglante ou le legs incendiaire* ; — *Complément de l'Homme de Sedan et Tablettes du sang de la Commune de Paris* ; — *L'Internationale* (1871, in-12) ; — *L'Internationale et la guerre civile en France* (1871, in-12) — *La Rançon de l'Homme de Sedan. Les Deux Abîmes* (1871, in-8) ; — *M. Thiers et sa mission* (1871, in-12) ; — *L'Homme de Sedan devant l'histoire* (1872, in-12) ; — *A. Thiers, ancien président de la République française. Le sceptre de l'Opinion* (1876, in-8) ; — *L'Etat sans Dieu* ; *Le grand Krack* (1882). — A. B.

— M. Joseph Charles Félix CHANTREL, directeur des *Annales catholiques*, né le 17 février 1818 à Liancourt (Oise), est mort à Paris, le 31 mai 1884. Il fit ses études au petit séminaire de Noyon, où il devint plus tard professeur. Sa carrière dans l'enseignement libre s'achève ensuite à Senlis et à Paris, où il ne tarda pas à se distinguer comme écrivain, comme polémiste et comme économiste. Homme de foi et de talent, il prêta le secours de sa plume à la *France nouvelle*, à la *Revue du monde catholique*, qu'il aida à fonder ; il écrivit aussi dans le *Monde*, dans l'*Univers*, et créa enfin les *Annales Catholiques*, revue hebdomadaire, dont il fut l'inspirateur et le rédacteur pendant treize ans. M. Chantrel laisse, indépendamment de ses ouvrages classiques, une *Histoire contemporaine*, très appréciée comme justesse de vues, et une *Histoire populaire des Papes*. Voici, du reste, la liste de ses nombreux écrits : *La royauté pontificale devant l'histoire et la bonne foi* (in-12, 1860) ; — *Annales ecclésiastiques de 1846 à 1860, ou histoire résumée de l'église catholique pendant les dernières années*, ouvrage complémentaire de l'histoire universelle de l'église catholique de l'abbé Rohrbacher (in-8, 1861) ; — *Annales ecclésiastiques de 1860 à 1866* (suite à l'ouvrage précédent) in-8, 1868 ; — *Rome devant la France* (in-8, 1861) ; — *La réponse de Rome à M. de la Guéronnière* (in-8, 1861) ; — *Les fêtes de Rome, histoire de la canonisation des saints martyrs du Japon et de la Chine* (in-18, 1862) ; — *Histoire populaire des Papes* (24 vol. in-18, 1860-62) ; — *Nouveau cours d'histoire universelle* (6 vol. in-12, 1860-62) ; — *Malines, fêtes et congrès* (in-12, 1863) ; — *Annuaire catholique, histoire religieuse, politique, philosophique, littéraire et scientifique de l'année* 1862 (in-8, 1864) ; — *Histoire contemporaine* (3 vol. in-

12, 1864, 2e édition 1874) ; — *Histoire de France depuis ses origines jusqu'en* 1789 (in-12, 1864) ; — *Histoire de l'église* (in-12, 1865) ; — *Cours abrégé d'histoire universelle* (3 vol. in-12, 1865) ; — *Madeleine* (in-18, 1866) ; — *Histoire de France jusqu'aux derniers événements contemporains* (in-12, 1869) ; — *Histoire de France abrégée* (in-18, 1868) ; — *La falaise de Mesnil-le-Val* (in-12, 1868) ; — *L'Église et l'usine* (in-12, 1870) ; — *La guerre de Prusse* (in-8, 1870) ; — *Paul IV et la tyrannie papale* (in-18, 1870) ; — *Nouveau cours de littérature, style et poésie* (in-12, 1871) ; — Id. — *Réthorique* (in-12, 1871) ; — *Cours abrégé de littérature* (in-12, 1872) ; — *Le Pape Benoît XIII* (in-8, 1873) ; — *Brutus le maudit* (in-12, 1876) ; — *Cours de géographie adapté au cours d'histoire universelle* (in-12, 1879). — On a de lui également quelques ouvrages traduits de l'anglais, savoir : *Histoire du Concile œcuménique*, par Mgr Manning ; — *Pietro Mastrucci* ; — *Lizzie Maithaud* ; — *Les trois Éléonore* ; — *Edith Mortimer* ; — *Aily Moore* ; — *La Lampe du Sanctuaire* ; — *Les Victoires de l'Église*, etc.

— Le docteur J.-J. Moreau de Tours, médecin de la Salpêtrière, est mort à Paris le 28 juin. Né à Montrésor (Indre-et-Loire) en 1804, il avait fait ses études de médecine à Paris et avait été longtemps interne à Charenton sous Esquirol. Après une mission en Orient, où il avait étudié les effets de l'aliénation mentale, il fut nommé médecin à Bicêtre, puis à Ivry, enfin à la Salpêtrière. Ses principaux ouvrages sont : *De l'influence du physique relativement au désordre des facultés intellectuelles* (thèse inaugurale imprimée en 1830) ; — *Études physiologiques sur la folie du haschisch et de l'aliénation mentale* (in-8, 1845, Fortin, Masson, etc) ; — *Traité pratique de la folie névropathique* (in-8, Paris, Germer-Baillière).

— Un de nos anciens collaborateurs, M. Eugène-Pierre-Nicolas Fournier, docteur en médecine et ès-sciences naturelles, membre de la Société botanique de France, né à Paris en 1834, est mort le 10 juin dernier à Auteuil. Outre ses articles dans des recueils spéciaux, on lui doit : *De la Fécondation dans les phanérogames*, thèse d'aggrégation (1863, in-8) ; — *Recherches anatomiques et taxonomiques sur la famille des Crucifères et sur le genre Sisymbrium en particulier*. Thèse pour le doctorat ès-sciences. Paris, J. Rothschild, 1866, in-4 avec 2 planches ; — *Actes du Congrès international de botanique* (1867, in-18) ; — *la Cryptogamie du Mexique*, en collaboration avec W. Nylander et Em. Bescherelle (Paris, Masson, 1872, in-4).

— M. Gratien Charvet, archéologue, correspondant du ministère de l'instruction publique et vice-président du Comité de la statue de J.-B. Dumas, est mort à Alais, à l'âge de 57 ans. C'était un chercheur émérite, un travailleur infatigable. Il venait à peine de terminer le *Dictionnaire languedocien* commencé par M. d'Hombres. Les félibres perdent en lui un membre des plus zélés et des plus marquants.

— On annonce encore la mort : de M. A. Pépin d'Escurac, né le 27 janvier 1828, à Saint-Trédoly près Lesparre mort à Bordeaux, le 19 juillet 1884, rédacteur de *La Guienne* et de l'*Electeur ;* — de Ph. Aug. Ducrocq, conservateur du musée d'histoire naturelle de Niort, ancien sous-intendant militaire, mort le 14 avril, à l'âge de 57 ans ; — de M. le docteur Jules Pépin, membre de la Société des antiquaires de Normandie, auteur de notices sur les paroisses Saint-Ouen, Saint-Julien et Saint-Gilles de Caen, et de recherches sur le poète normand Sarrasin, mort à Paris, le 22 juillet, à 54 ans ; — de Mme Carla Serena, la célèbre voyageuse, morte à Athènes ; — de M. Desmars, ancien maire de Redon, archéologue distingué, auteur de monographies sur le pays de Redon et la presqu'île guérandaise ; — de

M. Laroche-Joubert, député de la Charente, mort à l'âge de 55 ans ; — de M. Louis Fochier, professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand, mort le 20 juillet, à Lyon, à l'âge de 32 ans, auteur de *Souvenirs historiques sur Bourgoin (Dauphiné). Titres et documents divers relatifs à cette ville* (in-8) ; — du R. P. Dalin, ancien supérieur du petit séminaire des Sables et des Congrégations des missionnaires du Saint-Esprit et des Filles de la Sagesse, à Saint-Laurent-sur-Sèvre, ancien curé de la Flocelière (Vendée), auteur d'une très grande quantité d'opuscules en vers et en prose, parmi lesquels il faut citer particulièrement une *Vie du vénérable P. de Montfort* ; — de M. Edouard Pinel, ancien conservateur du musée de peinture de La Rochelle, mort le 14 mai, à 77 ans ; — du docteur Ginestet, de Niort, journaliste de 1849 à 1851, exilé après le coup d'Etat, auteur de publications médicales et fervent adepte de l'homéopathie, mort à Bordeaux, le 17 mai ; — du marquis de Mesgrigny, qui, soit comme auteur de bluettes dramatiques, soit surtout comme peintre, s'était fait un nom, mort à Paris le 10 juillet, à 48 ans.

Concours et Prix. — L'Académie de législation de Toulouse vient de distribuer le programme des concours et des sujets de prix pour 1885-1886.

*Concours établi par la ville de Toulouse, en l'honneur de la fête de Cujas.* — L'Académie met au concours, pour l'année 1885, le sujet suivant : « Étude biographique sur MM. Aubry et Rau, et critique juridique sur leur œuvre principale, le *Cours de droit civil français*, d'après la méthode de Zachariæ. »

— L'Académie met au concours, pour l'année 1886, le sujet suivant : « Étude critique sur les Conseils de Prud'hommes. »

Le prix consistera, pour chaque année, en une médaille d'or qui pourra atteindre la valeur de cinq cents francs.

*Prix du Conseil général du département de la Haute-Garonne.* — L'Académie met au concours, pour l'année 1885, le sujet suivant : « Notice sur la vie et les travaux de Jacques Berriat Saint-Prix, ancien professeur des Facultés de droit de Grenoble et de Paris, ancien membre de l'Institut. »

— L'Académie met au concours, pour l'année 1886, le sujet suivant : « Étude historique, juridique et économique sur les coalitions et les grèves dans l'industrie. »

Le prix consistera, pour chaque année, en une médaille d'or qui pourra atteindre la valeur de cinq cents francs.

*Concours général.* — L'Académie se réserve de décerner, en outre, une ou plusieurs médailles d'or, d'une valeur de cent à cinq cents francs, aux travaux les plus remarquables qui pourront lui être adressés par les auteurs sur un sujet de leur choix et se rattachant de préférence à l'histoire d'une coutume ou d'une institution juridique.

— Un *Concours de poésie* est ouvert par l'Académie de Mâcon. Tous les littérateurs sont invités à y prendre part. A l'exception des questions religieuses et politiques, toute latitude est laissée aux concurrents pour le choix du sujet. Les pièces présentées devront avoir cent vers au plus et être inédites. Elles porteront une devise, reproduite, avec le nom de l'auteur, sous un pli cacheté. Le tout sera adressé au secrétaire perpétuel, avant le 31 décembre 1884. Les prix, consistant en médaille de vermeil, d'argent et de bronze, seront décernés en séance publique où les lauréats seront invités à lire leurs œuvres.

La même académie ouvre un *Concours d'histoire locale.* En voici le sujet :

« Faire la monographie historique et archéologique d'une commune rurale du département, de ses institutions administratives, politiques, juridiques et paroissiales, de ses antiquités, coutumes, mœurs et usages, depuis

les origines jusqu'en 1790. » Les sources manuscrites et imprimées devront être soigneusement indiquées. L'Académie demande, sans en faire cependant une condition essentielle, que le mémoire soit suivi de pièces justificatives comprenant la transcription des titres les plus importants. Les manuscrits devront être adressés, avant le 31 décembre 1884, au secrétaire perpétuel. Une médaille d'or sera décernée, en séance publique, au mémoire couronné.

Congrès. — La Société des Antiquaires de l'Ouest atteindra, le 13 août 1884, la cinquantième année de son existence. Dans le désir de fêter dignement cet anniversaire, elle a eu la pensée de convier à un congrès historique et archéologique toutes les sociétés savantes ayant leur siège dans la vaste région comprise entre la Loire et la Dordogne. — Le Congrès a eu lieu à Poitiers du 1er au 5 juillet. La présidence générale a été décernée à M. Lecointre-Dupont, le grand numismate poitevin, président d'honneur à vie de la Société. Le congrès a été réparti en deux sections : archéologie et histoire. — Des lectures ont été faites par M. Belisaire Ledain : *Statistique des découvertes faites dans l'Ouest depuis* 1870 ; par M. Georges Musset, bibliothécaire de la ville de la Rochelle : *Les plus anciennes églises de Saintes;* par M. Roblin, secrétaire-adjoint de la Société, au nom de M. Pallu de Lessert : *Des réformes à apporter à la législation des monuments historiques ;* par M. J. Berthelé : *La date de l'Église de Parthenay-le-Vieux* (*Deux-Sèvres*) *et l'influence de l'école d'architecture auvergnate sur l'école poitevine, à l'époque romane* ; par le P. de la Croix : *Les sépultures carlovingiennes découvertes rue de la Tranchée, à Poitiers ;* par M. l'abbé Arbellot, de Limoges : *Les cavaliers sculptés au portail de certaines églises de l'Ouest* ; par M. Chauvet, président de la Société archéologique de la Charente : *Fouilles dans le Tumulus du Gros-Guignon, près Charroux* (*Vienne*) ; par M. Musset : *Découvertes de sépultures à Chatelaillon et à Angoulins ;* par M. Gontier : *Fouilles du théâtre romain des Bouchauds* (*Charente*) ; par M. Leo Desaivre, vice-président de la Société de statistique des Deux-Sèvres : *Biographie du marquis de Champdeniers, de la maison de Rochechouart;* par M. René Vallette, secrétaire de la Société archéologique de Fontenay-Vendée : *Une cause célèbre en Bas-Poitou, au dix-huitième siècle;* par M. Dangibaud : *La Psallette de la Cathédrale de Saintes, au seizième siècle;* par M. l'abbé Legrand : *Les statuts de l'ancienne corporation des Boulangers à Poitiers;* par M. Arnault de la Ménardière, professeur à la Faculté de droit : *Souvenir scandinave dans la très ancienne coutume de Poitiers ;* par M. Th. Ducrocq, doyen honoraire de la Faculté de droit : *Les ossuaires et les boîtes à crânes de la Bretagne armoricaine;* par M. Desfrancs, de Niort : *Une conspiration dans les Gaules, au quatrième siècle;* par MM. Allard, de Parthenay, Dangibaud, de Saintes, et Beauchet-Filleau, de Chef-Boutonne : *Moyens à employer pour assurer la conservation des anciennes minutes de notaires ;* par M. l'abbé Largeault, de Niort : *Sur plusieurs inscriptions composées par Alcuin, pour les monastères de Nouaillé et de Saint-Hilaire de Poitiers ;* par M. Leo Desaivre : *Une Mélusine polonaise ;* par M. l'abbé Jarlit, de Lusignan : *L'origine de la légende de Mélusine en Poitou*; par M. l'abbé Auber : *L'architecture au dixième siècle* ; par M. Léon Palustre : *Un monogramme des Gouffier et une inscription bachique du musée de Poitiers ;* par M. Georges Musset : *Les légendes Saintongeaises relatives aux monuments mégalithiques* ; par M. Alfred Barbier : *Les Intendants du Poitou ;* par M. d'Avian de Piolant : *Une maison de la Renaissance à la Rochelle.* — Conférence par le Père De la Croix, sur Sanxay.

Le troisième jour du Congrès une excursion a été faite aux fouilles de

Sanxay. Un grand banquet y a été offert aux membres du Congrès par M. Lecointre-Dupont ; de nombreux toasts ont été portés au vénéré président d'honneur de la Société. On a vivement regretté que personne n'ait pris la parole, en cette fête de la conservation de Sanxay, pour rendre hommage à M. Léon Palustre, directeur de la Société française d'archéologie, qui a réussi à sauver ces importantes ruines de la destruction. — D'autres excursions ont été faites à Nouaillé et à Chauvigny. Deux après-midi ont été consacrées à la visite des monuments de Poitiers.— Le compte rendu des travaux du Congrès sera publié prochainement par la Société des Antiquaires de l'Ouest. — Deux médailles commémoratives ont été frappées. — J. B.

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans la séance du 4 juillet, M. G. Perrot a fait l'éloge de M. Tissot et a rappelé les divers ouvrages de ce savant distingué. — Dans la séance du 11 juillet M. Oppert a lu un mémoire sur la langue des Elamites et constaté que durant une très haute antiquité on parlait dans le bassin du Tigre quatre idiomes différents, écrits à l'aide de caractères cunéiformes, à savoir le sumérien, l'élamite, le suso-médique et, l'assyrien. — Dans la même séance M. Hamy a communiqué une note sur les peuples vaincus par l'Egypte d'après les bas-reliefs du tombeau de Toutmès III à Thèbes. Dans ces peuples tributaires représentés sur ce tombeau M. Hamy reconnaît des Ethiopiens, des Syriens et des Phéniciens. — Dans la séance du 18 juillet, M. Tarantini a signalé la découverte à Brindisi d'une fort belle mosaïque représentant le labyrinthe de Crète et le combat de Thésée et du Minotaure. M. Héron de Villefosse a entretenu l'Académie de deux inscriptions : l'une, trouvée en Tunisie, contient le nom d'une ville qui semble être la Zama majus de Ptolémée ; l'autre, découverte à Boulogne-sur-mer, est une dédicace en l'honneur des divinité protectrices des eaux thermales de Bath en Angleterre. — Dans la séance du 25 juillet, M. Albert Dumont a lu un mémoire sur deux curieuses lames de poignards découvertes dans les sépultures de Micènes. Elles remontent au XIIe ou XIIIe siècles avant notre ère et sont certainement de fabrication égyptienne, ce qui prouve que, plusieurs siècles avant la guerre de Troie, l'influence égyptienne était prédominante dans le bassin oriental de la Méditerranée.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — M. Humbert a achevé, dans la séance du 12 juillet, la lecture de son travail sur la comptabilité et le contrôle financier dans l'organisation de l'empire romain. — Dans la séance du 26 juillet, M. Saripoulos a communiqué, au nom de M. Nicolaïdes, un travail sur la topographie et le plan stratégique de l'Iliade. L'auteur fixe l'emplacement d'Ilion beaucoup plus avant dans les terres qu'on ne le croit ordinairement ; il critique la division du poème en vingt-quatre chants et le divise en trois grandes parties : le prologue, l'action et l'épilogue. Suivant lui l'écriture et la monnaie étaient en usage au temps d'Homère.

Convention entre la France et la Suède pour la garantie de la propriété des œuvres d'esprit et d'art. — Une loi en date du 23 juin 1884 vient d'autoriser la ratification et la mise à exécution d'un arrangement conclu à Stockholm, le 15 février 1884, entre la France et la Suède, pour la garantie réciproque de la propriété littéraire et artistique. Voici le texte de cette convention, qui intéresse les auteurs aussi bien que les éditeurs des deux pays et qui, à ce titre, ne saurait être indifférente à nos lecteurs : « Pour assurer aux écrits et aux œuvres d'art de citoyens français en Suède et de sujets suédois en France la protection stipulée à l'article additionnel au

Traité de commerce conclu, entre la France et les Royaumes-Unis de Suède et de Norwège, le 30 décembre 1881, et pour que les auteurs, éditeurs et artistes soient admis, en conséquence, devant les tribunaux des deux pays à exercer des poursuites contre les contrefaçons, il suffira que lesdits auteurs, éditeurs ou artistes justifient de leurs droits de propriété, en établissant, par un certificat émanant de l'autorité publique compétente en chaque pays, que l'écrit ou l'œuvre d'art en question est une œuvre originale, qui, dans le pays où elle a été publiée, jouit de la protection légale contre la contrefaçon ou la reproduction illicite. Pour les écrits et les œuvres d'art de citoyens français, le certificat sera délivré par le bureau de la librairie au Ministère de l'Intérieur et légalisé par la légation de Suède et Norwège à Paris ; pour les écrits et les œuvres d'art de sujets suédois, le certificat sera délivré par le greffier du Département de la Justice et légalisé par la légation de France à Stockholm. »

Les Sociétés savantes. — On a beaucoup parlé des Sociétés savantes, M. Haag, dans une brochure, *Die territorial-Geschichte und ihre Benchtigung* (Gotha, 1882, in-8) ; M. G. Bossert, dans une autre, *Die historischen Vereine vor dem Tribunal der Wissenschaft* (Heilbron, 1883, in-8), et M. Stein dans une troisième, *le Congrès des Sociétés savantes* (Lyon, 1884. gr. in-8. Ext. de la *Revue lyonnaise*), que nous avons sous les yeux et qui résume les deux précédentes. Ces trois brochures constatent le déclin, on devrait plutôt dire l'état continuellement faible, de la plupart des Sociétés savantes de province, en France et en Allemagne. M. Bossert, en réponse à ces griefs, n'a trouvé rien à dire qu'à les expliquer « par l'indifférence des savants et des historiens de profession, qui dédaignent de faire partie de ces Sociétés, encore moins d'y jouer un rôle effectif et utile. (Stein, p. 11.) » M. Stein propose, comme remède, la centralisation de direction aux mains du Comité des travaux historiques. C'est là, croyons-nous, une vraie chimère. Les savants qui font partie de ce comité, ne voudront pas diriger les Sociétés, et les Sociétés ne voudront pas être dirigées. Encore y aurait-il peut-être bien des directeurs ; mais des dirigés, jamais. Non, ce qui remédiera au mal, ce sont les méthodes scientifiques de l'École des Chartes, répandues par ses élèves, devenus archivistes départementaux dans tous les coins de la France. Selon la force et l'initiative de chacun, sous leur direction se créeront des foyers de vraie science. Chacun s'intéressera plus à son œuvre locale, que ne le ferait le grand savant de Paris. Car, en définitive, qu'est-ce qui manque ? Des hommes de science. Qui en fera ? L'École des Chartes. Que devrait-on faire ? L'agrandir et la développer. C'est en elle qu'est la source qui fécondera tout le pays. On commence à le comprendre, mais pas assez encore. Le jour où elle aura un représentant dans chaque département, il ne dépendra plus que de lui de grouper et de former à la discipline scientifique de jeunes esprits et de régénérer avec leur aide les vieilles Sociétés dont on ne dit plus rien ou dont on dit du mal. — Bourm.

Le Testament de Jean le Bon. — Sous ce titre : *Testament du roi Jean le Bon et inventaire de ses joyaux à Londres, publiés d'après deux manuscrits inédits des Archives nationales* (Paris, imprim. Lahure, 1884, in-8, de 53 p.), M. Germain Bapst vient de publier un volume, bien propre à attirer les délicats, les érudits et les amateurs : les délicats par le soin extérieur et l'exécution typographique, qui répondent en tous points au soin intérieur apporté à la publication des documents ; les érudits, parce qu'il y a là des textes d'une importance extrême pour notre histoire, et dont on n'avait pas encore songé à tirer parti ; les amateurs, parce que cette publication est le

complément nécessaire de la publication précédente de M. le duc d'Aumale. Nombre de notes ingénieuses et serrées rendent compréhensibles diverses appellations du moyen âge, au point de vue du mobilier, du costume, de l'orfèvrerie. La généalogie des personnes citées est toujours faite avec beaucoup de méthode. Le roi Jean avait emporté à Londres un certain nombre de joyaux d'apparat, placés sous la garde de son tailleur Toussaint du Breuil, lorsqu'il mourut le 8 avril 1364, à l'hôtel de Savoie, sur la rive gauche de la Tamise, près de l'emplacement actuel de Wellington-Street. L'inventaire fut rédigé par ordre de son frère et de son fils la veille et le lendemain de sa mort. Le testament et l'inventaire publiés par M. Bapst ont leur place marquée, et une place d'honneur, à côté des autres travaux du même genre. Il serait à désirer que M. Bapst fît de temps à autre de ces agréables trouvailles, véritables joyaux littéraires. — H. Stein.

La Bibliomanie en 1883. — Un de nos plus savants collaborateurs a pris l'heureuse habitude, depuis quelque temps, de signaler aux bibliophiles ce qu'offrent de plus intéressant les ventes publiques de livres effectuées à Paris et à Londres, et la collection formée par ses petits volumes annuels est célèbre et précieuse. Cette collection vient de s'accroître d'un volume qui ne sera pas moins goûté que les précédents. (*La Bibliomanie en 1883. Bibliographie rétrospective des adjudications les plus remarquables faites cette année et de la valeur primitive de ces ouvrages par* Philomnesti Junior. Bordeaux, veuve Moquet, 1884, petit in-8 de vii-94 p., imprimé sur beau papier par G. Bouchon, à Libourne). Ph. Junior s'occupe tour à tour de la vente Beckford (Londres), des ventes Delestre-Cormon, Truel Saint-Evron, de la Berandière, Elzear Pin, Benjamin Fillon, A. F.-Didot (Paris), d'une vente faite dans la capitale de l'Angleterre, en janvier 1883, par la maison Sotheby, de la vente du renommé relieur anglais Francis Bedford, de la vente du duc d'Hamilton, de celle du comte de Gosford, enfin (*Appendice*) de celle toute récente du comte Roger. Les renseignements curieux abondent dans la *Bibliomanie en 1883*. Citons particulièrement les articles *Androuet du Cerceau*, *Thomas Beauvais*, *Corrozet*, *Decor puellarum*, *Niphus* (à propos du *de pulchro* de cet écrivain, une omission du *Manuel du Libraire* est indiquée), *Poliphilus*, *Hypnerotomachia* (dont la traduction par M. Claudius Popelin vient d'être couronnée par l'Académie française), *Recueil de la diversité des habits*, *Philostrate*, *Postel*, *Taillevant*, *Histoire de Magdalene*, *Bavent*, *Coutumes de Normandie*, *Collection des Voyages par de Bry*. La note s'étend de la page 53 à la page 56 et, Dieu merci ! ne justifie pas cette menaçante déclaration de l'*Avant-propos* (p. vii), que les renseignements donnés auront le *mérite de la brièveté*, etc. Ph. Junior, analysant un catalogue édité par M. Bernard Quaritch, un des principaux libraires de Londres, catalogue uniquement consacré à des volumes que recommandent de belles reliures anciennes ou modernes, trouve l'occasion de nous parler d'une façon fort instructive de plusieurs amateurs illustres, Grolier, Thomas Maioli, Meconati Camevari, le médecin du pape Urbain VIII, Diane de Poitiers, Marguerite de Valois, J. A. de Thou, Longepierre, le comte d'Hoym, Girardot de Préfonds, Mme de Pompadour. Signalons quelques-unes des particularités que nous révèle la *Bibliomanie en 1883*. L'auteur, mentionnant (p. 69) une *Bible* de 1558 (Paris, in-folio), ajoute que cet exemplaire, dont la reliure est de toute beauté, offre une devise restée inconnue jusqu'ici : *Quisque suos patimur omnes*, devise qui, dit-il, se rapporte sans doute aux tribulations auxquelles le grand bibliophile fut parfois en proie. Nous lisons (p. 75) : « On payera 75 livres st., un volume aux insignes de Marguerite de Valois, princesse qui mérite une

place distinguée parmi les *Femmes bibliophiles*; il s'agit ici d'un volume in-4 de 28 feuilles, sans date (vers 1580), sans indication de lieu, ni de typographe, inconnu à tous les bibliographes : *Ornamenti delle belle e virtuose Donne, opera nova nella quali troverai varie sorti di frisi.* C'est un de ces recueils de modèles de dentelles et de *point couppé* fort en vogue vers la fin du seizième siècle. » Ph. Junier, nous apprend (p. 76) que « les trois filles de Louis XV possédaient chacune des livres que distinguait la couleur du maroquin; le rouge pour Madame Victoire, le bleu pour Madame Sophie, le vert pour Madame Adélaïde, » et que « c'est à cette dernière qu'appartenait un fort bel exemplaire des *Antiquités de la monarchie française*, par Montfaucon, relié par Jacques-Antoine Derome (75 livres st.).» Enfin, l'excellent bibliographe complète et rectifie ainsi (p. 87) les indications données jusqu'à ce jour sur l'*Extraict du Recueil des islas nouvelles*, par Anglerias (Peter Martyr), Paris, S. de Colines, 1532, in-folio, volume qui vient d'être vendu 3,735 francs : « Ce volume est décrit par tous les bibliographes, sans excepter M. Harrisse; c'est un abrégé dédié à Charles d'Angoulême, des trois décades publiées par Pierre Martyr. Des trois narrations qui accompagnent l'*Extraict*, la première est un sommaire du livre de P. Martyr : *De insulis*; c'est à tort que M. Harrisse la donne comme un extrait de la quatrième décade; les deux autres narrations sont empruntées aux éditions imprimées de la seconde et de la troisième lettre de Fernand Cortès, lettres à l'égard desquelles le *Manuel* entre dans de longs détails; nous y ajouterons seulement qu'un éminent historien espagnol, Don Pascual de Gayanges, a publié en 1880, un fort volume contenant les *Cartas y relaciones* adressées par le conquérant du Mexique à l'empereur Charles-Quint, en les accompagnant de notes savantes. » — T. DE L.

LE TESTAMENT DE J. DE GENOUILLAC. — On a laissé passer sans assez le remarquer un document fort important publié, dans le *Bulletin de la société des études du Lot* (tome VII, fascicule II, Cahors, 1882, gr. in-8, 154-165), par un très recommandable travailleur, M. J. Malinowski, à qui cette pièce inédite avait été communiquée par M. Arthur de Valon, député du Lot. M. Malinowski a fait précéder le testament du grand-maître de l'artillerie de France, d'un avertissement où il rappelle que Jacques Gourdon de Genouillac, dit Galiot, naquit le 10 juillet 1466, au château d'Assier, non loin de Figeac, et mourut en ce même château le 4 décembre 1546; qu'il fut un des hommes les plus remarquables de son siècle; que cependant son nom figure à peine dans nos histoires de France; que cet oubli ne doit pas être reproché à notre temps seulement, puisque Brantôme disait déjà : « Je suis vraiment étonné que nos histoires françaises n'ont plus parlé de Monsieur le grand écuyer Galiot qu'elles n'ont fait, car ç'a esté un très bon et sage capitaine en son temps. » M. Malinowski annonce ensuite qu'il prépare un volume consacré spécialement à la biographie du seigneur d'Assier. Voici une courte analyse du testament de son héros : l'acte est du 9 juin 1545. Le testateur reçoit du notaire royal de Figeac en Quercy, Me Pierre Cabridens les titres suivants : « Noble et puissant seigneur messire Jacque de Genouilhac dit Galiot, chevalier de l'ordre, conseiller, chambelan ordinaire du roy nostre sire, capitaine général de son artillerie et grand escuyer de France, son sénéchal de Quercy, seigneur d'Assier, Livernon, Lunegarde, Baussas, La Cève, Montrichaud, Chastard, Capdenac et de plusieurs autres grandes seigneuries et juridictions...» Il désire être enseveli dans l'église paroissiale du lieu de d'Assier au tombeau qui sera élevé par son héritière universelle. Il demande qu'on mette en ce même tombeau son fils François

de Genouillac, ainsi que les corps de feus noble Jean de Genouillac et Catherine du Bois, ses père et mère, et de Jacques de Genouillac, son frère aîné. Il veut que « au jour de sa dite sépulture », soient appelés 500 prêtres « disant et célébrant messes de l'office des trépassés pour l'estat de son âme et de ses prédécesseurs », et qu'à chacun on donne 4 livres tournois. Même nombre de prêtres dût être convoqué au service de la quarantaine et au bout de l'an de son trépas, toujours avec 4 livres tournois d'indemnité, et, dans les trois circonstances, 3 deniers tournois devront être remis à chaque pauvre. Il veut que l'on achève, aux frais de la succession, la construction de l'église paroissiale du lieu d'Assier. L'héritière universelle est noble Jeanne de Genouillac, dame de Crussol, fille du testateur, femme de noble, haut et puissant seigneur messire Charles de Crussol, chevalier, vicomte d'Uzès, seigneur dudit Crussol, sénéchal de Beaucaire. Des legs sont fait à Cellecti de Genouillac, autre fille du testateur (la terre et seigneurie de Boyssou), à Jeanne de Genouillac, fille de feu messire François de Genouillac, fils du testateur (2,000 écus d'or payables le jour de son mariage), à dix pauvres filles la somme de 100 livres tournois pour les aider à se marier et à dix pauvres enfans semblable somme de 100 livres tournois pour les entretenir aux écoles. » (Qui disait donc que la noblesse d'autrefois était ennemie de l'instruction?) Le testament a été fait et passé dans le château et place d'Assier en Quercy, en présence de diverses honorables et nobles personnes parmi lesquelles nous nous contenterons de citer Raymond de Gontaud, seigneur de Cabrerety, et Jean de Beauze, seigneur de Belcastel. — T. DE L.

LES SEIGNEURS DE BRETEUIL. — M. A. de Dion nous donne sur *Les seigneurs de Breteuil en Beauvaisis*, un travail (Paris, 1884, in-8 de 52 p.), extrait des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France* (t. X). C'est une étude faite avec un grand soin, et d'après les documents d'archives, sur la généalogie d'une famille dont les premiers degrés commencent à être connus au dixième et au onzième siècles ; M. de Dion continue, après avoir noté son extinction, la suite des familles qui ont possédé le fief de Breteuil. — La critique moderne, depuis quelques années, a singulièrement amélioré les travaux des anciens généalogistes, je parle ici de ceux qui font autorité ; ces recherches sont singulièrement utiles pour suivre sûrement les traces de certains personnages dans l'histoire générale et expliquer le rôle qu'ils y ont joué. Les premiers seigneurs de Breteuil portèrent le titre de comte ; ils étaient en même temps vicomtes de Chartres. Il y aurait à déterminer, dans un travail spécial, ce qu'était ce titre de comte, porté au dixième et au onzième siècles par plusieurs individus, qui semble avoir été personnel sans être attaché à un fief. Nous devons faire remarquer qu'à propos des armes de Catherine de Clermont, femme de Louis comte de Blois, M. de Dion a commis une légère inexactitude. Le sceau de cette dame ne représente pas une bande accompagnée de six merlettes ; c'est l'un des comtes de Blois qui portait une bande sur un champ semé de petites croix. Pendant que je parle d'héraldique, je me permets aussi de regretter que M. de Dion n'ait pas cherché à expliquer pourquoi un acte de Guillaume de Beausault, seigneur de Breteuil, en 1302, est scellé par son successeur Erard de Montmorency. Ces critiques de détail sont trop légères pour enlever au travail de M. de Dion le mérite qui s'attache toujours aux recherches que cet érudit fait avec autant de conscience que de perspicacité. Son étude sur les seigneurs de Breteuil pourra être discutée au sujet de quelques points, mais elle n'en restera pas moins la meilleure notice comparée jusqu'à ce jour sur l'histoire de ce fief important. — A. DE B.

Fulvio Orsini et le cardinal de Granvelle. — Notre jeune et savant collaborateur Pierre de Nolhac ne travaille pas avec moins d'activité à Rome qu'à Paris. C'est de la première de ces villes qu'il nous envoie deux brochures fort dignes de l'attention de tous les érudits. (*Les collections d'antiquités de Fulvio Orsini*, 1884, petit in-4 de 95 p. Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire* publiés par l'École française de Rome. — *Lettere inédite del card. de Granvelle à Fulvio Orsini e al card. Sirleto.* Extrait des *Studi e documenti di storia e diritto*, 1884, in-4 de 32 p.) On connaissait, par le testament de Fulvio Orsini, l'existence d'un inventaire descriptif, dressé par lui-même, de toutes les richesses d'art antique accumulées chez lui pendant un demi-siècle. L'original de cet inventaire, qui fut mis entre les mains du cardinal Odoardo Farnèse, légataire universel d'Orsini, n'a pu être retrouvé. Mais M. de Nolhac a eu la fortune d'en découvrir une copie contemporaine, donnant toutes les garanties désirables d'authenticité, laquelle est conservée à la bibliothèque Ambrosienne, parmi les manuscrits de Giov. Vinc. Pinelli, intime ami d'Orsini, qui ne cessait de le consulter sur ses travaux et de lui faire part de ses recherches, comme on le voit par sa volumineuse correspondance manuscrite de l'Ambrosienne. C'est cette copie, exécutée sous les yeux d'Orsini lui-même, que publie M. de Nolhac. Le document, dit-il, était attendu depuis bien des années par les archéologues d'Italie. Nous croyons que les archéologues de tous les pays le liront avec un extrême intérêt. L'inventaire de la belle collection se divise en sept grands chapitres : *Pierres gravées, tableaux et dessins, inscriptions, marbres, médailles d'or, d'argent, de bronze.* M. de Nolhac résume en des pages très curieuses les principaux renseignements que l'on peut tirer de la description d'une des plus fameuses collections de la Renaissance. Les notes dont l'habile éditeur entoure successivement le texte italien relatif aux 400 pierres gravées d'Orsini, à ses 100 peintures ou dessins, à ses 150 inscriptions, à ses 60 bustes de marbre ou bas-reliefs, à ses médailles (plusieurs centaines), sont telles qu'on pouvait les attendre d'un des meilleurs archéologues de l'École française de Rome. — Le recueil des *Lettere inedite del card. de Granvelle* complète la *Correspondance du cardinal de Granvelle* publiée par M. E. Poullet dans la *Collection des documents inédits relatifs à l'histoire de la Belgique* (Bruxelles, 1877, in-4), laquelle *Correspondance* complétait déjà les *Papiers d'État du cardinal de Granvelle* publiés dans la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France* (Paris, 1841-1852, 9 vol. in-4). Louons M. de Nolhac d'avoir donné toute la série des lettres adressées par le grand ministre au grand érudit conservées dans les deux volumes du fonds Vatican 4,104 et 4,105. Ces lettres méritaient à tous égards d'être mises en lumière : elles le méritaient surtout à cause de leur caractère intime, et, comme le remarque l'éditeur (p. 4), « le trait distinctif de la correspondance avec Orsini est ce laisser-aller de l'amitié, où se révèle plus que dans les dépêches officielles, la véritable nature du cardinal. » Ce ne sont pas seulement les lettres de Granvelle qui sont fort intéressantes : ce sont aussi les notes de M. de Nolhac, notes où il a mêlé à des renseignements excellents des citations toutes nouvelles, comme (p. 9, note 2) l'extrait d'une lettre de B. Arias Montano, écrite d'Anvers le 20 février 1574, au cardinal Sirlet (archives du Vatican) et (p. 16, note 2; p. 23, note 3) diverses lettres du cardinal Alexandre Farnèse au même cardinal Sirlet, de 1581 et de 1582, reproduites *in extenso* d'après les mêmes archives si libéralement ouvertes aux travailleurs par Sa Sainteté Léon XIII, qui favorise les lettres et les sciences comme les favorisait Léon X de glorieuse mémoire. — T. de L.

Les collections Ashburnam. — L'acquisition, par l'Italie, de deux mille manuscrits de la collection Ashburnam, composée, comme on sait, de trois fonds : le fonds Libri, le fonds Stowe, le fonds Barrois, et d'un appendice, est aujourd'hui officielle. Lord Ashburnam a cédé à l'Italie, pour une somme de 575,000 francs, tout le fonds Libri moins les volumes qui avaient été signalés comme ayant été volés dans nos bibliothèques françaises et un certain nombre de manuscrits de Dante, compris dans le fonds connu sous le nom de *Appendix*. On annonce que le gouvernement italien, s'inspirant des considérations qui avaient été adoptées en 1883 par l'administration du Musée britannique, a tenu à laisser en dehors de son marché les manuscrits dont la place est marquée dans nos bibliothèques, et qui finiront peut-être par y revenir. Le commissaire chargé de conduire les négociations, M. le professeur Villari, a accepté, les yeux fermés, la réserve qui avait été faite dans l'intérêt de la France, quoique cette réserve portât sur plusieurs manuscrits qui, par leur contenu et leur origine première, ont une importance de premier ordre pour l'Italie. Le fonds Stowe a été payé par le gouvernement anglais 1,125,000 francs. Le fonds Libri, cédé à l'Italie, comprend les manuscrits les plus célèbres de la *Divine Comédie*, ceux auxquels les savants ont attaché les dénominations de *ottimo*, de *antichissimo*, de *correttissimo* et de *elegantissimo* ; reviennent aujourd'hui en Italie les poésies de Sacchetti, écrites par lui-même, des autographes de Napoléon Ier, d'Alexandre Farnèse, de Castiglione, du Tasse, de Varchi, de Raphaël d'Urbino, de Galilée, de Baldi, de Tomitano, d'Uannetti, de Muratori, etc., etc., et de plusieurs auteurs français et espagnols.

Archives notariales. — Dans la brochure mentionnée plus haut, M. Stein dit un mot (p. 15) des archives de notaire. Le Congrès des Sociétés savantes de 1884, dit-il, « tout en envisageant la question sous ses différents côtés, ne l'a point fait avancer d'un pas. A ce propos on a fait beaucoup de bruit pour rien. Le Congrès s'est contenté d'émettre un vœu, vœu purement platonique, qui pourra bien ne recevoir jamais un commencement d'exécution, si on laisse au Congrès le soin exclusif de s'en occuper. » Nous l'avions déjà noté dans le *Polybiblion* (XL, 465) : « C'est là, ce nous semble, enterrer la question. »

Oui, les notaires garderont leurs archives. Ne sont-ils pas chargés encore de délivrer des copies authentiques de pièces qu'ils ne peuvent point lire ? Il est vrai que quelquefois ils viennent réclamer les bons offices des archivistes paléographes. Mais tant qu'ils auront ce droit exclusif, il serait injuste de les priver de la garde des documents qu'ils ne peuvent déchiffrer, mais dont seuls ils peuvent donner copie. Enlevez-leur ce droit et ce dépôt, donnez les deux aux archivistes départementaux, qui ont déjà beaucoup de registres notariaux dans leurs archives. Accordez d'abord à tout archiviste paléographe la charge d'authentiquer, après avoir prêté serment en justice, la copie des pièces, au moins de celles antérieures à 1789. Et alors vous pourrez retirer aux notaires leurs dépôts. N'y a-t-il pas parmi les archivistes paléographes siégeant au Sénat et à la Chambre, à droite ou à gauche, quelqu'un qui prendra cette initiative et la fera triompher ? — Bouan.

Le Musée pédagogique de Paris. — Une première série documentaire, publiée sous la direction du ministère de l'Instruction publique, vient de paraître sur l'état actuel du musée pédagogique de Paris, dont la fondation date de 1878, mais dont il est à propos de faire remarquer que l'idée première remonte à 1817. C'est à Jullien Paris qu'il faut reporter le mérite de la conception d'un musée d'éducation comparée. Les matériaux étaient

en quelque sorte élaborés pour la réalisation de cette idée toute française : il n'y avait qu'à les colliger. Mais, là encore, il a fallu que nous nous laissions devancer par toute l'Europe. Les villes de Londres, Zurich, Vienne, Rome et Munich, la Hollande, la Belgique, la Russie ont fondé des établissements de ce genre bien avant nous, les États-Unis aussi. — Depuis 1817 !!

Nouvelles : Paris. — Parmi les bibliothèques livrées aux enchères dans le cours de la saison, a figuré un choix considérable de volumes provenant des collections d'un amateur bordelais, M. Charles Balaresque, mort vers la fin de 1882, à l'âge de 84 ans. Il avait réuni plus de 20,000 volumes dont une partie seulement a été envoyée à Paris ; la géographie, les voyages formaient la majeure partie de cette collection rassemblée dans un but d'étude ; les ouvrages anglais étaient nombreux ; la condition était en général médiocre ; les prix obtenus ont été presque tous peu élevés ; nous n'indiquerons qu'une seule adjudication, l'*Histoire notable de la Floride*, mise en lumière par Basanier (Paris, 1586, in-8) ; il y a une cinquantaine d'années, ce même volume, qui vient de se payer 630 francs, n'atteignait pas 20 francs ; c'est un nouvel exemple de l'empressement avec lequel on recherche aujourd'hui les livres anciens relatifs à l'Amérique.

— La maison Marpon et Flammarion commence la publication d'une nouvelle histoire universelle dont l'auteur est M. L. Jacolliot. *Histoire naturelle et sociale de l'humanité*. I. *La Genèse de la terre et de l'homme* (in-8 de 600 p., 8 francs). L'ouvrage comprendra vingt-cinq volumes. Étant connue la valeur peu scientifique des nombreux livres publiés par M. Jacolliot sur l'Inde, ouvrages dont Mgr de Harlez a fait bonne justice dans la *Revue catholique* de Louvain (1880), on peut prévoir ce que vaudra cette nouvelle entreprise de librairie.

Béarn. — Sous presse : *Barèges et ses eaux minérales*, par le docteur Grimaud (Tarbes, impr. Larrieu, in-12 de 186 p.). — *Les Hautes-Pyrénées*, par MM. Bois, capitaine d'infanterie, et Duriez, archiviste des Hautes-Pyrénées (Paris, in-12, avec plan de Tarbes, et 2 cartes, l'une des Hautes-Pyrénées, réduction de l'état-major, et l'autre des provinces qui ont formé ce département).

Vient de paraître : *Notice sur M. l'abbé Menjoulet*, vicaire général du diocèse de Bayonne (Tarbes, impr. Larrieu, in-12 de XVI-74 p.).

Bourgogne. — *La Société des Amis des Arts et des Sciences* de Tournus a récemment décerné une médaille à M. Albert Bernard pour un mémoire : *Recherches sur les Chevaliers de l'Arquebuse et sur les Chevaliers de l'Arc de Tournus*. *L'union républicaine de Mâcon*, dans son numéro du 1er juillet 1884, en a commencé la publication. Les journaux n'étant pas compris dans le *Répertoire des travaux historiques*, je crois utile de signaler la publication de ce travail, sur lequel je réserve d'ailleurs mon appréciation. — A. B.

— Le tome douzième des *Mémoires de la Société éduenne* (nouv. série) vient de paraître. Il comprend : Les grandes et admirables merveilles descouvertes au duché de Bourgongne, près la ville d'Authun, au lieu dict la Caverne aux Fées, par le seigneur dom Nicole de Gaulthières, texte annoté par Harold de Fontenay. — Les manuscrits des Minimes de la Guiche, par Armand Bénet. — Une Révolution à Saulieu en 1409, par An. de Charmasse. — Fouilles du Mont-Beuvray (suite), par Bulliot. — Notice archéologique sur Santenay, par H. de Longuy. — Les Forêts de l'abbaye de Cîteaux (suite), par E. Picard. — Note sur le filon de Spath Fluor de Voltennes, par G. de Champeaux de la Boulaye. — Epigraphie autunoise (suite), par Harold de Fontenay. — La chapelle de Saint-Michel de la Perrière, par l'abbé La-

creuze. — La Confrérie du Saint-Sacrement d'Autun. — Note sur la découverte du système géologique éruptif de la planète Mars, par Mayeul Lamey. O. S. B. — Note sur l'exploitation de la houille au Creuzot au seizième siècle, par A. de Charmasse. — Nomination d'un curé sous l'ancien régime, par Fr. Grignard. — Procès-verbaux des séances.

— L'inventaire sommaire des archives communales de Tournus (Saône-et-Loire), est sous presse.

Champagne. — M. Henri Jadart continue ses recherches sur *Dom Thierry Ruinart*, auquel il voudrait élever un monument digne de lui, comme il a déjà fait pour Gerson et Mabillon.

— M. O. de Gourjault poursuit ses études sur le maréchal de Saint-Paul et sur la Ligue dans le département des Ardennes : nous souhaitons vivement qu'il hâte le moment de sa publication.

— M. Alph. Roserot, archiviste-adjoint de l'Aube, a été récemment remercié par le Conseil général du département. On a jugé que ses services étaient inutiles. Pour ce faire, on a choisi le moment où il allait publier un volume de l'inventaire des archives départementales (série E). Quand ce volume verra-t-il le jour? Les érudits perdent en M. Roserot un correspondant aimable et dévoué.

— M. Millot, de l'École des Chartes, prépare une thèse sur les rapports du roi Louis XI avec la ville de Troyes. — H. Stein.

— On annonce, pour paraître à la fin de septembre, l'*Inventaire sommaire des archives départementales de la Marne*, t. I de la série C. *Intendance de Champagne*, 1 vol. in-4.

Lyonnais. — En souscription à la librairie générale Henri Georg : *Le Livre d'Amitié, dédié à Jehan de Paris, par l'Escuyer Pierre Sala, lyonnois*, publié pour la première fois, d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, par M. Georges Guigue, archiviste de la ville de Lyon. — Le *Livre d'Amitié* est une production littéraire du seizième siècle qui s'adresse à tous les amis de notre vieille langue et en particulier à ceux de la littérature lyonnaise: Il sera tiré à 100 exemplaires sur papier de Hollande, à 6 francs, et 4 exemplaires sur papier du Japon à 10 francs.

Orléanais. — M. Gaston Vignat, ancien député, qui vient de faire une consciencieuse étude sur la Commanderie de *Boigny* près Orléans (Herluison, 1884), va prochainement publier une série de cartulaires locaux pour faire suite à celui de *Beaugency* que nous lui devons déjà.

— M. Edmond Michel va mettre en vente chez Herluison, dans quelques mois, le premier fascicule des *Inscriptions de l'ancien diocèse d'Orléans*. Ce magnifique ouvrage, imprimé avec les mêmes caractères et sur le même plan que le *Guilhermy*, en sera le complément indispensable. La compétence de l'auteur n'est plus à louer.

— Le même archéologue a récemment livré au public un *Guide artistique de la ville d'Orléans* (Herluison, 1884) qui est un petit bijou et renferme de très utiles renseignements. Il met la dernière main à un *Guide artistique de la ville de Blois*, qui remplacera avantageusement tous les guides de ce genre parus jusqu'à ce jour. Ces volumes sont courts et complets à la fois; on trouve rarement ces deux qualités réunies.

— La Société historique et archéologique du Gâtinais annonce une publication qui doit ouvrir son recueil de *Documents*. Le premier fascicule, qui doit paraître au 1er novembre, comprendra la *Correspondance inédite du cardinal de Châtillon*. Ce sera une très utile contribution à l'histoire du seizième siècle. M. Léon Marlet, élève de l'Ecole des Chartes, qui a bien voulu se

charger de la publication, a déjà publié une notice biographique sur le même personnage, en 1883, dans les *Annales* trimestrielles de la même société.

— M. le marquis de Rochambeau ne tardera pas à livrer au public le deuxième volume de sa *Biographie vendômoise* (tiré seulement à 100 exempl.). Nous voudrions ne pas y trouver les lacunes que présente çà et là le tome premier, paru il y a six mois environ.

— M. Jules Doinel, archiviste du Loiret, travaille à une *Histoire du protestantisme en Orléanais* depuis la révocation de l'édit de Nantes jusqu'à la Révolution française. — H. Stein.

Picardie. — M. G. de Witasse vient de publier dans une revue mensuelle trop peu connue, la *Picardie* (Amiens, imp. Delattre-Lenoël) un très précieux *Catalogue des aveux et dénombrements relatifs à la Picardie conservés aux Archives nationales*. Il y aura un tirage à part de ce travail.

— M. Alcius Ledieu, archiviste-bibliothécaire d'Abbeville, va prochainement faire imprimer le *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque d'Abbeville*, où l'on trouvera bien des documents ignorés. Le travail sera, nous en sommes convaincu, fait avec grand soin.

— La *Société académique de Saint-Quentin* vient d'imprimer le cartulaire de Ribemont (Aisne). — H. Stein.

Poitou. — Viennent de paraître : la première partie du Catalogue du musée des Antiquaires de l'Ouest (galerie lapidaire), par M. Belisaire Ledain, et la première partie du Catalogue du musée de la ville (beaux-arts), par M. Brouillet.

Angleterre. — On publie à Londres un livre curieux intitulé : *Caricatures et satires anglaises sous le règne de Napoléon Ier*. Il formera deux volumes, illustrés de 120 reproductions.

— Une seconde édition du savant ouvrage du rev. Menzies Ferguson va paraître à Londres. Sous le titre de *Promenades dans le Nord*, il décrit les coutumes, superstitions et mœurs actuelles de l'île d'Orkney et des autres îles de la mer du Nord. C'est une précieuse collection de légendes, de traditions et de peuplades presque ignorées. La première édition a été épuisée en deux mois.

— Le Dr F. Hirth a lu, dans une assemblée de la Société asiatique de Londres, un important mémoire sur les relations de la Chine avec l'empire romain à l'époque classique et au moyen âge. Il y raconte la mission d'un ambassadeur envoyé en Chine par un empereur romain au deuxième siècle de notre ère.

Allemagne. — Les géologistes qui jusqu'ici s'étaient contentés de diviser l'histoire de notre globe en quatre grandes périodes, connues sous les noms de primaire, secondaire, tertiaire et quaternaire, après lesquelles ils ne connaissaient que la période silurienne, sont distancés par un savant Allemand de Leipsig, le Dr Otto Kuntse. Il vient de publier un ouvrage dans lequel il donne une division beaucoup plus compliquée. Notre période silurienne est sa quaternaire, et ensuite il descend jusqu'à la *décimaire*. Au lieu de cinq périodes, il en admet au moins dix.

— La librairie Teubner, de Leipzig, publie, sous la direction de M. W. H. Roscher, un dictionnaire mythologique illustré : *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen mythologie*, in-8. C'est une œuvre très scientifique qui paraît par livraisons de 192 colonnes du prix de 2 fr. 50. L'ouvrage sera complet en 20 livraisons.

— La librairie Oldenbourg, de Leipzig, publie un dictionnaire iconographique sous le titre de : *Denkmaler des Klassischen Altertums zur erläuterung des Lebens der Griechen und Römer in Religion, Kunst und Sitte, herausgeben von A. Baumeisster*, in-4. C'est un dictionnaire d'antiquités grecques et romaines dans le genre de celui de Daremberg et Saglio, mais ayant surtout pour but de faire servir les monuments de l'antiquité figurée à la connaissance du monde antique. Les gravures des plus nombreuses ne laissent rien à désirer, et les noms des collaborateurs sont une garantie du caractère scientifique de l'entreprise. L'ouvrage se publie par livraisons de 48 pages à 2 colonnes et sera complet en 40 livr. Chaque livraison coûte 1 fr. 25.

— M. le Prof. Langl a publié dans le temps des *Tableaux d'histoire universelle*, en grande édition murale destinée aux établissements d'instruction secondaire, qui ont eu un grand succès. La maison Hölzel de Vienne publie maintenant une réduction héliotypique de ces tableaux reproduisant les monuments les plus importants de toutes les époques. Un texte explicatif accompagne chaque planche. Prix de la livraison de 6 planches, 2 fr. 50.

Autriche. — Le professeur Bühler, de Vienne, vient d'écrire un essai d'alphabet de l'écriture sur des feuilles de palmier. Il montre que la découverte de cet alphabet fera faire un nouveau pas aux recherches paléographiques touchant l'histoire de l'alphabet indien.

Espagne. — Le Père F. Fita vient de publier dans le bulletin de la royale Académie d'histoire, un mémoire sur les actes inédits du Concile de Clermont, du mois de novembre 1130, d'après un manuscrit qu'il a découvert en Espagne.

— Un Guipuscoan, M. Eusèbe Lopez, de Tolosa, achève avec la quarante et unième livraison, la publication du *Dictionnaire basco-espagnol* d'Ais-Kibel. Ce recueil, sans avoir une prétention scientifique, offre une grande abondance de mots et de formes ; il est peut-être le meilleur qu'on puisse mettre dans les mains de ceux qui commencent l'étude de cette remarquable langue basque.

États-Unis. — Miss Catherine Wolfe, de New-York, vient de donner à l'Institut archéologique américain une somme d'argent destinée aux frais d'une expédition de découvertes à Babylone. La mission passera l'automne sur ces ruines, y fera exécuter des fouilles, achètera les inscriptions, les pierres sculptées, etc., et s'occupera d'un examen topographique du terrain dans l'intention de préciser de futurs emplacements pour de nouvelles fouilles.

— La bibliothèque Astor, de New-York, vient de s'enrichir de précieux volumes, entre autres un précieux évangéliaire manuscrit sur vélin du neuvième siècle ; un nouveau Testament avec un autographe de Richard III, roi d'Angleterre, aussi manuscrit sur vélin ; un *Durandi rationale*, imprimé en 1459, etc.

Publications nouvelles. — *Exposition de la Doctrine chrétienne*, par Mgr Capecelatro (2 vol. in-8, Lethielleux). — *Problèmes et Conclusions*, par l'abbé de Broglie (in-18 j., Putois-Cretté). — *De la Crèche au Calvaire*, par Mgr d'Hulst (in-12, Poussielgue frères). — *Bramakarma, ou Rites sacrés des Brahmanes*, par Bourquin (in-4, Leroux). — *Droits et Devoirs de la Femme*, par Le Sonne (in-8, Hennuyer). — *Notions de politesse et de savoir vivre*, recueillies par un grand-père (in-18 j., Bloud et Barral). — *Refutacio del tratado Fuera y Materia*, par P. Vergès y Vernis (in-8, typografia catolica, à Barcelone). — *Ampliacion de la Psicologia*, par Delfin Donadieu (2 vol. in-8, Ve et fils J. Sali-

rana, à Barcelone). — *Le Collectivisme*, par Leroy-Beaulieu (in-8, Guillaumin). — *Danger et Nécessité du socialisme*, par Masseron (in-18 j., Félix Alcan). — *Est-il bon? Est-il méchant?* par Diderot (in-12, Jouaust). — *La Matière et la Physique moderne*, par J. B. Stallo (in-8, Félix Alcan). — *Muscinées de la France*. — 1re partie : *Mousses*, par l'abbé Boulay (in-8, Savy). — *La Céramique italienne*, par de Melly (in-8, Firmin-Didot et Ce). — *Le Blason populaire de la France*, par Gaidoz et Sébillot (in-18 j., L. Cerf). — *Contes des Provinces de France*, par P. Sébillot (in-18 j., L. Cerf). — *Au Caprice de la Plume*, par Stephen Liégeard (in-18 j., Hachette et Ce). — *Nicolas Leblanc*, par Auguste Anastasi (in-18 j., Hachette et Ce). — *Histoire d'Amour*, par Louis Enault (in-18 j., Hachette et Ce). — *Le Succès par la Persévérance*, par Xavier Marmier (in-8, Hachette et Ce). — *La Comtesse Natalia*, par l'auteur de *La Comtesse Mourenine* (in-18 j., Plon et Nourrit). — *Kira, ou une jeune fille russe*, par V. Rouslane (in-18 j., Plon et Nourrit). — *Un Crime*, par H. Gréville (in-18 j., Plon et Nourrit). — *De chute en chute*, par Gabrielle d'Avor (in-18 j., Blériot et Gautier). — *Histoire d'un denier d'or*, par Alexandre Lamotte (in-18 j., Blériot et Gautier). — *Scènes et Récits*, par Jean Grange (in-8, Mame, à Tours). — *Correspondance de deux amis*, par Chatain (in-18 j., Delhomme et Bréguet). — *Études sur la Poésie grecque*, par Jules Girard (in-18 j., Hachette et Ce). — *Essai sur Thucydide*, par Jules Girard (in-18 j., Hachette et Ce). — *La Morale dans le Drame*, par Lucien Arreat (in-18 j., Félix Alcan). — *Les Philosophes et l'Académie française au dix-huitième siècle*, par L. Brunel (in-8, Hachette et Ce). — *Curiosités des Lettres, des Sciences et des Arts*, par Ch. Joliet (in-18 j., Firmin Didot et Ce). — *La France orientale, Madagascar*, par E. Laillet (in-18 j., Challamel aîné). — *La France d'Afrique et ses Destinées*, par Waille Marial (in-18 j., Ghio). — *Voyages, Aventures et Captivité de J. Bonnat*, par J. Gros (in-18 j., Plon et Nourrit). — *Manuel du Petit marin*, par Auguste Couret (in-18 j., Gaume). — *Histoire du Bienheureux Charles Le Bon, comte de Flandre*, par Edward Le Glay (in-18 j., Desclée, de Brouwer et Ce). — *Los Consejos del Rey durante el Edad media*, par le comte de Torréanaz (in-8, Tello, à Madrid). — *La Renaissance, de Dante à Luther*, par Marc-Monnier (in-8, Firmin Didot et Ce). — *La Contre-Révolution religieuse, au seizième siècle*, par Martin Philippson (in-8, Félix Alcan). — *La Convention nationale, son œuvre*, par G. R. Cheslay (gr. in-8, Charavay frères). — *Memorandum du siège de Paris*, par J. Marthold (in-18 j., Charavay frères). — *Documents et mémoire pour servir à l'histoire du territoire de Belfort*, par Léon Viellard (in-8, Jacquin, à Besançon). — *Nos morts contemporains*, 2e série, par Em. Montégut (in-18 j., Hachette et Ce). — *Souvenirs d'un Père*, par Noël Ducreux (2 vol. in-12, Pitrat aîné, à Lyon).

VISENOT.

---

# QUESTIONS ET RÉPONSES

## QUESTIONS

**Sur le mot doffaine.** — L'auteur des *Annales de Pamiers*, M. J. de Lahondès, raconte, d'après les registres municipaux de cette ville (t. I, p. 217), que la nouvelle comtesse de Foix (Jeanne fille de Charles d'Albret, connétable de France, femme de Jean de Foix), fit son entrée à Pamiers, le 29 avril 1423, et que, le lendemain, les syndics et les principaux habitants vinrent la saluer, et lui offrir 25 tasses d'argent portées par le sergent de la ville, précédé de quatre ménétriers, dont trois se ser-

vaient d'instruments à cordes, et le quatrième tapait sur le *doffaine*. Le savant historien ajoute (en note) : « D'après ce texte, le doffaine, *doffana*, qui ne se trouve pas dans Du Cange, ni dans Raynouard, était une sorte de tambourin. Les Turcs appellent *doff* le tambour de basque. Il ne faut pas le confondre avec la douçaine, qui était une flûte. » Connaît-on d'autres exemples de l'emploi du mot *doffana* ? Pourrait-on indiquer la *sérieuse* étymologie de ce mot?

UN CURIEUX.

**Un livre rarissime.**—M. Kervyn de Lettenhove dit dans *Les Huguenots et les Gueux* (tome II, 1884, p. 311, note 3) : « M. Capefigue cite un livre publié sous le titre suivant : *Des pourparlers sur la guerre de Flandre avec le comte Louis* [de Nassau]. Paris, 1571. Je l'ai vainement cherché dans les bibliothèques de Paris, de Londres, de La Haye et de Bruxelles ». Quels sont les bibliographes qui ont mentionné le livre que M. Kervyn de Lettenhove n'a trouvé nulle part? Si M. Capefigue seul l'avait cité, j'aurais, je l'avoue, de grands doutes au sujet de l'existence du bouquin.

UN CURIEUX.

**Saint Louis en Egypte.** — On trouve sur le feuillet de garde d'un manuscrit appartenant à la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, et datant de la fin du treizième siècle, le sextain suivant :

Petit gueredon mi rent dur et amer,
Dist li rois par biaus parler piteusement,
Franche, por vo droit garder
Voech mon corps abandonner piteuse-
[ment].
Or, me vois enclos de mer
Ne vous puis reconforter nullement.

Cette petite pièce ferait-elle allusion au roi Saint Louis, pendant son expédition d'Egypte ? Ne serait-ce pas un fragment de l'une ou l'autre chanson de geste ou complainte connue? Je serais fort heureux
quelques renseignements à ce

B. DE

**L'Inquisition.**— Quels
livres récents à consulter sur
sition? E. S.

**Fête de sainte Pél**
**Jouarre.**— Des reliques d
Pélagie, transportées d'Or
Jouarre, au commencent du d
siècle, donnèrent lieu à des
cales annuelles célébrées le
et le 2 juin (*AA. SS. Boll.*
611, 8 oct. IV-258). Un récit
translation et un office comm
tif ont existé au dix-septièm
Je cherche quelque indication
permette d'en suivre la trac

RÉPONSES.

**Eglises bâties par l**
**la Croix en Alsace** (XL
Voici la lettre que nous rec
P. de la Croix à ce sujet :
pas bâti d'église en Alsace ;
1854 et en 1855, je fus mis
position de l'architecte qui
sait l'église d'Issenheim (Ha
et pendant dix-huit mois
chargé seul, à sa demande,
rection du travail, avec un
d'ouvriers de tous corps de
qui varia de 40 à 70. L'archi
geant que je pouvais le re
vaqua à d'autres constructio
revint que pour inspecter l
terminé.» (22 juillet 1884.)

Ces renseignements détru
que nous avions écrit page 3
Nous croyons devoir décline
ponsabilité de l'erreur com
nous en cette circonstance :
mières informations ont été
à la même source que les d
Nous avons eu le tort de
comme absolument exactes
roles un peu trop mélangé
thousiasme et d'hyperbole.

*Le Gérant :* L. SANDRET.

SAINT-QUENTIN. — IMP. J. MOUREAU ET FILS.

*Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, paraît du 10 au 15 de chaque , en deux parties distinctes : PARTIE LITTÉRAIRE et PARTIE TECHNIQUE.

PARTIE LITTÉRAIRE forme par mois une livraison de six feuilles d'impres- contenant : 1° Des articles d'ensemble sur les différentes branches de la ce et de la littérature ; — 2° Des Comptes rendus de publications françaises rangères ; — 3° Un Bulletin faisant connaître les ouvrages récents et de dre importance ; — 4° Des articles Variétés ; — 5° Une Chronique, résu- tous les faits se rattachant à la spécialité du Recueil ; — 6° Une Corres- ance offrant des renseignements bibliographiques ; — 7° Des Questions et nses sur des points littéraires, historiques, biographiques, bibliogra- ies, etc.

PARTIE TECHNIQUE forme par mois une livraison de deux à trois feuilles ression contenant : 1° Une Bibliographie méthodique des ouvrages récents és en France et à l'étranger ; — 2° Les Sommaires des principales revues aises et étrangères ; — 3° Les Sommaires des mémoires des Sociétés ites de France ; — 4° Les Sommaires des articles littéraires des grands aux de Paris.

---

MITÉ DE RÉDACTION. — MM. DE BEAUCOURT, *Président ;* Anatole DE HÉLEMY ; J.-A. DE BERNON, comte DE PUYMAIGRE ; Marius SEPET, le R. P. MMERVOGEL. *Administrateur délégué près du Comité,* M. le comte A. DE MONT.

communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secré- de la rédaction du *Polybiblion.*

communications relatives à l'administration doivent être adressées au t du *Polybiblion.*

---

X D'ABONNEMENT. — Les prix d'abonnement sont ainsi fixés :

*tie littéraire :* pour la France, 15 fr. par an ; pour les pays faisant partie nion des postes, 16 fr.

*tie technique :* France, 10 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des , 11 fr.

*deux Parties réunies :* France, 20 fr. ; pour les pays faisant partie de n des postes, 22 fr.

r les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

livraison prise séparément. — Prix : 1 fr. 50.

abonnements partent du 1er janvier de chaque année, et sont payables mandat sur la poste à l'ordre du Gérant.

---

LECTIONS. — Les années 1868-81 sont en vente, et forment trente- volumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun.

---

*Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés pondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après té admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ociés.

que Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un ver t de 150 francs.

itre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à iété un apport de 100 francs au moins.

demandes d'admission doivent être adressées au secrétaire de la Société, oulevard Saint-Germain.

Publications de la Société Bibliographique

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE

195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

# BIBLIOGRAPHIE

DES

# CORPORATIONS OUVRIÈRES

PAR

HIPPOLYTE BLANC

1 volume in-8 raisin de 80 à 100 pages, à deux colonnes

Format BRUNET

Avec Tables de matières et d'auteurs.

Prix de souscription aux Bureaux de la Société Bibliographique: 3 fr. — L'ouvrage tiré à petit nombre sera porté immédiatement après sa publication à 5 fr.

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE JULES MOUREAU ET FILS.

.517.

OCT 23 1884

# POLYBIBLION

# REVUE
# BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

## PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGTIÈME. — XLIe DE LA COLLECTION

TROISIÈME LIVRAISON. — SEPTEMBRE.

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

1884

# SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE SEPTEMBRE 1884


I. — PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET SUR L'ORIENT, par M. C. J.

II. — GÉOGRAPHIE ET VOYAGES, par M. le vicomte DE BIZEMONT.

III. — COMPTES RENDUS.

**Théologie.** — Le R. P. D. GÉRARD VAN CALOEN : Missel des Fidèles (p. 219). — Le R. P. D. GÉRARD VAN CALOEN : Petit Missel des Fidèles (p. 219). — Le P. SÉBASTIEN SANGUINETTI : La Compagnie de Jésus et son existence canonique dans l'Eglise (p. 220).

**Jurisprudence.** — A. SAINT-GIRONS : Manuel de droit constitutionnel (p. 221).

**Sciences & Arts.** — DENYS COCHIN : La Compagnie du gaz et la ville de Paris (p. 224). — A. DE QUATREFAGES : Hommes fossiles et hommes sauvages (p. 225). — VILMORIN-ANDRIEUX et Cᵉ : Les Plantes potagères (p. 229). — GERMAIN BAPST : Les Métaux dans l'antiquité et au moyen âge (p. 229).

**Belles-Lettres.** — Le R. P. PHILPIN DE RIVIÈRE : Le Chantre du Lilja (p. 231). — EYSTEIN ASGRIMSSON : Die Lilje (p. 231). — F. MICHEL : Le Prince Noir (p. 233). — H. GAIDOZ et P. SÉBILLOT : Blason populaire de la France (p. 234). — P. SÉBILLOT : Conte des provinces de France (p. 234). — HEINRICH KEITER : Zeitgenœssische katolische Dichter Deutschlands (p. 236). — MENENDEZ Y PELAYO : Obras completas : Estudios de critica literaria (p. 238).

**Histoire.** — H. DACBERT : Senèque et la mort d'Agrippine (p. 239). — Le baron KERVYN DE LETTENHOVE : Les Huguenots et les Gueux (p. 241). — G.-J. DE COSNAC et E. PONTAL : Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV (p. 242). — C. BRÉARD : Journal du corsaire Jean Doublet (p. 245). — E. BIRÉ : Journal d'un Bourgeois de Paris pendant la Terreur (p. 247). — A. MICHEL : Correspondance inédite de M. Mallet du Pan avec la cour de Vienne (p. 248). — L'abbé A. DERAMECOURT : Le Clergé du diocèse d'Arras, Boulogne et Saint-Omer pendant la Révolution (1789-1802) (p. 249). — P. FREDERICQ : Travaux du cours pratique d'histoire nationale (p. 250). — A. VERHAEGEN : Les cinquante dernières années de l'ancienne Université de Louvain (1740-1797) (p. 253). — G. F. SCHŒMANN : Antiquités grecques (p. 255). — V. GAY : Glossaire archéologique du moyen âge et de la renaissance (p. 257). — Il primo secolo della R. Academia delle Scienze di Torino (p. 258).

V. — BULLETIN. — L'abbé LE REBOURS : Jésus aux petits enfants (p. 258). — UN RELIGIEUX : Nos Religieux (p. 259). — A. DU BOYS : Dom Bosco et la pieuse société des Salésiens (p. 259). — AUG. D'ARRES : Mon portefeuille et souvenirs du noviciat de Bosco (p. 260. — Le P. V. MARCHAL : Souvenirs d'un prodigue (p. 260). — SALVATORE DE LUCA CARNAZZA : Il Gabinetto e le amministrazioni centrali dello stato (p. 261). — MARIO DE MAURO : Le pena perpetua con riguardo al proggetto di codice penale italiano (p. 261). — MARIO DE MAURO : Sul moderno materialismo diritto penale (p. 261). — Le R. P. LALLEMAND : L'Ecole chrétienne libre (p. 261). — L. SALEMBIER : Lettres sur les examens de jeunes filles (p. 261). — J. FERRAND : Les Pays libres (p. 262). — L. SAY : Dix jours dans la haute Italie (p. 262). — E. GOSSOT : Les Salles d'asile en France et leur fondateur Denys Cochin (p. 263). — L'AUTEUR des *Actualités* : La Science matérialiste aux abois (p. 263). — J. D. DANA : Manuel du Géologue (p. 263). — Mᵐᵉ J. LE BRETON : Histoire et applications de l'électricité (p. 264). — P. FÉVAL : Jean et sa lettre ; le Saint Diot (p. 264). — Mᵐᵉ J. LAVERGNE : Excelsior (p. 264). — MADAME ROYALE : Louis XVI dans la prison du Temple (p. 264). — A. FLOQUET : L'Aveugle d'Argenteuil (p. 264). — J. d'ARSAC : Cours d'histoire de France et d'histoire générale (p. 265). — G.-R. CHESLAY : La Convention nationale, son œuvre (1792-1795) (p. 266). — Le baron BLANQUART DE BAILLEUL : Le Portefeuille d'un Nonagénaire (p. 266). — L'abbé R. LE MÉE : Instruction du peuple en Bretagne avant la Révolution de 89 (p. 266). — J. MICHELET : Ma Jeunesse (p. 267).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Thénard, Dumont, Massé, Mgr Ramadié, Mgr Rivet, etc., etc. — Missions scientifiques. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Conventions entre la France et l'Italie, pour la garantie de la propriété artistique et littéraire. — Bibliothèque professionnelle d'art et d'industrie de Paris. — Bibliothèques municipales de Paris. — Les écrivains de l'ordre de Prémontré. — Bibliographies cantonales. — Le Château de Bonaguil. — Documents sur la ville de Royan et la tour de Cordouan. — Antonius Arena. — Dampierre-sur-Boutonne. — Bulletin des écoles d'Orient. — Langue roumaine. — Nouvelles. — Allemagne. — Angleterre. — Espagne. — Luxembourg. — Publications nouvelles et annoncées.

VI. — QUESTIONS ET RÉPONSES.

OCT 23 1884

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

# PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET SUR L'ORIENT

1. *Prolegomena zur Geschichte Israels*, von J. WELLHAUSEN, 2e édition. Berlin, Reimer, 1883, in-8 de 455 p. Prix : 10 fr. — 2. *La terre des patriarches ou le sud de la Palestine*, t. II, par l'abbé MORAND. Lyon, Vitte et Perrussel, 1883, in-12 de 331 p. — 3. *Die Revision der Lutherischen Bibelübersetzung*, von E. KUHN. Halle. Buchhandlung des Waisenhauses, 1883, in-12 de 64 p. — 4. *Historia sacra antiqui Testamenti*, 2a editio, auctore HERMANN ZSCHOKKE. Vienne, Braumüller, 1884, in-8. — 5. GRAETZ. *Histoire des Juifs*, traduit de l'allemand, par M. WOGUE. Paris, A. Lévy, 1882-1884, 2 vol. in-8 de 297 et 416 p. Prix 12 fr. les 2 vol. — 6. *Histoire et littérature bibliques. La création*, par M. l'abbé A. LAPORTE, curé de Chézy-l'Abbaye. Paris, librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, 1883, in-18 de XIV et 181 p. Prix : 1 fr. 50. — 7. *Essai d'un commentaire scientifique sur la Genèse*, par A. de CHAMBRUN DE ROSEMONT. Paris, A. Lévy, 1883, in-8 de 526 p. Prix : 7 fr. 50. — 8. *Etudes sur l'Ancien Testament*, par E. ROSSEEUW SAINT-HILAIRE, de l'Institut. Paris, Grassart, 1884, in-12 de 334 p. Prix : 3 fr. — 9. *Introduction générale aux prophètes*, par M. l'abbé TROCHON. Paris, Lethielleux, 1883, in-8 de CXVI p. Prix : 3 fr. 40. — 10. *Les petits prophètes*, par le même. Paris, Lethielleux, 1883, in-8 de 527 p. Prix : 11 fr. 50. — 11. *The Gospel according to saint Matthew from the saint German*, MS., edited by J. WORDSWORTH. Oxford, Clarendon Press, 1883, in-8 carré de XLIII et 79 p. — 12. *Die Composition des Johannes-Evangelium*, von O. KEPPLER. Tubingue, Fues, 1884, in-4 de 118 p. — 13. *Das Johannes-Evangelium*, par le même. Rottenbourg, Bader, 1883, in-4 de 32 p. — 14. *Assyrien und Babylonien*, von FR. KAULEN. Fribourg en Brisgau, Herder, 1882, in-8 de 223 p. — 15. *Theodoret von Kyr*, von BERTRAM, in-12. — 16. *Grammaire hébraïque*, par S. PREISWERK, 4e édition. Bâle, Genève, Lyon, Georg, 1884, in-8 de LXVI et 402 p. — 17. *Rudimenta linguæ hébraicæ*, scripsit Dr VOSEN, retractavit, auxit Dr KAULEN. Fribourg et Brisgau, Herder, 1884, in-12 de IV et 131 p.

1. — Le premier volume de l'*Histoire d'Israël* de M. J. Wellhausen vient de paraître, en seconde édition, sous un titre nouveau : *Prolégomènes à l'Histoire d'Israël*. Cet ouvrage est fort important, par la raison qu'il est considéré actuellement comme le dernier mot de la science rationaliste. La première édition a opéré une sorte de révolution dans la critique négative sur la manière de concevoir l'origine des livres de l'Ancien Testament. Les plus grands noms de l'exégèse ont discuté son système en Allemagne et en Angleterre. Les directeurs de la *Cyclopædia britannica* anglaise lui ont demandé un résumé de ses idées pour le publier dans leur grande collection. En France même, M. Maurice Vernes a traduit ou analysé les parties capitales de l'œuvre de M. Wellhausen dans la *Revue de l'histoire des religions*. Le nouveau titre que l'auteur a donné à son ouvrage montre qu'il n'est guère disposé à l'achever; mais il est complet, si on le considère, ainsi que l'indique son nouveau titre, comme une introduction à la littérature de l'Ancien Testament. Son importance, en tant que manifeste de la critique rationaliste, est donc toujours la même, aujourd'hui comme au moment de l'apparition de la première édition. Les connaissances bibliques de l'auteur, la pénétration de son analyse, la

nouveauté et l'originalité de quelques-unes de ses vues sont des choses qu'il est impossible de méconnaître. Mais il n'en est pas moins vrai que dans l'ensemble M. Wellhausen ne nous donne que des idées subjectives, et par conséquent souvent arbitraires. Il ne prouve point, comme il voudrait le faire, le caractère relativement récent de la loi mosaïque; il n'établit point son système, d'après lequel il y aurait eu un premier noyau d'un écrit fondamental qu'il appelle Q, un écrit fondamental plus développé, R Q, un livre historique jéhoviste, J R, une source élohiste E, une source jéhoviste J. Il n'établit pas davantage que le Deutéronome a été le point de passage entre ce qu'il nomme Israël et le judaïsme, entre l'ancienne religion et la religion nouvelle, d'après lui profondément modifiée.

2. — M. l'abbé Morand continue sa description de la terre sainte. Après avoir donné *La Terre des Patriarches*, il nous promet *la Terre de Jésus-Christ*, *Jérusalem*, *le Mont Carmel*, *la Phénicie et la Syrie*. Le second volume de *la Terre des Patriarches*, dont nous avons à parler ici, décrit Hébron, Bersabée, le désert de Juda, Massada, Engaddi, Thékoa. M. l'abbé Morand a vu de ses yeux, il décrit avec beaucoup d'exactitude et de vie. Sa narration est entraînante, il instruit autant qu'il intéresse. Son livre est un de ceux qu'on ne saurait trop recommander pour faire connaître la Palestine, et pour faire comprendre en même temps la Bible. Si l'on avait à faire un reproche à l'auteur, ce serait de manquer parfois de simplicité dans son récit, par exemple dans ce passage : « Les lézards me regardaient de leurs yeux fatidiques et paraissant comme étonnés de ne pouvoir me fasciner. Mais j'avais invoqué Sidna-Aissir, le patron des charmeurs de serpents ; ils recevaient bravement mes décharges de petits plombs et mouraient héroïquement. » Cette fascination, cette invocation, sentent trop la poésie et surprennent sous la plume d'un voyageur et d'un naturaliste, quoique tout cela puisse plaire à certains lecteurs. Un certain nombre de noms propres ont été imprimés défectueusement. On aimerait que l'auteur indiquât ses sources, quand il allègue des faits ou donne des citations. L'ouvrage, répétons-le d'ailleurs, est plein de science, d'érudition et de précieux renseignements.

3. — L'Allemagne publie une révision de la traduction de la Bible de Luther. M. Ernest Kühn, l'un des réviseurs, a fait l'histoire des travaux de la commission de révision dans des conférences, à Dresde en 1880 et à Meissein en 1881. Il a fait imprimer plus tard son travail après l'avoir soigneusement revu et développé pour le rendre plus intelligible à tous. A cause de l'importance de la traduction de Luther dans l'Église protestante et de l'influence qu'elle y a toujours exercée et y exerce encore, il est utile de connaître l'histoire de cette traduction et des phases diverses par lesquelles elle est passée depuis sa première

apparition. M. Kühn renseigne là-dessus brièvement mais avec précision et exactitude. Il présente d'abord Luther comme traducteur des Livres saints, il signale les attaques qui furent faites contre son œuvre ; et il raconte ensuite l'histoire de la révision, en s'étendant surtout, comme il est naturel, sur la révision actuelle. Cette conférence est l'œuvre d'un protestant, mais elle montre bien, d'une manière indirecte, combien sage a été l'Église catholique, en refusant d'adopter comme Bibles officielles les Bibles écrites en langue vulgaire.

4.— Le Dr Hermann Zschokke, suivant l'exemple du Dr Danko, auquel il a succédé, croyons-nous, comme professeur d'Écriture sainte à l'université de Vienne, a composé une *Historia sacra Antiqui Testamenti*, dont la deuxième édition vient de paraître. Elle a l'avantage d'être écrite en latin, pour les lecteurs étrangers qui ne connaissent pas l'allemand. Elle est moins développée et moins savante que l'*Historia revelationis divinæ* de M. Danko, parce qu'elle est destinée à servir de livre d'enseignement, mais elle est rédigée sur un plan analogue. Ce plan, c'est celui qu'a inauguré le célèbre bénédictin Haneberg, mort évêque de Spire, dans son *Histoire de la révélation biblique*. Il consiste à suivre l'histoire même du peuple de Dieu, en donnant à mesure qu'elle se déroule tous les renseignements nécessaires pour l'intelligence des Livres saints, au lieu de faire des dissertations théoriques, sèches et didactiques, séparées des livres eux-mêmes qu'elles doivent aider à comprendre. Cette méthode a été appréciée en Autriche et en Allemagne, puisque l'*Historia sacra Antiqui Testamenti* a été adoptée comme livre classique dans plusieurs instituts théologiques. La première édition a paru en 1872 ; la seconde, publiée en 1884, est augmentée d'une trentaine de pages. Dans l'intervalle de temps qui s'est écoulé entre les deux dates, le savant et laborieux professeur de l'université de Vienne a publié en allemand une *Théologie des Prophètes*, le *Livre de Job* et les *Femmes bibliques de l'Ancien Testament*. La nouvelle édition a naturellement profité de ses études spéciales de l'auteur. M. Zschokke y a ajouté aussi une belle carte géographique de la Palestine, dressée par M. Kiepert, une petite carte de l'Exode et du voyage des Israélites dans la péninsule du Sinaï, un plan de la montagne du Sinaï, une représentation du Tabernacle, du Temple de Salomon et du second Temple. L'auteur a mis aussi à profit les travaux historiques et archéologiques de ces dernières années. Il a ainsi réussi à faire un travail très utile et aussi complet que le comportent les limites qu'il a dû se tracer dans un livre destiné à l'enseignement.

Un ouvrage qui embrasse des matières si différentes et si étendues peut difficilement éviter toutes les erreurs de détail. Il ne sera pas inutile d'en signaler quelques-unes dans l'intérêt même du livre et des lecteurs. Nous lisons, page 45 : « Juxta inscriptiones cuneiformes,

vixit Nemrod circa 2250 ante Christum et serius inter Deos relatus est tanquam Bel, deus principalis Babyloniorum, deus lucis et ignis.» Le nom de Nemrod n'a pas été retrouvé jusqu'ici dans les inscriptions cunéiformes; beaucoup de savants croient que Nemrod est le même que le héros célébré dans les poèmes chaldéens sous le nom qu'on lit Izdubar, mais on ne le confond pas avec le dieu Bel, et aucun document indigène ne donne la date de l'époque où il a vécu. L'auteur lui-même dit, page 231, que Samas est Baal; or, Baal et Bel sont la même chose. — A la même page, il est dit que Résen est Khorsabad. Cela est impossible; Khorsabad a été bâtie par le roi de Ninive Sargon, contemporain d'Ezéchias et d'Isaïe, et la ville de Résen est mentionnée dans le chapitre x de la Genèse; elle existait donc plusieurs siècles avant Khorsabad.— Page 76 : « Papyrus Orbiney historiam impudicæ uxoris Putipharis (Anepu) dilucidat. » On peut voir une allusion à l'histoire de Joseph dans le papyrus d'Orbiney, mais pas davantage. — Les erreurs sont du reste, croyons-nous, en très petit nombre.— Le Dr Zschokke a bien traité, à mesure qu'il les a rencontrées, les questions théologiques que soulève l'étude de l'Ancien Testament. Il donne aussi, chemin faisant, des renseignements bibliographiques précieux, quoique cependant pour nous trop exclusivement germaniques.

5. — L'*Histoire des Juifs* de M. Graetz est bien connue de ceux qui s'occupent du peuple d'Israël. C'est un travail considérable, fruit de beaucoup de recherches, mais empreint de rationalisme. La librairie A. Lévy a entrepris d'en publier une traduction qui doit avoir six volumes, dont deux jusqu'ici ont paru. Ce sont ceux qui intéressent le plus grand nombre de lecteurs, parce qu'ils embrassent la période qui s'étend depuis les origines jusqu'à la ruine de Jérusalem par Titus. La traduction porte le nom de M. Wogue. Il n'a cependant traduit que les cent cinquante-deux premières pages du tome premier. Nous ignorons qui a traduit la suite.

Le tome premier comprend de la sortie d'Égypte (1400) à l'Exode babylonien (534), comme l'appelle l'auteur, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la captivité de Babylone. C'est la période la moins développée de tout l'ouvrage. Elle est subdivisée en trois époques désignées sous les noms de : « Commencements, l'apogée, la marche, en arrière. » L'auteur admet l'inspiration prophétique de Moïse et des prophètes qui sont venus après lui : « C'est là, dit-il, un fait historique, un fait qui défie toute critique. Toute une série de prophètes ont annoncé les destinées futures d'Israël et d'autres peuples, et l'événement a justifié leurs prédictions (p. 21). » Seulement cette inspiration n'est pas surnaturelle. « Le domaine de l'âme renferme des coins obscurs... En vertu d'une faculté interne encore inconnue, les hommes ont dé-

couvert certaines vérités qui ne sont pas du ressort des sens. Cela prouve que l'âme possède certaines facultés qui dépassent le cercle des sensations et du jugement, qui ont la puissance de soulever le voile de l'avenir, de découvrir des vérités transcendantes, utiles à la conduite morale de l'homme, et même d'entrevoir quelque chose de l'Être incompréhensible (p. 20). » Admettre que les prophètes ont prédit l'avenir en vertu d'une faculté naturelle, non encore classée par les psychologues, est bien aussi peu logique que justifié par l'expérience. Les plaies d'Égypte sont seulement mentionnées en passant comme des « calamités exceptionnelles. » Le passage de la mer Rouge est ainsi exposé : « Soudain s'offrit à eux un moyen de salut inespéré, où ils ne purent voir qu'un miracle. Pendant la nuit, un fort vent du nord-est avait poussé vers le sud les eaux de la mer et en avait mis le lit à sec dans ses parties proéminentes. Le chef des Israélites, mettant vivement à profit cette heureuse circonstance, leur fit gagner en toute hâte le rivage opposé. » La manne, c'est la gomme du tamaris. Tous les miracles sont ainsi expliqués comme des événements extraordinaires, mais naturels, qu'on pourrait bien appeler miraculeux à cause de leur caractère exceptionnel.

Le tome second s'étend « de l'Exode babylonien (538) à la destruction du second temple (p. 70). » Il comprend trois époques, la restauration, c'est-à-dire le retour de la captivité et les réformes d'Esdras et de Néhémie, y compris les victoires de Judas Machabée ; l'apogée sous les princes hasmonéens, et la décadence, sous les derniers princes hasmonéens et les Hérodes jusqu'à la ruine de Jérusalem. Les faits sont beaucoup plus développés dans ce volume que dans le précédent. Ce qui nous intéresse le plus dans cette partie, c'est ce que l'auteur dit de Jésus-Christ et du christianisme. Sur plusieurs points, il parle comme M. Renan. « Jésus était l'aîné des fils d'un obscur charpentier, nommé Joseph et de sa femme Miryam ou Marie, qui lui donna encore quatre autres fils, Jacques, José, Siméon et Juda, ainsi que plusieurs filles. » De la part d'un Israélite, qui sait très bien que le nom de frères donné à Jacques, José, Siméon et Juda, peut très bien signifier cousins, cette assertion a de quoi surprendre. M. Graetz nous dit aussi, malgré l'affirmation formelle des évangélistes, qu'il est fort douteux que Joseph ou Marie descendissent de David. Quant aux miracles du Sauveur, l'auteur écrit : « Jésus, y est-il dit (dans les Évangiles), aurait opéré une foule de cures merveilleuses. Si la plupart de ces récits sont inspirés par le goût de l'exagération, par le désir d'amplifier et d'embellir les faits, il doit y avoir là cependant un fond de vérité historique. » M. Graetz cherche à justifier ses ancêtres de la mort de Jésus et dit qu'elle fut peut-être l'effet d'un malentendu. Beaucoup de ses partisans « pré-

tendirent l'avoir vu » ressuscité. Ses premiers disciples ne voyaient pas en lui un Dieu. Ce fut saint Paul qui acheva le christianisme. Nous avons donc dans cet écrit toutes les erreurs du rationalisme concernant la religion chrétienne et le Nouveau Testament.

6. — *Histoire et littérature bibliques*, par M. l'abbé Laporte, sont écrites dans un excellent esprit, que nous garantit d'ailleurs l'approbation de l'ordinaire de Soissons. Le présent petit volume, qui paraît devoir être le premier d'une série, a pour sujet la création. C'est une suite de réflexions sur le premier chapitre de la Genèse, considéré surtout au point de vue scientifique. L'auteur ne s'est pas attaché à mettre une liaison rigoureuse entre ses diverses réflexions ; ses conclusions ne sont pas en général bien précises ; on ne voit même pas très nettement le but particulier qu'il s'est proposé. En tout cas, son but essentiel a été d'expliquer et de défendre le récit mosaïque. Si l'on ne peut pas tout approuver, il y a néanmoins beaucoup de bon. L'auteur reconnaît que l'exégète n'a pas besoin de justifier le terme impropre de *firmamentum*, qui ne se lit pas dans l'original. Pourquoi donc ajoute-t-il : « De nos jours, on peut encore, comme l'a fait M. Darras, montrer que le terme de *firmament* rend bien la *pression exercée par l'atmosphère ?* (p. 39). » On aurait bien aimé savoir ce que M. l'abbé Laporte pense des jours génésiaques, mais il ne s'exprime jamais nettement là-dessus. « Le respect que mérite la science, dit-il, ne dicte pas impérieusement l'adoption d'une interprétation quelconque des jours génésiaques (p. 35). Les préférences sembleraient être cependant pour les jours de vingt-quatre heures. » Pour ce jour comme pour le suivant (la création des poissons, des oiseaux et des animaux terrestres), dit-il, l'exégèse moderne admet facilement le jour de vingt-quatre heures (p. 76, voir aussi p. 55). Les exégètes modernes ne sont pas d'aussi bonne composition. M. Laporte ne nous donne aucune explication de l'existence des fossiles dans le sein de la terre ; beaucoup d'exégètes ne croient pouvoir les expliquer qu'en admettant que les jours génésiaques ont été de longues périodes. La notion que l'auteur donne du *Bathybius*, page 60, laisse à désirer, ainsi que ce qui est dit, page 66, des calculs des astronomes sur l'antiquité des astres. M. Laporte fait preuve d'érudition dans son travail ; on y trouve cependant un peu trop fréquemment des citations de journaux.

7. — M. de Chambrun de Rosemont raconte dans sa Préface l'histoire de son livre. Il en avait fait en 1881 une première édition qui n'était pas destinée au commerce et qui avait seulement pour but de préparer l'édition définitive. Cette édition définitive a paru en 1883, avec ce « laissez-passer » des théologiens qu'a consultés l'auteur, d'après ce qu'il nous raconte lui-même : « L'Église ne craint pas la

discussion de la part d'un homme de bonne foi. Dans le temps présent, il est nécessaire d'étudier certaines questions qui auraient paru téméraires à d'autres époques. » Ce langage fait assez prévoir qu'il y aura dans le corps du livre des hardiesses. M. de Chambrun de Rosemont est un homme de foi, il affirme dès les premières pages de son livre que « chaque progrès de la science a jusqu'à présent donné raison à la Genèse ; » il fait mieux, il le prouve dans son exposition, mais il a des idées personnelles, originales, et nous serions loin de vouloir nous faire garant de toutes, malgré la liberté qu'on peut accorder en matière scientifique. Ce volume est tellement plein de choses qu'il faut y renvoyer le lecteur qui s'occupe de la cosmogonie et de l'origine de l'homme. Il est impossible d'en donner ici un résumé même succinct. Celui qui recourra au livre lui-même pour le connaître ne regrettera pas sa peine. Nous pouvons dire seulement que M. de Chambrun suit jour par jour le récit de la création dans la Genèse, après en avoir reproduit le texte en latin et en français. Ce qu'il dit de plus important et, à certains égards, de plus nouveau, c'est au sujet de l'homme. Il paraît admettre l'existence réelle des universaux, comme on disait au moyen âge, et il fait au sujet du *genus* et du *persona* des distinctions qui ne sont pas très nettes ou du moins sont difficiles à saisir. Il arrive de là à admettre un huitième jour cosmogonique, dans lequel fut créé Adam. L'humanité fut créée au sixième jour, Adam ne fut fait qu'au huitième. On trouvera sans doute que cela n'est point aisé à comprendre et surtout que cela n'est point prouvé. M. de Chambrun apporte comme argument en faveur de sa thèse le texte même de saint Paul qui, dans son discours à l'Aréopage, affirme que tous les hommes sont issus d'un même sang. Après l'exposé du premier chapitre de la Genèse et de l'histoire d'Adam viennent des considérations scientifiques sur l'origine de l'humanité où l'auteur traite entre autres choses du déluge. Pour lui, il n'a pas été universel : « La non université du déluge, dit-il, cadre admirablement avec la donnée d'une humanité à origine multiple, parce que dans ce cas, toute l'humanité n'ayant pas prévariqué, n'avait pas à être détruite tout entière, sauf une famille. » La plupart des théologiens n'accepteront pas ces conclusions.

8. — Les *Études sur l'Ancien Testament* de M. Rosseeuw Saint-Hilaire n'embrassent que la Genèse et les premiers chapitres de l'Exode. L'auteur nous raconte qu'arrivé tard à la foi et par le rude sentier de l'épreuve, il a voulu faire avant tout une œuvre de foi et non une œuvre de science. Après avoir professé quarante ans à la Sorbonne, il a été appelé, non plus à professer, mais à parler dans les réunions Mac-All. Ces réunions, nous dit M. Rosseeuw Saint-Hilaire, « n'ont jamais affiché une couleur sectaire ; elles ne sont

Publications de la Société Bibliographique

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE

195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

# BIBLIOGRAPHIE

DES

# CORPORATIONS OUVRIÈRES

PAR

HIPPOLYTE BLANC

1 volume in-8 raisin de 80 à 100 pages, à deux colonnes

Format BRUNET

Avec Tables de matières et d'auteurs.

Prix de souscription aux Bureaux de la Société Bibliographique: 3 fr. — L'ouvrage tiré à petit nombre sera porté immédiatement après sa publication à 5 fr.

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE JULES MOUREAU ET FILS.

.51.7.

OCT 23 1884

# POLYBIBLION

# REVUE
# BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

## PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGTIÈME. — XLIe DE LA COLLECTION

TROISIÈME LIVRAISON. — SEPTEMBRE.

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

1884

Il jouit d'une réputation méritée. Actuellement il est conservé à la Bibliothèque nationale de Paris, *Fonds latin*, nº 11553. C'est là que M. John Wordsworth l'a étudié, en 1882 et en 1883, et il a publié l'*Évangile de saint Matthieu* dans une de ces belles éditions, comme en publie la *Clarendon Press* d'Oxford. Une introduction très bien faite raconte l'histoire du manuscrit, en donne une description détaillée, en énumère le contenu, etc. Le texte de saint Matthieu publié par M. Wordsworth est une traduction latine antérieure à saint Jérôme, mais avec quelque mélange de la révision hiéronymienne. D'après les calculs de l'éditeur, résultats d'études minutieuses, l'ancien texte latin subsiste dans une proportion de quatre-vingt seize pour cent. Le texte du manuscrit de saint Matthieu est publié avec le plus grand soin, avec l'indication des chapitres et des versets. L'ouvrage se termine par cinq appendices : 1° Des manuscrits employés par Robert Estienne et Erasme dans les éditions de la Bible latine ; 2° Des manuscrits latins collationnés à Paris pour Bentley par J. Walker en 1719-1720 ; 3° Manuscrits grecs collationnés par le même en 1721-1735 et au delà ; 4° Notes sur la vie de J. Walker ; 5° Liste des principaux passages dans lesquels la collation de Martianay ou l'édition de Blanchini est défectueuse. — L'édition de l'*Évangile de saint Matthieu* n'est qu'un premier fascicule d'une collection d'anciens textes latins. On ne saurait trop féliciter l'auteur de son entreprise et souhaiter trop vivement la continuation de son travail. Des publications de ce genre sont du plus grand prix pour l'histoire jusqu'ici si mal connue des anciennes traductions latines de la Bible. Elles servent en même temps à la critique et à l'élucidation du texte sacré.

12-13. — Le professeur de la faculté catholique de l'Université de Tubingue, M. Paul Keppler, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du roi Charles de Wurtemberg, a publié un travail sur *La composition de l'Evangile de saint Jean*. Sans parler du prologue, I, 1-18, et de l'appendice, XXI, qu'il traite séparément, il distingue trois parties, la première, I-IV, raconte la manifestation de Jésus à ses disciples en Judée, en Samarie et en Galilée. Nous y voyons apparaître les premiers fruits de la foi et aussi les premiers signes de l'incrédulité. La seconde partie, V-XII, nous révèle Jésus lui-même. C'est le combat de la lumière avec les ténèbres. L'incrédulité progresse. La troisième partie, XIII-XX, est la conclusion de la manifestation de Jésus par sa parole. L'incrédulité semble triompher dans la mort du Sauveur, mais c'est par la mort même que le Fils de Dieu est victorieux. La résurrection complète le triomphe de la foi. Saint Jean nous montre ainsi en Jésus le Messie, Fils de Dieu.

M. Keppler montre en détail que c'est bien là la thèse que l'Evangéliste a voulu établir dans les moindres détails de son *Évangile*. Des

lecteurs français jugeront sans doute que l'auteur a poussé sa démonstration jusqu'à la subtilité, mais le fond en demeure bien établi. Dans un autre travail, intitulé l'*Evangile de saint Jean et la fin du premier siècle*, publié en 1883, M. Keppler avait déjà montré que le but du quatrième *Evangile* était de s'opposer aux commencements du gnosticisme et de réfuter les fausses spéculations des gnostiques sur la personne du Sauveur des hommes. *La composition de l'Evangile de saint Jean* confirme cette thèse, comme l'auteur a soin de l'expliquer à bon droit. C'est un travail très estimable, écrit avec âme et avec élévation, de même que l'*Evangile de saint Jean*, qui avait été le discours d'inauguration de l'auteur.

14. — Le docteur Kaulen nous a donné une nouvelle édition de son *Assyrie et Babylonie, d'après les nouvelles découvertes*, avec des illustrations. Elle est notablement augmentée, mise au courant des découvertes, enrichie d'une partie géographique et d'une bibliographie de la matière. Dans l'introduction, l'auteur montre comment Babylone et Ninive occupent une place importante dans la sainte Écriture. Il décrit ensuite le bassin de l'Euphrate et du Tigre, raconte la découverte de Ninive, nous conduit dans le palais de Sargon à Khorsabad, puis nous mène en Babylonie et nous fait assister aux découvertes qui y ont été faites. Après avoir ainsi fait l'histoire des découvertes, il fait celle du déchiffrement des écritures cunéiformes. Enfin, il résume la littérature assyro-chaldéenne et fait connaître les principaux résultats des travaux des savants dans le domaine assyro-chaldéen.

Le résumé du docteur Kaulen est aussi instructif qu'intéressant. Les gravures sont bonnes et sont fort utiles pour l'intelligence du texte. Dans un travail de ce genre, il est impossible qu'il ne se glisse pas quelques inexactitudes. Ainsi, il y a quelques légères erreurs de détail dans ce qui est dit au sujet des travaux de M. Henry Rawlinson à Bisoutoun. Il en est de même dans la bibliographie assyrienne. Mais ces petites taches sont bien peu de chose dans un tel travail, où la masse de documents que l'auteur a dû consulter est énorme. Tous ceux qui s'intéressent à ces études le liront avec fruit.

15. — Théodoret, évêque de Cyr, est l'un des plus savants commentateurs de l'Écriture dans l'Église grecque. Sa doctrine fut malheureusement suspecte, et les historiens sont partagés dans l'appréciation de sa conduite, comme de sa foi elle-même. Le docteur Bertram, dans l'étude qu'il vient de consacrer à la christologie de l'évêque de Cyr, résume les jugements divers des historiens et reprend à son tour la question. Théodoret avait été l'élève de Théodore de Mopsueste, l'un des précurseurs du nestorianisme, et il fut l'ami de Nestorius. Il le défendit longtemps avec opiniâtreté et attaqua vive-

ment saint Cyrille d'Alexandrie, le champion de la foi orthodoxe. Mais fut-il réellement nestorien lui-même ? Pour résoudre la question, M. Bertram distingue nettement les époques. Il prouve bien qu'après l'an 434, c'est-à-dire après son union avec saint Cyrille, sa doctrine est irréprochable. D'après lui, avant cette date de 434, il ne fut pas exempt d'erreur. Cette seconde partie de sa thèse n'est pas aussi solidement prouvée que la première. Théodoret trouvera sans doute encore, pour cette première période de sa vie, des défenseurs qui, tout en reconnaissant l'inexactitude ou le manque de justesse de plusieurs des expressions employées par l'évêque de Cyr, continueront à soutenir que sa foi n'en était pas moins au fond orthodoxe. Il restera acquis, en tout cas, grâce aux distinctions chronologiques soigneusement faites par M. Bertram, que la dernière partie de la vie du célèbre interprète de nos saints livres fut irréprochable. L'auteur traite aussi dans son opuscule de la méthode d'interprétation des Ecritures suivie par les écrivains ecclésiastiques d'Antioche en général et par Théodoret en particulier.

16. — Nous avons à annoncer en terminant deux nouvelles éditions de grammaires hébraïques : l'une en français, celle de S. Preiswerk, l'autre en latin, celle de Vosen, revue par le docteur Kaulen. La *Grammaire hébraïque* de Preiswerk est bien connue des hébraïsants à cause de la clarté d'exposition qui la distingue. L'auteur, Samuel Preiswerk, est né à Bâle le 19 septembre 1789. Il est mort dans cette ville le 13 janvier 1871. Son fils, qui porte aussi le nom de Samuel, a préparé la quatrième édition qui vient de paraître. Il y a ajouté des développements assez considérables, mais il a eu soin de distinguer par des caractères plus petits les parties moins essentielles de son travail. Le plan des anciennes éditions a été conservé, de même que les principes et la méthode. L'auteur évite tout ce qui est systématique pour n'exposer que ce qui est accepté de tous. Les règles sont toujours formulées d'une manière pratique et facile à saisir. Une introduction convenablement développée fait connaître les langues sémitiques en général et raconte l'histoire de la langue hébraïque ainsi que l'histoire des travaux littéraires concernant l'hébreu. A la fin du volume, on trouve un tableau des paradigmes, un répertoire des mots hébreux et des passages bibliques cités dans le texte, une table des matières et un tableau comparatif des alphabets hébreux aux diverses époques de l'histoire de la langue. Ce sont là autant d'améliorations utiles apportées à un ouvrage dont la réputation n'est plus à faire.

17. — Les *Rudiments de la langue hébraïque*, par Vosen, sont beaucoup moins considérables que la *Grammaire* de Preiswerk. Ils sont écrits en latin, pour l'usage des écoles publiques. La sixième édition

qui vient de paraître a été revue, comme la précédente, par le docteur Kaulen. Il n'a point touché au cadre ni à la méthode, il lui a conservé aussi soigneusement son caractère de concision, il s'est borné à retoucher ce que les progrès de la linguistique obligeaient de modifier, à ajouter des exemples plus nombreux pour éclaircir les règles et à rendre plus clair le style, auquel on reprochait un peu d'obscurité. Dans cette petite grammaire, on trouve non seulement le tableau des paradigmes des verbes, mais aussi des morceaux choisis en hébreu et un dictionnaire hébreu-latin, de sorte qu'elle suffit à elle seule pour commencer l'étude de l'hébreu, sans avoir besoin d'aucun autre livre. C. J.

---

## GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *Cours complet de géographie physique et politique de la France et des cinq parties du monde*, par M. H. Pigeonneau, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris, 12e édition. Paris, Eugène Bélin, 1883, in-12 de 563 p. Prix : 2 fr. 50. — 2. *Les colonies françaises en* 1883. Ministère de la marine et des colonies. Paris, Berger-Levrault et Cie, 1884, in-8 de 289 p. Prix : 5 fr. — 3. *Nos petites colonies*, par F. Hue et G. Haurigot. Paris, Oudin, 1884, in-12 de 350 p. Prix : 3 fr. 50. — 4. *Le révélateur du globe, Christophe Colomb et sa béatification future*, par Léon Bloy, avec préface de J. Barbey d'Aurevilly. Paris. Sauton, 1884, in-8 de x-374 p. Prix : 7 fr. — 5. *A l'assaut des pays nègres*, journal des missionnaires d'Alger dans l'Afrique équatoriale. Paris, à l'Œuvre des écoles d'Orient, 12, rue du Regard, 1884. Grand in-8 de 342 p. Prix : 5 fr. — 6. *Souvenirs d'outre-mer, mes missions au crépuscule de la vie*, par l'abbé Domenech. Paris, Gaume et Cie, 1884, in-12 de viii-392 p. Prix : 3 fr. 50. — 7. *A travers le Tyrol*, par Jules Gourdault. Tours, A. Mame, 1884, grand in-8 de 362 p., orné de 62 gravures et d'une carte. Prix : 2 fr. 40. — 8. *Expédition anglaise au pôle nord* (1875-1876), *relation du voyage effectué par les bâtiments de S. M. britannique Alert et Discovery, sous le commandement du capitaine Nares*, traduction de M. F. Le Clerc, officier de marine. Paris, Delagrave, in-12 de 184 p. Prix : 1 fr. — 9. *Conquêtes et découvertes de la République des Pays-Bas, d'après des documents originaux hollandais*. Première partie : *Dans l'Archipel indien*; deuxième partie : *En Asie, en Afrique et en Amérique*, par Jules Geslin. Paris, M. Dreyfous, 2 vol. in-16 de x-283 et 306 p. Prix : 4 fr. — 10. *Le pays des Khroumirs*, par P. H. Antichan. Paris, Ch. Delagrave, 1883, in-8 de 188 p. Prix : 1 fr. 20. — 11. *En Allemagne. La Prusse et ses annexes. Le pays, les habitants, la vie intérieure*, par Félix Narjoux. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1884, gr. in-18 de 405 p. Prix : 5 fr. — 12. *A l'est et à l'ouest dans l'océan Indien*, par Charles Courret. Paris, A. Chevalier-Marescq, 1884, in-12 de 374 p. Prix : 5 fr. — 13. *Le Mexique d'aujourd'hui, impressions et souvenirs de voyage*, par A. Dupin de Saint-André. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1884, gr. in-18 de 284 p. Prix : 3 fr. — 14. *Chine et Extrême-Orient*, par le baron G. de Contenson, ancien attaché militaire en Chine. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1884, gr. in-18 de 291 p. Prix : 3 fr. 50. — 15. *Une mission en Abyssinie et dans la mer Rouge* (23 *octobre* 1859-7 *mai* 1860), par le comte Stanislas Russel, capitaine de vaisseau, avec une préface de M. Gabriel Charmes. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1884, in-18 de xxviii-304 p. Prix : 3 fr. 50. — 16. *Autour du Tonkin. Chine méridionale, de Canton à Mandalay*. Tome Ier : *le Kwang-Tung et le Kwang-Si*, par Archibald Colquhoun, traduit de l'anglais par Charles Simond. Paris, Oudin, 1884, in-12 de xii-420 p. Prix : 3 fr. 50. — 17. *A travers l'Aran, itinéraire d'un touriste*, par Maurice Gourdon. Paris, Charpentier et Cie, 1884, petit in-12 de 148 p. Prix : 3 fr. — 18. *Voyages et découvertes géographiques. A travers le Sahara. Les missions du colonel Flatters, d'après des documents absolument inédits*, par J. V. Barbier, secrétaire général de la Société de géographie de l'Est, etc. Paris, librairie de la Société bibliographique, 1884, in-18 de 174 p. Prix : 1 fr. — 19.

*Voyages et découvertes géographiques. Madagascar*, par H. Castonnet-Desfosses. Paris, librairie de la Société bibliographique, 1884, in-18 de 176 p. Prix : 1 fr. — 20. *L'Australie*, par F. Journet, ingénieur des ponts et chaussées. Paris, Rotschild 1885, in-8 de 376 p. Prix : 12 fr.

1. — Comme ouvrage de géographie pure, nous avons à signaler la douzième édition du *Cours de géographie* de M. Pigeonneau. Ce livre d'enseignement est écrit dans un esprit satisfaisant, eu égard aux circonstances qui ne nous permettent pas de nous montrer difficiles ; la neutralité politique y est strictement observée et l'action de la Providence y est mentionnée ; c'est tout ce que nous pouvons exiger. Au point de vue scientifique, nous pourrions signaler quelques inexactitudes. C'est ainsi que dans l'énumération des colonies anglaises, M. Pigeonneau cite les établissements du Sénégal qui appartiennent tous à la France ; il a voulu sans doute parler des comptoirs de la Gambie. C'est également à tort qu'il fait passer, comme position politique et commerciale, la colonie française du Sénégal avant la Cochinchine. Par contre, nous approuvons qu'à l'exemple de plusieurs ouvrages allemands ou italiens, l'auteur persiste à décrire l'Alsace et la Lorraine dans les chapitres consacrés à la France, tout en contant avec sincérité comment elles en ont été séparées. Nous adhérons aussi à cette conclusion de l'ouvrage : « La France doit reconquérir à force de sagesse et de dignité la confiance du monde, qu'elle a perdue par ses fautes autant que par ses revers. »

2. — Le public studieux accueillera sans doute avec intérêt la nouvelle publication du ministère de la marine sur les colonies françaises. Dans une notice préliminaire, se trouvent réunis les renseignements communs à tous nos établissements d'outre-mer : législation, organisation financière, banques coloniales, exposition permanente des colonies, archives coloniales, organisation du Conseil supérieur des colonies. Les diverses possessions sont ensuite passées successivement en revue et considérées à divers points de vue : histoire, topographie, météorologie, population, gouvernement et administration, justice, législation, instruction publique, cultes, travaux publics, cultures, industrie, régime commercial, service postal, service financier, monnaies et établissements de crédit, services militaires et maritimes. C'est une véritable encyclopédie de statistique coloniale : les chiffres sont indiscutables ; mais on ne peut en dire autant de certaines appréciations, telles que l'exposé des avantages de la transportation au double point de vue de la colonisation et de l'amélioration morale des condamnés ; ce sont là de dangereuses illusions condamnées par l'expérience et par les études de tous les hommes compétents. On remarque combien peu de nos colonies se trouvent dans une bonne situation financière ; seule la Cochinchine, la plus récente

cependant, est parvenue à équilibrer son budget tout en se constituant une réserve de neuf millions.

3. — Moins aride est le livre de MM. F. Hue et G. Haurigot sur *les Petites Colonies de la France*. Les auteurs se sont proposé d'intéresser le grand public aux questions coloniales si peu connues chez nous et sur lesquelles tant d'erreurs grossières sont répandues par les journaux les plus sérieux. Voici quelles sont les possessions dont il est question dans le volume que nous avons sous les yeux : les îles Saint-Pierre et Miquelon, le Gabon, les établissements de la Côte d'Or, Obock, Mayotte, Nossi-Bé, Sainte-Marie de Madagascar, les comptoirs de l'Inde, Taïti et ses dépendances, les Marquises, les Tuamotu, les Gambiers. Pour chacune de ces contrées, on trouve une courte notice historique, un exposé des mœurs indigènes, des renseignements sur l'administration, l'agriculture, le commerce, et enfin quelques descriptions pittoresques. Des cartes très complètes et très claires indiquent la situation et la configuration de chaque colonie. Le style est simple et correct. Nous n'avons relevé qu'une légère inexactitude : l'administration du gouverneur des établissements français dans l'Inde est contrôlée, non par un commissaire-adjoint de la marine, mais par un inspecteur-adjoint des services administratifs, ce qui est très différent et ne constitue pas une anomalie au point de vue hiérarchique, comme le disent les auteurs. Nous ajouterons que le rôle des missionnaires catholiques est apprécié avec une remarquable impartialité; leur bienfaisante influence est nettement reconnue. Ce livre est donc recommandable à tous les points de vue ; il est intéressant et instructif sans aridité; mais certains détails de mœurs difficiles à passer sous silence dans une étude de ce genre ne permettent pas de le mettre entre les mains des jeunes filles. Les auteurs annoncent dans la préface la prochaine publication d'un second volume traitant des grandes colonies; nous l'attendons avec impatience, certain d'avance que MM. Hue et Haurigot s'acquitteront parfaitement de cette nouvelle tâche plus ardue, mais plus intéressante encore, si c'est possible.

4. — C'est à titre de voyageur illustre parmi les plus illustres que nous introduisons Christophe Colomb dans cette revue géographique. On se rappelle certainement le remarquable ouvrage du comte Roselly de Lorgues, magnifiquement édité par la maison Victor Palmé ; on sait aussi que l'auteur obtint de Sa Sainteté Pie IX l'introduction de la cause du découvreur de l'Amérique et qu'il en fut nommé postulateur. C'est un nouveau plaidoyer en faveur de cette cause que nous présente aujourd'hui M. Léon Bloy. Le jeune auteur appartient à l'école de Louis Veuillot : il ne recule devant aucune violence pour stigmatiser les ennemis de l'Église, mais il ne craint

pas de morigéner les évêques qui ne partagent pas tout à fait sa manière de voir. Son style est énergique jusqu'à la rudesse, souvent mystique jusqu'à l'obscurité ; les néologismes les plus audacieux se pressent sous sa plume ennemie de toute voie tracée et de la banalité dans la forme comme dans le fond. Dans son enthousiasme pour son héros, qu'il veut placer au premier rang parmi les saints, immédiatement auprès du Christ, Sauveur du monde, il s'exalte jusqu'à déclarer que son ardent panégyriste, le comte Roselly de Lorgues, s'est montré supérieur à Chateaubriand et au comte de Maistre. En revanche il injurie Jules Verne, Lamartine, A. de Pontmartin et s'en prend même à la sacrée Congrégation des Rites, qu'il traite d'assemblée de bureaucrates. N'y a-t-il pas aussi exagération à prétendre que Christophe Colomb eut l'intuition du dogme de l'infaillibilité pontificale lorsqu'il soumit au saint-siège la grave question du partage des terres nouvellement découvertes et à découvrir entre l'Espagne et le Portugal ? L'auteur oublie que ce dogme s'applique exclusivement aux choses spirituelles et non aux temporelles.

Dans sa préface, d'ailleurs très remarquable, M. Barbey d'Aurevilly présente le livre de M. Léon Bloy comme un événement littéraire, comme le début magistral d'un écrivain naguère obscur, demain illustre. Certes, ce jugement est juste si la violence du style en fait la grandeur ; mais nous craignons qu'en revanche cette violence ne nuise le plus souvent aux causes qu'elle prétend servir. Ce n'est pas, à notre avis, avec une plume trempée de fiel qu'il faut défendre l'éternelle Vérité ; ces armes doivent être laissées à ses ennemis. Cela dit, nous applaudissons de grand cœur à la canonisation du Révélateur du Globe, si les chefs vénérés de l'Église jugent convenable de donner ce grand patron aux navigateurs et aux géographes, tout comme, en qualité de Français et de Lorrain, nous accueillerions avec joie la canonisation de Jeanne d'Arc.

5. — Laissons à ses panégyristes enflammés le grand découvreur de l'Amérique pour revenir à de plus modestes voyageurs qui n'en font pas moins dans les régions encore inconnues de bonne et utile besogne. Dans notre siècle des lumières, le globe où Dieu nous a placés n'a plus guère de mystères pour ses habitants ; presque seule, l'Afrique centrale garde encore ses secrets, mais d'infatigables explorateurs assaillent de toutes parts ce dernier rempart de la barbarie ; depuis quelques années, ces efforts, jadis isolés, se coordonnent et se disciplinent suivant des plans scientifiquement conçus et exécutés. C'est ainsi que, sous l'inspiration et la direction de S. M. le Roi des Belges, s'est constituée l'Association internationale africaine pour fonder, au cœur même du continent noir, avec des fonds recueillis dans tous les pays civilisés, des stations hospitalières prêtes

à recueillir et à ravitailler les explorateurs. Ce que cette société a entrepris pour la civilisation et la science, le cardinal Lavigerie a voulu le réaliser également en ajoutant à ces deux grands mobiles l'apostolat religieux, plus puissant et plus élevé encore. Dès 1877, un bref de S. S. Pie IX consacrait la fondation de la congrégation des missionnaires d'Alger dont le siège était établi dans notre colonie africaine. Depuis lors, de glorieuses caravanes se sont incessamment lancées à l'assaut des pays nègres, et déjà ces climats meurtriers ont éclairci leurs rangs. Trois centres sont organisés : sur le lac Victoria, sur le lac Tanganyika, à M'dabouron, sur la route de la côte aux lacs; deux autres sont en projet : à Kabébé, capitale des États du Muata-Yamvo, et au point le plus septentrional du Congo ; enfin un orphelinat fonctionne à Tabora. C'est le journal de la première caravane des missionnaires d'Afrique que nous avons sous les yeux, et nous y trouvons, non seulement le récit de leurs privations et de leurs souffrances, mais encore de précieux renseignements géographiques et de curieuses études de mœurs. Ce volume a une réelle valeur scientifique et peut marcher de pair avec les œuvres des Livingstone, des Cameron et des Stanley ; une excellente carte très détaillée permet de suivre pas à pas l'itinéraire jusqu'aux lacs Victoria et Tanganyika, tandis que de bonnes gravures reproduisent les principaux épisodes du récit. Des appendices donnent l'allocution du cardinal Lavigerie aux missionnaires partants, et un rapport du R. P. Guillet sur l'orphelinat de Tabora. Deux nouveaux volumes sont annoncés sous les titres suivants : 1° *A la Cour de Mtesa*, journal de la mission du Victoria-Nyanza ; 2° *Autour du Tanganyika*.

6. — On connaît l'abbé Domenech, ancien missionnaire, ancien aumônier de l'armée, auteur de plusieurs ouvrages remarqués, dont le dernier, *Confession d'un curé de campagne*, a fait sensation. Après avoir mené une vie des plus accidentées, dans les missions du Texas, en Irlande, au Mexique, où il joua un rôle dans la lugubre tragédie de Maximilien, il avait tenté de se fixer dans une cure de campagne. Mais son esprit aventureux et quelque peu désordonné ne put s'assouplir à cette existence modeste et rangée ; il ne sut pas s'enfermer dans les bornes étroites de son budget de curé et ne vit de salut que dans un retour à la vie d'aventures. Il retourna en Amérique où il avait débuté dans l'apostolat à l'âge de vingt-deux ans ; il en avait alors cinquante-sept et ne tarda pas à s'apercevoir que les forces et l'insouciance de la jeunesse lui faisaient défaut pour supporter gaiement les fatigues et les déboires de la vie de missionnaire. Le climat du Texas l'éprouva cruellement, et, moins d'un an après son arrivée, il lui fallut rentrer en France triste et désabusé.

Le livre de l'abbé Domenech est intéressant ; on y trouve à la fois

la verve de l'écrivain de race, la foi ardente de l'apôtre des gentils et la science d'un infatigable chercheur ; mais on y sent aussi, sous la jovialité un peu forcée du style, une profonde amertume qui impressionne péniblement le lecteur. L'auteur s'en prend à tout de ses désillusions séniles : à la jeunesse de ses collègues, à la fortune des privilégiés de ce monde, aux progrès de la civilisation ; on l'exaspère en lui rappelant son âge, et ce mécompte lui arrive fréquemment ; il va jusqu'à porter contre les évêques d'Amérique le grave reproche de laisser dans la misère les missionnaires de la campagne pour entretenir le luxe de leurs cathédrales et de leurs couvents. Cet ouvrage ne peut donc être recommandé pour les bibliothèques populaires ; mais les personnes instruites trouveront dons sa lecture profit et même édification, car on y rencontre des élans de foi et de charité admirables. Nous recommandons surtout le chapitre où sont décrites les mœurs américaines ; l'auteur y expose d'une façon magistrale la vanité des prétentions égalitaires et libérales de la grande démocratie d'outre-mer.

7. — Les publications illustrées de la maison Mame se poursuivent avec un succès justifié ; elles forment une belle collection de voyages dans les pays les plus pittoresques de l'Europe. Le Tyrol, si peu connu des touristes français, devait y trouver place. M. J. Gourdault le décrit en détail et sans faire grâce au lecteur d'une seule de ses vallées agrestes ni d'un de ses glaciers majestueux. Ce massif montagneux, ayant souvent servi de refuge aux populations environnantes refoulées par les invasions et les guerres, on y trouve une grande diversité de races dont la difficulté des communications a préservé les types primitifs ; les mœurs et les coutumes de ces populations offrent un curieux sujet d'étude que l'auteur n'a eu garde de négliger ; sans dissimuler les défauts un peu sauvages des rudes montagnards du Tyrol, il se plait à faire valoir leurs vertus, dont la moindre n'est pas l'inébranlable attachement à leur foi religieuse et à leurs souverains. On peut trouver les détails topographiques arides et un peu trop abondants ; toutefois les récits des légendes fantastiques et historiques de chaque vallée viennent à propos rompre la monotonie des descriptions. L'histoire du grand patriote André Hofer est longuement contée avec un grand charme. Une carte bien détaillée guide le lecteur à travers l'écheveau embrouillé des Alpes tyroliennes. Le style est correct, clair, parfois animé ; d'excellentes gravures sur bois rendent le volume attrayant et tout à fait convenable comme livre de prix pour les jeunes gens des deux sexes.

8. — Si les explorations au centre de l'Afrique sont pénibles et aventureuses, les tentatives ayant pour but d'atteindre le pôle nord le sont plus encore. Parmi les expéditions qui se sont proposé ce

dernier objectif, l'une des plus remarquables est celle du capitaine Nares, de la marine britannique. M. Le Clerc, un officier supérieur des plus distingués de la marine française, a résumé fort habilement le rapport officiel présenté à l'amirauté par le commandant de l'*Alert*. Dans une longue introduction, il passe en revue les voyages antérieurs dans les mêmes parages et montre la supériorité des résultats obtenus par le capitaine Narès. En effet, les deux navires anglais ont hiverné à l'extrémité nord des terres boréales d'Amérique, par 82°24' de latitude, et l'un des traineaux envoyés en reconnaissance a pu parvenir jusque par 83°20'26" N, point le plus septentrional qui ait jamais été atteint. Beaucoup des hommes courageux qui ont pris part à cette entreprise ont eu des membres gelés ou ont souffert du scorbut; quatre sont morts de fatigue ou de froid. Ce petit livre est bien écrit; il intéressera les personnes adonnées aux études géographiques, mais n'est pas à la portée de tout le monde, bien que de nombreuses notes expliquent les termes techniques employés et qu'une bonne carte permette de suivre l'itinéraire de l'expédition. Des planches coloriées représentent les guidons arborés sur les traîneaux qui ont rayonné autour des postes d'hivernage des deux navires.

9. — L'ouvrage de M. Jules Geslin est une compilation des documents hollandais relatifs aux explorations et aux conquêtes qui ont abouti à la fondation par la république des Pays-Bas d'un vaste empire colonial dont les Indes néerlandaises sont un magnifique débris. Il est intéressant de voir ce petit peuple, à peine affranchi du joug espagnol, lutter avec succès contre les plus puissantes flottes du monde; nous comprenons donc que l'auteur prenne parti pour lui, mais en regrettant que cette sympathie l'entraîne à faire l'apologie de la religion réformée. D'ailleurs, si l'on doit considérer comme digne d'admiration l'habileté avec laquelle les généraux hollandais ont su tirer parti des moindres circonstances, aussi bien que des succès de leurs armes, au profit du commerce de leur pays, il ne faut pas méconnaître que trop souvent cet esprit mercantile leur a fait négliger le soin de leur dignité et les a entraînés vers de regrettables compromis. La compagnie des Indes parvint à une grande prospérité, mais on ne saurait approuver sa politique exclusive et jalouse. C'est surtout au Japon que l'on voit à quel point ce peuple de marchands se résignait aux plus dures humiliations pour s'assurer le monopole du commerce. Malgré ses évidentes préférences pour le protestantisme et la République des Pays-Bas, l'auteur se montre très réservé dans les questions politiques et religieuses. Son travail n'est pas une œuvre de vulgarisation ni de lecture courante, mais il ne sera pas déplacé dans les bibliothèques sérieuses.

10. — Les Chinois et les Malgaches ont un peu fait oublier les

Khroumirs, dont l'existence même a été contestée. Cependant on apprendra sans doute avec intérêt que cette fantastique peuplade forme réellement une nationalité organisée, pleine de virilité et douée de quelques qualités. M. Antichan s'est pris d'affection pour ces cousins germains de nos Kabyles d'Algérie, et leur grand mérite à ses yeux est de mettre en pratique la fameuse devise : liberté, égalité, fraternité ; aussi va-t-il, dans son enthousiasme, jusqu'à nous les proposer comme modèles. Il avoue leur penchant au pillage, mais il plaide les circonstances atténuantes : la misère et la difficulté de cultiver un sol ingrat et tourmenté. En revanche, les Khroumirs poussent jusqu'à l'héroïsme la passion de l'indépendance et jamais, avant la campagne de 1881, aucune armée étrangère, même tunisienne, n'avait pénétré dans leurs vallées profondes et n'avait escaladé les flancs abrupts de leurs montagnes. L'auteur décrit par le menu leurs mœurs, leurs institutions, leurs coutumes et termine en citant quelques échantillons de leur littérature, en poésie et en prose. « Ce sont de bons démocrates, dit-il en concluant : à nous maintenant d'en faire de bons Français. » On peut juger par cette citation de l'esprit qui anime l'auteur ; quant à ses sentiments religieux, il évite avec soin de les faire connaître, et c'est probablement le mieux qu'il puisse faire. Une carte du pays des Khroumirs et quelques gravures passables ajoutent à l'intérêt de ce livre, qui est bien fait et instructif, mais ne nous paraît pas convenir pour les distributions de prix auxquelles le destine l'auteur.

11. — Nous sortons de la série des livres sérieux et nous entrons dans celle des lectures attrayantes destinées aux gens du monde. Plaçons en tête de cette catégorie l'ouvrage de M. Narjoux, sur l'Allemagne. L'auteur a parcouru ce pays avec la mission officielle d'y étudier l'architecture scolaire ; il en a profité pour observer les mœurs des habitants, et c'est le résultat de ces dernières observations qu'il présente au public avec verve et originalité. Sa manière rappelle celle de M. Victor Tissot, mais sans viser au pamphlet politique. Il a visité successivement Trèves, Francfort, Stuttgart, Munich, Nuremberg, Dresde, Leipzig, Berlin, l'île de Rugen, Hambourg, Hanovre, Cassel et Cologne. Les peintures de la vie si originale des étudiants allemands, les anecdotes sur les rois de Wurtemberg et de Bavière, sur l'empereur Guillaume et le chancelier de fer, la description de la pittoresque ville de Hambourg forment des pages amusantes. On soupçonne les sentiments républicains de l'auteur au plaisir qu'il éprouve à ridiculiser les princes médiatisés, tandis que son légitime patriotisme le pousse à dénigrer le prince de Bismarck dont il admire malgré lui les puissantes facultés d'homme d'État ; seule l'impératrice Augusta trouve grâce à ses yeux en souvenir de ses soins

charitables pour les blessés français de la guerre de 1870-1871. Sachons gré aussi à M. Narjoux de s'être montré respectueux, en décrivant le château de Willemshoe, pour le malheureux souverain qui vint y faire un si triste séjour au seuil de l'éternité. Quant au peuple allemand, l'auteur n'éprouve pour lui aucune sympathie : son orgueil l'exaspère, ses ridicules excitent sa verve mordante; sa grossière gourmandise lui inspire du dégoût. Certaines anecdotes un peu scandaleuses ne permettent pas de laisser ce livre entre toutes les mains ; mais il est bien écrit, bien édité et orné de jolies gravures représentant des monuments ou des types humouristiques.

12. — Les voyages exécutés et racontés par M. Charles Courret comprennent deux séries distinctes. Dans la première, accompagné de MM. Wallon et Guillaume, il tente de pénétrer dans l'intérieur de l'île de Sumatra pour accomplir une mission du ministère de l'instruction publique. C'était en pleine effervescence de la lutte longue et meurtrière soutenue par les Hollandais contre le sultan d'Atchin ; il y avait imprudence manifeste à s'aventurer dans ces conditions parmi des tribus insoumises, barbares et surexcitées. Heureusement un accès de fièvre retint M. Courret à la côte, tandis que ses compagnons allaient se faire massacrer dès le début de leur campagne.

L'auteur montra un vrai tempérament d'explorateur en ne se laissant pas rebuter par ce déplorable insuccès. Aussitôt sa santé rétablie en France, il repartit pour la côte orientale d'Afrique avec une nombreuse expédition organisée aux frais du gouvernement portugais pour étudier les ressources de sa colonie de Mozambique, surtout au point de vue des mines d'or et de charbon. Les richesses métallurgiques de cette région ne parurent pas exploitables, mais M. Courret estime que le sol de la Zambézie est des plus féconds ; si la colonie végète misérablement, on ne saurait s'en prendre qu'aux détestables errements de l'administration portugaise. Les appréciations sur ce dernier point nous ont paru justes et modérées ; elles sont à méditer pour éviter les mêmes écueils, et nous les recommanderions volontiers à nos gouvernants. L'auteur donne aussi d'excellents conseils aux négociants français pour lutter contre la concurrence hollandaise et anglaise sur la côte orientale d'Afrique ; leur situation pourra devenir très avantageuse le jour où l'influence française sera prépondérante à Madagascar. M. Courret, sans affirmer autrement ses sentiments religieux, a le bon goût de rendre justice aux missionnaires catholiques et de constater que la Zambézie ne connut la prospérité qu'au temps où les jésuites portugais y étaient établis ; du décret d'expulsion rendu par le marquis de Pombal date la décadence de la colonie et il ajoute ces justes réflexions : « Les questions religieuses ne devraient jamais s'étendre aux colonies...

Chez les missionnaires, il n'est à considérer, en bonne politique coloniale, que le rôle pacificateur et civilisateur qui les rend les agents les plus actifs de la métropole. »

En résumé, c'est un bon livre, assez intéressant ; certaines obscurités de style en rendent parfois la lecture difficile ; de longues citations du rapport technique de M. Kuss, ingénieur des mines, membre de l'expédition, sont surtout bien arides. Une carte très claire de la Zambézie permet de s'y reconnaître dans des itinéraires très compliqués.

13. — L'ouvrage de M. Dupin de Saint-André est la relation d'un voyage exécuté en 1882-1883 avec mission des ministères de l'instruction publique et de l'intérieur. L'auteur s'attache au côté pittoresque de cette excursion et le traite avec un grand charme de style et un choix très judicieux des sujets qui peuvent intéresser le public non savant. Ainsi nous aimons à retrouver dans son récit les traces de la vaillante armée qui soutint dans ces parages lointains l'antique renommée de la France. Que d'héroïques faits d'armes, que de dévouements sublimes aujourd'hui effacés chez nous par le souvenir des déplorables conséquences de cette guerre plus qu'inutile ! Là-bas, au contraire, nos anciens adversaires ne se rappellent que notre bravoure et en parlent encore avec des sentiments d'estime et de sympathie. Dans ses peintures de mœurs, l'auteur évite avec soin ce qui pourrait froisser la morale la plus scrupuleuse ; mais il se laisse entraîner à des plaisanteries faciles et d'un goût douteux sur des dévotions locales très respectables, telles que le culte de Notre-Dame de la Guadalupe, qu'en le ridiculisant il compare à celui de la grotte de Lourdes. Sans doute la religion des pauvres indiens est parfois un peu naïve et entachée de réminiscences païennes et superstitieuses, mais ne vaut-elle pas mieux, telle quelle, que le scepticisme éclairé de bien des peuples civilisés ?

14. — Nous sommes heureux de pouvoir louer sans restrictions le livre de M. Contenson sur la Chine ; il vient à son heure et ne peut manquer d'exciter un vif intérêt; plusieurs journaux ont déjà jugé à propos d'en donner à leurs lecteurs quelques extraits. L'auteur a profité d'un séjour à la légation de Pé-king pour y étudier non seulement les mœurs de ce singulier peuple chinois, mais encore, à un point de vue plus sérieux, l'administration et l'organisation de l'armée. Un chapitre du livre est consacré au Japon, un autre à une excursion aux grottes de Quouida, dans la péninsule de Malacca, enfin un troisième à la ville de Batavia. Dans l'appendice, on trouve de curieux extraits des classiques militaires chinois traduits par le P. Amiot, parmi lesquels le traité du fameux général Sun-Tse remonte à la plus haute antiquité ; on y trouve les principes de l'art de la

guerre tel qu'il est encore pratiqué de nos jours par les généraux de l'empire. L'ouvrage de M. de Contenson a un très grand mérite : il est d'une sincérité qui s'impose ; on sent que l'auteur conte simplement ce qu'il a vu ; le style est correct et clair ; tout est parfaitement moral et convenable au point de vue religieux.

15. — « Parmi bien d'autres mérites, le livre qu'on va lire possède encore celui de l'opportunité. Quoiqu'il arrive fort tard, il arrive pourtant fort à propos. » Ainsi s'exprime très justement M. Gabriel Charmes dans l'excellente préface qu'il a écrite pour le livre du comte Russel. Cet officier supérieur de la marine française avait reçu une mission des plus délicates du gouvernement de l'empereur Napoléon III. L'Angleterre venait, en occupant Perim, de s'assurer une des portes de la mer Rouge ; les travaux du canal de Suez avançaient rapidement et l'on pouvait prévoir que bientôt la nouvelle route serait ouverte aux navires se rendant en Chine, dans l'Inde, en Australie et sur les côtes occidentales d'Afrique. Il importait de ne pas laisser nos rivaux maîtres absolus d'une voie commerciale dont l'avenir s'annonçait si grand. D'autre part, les circonstances semblaient favorables pour asseoir l'influence française sur les rives de la mer Rouge : deux prétendants se disputaient le trône d'Abyssinie ; Theodoros était ouvertement soutenu par les Anglais qui devaient plus tard le sacrifier à leurs rancunes ; son rival Négoussié sollicitait l'appui de la France. Le comte Russel reçut mission de conclure avec ce prince une alliance moyennant cession d'un bon port sur la côte ; il ne put parvenir jusqu'à Négoussié et courut les plus grands dangers dans l'intérieur du pays ; mais il obtint un traité en bonne forme aux termes duquel la France devenait maîtresse de la baie d'Adulis avec la petite ville de Zulla et l'île fertile de Disseh qui commande le mouillage. Malheureusement le versatile empereur des Français délaissa ces avantages et abandonna son allié. Que serait-il advenu cependant s'il eût suivi alors une politique plus prévoyante ? Il est permis de penser que notre prépondérance en Abyssinie eût quelque peu entravé les entreprises des Anglais sur le bassin du Nil. Il est vrai que nous avons, à certains égards, réparé la faute commise en occupant le port d'Obock qui nous paraît préférable comme situation à la baie d'Adulis, mais notre gouvernement n'en a pas moins alors perdu une occasion excellente de fonder un puissant établissement sur la route de la Chine.

M. le comte Russel, dont la brillante carrière a été tristement brisée par la fièvre jaune au Mexique, était un catholique fervent. Avant de se rendre en Abyssinie, il avait passé à Rome pour se mettre en rapport avec le saint-siège, car il entendait travailler concurremment pour les intérêts français et pour ceux de l'Église qui,

d'ailleurs, se prêtaient un naturel et mutuel appui. Pendant tout son séjour en Afrique, il entretint les meilleures relations avec Mgr de Jacobis, vicaire apostolique du Tigré. Le récit de cette mission importante est fort bien écrit et abonde en détails intéressants et en épisodes émouvants ; nous regrettons d'y rencontrer la légende du roi Salomon et des jeunes Abyssiniennes envoyées à sa cour, qui ne permet vraiment pas de laisser le livre entre les mains des jeunes gens.

16. — Plus récent et non moins actuel est le voyage de M. Colquhoun, ingénieur attaché au département des travaux publics du gouvernement indien ; après les Français Doudard de La Grée, Francis Garnier et Jean Dupuis, il a parcouru, en 1882, les provinces méridionales de la Chine, suivant un itinéraire presque entièrement nouveau, de Canton à Mandalay. Son but, *non avoué*, était de rechercher le meilleur tracé pour un chemin de fer qui devra drainer vers les ports anglais de la Birmanie les riches et abondants produits de la province chinoise du Yun-Nan, ceux-là mêmes que la France s'efforce en ce moment d'attirer vers sa nouvelle colonie du Tong-King. On voit que nous avons un grand intérêt à suivre attentivement les démarches du grand explorateur anglais, dont l'ouvrage a été accueilli avec faveur en Angleterre et en Allemagne. L'itinéraire de M. Colquhoun longe constamment les frontières nord et ouest du Tong-King et pénètre dans des régions habitées par des populations à demi sauvages sur lesquelles la Chine n'exerce qu'une domination très précaire. Les détails donnés sur les mœurs de ces indigènes sont des plus curieux. Bien accueilli dans les campagnes, le voyageur courut les plus grands dangers dans les villes ; il lui fallut, pour se soustraire à la malveillance des habitants excités par les mandarins, se tenir soigneusement caché dans sa barque. Bien que protestant, M. Colquhoun parle en fort bons termes des missionnaires catholiques, aux bons soins desquels il a eu la précaution de se faire recommander par le R. P. Beckx, et il exprime le regret de n'en pas rencontrer plus souvent sur sa route. « Je savais par expérience, dit-il, que, sans être membre de leur Église, je pouvais compter sur leur assistance ; car ils ne manquent jamais d'accueillir le pauvre voyageur à bras ouverts et de lui venir généreusement en aide. » De bonnes gravures d'après des photographies prises par l'auteur ornent cet excellent volume; mais on regrette de n'y trouver aucune carte des pays parcourus ; peut-être cette lacune sera-t-elle comblée dans le second volume qui est en préparation.

17. — C'est avec regret que nous revenons en Europe avec le petit livre de M. Maurice Gourdon, modestement, mais justement qualifié : *Itinéraire d'un touriste*. On sait que la Garonne prend sa source en

Espagne et qu'avant de franchir la chaîne des Pyrénées, elle s'attarde dans les gracieux méandres du val d'Aran. Cette pittoresque région a été maintes fois parcourue par M. Gourdon, membre de la société Ramond et de la société géologique de France, lequel l'a visitée en archéologue et en alpiniste intrépide, étudiant tous les monuments et gravissant tous les sommets. Nous devons tout d'abord le féliciter d'avoir entrepris d'associer le public à ses impressions personnelles ; un voyageur fait toujours œuvre utile en contant sincèrement ce qu'il a vu et éprouvé. Mais le livre dont nous nous occupons n'intéressera qu'un nombre restreint de lecteurs parce que le val d'Aran n'est pas connu et que la mode ne l'a pas adopté, et aussi parce que l'auteur n'a pas su animer ses descriptions et faire valoir les beautés réelles du pays ; les gravures qui l'ornent sont bien dessinées, mais laissent également une impression un peu froide ; la carte de la région est très convenable. Nous ferons, en outre, à M. Gourdon un reproche plus grave : pourquoi se défend-il d'assister aux offices pittoresques de la semaine sainte autrement qu'en curieux ? Croit-il faire preuve d'esprit bien fort en se demandant si l'affluence des fidèles à ces cérémonies est signe de superstition ou de piété sincère ?

18 et 19. — La publication de l'excellente collection des *Voyages et Découvertes géographiques* par la Société bibliographique n'a pas été arrêtée par la mort du regretté Richard Cortambert, à qui la direction en était confiée. Sans doute cette perte sera vivement ressentie, mais nous espérons que le public continuera de faire un accueil bienveillant à ces petits livres qui lui offrent de courts résumés des questions géographiques les plus actuelles.

Nous avons cette fois à en recommander deux qui viennent à leur heure. Le premier retrace, d'après des documents inédits, la lamentable odyssée de la mission Flatters. Nous voulons croire que l'on n'a pas encore oublié le massacre en plein désert, au mépris de la foi jurée, d'une poignée de hardis explorateurs qui avaient accepté la hasardeuse mission de relever le tracé du chemin de fer projeté à travers le Sahara, de l'Algérie aux rives du Niger. Les circonstances ne semblent pas propices pour reprendre aujourd'hui cette gigantesque entreprise, mais le sang versé crie encore vengeance et le prestige de la France reste compromis dans le grand désert. M. Barbier, ayant en main le journal de route de la mission et le rapport de la commission d'enquête, essaie de faire la lumière sur ce drame poignant et d'en faire ressortir les origines et les causes. Le second chapitre du livre, consacré à l'exposé des résultats scientifiques, paraîtra peut-être un peu abstrait à beaucoup de lecteurs ; mais, outre qu'on est bien libre de le passer, on conviendra qu'il était indispen-

sable de montrer que, malgré sa fin désastreuse, cette mémorable expédition n'a pas été inféconde.

Le second volume est une monographie de l'île de Madagascar, sur laquelle la France fait valoir en ce moment des droits séculaires que le gouvernement anglais lui-même a officiellement reconnus en 1815. M. Castonnet-Desfosses, qui est un jeune érudit de grand avenir, expose avec beaucoup de méthode et de clarté les diverses notions nécessaires pour suivre avec intérêt les développements de la politique française sur cette terre africaine. Après avoir décrit sa configuration, énuméré ses produits, fait connaître les diverses races qui l'habitent, il passe en revue nos tentatives de colonisation au dix-septième et dix-huitième siècles et fait l'historique de la monarchie Hova devenue puissante avec l'appui de l'Angleterre. Il démasque les intrigues des ministres méthodistes contre l'influence française et montre comment la lutte des religions s'est confondue sur ce terrain avec les rivalités politiques. Il arrive enfin au conflit actuel, en rappelle les péripéties et indique magistralement la voie à suivre pour en sortir avec honneur et profit. — Ces deux ouvrages sont accompagnés d'excellentes cartes.

20. — Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, en raison de son importance que nous avons réservé pour la fin l'ouvrage de M. F. Journet, mais parce qu'il est déjà daté de 1885, ce qui lui donne un air plus jeune. Cette étude sur l'Australie est des plus sérieuses : il n'y faut chercher, ni les descriptions pittoresques, ni les détails historiques, ni les anecdotes humoristiques; au lecteur qui désirerait un livre attrayant nous recommanderions plus volontiers celui de M. Marin La Meslée, dont nous avons rendu compte il y a quelques mois. M. Journet n'a pas dépouillé son caractère d'ingénieur, et il s'est placé, en traitant son sujet, à des points de vue spéciaux : le mécanisme administratif des colonies anglaises de l'Australie, la constitution géologique du sol et le mode d'exécution des travaux publics. Ces questions scientifiques ont certainement leur mérite, mais elles n'intéressent qu'un public restreint. L'ouvrage est d'ailleurs édité avec le luxe habituel de la maison Rothschild, et la carte politique et géologique de l'Australie qu'on y trouve annexée est une merveille de dessin et de gravure. Nous regrettons d'avoir à relever, dans un livre de cette valeur, un parti pris déplorable de n'admirer dans les institutions australiennes que le côté libre-penseur ; non content de préconiser la séparation de l'Église et de l'État, l'auteur s'extasie sur une formule de serment athée admise devant les tribunaux d'une des colonies et sur un manuel de morale civique inculquant aux jeunes générations des principes « qu'il ne croit pas nécessaire d'appuyer sur de saintes écritures ou sur des ordres d'une divinité

qu'il ne pourrait montrer. » M. Journet oublie de dire qu'en revanche l'Australie, plus heureuse que la France, jouit de la vraie liberté et de la vraie neutralité, et que, s'il y a des écoles gouvernementales où l'on n'enseigne aucune religion, les ministres de tous les cultes ont toute facilité pour ouvrir des écoles confessionnelles et lutter à leur gré contre les détestables doctrines de la franc-maçonnerie. Pour nous résumer, nous dirons que l'ouvrage de M. Journet est savant, aride et antireligieux. V^to DE BIZEMONT.

## THÉOLOGIE

**Missel des Fidèles**, *comprenant le texte du missel romain, avec traduction française et notices explicatives, liturgiques et historiques*, par le R.P. D. GÉRARD VAN CALOEN, bénédictin de l'abbaye de Maredsous. Tournai, imprimerie liturgique de Saint-Jean l'Evangéliste, Desclée, Lefebvre et C^e. Tome I : *De l'Avent à Pâques* ; tome II : *De Pâques à l'Avent*, 2 vol. in-18 avec cadres rouges, papier chiné, de LXXV-716-[322] et LXXV-717-[304] p.— Prix : 16 fr.

**Petit Missel des Fidèles**, *contenant les parties principales du missel romain, avec traduction française, et enrichi de notices explicatives, liturgiques et historiques*, par le R. P. D. GÉRARD VAN CALOEN, bénédictin de l'abbaye de Maredsous. Même librairie, 1882. In-18 de LXXV-828-[274] p. avec cadres rouges, papier chiné. — Prix : 10 fr.

Le *Missel des fidèles* est exclusivement destiné à l'assistance au saint sacrifice de la messe : les autres offices ne s'y trouvent pas. Il renferme toutes les prières que le prêtre dit à l'autel. C'est donc le meilleur livre qu'un chrétien puisse avoir entre les mains durant la messe. Il y a sans doute d'excellents formulaires, il y a des méthodes que nous ont laissées les saints (et en particulier saint Léonard de Port-Maurice), pour entendre la messe, s'unir à l'action du prêtre qui consacre, offrir à Dieu la divine victime ; mais toutes ces prières et ces méthodes ne peuvent être comparées au texte même de la liturgie sacrée.

Un religieux de l'ordre de Saint-Benoît, Dom Van Caloen, continuant les traditions de l'illustre abbé de Solesmes Dom Guéranger, a voulu donner ce livre de messe supérieur à tous les autres. Il a publié, à l'usage des fidèles, une traduction complète du Missel romain. Il a emprunté une grande partie de cette traduction soit à Dom Guéranger, soit au P. de Carrières. Lorsqu'il a dû traduire lui-même, il s'est appliqué à suivre littéralement le texte latin par respect pour les paroles que l'Eglise emploie dans le plus auguste des mystères.

Il divise son ouvrage en quatre parties : l'Ordinaire de la messe, le Propre du temps, le Propre des saints et le Commun des saints. Les fidèles, si peu initiés qu'ils soient à l'ordre des saints offices, pourront facilement trouver, à l'aide du calendrier romain, la messe qui est dite par le prêtre chaque jour.

Enfin, ce livre contient les plus précieuses notices sur la messe, les cérémonies et les objets du culte, les divers temps et les fêtes de l'année ecclésiastique. Si concises que soient ces notices, elles disent tout ce qu'un fidèle doit savoir en ces matières pour nourrir sa foi et sa piété ; elles le font entrer dans les pensées de l'Eglise et l'aident à puiser dans la liturgie catholique tous les trésors de vie qu'elle renferme.

Nous estimons donc que ce livre est le meilleur que puissent avoir entre les mains les fidèles qui, chaque jour, assistent au saint sacrifice de la messe. L'auteur a publié un abrégé fort étendu de son ouvrage: le *Petit Missel* contient tout ce qu'il y a de plus important dans les deux volumes dont nous venons de rendre compte ; on n'a supprimé que les fêtes de quelques saints et les messes des féries moins solennelles.

L'impression de ces ouvrages est parfaite : caractères de la plus grande beauté, lettres majuscules gravées, gravures sur bois qui rappellent les meilleures du seizième siècle, papier chiné ; rien n'a été épargné pour que ces excellents livres fussent de très beaux livres.

EUG. POUSSET.

---

**La Compagnie de Jésus et son existence canonique dans l'Église,** par le P. SÉBASTIEN SANGUINETTI, traduction par le P. NOTIT. Paris, Bray et Retaux, 1884, in-8 de 544 p. — Prix : 8 fr.

Ce livre est une réfutation de plusieurs assertions émises par M. l'abbé Chaillot dans son livre *Pie VII et les Jésuites*, livre condamné par l'Index. La Compagnie de Jésus a-t-elle, depuis sa fondation, toujours été considérée au sein de l'Église catholique comme un ordre régulier jouissant dès lors des privilèges accordés par le droit commun aux ordres religieux? M. Chaillot dit que non. La Compagnie rétablie par Pie IX diffère-t-elle essentiellement de celle qui fut supprimée par Clément XIV? M. Chaillot affirme que oui, et c'est précisément pour réfuter ces deux assertions que le P. Sanguinetti a écrit son livre . Il prouve que la Compagnie de Jésus a une existence canonique dans l'Église, que le sens des constitutions de Paul III a un sens tout différent de celui donné par M. Chaillot et que l'existence canonique de la nouvelle et de l'ancienne Compagnie est identique. Le P. Sanguinetti répand la lumière sur ces questions, et le savant professeur de droit ecclésiastique à l'Université Grégorienne, fournit des renseignements utiles à connaître. Ainsi il examine, en suivant l'ordre des faits, comment la Compagnie vécut en Russie depuis le bref de suppression de Clément XIV jusqu'à son rétablissement partiel par le premier bref de Pie VII.

M. l'abbé Chaillot ayant paru appuyer sa thèse sur des documents inédits, le P. Sanguinetti les examine et montre d'abord que tous ne

sont pas inédits, ensuite que les lettres du P. Angiolini, du P. Rezzi, ne nuisent qu'à la réputation de ces deux religieux et nullement à l'honneur de la Compagnie. Le P. Angiolini révoque en doute le pouvoir du général de l'ordre en 1809, mais très à tort; comme le fait observer le P. Sanguinetti, il faut distinguer entre l'existence légitime et l'existence légale de la Compagnie. L'existence était légitime en tous pays du consentement exprès du pape Pie VII; l'existence légale était circonscrite par les brefs pontificaux à la Russie et aux Deux-Siciles. L'historien, le bibliographe trouveront ici des textes curieux mis en cent pages d'appendice, des lettres de Catherine II, du marquis Antici, et une lettre de Pie IX à l'archevêque de Paris. Le P. Noury a bien fait de traduire le livre du P. Sanguinetti, car il donne au lecteur français des éclaircissements qu'un homme doit connaître parce qu'ils l'instruisent sur le fond des choses et sur une polémique récente. H. DE L'É.

## JURISPRUDENCE

**Manuel de droit constitutionnel,** par A. SAINT-GIRONS, lauréat de l'Institut, avocat à la Cour d'appel et professeur à la Faculté libre de droit de Lyon. Paris, Larose et Forcel, 1884, in-8 de IV-608 p. — Prix : 8 fr.

L'utilité d'introduire un cours de droit constitutionnel dans notre enseignement juridique n'a pas été sans soulever des contestations; mais le cours une fois établi, on ne peut que lui souhaiter de se conformer aux principes qui ont inspiré le *Manuel* de M. Saint-Girons. Déjà lauréat de l'Institut pour son ouvrage sur la *Séparation des pouvoirs*, M. Saint-Girons, par la nature même de son œuvre actuelle, ne peut espérer pour elle un pareil honneur; peut-être, en revanche, aura-t-elle une utilité plus générale. Il débute par un certain nombre de définitions essentielles et qui ont l'avantage de faire bonne justice des doctrines jacobines trop en honneur aujourd'hui, celles de la souveraineté nationale, de la loi, de la liberté, du pouvoir et des pouvoirs. Puis M. Saint-Girons passe à l'étude de ces derniers qui sont, pour ainsi dire, la souveraineté en action. Il n'en reconnaît que deux : le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif, le pouvoir judiciaire, d'après sa théorie, qu'il justifie d'ailleurs fort bien, ne pouvant philosophiquement se distinguer du pouvoir exécutif. Vient ensuite l'examen de toutes les questions que soulèvent la séparation des pouvoirs, les formes politiques du gouvernement, la représentation nationale et les élections, la collaboration des deux pouvoirs exécutif et législatif et leurs moyens d'influence réciproque, l'autorité judiciaire. Une excellente table des matières permet de se rendre très exactement compte de tous les détails de ce plan, dont nous venons d'indiquer les grandes lignes. Obligé par son sujet de donner son opinion sur les avantages

et les inconvénients de nos institutions, M. Saint-Girons le fait avec la modération et la largeur d'idées qu'on avait pu remarquer déjà dans son précédent ouvrage, sans hostilité systématique, mais aussi sans indulgence pour le régime actuel, visant avant tout à mettre en relief les ressources qu'il pourrait présenter à des gouvernants vraiment soucieux de la prospérité et de la grandeur du pays; il en revient d'ailleurs toujours à cette réflexion d'une grande vérité, que les meilleures institutions ne valent que ce que vaut le peuple qui en use, et qu'à défaut de la moralité, les plus parfaites ne peuvent rien. Si malgré ces réserves, on est parfois tenté de le trouver optimiste, si dans un livre d'enseignement en somme élémentaire et dont l'éditeur doit désirer la diffusion, il n'a pas pu donner à ses convictions une expression aussi franche et un développement aussi complet que ses lecteurs pourraient le désirer, il en dit assez pour laisser deviner ce que doit être, quand il étudie librement ces mêmes questions, l'enseignement du professeur de la Faculté catholique de Lyon. Le jour où tous les vices qu'il dénonce auraient disparu, et où toutes les réformes qu'il demande seraient réalisées, notre situation serait bien autre qu'elle n'est aujourd'hui. Si, comme beaucoup, comme la plupart pour mieux dire, il reconnaît l'impossibilité de fait de supprimer le suffrage universel, malgré ses résultats le plus souvent désastreux, il cherche au moins, ce qui est déjà une tâche singulièrement difficile, à en atténuer les dangers. Il admet le principe de l'enquête parlementaire, quand elle a pour but de faire la lumière sur des faits qui importent à la sécurité ou à la liberté du pays; il ne veut pas qu'elle devienne « un moyen de lutte entre les partis, un procédé pour récolter les commérages et les petits papiers, qui alimentent une politique haineuse et déloyale et fournissent de la copie aux pamphlétaires de bas étage. » La vérification des élections par les chambres elles-mêmes, le refus du budget, la mise en accusation des ministres sont à ses yeux des armes dangereuses, auxquelles ceux mêmes qui en sont munis auraient tout intérêt à renoncer.

La vérification d'une élection, et encore quand elle est contestée, est un fait judiciaire relevant des tribunaux, non de la passion d'un corps politique; la vie même de la nation, l'action du gouvernement ne doivent pas dépendre du vote d'une assemblée : si elle est sage, elle n'usera pas de son droit, et restera impuissante en face du pouvoir exécutif; si elle ne l'est pas, le refus du budget peut exposer le pays aux plus grands dangers; le remède serait dans la division du budget en budget consolidé, et budget flottant, comme en Angleterre; d'autre part, l'inégalité des droits financiers entre les deux chambres est injustifiable aujourd'hui; électif, comme il l'est, le Sénat actuel devrait avoir sur le budget les mêmes droits que la Chambre des dé-

putés, y compris celui de priorité. Mettre des ministres en accusation n'est pas pour une chambre le meilleur moyen de maintenir son autorité; à raison même de sa rigueur, il entraînera l'impunité des coupables. Bien préférable serait le système américain, qui punit des fautes politiques d'une peine politique, c'est-à-dire de la destitution avec incapacité pour l'avenir d'exercer aucune fonction honorifique, de confiance ou salariée, et qui, de plus, laisse toute liberté aux particuliers lésés d'obtenir une réparation des fonctionnaires, réparation à peu près illusoire dans notre pays. La question de l'organisation judiciaire, plus importante aujourd'hui que jamais, est peut-être la partie la plus originale du livre de M. Saint-Girons. Pour lui, les résultats de la loi dite de réforme judiciaire peuvent se résumer ainsi : dépendance plus grande des magistrats à l'égard du gouvernement, persistance du danger de l'avancement laissé à la discrétion du ministre. Il fallait trouver le moyen de diminuer le nombre trop considérable des magistrats sans porter atteinte aux droits acquis ; la Prusse, par une loi du 24 avril 1878, avait pourvu à pareille nécessité, en respectant à peu de chose près tous les intérêts. Pour la France, suivant son opinion qui est, si je ne me trompe, très voisine de celle de M. Picot, le moyen consisterait dans la substitution du juge unique et d'assises civiles ambulatoires aux tribunaux actuels. M. Saint-Girons voudrait encore voir le ministère public dispensé de prendre des conclusions en matière civile; cette fonction pourrait devenir temporaire et gratuite, sauf peut-être des jetons de présence et une indemnité de déplacement, et serait pourtant recherchée des jeunes avocats, « à cause de la recommandation qui en résulterait; l'accroissement de leur clientèle dans le présent et l'espoir pour l'avenir des fonctions judiciaires, tels seraient les avantages précieux de ces fonctions du ministère public au civil. » Pour le ministère public au criminel, il serait indispensable de le confier à un corps de fonctionnaires bien distincts de la magistrature. « Ils seraient dans l'intérêt de la sécurité publique les avocats du gouvernement auprès des tribunaux de répression. Ainsi déchargés des fonctions au civil, ils pourraient être moins nombreux, mieux rétribués et devraient faire toute leur carrière dans les fonctions de ministère public ou de juges au criminel. » Enfin, M. Saint-Girons demande pour le pouvoir judiciaire le droit de ne pas appliquer les lois inconstitutionnelles, c'est-à-dire votées par le Parlement en violation des principes de l'irrétroactivité de la loi, de la liberté et de l'égalité des citoyens devant elle; il demande à titre de garantie, contre les abus de pouvoir de l'administration, l'inamovibilité des juges administratifs, l'attribution à un véritable magistrat de la présidence du Conseil d'État, aujourd'hui dévolue à un homme politique. Comme on le voit, les idées

justes et souvent neuves abondent dans ce livre; elles sont exposées dans le style clair et simple qui convient à un livre d'enseignement. Peut-être pourtant la composition de celui-ci a-t-elle été un peu trop rapide. Il semble, en effet, qu'il ait échappé à la plume de l'auteur, et plus souvent encore à l'attention de l'imprimeur, des fautes qu'un travail plus lent eût certainement fait éviter. Nous n'attachons pas plus d'importance qu'il ne convient à ces taches légères, et si nous les signalons, c'est d'abord pour prouver à M. Saint-Girons l'attention que nous avons apportée à le lire; c'est ensuite parce qu'une fois signalées, elles ne reparaîtront certainement pas dans les éditions ultérieures qu'un livre si utile ne peut manquer d'avoir. J. U.

## SCIENCES ET ARTS

**La Compagnie du gaz et la ville de Paris.** — *Traité.* — *Négociations.* — *Rapports*, par Denys Cochin, membre du Conseil municipal de Paris et du Conseil général de la Seine. Paris, O. Doin, 1883, grand in-18 de 167 pages. — Prix : 2 fr.

Une des questions le plus en évidence dans les programmes des candidats municipaux de Paris était bien celle des tarifs de la Compagnie du gaz. Une première décision judiciaire dont il fait appel, ramène à nouveau l'intérêt sur l'opuscule remarquable de M. Denys Cochin. La question y est traitée à fond, d'abord dans un résumé historique des faits, ensuite par des appréciations personnelles auxquelles sont jointes les pièces du procès, c'est-à-dire le traité de 1870, le rapport de la commission scientifique de 1879, le rapport présenté au Conseil municipal par M. Cochin lui-même, et les arrêtés préfectoraux ainsi que diverses autres pièces de moindre importance. On sait quelle est la situation respective de la Ville et de la Compagnie : la première a droit à la moitié des bénéfices après le prélèvement des intérêts et de l'amortissement des titres; de plus la Ville perçoit 2 centimes d'octroi par mètre cube de houille et ne paie sur sa consommation de gaz qu'à raison de 15 centimes le mètre cube. De ce chef 20 millions sont inscrits chaque année au budget des recettes; en revanche la concession est accordée à la Compagnie pour cinquante ans à partir du traité initial de 1855, soit jusqu'en 1905. A cette époque les actionnaires et les obligataires auront été entièrement remboursés; l'entière propriété de la canalisation restera à la Ville, mais les usines, dont la valeur sera environ de 4 à 500 millions, seront soumises au partage entre elle et la Compagnie. Celle-ci, en outre de ses bénéfices annuels, disposera donc à la fin de son exercice d'une somme de 200 à 250 millions, tout le capital étant d'ailleurs amorti. Le même traité contient un article 11, devenu en 1870 l'article 48, qui permet au préfet d'abaisser les prix de la Com-

pagnie si, grâce à des *procédés nouveaux*, celle-ci a diminué son prix de revient. De là, le conflit. En 1879 une commission scientifique fut nommée pour étudier cette question ; mais au lieu de faire une expertise de savants, elle fit œuvre d'avocats en épiloguant sur les mots. Sans méconnaître de nombreuses améliorations dans la fabrication même et bien des améliorations de détail, elle ne vit là que des *tours de main*. Quant aux fameux sous-produits, c'est-à-dire le coke, le goudron, les eaux ammoniacales, l'anthracène, ce sont bien des bénéfices nouveaux pour la Compagnie, mais ne doit-on pas les considérer comme une industrie séparée ? L'avis de la commission, qui n'avait pas voulu faire remonter son étude au delà de 1870, était donc favorable à la Compagnie. Celle-ci, néanmoins, fit des offres de transaction, mais la Ville maintint son droit, et après deux ans de pourparlers infructueux le Conseil municipal nomma une commission dont le rapporteur fut M. Cochin. Celui-ci présenta bientôt son travail et, étudiant un à un les points du rapport de la commission scientifique, posa des conclusions diamétralement opposées à celles de la commission scientifique. C'est alors que le 22 mars 1883, après de nouvelles tentatives avortées de transaction, M. le préfet de la Seine rendait un arrêté enjoignant à la Compagnie d'abaisser le prix du mètre cube à 25 centimes pour le public et 12 cent. 1/2 pour la Ville de Paris. Cet arrêté d'ailleurs ne pouvait trancher la question et en remettait la solution aux tribunaux. Ceux-ci viennent enfin de la régler en consacrant au contraire les droits de la Compagnie. La Ville a-t-elle été bien inspirée en interjetant appel ? Il est permis d'en douter, même après avoir relu le remarquable rapport de M. Denys Cochin qui demeure, quoi qu'il arrive, une des pièces principales de cet important procès. A. D.

---

**Hommes fossiles et hommes sauvages.** *Etudes d'anthropologie*, par A. de Quatrefages, membre de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle. Paris, J.-B. Baillière, 1884, in-8 de xii-644 p., avec 209 fig. et une carte. — Prix : 15 fr.

Publiées d'abord à propos de livres et de *Mémoires* dans le *Journal des savants*, reproduites ensemble avec de longs et précieux compléments, ces onze *Études* sont consacrées, un peu à l'homme préhistorique, beaucoup aux peuplades sauvages qui à des titres divers peuvent nous représenter les civilisations primitives. M. de Quatrefages, on le sait assez, est du petit nombre de ceux qui, tant que les preuves décisives font défaut, suspendent leur jugement, pour accepter ensuite, sans répugnance comme sans engouement, tout ce qui est démontré. Il sait enfin « se résoudre à ignorer », et c'est là ce qui donne une grande valeur à tout ce qu'il appuie de son autorité, en particu-

lier sur les questions si débattues auxquelles il consacre son nouveau livre.

Dans les deux premières études, M. de Quatrefages résume d'abord tout ce qui concerne l'histoire des découvertes relatives à l'homme quaternaire; puis il examine les races primitives qu'il a su distinguer: la race de Canstadt, la plus ancienne, grande, massive, composée de chasseurs errants assez analogues aux Australiens; la race de Cro-magnon, grande aussi, au front large et ouvert, dont les guerriers chasseurs devaient ressembler aux Peaux rouges d'Amérique, et qui possédait à un rare degré les instincts artistiques; les races de Furfooz et de Grenelle, plus récentes, de petite taille et plutôt pacifiques. On suit l'influence ethnique de ces éléments primitifs à travers nos populations si mélangées de l'époque actuelle, qui en reproduisent souvent les types plus ou moins nets. Quand vinrent les changements physiques qui transformèrent le climat et firent périr ou émigrer les grands animaux quaternaires, ces races elles-mêmes se cantonnèrent en partie dans les montagnes ou se déplacèrent vers le nord. Les hommes de la pierre polie arrivèrent alors, possédant quelques animaux domestiques, et plus pasteurs que pêcheurs. Ces nouveaux venus furent d'abord en lutte avec les anciens habitants, puis se mélangèrent avec eux, comme en témoignent les découvertes de M. E. Dupont sur les bords de la Lesse, de M. de Baye dans les grottes artificielles du Petit-Morin, du docteur Prunière dans les cavernes de la Lozère. C'est à cet ensemble déjà complexe que les premières migrations aryennes, et plus tard les invasions historiques sont venues se superposer, pour constituer nos populations européennes. Chemin faisant, M. de Quatrefages rencontre la question si controversée de l'homme tertiaire. Celui-ci n'est encore connu que par les témoins de son industrie : par les silex taillés de Thenay, découverts par le savant directeur de Pontlevoy, l'abbé Bourgeois; par les ossements de *Balenotus* de Monte Aperto, trouvés par M. Capellini, et portant des entailles faites avec des armes de pierre; par les silex, un peu contestés des terrains miocènes de Lisbonne, signalés par le colonel Ribeiro. Faut-il penser que l'homme, comme les espèces animales, a dû se modifier pendant cette longue durée, et doit-on attribuer cette industrie à un « homme-singe », un de ces « ancêtres » dont l'évolution exige à la fois la venue et l'extinction, à cet Anthropopithèque dont M. de Mortillet n'a pas hésité à dénommer plusieurs espèces, toutes également théoriques? Faut-il pour raccourcir, à la mesure de la chronologie biblique ordinaire, la série des âges qui nous séparent des temps géologiques, considérer avec certains auteurs et entre autres le P. de Valroger, les sauvages tertiaires comme appartenant à une création antérieure, préadamite? Peut-être suffit-il de se sou-

venir que l'homme qui, actuellement, sait s'adapter à tous les climats, a pu traverser, mieux que les grands mammifères, diverses phases climatologiques; que « la chronologie biblique flotte indécise », suivant l'expression de l'abbé Lehir; et que l'existence de ces « précurseurs » reste une hypothèse gratuite.

Les sept études suivantes ont pour but de faire connaître les races océaniennes qui nous représentent le mieux aujourd'hui ce que durent être les sauvages chasseurs et pasteurs de l'âge de pierre. Un court chapitre, qui sert d'introduction, montre les Malais disposés comme une large frontière entre le continent asiatique et les îles du grand Océan. Viennent ensuite les plus intéressants développements sur les deux branches des nègres océaniens : les Papouas et les Négritos. Les premiers, avec leur haute stature, leur tête allongée et leurs cheveux en touffes, ont pour principal centre la Nouvelle-Guinée. Les derniers, de petite taille, à tête ronde, insulaires et continentaux, ont peuplé jadis les deux presqu'îles gangétiques, atteint l'Himalaya et l'Indus; les récits classiques en ont conservé la trace; de nos jours, ils occupent encore une aire étendue, de l'Annam et de Malacca à l'Indus, des îles de la Sonde au Japon, de la Nouvelle-Guinée aux Andaman. Une population noire qui s'est fondue au contact des blancs et dont le dernier représentant est mort récemment, les Tasmaniens, fait l'objet à elle seule de deux chapitres, tant par la discussion de tous les documents anthropologiques qui la concernent, que par le récit de ses malheurs, de ses luttes et de son agonie.

L'observation des peuplades polynésiennes est d'autant plus intéressante que presque partout elles disparaissent ou se modifient complètement devant les Européens qui en outre aujourd'hui les soumettent à une traite à peine déguisée. Leurs migrations, que M. de Quatrefages a si bien démêlées déjà, sont résumées ici d'après les résultats des plus récentes observations. Une carte jointe au texte permet de suivre les déplacements progressifs qui ont éparpillé ainsi quelques essaims de la race malaise aux extrémités de l'océan Pacifique, à l'époque où les Européens ne pratiquaient encore qu'une sorte de cabotage sur la Méditerranée. Un courant analogue avait amené, avant toute tradition, les nègres de la Papouasie à la Nouvelle-Zélande : ils y furent suivis de près par les Maoris, venus des premières îles où s'arrêtèrent les migrations polynésiennes. Ceux-ci peuplèrent ces grandes terres qui méritent à elles seules une longue étude, d'abord parce que leur histoire peut être assez exactement restituée grâce aux chants nationaux que les savants anglais ont recueillis ; ensuite parce que le développement a été singulièrement rapide sur ce point du globe. Entièrement habitée par des cannibales, il n'y a guère qu'un demi-siècle, la Nouvelle-Zélande a maintenant

plusieurs sociétés savantes et un institut dont les publications sont fort importantes et trop peu connues. C'est en les analysant au point de vue anthropologique que M. de Quatrefages a ajouté plus d'un trait intéressant au tableau de la Polynésie.

Les deux derniers chapitres ne sont pas les moins curieux. L'un raconte tout ce qu'on sait des Todas. Il est, dans les monts Nilgherries, à 2,100 mètres d'altitude, un petit plateau occupé par une tribu de quelques centaines d'individus. Elle ne se rattache ni aux nègres (Negritos) qui ont jadis occupé l'Inde, ni aux races jaunes qui s'y sont déversées du N.-E., ni aux Aryas qui y sont descendus du N.-O. On a voulu rapprocher ces Todas des Touraniens, des Juifs, des Chaldéens, voire même des Romains. M. de Quatrefages les rattache plutôt aux Aïnos qui ont autrefois peuplé le Japon et l'archipel Lieou-Kiéou. Ils n'exercent guère que l'industrie pastorale, et souvent dénués de moyens d'existence, ils ont fait de l'infanticide (des filles surtout) une institution qui a pour corollaire la polyandrie. Mais ils sont doux de mœurs, et, quand la misère ne les dégrade pas, ils montrent tous les sentiments vraiment humains qui, malgré l'étrangeté de leur aspect et le mystère de leur origine, en font au dire du colonel Marshall « a very ordinary people. » Frappant témoignage, pour le dire en passant, de l'unité du genre humain !

Avec le dernier chapitre nous rentrons en Europe, dans la Finlande, qui est étudiée ici d'après les grands travaux de Retzius et à l'aide de l'épopée nationale de *Kalevala* que M. Léouzun-Leduc nous a fait connaître. Assez proches des Lapons qui eurent probablement jadis une extension bien plus large vers le sud, en rapports étroits tantôt avec les Scandinaves, tantôt avec les Russes pendant les périodes diverses de l'âge de pierre et de l'âge de fer, les Finlandais offraient très anciennement les deux types que l'on reconnaît encore aujourd'hui : les Tavastlandais, aux cheveux blonds, les Karéliens, au type brun ; les premiers reliant l'Europe à l'Asie, les Finlandais aux Ostiaks ; les seconds, bien mieux doués pour la musique et la poésie, ne peuvent, d'après M. de Quatrefages, être rattachés ni aux Sémites, ni aux Touraniens. Ils lui semblent être une tribu aryenne qui, perdue au milieu de populations étrangères, aurait oublié son origine et sa langue, en conservant ce génie poétique propre aux Aryas, qui nous a valu toutes les épopées, depuis le *Ramana* et l'*Iliade* jusqu'à l'*Enéide* ou la *Jérusalem délivrée*.

On voit par ce rapide aperçu que ce livre s'attaque aux problèmes les plus importants de l'anthropologie contemporaine, et qu'il apporte des contributions précieuses pour leur solution, réservée encore à de nouvelles et consciencieuses recherches.

A. Delaire.

**Les plantes potagères.** *Description et culture des principaux légumes des climats tempérés*, par VILMORIN-ANDRIEUX ET Cie, marchands grainiers. Paris, chez Vilmorin-Andrieux et Cie et chez tous les libraires, 1883, in-8 de XIV-650 p. — Prix : 12 fr.

Ceci est un livre dans lequel la botanique est appliquée à l'objet essentiellement pratique de la culture maraîchère et potagère. D'excellentes gravures, intercalées dans le texte, appuient les descriptions dépourvues de mots techniques inintelligibles. On y trouve à peu près toutes les espèces, variétés et sous-variétés de plantes des climats tempérés auxquelles peut s'appliquer le nom de *légume*, depuis le Chou cultivé aux soixante-dix variétés et sous-variétés jusqu'à la Macre ou Chataigne d'eau; depuis les quatre-vingts espèces du Melon jusqu'aux soixante-dix du Fraisier; ou bien encore des innombrables races de Pommes de terre, à la Sauge officinale ou Sclarée ou bien à l'Hyssope et au Houblon.

Les espèces sont classées par ordre alphabétique, ce qui est la disposition la plus commode pour les recherches. Le nom français, en caractère gras et formant titre, est suivi des noms générique et spécifique en latin, puis de l'indication de la famille végétale à laquelle l'espèce appartient, enfin des synonimes vulgaires et du nom étranger dans les principales langues de l'Europe. Chaque espèce ou variété est l'objet d'une courte notice faisant connaître son origine, son mode de végétation (annuelle, bisannuelle ou vivace), sa forme et son aspect dans l'ensemble et dans le détail, le mode de culture qui lui est applicable, enfin son usage et son emploi.

Il n'y a pas moins de deux cent quatre-vingts espèces ou variétés ainsi décrites avec gravures dans le texte à l'appui, dans cet ouvrage. Et si nous y ajoutions les sous-variétés, le nombre des plantes décrites serait bien plus considérable encore : il s'en rencontre plus de sept cents, sans parler de celles, moins importantes, qui ne sont que mentionnées.

On voit par là quels services inappréciables peut rendre un tel ouvrage aux personnes qui habitent la campagne tout ou partie de l'année, ou même à celles qui, habitant la ville, jouissent de l'inappréciable avantage d'y posséder un jardin. C. DE K.

---

**Les métaux dans l'antiquité et au moyen âge.** *L'étain*, par M. GERMAIN BAPST. Paris, G. Masson, 1884, in-8 de 330 p. et 11 pl. — Prix : 10 fr.

Ce volume fait partie d'une collection qui est publiée avec le titre de *Bibliothèque de la nature*, sous la direction de M. G. Tissandier; des fragments importants ont déjà paru dans la *Revue archéologique*. L'auteur, chargé en 1880, à l'Exposition de l'Union centrale des arts

décoratifs, de classer un certain nombre d'objets en étain, fut naturellement amené à chercher l'histoire de ce métal et de son emploi; bientôt il reconnut que le sujet était à peu près inédit; il dut, dès lors, recueillir des notes, chercher, interroger; telle est l'idée qui lui fit préparer le volume dont nous rendons compte. Tout d'abord, l'auteur avait évidemment voulu s'occuper des pièces d'art d'étain du seizième siècle et fait connaître François Briot et son école; entraîné par son sujet, il est remonté jusqu'à l'antiquité la plus reculée : au lieu de se renfermer dans une époque, M. Bapst, par le fait, a donné l'histoire de l'étain.

Pour lui, dans la plus haute antiquité, l'étain a d'abord été employé en Orient, et ce furent les migrations des peuples de l'Est à l'Ouest, qui apprirent aux Occidentaux l'usage de ce métal que l'on trouva en grande quantité dans la Bretagne insulaire. Plus tard, l'art de l'étamage qui florissait en Gaule, d'après plusieurs témoignages classiques, vint également d'Orient, soit apporté par des migrations, soit par des ouvriers spéciaux et ambulants, soit par des bandes revenues dans leurs foyers après quelques expéditions. M. Bapst fait l'histoire de l'étain chez les Romains, les Gaulois, les Francs; puis arrivant à l'époque chrétienne, il le suit dans l'usage qui en était fait dans la société religieuse et la société civile ; un chapitre spécial est consacré aux corporations de potiers d'étain ; un autre aux objets de véritable orfèvrerie du seizième siècle; une table détaillée facilite les recherches.

Le livre de M. Bapst, comme tous ceux qui ont le mérite de traiter un sujet pour la première fois, n'est pas sans présenter quelques imperfections; l'auteur est encore plus artiste qu'archéologue; il en résulte que les emprunts qu'il a faits pour certains détails ont été admis trop facilement; mais le volume abonde en faits, en détails techniques que l'on ne trouve pas ailleurs; c'est un premier essai qui offre aux chercheurs de précieuses indications, et nous ne doutons pas que l'auteur, ayant su s'approprier un sujet neuf, ne devienne un véritable spécialiste qui nous donnera, plus tard, un traité définitif. Je crois que le *wihot*, dont il est question à la page 133, n'a pas une signification *gauloise*, mais indique la monnaie dite *Guillot*, probablement par ce qu'elle portait le nom d'un Guillaume. A Châlons-sur-Marne, on trouve des potiers d'étain chez qui cette industrie était héréditaire.

A. DE B.

---

# BELLES-LETTRES

**Le chantre du Lilja**, *Eystein Ásgrimsson ou le skalde de la Sainte Vierge, au quatorzième siècle en Islande*; avec une traduction du poème en vers français par le R. P. Philpin de Rivière, prêtre de l'oratoire de Londres, suivie du texte original et d'une traduction latine reproduite. Rome, imprimerie polyglotte de la S. C. de la Propagande, 1883, in-18 de 172 p.

**Die Lilje**. *Islændische Marienlichtung aus dem XIV Jahrhundert*, von Eystein Ásgrimsson, Augustiner von Thykkvibær, uebersetzt und mit Einleitung versehen von Alexander Baumgartner, S. J. — Freiburg im Breisgau, Herder'sche Verlagshandlung, 1884, xi-72 p. in-18.

*Œll skáld vildu Lilju kvedid hafa* (Il n'est aucun poète qui ne voulût être l'auteur de *Lilja*), dit un proverbe islandais, qui suffirait à indiquer l'importance de ce poème, lors même que le terme de *Liljulag* (mètre du *Lilja*) n'aurait pas remplacé l'expression de *Hrynhenda*; pour désigner l'ancienne strophe de huit vers allitérés deux par deux et comprenant chacun huit à dix syllabes, sans emploi de la rime finale, si ce n'est pour certains airs de bravoure (octaves 55, 91, 98). Le *Lilja* ou Lis, ainsi nommé par allusion à la Vierge Marie, est regardé comme le chef-d'œuvre de la poésie catholique islandaise de la fin du moyen âge ; il fut longtemps si populaire que les paysans le chantaient encore dans les premiers siècles du protestantisme : il passait pour éloigner les démons (Jon Arnason, *Islenzkar Thjódsægur*, 2e édit., t. I. Leipzig, 1874, p. 320), et on lui attribuait tant de vertu magique, qu'en l'improvisant le poète vit s'ouvrir devant lui les portes de la prison où il était enfermé. — Pendant plus de trois siècles après la conversion de la Scandinavie au Christianisme, les poètes norrains avaient continué à se servir de métaphores, d'allégories, de périphrases, empruntées à leur mythologie, de même que ceux de l'Europe latine usaient des métaphores du paganisme classique ; chez nous, en plein dix-septième siècle, Boileau blâmait quelques-uns de ses contemporains (*Art poétique, III*)

> De n'oser de la fable employer la figure,
> De chasser les Tritons de l'empire des eaux,
> D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux.

Il n'est donc pas étonnant qu'au treizième siècle, Snorré Sturluson et son neveu Olaf Thordarson Hvitaskald aient composé les traités de la Nouvelle Edda pour faciliter aux poètes la connaissance et l'usage de la phraséologie païenne. Mais pour être chef de l'école mythologique, Snorré Sturluson n'était pas moins bon chrétien que le législateur du parnasse français ; il n'est pas juste de le qualifier de « vieux pontife des idoles, à demi converti (p. 21). » C'est par confusion avec son sixième ascendant maternel Snorré Godé Thorgrimsson, qu'il est ainsi appelé dans le roman biographique que le nouvel éditeur et traducteur

de *Lilja* a substitué aux trop maigres données sur la vie d'Eystein. Cet anachronisme n'est d'ailleurs pas si grave que la thèse apologétique soutenue par notre auteur; il blâme avec raison les écrivains luthériens d'avoir exagéré les reproches faits aux ecclésiastiques islandais du quatorzième siècle, et Arngrim Jonsson, le premier éditeur de *Lilja*, de l'avoir expurgé à l'usage des protestants. Mais c'est une mauvaise manière de réagir contre ces tendances que d'opposer des conjectures à d'autres, « roman à roman » (p. 11), et d'entreprendre, même en en faisant l'aveu, un panégyrique de fantaisie. On ne peut douter que Eystein n'ait eu des torts dans ses querelles avec ses supérieurs ecclésiastiques; tout ce que l'on peut faire en sa faveur, c'est de plaider les circonstances atténuantes à cause de la misère des temps. On ne doit certainement pas donner sa conduite pour modèle comme on le fait pour son poème.

Le *Lilja* se compose de cent octaves, la plupart narratives, mais entremêlées çà et là de fort belles éjaculations et même de refrains; le dernier quart, appelé *Slæmr* ou épilogue, a un caractère plus spécialement lyrique. Le sujet est plutôt le Christ que la Sainte Vierge; c'est une sorte de messiade, comprenant la création et la chute de l'homme aussi bien que sa rédemption. Bien que plusieurs skalds eussent employé les circonlocutions mythologiques dans des poèmes religieux, comme Hallar-Stein dans *Rekstefja*, et Einar Skulason dans *Geislé*, Eystein Asgrimsson a pensé avec raison qu'il convenait mieux, en pareil cas, de dédaigner la vieille phraséologie devenue inintelligible. C'est de propos délibéré (voy. strophe 98) qu'il adopta un style simple et clair pour être mieux compris. On n'oserait affirmer qu'il en fut l'inventeur, puisqu'on ne sait pas la date exacte de la composition de *Lilja* (1343 selon les uns, 1358 selon les autres), et qu'un de ses contemporains, Arngrim Brandsson, abbé de Thingeyraklaustr, dit dans sa *Gudmundar drápa*, écrite en 1345, également en *hrynhenda* : « Je me suis peu préoccupé des règles de l'Edda. » (Octave II, dans *Biskupa sægur*, édit. de la Société littéraire islandaise, t. II. Copenhague, 1857, in-8, p. 187); mais Eystein fut tout au moins l'écrivain le plus autorisé dans le nouveau genre. Son poème a été édité plusieurs fois et traduit en latin, en danois, en anglais, en allemand, en français (Probablement de l'abbé Baudoin, missionnaire français, Copenhague, 1858, in-16). Le R. P. de Rivière en a donné une imitation en vers français, et il y a joint le texte et la traduction latine passablement littérale, de Paulus Hallerius (Páll Hallsson), reproduite pour la troisième fois. On peut donc avec ce petit recueil se faire une idée passablement exacte du chef-d'œuvre de la littérature religieuse islandaise du quatorzième siècle.

— Au moment de corriger les épreuves, il nous arrive un joli petit

volume sur le même sujet, dont l'auteur, le R. P. Alexandre Baumgartner, S. J., date sa préface de Blijenbek dans le Limburg hollandais. Cet écrivain (bien connu par ses talents poétiques et ses savantes études sur divers auteurs néerlandais, allemands, nord-américain, espagnols : Joost von Vondel, Lessing, Gœthe, Longfellow, Calderon) a, dans une rapide introduction écrite avec goût, mais sans prétention à l'originalité, esquissé à grands traits le développement de la littérature islandaise ; ensuite il expose, très sobrement et surtout d'après les savantes recherches de M. Eirik Magnusson (*Lilja,...* edited with a metrical translation, notes and glossary. Londres, 1870), la vie si obscure du poète; puis il passe à la forme du *Lilja* et à sa division tripartite qu'il compare fort ingénieusement à un triptyque ; enfin, il donne une bibliographie du poème, plus complète en certains points que celles de Th. Mœbius, mais où il oublie de mentionner la traduction danoise de Finn Magnusen (Copenhague, 1820). Il termine par une traduction allemande, aussi fidèle qu'il est possible de la faire en vers, mais ne suivant pas le texte d'aussi près que la traduction latine citée plus haut. Cette publication et la précédente, dues l'une et l'autre à des membres de congrégations religieuses, témoignent heureusement de l'intérêt que le clergé catholique commence à montrer pour les études septentrionales. E. Beauvois.

---

**Le Prince Noir,** *poème du héraut d'armes Chandos,* texte critique, suivi de notes, par M. Francisque Michel. London and Paris, J.-G. Fotheringham, 1883, in-4 de 392 p.

Le savant M. Francisque Michel vient de nous donner par la publication de ce dernier ouvrage une preuve nouvelle, à la fois de son infatigable activité et de sa profonde connaissance de la langue anglaise. L'ouvrage qu'il publie consiste en une chronique rimée ou poème sur la vie et les exploits du Prince Noir, composée par Chandos, héraut d'armes du célèbre sir John Chandos, connétable d'Aquitaine, qui prit une si grande part à la guerre de Cent-Ans.

L'ouvrage consiste en une biographie de ce prince, allant de sa naissance jusqu'à sa mort; l'auteur y a joint une préface et un appendice en anglais avec une traduction dans la même langue. L'original consiste en vers de huit pieds et contient des renseignements historiques précieux. Sur certains points mêmes, il supplée au silence de Froissart. Sous le rapport historique, la véracité du narrateur semble complète ; il raconte des faits dont il a lui-même été témoin ou qu'il a appris lui-même de gens ayant pris part aux événements. Si, du reste, Chandos semble un chroniqueur fidèle, il s'en faut bien qu'il puisse être qualifié de poète. Ces vers sont négligés, pleins de chevilles, de tournures triviales ; mais ce défaut d'imagination de sa part nous est

une garantie de plus de la confiance que nous pouvons avoir dans ces récits. L'attachement très sincère qu'il paraît avoir eu pour le Prince Noir a bien pu le porter à passer rapidement sur certains faits qui n'auraient pas été entièrement à l'honneur de son héros. Rien ne nous autorise cependant à croire qu'il ait jamais cherché à altérer la vérité. Aussi son œuvre ne pourra-t-elle manquer de jouir d'une grande estime, tant auprès des philologues qu'auprès des historiens.

Après avoir parlé de l'écrivain et de son œuvre, disons quelques mots du manuscrit : c'est un in-octavo oblong de 61 pages ; il fit successivement partie des collections de sir William le Neve Mowbray et Clarencieux. Après la mort de ce dernier il devint la propriété de sir Édouard Walker, chevalier de l'ordre de la Jarretière ; enfin le docteur Georges Clarke, membre de l'Université d'Oxford, en fit cadeau au collège de Worcester, dans la bibliothèque duquel il se trouve actuellement. Il est évident que la copie du manuscrit publié par M. Francisque Michel a été faite par une personne illettrée et surtout ignorante de la langue française. On y trouve un grand nombre de mots soit répétés, soit omis ; quelques-uns sont sans raison coupés en deux.

M. Coxe avait reproduit le manuscrit tel quel, sans songer à rien faire pour rectifier les passages défectueux ; aussi était-il très difficile de le comprendre. Grâce à un travail acharné, à la sûreté de sa méthode et à sa profonde connaissance du français du treizième siècle, M. F. Michel est parvenu à nous donner une édition parfaitement correcte et intelligible pour ceux qui connaissent notre vieux langage. Quand nous disons « parfaitement correcte, » nous ne voudrions pas que l'on se méprît sur notre pensée et sur celle du savant éditeur. Reproduire les expressions mêmes dont s'était servi Chandos n'eût pas toujours été chose possible, l'état d'incorrection du manuscrit ne le permettant pas. M. Francisque Michel a eu soin seulement de n'employer que des termes et des tournures en vigueur dans la langue de l'époque ; en un mot, suivant sa propre expression, il nous donne l'œuvre de Chandos, sinon absolument telle qu'elle a été, du moins telle qu'elle aurait pû l'être : cela nous paraît suffire amplement aux exigences de la critique la plus méticuleuse et assure à cette *Vie du Prince Noir* un rang distingué parmi les éditions de nos vieux chroniqueurs du moyen âge. Comte DE CHARENCEY.

---

**Blason populaire de la France**, par H. GAIDOZ et P. SÉBILLOT. Paris, Léopold Cerf, 1884, in-16 de XII-382 p. — Prix : 3 fr. 50.
**Contes des Provinces de France**, par PAUL SÉBILLOT. Même éditeur, 1884, in-16 de XI-332 p. — Prix : 3 fr. 50.

Blasonner n'a pas seulement le sens héraldique bien connu, ce verbe signifie encore médire, critiquer. Le *Blason populaire de la*

*France* n'a rien à voir avec la science de Vulson de la Colombière et nous offre le curieux recueil des plaisanteries ou des méchancetés qui se sont, depuis des siècles, accolées aux noms de certaines villes et de certaines provinces. « Il y a chance, disent les auteurs, dans une spirituelle préface, pour que la médisance grandisse démesurément le défaut qu'elle met en relief : c'est une sorte de caricature en paroles, et le sobriquet ou le dicton une fois créé, s'impose à l'usage de la langue et court le monde. »

Dans chaque pays il y a des villes qui ont été plus mal partagées que d'autres, et sans bonnes raisons, des espèces de *calinopolis* auxquelles on attribue toutes sortes de naïvetés et de balourdises et où l'on transporte de vieilles anecdotes nées souvent bien loin. J'en citerai un exemple en passant : dans l'ancien département de la Moselle, on racontait qu'un maire de Boulay ayant fait creuser un puits et ne sachant que faire de l'amas de terre qui en résultait, arrêta que l'on creuserait un trou à côté pour y enfouir cette terre encombrante. Eh bien ! cette naïveté se trouve dans un écrivain italien du commencement du seizième siècle ; le comte Castiglione, dans son *Cortigiano* (p. 212 de l'édition de Milan, 1822), la met sur le compte d'un abbé.

Il serait possible de remonter fort haut en puisant ainsi bien des anecdotes et de leur faire d'aussi belles généalogies qu'aux contes ou qu'aux poésies populaires. MM. Gaidoz et Sébillot n'ont pas voulu ajouter ce travail à leur tâche déjà fort difficile. Elle a exigé bien des recherches, qu'une lecture facile et agréable ne permet qu'à des yeux très attentifs d'entrevoir. Les auteurs ont divisé ainsi leur ouvrage : La France et les Français — Paris — Les provinces de France — Les Frances extérieures — Les Frances d'Outremer — L'Etranger. Cette dernière partie n'est guère qu'ébauchée ; mais les chapitres qui les précèdent nous donnent des dictons populaires de la France le tableau le plus complet qui ait été fait. Ce n'est pas dire cependant qu'on ne puisse y signaler quelques omissions. L'édition de Rabelais de Ledentu, 1835, offre, page 621, une série de dictons où il y aurait encore à prendre. On trouve aussi, dans les *Amusements philologiques*, de Peignot, page 401, une nomenclature à consulter d'épithètes, sobriquets propres à quelques contrées et à quelques villes. Dans la partie consacrée à la Picardie, je n'ai pas rencontré ce blason de Beauvais : *Ville sonnante, puante et médisante*. Les auteurs, du reste, accueilleront avec reconnaissance les renseignements qu'on leur adressera, car ils espèrent — et à bon droit — donner une nouvelle édition de leur livre. Quelques fautes d'impression seront à corriger dans des mots étrangers ; ainsi, page 5, il faut remplacer *pisciare* par *pescare ;* pisciare ne veut pas dire pêcher, mais a la même signification que *meiere* en latin.

MM. Gaidoz et Sébillot ont voulu que leur volume pût être mis dans toutes les mains et n'y ont pas fait entrer tous les dictons qui sont parvenus à leur connaissance. On doit les louer de cette réserve assez rare de nos jours.

Le *Blason populaire* a paru dans une collection entreprise par M. Léopold Cerf sous ce titre général : *La France merveilleuse et légendaire*. A cette collection M. Paul Sébillot a donné un autre volume, dont nous voulons dire quelques mots ; c'est un recueil, une sorte d'anthologie des contes les meilleurs des diverses provinces de France. Elles y sont toutes représentées par un ou plusieurs récits, les uns inédits ou traduits en français pour la première fois, les autres empruntés à différents ouvrages. La bibliographie placée en tête du volume indique tout de suite le soin qui a présidé à ce choix et les recherches qu'il a coûtées. M. Paul Sébillot, du reste, n'a pas voulu donner un aspect d'érudition à son livre, il a laissé de côté les références et les dissertations et les interprétations mythiques. « Les contes, dit-il, sont pour le peuple qui les écoute et pour les lettrés qui les lisent un amusement sans fatigue ; c'est ainsi que je les ai envisagés dans le présent recueil. » M. Sébillot, toutefois, n'a fait accueil qu'aux vrais contes populaires et non à ceux qui, comme dans les livres de Souvestre, ont reçu des arrangements littéraires ; il nous donne donc de très bons textes qui, après avoir amusé les oisifs, auront leur utilité pour les érudits et les dispenseront souvent de recourir à un grand nombre de volumes.

Nous ne voulons pas oublier de féliciter l'éditeur qui a entrepris la collection dont le *Blason populaire* et les *Contes des provinces de France* inaugurent si bien les débuts. TH. P.

---

**Zeitgenœssische katholische Dichter Deutschlands.** *Studien* von HEINRICH KEITER. Paderborn, 1884, in-16 de 265 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce charmant livre sera une révélation pour la grande majorité des lecteurs. Les poètes étudiés par M. Keiter n'appartiennent pas encore à l'histoire ; quelques-uns sont des morts d'hier ; la plupart continuent d'écrire et n'ont encore parcouru qu'une partie de leur carrière littéraire. Tous ensemble, ils forment une pléiade poétique des plus brillantes, et dans laquelle on remarque quelques étoiles de première grandeur. L'auteur les a partagés en trois catégories, selon le genre dans lequel chacun d'eux s'est le plus distingué, bien que plusieurs aient traité divers genres à la fois, et qu'il ne faille pas entendre d'une manière trop stricte la classification adoptée par M. Keiter. Chacun est l'objet d'une étude à la fois biographique et littéraire, accompagnée ordinairement d'extraits assez longs de ses œuvres pour que

le lecteur puisse s'en faire quelque idée par lui-même et contrôler les appréciations du critique. Toutes attestent un goût littéraire des plus exercés, et une connaissance approfondie du sujet. La large et sincère bienveillance pour les produits de l'inspiration catholique n'y fait pas de tort à la fermeté et à l'indépendance du jugement, et le livre se lit d'un bout à l'autre avec un charme soutenu, qui n'est pas dû exclusivement à l'intérêt du sujet, mais aussi à l'élégance du style et à l'art avec lequel M. Keiter a su varier l'ordonnance de la matière. Voici un rapide aperçu des écrivains dont l'ouvrage nous fait faire la connaissance :

*Lyriques.* Heinrich Baumhauer, la baronne Ferdinande de Brackel, dont le lecteur français connaît déjà les romans, le Père Jean-Baptiste Diel, S. J. (1843-1876), Lebrecht Dreves (1816-1870), le baron Georg von Dyherrn (1848-1878), Friedrich Wilhelm Grimme, Luise Hensel (1798-1876), le Père Gall Morel O. S. B. (1803-1872), Franz Alfred Muth, Heinrich Steinheuer, Vincenz Zusner (1803-1874).

*Épiques.* En premier lieu vient Oskar von Redwitz, l'illustre auteur d'*Amaranthe* et de tant d'autres poésies dramatiques et lyriques non moins justement admirées; il est suivi d'Edmund Behringer, de Ludwig Brill, dont le poème *der Singschwan*, publié en 1882, en est déjà à sa quatrième édition ; d'Antonie Jüngst, de Joseph Pape, et enfin du maître par excellence, de Friedrich Wilhelm Weber, l'auteur de *Dreizehnlinden*, météore éclatant qui, surgissant à l'improviste, vient prendre sa place parmi les astres les plus lumineux qui brillent au ciel de la poésie allemande. Weber ne s'était guère fait connaître que par des écrits médicaux et par des traductions de poètes étrangers, lorsqu'en septembre 1878, à l'âge de soixante-cinq ans, il lança dans le public ce magnifique poème dont j'ai sous les yeux la vingtième édition, et qui constitue désormais un des plus superbes joyaux du patrimoine littéraire de l'Allemagne.

*Dramatiques.* Ici figurent le chanoine Wilhelm Molitor (1819-1880), auteur de drames religieux qui ne sont pas faits pour la représentation, mais qui sont écrits dans un style d'une admirable pureté ; le comte Franz Pocci (1807-1876), qui a si longtemps amusé le public de Munich par ses pièces populaires pleines d'une verve et d'un humour intarissables ; Emilie Ringseis, et enfin Johannes Weiszbrodt, tous les deux encore vivants.

Je n'ai pu donner qu'une sèche énumération de tous ces poètes, dont chacun mériterait d'être présenté spécialement au public, et dont les noms sont chers aux lecteurs d'outre-Rhin. M. Keiter aurait pu grossir considérablement son volume; mais il a voulu — et en cela il a bien fait — ne nous signaler que des gloires incontestées, sur lesquelles l'opinion a rendu un verdict unanime, tant parmi les protes-

tants que parmi les catholiques. Au reste, la notice bibliographique qui sert d'appendice au volume, et qui se trouve déjà en retard dès le lendemain de la publication du livre, donne à ce sujet des détails instructifs. Sans parler d'*Amaranthe*, qui atteignait sa trente-troisième édition en 1880; ni de Weber et de Brill, dont les succès ont été signalés plus haut, on y voit que presque tous ces poètes ont eu deux ou trois éditions, et cela dans un espace de temps relativement court. Douze gravures, offrant les portraits des principaux poètes étudiés par l'auteur, rehaussent le mérite de cet intéressant ouvrage.

GODEFROID KURTH.

---

**Obras completas : Estudios de critica literaria** (*De la poesia mistica. — De la historia considerada como obra artistica. — San Isidoro. — Rodrigo Caro. — Francisco Martinez de la Rosa. — Gaspar Nuñez de Arce*) par MENENDEZ Y PELAYO, *de la Real Academia española*. Madrid, Imprenta de Perez Dubrull, 1884, petit in-8 de 332 p. — Prix : 4 pesetas.

M. Marcelino Menendez Pelayo a réuni, sous le titre de *Estudios de critica literaria*, un certain nombre d'études ou de discours composés par lui en des occasions différentes et qui constituent un volume d'un sérieux intérêt. Son discours de réception à l'Académie espagnole, quand il y remplaça Amador de los Rios, ouvre la série des *Estudios*. Il est, ainsi qu'on l'a dit ici, à propos de l'analyse que nous en avons donnée sous forme de brochure (*une réception académique en Espagne*), consacré à l'examen des œuvres mystiques des poètes espagnols et à toute la force — malgré sa rapidité — d'un jugement définitif et magistral. — Le second morceau, discours de réception à l'Académie d'histoire de Madrid, traite des différents systèmes de conception esthétique de l'histoire. — *Saint Isidore*, discours lu à l'Académie sévillane de Saint-Thomas d'Aquin et traduit par nous dans les *Annales de philosophie chrétienne* (novembre 1882), établit nettement la prodigieuse influence du savant auteur des *Etymologies* durant tout le moyen âge espagnol. — Les érudits trouveront surtout leur compte dans la préface écrite pour les œuvres inédites de Rodrigo Caro publiées par la Société des Bibliophiles de Séville. Caro poète y est étudié en une dizaine de pages où la grave question de la *Cancion* aux *Ruines d'Italica*, si longtemps attribuée à Rioja, est définitivement élucidée. — Les études sur Martinez de la Rosa et Gaspar Nuñez de Arce nous amènent à l'époque contemporaine. Martinez est déjà connu en France, et les points de similitude qu'il a avec notre Casimir Delavigne rendent sa personnalité très compréhensible pour nos compatriotes. Nuñez, avec Campoamor et Bartrina, le seul grand et original poète lyrique de la littérature castillane, à laquelle il a apporté une note nouvelle dans ses *Gritos de combate* et ses petits poèmes, n'est étudié par M. Menendez qu'au seul point de vue de son

théâtre, l'œuvre infime de sa carrière d'écrivain ; mais, chemin faisant, la critique n'hésite pas à rendre justice à la haute valeur de sa poésie, hommage d'autant plus précieux que, dans la *Ciencia española*, Nuñez avait reçu de lui, pour certaines allégations relatives à l'Inquisition, ce que l'on appelle vulgairement une *volée de bois vert*. M. Menendez doit avoir un autre volume d'*Estudios de critica* : nous y relirons avec plaisir ses pages sur Verdaguer, Pereda, etc.

ALBERT SAVINE.

## HISTOIRE

**Senèque et la mort d'Agrippine**, *étude historique* par H. DACBERT. Leide, E. J. Brill ; Paris, Emile Lechevallier, 1884, in-8 de II-236 p. — Prix : 6 fr.

Nous avons tous lu dans l'histoire romaine que Néron, après avoir attiré sa mère à Baïes, pendant les fêtes des Quinquatries, la fit reconduire sur une trirême destinée à l'engloutir dans les flots, et qu'Agrippine, s'étant sauvée du naufrage, il envoya à sa rencontre des soldats qui la tuèrent. Les auteurs ajoutent, d'après Tacite, que Néron, pour justifier son crime impie, écrivit au Sénat « qu'un assassin du nom d'Agérinus, affranchi d'Agrippine et l'un de ses hommes les plus dévoués, avait été saisi dans son palais armé d'un poignard, et que sa mère s'était punie elle-même du crime qu'elle avait ordonné. » D'après cette tradition, Senèque, qui a rédigé la lettre, s'est rendu complice du forfait et a failli lui-même à sa dignité de stoïcien.

Quelle foi convient-il d'ajouter au récit des historiens qui rapportent ce fait? Senèque a-t-il réellement voulu disculper Néron du meurtre de sa mère? N'y a-t-il pas une anomalie criante entre le rôle attribué à ce philosophe et le caractère qui ressort de ses écrits? Tel est le problème qui se présente à l'esprit de tout lecteur attentif; telle est la question que s'est chargé de résoudre l'écrivain qui cache sa personnalité sous le pseudonyme de H. Dacbert.

Dans cette vue, il a recherché tous les indices propres à jeter quelque lumière sur un point si obscur. Son étude, faite d'après les sources, constitue, indépendamment de l'intérêt qui s'attache au sujet principal, un véritable tableau de l'époque impériale et de l'état des esprits au temps de Néron.

Au nombre des questions que l'auteur a traitées, à côté plutôt qu'en dehors de son objet, il faut ranger une dissertation sur le stoïcisme et la *philosophie* de Senèque, et une critique du titre d'*Imperator* ou de Premier ou Prince du Sénat, attribué au César. Puis, attaquant le sujet lui-même, l'auteur nous transporte sur les bords riants du golfe

de Naples, où les fêtes de Minerve avaient attiré la cour et toute l'aristocratie, dans ces villas princières de Baïes, de Misène et de Pouzzoles, conquises jusque sur la mer.....

Marisque Baiis obstrepentis urges
Summovere littora
Parum locuples continente ripa.
(Hor.)

C'est de Baules, *castellum* de sa mère, que Néron l'invite à venir le soir même souper avec lui à Baïes. « Tant d'empressement, » remarque M. Dacbert, « ne devait-il pas paraître suspect à Agrippine?... Puis quelle proposition n'était-ce pas que d'offrir une trirême à sa mère pour la transporter de Baules à Baïes, pour franchir une distance de deux kilomètres environ, » tandis qu'Agrippine pouvait avoir à recourir à un mode de transport beaucoup plus rapide et plus commode, la litière? En désaccord sur le mode de construction du navire, Suétone, Tacite et Dion Cassius ne s'entendent pas davantage sur le voyage d'Agrippine. Le premier raconte (*Néron*, 34) que « Néron feignit de se réconcilier avec sa mère ; que par une lettre des plus flatteuses il l'invita à venir à Baïes célébrer avec lui les fêtes de Minerve ; et qu'Agrippine monta aussitôt à bord de sa liburnienne et arriva en toute hâte au palais de son fils.» D'après Tacite (*Ann.*, XIV), elle s'est rendue de son plein gré au golfe, avec l'intention de descendre à sa propre villa ; mais, en abordant, elle est heureusement surprise de trouver Néron, « qui, s'étant porté à sa rencontre sur la plage, lui prend la main, l'embrasse et l'accompagne jusqu'à Baules.» Selon Dion (LXI, 13) les choses se passèrent autrement. Voyant qu'il n'y avait pas moyen de se débarrasser de sa mère secrètement ou par le poison, Néron l'invita « à venir avec elle en Campanie, et, la prenant avec lui, il fit la traversée sur le vaisseau qui avait été magnifiquement aménagé afin de lui donner l'envie de s'en servir toujours. Arrivé à Baules, ce furent, pendant plusieurs jours, des festins somptueux, et il traitait sa mère avec les plus grandes marques d'affection. » Tout aussi chimériques paraissent la manœuvre de la machine et le sauvetage d'Agrippine.

Ces contradictions et l'invraisemblance des récits pris isolément, encouragent l'auteur à conclure que « rien n'est vraisemblable dans toute cette histoire. Tout d'abord la présence d'Agrippine sur la trirême est incompréhensible ; les manœuvres nautiques et la conduite que l'on prête à Anicetus ne peuvent pas avoir été celles d'un triérarque ; le sauvetage d'Agrippine aurait tenu du miracle ; de l'aveu même des historiens (M. Dacbert ne dit pas lesquels) toutes les circonstances de sa mort n'ont pu qu'être imaginées. Tacite, Suétone, Dion n'ont été que les échos de contes fantastiques. »

Mais alors, dira-t-on, ces versions écartées, comment s'est effectué

le meurtre d'Agrippine? Est-il permis de substituer un autre récit à celui des historiens romains? Non, répond l'auteur, mais il reste un parti : c'est d'admettre que Senèque, par la bouche de Néron, a dit vrai. Agrippine a voulu faire assassiner son fils à Baïes; mais, la tentative ayant échoué, plutôt que de s'exposer au supplice, elle a préféré se donner la mort. Et le « Frappe au ventre » peut rejoindre les légendes d'antan. Tout plaide en faveur de la véracité de Senèque, les circonstances, et son caractère, et sa vie éminemment stoïque.

Cette thèse hardie est brillamment soutenue, nous n'hésitons pas à le reconnaître; elle intéresse même ceux qui ont peu le goût du paradoxe. Ce n'est pas ici le lieu de la discuter, il y faudrait une longue étude; nous nous bornerons à regretter que l'auteur fasse trop souvent allusion aux événements contemporains, et qu'il n'ait pas su éviter certaines longueurs.

Le livre a été bien imprimé à Leide; mais la correction des épreuves ne répond pas toujours à la perfection typographique.

LÉON CHARPENTIER.

---

**Les Huguenots et les Gueux**, *étude historique sur vingt-cinq années du seizième siècle*, par M. le baron KERVYN DE LETTENHOVE. Tome III (1572-1576). Bruges, Beyaert-Storie; Paris, Lecoffre, 1884, in-8 de 644 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. le baron Kervyn continue, avec une exactitude sans égale, la publication du travail immense qu'il a entrepris, et qui aurait pu s'intituler : *Histoire des rapports de la France et des Pays-Bas sous les derniers Valois*. Nous nous étions arrêtés à la Saint-Barthélemy (voir le *Polybiblion* de mai 1884, t. XL, p. 430). Les suites sont plus étranges encore que l'événement lui-même. Rien ne fut changé, au lendemain du massacre des huguenots, à la politique générale de la veille. Charles IX se vanta près des uns, s'accusa près des autres, avec des déclarations tellement contradictoires, qu'elles dépassent les mensonges diplomatiques usités. La fin de son règne est une suite d'intrigues et de demi-conspirations, dans lesquelles ses frères jouent un grand rôle, et qui continueront sous Henri III, sans que la nation et même les partis religieux y prennent une bien large part. Quand la royauté aura lassé les patiences par son attitude sournoise et humiliée, le grand effort catholique de la Ligue ébranlera tout le pays et attirera à lui jusqu'à l'héritier du trône.

A Bruxelles, on traverse aussi une période indécise : Philippe II abandonne le système de la répression à outrance et méconnaît jusqu'aux services rendus à son pouvoir par le duc d'Albe, qui semblait l'incarnation même de sa volonté. Il envoye à sa place, comme gouverneur des Pays-Bas, Louis de Requesens, qui, après deux années de négociations avec le prince d'Orange, avec la reine Élisabeth,

avec la France, meurt en 1576, sans avoir avancé d'un pas vers le but auquel il tendait.

Tous ces événements compliqués sont élucidés par le narrateur à l'aide d'un heureux choix de documents qui, pour n'être pas absolument nouveaux, n'ont cependant point encore été mis en œuvre dans les histoires générales. Nous n'en citerons que deux, dont l'importance est capitale, et qui mériteraient bien de faire l'objet, en France, de publications complètes et distinctes dans l'une de nos grandes collections historiques ; ce sont les correspondances de Saint-Goudard, ambassadeur en Espagne, et celles de Mondoucet, agent du roi dans les Pays-Bas. Si à ces lettres diplomatiques étaient jointes les instructions et communications journalières de la reine-mère, de Charles IX et des princes, — pièces éparses dans nos dépôts publics, — on aurait sur cette époque une suite de renseignements précieux, dont les citations et les notes de M. Kervyn de Lettenhove peuvent seules donner une idée. Aussi, nous bornons-nous aujourd'hui à cette observation, qui est la meilleure appréciation que nous puissions donner du bel ouvrage dont nous continuerons à suivre de près les rapides développements. G. Baguenault de Puchesse.

---

**Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV**, publiés d'après le manuscrit authentique appartenant à M. le duc des Cars, par le comte Gabriel-Jules de Cosnac et Edouard Pontal, archiviste paléographe. Tome II. Janvier 1687-décembre 1688. — Tome III. Janvier 1689-décembre 1691. Paris, Hachette, 1883-84, 2 vol. in-8 de 434 et 508 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

En rendant compte du premier volume (t. XXXIV, p. 444), nous avons déjà signalé le mérite de cette importante publication et les précieuses lumières qu'y trouveront les historiens du règne de Louis XIV. Nous maintenons nos éloges antérieurs ; nous noterons seulement que M. le comte de Cosnac n'a plus pour collaborateur M. Arthur Bertrand, mais M. Édouard Pontal, dont le savoir et le bon goût sont bien connus des lecteurs du *Polybiblion*. — Les deux volumes que nous annonçons comprennent ce qui s'est passé de janvier 1687 à décembre 1691, et offrent le plus vif intérêt. Notre siècle accomplit un grand travail de révision historique. Les faits et les personnages qui paraissaient le mieux connus sont appréciés diversement, et, parmi les jugements qui ne doivent pas être réformés, il en est beaucoup qui veulent être mieux motivés. Nous tenons surtout en ce moment à savoir ce que les contemporains ont pensé de tel ou tel événement, dont les conséquences se déroulent sous nos yeux. Le marquis de Sourches est assurément un des témoins qu'il est le plus utile d'entendre. Sincèrement attaché à la personne de Louis XIV, il paraît avoir été exempt des passions qui dirigeaient la politique ex-

térieure de ce prince, et ses appréciations discrètement exprimées prouvent qu'il y avait en lui autant d'intelligence que de droiture. Nous voulons en citer quelques exemples. Appartenant à cette noblesse qui n'avait pas abjuré le souvenir des croisades, qui regrettait que les campagnes de Hongrie et de Candie n'eussent pas eu de suite, et qui fournissait tant de volontaires aux armées impériales, il s'étonne et s'inquiète de cette alliance si étrange et si persévérante du roi Très Chrétien avec le Grand Seigneur. Ce n'est pas une excuse suffisante, à son sens, que le besoin de se défendre contre l'Empire et de créer une diversion au profit de la France, car il sait que les dangers auxquels le royaume est exposé ont été presque toujours provoqués par l'ambition du roi : « 23 mai 1687. On disait en ce temps-là qu'il y avait une négociation fort vive entre la France et la Pologne, qui roulait apparemment sur les affaires de l'Empire et des Turcs, et il était certain que le roi de Pologne aurait pu faire plus qu'il n'avait fait dans la dernière campagne, si le marquis de Béthune (ambassadeur de Louis XIV) ne l'en avait empêché. — Il n'était pas de l'avantage de la France que les Turcs fussent poussés en même temps par l'Empereur et par le roi de Pologne ; mais aussi ce prince se déshonorait par cette complaisance et perdait les occasions de regagner tout ce que ses prédécesseurs avaient perdu... » — « 28 mars 1689. On apprit la mort de M. Girardin, ambassadeur pour le roi à C. P., dans une fâcheuse conjoncture pour la France, car il s'agissait d'empêcher que les Turcs ne fissent la paix avec l'Empereur, et c'était un coup de partie duquel dépendait en quelque manière le sort de la France... — C'était une chose bien extraordinaire que le sort des rois Très Chrétiens fût lié si étroitement à celui des princes infidèles. Cependant, vu la ligue universelle de l'Europe, contre la France, il était bien difficile qu'elle se pût défendre si les Turcs ne faisaient une puissante diversion du côté de la Hongrie. » — « 24 mai 1690. On disait que les Turcs faisaient de redoutables préparatifs pour la Hongrie, et qu'ils étaient bien résolus de ne pas perdre la belle occasion que leur fournissait la désunion des princes chrétiens. » — Le marquis de Sourches était de ceux qui pensaient qu'il y avait encore une *chrétienté ;* que le Turc aurait dû être pour Louis XIV, comme pour les autres princes catholiques, l'*ennemi commun,* et qu'en définitive le plus beau fait d'armes de tout le siècle, accompli sans les Français et malgré leur souverain, avait été la délivrance de Vienne assiégée par les Turcs en 1683. — « 1er mars 1690. Le roi étant à la chasse, M. de Barbézieux vint lui apporter une importante nouvelle,... ce fut celle de la mort de M. le duc (Charles V) de Lorraine... Grande perte pour l'Empereur et pour tous ses partisans pendant la guerre qu'il avait contre la France, mais aussi très grande perte pour toute

l'Europe et pour toute la chrétienté qui n'avait aucun général qui lui fût comparable ni aucun homme plus estimable par son mérite et par sa piété. Quand le roi eut appris la nouvelle de sa mort, il rendit une justice entière à son mérite, et il en parla de manière à faire connaître que, si les grands hommes sont capables d'avoir de l'émulation les uns contre les autres, ils sont néanmoins incapables de s'abaisser jamais jusqu'à avoir de l'envie. » Justice tardive et bien facile, et qui n'atténue en rien la faute d'avoir, par ambition et par orgueil, jeté dans les rangs de nos ennemis des princes comme Charles V de Lorraine et Eugène de Savoie. — Le grand prévôt voyait avec chagrin, en sage politique, Louis XIV s'aliéner les petits États comme les grands : « 1er mars 1689. On disait hautement que les Suisses rompaient avec la France ; cependant la vérité était seulement qu'ils avaient été fort irrités de ce que le roi les avait voulu obliger à faire plusieurs choses le bâton haut, comme il l'avait souvent fait faire aux princes ses voisins... C'était le style de la France en ce temps-là, laquelle, ayant toujours eu le vent en poupe, s'était mis sur le pied de faire faire par force à ses voisins tout ce qu'il lui plaisait. »

Le caractère inouï de cruauté donné à la guerre de 1688 indignait M. de Sourches : « 31 mai 1689. Le dernier jour du mois de mai, on apprit que le roi avait donné des ordres pour faire brûler Spire, Worms et Kreuznach, dont les habitants faisaient grande pitié à tout le monde, et ces ordres étaient fondés sur ce qu'on savait que l'armée impériale s'approchait du Rhin, etc... — Tous les bons catholiques devaient regarder ces incendies avec larmes, car, en voulant brûler toutes les villes, il était impossible de sauver les églises. » — « 20 août 1689... On sut aussi que M. de Duras avait fait brûler toutes ces petites villes (Durlach, etc., etc.), de peur que les ennemis n'y vinssent reprendre des postes, mais qu'il n'y avait rien de pareil aux abominations que les soldats avaient faites dans les églises pendant ces incendies... jusqu'à voler le ciboire et brûler les hosties qui étaient dedans et mille autre choses semblables. »

Que d'observations justes, et vérifiées par l'histoire impartiale, sur les grands événements de cette époque : — la lutte à outrance engagée contre le grand pape Innocent XI ; — l'ambassade armée de Lavardin ; — l'étrange mission de Chamlay, maréchal des logis général, chargé de porter au pape l'ultimatum du gallicanisme, « qu'apparemment M. de Louvois avait proposé au roi comme un homme d'esprit ;... le premier homme du monde pour son métier, mais par cette raison on le mettait à toutes sortes de sauces, et il n'y avait guère d'apparence qu'il pût raccommoder des affaires auxquelles le cardinal d'Estrées n'avait pu trouver de remèdes, et il fallait même que le cardinal fût bien détaché de l'amour-propre pour ne pas souhaiter un

mauvais succès à sa négociation. (Septembre 1688) ; » — la fameuse élection de Cologne, qui fut l'occasion des accusations les plus atroces et les plus ineptes contre Innocent XI ; « 21 juillet 1688... M. le cardinal de Furstenberg se mit en possession de l'Électorat et se fit proclamer Électeur, peut-être avec un peu trop de précipitation ; car comme, du consentement de tout le monde, la décision du différend dépendait du pape, c'était l'irriter encore davantage que de se faire proclamer Électeur avant qu'il eût donné son jugement ; il y avait même des gens qui assuraient qu'il avait fait entrer des troupes françaises dans les places les plus considérables ; mais cette nouvelle n'était pas trop certaine. » Nous savons maintenant qu'elle était parfaitement exacte. — « 14 juin 1689. On disait que le cardinal de Furstenberg avait écrit au roi qu'il le suppliait de trouver bon qu'il vécût dorénavant en particulier, puisqu'il était assez malheureux pour que son étoile fût d'être toujours le flambeau de toute l'Europe... Cela aurait été très généreux et bien chrétien s'il avait été véritable ; » — la descente de Guillaume d'Orange en Angleterre, etc. Mais il faut se borner : nous ne finirons cependant pas sans dire que ces *Mémoires* abondent en traits de mœurs qui rendent leur lecture aussi piquante qu'instructive : « 7 juin 1687. La première nouvelle qu'on sut après le retour du roi, fut que S. M. (après sa grande opération) avait donné 100000 livres d'argent comptant à M. d'Aquin, son premier médecin ; 80000 à Fagon, 150000 à Félix, son premier chirurgien, et 40000 livres à Bessière, chirurgien de Paris ; — beaux présents pour ces messieurs. Les courtisans ne le virent pas sans envie et ne s'en consolèrent que parce qu'ils les regardaient comme des marques très certaines de la parfaite guérison du roi. » — Le récit des extravagances auxquelles le public se livra, sur la fausse nouvelle de la mort de Guillaume, est fort curieux : «... On défonça des muids de vin, les bourgeois mirent des tables et mangèrent dans les rues, et il y en eut même qui forcèrent les ecclésiastiques les plus réglés et les magistrats les plus graves à boire à la santé du roi... On força *M. l'évêque de Meaux* de boire à la santé du roi, quoiqu'il protestât qu'il allait dire la messe... » — Nous faisons des vœux pour que cette publication soit promptement menée à fin. CH. G.

---

**Journal du corsaire Jean Doublet**, *de Honfleur, lieutenant de frégate sous Louis XIV*, publié d'après le manuscrit autographe avec introduction, notes et additions par CHARLES BRÉARD. Paris, Charavay frères, 1884, in-8 carré de 302 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'un des seize enfants d'un bourgeois de Honfleur, Jean Doublet était d'une bonne naissance (p. 6), et sa famille est peu à peu parvenue à ce que l'éditeur de son journal appelle « la haute noblesse. » (p. 10). C'était dans toute la force du terme un bon marin. Est-ce à

dire que dans un autre temps il se fût élevé à une position supérieure à celle qu'il obtint; et la solide barrière qui séparait les officiers proprement dits des officiers mariniers s'étant abaissée, peut-on présumer avec quelque certitude que Doublet serait devenu l'un des meilleurs capitaines de vaisseau des armées navales de la République? (p. 18). La barrière avait bien été franchie par Jean Bart; elle l'aurait été par Doublet si celui-ci eût été de taille. Mais il n'a été et ne pouvait être, comme il s'en flatte (p. 55), qu'un lieutenant du grand capitaine.

L'histoire du manuscrit aujourd'hui déposé aux Archives de la Seine-Inférieure, est bien racontée et sa description bien faite. Il y aurait peut-être quelque chose à reprendre sur ce que l'éditeur dit du patois normand, auquel il ne consacre du reste que peu de mots (p. 1-22).

Le journal débute par un *Avis au lecteur* où l'auteur réclame l'indulgence. Puis il nous entraîne à sa suite aux îles Brion, au Canada, à Québec, chez les Iroquois, à Terre-Neuve, à Londres, au Sénégal (ch. I). Il embarque sur l'escadre de M. Panetié, prend part à la prise de vingt-deux navires chargés de blé, passe sur l'*Alcyon* comme lieutenant de Jean Bart, vient perfectionner ses connaissances hydrographiques à l'Ecole de Dieppe, accepte le commandement de la *Diligente* et commence ses croisières (ch. II). Rencontre de corsaires, Saletins ou Algériens, voyages à Madère, à Ténériffe, à la côte de Barbarie, à Cadix, naufrages (ch. III et IV), entreprises politiques, débarquement de Jacques II en Angleterre (ch. IV), prise d'un navire hollandais dans un port d'Angleterre, croisières dans la Manche, courses d'éclaireur au-devant de Tourville ou pour reconnaître les côtes anglaises (ch. V), mission en Ecosse, expéditions et prises navales (ch. VI), démêlés avec les Anglais, conduite digne et ferme vis-à-vis des Hollandais ou des Danois (ch. VII), tels sont les principaux événements auxquels Doublet se trouve mêlé. Il ne reste à terre que le temps de défendre Saint-Malo contre les Anglais, et de suite il reprend la mer et visite les Açores, l'Irlande, Salé et Sassi, Lisbonne et Terre-Neuve, tantôt comme capitaine de navire marchand, tantôt comme commandant des expéditions dangereuses pour le service du Roi (ch. VIII et IX). La dernière campagne qu'il nous raconte est consacrée à un voyage aux côtes d'Afrique, dans lequel il eut l'occasion de faire la traite des nègres. Arrivé à la Havane, il y fut malade, guérit et put revenir en France où il prit le commandement d'un vaisseau de quarante canons et, au moment où il allait s'embarquer pour les mers du Sud, il eut l'occasion de défendre Toulon contre les Anglais (ch. XX).

L'éditeur nous apprend qu'après son voyage dans les mers du Sud,

qui dura trois ans, Doublet se retira à Honfleur ; et, pour jouir des privilèges accordés aux officiers de la maison du Roi, il se fit pourvoir d'une charge de capitaine exempt d'une compagnie de gardes-suisses. Il mourut en 1728 (p. 17 et s.).

Somme toute, c'est, comme je le disais en commençant, un document écrit par un homme de second ordre, mais qui n'en est pas moins intéressant. Au point de vue de l'histoire maritime comme de l'histoire locale, il est à garder, et nous devons savoir gré à l'éditeur de l'avoir bien mis en lumière. Nous ne lui poserons qu'une question : Jean Doublet si fier de parler au nom du Roi de France, son maître (p. 187), aurait-il tant préféré la République ? (p. 18) C. A. B.

---

**Journal d'un Bourgeois de Paris pendant la Terreur**, par Edmond Biré. Paris, J. Gervais, 1884, in-12 de XII-458 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce journal est une fiction, mais une fiction qui vaut la réalité, une fiction qui est réellement de l'histoire. Un bourgeois de Paris, un bourgeois royaliste, comme il y en avait tant à cette époque, eût écrit ce journal pendant ces quatre longs et douloureux mois qui vont de la proclamation de la République à la mort de Louis XVI, du 21 septembre 1792 au 21 janvier 1793. Ou plutôt, il l'eût écrit moins complet et moins exact. M. Edmond Biré connaît à fond cette lamentable époque de la Révolution, il l'a prouvé déjà dans son beau livre de la *Légende des Girondins;* il le prouve une fois de plus aujourd'hui. Son *Journal* est de l'histoire vraie, de l'histoire écrite à l'aide des documents les plus authentiques, contrôlés avec la plus consciencieuse sévérité et l'érudition la plus sûre. Là encore il détruit des légendes, bien des légendes. Ces fameux républicains, qui ont renversé le trône au 10 août et la royauté au 21 septembre; n'étaient que des républicains de bien fraîche date ; la plupart, sinon tous, avaient adulé et encensé la monarchie. M. Biré arrache les masques et montre les figures au naturel ; il faut avouer qu'elles ne sont pas belles. Mais en revanche que de dévouements ignorés que l'auteur tire d'un injuste oubli : ces vaillants qui demandent à défendre le roi traduit devant la Convention, ces royalistes dévoués, qui s'offrent pour servir d'otages ; hommes et femmes, Français et étrangers, car nous avons retrouvé aussi, à la veille du 21 janvier, un Autrichien, un comte de Linange, qui sollicite la faveur de partager le dévouement et le péril des Français.

Parmi les chapitres les plus complets peut-être et les plus savamment et solidement établis du *Journal*, nous citerons particulièrement le dernier, celui qui concerne le 21 janvier. Rarement l'abominable attentat a été mieux décrit dans toutes ses phases, plus étudié dans ses détails que par M. Biré. Le récit de M. Louis Blanc est tout par-

ticulièrement pris à partie — dans le chapitre et surtout dans la longue note qui le termine — et absolument renversé. Les erreurs des autres historiens, même des écrivains royalistes, ne sont pas moins soigneusement relevées. C'est l'histoire dans sa plus minutieuse et scrupuleuse exactitude. Souhaitons que M. Edmond Biré continue son œuvre et applique aux autres parties de notre Révolution sa courageuse et impitoyable critique, car, à l'inverse des révolutionnaires, il ne démolit que pour édifier. M. DE LA ROCHETERIE.

---

**Correspondance inédite de M. Mallet du Pan avec la cour de Vienne** (1794-1798), publiée d'après les manuscrits conservés aux Archives de Vienne, par ANDRÉ MICHEL, avec une préface de M. TAINE, de l'Académie française. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1884, 2 vol. in-8 de XXXII-438 et 438 p. — Prix : 16 fr.

Parmi les observateurs de la Révolution française, il en est peu qui aient vu aussi loin et prédit aussi juste que Mallet du Pan. Ancien rédacteur du *Mercure de France*, l'un des derniers et certes des plus sages conseilleurs de Louis XVI, chargé par le malheureux souverain d'une double mission près de ses frères et près des puissances coalisées, puis proscrit comme tout ce qui était honnête, Mallet s'était réfugié en Suisse, combattant encore avec sa plume pour la cause qu'il avait défendue avec tant de fermeté et de modération, lorsque la Cour de Vienne fit appel à ses lumières et lui demanda à la fois des renseignements et des conseils. Telle est l'origine de la correspondance dont M. Sayous, l'éditeur des mémoires de l'illustre Génevois, n'avait connu qu'une partie, et qui, conservée dans les Archives d'Autriche, si riches en trésors de ce genre, est aujourd'hui mise au jour intégralement par M. A. Michel. Pendant quatre ans Mallet écrit pour ainsi dire jour par jour au profit de la Cour impériale l'histoire de la Révolution. Ses nouvelles sont sûres, car il a su se ménager des agents habiles et des correspondants bien informés ; ses appréciations sont sûres aussi, car il porte toujours dans ses jugements la même impartialité, la même netteté, la même élévation. Il connaît tous les dessous de carte de la politique ; il dévoile toutes les intrigues ; il devine toutes les tendances. Avec lui on suit pas à pas en quelque sorte le mouvement de l'opinion qui se désenchante de plus en plus de la République et revient doucement mais sûrement à la royauté ; mais on peut aussi prévoir l'échec de cette tentative, vraiment nationale pourtant, en assistant aux petites divisions et aux indécisions des coalisés. Avec un chef plus ferme et plus habile, les royalistes des Cinq Cents eussent rétabli la monarchie ; nous n'aurions pas eu les gloires bruyantes, mais nous n'aurions pas eu non plus les désastres de l'Empire, et la réconciliation de la France avec les Bourbons se serait faite dix-huit ans plus tôt et probablement d'une façon

durable. Voilà ce que rêvait Mallet et ce que sa correspondance nous révèle avec une clarté irrécusable. Commencée après le 9 thermidor au lendemain de la chute de Robespierre, cette correspondance s'achève six mois après le 18 fructidor. Le Directoire est vainqueur, la France est de nouveau comprimée et terrorisée ; mais c'est tout à la fois le despotisme et l'anarchie. Tout s'effrondre, et la République meurt, on le sent ; mais la royauté n'est plus là pour recueillir sa succession. Après ce chaos, Mallet l'a prévu depuis longtemps, il faudra un sabre, et le pays dégoûté l'acclamera. Issu d'un coup d'État, le Directoire sombrera dans un coup d'État ; Bonaparte chassera et remplacera Barras.

M. DE LA ROCHETERIE.

---

**Le clergé du diocèse d'Arras, Boulogne et Saint-Omer pendant la Révolution** (1789-1802) par l'abbé A. DERAMECOURT, professeur d'histoire au Petit Séminaire d'Arras. Arras, imprimerie Laroche, 1884, in-8 de VIII-559 p. — Prix : 6 fr.

Inspiré par de très justes sentiments, et pour n'en citer qu'un, celui de présenter le corps auquel il appartient sous la vraie physionomie que le dix-huitième siècle lui a connue, l'auteur, constamment soucieux de la vérité historique, n'avance pas un fait qui ne soit consigné dans un de nos dépôts publics ; il semblerait même qu'il ait limité son rôle à mettre en œuvre les documents, tant il laisse peu de place à ses réflexions personnelles ; du moins cette mise en œuvre est-elle excellente, et le cadre qui la comprend, vaste et bien ordonné.

Dans ce premier volume, M. l'abbé Deramecourt étudie l'état, la composition, le rôle, les biens, les œuvres de l'ancien clergé à la veille de 1789. Tel que les documents — dont plusieurs émanent d'administrations laïques — le présentent, le clergé, tant régulier que séculier, est édifiant par sa conduite et sa charité, malgré la commende qui dévore ses revenus et étale le scandale ; le bas clergé est instruit, partout aimé. L'enseignement, aussi bien celui des petites écoles que celui des collèges, dont l'Église est presque exclusivement chargée, n'est pas en péril : le nombre des signataires des actes paroissiaux dit assez haut « qu'il y avait partout, à très peu d'exceptions près, des écoles ouvertes aux enfants des deux sexes par des clercs séculiers ou par les vicaires des paroisses. » Dans les réunions préparatoires à l'élection des députés aux États-Généraux, c'est le clergé qui fait les premières avances et les premières concessions : ses cahiers de doléances en sont remplis.

L'auteur se propose d'examiner dans un deuxième volume la constitution civile imposée au clergé et le schisme de quelques-uns de ses membres ; dans un troisième il étudiera l'exil des prêtres et le culte

caché pendant la Terreur ; enfin dans le quatrième il montrera l'effacement complet du culte sous le Directoire, résultat de l'éloignement ou de la mort des prêtres fidèles comme de l'entrée des intrus dans les fonctions civiles, et sa restauration sous le Consulat.

Nous reprocherons toutefois à M. Deramecourt quelques erreurs. Ainsi le testament de saint Remi n'est guère invocable pour prouver l'existence du Chapitre d'Arras au cinquième siècle (p. 14) et pour tirer *Souchez* du mot *Sabucetum* qui s'y trouve indiqué. La tour de ce même village qui remonte à l'an mil (p. 68), l'église de La Bourse faite de grès bruts entremêlés de briques romaines (p. 63), le pays de Lalleu, terre du saint-siège au sixième siècle (p. 60) ; Vitry, ancienne ferme des rois mérovingiens (p. 73), Quentowic et le Vicus Helena me laissent fort incrédule. De même le *Castrum* de l'abbaye de Saint-Vaast n'apparaît pour la première fois que dans un diplôme du roi Eudes ; sa construction au quatrième siècle et sa donation par Thierry III émanent de documents apocryphes. A saint Nicolas en *Lâtre* et à *Trône* de Bérenger, j'eusse préféré saint Nicolas en l'*Atre* et *Tronc* de Berenger qui sont les vraies lectures. Les deux archidiacres n'ont pas pris leur appellation de *grand* et *petit* en raison du nombre de leurs paroisses (p. 17), mais bien eu égard à la création postérieure du second pour l'allègement des fonctions du premier. Enfin la juridiction civile et criminelle du Chapitre d'Arras n'alla jamais en appel au métropolitain (p. 26), mais bien au Conseil provincial d'Artois.

Il y avait sur tous ces points matière à examen ; un aussi bon livre eût évidemment gagné à être dépouillé de ces pailles. Néanmoins l'histoire du clergé d'Artois est sérieuse, bien divisée, bien nourrie, et les documents et les cartes qui la complètent sont une ressource pour l'histoire locale. Souhaitons donc à M. l'abbé Deramecourt les mêmes qualités pour les trois volumes suivants, car le charme qui s'attache à la lecture du premier les fait désirer. L.

---

**Travaux du cours pratique d'histoire nationale** de Paul Fredericq, professeur à l'Université de Liège. 1er fascicule. *Dissertations sur l'histoire des Pays-Bas au seizième siècle.* Gand, J. Vuylsteke, 1883, in-8 de LIII-141 p.

L'enseignement supérieur de l'histoire laisse beaucoup à désirer en Belgique. Cette science, objet d'une étude si approfondie à l'étranger, n'est enseignée qu'aux étudiants belges de première année, à ceux qui suivent les cours de la Faculté de philosophie et lettres. Encore la renferme-t-on dans la candidature sans lui permettre l'accès du doctorat. Il semble, selon l'expression piquante de M. Vanderkindere, qu'elle soit la Cendrillon de la famille. Quelles connaissances sérieuses peut acquérir l'élève obligé de parcourir en quelques leçons, à la suite de son professeur, l'immense domaine de l'histoire an-

cienne, de l'histoire du moyen âge, de l'histoire moderne et de l'histoire contemporaine! Comment développer en lui l'esprit critique, l'initier à la méthode, le familiariser avec la connaissance des sources, provoquer de sa part des recherches et des travaux personnels? Cette organisation vicieuse n'est pas seulement fatale pour l'étudiant dont les connaissances restent superficielles, elle est également funeste pour le maître qu'elle condamne à un dogmatisme stérile. En veut-on la preuve? Dans un pays qui compte des historiens de la valeur des de Gerlache, des Gachard, des Devaux, des Nothomb, des Van Praet, il n'existe point d'école historique proprement dite; les relations de maître à disciples y sont inconnues, et le mouvement des études historiques s'accomplit en dehors du monde universitaire.

Frappés de ce triste phénomène, quelques jeunes professeurs ont résolu, en dehors de toute initiative gouvernementale, de relever le haut enseignement de cet état de marasme et d'organiser des cours pratiques d'histoire. M. Fredericq, dans une notice très intéressante placée en tête du volume dont je fais l'analyse, retrace l'origine et les développements successifs de cette entreprise.

C'est à notre collaborateur distingué M. G. Kurth, professeur d'histoire du moyen âge à l'université de Liège, que revient l'honneur d'avoir le premier inauguré l'enseignement pratique de l'histoire.

Son cours, « assurément le plus complet de ceux qu'on a tentés en Belgique jusqu'à ce jour, » fut créé en 1874-75 et fonctionne depuis neuf années académiques sans interruption. MM. Vanderkindere et Philippson à l'Université libre de Bruxelles, MM. Thomas et Mothe à l'Université de Gand, et enfin M. Fredericq à Liège, ont successivement organisé des cours sur le même plan et initié les élèves aux méthodes scientifiques de l'histoire.

Le volume que nous avons sous les yeux est le fruit de cet enseignement; il contient deux monographies d'élèves et deux dissertations du professeur. L'ensemble de ces travaux porte sur l'histoire des Pays-Bas au seizième siècle. C'est la période la plus mouvementée, la plus intéressante, mais aussi la plus délicate et la plus compliquée des annales de la Belgique. L'historien doit apporter dans l'étude et l'appréciation de cette époque beaucoup d'esprit critique, de tact et de discernement. Il a non seulement à se mettre en garde contre ses propres entraînements, mais encore à contrôler les documents altérés par les passions politiques et religieuses de ce siècle tourmenté. Je me hâte de dire que ces qualités distinguent les travaux entrepris sous la direction de M. Fredericq.

L'étude de M. Lonchay sur *Les édits des princes-évêques de Liège en matière d'hérésie au seizième siècle* est une histoire sommaire de l'inquisition liégeoise pour laquelle l'auteur a dépouillé les documents

de l'époque et mis à profit les travaux de Ferd. Henaux, Rahlenbeck et Lenoir.

Relevant directement du saint Empire germanique, la principauté épiscopale de Liège n'a pas été soumise à la législation criminelle de Charles-Quint et de Philippe II. D'autre part la cité liégeoise étant en rapports constants avec les villes rhénanes, c'est par cette voie que les premiers germes de la Réforme pénétrèrent dans les Pays-Bas. Nous aurions voulu voir l'écrivain insister sur ce dernier point et suivre l'envahissement progressif de la principauté par l'hérésie. A Liège, les bourgeois conservèrent le droit d'être examinés par leurs juges naturels, c'est-à-dire par le tribunal des échevins, avant d'être livrés aux inquisiteurs ; les biens de l'hérétique étaient confisqués non au profit du souverain, mais au profit de la cité ; enfin la contravention aux édits n'était punie que de l'exil. Phénomène qui paraîtra étrange à plus d'un pourfendeur de l'intolérance cléricale : dans une principauté ecclésiastique la répression de l'hérésie est moins rigoureuse et moins cruelle que dans les Pays-Bas ! M. Lonchay, dont l'impartialité est d'ailleurs digne de tout éloge, essaie de l'expliquer par le mécanisme des institutions liégeoises, et il est bien vrai que l'amour jaloux des fiers communiers wallons pour leurs libertés séculaires rend compte de cette résistance à tout ce qui porte atteinte à leurs « loys et franchises. » Il n'en reste pas moins vrai que, sous une domination épiscopale, le pouvoir souverain respecte des privilèges violés ailleurs par des princes laïques.

La question de l'*origine maternelle et de la naissance de Marguerite de Parme* fait l'objet d'une seconde dissertation, due à la plume de M. G. Crutzen. Sans apporter de lumière nouvelle sur ce problème d'un intérêt secondaire quoique vivement controversé, l'auteur résume avec clarté les arguments produits dans la discussion, les contrôle avec sagacité et conclut que Marguerite, contrairement au récit de Strada, était de sang roturier et que, contrairement à l'opinion plus étrange encore soutenue récemment par M. Brown, qui la fait naître à Valladolid, la régente des Pays-Bas a vu le jour en Belgique.

L'existence d'une Académie calviniste, sorte de faculté de théologie protestante qui fonctionna dans la ville de Gand, de 1578 à 1584, a fourni au professeur Fredericq le sujet d'un travail fort érudit. Mettant à contribution les comptes communaux de l'époque, le registre des *Keure-Resolutien* où les échevins de la ville annotaient jour par jour le résumé de leurs actes et de leurs résolutions, ainsi que les chroniques gantoises contemporaines, l'auteur a complété la monographie publiée au siècle dernier par le pasteur hollandais Willem te Water. La Pacification de Gand avait permis aux bannis calvinistes de rentrer dans leurs foyers ; ils acquirent bientôt une autorité si pré-

pondérante qu'intolérants à leur tour, ils chassèrent les ministres catholiques et organisèrent un haut enseignement théologique protestant. La nomination des professeurs, le programme des cours, les leçons d'ouverture, la soutenance des thèses, le développement de la Faculté jusqu'au jour où la capitulation de la place assiégée par le duc de Parme mit fin à l'existence de l'Académie protestante, tout cela est examiné avec un véritable luxe de détails par l'auteur. De nombreuses pièces justificatives complètent ce chapitre intéressant de l'enseignement public dans les provinces méridionales des Pays-Bas. Ce sont encore les archives communales de Gand, si riches et si complètes, qui ont permis à M. Fredericq de retracer l'historique des négociations qui aboutirent au renouvellement, en 1578, du traité d'alliance entre la Flandre et le Brabant. Ce traité n'est que la reproduction du célèbre pacte conclu en 1339 sous l'inspiration de Jacques Van Artevelde avec cette clause additionnelle que la ligue restait ouverte à toutes les villes des Pays-Bas.

M. Fredericq nous promet la publication prochaine de deux nouveaux fascicules où paraîtra notamment une dissertation collective du professeur et des élèves sur les préliminaires et les négociations de la Pacification de Gand. Nous en prenons acte avec un plaisir d'autant plus vif que nous voyons le soin minutieux et les dispositions impartiales et vraiment scientifiques qu'apportent à la préparation de ces travaux maître et élèves. CH. DEJACE.

---

**Les cinquante dernières années de l'ancienne Université de Louvain** (1740-1797), par A. VERHAEGEN. Gand, Leliaert-Siffert, 1884, in-8 de III-568 p. — Prix : 5 fr.

L'histoire des cinquante dernières années de l'ancienne Université de Louvain est intimement liée à celle de la lutte du peuple belge contre le despotisme autrichien. Le gouvernement autrichien voulait réformer complètement l'organisation des provinces de la Belgique conformément aux idées des Encyclopédistes et augmenter le pouvoir de l'Etat aux dépens des privilèges des provinces et des communes. L'Université de Louvain constituait un obstacle permanent à la réalisation de ces idées : elle défendait les anciens privilèges et maintenait intact l'enseignement de la doctrine catholique. Avant de s'attaquer aux privilèges des provinces, il fallait donc commencer la lutte contre l'Université. Aussi les nombreuses mesures prises par le gouvernement pour réorganiser l'Université tendirent-elles, non à fortifier les études supérieures, mais à faire de l'Alma Mater une institution prête à défendre les idées nouvelles et la politique du cabinet de Vienne.

Vers la fin du siècle dernier, l'enseignement supérieur était en dé-

cadence dans tous les pays de l'Europe ; et l'Université de Louvain, tout en participant dans une certaine mesure à cette faiblesse générale des études, donnait cependont encore un enseignement supérieur à celui des autres universités. Le comte de Cobentzl était mal venu de parler de la barbarie pour la science et de la rusticité pour les mœurs des professeurs de l'Alma Mater. Des faits nombreux prouvent l'inanité de cette accusation. De la part de Cobentzl ce n'était qu'un prétexte pour pouvoir s'attaquer à l'Université. Ce qui contrariait les vues du ministre, c'étaient l'autonomie et l'indépendance de l'Université et l'orthodoxie de son enseignement. Kaunitz, Cobentzl et Neny sont les trois principaux acteurs de la guerre faite à l'Alma Mater de Martin V et de Jean IV. Pendant le règne de Marie-Thérèse cette lutte est sourde et manque de franchise. On tâchait de ne pas froisser le sentiment chrétien de l'impératrice ; mais on faisait sonner bien haut à ses oreilles la légitimité des principes sur l'omnipotence du pouvoir de l'Etat. Avec Joseph tout ménagement devint superflu. Il est beau de voir l'Université défendre alors avec autant de tenacité que de grandeur ses anciennes franchises, sa qualité de corps brabançon et maintenir haut et ferme le drapeau de l'orthodoxie. Par ses agissements l'Etat parvient à introduire dans le corps professoral quelques personnages dévoués à sa politique antinationale ; mais malgré cela l'Université possède encore assez de force pour résister aux empiètements du pouvoir. Le séminaire général de Joseph II échoue ; tout ce que ce prince a entrepris contre l'Université a fini par tourner contre lui-même. Sa guerre contre l'Alma Mater a été une des causes principales de la glorieuse révolution brabançonne, si désastreuse pour la monarchie autrichienne. Joseph II n'avait pas réussi à dompter la résistance de l'Université, la Révolution française n'y parvint pas davantage ; aussi l'Alma Mater fut-elle fermée par décret du 19 octobre 1797. Le dernier acte de quelque importance de l'Université fut une protestation de fidélité à l'Eglise. Le 18 janvier 1795 elle refusa d'assister à l'inauguration du temple dédié à l'Être suprême.

C'est à l'histoire de ces dernières luttes de l'Université de Louvain que M. Verhaegen a consacré un livre impartial et intéressant. C'est une œuvre des plus sérieuses et dont les moindres assertions sont basées sur une étude consciencieuse des sources. L'Alma Mater apparaît à l'auteur grande et digne dans ses luttes religieuses d'un demi-siècle contre le gouvernement autrichien et admirable dans la revendication de ses privilèges et de sa liberté séculaires. Tout lecteur non prévenu partage cet avis. Le despotisme du gouvernement autrichien, son esprit de centralisation, si opposé aux traditions historiques du peuple belge, et ses tendances religieuses y apparaissent au grand

jour ; et ce qui n'en ressort pas moins, c'est la légitimité de la révolution brabançonne, si souvent attaquée par les admirateurs modernes du despotisme antinational de Joseph II. L'ouvrage de M. Verhaegen a été publié sous les auspices de la Société bibliographique belge. L'exécution typographique est des meilleures et fait honneur à la maison Leliaert-Siffer, de Gand, à laquelle l'impression a été confiée.

ADOLF DE CEULENEER.

---

**Antiquités grecques**, de G. F. SCHŒMANN, ouvrage traduit de l'allemand par C. Galuski. Tome premier. Paris, Picard, 1884, gr. in-8 de x-650 p. — Prix : 9 fr.

Malgré la diversité des races et la différence des temps, l'humanité est toujours la même : de là l'intérêt qui, pour nous modernes, continue à être attaché à l'étude de l'antiquité. Pendant longtemps en France l'érudition a été sacrifiée à la littérature, et tel esprit délicat, familiarisé avec toutes les beautés d'Homère et de Sophocle, aurait éprouvé un cruel embarras si on lui eût demandé d'improviser une leçon sur les éphores spartiates ou sur les finances athéniennes. Depuis quelques années un retour d'opinion, aidé par les modifications introduites dans les programmes d'études, a remis en honneur des investigations peut-être trop dédaignées.

Dans ce domaine, comme dans plusieurs autres, nous nous sommes laissé devancer par la science allemande, et voici qu'après la *Philosophie des Grecs* de Zeller et l'*Histoire grecque* de Curtius, les *Antiquités grecques* de Schœmann se présentent au public français sous le couvert d'une traduction. Il était difficile de faire un meilleur choix parmi les nombreuses publications de ce genre : l'ouvrage même de Boeckh, si longtemps classique, est loin de répondre aussi complètement aux exigences actuelles de la science. Nous n'avons à rendre compte aujourd'hui que du premier volume de M. Galuski, mais le second ne tardera pas à sortir de presse.

Ce volume contient deux parties d'inégale étendue et s'ouvre par une *Introduction* où l'auteur, très sobre de détails sur la période antéhistorique, se prononce catégoriquement contre les écrivains qui, comme Roth, voudraient faire de l'Orient ou tout au moins de l'Égypte le berceau intellectuel de l'hellénisme.

La première partie (p. 25-98), consacrée à la Grèce homérique, contient le tableau complet de la civilisation décrite et chantée par le vieux poète : sacrifices, prières, divinations, agriculture, costumes, habitations, repas, combats, tactique militaire, l'auteur n'a rien omis. On regrette seulement que si prodigue de divisions dans tout le reste de son œuvre, il ait jugé à propos de s'en passer absolument dans un exposé qui touche à tant de sujets divers.

La seconde partie est répartie en trois sections d'une façon, il faut

en convenir, assez arbitraire. M. Schœmann veut nous donner d'abord une esquisse de ce qu'il appelle *le caractère général de la cité grecque.* Après avoir marqué par leurs traits saillants les deux races ionienne et dorienne, il montre comment, malgré la multiplicité prodigieuse des institutions politiques, partout est proclamée cette maxime que « l'homme est destiné par la nature à être membre de l'État. » De là une tyrannie sans remède, toutes les fois que le pouvoir tombait entre les mains d'ambitieux ou de despotes. M. Schœmann constate avec étonnement « le peu de ressources qu'offrait le paganisme pour affermir ou développer la moralité des citoyens. » Aussi « l'éclat de ces républiques antiques a été court, le déclin a été long. »

Il y a un point particulier qui a été de notre part l'objet d'études spéciales, et sur lequel les *Antiquités grecques* concluent comme nous l'avions fait nous-même. « En Grèce on vivait sous le régime de la liberté de l'enseignement. Chaque citoyen pouvait ouvrir une école, s'il s'en croyait capable, et s'il inspirait confiance aux familles. Convaincu que personne ne voudrait laisser grandir ses enfants sans leur donner les notions indispensables, le législateur avait en général jugé superflu d'employer la contrainte (p. 129). » Notons encore ces lignes bonnes à méditer de nos jours : « La jeunesse grecque étudiait longtemps et avec ardeur ; elle avait la conscience qu'avant d'entrer dans la vie publique, elle devait s'y préparer soigneusement et acquérir de bonne heure la maturité de l'esprit (p. 132). »

Nous passons ensuite aux *documents historiques sur la constitution des états particuliers.* Cette deuxième section renferme des données aussi précises qu'intéressantes sur l'organisation de la puissance publique et la transformation graduelle des royautés primitives en oligarchies d'abord, et plus tard en démocraties où une multitude sans frein et une minorité réactionnaire se livrent des luttes acharnées. L'auteur emprunte au grec un mot expressif, la *kakistocratie* (p. 209), pour désigner cet état politique où toutes choses sont à la merci de tous, où les questions les plus graves sont résolues au jour le jour, au mépris des principes d'un sage gouvernement.

Ce premier volume se termine par une analyse minutieuse des constitutions de trois États sur lesquels l'histoire et les inscriptions projettent une plus vive lumière : Sparte, la Crète et Athènes. Tout en s'interdisant les digressions oiseuses, M. Schœmann fait preuve dans ces divers chapitres d'une érudition surprenante, qu'il serait difficile de prendre en défaut. Je signalerai particulièrement les chapitres consacrés à l'administration des finances, à l'assistance publique, à la pompe des solennités religieuses. Ajoutons que parmi les innombrables magistratures gratuites et conférées pour la plupart par le sort, bon nombre prêtent à decurieux rapprochements avec les usages modernes.

Sauf quelques passages assez rares, la traduction de M. Galuski ne nous paraît mériter que des éloges. L'*Index*, très étendu, joint à la table facilitera les recherches des travailleurs et remédiera au seul défaut apparent de l'ouvrage : je veux parler d'un certain manque d'ordre et de clarté dans la composition. C. Huit.

---

**Glossaire archéologique du moyen âge et de la renaissance**, par Victor Gay, Paris, librairie de la Société bibliographique, 1882-1884, 3 fascicules gr. in-8, formant ensemble 480 p. — Prix du fascicule : 9 fr.

La tâche que s'est imposée M. Victor Gay serait faite pour effrayer un archéologue qui n'aurait pas les connaissances spéciales, les nombreux documents et les richesses de toutes sortes qu'il a réunis dans sa collection personnelle. A lui seul, il entreprend pour le Moyen âge et la Renaissance un livre analogue à celui que MM. Daremberg et Saglio consacrent à l'antiquité.

La troisième livraison, qui va jusqu'aux lettres COUT, a été distribuée il y a peu de temps, et nous savons que l'auteur ne fera pas attendre ses souscripteurs. Il est du nombre de ces érudits qui ne commencent leur publication que lorsque le texte et les dessins sont prêts : son œuvre n'est pas livrée à l'imprimeur au jour le jour.

On comprend qu'il est impossible d'entrer dans le détail des nombreux articles qui ont déjà paru. Nous ne pouvons qu'essayer de faire connaître le plan suivi par M. Gay, et lui soumettre quelques réflexions qu'un examen sérieux nous a suggérées. — A la suite du nom d'un objet, dont l'auteur explique l'usage quand le sens de ce nom n'est plus connu, M. Gay transcrit des textes nombreux, très souvent inédits, qui viennent à l'appui de son explication ; des gravures intercalées, et bien dessinées, ajoutent encore à la clarté de l'exposition. Tel qu'il est, le *Glossaire archéologique* est un livre de bibliothèque, indispensable à l'antiquaire, au diplomatiste, à l'artiste qui ne veut pas commettre d'anachronisme : c'est un complément du *Glossaire de basse-latinité* de Du Cange.

Mais, comme l'œuvre de Du Cange, le *Glossaire* de M. Gay aura nécessairement un supplément : on peut le prévoir dès à présent. Son livre semble fait surtout pour les collectionneurs, et il devrait embrasser tout ce qui touche à l'archéologie du moyen âge. Pourquoi, par exemple, ne comprendrait-il pas, dans ses articles, tous ces noms de monnaies dont il est très difficile, parfois, de trouver une définition exacte : les engrognes, les jocondalles, les niquets, etc.; je crains qu'il n'y ait pas pensé, car, dans les trois premières lettres, je ne trouve aucun article qui touche à la numismatique, pas même le mot *coin ?* — Pourquoi est-il aussi bref au sujet du mot *armoiries*, alors que le bla-

son tient une place si importante dans tout ce qui touche à l'archéologie médiévale et sert souvent à dater les monuments? D'autres personnes, dans leurs comptes rendus, ont, suivant leur spécialité, signalé d'autres lacunes.

Ces critiques n'empêchent pas de déclarer que, tel qu'il est, le *Glossaire* est un ouvrage considérable et d'une utilité incontestable. L'autorité scientifique de M. Gay, les richesses qu'il a mises à la disposition de ses lecteurs rendent ceux-ci exigeants : plus on donne, plus on est exposé à des demandes multipliées et intéressées.

A. DE BARTHÉLEMY.

---

**Il primo secolo della R. Academia delle Scienze di Torino.** *Notizie storiche et bibliographiche* (1783-1883). Torino, stampa di G. B. Paravia, 1883, in-4 de VIII-591 p. — Prix : 20 fr.

Ce fort beau volume, publié à l'occasion du centenaire de l'Académie royale de Turin, est très curieux au point de vue français, et c'est pour cela que nous ne pouvons manquer de le présenter à nos lecteurs. Non seulement Lagrange, le célèbre mathématicien français, né à Turin en 1736, a été l'un des trois fondateurs de cette éminente association, mais nous retrouvons dans la liste des membres anciens et nouveaux, titulaires et correspondants, tant de noms français (le dernier est Paul Meyer), nous rencontrons dans la liste bibliographique tant de sujets intéressants pour l'histoire de France et pour la science française, qu'il serait plus que regrettable de négliger un pareil livre. Nous le devons à un érudit piémontais, M. le baron Ant. Manno, et nous ne saurions trop l'en remercier. Cette publication servira de nouveau lien entre l'érudition des deux nations voisines. Le soin bibliographique ne me paraît pas se démentir en aucun instant; les tables sont très commodes et de facile recherche; j'ajoute qu'on y trouvera les plus complètes indications sur les travaux des présidents successifs de l'Association, y compris le dernier (mort en 1882), Hercule Ricotti, et le nouveau, Ar. Fabretti. De semblables ouvrages d'une incontestable utilité, paraissent trop rarement en France. Il faut le regretter, et bien accueillir toutefois ce qui nous vient de l'étranger.

H. STEIN.

---

# BULLETIN

**Jésus aux petits enfants.** *Plaintes et complaisances.* Publié par les soins de M. l'abbé LE REBOURS, curé de la Madeleine. Paris, Gruel et Engelmann, 1884, in-32 en losange de x-55 p. et 1 grav. — Prix : 1 fr.

Un bon et excellent petit livre, rempli de conseils pratiques, écrit par Mme la marquise de Vibraye, morte en 1828, charmant à lire, bon à donner aux enfants. Il leur fait plaisir et il leur fera du bien.

A. D'ERCOS.

**Nos Religieux**, par un Religieux. Bruges, impr. Desclée, in-8 de 40 p.

L'Église catholique a-t-elle, oui ou non, le droit d'exister en Belgique ? Si elle l'a, elle a, par là même, le droit de voir fleurir dans son sein la *Vie religieuse ;* car la vie religieuse est une partie d'elle-même. La vie religieuse existe dans l'Église de droit divin ; elle a été instituée par Jésus-Christ. Telle est la thèse que défend l'auteur de cette brochure. — Dans un premier chapitre, il nous montre que la vie religieuse a été figurée dans l'ancienne loi, comme l'Église elle-même. Le second chapitre est consacré à l'institution divine. Le troisième nous fait voir que l'essence de la perfection se trouve dans la charité et que cette charité ne peut que difficilement s'obtenir sans la pratique des conseils évangéliques ou de la vie religieuse ; donc, la vie religieuse fait partie intégrante de l'Église. Cet argument théologique est confirmé par un chapitre d'histoire où l'on suit le développement de la vie religieuse dans le clergé, chez les laïques, chez les moines proprement dits, à partir des origines jusqu'à nos jours. Cet intéressant opuscule est dédié aux défenseurs des religieux. J. V.

---

**Dom Bosco et la pieuse société des Salésiens**, par Albert Du Boys. Paris, Gervais, 1884, in-12 de vi-378 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le voyage triomphal de dom Bosco en France a inspiré plusieurs notices sur ce saint apôtre de l'enfance ; nous en avons signalé plusieurs ici-même ; mais aucune n'a l'importance du livre de M. du Boys ; nulle surtout ne donne une aussi grande et aussi complète idée de l'œuvre de dom Bosco. L'œuvre de dom Bosco, tel est bien en effet le vrai sujet de ce livre : après quelques détails biographiques sur la naissance, l'enfance et la jeunesse de l'humble prêtre, l'auteur entre tout de suite dans l'histoire de ses fondations et nous les montre s'étendant, se développant, malgré les obstacles, les contradictions, les persécutions que l'esprit du mal suscite contre elles. La première partie traite des fondations en Europe, tandis que la deuxième partie est consacrée aux missions des Salésiens dans l'Amérique du sud : car l'œuvre de dom Bosco a traversé les mers, et le Brésil, et la Patagonie, et l'Uruguay ont tour à tour bénéficié de sa charité et de son zèle. C'est un spectacle vraiment merveilleux que celui de ces conquêtes pacifiques qui ne se marquent que par des bienfaits. Dans la troisième partie, l'auteur fait un retour en arrière pour noter divers détails intéressants et caractéristiques de la vie de dom Bosco et nous faire connaître l'organisation des divers offices de la pieuse société des Salésiens, ses procédés de recrutement du sacerdoce et son système d'éducation, qui s'est affirmé par de si admirables résultats. Dans l'épilogue se trouve résumé et condensé en quelques pages ce que M. du Boys appelle si heureusement le *Poème de dom Bosco :* vrai poème, en effet, que l'œuvre de cet humble prêtre, qui a pour théâtres les deux mondes et chante par tant de voix les louanges du Dieu de charité. Divers appendices sur les fondations salésiennes et quelques documents se rapportant à l'organisation de la pieuse société complètent cet excellent livre. Enfin une carte de l'Amérique méridionale met sous les yeux du lecteur le chemin parcouru par les pieux conquérants que dom Bosco a lancés sur le Nouveau Monde. Nous recommandons à nos lecteurs le livre de M. du Boys, éloquent et décisif plaidoyer en faveur de la vitalité et de la fécondité bienfaisante de l'Église. P. Talon.

---

**Mon portefeuille et souvenirs du noviciat de Bosco**, par AUGUSTIN D'ARRES, avec une préface de M. ELIE MÉRIC, professeur à la Sorbonne. Paris, Palmé (s. d.); in-12 de IV-407 p. — Prix : 3 fr.

Ce livre comprend deux parties et un appendice. Dans la première partie, qui a pour titre *Mon portefeuille*, l'auteur reproduit quelques lettres du Père Lacordaire et de divers autres, dont les noms, pour n'être pas très connus, n'en sont pas moins les noms de personnages distingués par l'esprit comme par le cœur. Ces lettres ont pour la plupart Lacordaire pour objet, et cela suffit pour leur donner de l'intérêt, rien de ce qui se rapporte à l'illustre dominicain ne pouvant être indifférent pour des chrétiens. Une fois ces lettres épuisées, l'auteur, prenant la plume à son tour, fait le récit de ses rapports avec Lacordaire, et raconte son voyage à travers l'Italie, au moment où le restaurateur des Frères Prêcheurs en France gagnait, avec ses premiers compagnons, le noviciat de Bosco, berceau de la famille dominicaine renaissante. Les *Souvenirs du noviciat de Bosco* remplissent la deuxième partie : dire que l'auteur s'y trouvait en compagnie des Piel, des Requédat, des Besson et autres, c'est faire deviner le charme et la distinction du milieu où l'on se trouve transporté. Il y a là des détails intéressants sur l'œuvre de restauration de Lacordaire. Enfin l'épilogue comprend plusieurs lettres dont deux sont signées de Louis Veuillot, une du P. Ratisbonne, plusieurs de Pierre Dupont, le saint homme de Tours. Ce que nous avons dit montre qu'il y a des choses intéressantes dans ce livre ; mais ce sont malheureusement des matériaux qui n'ont pas été mis en œuvre. Pas d'ordre, pas d'unité, pas de plan, pas de suite, ce qui rend le livre d'une lecture un peu difficile. C'est un ouvrage qui n'est pas fait. C'est dommage, et je voudrais que les écrivains catholiques se donnassent un peu plus de peine, ou bien il faut qu'ils se résignent à n'être pas lus. E. DE LA D.

---

**Souvenirs d'un prodigue**, par le P. V. MARCHAL. Paris, Périsse (s. d.), in-18 de VI-375 p. — Prix : 3 fr.

Le P. Marchal est ce religieux mariste qui fit quelque bruit pendant la guerre de 1870-71, pour avoir raconté, non sans quelque exagération, certains incidents de ce drame douloureux, et qui s'en alla échouer ensuite dans le schisme vieux-catholique, au milieu de quelques malheureux apostats, dont le dégoût l'eut bientôt séparé ! Quelques années encore après ce naufrage, d'où il était sorti meurtri et troublé, il traîna dans le monde ses inquiétudes et ses incertitudes de prêtre déclassé, et récemment enfin il a donné à l'Église la consolation de voir l'enfant prodigue venir se jeter dans ses bras. Rentré dans le bercail, il a entrepris de faire le récit de ses erreurs et de ses chutes, *pour chanter bien haut les miséricordes du Seigneur et réparer dans la mesure du possible le mal qu'il a fait aux âmes*. On ne peut que rendre hommage à d'aussi bonnes intentions, servies par un talent d'écrivain ardent et éloquent qu'on ne saurait méconnaître. Toutefois, je n'oserais recommander ce livre à tous les lecteurs chrétiens, d'abord parce que c'est la confession d'un prêtre, c'est-à-dire une série d'aveux que tout le monde ne pourrait lire sans inconvénient, ensuite parce que le ton trop constamment exalté du livre n'est pas sans offrir quelque danger. Ces réserves faites, on ne peut que se réjouir du retour du prodigue et louer l'ardente sincérité qui respire dans ses *souvenirs* et leur donne un très grand attrait. E. DE LA D.

---

**Il Gabinetto e le amministrazioni centrali dello stato**, par SALVATORE DE LUCA CARNAZZA. Catane, Pastore, 1884, in-8 de 62 p.

*Le cabinet et les administrations centrales de l'Etat*, de l'avocat Salvatore de Luca Carnazza, traite des rapports de la couronne avec les ministères ; on y trouve, à côté des principes, des exemples tirés de la pratique anglaise, et, ce qui est plus nouveau pour les étrangers, de l'histoire parlementaire d'Italie. C'est un exposé clair, méthodique, fait dans une langue nerveuse et concise, qui rappelle celle des jurisconsultes romains. B.

---

**Le pena perpetue con riguardo al proggetto di codice penale italiano**, par MARIO DE MAURO. Catane, Galati, 1884, in-8 de 21 p.

Dans la séance du 26 novembre 1883, le ministre de grâce, de justice et des cultes, Savelli, a présenté à la chambre des députés italiens un projet de code pénal ne comprenant pas la peine de mort. Ce n'est pas assez pour M. Mario de Mauro, professeur à l'université de Catane, qui, au nom du caractère correctif des peines, attaque les peines perpétuelles. Dans le cas où le condamné est corrigé, le droit de grâce ne suffit-il pas ? B.

---

**Sul moderno materialismo diritto penale**, par MARIO DE MAURO. Catane, Battiato, 1883, in-8 de 39 p.

Dans ses critiques *Sur le matérialisme moderne dans le droit pénal*, M. Mario de Mauro, au milieu d'une thèse éloquente en faveur du libre arbitre, glisse cette assertion étrange : « Dans le christianisme (*la théorie de la négation du libre arbitre*) perce, *fece capolino*, dans la philosophie des Pères de l'Eglise, et spécialement dans saint Augustin, qui paraît avoir porté à son dernier développement la doctrine de la *prédestination* par l'efficace de la *prescience divine* (p. 14). » — Aussi n'est-ce ni aux pères de l'Eglise, ni à la philosophie de saint Thomas qu'il emprunte des arguments pour réfuter la doctrine de Spinoza et des positivistes ; il en cherche de meilleurs dans sa propre raison. B.

---

**L'École chrétienne libre**, par le R. P. LALLEMAND, de l'Oratoire. Paris, Sauton, 1884, in-8 de 65 p. — Prix : 1 fr. 75.

Le R. P. Lallemand publie le discours qu'il a prononcé dans l'église Saint-Paul-Saint-Louis, le 22 mai 1884, en faveur des écoles chrétiennes libres de la paroisse. L'orateur a développé ces deux pensées : l'école, c'est l'initiation au passé, c'est la préparation de l'avenir ; c'est dans l'école chrétienne seule que l'initiation au passé est intégrale, que la préparation de l'avenir est complète. J'ai noté (à la loupe peut-être) quelques expressions... hardies : « Des lueurs radieuses, » — « les frontières d'un toit, » — « faire marcher un développement, » — « faire descendre des vérités inébranlables, » etc... Flocons d'écume qui se perdent dans le courant d'un fleuve aux belles eaux. J. V.

---

**Lettres sur les examens de jeunes filles**, par L. SALEMBIER, aumônier. 2e édition. Lille, Bergès, 1884, in-12 de VIII-90 p. — Prix : 0 fr. 90 c.

Dans la livraison d'octobre 1883 (p. 336), nous avons signalé et recommandé à nos lecteurs la première édition de cet opuscule, dont l'auteur avait eu la modestie de ne pas se nommer. Ces lettres spirituelles et vives ont obtenu le succès qu'elles méritaient et que nous leur souhaitions, puisque

l'auteur nous en donne aujourd'hui une nouvelle édition. Cette deuxième édition n'est pas la reproduction de la première ; en effet, deux nouvelles lettres, la quatrième et la cinquième, y ont été ajoutées tout entières, en sorte que l'auteur nous donne moins une nouvelle édition qu'un livre nouveau. Ces deux lettres, tout à fait dignes des autres, ont pour objet *l'examen considéré au point de vue catholique ;* M. l'abbé Salembier, mieux placé que personne pour juger cette grave question, n'a pas de peine à montrer que, *tant pour les élèves elles-mêmes* que *pour les maisons d'éducation*, les examens des jeunes filles, tels qu'on les comprend et les pratique aujourd'hui, ne présentent que des dangers. Ils sont le couronnement d'un enseignement rationaliste, non point d'un enseignement chrétien : à un enseignement chrétien il faut des examens passés d'après des programmes et devant des jurys chrétiens. Ce vœu, exprimé par M. l'abbé Salembier, verra bientôt son accomplissement. Mgr l'archevêque de Cambrai vient en effet d'approuver le projet d'examens libres dont le programme sera prochainement publié. Nous annonçons cette bonne nouvelle à nos lecteurs : elle est de nature à faire baisser les examens et les diplômes officiels dans l'estime des familles vraiment chrétiennes. P. Talon.

---

**Les Pays libres.** *Leur organisation et leur éducation, d'après la législation comparée,* par Joseph Ferraud. Paris, Cotillon, 1884, in-12 de II-320 p. — Prix : 3 fr. 50.

Avec M. Joseph Ferraud, ancien fonctionnaire de l'Empire, nous devons trouver, sur l'organisation et l'éducation des *Pays libres*, autre chose que les vues d'un théoricien sans expérience. Aussi les détails qu'il donne sur le développement de la vie communale et provinciale à l'étranger sont-ils de solides arguments pour les réformes à effectuer en France. Partisan de la décentralisation administrative, l'auteur indique avec une grande sagacité les conditions dans lesquelles cette décentralisation sera possible en France. Son livre se recommande à tous ceux qu'un titre quelconque, fût-ce celui d'électeur, appelle à s'occuper des affaires du pays. X.

---

**Dix Jours dans la Haute Italie,** par M. Léon Say, membre de l'Institut. Paris, Guillaumin, 1884, in-8 de 118 p. — Prix : 2 fr. 50.

« Ce n'est pas pour l'amour de l'art, c'est pour l'amour du crédit agricole » que M. Léon Say a entrepris une rapide excursion dans la Haute Italie. Le Milanais a vu naître ces institutions de caisses d'épargne, secours mutuels, petites assurances, caisses de retraite, et spécialement ces banques populaires qui ont passé les monts et tenté de s'acclimater en France. Toutes ces institutions, fonctionnant en dehors de l'action de l'État avec une aisance admirable et une indépendance complète, grâce à la bonne volonté générale et au dévouement de plusieurs hommes éminents, ont largement contribué à la prospérité du pays ; comme le dit l'auteur, elles forment l'arme défensive la plus efficace contre le socialisme d'État. L'ouvrage, écrit avec la sobriété élégante habituelle à l'auteur, se termine par quatre documents relatifs au crédit agricole ; il n'est, d'ailleurs, qu'une promesse, et M. Léon Say nous fait espérer de nous dire un jour quelles sont, de toutes les institutions qu'il a admirées, celles qu'on pourrait utilement essayer chez nous. X.

---

**Les salles d'asile en France et leur fondateur Denys Cochin**, par Emile Gossof, professeur au lycée Louis-le-Grand, lauréat de l'Académie française. Paris, Didier, 1884, in-12 de III-344 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre n'est pas seulement une histoire de la fondation des salles d'asile en France ou une biographie de leur fondateur, c'est une étude historique et critique des méthodes qui ont présidé à l'établissement de ces excellentes institutions, en sorte que le lecteur, non seulement y trouve à s'y remémorer un passé bienfaisant et glorieux, mais encore peut y apprendre à préparer aux salles d'asile un avenir encore plus prospère et plus fécond. Ce n'est pas que le livre ait le moins du monde une allure dogmatique, qui, en le transformant en un traité spécial et didactique, aurait sans doute pour effet de détourner bien des lecteurs ; non, c'est bien une histoire et une biographie où l'on voit revivre, esquissées d'une main élégante autant que fidèle, les figures vénérées de ces bienfaiteurs et bienfaitrices de l'enfance que la reconnaissance du peuple ne saurait oublier, et qui ont nom Denys Cochin, Mme Millet, Mme Pape-Carpentier ; mais en racontant leurs fondations et en analysant leurs écrits, l'auteur expose leurs méthodes, auxquelles il ne craint pas de mêler quelques vues nouvelles, résultant de l'expérience, qui complètent et améliorent les excellentes pratiques du passé. Son livre est donc un très bon manuel dont les éducateurs et éducatrices de l'enfance tireront certainement un très grand profit. Ajoutons que, malgré quelques appréciations contestables sur certains points de détail, l'esprit de ce livre est très chrétien et qu'il est, ce qui ne gâte rien, très élégamment écrit : deux motifs pour qu'il trouve beaucoup de lecteurs, même en dehors du public spécial auquel il s'adresse de préférence ; car tout le monde doit s'intéresser à l'histoire d'une institution bienfaisante et salutaire, surtout quand elle est racontée dans un livre bien chrétien et bien français.

P. Talon.

---

**La science matérialiste aux abois**, par l'auteur des *Actualités*. Le Mans, Leguicheux-Gallienne, 1882, in-8 de 31 pages.

On s'arme souvent de la science contre la religion : c'est bien à tort, et M. l'abbé Victor Aubin le prouve, en montrant que, sur aucun point, la science sérieuse n'a donné aux enseignements de la religion catholique un véritable démenti. Pour cela il n'a qu'à résumer en quelques mots les principaux résultats de la science, celle qui s'appelle Cauchy, Secchi, Dumas, Pasteur, Leverrier, et à faire voir qu'elle défend très efficacement la religion contre les attaques du matérialisme contemporain. Astronomes, géologues, évolutionnistes, darwinistes, déterministes, positivistes, physiologistes, mathématiciens, panthéistes, M. Aubin prend tour à tour corps à corps chacun des bruyants ennemis de Dieu qui se cachent sous ces qualifications, quelques-unes peu méritées, et les bat avec leurs propres armes. Son opuscule est une bonne œuvre de vulgarisation scientifique. C'est une arme bien trempée pour les bons combats de la vérité.

E. de la D.

---

**Manuel du Géologue**, de J. D. Dana, traduit et adapté de l'anglais par W. Houtlet. Paris, J. Hetzel, 1884, gr. in-18 de II-294 p. avec 363 fig. — Prix : 4 fr.

Ceci est un livre élémentaire, mais qui, malgré les difficultés de la traduction, conserve les qualités d'ordre et d'exposition du *Text-book* du pro-

fesseur J. D. Dana. Ce n'est pas d'ailleurs une traduction simple, c'est en quelque sorte une adaptation, car M. Houtlet s'est appliqué à remplacer les exemples américains par d'autres plus accessibles aux lecteurs français. Le célèbre *Manual of Geology*, dont le *Text-book* est l'abrégé, a justement acquis une célébrité égale dans les deux mondes. Grâce à M. de Lapparent, nous possédons maintenant un *Traité* méthodique, remarquable par la clarté de l'ordonnance comme par la richesse de l'érudition. Mais dans le cadre restreint qui convient aux livres vraiment élémentaires, nous n'avons guère que de petits *cours*, rédigés en vue de programmes parfois assez bizarres. Au contraire le livre de M. Houtlet reproduit à grands traits la classification bien ordonnée du *Manual* de Dana : Géologie physiographique, ou études générales des formes terrestres ; — géologie lithologique, c'est-à-dire constitution et agencement des masses rocheuses, et description des restes organiques, animaux ou végétaux, qu'elles contiennent ; — géologie historique, ou examen des phases diverses de l'histoire du globe, d'après les terrains qui en composent l'écorce ; — enfin géologie dynamique, ou recherche des causes et de l'origine des événements de la géologie historique. Grâce à la simplicité d'un exposé qui ne sacrifie rien d'essentiel, ce livre mérite d'être le premier guide de tous ceux qui veulent se livrer à l'étude si attrayante de la géologie. A. D.

---

**Histoire et applications de l'électricité**, par Mme J. Le Breton. Paris, Poitiers, Oudin, 1884, in-8 de VIII-451 p. avec 126 figures. — Prix : 7 fr.

M. de Braine, lieutenant de vaisseau appelé au commandement de l'*Inflexible*, en fait faire la visite à son fils Jacques et lui décrit les appareils électriques employés à bord. Un orage fournit le thème d'une autre leçon. Le père parti, l'enfant, revenant de Brest à Paris, est blessé dans un accident de chemin de fer et recueilli justement dans une grande usine de galvanoplastie. Cet heureux malheur lui permet de continuer les études commencées, et l'ingénieur de l'usine prenant part au congrès des électriciens, l'ouvrage se termine par une apothéose de l'exposition d'électricité. Ce simple aperçu fait voir les qualités et les défauts de l'œuvre. La vraie science s'y trouve mélangée à des naïvetés puériles qui sont loin d'ajouter à l'intérêt général. A côté de démonstrations d'une extrême clarté, faites avec un talent réel, et qu'on ne peut trop louer, on regrette l'introduction de personnages de convention bien usés, tels que le bon docteur et l'institutrice anglaise : l'abus est aisé, et un ouvrage sérieux et instructif risquerait fort de se transformer ainsi en une sorte de berquinade scientifique.

A. D.

---

**Jean et sa lettre** ; — **Le Saint Diot**, par Paul Féval. — **Excelsior**, par Mme J. Lavergne. — **Louis XVI dans la prison du Temple**, par Madame Royale. — **L'Aveugle d'Argenteuil**, anecdote normande, par A. Floquet. Paris, Librairie de la Société bibliographique, 1884, 4 broch. in-18 de 41, 42, 36 et 36 — Prix : 0 fr. 15 chaque. — (*Petite Bibliothèque variée.*)

La *Petite Bibliothèque variée*, cette collection de petites brochures, aussi intéressantes par le fond qu'élégantes par la forme, vient de s'augmenter de quatre opuscules nouveaux, que nous nous faisons un devoir de signaler et de recommander tout de suite à nos lecteurs. Le premier est l'œuvre de Paul Féval, c'est tout dire. Il contient un conte, *Jean et sa lettre*, qui est un

pur chef-d'œuvre en huit pages, et une touchante et gracieuse légende bretonne, le — *Saint Diot*, racontée dans un langage pittoresque par une petite marchande bretonne, qui est à elle seule une très originale création. — *Excelsior* est l'histoire du dernier rejeton de la famille des veilleurs de la cathédrale de Montbriand : André aime la douce et pieuse Louise, la fille de l'horloger à qui est commis le soin d'assurer le bon fonctionnement de l'horloge de la vieille église ; mais Louise a choisi un autre fiancé dans le secret de son cœur, et c'est au Sauveur Jésus qu'elle se donne. A son exemple, André voue aussi son âme à des affections plus hautes. Mais fidèle à sa chère cathédrale, il la protègea durant la tourmente révolutionnaire, eut la consolation de soustraire aux profanations les vases sacrés et les saintes espèces, et enfin, heureux d'avoir vu le retour de la paix et du triomphe pour l'Église, mourut dans sa vieille tour, après avoir pris en viatique le Dieu dont il était resté pendant plus de dix ans le fidèle gardien. Il partit pour le ciel : Louise l'y attendait. — Quoi de plus émouvant que la captivité de Louis XVI racontée par sa propre fille, Madame Royale, le témoin et la compagne de ses douleurs ! C'est donc une heureuse idée qui a fait introduire ce dramatique récit dans la *Petite Bibliothèque variée :* ajoutons que la version reproduite ici est bien plus correcte que celle des précédentes éditions : sa publication répond donc à un vrai besoin et rend à l'histoire un réel service. — *L'Aveugle d'Argenteuil*, le dernier des opuscules parus, est tiré des *Anecdotes normandes* et a pour auteur l'éminent écrivain à qui nous devons l'*Histoire du Parlement de Normandie :* à propos d'un crime mystérieux, resté longtemps impuni, et dont le coupable est découvert comme par miracle, grâce à la perspicacité d'un aveugle, l'auteur fait revivre les institutions judiciaires de la Normandie dans le cadre de cet admirable palais de l'Échiquier, l'un des plus purs joyaux de la grande cité normande. L'on est ému et l'on est instruit en même temps, et l'on vérifie une fois de plus cet adage de sens commun que rien n'intéresse et ne touche plus que la vérité.

P. Talon.

---

**Cours d'histoire de France et d'histoire générale**, par J. d'Arsac. Paris, V. Palmé, 1883, 2 vol. in-12 de 630 et 680 p. — Prix : 4 fr.

Ce cours d'histoire est conforme aux derniers programmes officiels ; le récit est précis, et tout est typographiquement préparé pour parler aux yeux. En tête de chaque chapitre il y a un sommaire, un titre est au commencement de chaque grand paragraphe ; dans le corps de la phrase les mots importants sont mis ou en italiques ou en caractères gras. L'histoire de France est la plus développée ; mais, suivant le programme, l'histoire des autres pays est résumée ; il n'y a pas seulement l'histoire politique, mais dans chaque siècle on donne des notices sur les écrivains, les peintres, les sculpteurs, les savants, etc., les dates de naissance et de mort sont mises à la suite du nom de quelques-uns, pas de tous, et c'est là une lacune ; des tableaux généalogiques font bien comprendre la filiation des rois. L'exposition est exacte, les appréciations sont justes et faites à un point de vue élevé : « Nous avons glorifié l'idée chrétienne, dit l'auteur, parce que nos études et nos méditations nous ont appris qu'en dehors des préceptes de l'Évangile il ne peut y avoir ni civilisation, ni liberté. »

Le second volume comprend l'histoire depuis 1789 jusqu'en 1881 ; il y a les mêmes dispositions typographiques, la même précision et exactitude dans le récit, la même droiture dans le jugement.

Voilà donc un bon ouvrage que l'on peut mettre entre toutes les mains

et qui sera très utile aux jeunes gens et jeunes filles qui étudient l'histoire. L'auteur a mis à profit vingt-cinq ans d'expérience dans l'éducation : il frappe les yeux pour graver dans l'esprit. H. DE L'E.

---

**La Convention nationale, son œuvre**, 1792-1795, par C. R. CHESLAY. Paris, Charavay, 1884, in-8 de 320 p. — Prix : 3 fr. 50. — (*Bibliothèque d'éducation moderne.*)

Légende, légende, légende, tel pourrait être le titre de cette prétendue histoire. M. Cheslay ne tient aucun compte des quatorze siècles qui ont précédé la Révolution française ni des travaux des savants qui ont étudié, à l'aide des documents les plus authentiques, cette terrible époque. Pour lui la France date de 1793. Avant la Convention il n'y avait ni art, ni instruction, ni gloire, ni patriotisme. Les héros de l'auteur ce sont les Jacobins et les Cordeliers, et son livre n'est autre chose qu'une réhabilitation, peu personnelle d'ailleurs — car la plupart du temps il se borne à citer Louis Blanc et Michelet, — de Danton, de Robespierre, de Couthon, de Saint-Just, etc. Il a oublié pourtant de compter à leur actif leur œuvre principale : *La Terreur*. M. R.

---

**Le Portefeuille d'un Nonagénaire**, par le baron BLANQUART DE BAILLEUL, intendant militaire en retraite, commandeur de la Légion d'honneur, médaillé de Sainte-Hélène. Tome Ier. Paris, Auguste Ghio, 1883, in-8 de 354 pages. — Prix : 4 francs.

L'auteur de ce livre est mort à quatre-vingt-quatorze ans, au lendemain de la publication du premier volume de son *Portefeuille*, en sorte que ces lettres, ces récits, ces poèmes, sont comme le testament d'un vieux et fidèle serviteur de la patrie. Le volume s'ouvre par quelques lettres à M. Thiers, où un témoin et un acteur des grandes guerres de l'Empire corrige quelques-unes des erreurs de détail commises dans ces récits par ce grand historien qui s'est tant de fois trompé. Ces rectifications portent sur divers incidents de la navrante et glorieuse retraite de Russie. Puis vient une étude patriotique : *France et Prusse*, écrite au milieu des émotions de la guerre de 1870 et où l'auteur s'efforce de se raffermir dans ses patriotiques espérances et flétrit les procédés et la politique de nos vainqueurs. Vient ensuite une notice biographique du père de l'auteur, ancien premier président de la cour de Douai. Puis l'auteur consacre un long poème aux souvenirs du règne de Napoléon Ier : ce poème, qui a l'exactitude d'une chronique, a, suivant la critique de M. Viennet, le défaut de n'être guère qu'une suite de bulletins rimés : aussi l'auteur, plus docile à la critique que ne le sont en général les poètes, a-t-il laissé ce grand travail inachevé pour verser dans des poèmes plus courts les inspirations de sa muse. Les petits poèmes qui terminent le livre, épîtres, satires, fables, élégies même, sont écrits avec beaucoup de goût, de finesse et d'esprit : le bon sens surtout y règne en maître, ce qui prouve surabondamment que le poète n'appartient pas à notre génération. Ce n'est pas de la haute poésie, mais c'est du bon sens et du bon français. Que de poètes ou prétendus tels n'en pourraient montrer autant dans tout leur bagage ! E. DE LA D.

---

**Instruction du peuple en Bretagne avant la Révolution de 89**, par l'abbé R. LE MÉE. Saint-Brieuc, impr. Prud'homme, s. d. (1881), in-18 de IV-92 p. —

La brochure de M. Le Mée apporte une toute petite contribution à l'histoire de l'enseignement primaire avant 1789. On y trouve, mises à la

portée de tous les esprits, un certain nombre de considérations générales dont l'ensemble constitue un fort préjugé contre la thèse, abandonnée du reste aujourd'hui, de l'ignorance universelle de nos pères. Ces considérations auraient gagné à être présentées sous une forme moins déclamatoire. — M. Le Mée nous donne ensuite une petite série de faits, les uns déjà relevés par MM. de Courson, Maître, etc., les autres découverts par lui dans les registres paroissiaux et divers dépôts d'archives. Ces faits sont trop peu nombreux et concernent des localités trop éloignées les unes des autres pour qu'il soit possible d'en tirer des conclusions rigoureuses. Les indications touchant le nombre des signatures relevées sur les registres baptistaires sont intéressantes, mais elles concluent beaucoup moins que les statistiques de signatures de conjoints apposées sur les actes de mariage. Enfin, les références bibliographiques sont incomplètes et mal établies trop souvent, les cotes des documents ne sont pas indiquées. Ces détails ont leur prix, et quand on veut produire une œuvre scientifique, il importe de ne pas les négliger. Ces réserves faites, il convient de louer le zèle de M. Le Mée, qui ne s'en tiendra pas là certainement, mais nous donnera bientôt quelque sérieuse monographie scolaire d'un canton ou d'un diocèse de Bretagne. E. A.

---

**Ma Jeunesse**, par J. Michelet. Paris. Calmann Lévy, 1884, in-12 de 414 p. — Prix : 3 fr.

Michelet n'est pas, au sens strict du mot, l'auteur de ce livre. Sa pensée, dispersée sans cesse à tous les horizons du monde et de l'histoire, ne lui laissa pas le temps d'écrire ses mémoires. Il s'est borné à fixer sur le papier, sous le coup d'impressions passagères, une partie de ses souvenirs. Sa veuve a réuni ses notes, de façon à en former un récit continu, et leur a habilement rendu l'accent, la vie, le style propre au talent de celui qu'elle voulait honorer. C'est la méthode employée par Michelet lui-même, lorsqu'il rédigeait ce qu'il a appelé les *Mémoires de Luther*. Il est surtout curieux de constater ici les origines de sa vocation historique, se dégageant à travers les épreuves de ses vingt premières années. Michelet eut une enfance malheureuse ; ses parents lui fournissaient à grand'peine le pain du corps ; ils ne pouvaient lui inspirer des croyances religieuses qu'ils n'avaient plus, et leurs croyances politiques se bornaient à la haine de Napoléon. Sa religion toute personnelle lui vint de l'*Imitation de Jésus-Christ* et de Jean-Jacques Rousseau, et le baptême qu'il demanda de son plein gré en 1816 ne le rendit chrétien que de nom. En politique, il ne fit également que traverser le royalisme, sous l'influence du duc de Richelieu, pour lequel il a toujours conservé une admiration reconnaissante (p. 184). Hostile au christianisme et à la monarchie, ses ouvrages l'ont prouvé depuis, il n'en avait pas moins un sentiment merveilleux du passé ; tel ou tel de ses récits sur le moyen âge est une résurrection. On suit ici la première éclosion de ce sentiment sous ses formes successives : la lecture sur les genoux de sa mère des *Reines de France* de Dreux du Radier (p. 34) ou des vieux chroniqueurs (p. 279), ses visites au Musée des monuments français (p. 45), plus tard son projet d'un livre sur les historiens latins (p. 314). Ce volume, composé de fragments remontant à 1820 et d'autres datant de 1859, paraît ouvrir une série où se déroulera, dans ses phases diverses, la vie intime d'un écrivain qui a excité parmi ses lecteurs tous les sentiments, hormis celui de l'indifférence. L. P.

# CHRONIQUE

Nécrologie. — Le baron Arnould-Paul-Edmond Thénard, fils du célèbre chimiste baron Thénard, est mort le 10 août dernier, dans son château de Talmay (Côte-d'Or); il était né en 1820. Riche propriétaire de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire, M. Thénard s'occupa d'agriculture et de chimie agricole, spécialités qui lui acquirent une grande autorité. Le 15 février 1864, il fut élu membre de l'Académie des sciences pour la section d'économie rurale. M. Thénard était chevalier de la Légion d'honneur. Les *Annales de chimie et de physique*, le *Journal d'Agriculture pratique* et les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences contiennent du baron Paul Thénard un grand nombre de *Mémoires* et *Notices*. Il n'a publié à part qu'une *Notice sur le vinage des vins en franchise des droits sur l'alcool*, etc. (1864, in-8). — R. A.

— M. Albert Dumont, conseiller d'État, directeur de l'Enseignement supérieur au Ministère de l'Instruction publique, né à Scey-sur-Saône le 21 juillet 1842, est mort le 12 août. Elève du lycée de Strasbourg, de l'École normale supérieure et de l'École d'Athènes, agrégé d'histoire et docteur ès lettres, M. Albert Dumont était préparé par de fortes études à suivre la carrière universitaire. Elle se dessina rapidement pour lui au lendemain de thèses très remarquées et de voyages qu'il accomplit avec succès dans la Grèce septentrionale et dans les Balkans. Il reçut à son retour la mission de réorganiser l'École française d'archéologie et de philologie à Rome; il dirigea plus tard celle d'Athènes. Il fut ensuite appelé au Rectorat de Grenoble et à celui de Montpellier; c'est de ce dernier poste qu'il passa à la direction de l'Enseignement supérieur. Les publications qui ont marqué sa place dans le monde savant sont notamment son *Recueil des inscriptions grecques de la Thrace*, un livre sur les *Manches d'amphores grecques portant les timbres de l'autorité* et deux volumes de textes et de commentaires sur l'*Éphébie athénienne*. Ce dernier ouvrage lui ouvrit les portes de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Voici la liste de ses ouvrages : *Journal de la campagne que le grand Visir Ali-Pacha a faite en 1715 pour la conquête de la Morée* (in-12, 1870); — *Essai sur la chronologie des archontes athéniens postérieurs à la CXXII^e olympiade et sur la succession des magistrats éphébiques* (grand in-8, 1870); — *De plumbeis apud græcos tesseris* (thèse, in-4, 1870); — *Inscriptions céramiques de la Grèce* (in-8 avec 14 planches, 1871); — *L'Administration et la Propagande prussiennes en Alsace* (in-12, 1871); — *Le Balkan et l'Adriatique. Les Bulgares et les Albanais. L'administration en Turquie. La Vie des campagnes. Le Panslavisme et l'Hellénisme* (in-8, 1873, 2^e édit., in-12); — *Fastes éponymiques d'Athènes* (grand in-8, 1873); — *Peintures céramiques de la Grèce propre. Recherches sur les noms d'artistes lus sur les vases de la Grèce* (in-4, 1873); — *La Population de l'Attique d'après les inscriptions récemment découvertes* (in-4, 1873); — *Sarcophage chrétien trouvé à Salone* (in-8 avec 2 planches, 1873); — *Vases peints de la Grèce propre* (grand in-8 avec fig., 1873); — *Essai sur l'Ephébie attique. Textes éphébiques classés par ordre de date* (in-8, tome II, 1875); — *Miroirs grecs ornés de figures au trait*; *miroir de Corinthos et de Leukas* (in-4, 1876).

— M. Victor Massé vient de mourir. L'aimable auteur de *Galathée* et de *Paul et Virginie* fut une de nos gloires les plus françaises, et une des personnalités musicales les plus tranchées. La longueur de la phrase mélodique, la franchise du rythme, la clarté et la distinction de l'harmonie, une teinte de douce mélancolie qui voilait ses chants les plus gais et les [illegible]

dans un sourire, pénétrer au plus profond des cœurs : telles sont les qualités qui distinguent ce compositeur charmant. Sa plume féconde a successivement donné : *La Chanteuse voilée* (1850); — *Galathée* (1852), œuvre charmante, pleine de sentiment, de couleur et de poésie; — *Les Noces de Jeannette* (1853), le plus populaire de ses ouvrages ; — *La Fiancée du diable* (1854); — *Miss Fauvette* (1855); — *Les Saisons* (1856): cette partition, une des meilleures du maître, n'a pas obtenu le succès qu'elle méritait; — *La Reine Topaze* (1856); — *Le Cousin de Marivaux* (1857); — *Les Chaises à porteur* (1858); — *La Fée Carabosse* (1859); — *La Mule de Pédro* (1863); — *Fior d'Aliza* (1866); — *Le Fils du brigadier* (1867); — *Paul et Virginie* (1876). Tous ces ouvrages sont loin d'avoir la même valeur; plusieurs ont été écrits trop vite, ce qui explique la froideur avec laquelle ils ont été reçus. Sans parler de la cantate, *le Renégat de Tanger* qui lui valut le prix de Rome en 1846, Victor Massé écrivit encore *la Favorita et la Schiava*, opéra italien qui constitua probablement un de ses envois à l'Académie des Beaux-Arts, puis une messe solennelle exécutée à Rome en 1846, et enfin une grande quantité de mélodies dont plusieurs sont de vrais chefs-d'œuvre d'élégance et de délicatesse. En mourant il laisse un dernier opéra, *Cléopâtre*, œuvre longtemps caressée, que nous pourrons applaudir cet hiver, mais qu'il ne lui aura pas été donné d'entendre. Né à Lorient en 1822, Victor Massé avait été nommé chef du chant à l'Opéra en 1860 et membre de l'Institut en 1872, en remplacement d'Auber. A ses obsèques, qui ont eu lieu à Notre-Dame-de-Lorette, sa paroisse, l'office religieux a été chanté tout en plain-chant, d'après sa volonté expresse. Nous ne saurions trop louer cette détermination qui a empêché d'appliquer aux paroles liturgiques la musique de ses mélodies profanes, comme cela se pratique trop souvent en pareil cas. — L. M.

- Mgr Étienne-Émile Ramadié, archevêque d'Albi, chevalier de la Légion d'honneur, est mort le 25 juillet 1884 ; il était né à Montpellier le 6 septembre 1812. Curé de Béziers jusqu'en 1864, il fut nommé évêque de Perpignan le 17 septembre de cette année, et archevêque d'Albi le 17 janvier 1876. Mgr Ramadié n'a laissé d'autres ouvrages que ses *Mandements* et *Lettres pastorales*.

— Mgr François-Victor Rivet, évêque de Dijon, officier de la Légion d'honneur, mort le 13 juillet 1884, était né le 1er juin 1796. Il avait été sacré évêque le 21 octobre 1838 et était le doyen d'âge et d'exercice de l'épiscopat en France. Le diocèse de Dijon l'avait à sa tête depuis 46 ans.

— Le R. P. Elesbau de Guilhermy, de la Compagnie de Jésus, est mort à Paris, le 6 août, à l'âge de 66 ans. Il était frère de l'archéologue, membre de l'Institut, décédé l'an dernier. Entré dans la Société de Jésus le 30 août 1836, il fut successivement préfet à Vaugirard, recteur à Poitiers et professeur à Saint-Acheul. Le P. de Guilhermy a composé un certain nombre d'ouvrages; on lui doit : *Histoire de N. D. de Tongres et des principaux miracles opérés par son intercession* (Tournai, 1842, in-12), en collaboration avec le P. Jules Paris; — *Emmanuelis Alvarez e S. J. Rudimenta latina* (Paris, Poussielgue-Rusand, 1852, in-12); — *J. Gatseri e Societe Jesu institutionum linguæ græcæ libri tres ad normam Em. Alvarez* (Paris, Ad. Leclère et Ce, 1855, 2 vol. in-12); — *Emmanuelis Alvarez, de institutione grammatica libri tres* (avec la collaboration des PP. Alet et Ruchet), (3 vol. in-8, chez Adrien Leclère, 1858); — *Le Livre des Élus, Jésus-Christ en croix*, du P. de Saint-Jure; nouvelle édit.; la préface est signée E. de G. (Bruxelles, Goemære, 1859, in-12); — *Vive Jésus! Méditations pour les solitudes annuelles* (Paris, Douniol, 1859, in-18);

— *Choix de lectures instructives et édifiantes offert aux personnes de piété* (Amiens, Caron et Lambert, 1862, in-24); — *La foi, l'espérance et la charité*, du P. de Saint-Jure, nouvelle édit., revue et annotée par le même (E. de Guilhermy). (Lyon, Périsse, 1863, in-12); — *Menologe de la Compagnie de Jésus, Assistance de Portugal*, comprenant les provinces et missions du Japon, de la Chine, du Brésil, des Indes occidentales, de l'Éthiopie et de la Guinée (Paris, Oudin, 1867-1868, 2 vol. in-4); — *Maximes et avis spirituels de l'admirable docteur mystique saint Jean de la Croix*, pour conduire les âmes dans les voies de Dieu jusqu'à l'union du parfait amour. Traduits pour la première fois en français sur l'édition originale de 1702, par un Père de la Compagnie de Jésus (Paris, Douniol, 1875, in-18, VIII-190 p.); — *Fasti breviores provinciæ Franciæ Societatis Jesu*. 1853-1858. (Paris, impr. Pillet et Dumoulin, 1878, in-18, 19 p.) — B. A.

— Le R. P. Catel, de la Société de Jésus, est mort à Nancy, le 4 août dernier, dans un âge avancé (84 ans). Il était entré dans la Société le 25 septembre 1821; il professa la rhétorique à Brugelette et devint ensuite maître des novices et préfet spirituel. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages: *De arte rhetorica* (Paris, Poussielgue-Rusand, 1840, in-12); — *Catéchisme des vœux à l'usage des personnes consacrées à Dieu, dans l'état religieux* (Paris, Douniol, 1859, in-18); — *Les Principes de la vie religieuse, ou l'Explication du catéchisme des vœux* (Paris, V. Palmé, 1870, in-12); — *Cours d'histoire moderne*, à l'usage des humanistes (autographié); — *Les Instructions du noviciat* (Poitiers, Oudin, 1860, in-8, 176 p.); — *La Piété éclairée par la foi ou Exposition de la doctrine chrétienne* (Paris, Téqui, 1875, in-12, 463 p.). — B. A.

— M. l'abbé François Canéto, né à Mariac (Gers) en 1805, est mort à Auch le 19 août. Ancien supérieur du petit séminaire d'Auch, il devint en 1856 vicaire général du diocèse. Il était officier de l'instruction publique. Voici la liste de ses ouvrages : *Monographie de Sainte Marie d'Auch*. Histoire et description de cette cathédrale (1850, in-18, avec 4 planches); — *Une Visite à Sainte-Marie d'Auch*, ou Étude descriptive de cette cathédrale (1852, in-32); — *Sainte-Marie d'Auch*. Atlas iconographique de cette cathédrale (1854-1857, in-f° de 160 pages et 40 planches); — *Tombeau romain de saint Léothade, évêque d'Auch* de 691 à 718. Notice historique et descriptive (1856, in-8, avec 4 planches); — *Mgr de Salinis dans sa dernière maladie*, simples notes (1861, in-8). On lui doit aussi de nombreux travaux publiés dans la *Revue de Gascogne et d'Aquitaine*. — B. A.

M. Jules Cauvet, professeur de droit romain à la Faculté de Caen, ancien président de la Société des antiquaires de Normandie et de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen, est mort dans cette ville le 24 août dernier, à l'âge de 73 ans. Voici l'indication des principaux ouvrages de M. Cauvet : *La procession de la Fête-Dieu à Cologne*. Souvenir d'un voyage sur les bords du Rhin. Avril 1884 (Extrait de la *Revue du Calvados*); — *Les ruines en Italie*. Janvier 1845 (Extrait de la *Revue du Calvados*); — *De l'organisation de la famille* d'après la coutume de Normandie. Caen, Hardel, 1851 (Extrait de la *Revue de Législation*); — *Rapport sur une notice relative aux manuscrits juridiques de la bibliothèque d'Avranches*. Caen, [illegible] (Extrait des *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie*); — *Le collège des droits à l'ancienne université de Caen*. Caen, 1856 (*Idem*); — *Le droit de colombier sous la coutume de Normandie*. Caen, 1859 (*Idem*); — *Les trêves établies entre particuliers selon les principes du droit anglo-normand*. Caen, 1869 (*Idem*); — *Le droit pontifical chez les anciens Romains dans ses rapports avec le droit civil*. Caen 1864. (*Mémoires de l'Académie de*

*Caen*) ; — *L'ancienne université de Caen*. Notice historique. Caen, 1873 (*Mémoires de l'Académie de Caen*) ; — *Les origines du droit civil de l'ancienne Normandie*. Discours prononcé à la séance solennelle de rentrée des Facultés de l'Académie de Caen du 19 novembre 1873. (Caen, 1873) ; — *Un registre de la paroisse de Saint-Etienne-le-Vieux*. Caen, 1875, (Extrait du *Bulletin de la Société des antiquaires*) ; — *Un chroniqueur caennais au dix-septième siècle* (Il s'agit dans cette notice de Beaullart, dont le manuscrit est conservé à la Bibliothèque nationale). Caen, 1875 (Extrait du même *Bulletin*) ; — *Un recteur de la fin du dix-huitième siècle*. Episode de l'histoire de l'ancienne université de Caen. Caen, 1876 (*Mémoires de l'Académie*) ; — *Le droit civil de la Normandie au treizième siècle*. Caen, 1877 (Extrait du *Bulletin*) ; — *L'empereur Justinien et son œuvre législative*. Caen, 1880 (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Caen*). — Ce dernier ouvrage, avec le *Droit pontifical* et l'*Histoire du collège des droits à l'université de Caen*, sont les travaux les plus importants de M. Cauvet.

— M. Auguste Graeff, ancien ministre, ancien ingénieur en chef des ponts et chaussées, est mort le 6 août dernier, dans son château de la Dame, à Boisset-lès-Montrond (Haute-Loire). Né à Schelestadt (Bas-Rhin) en 1812, il fut admis à l'École polytechnique en 1832, et entra en 1834 à l'École des ponts et chaussées. Il devint successivement ingénieur de la Haute-Loire, puis inspecteur général de deuxième classe. Le 23 novembre 1877, le maréchal de Mac-Mahon, qui l'avait connu à Nancy, l'appela au ministère des travaux publics. M. Graëff était officier de la Légion d'honneur et commandeur de l'ordre de Pie IX. On a de lui : *Construction des canaux et des chemins de fer. Histoire critique des travaux exécutés dans les Vosges au chemin de fer de Paris à Strasbourg et au canal de la Marne au Rhin. Analyse détaillée et classement méthodique des dépenses faites pour ces travaux* (1861, in-8 avec atlas de 6 pl.) ; — *Appareil et construction des ponts biais* (1867, in-4 avec atlas de 5 pl.), publiés en 1853 dans les *Annales des ponts et chaussées* ; — *Traité d'hydraulique* (1883, 3 volumes in-4). — B. A.

— Nous apprenons que don Manuel Milà y Fontanals est mort le 9 juillet à Villafranca del Panadés. C'est une grande perte pour les lettres et l'érudition. A une époque où l'on ne s'occupait pas encore de littérature populaire, M. Milà publia un volume fort remarquable : *Observaciones sobre la poesia popular*, (Barcelone, 1853). En 1861, il donna un excellent ouvrage : *Los Trobadores en España*. En 1875 parut le travail si bien fait, si intéressant sur la *Poesia heroico-popular*. L'année dernière M. Milà faisait imprimer le tome Ier d'un romancero catalan dont le *Polybiblion* a rendu un compte détaillé. Il s'occupait de recherches sur l'ancien théâtre catalan et s'était associé un jeune littérateur, mort bien prématurément, M. Balaguer y Merino. M. Milà a souvent écrit dans le *Diario de Barcelone* et la *Revue des langues romanes* ; la *Romania* publiait il y a peu de temps un article de lui, et plusieurs fois il a honoré le *Polybiblion* de sa collaboration. Il était aussi obligeant qu'érudit. Nous espérons pouvoir donner sur lui et ses œuvres plus de détails, mais nous ne voulons pas tarder à exprimer les vifs regrets, la douloureuse émotion que nous cause la disparition de cet homme éminent. — Th. P.

— Le célèbre poète norvégien, Andreas Munch est mort le 27 juin 1883 à Vedbæk, sur le Sund, à seize kilomètres au nord de Copenhague. Il était né le 19 octobre 1811 à Christiania où son père, le poète Johan-Storm Munch, plus tard évêque de Christianssand, était alors aumônier militaire. Après avoir fait ses études à Christianssand, il entra à l'Université de Nor-

vège en 1830, fit son droit et, comme sa mère était restée veuve avec sept enfants sans patrimoine, il donna d'abord des leçons dans des écoles publiques, puis entra comme copiste au ministère des finances où il resta jusqu'en 1845. Rédacteur du *Constitutionnel* depuis 1841, il en devint propriétaire en 1845, mais il s'en défit en 1846. Il habita la France, l'Italie et l'Allemagne en 1847-48, fut attaché en 1850 à la bibliothèque de l'Université de Christiania. Ses succès poétiques lui valurent les décorations de chevalier des ordres de Saint-Olaf (1855) et de l'Étoile polaire (1859), et les titres d'agrégé honoraire (1860) et de professeur extraordinaire à l'Université de Christiania (1866), ce dernier accompagné d'une pension votée par le Storthing pour mettre le poète à même de se livrer exclusivement à ses goûts littéraires. En 1858-59, il visita de nouveau l'Italie, avec une subvention de l'État et, en 1862, il se rendit en Angleterre. Si la population de moins de quatre millions d'âmes, dans laquelle il trouvait ses lecteurs (il en avait autant en Danemark qu'en Norvège), était trop peu considérable pour lui faire un sort, la munificence des pouvoirs publics y suppléa libéralement, et l'on peut dire que par son activité il le méritait bien, alors même que l'on se placerait au point de vue des réalistes qui ne peuvent apprécier ce classique, cet idéaliste. La pureté de son style que n'obscurcit jamais l'abus des norvégianismes, la profondeur et l'élévation des sentiments, le brillant de la diction, font de lui l'un des meilleurs écrivains de la littérature dano-norvégienne. C'est dans la poésie lyrique et élégiaque et dans l'épopée romantique qu'il s'est le plus distingué, quoiqu'il ait eu aussi du succès comme dramaturge. Sans parler de nombreuses poésies de circonstances et de souvenirs de voyage éparpillés dans les journaux, ni de ses articles dans la revue *Du Foyer* (For Hjemmet) qu'il édita de 1861 à 1865, il a publié : *Éphémères* (Ephemerer. Christiania, 1836); — *La Cantatrice* (Sangerinden. Chr. 1837); — *La Jeunesse du roi Sverre* (Kong Sverres Ungdom, 1837), drame en trois actes qui fut préféré aux Campbel de Wergeland pour l'inauguration du nouveau théâtre norvégien; — *Donna Clara* (Christ., 1846); — *Le Solitaire, histoire d'une âme* (Den Eensome, 1846) ; — *Poésies anciennes et nouvelles* (Digte, gamle og nye, 1848); — *Esquisses du Nord et du Sud* (Billeder fra Nord og Syd, 1849, 2e édit., 1856); — *Nouvelles poésies* (Nye Digte, 1850; 2e édit., 1862); — Le texte en vers de la *Vie des paysans norvégiens*, dessins de Tœnsberg (Dusseldorf, 1851, in-fol., nouveau tirage, *ibid.*, 1852; Christiania, 1861); — *Légende des trois saints rois*, d'après O. Schwab (1851); — *Chagrin et consolation* (Sorg og Trøst, 1852; 5e édit., 1860, traduit en allemand, Berlin 1860), l'un de ses plus beaux recueils, composé à l'occasion de la perte de sa première femme et de l'un de ses fils; — *Salomon de Caus* (1855), représenté aussi bien à Copenhague qu'à Christiania, traduit en anglais par J. Chapman (Londres, 1855), en allemand par J. W. Lœbell (Braunschweig, 1857), et qui mériterait de l'être en français, ne fut-ce qu'à cause du sujet; — *Poèmes et récits anciens et nouveaux* (Digte og Fortællinger ældre og nyere, 1855); — *Une soirée à Giske* (En Aften paa Giske, 1855), drame historique en un acte; — *Lord William Russell* (Christ., 1857, 2e édit,, 1861, trad. en allemand par J. Burt. Copenhague, 1858; 2e édit., 1860); — *Le Palais-Royal de Bergen* (Kongehallen i Bergen, 1860), pièce de circonstance; — *La Fille de Norvége* (Pigen fra Norge, 1861), roman historique ; — *Poésies récentes* (Nyeste Digte, 1861); — *Voyage de la fiancée royale* (Kongedatterens Brudefart, 1861, trad. en allemand, par F. v. K. Berlin, 1861, et par L. v. Arentschildt. Hannover, 1862, poème en douze romances; — *Le duc Skule* (Hertug Skule. Copenhague,

1864), tragédie en cinq actes; — *L'Image du Christ* (Jesu Billede. Christiania, 1865), légendes en vers; — *Souvenirs de voyage* (Reiseminder, 1865); — *Enoch Arden*, traduit de l'anglais de Tennyson (1866); enfin deux pièces de théâtre: *Le Lac alpestre* (Fjeldsœen) et *Mère et fils* (Moder og Sœn, 1871). — E. Beauvois.

Missions scientifiques. — MM. Jules Oppert, membre de l'Institut, Eugène Pouillet et Lionel Laroze, avocats à la cour de Paris, sont chargés de représenter le ministère de l'instruction publique et des beaux-arts au congrès de l'Association littéraire et universelle qui se tiendra cette année à Madrid.

M. Brau de Saint-Pol-Lias est chargé d'une mission à Malacca et à Sumatra, à l'effet d'y recueillir des collections destinées à l'Etat.

M. Molinier, maître de conférence à la Faculté des lettres de Besançon, est chargé d'une mission à Rome pour recueillir, à la bibliothèque du Vatican, des documents relatifs à l'Inquisition.

M. le docteur Guardia, professeur de philosophie au collège Chaptal, est chargé d'une mission aux îles Baléares, pour y entreprendre des recherches philologiques, en vue d'une étude des dialectes de la langue catalane.

M. Etienne Gauthier, attaché au Muséum d'histoire naturelle de Lyon, est chargé d'une mission dans la Turquie d'Asie et en Perse, à l'effet d'y entreprendre des recherches d'histoire naturelle et d'anthropologie.

M. Henry Lenoir, professeur à la Faculté de médecine de Lille, est chargé d'une mission scientifique en Norvège et spécialement aux environs de Bergen, à l'effet d'y étudier la lèpre.

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans la séance du 1er août, M. J. Reinach a démontré, d'après des inscriptions découvertes à Epidaure, qu'il existait dans les temples d'Esculape un certain nombre de chiens sacrés qui avaient comme le serpent un rôle dans le culte d'Esculape. Cette opinion avait déjà été soutenue par M. Joseph Halévy. — Dans la séance du 8 août, M. Maspero a exposé le résultat de ses recherches dans la vallée du Nil, et M. Heuzey a présenté le livre de MM. Henri Cros et Ch. Henry sur l'encaustique et les autres procédés de peinture chez les anciens. Ce livre contient une importante découverte : c'est la restitution du célèbre procédé grec de la peinture à la cire et au feu (encaustique). — Dans la séance du 22 août, M. J. Halévy a donné lecture de quelques observations sur une inscription araméenne, de peu d'importance par elle-même, mais qui prouve qu'à l'époque perse il existait dans l'intérieur de l'Arabie une civilisation assez avancée; M. G. Schlumberger a présenté une étude sur un sceau de plomb byzantin qui donne des indications de géographie historiques assez importantes.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 9 août, M. Nourrisson a donné lecture de la première partie d'un mémoire de M. Charles Lucas *sur la Suppression de la publicité des exécutions capitales et sur la Nécessité d'une pénalité nouvelle pour les cas de commutation de la peine de mort.* — Dans les séances des 9, 16 et 23 août, M. Chéruel a donné lecture d'un savant mémoire sur *la Ligue ou Alliance du Rhin.* La politique extérieure de Louis XIV, pendant son gouvernement personnel, a eu pour principal but le développement des deux traités de Westphalie et des Pyrénées, où Mazarin avait inséré des clauses qui devaient être fécondes pour l'avenir, notamment celle qui autorisait tous les Etats de l'Empire à contracter des alliances particulières, soit entre eux, soit avec les pays étrangers. C'est en s'appuyant sur l'article 8 de la paix de Westphalie que Mazarin fit conclure en 1658 la « Ligue ou Alliance du Rhin » qui, pendant plusieurs années, assura à Louis XIV une influence

prépondérante en Allemagne. M. Chéruel a trouvé aux archives du ministère des affaires étrangères des documents abondants sur cette Ligue, qui fut plusieurs fois renouvelée. — Dans la séance du 16, M. J. Rambosson a été admis à communiquer un mémoire sur *le Problème des alliances consanguines*. Ce travail lui a été inspiré par les intéressantes observations échangées, au mois de mars dernier, entre quelques membres de l'Académie à propos d'une lecture de M. Baudrillart sur les populations agricoles de la Bretagne. — Dans les séances du 23 et du 30, M. Paul Passy a été admis à faire une communication sur l'histoire morale et civique aux Etats-Unis. — Dans la séance du 23, M. Guillaume Depping a lu un mémoire sur la vie de Laffemas — Dans la séance du 30, M. Barthélemy-Saint-Hilaire a continué la lecture de son mémoire sur le traité d'Aristote intitulé : *les Parties des animaux*.

Convention entre la France et l'Italie, pour la garantie de la propriété artistique et littéraire. — Les relations entre la France et l'Italie, au point de vue de la garantie réciproque de la propriété littéraire et artistique, sont actuellement régies par la convention du 29 juin 1882. Cet acte diplomatique ne paraissant plus en harmonie avec les progrès réalisés par nos derniers arrangements littéraires, des négociations ont été ouvertes entre la France et l'Italie et ont abouti à une nouvelle convention signée le 7 juillet dernier et soumise le 19 du même mois à la sanction de la Chambre des députés. Cette convention est calquée sur la convention franco-espagnole du 16 juin 1880 et sur la convention du 10 avril 1883 entre la France et l'Allemagne. Notons spécialement l'article 8 relatif aux traductions. Bien que cet article n'ait pu faire prévaloir le système libéral du traité franco-espagnol du 16 juin 1880, qui assimile purement et simplement la traduction à la reproduction ordinaire, il n'en constitue pas moins, par la reproduction du système adopté dans la convention franco-allemande du 19 avril 1884, un réel progrès sur l'état de chose actuel. On peut résumer ainsi le régime qu'il établit : « Les auteurs de chacun des deux pays jouiront, dans l'autre pays, du droit exclusif de faire ou de permettre la traduction de leurs ouvrages pendant dix années après la publication de la traduction de leur ouvrage autorisée par eux. » Cette traduction autorisée devra paraître en totalité dans un délai de trois ans, à compter de la publication de l'œuvre originale. Pour les ouvrages publiés par livraisons, les termes de trois et de dix années ne courront qu'à dater de la publication de la dernière livraison. Pour les œuvres composées de plusieurs volumes publiés par intervalles, ainsi que pour les bulletins ou cahiers, chaque volume, bulletin ou cahier sera, au point de vue des délais, considéré comme un ouvrage séparé. Enfin, les auteurs d'œuvres dramatiques ou dramatico-musicales seront, pendant la durée de leur droit exclusif de traduction, réciproquement protégés contre la représentation publique non autorisée de la traduction de leurs ouvrages.

Les avantages résultant de la nouvelle stipulation sont les suivants : d'un part, suppression de l'obligation, pour l'auteur, de faire connaître expressément son intention de se réserver le droit exclusif de traduction sur son œuvre ; d'autre part, extension de six mois à trois ans pour les auteurs d'œuvres dramatiques, et d'un an à trois ans pour les autres auteurs, le délai fixé pour la publication totale de la traduction.

Cette convention est valable pour dix ans, à partir de sa mise à exécution, et sa dénonciation par l'une ou l'autre des parties contractantes lui laissera continuer ses effets pendant un an. Elle ne deviendra définitive, d'ailleurs, qu'après qu'elle aura été ratifiée, et exécutoire seulement trois mois après l'échange des ratifications. Ceux de nos lecteurs qui voudraient en con-

naître le texte tout entier le trouveront reproduit dans le n° 3009 des impressions de la Chambre des députés.

Bibliothèque professionnelle d'art et d'industrie de Paris. — La commission de surveillance de la Bibliothèque professionnelle d'art et d'industrie, créée au moyen du legs de 200,000 francs fait à la ville de Paris par M. Forney, vient de terminer la partie la plus importante de sa tâche. Elle a décidé l'acquisition d'environ cinq cents ouvrages dont le prix total représente une somme de 25,000 francs. Elle a de plus réglé les questions relatives au fonctionnement de la Bibliothèque qui, par une heureuse innovation, comprendra, outre les ouvrages destinés soit à la lecture sur place, soit au prêt à domicile, un fonds important de dessins et d'estampes mis à la disposition du public pour être prêtés. Les derniers travaux d'aménagement de la salle, peu considérables d'ailleurs, vont être entrepris immédiatement, et l'administration prend toutes les mesures nécessaires pour arriver à inaugurer la Bibliothèque dans les premiers jours de novembre.

Bibliothèques municipales de Paris. — Le *Journal officiel* du 11 août publie la statistique des bibliothèques municipales de la ville de Paris pour 1883. Nous y relevons les chiffres suivants :

Nombre de bibliothèques tant scolaires que d'arrondissement entretenues par la ville, 26. — Volumes dont elles se composent, 100,247; — Volumes lus sur place, 109,670 ; — Volumes lus à domicile, 440,670; — Mois le plus fort en lectures (décembre), 54,914 ; — Mois le plus faible (juillet), 42,050.

Les genres de livres donnés en lecture se répartissent ainsi : *Sciences, arts, enseignement*, 55,997 ; — *Histoire, biographies*, 46,893 ; — *Géographie, voyages*, 49,870; — *Littérature, poésie, théâtre*, 72,074 ; — *Romans*, 305,740 ; — *Langues étrangères*, 2,691 ; — *Musique*, 17,775. La proportion des livres utiles et instructifs est donc d'environ 235,000 seulement sur 540,340.

Les écrivains de l'ordre de Prémontré. — Tel est le titre d'une intéressante brochure du R. P. Louis de Gonzague, prieur du prieuré de Storrington en Angleterre, fondé par les expulsés de Frigolet (Paris, Palmé, in-8 de 45 p. et un supplément). Dans l'introduction, il nous dit que c'est « l'histoire littéraire » de son ordre qu'il veut écrire, sur le modèle laissé par D. Rivet. Le P. Dupré, Charles Hugo, Strahow, Malyo, ont été ses devanciers. A l'aide de collaborateurs, parmi lesquels nous reconnaissons un de nos plus savants amis, M. le comte Riant, il a recherché et réuni pendant plus de vingt ans des documents épars dans tous les coins de l'Europe. Et cependant que de lacunes, comme le dit si bien l'auteur! Tous les fonds d'archives et de bibliothèques de plus de trois mille établissements qui existaient au moyen âge, n'ont pas été sauvegardés. C'est du douzième au quinzième siècle qu'apparaît l'ordre dans tout son éclat ; c'est alors que se sont formées les belles archives « dont plusieurs dépôts sont intacts, » et forment « l'inépuisable objet de l'admiration de l'École des chartes. » Après avoir donné la bio-bibliographie des mille cinq cents écrivains prémontrés, l'auteur y joindra une iconographie aussi complète que possible. Il publie dès à présent, à la suite de cette introduction, la nomenclature des Prémontrés qui, de 1280 à 1884, ont brillé dans la carrière littéraire. Deux appendices la complètent déjà, et l'auteur espère recevoir encore, avant l'achèvement de son ouvrage, le plus grand nombre possible de communications qui lui permettront de l'étendre et de la développer définitivement. — C. A. B.

Bibliographies cantonales. — La *Bibliothèque ornaise* que M. le comte de

Contades a entreprise (*Polybiblion*, t. XXXVII p. 554) avec le concours de collaborateurs dévoués et infatigables, vient de s'enrichir d'un nouveau petit volume in-12 de XXIX-49 p. sur le canton d'Écouché. La préface a été écrite par M. G. Le Vavasseur, avec le brio que connaissent beaucoup de nos lecteurs. On ne pouvait mieux tracer l'histoire bibliographique d'un canton, que son historien a lui-même appelé « une localité obscure (p. v). » Le plus ancien document qu'on rencontre date de 1068, c'est la charte de fondation de l'Abbaye-aux-Dames à Caen par Guillaume le conquérant. Rien n'a été négligé. Parmi les auteurs qui sont cités dans l'ordre alphabétique; nous remarquons Belzais de Courmesnil, Chrétien, l'abbé Dufriche des Genettes, Simon du Fresne, Hervieu, Leguerney, l'abbé Pernelle, les abbés de Saint-Martin, enfin Le Verrier de la Conterie. Il y a là de curieux détails sur la période révolutionnaire, sans compter les célèbres traités de chasse du dernier auteur que nous venons de citer. Les deux articles : *Histoire généalogique de la maison d'Argouges* et *Iconographie du canton d'Écouché* méritent une mention spéciale. On néglige trop, habituellement, les monuments que nous a conservés la gravure, et beaucoup de manuscrits, comme l'*Histoire généalogique de la maison d'Argouges*, restent souvent cachés dans des collections particulières peu accessibles au public, pour que nous ne sachions pas gré à M. Le Vavasseur et à M. de Contades de nous avoir fourni ces deux documents intéressants. Leur petit livre sera indispensable, comme ses aînés, à tous ceux au moins qui s'occupent de l'histoire normande.

Le Chateau de Bonaguil. — Nous avons jadis — il y a de cela seize ans — beaucoup loué l'étude archéologique et historique de M. Philippe Lauzun, qui débutait dans la carrière de l'érudition. Nous éprouvons un grand plaisir à louer plus encore cette étude fort améliorée (*Le château de Bonaguil en Agenais. Description et histoire*, par Philippe Lauzun, membre de la Société française d'archéologie, officier d'Académie. Deuxième édition, entièrement refondue et augmentée. Paris, Champion ; Agen, Michel et Medan, 1884, grand in-8 de IX-183 p. Tiré à mille exemplaires dont cent sur papier de Hollande). La description du château de. Bonaguil, « ce remarquable spécimen de l'architecture militaire française au quinzième siècle, connu de tous les archéologues comme de tous les artistes, » ne laisse rien à désirer. La partie historique est beaucoup plus étendue que dans la première édition; mais l'auteur se plaint de n'avoir pas vu ses patientes recherches couronnées d'un plein succès. Il n'est pas, dit-il, « un seul dépôt d'archives que nous n'ayons consulté, en vue de découvrir un document nouveau. Ni les importantes collections de Paris, ni celles non moins précieuses du sud-ouest et du midi, n'ont pu nous donner à cet égard l'entière lumière que nous en attendions. » Les plus intéressants des documents recueillis par M. Philippe Lauzun sont réunis, sous le titre de *pièces justificatives*, à la fin de son beau volume (p. 125-183). Nous signalerons, parmi tous ces documents, le *Testament de Brengon de Roquefeuil*, *Construction du château de Bonaguil*, du 9 janvier 1530 (Archives de la baronnie de Castelnau) et l'*Hommage rendu au roi Louis XIV par haute et puissante dame Marie Gilberte de Roquefeuil, pour la terre et seigneurie de Bonaguil*, du 20 juillet 1671 (Archives départementales de la Gironde). La monographie, dont l'élégante impression fait honneur à la typographie agenaise, est enrichie d'un plan bien autrement exact que celui qui figure dans le *Dictionnaire d'architecture* de Viollet-le-Duc (tome III, p. 165), et de deux héliogravures dues, comme le plan, au procédé spécial de M. P. Dujardin, héliogravures que M. Lauzun décrit ainsi (p. IX) : « La première, en tête de l'ouvrage, reproduit le château fièrement campé sur son roc, tel qu'il se présente à

trois cents mètres environ, alors qu'on arrive par la vallée du sud-ouest. L'autre, plus pittoresque encore, est prise du sud-est: elle laisse voir avec beaucoup de netteté les travaux de déblaiement et de réparation accomplis de ce côté. » La seconde édition du travail de M. Lauzun sera bientôt aussi introuvable que la première, et le savant archéologue peut déjà songer à une nouvelle édition qui rendra plus que jamais son nom inséparable de celui du château de Bonaguil. — T. DE L.

DOCUMENTS SUR LA VILLE DE ROYAN ET LA TOUR DE CORDOUAN. — M. Gustave Labat vient de publier une magnifique plaquette que rechercheront également les amateurs d'éditions de luxe et les travailleurs : *Documents sur la ville de Royan et la tour de Cordouan*, 1622-1789, recueillis par Gustave Labat, vice-président de la Société des archives historiques de la Gironde. (Bordeaux, imprimerie Gounouilhou, 1884, in-4 de 40 p. Tiré à cent exemplaires sur papier de Hollande avec lithographie représentant la tour de Cordouan d'après un dessin de l'auteur et un plan de la conche de Royan dressé en 1726). Les documents publiés par M. G. Labat sont les suivants : *La prise de la ville de Royan par Sa Majesté sur les rebelles avec le récit de ce qui s'est passé de plus remarquable au siège d'icelle* (A Poitiers, par Abraham Mounin, imprimeur, demeurant devant la Baleine au Marché-Vieil, 1622) ; *Mémoire sur le port de Royan*, par M. de Bitry, ingénieur en chef de Bordeaux et directeur des ouvrages de la tour de Cordouan, 1726 (Archives de l'ancienne académie déposées à la Bibliothèque de la ville de Bordeaux) ; *Lettres de J. Teulère*, ingénieur de la tour de Cordouan, 1789 (manuscrits de la Bibliothèque de la ville de Bordeaux). Toutes ces pièces sont fort intéressantes. Mais, puisque M. Labat recherche depuis près de trente ans, comme il nous en avertit (p. 5), « les choses relatives à la charmante petite ville de Royan et à ses environs », nous nous étonnons de ne le voir reproduire qu'une seule des plaquettes publiées sur Royan en 1622. Nous en connaissons une demi-douzaine d'autres que, guidés par le *Catalogue de l'histoire de France* (tome I, 1855, p. 533), nous avons eu le plaisir de consulter à la Bibliothèque nationale, laquelle, du reste, ne possède pas la relation de Poitiers réimprimée par M. Labat. Voici l'indication de ces plaquettes, que M. Labat pourrait réunir dans un supplément à son splendide recueil d'aujourd'hui : N° 1953. *Le siège et bloquement de la ville et château de Royan par Monseigneur le duc d'Epernon, avec la prise de leurs faubourgs et l'ordre des batteries qui y sont ; ensemble ce qui se passe de nouveau au camp* (26 avril). Paris, J. Guerreau, 1622, in-8. N° 1961. *La réduction de la ville et château de Royan à l'obéissance du roi, avec celle du château de Taillebourg*. Extrait des lettres de Xainctes, du dernier avril. Paris, P. Ramier, 1622, in-8. N° 1694. *Relation véritable de la prise de deux bastions de la ville de Royan, assiégée par le Roi* (9 mai). Paris, par F. Morel, 1622, in-8. N° 1695. *La réduction de la ville et château de Royan à l'obéissance du roi ; ensemble le traité fait avec les rebelles qui étaient dedans, le mercredi onzième mai* 1622. Paris, N. Alexandre, 1622, in-8. N° 1966. *La prise de la ville et château de Royan*. Bourdeaus, par S. Millanges, 1622, in-8. N° 1967. *Les articles de la capitulation de Royan, accordés par la bénignité du roi aux rebelles d'icelle*. Paris, P. Mansan, 1622, in-8. N° 1968. *Lettre du roi, envoyée à Mgr le comte de S. Pol, sur la réduction de la ville de Royan en l'obéissance de S. M.* (11 mai). Tours, J. Oudot, 1622. in-8. Orléans, S. Hotot, in-8. N° 1969. *De urbis Roianæ obsidione*, per N. Prou Descarneaux (Paris, 1623, in-24). — T. DE L.

ANTONIUS ARENA. — Nous trouvons, dans la dernière livraison de la *Revue Sextienne historique, littéraire, scientifique et archéologique*, publiée à Aix,

(15 juillet 1884), une *Notice bibliographique sur Antonius Arena*, par M. Robert Reboul. Nous empruntons à cette curieuse notice la rectification que voici : « On a cru longtemps, et l'on croit encore que ce nom est le pseudonyme d'Antoine de La Sable. C'est une erreur accréditée par Moréri (*Dictionnaire historique*), Guillaume de Bure (*Catalogue Mel de Saint-Céran*, Paris, 1791, in-8), J. C. Brunet (*Manuel du libraire*), Tabaraud (*Bibliographie universelle*, art. *Arena*), Ludovic Lalanne (*Curiosités littéraires*, 1857, p. 72), Quérard (*Supercheries littéraires*, 2e édit.) et par d'autres. Antonius Arena n'est pas un nom d'emprunt, mais le vrai nom latinisé d'Antoine Arène, né à Solliès-Pont (Var), au hameau de l'*Oustourarié* (l'hôtellerie) sur la route de Toulon, vers la fin du quinzième siècle ou au commencement du seizième. Je n'ai pu découvrir la date précise, les archives de cette commune ayant été brûlées en 1536 par les troupes de Charles-Quint. Il mourut à Saint-Rémy en 1544. » M. Reboul, après avoir ajouté que les ouvrages de cet auteur singulier, extravagant, sont fort rares, et que la description complète et détaillée n'en a jamais été donnée, étudie chacun de ces ouvrages. Nous appelons sur cet excellent travail bibliographique l'attention de tous les amis des vieux livres. — T. DE L.

DAMPIERRE-SUR-BOUTONNE. — M. l'abbé J. L. M. Noguès a publié, l'an dernier, une brochure intitulée : *Dampierre-sur-Boutonne. Monographie historique et archéologique* (Saintes, in-8 de 70 p.). Cette étude très imparfaite a été rectifiée et complétée par M. Louis Audiat dans un excellent travail extrait du *Bulletin de la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* de janvier 1884 (*Une commune de la Charente-Inférieure. Dampierre-sur-Boutonne, église et château*, avec une eau-forte de M. Charles Dangbeaud. Paris, Alph. Picard, grand in-8 de 31 p.). On y remarquera surtout la liste des seigneurs de Dampierre (p. 18-27), liste qui manquait à la monographie de M. l'abbé Noguès et où sont réparés les péchés d'omission de la plupart des généalogistes, notamment du plus illustre de tous, le P. Anselme. Nous présenterons deux observations au sujet de la maréchale de Retz. M. Audiat prétend (p. 20) qu'elle mourut en 1604, et il regarde la date indiquée par Pierre de l'Estoile comme erronée. Pourtant l'Estoile était un chroniqueur bien informé, surtout en ce qui regarde les choses parisiennes, et il nous semble qu'on doit bien le croire quand il affirme (édition Jouaust, tome VIII, p. 63) que « le mardy 25e (février 1603) mourust, à Paris, d'une pleurésie, Madame la Mareschale de Rets, aagée de cinquante-huit ans, dame douée de beaucoup de graces et d'un bel esprit... » Comment des détails donnés avec autant de précision pourraient-ils accompagner un anachronisme ? M. Audiat reproche à M. l'abbé Noguès d'avoir avancé que « d'après l'Estoile, la maréchale serait morte dans la religion de Calvin, et il ajoute que « le texte de l'Estoile ne dit pas ce qu'on lui prête ». Ce texte dit absolument tout le contraire ; « Cette dame fist une belle fin, et mourust bonne chrétienne. On la disoit ennemie de cœur de la religion, pour les actes de dévotion qu'elle faisoit ordinairement, où elle paraissoit plus catholique superstitieuse qu'autrement ». On voit que, loin d'être calviniste, Mme de Retz aurait été plutôt trop catholique. La brochure du savant président de la Société des Archives historiques de la Saintonge ne contient pas seulement d'abondants renseignements sur l'histoire de l'église et du château de Dampierre ; on y trouve encore d'excellents conseils donnés aux auteurs de monographies communales. M. Audiat leur rappelle, avec l'autorité d'un grand travailleur, qu'ils doivent surtout fouiller les registres de l'état civil, les archives des mairies et des familles, les minutes des notaires, et qu'en fait de livres on doit avoir « grand soin des

vérifier les assertions des auteurs, même quand ils sont indigènes, de consulter les écrivains originaux de préférence, et de ne s'en point fier aux travaux de deuxième ou troisième main. » — T. DE L.

BULLETIN DES ÉCOLES D'ORIENT. — Le 148e bulletin de cette œuvre éminemment chrétienne et française contient d'abord un rapport du père Géraigiry sur l'enseignement dans le district de Zahlé et de la Bekaa (Syrie), où les besoins sont immenses. « J'avais ouvert, dit-il, deux classes de français que j'ai dû fermer pour des raisons financières... A Aïn-Zibdy, les Maronites ont chassé l'instituteur protestant... Dans un autre bourg, ils veulent une école catholique et un maître de français ; si je refuse net, on ira aux protestants. — Passons en Bulgarie où nous rencontrons les pères de l'Assomption « ne sachant pas le matin, disent-ils, ce que nous mangerons à midi, ni à midi ce que nous aurons le soir, et cela non pas une fois, mais presque tous les jours depuis un an. Plusieurs de nos enfants ont dû souvent, les jours de fête, se prêter mutuellement leurs habits et leurs chaussures, pour s'approcher convenablement de la sainte Table. » En Bulgarie, l'enseignement catholique lutte contre la concurrence des hétairies (et non pas *étairies*) grecques. Dans la même contrée les pères résurrectionnistes rencontrent les mêmes difficultés. Sur 94 élèves de leur séminaire, douze à peine donnent une rétribution. Le Pape y a fondé six bourses. Par l'intervention du gouvernement français, on y a pu établir une imprimerie pour la langue bulgare. La même livraison contient le détail des allocations votées par l'Œuvre sur les recettes ordinaires de 1883, allocations montant à la somme de 201,648 francs, y compris quelques frais d'administration. En dehors de cette somme, l'Œuvre a distribué, conformément aux intentions spéficiées par les donateurs, 140,994 francs — en tout 342,642 francs. C'est beaucoup, mais ce n'est pas encore assez pour lutter avec succès contre la propagande anticatholique et antifrançaise dans tout le Levant. — A. A.

LANGUE ROUMAINE. — M. G. Obédénare, dont nous signalions naguère les travaux sur le dialecte macédonien, vient de publier chez Hamelin, à Montpellier, une curieuse étude intitulée : *L'article dans la langue roumaine* (dialecte du Danube). Nous trouvons encore, dans la dernière livraison de la *Revue du monde latin* (25 juillet), un plaidoyer de M. Obédénare pour l'expulsion des mots étrangers qui se sont introduits dans le roumain depuis la constitution du royaume vlacho-bulgare à la fin du douzième siècle, époque à laquelle la langue slavonne fut adoptée en Roumanie pour la liturgie. L'opportunité de cette réforme est contestée en Roumanie. Du reste, M. Obédénare n'est pas un radical ; il voudrait qu'au lieu de conserver ou d'introduire des vocables étrangers, on adoptât les mots qui existent déjà en roumain. Quant aux intrus, il ne demande formellement l'expulsion que des vocables étrangers qui ne sont pas connus dans tout le pays, ou qui ne sont pas compris partout avec la même signification. — A. A.

— L'Institut des Frères des écoles chrétiennes a chargé son archiviste, le F. Asclépiade, de faire une notice bio-bibliographique du T. H. frère Irlide, le regretté supérieur général. Cette brochure paraîtra dans le courant du mois de novembre.

— Le R. P. Chocarne, des Frères prêcheurs, vient de publier à part son étude sur *Saint Thomas d'Aquin et l'encyclique Æterni Patris de S. S. Léon XIII* (Paris, Poussielgue, 1884, in-8 de 112 pages), qui avait d'abord paru sous forme de lettre en tête des Conférences publiées cette année par le R. P. Lavy, du même ordre, sur la *Somme* de saint Thomas.

— Notre collaborateur le baron d'Avril continue ses publications sur

l'Orient avec une compétence incontestable : le *Correspondant* des 10 et 25 juillet contient, avec toutes les pièces à l'appui, une étude sur le rôle de l'Allemagne en Orient, un côté peu connu de la question du Levant. Dans *la Revue du monde latin*, M. d'Avril a publié, à propos du congrès de Berlin, un autre travail intitulé : *Les Slaves devant le monde latin* (25 mai et 25 juin).

— Notre collaborateur M. Henri Stein met la dernière main à une *Bibliographie générale et raisonnée de Jeanne d'Arc* à laquelle il travaille depuis plusieurs années, et qui, à défaut d'autre mérite, aura celui de l'exactitude. L'auteur n'espère pas arriver à être absolument complet ; toutefois il a eu entre les mains les principales collections lorraines et orléanaises ; il a eu recours à tous les bibliographes étrangers les plus en renom ; en un mot il n'a rien négligé pour faire un travail sérieux et durable. Nous savons même que les papiers inédits de Jules Quicherat lui ont été obligeamment communiqués. Il fait un dernier appel aux amateurs et collectionneurs qui posséderaient quelque rareté concernant l'héroïne, car la bibliographie comprendra les ouvrages artistiques (peintures, sculptures, gravures, émaux, etc...) tout aussi bien que les ouvrages de l'esprit. La bibliographie doit être mise sous presse l'année prochaine.

Lyonnais. — Sous ce titre : *Molière et le duel*, M. Charles Lavenir a étudié les passages des œuvres du grand comique où il est question de ce préjugé barbare, contre lequel l'auteur se prononce énergiquement (Lyon, imprimerie Pitrat, 1883, broch. in-8 de 16 p. Extrait de la *Revue lyonnaise*).

— M. L. Clédat, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, vient de publier une intéressante étude intitulée : *Lyon au commencement du quinzième siècle* (1416-1420) d'après les *registres consulaires* (Paris, Ernest Leroux, 1884, broch. in-8 de 48 pages). Cette brochure est extraite des *Annales de la Faculté des lettres de Lyon*.

Marche et Limousin. — Le tome III des *Registres consulaires de Limoges* (1592-1662) vient de paraître par les soins de M. Louis Guibert, sous les auspices de la Société archéologique du Limousin (Limoges, Ducourtieux).

— M. F. Autordi, archiviste de la Creuse, prépare la publication des *Mémoires* de Chorllon, président au Présidial de Guéret dans la seconde moitié du dix-septième siècle.

— M. Alfred Leroux, archiviste de la Haute-Vienne, vient de faire mettre sous presse un volume de *Chartes et Chroniques pour servir à l'histoire de la Marche et du Limousin* (Tulle, Crauffon).

Normandie. — On sait toutes les querelles de clocher (on peut le dire) qu'a suscitées la restauration de la tour centrale de la cathédrale de Bayeux. Les architectes et les ingénieurs se sont disputés longtemps et, quoique l'opinion publique ne soit plus passionnée, M. Ruprich-Robert a écrit une brochure : *De l'influence de l'opinion publique sur la conservation des anciens monuments* (Paris, Morel, in-8), et M. A. de Dion lui a répondu dans une autre, intitulée : *La tour centrale de Bayeux et M. Ruprich-Robert* (Tours, Bousrez, in-8 de 16 p.). Il est certain que MM. Flachat et de Dion ont conservé l'œuvre de Louis de Harcourt et celle de Moussard, qu'on ne peut leur en être que reconnaissant, et que les récriminations de M. Ruprich-Robert n'y pourront rien.

— M. Julien Travers vient de publier ses *Quatrièmes et derniers regains* (Caen, 1884, in-12 de 180 p.). Ce recueil, dédié « Paucis, » est composé de trois parties : Civilités ; Politique et Philosophie ; Pièces diverses.

Sur quelques pièces on peut différer d'avis avec l'auteur (p. 62, 162, etc.); mais on ne peut pas ne pas admirer dans toutes une verve que n'éteint pas le nombre des années.

Allemagne. — On vient de publier pour la première fois en Allemagne un certain nombre de sermons de Luther prêchés en 1530 à Cobourg et à Wittenberg.

— Sous le titre de *Mythes Indo-Germains*, M. H. Meyer a puplié à Berlin un examen soigneusement et clairement exposé des plus intéressants mythes grecs. Il identifie les centaures de la Grèce avec les Gandharvas de l'Inde, et s'efforce de prouver qu'ils représentèrent originairement les vents, ou mieux les esprits du vent.

— Un récent ouvrage du profeeseur F. Delitzch, imprimé à Leipzig, ajoute une langue de plus à celles que nous ont fait connaître les progrès des études cunéiformes. C'est celle des Kosséens, appelés Kassi dans les inscriptions, peuple qui habitait les montagnes situées à l'est de la Babylonie et au nord-ouest de la Susiane. Ils sont cités comme une tribu sauvage et barbare par les écrivains classiques ; mais ils conquirent la Babylonie à une époque reculée et y firent une dynastie des rois de leur nation. Il existe des tablettes donnant la forme assyrienne des noms de ces rois, et le professeur Delitzch a publié une autre tablette où les mots Kosséens sont inscrits avec leur équivalents sémitiques.

— La 3e partie des *Inscriptions grecques* du Dr Collitz, qui a paru récemment à Gottingue, ne renferme que des inscriptions béotiennes.

— L'assemblée triennale du congrès géologique international, qui devait avoir lieu à Berlin fin septembre, est remise à l'année prochaine. L'apparition du choléra en France pouvant empêcher les géologues français d'y assister, le comité d'organisation a décidé de l'ajourner.

Angleterre. — Le manuscrit splendidement illustré des *Chroniques de Normandie*, qui avait atteint en 1878, à la vente Firmin-Didot, le prix de 51,000 francs, est revenu sur le marché à Londres. Il a été adjugé pour 980 livres sterling (environ 25,000 francs), n'ayant pu arriver même à la moitié du prix précédent.

— La seconde partie du cinquième volume des *Inscriptions de l'Asie-Occidentale* vient de paraître à Londres ; elle renferme 34 planches, entre autres, une hymne au Dieu-Soleil. le cylindre de Sahosduchinos, en sumérien et assyrien, l'unique spécimen de ce genre, le cylindre de Nabonide, celui d'Antiochus-Théos, l'édit de Nabuchodonosor, la tablette de Sardanapale, etc. Tous ces textes sont de la plus grande importance au point de vue de l'histoire et de la linguistique et étaient restés presque inconnus jusqu'à ce jour.

— Une revue allemande vient de publier un compte-rendu remarquable de M. J. Halévy sur l'*Alphabet* du Dr Taylor, dans lequel il expose sa propre opinion sur l'origine des alphabets sémitique et indien. Le livre du docteur Taylor a été l'objet d'une savante étude dans le *Polybiblion* de juillet dernier, par M. Gustave Masson, l'un de nos collaborateurs.

— L'Iliade va être traduite en vers Bengali par un indien, Girish-Chandra Mukerji. Ce qui diminue un peu l'étonnement que peut produire cette nouvelle, c'est que ce n'est pas sur le grec, mais sur la version anglaise de Pope que le traducteur doit travailler.

— Le nouveau volume de l'*Encyclopédie britannique* contiendra un article sur Palmyre, par le professeur Robertson Smith, dans lequel l'histoire de la reine Zénobie sera recomposée à l'aide des inscriptions grecques et arméniennes et des médailles récemment publiées.

Espagne. — Un ingénieur espagnol, justement estimé pour sa science étendue et son érudition de bon aloi, Don Pelayo Clairar, chef du département des Eaux au Ministère de l'Intérieur, à Madrid, entreprend la publication d'un *Diccionario general de Arquitectura e Ingenieria* qui paraît appelé à rendre les plus grands services si l'achèvement de cet ouvrage ne se fait pas trop attendre. Deux volumes ont déjà paru. Ils renferment les lettres A-E. (Madrid, Murill).

— Don Mariano Aguilo Fuster, conservateur principal de la Bibliothèque provinciale de Barcelone, emploie depuis quelques années ses trop rares loisirs à la publication de plaquettes catalanes rarissimes. Trois en ce moment sont sous presse, savoir : 1° *Cobles contra lo gran Turch*, reproduction de l'édition de Valence (1482) ; 2° *Libre de bons amonestements*, composé à Tunis en mai 1398, par le P. Turmida ; 3° *Una salve Regina*, por Don Pedro Vilaspinosa, notario de Valencia (1482).

— Un missionnaire espagnol, le R. P. Manuel Castellanos, qui a longtemps vécu au Maroc et a déjà donné au public : *Apuntes historicos de Marruecos y reuseña de sus dynastias*, se propose de revenir prochainement sur un sujet d'une si grande actualité, et de publier sous le titre : *El imperio de Marruecos*, un ouvrage assez volumineux, et qui sera plus complet que tout ce qui a été écrit jusqu'à présent sur cet objet.

Luxembourg. — Le grand-duché de Luxembourg possède plusieurs ruines, la plupart au milieu de sites charmants, bien dignes d'être le but d'intéressantes excursions. Parmi elles, il faut citer en première ligne Vianden, auquel M. Ch. Arendt vient de consacrer un magnifique volume in-folio (*Monographie du château de Vianden*. Luxembourg, librairie de la Cour, 1884). Pr. 100 fr. Ce château, situé sur un roc, à une douzaine de kilomètres de Diekirch, appartient au roi de Hollande, à la famille duquel s'est jadis alliée celle de ses anciens seigneurs. Le roi-grand-duc fait réparer avec beaucoup de goût cet édifice, l'un des plus imposants qui ait survécu au moyen âge. La salle des chevaliers, la chapelle sont aujourd'hui complètement restaurées et avec un soin, une exactitude dans les moindres détails, dont les archéologues les plus difficiles doivent être satisfaits. Guillaume III a accepté la dédicace du livre de M. Arendt et il est vraiment digne d'être offert à un souverain par la manière dont il est composé et par sa remarquable exécution matérielle. L'ouvrage débute par des renseignements historiques parfaitement présentés ; puis se succèdent des gravures, reproduisant les divers aspects du château, des parties de cette immense ruine, des fragments d'architecture, des blasons, des chartes, des plans d'ensemble, des sceaux, etc. Nous tenions à signaler cette publication qui fait honneur au grand-duché. — Th. P.

Publications nouvelles. — *La Théologie morale et les sciences médicales*, par Debreyne et Ferrand (in-12, Poussielgue). — Le même ouvrage à l'usage du clergé (in-12, *ibid.*) — *Enchiridion Confessarii et Judicis ecclesiastici*, par P. Rota (in-8, P. Marietti, à Turin). — *Commentarius in constitutionem Apostolicæ Sedis*, par F. Piato Montensi (in-8, V° Castermann). — *Discours pour la Première communion*, par de Sambucy et Fayan (in-12, Sarlit et C°). — *Abandon à la divine Providence*, par Olivier (in-18, Sarlit et C°). — *Manuel de Piété du jeune écolier*, par de Bonfils (in-18, Delagrave). — *Le Prêtre*, par Ch. Buet (in-12, Palmé). — *Loi sur l'organisation de l'Enseignement primaire en France* (in-8, Delagrave). — *Traité des Infractions par la Parole, par l'Écriture et par la Presse*, par Fabreguettes (in-8, Chevalier-Marescq). — *Leçons de Philosophie*, par Regnault (in-12, Poussielgue). — *Pensées et Fragments*, par A. Schopenhauser (in-12, Félix Alcan). — *Aphorisme sur la sagesse*

*dans la vie*, par A. Schopenhauer (in-8, Félix Alcan). — *L'Université devant la famille*, par Constant Dufau (in-12, Haton). — *L'Esprit de l'Éducation*, par Mgr Béeseau (in-12, Lefort, à Lille). — *La Question des Manuels*, par l'abbé Chabot (in-12, Poussielgue). — *Vingt-cinq ans de Sorbonne et de Collège de France*, par A. Lebleu (in-12, Palmé). — *Problèmes de physique, de mécanique, de cosmographie, de chimie*, par Edme Jacquier (in-8, Gauthier-Villars). — *Zoologie*, par Maurice Gérard (in-12, Delagrave). — *Traité élémentaire d'Électricité*, par J. C. Maxwell (in-8, Gauthier-Villars). — *Traité élémentaire de Mécanique céleste*, par H. Resal (in-4, Gauthier-Villars). — *Les Cinq Livres des Astronomiques*, par Manlius (in-8, Picard). — *Les Associations coopératives*, par H. Valleroux (in-8, Guillaumin et Cᵉ). — *Devoirs respectifs des classes*, par Courcelle-Seneuil (in-32, Guillaumin et Cᵉ). — *Annuaire de l'Économie politique*, par Maurice Bloch (in-18, Guillaumin et Cᵉ). — *Les Finances de la France*, par Kaufmann (in-8, Guillaumin et Cᵉ). — *Histoire du commerce français*, par Périgot (in-12, Weil et Maurice). — *Le libre échange absolu*, par A. Amelin (in-8, Guillaumin et Cᵉ). — *Haydn, Mosart, Beethoven, Études sur le Quatuor*, par Eugène Souzay (in-8, Firmin Didot et Cᵉ). — *Poésies*, par Marth (in-12, Jouaust et Sigaux). — *Théâtre choisi de Calderon*, par Sandret (in-18, Librairie de la Société bibliographique). — *Les Rantzau*, comédie en quatre actes, par Erkmann-Chatrian (in-12, Hetzel et Cᵉ). — *Valérie*, par Mᵐᵉ de Krudner (in-12, Jouaust). — *Roses de Noël*, par Mᵐᵉ de Blocqueville (in-32 jésus, Ollendorff). — *Contes, Nouvelles et Récits*, par J. Janin (in-8, Delagrave). — *Les Volontaires vendéens à l'armée de la Loire*, roman historique précédé d'une lettre du général de Cathelineau, par le marquis de Cagnac (in-8, Lille et Paris, Lefort). — *Armelle*, par Étienne Marcel (in-12, Dillet). — *Les Coups d'épée de M. de Puplinge*, par Ch. Buet (in-12, Palmé). — *Petite Marie*, par Mᵐᵉ Henriette Large (in-12, Delhomme et Briguet). — *Une Femme du monde au pays des Zoulous*, par Lady Barker (in-12, Firmin Didot et Cᵉ). — *Leçons de littérature française*, par Petit de Julleville, 2ᵉ vol. (in-12, G. Masson). — *Histoires chevaleresques*, par R. de Navery (in-8, Delagrave). — *Les Écoliers de Châlons, souvenir*, par E. Muller. — *Les Grands cœurs*, par Le Franc (in-12, Palmé). — *Causeries littéraires et historiques*, par J. Janin (in-8, Delagrave). — *Jours de Solitude*, par Octave Pirmez (in-12, Plon et Nourrit). — *Les Voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution*, par M. Babeau (in-12, Firmin Didot et Cᵉ). — *Autour du Tonquin*, par Colquhoun (in-12, Oudin). — *La Jeunesse de saint Augustin*, par le P. Ch. Clair (in-12, Oudin). — *La Vie de saint Louis*, par Porchat (in-8, Delagrave). — *Histoire de la Société française au moyen âge*, par Raoul Rosières (2 vol. in-8, A. Laisné). — *Les Guerres sous Louis XIV*, par le comte Pajol, t. III (in-8, Firmin Didot et Cᵉ). — *Louis XIV et Strasbourg*, par A. Legrelle (in-8, Hachette et Cᵉ). — *Vie de l'abbé Bernard*, par le marquis de Ségur (in-12, Bray et Retaux). — *Mgr de Ségur directeur des âmes*, par H. Chaumont (in-12, Haton). — *Manuel d'archéologie étrusque et romaine*, par Martha (in-8, Quantin).

VISENOT.

---

# QUESTIONS ET RÉPONSES

## QUESTIONS

**Ouvrages sur l'Index.** — On désirerait connaître les ouvrages qui concernent l'Index romain et qui le défendent. — A. G. DE BOURDEAUX.

**La Critique de Vert-Vert.** — Connaîtrait-on l'auteur d'une petite comédie intitulée : *La critique de Vert-Vert*, contenue dans un Gresset de 1788 de chez J. Racine, édi-

teur à Rouen ? D'après le libraire, cet auteur aurait composé d'autres ouvrages. — A. G. DE BOURDEAUX.

**Taillefer.** — Connaît-on sur Taillefer, qui chantait la chanson de Roland à la bataille d'Hastings, d'autres documents que le *Roman de Rou* et la *Chronique de Geoffroy Gaymar?* — L. R.

## RÉPONSES

**Sur les Bibliographies provinciales** (XLI, 95). — *Un curieux* demande dans le numéro de juillet 1884 du *Polybiblion*, partie littéraire, p. 95, si l'on « pourrait donner la liste complète des Bibliographies spéciales qui, de notre temps, ont été consacrées aux provinces et aux villes de France. »

Je crois pouvoir partiellement répondre à sa question en vous adressant les titres ci-joints de 53 Bibliographies que je n'ai point eu la prétention de réunir en vue de la publication ou en vue de les faire servir à un travail complet, mais que j'ai simplement notées au fur et à mesure des recherches que je faisais en vue d'un travail publié en 1881 par la Société de géographie ; en voici la liste :

*Bibliothèque des Autheurs qui ont escrit l'histoire et topographie de la France*, divisée en deux parties, selon l'ordre des temps et des matières, par André Du Chesne. Paris, 1627, 2e éd., lib. Cramoisy, in-8.

C. E. RUELLE. *Bibliographie générale des Gaules*. Répertoire systématique et alphabétique des ouvrages, mémoires et notices concernant l'histoire, la topographie, la religion, les antiquités et le langage de la Gaule jusqu'à la fin du cinquième siècle.

A. GIRAULT DE SAINT-FARGEAU. *Bibliographie historique et topographique de la France*, ou Catalogue de tous les ouvrages imprimés en français depuis le quinzième siècle jusqu'au mois d'avril 1845, classés : 1° par ordre alphabétique des anciennes provinces ; 2° par départements formés desdites provinces ; 3° par ordre alphabétique des villes, bourgs ou villages compris dans ces différents départements, contenant.... Paris, Firmin Didot frères, 504 p. in-8, 1845.

*Die Literatur des deutsch-französischen Kriegs* 1870. III. Abtheilung. Petzholdt, Neuer Anzeiger für Bibliographie und Bibliothekwissenschaft. Dresden, 1870, pp. 305-310.

*Bulletin de la Société géologique de France*. 3e série, t. X, 1882, n° 7. Paris, 1881 à 1882.... Juin 1884, pp. 504-688, gr. in-8. Renferme, pp. 511-515 : Liste des principales publications relatives à la géologie des Pyrénées et en particulier de l'Ariège (environ 106 art., 1781-1882). (La Société géologique de France publie chaque année la bibliographie géologique de la région de la France où elle se rend en excursion.)

*Bulletin de la Société de géographie*. 6e série, t. XI, année 1876, février-juin. Paris, Delagrave, 1876, 688 p. in-8. Renferme, pp. 401-438 : *Notice sur les Basques*, par V(ictor Bernard) Derricagaix ; pp. 409-412 : Principaux ouvrages sur l'origine et le passé des Basques.

*Etude bibliographique et critique sur les eaux de Pougues*, d'après les notes de feu le Dr Félix Roulan, complétées et publiées par le Dr J. Janicot. Paris, Delahaye, 1879-1880, in-8.

*Essai d'une bibliographie du département des Basses-Pyrénées*, 1789-1880, par Soulice. Pau, Lafon, 1874, 115 p. gr. in-8 (467 articles).

CAMILLE SAINT-PIERRE. *Revue historique et critique des documents relatifs à la climatologie de Montpellier*, avec une bibliographie. Rapport fait à l'Association de prévoyance et de secours mutuels des médecins du département de l'Hérault. Extrait du *Montpellier médical*, t. XX, n° 6. Montpellier, impr. Boehm et fils, 29 p. in-8.

*Annales d'Aigues-Mortes*, d'après des recherches nouvelles, précédées d'une histoire inédite de cette ville, par Dom Pacotte, bénédictin. Complétées par l'inventaire des titres existant dans les anciennes archives d'Aigues-Mortes, et suivies d'une bibliographie, par L. de la Cour de la Pijardière, archiviste de l'Hérault. Montpellier, impr. Firmin et Calirou, 1878, IV et 68 p. in-4.

V. LIEUTAUD. *Catalogue de la bibliothèque de Marseille*. Ouvrages relatifs

à la Provence. Essai d'introduction et de classement. Marseille, Gravière fils, 1877, 37 p. gr. in-4.

L'abbé Magl. Giraud. *Recherches relatives à la géographie et aux antiquités, ou Dictionnaire topographique et répertoire archéologique du canton de Beausset*, avec un appendice sur Bandol. Toulon, imp. Aurel, 1864, 166 p. in-8 (avec une bibliographie de 55 articles, pp. 12-15).

Le comte E. de Maleville. *Bibliographie du Périgord.* Seizième siècle. Paris, Aubry, 65 p. in-8. (Voy. Petzholdt : *Anzeiger*, 1861, p. 319.)

Dr Grellety. *Bibliographie de Vichy.* Enumération de toutes les publications faites sur Vichy. Vichy, imp. Wallon, 1879, 70 p. in-8.

J. A. de La Tour de Varan. *Essai sur la formation d'une bibliothèque forézienne, principalement pour établir le catalogue de nos ouvrages, mémoires, cartes, dessins et portraits relatifs à l'histoire ancienne du Forez, comme province et à son histoire moderne comme département de la Loire.* Roanne, Chevalier, 1864, in-8.

Aug. Chaverondier et F. Maurice. *Catalogue des ouvrages relatifs au Forez ou au département de la Loire*, publiés en 1864, 1865 et 1866 (Extrait des *Annales de la Société impériale d'agriculture, industrie, sciences, arts et belles-lettres du département de la Loire*, t. X, année 1866). Saint-Etienne, impr. Ve Théollier et Ce, 32 p. in-8.

*Le bibliophile Vellave, suivi d'un catalogue de livres anciens et modernes concernant le Velay, l'Auvergne, le Forez*, etc. 1re année (1er octobre 1880). Le Puy, impr. Freydier, in-8 (mensuel).

B. Gonod. *Catalogue des ouvrages imprimés et manuscrits concernant l'Auvergne.* Extrait du *Catalogue général de la bibliothèque de Clermont-Ferrand.* Publié par l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand. Clermont-Ferrand, impr. Thibaud Landriot, 1849, 120 p. in-8 (1,444 articles pour les imprimés et 126 pour les manuscrits).

A. Rochas. *Etudes de biographie et de bibliographie dauphinoises.* (Extrait du *Journal du Dauphiné*). Grenoble, impr. Prudhomme, 1869, in-8.

Alexandre Sirand. *Bibliographie de l'Ain.* Bourg-en-Bresse, typ. Millicet-Bottier, février 1851, 528 p. in-8. (3,301 articles.)

H. Herluison. *Plan d'une bibliothèque orléanaise, ou Essai de bibliographie locale.* Orléans, Herluison, 1868, viii et 44 p. in-8.

*Bibliographie charentaise.* Etude sur le livre de M. Besse, par Eusèbe-Joseph Castaigne. (Extrait du *Charentais* du 1er août 1878.) Angoulême, impr. Chassaignac et Ce, 1879, 12 p. in-8 (25 ex.)

Frédéric Sacher. *Bibliographie de la Bretagne. Catalogue général des ouvrages historiques, littéraires et scientifiques parus sur la Bretagne.* Rennes, Plihon, 1881, vi et 236 p. in-8.

N. Desportes. *Bibliographie du Maine, précédée de la description topographique et hydrographique du Mans, Sarthe et Mayenne.* Le Mans, Pesche, 1844, 528 p. in-8.

*Dictionnaire topographique, historique et statistique du département de la Sarthe, suivi de la biographie et de la bibliographie du Maine et du même département*, par MM. Pesche et Desportes. Le Mans, 1828-1842, 7 vol. in-8. (Le 7e vol. est composé des 130 premières pages du texte de la biographie et de la bibliographie et de 12 livraisons de portraits.)

F. M. Morin-Lavallée. *Essai de bibliographie viroise.* Caen, Le Blanc-Hardel, 1879, 196 p. in-8. (100 ex.)

*Bibliographie géologique de la Normandie.* Le Havre, imp. Santallier et Ce, 1876, 38 p. in-8.

*Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais.* T. XIX. Orléans, Herluison, 1883, gr. in-8. Renferme : Merlet. *Bibliographie chartraine.*

V. A. Malte-Brun. *Histoire de Marcoussis, de ses seigneurs et de son monastère.* Paris, Aubry, 1867, xii et 418 p. pet. in-8. Renferme, pp. 399-403 : Liste des principaux ouvrages consultés par l'auteur (62 articles).

Paul Pinson. *Essai de bibliographie étampoise avec notes historiques, biographiques et littéraires.* Paris, Willem, 1875, 59 p. in-8 (tiré à 50 exemplaires).

A. Girault de Saint-Fargeau. *Bibliographie historique et topographique de la ville de Paris, ou Catalogue de tous les ouvrages imprimés en fran-*

*çais, relatifs à l'histoire de Paris depuis le quatorzième siècle jusqu'au mois de novembre* 1846. 2e éd. Paris, chez l'auteur, 1847, 47 p. in-8 (1,500 articles, dont 84 pour les plans, pp. 45-47).

Alfred Franklin. *Les anciens plans de Paris, notices historiques et topographiques.* Paris, Willem, 1879-1880, 2 vol. in-4.

A. de Marsy. *Bibliographie compiégnoise.* Compiègne, impr. Saler, 1874, 112 p. in-8. (Extrait du *Bulletin de la Société historique de Compiègne*, t. II.) (525 articles.) *Idem. Projet de bibliographie compiégnoise.* Arras, 1869, 9 p. in-8.

Le comte de Marsy. *Bibliographie noyonnaise.* Paris, Champion, 1877, 57 p. in-8. (Extrait du t. III du *Bulletin archéologique de Noyon.*) (100 ex., 331 articles.)

Le comte de Marsy. *Bibliographie picarde.* Amiens, imp. Delattre-Lenoël, 1880, 20 p. in-8. (Extrait de *la Picardie, Revue historique, archéologique et littéraire*, nouvelle série, t. II, 1879).

Charles Dufour. *Essai d'une bibliographie sur la Picardie, ou Plan d'une bibliothèque spéciale composée d'imprimés entièrement relatifs à cette province.* Amiens, 1re série, 1850; 2e série, 1857; ensemble, 232 p. in-8 et 821 articles.

E. Dramard. *Bibliographie géographique et historique du Boulonnais.* Paris, Dumoulin, 1868, 1re partie, 212 p. in-8.

Emile van den Bussche. *Bibliographie des Flamands de France.* (Extrait d'une lettre écrite le 9 juin 1867, au président du Comité flamand de France.) (Extrait du *Bulletin du Comité flamand de France*, t. IV.) Lille, impr. Lefèvre-Ducrocq, 1868, 16 p. in-8.

Hippolyte Verly. *Essai de bibliographie lilloise contemporaine* (1800-1869). Augmenté d'un supplément et accompagné de notes historiques et bibliographiques. Lille, Leleu, 1869, IV et 254 p. in-8.

Alfred Potiquet. *Recherches historiques et statistiques sur Magny-en-Vexin, suivies d'une bibliographie.* Magny-en-Vexin, Petit, 1876, 39 p. in-8 (20 ex.) *Idem. Bibliographie du canton de Magny-en-Vexin;* 2e éd., Magny-en-Vexin, Petit, 1878, 67 p. in-8. (25 ex.) *Idem.* Premier supplément. Magny-en-Vexin, Bourgeois, 1881, 59 p. in-8.

C. Perin. *Recherches bibliographiques sur le département de l'Aisne. Catalogue et table de livres, chartes, lettres-patentes, édits, arrêts, lois, biographies, notices et documents imprimés concernant le département de l'Aisne.* Paris, Lainé et Havard, 1866-1867, in-8.

Aug. Denis. *Recherches bibliographiques en forme de dictionnaire sur les auteurs morts et vivants qui ont écrit sur l'ancienne province de Champagne, ou Essai d'un Manuel du bibliophile champenois.* Paris, Claudin, 1870, VI et 95 p. in-8.

A. Daguin. *Bibliographie haut-marnaise. Catalogue d'ouvrages et de pièces concernant le département de la Haute-Marne, offerts à la Bibliothèque départementale Barotti*, par Arthur Daguin. Paris, Champion, 1884, 137 p. in-8.

*Catalogue raisonné des collections lorraines (titres, manuscrits, tableaux*, etc.), de M. Noël. A Nancy, chez l'auteur, 1850-1852, 2 vol. in-8. (6,057 art., dont environ 1,200 relatifs à l'histoire des localités et à la géographie de la Lorraine.)

*Catalogue de livres relatifs à l'Alsace et à la Lorraine. Bücher-Verzichniss* von Karl J. Trübner. XXIV. Alsatica, 1880, 24 p. in-8. (324 art.)

Frédéric Charles Heitz. *Catalogue des principaux ouvrages et des cartes imprimés sur le département du Bas-Rhin.* Strasbourg, Berger-Levrault, 1858, II et 102 p. in-8.

Dr Faudel. *Bibliothèque alsatique comprenant l'histoire naturelle, l'agriculture et la médecine, la biographie, les hommes de science et les institutions scientifiques de l'Alsace.* (Extrait du *Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Colmar.* 14e et 15e années (1873-1874). Colmar, impr. Decker, 1874, 282 p. gr. in-8. Deux suppléments, dont le 2e, Colmar, 1877, 44 p. gr. in-8.

*Catalogue Alsatica.* Belle et importante collection d'ouvrages sur l'Alsace ayant appartenu à Ch. Beerwch. Vente du 1er mars 1875 (à Strasbourg): Nancy, impr. Berger-Levrault, 1875, 97 p. in-8.

*Bibliothèque alsatique.* Catalogue des livres, manuscrits, dessins, gravures, cartes, autographes, etc., de feu M. C. Heitz. Avec une notice préliminaire par Rod. Reuss. Strasbourg, imp. Heitz, 1869, XIII et 335 p. in-8.

*Thomas Murner's Nova Germania. Ein Beitrag zur Elsassischen Bibliographie.* Von Julius Rathgeber. (Voir Petzholdt, *Neuer Anzeiger*, 1877, p. 240. Se trouve dans : *Historische Zeitschrift*, herausgegeben von H. von Sybel, Neue-Folge, t. I).

*Catalogue des Alsatica de la bibliothèque de Oscar Berger-Levrault.* Nancy, imp. Berger-Levrault, 1883, 2 vol. in-8 (environ 7,000 articles).

*Bibliographie de Plombières.* (Extrait de lettres vosgiennes). Remiremont, impr. Mougin, 1866, 43 p. in-12.

*Les eaux de Luxeuil. Bibliographie*, par A. Martin-Lauzer. Paris, Delahaye, 1866, 164 p. in-8.

Cette liste de bibliographies géographiques spéciales n'est que provisoire. Ce travail laisse de côté les Iles Britanniques ainsi que les pays de langues française et allemande; mais il y aurait peut-être lieu, pour d'autres mieux placés que moi, de compléter cette bibliographie des bibliographies géographiques par l'addition de ces trois chapitres.

Je serais heureux si les notes que j'ai l'honneur de vous soumettre aujourd'hui pouvaient encourager quelque chercheur à compléter une étude dont ces notes ne sont qu'une grossière ébauche.

JAMES JACKSON,
*archiviste-bibliothécaire de la Société de géographie.*

**L'instruction primaire avant 1789** (X, 60, 123. — XI, 182, 247. — XII, 195. — XXII, 283. — XXV, 283. — XXVIII, 382. — XXXI, 479. — XXXV, 95. — XXXVIII, 192).

1. *Annales de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes*, t. I et II. Paris, Poussielgue, 1883-1884. 2 vol. in-8. — 2. FISCHET DES CHEVRIERS. *Histoire de l'instruction populaire en France depuis les premiers siècles jusqu'en* 1789. Paris, Lethielleux, 1884, in-8 de IV-397 p. — 3. R. LE MÉE. *Instruction du peuple en Bretagne avant la Révolution de* 89. Saint-Brieuc, imp. Prud'homme, s. d. (1884), in-18 de IV-92 p. — 4. PUISEUX. *La condition des maîtres d'école au dix-septième et au dix-huitième siècle; monographie d'une famille.* Châlons-sur-Marne. Imp. Martin, 1883, pet. in-8 de 24 p. — 5. C. CAPPLIEZ. *Catéchistes volontaires. L'école dominicale de Valenciennes au seizième siècle.* Valenciennes, Criard, 1883, in-12 de 131 p. — 6. L. LAUWEREYNS DE ROOSENDAALE. *Le prévôt de Notre-Dame et le magistrat dans le gouvernement des écoles publiques à Saint-Omer en* 1360. Saint-Omer, imp. d'Omaut, 1882, in-8 de 8 p. — 7. F. BOURNON. *Notes sur les écoles primaires à Vendôme dès le treizième siècle jusqu'au dix-huitième* (*Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1882, n° 4.) — 8. CH. ROY. *L'École française de Montbéliard depuis les origines de la Réforme* (*Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, sept. 1882). — 9. CH. ROY. *Les écoles de campagne de l'ancien pays de Montbéliard* (*Ibid.*, avril 1884). — 10. ANT. LAHACHE. *Les anciennes écoles dans les Vosges d'après des documents inédits*, 1643-1803 (*Revue du monde catholique* 1er novembre 1883). — 11. B. PROST. *Contribution à l'histoire de l'enseignement primaire en Franche-Comté. Marchés conclus par des communes rurales avec des maîtres et des maîtresses d'école*, 1633-1790 (*Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny*, 23e année, 1882, p. 129-137, 161-168). — 12. FONTANILLE. *L'Instruction primaire avant* 89 *dans l'arrondissement de Nyons*, (Drôme) (*Bulletin de la Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme*, 1883, t. XVII, p. 297-308, 420-431). — 13. A. TOUGARD. *Les écoles primaires dans le diocèse de Rouen vers* 1750 (*Semaine religieuse de Rouen*, 4 octobre 1879). — 14. *Établissement d'une école rurale en* 1753 *à Saint-Julien-en-Born* (*Revue de Gascogne*, avril 1883). — 15. A. DESPLAGNES. *Histoire de l'instruction publique en France* (*Revue catholique des institutions et du droit*, août 1883.) — 16. Ed. DE B [ARTHÉLÉMY]. *Visite des doyennés du diocèse de Châlons-sur-Marne au dix-huitième siècle* (*An-*

*nuaire de la Marne*, p. 466-494). Indique les écoles et leurs ressources.

Voir le tome II de la *Correspondance des contrôleurs généraux avec les intendants*. Paris, Imp. nat. 1883, in-4 passim et de nombreuses fondations d'écoles au diocèse de Paris, dans les *Inscriptions de la France* de M. DE GUILHERMY (*Collect. des doc. inédits*). Voir également quelques renseignements de détail dans le *Répertoire des travaux historiques de* 1882, nos 1.501, 1.696, 2.006, 2.727, 2.738, 4.174, 4.203, 4.321, 4.399.

Je rectifie deux indications données par moi d'une manière incomplète : BORÉLY. *Histoire de la ville du Havre et de son gouvernement*. Le Havre, 1880-1881, 3 vol. in-8. Livre 6e, chap. 6e. *L'instruction dans le gouvernement du Havre, écoles, collèges, congrégations religieuses*. — COMTE DE HAUTECLOCQUE. *L'instruction primaire dans le Pas-de-Calais avant* 1789 (*Mémoires de l'Académie d'Arras*, 2e série, t. XIII, 1882). E. A.

**Larmes sur la mort de Pindare.** (XLI, 94.) — On trouve cette pièce de vers dans le *Musée des familles*, dans le volume de 1856-1857, p. 202. L'éditeur déclare qu'il ne connaît pas le nom de l'auteur.

A. G. DE BOURDEAUX.

**Numismate ou Numismatiste** (XLI, 95). — L'un et l'autre ont cours, et les deux mots qui se différencient par une nuance dans le sens respectif de chacun d'eux ont chacun leur prix. Le numismatiste est d'essence moderne : loin que la possession des médailles soit assez pour lui, il va jusqu'à viser à être en possession de l'ensemble des connaissances qui les concernent. Le numismate se contente de les aimer, ce n'est pas avec plus de modération, mais bien pour elles-mêmes. Qu'aucun des rayons, des casiers, des ronds de son médailler n'offre à ses regards un vide, c'est assez, il ne lui faut rien de plus. Le second ne diffère-t-il du premier que comme un honnête artisan d'un sav on inclinerait à le sup voit chez l'un l'amateu chez l'autre. En tant que finale *iste*, à l'instar d'*ism* procède, révèle pour ain surcroît du plein exerci pensée.

**Domremy.** (Pronon (XL, 288, 560.) — L'auteur ponse publiée dans le nu juin, et à laquelle refuse cer l'auteur de la question que dans un volume post vient de paraître de M. T sujet qui fait difficulté a été l'éminent érudit. Selon qu'en a donnée le *Moniteu sel*, il y examine tout ce cerne les accents et l'*e* m seigne-t-il qu'en s'unissant sonne qui la suit, notre vo n'être plus muette, d'où rés apparence un accent se ce qui arrive ou se pro Domremy entr'autres. Il pas à s'en étonner. Exa effet la signature autog M. Segris, l'ancien ministre, l'ancien préfet, ou de Lem Degerando, de Fénelon, de Petetot, y voyez-vous figur en question? Non! ce qui n pas qu'il semble articulé parle. De même pour Do c'est à raison de quoi vous mot écrit dans l'*Encyclo gens du monde*, et ailleurs, qu'il ne le faut. (Rien de pl connu qu'une pareille inf la prononciation sur l'orth Il a été publié ces temps-c néalogie très consciencien bien faite d'une famille lill des MM. Crepy; un d'entre président de la Société d phie : nulle part, d'un bou du livre, d'accent sur ce Lille entier prononce com en avait un. Qu'il ait l'air quand vous dites Domre pour cela le mettre qu l'écrivez.

*Le Gérant :* L. SANDRET.

SAINT-QUENTIN. — IMP. J. MOUREAU ET FILS.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, paraît du 10 au 15 de chaque is, en deux parties distinctes : PARTIE LITTÉRAIRE et PARTIE TECHNIQUE.

La PARTIE LITTÉRAIRE forme par mois une livraison de six feuilles d'impres- n contenant : 1° Des articles d'ensemble sur les différentes branches de la ence et de la littérature ; — 2° Des Comptes rendus de publications françaises étrangères ; — 3° Un Bulletin faisant connaître les ouvrages récents et de indre importance ; — 4° Des articles Variétés ; — 5° Une Chronique, résu- nt tous les faits se rattachant à la spécialité du Recueil ; — 6° Une Corres- ndance offrant des renseignements bibliographiques ; — 7° Des Questions et ponses sur des points littéraires, historiques, biographiques, bibliogra- ques, etc.

a PARTIE TECHNIQUE forme par mois une livraison de deux à trois feuilles npression contenant : 1° Une Bibliographie méthodique des ouvrages récents liés en France et à l'étranger ; — 2° Les Sommaires des principales revues çaises et étrangères ; — 3° Les Sommaires des mémoires des Sociétés ntes de France ; — 4° Les Sommaires des articles littéraires des grands naux de Paris.

---

OMITÉ DE RÉDACTION. — MM. DE BEAUCOURT, *Président ;* Anatole DE THÉLEMY ; J.-A. DE BERNON, comte DE PUYMAIGRE ; Marius SEPET, le R. P. OMMERVOGEL. *Administrateur délégué près du Comité,* M. le comte A. DE RMONT.

s communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secré- de la rédaction du *Polybiblion.*

s communications relatives à l'administration doivent être adressées au nt du *Polybiblion.*

---

IX D'ABONNEMENT. — Les prix d'abonnement sont ainsi fixés :

*rtie littéraire :* pour la France, 15 fr. par an ; pour les pays faisant partie Union des postes, 16 fr.

*rtie technique :* France, 10 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des s, 11 fr.

*deux Parties réunies :* France, 20 fr. ; pour les pays faisant partie de ion des postes, 22 fr.

ur les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

e livraison prise séparément. — Prix : 1 fr. 50.

s abonnements partent du 1er janvier de chaque année, et sont payables mandat sur la poste à l'ordre du Gérant.

---

LLECTIONS. — Les années 1868-81 sont en vente, et forment trente- volumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun.

---

*Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés spondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires sociés.

que Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

t sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un ver t de 150 francs.

titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à iété un apport de 100 francs au moins.

demandes d'admission doivent être adressées au secrétaire de la Société, oulevard Saint-Germain.

Publications de la Société Bibliographique

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE

195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

---

**POUR PARAITRE PROCHAINEMENT**

---

# BIBLIOGRAPHIE

DES

# CORPORATIONS OUVRIÈRES

PAR

## HIPPOLYTE BLANC

1 volume in-8 raisin de 80 à 100 pages, à deux colonnes

Format BRUNET

Avec Tables de matières et d'auteurs.

---

Prix de souscription aux Bureaux de la Société Bibliographique : 3 fr. — L'ouvrage tiré à petit nombre sera porté immédiatement après sa publication à 5 fr.

---

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE JULES MOUREAU ET FILS.

7.9

EC 8 1884

# POLYBIBLION

CAMBRIDGE HARVARD COLLEGE LIBRARY

# REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

## PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGTIÈME. — XLIe DE LA COLLECTION

QUATRIÈME LIVRAISON. — OCTOBRE.

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

1884

# SOMMAIRE DE LA LIVRAISON D'OCTOBRE 1884


I. — ROMANS, CONTES ET NOUVELLES, par M. FIRMIN BOISSIN.

II. — COMPTES RENDUS.

**Théologie.** — Mgr CAPECELATRO : Exposition de la Doctrine catholique (p. 306). — L. DESGRAND : De l'influence des religions sur le développement économique des peuples (p. 308).

**Jurisprudence.** — F. FABREGUETTES : Traité des infractions de la parole, de l'écriture et de la presse (p. 309). — F. DAGUIN : Code de procédure pénal allemand (p. 309).

**Sciences & Arts.** — A. RONDELET : Philosophie des sciences sociales (p. 310). — Le R. P. FÉLIX : Le Charlatanisme social (p. 311). — E. PERRIER : La Philosophie zoologique avant Darwin (p. 312). — H. FAYE : Cours d'astronomie de l'Ecole polytechnique (p. 314). — A. SOUCHON : Traité d'astronomie pratique (p. 314).

**Belles-Lettres.** — A. H. MURRAY : A New English Dictionary on historical principles (p. 317). — P. MEYER : Girart de Roussillon (p. 318). — A. CROISET : Leçons de littérature grecque (p. 320). G. MERLET : Tableau de la littérature française (p. 321). — Dr P. DESPINE : La Science du cœur humain (p. 323). — L. ARREAT : La Morale dans le drame, l'épopée et le roman (p. 325). — S. LIÉGEARD : Au caprice de la plume (p. 327). — E. MONTÉGUT : Nos morts contemporains (p. 329). — A. RÉGNIER : Les grands écrivains de la France (p. 329). — M. CORNUDET : Charles de Montalembert et Léon Cornudet (p. 332). — N. DUCREUX : Souvenirs d'un père (p. 333).

**Histoire.** — E. LE GLAY : Histoire du bienheureux Charles le Bon, comte de Flandre (p. 334). — B. HAUSSOULLIER : La Vie municipale en Attique (p. 336). — M. PHILIPPSON : La contre-révolution au seizième siècle (p. 337). — C. BUET : L'amiral de Coligny (p. 338). — Le comte DE BAILLON : Histoire de Louise de Lorraine (p. 339). — A. BABEAU : Les Voyageurs en France (p. 340). — L'abbé A. SICARD : L'Education morale et civique, avant et pendant la Révolution (1700-1808). — P. LE DUC : Histoire de la Révolution dans l'Ain (p. 344). — A. DE LA BORDERIE : Etudes historiques bretonnes (p. 345). — Le comte de SAO MAMEDE : Don Sébastien et Philippe II (p. 345). — E SELETTI : La citta di Busseto (p. 346). — L. CARR : The Mounds of the Mississipi Valley (p. 347). — G. RICHOU : Traité théorique et pratique des archives publiques (p. 349). — C. SOMMERVOGEL, S. J. : Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes publiés par des religieux de la Compagnie de Jésus (p. 350).

III. — BULLETIN. — E. ALCAN : La Flore du Calvaire (p. 353). — H. PRAGUE : Annuaire des archives israélites pour l'an du monde 5645 (p. 353). — E. NYS : Les origines de la diplomatie et le droit d'ambassade jusqu'à Grotius (p. 354). — Notions de politesse et de savoir-vivre (p. 354). — C. PÉRIGOT : Histoire du commerce français (p. 355). — Le vicomte DE CAIX DE SAINT-AYMOUR : Les intérêts français dans le Soudan éthiopien (p. 355). — L. PETIT DE JULLEVILLE : Histoire littéraire (p. 355). — Le R. P. P. DALMAIS : Cours de belles-lettres (p. 356). — D. CAYETANO VIDAL Y VALENCIANO : El Entremes de Refranes, es de Cervantes (p. 357). — BRACHET : Dictionnaire du patois savoyard (p. 357). — R. LESCLIDE : Le dernier Scapin (p. 358). — Ginetta, ou la vie et les derniers moments d'une jeune enfant (p. 358). — A. PIZARD : Les origines de la nation française (p. 358). — R. POSTEL : Nos Aïeux (p. 359). — J. FABRE : Jeanne d'Arc libératrice de la France (p. 359). — J. FABRE : Procès de condamnation de Jeanne d'Arc (p. 359). — Un Avocat légitimiste : Consultation pour Mgr Louis-Philippe-Albert de France, comte de Paris, contre Don Jaime-Jean-Alphonse-Philippe de Bourbon (p. 360). — L'abbé S. GAMBER : Un rhéteur chrétien au cinquième siècle (p. 360). — A. LEROY-BEAULIEU : Un homme d'Etat russe (p. 361).

IV. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. l'abbé de Lagarde, Barral, Guyard, Laube, Chaulet d'Outremont, etc., etc. — Institut. — Concours et Prix. — Missions. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Propriété artistique et littéraire. — Bibliothèques populaires. — Lettres et billets inédits de Mascaron. — Bibliographie vosgienne de l'année 1883. — Molière et les Limousins. — Notice sur la bibliothèque de la Chambre de commerce de Bordeaux. — D'une faute d'impression souvent reproduite. — Nouvelles. — Allemagne. — Angleterre. — Belgique. — Grand-Duché de Luxembourg. — Espagne. — Italie. — Russie. — Suisse. — Etats-Unis. — Ventes. — Publications nouvelles et annoncées.

V. — QUESTIONS ET REPONSES.

EC 2 1331

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

## ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Lise Fleuron*, par GEORGES OHNET. 60e édition. Paris, Ollendorff, 1884, in-18 j. de 464 p. Prix : 3 fr. 50. — 2. *Marichette*, par HECTOR MALOT. Paris, Dentu, 1884, 2 vol. in-18 j. de 330 et 378 p. Prix : 7 fr. — 3. *L'Irréparable*, par PAUL BOURGET. Paris, A. Lemerre, 1884, in-12 de 300 p. Prix : 3 fr. 50. — 4. *Un Crime*, par HENRY GRÉVILLE. Paris, Plon et Nourrit, 1884, in-18 j. de 318 p. Prix : 3 fr. 50. — 5. *Histoire d'amour*, par LOUIS ENAUDT. Paris, Hachette, 1884, in-12 de 320 p. Prix : 3 fr. — 6. *Solange*, par ANDRÉ GÉRARD. Paris, Plon et Nourrit, 1884, in-18 j. de 242 p. Prix : 3 fr. — 7. *Une Lune de miel*, par AIMÉ GIRON. Paris, Paul Ollendorff, 1884, in-18 j. de 348 p. Prix : 3 fr. 50. — 8. *Un Mariage difficile*, par AIMÉ GIRON. Paris, Blériot et Gautier, 1884, in-12 de 294 p. Prix : 3 fr. — 9. *Les Mirages d'or*, par RAOUL DE NAVERY. Paris, Blériot et Gautier, 1884, in-12 de 314 p. Prix : 3 fr. — 10. *Loin du bonheur*, par MONNIER DE LA MOTTE. Paris, Ghio, 1884, in-12 de 336 p. Prix : 3 fr. — 11. *La Chanoinesse d'Ambremont*, par la comtesse DE MASSA. Paris, Emile Perrin, 1884, in-12 de 372 p. Prix : 3 fr. 50. — 12. *Les Coups d'épée de M. de Puplinge*, par CHARLES BUET. Paris, Palmé, 1884, in-12 de 360 p. Prix : 3 fr. — 13. *Histoire d'un denier d'or*, par ALEXANDRE DE LA MOTHE. Paris, Blériot et Gautier, 1884, in-12 de 390 p. Prix : 3 fr. — 14. *Hilaire Gervais* (*Histoire d'un enfant*), par LÉON BARRACAND. Paris, Charavay frères, 1884, in-12 de 250 p. Prix : 1 fr. 75. (*Bibliothèque d'éducation moderne*). — 15. *Kira* (*Histoire d'une jeune fille russe*), par V. ROUSLANE. Paris, Plon et Nourrit, 1884, in-18 j. de 320 p. Prix : 3 fr. 50. — 16. *La comtesse Nathalia*, par l'auteur de la *Comtesse Mourenine*. Paris, Plon et Nourrit, 1884, in-18 j. de 318 p. Prix : 3 fr. 50. — 17. *Humiliés et Offensés*, par Th. DOTOIEWSKY. Traduit du russe, par EDOUARD HUMBERT. Paris, Plon et Nourrit, 1884, in-18 j. de 360 p. — 18. *Dymitr-le-Cosaque*, par ETIENNE MARCEL, suivi de *Sous la montagne*, nouvelle traduite de l'anglais. Paris, Firmin Didot, 1884, 2 vol. in-18 j. de 300 et 308 p. Prix : 6 fr. — 19. *Mitsa* (*Mœurs valaques*), par LOUIS DE CHARDONNE. Paris, Frinzine, Klein et Cie, 1884, in-12 de 324 p. Prix : 3 fr. 50. — 20. *Edina*, roman anglais de HENRY WOOD, traduit par Mme HONORINE MARTEL, Paris, Hachette, 1884, 2 vol. in-18 j. de 284 et 260 p. Prix : 2 fr. 50. — 21. *L'Américain à Paris*, par HENRY JAMES. Traduit de l'anglais, par LÉON BRACHET. Paris, Hachette, 1884, 2 vol. in-18 j. de 254 et 262 p. Prix : 2 fr. 50. — 22. *Pillone*, par GUILLAUME BERGSOE. Traduit du danois par CHARLES SIMOND. Paris, H. Oudin, 1884, in-12 de 300 p. Prix : 3 fr. — 23. *Contes ironiques*, par CHARLES BUET. Paris, Tresse, 1883, in-12 de 296 p. Prix : 3 fr. — 24. *Le Pigeon*, par ADOLPHE BELOT. Paris, Dentu, 1884, in-18 j. de 306 p. Prix : 3 fr. — 25. *Bébé et Cie*, par EMILE BERGERAT. Paris, Frinzine, Klein et Cie, 1884, in-12 de 294 p. Prix : 3 fr. 50.

1. — Le succès serait-il l'éteignoir du talent? M. Georges Ohnet, crivain gâté du public, a publié d'abord *Serge Panine*. Cette œuvre e début annonçait un romancier de la bonne école et s'imposait par ı vigueur du style et l'intérêt du récit. *Serge Panine* eut une trenaine d'éditions. C'était merveilleux. Vint ensuite *Le Maître de Forges*, ıoins parfait, moins observé, plus diffus, mais d'une belle envolée ıcore. *Le Maître de Forges* eut quarante éditions. Il fut suivi de *La mtesse Sarah*, roman faux, névrosiaque et bâclé vite. La *Comtesse* ıt cinquante éditions. Voici aujourd'hui *Lise Fleuron*, l'œuvre la plus ible de M. Ohnet, et elle dépasse déjà soixante éditions. C'est fabuux. M. Ohnet n'a plus besoin de se gêner : il peut dorénavant publier importe quoi dans le médiocre et le mal écrit. Il est sûr de son cenème mille. Eh bien! de pareils engouements, inexplicables d'ail-

leurs, ne doivent pas nous donner le change et nous faire prendre des vessies pour des lanternes. Malgré ses soixante éditions, *Lise Fleuron* ne passera pas à la postérité. Nous sommes loin du chef-d'œuvre. Il s'agit d'une actrice qui se maintient relativement chaste et que l'amour ardent de son art préserve des entraînements coupables. Une fois seulement, elle se laisse séduire, et mal lui en prend, car elle meurt de cette passion. Le sujet n'est pas neuf. M. Ludovic Halévy l'a abordé dans sa *Criquette* et l'a traité plus sobrement. M. Ohnet, lui, a voulu nous peindre en détail les mœurs des hommes et des femmes de théâtre, et il arrive à de telles accumulations d'épisodes, que l'action principale en est embroussaillée. Il a pourtant admirablement mené la haine corse de Clémence Villa pour Lise Fleuron. Autant Lise est sentimentale, poétique, douce et bonne, autant Clémence (la mal-nommée) est positive, dévergondée, atrabilaire et méchante. On n'avait peut-être jamais peint en caractères plus saisissants la jalousie féroce qui généralement existe entre les femmes de théâtre. C'est la partie (la seule) vivante et vraie du roman. *Lise Fleuron* peut éveiller aussi la curiosité des lecteurs qui cherchent des noms sous des pseudonymes. M. Ohnet (moyen fort ingénieux pour se faire des amis) a eu l'habileté de grouper à un souper de centième représentation nos plus renommés journalistes et lundistes, savoir : Frédéric Varney (Sarcey), « gros homme très myope, prompt au blâme et à l'éloge » ; Adolphe Angu (Vitu), « très chauve, le regard fin, la moustache cirée, écrivain plein d'érudition, archéologue distingué, financier remarquable » ; Henry Fauquet (Fouquier), « Athénien de Marseille » ; La Fourneraye (La Pommeraye), « avec ses longs cheveux et ses moustaches pendantes qui lui donnent l'air d'un Vercingétorix en costume moderne » ; Rolff (Wolff), « le chroniqueur paradoxal du *Figaro* » ; Henry de Senne (de Pène), « gentleman de lettres, journaliste étincelant, dominant de sa haute taille le gastronomique Poncelet (Monselet) » ; Farcaud (Fourcaud), « écrivain d'une rare valeur, esprit philosophique, l'œil torve, la chevelure en désordre » ; Adolphe Carot (Racot), « romancier de talent et brillant journaliste » ; François Dobbée (Coppée), « le poète au regard doux, au front pensif », etc., etc. Tout le Paris littéraire des premières défile avec un joli mot d'éloges dans *Lise Fleuron*. Un malin, M. Georges Ohnet ! Quant à ceux de ses personnages qui mènent ce qu'on appelle « la vie qui brûle, » ils sont tous, sauf le poète Claude La Barre, complètement ratés, et leurs passions sont des passions de convention. A force de chauffer la machine, elle éclate, et il y a des déraillements terribles. Bah ! Ce danger n'est à craindre ni pour Jean de Brives, ni pour le financier Nuno, ni pour l'homme indigne dont l'affreux égoïsme tue Lise Fleuron. Finalement, cette

Lise n'est pas une courtisane, mais elle est de vertu bien fragile.

2. — *Marichette* nous paraît être un des meilleurs romans de M. Hector Malot, — ce qui ne veut point dire qu'elle soit irréprochable. Simon Bellocq, un Béarnais, arrive en Normandie, marchand ambulant, le mètre à la main, la balle sur l'épaule. Il s'établit vendeur de toile à Saint-Maclou. Puis, il se fait correspondant du chemin de fer, liquoriste, charbonnier, ardoisier, entrepreneur de constructions, et promptement devient archi-millionnaire, conseiller municipal, maire, conseiller d'arrondissement, l'homme le plus important du pays, un homme qui savait à peine lire et signer. Un beau matin, à l'heure de patron-minette, comme on disait dans le bon vieux temps, arrive chez Bellocq la jeune Marichette. Elle est sa nièce à la mode de Bretagne, n'a plus de parents, et son seul ami répond au nom de Psitt. L'égoïste Bellocq reçoit très mal Marichette et son chien. Puis, il s'aperçoit qu'elle a beaucoup de biais, qu'elle aime l'ordre et tient très proprement sa maison de célibataire. Alors il s'y habitue. Il fait plus que cela, le misérable ! Il abuse de son autorité pour séduire Marichette. Celle-ci, après ses couches, se retire chez des parents de Bellocq, des cousins à elle. On lui conseille de plaider contre lui, de façon à l'amener à reconnaître son enfant. Bellocq est riche, Marichette pauvre. Elle ne peut apporter aucune preuve que son séducteur soit Bellocq. Le Béarnais est acquitté. Plus tard, quand il sent venir la mort, il voudrait réparer son crime, épouser Marichette et donner un nom à son fils. Mais alors Marichette ne veut pas de lui. Bellocq meurt, laissant toute sa fortune à ces cousins qui, de son vivant, l'auraient fait pendre. Il est évident que M. Hector Malot, dans *Marichette*, a eu en vue la question de la recherche de la paternité. Bien des gens allient cette question avec celle du divorce. Ils ont tort. Le divorce est immoral, antichrétien, destructeur du mariage et de la famille. La recherche de la paternité, comprise et appliquée dans le sens des idées de M. Le Play, est, au contraire, chose juste, chrétienne et sociablement désirable. Sachons gré à M. Malot de n'avoir pas falsifié une pareille thèse en l'enjolivant de sophismes et de déclamations ridicules. Il a laissé parler les faits. C'était suffisant pour montrer l'impunité du suborneur et l'indignité de ce père qui, retranché derrière un texte de loi, demeure indemne et innocent, aux yeux du monde, de l'injustice et du mal qu'il a causés. Marichette, malgré tout, reste sympathique. Quant à Psitt, il n'est pas de très belle race; mais comme il est bon et intelligent ! et quel rôle il joue dans ce drame intime, dont on voudrait effacer quelques situations scabreuses — qu'il suffisait simplement d'indiquer, d'une plume délicate et discrète !

3. — M. Paul Bourget procède de Stendhal. Le côté matériel des choses le préoccupe peu. Il préfère analyser subtilement certains

états de l'âme. Ajoutons que, sans viser au prix Monthyon, il n'a pas la morale désolante et voltairienne de l'auteur de *la Chartreuse de Parme* et de *Rouge et Noir*. En outre, son style est moins sec, plus pittoresque et plus suggestif. L'héroïne de son roman, *l'Irréparable*, appartient à cette classe aujourd'hui si nombreuse de jeunes filles dont on ne surveille pas l'éducation. Il en résulte des produits monstrueux, chez lesquels la virginité du corps va de pair avec la perversité de l'âme et la corruption de l'esprit. Nous ne disons pas que Noémie Hurtrel en fut absolument à ce point. Mais ce n'était pas de sa faute. Quelle volonté du bien, quelle résistance aux tentations attendre d'une émancipée intellectuelle qui lit Schopenhauer et Darwin, Hartmann et Herbert Spencer ? Aussi notre parangon de vertu philosophique cède-t-elle au premier godelureau qui se présente. Ce n'est pas qu'elle se donne, de propos délibéré, à ce vaniteux d'Hugues Taraval. Non. Mais n'étant point gardée par les fortes croyances, elle se laisse, par lassitude ou bêtise, *irréparablement* surprendre. Le repentir vient à la suite. Trop tard. A Cannes, Noémie rencontre un jeune lord anglais, Richard Waddam. C'est son antithèse. Celui-ci n'est épris que d'art et d'idéal, et cultive la peinture préraphaélique. Il vit dans une pureté de mœurs absolue, Noémie voudrait s'en faire aimer. Vains efforts ! Richard ne pense qu'à son art, et Noémie en est réduite à épouser un M. de la Roche d'Eyda. Prise de remords, elle se tue après la cérémonie religieuse. Ce dénouement païen ressemble identiquement à celui de *la Veuve*, d'Octave Feuillet. *L'Irréparable* est suivi d'une nouvelle : *Deuxième amour*, où pareillement l'analyse domine, et de quelques Études de femmes, dont une : *Secum sola*, ressuscite la mélancolie d'*Obermann* et de *René*. Mélancolie dangereuse, parce qu'elle est solitaire. *Væ soli !* Le roman de M. Paul Bourget abonde en réflexions, en aperçus, en observations. Toutes les pensées de l'auteur ne sont pas justes, et beaucoup d'entre elles sont sujettes à caution. Mais il en est d'autres qui frappent par leur vérité limpide et profonde. Celle-ci, par exemple : « Au rebours d'un préjugé universel, c'est un phénomène bien connu des confesseurs et des médecins que la pureté peut être très facile à conserver, pourvu qu'elle ait été absolue. » Parlant de Richard Waddam, il dit de lui : « Richard était malade d'un excès de subtilité, toujours à la recherche de la nuance rare, et quoique supérieurement intelligent, il ne devait jamais atteindre à cette large et franche conception de l'art qui produit les œuvres géniales. » Il dit ailleurs (c'est une femme qui fait des aveux) : « J'étais toute jeune alors, je n'avais pas acquis cette indulgence que donne le sentiment de l'inachevé de la vie. » C'est trouvé, saisissant et bien exprimé. Tout cela malheureusement a un ver rongeur : le pessimisme de l'écrivain — pessimisme qui s'affirme

dans le *Deuxième amour* peut-être encore plus que dans l'*Irréparable*. Il n'en saurait aller autrement, puisque M. Paul Bourget ne donne à la morale, pour point d'appui, que la froide psychologie, — une pointe d'aiguille qui sera toujours renversée par la terrible logique des appétits et des convoitises.

4. — Mme Henry Gréville, dans *Un Crime*, a traité la même thèse que M. Hector Malot dans *Marichette*. Le crime en cause s'accomplit sur la personne de Monique Béquet. Le criminel n'est pas un butor comme le Béarnais Bellocq; c'est un riche banquier de Rouen, M. Dunois. Mais comme Bellocq, il abuse de sa situation — puisque Monique est sa servante. Les romanciers devraient pourtant bien ne pas se copier les uns les autres. Pour être juste, je dois dire que le dénouement d'*Un Crime* diffère du tout au tout du dénouement de *Marichette*. Monique Béquet, dans un mouvement de colère, tue sa maîtresse, Mme Hortense Dunois, d'un coup de chenêt à la tempe. Il y a procès. Dunois compromis simule un vol avec effraction. La justice s'en contente et acquitte Monique. Celle-ci retourne dans son village et épouse son ancien fiancé Marin Bonamy. Le remords la tue : toujours *l'Irréparable !* Je ne conseille pas aux mères de famille de laisser *Un Crime* sur la table de leur salon. Bien que ce ne soit pas une œuvre pornographique, elle appuie trop sur les débordements de ce Dunois qui, non content d'aller chercher au dehors la satisfaction de ses instincts grossiers, introduit encore la débauche jusqu'au chevet de sa femme. C'est là pourtant ce que le monde appelle un honnête homme. Joseph de Maistre pensait apparemment aux honnêtes gens de cette catégorie, quand il disait qu' « il n'avait rien vu de plus affreux. »

5. — Le roman par lettres, depuis la *Valérie* de Mme de Krudener, était tombé en désuétude. M. Louis Énault a essayé de le faire revivre dans *Une histoire d'amour*. Henri de Presne et Louise de Norville, les deux héros du récit, font leurs confidences, l'un à Jacques de Kervel, l'autre à Laure Dubreuil. Leurs lettres montrent une passion qui grandit, qui se brise, qui s'éteint, qui éclate, qui se rallume, et qui finit par le mariage. Très romanesque, mais, en résumé, peu neuf. M. Louis Énault a fait mieux.

6. — La Révolution est, pour les romanciers comme pour les historiens, une mine inépuisable. Mme André Gérard a voulu, à son tour, fouiller cette mine et en a rapporté l'aimable et charmante *Solange*. Fille naturelle du chevalier Jean de Prahecq et de Laurence de Divonne, elle est vouée au malheur dès son enfance. Les événements empêchent ses parents de s'unir en légitime mariage. Jean de Prahecq émigre et meurt dans l'émigration. Laurence émigre aussi, et, oubliant sa fille, épouse à Londres le duc de La Mothe-Saint-Héraye.

Solange a été confiée par elle à une fermière du Poitou. Comme la fermière ne lui fait rien savoir, Mme de Saint-Héraye croit son enfant morte et n'y pense plus. Cependant Solange vit. Sa nourrice trépassée, elle est recueillie par un Vendéen, le paysan Rémi, dont les fils font bravement le coup de feu contre les Bleus. Le chef de ces derniers est précisément le fils aîné du duc de La Mothe-Saint-Héraye, Adhémar, un enfant de sa première femme. Tête ardente, grisé par la Révolution, il a conservé, au fond du cœur, sa foi religieuse. Mais il n'est plus royaliste et se bat contre la Monarchie. Le duc l'a maudit. Blessé grièvement, la petite Solange l'a soigné. — Adhémar n'oublie pas sa garde-malade. Colonel à vingt-cinq ans, il démissionne le jour où le premier Consul se fait proclamer Empereur. Les émigrés sont rentrés. Tout se calme et se pacifie. Seul, le duc reste intraitable. Il ne pardonne pas à Adhémar sa « félonie. » Solange est dentellière à Saint-Florent. C'est la perle de l'endroit. Adhémar lui déclare son amour. Le duc meurt sur ces entrefaites, et la duchesse ne veut point entendre parler de Solange comme belle-fille. Hélas ! C'était son enfant, sa propre fille. Au dénouement, tout s'explique, et Solange de Prahecq devient la femme d'Adhémar de La Mothe-Saint-Héraye. *Solange* n'est pas un roman historique proprement dit ; mais il se rattache à ce genre par l'époque où l'auteur en a placé le récit, par le caractère des personnages qui y jouent un rôle, et par divers épisodes de la guerre de Vendée. Il y a un vrai talent dans cette œuvre — aussi éloignée de la crudité que de la berquinade. L'auteur a su très habilement opposer la fierté aristocratique du duc de La Mothe-Saint-Héraye à la franchise démocratique de son fils, et la douceur résignée de Solange à la dureté de ceux qui la méconnaissent. Elle est pourtant de race, car, dans les plus humbles conditions, elle reste toujours digne d'elle-même et ne transige pas avec l'honneur.

7 et 8. — Coup sur coup, M. Aimé Giron nous donne, ce semestre-ci, *la Lune de Miel* et *Un Mariage difficile*. Il ne s'agit plus de la *Bête*, ni des braves *Lurons de la Gance*. C'est presque un poème que *la Lune de miel* — une lune de miel en quatre quartiers. Premier quartier, sans nuages : Édith de Plangour et Jean de Beaucerans partent pour l'Italie, le soir même de leur mariage. Deuxième quartier, un peu nébuleux : ils rencontrent à Gênes une vieille sorcière, qui leur dit la bonne aventure et leur conseille de se méfier de la dame de pique et du valet de carreau. La dame de pique est une terrible coquette, Julia d'Albari, à qui Jean de Beaucerans a jadis fait la cour. Le valet de carreau s'appelle Robert Monroux. Il est furieux de ce que sa cousine lui ait préféré Jean. Troisième quartier, orageux et sombre : Robert et Julia s'associent dans leur vengeance. Un moment ils vont détruire le bonheur d'Édith de Plangour et de Jean de Beaucerans.

Mais les jeunes époux s'aiment sincèrement, et leur amour mutuel triomphe de toutes les embûches. Dernier quartier, lumineux, splendide et calme : la lune de miel se termine par ce joli billet de faire part : « Madame, Monsieur, je me nomme Jeanne de Beaucerans. Je « suis née hier, 14 juillet, et j'ai l'honneur de vous en informer. Ma « petite mère va fort bien, et moi je me porte à merveille. Paris, ce « 15 juillet 1880. — JEANNE. » N'est-ce pas ravissant ? Il y a aussi la note gaie dans la *Lune de miel*. C'est la belle-mère, Mme de Plangour. Le *deus ex machinâ*, le Desgenais, vous l'avez en chair et en os dans l'oncle Chambaud, une façon de vieux garçon, à la fois sermonneur et bon vivant ! Tel est ce roman original, qui débute au seuil de la vie conjugale et finit dans le berceau du premier-né. M. Aimé Giron, avec une plume émue et qui se respecte, nous fait traverser, à sa suite, ce noviciat de l'existence à deux où se succèdent les surprises, les gaucheries, les petites querelles, les doux racommodements, — troublés parfois par les effarouchements d'une belle-mère un peu susceptible, mais égayés, en revanche, par les entrains spirituels et bienfaisants du bon Agenor Chambaud. L'action principale se développe au milieu des poétiques paysages d'Italie, la terre classique des lunes de miel. M. Aimé Giron a d'ailleurs l'humeur voyageuse. — Dans l'autre de ses romans de mœurs, *Un Mariage difficile*, c'est par monts et par vaux que Camille Regour poursuit « l'âme sœur de son âme », comme il est chanté dans les romances démodées de Mlle Loïsa Puget. Regour étudie le droit à Paris, et un peu le travers. Il aperçoit une jeune fille sortant du laboratoire d'un photographe. Elle est d'une beauté idéale. Il achète un exemplaire de sa photographie et parvient à savoir où loge l'objet de son culte. C'est une provinciale. Au moment où il espère la voir, il apprend qu'elle vient de partir avec sa mère pour Dijon. Voilà Regour en route pour la capitale des anciens ducs de Bourgogne. A Dijon, plus d'hirondelle. Elle s'est envolée vers Lyon. Regour se met à sa poursuite, traverse Avignon, Marseille, la Méditerranée, l'Égypte. Enfin, il rattrape l'inconnue au pied des Pyramides. Hélas ! trois fois hélas ! La belle inconnue est mariée. Le pauvre Regour, éreinté, fourbu, penaud et honteux, retourne à Paris. Son ami Daniel de Pragat qui n'a pas quitté le boulevard des Italiens, y a trouvé le bonheur et la fortune. Il vient d'épouser une riche héritière. L'histoire de Camille Regour est une paraphrase de la fable de la Fontaine, *Les Deux Pigeons*. L'auteur en a profité pour faire un peu de géographie pittoresque, et le passage de son héros en Provence lui fournit l'occasion d'une belle page sur les Félibres et leur Homère, le chantre de *Mireille*, de Nerto et des *Iles d'or*, Frédéric Mistral.

9 et 10. — Gildas de Kermoel, de vieille race bretonne, jeune, inex-

périmenté, faible de caractère, se laisse prendre aux beaux yeux d'une Parisienne, Nadille du Fretay, qu'on surnomme, pendant la saison d'été, la sirène de Dinard. Cette Nadille est la fille d'un banquier plus riche que Crésus. Gildas l'épouse malgré ses parents, qui considèrent cette union comme une mésalliance. Ils vont peut-être un peu loin, à une époque où tant de blasons se redorent au creuset de la finance. Mais les Kermoël sont des Bretons bretonnants. Et puis au fond, ils ont raison. Il y a mésalliance morale. Frivole, capricieuse, dépensant l'argent sans compter, Nadille joue à la Bourse, est ruinée par le krach de l'*Union générale*, manque de respect à son père, néglige son mari, quitte son enfant malade. Total : mauvaise fille, mauvaise épouse, mauvaise mère ! Pas d'esprit de famille ! L'amour des fêtes et des plaisirs ! Pas de religion ! un seul culte, l'or !... Une terrible catastrophe, où elle se trouve mêlée, la fait revenir à de meilleurs sentiments. Alors la femme coupable se repent ; elle quitte Paris, retourne en Bretagne, se prend à aimer son mari, chérit son petit André. C'est fini. La « vie qui brûle » l'a rendue phtisique. Elle meurt convertie, laissant André à cette douce Tiphaine, qui a servi de mère à l'enfant et que Gildas avait délaissée, séduit par le mirage ou plutôt par le sillage d'or que traînait après elle la fille du riche financier parisien. A coup sûr, Mme Raoul de Navery, qui a déjà publié tant de romans, s'est surpassée dans les *Mirages d'or*. Son Gildas de Kermoel a beaucoup de traits de ressemblance avec le comte Raoul de Savonnières, le héros de M. Monnier de la Mothe, dans *Lois du bonheur*. Gildas préfère Nadille à Tiphaine. Raoul voudrait épouser la millionnaire Mlle Mortain, alors que la pauvre Blanche de Prillac l'aime de tout son cœur. Gildas est malheureux en épousant Nadille. Raoul est plus malheureux encore, car il finit par ne pouvoir épouser ni la riche ni la pauvre. C'est bien fait. Les deux sires s'éloignent du bonheur par leur propre faute. La différence des deux romans est à l'avantage de Mme Raoul de Navery. L'inspiration de son récit est plus saine et plus chrétienne.

11. — *La Chanoinesse d'Ambremont !...* Ne froncez pas le sourcil, lecteurs. La chanoinesse que voici n'est ni vieille, ni laide, ni ridicule. C'est, au contraire, une aimable femme de quarante-cinq ans, qui est encore très belle et qui, dans sa jeunesse, ayant inspiré une véritable affection à un galant homme, voit cette passion sincère et pure se poursuivre sans éclipses jusqu'à la cinquantaine. Il ne tiendrait qu'à Gabrielle d'Ambremont de se faire épouser par M. de Boisgenet, chef d'escadron en retraite. Mais des circonstances diverses s'opposent à cette union, et Gabrielle sait se sacrifier encore. Elle se consacre désormais aux œuvres charitables, pense un peu plus à Dieu et n'en reste pas moins toujours la belle et bonne Gabrielle. Autour

de la chanoinesse papillonnent son neveu Rodolphe de Sorville, M. de Mesle, lieutenant d'état-major, le fidèle Boisgenet, Mme d'Alancy, — un type vrai qui a dû poser devant l'auteur de ce roman, et quelques autres personnages secondaires. Parmi ceux-ci, le brave M. Chavarel, riche campagnard très original, qui fut candidat conservateur sous l'Empire, qui l'est sous la République, qui le serait sous la monarchie, et dont les théories sur le labourage ne sont pas d'un imbécile. J'en ai dit assez sur *la Chanoinesse d'Ambremont*, récit moral, tout à l'honneur de Mme la comtesse de Massa, d'un style élégant et sobre, sans prétentions et qui nous initie aux intéressants détails de la vie moderne de château en province. Parfois pourtant, le tableau semble un peu flatté.

12. — M. Charles Buet a pris à tâche de ressusciter le roman d'aventures, qui fut tant à la mode aux beaux jours des Alexandre Dumas et des Auguste Naquet. Ses *Coups d'épée de M. de Puplinge* se donnent à Turin, dans la première moitié du dix-septième siècle, sous la régence de Chrétienne de France. Henri Gouffier, chevalier de Puplinge, passe les Alpes et va chercher fortune en Italie. De coups d'épée en coups d'épée, il finit par se faire distinguer de la Régente et du cardinal Maurice de Savoie, et par épouser une riche héritière, Philiberte de Miolanais. Ce chevalier de Puplinge rappelle par certains côtés le chevalier Bayard : il est, comme son compatriote, tout à fait sans peur et complètement sans reproches. On ne saurait en dire autant d'un certain marquis d'Ars, qui sous le nom de Fabio, joue dans la vie de Puplinge un grand rôle. Sans peur il est, certes ; mais, quel gredin que ce condottiere ! Hervé, le valet d'Henri, tout au contraire, est sans reproches comme son maître ; mais quel couard que ce jeune Breton ! Des corbeaux qui volent à gauche lui tournent le sang comme à une femmelette. On trouve, dans ce roman, de l'humour, de la verve et de l'entrain. Il se lit avec plaisir, bien que M. Charles Buet, dans son patriotisme de Savoyard archaïque, nous paraisse injuste à l'égard de la cour de France et surtout du grand cardinal de Richelieu, dont il dévoile la politique, une politique sans scrupules et à la Machiavel. C'est exagéré. Par contre, M. Charles Buet excelle dans la peinture des mœurs de l'époque. Rien, par exemple, de mieux imaginé, de mieux réussi, que la lettre écrite par le vieux Puplinge père à son fils, au sujet de son mariage. Le gentilhomme rural est plus riche d'honneur que d'écus. Il bénit son héritier, le félicite d'avoir trouvé si bon parti, mais lui avoue naïvement qu'il ne peut rien lui donner en avance d'hoirie, « la récolte ayant été fort médiocre, » et ses débiteurs, « à cause de la guerre, » ne lui ayant pas remboursé « un denier. » Il lui annonce toutefois que sa sœur Agnès lui envoie « six pots de miel et cinq fromages dits *vacherins* pour sa future, ainsi

qu'une chaise en tapisserie. » Lui, père, ajoute dans le paquet « la peau de deux ours qu'il a tués l'hiver. Elles serviront à faire un tapis de pied » pour son « futur beau-père. » Brave vieux ! on le voit d'ici.

13. — M. Alexandre de Lamothe n'est point de l'école de l'art pour l'art. *Scribit non ad narrandum, sed probandum.* Tous ses romans n'ont qu'un but : la défense de la vérité contre le mensonge et le sophisme. Dans *le Denier d'or*, il prend texte de la découverte d'une monnaie romaine de l'époque de Jules César pour raconter à des ouvriers l'histoire de l'Église, en réfutant, époque par époque, toutes les erreurs accumulées contre cette rayonnante et sublime histoire. Le narrateur est un savant chimiste : Adolphe Gervais, dont le frère, Jean, dirige la plus importante usine de Cézeville (lisez : Bessèges). Il organise des conférences historiques à l'usage de la classe ouvrière, et les fait annoncer dans le journal de la localité. Comme Adolphe Gervais est « clérical, » tous les libres-penseurs de Cézeville, le plumitif Gaston Rochebonne, le ventripotant Berniclet, le fat Michelin, le voltairien Vernon, ces fortes têtes qui s'appellent Colombet, Pichon, Pancrace et Tirepied, se rendent aux conférences, endoctrinés par le maître d'école. Le mot d'ordre est celui-ci : « clouer le bec au clérical. » Ils se munissent, à cet effet, des « machines anticléricales » du « savant » Paul Bert, et par avance boivent du lait, en pensant qu'ils réduiront par leurs foudroyantes objections le chimiste à *quia*. Mais un ancien proverbe picard dit : « Qui croit guiller Guillot, Guillot le guille. » Les libres-penseurs de Cézeville éprouvent la justesse de cet adage à leurs dépens. Adolphe Gervais commence ; les objections pleuvent ; la riposte part ; tout est réfuté, pulvérisé, anéanti. La vérité triomphe, et les rieurs sont de son côté. *Le Denier d'or* est un livre à propager dans les centres ouvriers. C'est aussi un livre de bibliothèque paroissiale, — de même que les *Coups d'épée de M. de Puplinge*, *Un Mariage difficile* et *les Mirages d'or*. Ce sont d'ailleurs les seuls romans de ce trimestre à qui nous puissions rendre pareil témoignage, et nous le rendons sans prétendre que tous les autres soient absolument de mauvais livres. Mais il y a des nuances. On saura les démêler dans nos jugements.

14. — La *Bibliothèque d'éducation moderne* (qui n'est pas une bibliothèque paroissiale) vient de s'enrichir d'un nouveau volume dû à la plume facile de M. Léon Barracand. C'est l'histoire d'un enfant, d'Hilaire Gervais. Rien de plus simple et de moins compliqué que cette histoire. Orphelin de père et de mère, le petit Gervais tombe entre les mains d'un affreux parâtre, Pierre Tarut, et d'une marâtre, Barbe Chivat, plus affreuse encore. L'enfant doit, à sa majorité, hériter d'une vingtaine de mille francs. S'il meurt avant cette date, les

vingt mille francs reviennent à Tarut. Vous voyez déjà quels abominables sentiments s'agitent dans l'âme de ces paysans cupides ! Ils ne tuent pas Gervais à coups de couteau : les gendarmes sont là ; mais ils le torturent de toutes les manières, si bien que, lorsque Tarut et sa femme meurent, l'un dans un incendie, l'autre de la morsure d'un chien enragé, le petit Gervais, qui a trouvé une seconde mère dans Madeleine Beynet, meurt aussi. Les mauvais traitements ont tari en lui les sources de la vie. Ce dénouement un peu triste est racheté par de délicieuses pages sur les amusements des enfants, et par des paysages dauphinois d'une exquise fraîcheur. Pourquoi faut-il que la note chrétienne soit totalement absente de ce livre ? Il est pourtant inscrit parmi les « livres d'éducation. »

15. — J'arrive aux romans étrangers. Cette fois, ils abondent, et la littérature russe principalement bat son plein. Voici d'abord *Kira*, par V. Rouslane. On pouvait croire qu'il n'y avait plus rien à glaner en Russie, après Mme Henry Gréville. C'est une erreur. Les auteurs de *Kira*, de *La Comtesse Natalia* et d'*Humiliés et Offensés* prouvent intelligemment le contraire. Qu'est-ce que Kira ? C'est la fille du colonel Borissof, du château de Nomssy, gouvernement de Novogorod. Elevée en garçon, nageant comme une anguille, montant à califourchon et sans bride les chevaux de son père, grimpant aux arbres comme les chats, indisciplinée, rebelle à l'étude — avec cela, très chaste, aimant tout ce qui souffre, principalement les animaux, cette étrange créature incarne en elle les bizarreries du peuple russe, ses héroïsmes, ses abnégations, son mysticisme vague et ses superstitions. Un ami d'enfance, Vadine Nisky, jeune docteur en médecine, la demande en mariage. Elle refuse carrément de se marier et sa famille, consentant à la suivre, va demeurer à Saint-Pétersbourg où, sœur de charité volontaire, elle se voue librement au soin des pauvres. Dans cette ville, Kira retrouve le docteur Vadine Nisky, médecin de la princesse Saroff. Au fond, Kira éprouve pour Vadine un sentiment tendre ; mais tout entière à ses œuvres de dévouement, elle immole son cœur, espérant par cette immolation donner au jeune médecin la vraie notion du sacrifice. Cette exaltation généreuse a sa source dans la foi, la foi du charbonnier, la foi des simples et des naïfs. Le schisme grec n'y est pour rien. Ceux que le schisme inspire ont, en général, des sentiments beaucoup plus vulgaires. Témoins : le pope, père de Vadine Nisky, et la princesse Saroff. Le pope est un pied-plat dans la force du terme. La princesse Saroff ne saurait mieux être comparée qu'à une sorte de guenon millionnaire, dont les domestiques sont les souffre-douleurs, et qui fait répandre des aumônes par ses intendants à la condition qu'ils ne lui décriront jamais les misères soulagées avec son argent. La princesse Saroff est un peu comme la duchesse

d'Olonne. Il lui en coûtait d'accomplir les prescriptions du carême. Et pourtant elle désirait avoir la conscience tranquille. Comment concilier les deux choses ? — « Si nous faisions jeûner nos gens ! » dit-elle à sa sœur. Et ainsi fut-il. De même la princesse Saroff pratiquait la charité par ses intendants. Mais donner elle-même aux pauvres, les visiter dans leurs mansardes, quelles horreurs !... Eh bien ! ces horreurs, la petite Kira s'en rendait modestement et bravement complice à chaque heure du jour, et elle mourut à la peine. La princesse donnait des roubles ; Kira donnait sa vie et son cœur. Laquelle était la plus charitable ?

16. — Il y a dans *La Comtesse Natalia* une certaine princesse Merline qui doit être un peu cousine de la princesse Saroff. Du moins, sous le rapport du caractère, se ressemblent-elles fort. Merline, comme Saroff, fait de ses domestiques les cibles de sa mauvaise humeur. Comme Saroff, elle a son médecin particulier. Seulement, ce médecin est une femme. Pour ce qui concerne Natalia Nicolaevna Jagrinsky, son cas revient à celui de beaucoup de jeunes filles russes. Très noble et très pauvre, sa naissance lui impose la fréquentation d'un monde que devrait lui faire repousser sa modeste fortune. Elle est courtisée par deux gentilshommes qui occupent dans l'armée un emploi considérable. L'un plaît à la jeune fille, mais déplaît à la terrible tante, la princesse Merline ; l'autre, tout au contraire, est la coqueluche de cette tante richissime, tandis que Natalia ne peut pas le souffrir. C'est lui cependant qu'elle épouse. Natalia Jagrinsky devient comtesse Smelsky. L'union, pour n'être pas venue de passion, ne laisse point que d'être heureuse. Deux enfants naissent : un garçon et une fille. Et voilà que cette épouse, cette mère, au bout de douze ans, s'amourache d'un jeune officier des gardes ! L'adultère existe d'intention, sinon de fait. Il est certain que, sans ses enfants, Natalia succomberait. Smelsky meurt d'apoplexie, et sa veuve épouse l'officier des gardes. Dénouement malpropre ! Ce roman ne vaut que par la peinture des mœurs du grand monde russe, qui sont brossés d'impression, mais avec une réelle justesse de coup d'œil.

17. — Dans *Humiliés et Offensés*, on nous décrit, au contraire, les mœurs du petit peuple. Nicolas Skhméniew régit les domaines du prince Valkowsky. Ce régisseur a une fille, Natacha, fiancée à un brave garçon, Vania, dont le dévouement ne recule devant rien. Survient Aliocha, le fils du prince. La vue de cet écervelé de vingt ans ensorcèle Natacha. La fille du régisseur suit Aliocha, quitte ses parents, son fiancé, tout pour le séducteur. Dans le cœur de celui-ci l'inconstance domine. Il abandonne Natacha pour une autre beauté. La jeune prodigue retourne alors vers son père, qui lui pardonne, et Vania, qui n'a jamais cessé de l'aimer, l'épouse quand même. Parallè-

lement à cette histoire, se déroulent les mésaventures lamentables d'un Crésus devenu pauvre, à qui le sort n'a laissé que sa petite-fille et un chien. Chaque jour d'hiver, le vieux décavé va s'asseoir, pour se réchauffer, dans une confiserie de Saint-Pétersbourg. Il est là, ne dit mot, ne prend rien, regarde sans voir et détend ses membres engourdis. Un soir, des marchands humilient le vieillard. Il quitte la confiserie pour n'y plus revenir ; mais son chien ne le suit pas. Il est mort. Le vieux meurt à son tour. Reste la petite-fille. Elle échoit à une odieuse marâtre qui lui fait souffrir un martyre permanent. Ce n'est qu'après bien des années que sonne pour Hélène l'heure de la délivrance. Il paraît qu'*Humiliés et Offensés* a produit en Russie une sensation profonde. On a prononcé le mot de chef-d'œuvre. Le mot est lourd, surtout quand on appartient, comme l'auteur, à une école qui pose en principe le désintéressement moral dans les choses d'art et d'imagination. Toutefois, littérairement parlant, malgré ses longueurs, ses broussailles, ses papotages, ses contradictions, le roman de Th. Dotoiewsky n'est pas une production ordinaire. Quelle vie étrangement puissante dans ces divers et nombreux personnages, dont les passions se maintiennent en lutte continuelle ! Quelle vérité d'observation dans ces caractères opposés de bourreaux et de victimes ! Certaines images, certaines rencontres heureuses d'expressions ont une saveur toute particulière pour des lecteurs français. La langue est chaude, vibrante. De grandes qualités, certes. Mais la passion, avec ses affolements et ses fureurs, s'y étale, parfois, avec tant de réalisme, qu'elles disparaissent dans une impression, sinon malsaine, du moins troublante. L'auteur d'*Humiliés et Offensés* tient de Tourgueneff et d'Edgar Poë. Son esthétique, très étudiée dans sa simplicité voulue, sait tirer de grands effets de la peur, de l'inconnu, de ces dispositions de l'âme amenant la frayeur d'une chose que l'on ne comprend pas, que l'on ne saurait préciser, mais qui peut à chaque instant se réaliser comme une ironie jetée à tous les arguments de la raison. Assurément, ce romancier russe, dont le nom, pour la première fois, retentit dans notre littérature, n'est pas un écrivain banal, et cet écrivain est quelqu'un.

18. — *Dymitr-le-Cosaque* (son titre l'indique) nous transporte dans la patrie de Mazeppa, dans la sauvage Ukraine. Il s'agit d'une terrible révolte des paysans contre les nobles, qui eut lieu vers la fin du dernier siècle, et qui, par ses atrocités, fait songer aux crimes sans nom du nihilisme contemporain. Le héros du roman débute en Pologne. Obscur et sans nom, il aime secrètement la noble châtelaine dont il est le serviteur. Bien entendu que cet amour ne lui ôte pas le respect. Il cache sa passion au fond de son cœur ; mais elle éclate malgré lui et se montre dans le dévouement intrépide et fier dont il

donne, chaque jour, des preuves à l'objet de sa passion. Finalement, le mystère se découvre. Dymitr est par la naissance l'égal de celle qu'il aime. Vous devinez le dénouement. *Dymitr-le-Cosaque* a pour auteur Mme Étienne Marcel. Le début de l'œuvre, description de l'Ukraine pittoresque, indomptée, héroïque, tient plus de l'épopée que du roman. Mais, roman ou poème, le livre entraîne, captive et plaît; il est suivi de la traduction d'une émouvante Nouvelle anglaise de Miss Anna-Mary Thackeray : *Sous la Falaise*, et de quelques pages sur les sœurs de charité à Londres. Le lecteur en a, comme on dit, pour son argent.

19. — On me permettra de passer rapidement sur *Mitsa* (étude de mœurs valaques), par Louis de Chardonne. Rien de bien intéressant. Une institutrice qui se laisse conter fleurette par un officier de hussards et qui épouse ensuite un avocat, cela se voit ailleurs qu'à Bucharest. M. de Chardonne a brodé sur ce canevas les immorales arabesques des mœurs privées de la société valaque. Quelles mœurs ! Paris est une Jérusalem, comparée à la Babylone de là-bas ! En certaines pages, *Mitsa* frise la pornographie, et c'est dédié à une femme! L'auteur prie cette peu scrupuleuse personne d'être indulgente pour son œuvre « littéraire. » Littéraire ! littéraire ! Les *Mémoires de Sarah Barnum* ont la même prétention.

20. — L'Angleterre nous réclame. Allons-y. Nous y ferons, grâce à notre cicerone Mrs Henry Wood, connaissance avec un brave médecin de la Cornouailles, Hug Raynor, et avec sa fille, la douce et charitable Édina. Malgré ses qualités, le jeune cousin George Ackinson ne prend pas feu pour la petite cousine. Il la délaisse et s'en va dans de lointains pays. Édina jure de ne se marier jamais. Elle reste avec son père, et, avec les plus modiques ressources, devient la providence de la contrée, une contrée peuplée de mineurs, de charbonniers et de pauvres diables. Ce sont ces petites gens qui font surtout l'attrait du roman de Mrs Henry Wood. L'auteur d'*Édina*, comme en se jouant et de main d'ouvrier d'ailleurs, a peint leurs habitudes, leurs passions, leurs croyances et leurs superstitions. Parmi celles-ci, s'en trouve une bien étrange : la légende des Sept Siffleurs. Figurez-vous sept oiseaux mystérieux qui, à minuit, sur la lande déserte, font entendre l'un après l'autre un sifflement sinistre. Chaque fois qu'un mineur entend ces sifflements, il peut recommander son âme à Dieu. Le malheur plane sur lui. Les Cornouaillais croient que ces oiseaux sont les âmes de sept extracteurs de houille qui, dans un temps, furent tués ensemble par le terrible grisou. Superstition ! je vous l'accorde. Elle n'en a pas moins sa poésie et sa saveur.

21. — On ne saurait nier que le romancier Henry James ne possède un peu d'esprit et un grain d'humour. Mais que de préjugés, pour ne

pas dire que de haines et de rancunes l'auteur d'*Un Américain à Paris* ne nourrit-il point contre la noblesse ! Ostensiblement, il a écrit son livre pour rabaisser notre aristocratie au profit des marchands de cuirs de New-York. Ce yankee mal léché n'aurait pourtant pas dû oublier que c'est la noblesse française qui a fait les États-Unis — et, sans déprécier les mérites de son Christophe Newmann, ni surtout les savons qui l'ont si prodigieusement enrichi, Lafayette, Rochambeau, Pontécoulant et autres « méprisables » marquis de l'ancien régime le valaient bien, ce nous semble !

Tel n'est point l'avis de M. Henry James. Les nobles parisiens qu'il met en scène, sauf deux exceptions, méritent d'être pendus haut et court. Ce sont d'abominables gredins. Ils ont un assassinat sur la conscience et ils forcent leur belle-fille, Mme veuve de Cintré, dont Christophe Newmann a demandé la main, de s'enterrer vivante chez les Carmélites. Naturellement, cela fournit à M. James une page bien sentie contre les couvents, les nonnes et les moines. La preuve du crime des Bellegarde, Christophe Newmann finit par se la procurer. Il pourrait perdre ses ennemis. Il les sauve en brûlant le document accusateur. D'un côté, toutes les magnanimes générosités ; de l'autre, toutes les perfidies, toutes les scélératesses. Le parti pris saute aux yeux. Mauvais livre !

22. — Depuis vingt-cinq ans, Guillaume Bergsoë compte parmi l'élite des romanciers et des poètes danois. Né en 1835, à Copenhague, il était, dès l'enfance, passionné pour l'étude. Son père, directeur de la manufacture royale de porcelaines, le destinait à la médecine. Mais une maladie empêcha le jeune Guillaume de poursuivre cette carrière. Il se livra, par goût, à la littérature, sans toutefois négliger la science. Au retour d'un voyage en Italie, des recherches microscopiques trop soutenues le rendirent aveugle. Que faire ? Dorénavant, l'imagination pouvait seule venir au secours de Bergsoë. C'est alors qu'il composa son roman : *Fra Piazza del Popolo*, qu'il dictait au fur et à mesure. L'apparition de cette œuvre fut, en Danemarck, un véritable événement. Il publia plus tard, *la Vieille Usine*, *les Monts sabins*, les *Nouvelles Italiennes* et *Histoires de revenants*. Aucun de ces ouvrages n'avait été traduit en français. Aussi faut-il savoir gré à M. Charles Simond de ce qu'il nous donne aujourd'hui la traduction des meilleurs contes du poète danois. Ces Contes — dont l'action se passe en Italie — sont : *Pillone*, *l'Amphithéâtre des Flaviens*, *l'Homme de pierre*. Jamais le doux pays où résonne le *si*, Rome, Naples, Florence ne furent mieux vues et mieux décrites que par cet écrivain septentrional. Jamais, pour rendre les sites romains et siciliens, peintre méridional ne trouva sur sa palette des tons plus riches et plus chauds. Qu'était-ce que Pillone ? Demandez aux Napolitains.

Pillone fut plus populaire à Naples que César et Napoléon ne l'ont été en Europe. Et pourtant le nom de Pillone faisait penser à un brigand comme il ne s'en vit guère et comme il s'en voit peu. Roi des montagnes, dont le sceptre s'étendait de la campagne romaine au golfe d'Ischia, Pillone arrêtait indifféremment les diligences et les locomotives. Aujourd'hui, dans le cratère du Vésuve, demain dans les défilés de la chaîne des Volsques, cet autre Fra Diavolo défiait les Bersaglieri, rançonnait les Anglais et dévalisait le gouvernement. Il fut enfin capturé et fusillé. On trouva sur lui le portrait de sa mère et une médaille de la Madone. Dans ce type, le romancier danois a voulu incarner, avec ses vices pittoresques et ses qualités réelles de bravoure et de générosité, le légendaire brigand calabrais.

L'*Amphithéâtre des Flaviens* est une puissante et merveilleuse reconstitution de la Rome des Empereurs et des Gladiateurs. Belle page de style !

L'*Homme de pierre* résume une légende du temps des Maures : la légende d'un gigantesque bloc de pierre qui fut autrefois créature vivante et qui, maintenant, geint, se plaint et chante quand le vent souffle. C'est un peu l'histoire de la *Nonne de pierre* qui a servi à Mistral de point de départ pour sa *Nerto*. Là, d'ailleurs, entre les deux récits, s'arrête la similitude. Je me trompe : ils offrent tous deux grand intérêt.

23. — Parlez-moi d'avoir, comme on dit, plusieurs cordes à son arc ! On est sûr ainsi de contenter tout le monde. Plus haut, M. Charles Buet se livre au roman de cape et d'épée. Ici, nous le voyons sous un autre aspect. Saluez l'auteur des *Contes ironiques !* Pourquoi ce titre ? Sauf une saynète à plusieurs personnages : *La princesse Olympe*, ces Contes sont fantastiques, dramatiques, humoristiques, romantiques et même réalistes ! Mais, ironiques, jamais de la vie ! *Dieu dans un bouge*, par exemple, qu'il faut lire quand les enfants sont couchés, est un drame en six pages d'un réalisme poignant et émouvant. Où est l'ironie ? *La joyeuse journée de mai*, *Malcis*, sont des études parisiennes, très fouillées, très osées. Mais ce n'est pas le conte — et nous en félicitons M. Buet — à la façon de Voltaire. L'ironie est généralement fille du scepticisme, et n'admet ni émotion ni indignation. Or, dans *l'Enfant noir* et *l'Homme qui veut de l'argent*, M. Buet flagelle et flétrit les mœurs politiques du jour. Bref, ces *Contes* soi-disant *ironiques*, attachants, curieux, bien écrits, nous montrent l'auteur du *Prêtre* audacieusement psychologue, cruellement analyste et moraliste profond. Avec de telles qualités, on peut se passer de l'ironie. Je dois prévenir que, dans cette œuvre, M. Buet, selon un mot d'Henri de Pène, « est sorti du bénitier. » En d'autres termes, le conteur s'était jusqu'ici exclusivement confiné dans la

littérature religieuse et y avait trouvé les succès les plus légitimes. Il a voulu prouver qu'il pouvait aborder, avec un talent non moindre, la littérature profane. Il a fait cet essai hardiment, bravement, sans craindre de toucher à certaines turpitudes et de descendre dans certains bas-fonds. Hâtons-nous d'ajouter que, si les *Contes ironiques* ne sont pas écrits pour des jeunes filles, ils n'en restent pas moins œuvre de catholique et de croyant. *Les Sept Croix de Mauregard* et *la Soutane aux orties* ont même une note surnaturellement chrétienne. L'âpre remords et les malédictions d'une vieille mère, dans l'histoire du prêtre qui se défroque, servent de témoignage à la terrible parole divine : *Tu es sacerdos in æternum.* Nous aimons peu le conte macabre qui a pour titre : *Une Image d'Épinal.* On y sent trop l'influence des *Névroses* du tant prôné naguère, du si profondément oublié maintenant Charles Rollinat.

24. — Sous cette rubrique, *Le Pigeon*, M. Adolphe Belot a réuni cinq ou six *Nouvelles : le Bébé incassable, le Bon Chasselas, Trois Blancs et un Nègre*, etc., dont l'ensemble forme les 300 pages de rigueur pour un volume facile à vendre. Ceux qui achèteraient celui-ci, espérant y trouver les hardiesses malsaines de *la Femme de feu*, seront heureusement détrompés dans leurs convoitises. C'est très anodin, et cela évidemment a été écrit pour les enfants, surtout *le Bébé incassable.* L'auteur interpelle d'ailleurs ses petites favorites. Elles s'appellent Marthe, Jeanne et Yvonne, et les trois font trente ans d'âge. Le respect (*pueri reverentia*) s'imposait forcément à l'écrivain.

25. — De même, dans *Bébé et Ce*, nous ne reconnaissons plus M. Emile Bergerat, l'Homme masqué du *Voltaire.* En dehors de trois ou quatre récits : *Victor Hugo à table, les Demi-Ames* et *le Coup de grâce*, on ne retrouve pas, dans ce Recueil de fantaisies plus ou moins romantiques, l'impiété bruyante dont M. Bergerat s'était fait une triste spécialité. Quelquefois même, il parle en bons termes des croyances catholiques, notamment dans *le Mouchoir blanc* et *les Deux Fiancés.* Ailleurs, dans *Une Page d'histoire contemporaine*, il rend pleinement hommage au dévouement d'un pauvre curé de campagne cachant dans sa sacristie des mobiles demi-mourants pour les soustraire à la fureur des Prussiens. Le plus joli morceau de cette bouillabaisse, relevée par le safran d'un style rutilant, est *Le Chevalier de Frileuse.* Ce pauvre chevalier a un ami, son chien Turc, et depuis dix ans fait une fois par an la cour à une veuve, la comtesse de Villanel. Ce qui empêche le mariage, c'est Turc, dont Frileuse ne veut point se séparer. Or, un jour il apprend que la veuve, fatiguée d'attendre, a épousé le vicomte de la Paludière, qui, toujours, traîne derrière lui toute une meute. — « Pour un que j'avais, murmure philosophiquement le

chevalier, c'était bien la peine !... Ah ! la femme ! » *Bébé et C*ie se termine par un virulent réquisitoire sur le siècle qui finit. D'après M. Bergerat, les caractéristiques de ce siècle sont la passion du médiocre, l'amour de l'argent, la blague, la névrose, l'anémie, l'hystérie, l'affaiblissement des facultés mentales, l'épuisement des forces physiques, la perte du sens moral et du sens commun, un goût dépravé pour les tisanes fades, les absinthes brûlantes et les livres obscènes. Quel tableau ! L'*Homme masqué* compare le siècle à son déclin à un Œdipe gâteux — lugubre et affreux birbe à qui Lesbos fournit ses Antigones. Évidemment, M. Bergerat ne se doute point qu'il existe encore une France chrétienne. Il ne voit que le vieux demi-monde, et c'est ainsi qu'il célèbre, sur le mode achaïque et iambique, la repoussante agonie de l'abominable octogénaire !

FIRMIN BOISSIN.

---

## THÉOLOGIE

**Exposition de la Doctrine catholique**, par Mgr CAPECELATRO, de l'Oratoire, archevêque de Capoue, traduit en français sous les yeux et avec le concours personnel de l'auteur. Paris, Lethielleux, 1884, 2 vol. petit in-8 de 476 et 448 p. — Prix : 10 fr.

L'ignorance de la vérité religieuse est le grand mal des chrétiens en notre temps. Ils connaissent peu les preuves et la suite des dogmes ; ils sont quelquefois incapables de répondre aux moindres difficultés ; ils confondent les systèmes des théologiens avec l'enseignement de l'Église. Aussi, l'un des livres les plus utiles est l'*Exposition de la doctrine catholique*. Celui que nous avons entre les mains et dont nous venons d'achever la lecture a été composé en italien par Mgr Capecelatro, archevêque de Capoue, l'un des prélats qui honorent davantage l'épiscopat napolitain et par sa vaste science théologique et par son rare talent d'écrivain. L'auteur n'a pas voulu s'adresser à des savants, ni faire une œuvre dont la lecture fût une étude. Il eût été facile de réunir les citations des maîtres de la science théologique, Pères et Docteurs de l'Église ; de présenter les démonstrations des érudits chrétiens, les raisonnements des philosophes scolastiques : Mgr Capecelatro a préféré avec raison que son livre fût d'une lecture facile, attrayante ; qu'il ne demandât pour être compris et goûté qu'un esprit de culture moyenne. C'est dire que l'*Exposition de la doctrine catholique* s'adresse à l'immense majorité des hommes intelligents, des chrétiens qui ont le devoir et le pouvoir de posséder une science religieuse supérieure à celle qui consiste en la lettre du catéchisme, et enfin, je dirais même et surtout, des hommes qui, n'ayant pas le bonheur d'être chrétiens, désirent

connaître un livre bien fait, dépouillé des aridités et des termes de la science théologique et exposant complètement le dogme catholique.

Remarquons encore que ce livre est très personnel et très vivant. L'auteur ne se contente pas d'exposer et de démontrer les dogmes, comme un savant exposerait les théorèmes de la géométrie : il entre le plus souvent en scène ; il s'adresse au cœur, à l'intelligence de son lecteur, il le prend à partie. On sent à chaque page vibrer l'âme de l'évêque et de l'apôtre, qui a la passion sainte de communiquer la vérité chrétienne, qui comprend la nécessité du secours de Dieu, qui prie pour que ce secours lui soit donné, qui veut à la fois convaincre et toucher. Il écarte les polémiques inutiles ; il ne traite que d'une manière générale les questions de controverse ; il préfère s'attacher spécialement à faire ressortir la beauté, l'unité et la parfaite harmonie du christianisme avec ce qu'il y a en nous-mêmes de vrai, de grand et d'élevé (p. 11).

L'ouvrage se divise en trois livres, dont le premier traite de Dieu; le second, de Jésus-Christ ; le troisième, de l'Église.

Le premier livre nous a paru de tout point le plus parfait. C'est une exposition lumineuse du dogme de l'existence et des attributs de Dieu, du dogme de la Trinité et de la création.

Nous aurions désiré un peu plus d'étendue au second livre qui traite de Jésus-Christ, de la grâce et des sacrements. Les preuves de la divinité de Jésus-Christ sont indiquées ; on les rencontre même dans tout l'ouvrage ; mais, à cause de l'importance de cette vérité et surtout à cause des contradictions contemporaines, nous eussions préféré que ce dogme capital fût démontré dans un chapitre spécial. L'auteur a rejeté au troisième livre, où il parle de l'Église, ce qui concerne l'Écriture et la tradition. Nous reconnaissons que les questions de méthode et de plan importent peu ici ; cependant nous aurions placé ce chapitre au commencement du second livre ou peut-être en eussions-nous fait un chapitre préliminaire à tout l'ouvrage.

Quoi qu'il en soit de la portée de ces critiques, nous estimons que ce livre est appelé à faire un grand bien ; que le répandre c'est contribuer à répandre la connaissance de la religion chrétienne. Le style est facile, plein de mouvement, et n'a point les lourdeurs ordinaires aux traductions ; c'est à peine si quelquefois le lecteur attentif trouve un mot ou une tournure de phrase qui lui rappelle que ce n'est point un texte original. L'impression est bonne ; le format est celui adopté par M. Lethielleux pour ses publications apologétiques ; les pages contiennent un grand nombre de lignes, sans que l'œil soit fatigué. Nous regrettons que les correcteurs aient, çà et là, laissé passer des fautes qui, sans nuire au sens, déparent un ouvrage de valeur.

EUG. POUSSET.

---

**De l'influence des religions sur le développement économique des peuples,** par Louis Desgrand, président fondateur de la Société de géographie de Lyon. Paris, Plon, 1884, gr. in-18 de XII-275 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dicté en quelque sorte à l'auteur par un conseil direct de Pie IX, honoré d'un témoignage de haute satisfaction par Léon XIII, ce livre a pour objet « d'instruire davantage » et de « combattre les erreurs, filles de l'ignorance. » Pour répondre aux vœux exprimés par le saint Pontife, il faut faire comprendre par les faits d'expérience que patrons et ouvriers ont des intérêts, non point inconciliables, mais au contraire en harmonie étroite. Il faut reconnaître que l'homme étant le facteur du travail, pour améliorer celui-ci, il est nécessaire de développer toutes les facultés productives du premier, et que les causes morales sont ainsi au premier rang dans les études économiques. M. Desgrand, s'inspirant de la méthode de F. Le Play, s'est dévoué à cette œuvre. Familiarisé par sa longue carrière commerciale avec les grands intérêts du travail, porté par ses goûts d'érudition géographique à comparer les différentes civilisations, il s'est particulièrement attaché à se rendre compte du caractère des principaux courants religieux, et de l'influence que chacun d'eux a exercée chez les divers peuples de la terre.

Après quelques considérations sur le rôle de la religion naturelle et celui des églises organisées, l'auteur examine, dans une série de chapitres spéciaux, le brahmanisme, le bouddhisme, la religion officielle de la Chine, le mahométisme, le judaïsme et le christianisme. En présentant en raccourci l'esquisse de chacune de ces religions, il montre comment les progrès du travail humain ont toujours marché de pair avec le développement d'une vérité religieuse plus complète et d'une plus haute responsabilité morale. Un dernier chapitre consacré au rationalisme fait voir comment les faux dogmes révolutionnaires et maçonniques tendent à mettre partout l'antagonisme et la haine à la place de la concorde et de la charité ; et comment l'œuvre de notre temps est de réagir par l'observation des faits contre les aberrations d une prétendue science sociale. On ne saurait trop applaudir tout le chapitre de résumé et conclusions, dans lequel M. Desgrand applique à l'examen de notre situation actuelle les notions qu'il a dégagées d'abord de cette étude parallèle du monde religieux et du monde économique. Il excelle à faire saisir comment quelques faux dogmes ont suffi pour désorganiser chez nous la famille par le partage forcé, et l'atelier par la loi inhumaine de l'offre et de la demande. Partout les préoccupations individualistes et le souci de la jouissance ont remplacé les sentiments de devoirs réciproques et de dévouement mutuel. Aussi M. Desgrand convie tous les gens de

bien à restaurer, sous l'inspiration de la loi de charité chrétienne, la paix dans la famille par le respect de l'autorité paternelle, et la paix dans l'atelier par l'observation des traditions du patronage.

A. Delaire.

---

## JURISPRUDENCE

**Traité des infractions de la parole, de l'écriture et de la presse**, par F. Fabreguettes. Tome Ier. Paris, Marescq, 1884, in-8 de LII-507 p. — Prix : 18 fr.

Je n'ai sous les yeux que le premier volume du *Traité des infractions de la parole, de l'écriture et de la presse*, de M. Fabreguettes, procureur général à la cour d'appel de Lyon : le commentaire, qui ne va que jusqu'à l'article trente-trois de la loi du 29 juillet 1881, donne sur chaque article l'historique de la législation antérieure, l'exposé de cette législation et des débats qui en ont accompagné l'élaboration, enfin les décisions de la jurisprudence. Dans sa forme, c'est un ouvrage utile au praticien, mais à la valeur duquel les déclarations libérales de l'introduction ajoutent peu de chose. On remarquera toutefois que l'auteur n'est point partisan d'une liberté illimitée, et qu'il admet notamment qu'elle doit être restreinte à l'égard des anarchistes (§§ 494, 950) et des ministres des cultes (§§ 887-912). Outre la loi du 29 juillet 1881, M. Fabreguettes examine tous les textes encore en vigueur sur les délits commis par la parole, l'écriture, la presse : quelque large que soit le titre, l'exécution le justifie amplement. B.

---

**Code de procédure pénal allemand**, traduit et annoté par Fernand Daguin. Paris, Pichon, 1884, in-4° de CXXIV-404 p. — Prix : 12 fr.

Le Code de procédure pénal allemand, promulgué le 1er février 1877, vient d'être traduit pour la Société de législation comparée par M. Fernand Daguin. L'introduction passe en revue : 1° l'histoire de la procédure pénale en Allemagne (p. VIII-LX) ; 2° l'historique de la confection du code de 1877 (p. LX-LXIX) ; 3° l'organisation actuelle des juridictions pénales en Allemagne (p. LXIX-LXXXVI) ; 4° l'aperçu général du nouveau code de procédure pénale (p. LXXXVI-CXVI). De ces quatre chapitres le premier contient un excellent résumé de l'histoire de cette branche du droit. Sans donner d'ailleurs des résultats nouveaux, dus à des recherches personnelles, M. Fernand Daguin et ses collaborateurs ont su grouper avec clarté et intérêt les solutions des principaux auteurs qui ont écrit sur la matière ; et comme « la procédure pénale est peut-être, de toutes les branches du droit, celle dont les rapports avec la constitution sociale et politique sont les

plus intimes, » on conçoit le prix de ce travail. Tout cependant n'y est pas acceptable. Dire, à propos de l'inquisition romaine, que l'inhumanité des procédés d'instruction, la sévérité exagérée de certaines condamnations, rendirent cette juridiction justement odieuse, c'est confondre un tribunal ecclésiastique avec des tribunaux civils du même nom, et commettre une erreur sous la forme, involontaire je pense, d'un outrage. — Les deux chapitres suivants aident à l'intelligence du dernier qui expose le système du code du 1er février 1877. Ce code procède directement de notre code d'instruction criminelle. Comme notre loi, la loi allemande ne donne l'action publique qu'au ministère public, sauf dans certains cas où la partie lésée est admise à citer l'auteur de l'infraction devant la juridiction pénale; mais, à l'inverse de ce qui se fait chez nous, l'action civile en dommages-intérêts qui lui appartient doit être portée devant les tribunaux civils; au cours de l'information, l'inculpé est muni d'un défenseur. Ces innovations, surtout la dernière, sont-elles heureuses ? C'est ce que l'expérience montrera. B.

---

## SCIENCES ET ARTS

**Philosophie des sciences sociales,** par Antonin Rondelet. Paris, V. Palmé, 1884, in-12 de 324 p. — Prix :3 fr.

M. Rondelet a observé que les philosophes, tant les anciens que les modernes, ont généralement fait profession de se renfermer dans la spéculation pure, et de se détacher des choses de ce monde; s'ils ont étudié la nature de l'homme et de la morale individuelle, ils ont écarté soigneusement toute application de cette morale à la vie extérieure, sociale et pratique ; d'où il suit que le jeune homme se trouve avoir acquis dans l'école un savoir et des habitudes d'esprit qui lui sont de nul secours pour les luttes de la vie sociale. A cette remarque, l'auteur en ajoute une autre, c'est que la société étant composée d'hommes, le monde social étant l'image agrandie et comme l'épanouissement de notre propre cœur, il ne saurait rien renfermer qui ne se trouve d'abord dans l'individu ; c'est dans la connaissance de l'homme, c'est dans la méthode psychologique qu'il faut chercher le principe de la méthode des sciences sociales.

Ceci posé, tout l'ouvrage s'en déduit logiquement : à chaque fin de la nature intime de l'homme répond un aspect du monde social, une branche de la science du gouvernement des sociétés : à l'homme considéré comme composé de corps et d'âme, et doué de sensibilité physiologique, répondent les sciences économiques, chargées d'assurer la vie du corps ;— à l'homme considéré comme être intelligent, les

sciences pédagogiques ; — comme être moral, l'administration de la justice ; — comme être sensible, tenu de travailler au bien de ses semblables, l'étude du communisme, de l'étendue et de l'emploi de l'impôt; et ainsi du reste. Et dans le détail de chacune de ces sciences, la psychologie, que l'auteur prend pour son guide, lui fournit des lumières et des solutions.

On aime ainsi à se sentir conduit sur un chemin sûr, et lors même qu'on trouverait parfois les déductions de l'auteur un peu subtiles, à voir se dérouler toutes les conséquences d'une donnée incontestablement vraie. R. D. L. S.

---

**Le charlatanisme social,** par le Rév. Père Félix. Paris, Roger et Chernoviz, 1884, in-8 de 422 p. — Prix : 4 fr.

L'éminent conférencier de Notre-Dame, l'auteur du *Socialisme devant la société* et du *Christianisme et du Socialisme*, vient de faire paraître un nouveau volume destiné à montrer aux moins clairvoyants l'abîme vers lequel nous marchons. Après avoir établi que le mal dont nous souffrons vient de ce désir immodéré des jouissances et des richesses qui nous envahit tous, même à notre insu ; après avoir démontré « que tous les peuples en décadence morale et marchant à la ruine sociale, ont été à peu près ce que nous sommes et ont donné, ou peu s'en faut, le spectacle que donne notre siècle lui-même, » le grand écrivain, qui connaît si bien nos misères, cherche les remèdes que nous apportent *la science, la philosophie, l'économie moderne, le socialisme d'État.*

Dans une série de chapitres d'une haute portée philosophique, à l'aide d'exemples irréfutables, le Révérend Père montre l'inanité et le danger des utopies de ces charlatans qui préconisent leurs systèmes comme les seuls propres à nous faire jouir d'une complète félicité. Dans la conclusion apparaît le christianisme avec ses principes de *justice*, de *charité* et d'*autorité*, compensateur de l'inégalité sociale ; réparateur des misères individuelles et « nouant par une mutuelle affection le cœur du riche et le cœur du pauvre par le lien sympathique du bienfait et de la reconnaissance. »

Ce livre devra être médité par ceux qui possèdent, pour apprendre leurs devoirs et montrer les dangers que fait courir à la société l'oubli du rôle que leur assigne la Providence. Il devra être lu par ceux qui n'ont que leur travail pour se tenir en garde contre des excitations malsaines et les convoitises décevantes.

Tous devront avoir présent à l'esprit ces vérités si claires, si bien prouvées par l'histoire, à savoir : « que les désirs immodérés de la richesse font naître les grandes iniquités, et que ces grandes iniquités amènent les grandes ruines. » L. L.

---

**La Philosophie zoologique avant Darwin**, par M. Ed. Perrier, professeur au Muséum d'histoire naturelle. Paris, F. Alcan, 1884, in-8 de XII-292 p. (*Bibliothèque scientifique internationale*). — Prix: 6 fr.

Longtemps on a quelque peu médit de la méthode des naturalistes. En dépit de l'adoption dans les classifications de mots tels que famille et tribu qui évoquent inconsciemment l'idée de parenté et de descendance, les naturalistes se bornent en général à *comparer*, et les physiciens leur reprochent volontiers de ne point songer à *expliquer*. Il ne s'agit pas seulement ici de la différence qui sépare l'observation pure de l'expérimentation méthodique. Expliquer c'est dégager dans un ensemble de phénomènes, l'élément commun qui les lie et dont les modifications rendent compte de leurs apparences diverses. Déjà dans un livre remarquable intitulé *les Colonies animales et la formation des organismes*, M. Ed. Perrier a essayé d'exposer un chapitre de l'histoire des êtres vivants en adoptant la forme didactique propre aux sciences expérimentales. Le livre qu'il publie cette année, et qui reproduit en partie quelques-unes des leçons les plus remarquées de son cours du Muséum, est un nouveau pas dans cette voie.

La *Philosophie zoologique avant Darwin* est à vrai dire l'histoire des doctrines qui tour à tour ont tenté d'expliquer l'origine des êtres et les liens qui les rattachent entre eux. Rien n'est plus difficile peut-être que de faire l'histoire des idées, car beaucoup d'entre elles, nées obscurément, ont longtemps végété dans l'abandon jusqu'au jour où, reprises avec éclat, elles ont apparu comme une invention. Procédant à la manière des historiens, M. Perrier dessine les grandes lignes et abandonne aux chroniqueurs et aux biographes le fouillis des détails. C'est ainsi qu'il peut, dans un résumé d'autant plus utile qu'il est court et précis, embrasser toute « l'évolution des sciences zoologiques. »

C'est d'abord la mythologie primitive et la place des animaux dans la nature ; puis la philosophie de l'antiquité, Aristote, Lucrèce, Pline et Galien. Plus tard s'accuse le grand mouvement qui, à travers le moyen âge, conduit à la renaissance : les médecins arabes, Albert le Grand, François Bacon... Après les études des premiers micrographes viennent les grands travaux descriptifs et les essais de nomenclature fondés avec Linné sur l'idée de la fixité de l'espèce. Le dix-huitième siècle amène des progrès manifestes : Bonnet qui, avec la théorie des germes indestructibles, emboîtés les uns dans les autres, émet les premières vues sur la vie de l'espèce comparée à la vie de l'individu ; Buffon qui reconnaît des espèces éteintes, reproche aux classifications de préjuger une parenté et conçoit, par la considération des faunes la probabilité des variations; Lamarck qui, remontant aux formes simples et aux animaux inférieurs, discerne l'importance des causes actuelles et

dessine une doctrine de transformation des espèces ; Étienne-Geoffroy Saint-Hilaire qui, s'appuyant sur l'idée d'un plan unique de composition, appuie la variabilité sur les influences du milieu ; Georges Cuvier, enfin, qui fonde la paléontologie et l'anatomie comparée sur la corrélation des formes et la subordination des caractères. Alors s'élèvent les grandes luttes de Geoffroy Saint-Hilaire et de Cuvier, auxquelles Goethe prend part et que veut concilier Dugès. On arrive ainsi aux philosophes de la nature, comme Schelling, et aux savants contemporains, depuis Richard Owen et la conception de l'archétype, Louis Agassiz et la fixité immuable des espèces, H. Milne Edwards et la théorie de la reproduction, Isidore Geoffroy Saint Hilaire et l'individualité collective des organismes, jusqu'à Ch. Darwin et la doctrine de l'évolution.

A travers cette longue histoire, dans laquelle, pour le dire en passant, une fort belle part revient à la science française, c'est presque toujours à la métaphysique qu'on a demandé la formule d'une conception générale sur les rapports des êtres vivants. Après le principe des causes finales énoncé par Aristote et auquel revient Cuvier, Leibnitz a eu recours au principe de continuité qu'invoquent ses disciples Linné et Bonnet, sans y chercher une relation de cause à effet. L'unité de plan de composition n'est aussi que le reflet mystérieux du Créateur dans les créatures. Aussi bien la fixité des espèces est encore une idée métaphysique, et la plupart des difficultés que présente la définition de l'individu ou de l'espèce sont, à vrai dire, artificielles. Elles résultent en partie des conceptions trop étroites suggérées autrefois par la considération des seuls animaux supérieurs. Toutefois, c'est ce que M. Perrier s'efforce de montrer dans les derniers chapitres, grâce à des moyens d'investigation perfectionnés, les rapports entre l'embryogénie et la morphologie générale sont en partie dévoilés, et le développement embryogénique d'un organisme en raconte la généalogie. Aujourd'hui on peut réduire les êtres vivants à des éléments qui leur sont communs, et relier par une chaîne continue les êtres formés d'un seul de ces éléments à ceux qui en contiennent des milliards. On pressent que les véritables explications, comme les veulent la physique, la chimie et la mécanique, sont maintenant prochaines en biologie. Le livre de M. Perrier, quelques réserves que puissent motiver certaines vues hardies de l'auteur, est assurément de ceux qui doivent aider à atteindre ce but si désiré.

Qu'on ne craigne pas d'ailleurs qu'en montrant les lois physiques qui régissent les êtres vivants, le transformisme fasse oublier le Créateur. « A ceux que tourmenteraient de tels scrupules, dit excellemment M. Perrier en manière de conclusion, il convient de rappeler que la chimie, la physique, l'astronomie, en expliquant les faits qui

appartiennent à leurs domaines respectifs, n'ont nullement atteint la cause première. La biologie moderne n'atteint pas davantage cette cause : elle ne supprime pas Dieu ; elle le voit plus loin et surtout plus haut. »

A. Delaire.

---

**Cours d'astronomie de l'Ecole polytechnique,** par H. Faye, membre de l'Institut, etc. 2e partie, Paris, Gauthier-Villars, 1883, in-8 de xvii-464 p. — Prix : 14 fr.

**Traité d'astronomie pratique,** *contenant l'exposition du calcul des éphémérides*, avec une introduction historique, par M. Abel Socchon, membre-adjoint du bureau des longitudes. Paris, Gauthier-Villars, 1883, in-8 de xciv-396 p. — Prix : 15 fr.

C'est toujours une bonne fortune, pour l'amateur des sciences, de mettre la main sur quelqu'un des écrits didactiques de M. Faye. Il n'est personne qui n'ait lu et dévoré, dans l'*Annuaire du bureau des longitudes*, à la place où Arago régna longtemps sans partage, ces notices dans lesquelles le président actuel du bureau fournit si brillamment la preuve que son illustre prédécesseur n'a pas emporté dans la tombe l'art de rendre la science attrayante sans lui rien enlever de sa dignité, de la vulgariser sans la rendre vulgaire.

Dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux, c'est un autre but qu'il se propose et à un autre public qu'il s'adresse, mais ce sont les mêmes dons et les mêmes ressources qu'il déploie. Ce cours d'astronomie, en effet, est en substance, la reproduction des leçons que M. Faye donne aux élèves de l'École polytechnique. Il s'adresse donc à des jeunes gens déjà pourvus d'une instruction scientifique étendue ; il a pour objet de les initier, sinon dans les derniers détails, au moins dans leurs traits essentiels, à toutes les grandes théories de l'astronomie mathématique, ainsi qu'à la connaissance des instruments et des méthodes d'observation.

Dans un premier volume, publié depuis trois ans, M. Faye avait traité du mouvement diurne et de la géométrie ou plutôt de la cinématique de la sphère céleste, des instruments portatifs ou fixes, de la théorie des erreurs, des procédés employés pour la mesure et la représentation de la surface terrestre. Bien que n'ayant pas à rendre compte actuellement de ce premier volume, signalons en passant la manière remarquablement simple, claire et complète dont M. Faye a su exposer la délicate théorie des erreurs et en faire ressortir la portée et les limites.

Le volume actuel traite de la théorie du soleil et des planètes au point de vue cinématique d'abord, puis au point de vue mécanique, de la détermination des orbites des comètes et des planètes, des phénomènes de la précession, de la nutation et de l'aberration, de la

théorie de la lune et des applications de l'astronomie à la navigation.

On comprend qu'un pareil ouvrage ne comporte guère d'analyse. Toutes les questions de l'astronomie et même de la mécanique céleste y sont abordées. Quelques-unes sont traitées d'une manière assez développée : telle est celle de la détermination des orbites, à laquelle l'auteur ne consacre pas moins de cinq chapitres et de six tables numériques, estimant avec raison qu'il n'en est pas de plus propre à initier les débutants à la pratique des calculs astronomiques, tout en leur inspirant le goût des recherches personnelles. D'autres sont esquissées à grands traits, comme celle des perturbations. Mais toujours les points essentiels sont indiqués au moins d'un mot ; souvent des inductions lumineuses suppléent aux développements analytiques que le cadre de l'ouvrage ne comportait pas. A ce point de vue, nous signalerons en particulier le livre VI, relatif à la lune.

Il n'est donné qu'aux maîtres d'embrasser ainsi la théorie et la pratique d'une science, d'y répandre de haut une lumière qui éclaire tout, et de savoir par là faire ressortir suffisamment les détails tout en les rattachant aux grandes masses. Mais tous les maîtres de la science n'ont pas ce don de la communiquer aux autres. M. Faye le possède au suprême degré. Il a véritablement le génie de l'enseignement, et le livre dont nous parlons est un chef-d'œuvre à ce point de vue. Toutes les personnes qui possèdent les premiers éléments du calcul infinitésimal, les candidats à la licence, en particulier, peuvent le prendre avec confiance comme le plus propre à leur donner une idée précise et complète de l'astronomie mathématique ; tel est l'art de l'auteur à répandre l'intérêt sur les questions les plus abstraites, que bien peu, croyons-nous, se sépareront de lui sans l'avoir suivi jusqu'au bout.

Si nous avions une légère critique à lui adresser, ce serait peut-être (mais à qui ne s'adresserait cette critique ?) ce serait de tomber quelquefois dans l'exagération des qualités que nous signalons. M. Faye est un coloriste ; il aime à procéder par oppositions d'ombre et de lumières, et peut-être est-il amené quelquefois à forcer un peu les lumière et les ombres. Ainsi, lorsqu'à la page 49 il oppose les lois de Képler aux théories des anciens sur les mouvements planétaires, est-il parfaitement exact et parfaitement équitable en disant : « Il ne s'agit pas de pures hypothèses comme l'excentrique des anciens : ce sont des lois de la nature ? » Ni les modernes, pensons-nous, ne méritent cet excès d'honneur, ni les anciens cette indignité. L'excentrique était une hypothèse sans doute, mais non pas une *pure* hypothèse, puisqu'elle satisfaisait aux observations dont les anciens disposaient. Les lois de Képler ont eu exactement le même caractère, surtout à l'époque de leur découverte. Il est vrai qu'avec Newton

elles ont pris une nouvelle valeur et acquis, ainsi que le rappelle M. Faye, une signification mécanique. Mais cette signification se rattache à son tour à une nouvelle hypothèse, celle de la gravitation universelle, hypothèse plus simple, plus générale, vérifiée par des faits nombreux, mais enfin hypothèse. Dans cette hypothèse même, elles ne sont qu'une abstraction, une limite qui se réaliserait seulement si les diverses planètes avaient des masses absolument négligeables par rapport à celle du soleil. Au fond, elles ne sont qu'une conception de notre esprit, une manière commode de classer un ensemble de faits ; elles n'ont aucune réalité objective.

Il n'y a donc pas entre les procédés des anciens et les nôtres une différence aussi radicale que le ferait croire la phrase citée de M. Faye. Cette observation n'est pas sans importance, car il serait peu encourageant de penser que, dans quelques siècles, après de nouveaux progrès accomplis, nos descendants viendront à leur tour traiter nos travaux de pures hypothèses. Ils auraient tort. L'esprit humain est toujours le même ; l'évidence propre à le satisfaire est toujours la même ; seulement, à mesure que de nouveaux faits se découvrent, à mesure qu'on pousse plus loin l'analyse, on reconnaît l'insuffisance de certaines hypothèses, on trouve des points faibles ou des exceptions à certains raisonnements. Hypothèses et raisonnements, s'ils étaient valables à leur époque, n'en ont pas moins constitué un pas en avant, une étape vers la lumière ; les générations qui viendront après ne pourront pas prétendre à autre chose ; à aucune il ne sera donné en ce monde d'atteindre à la lumière parfaite.

Notre critique, on le voit, ne porte en rien sur le fond ; c'est une question de couleur, et peut-être M. Faye aurait-il le droit de nous dire avec le proverbe qu'il n'en faut pas disputer.

— Le *Traité d'astronomie pratique* de M. Souchon nous amène sur un terrain tout différent. Il ne s'agit plus ici de donner un tableau de l'ensemble de la science, mais d'entrer en plein dans les calculs qu'exigent ses recherches et ses applications. Le titre pourrait donner lieu à une confusion, car le nom d'astronomie pratique est aussi généralement réservé à cette partie de la science qui traite des instruments et de la manière de s'en servir, de la pratique des observations et non de la pratique des calculs. Ainsi l'ont entendu, par exemple, Brunnow dans son *Traité d'astronomie*, et MM. Houzeau et Lancaster dans leur *Bibliographie générale de l'astronomie*.

Quoi qu'il en soit, M. Souchon, ainsi que l'indique son sous-titre veut surtout nous faire connaître la manière de calculer les éphémérides astronomiques et nautiques, notamment les méthodes adoptées pour le calcul de la *Connaissance des temps*, à la rédaction de laquelle il est attaché. Mais en outre, et c'est la partie la plus utile pour la

majorité des astronomes, il donne, avec tous les détails nécessaires pour la pratique, les formules relatives à la réduction des positions célestes.

L'ouvrage est précédé d'une introduction historique qui ne compte pas moins de 93 pages. Elle est divisée en deux sections, dont la première est consacrée à l'histoire des éphémérides astronomiques et nautiques et des tables qui ont servi de fondement à leur calcul, et la seconde à des notices historiques sur les principaux phénomènes dont la prédiction fait le sujet des éphémérides. Ce sont deux chapitres importants de l'histoire de la science ; le lecteur y trouvera des renseignements intéressants dont beaucoup sont aujourd'hui peu connus.

Le texte même de l'ouvrage est divisé en quatre parties : première partie : correction des positions célestes ; deuxième partie : construction des éphémérides ; troisième partie : prédiction des phénomènes astronomiques ; quatrième partie : résumé des formules contenues dans les parties II et III.

Dans une cinquième partie sont rassemblées vingt-trois tables numériques, destinées à faciliter le calcul des éphémérides.

« Ce traité, dit l'avertissement de l'auteur, s'adresse principalement aux élèves des observatoires, aux calculateurs d'éphémérides et aux marins, mais il pourra être lu avec fruit par toutes les personnes qui voudront se familiariser avec les méthodes et les calculs de l'astronomie pratique. Les auditeurs des cours de faculté, en particulier les candidats à la licence, ainsi que les élèves de nos écoles, y puiseront des connaissances très utiles. »

Nous estimons que l'ouvrage justifie ces promesses de l'avertissement et vient prendre une place utile et honorable dans notre littérature scientifique.

Comme rectification de détail, signalons à la page 175 une attribution qui ne nous paraît pas exacte. Le procédé intitulé *transformation du Nautical almanac* est dû, croyons-nous, à Bessel. Le *Nautical almanac* donne, d'après Airy, des formules dans lesquelles on a ajouté des constantes aux nombres A, B, C, D, $a$, $b$, $c$, $d$, $a'$, $b'$, $c'$ $d'$, pour en rendre le signe invariable. Il semble y avoir eu confusion dans l'esprit de l'auteur.

E. VICAIRE.

## BELLES-LETTRES

**A New English Dictionary on historical principles ;** *founded mainly on the materials collected by the Philological Society.* Edited by James A. H. MURRAY, président of the Philological Society, with the assistance of many scholars and men of science. Part. I.-A.-ANT. Oxford, at the Clarendon Press, 1884, in-4 de XVI et 352 p. à 3 colonnes. — Prix : 15 fr. 60.

On a déjà appelé l'ouvrage que nous annonçons le *Littré anglais.*

C'est tout dire. Seulement ce n'est pas l'œuvre d'un homme ni d'une vie ; c'est l'œuvre de toute une génération. Il y a plus d'un quart de siècle que fut entrepris ce grand *Dictionnaire*, et son histoire est rappelée dans la Préface par laquelle s'ouvre cette première partie. C'est en 1857 que le Dr Trench, archevêque de Dublin, en proposa la publication à la Société philologique de Londres. Mais l'état de la science n'était pas assez avancé pour qu'on pût se mettre à l'œuvre sans de longues études préparatoires : avant de se servir des textes, il fallait les étudier. Plusieurs centaines de travailleurs entreprirent cette tâche, sous la direction du Dr Trench ; de M. Herbert Coleridge, le premier éditeur désigné, mort depuis ; de M. F. J. Furnivall, qui lui succéda ; et, à partir de 1879, de M. James A. H. Murray, président de la Société philologique. L'impression fut décidée, et on obtint qu'elle serait faite par la *Clarendon Press*. Mais quand le premier travail de classement eut été opéré, on s'aperçut qu'il y avait encore de nombreuses lacunes : un nouvel appel fut fait, et plus de huit cents lecteurs se partagèrent les dépouillements à entreprendre. Dans le cours de trois années un million de notes additionnelles fut recueilli, « portant le nombre total de notes à environ trois millions et demi, rassemblées par environ treize cents lecteurs et extraites des œuvres de plus de cinq mille auteurs de toutes les périodes. » Trente « sous-éditeurs, » dont les noms sont donnés, ont présidé au classement et à la rédaction définitive.

Voilà donc une œuvre colossale, et les éloges unanimes qui ont accueilli son apparition attestent qu'elle a été exécutée de la façon la plus satisfaisante. Entrer dans un examen technique nous entraînerait trop loin. Qu'il nous suffise, pour aujourd'hui, d'avoir signalé à nos lecteurs ce *New English Dictionary* comme un livre désormais classique et qui devra prendre place dans toutes les Bibliothèques un peu importantes. — Nous aurons d'ailleurs l'occasion d'y revenir.

L. C.

---

**Girart de Roussillon,** *chanson de geste*, traduite pour la première fois par Paul Meyer, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur de l'École des Chartes. Paris, Champion, 1884, in-8 de CCXXXIV-351 p. — Prix : 8 fr.

« La chanson de geste, dit M. P. Meyer, dont on offre actuellement au public la première traduction, soulève des questions très variées, ordinairement très épineuses, parfois même insolubles dans l'état présent de nos connaissances. » Voici, du reste, l'indication des chapitres contenus dans une substantielle introduction, qui ne compte pas moins de 234 pages : — l'histoire ; le comte Girart. — La poésie : Girart de Vienne, Girart de Frette, Girart de Roussillon. — L'ancienne

et la nouvelle chanson.— État des personnes et civilisation.— Girart dans l'épopée française.— Témoignages divers. —Les romans en vers et en prose. — Manuscrits et langue de la chanson renouvelée. — Rubriques et extraits de l'*Histoire de Charles Martel.*

La question seule de la langue, qui est intermédiaire entre le dialecte du Nord et celui du Midi, a suscité des études intéressantes en France et en Allemagne. Sous le rapport du droit féodal mis en action, *Girart* offre autant d'intérêt que *Raoul de Cambray* et *Garin-le-Lohérain.* Vous y trouverez aussi appliquées les idées du moyen âge sur la nécessité du défi avant l'attaque (Laisses 215-371) et sur ce principe, qui domine dans toutes nos grandes épopées, à savoir que la défaite attend celui qui a violé le droit ou commis des actions coupables (Laisses 265-266-318-371-413-414 et 415-512). « Si Dieu t'aide et si le droit est avec toi, ni Charles ni les siens ne pourront te vaincre. » Girart ayant fait tuer des ennemis réfugiés dans un monastère, « il n'était pas possible que Dieu n'entrât pas en courroux contre lui, et dès lors la guerre tourna au désavantage de Girart... Fouque ne put s'empêcher d'en pleurer : Que deviendrons-nous, pécheurs que nous sommes! Qui ne porte foi au Rédempteur ne peut vivre longtemps sans déshonneur. » Il y aurait aussi bien à dire sur ce qu'il faut entendre par une épopée provençale ; mais en voilà assez pour faire ressortir l'intérêt de la nouvelle publication, due à notre éminent romaniste, et pour faire comprendre qu'aucun homme instruit, aucun Français, aucun chrétien ne doit ignorer Girart de Roussillon, pas plus que Roland et Guillaume-au-court-nez. Voyons maintenant quelle est la valeur de l'œuvre en elle-même.

L'auteur du poème est inconnu. « Et d'abord, dit M. P. Meyer, il savait composer. La troisième partie est, si on la prend en elle-même, un petit poème complet et assez compliqué. Les événements s'y pressent sans s'y confondre... Tout cela est mené avec une rapidité, un entrain qui ne laissent pas l'intérêt languir un instant. Il savait voir juste et avait le don de communiquer son impression. Ce romancier anonyme sait, en quelques vers, tracer des tableaux d'une réalité frappante. Prenons pour exemple le meurtre du jeune fils de Girart (Laisse 620)... Il est impossible d'exprimer en moins de paroles une scène aussi complexe. Il n'y a pas un mot de trop ; mais aussi chaque mot porte... Tout est représenté avec une netteté que la concision du récit fait mieux ressortir que ne le ferait une longue analyse psychologique. La scène n'est pas décrite ; elle est mise sous nos yeux. Ce talent de faire sentir beaucoup en disant peu reparaît en tant d'endroits du poème que je me confirme dans l'idée que le renouveleur a bien souvent modifié la teneur des récits du vieux poème perdu... Il n'est pas moins habile dans l'art de tracer des caractères. Il sait

créer des types variés et personnels. Il excelle à les opposer les uns aux autres dans des scènes véritablement dramatiques. On sent qu'il a non seulement la faculté d'imaginer, mais encore celle d'observer. Ses héros n'ont rien de conventionnel. Ils sont vivants ; ils semblent copiés d'après nature. Berte est peut-être le type de femme le plus accompli que la poésie du moyen âge ait produit... Berte a pleinement les sentiments d'une femme et d'une épouse. Elle n'a qu'un rôle effacé tant que Girart est en état de tenir la campagne contre le roi ; mais, quand arrive la période des revers, quand Girart fugitif est obligé de se cacher sous un nom d'emprunt et de se livrer au plus vil métier pour gagner sa vie, c'est Berte qui le soutient et le console ; c'est elle qui lui inspire la résignation nécessaire. Il y a, dans la peinture des caractères, une originalité de conception, une puissance et une délicatesse d'expression qui assignent à *Girart de Roussillon* une place à part entre toutes nos chansons de geste (p. XLAII à LII). »

En vous invitant à lire cette épopée, je ne vous convie donc pas à une tâche ingrate, mais bien plutôt à une étude pleine de charme, je dirai même de ravissement. ADOLPHE D'AVRIL.

---

**Leçons de littérature grecque**, par ALFRED CROISET, professeur adjoint à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Masson, 1885, in-18 de 251 p. — Prix : 2 fr.

Il existe des sites célèbres plusieurs fois reproduits par la peinture ; mais ces tableaux diffèrent, soit à cause du point de vue préféré par l'artiste, soit en raison du cachet personnel qu'il a su imprimer à son œuvre. Ainsi en est-il des *Histoires de la littérature* que chaque année voit paraître. Au milieu de tant d'études excellentes consacrées aux lettres grecques, les *Leçons* de M. Croiset se distinguent par leur physionomie particulière, d'abord parce qu'essentiellement destinées à l'enseignement des jeunes filles, elles excluent les curiosités de l'érudition, et ensuite parce qu'on y retrouve la finesse, la pénétration, la précision lumineuse qui donnent un si grand charme aux cours du savant professeur. Faire l'histoire de la prose et de la poésie grecques surtout par les textes, mais par des textes choisis avec soin et reliés entre eux, s'attacher pour chaque auteur à une œuvre capitale plutôt que de multiplier des extraits rapprochés comme au hasard, tel est le plan annoncé et ingénieusement exécuté dans ce petit volume.

Ce n'est pas que sur aucun point nous n'ayons de remarque à présenter. Ainsi M. Croiset a cru devoir arrêter son travail à la fin du deuxième siècle après Jésus-Christ. Même en dehors de toute satisfaction donnée à la piété chrétienne, n'y a-t-il rien à admirer dans les écrits des Pères, et leur éloquence a-t-elle été complètement

étrangère « à l'éducation des nations occidentales ? » Impossible de le prétendre.

Les divisions adoptées offrent un certain arbitraire : mais c'est là un inconvénient presque inévitable et sur lequel nous aurons garde d'insister. M. Croiset a voulu, et il a raison, faire une place prépondérante aux poèmes d'Homère : néanmoins, sans aller jusqu'aux théories de Wolff, il nie qu'on puisse attribuer l'*Iliade* à un calcul arrêté, à un dessein prémédité du poète. C'est là une solution intermédiaire qui est exposée à ne pas rencontrer grande faveur.

Mais, je tiens à le répéter en terminant, l'ouvrage, d'un format commode et d'une lecture facile, est éminemment propre à faire connaître et aimer les chefs-d'œuvre de l'esprit hellénique, lesquels s'y trouvent résumés avec un art délicat et traduits dans leurs parties de choix avec un vif sentiment de la beauté antique. Partout, selon la promesse de l'auteur, on voit briller, même à travers le voile de la traduction « les qualités essentielles de la race, la finesse déliée de l'intelligence et la vivacité de l'imagination, servies par une langue à la fois souple et expressive, analytique et colorée, aussi capable de précision que de poésie. » Par ce nouveau volume, M. Croiset a une fois de plus bien mérité de l'*Association pour l'encouragement des études grecques*, dont il est depuis tant d'années l'obligeant et infatigable secrétaire.

C. Huit.

---

**Tableau de la littérature française**, 1800-1815, par Gustave Merlet. Paris, Hachette et Didier, 1883, 3 vol. in-8 de xv-370, viii-354 et 342 p. — Prix : 23 fr.

En 1876, il a été rendu compte dans cette *Revue* d'un volume de M. Gustave Merlet sur le mouvement religieux, philosophique et poétique de 1800 à 1815. L'Académie française décerna le prix Bordin à l'auteur. Cette distinction méritée l'encouragea à compléter une œuvre bien commencée, et deux nouveaux tomes, récemment publiés, achèvent de nous donner l'histoire de notre littérature durant quinze années.

L'époque traitée par M. Merlet peut, au premier aperçu, sembler ingrate. Elle ne doit cependant pas être jugée ainsi. « Clore le dix-huitième siècle et introduire le dix-neuvième, voilà le double caractère, dit M. Merlet, de la période que nous allons aborder et dont les limites s'étendent à peu près du Directoire à la seconde Restauration. Elle est donc à la fois une fin et un commencement. » Comme fin, c'est l'école pseudo-classique qui se traîne dans de vieilles ornières ; mais si elle n'offre point d'œuvres capitales, elle peut nous intéresser par quelques poésies et souvent nous amuser par les défauts mêmes de ses vers d'une grande et stérile abondance. Comme commencement,

l'importance est grande : il y a là à étudier les germes de cette glorieuse renaissance qui a illustré la Restauration. Il est un homme qui plane sur tout l'ouvrage de M. Merlet ; nous le rencontrons dès son troisième chapitre, nous le voyons reparaître fréquemment, nous le trouvons encore à la conclusion du livre. Cet homme, c'est Chateaubriand. A son sujet, M. Merlet rappelle cet éloge d'Augustin Thierry : « Tous ceux qui en divers sens marchent dans les voies de ce siècle l'ont rencontré à la source de leurs études et lui doivent leur première inspiration » (t. II, p. 346). M. Merlet confirme cette longue et puissante influence. Il remet Chateaubriand à une place qu'on lui a disputée. Il le fait avec une pleine impartialité, ne déguisant ni les défauts de l'homme, ni ceux du littérateur. A côté de Chateaubriand se groupent bien d'autres personnages illustres : Bonald, les deux de Maistre, Mme de Staël, Ballanche, Joubert, et des célébrités moins en vue, Fauriel, Sismondi, Benjamin Constant, Barante, etc. Leurs titres sont étudiés avec beaucoup de soin, beaucoup de tact; des citations bien choisies, des détails biographiques, quelquefois des anecdotes, des réparties spirituelles se mêlent à l'étude critique et lui donnent un grand charme. Une partie curieuse de l'ouvrage de M. Merlet est celle où il est parlé du réveil de la curiosité littéraire sous l'Empire. Au milieu des crises de la politique, on avait pour ainsi dire tout oublié, et bien venus étaient tous ceux qui apportaient à un public singulièrement ignorant quelques notions accueillies comme des révélations. Il y avait eu si grande pénurie de livres que la moindre publication semblait un événement : un lexique, un jardin de racines grecques, une méthode de thèmes, obtenaient la faveur d'amples comptes rendus. « *Les leçons de littérature et de morale* de M. Noël prirent les proportions d'un monument ; et ce maladroit compilateur marcha de pair avec les écrivains, plus ou moins fameux, dont il n'était que le porte-voix » (t. III, p. 36). Cet empressement du public explique parfois les succès de nombreux critiques. Plusieurs d'entre eux, du reste, eurent une valeur que reconnaît M. Merlet, tels sont : Joseph Chénier, Laharpe, Féletz, Geoffroy, Hoffmann... A propos du premier, M. Merlet dit très justement : « C'était le passé jugeant l'avenir. » Il y eut alors cette anomalie : les républicains, comme Chénier, étaient surtout les défenseurs de la littérature de l'ancien régime, tandis qu'en général les royalistes se montraient partisans d'une émancipation littéraire. Ce même contraste ne fit que s'accuser davantage sous la Restauration. Parmi les précurseurs de la nouvelle école, je m'attendais à rencontrer Marchangy. Il a été, selon moi, fort injustement oublié. Il appartenait à M. Merlet, par la date de la publication des deux premiers volumes de la *Gaule poétique*, qui parurent en 1813. La *Gaule poétique* obtint un succès très vif ; elle arriva

rapidement à sa sixième édition. Dans ce livre, Marchangy montra, l'un des premiers, tout l'intérêt de notre histoire ; à lui revient l'honneur d'avoir cherché la connaissance du moyen âge dans ses chroniques. Il fut l'initiateur d'un grand mouvement. Pourquoi donc l'ombre dédaigneuse dans laquelle on l'a relégué, presque à côté du vicomte d'Arlincourt? Ah ! c'est qu'un puissant parti lui gardait rancune d'un véhément réquisitoire dans l'affaire de la Rochelle, d'un discours plein des plus saisissantes révélations sur les menées du libéralisme. L'écrivain, qui n'est certes pas à mépriser, a payé pour l'éloquent et courageux procureur général. Il y aurait à revenir sur Marchangy, à l'étudier consciencieusement. C'est une tâche dont M. Merlet s'acquitterait à merveille, et je voudrais espérer qu'il pourra un jour le tenter.

Un autre écrivain aurait pu, ce me semble, trouver place aussi dans le *Tableau de la littérature française*, c'est Mallet du Pan. Il mourut à la vérité presque sur la limite où M. Merlet a pris son point de départ, le 10 mai 1800 ; mais l'importance de ses œuvres politiques eût fait excuser une légère infraction chronologique.

Je ne prétends pas avoir donné une idée exacte du livre de M. Merlet, mais je crois pouvoir le recommander comme composé avec soin, dans un sain esprit de critique, et comme offrant une lecture instructive et pleine d'attrait. TH. P.

---

**La Science du cœur humain,** *ou la Psychologie des sentiments et des passions, d'après les œuvres de Molière*, par le Dr P. DESPINE, lauréat de l'Académie des sciences morales. Paris, Savy, 1884, in-8 de 137 p. — Prix : 3 fr.

Molière homme de science ! jusqu'ici on était mal préparé à envisager sous cet aspect l'auteur du *Misanthrope*. M. le Dr Despine, bien connu déjà par divers ouvrages de psychologie et par un mémoire sur la *Folie* couronné par l'Institut, consacre un petit volume à examiner par le menu quelques-unes des pièces de Molière au point de vue de l'étude des passions. Pour lui, et après l'avoir lu, on se sent quelque peu de son avis : Molière a traité la psychologie en savant. On peut être moraliste en peignant avec vérité des caractères spirituellement rendus, et La Bruyère l'a fait avec un charme incomparable. On peut aller au delà de cette œuvre d'artiste, et chercher, derrière les manifestations des passions et des sentiments, les lois qui les régissent ; on peut même faire encore un pas de plus, et vouloir formuler les règles, les préceptes, expression de ces lois. N'est-ce pas là ce qu'on appelle volontiers aujourd'hui une œuvre de science, comme celle qu'accomplissent les physiciens dans l'étude de la nature ? N'est-ce pas, en effet, observer des faits, et s'élever de là à la conception des lois auxquelles ils obéissent ?

C'est cet aspect de moraliste psychologue que M. Despine s'efforce de dégager dans le génie de Molière. Il est certain que malgré la variété de son œuvre, ce n'est pas l'imagination créatrice ou la fantaisie poétique qui dominent en lui. Molière ne se promène point dans le rêve, il se plaît au milieu de la réalité vivante. Il la saisit par une observation singulièrement perspicace, dans la boutique du barbier comme dans les salons de Versailles, et il la rend avec une rare puissance d'exactitude. Cette faculté d'observation toujours en éveil lui fait analyser les mouvements instinctifs de l'âme et reconnaître, dans le jeu des passions et des sentiments, les mobiles variés des actions humaines. Il est clair qu'en tentant de rattacher ces effets à leurs causes par des lois, M. Despine touche aux plus graves problèmes philosophiques, tels que la part du libre arbitre, la responsabilité devant le crime et la folie. Aussi, à quelque opinion qu'on doive s'arrêter, on le suivra avec intérêt lorsqu'il passe en revue les principales comédies, et fait ressortir par de nombreux exemples les lois psychiques qu'il résume à peu près en ces termes : l'homme pense, imagine, raisonne et juge comme il sent ; il n'y a pas de faculté appelée raison : en matière de conduite, la raison, c'est ce que nous inspirent nos bons sentiments, indépendants les uns des autres, ce qui fait qu'on peut être raisonnable sur un point et fou sur un autre ; — ce sont les sentiments moraux seuls qui éclairent l'homme sur la nature pervers de ses instincts passionnés ; — quand les passions s'emparent complètement du cœur, elles étouffent les sentiments moraux, et l'homme croit bien penser, bien agir, alors qu'il déraisonne et devient fou.

Quant à la conclusion pratique, elle ralliera tous les suffrages. « Concluons encore, dit-il, que si nos législateurs et nos gouvernants croient avoir tout fait pour l'amélioration de la jeunesse et le bonheur du peuple en créant des écoles au profit de l'intelligence et de l'instruction, ils se trompent étrangement. Tant qu'ils ne viseront pas à développer dans le peuple les sentiments moraux, les nobles instincts de l'âme, par leur culture spéciale, par l'éducation en un mot, qu'auront-ils fait en réalité ? Ils auront mis une dose d'intelligence plus grande, une instruction plus développée, au service des instincts pervers, des appétits matériels, des mauvaises passions, de la folie. Et il termine en constatant que si l'instruction est en progrès, l'éducation *dans tous les rangs* est en décadence. On s'occupe du progrès de l'intelligence, mais les parents eux-mêmes oublient de cultiver les bons sentiments ; et l'État, de son côté, néglige son devoir impérieux en ne supprimant pas les causes de perversion et la manifestation éhontée des mauvais instincts. Réflexions très justes, qui suffisent déjà à rendre utile le livre de M. le Dr Despine, et dont chacun devrait tirer profit pour la conduite journalière de la vie. A. Delaunay

**La morale dans le drame, l'épopée et le roman**, par M. Lucien Arreat. Paris, Félix Alcan, 1884, in-12 de 220 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'auteur débute ainsi dans son préambule : « Ce livre est fondé sur la remarque toute simple — que les créations dramatiques des poètes sont une manière d'expériences morales propres à servir à la critique des systèmes de morale édifiés par les philosophes. »

Notons tout d'abord que l'auteur range la religion chrétienne au nombre des philosophies dont il entend disserter. Il la cite — et non pas en belle place — à côté de l'épicurisme, du stoïcisme, du kantisme et autres doctrines antiques ou nouvelles. Nous savons ainsi, dès les premières lignes, à quelle sorte de penseur nous avons affaire. C'est la morale, dite indépendante, dont il se fait le confesseur et dont il va chercher les manifestations dans le théâtre et le livre. Il enseigne que ces manifestations, qui ont pour but l'avancement ou l'encouragement dans la voie du juste et du vrai, au profit de la sociabilité, sont en rapport direct avec l'état de la civilisation et le niveau des lumières acquises, ce qui est vrai dans une certaine mesure. Il constate donc les progrès accomplis d'âge en âge, seulement il en méconnaît résolument les vraies causes. Il dit (p. 9) : « Roland a les passions d'Achille et il en aurait le caractère si des sentiments nouveaux ne déterminaient sa volonté. » Rien de plus juste, mais quels sont les sentiments nouveaux qui ont adouci la nature emportée du héros de la célèbre chanson de geste ? M. Arreat se garde de convenir qu'ils sont le produit de l'idée chrétienne pour laquelle il est injuste de parti pris. Il l'est avec un luxe d'exagération qui a lieu d'étonner de la part d'un homme qui se flatte d'écrire une balance à la main. Il a des négations qui, même sur le terrain dramatique, rompent en visière avec les notions le plus généralement acceptées. Ainsi, dans une tragédie grecque, l'époux de Clytemnestre, l'assassin d'Agamemnon, n'est nullement, après son crime, en proie au remords, il n'est préoccupé que de défendre et d'assurer son pouvoir usurpé. Macbeth qui, lui aussi, a immolé un roi pour se mettre à sa place, accumule les forfaits dans le même but; mais, de plus que l'usurpateur païen, il est secoué par les protestations de la conscience ; et comme elles ont leur source dans l'effroi des châtiments divins, elles gênent la thèse de M. Arreat, qui les nie tout simplement. Il s'approprie l'opinion de M. Onimus disant : « La plupart des critiques me semblent s'être trompés en prêtant à Macbeth des sentiments de remords. » Quant à lady Macbeth, dans la terrible scène de somnambulisme, elle n'éprouve, d'après M. Arreat, qu'une impression purement physique, l'horreur de croire sentir du sang tacher sa main. N'est-ce pas étrangement méconnaître la situation de son âme? Ce qui est vrai, c'est

que les deux complices sentent l'aiguillon des arrêts divins. Ce qui flamboie à leurs yeux épouvantés, c'est le texte de la loi des lois : « Tu ne tueras pas, tu ne prendras pas le bien d'autrui. » Les deux régicides sont donc le contraire de ce que les fait l'auteur. Ils apparaissent comme une incarnation devenue légendaire du remords.

A propos du *Cinna* de Corneille, l'auteur écrit (p. 67) : « On reconnaît ici la théorie du pouvoir absolu, naturelle à l'esprit chrétien. » S'il est une contre-vérité qui saute aux yeux, c'est bien celle-là ! Le monde antique était fondé sur l'esclavage, dont le principe était admis par les plus nobles esprits, l'esclavage qui est la forme la plus aiguë de la domination de l'homme sur l'homme ; et c'est le christianisme qui l'a aboli. Dans les temps modernes, les gouvernements libres, c'est-à-dire dont le pouvoir est partagé entre le souverain et la nation, sont le produit direct de la civilisation chrétienne, tandis que tous les peuples, sans exception, qui suivent une autre loi religieuse, sont livrés à un autocratisme sans frein. Une seule fois — et nous ne voulons pas lui en faire tort — l'auteur a été équitable envers l'idée chrétienne ; c'est quand il dit (p. 155) : « La loi chrétienne, en interdisant l'adultère légal, était un progrès. » C'est certain, mais alors l'auteur convient donc que cette loi a apporté aux hommes des notions supérieures de dignité et de liberté ?

M. Arreat recherche avec soin, souvent avec finesse et sagacité, les impulsions morales au théâtre et dans le livre ; il n'est pas une scène écrite ou dialoguée qu'il ne fouille dans ses profondeurs pour y découvrir une trace du déterminisme qui fait l'objet de ses études ; mais il ne mentionne pas une seule fois le véhicule qui agit le plus puissamment sur la conscience dans les temps modernes, le respect des commandements divins et la crainte des jugements d'outre-tombe. Est-il donc philosophique de traiter comme une quantité négligeable un fait si constant, et nous pourrions dire si universel ? Mais, enfin, selon M. Arreat, à quel sentiment obéit la conscience quand elle s'abstient de toute prévarication et reste dans les limites du vrai et de l'honnête ? Il n'est que juste de citer l'explication qu'il fournit sur ce point délicat :

« La vertu consiste, dit-il (p. 138), en l'application de l'individu aux fins pratiques de l'état social qu'il comprend, ou en termes plus larges, la vertu parfaite serait l'exacte correspondance de notre raison avec notre volonté. Or, ces fins pratiques et d'expérience sont marquées par la force même des faits qui y ont conduit les hommes. La conscience est critère à la manière des faits ; elle est, si je puis m'exprimer ainsi, l'expérience des faits passés à l'état de certitude ou d'habitude morale. »

Que de mal l'auteur se donne pour matérialiser ainsi les motifs qui

portent l'homme à s'abstenir du mal et à pratiquer le bien ! Il le condamne à un examen de conscience infiniment compliqué qui consiste, avant de poser un acte, à s'enquérir s'il est conforme à « l'expérience des faits passés à l'état de certitude ou d'habitude morale. » Mais les mouvements de la conscience ne sont-ils pas plus simples et plus spontanés que cela ? Il est très vrai, certes, que l'homme de bien obéit à « une habitude morale » devenue en quelque sorte instinctive, mais qui la lui a donnée, si ce n'est la pensée ambiante née du précepte religieux ? Le non-spiritualiste, même l'athée complet — s'il en existe — peuvent être des citoyens irréprochables au point de vue de la probité courante, mais c'est tout simplement parce qu'ils suivent — qu'ils en conviennent ou non — les enseignements du décalogue. Ils vivent dans un milieu imprégné de christianisme et ils en pratiquent « l'habitude morale. » Prétendre soustraire cette habitude à l'influence chrétienne ressemble donc fort à une pétition de principe.

Bornons-nous à ces réflexions dont le développement nous entraînerait beaucoup trop loin. M. Arreat est un écrivain dont la lecture est immense, qui a un don d'observation très distingué ; mais c'est un penseur dupé par de faux mirages et qui se condamne de gaieté de cœur à chercher péniblement, pour les besoins d'une thèse préconçue, les côtés faux ou douteux des choses ; ce qui infirme trop souvent des vues d'abord bien déduites et nuit même en mainte rencontre à la clarté de son exposition. V. V.

---

**Au caprice de la plume**, par M. Stephen Liégeard. Paris, Hachette, 1894, gr. in-18 de 424 p. — Prix : 3 fr. 50.

A la première page de son livre l'auteur nous apparaît chargé de lauriers, comme un fort en thème après une distribution de prix. Il a remporté la médaille d'or au concours du doctorat. Dans son jardin brillent les fleurettes conquises dans le verger de Clémence Isaure. *Les Grands cœurs*, volume de poésies ont été couronnés par l'Académie française. Trop de fleurs ! Trop de fleurs ! Pourrions-nous dire, si nous n'étions disposé à y joindre notre modeste bouquet !

*Au Caprice de la plume* justifie amplement son titre et surtout son sous-titre : *Études, fantaisie, critique*. Ce volume s'ouvre par une description très travaillée d'une vendange dans un crû bourguignon. L'auteur y résout le problème d'être tout à la fois réaliste et maniéré. Sa technologie est quelque peu prétentieuse, et ses tableaux ont des traits d'une rusticité un peu trop gaillarde. Malgré tout et en dépit de sa préciosité voulue, la lecture de ce morceau est agréable, et on la sent vraie bien qu'enguirlandée. *La fête du raisin* est immédiatement suivie d'une fantaisie qui sort à la lettre... du même tonneau, puisqu'elle est intitulée : *les Esprits de la cuve*. Le poète fait sortir de

l'écume capiteuse de la vinée de petits lutins qui s'asseoient en se tenant par la main sur le rebord des douves, dansent en rond et racontent sur le temps passé, au pays de Bourgogne, des historiettes authentiques. Chacun dit la sienne. Étrange idée de faire passer l'histoire sévère et sobre par une porte de pressoir! Mais il y a de l'ingéniosité et du charme dans ces fantastiques évocations. Après quoi l'auteur donne congé au phœbus et reprend ses habitudes de style.

Quelques chapitres sont empreints d'un fort arôme bonapartiste. S'il est des convictions que nous ne comprenons guère, nous nous inclinons devant toutes les fidélités. Passons.

Très bien raconté, très intéressant le *Centenaire de lord Brougham*; très réussie comme exposition et comme critique l'étude sur l'*Atlantide* de Jacinto Verdaguer. Il y a profit à lire le jugement d'un poète qui a fait ses preuves sur une œuvre qui restera comme l'un des grands coups d'ailes poétiques de notre temps. La notice sur M. Xavier Marmier et son œuvre fait honneur au talent et au cœur de M. Stéphen Liégeard. Elle déborde d'une respectueuse affection pour la personne et le caractère de l'éminent académicien, et, pour ses travaux, d'une sincère et légitime admiration de lettré. Cet hommage de haut vol rendu à un homme, à un écrivain dont les opinions et les espérances ne sont pas celles de son panégyriste, a quelque chose qui vibre et qui touche.

Nous ne pouvons suivre M. Stéphen Liégeard sur tous les rivages que sa fantaisie et sa critique ont abordés, mais nous affirmons que son livre est un de ces bons compagnons qu'on tient en réserve pour les heures où l'on aime à s'isoler. Il n'est pas, il est vrai, d'une valeur égale dans toutes ses parties, il offre même des appréciations plus ou moins contestables. Ainsi, dans *Sarah Bernhardt à Dijon*, l'auteur écrit : « Dijon, qui n'a que l'embarras du choix entre ses grands hommes, penche aujourd'hui vers Bossuet et Lacordaire. Piron, Rameau et Crébillon reprendront leurs droits quand les honnêtes gens auront repris leurs places. » Rameau, soit, mais Crébillon et Piron! Mettons que ce n'est qu'une boutade et ajoutons vite qu'elle n'a pas beaucoup de sœurs qui lui ressemblent. Qu'à propos du poème de *Mireille* M. Stéphen Liégeard se pâme devant « les rimes d'or de la strophe de Mistral, » certes, nous n'y contredirons pas ; qu'il ait un goût trop vif pour le dialecte provençal dans lequel l'illustre félibre a su raconter un drame si touchant, nous l'admettons sans peine; mais a-t-il raison de traiter le français de « pâle langue anémique (p. 336) ? » Peste! anémique la langue de Pascal, de Lamartine, la langue de M. Liégeard, ajouterions-nous, si nous n'avions peur de le faire trop rougir de son ingratitude!

En somme, ce volume achève de classer M. Stéphen Liégeard parmi nos plus brillants écrivains. Il a le flair artistique et l'imagination prodigue. Son style a de l'éclat, un tour aisé et aimable, une savoureuse élégance. Nous lui voudrions, peut-être, un peu moins de pompe, un luxe plus sobre d'images. Mais quoi ! l'auteur applaudi des *Grands cœurs* est aussi poète en prose.

Même quand l'oiseau marche on sent qu'il a des ailes, et la plume que M. Liégeard détache de ces ailes toujours prêtes à prendre leur vol est bien taillée, alerte et fine. De si rares mérites peuvent être recommandés. V. V.

---

**Nos morts contemporains**, par Émile Montégut. Deuxième partie. Paris, Hachette, 1884, in-12 de 331 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a peu de temps nous avons parlé du volume auquel celui-ci fait suite. Théophile Gautier, Eugène Fromentin, Charles Gleyre, Saint-René Taillandier, Maurice et Eugénie de Guérin, tels sont les morts plus ou moins célèbres dont M. Montégut nous donne de grands portraits en pied très patiemment exécutés. Il faut bien le dire, les noms placés en tête de cette seconde série n'excitent plus un intérêt très vif. Plusieurs de ceux qui les portèrent ont déjà été l'objet de bien des travaux; à leur égard la curiosité est blasée. A l'époque où M. Montégut donnait à la *Revue des Deux-Mondes* les articles réunis aujourd'hui, ils ont été lus avec empressement; ils répondaient aux désirs du public lettré. Mais depuis ce temps-là on a tant parlé de Th. Gautier, tant parlé de Maurice et surtout d'Eugénie de Guérin, on a encore si présentes à l'esprit les pages que sur le frère et la sœur écrivirent, entre autres, Sainte-Beuve et Lamartine, que l'on comprend un peu le sentiment de l'Athénien à l'égard d'Aristide. Les autres morts évoqués par M. Montégut ont moins attiré l'attention; l'un d'eux pourtant, Fromentin, a été l'objet d'une étude dans les *Lundis*. Justement parce qu'ils sont moins célèbres, moins connus, ils pourront intéresser davantage. Est-ce à dire que les *dilettanti* littéraires resteront indifférents aux autres portraits? Non, certes; ils apprécient depuis longtemps le goût et le style de l'auteur, ils liront le livre, non pour Th. Gautier, non pour Maurice et Eugénie de Guérin, mais pour M. Montégut lui-même. S. V.

---

**Les grands écrivains de la France.** Nouvelles éditions publiées sous la direction de M. An. Regnier, membre de l'Institut.

I. *Œuvres de La Rochefoucauld.* Nouvelle édition publiée par MM. D. L. Gilbert et J. Gourdault. Tome troisième. Première partie, par M. J. Gourdault ; seconde partie : *Lexique de la langue de La Rochefoucauld*, avec une introduction grammaticale, par M. Henri Regnier. Paris, Hachette, 1881 (*sic*) et 1883, 2 vol. in-8 de II-312 et CXX-465 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

II. *Œuvres de La Rochefoucauld.* Appendice du tome Ier : Paris, Hachette, 1883, in 8° de 159 p. — Notice biographique (par M. J. Gourdault, 1881), in-8 de CXVIII p. — Album (1883), in-8. Prix : 5 fr.

III. *Œuvres de Molière.* Nouvelle édition publiée par MM. Eugène Despois et Paul Mesnard. Tome huitième. Paris, Hachette, 1883, in-8 de 603 p. — Prix : 7 fr. 60.

La maison Hachette vient de mettre en vente les volumes de la *Collection des grands écrivains* dont on a lu plus haut les titres. Ils forment le complément de la belle édition de La Rochefoucauld, commencée par M. Gilbert et terminée par M. J. Gourdault, dont le *Polybiblion* a parlé quand parurent les tomes I et II (1868, t. II, p. 202; 1874, t. XII, p. 226); et le tome VIII de l'édition de Molière, qui a été annoncée au fur et à mesure de l'apparition des volumes (t. XI, p. 232; t. XIII, p. 325; t. XVI, p. 333; t. XXV, p. 239; t. XXIX, p. 405; t. XXXII, p. 424; t. XXXV, p. 494).

Le tome III de La Rochefoucauld est formé de deux parties. Dans la première M. J. Gourdault nous donne, avec le concours de notre collaborateur M. Tamizey de Larroque, le complément des *Lettres*. Il embrasse une période de quarante ans, de 1637 à 1677 et comprend en particulier une série de trente-six lettres adressées à Pierre Lenet et une autre série de vingt-neuf lettres adressées à la marquise de Sablé. Sur les cent seize lettres publiées ici, cinquante-deux paraissent pour la première fois. Dans un appendice nous avons un certain nombre de lettres des plus proches parents ou des amis de La Rochefoucauld, au nombre de vingt-six; enfin un second appendice contient huit lettres inédites, fournies par M. Tamizey de Larroque, et extraites des archives de M. Pol du Rival. — La seconde partie du tome III, qui forme à elle seule un gros volume, contient le *Lexique* de M. Henri Regnier, qui a fondu et coordonné les matériaux laissés par ses devanciers. Il est précédé par une ample étude sur la langue de La Rochefoucauld et par une introduction grammaticale.

L'appendice du tome Ier est relatif, presque en entier, à la critique et constitution du texte des *Maximes*. M. J. Gourdault y passe en revue les variantes des trois textes antérieurs à la première édition publiée par l'auteur en 1665, savoir le manuscrit autographe de Liancourt, la copie de 1663 et l'édition hollandaise de 1664. Il donne ensuite des morceaux inédits tirés du manuscrit 325 bis de La Roche-Guyon et une rédaction inédite du Portrait du cardinal de Retz. L'appendice est terminé par la notice bibliographique des manuscrits et des diverses éditions des œuvres de La Rochefoucauld.

La notice biographique, destinée à être placée en tête de l'édition, est un excellent morceau, qui peut servir de modèle du genre; à la suite un appendice contient l'acte de baptême, tel qu'il a été donné

par M. Jal, la généalogie de l'auteur des *Maximes*, et diverses pièces servant à sa biographie.

Enfin l'album nous offre les armoiries, un portrait dessiné par M. Auguste Sandoz d'après l'émail de Petitot, des vues du château de la Rochefoucauld et de l'hôtel de Liancourt, et des fac-similés d'autographes.

— Le tome VIII des *Œuvres de Molière* contient : *le Bourgeois gentilhomme*, *Psyché*, *les Fourberies de Scapin* et *la Comtesse d'Escarbagnas*.

*Le Bourgeois gentilhomme* fut représenté quatre fois à Chambord, en octobre 1670, pour le divertissement du Roi ; la première représentation, pour le public, eut lieu sur le théâtre du Palais-Royal, le 23 novembre suivant ; M. Paul Mesnard raconte, avec son érudition habituelle, l'apparition de cette merveilleuse comédie, la distribution des rôles, sa destinée sur la scène, les emprunts faits par Molière à ses devanciers, les imitations dont *le Bourgeois gentilhomme* a été l'objet, les diverses éditions et les traductions qui en ont été publiées. Il donne à la suite du texte une note sur les intermèdes, avec l'analyse d'un manuscrit conservé dans la Bibliothèque du Conservatoire et où Philidor a transcrit la plus grande partie de la musique de Lulli. — *Psyché* fut représenté pour le Roi dans la grande salle des machines du Palais des Tuileries à partir du 17 janvier 1671, et, pour le public, sur le théâtre du Palais-Royal le 24 juillet suivant ; on sait que cette tragédie-ballet est due à la collaboration de Corneille et de Molière : « chacun des deux, dit M. P. Mesnard, a écrit des scènes dignes du prix, où il a mis sa touche particulière, et, sans qu'on puisse remarquer de trop visibles disparates, est demeuré lui-même. » Il y eut, du vivant de Molière, quatre-vingt-deux représentations de *Psyché*. La pièce disparut de la scène après 1715, pour n'y revenir qu'en 1851. — *Les Fourberies de Scapin* furent représentées sur le théâtre du Palais Royal, pour la première fois, le 24 mai 1671. Depuis *l'Avare*, joué en 1668, Molière n'avait point composé de pièce pour le théâtre de la ville. L'imitation avouée de la comédie de Térence ne laisse guère de place à la recherche d'autres emprunts ; on a noté cependant certaines ressemblances où le génie de Molière garde toujours son originalité et sa saveur. Mais *Psyché* fit tort à *Scapin* : il n'y eut que dix-huit représentations en 1671, et la pièce ne reparut qu'après la mort de l'auteur. On s'en dédommagea bientôt : on compte cent quatre-vingt-dix-sept représentations de 1673 à 1715. — *La Comtesse d'Escarbagnas* fut représentée pour le Roi, au chateau de Saint-Germain, le 2 décembre 1671 ; le public n'en profita au Palais-Royal que le 8 juillet 1672. « Le Roi avait demandé un court dialogue comique, qui servît de prétexte à un ballet... Chargé d'une tâche si modeste, à laquelle ce n'était pas pour la première fois qu'il

devait plier son génie, Molière, on n'en peut douter, l'expédia au courant de la plume. » Mais « le croquis laisse entrevoir la grande peinture qu'il pouvait aisément devenir. »

C'est un vrai régal que de relire Molière, en compagnie de M. Paul Mesnard, dans la belle collection des *Grands Écrivains*. Espérons que cette édition, si excellente de tout point, arrivera bientôt à son terme.

G. DE B.

---

**Charles de Montalembert et Léon Cornudet.** *Lettres à un ami de Collège*, 1827-1830. Nouvelle édition, augmentée des réponses de Léon Cornudet, avec avant-propos et épilogue, par MICHEL CORNUDET. Paris, Lecoffre, 1884, in-8 de XIV-467 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'écrivain naturaliste, — puis-je en un tel sujet prononcer un tel mot ? — demande à tout venant ce qu'il appelle en son jargon un « document humain. » En voici un, mais, j'en ai peur, trop embaumé de piété, de pureté et de belles vaillances, pour qu'il soit de son goût. Ce sont les lettres de deux jeunes gens, de deux collégiens, Charles de Montalembert et Léon Cornudet.

Celles de Montalembert — une partie, du moins, — furent publiées pour la première fois en 1873. M. Léon Cornudet, en les livrant à la presse, s'était refusé, par un motif facile à comprendre, à y joindre ses propres réponses. Son fils, n'étant tenu ni à la même discrétion, ni à la même modestie, n'a pas cru devoir résister plus longtemps à d'amicales sollicitations : qu'il nous permette de l'en remercier.

Ce livre va tout droit à la jeunesse, et M. Michel Cornudet le publie pour elle. « J'ose espérer, nous dit-il, que la jeunesse catholique y puisera de salutaires résolutions et que, loin de sourire de l'enthousiasme généreux qui animait les deux amis, elle saura s'inspirer de leur ardeur. Il faudrait plaindre une âme de vingt ans qui ne connaîtrait ni l'enthousiasme, ni l'ardeur, même exagérés ! »

C'est un dialogue charmant que cette correspondance, et il nous plairait d'en détacher quelques passages — j'allais dire quelques strophes ! — Que d'illusions charmantes, mirages de l'aube ! — On a rappelé à l'occasion de ce livre Néarque et Polyeucte. En vérité, c'est cela. Un jour — jour de sortie — les deux amis sont allés communier ensemble à Saint-Germain-des-Prés. Ensemble au pied de l'autel, ils ont juré de rester fidèles à leurs convictions religieuses et politiques. « J'ai signé notre profession de foi de mon sang, » écrit le lendemain Polyeucte. Néarque gronde... en souriant : « A quoi bon la signature *sanguinaire ?*... Gardons notre sang... Si jamais la religion ou la cause de la patrie sont persécutées, nous mourrons, nous scellerons de notre sang nos croyances. Oh ! que je l'ai enviée souvent la gloire du martyre ! » Polyeucte, on l'a deviné, c'est l'ardent rhétoricien, c'est

Montalembert. Néarque, c'est le grave et judicieux philosophe, le futur conseiller d'État, Léon Cornudet.

Lorsque Bossuet écrivait de l'amitié qu'elle est un « commerce pour s'aider à mieux jouir de Dieu, » il définissait par avance cette union de deux cœurs aussi doux que viriles, aussi tendres que chastes.

Le volume, orné de deux beaux portraits, s'achève par un très intéressant épilogue de M. Michel Cornudet, où le fils retrace en quelques pages émues non pas la vie complète de son père, mais les grandes lignes de sa longue carrière administrative. Oui vraiment, et de tout point, l'ami le plus aimé et le plus cher de Montalembert était digne de cette grande âme et de ce généreux cœur ; et il nous semble que le pieux éditeur n'est indigne ni de l'un ni de l'autre.

JEAN VAUDON.

---

**Souvenirs d'un père**, par NOEL DUCREUX (1853-1876). Lyon, Pitrat, aîné ; Paris, libr. de la Société bibliographique, 1883, 2 vol. pet. in-8 de 392 et 411 p. avec portr. — Prix : 5 fr.

Ce livre est le recueil des lettres écrites par un jeune homme mort à la fleur de l'âge et colligées, avec un soin pieux, par son père inconsolable. C'est, à proprement parler, l'histoire d'une âme profondément chrétienne, ayant sans doute des attaches terrestres, soumise aux affections de la famille, mais aspirant avant tout et de plus en plus aux béatitudes célestes. Noël Ducreux, né en 1853, succombant en 1876 aux atteintes d'un mal inexorable, n'a fait qu'un court séjour ici-bas, mais il y a laissé la trace d'un esprit distingué, surtout d'un cœur ouvert à toutes les nobles et religieuses inspirations. Sa vie a été un martyre continu, mais ennobli par un sentiment de résignation, par une énergie de foi dont ses écrits portent l'empreinte attendrie, généreuse et touchante. Rien de plus propre que leur lecture à provoquer les pieuses résolutions, à réprimer les instincts mauvais, à donner une idée vraiment complète de la pureté angélique sur cette terre. Non qu'il y règne la moindre prétention à réaliser un idéal de vertus, ou que le jeune auteur fasse étalage d'un mysticisme exagéré. Il a la gaieté de son âge et, on peut le dire, le charme de sa modestie et de son innocence. S'il lève souvent les yeux vers le ciel, il sait les abaisser sur la terre pour en admirer les beautés et les grandeurs, pour en savourer les joies permises. Quand on a lu ce qu'excitent en lui de beaux élans la foi en Dieu, la tendresse filiale, l'amour plein d'expansion pour tous les siens, pour ses amis, pour son directeur spirituel, on discerne en lui une de ces natures rares, élevées et exquises, une de ces intelligences fortement et pourtant onctueusement trempées qu'on peut sans crainte offrir en modèle à la jeunesse.

Une première édition des *Souvenirs d'un père*, bien que destinée

seulement à la famille et à un cercle restreint d'amis, a pourtant été appréciée comme elle le méritait par le *Polybiblion* (livraison de janvier 1880). Mais nous profitons de l'apparition de la seconde, dont la publicité est beaucoup plus étendue, pour insister sur les mérites d'un ouvrage qui ne peut que porter de bons fruits d'édification. Bien rares sont les livres qu'on peut recommander sans restriction aucune, ou plutôt qu'on doit signaler comme un précieux instrument de la propagande du bien. Il n'en est point qui puissent avoir une plus décisive influence sur des jeunes cœurs, et ajoutons sur toutes les consciences. Heureux les foyers qui l'adopteront comme un guide pour la famille, heureux les jeunes gens qui le consulteront pour y puiser des enseignements et des exemples ! V. V.

---

## HISTOIRE

**Histoire du bienheureux Charles le Bon, comte de Flandre,** par Edward Le Glay. Lille, Desclée, De Brauwer, 1884, in-8 de 332 p. — Prix : 4 fr. (Edition populaire, 2 fr.)

La Flandre catholique vient de célébrer par des fêtes extraordinaires la sanction récemment donnée par le Siège apostolique au culte sept fois séculaire du comte-martyr Charles le Bon. On attendait avec impatience une étude historique complète sur la vie du pieux souverain flamand : M. Le Glay, l'estimable auteur de l'*Histoire des comtes de Flandre*, a accepté la tâche de retracer le tableau de cette période particulièrement intéressante, mais encore obscure, dans les annales de l'un des fiefs les plus importants de l'ancienne monarchie française.

Le règne de Charles le Bon, placé au lendemain des désastreuses invasions saxonnes et à l'aurore des guerres saintes d'Orient, reflète constamment les troubles et les violences qui marquèrent l'organisation du régime féodal : on y voit, d'une part, la barbarie, l'esprit aventureux des descendants des anciens Karls regimbant contre les tentatives du souverain pour l'organisation d'un régime social régulier ; de l'autre, la puissance naissante des bourgeoisies communales qui s'élèvent sur les débris du servage et de l'aristocratie germanique en s'appuyant à la fois sur l'influence religieuse et sur le pouvoir comtal.

Charles, fils de saint Canut, roi des Danois, vint tout jeune à la Cour du comte de Flandre, son grand-père, pour y chercher asile après le massacre de son père. Il prit part, entre les chevaliers flamands, à diverses expéditions militaires organisées par son oncle, le comte Robert II, et par Baudouin VII qui régna après lui. Appelé à leur

succéder alors qu'il possédait déjà en apanage le comté d'Amiens, le prince danois commença par réduire à merci ses divers compétiteurs à la couronne de Flandre, puis s'appliqua entièrement à relever de ses ruines le pays désolé par les querelles des grands vassaux en même temps que par la famine et les épidémies. Vainement lui offrit-on la couronne de Jérusalem, puis le sceptre impérial : le bon comte se refusa à quitter sa patrie adoptive, qui devait peu après être le théâtre de son martyre. Charles tomba, le 2 mars 1127, lâchement assassiné par une troupe de seigneurs que sa justice avait exaspérés. Tandis que le roi Louis le Gros venait tirer une éclatante vengeance du massacre de son illustre vassal, des miracles nombreux attestèrent la sainteté de cette héroïque victime du droit.

Les diverses péripéties de ce drame sanglant ont été décrites avec la plus minutieuse précision par deux annalistes contemporains. M. Le Glay a parfaitement coordonné leurs récits, dont il donne d'amples citations : en y ajoutant le fruit de ses recherches savantes, il a réussi à nous présenter le tableau fidèle et très émouvant de ce sanglant attentat.

On nous permettra d'exprimer le vœu que ce remarquable travail, tracé peut-être un peu hâtivement en vue des fêtes prochaines, soit revu par son érudit auteur pour une édition définitive. La présence de Charles le Bon à la première croisade, malgré les descriptions que M. Le Glay a empruntées à Michaud, semble difficile à admettre. Tandis que l'*appendice* et quelques autres notes trouveraient leur place dans le corps du récit, on pourrait joindre l'histoire du culte du comte-martyr, à travers les siècles, aux curieuses complaintes rimées que lui consacrèrent ses contemporains. On corrigerait aussi aisément quelques légères inexactitudes que nous prenons la liberté d'indiquer ici : l'écu de Flandre doit se blasonner d'*or au lion de sable* (p. 37) ; le voyage de Bruges à Jérusalem se ferait difficilement par la mer *Blanche* (p. 43) ; le patron de la cathédrale de Bruges est saint Donatien, évêque de Reims, et non saint Donat (p. 57 et suivantes) ; rien n'indique que le millésime de 1126 pour le martyre du comte (p. 99) ne corresponde pas à 1127 du comput actuel ; la couronne impériale ne put évidemment être offerte à Charles le Bon en 1215 (p. 72) ; plusieurs noms de lieux et de personnages sont écrits sous une forme peu reconnaissable (pp. 51, 90, 104, 116, 121, 192). La description topographique de la ville de Bruges (pp. 81, 82) ne correspond pas exactement à la période contemporaine du comte Charles : cette cité ne faisait évidemment pas encore partie de la *Hanse* (p. 85), établie en 1241, non plus que la ville de Damme (p. 85), dont la fondation remonte à 1180 environ. Il est probable que plusieurs institutions politiques rappelées par l'auteur (pp. 79, 297), n'avaient guère

encore de forme déterminée sous le règne de Charles le Bon, et nous avons peine à nous persuader que les *Karls* flamands du onzième siècle « s'égayaient trop à l'aide du *schiedam* national (p. 82. »

B. DE V.

---

**La Vie municipale en Attique.** *Essai sur l'organisation des dèmes au quatrième siècle.* Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris par B. HAUSSOULLIER, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Caen. Paris, Ern. Thorin, 1883, gr. in-8 de XIII-231 p. — Prix: 5 francs.

Selon les époques, l'histoire est plus ou moins riche de renseignements sur la vie politique des peuples : mais elle s'en montre décidément avare quand il s'agit de la vie municipale des cités. Quelque intérêt que présentent les faits et les institutions de ce dernier genre, elle les dédaigne volontiers comme indignes de son attention. Il suffit d'ouvrir Hérodote, Thucydide, Xénophon, Diodore, pour connaître les guerres médiques, la guerre du Péloponnèse, la lutte de Thèbes contre Sparte ou celle d'Athènes contre la Macédoine ; mais avant M. Haussoullier, que savions-nous de l'organisation et de l'administration intérieure des deux cents bourgs dont se composait l'Attique? Peu de chose assurément.

Entre les *dèmes* anciens et les communes modernes, il y a plus d'un rapprochement à faire. Ainsi pour posséder ce droit de cité, dont les Athéniens se montraient à la fois si fiers et si jaloux, il fallait appartenir à un dème. Adoptions et naturalisations étaient également constatées par une inscription sur le registre civique, lequel servait de base aux rôles militaires. Mais plus le titre de citoyen était recherché, plus les intrigues et les fraudes pour l'obtenir devaient être fréquentes. En 346, nous voyons une loi ordonner la révision générale des registres dans tous les dèmes. D'ordinaire c'était au tribunal des héliastes qu'il appartenait de juger sans appel les accusations lancées contre ceux que l'on avait admis sans titres, comme aussi les recours déposés par ceux que l'on avait exclus sans raison.

L'assemblée de chaque dème est surtout une assemblée d'affaires. Elle désigne ses magistrats et notamment le premier en dignité, le *démarque :* c'est elle qui règle les dépenses du dème et dispose de ses revenus. Dans certains cas elle a qualité pour trancher les procès civils qui sont soumis à son arbitrage.

Le démarque est chargé par la loi de la police civile et de la police religieuse : son action, quoique limitée, suffit pour l'investir d'une autorité véritable. Tous les temples, grands et petits, ont chaque année leur jour de fête : les prêtres qui les desservent sont désignés par le sort sur une liste dressée à l'avance. Les frais du culte et des sacrifices sont les premiers inscrits sur le budget d'une commune

athénienne, dont les ressources proviennent d'abord d'un impôt sur les propriétés appartenant à des citoyens d'un autre dème, puis du loyer des propriétés municipales, enfin, ce qui aujourd'hui étonnera davantage, du bénéfice des opérations financières où étaient engagés les capitaux dépendant de la communauté. Les malversations devaient être fréquentes, si l'on en juge par le luxe des précautions imaginées pour les prévenir. Quelques dèmes ruraux possèdent de véritables théâtres, où étaient représentées les pièces les plus populaires des grands maîtres. Existait-il partout des écoles démotiques ou municipales? Rien ne le fait croire, et M. Haussoullier se croit autorisé à affirmer que l'instruction primaire n'a jamais été très développée en Attique : néanmoins d'un bout à l'autre de cette contrée privilégiée, on goûtait les qualités délicates de pensée et d'expression que résume si bien le mot d'*atticisme*.

Le chapitre sans contredit le plus intéressant de cette thèse est celui où l'auteur étudie la physionomie particulière de chaque dème : les charbonniers d'Acharnes ne ressemblaient guère aux beaux esprits d'Athènes, ni Éleusis « la ville sainte », au Pirée, ce Havre bruyant d'un autre Paris. C'est une remarque qui peut se vérifier ailleurs qu'en Grèce, que les dèmes urbains ont produit relativement fort peu de grands hommes.

Documents épigraphiques (dont quelques-uns inédits sont cités *in extenso* à la fin du volume), plaidoyers des orateurs, invectives des poètes comiques, textes des scoliastes, travaux de MM. Perrot, Foucart, Caillemer et Rayet, M. Haussoullier a tout étudié, tout compulsé. L'École d'Athènes nous a valu peu de dissertations d'une érudition plus savante et d'un mérite supérieur. C. Huit.

---

**La contre-révolution au seizième siècle**, par Martin Philippson, professeur à l'Université de Bruxelles. Paris et Bruxelles, Germer-Baillière, 1884, in-8 de xv-618 p. — Prix : 10 fr.

L'ouvrage considérable qui vient de paraître à la fois en France et en Belgique met en mouvement beaucoup d'idées et de faits, mais sans les accompagner d'aperçus très neufs ou de documents originaux. L'auteur ne se pique pas d'une « impartialité absolue, » du moins s'est-il efforcé « de conserver l'équité, en n'abaissant pas sa science jusqu'à la faire servir les tendances politiques, sociales et religieuses du jour. » Il a voulu laisser de côté les considérations théologiques, « pour insister sur le côté politique des événements. »

M. Philippson commence par faire un vif tableau des abus, des irrégularités financières ou morales, des désordres et du relâchement général de l'église catholique avant la Réforme. L'acte d'accusation est facile à dresser : il suffit d'ouvrir les auteurs ecclésiastiques qui,

avec une bonne foi sans réserve et une franchise souvent pleine d'indignation, ont exposé les faits qu'ils avaient sous les yeux, sans s'inquiéter des arguments qu'en pourraient tirer plus tard les adversaires de la religion. Le protestantisme éclate; et il ne tarde pas à dévier singulièrement de son idée première, en aggravant de tous points une situation à laquelle il prétendait porter remède. C'est alors que Rome n'hésite pas à se mettre à la tête de la contre-révolution religieuse; et cette tentative est marquée par trois événements considérables qui font le sujet même du livre de M. Philippson : la création de l'ordre des jésuites, le rétablissement de l'inquisition et le concile de Trente. Nous ne saurions suivre l'auteur dans les développements qu'il donne à son exposé historique. S'il généralise un peu trop les effets de l'inquisition espagnole, il expose assez complètement les grandes réformes du concile de Trente; et il parle des jésuites sans haine et sans parti pris. Mais, en admirant l'essor religieux du dix-septième siècle, il prétend que « cette résurrection fut tout autocratique, » et que « cette uniformité dans la servitude, créée et réalisée depuis cette époque dans le catholicisme, ne pourra jamais subjuguer le monde moderne, qui tend justement vers la liberté et l'indépendance personnelle. »

Une telle façon d'envisager le rôle de la papauté et de l'église demanderait, comme on le pense facilement, une discussion qui sortirait du cadre d'un simple compte rendu. Qu'il nous suffise d'avoir signalé l'esprit général de l'ouvrage, tout en rendant justice à la forme très modérée et très convenable dont l'auteur s'est rarement départi.

G. B. P.

---

**L'amiral de Coligny**, par Charles Buet. Paris, V. Palmé, 1884, in-12 de xiii-435 p. — Prix : 3 fr.

Il peut sembler étrange qu'on ait eu la pensée d'élever une statue à Coligny, traître à son Dieu, à son roi, à sa patrie, écrit M. Buet; aussi l'auteur a voulu montrer, pièces en main, ce qu'à ses yeux fut Coligny ; c'est un réquisitoire contre « le plus acharné et peut-être le plus convaincu des révolutionnaires. » — « Les faits importants de sa carrière, son abjuration, les trois guerres civiles qu'il fit naître et dirigea, ses complots contre la sûreté de l'État, ses alliances avec l'étranger contre la patrie, l'assassinat du duc de Guise, dont il fut certainement l'inspirateur et le complice, enfin le coup d'État si tragique de la Saint-Barthélemy qui lui ôta la vie en lui épargnant l'échafaud, sont présentés et discutés dans ce livre de bonne foi, qui est aussi, dit-il, un livre de combat. » Plusieurs penseront que, dans le combat, on n'a pas l'esprit assez calme pour porter un jugement

complètement équitable : on sent trop le procureur ardent à poursuivre le criminel. Cela nuit même au but qu'il se propose.

Les documents sur cette époque abondent, et M. Charles Buet les a consultés ; il les cite, et il en a composé un livre saisissant par la suite des tableaux qu'il présente, car le côté pittoresque du récit n'est pas négligé, il est même recherché ; il en résulte pour la lecture un attrait qui ne se rencontre pas au même degré dans les livres ordinaires d'histoire, moins vivants peut-être parce qu'ils sont moins passionnés. La thèse historique se soutient, parce que M. Buet a les preuves en mains et sait les faire valoir ; aussi la figure de Coligny se présente ici comme celle d'un grand coupable : « Il mit en péril la monarchie française ; il lutta contre Dieu, renia la foi de ses pères, fut impie et le champion de l'hérésie de Calvin, cherchant à établir en France, en haine des Valois et des Guise, un gouvernement analogue à celui des Pays-Bas. » Les projets de guerre contre l'Espagne, en donnant la main aux Pays-Bas révoltés, sont à peine indiqués en quelques pages : c'est cependant un côté de la vie de Coligny que l'on fait ordinairement valoir pour poser l'amiral en héros national devançant Henri IV et Richelieu dans le dessein d'abaisser la maison d'Espagne-Autriche. C'était au moins à discuter plus longuement.

Après des livres comme ceux de M. Tissier, de M. Delaborde, qui font de Coligny un grand homme, en voici un qui en offre la contrepartie, et, comme le dit l'auteur : « En supposant que ce livre ne porte pas un jugement définitif, il n'en sera pas moins utile, étant l'œuvre collective des cinquante ou soixante érudits, d'opinions différentes, de styles divers, » auxquels il a emprunté ses matériaux.

H. DE L'É.

---

**Histoire de Louise de Lorraine,** *reine de France,* **1553-1601,** par le comte DE BAILLON. Paris, Techener, 1884, in-8 de 286 p. — Prix : 6 francs.

Le joli volume que M. de Baillon vient de consacrer à Louise de Lorraine n'est pas précisément une révélation historique. Le portrait est exact, bien dessiné, mais il est composé à l'aide d'esquisses déjà connues et sans traits personnels à l'auteur. Les documents mis en œuvre n'ont point cet attrait de l'inédit qui est devenu une des exigences de la mode ; et même on pourrait signaler tel travail antérieur qui n'a point été consulté. Ce n'est pas que nous n'ayons goûté le charme de cette vie de reine de France. Un mariage d'inclination, dont le dernier des Valois est le héros ; une femme du seizième siècle, qui donne sur le trône le modèle de toutes les vertus ce sont deux spectacles trop rares pour qu'on n'ait pas plaisir à les admirer une fois encore. Et puis, le rôle de Louise de Lorraine

apparaît moins effacé, quand on voit l'influence que sa douceur persuasive et son inaltérable patience ont pu exercer sur Henri III, même à son plus mauvais moment. Devenue veuve subitement, par suite de l'attentat de Saint-Cloud, la reine consacre les dix années qui lui restent à vivre à défendre la mémoire de son mari, avec une dignité qui lui fait le plus grand honneur, et à rallier au successeur même de cet époux son propre frère, le duc de Mercœur, et les derniers chefs de la Ligue, — tâche patriotique et délicate dans laquelle elle vint singulièrement en aide à Henri IV. Il n'est donc point besoin de chercher dans cette vie de grands événements, qu'on n'y saurait trouver; mais les qualités solides, les services désintéressés y tiennent une large place et contrastent perpétuellement avec les temps troublés et les mœurs douteuses au milieu desquels un véritable hasard avait placé cette princesse.

M. le comte de Baillon a traité avec un talent réel et un très heureux choix dans les détails le sujet, fort séduisant par lui-même, qu'il avait choisi. Nous aurions bien à relever quelques erreurs typographiques, ou des citations peu régulières, comme l'attribution à M. Camille Rousset d'un ouvrage sur les *Luttes religieuses*; mais ce sont des vétilles que la lecture agréable du livre fait bien vite oublier.

G. B. P.

---

**Les voyageurs en France**, *depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution*, par Albert Babeau. Paris, Firmin-Didot, 1885, in-12 de 330 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Nous assistons depuis longtemps, dit l'auteur (p. 30), à un véritable travestissement de l'histoire de France, qu'il nous semble patriotique de signaler. Le passé de notre pays est une sorte de patrimoine commun qu'il ne faut pas laisser déprécier par des accusations de parti pris. » M. Babeau s'est dévoué à cette tâche patriotique; ses nombreux ouvrages : *La Ville et le Village sous l'ancien régime*, la *Vie rurale dans l'ancienne France*, etc., sont les témoignages vivants de son talent et de son ardeur à faire connaître les deux derniers siècles sous leur véritable jour.

Le nouveau volume que nous annonçons ici appartient à cette série de travaux; M. Babeau a su résumer avec clarté et enchaîner dans un récit toujours attrayant les impressions diverses de nombreux voyageurs sur l'état de notre pays avant 1789. Plusieurs d'entre eux, notamment Smollett et Rigby, n'avaient jamais été traduits en français, et ils nous font connaître la manière de voyager, l'aspect général des villes, des campagnes, l'aisance de certaines contrées, les coutumes, les caractères, etc.

Il ressort de cette étude, absolument nouvelle, qu'un de ces voy-

*geurs* pouvait écrire avec vérité il y a cent ans : « Combien les pays et les peuples que nous avons vus depuis que nous avons quitté la France perdent à être comparés à cette nation pleine de vie ! » Lisons donc et faisons lire autour de nous cet ouvrage, en souhaitant que l'auteur continue à marcher dans la voie qu'il a inaugurée avec tant de succès. L. L.

---

**L'Éducation morale et civique, avant et pendant la Révolution (1700-1808)**, par l'abbé Aug. Sicard, vicaire à Saint-Philippe-du-Roule. Ouvrage précédé d'une lettre d'introduction de Mgr l'évêque d'Autun, de l'Académie française. Paris, Poussielgue, 1884, in-8 de xv-583 p. — Prix : 7 fr. 50.

Dans nos jours de production hâtive et de polémiques fiévreuses, on éprouve une double jouissance à rencontrer une œuvre où des questions d'une importance décisive sont traitées avec une ampleur magistrale et discutées avec la plus haute et la plus complète impartialité. Tel est le nouveau livre de M. l'abbé Sicard, dont les lecteurs de nos grandes revues catholiques ont pu si souvent déjà admirer la vaste et sûre érudition. Nul ne connaît mieux les vicissitudes de l'éducation française, parce que nul n'a étudié et compulsé avec une semblable persévérance faits, textes et documents.

Bannir la religion de l'école et la remplacer par une morale toute humaine, mettre la main sur l'enfance et la jeunesse au nom et pour le plus grand profit de certaines théories politiques, voilà bien, n'est-ce pas, le rêve de nos pédagogues contemporains. Ces funestes utopies n'ont pas même, quoi qu'ils fassent, le mérite de la nouveauté. Elles ont déjà été imaginées, appliquées, et, ce qui nous intéresse particulièrement, jugées et condamnées. Après avoir eu l'appui de tous les coryphées du philosophisme, après avoir trouvé des législateurs résolus à les faire passer de gré ou de force dans nos institutions, elles ont misérablement échoué. « Quand, au lendemain de la Terreur, après l'épouvante des jours sanglants, les esprits commencèrent à se reconnaître, une réaction puissante, empruntant toutes les formes, excitée par les résistances mêmes qu'on lui oppose, portée par un courant d'opinion fait de souffrances, de souvenirs, de regrets, de mépris, de vengeance, de désillusion, de repentir, d'espérance, créa le vide autour des institutions morales de la Révolution. » Le tableau de l'origine et de la chute de ces institutions, tableau intimement lié au mouvement religieux, social et politique de tout le siècle, voilà ce que présente l'ouvrage de M. Sicard, et ce qui le recommande à la sympathique attention de quiconque se préoccupe de ces graves problèmes. Encore une fois, on n'y trouvera ni déclamation ni pamphlet, et c'est avec une parfaite sincérité que l'auteur termine sa *Préface* par les lignes suivantes : « Si ce récit du passé donne lieu à des rappro-

chements inévitables avec des événements récents, nous devons déclarer ici que nous ne les avons jamais ni cherchés, ni faits nous-mêmes, voulant laisser à notre œuvre le calme et l'intérêt permanent de l'histoire. »

Analysons rapidement ces seize chapitres, où tant de nombreux et intéressants emprunts sont faits aux documents originaux.

Au commencement du dix-huitième siècle, Rollin, *le bon Rollin*, comme on l'a si justement appelé, ne prévoyait guère la tourmente intellectuelle qui allait bientôt se déchaîner. Former le chrétien dans l'enfant, tel était à ses yeux le but suprême de l'éducation : et tous les professeurs de l'ancienne Université de Paris partageaient la même conviction. La pensée toujours présente d'âmes à cultiver et à sauver communiquait à leur dévouement, à leur sollicitude, une délicatesse, une tendresse en quelque sorte religieuse. Mais voici Rousseau, le véritable ancêtre de nos pédagogues modernes ; dans son *Émile*, non content de fermer le monde moral à son élève, il laisse systématiquement à la porte de son école le Dieu des philosophes comme le Dieu des chrétiens. Peu à peu l'incrédulité, aidée par l'esprit d'innovation et par le vent de scepticisme qui souffle sur les âmes, fait irruption jusque dans la Sorbonne ; les livres de Voltaire et de Rousseau forcent l'entrée des collèges et même des séminaires.

La religion ainsi dédaignée et proscrite, à quoi aura-t-on recours ! « *La morale, la morale !* voilà désormais le mot fatidique en fait d'éducation ; voilà l'éternel refrain du siècle. » Mais qu'arrive-t-il à ces novateurs entichés des droits de l'homme et parlant d'autant plus de la vertu qu'ils la pratiquent moins ? « Audacieusement engagés dans la voie de l'erreur sur les plus importantes questions, ils sont entraînés et comme précipités par la logique jusqu'aux conséquences les plus extrêmes de leurs principes. Il suit de là qu'ils ne gardent même plus dans leur intégrité et dans leur certitude les vérités accessibles à la seule lumière de la raison naturelle, telles que sont assurément l'existence de Dieu, la spiritualité et l'immortalité de l'âme. » Ces paroles se lisent dans la dernière encyclique pontificale ; mais M. l'abbé Sicard, dans son livre, en avait écrit à l'avance l'irréfutable démonstration. La nouvelle morale, réduite aux devoirs sociaux, n'a plus de règle, plus de sanction. L'élève des philosophes, Frédéric le Grand, la repousse et prescrit aux maîtres de ses écoles de donner à leurs élèves un solide enseignement religieux; Necker, quoique gagné en partie aux idées nouvelles, s'alarme et écrit son traité *De l'importance des idées religieuses*, et, en 1789, les cahiers des trois ordres maintiennent à la connaissance et à la pratique de la foi chrétienne leur place dans l'éducation.

La Révolution, longtemps contenue, éclate. Après avoir fait table

rase du passé, elle va tenter d'élever l'édifice de la morale au milieu des ruines. Condorcet trace un programme complet d'instruction *laïque* et d'écoles sans Dieu : la Constituante d'abord, la Convention ensuite reculent au moment d'imposer à la France cet athéïsme obligatoire. En attendant, l'État se fera le régulateur de la morale publique : l'instituteur sera chargé de former une nation nouvelle ; pour aider à ce résultat, on provoque la composition de *Manuels* élémentaires, on invente des fêtes politiques et civiles, renouvelées du paganisme : la Révolution, si acharnée à renverser les autels catholiques, aura ses dogmes, ses prêtres, son dimanche ; elle sera même condamnée à se créer des saints. Tant d'efforts impies n'aboutiront qu'à un pitoyable échec, officiellement reconnu et constaté par les commissaires mêmes de la Convention.

Pendant ce temps, une tentative parallèle faite dans un autre domaine avait abouti à une véritable oppression. Jadis les vertus civiques vivaient dans les vertus chrétiennes, et, comme le fait remarquer avec quelque fierté M. Sicard, la vieille France, façonnée par cette éducation, avait comme nation fait assez bonne figure dans le monde. Mais le jour où Rousseau eut érigé en principe l'absorption de l'individu par l'État, l'enseignement civique devint une arme aux mains des mécontents. Les cahiers de 1789 se bornent à demander aux maîtres d'initier leurs élèves à la constitution nouvelle ; mais cela ne suffit pas. Malgré les protestations de Mirabeau et de Condorcet contre cet embrigadement officiel de la jeunesse, les écoles sont transformées en laboratoires de républicanisme. Avoir sans cesse le mot de liberté à la bouche et dans la pratique la confisquer sans cesse, voilà en deux mots le Jacobin, et, jusque sous le Directoire, l'intolérance des sectaires s'acharne contre les institutions réactionnaires qui, selon leur expression, « déposent le ver royal dans les bourgeons de l'arbre de la liberté. » Mais cet enseignement républicain, que les pouvoirs révolutionnaires avaient prétendu organiser, n'empêcha pas la France tout entière d'acclamer sa chute. Avec le Concordat, avec le *Génie du christianisme*, Voltaire est vaincu et l'*Émile* de Rousseau définitivement relégué à sa véritable place parmi les romans d'éducation.

Voilà les multiples leçons que M. Sicard met en pleine lumière, et, en terminant ce compte rendu, nous applaudissons de grand cœur au bel éloge donné à l'auteur par Mgr d'Autun : « Rien de plus instructif que d'étudier avec vous la naissance, l'apogée, la décadence de la pédagogie momentanément imposée à notre pays à la fin du dernier siècle en vue de former une France pratiquement athée. Rien en même temps qui soit mieux fait pour encourager les hommes de foi et de cœur à combattre avec la dernière énergie la nouvelle expérience que les mêmes incorrigibles passions tentent à cette heure sur la conscience de nos jeunes générations. »

C. Huit.

**Histoire de la Révolution dans l'Ain**, par PHILIBERT LE DUC, avec une eau-forte de Paul Morgon. Tome V. Bourg-en-Bresse, Francisque Martin-Battier, 1884, in-12 de XVI-448 p.

Le cinquième volume de M. Philibert Le Duc embrasse près d'une année, du 14 février 1794 au 21 janvier 1795. C'est la fin de la Terreur, mais c'en est d'abord la continuation et le développement. Albitte poursuit le cours de ses exploits révolutionnaires, démolissant les châteaux, pillant les églises, emprisonnant les suspects et méditant de vider les prisons au moyen d'un massacre général, renouvelé des massacres de septembre. Le sinistre complot échoua ; mais il fut repris plus tard sous Méaulle, le successeur d'Albitte ; on avait même fait venir, pour l'exécuter, trois cents bons b... du pays de Gex. Cette fois le 9 thermidor seul sauva les détenus. Albitte et son successeur Méaulle étaient d'ailleurs admirablement secondés par les misérables qu'ils avaient investis du pouvoir dans le malheureux département de l'Ain, les Albant, les Rollet-Marat, les Baron-Challier, les Bonnet, les Dorfeuille, les Torombert, etc. Il faut lire dans le volume de M. Le Duc le récit des effroyables persécutions qu'eurent à subir les honnêtes gens de la Bresse et du Bugey pendant cette période du 14 février au 27 juillet 1794. Nous en citerons seulement deux traits, l'un qui montre bien l'ingénieux égoïsme des tyrans, l'autre qui prouve à quelles résistances inattendues se heurtaient parfois leurs décrets. Un médecin connu, le docteur Vaulpré, était détenu aux Claristes ; l'agent national Rollet-Marat le fait sortir de prison pour aller donner ses soins à un de ses propres parents, le citoyen Rollet, marchand de fer. Inutile d'ajouter qu'après la visite faite au malade, le docteur Vaulpré fut réintégré dans son cachot.

Voici le second fait. Un autre proconsul, Baron-Challier, veut forcer les habitants du pays de Gex à chômer le décadi et à travailler le dimanche. Les paysans lui répondent que « ni eux ni leurs bestiaux ne peuvent travailler pendant neuf jours de suite. »

Le 9 thermidor vint mettre un terme à tous ces excès. Il était temps ; quelques jours plus tard les prisonniers étaient massacrés par les trois cents *bons b... à poil* du capitaine Mathieu. Le représentant Boissy est chargé de rétablir l'ordre dans ce département si éprouvé. Il fait arrêter un certain nombre des tyrans les plus compromis et rendre la liberté à plusieurs détenus. Mais la réaction est encore si timide qu'au bout de quelques jours il est obligé de prendre un arrêté pour ordonner la réincarcération des ex-nobles. Il est vrai qu'il ne fit point exécuter son arrêté et qu'il proclama en revanche la réhabilitation de certaines victimes. Mais il eut à lutter contre une conspiration sourde qui cherchait à entraver les mesures de clémence et il fallut l'intervention énergique, et parfois brutale, à Paris de la jeunesse

dorée pour forcer la Convention à entrer enfin dans une voie plus réparatrice.

Là s'arrête ce cinquième volume, riche, comme les précédents, en documents du plus haut intérêt. M. Ph. Le Duc en annonce un sixième qui, dit-il, clora son œuvre, œuvre de recherches patientes, d'érudition consciencieuse, d'impartialité sereine et vengeresse. Souhaitons que ce sixième volume ne se fasse pas trop attendre et souhaitons aussi que le bon exemple donné par M. Le Duc soit suivi dans tous les départements. C'est alors seulement, au moyen de toutes ces enquêtes locales, qu'on pourra écrire l'histoire vraie de la Révolution en France.

M. DE LA ROCHETERIE.

---

**Etudes historiques bretonnes**, par ARTHUR DE LA BORDERIE. 1re série. Paris, Champion, 1884, in-8 de 376 p. — Prix : 10 fr.

M. de La Borderie a réuni dans ce volume une série d'articles publiés par lui dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*. Les archéologues y trouveront un travail curieux, dû à un prêtre qui écrivait à la fin du siècle dernier, sur le Yaudet, localité très importante par ses souvenirs et ses ruines, située non loin de Lannion; ce travail est utilement annoté par M. de La Borderie. Citons aussi les documents relatifs aux *Potiers de Rieux* pendant les quinzième et dix-huitième siècles, et les canons de bois de la ville de Rennes en 1419; le rôle historique des saints dans l'établissement des Bretons en Armorique; un pamphlet royaliste de 1590, épisodes intéressants des troubles de la Ligue à Nantes; les chansons populaires inspirées par les descentes des Anglais en Bretagne en 1758.

Les deux mémoires les plus importants du volume sont incontestablement ceux que M. de La Borderie donne sur Merlin et sur saint Gildas. Dans le premier, il établit quelles sont les véritables prophéties de Merlin et distingue les poèmes qui sont attribués à ce dernier. Le second est une étude complète sur saint Gildas, sa vie en Grande-Bretagne et en Armorique, ainsi que sur ses œuvres. Ce travail est un des plus importants qui ait été publié sur l'histoire du sixième siècle en Bretagne.

A. DE B.

---

**Don Sébastien et Philippe II.** *Exposé des négociations entamées en vue du mariage du roi de Portugal avec Marguerite de Valois*, par le comte de SAO MAMEDE, docteur ès lettres, attaché à la légation de Portugal en Allemagne. Paris, Pedone-Lauriel, 1884, in-8 de 129 p. — Prix : 5 fr.

La suite d'intrigues qui entrava le projet de mariage de Marguerite de Valois avec don Sébastien a pour les Portugais un intérêt d'autant plus grand, que c'est au célibat du jeune roi qu'ils durent soixante ans d'humiliant vasselage sous le joug de l'Espagne. Aussi nous sommes

un peu surpris que l'auteur de cette curieuse étude se soit appliqué à dégager en cette occasion la responsabilité de Philippe II. En déterminant d'après les documents deux périodes dans ces négociations compliquées : l'une, de 1554 à 1568, durant laquelle le roi d'Espagne repousse Marguerite et propose pour son neveu l'archiduchesse Élisabeth, l'autre, de 1568 à 1572, qu'il emploie à combattre le mariage autrichien, en se ralliant à l'union avec la fille de Catherine de Médicis. En réalité, Philippe était toujours pour le projet de mariage qui lui semblait avoir le moins de chances d'aboutir. Il ne donna son consentement au jeune roi de contracter l'alliance française que quand il sut que la reine-mère avait tourné ses vues d'un autre côté. Il laissa ainsi son neveu faire une démarche qui devait être suivie d'un refus bien fait pour le dégoûter ; et il continua son système d'atermoiement, en repoussant ensuite les avances du jeune prince près de sa fille, l'infante Isabelle-Claire. Quand don Sébastien fut tué glorieusement dans une expédition contre les infidèles, le Portugal était mûr pour la conquête du duc d'Albe.

L'ouvrage de M. de Mamede est curieux aussi au point de vue français ; il montre par le détail quelle était la sollicitude de Catherine de Médicis pour l'avenir de ses enfants, et combien elle se plut toute sa vie aux négociations matrimoniales, surtout quand elle pensait y trouver pour elle ou pour les siens quelque profit. Cet exposé très complet a de plus le mérite d'être fait par un étranger, qui connaît aussi bien notre langue que notre histoire et qui a su tirer du sujet un peu restreint qu'il avait choisi le meilleur parti. G. B. DE P.

---

**La città di Busseto**, *capitale un tempo dello stato Pallavicino*. Memorie storiche raccolte da EMILIO SELETTI. Milano, Bortolotti, 1883, 3 vol. in-8 de 336, 348 et 251 p.

La scrupuleuse attention avec laquelle de nos jours on écrit l'histoire a fait comprendre quel intérêt peuvent offrir les monographies de localités souvent peu importantes. Si des recherches sur un simple village révèlent quelquefois des faits curieux, lorsque ces investigations ont pour sujet une ville, un bourg qui eurent un rôle dans le passé, elles acquièrent une valeur bien plus grande, et tel est le fait de Busseto sur lequel M. Emilio Seletti a publié trois volumes. Il ne leur a pas donné le titre ambitieux d'histoire, mais celui de mémoires historiques. Cette ville de Busseto est aujourd'hui bien oubliée, elle fut jadis la capitale d'un petit Etat et dut son antique splendeur à l'illustre famille des Pallavicini, existant dès le dixième siècle et dont l'origine est difficile à découvrir au milieu d'allégations contradictoires. Nous retrouvons les Pallavicini pour ainsi dire à toutes les pages du tome I et du commencement du tome II, de M. Seletti ; il les

suit jusqu'à la fin du seizième siècle, jusqu'au moment où des querelles de succession les divisèrent et facilitèrent aux Farnese l'annexion de Busseto. Nous disions que l'auteur suit les Pallavicini à travers l'histoire de sa ville natale ; l'expression n'est pas tout à fait juste et pourrait faire croire à une gradation méthodique, dont on peut regretter l'absence. M. Seletti ne s'astreint pas à un récit chronologique ; la fondation de telle église, de tel monastère le fait brusquement rétrograder, et ce manque de méthode désoriente le lecteur, surtout celui qui est étranger à l'Italie. Ainsi, après avoir raconté la mort de Christoforo Pallavicini, tombé par une trahison entre les mains de Lautrec et décapité par son ordre, M. Seletti s'occupe d'une chapelle dédiée à saint Roch.

Du reste, l'auteur ne nous a pas trompé, et son titre indique ce qu'il a fait : il a réuni des mémoires et non écrit une histoire. Ces mémoires se suivent dans le second volume, souvent sans liaison apparente, mais non sans intérêt. Dans la liste des compatriotes de M. Seletti, nous rencontrons Verdi, sur lequel nous lisons une notice détaillée. Verdi était le fils d'un pauvre aubergiste. Il fut comme deviné par Mazzini, pour lequel l'auteur nous paraît avoir un faible. En parlant de l'époque contemporaine, M. Seletti n'a pas été impartial. Nous croyons qu'il a été injuste pour la noble sœur du comte de Chambord, pour la duchesse de Parme, au gouvernement de laquelle nous avons entendu bien des Italiens rendre hommage. Le dernier volume renferme les preuves contenant de nombreuses pièces, dont un grand nombre inédites. Elles sont suivies de la généalogie de plusieurs anciennes familles ; celle des Pallavicini est en tête ; nous y voyons que cette illustre maison est encore représentée aujourd'hui par Uberto Pallavicini, né en 1825, et qui fut aide de camp de Victor Emmanuel en 1859. TH. P.

---

**The Mounds of the Mississipi Valley,** historical considered, by M. LUCIEN CARR. Gr. in-4 de 107 p. — (Extrait of *the Memoirs of the Kentucky geological Survey.*)

Les premiers pionniers qui s'établirent dans la vallée du Mississipi, furent très étonnés d'y rencontrer de véritables monuments en terre dont quelques-uns de dimensions fort considérables et sur l'origine desquels la tradition indigène ne donnait point de renseignements précis.

On se sentit tout d'abord porté à reconnaître aux constructeurs de ces édifices une éclatante supériorité de civilisation sur les races modernes de ces régions, et à attribuer à leurs édifices une antiquité reculée. Chateaubriand écrivit même à ce propos quelques pages dans lesquels il rapprochait ces mystérieux architectes des Egyptiens, des

Assyriens et autres peuples policés de l'ancien monde. Un examen plus attentif modifia profondément cette manière de voir. On s'aperçut que les objets trouvés dans les mounds n'attestaient pas un état de société bien avancé, et des indices certains permirent de reconnaître que les plus anciens d'entre eux ne remontaient pas plus haut que les débuts du moyen âge. Enfin, on en arriva à attribuer leur érection à des populations peu différentes, sinon identiques aux Peaux-Rouges actuels. Telle est précisément la thèse que soutient notre auteur. Les anciens *Mounds-Builders* étaient, nous dit-il, à la fois agriculteurs et adorateurs du soleil. C'est ce qu'étaient naguère encore les tribus occupant tout l'est des Etats-Unis. D'ailleurs, les poteries fabriquées par certaines peuplades, spécialement de race iroquoise, pourraient soutenir sans désavantage la comparaison avec la céramique des Mounds.

Les Crecks, les Séminoles et généralement les nations du sud de la vallée du Mississipi continuaient à élever sur des tertres leurs maisons de conseil et la demeure de leurs chefs. Enfin, ce qui semble tout à fait décisif, on a trouvé dans des monticules artificiels, tant à Circleville (Ohio) qu'en divers autres localités, des objets en fer, des colliers de verroterie, incontestablement de fabrique européenne. Ces curieuses reliques ont été découvertes dans des conditions telles que l'on a tout droit de croire leur enfouissement contemporain de l'érection du monument. Si donc, conclut M. Carr, les Indiens actuels ont pu élever de pareils édifices, pourquoi prétendre voir dans les autres l'œuvre d'une race différente et plus ancienne? Il est vrai, ajoute notre auteur, que ces réflexions ne s'appliquent point aux tertres à formes animales que l'on rencontre spécialement dans le Wisconsin et l'Ohio. Ceux-là ont un aspect tout particulier, et ils pourraient bien être l'œuvre d'une race spéciale.

Nous croyons qu'il peut y avoir du vrai dans la manière de voir de M. Carr. Toutefois l'adopter sans réserve ne nous semblerait guère prudent. Les plus grands de ces édifices, dont quelques-uns, dit-on, ont plus de soixante pieds d'élévation, auraient pu être difficilement élevés par des peuplades en grande partie chasseresses et à demi-nomades. Leurs fondateurs ont été évidemment des hommes fixés au sol et tirant de l'agriculture la presque totalité de leurs moyens de subsistance. Ils savaient travailler le cuivre à froid, art oublié de leurs successeurs. Quelle que soit la race à laquelle ils ont appartenu, ils étaient parvenus à un degré de civilisation supérieur à celui des Indiens actuels. Sans doute, quelques gouttes de leur sang peuvent encore couler dans les veines des Peaux-Rouges modernes, mais nous sommes fort portés à croire qu'il est actuellement bien mélangé. Au dire des archéologues les plus compétents, l'exploitation des mines de cuivre

du Canada aurait cessé chez les Mounds-Builders, vers le neuvième siècle de notre ère, époque à laquelle les tribus Algiques et Mohawk-Huronnes commencent précisement à envahir les régions du sud et à en exterminer les habitants. La décadence de la civilisation rudimentaire de ces régions aurait donc eu pour cause, une véritable invasion de barbares. Dans les contrées du Sud où s'établirent les Chahtas, les Creeks, les Cherokies, la vieille race semble cependant s'être maintenue plus compacte. Ayant subi à un moindre degré l'influence des conquérants, elle conserva davantage l'industrie et les arts des générations qui l'avaient précédée. Que la vue des grossiers monuments qui couvraient leur sol ait inspiré à quelques tribus plus modernes l'idée d'en édifier de semblables, mais sur un plus petit modèle, cela n'aurait rien d'étonnant. Est-ce que nous ne construisons pas, aujourd'hui encore, des églises dans le style du treizième siècle ? La période des Mounds-Builders semble donc marquer une époque assez tranchée dans la *préhistoire* de l'Amérique du Nord, et nous ne pouvons que remercier M. Carr des renseignements que fournit à cet égard son intéressant et savant ouvrage. Comte DE CHARENCEY.

---

**Traité théorique et pratique des archives publiques,** par GABRIEL RICHOU, archiviste paléographe, conservateur de la bibliothèque de la Cour de cassation. Paris, Paul Dupont, 1883, in-8 de VII-328 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cet ouvrage fait partie du *Répertoire de droit administratif*. C'est un très bon et très utile livre à consulter non pas seulement par les titulaires des emplois dont M. Richou traite, mais encore par le public savant qui a besoin de connaître l'organisation des archives françaises et par le grand public qui en sentira davantage l'utilité.

L'auteur expose d'abord la distinction entre les archives et les bibliothèques. Puis il retrace l'histoire des anciens dépôts et particulièrement du Trésor des Chartes. Il entre ensuite dans le détail des archives centrales : les archives nationales et celles des grands corps de l'État, Sénat, Chambre, ministères : finances, affaires étrangères, guerre, marine. Il passe ensuite aux archives locales : archives départementales, communales, hospitalières, judiciaires, notariales, des fabriques des églises. Il termine par une étude très complète de l'École des Chartes.

Il ne se contente pas de signaler sèchement les textes de lois ou de règlements ; il signale les abus (p. 147), les légendaires archives de Chaumont où depuis douze ans l'archiviste est un pompier, etc. ; il indique les améliorations (p. 73, etc ).

Dans sa dernière partie, consacrée à l'École des Chartes, on retrouve

le confrère qui, comme nous, a senti les bienfaits de son enseignement et de sa méthode; et on aime à lui souhaiter de voir son œuvre dans toutes les mains. C. A. B.

---

**Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes publiés par des religieux de la Compagnie de Jésus** *depuis sa fondation jusqu'à nos jours*, par Carlos Sommervogel, S. J., Strasbourgeois. Première partie : A-Q. Paris, librairie de la Société bibliographique, 1884, grand in-8 de 792 col. — Prix : 15 fr.

Le *Dictionnaire* du R. P. Carlos Sommervogel complète deux ouvrages de bibliographie qui sont classiques, le *Dictionnaire des anonymes* d'Alexandre Barbier et les *Supercheries littéraires dévoilées* de Quérard. Le nouveau recueil n'a pas moins de mérite et d'utilité que les recueils des deux célèbres bibliographes, et désormais, dans toutes les bibliothèques sérieuses, le *Sommervogel* ne sera pas jugé moins indispensable que le *Barbier* et que le *Quérard*. Non seulement on trouve dans l'ouvrage du savant religieux d'innombrables indications qui manquent au *Dictionnaire des Anonymes* et aux *Supercheries littéraires dévoilées*, mais encore la rectification d'une foule d'erreurs commises par les auteurs de ces précieux recueils (voir, par exemple, pour Barbier, les colonnes 24, 25, 32, 43, 78, 158, 181, 184, 265, 277, 296, 335, 379, 511, 538, 555, 616, 705, 718, 719, 740, 764, et pour Quérard, les colonnes 16, 18, 46, 52, 132, 238, 288, 388, 440, 525, 538, 555, 666, 764.) Du reste, bien d'autres bibliographes fournissent au R. P. Sommervogel l'occasion de montrer la parfaite sûreté de son érudition, soit anciens, comme le P. Lelong, comme Prosper Marchand, comme l'auteur de la *France littéraire*, Erich, soit nouveaux, comme M. Joannis Guigard (*Bibliothèque héraldique*), comme M. de Manne (*Anonymes*), comme M. Reboul (*Anonymes et pseudonymes de Provence*), surtout M. Pierre Deschamps (*Dictionnaire de géographie à l'usage du libraire*). Nous reproduirons, au sujet de ce dernier bibliographe, une leçon donnée avec beaucoup de grâce (colonne 237) : « Je ferai observer, sans aucune amertume, à M. Deschamps, qu'il eût été mieux inspiré en consultant pour son livre des ouvrages de bibliographie, écrits même par des jésuites, qu'en saisissant, à temps et à contre-temps, toutes les occasions de témoigner le peu de sympathie qu'il éprouve pour la Compagnie de Jésus. J'ai déjà rectifié et je rectifierai encore certaines de ses assertions, mais qu'il veuille bien n'y pas voir de rancune de ma part. La bibliographie doit être un terrain neutre. » Le R. P. Sommervogel a relevé encore quelques-unes des erreurs de cette *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus* à la dernière édition de laquelle il a tant et si utilement travaillé

(colonnes 39, 174, 250, 284, 450, 535, 538, 571, 586, 764). Voici l'hommage touchant qu'il s'est plu à rendre aux pères de Backer (*Avertissement*, p. III): « Je me reprocherais d'oublier que les PP. Augustin et Aloïs de Backer ont encore plus de droits à ma reconnaissance. La mort a brisé les liens de l'amitié qui m'unissait ici-bas, depuis tant d'années, à ces deux savants, dont l'un, j'aime à le proclamer, fut mon maître et mon guide dans la carrière de la bibliographie. Cet ouvrage, qu'ils eussent, je l'espère, salué avec joie, comme une preuve de notre filial attachement à la Compagnie de Jesus, je le dédie à leur mémoire et le dépose sur leur tombe, en souvenir de notre fraternelle union. »

Quelques-uns des articles du *Dictionnaire* sont accompagnés de notes qui sont d'excellentes petites dissertations bibliographiques, comme celle-ci (colonne 158): « *Conseils (Les) de la sagesse ou le recueil des Maximes de Salomon les plus nécessaires à l'homme pour se conduire sagement. Avec des réflexions sur ces maximes.* A Paris, chez Sébastien Mabre-Cramoisy, MDCLXXVII, 12° (par P. Michel Boutauld). — Quelques années après cette première édition, qui fut suivie de plusieurs autres anonymes aussi, on s'avisa d'attribuer l'ouvrage au célèbre Nicolas Fouquet, afin de lui donner plus de vogue. Cette opinion, soutenue par Placcius dans son *Theatrum anonymorum*, 17081, n° 2474, et au n° 175 du Supplément à Placcius, donné, en 1740, par Christophe Mylius, acceptée par plusieurs libraires dans certains catalogues de bibliothèques, par l'abbé d'Auvigny, par la *Biographie universelle*, par Quérard (*Supercheries*, 2° édit., t. I, col. 571, d), a été reprise, il y a une vingtaine d'années, par M. Chéruel, dans ses *Mémoires sur Fouquet*, t. II, p. 464. Cependant Barbier avait renversé ce système et, avant lui, les *Mémoires de Trévoux* (avril 1725, p. 598) avaient dit: Le feu père Boutauld, jésuite... qui a composé le livre des *Conseils de la Sagesse, recherché et publié si longtemps comme le précieux fruit de la pénitence de Monsieur Fouquet, le surintendant des finances...* — On peut encore consulter sur cette question l'article intitulé: *Nicolas Fouquet, théologien*, dans l'*Ami des livres* de René Muffat, 1862, p. 249-252. Aux preuves accumulées dans cet article, j'en ajouterai une qui ne manque pas de valeur: dans les premières éditions des *Conseils* publiées par Cramoisy (je l'ai constaté pour la troisième de 1682), après le *Portrait du Sage*, on trouve le monogramme de la Compagnie de Jésus, qui est encore reproduit deux pages plus loin, après le *plan de l'ouvrage*. »

Signalons, parmi les autres articles les plus intéressants, l'article sur les *Hymni breviarii Romani*, etc. (colonne 402), où sont utilisés les détails consignés dans les *Anecdota* manuscrits du P. Gabriel Brotier; l'article *Jacobi Sirmondi Soc. Jesu presbyteri opera varia* (colonne 440-

441), où l'on remarque une autre révélation empruntée au même manuscrit autographe du P. G. Brotier; l'article *Letters from the marquis of Montcalm* (colonne 493), où l'on apprend que le P. Pierre-Antoine Roubaud a déclaré, dans une lettre du 12 février 1781, publiée à New-York en 1873, qu'il a pillé les papiers de Montcalm et les archives des jésuites, qu'il a trahi ses confrères et qu'il est l'auteur des Lettres publiées comme étant du marquis de Montcalm; *Moines (Les), comédie en musique, composée par les RR. PP. Jésuites* (col. 598), où l'on voit que cette pièce ne peut être sérieusement attribuée à un jésuite, quoi qu'en aient dit des bibliographes de grand renom; l'article *Petite (La) encyclopédie ou Dictionnaire des philosophes* col. 711), où l'auteur établit, contre tous ses prédécesseurs en bibliographie, que ce livre n'est pas de 1771 et d'Abraham Jos. de Chaumeix, mais qu'il est antérieur à juin 1766 et qu'il a pour auteur le P. Jean François Féraud, lequel le reconnaît pour sien dans une lettre autographe possédée par le R. P. Sommervogel; l'article *Poète (Le) des mœurs ou les maximes de la sagesse* (col. 729), où est résolu un petit problème devant lequel les bibliographes restaient indécis et où est démontrée l'identité du P. J. B. Duchesne et de l'abbé Blanchard, nom que prit l'auteur du *Poète des mœurs* à la suppression de la Compagnie; l'article *Pseaumes (Les) de David* (colonne 764), où le R. P. Sommervogel, rectifiant une assertion de sa *Table des mémoires de Trévoux*, assertion qui avait trompé d'éminents bibliographes (voir le nouveau *Backer*, le nouveau *Barbier* et le nouveau *Quérard*), prouve qu'il ne faut pas confondre l'ouvrage du P. Jacques-Philippe Lallemant avec un ouvrage portant presque le même titre qui est d'un prêtre séculier aux initiales P. L. D. C.

Mais, nous dira-t-on, cet ouvrage où abondent les redressements, les découvertes, est-il absolument irréprochable? On n'y trouvera que de bien petits péchés véniels. Le *Constantinus* du P. Mambrun, dont il est fait mention dans les *Lettres de Jean Chapelain*, parut en 1659 sous le voile de l'anonymat, sous le demi-voile, devons-nous ajouter, car la dédicace est signée P. [ierre] M [ambrun]. Le nom donné (col. 226) n'est point *Custerer*, mais *Custurer*. Le *Posthumus Calvini stigma* (col. 734), est plutôt du P. Josse Andries que du P. Hermann Hugo. Le *Progrès du jansénisme* (col. 758), est de 1655 et non de 1645. Le prénom du P. Regelsperger (col. 762), n'est pas *Charles*, mais *Christophe*. Enfin (col. 765), le Père *Morris* n'existe pas et doit être remplacé par le Père *Norris*. Ces fautes, qui sont presque toutes des fautes d'impression, peuvent être comparées à des grains de poussière sur un beau monument de granit. T. DE L.

# BULLETIN

**La Flore du Calvaire.** *Traits caractéristiques de quelques voies douloureuses*, par Eugène Alcan, auteur de *la Légende des âmes* et de *la Flore printanière*. Lyon et Paris, Briday, 1884, in-18 de 320 p. — Prix : 3 fr.

Comme dans *la Légende des âmes*, dont il a été rendu compte il y a quelques années à cette même place, M. Alcan a recueilli, dans *la Flore du Calvaire*, un grand nombre de traits édifiants et les propose aux méditations des chrétiens, non sans en avoir fait jaillir de salutaires leçons. Quelques-unes des vertus qui font l'objet de ses récits ou de ses pieux commentaires sont comme des fleurs du Calvaire, poussées à l'ombre de la croix et fécondées par le sang qui en a jailli. D'où le titre du livre, titre un peu inexact, il faut bien l'avouer, car il ne convient guère qu'à la très petite partie des histoires qu'il contient. Il y a bien quelques traits caractéristiques des voies douloureuses, mais il y en a fort peu, et toutes les histoires qui suivent, même celles, si intéressantes d'ailleurs, empruntées à la vie apostolique du P. Millériot, rentreraient difficilement dans la qualification générale qui leur est donnée. Cela n'en diminue pas d'ailleurs l'intérêt et le charme : ce livre de M. Alcan vaut les précédents ; c'est dire qu'il est écrit avec autant d'onction que de grâce et d'émotion pieuse, et nous le recommandons comme un excellent livre de lecture à l'usage des œuvres de jeunesse et des œuvres de charité. E. de la D.

---

**Annuaire des Archives Israélites pour l'an du monde 5645** (du 20 septembre 1884 au 9 septembre 1885), *administratif, littéraire, biographique, anecdotique et religieux*, contenant les renseignements les plus complets sur le culte israélite en France, Alsace-Lorraine, Belgique et Suisse, et des Notices historiques sur les établissements d'instruction et de bienfaisance, par H. Prague. Paris, 1884, in-12, 108 p. — Prix : 1 fr.

Malgré la longueur de ce titre fort développé, il nous faut recourir à la table des matières pour indiquer complètement au public le contenu de l'élégant petit volume placé sous nos yeux, bien entendu après avoir mis de côté toute la partie purement technique et ne retenant que la partie un peu plus littéraire. Ces articles sont : 1. Revue de l'année ; 2. le Procès de Tisza-Eszlar ; 3. le Budget israélite de 1884 ; 4. Biographie de Sir Moses Montefiore ; 5. Variétés : le Schliah et le lion, légende traduite par Julien Sée ; 6. Anecdotes : l'Enfant paresseux ; Gourmandise et Talmud ; un Héros juif en 1883 ; 7. le Livre d'or du judaïsme français. — A part la fin de ce dernier article, qui par sa longue énumération de noms propres frise trop la personnalité et touche presque au cadre des annonces, tout le reste se lit avec un vif intérêt. Avec quel cachet particulier et quelle saveur d'originalité, M. Julien Sée nous raconte des légendes du pays de la fantaisie ! Il est seulement dommage que la partie historique, les seules pages à lire, soient si peu nombreuses et n'occupent que le quart du volume. Nous ne doutons pas que notre jeune confrère ait à cœur, dès qu'il préparera la deuxième année de son *annuaire*, de réduire considérablement la partie administrative et d'agrandir d'autant le domaine de la littérature. Schwab.

---

**Les origines de la diplomatie et le droit d'ambassade jusqu'à Grotius,** par M. Ernest Nys, juge au tribunal de première instance de Bruxelles, secrétaire de rédaction de la *Revue du droit international*. Bruxelles, C. Muquardt, 1884, in-8 de 55 p. (Extr. de la Revue *du droit international*.)

M. Nys, bien connu pour ses travaux sur le droit international, qui lui font autorité, et qui a réédité le Grotius avec soin l'an dernier, a eu la fort bonne idée de rechercher quels étaient ses prédécesseurs et en quoi le grand publiciste hollandais a innové. Après avoir montré l'organisation au quinzième siècle des ambassades permanentes, et la vie politique qui s'ouvre avec les relations internationales ; après avoir brièvement indiqué ce qu'étaient alors un ambassadeur, ses droits, ses devoirs, ses fonctions, ses dangers, surtout d'après ce que nous savons de la diplomatie vénitienne, la mieux constituée, l'auteur s'arrête au milieu du seizième siècle et examine la doctrine des auteurs sur le droit des ambassadeurs. Si aujourd'hui la théorie juridique accorde aux agents diplomatiques, outre le droit au cérémonial, l'inviolabilité et l'indépendance, il n'en a pas toujours été ainsi : le droit romain et le droit canon ont bien sans doute proclamé l'inviolabilité de l'ambassadeur, mais cette maxime fondamentale a été singulièrement exagérée au seizième siècle, et Grotius a exercé en ce point une influence que M. Nys déplore. Et si leur inviolabilité était généralement reconnue au moyen âge, il n'en a pas été de même de leur indépendance. Grâce à une connaissance approfondie de la littérature du droit d'ambassade, et avec l'aide des travaux antérieurs de Kamptz et d'Ompteda, M. Nys est parvenu à analyser scientifiquement et péremptoirement les nombreux traités où le droit international tient quelque place, avant l'apparition du traité de Grotius. Parmi, le premier en date (1440), G. de Villadiego, Et. Dolet, C. Braun, Pierre Ayrault, La Mothe Le Vayer, B. de Ayala, Alb. Gentil, Ch. Wicquefort, Jean Hotman, Kirchner, Marselaer, Besold, et beaucoup d'autres moins importants, sont tour à tour interrogés : à part quelques-uns qui sont tout à fait introuvables, leurs travaux ont été étudiés avec un soin scrupuleux qui fait du présent mémoire un travail d'une très haute portée. Tous ces auteurs sont rarement partisans de l'immunité complète de l'ambassadeur. « C'est Grotius qui introduira la fiction de l'exterritorialité, avec laquelle s'ouvre une nouvelle phase de l'histoire du droit de légation. »

H. Stein.

---

**Notions de politesse et de savoir-vivre,** recueillies par un grand-père pour ses petits-enfants. Paris, Bloud et Barral, 1884, in-18 de 138 p. — Prix : 1 fr. 25.

Ce petit volume est excellent et peut être recommandé à tous les jeunes gens désireux de se comporter décemment dans le monde. On y trouve, comme dans tous les manuels de civilité, quelques naïvetés ; mais tous les conseils sont justes et pratiques ; s'ils sont parfois rigoureux eu égard aux habitudes relâchées de la société actuelle, ils n'exposent pas ceux qui les suivraient à paraître ridicules et encore moins mal élevés. En ce qui concerne la religion et la morale, les principes sont irréprochables : l'auteur recommande la bonne tenue et la piété dans les églises, la pratique de la prière du soir en famille, une parfaite modestie chez les jeunes filles, particulièrement au bal. Le plus grand respect est prescrit pour les parents, les prêtres, les vieillards. De plus, la lecture de ce manuel est facile, intéressante et instructive pour tous.

Comte de Bizemont.

---

**Histoire du commerce français**, par Ch. Périgot. Paris, Weill et Maurice, 1884, in-12 de 512 p. — Prix : 3 fr.

Ainsi que l'indique l'auteur dans la préface de son ouvrage, il a cherché, en s'appuyant sur les travaux récents de MM. Chéruel, Dareste, Boutaric, Clément et E. Levasseur, à reconstituer l'histoire du commerce français aux diverses époques de notre histoire nationale. Le livre premier s'occupe du commerce de la France jusqu'aux croisades ; le second, des croisades au seizième siècle ; les troisième, quatrième et cinquième s'appliquent aux seizième, dix-septième et dix-huitième siècles ; le sixième et dernier comprend la période écoulée de 1789 à nos jours. Ce résumé est intéressant, instructif ; justice est rendue aux efforts faits par la royauté pour développer notre commerce avec nos colonies, et l'auteur montre les erreurs de la Révolution et du premier Empire qui ont tout compromis. Il y a seulement par moment certaines réserves à faire au sujet de quelques appréciations de M. Périgot, sur les guerres de religion, les protestants, la suppression des corporations ouvrières, la protection accordée par la France au saint-siège avant 1870, etc. ; mais dans l'ensemble, nous le répétons, ce volume est bien fait et d'une lecture attachante. L. B.

---

**Les intérêts français dans le Soudan éthiopien**, par le vicomte de Caix de Saint-Aymour. Paris, Challamel aîné, 1884, in-12 de 142 p. — Prix : 3 fr.

Les expéditions de Chine et de Madagascar ont rendu indispensable l'établissement d'un port de ravitaillement français à la sortie de la mer Rouge, et cette nécessité n'a plus besoin d'être démontrée. Aussi, après avoir longtemps négligé cette acquisition qui date de 1862, le gouvernement vient-il de se décider à créer des magasins et un dépôt de charbon à Obock. M. le vicomte de Caix de Saint-Aymour a réuni dans une petite brochure tous les renseignements relatifs à cette possession ; tout en indiquant ce qui doit être fait pour rendre le port d'Obock supérieur sous tous les rapports à la triste relâche d'Aden, il montre comment la France peut, en développant les relations commerciales avec les contrées voisines, et notamment avec le Choa, qui a demandé récemment son protectorat, rendre productives dans l'avenir les dépenses, d'ailleurs peu considérables, qu'entraîne ce nouvel établissement. Mais il ne faut pas oublier que les Anglais feront leur possible pour stériliser nos efforts et ne reculeront pour cela devant aucune déloyauté ; ce n'est pas tout, il faudra également surveiller les agissements des Italiens établis à Assab, un peu au nord d'Obock. Tout cela est fort bien exposé par M. de Saint Aymour ; trois cartes simples et claires permettent d'apprécier la situation des possessions françaises sur le littoral de la mer Rouge et du golfe d'Aden. Nous recommandons ce petit ouvrage aux personnes qui s'intéressent aux questions coloniales. Comte de Bizemont.

---

**Histoire littéraire**. *Leçons de littérature française*, par L. Petit de Julleville, professeur suppléant à la Sorbonne. Paris, Masson, 1885 (*sic*), 2 vol. in-16 de 264 et 265 p. — Prix : 4 fr.

Voici encore une histoire de notre littérature, deux élégants petits volumes, bien coordonnés, bien faits, offrant de très judicieuses observations personnelles, écrits avec les scrupules et la réserve convenables à un livre destiné surtout aux jeunes filles. Le premier tome va des origines, très bien débrouillées, à Corneille ; le second, de Corneille à nos jours. Aucun écrivain vraiment

digne de mémoire n'a été oublié par M. Petit de Julleville, et l'esprit, le talent ou le génie de chacun d'eux est apprécié avec goût et impartialité. En arrivant aux temps modernes l'auteur, naturellement, a dû se borner aux sommités. C'est d'ailleurs une tâche à peu près impossible d'assigner à des contemporains des places d'où ils ne seront pas délogés par la critique de l'avenir; toutefois Chateaubriand, de Maistre, Mme de Stael, Lamartine, Hugo et quelques autres des plus célèbres parmi les écrivains de notre temps paraissent avoir été très bien jugés. Une petite remarque sur un point de la partie antérieure du livre : l'éloge que M. Petit de Julleville fait des *Provinciales*, n'aurait-il pas dû être mitigé par un blâme pour le peu d'exactitude et de bonne foi avec lesquelles Pascal citait les livres de ses adversaires?

GRISBERG.

---

**Cours de Belles-Lettres.** *Littérature, Rhétorique, Poétique*, par le R. P. P. DALMAIS, de la Compagnie de Jésus, professeur à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth (Syrie). Beyrouth, impr. catholique, et Paris, Baltenweck, 3 vol. in-12 de III-152, IV-176, IV-178 p. — Prix : chaque partie 1 fr. 50; les trois parties cartonnées ensemble : 4 fr. 50.

Les jésuites savent occuper leur exil : j'en trouve une nouvelle preuve dans l'excellent *Cours de belles-lettres* que le P. Dalmais nous envoie de l'Université de Beyrouth, où, séparé violemment de ses élèves de France, il apprend à des étrangers à parler, à écrire et à goûter le bon français. Comme l'indique son sous-titre, le cours du P. Dalmais comprend trois grandes divisions : *Littérature, Rhétorique, Poétique*, c'est-à-dire l'*art de bien écrire*, l'*art de bien dire*, et l'*art d'exprimer l'idéal par la parole*. La première partie, la *littérature*, se subdivise elle-même en deux parties : la première concerne les pensées et les sentiments considérés isolément, et l'auteur en étudie tour à tour les *qualités*, les *sources*, les *expressions* ; la deuxième enseigne l'ordre et le mouvement qu'il faut donner aux pensées et aux sentiments dans leurs diverses combinaisons, et par conséquent analyse et fixe les règles des divers genres littéraires, règles générales qui conviennent à tous, règles particulières qui s'appliquent à chacun d'eux.

Mais entre les divers genres littéraires, la *rhétorique* ou l'*art de bien dire* a toujours obtenu une place de choix et mérité une plus longue étude ; aussi le P. Dalmais a-t-il bien fait d'obéir à la tradition en lui consacrant tout un livre. *Préceptes généraux* groupés sous les quatre chefs, *invention, disposition, élocution, action* ; *préceptes particuliers* à chacun des divers genres oratoires, *tribune, barreau, académie, chaire*, tel est le partage tout naturel de cette seconde partie, qui ne suffira pas à la vérité pour former seule un grand orateur, mais qui montre du moins quelles règles ont suivies et quels exemples ont donnés ceux dont les noms sont inscrits en lettres ineffaçables au livre d'or de l'éloquence.

Enfin la *poétique* : ici peu de préceptes, les préceptes de *la littérature* ayant leur application dans la poésie, mais l'étude des genres divers créés par les poètes pour l'expression de leurs sentiments et de leurs pensées. De ces genres, les uns ont moins d'importance, *la poésie fugitive, la poésie descriptive, la poésie didactique*, ce sont les *genres secondaires* ; les autres, les *genres principaux, la poésie lyrique, la poésie épique, la poésie dramatique*, sont comme les trois grandes incarnations de la pensée poétique et demandent une étude plus minutieuse et plus attentive ; aussi l'auteur y consacre-t-il la meilleure et plus importante partie de sa *poétique*. Une appréciation générale des poètes modernes termine le livre, et l'auteur évoque en finissant

les grandes voix qui ont tour à tour fait tressaillir les âmes françaises.

Tel est le livre du P. Dalmais, autant qu'on en peut donner une idée par une sèche et froide analyse : il est rédigé en forme de questions et de réponses, comme il convient à un livre d'enseignement et j'y trouve à louer surtout deux choses : une rédaction claire, nette et précise, un heureux choix de nombreux exemples qui aideront efficacement l'élève à mieux tirer profit des leçons qui lui sont données. Tout donc justifie le bon accueil qui a été fait déjà et qui attend encore, nous n'en doutons pas, ce livre malheureusement daté de l'exil.

P. Talon.

---

**El Entremes de Refranes, es de Cervantes ?** Ensayo de su traduccion, estudio critico literario por D. Cayetano Vidal y Valenciano, catedratico de *Historia de España* en la Facultad de Filosofia y Letras de la Universidad de Barcelona. Barcelona, Bastinos ; Madrid, Fe, 1883, in-16 de 78 p.

M. Cayetano Vidal y Valenciano s'occupe dans cette plaquette d'un *Entremes* uniquement composé de proverbes, et retrouvé en 1867 par M. Jose Maria Asensio, cervantiste distingué, dans un manuscrit de la Colombine, à Séville. L'opinion du premier éditeur et de M. Adolfo de Castro, qui avait compris cet *Entremes* dans un recueil d'œuvres inédites de Cervantès, a été fort discutée en Espagne. M. Hartzenbusch opinait pour l'authenticité du manuscrit ; mais plus d'un critique refusait d'y voir une création du maître et, bien qu'en n'adoptant pas absolument toutes les raisons formulées à l'appui de cette objection par les prédécesseurs de M. Vidal et M. Vidal lui-même, nous n'hésiterions pas, malgré la timidité que doit imposer à notre jugement notre qualité d'étranger, à nous ranger à ces conclusions. M. Aureliano Fernandez Guerra propose comme nom d'auteur celui de Quinones de Benavente ; M. Vidal croit reconnaître le style de Quevedo. Ce qui est certain, c'est que l'*Entremes* est chose curieuse, bien que de valeur littéraire très secondaire, et il y a lieu de féliciter M. Vidal y Valenciano d'avoir consacré ses loisirs à en essayer une traduction catalane, très précieuse au point de vue philologique et folkloriste par les comparaisons qu'elle facilite. Presque tous ces proverbes, en effet, ont trouvé leur équivalent catalan, grâce à la diligence de M. Vidal : dix seulement sont rendus par des équivalents forgés par l'auteur, quelques-uns de la manière la plus heureuse.

A. Savine.

---

**Dictionnaire du patois savoyard,** *tel qu'il est parlé dans le canton d'Albertville*, par M. Brachet. Albertville, imprimerie Hodoyer, 1883, in-8 de 212 p.

Le livre de M. Brachet est précédé d'une préface qui traite un peu superficiellement la question des patois, bien qu'avec beaucoup de bon sens. Pourquoi seulement M. Brachet parle-t-il de la langue romane — ce qui ne veut pas dire grand'chose, car il y a *des langues romanes* ! Le grief est léger, car M. Brachet peut arguer du contexte pour se défendre. Quelques remarques sur la prononciation et des observations grammaticales complètent heureusement les préliminaires. Quant au dictionnaire lui-même, il n'est pas complet, l'auteur en ayant éliminé tous les mots qui n'ont pas de transcriptions dans le français actuel. M. Brachet a joint à son travail un recueil de proverbes à rapprocher de celui de Dian de la Jeanna. Quoique M. Brachet ne soit ni parricide ni criminel de haute volée, nous lui souhaitons de corriger bientôt la deuxième édition de son lexique. Scaliger n'a pas écrit pour lui.

A. Savine.

**Le dernier Scapin**, par Richard Lesclide, illustrations de Frédéric Régamey. Paris, Charavay, 1883, in-16 carré de 366 p. — *Prix : 3 fr. 50.*

Jean-Baptiste Louvet aime sa cousine Lodoïska de Couvray, et il en est aimé. Malheureusement les mauvaises spéculations de M. de Couvray viennent se mettre à la traverse des espérances des jeunes gens, et avant même que Jean se soit douté du coup qu'on a préparé dans le secret, Lodoïska a donné sa main, mais non son cœur, à M. Dubourg, banquier à Périgueux et l'un des principaux créanciers de son père. M. de Couvray, à bout de ressources, a donné sa fille pour payer ses dettes. Peut-être Jean Louvet, laissé à lui-même, se fût-il contenté de pleurer dans la solitude son bonheur perdu; mais à côté de lui veille son valet, Cadet, le dernier Scapin, qui a beaucoup de tours dans son sac : en vrai valet de Molière qu'il est, il persuade à son maître de marcher à la conquête de la femme qu'on lui a volée. Inutile de dire que la campagne, grâce aux ruses de Cadet, est couronnée d'un plein succès, et que Lodoïska, séparée violemment mais de bon cœur du mari qu'elle n'aime pas, peut filer avec Jean les jours du parfait amour. Comme on le voit, le sujet est médiocrement moral : ni les pères ni les maris n'y jouent un bien beau rôle. Il y a d'ailleurs dans ce livre une certaine verve fantaisiste qui ne laisse pas d'amuser quelques instants le lecteur. Quant au héros amoureux du livre, Jean Louvet, c'est l'auteur du libertin *Faublas*. Dans l'histoire, c'est un polisson ; dans le roman de M. Lesclide, c'est un assez piètre sire. E. de la D.

---

**Ginetta, ou la vie et les derniers moments d'une jeune enfant**, traduit de l'italien avec l'autorisation spéciale de l'auteur, par le traducteur du *Mois de mai à la campagne*, de *l'Artisan de Nazareth*, de *Rome*, etc. 3e éd. Tours, Cattier, in-12 de 228 p.

L'histoire de Ginetta Marchini est vraiment aussi édifiante que pleine d'intérêt, et je comprends qu'elle ait tenté l'éditeur d'une bibliothèque destinée à la jeunesse chrétienne. Ginetta était l'unique enfant d'une famille milanaise, riche des biens de la terre en même temps que des trésors de l'âme, et qui était venue s'établir dans une charmante bourgade où résidait l'auteur du récit. L'aimable enfant se montra de bonne heure douée des plus rares qualités de l'esprit et du cœur, et tous ceux qui la connurent devinèrent en elle une âme de choix. A peine âgée de huit ou neuf ans, dans sa famille comme à l'école et dans ses relations avec les habitants du village, elle fait preuve des plus rares vertus, et les pauvres apprennent de bonne heure à connaître son inépuisable charité. Aussi quand elle mourut, trop tôt ravie à la terre par le ciel, jaloux sans doute de posséder ce riche trésor, ce fut comme un deuil public, et la douleur populaire se fit jour dans des manifestations si touchantes qu'on n'en peut lire le récit sans une véritable émotion. Cette émouvante et pieuse histoire est offerte aux jeunes filles chrétiennes : elle les intéressera beaucoup et leur fera du bien, car elle met sous leurs yeux un modèle tout à fait à leur portée et bien propre à leur apprendre et à leur faire aimer la pratique de la vertu. E. de la D.

---

**Les origines de la nation française** avec gravures dans le texte, par A. Pizard. Paris, Degorce-Cadot, 1883, in-16 de IV-298 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cet ouvrage fait partie de la *Bibliothèque de vulgarisation*. C'est dire qu'il n'y faut chercher que ses grandes lignes et voir seulement si l'ensemble est bien tracé. Il est divisé en trois parties : la Gaule primitive, le monde barbare, les Mérovingiens. L'auteur a eu pour but de « substituer dans l'es-

prit populaire l'histoire du vrai peuple à la légende des faux rois (p. IV). » Or, un des principaux éléments de cette histoire est sans contredit la religion chrétienne, dont il est dit page 104 : « Ce serait sortir du cadre de ce livre que de démontrer comment cette religion de progrès prit racine en Gaule et se développa malgré toutes les persécutions dont elle fut accablée. Il suffit de constater que les églises chrétiennes étaient peu nombreuses (*sic*) en Gaule tant que l'Etat resta païen. Mais lorsque Constantin eut ajouté une croix sur les étendards des légions et que la religion chrétienne fut devenue religion officielle, la Gaule l'accepta. Les Gaulois avaient adoré Auguste après Esus-Jupiter : ils adorèrent le Christ après Auguste. » Nous retrouvons le même esprit d'attaque dissimulée contre la religion dans le récit de la conversion de Clovis que M. Pizard appelle « la légende de Grégoire de Tours » p. 219). Du reste, presque à chaque page, l'auteur est obligé de traiter ce sujet, qu'il avait rejeté d'abord, tant « la cohésion (des deux pouvoirs, temporel et spirituel) fit la force de l'un et de l'autre (p. 222). » — Un autre reproche que je ferai à l'auteur, c'est d'être plus que Romain. Est-ce parce que « l'époque de la domination romaine fut l'âge d'or des professeurs (p. 122)? » Il y aurait bien à dire sur ce sujet. — Somme toute, ce livre, qui ne cite que Henri Martin et Fustel de Coulanges, est destiné à l'enseignement laïque. Mais tout homme sérieux et de bonne foi se gardera de le donner à ses enfants, parce qu'il n'y a en lui ni renvois à de nombreuses et bonnes sources, ni appréciation exacte de la vie de nos aïeux. A. D'E.

---

**Nos aïeux**, par RAOUL POSTEL. Paris, Degorce-Cadot, in-16 de 215 p. — Prix : 1 fr. 50.

Nous ne dirons pas du livre de M. Postel ce que nous venons de dire de celui de M. Pizard. Sans doute il y aurait quelque chose à reprendre, mais au moins on y trouve du fond, de nombreuses et variées indications de sources, enfin un esprit toujours préoccupé d'être impartial et vrai. Son livre est divisé en trois parties : habitants des villes, habitants des campagnes, gentilshommes. Puis l'auteur étudie la vie matérielle dans les trois ordres et, dans un bon appendice, fournit des documents intéressants. Relevons deux inexactitudes : « fort » pour « fors » (p. 29) ; le jubé (p. 55) n'est apparu que fort longtemps après que le clocher eut cessé d'être la tour de commune et l'église la salle de délibérations. L'auteur n'a quelquefois vu qu'un seul document là où il aurait dû en consulter beaucoup. Mais souvent il a bien choisi ; et, somme toute, ce livre pourra être utile. A. D'E.

**Jeanne d'Arc libératrice de la France**, par JOSEPH FABRE, député. Paris, Ch. Delagrave, 1883, in-12 de 364 p. — Prix : 3 fr. 50.

**Procès de condamnation de Jeanne d'Arc**, d'après les textes authentiques des procès-verbaux officiels. Traduction avec éclaircissements, par JOSEPH FABRE. Deuxième édition, revue et corrigée. Paris, Ch. Delagrave, 1884, in-12 de 432 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le *Journal des Débats* disait naguère (n° du 5 juin) que « si Jeanne d'Arc revenait au monde.., elle donnerait son approbation au livre de M. Joseph Fabre... » — C'est beaucoup s'avancer. Et d'abord, je lis en tête du *Procès de condamnation :* « A LA MÉMOIRE DE GAMBETTA. — « Je suis un dévot de Jeanne d'Arc, » disait ce grand Français. Il alliait au culte des pères de la Révolution le culte de l'héroïne de la Monarchie. » — Je lis ensuite dans la préface de *Jeanne d'Arc libératrice de la France :* « Jeanne avait personnifié en soi deux nouveautés suspectes : le culte du sol national et la liberté de conscience. Double titre pour être suppliciée alors. Double titre pour être

glorifiée aujourd'hui. » — Non, Jeanne d'Arc ne donnerait pas son approbation à ce livre, car M. Fabre est un révolutionnaire et un libre-penseur, car il renie, il bafoue tout ce que Jeanne aimait et vénérait.

Est-ce à dire que nous soyons uniquement devant l'œuvre d'un sectaire? Non, Jeanne d'Arc a déjà séduit et transformé plus d'un jacobin. M. Fabre a, dans son culte, une sincérité qui plaît et un enthousiasme qui mérite d'être loué. Il faut lui tenir compte de ses bonnes intentions et de ses généreux élans; seulement, derrière les livres dont on a lu plus haut le titre, et qui seront suivis d'un troisième sur le *Procès de réhabilitation*, apparaît une manœuvre politique. La fête du 14 juillet — fête de l'orgie et du crime — est déjà démodée; on voudrait donner Jeanne d'Arc pour patronne à la troisième république et joindre « la fête du patriotisme » à ce qu'on ne craint pas d'appeler encore la « fête de la liberté. » A l'appui de ce projet, dont la Chambre est déjà saisie, voici qu'on annonce à grand fracas une édition illustrée de *Jeanne d'Arc libératrice* en 40 livraisons à 25 centimes. J'avoue que la politique de M. Fabre me gâte singulièrement son œuvre d'historien. Le jour où il aura cessé d'être député, où son culte pour Jeanne d'Arc sera dégagé du culte de la prétendue liberté du 14 juillet et du grand *Français* qui est son véritable dieu, j'aurai plus d'indépendance d'esprit pour examiner ses travaux sur Jeanne d'Arc, plus de plaisir à le féliciter du louable et sincère hommage qu'il a voulu rendre à notre héroïque Pucelle. Si vous voulez être véritablement historien et patriote, lui dirons-nous, cessez de dénaturer cette admirable figure, et gardez-vous de faire de celle qui mériterait d'être honorée comme sainte, une sorte de déesse *raison* de votre troisième République.

G. DE R.

---

**Consultation pour Mgr Louis-Philippe-Albert de France, comte de Paris, contre Don Jaime-Jean-Alphonse-Philippe de Bourbon**, par un avocat légitimiste. Paris, H. Oudin, 1884, in-8 de 76 p. — Prix : 1 fr. 50.

Cette brochure traite une question politique très débattue en ce moment: Quel est l'héritier d'Henri V ? Sans entrer dans un domaine qui n'est pas le nôtre, nous nous bornons à la signaler, — nos lecteurs y trouveront un résumé exact de la discussion et une solution appuyée sur la justice et le droit.

A. B.

---

**Un rhéteur chrétien au cinquième siècle**, *Claudius-Marius-Victor*, par l'abbé STANISLAS GAMBER, licencié ès-lettres, professeur à l'école Belzunce, à Marseille. Marseille, typ. Barlattier-Feissat, 1884, in-8 de 54 p.

C'est toujours une heureuse pensée de faire revivre quelqu'une des figures de notre passé que de longs siècles ont presque effacé de la mémoire des hommes. Aussi féliciterons-nous M. l'abbé Gamber d'avoir ressuscité, pour ainsi dire, ce rhéteur marseillais du cinquième siècle, si peu connu et qui occupe pourtant une place honorable à côté de l'éloquent Salvien.

Dans une étude courte, mais assez complète, le jeune professeur de l'école Belsunce nous raconte tout ce que l'on sait de Claudius-Marius-Victor. Suit un chapitre fort curieux sur les écoles en Gaule et à Marseille au cinquième siècle, avec quelques bonnes pages sur les rhéteurs et apologistes chrétiens de cette époque, et, après, l'intéressante brochure se termine par l'analyse des deux ouvrages attribués à Victor : les *Commentaires poétiques sur la Genèse* et le *Dialogue avec Salmon « sur les mœurs perverses du temps. »* La discussion des différentes éditions de ces deux poèmes et l'appréciation du mérite littéraire du rhéteur marseillais sont accompagnées d'une courte

étude sur la situation du paganisme au cinquième siècle et sur l'état des mœurs publiques du temps.

Ce travail consciencieux, malgré sa brièveté, et écrit avec une sobre élégance, jette un jour nouveau sur la société gallo-romaine de l'époque et nous fait voir dans Claudius-Marius-Victor un de ces poètes qui « ont ouvert la voie aux chantres sublimes de la foi chrétienne et montré que pour s'inspirer de nos livres saints, la muse du Sinaï et du Calvaire n'est pas inférieure aux muses de l'Hélicon. » D. Théophile Bérengier, O. S. B.

---

**Un homme d'Etat russe** (*Nicolas Milutine*), *d'après sa correspondance inédite. Etude sur la Russie et la Pologne pendant le règne d'Alexandre II* (1855-1872, par Anatole Leroy-Beaulieu. Paris, Hachette, in-12 1884 de xi-322 p.

L'émancipation des serfs et la réorganisation de la Pologne sont les deux plus grands événements du règne d'Alexandre II avant la guerre de Bulgarie. Les noms de Milutine, Tcherxassxy et Samarine en sont inséparables ; ils y ont pris une part active, et leur .nfluence a été prépondérante. M. Leroy-Beaulieu a eu la bonne fortune de voir tomber entre ses mains la correspondance de ces trois personnages, ainsi que d'autres documents d'une réelle valeur, relatifs à la même époqne et aux mêmes événements. Toutes ces lettres écrites sous l'impression du moment, la plupart avec l'abandon de l'amitié, nous montrent les affaires par leur côté intime et révèlent ainsi les réticences des papiers officiels. On comprend dès lors le puissant intérêt qui s'y rattache, surtout lorsque des pièces si précieuses sont mises en œuvre par un homme aussi compétent que l'auteur du livre dont nous parlons.

La plus grave question qu'il fallait résoudre au moment de l'émancipation fut celle de la dotation territoriale des paysans au moyen d'une expropriation partielle des seigneurs. Milutine et ses amis étaient des partisans décidés de cette mesure ; beaucoup d'autres la combattaient comme un dangereux précédent d'atteinte au droit de propriété ; en vue de ces divergences, le souverain lui-même hésitait. A force d'énergie Milutine finit par l'emporter. La charte d'affranchissement fut signée le 19 février 1861 : les paysans reçurent terre et liberté.

Jusqu'ici Milutine avait été dans son élément, il avait travaillé avec succès pour son pays et, au milieu des plus rudes épreuves, bien mérité de ses concitoyens. Plus tard, en 1863, et bien malgré lui, il fut chargé de réorganiser la Pologne, au lendemain des tristes événements qui s'y étaient passés. Nous le dirons ici avec moins de réserve que M. Leroy-Beaulieu, Milutine ne s'est pas montré à la hauteur de sa mission ; il n'a pas compris le caractère polonais, l'importance de l'élément moral et religieux ; il a voulu rompre complètement avec Rome et imposer au pays un système auquel il n'était pas préparé. C'était faire fausse route et provoquer des difficultés sur son chemin. Aussi, après Milutine, comme avant lui, la question polonaise resta-t-elle toujours une question ouverte. Dieu veuille qu'elle fût résolue dans le sens le plus large et pour le bonheur du peuple slave.

P. P.

---

# CHRONIQUE

Nécrologie. — M. l'abbé Louis-Etienne-Anne de Lagarde, chevalier de la Légion d'honneur, officier de l'instruction publique, commandeur de l'ordre d'Isabelle-la-Catholique, licencié ès sciences mathématiques, est mort à Bellevue (Seine-et-Oise), le 4 septembre 1884, à l'âge de 51 ans; c'est une perte immense pour le clergé comme pour l'enseignement. Il dirigeait le collège Stanislas depuis treize années; il avait pris des mains du regretté abbé Lalanne le gouvernement de cette maison déjà florissante; il avait encore développé sa prospérité; il la laisse l'une des premières et peut-être la première de France par la force des études, aussi bien que par l'excellence de l'éducation et la pureté de l'enseignement chrétien. On se rappelle qu'au dernier Concours général (1884), Stanislas venait en tête de tous les lycées et collèges de Paris et de Versailles, bien que numériquement très inférieur à plusieurs établissements. Ce succès fut le couronnement de la carrière de M. de Lagarde. Il le connut, déjà sur son lit de mourant, dans la retraite où le tenaient d'amères souffrances, endurées avec une belle résignation depuis des années. Ses élèves ne l'ont jamais vu que tourmenté par le mal, et cependant paisible, l'air souriant, le caractère d'une égalité parfaite. Travaillant jour et nuit, il aimait à raconter gaiement que du lait et des échaudés formaient toute sa nourriture, et parfois il mettait tant de bonne humeur à dire son régime et sa vie qu'il réussissait à faire sourire avec lui. Nous ne savons comment un seul de ses élèves pourrait l'oublier jamais. Après avoir formé de tous ses soins leur intelligence et leur âme, il les suivait de l'œil, les accompagnait de la voix, les protégeait de sa douce influence, bien loin au delà du seuil du collège. C'est donc plus qu'un ancien maître, c'est un ami qu'a perdu la grande famille de Stanislas, aujourd'hui dans un deuil profond. *La famille de Stanislas !* nous venons de prononcer là l'une des plus accoutumées et plus chères expressions du défunt. Il avait réorganisé et rendu prospère l'*association des anciens élèves*. Son vœu était que la commune qualité d'ancien élève de Stanislas établît à première vue entre deux hommes, de quelque génération qu'ils fussent, un lien de sympathie, de solidarité, de fraternité. De là, ses *Diptyques*, œuvre de patientes recherches sur la carrière et le sort de tous ceux qui passèrent par la maison. A combien de vieux camarades ce livre n'a-t-il pas permis, ne permettra-t-il pas de se retrouver, tout dispersé qu'on soit dans la vie ! Il a écrit une *Histoire de Stanislas*. C'est un travail intéressant, où se retrouvent beaucoup des qualités de son cœur et de son esprit. Nous regrettons que la place nous soit mesurée pour mettre en lumière quelques-uns des traits de sa nature d'élite. Il possédait toutes les vertus du chrétien, du prêtre. Son âme était ardente au bien. Il aimait l'enfance, savait l'art difficile de diriger chacun au mieux. Il avait le jugement droit, sain, très mesuré. C'était un homme d'action, mais d'une action bien douce. Sans emportements, sans à-coups, sans fièvre, toute sa vie ne fut que le grand élan paisible d'un homme supérieur et d'un saint homme vers le vrai bien. — Guy de Bremond d'Ars.

— M. Jean-Augustin Barral, chimiste et physicien, est mort le 11 septembre, à Paris, à l'âge de 65 ans. Il fut reçu en 1838 à l'École polytechnique et entra deux ans après dans l'administration des tabacs. Momentanément répétiteur-adjoint à l'École polytechnique, il a professé, sous l'Empire, la physique au collège Sainte-Barbe, et dirigé le *Journal de l'Agriculture*, puis le *Journal d'agriculture pratique*; il était secrétaire perpé-

tuel de la Société centrale d'agriculture de France. Nombreux sont ses ouvrages; en voici la liste : *Recherches sur la nicotine et sur le tabac*, insérées dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* (1842 et 1845); — diverses *Notes sur la dorure galvanique et les procédés de M Ruolz*; — un mémoire sur la *Composition chimique de l'eau de pluie aux différentes époques de l'année* (*ibid.*, 1852); — *Statistique chimique des animaux appliquée spécialement à la question de l'emploi agricole du sel* (Librairie agricole, in-12, 1849); — *Manuel du drainage des terres arables* (Dusacq, in-12 avec 233 gravures et 7 planches, 1854); — *Le Bon Fermier*. Aide-mémoire du cultivateur, contenant : un calendrier détaillé, le tableau des foires et marchés de chaque département, etc., avec 231 gravures représentant les machines, instruments aratoires, les étables, écuries, bergeries, etc. (Librairie agricole, in-12, 1858); — *Drainages*. — *Irrigations*. — *Engrais liquides*, tomes III et IV (*ibid.*, 2 vol. in-12, 1860); — *Monsieur de Gasparin*. Notice (*ibid.*, in-12, 1862); — *Le Blé et le Pain. Liberté de la Boulangerie* (*ibid.*, in-12, 1863); — *Mémoire sur les engrais en général et sur le phospho-guano en particulier* (in-8, broch. de 32 p., 1864); — *Trilogie agricole : I, Force et faiblesse de l'agriculture française*; *II, Services rendus à l'Agriculture par la chimie*; *III, Les Engrais chimiques et le fumier de ferme* (Masson, in-12, 1867); — *Atlas du Cosmos*, contenant les cartes géographiques, physiques, thermiques, climatologiques, magnétiques, géologiques, botaniques, agricoles, astronomiques, etc., applicables à tous les ouvrages de sciences physiques et naturelles et particulièrement aux œuvres de Humboldt et de François Arago, dressées par M. Vuillemin et gravées sous la direction de M. J. A. Barral (Morgand, 26 livraisons in-fol., 1861 à 1870); — *L'Agriculture du nord de la France* (Masson et fils, 2 vol. in-8, 1870); — *Metz et le maréchal Bazaine* (Le Chevalier, in-8, 1871); — *Rapport du jury sur le Concours spécial et international de machines à moissonner tenu à l'École d'agriculture de Grignon*, les 1er, 2 et 3 août 1873 (Masson, in-8, 1873); — *Almanach de l'Agriculture pour* 1876, 10e année (G. Masson, in-16, 1875); — *L'Œuvre agricole de M. de Béhague. Compte rendu d'une visite faite par une délégation de la Société centrale d'agriculture de France, sur le domaine de Dampierre, appartenant à M. de Béhague*. Précédé d'un discours et d'un tableau par E. Chevreul (*ibid.*, in-12, avec portrait et plan, 1875); — *Avenir des grandes exploitations agricoles établies sur les côtes du Vénézuéla* (Guillaumin, in-12, 1881); — *La Lutte contre le phylloxera* (Marpon et Flammarion, in-12, 1883); — *Notions d'agriculture et d'horticulture*, cours supérieur (Hachette, in-12 avec 138 fig., 1883). Désigné par F. Arago pour être l'éditeur de ses œuvres, M. Barral a consacré près de dix ans de sa vie à l'accomplissement de cette tâche (1854-1862, 17 vol. in-8). Il a enrichi les œuvres d'Arago de *Tables analytiques* et de documents importants. Commandeur de la Légion d'honneur, il était aussi décoré de tous les ordres étrangers et faisait partie de tous les corps savants du monde entier. — B. A.

— M. Stanislas Guyard, professeur au Collège de France, secrétaire-adjoint de la Société asiatique et membre de la Commission des Orientalistes, est mort le 8 septembre, à l'âge de quarante-cinq ans. Il a laissé : *Fragments relatifs à la doctrine des Ismaélites*. Texte publié pour la première fois, avec une introduction complète et des notes (Maisonneuve et Cie, in-4, 1874). — *Nouvel essai sur la formation du pluriel brisé en arabe*, 4e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études (1870); — Une traduction de la *Grammaire pâlie*, de J. Minayef, écrite en russe; — *Esquisse d'une phonétique et d'une morphologie de la langue pâlie* (Leroux, in-8, 1874); —

*Théorie nouvelle de la métrique arabe, précédée de considérations générales sur le rythme naturel du langage* (*ibid.*, in-8, 1877) ; — *Un Grand-Maître des assassins du temps de Saladin* (Maisonneuve, in-8, 1877) ; — *Manuel de la langue persane vulgaire. Vocabulaire français, anglais et persan, avec la prononciation figurée en lettres latines, précédé d'un abrégé de grammaire et suivi de dialogues avec le mot à mot* (*ibid.*, in-12, 1880) ; — *Le Divan de Beha Ed-Din Zoheir.* Variantes ou texte arabe (*ibid.*, in-12, 1883) ; — *Mélanges d'Assyriologie. Notes de lexicologie assyrienne, suivie d'une étude sur les inscriptions de Van* (*ibid.*, in-8, 1883). M. St. Guyard avait collaboré à la publication des *Annales de Tabari*, base de l'historiographie arabe. — B. A.

— M. Henri Laube, littérateur et poète allemand, auteur dramatique célèbre, critique et directeur de théâtre, est mort à Vienne le 1er août. On a de M. Laube un grand nombre de romans et de nouvelles : *L'Actrice* (Manheim, 1835) ; — *Lettres d'amour* (Leipzig, 1835) ; — *Le Bonheur* (Manheim, 1837) ; — *La Comtesse de Chateaubriand* (*ibid.*, 3 vol., 1843) ; — *Les Femmes de George Sand* (Bruxelles, 1844) ; — *Trois villes royales dans le Nord* (Leipzig, 1845) ; — *Le Comte Belge* (Mahneim, 1845) ; — puis des œuvres historiques ou politiques telles que : *Le Nouveau Siècle* (Leipzig, 2 vol., 1833) ; — *La Jeune Europe* (Manheim, 1837, 4 vol.) ; — une *Histoire de la littérature allemande* (Stuttgart, 1840, 4 vol.) ; — un livre important sur *le Premier Parlement allemand* (Leipzig, 1849, 3 vol.) ; — des œuvres de critique humoristique, entre autres des *Impressions de voyage* (Manheim, 1834-1837, 6 vol.) ; — *Caractères modernes* (*ibid.*, 1835, 2 vol.) ; — *Les Châteaux de plaisance français* (*ibid.*, 1840, 3 vol.) ; — *Le Bréviaire du Chasseur* (Leipzig, 1841) ; — enfin des pièces de théâtre dont voici les titres : *Gustave-Adolphe, Monadelschi, la Sorcière, Struensée*, et les comédies *Rococo, Gottsched* et *Gellert, le Prince Frédéric*, etc. — Ses *Œuvres dramatiques* ont été imprimées, en 6 vol., à Leipzig (1845-1848). Laube a en outre dirigé la *Gazette du Monde élégant*, devenue plus tard la *Gazette élégante*, et le *Journal de Minuit*. Enfin il a publié un volume sur l'histoire de sa direction à Vienne et un volume sur l'histoire des *Théâtres de l'Allemagne du Nord* (Leipzig, 1872). — B. A.

— Mgr Hector-Albert Chaulet d'Outremont, évêque du Mans, est mort en cette ville le quinze septembre dernier. Il était né à Tours le 27 février 1825. Avocat à Tours, puis conseiller de préfecture d'Indre-et-Loire, il brisa sa carrière administrative au bout de trois ans pour entrer dans les ordres ; il parvint rapidement au premier rang. Il occupait le siège épiscopal d'Agen depuis 1871 lorsqu'il fut transféré à l'évêché du Mans le 14 septembre 1874. Mgr d'Outremont n'a laissé d'autres ouvrages que ses *Mandements* et *Lettres pastorales*. — B. A.

— M. Combier, ancien représentant du peuple en 1848, est mort le 12 septembre. Il était né à Alissas près Privas, en 1805. Il a collaboré à l'*Économiste français*. Proscrit par Louis-Napoléon, il se réfugia à Londres, où il aida Louis Blanc dans ses recherches historiques. On a de lui : *Voyage au golfe de Californie* ; — *Nuits de la zone torride*. Accompagné d'une carte de la Sonora dressée par M. V. A. Malte-Brun (A. Bertrand, 1864, in-8). — B. A.

— M. François Ravaisson, plus connu sous le nom de Ravaisson-Mollien pour le distinguer de son frère Félix, est mort à Paris, le 17 septembre dernier, à l'âge de 73 ans. Il était né à Namur en 1811. Pendant que son frère était chef de cabinet de M. de Salvandy, il fut nommé secrétaire-trésorier de la Bibliothèque de l'Arsenal, dont il devint l'un des conservateurs. On lui doit la publication des *Archives de la Bastille*, documents inédits

sur les règnes de Louis XIV et Louis XV (1866-1879, 10 volumes grand in-8); — *les Manuscrits de Léonard de Vinci*. Le manuscrit A. de la Bibliothèque de l'Institut, publié en fac-similé (procédé Arosa). Traduction française (Quantin, 1881, in-4). — B. A.

— M. Pierre-Auguste Bertin-Mourot, sous-directeur de l'École normale supérieure et officier de la Légion d'honneur, est mort le 20 août dernier aux Brenets (Suisse) à l'âge de 67 ans. Il se rendait au Saut du Doubs, quand, arrivé aux Pargots, il a été subitement atteint d'une attaque d'apoplexie séreuse qui l'a emporté en quelques minutes. M. Bertin-Mourot avait été, pendant de longues années, professeur de physique à la Faculté des sciences de Strasbourg et s'était signalé par de remarquables travaux sur l'électricité. D'abord maître de conférences à l'école normale, il fut promu aux fonctions de sous-directeur pour la partie scientifique. On lui doit : *Rapport sur les progrès de la thermodynamique en France* (1867, in-8), inséré dans le « Recueil des rapports sur les progrès des lettres et des sciences en France. » — B. A.

— Le cardinal Jean-Ignare Moreno, archevêque de Tolède, est mort à Madrid, d'une attaque d'apoplexie foudroyante, dans la nuit du 27 au 28 août. C'est une grande perte pour toute l'Église, et surtout pour l'Église d'Espagne, dont le cardinal était primat. Il était né à Guatémala (Amérique) en 1817 d'une famille noble et considérée, qui vint peu après cette naissance (1821) s'établir en Espagne lorsque cette colonie espagnole se sépara de la mère patrie. Le jeune Moreno fit ses études à Madrid avec une extrême distinction chez les Pères des écoles Pies, et se destina d'abord à une carrière libérale, il entra même comme professeur à l'Université centrale de Madrid, et publia divers opuscules (1835-1845) de circonstance sur des matières de droit civil. Entré dans l'état ecclésiastique (v. 1840), il fut bien vite distingué par ses supérieurs et promu à divers postes importants. Il était déjà auditeur de Rote, lorsqu'en 1860 il fut promu à l'évêché d'Oviédo. Il l'échangea sept années plus tard (1867) pour le siège archiépiscopal de Valladolid. En 1875, il passa à celui de Tolède et devint ainsi primat d'Espagne. Enfin, en 1876, il fut revêtu de la pourpre cardinalice. Depuis sa promotion à l'épiscopat, le cardinal Moreno a publié un grand nombre de lettres pastorales, aussi remarquables pour le fond que pour la forme, par exemple sur la *nécessité* et la *légitimité* du pouvoir temporel des papes, sur le *Syllabus* et les erreurs modernes, etc., etc. Il s'est toujours fait remarquer par son attachement inviolable aux droits de l'Église. Il professait aussi une grande estime pour les beaux-arts et a contribué pour une large part à sauver de la ruine plusieurs monuments d'art justement estimés, comme l'église de Saint-Paul de Valladolid et celle de Saint-Jérôme de Madrid, etc.

On annonce encore la mort : de M. l'abbé Guérin, vicaire de Saint-Charles, à Marseille, à l'âge de trente-cinq ans. M. Guérin avait été chargé par Mgr l'évêque de Marseille de diriger le journal *l'Echo de Notre-Dame de la Garde*; — de M. Nicolas, doyen honoraire de la faculté des lettres de Rennes, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à l'âge de soixante-cinq ans ; — de M. Pierre Faurie, conseiller à la cour d'Agen, mort le 22 septembre ; — de M. Ch. de Groote, ministre de Belgique au Japon ; — de M. Van den Berg, rédacteur au *Soleil* et au *Messager de Paris*, ancien professeur d'histoire.

— Une lettre du ministre de l'instruction publique, adressée à l'Académie, confirme la mort de M. Ch. Huber, chargé d'une mission archéologique en Arabie, assassiné avec son serviteur près de Tafna.

INSTITUT. — *Académie française.* — Dans la séance du 18 septembre, l'Académie a procédé au renouvellement trimestriel de son bureau. M. Alexandre Dumas a été élu directeur et M. Sully-Prudhomme, chancelier. Le 25 septembre M. Alexandre Dumas, empêché, a remis sa démission, et M. Gaston Boissier a été élu à sa place.

CONCOURS ET PRIX. — L'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique vient de publier le programme de ses concours pour 1886.

*Classe des lettres.* Première question : « Faire l'histoire du cartésianisme en Belgique. » — Deuxième question : « Apprécier l'influence de Walter Scott sur le roman historique. » — Troisième question : « Faire l'histoire des origines, des développements et du rôle des officiers fiscaux près les conseils de justice, dans les anciens Pays-Bas, depuis le quinzième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième. » — Quatrième question : « Faire, d'après les auteurs et les inscriptions, une étude historique sur l'organisation, les droits, les devoirs et l'influence des corporations d'ouvriers et d'artistes chez les Romains. » — Cinquième question : « Faire un exposé comparatif, au point de vue économique, du système des anciens corps de métiers et des systèmes d'associations coopératives de production formulés dans les temps modernes. » — Sixième question : « Apprécier d'une façon critique et scientifique l'influence exercée par la littérature française sur les poètes néerlandais des treizième et quatorzième siècles. »

La valeur des médailles d'or présentées comme prix sera de *huit cents francs* pour chacune des cinq premières questions ; elle sera de *six cents francs* pour la sixième.

*Prix de Stassart pour une notice sur un Belge célèbre :* Conformément à la volonté du donateur et à ses généreuses dispositions, la Classe des lettres offre, pour la *cinquième période prorogée* (1875-1880) de ce concours, un prix de *mille* francs à l'auteur de la meilleure notice, écrite en français, en flamand ou en latin, consacrée à la vie et aux travaux de David Teniers (né en 1610, mort vers 1690).

*Grand prix de Stassart pour une question d'histoire nationale :* Conformément à la volonté du fondateur et à ses généreuses dispositions, la Classe des lettres offre, pour la *quatrième période prorogée* (1877-1882) de ce concours, un prix de *trois mille* francs à l'auteur du meilleur travail, rédigé en français, en flamand ou en latin, en réponse à la question suivante : « Tracer sur la carte de la Belgique et des départements français limitrophes, une ligne de démarcation indiquant la séparation actuelle des pays de langue romane et des pays de langue germanique. Consulter les anciens documents contenant des noms de localités, de lieux-dits, etc., et constater si cette ligne idéale est restée la même depuis des siècles, ou si, par exemple, telle commune wallonne est devenue flamande, et *vice versa*. Dresser des cartes historiques indiquant ces fluctuations pour des périodes dont on laisse aux concurrents le soin de déterminer l'étendue ; enfin, rechercher les causes de l'instabilité ou de l'immobilité signalées. »

*Prix de Saint-Genois pour une question d'histoire ou de littérature en langue flamande :* Conformément à la volonté du fondateur et à ses généreuses dispositions, la Classe des lettres offre, pour la *première période prorogée* (1868-1877), un prix de *sept cents* francs à l'auteur du meilleur travail, rédigé en flamand, en réponse à la question suivante : *Letterkundige en wijsgerige beschouwing van Coornhert's werken.* (Étude littéraire et philosophique des œuvres de Coornhert).

*Prix Teirlinck pour une question de littérature flamande :* La Classe des lettres proroge jusqu'au 1er février 1886 le délai pour la remise des manuscrits en réponse à la question suivante mise au concours pour la première période quinquennale du prix fondé par feu Auguste Teirlinck, greffier de la justice de paix du canton de Cruyshautem (Flandre orientale) : « Faire l'histoire de la prose néerlandaise avant Marnix de Sainte-Aldegonde. » Un prix de *mille* francs sera décerné à l'auteur du mémoire couronné.

*Prix Castiau :* La Classe rappelle que la deuxième période du prix Adelson Castiau sera close le 31 décembre 1886. Ce prix, d'une valeur de *mille francs*, sera décerné à l'auteur du meilleur travail belge, imprimé ou manuscrit : « Sur les moyens d'améliorer la condition morale, intellectuelle et physique des classes laborieuses et des classes pauvres. »

— La Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut nous adresse le programme de son concours pour 1884.

I. Un poème de 100 vers au moins sur un sujet laissé au choix de l'auteur. — II. Un recueil de quelques pièces de poésie. — III. Une nouvelle en prose. — IV. Une pièce de théâtre. — V. Une histoire de la poésie française en Belgique depuis 1830. — VI. Biographie d'un homme remarquable par ses talents ou par les services qu'il a rendus et appartenant au Hainaut. — VII. Étudier l'architecture dans les monuments et les maisons particulières de la ville de Mons, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. — VIII. Écrire l'histoire d'une des anciennes villes du Hainaut, excepté Beaumont, Binche, Enghien, Fontaine-l'Évêque, Leuze, Péruwelz, Saint-Ghislain, Soignies et Thuin. — IX. Un mémoire historique sur les grands baillis du Hainaut. — X. De la part à faire à l'étude des langues anciennes et à celle des langues modernes dans l'enseignement. - XI. De l'importance attribuée à l'étude de la langue française dans l'enseignement et particulièrement dans l'enseignement moyen en Belgique. — XII. Décrire et discuter les différents moyens employés pour le chauffage et l'éclairage des voitures de chemin de fer. — XIII. Une dissertation sur la molécule organique et la vésicule élémentaire, indiquant leur trait d'union et leurs premières élaborations. — XIV. L'homme a-t-il vécu à l'époque tertiaire ? — XV. Un Guide médical pour le choix des professions, contenant : les conditions physiques, morales et intellectuelles nécessaires aux principales d'entre elles ; leurs avantages, leurs inconvénients et leurs écueils ; les renseignements propres à fixer le choix sur l'une d'elles et à en faciliter le début. — XVI. Écrire l'histoire de la méthode hypodermique considérée surtout au point de vue pratique. — XVII. Rechercher les causes naturelles ou physiques de la dégénérescence des graines dans les végétaux cultivés. — XVIII. La flore des champignons des environs de Mons. — XIV. Déterminer d'une manière précise la relation qui existe entre la station naturelle des plantes et la constitution géologique des terrains du Hainaut. — XX. De la crise agricole actuelle, de ses causes et de ses effets. — XXI. Rechercher, pour le Hainaut, si la proportion relative des crimes, dans les différents groupes agricoles et industriels de la province, s'est modifiée depuis 1830 jusqu'à nos jours et, le cas échéant, en indiquer les causes. — XXII. Discuter à fond la question de la translation (descente et remonte) des ouvriers dans les mines profondes. Dans quelles conditions doit-elle se faire pour sauvegarder la vie des ouvriers ? — XXIII. Indiquer et décrire, d'une manière générale, le gisement, les caractères et les traitements des divers minerais de fer exploités dans la province de Hainaut. Énumérer les caractères géognostiques qui doivent servir de guide dans la recherche des gîtes de minerais de fer qui

peuvent exister dans la province de Hainaut, et discuter leur valeur. — XXIV. Indiquer et décrire les réactifs chimiques les moins coûteux et les manipulations les plus simples pour précipiter tous les corps dissous dans les eaux sortant des fabriques de sucre, de noir animal, des divers produits chimiques et des teintureries, de manière qu'il suffise de filtrer les eaux ainsi traitées pour les obtenir limpides et ne contenant aucune matière organique ou inorganique en dissolution. — Le prix pour chacun de ces sujets est une médaille d'or.

— Prix annuel de 25,000 francs institué par Sa Majesté Léopold II, roi des Belges : le prix sera attribué : en 1885 (concours mixte auquel les étrangers sont appelés à participer concurremment avec les auteurs belges, au meilleur ouvrage exposant les moyens à employer et les mesures à prendre pour populariser l'étude de la géographie et pour en développer l'enseignement dans les établissements d'instruction des divers degrés ; en 1886 (concours exclusivement belge), à l'ouvrage le mieux conçu pour développer chez la jeunesse belge l'intelligence et le goût des littératures anciennes et modernes : en 1887 (id.), à l'ouvrage qui démontrera le mieux de quelle manière la Belgique doit comprendre son rôle dans la grande famille européenne, tant au point de vue politique et intellectuel qu'au point de vue matériel, pour servir le mieux ses propres intérêts en même temps que ceux de la civilisation en général. En 1888 (id.), au meilleur ouvrage sur l'enseignement des arts plastiques en Belgique et sur le moyen de développer l'art en Belgique et de le porter à un niveau de plus en plus élevé. Les ouvrages destinés à ces concours devront être transmis respectivement au ministre de l'Intérieur, avant le 1er janvier des années 1885, 1887, 1888 et 1889.

— Le *Reale instituto veneto* vient de publier la liste des concours et prix pour 1885. 1° Etude sur les biens communaux en Italie. Prix : 1,500 fr. 2° Travaux hydrauliques de la région de Venise et influence de l'école de Padoue. Prix : 3,000 fr. La dernière date pour la remise des travaux est pour ces deux concours le 31 décembre 1884. 3° La charité publique à Venise. Prix : 3,000 fr. Les travaux devront être remis le 31 mars 1885. 4° Les études historiques à Venise au dix-huitième siècle. Prix : 3,000 fr. Même date que pour le précédent. 5° Histoire du comte Francesco di Carmagnola, avec preuves et documents. Prix : 3,000 fr. Même date. 6° Histoire de la méthode expérimentale en Italie. Prix : 5,000 fr. Février 1886. 7° Vie de saint Antoine de Padoue et recherches sur son époque. Même valeur. 31 juillet 1886. 8° Un prix de 3,000 fr. sera accordé à l'Italien qui dans l'année 1884-1885 aura fait progresser la science médicale par ses écrits ou ses inventions. Le programme détaillé est adressé par le secrétaire M. G. Bizio.

Missions. — MM. Jules Oppert, de l'Institut, E. Pouillet et L. Larous, avocats à la cour d'appel, représenteront le ministère de l'instruction publique et des beaux-arts au congrès de l'association littéraire universelle, qui se tiendra à Bruxelles le 27 du courant, au lieu de Madrid, où la contagion empêche les délégués de se réunir (*Polybiblion*, XLI, 273).

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 29 août, M. L. Delisle a communiqué des observations sur l'origine d'un manuscrit introduit par Libri dans la collection de Lord Ashburnham ; il établit que ce manuscrit provient de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire. M. Rouire a lu un mémoire sur la situation du lac Tri-

par rapport aux Syrtes. M. Phil. Berger a communiqué un mémoire de M. Huber sur des inscriptions funéraires de la vallée des Tombeaux dans le nord de l'Arabie, et M. Iléron de Villefosse des observations sur les fouilles du lieutenant Boyé à Soffetula. — Dans la séance du 5 septembre, M. Oppert a entretenu l'Académie d'une inscription d'Antiochus Soter découverte à Babylone. Puis, M. Léopold Delisle a lu une note sur les anciens *Sacramentaires*, recueils qui contenaient les oraisons des messes de toute l'année et qui, en se mêlant aux évangéliaires, ont formé en grande partie le missel. — Dans la séance du 12 septembre, M. Delisle a continué sa lecture sur les *Sacramentaires*. M. Oppert a communiqué un mémoire de chronologie d'après lequel, en comparant ensemble les périodes sothiaque égyptienne et chaldéenne, basée toutes deux sur les éclipses périodiques de lune, et en les remontant jusqu'à ce qu'elles se rencontrent, on arrive à l'an 11,542 avant Jésus-Christ, date à laquelle auraient commencé ces deux chronologies. — Cette lecture a été continuée dans la séance du 19 septembre.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 6 septembre, M. G. Depping a communiqué à l'Académie le résultat de ses recherches sur Laffemas sous ce titre : *L'Ame damnée du cardinal de Richelieu*. — Dans celle du 13 septembre, M. Ernest Naville a envoyé à l'Académie un mémoire sur *l'Origine de l'idée de liberté*, qu'on ne peut expliquer que par le libre arbitre.

Propriété artistique et littéraire. — Une conférence diplomatique s'est tenue à Berne le 8 septembre pour la protection de la propriété littéraire et artistique. Les représentants de la France, indépendamment de son ambassadeur près la Confédération suisse, étaient M. Louis Ulbach, délégué des affaires étrangères, et M. Jules Lermina, délégué du ministère du commerce. Aux termes de la convention à intervenir, le droit d'auteur sera garanti à tous citoyens ou sujets des Etats contractants pour leurs *œuvres littéraires et artistiques*. Y seront compris les livres, brochures et autres écrits ; les œuvres dramatiques ou dramatico-musicales, les compositions musicales avec ou sans paroles, et les arrangements de musique ; les œuvres du dessin, de la gravure, de la sculpture ; les lithographies, les cartes géographiques, les plans, croquis scientifiques, et en général toute œuvre quelconque, littéraire, scientifique ou artistique pouvant être publiée par n'importe quel système d'impression ou de reproduction, à *l'exclusion*, toutefois, des instruments automatiques, tels que pianos électriques, boîtes et tableaux à musique, orgues de Barbarie, téléphones, etc. Il y aurait désormais un « Bureau international de l'Union » pour s'occuper spécialement des intérêts de la protection.

Bibliothèques populaires. — La statistique des bibliothèques populaires n'a pas encore été faite. En attendant, voici quelques renseignements tirés de documents officiels, (*Rapports* publiés l'un par M. Dardenne, chef de bureau à la préfecture de la Seine, in-8 de 50 p., et par M. Chapuis, chef de bureau à la mairie de Besançon, in-12 de 38 p.,) qui attestent, en ce qui concerne les bibliothèques de villes de province, une somme d'efforts considérable de la part tant de l'initiative privée que des municipalités. Nous avons cité les chiffres pour Paris (*Polybiblion*, t. XX, p. 275).

Viendraient ensuite, d'après leur ordre d'importance, les villes d'*Amiens*, 16,900 volumes, répartis entre 18 bibliothèques ; — *Saint-Étienne*, 16,000 volumes, répartis entre 8 bibliothèques ; — *Versailles*, 14,500 volumes ; — *Lyon*, 12,000 volumes, répartis entre 6 bibliothèques ; — *Le Havre*, 10,000

volumes, répartis entre 8 bibliothèques; — *Bordeaux*, 7,770 volumes, répartis entre 2 bibliothèques; — *Belfort*, 6,550 volumes; — *Marseille*, 6,100 volumes, répartis entre 10 bibliothèques; — *Toulouse*, 6,000 volumes; — *Châlons-sur-Marne*, 5,900 volumes; — *Périgueux*, 5,046 volumes; — *Bourg*, 5,000 volumes; — *Angers*, 5,000 volumes, répartis entre 2 bibliothèques; — *Saint-Pierre-les-Calais*, 4,822 volumes; — *Cette*, 4,600 volumes; — *Valenciennes*, 4,200 volumes; — *Pau*, 4,000 volumes; — *Vesoul*, 3,815 volumes; — *Lille*, 3,600 volumes, répartis entre 2 bibliothèques; — *Nancy*, 3,500 volumes; — *Constantine*, 3,500 volumes; — *Alger*, 3,300 volumes; — *Besançon*, 3,400 volumes. Dans cette ville, des bibliothèques particulières, telles que celles de la Société des Bons Livres, des Dames protestantes, du Cercle catholique, de la Société nautique, du Cercle militaire, etc., possèdent au plus 25 à 30,000 volumes donnés en lecture, soit au public, soit aux sociétaires. — *Roubaix*, *Nantes*, *Arras*, *Limoges*, *Boulogne*, *Lorient*, *Elbeuf*, 3,000 volumes; — *Nevers*, *Le Mans*, 2,500 volumes; — *Tarbes*, *Poitiers*, *Saint-Quentin*, *Dôle*, *Roanne*, *Villefranche*, de 2,000 à 2,500 volumes; — *Beziers*, *Albi*, *Toulon*, *Rennes*, *Moulins*, *Troyes*, de 1,500 à 2,000 volumes; — *Reims*, 1,485 volumes, répartis entre 2 bibliothèques; — *Brest*, 1,400 volumes, répartis en 3 bibliothèques; — *Angoulême*, *Tours*, *Montbéliard*, *Poligny*, *Montluçon*, *Grenoble*, *Cambrai*, etc., de 1,000 à 1,300 et au-dessous.

La plus ancienne de ces bibliothèques est celle du Havre, créée en 1861. Les années 1864, 65, 66 ont vu se fonder celles de Versailles, Toulon, Nancy, Montbéliard, Dôle, Bourg, Le Mans, etc. C'est à partir de l'année 1866 surtout que le mouvement s'accentue; ce mouvement va progressant depuis 1871.

Il peut être intéressant, après ces quelques données sur les bibliothèques de province qui prêtent à emporter, de voir ce qui se passe à cet égard chez nos voisins de Suisse et de Belgique : *Fribourg*, ville de 12,000 habitants, 25,000 volumes, dont le premier fonds date de 1813; — *Genève*, 11,000 volumes, répartis entre 2 bibliothèques; — *Liége*, 25,000 volumes, répartis entre 3 bibliothèques; — *Anvers*, 12,000 volumes. D'après les comptes rendus officiels, sur 100 volumes demandés, il y en a 60 en langue néerlandaise, 20 *en langue française*, 10 en langue anglaise et 10 en langue allemande. — *Gand*, 9,500 volumes répartis entre 4 bibliothèques; — *Louvain*, 8,380 volumes, dont près de 6,000 *en français*; — *Tournai*, 7,500 volumes; — *Malines*, 4,900 volumes *français* et flamands. Là, — comme en France, les libéralités des particuliers, les cotisations des sociétaires, supportent en majeure partie les frais.

Avec l'Angleterre, le régime change: les bibliothèques de prêts à domicile revêtent en quelque sorte un caractère légal, obligatoire; des taxes sont perçues sur les contribuables pour subvenir à leur entretien. Elles sont magnifiquement dotées. Pour n'en citer que quelques-unes : *Manchester*, 155,000 volumes, taxe annuelle 275,000 francs; — *Liverpool*, 116,000 volumes, taxe annuelle, 125,000 francs; — *Leeds*, 109,000 volumes, taxe annuelle, 125,000 francs; — *Birmingham*, 68,500 volumes, taxe annuelle, 150,000 francs; — *Salford*, 66,000 volumes, taxe annuelle, 82,500 francs; — *Bradford*, 25,000 volumes, taxe annuelle, 80,000 francs; — *Newcastle*, 25,000 volumes, taxe annuelle, 70,000 francs; — *Bolton*, 49,000 volumes, taxe annuelle, 37,500 francs.

Mais c'est surtout au delà de l'Atlantique que les chiffres deviennent un sujet d'étonnement : *Boston*, 395,500 volumes; Subvention municipale de 598,000 francs, outre la rente d'un capital de 50,000 dollars provenant de

dons ; — *Philadelphie*, 123,000 volumes. Rente d'un don de 1 million de dollars indépendamment des cotisations. — *Chicago*, 76,120 volumes. Don de 2 millions de dollars affecté à la bibliothèque populaire ; — *New-York*. La dotation des deux bibliothèques populaires libres : *l'Astor Library* et *Lenox Library*, est de 2 millions 347 mille dollars (près de 11 millions de francs) provenant de dons et legs. — *Cincinnati*, *Worcester*, *Baltimore* prennent ensuite le premier rang après ces cités hors ligne. Le compte rendu auquel nous empruntons ces chiffres nous apprend qu'à Baltimore la bibliothèque, édifiée par un particulier, M. Busch Pratt, a coûté 1,170,000 fr. et que ce généreux donateur a fait, en outre, l'offre d'un don de 4,331,600 francs pour assurer à l'établissement une subvention de la ville de 260,000 francs par an.

Lettres et billets inédits de Mascaron. — Notre collaborateur M. Tamizey de Larroque vient de publier dans la *Revue de France* (1er et 15 août 1884) quinze lettres ou billets du célèbre orateur. Il les a fait précéder d'une très courte préface où il signale le peu que l'on possède sur cet homme, si universellement estimé par ses contemporains (p. 4 et 5). Les lettres nous le montrent constamment « sous un gracieux aspect. On le voit simple, bon, cordial, aimant fort ses amis, aimant beaucoup aussi ces autres amis que l'on nomme les livres et méritant par là que les bibliophiles de notre temps saluent en lui un des plus fervents et plus vénérés confrères d'autrefois (p. 3). » A chaque lettre se révèle aussi l'amour de l'étude très vif chez ce prélat ; il cite Horace et, il apprend l'Hébreu. Il est aussi quelque peu Gallican. Mais aussi il a un cœur d'évêque, il n'oublie pas les pauvres, il sollicite pour eux et, s'il le faut, il ira en personne (p. 15). Nous n'avons pas besoin de dire avec quel soin ces lettres ont été éditées par M. Tamizey de Larroque, soulignant de notes curieuses tous les points intéressants, relevant des omissions de Brunet, ou citant M. de Maistre : tous nos lecteurs le connaissent alors même qu'il se cache sous le voile de l'anonyme, et tous l'apprécient. — C. A. de B.

Bibliographie vosgienne de l'année 1883. — Un *curieux* posait, il y a deux mois, une question au *Polybiblion*, pour connaître les *Bibliographies locales*, et M. Jackson s'est efforcé d'y répondre dans le numéro de septembre, d'une manière malheureusement insuffisante. Le plus simple aurait été de renvoyer le *Curieux* à la *Bibliographie des bibliographies* publiée l'an dernier chez Terquem, qui, malgré ses imperfections, lui aurait fourni dix fois plus de renseignements. Seulement les livres comme celui de M. Vallée cessent d'être complets, souvent même avant leur impression, ainsi que cela arrive pour la *Bibliographie des Gaules* de M. Ruelle et pour celle du *Boulonnais* de M. Dramard ; aussi ce doit être une tâche pour notre recueil d'enregistrer, indépendamment des grands travaux bibliographiques entrepris sur une province ou sur une ville, les recherches du genre de celles de M. Haillant (*Catalogue méthodique et raisonné des publications* [imprimés, gravures, etc.], *sur les Vosges*, comprenant 463 numéros, dont 22 sur Jeanne d'Arc,... par N. Haillant. Épinal, veuve Durand, 1884, in-8, 87 p. Extrait des *Annales de la Société d'Émulation des Vosges*), malheureusement encore trop peu nombreuses et qui, à cause de leurs limites, offrent moins de chances de lacunes. La Société académique de Saint-Étienne a, depuis longtemps, donné l'exemple que suit aujourd'hui la Société Vosgienne. Elle enregistre annuellement à la fin de chacun de ses volumes, les ouvrages relatifs au département de la Loire et même les publications des auteurs appartenant au pays. Tel est le modèle que semble s'être proposé

M. Haillant, secrétaire de la Société d'Émulation des Vosges, à Épinal, déjà connu par d'intéressantes recherches sur les patois vosgiens. Le plan que s'est tracé l'auteur en divisant toutes les publications en trois séries, *sciences, lettres, arts*, peut être sujet à des critiques; pourtant, il a su y faire rentrer toutes les matières qu'il avait à passer en revue, livres, brochures et articles de revues et de journaux. Toutefois, nous regrettons que M. Haillant n'ait pas étendu ses dépouillements à certaines grandes collections; c'est ainsi que, dans le *Bulletin de la Société des antiquaires de France* de 1883, il aurait trouvé des communications de M. l'abbé Thédénat, sur Grand, p. 96-98, 139-142 et 283-285; de M. L. Leclerc, sur Ville-sur-Illon, p. 272; et de M. Mazard, sur Vittel, p. 244-246. Le chapitre spécial consacré à Jeanne d'Arc aurait pu recevoir aussi quelques additions, notamment: *Jeanne d'Arc et Guillaume de Flavy*, par Jules Troubat (*Le Blason de la Révolution*. Paris, Lemerre, 1883, p. 1-33.) Mais, nous espérons que M. Haillant poursuivra son intéressante publication, en la complétant chaque année, en attendant qu'il nous donne la *Bibliographie vosgienne* qu'il prépare et qui comprend déjà plus de 10,000 numéros. Les *Bibliographies* annuelles des Vosges formeront dès à présent le complément naturel de cet ouvrage. — Comte de Marsy.

Molière et les Limousins. — Nous avons prédit ici à la première édition de l'intéressante étude de M. René Fage un rapide succès. Tous les exemplaires ont été enlevés comme s'enlèveront les cent six exemplaires numérotés de la nouvelle édition (Limoges, imprimerie-librairie Ducourtieux, 1884, in-8 de 48 p.) Un soigneux travailleur tel que M. Fage ne pouvait manquer d'améliorer son premier essai : il y a ajouté tout un chapitre (le cinquième) et plusieurs notes (p. 33, 45, 46). Ces additions ont rendu le travail de M. Fage aussi complet que possible, et désormais il n'y aura plus à revenir sur la légende relative à l'origine limousine du *Pourceaugnac*. — T. de L.

Notice sur la bibliothèque de la Chambre de commerce de Bordeaux. — Cette notice, fort bien faite, est l'œuvre du conservateur de la bibliothèque, M. H. Durand (Bordeaux, imprimerie Gounouilhou, 1884, in-8 de 31 p.) La collection a été commencée dans les premières années du dix-huitième siècle. On y remarque, en ce qui regarde les choses d'autrefois, une magnifique série d'édits, d'ordonnances et d'arrêts. Le catalogue de la bibliothèque, publié en 1852 par M. Campan, secrétaire de la Chambre de commerce, comprenait déjà près de six mille articles. Le successeur de M. Campan, le savant bibliographe M. Gustave Brunet, fit paraître, en 1862, un supplément à ce catalogue, lequel supplément comprenait plus de quatre mille nouveaux articles. Aujourd'hui la bibliothèque contient plus de vingt mille ouvrages qui forment vingt-cinq à vingt-six mille volumes. Mentionnons plus de six mille cartes marines, une soixantaine de manuscrits, parmi lesquels figure une copie des *Registres secrets du Parlement de Bordeaux*, l'édition originale, maintenant fort rare, de l'*Esprit des lois*, quelques livres plus rares encore, les *Raisons des forces mouvantes* par Salomon de Caus (Francfort, 1615), le *Traité du feu et du sel*, par Blaise de Vigenère (Rouen, 1642, in-8), le *Pilote de l'onde vive ou le secret du flux et du reflux*, par Mathurin Eyquem (1678), le *Theatri orbis terrarum parergon*, d'Ortelius (1689, in-folio), etc. — T. de L.

D'une faute d'impression souvent reproduite. — Peu de livres ont été aussi souvent réimprimés que le *Discours sur l'histoire universelle à Mgr le*

*Dauphin* par Bossuet. Il est surprenant qu'une faute d'impression ait été reproduite dans toutes les éditions que nous avons pu consulter, au nombre de vingt environ. Dans son avant-propos Bossuet dit : « Quand l'histoire serait inutile aux autres hommes, il faudroit la faire lire aux princes ; il n'y a pas de meilleur moyen de leur découvrir ce que peuvent les passions et les intérêts, les temps et les conjonctures, les bons et les mauvais conseils. Les histoires ne sont composées que des actions qui les occupent, et tout semble y être fait pour leur usage. » L'auteur ajoute : « Si l'expérience leur est nécessaire pour acquérir cette prudence qui fait bien régner, il n'est rien de plus utile à leur instruction que de joindre *aux* exemples des siècles passés *les* expériences qu'ils font tous les jours. » Il semble évident qu'il faut dire... « il n'est rien de plus utile à leur instruction que de joindre *les* exemples des siècles passés *aux* expériences qu'ils font tous les jours. » Cette remarque n'est point de moi, je l'ai recueillie de la bouche de M. de Montalembert. Puisse-t-elle être utile aux futurs éditeurs ! — Dom Paul Piolin.

Paris. — Le premier numéro du *Bulletin des bibliothèques et des archives*, publié sous les auspices du Ministère de l'instruction publique (Paris, Champion, in-8), sous la direction de M. Ulysse Robert, inspecteur général des archives et bibliothèques, vient de paraître. Cette revue fait suite à l'ancien *Cabinet historique* fondé par Louis Paris en 1854, et dont le dernier numéro date de novembre-décembre 1883.

— La librairie Alfred Mame, de Tours, va publier une édition de grand luxe de la *Jeanne d'Arc*, si connue et si appréciée, de notre éminent collaborateur M. Marius Sepet. Le texte a été entièrement revu, l'introduction renouvelée et un livre entier ajouté à la fin de l'ouvrage. Une illustration due à d'habiles artistes augmente l'intérêt de ce volume, auquel nous n'avons pas besoin de souhaiter le plus heureux succès.

— Au moment où paraissent les almanachs de toute sorte, signalons-en trois bien connus de nos lecteurs : l'*Almanach de la Société bibliographique* en deux éditions, l'une générale, l'autre pour les campagnes ; l'*Almanach illustré de la première communion et de la persévérance*, imprimé par l'excellent abbé Roussel et destiné aux enfants et aux adolescents ; enfin un qui vient d'au delà de l'Océan, l'*Almanach des Sociétés de saint Jean-Baptiste du Canada et des Etats-Unis*, rédigé en français, où chaque page parle de France, et qui mérite bien une place à notre foyer comme le fils perdu, et hélas ! non retrouvé.

— La quatrième édition, corrigée et augmentée, avec appendice et carte de l'excellent ouvrage de M. Legrelle sur *Louis XIV et Strasbourg*, dont notre collaborateur M. Tamizey de Larroque a rendu compte (*Polybiblion*, t. XXXVIII, p. 444), vient de paraître à la librairie Hachette. Nous n'avon pas besoin d'insister sur la valeur et l'intérêt de ce livre.

— Notre collaborateur M. J. Berthelé a consacré une notice intéressante à *M. l'abbé Duchesne, ses travaux d'histoire et d'archéologie* (Nantes, Forest et Grimaud, 1884, in-8, 19 p. Extr. de la *Revue de Bretagne et de Vendée*).

— Le même auteur avait consacré aussi dans les *Annales de la Société historique et archéologique de Château-Thierry* (p. 81-126), une étude très étendue, très consciencieuse et très émue, à celui qui a longtemps formé par ses leçons ou ses conseils les élèves de l'Ecole des Chartes, J. Quicherat. Malgré la roideur de ses opinions ou peut-être à cause d'elle, il était pour ceux de ses élèves qui ne les partageaient pas, mais qui avaient l'amour du travail, d'une bonté et d'un appui que M. Berthelé a justement signalés. Le reste de ses appréciations sur l'œuvre de Quicherat, comme archéologue et

comme écrivain, ne mérite pas moins l'approbation la plus complète. Faite avec la méthode de l'Ecole des Chartes, écrite avec cœur, cette notice restera comme un des meilleurs monuments élevés au souvenir du maître.

— La librairie Alph. Picard met précisément en vente pour octobre le premier volume des *Mélanges de J. Quicherat*, qui formeront cinq ou six volumes du format de la Bibliothèque de l'Ecole. Le t. I contiendra une Notice sur la vie et les œuvres de J. Quicherat, par R. de Lasteyrie; une bibliographie de ses œuvres, par A. Giry; enfin les Antiquités celtiques et gallo-romaines du maître, par A. Giry et A. Castan. Parmi les Mémoires réimprimés, on cite : La question du ferrage des chevaux en Gaule, Du lieu de la bataille entre Labiénus et les Parisiens, Rapport sur l'état de la question des puits funéraires, Le pilum de l'infanterie romaine, D'un peuple allobrige différent des Allobroges, De quelques pièces curieuses de verrerie antique, La rue et le château de Hautefeuille à Paris, etc. La préface du manuel d'archéologie, un article sur Les monuments romains de la rive gauche à Paris, le rôle de Quicherat dans la question d'Alesia, seront au nombre des morceaux inédits. Un portrait, des planches et des gravures compléteront le volume.

— M. Henri Omont, qui s'occupe avec tant de soin de bibliographie et de paléographie grecques, vient de nous adresser un extrait de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (t. XLV, p. 314-350), contenant des *Notes sur les manuscrits grecs du British Museum*. Outre des notes sur les manuscrits eux-mêmes, on lira avec intérêt celles qu'il a consacrées aux fonds anglais actuels et aux fonds français ou étrangers, anciens possesseurs de ces manuscrits.

— Signalons une *Bibliographie des chansonniers français des treizième et quatorzième siècles*, comprenant la description de tous les manuscrits, la table des chansons classées par ordre alphabétique de rimes et la liste des trouvères, par Gaston Raynaud (Paris, Vieweg, in-8, 2 vol.). Nous reviendrons dans un compte rendu détaillé sur cette très intéressante publication.

— Nous recommandons d'une manière particulière à nos lecteurs le *Petit traité d'instruction morale et civique*, rédigé pour répondre aux programmes officiels du 27 juillet 1882, par J. Pégat (Paris, Putois-Cretté, éditeur, 1884, in-32 de 132 p.). Au moment où les écoles rouvrent, ce petit livre sera bien placé dans les mains des enfants.

— M. Perrin, qui a succédé à M. Didier, le fondateur de la Librairie académique, 35, quai des Grands-Augustins, vient de mettre sous presse un volume de notre collaborateur le comte de Puymaigre. Ce volume paraîtra sous ce titre : *Folk-lore*, qui en indique la composition.

— M. Certeux, membre de la Société historique algérienne, et M. L. Carnoy, professeur au lycée Louis-le-Grand, viennent de publier un important volume, *l'Algérie traditionnelle* (Paris, Maisonneuve et Challamel aîné). Nous ne tarderons pas à entretenir nos lecteurs de cette contribution au folk-lore des Arabes.

— On connaît la charmante collection publiée par M. Maisonneuve, sous le titre : *Les littératures populaires*. Elle s'est augmentée des *Chansons populaires de l'Alsace*, recueillies et notées par M. Weckerlin. Ce nouvel ouvrage forme deux volumes dont il sera parlé.

— Notre collaborateur D. Béreugier va prochainement mettre sous presse une *Vie de Mgr de Belsunce*, à laquelle il travaille depuis plusieurs années et qui formera deux volumes in-8. L'auteur a recueilli plus de deux cents lettres du grand évêque, la plupart inédites.

Bourgogne. — *Académie de Mâcon.* Cette Compagnie a en cours d'impression trois volumes de ses *Annales*. Parmi les travaux de l'année : *Etude sur Edgar Quinet*, par Ch. Alexandre, ancien député, président. — *Le Synode de Saint-Laurent-les-Mâcon*, par A. Bénet. — *La Chronologie des évêques de Mâcon au deuxième siècle*, par A. Bénet. — *Les Entrées des rois de France à Mâcon*, par M. Bazin. — *Notice sur Jacques Moland, avocat mâconnais du seizième siècle*, par A. Jeandet. — *Guillaume Lejean*, par Ch. Alexandre. — *Les Obsèques de V. de Laprade*, par le même. — *Les Vignes américaines*, par le général Pellissier. — *Contribution à l'étude des minéraux de Saône-et-Loire*, par Alf. Lacroix. — *L'Architecture et son rôle dans la civilisation des peuples*, discours de réception de M. Giroud. — Rapport sur le concours d'histoire, par M. Bénet. — Rapport sur le concours de poésie, par M. Detoni, etc.

— On prépare à Mâcon une nouvelle édition de l'*Histoire de Bourgogne*, de Courtépée.

*Société d'histoire et d'archéologie de Chalon.* — Cette Compagnie a continué les fouilles dans la partie de l'enceinte romaine qui touche à l'hôtel de la sous-préfecture. — Parmi les travaux on signale la notice de M. Perrot, sur les *Pierres préhistoriques à entailles de la vallée d'Arroux. Inventaire du mobilier de la commanderie de Saint-Antoine de Mâcon*, par M. Batault. — *Inscription d'Agrinus, évêque de Langres au dixième siècle*, par le même. — *Notes sur la Corporation des Tupiniers, ou potiers de terre, de Sevrey* (commune près Chalon), par M. Canat de Chizy, président (Statuts de 1388). — Enfin l'impression du *Cartulaire de Saint-Marcel* est commencée, sous la direction de M. Canat. Cette publication, dit l'éditeur, « sera une des plus importantes de notre région bourguignonne, soit à cause de l'ancienneté des chartes, dont une date du sixième siècle, soit à cause de l'excellence des versions qui nous ont été conservées par le cartulaire, dont l'original, retrouvé depuis un an à peine, est entre nos mains. »

*Société Eduenne.* — Le *Polybiblion* a publié la liste des articles du dernier volume paru. Cette Compagnie a ouvert cette année deux nouvelles salles de son intéressant musée, l'une contenant les tableaux, gravures, dessins et portraits relatifs à l'histoire locale, la seconde destinée aux collections d'histoire naturelle. Elle a continué d'être un important centre d'études et de travaux et mérite d'être comptée parmi les trop peu nombreuses sociétés savantes qui, au milieu du marasme général, conservent une large et féconde vitalité.

Bretagne. — Le conseil de fabrique de Saint-Nazaire donne un bel exemple d'intelligente générosité : il fait imprimer à ses frais une série de documents, extraits de ses archives, et il confie le soin de les publier à un travailleur non moins érudit que zélé (*Documents pour servir à l'histoire de Saint-Nazaire recueillis et annotés* par René Kerviler, ingénieur en chef des ponts et chaussées, correspondant du Ministère de l'instruction publique. *Les délibérations du général de la paroisse.* Deuxième série (1759-1790). Saint-Nazaire, imprimerie Fr. Girard, 1884, in-16 de 171 p.) La première série des *Délibérations du général de la paroisse* (1686-1758) avait été publiée en 1879. Il y a des particularités très curieuses dans les deux petits volumes de M. Kerviler. Malheureusement le tirage en a été si restreint (25 exemplaires pour la première série et 50 pour la seconde), que bien peu de lecteurs pourront se régaler des milles détails réunis par l'habile et patient chercheur. M. Kerviler a l'intention d'écrire l'histoire de la révolution à Saint-Nazaire : « cela demanderait, » dit-il (p. 171), « un nouveau volume que nous achèverons si nous pouvons retrouver assez de fragments épars pour

le constituer en état satisfaisant. Nous n'en désespérons pas. » Nous faisons de grands vœux pour que les matériaux que retrouvera notre savant collaborateur lui permettent de continuer l'histoire de Saint-Nazaire jusqu'à la fin de la période révolutionnaire. — T. DE L.

CHAMPAGNE. — Notre collaborateur M. J. Berthelé, a publié dernièrement dans les *Annales de la Société historique et archéologique de Château-Thierry* (année 1882) un coup d'œil d'ensemble sur les fouilles de M. Frédéric Moreau dans le département de l'Aisne. Un tirage à part de 16 p. in-8 en a été fait et mis à la disposition de tous les archéologues qui s'occupent plus particulièrement d'objets funéraires antiques.

NORMANDIE. — M. Georges Le Gorgeu vient de publier une *Notice biographique et bibliographique sur messire René Toustain de Billy*, prêtre, docteur en théologie, curé du Mesnil-Opac, né à Bény-Bocage (Calvados). Beaucoup de recherches très minutieuses ont été consignées dans cette brochure in-8 de 181 p., qui permet de restituer entièrement ou à peu près une curieuse figure, celle de l'historien du diocèse de Coutances, qu'on ne rapprochera pas sans profit de celle de l'historien du diocèse de Bayeux, Hermant, tous deux curés de petites paroisses, tous deux travailleurs infatigables.

— Vient de paraître le tome XII du *Bulletin de la Société des antiquaires de Normandie* contenant : *Des caractères et de l'extension du patois normand*, par M. Charles Joret ; *Noels et Vaudevires du manuscrit de Jehan Porée*, étude critique et historique par M. Armand Gasté ; *La fondation de l'Université de Caen et son organisation au quinzième siècle* par M. le comte A. de Bourmont ; *Les fresques de Saint-Michel de Vaucelles* par M. Eugène de Beaurepaire. Nous avons déjà parlé (t. XXXVIII p. 473) du travail de M. Gasté : deux de nos collaborateurs feront connaître à nos lecteurs les mémoires de M. Joret et de M. de Bourmont. Les trente pages que M. de Beaurepaire a consacrées à des fresques du seizième siècle seront utilement consultées aussi bien pour l'histoire des beaux-arts que pour celle des corporations.

— Vient de paraître : *Variétés archéologiques*, par Eugène de Robillard de Beaurepaire (Caen, Le Blanc-Hardel, 1884, in-8 de 123 p.) Ce volume est la réunion de six mémoires publiés déjà dans le *Bulletin de la Société des antiquaires de Normandie* et dont voici les titres : 1° *De quelques objets de décoration intérieure existant autrefois dans le cloître et dans l'église du Mont-Saint-Michel ;* — 2° *La fonderie de Port-en-Bessin et le cimetière gaulois de Mondeville, près Caen* (*Calvados*) ; — 3° *Cimetières mérovingiens récemment découverts en Basse-Normandie* ; — 4° *Les carrelages funéraires en Normandie* ; — 5° *Note sur deux maisons de la ville de Caen* ; — 6° *Les vicissitudes d'un sceau de l'abbaye de Cordillan.* — Ce volume est orné de nombreux dessins et d'une planche en couleur.

POITOU. — Signalons une brochure de notre collaborateur M. J. Berthelé sur la *Date de l'église de Parthenay-le-Vieux* (*Deux-Sèvres*) *et l'influence de l'architecture auvergnate en Poitou et Saintonge* (Saint-Maixent, Reversé, 1884, in-8. Ext. du *Bulletin de la Société de statistique, sciences, lettres et arts des Deux-Sèvres*, avril-juin 1884, p. 493-523).

PROVENCE. — Le *Temps* du 22 septembre annonce un album très curieux, destiné au poète Mistral, et composé des témoignages les plus divers de ses admirateurs grands et petits. Il cite le rapport de M. Legouvé à l'Académie, le sonnet de M. Sully-Prudhomme, les vers de M. Joseph Fabre, les lignes de MM. Renan, Jules Simon, etc.

— Les journaux italiens parlent de la découverte, à Rome, d'un manus-

crit troubadouresque très précieux qui contiendrait nombre de poésies des premiers troubadours, entr'autres des pièces attribuées au mythique Moine des Iles d'or. Le professeur Marini doit entretenir l'Académie des Arcades de cette découverte.

— Signalons, en attendant mieux, la publication des *Caçio*, poésies provençales du félibre Louis Astruc (Ghio, éditeur). — A. S.

Saintonge et Aunis. — Au mois de mai dernier la société des *Archives historiques de la Saintonge et l'Aunis* a commencé sa dixième année. En dix ans, elle a publié douze volumes de textes inédits et quatre volumes de *Bulletin*. La livraison de juillet du *Bulletin* est le premier fascicule du tome V. Outre les nouvelles archéologiques et littéraires, stations préhistoriques, fouilles de dolmen, livres récents, conférences, séances des sociétés savantes, nécrologie, il contient la description de quelques sceaux saintongeais, un inventaire de pièces qu'une fabrique, pour s'en débarrasser, a jetés par la fenêtre ; une excursion au théâtre romain des Bouchauds, à l'abbaye de Bossac, au champ de bataille de Jarnac, à la pierre folle de Montguyon. *L'épidémie de 1652*, des notes sur les géographes saintongeais, la réformation en Guienne, les pèlerinages en Saintonge, une bibliographie théâtrale, les piles romaines de Pirelonge et d'Ebéon, une bibliographie, etc.

— *La Rochelle historique et monumentale* (La Rochelle, imprimerie Sivet; Niort, Clouzot, 1884, in-4), est un splendide volume que les amateurs de beaux livres et d'histoire locale recherchent déjà, malgré son prix un peu élevé, 60 francs. Le texte est de Jourdan, l'érudit rochelais qui avait publié en différents temps des articles dans les journaux et revues : le port, les églises, les rues, les monuments, etc. Les dessins sont de M. Adolphe Varin, le dessinateur des *Annales archéologiques*, des *Dictionnaires de Viollet-le-Duc*; les eaux-fortes, presque toutes de M. Cattelain. M. Couneau, qui a préparé avec M. Musset cette importante publication, a aussi fait quelques gravures.

Alsace-Lorraine. — Sous le titre : *Die romanischen und die frankischen Ortsnamen Walsd-Lothringen*, M. le Dr Uibileisen a publié dans le *Jahresbericht des Vereins fur bidkund zu Metz*, 1882, une intéressante étude étymologique sur les noms de lieux romans et germaniques de la Lorraine française. Ceux qui ont eu le malheur de perdre leur temps dans la lecture du détestable ouvrage de M. Terquem sur les noms de lieux du département de la Moselle (le titre exact m'échappe, et je ne crois pas nécessaire de le chercher dans mes notes) trouveront une compensation dans ce travail sérieux et savant, bien que faisant encore, à mon sens, la part beaucoup trop large à la conjecture. Au moins l'auteur connaît les lois de la dérivation philologique et il sait les appliquer. Son travail, qui est une utile contribution à l'histoire ethnologique des confins de la France et de l'Allemagne, fait naitre l'envie de lui voir continuer ses recherches sur ce sujet, et de lui voir reprendre, sur la base d'une recherche approfondie des formes anciennes, l'étude de plusieurs points sur lesquels il apporte une solution assez hâtive. Qu'il nous permette de lui signaler en passant une petite erreur : le nom de *Villers*, si fréquent dans toute la France et que les pays germaniques reproduisent sous la forme *Weiler*, n'est pas un pluriel, mais un simple nominatif roman. — Godfroid Kurth.

Allemagne. — L'aqueduc de Samos, décrit par Hérodote, vient d'être découvert. M. E. Fabricino, de l'Institut allemand d'Athènes en donne la description dans les *Mittheilungen*.

— La *Société anthropologique allemande* a terminé le catalogue complet des objets préhistoriques conservés dans les différents musées d'Allemagne. Il va être publié par ordre de localités ; c'est par Francfort que va commencer l'impression de l'ouvrage.

— M. le Dr Boehmer publie chez Trubner, à Londres, *La Instruction cristiana para los niños* de Juan de Valdes, l'un des protestants espagnols du seizième siècle (in-4 de XXVI-64 p., s. p.) : il accompagne le texte espagnol d'une traduction en sept langues. — A. S.

Angleterre. — On annonce une édition des *Mémoires de Grammont*, traduits en anglais, illustrée de 64 portraits.

— La Commission instituée à Londres pour le cinquième centenaire de Wiclef, déploie un zèle extraordinaire pour célébrer la mémoire de l'hérésiarque *précurseur*, comme on l'appelle aux très nombreuses, trop nombreuses, publications qui ont déjà paru, elle vient d'ajouter le panégyrique prêché par l'évêque de Liverpool le 21 mai, et les discours prononcés à la même date aux meetings présidés par le lord-maire et le comte de Shaftesbury.

— Un poème qui va être publié par la Société des anciens textes anglais, *La Vie et la Mort de Marie-Madeleine*, par T. Robinson, jadis doyen de Durham, sera du plus grand intérêt pour l'histoire de la poésie anglaise.

— M. G. Masson, notre collaborateur, vient de composer un livre sur Richelieu, à l'aide des recherches les plus récentes ; il va être publié par une société anglaise.

— Les recherches de manuscrits souscrits dans l'Inde anglaise ont abouti à une collection de 4,482 manuscrits, dont un tiers seulement est daté. Ceux qui sont écrits sur des feuilles de palmier sont des onzième, douzième treizième et quatorzième siècles ; on n'en voit sur papier qu'après 1320.

Belgique. — La mort d'Henri Conscience a fourni à M. Paul Mariéton une occasion de publier quelques notes sur le mouvement littéraire flamingeant (*Les Flamands*, Lyon, Henri Georg, édit., 1884, in-8 de 24 p. s. p.) Les études précédentes du jeune écrivain lyonnais sur les chefs du félibrige le préparaient à l'étude d'un mouvement analogue, quoique beaucoup plus politique que ne l'est la tentative de Mistral, de Roumanille et d'Aubanel. Pourquoi seulement M. Mariéton écrit-il *Roster* le nom de Charles de Coster ? Si l'usage commun est défectueux, il eût dû le remarquer et expliquer dans une note les causes de la modification orthographique qu'il apporte. Le travail de M. Mariéton s'appuie sur les études de M. Pol de Mont, professeur de littérature néerlandaise à l'Athénée d'Anvers et auteur d'un livre précieux sur Henri Conscience (*Hendrik Conscience, zijn leven en zijn werken* (*H. Conscience, sa vie et ses œuvres*, Gosler, édit. Haarlem, 1883, in-8 de 189 p.) qu'il serait bon de traduire en français. — A. S.

— La réimpression du *Journal de la Belgique en 1815*, dont la librairie Ghio nous a fait parvenir douze fascicules, commence au 1er janvier pour finir au 1er mars. Il y a là une quantité très considérable de documents qui intéressent aussi bien l'histoire des deux pays, France et Belgique, que celle du monde européen à cette époque. Nous ne cesserons de recommander et d'encourager de telles publications de pièces devenues fort rares et toujours fort utiles. La suite de cette réimpression est à désirer le plus vite possible.

— L'*Institut national de géographie de Bruxelles* a résolu de publier une série de plans des villes principales des Pays-Bas au seizième siècle, lorsqu'elles

étaient arrivées au point le plus élevé de prospérité. Ce travail fut exécuté par James van Deventer sous Charles-Quint et Philippe II, entre 1550 et 1565 ; plusieurs dessins de ces plans sont conservés dans la bibliothèque royale de Belgique.

Grand-Duché de Luxembourg.— *Das Luxemburger Land*, tel est le titre d'une revue consacrée au *folk-lore* luxembourgeois, qui paraît toutes les semaines en fascicules de 16 pages in-4, sous la direction de MM. K. Mersch et N. Moes. Le prix d'abonnement est de 10 francs par an. La revue est arrivée à sa deuxième année d'existence avec un succès toujours croissant. Outre des travaux d'ensemble et des informations variées sur les diverses parties de la science populaire, elle contient aussi des études sur l'histoire du pays, des documents inédits, et même des travaux d'imagination tels que poésies nouvelles, etc., le tout conçu dans un esprit populaire et national. Nous souhaitons la bienvenue à cet intéressant recueil et nous espérons qu'il continuera de vivre et de se développer. — Godefroid Kurth.

Espagne. — M. Enrique Taviel de Andrade, député aux Cortès, vient de publier une brochure sur Simon Bolivar, que lui ont inspirée les récentes fêtes du centenaire de ce général (Madrid, sucesores de Rivadeneyra, in-12 de 64 p.). La thèse de M. E. Taviel de Andrade est que Bolivar n'a jamais cessé d'aimer l'Espagne et de songer à une alliance étroite avec la mère-patrie.

— Signalons un mémoire de Son Excellence D. Francisco Asenjo Barbieri sur le chant d'Ultreja et le projet de traduction musicale de M. Flores Laguna (*El canto de Ultreja*, informe. Madrid, imprenta de Tello, in-4, 1883, s. p.). M. Asenjo Barbieri nie que ce chant des pèlerins à Compostelle soit d'origine flamande et considère comme présomptueuse la version de M. Flores. L'Académie des beaux-arts de San Fernando a épousé sa querelle. — A. S.

— Déjà bien des fois il a été parlé ici de don Antonio Machado y Alvarez. Il est le grand propagateur du Folk-lore en Espagne. Il en a créé des sociétés sur divers points, et par ses soins paraît à Madrid la *Biblioteca de las tradiciones populares españolas*. Cette collection fort importante se compose déjà de cinq volumes offrant des indications très précieuses, des articles fort érudits, fort intéressants. Nous ne faisons aujourd'hui qu'annoncer cette remarquable publication, qui paraît à la librairie de Fernando Fé. Nous nous proposons de l'examiner avec l'attention qu'elle mérite.

— Le *Bulletin de la Royale Académie d'histoire* de Madrid annonce qu'on a trouvé près de Cariñena une centaine de manuscrits, dont plusieurs arabes. On a également découvert des inscriptions dans l'église de Sainte-Marie de Naranco, à Oviédo, qui prouveraient que cette église a été bâtie avec des matériaux anciens par le roi Ramire I, en 848.

— M. Bertran y Bros a publié dans la *Renaixensa* et fait tirer à part (8 pages in-8) une chanson roumaine accompagnée de la traduction, précédée d'un avant-propos et suivie de notes. Cette chanson, dans laquelle M. Bertran y Bros voit un sens allégorique, est curieuse comme indication des analogies qu'offrent le roumain et le catalan.

Italie.— Le chevalier Godefroy de Crollalanza, l'un des rédacteurs du *Giornale araldico italiano*, a mis en vente chez l'éditeur Plon un *Almanach héraldique drôlatique* des plus curieux (in-4 de 250 p.). L'érudition de la partie sérieuse de ce volume est attestée par les nombreux titres scientifiques de l'auteur ; les nouvelles et les fantaisies sont d'une verve et d'une grâce intarissables. Des poésies bizarres, étranges, rollinatesques, complètent ce piquant recueil que rehaussent de charmants dessins dus à l'auteur. — A. S.

Russie. — Le *Journal du ministère de l'instruction publique* publie une série d'articles sur les travaux historiques de notre collaborateur le P. Pierling. Le premier article a paru dans la livraison d'août (p. 368-413), il est dû à la plume de M. Ouspenski, professeur à l'Université d'Odessa.

— Le journal officiel du gouvernement russe à Varsovie, publie une liste des livres qui ne doivent pas être communiqués dans les bibliothèques publiques. Dans cette sorte d'Index, à côté des noms de Zola, Lasalle, Karl Max, Louis Blanc, Buchner, on trouve ceux de Herbert Spencer et de Huxley.

— Le comte Sabouroff, dernièrement ministre de Russie à Berlin, possède la collection d'antiquités classiques la plus riche. Elle a été vendue: les terres-cuites et les statuettes au musée de l'hermitage ; les vases et les sculptures à celui de Berlin ; les bronzes au *British Museum*.

Suisse. — Le célèbre professeur Bernhard Studer a célébré son quatre-vingt-dixième anniversaire le 21 août. Le conseil municipal de Berne lui a offert une médaille d'argent du poids d'une livre. D'un côté est le buste du savant, de l'autre la croix fédérale et deux marteaux croisés, avec cette inscription : « Géologie de la Suisse, 1851-53. »

Etats-Unis. — M. A. R. Frey va publier à New-York un *Dictionnaire des Pseudonymes* des principales nations lettrées : Amérique, Angleterre, France, Allemagne, Hollande, Espagne, Italie, etc. Il l'intitulera *Masques*. Quoiqu'il demande pour compléter son Dictionnaire les renseignements que pourront lui fournir les auteurs qui se sont occupés de cet objet, il nous semble qu'il lui sera bien difficile, en Amérique, d'arriver à son but.

— Les catalogues de Houghton, Nifflin and C°, Boston, nous semblent mériter d'être mentionnés à cause des portraits des auteurs, dont les œuvres sont annoncées et qui sont intercalés dans le texte. Leurs calendriers pour 1885 portent le nom d'un des quatre auteurs suivants : Emerson, Holmes, Longfellow, Whittier, et sont remplis respectivement d'extraits des œuvres de ces quatre célèbres écrivains.

Ventes. — Bibliothèque de M. le Dr Court. (Me chevalier ass. de M. Leclerc). N° 27. Basanier (M. Gentilhomme François). L'Histoire notable de la Floride. Paris, 1586, in-8, rel. de Lortic, 1015 fr. — N° 65. Claude d'Abbeville (capucin). Histoire de la mission des Pères capucins en l'isle de Maragnan et terres circonvoisines. Paris, 1614. — Iues d'Evreux (capucin). Suite | de l'histoire | des choses plus mémorables ad uenues en Maragnan ès | années 1613 et | 1614 | . Paris, 1615. Ens. 2 vol. in-8, rel. de Lortic, 1600 fr. — N° 72. Colomb (Christophe). Epistola Christofori Colom; cui etas ... s. l. n. d. Romæ, Plannek, 1493, in-4, rel. de Lortic, 7,500 fr. — N° 90. Cortès (Hernan). La preclara Narratione di Ferdinando Cortese della Nuoua Hispagna... Venetia MDXXIIII, in-4, rel. de Lortic, 1,780 fr. — N° 161. Harriot (Thomas). Merveilleux et estrange rapport, tovtesfois fidele, des commodi-tez qvi se trovvent en Virginia, ... Francforti ad Mœnvm, 1500, in-fol., rel. de Lortic, 1,750 fr. — N° 262. Paesi nouamente retrouati. Et nouuo Mondo da Alberico Vesputio Florentino intitulato. Vicence, 1507, in-4, rel. de Hardy-Mennil, 3,800 fr. — N° 255. Ortiz (Alonso). Los Tratados del doctor Alonso Ortiz... Nuremberg, 1483, in-fol., rel. de Lortic, 1,305 fr. — N° 299. Puga (Vasco de, Oydor de la real audiencia de Mexico). Mexico, 1573, in-fol., rel. de Lortic, 1,100 fr. — N° 366. Vespuce. Lettera di Americo Vespucci. Delle isole nuouamente trovate in quattro suoi viaggi. s. l. n. d. (Florence, 1512), in-4, Lortic, 13,100 fr. — N° 367. Mundus nouus. Albericus Vesputius Laurentio petri de | Medicis | salutem... s. l. n. d. (Cologne.

1503), in-4, Lortic, 3,100 fr. — N° 370. De Ora antartica | , per regem Portugallie, pridem inuenta. Argentine, 1505, in-4, Lortic, 1,200 fr.

— Bibliothèque de M. Maurice Cohen. (Voisin, libr., 37, rue Mazarine). — La Fontaine. Contes et nouvelles en vers. Ed. des Fermiers-Généraux, 800 fr. — Grecourt. Œuvres diverses. Luxembourg, 1761, 4 vol. in-12, aux armes de Mme de Pompadour, 80 fr. — Pierre et Thomas Corneille. Le Théâtre de P. Corneille. Rouen, 1664, 3 vol. in-8; Poèmes dramatiques de T. Corneille. Rouen, 1665, 2 vol. in-8; Quatrième partie du Théâtre de P. Corneille (Sertorius, Sophonisbe, Othon). Paris, 1666, 1 vol. in-8. Ensemble, 599 fr. — Les Œuvres de M. de Molière. Paris, 1674-1675, 7 vol. in-12; les Œuvres posthumes de M. Molière, t. VIII, 1682, in-12, ensemble, 510 fr. — Œuvres de Racine. Paris, 1697, 2 vol. in-12, 200 fr. — Beaumarchais. La folle journée ou le mariage de Figaro. Paris, 1785, in-8, 155 fr. — Le Sage. Histoire de Gil-Blas. Paris, 1747, 4 vol. in-12, 140 fr. — Le facétieux réveil-matin. Leyde, 1643, pet. in-12, 145 fr. — Recueil général des œuvres et fantaisies de Tabarin. Rouen, 1664, pet. in 12, 95 fr. — Mémoires de Philippe de Commines. Leide, chez les Elzevier, 1648, pet. in-12, 102 fr.

— 21, 22, 23 avril. — Bibliothèque de M. Victor P. (Me Delestre, ass. de M. Em. Paul). — N° 138. Anacréon, Sapho, Bion et Moschus. Paphos et Paris, 1780, 205 fr. — N° 146. Les Métamorphoses d'Ovide, trad. Banier. Paris, 1767-1770, 4 vol. in-4, 255 fr. — N° 232. La Fontaine. Fables choisies. Paris, 1755-1759, 4 vol. in-fol., 270 fr. — N° 239. La Fontaine. Contes et nouvelles. Ed. des Fermiers-Généraux, 555 fr. — N° 292. Les Amours pastorales de Daphnis et Chloé. s. l., 1718, pet. in-8, 230 fr. — N° 318. Rabelais. Œuvres. Amsterdam, 1741, 3 vol. in-4, 205 fr. — N° 29. Entremangeries ministrales. Caen, 1601, pet. in-8, 156 fr. — N° 434. Montesquieu. Le moyen âge et la Renaissance. Paris, 1848-51, 5 vol. in-4, 170 fr. — N° 343. Le Temple de Gnide. Paris, 1772, in-4, 305 fr. — N° 359. Boccace. Le Décaméron. Londres (Paris), 1757-1761, 5 vol. in-8, 360 fr. — N° 321. Heptaméron français. Berne, 1781, 3 vol. in-8, 421 fr.

— 10-14 juin. — Bibliothèque de M. Ambr. Firmin-Didot. (Me Delestre, ass. de M. Labitte). — Manuscrits : N° 27. Heures. In-fol. de 104 pages, miniat. bord. et lett. orn. sur vélin, France, seizième siècle, 3,200 fr. — N° 24. Horæ. In-8 de 34 feuillets, miniat. bord. et lett. ornées, rel. vel. rouge, 3,850 fr. — N° 31. Sancta Brigitta. Revelationnes. In-fol. de 407 feuillets, miniat. bord. lett. ornées, 3,950 fr. — N° 1. La sainte Bible, avec glose, in-fol. de 245 feuillets, miniat. et lett. orn. treizième siècle, 2,000 fr. — N° 8. Antiphonaire, tr. gr. in-fol. de 56 feuillets, miniat. et lett. ornées, quatorzième siècle, 1,510 fr. — N° 32. Traité de chasse à courre, pet. in-fol. de 67 feuillets, miniat. quinzième siècle, 2,600 fr. — N° 39. Jehan Boccace. Des cas des nobles hommes et femmes infortunez, gr. in-fol. 234 feuillets, miniat. bord. lett. orn. quinzième siècle, 1,100 fr. — N° 66. Jehan Fouquet. Œuvre peint. Reprod. en fac-similés, 5,290 fr. — N° 100. Le Koran, gr. in-fol. de 469 feuillets, rel. arabe quinzième siècle, 9,900 fr. — N° 76. Recueil en trois volumes de copies des miniat. du Bréviaire du duc de Bedford, du bréviaire du cardinal Grimani, des Heures d'Aragon et des Heures d'Henri IV, 4,850 fr. — N° 35. De figuris humanis, dess. de Rubens, in-fol. de 66 pages, 4,950 fr. — N° 124. Portraits des empereurs, princes, princesses, seigneurs et dames de l'Inde, de la Perse, etc. Gr. in-fol. de 58 feuillets, peint. persanes et mogoles, dix-septième-dix-huitième siècles, 2,300 fr. — N° 126. Bas-relief en iv. à jour (plaq. de rel.) représentant un gentilhomme et sa dame, qua-

torzième siècle, 1,850 fr. — N° 129. Deux plats de rel. vénitienne, seizième siècle, représent. l'un Pyrame et Thisbé, l'autre la naissance de Bacchus, 600 fr. — N° 131. Plaq. de reliure en ivoire sculpté, seizième siècle, représent. Adam et Ève, 145 fr. — Ouvrages imprimés : N° 140. Jacobi Sadoleti, episcopi Carpentoractis. Lugduni, 1533, in-8, rel. seizième siècle, 1,100 fr. — N° 151. Ces présentes Heures, à l'usaige de Rouan. Paris, s. d., in-4 goth. Simon Vostre, 599 fr. — N° 262. Speculum humanæ salvationis, 3e édit. holl., 128 grav., 1483, 3,800 fr. — N° 270. Le Recueil des histoires de Troye. Lyon, Denys de Harsy, 1548, in-fol. de 58 feuillets, 450 fr. — N° 285. Guillelmus monachus de Villadei, Epithoma vocabulorum... Caen, 1529, in-4 goth., 500 fr. — N° 439. Jean Bouchet. L'Histoire et cronicque de Clotaire, premier de ce nom... Poitiers, 1517, in-4, goth., 400 fr.

— 16 juin. — Autographes de compositeurs de musique. (Me Delestre ass. de M. Et. Charavay). — N° 8. Beethoven. Lettre à la comtesse Erdaly, 19 juin 1817, 335 fr. — N° 11. Beethoven. Morceau de musique autog. signé, 9 pages in-fol., esquisse de la sonate n° 106, 400 fr. — N° 13. Bellini. Sinfonia manusc. autogr. signé sur le titre, 24 pages in-fol., 175 fr. — Nos 52, 53. Gluck. Lettres autogr. en franc. à M. de Gontard, 1787, 305 fr; — Une autre du 5 mai 1779, 145 fr. — N° 64. Haydn. Morceau de musiq. autogr. signé en tête, 2 pages in-fol., 130 fr. — Nos 89, 90, 91. Mozart. Lettre à sa sœur, 3 mars 1770, 550 fr. ; un morceau de musiq. autogr. signé sur le titre, 17 pages in-fol., 500 fr. ; trois lignes de musique autogr., 1 p. in-8, 100 fr. — N° 109. Piccini. Lettre à Marmontel, 22 octobre 1782, 200 fr. — N° 114. Rameau. Lettre à l'abbé Arnaud, 9 août 1757, 300 fr. — N° 123. Rossini. Morceau de musiq. autog. 32 p. in-4 obl., 500 fr. — N° 147. Weber. Romance autog. signée, paroles et musique. 23 août 1824, in-4 obl., 136 fr.

23 juin. — Cabinet de M. Baylé. (Me Delestre ass. de M. Et. Charavay). — Autographes : N° 10. Aubigné (Agrippa d'), 100 fr. — N° 25. Béranger (chansonnier). La mort du roi Christophe, 3 p. in-18, 60 fr. — N° 36. Lucien Bonaparte à sa mère, 210 fr. — N° 97. Frédéric II, roi de Prusse, au duc de Nivernois, 200 fr. — N° 108. Hoche à Petiet, 120 fr. — N° 168. Comte Alexandre Pouckine, manuscrit en français, 7 pages in-4, 200 fr. — N° 181. Saint-Simon au marquis d'Hauterive, 50 fr.

Publications nouvelles. — *Les Pères de l'Église latine*, extraits par M. l'abbé Botton (in-12, veuve Belin et Fils). — *Manuale sacri concionatoris*, par M. l'abbé Dumont (2 vol. grand in-8, Philipona et Ce). — *Apologie du Christenthums*, 4e volume, par Weiss (in-8, Herder, à Fribourg en Brisgau). — *Catéchisme catholique*, par M. l'abbé Dumont (3 vol. in-12, Philipona et Ce, à Bar-le-Duc). — *Le christianisme et les temps présents*, cinquième et dernier volume, par M. l'abbé Bougaud (in-8 et in-12, Poussielgue frères). — *La Foi et ses Victoires dans le siècle présent*, deuxième volume, par M. l'abbé Baunard (in-12, Poussielgue frères). — *Le Bouddha, sa Vie et sa Doctrine*, par Eugène Virieux (in-8, Ernest Leroux). — *La Femme et le Droit, étude historique sur la condition des femmes*, par Louis Bridel (in-8, Pichon). — *Annuaire de la législation française* pour 1883 (in-8, Pichon). — *Essai de science sociale ou éléments d'économie politique*, par Guillemenot (in-12, Dupont et Retaux). — *Les Forces de l'Industrie, progrès de la puissance humaine*, par Louis Bourdeau (in-8, Félix Alcan). — *Nouvelle étude sur le Chant Lemnien, les Frères Arvales et l'écriture cursive des Latins*, par Georges Edon (veuve Belin et Fils). — *L'éloquence académique*, choix de discours prononcés en séances de l'Académie française depuis sa fondation jusqu'à nos jours (in-8, Desclée, de Brouwer et Ce, à Lille). — *Eugène Onéghine*, roman en vers, par

Pouckine, traduit du russe par Wl. Michailow (in-12, Ghio). — *Dents de lait*, poésies, par J. Roy (in-4, Librairie des Bibliophiles). — *Les Rats et les Grenouilles*, poésies, par L. Bertereau (in-12, Librairie des Bibliophiles. — *Le Filleul de Saint-Louis*, tragédie en cinq actes et en vers, par l'abbé Camille Artiges (in-16, édition elzévirienne, Véronèse, à Pau. — *La Guerre et la Paix. roman historique*, par un russe (3 vol. in-12, Hachette), — *Education d'Yvonne*, par Jules Gouraud (in-8, Mame). — *De Malherbe à Bossuet, études littéraires et morales sur le XVII^e siècle*, par V. Journel (in-12, Firmin Didot et C^e. — *Geschichte der Kirchlichen Armenpflege*, par Ratzinger (in-8, Herder, à Fribourg en Brisgau). — *Les saints patrons de l'Agriculture*, par Grimouard de Saint-Laurent (in-12, Mame). — *Herculanum et Pompei, scènes de la civilisation romaine*, par Mgr Chevalier (in-8, Mame). — *Henri IV, Vie privée, détails inédits*, par J.-B. de Lagrèze (petit in-8, Firmin Didot et C^e). — *Histoire contemporaine de la France*, par J. A. Petit, t. VII, Restauration et Cent-Jours (in-8, Palmé). — *La Patrie hongroise, Souvenirs personnels*, par M^me Adam (grand in-8, Nouvelle Revue). — *La Franc-Maçonnerie*, par Mgr Turinaz (in-12, Bray et Retaux). — *Mgr Dupanloup et M. Lagrange, son historien*, par M. l'abbé Maynard (in-8, Palmé. — VISSNOT.

---

# QUESTIONS ET RÉPONSES

## QUESTIONS.

**Sur la date de la mort de Balduin.** — On sait que le célèbre jurisconsulte Français Balduin ou Baudouin naquit à Arras le 1^er janvier 1520, mais on ignore l'époque précise de sa mort, car je vois que les biographes hésitent entre 1572 et 1573. Ne pourrait-on, à défaut de la date même du jour du décès, connaître au moins celle des deux années proposées qui doit être définitivement adoptée? UN CURIEUX.

**Madame de Noailles était-elle Calviniste?** — Je lis avec étonnement dans l'*Histoire de la Réformation à Bordeaux et dans le ressort du parlement de Guyenne*, par Ernest Gaullieur (1884, grand in-8, p. 492, note 2) que le gouverneur Antoine de Noailles « avait épousé Jeanne de Gontaud, *de la religion réformée* ». Est-il bien sûr que la belle-sœur des évêques de Dax François et Gilles de Noailles ne fut pas catholique? Si c'est bien sûr, quelles preuves en a-t-on? M. Gaullieur a négligé de les donner. UN CURIEUX.

**Sur Remy Capitain.** — Quels renseignements pourrait-on fournir sur un personnage infiniment peu connu et dont la générosité à l'égard de Mézeray mérite tant notre sympathie? Voici comment l'illustre écrivain célèbre son Mécène dans la *Préface de l'Histoire de France* (Paris, 1643, in-f^o): « Le public n'eust jamais jouy de ce souhait [relatif aux portraits des rois], s'il ne se fust trouvé un homme assez genereux pour en faire la grande despense. C'est le sieur Remy Capitain, qui, pour servir sa patrie et acquerir de l'honneur avec les biens de la fortune, a osé entreprendre de faire les frais incroyables de taillesdouces de cet ouvrage. Le travail, le temps et la despense qui ont esté nécessaires pour en rechercher et assembler toutes les pièces eussent pu degouster les plus curieux; mais il s'est si glorieusement piqué de forcer toutes ces difficultez, qu'à la fin il a amené la chose à sa perfection. Il avait déjà fait voir le jour aux portraits des Rois presque en mesme estat que vous les voyez icy avec un tres curieux abregé de leur histoire, de la façon du R. P. Hilarion, à Costa Religieux Minime (dont la doctrine et la piété me demanderoient icy de justes louanges, si son humilité les pouvoit souffrir). Mais comme il luy a semblé que ces princes ne mar-

choient pas encore en assez magnifique équipage pour de si grands rois, et que d'ailleurs le service qu'il leur rendoit ne seroit pas entier s'il laissoit la moitié d'eux mesmes dans le tombeau, il a resolu d'en tirer aussi les Reines leurs espouses pour leur tenir compagnie... » UN CURIEUX.

—

**La Société Ramond.** — Le *Polybiblion* de septembre, (p. 217), parle d'un auteur membre de la Société Ramond. Qu'est-ce que cette société? R.

## RÉPONSES.

**Mort de Pindare** (XLI, 94, 288). — Le texte exact se trouve dans l'ouvrage intitulé : *Correspondance secrète, politique et littéraire* ou Mémoires pour servir à l'histoire des Cours, des Sociétés et de la Littérature en France, depuis la mort de Louis XV (16 vol. in-12. Londres, chez John Adamson, 1787 et 1788), 5e volume, pages 256, 57 et 58. Nous y lisons :

« Cette pièce de vers a le double mérite d'être très jolie et de n'être point connue. Vous vous rappelez peut-être l'aventure arrivée au poète Chapelle avec une demoiselle Chocars en disputant sur Pindare. C'est cette aventure que l'on a voulu mettre en vers.

LARMES SUR LA MORT DE PINDARE

(Historiette)

Une très docte Demoiselle
Et le fameux rimeur Chapelle,
Après avoir bien disserté
Sur la sublime poésie
De la charmante antiquité,
Vuidoient un pot de malvaisie
Pour éviter l'oisiveté,
Quand par hasard, dit mon histoire,
Il lui revint dans la mémoire
Que, grâce à certains charlatans,
Pindare était mort à trente ans.
Pindare si plein d'harmonie,
Pindare, ce brillant génie !
Pindare, qui pouvait encor
Nous donner un volume d'or !
Et là-dessus le bon Chapelle
Et la savante Demoiselle,
Cédant à leurs vives douleurs,
Se mirent à verser des pleurs,
Maudissant la parque barbare
Qui ravit au monde Pindare...
Un laquais qui pour lors entra,
En les voyant pleurer, pleura;
Et nul n'ayant un cœur de roche,
Le deuil gagna de proche en proche.
Par un vieux cocher désœuvré
Bientôt Pindare fut pleuré,
Et ne voulut la cuisinière
Etre à le pleurer la dernière.
Il n'est pas jusqu'au marmiton
Qui ne le pleura tout de bon,
Tant c'était un combat bizarre
A qui pleurerait Pindare !
Et moi qui vous conte ceci,
Peu s'en faut que n'en pleure aussi.
Ne pleurons pas pourtant si vite,
Et de l'histoire voyez la suite...
Au bruit des douloureux accens
Des *hélas* plaintifs et touchans
Qu'on entendait du voisinage,
Accourut un Suisse, homme sage,
Qui s'était fait instruire en gros
Du sujet de tant de sanglots,
S'enquit si ce monsieur Pindare
De qui venait cette bagare
Etait ami de la maison
Ou parent en quelque façon,
S'il fut au moins de la paroisse,
Pour causer ainsi tant d'angoisse;
S'il était mort en bon chrétien
Ou comme plusieurs en vaurien...
Et réponse ayant été faite
Que c'était un charmant poète
Un peu mécréant et païen,
D'ailleurs assez homme de bien
Qui composa des chansonnettes
Ou plutôt des odes parfaites
Et dans la Grèce trépassa,
Près de trois mille ans en deçà...
Aussitôt comme en vrai délire
Le Suisse, de rire, de rire,
De rire, à s'en tenir les flancs;
Et vit-on dans le même temps,
Rire de la même manière
Le cocher et la cuisinière :
Autant en fit le laqueton
Et le très dolent marmiton,
Et convint à monsieur Chapelle
De rire ainsi que la Donzelle,
Et moi qui vous conte ceci
Trouvez bon que je rie aussi.

HERM. KUHN.

**Bibliographies provinciales** (XLI, 95, 284). — Ajouter : TELHUBER : *Bibliographie alsacienne* 1869, 1870, 1871, 1872, 1873. 5 in-8 : le dernier mutilé par ordre tribunal allemand et cause de quelques mois de forteresse. — RISTELHUBER : *Catalogue raisonné d'une collection d'ouvrages la plupart relatifs à l'Alsace et à la Lorraine.* Strasbourg, Noiriel, 1876, 61 p. in-16.

*Le Gérant :* L. SANDRET.

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE J. MOUREAU ET FILS.

*Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, paraît du 10 au 15 de chaque , en deux parties distinctes : PARTIE LITTÉRAIRE et PARTIE TECHNIQUE.

PARTIE LITTÉRAIRE forme par mois une livraison de six feuilles d'impres- contenant : 1° Des articles d'ensemble sur les différentes branches de la ce et de la littérature ; — 2° Des Comptes rendus de publications françaises rangères ; — 3° Un Bulletin faisant connaître les ouvrages récents et de dre importance ; — 4° Des articles Variétés ; — 5° Une Chronique, résu- tous les faits se rattachant à la spécialité du Recueil ; — 6° Une Corres- lance offrant des renseignements bibliographiques ; — 7° Des Questions et onses sur des points littéraires, historiques, biographiques, bibliogra- ues, etc.

PARTIE TECHNIQUE forme par mois une livraison de deux à trois feuilles pression contenant : 1° Une Bibliographie méthodique des ouvrages récents iés en France et à l'étranger ; — 2° Les Sommaires des principales revues aises et étrangères ; — 3° Les Sommaires des mémoires des Sociétés ntes de France ; — 4° Les Sommaires des articles littéraires des grands naux de Paris.

---

MITÉ DE RÉDACTION. — MM. DE BEAUCOURT, *Président ;* Anatole DE THÉLEMY ; J.-A. DE BERNON, comte DE PUYMAIGRE ; Marius SEPET, le R. P. OMMERVOGEL. *Administrateur délégué près du Comité,* M. le comte A. DE MONT.

s communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secré- de la rédaction du *Polybiblion.*

s communications relatives à l'administration doivent être adressées au nt du *Polybiblion.*

---

IX D'ABONNEMENT. — Les prix d'abonnement sont ainsi fixés :

*rtie littéraire :* pour la France, 15 fr. par an ; pour les pays faisant partie Union des postes, 16 fr.

*rtie technique :* France, 10 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des s, 11 fr.

*deux Parties réunies :* France, 20 fr. ; pour les pays faisant partie de on des postes, 22 fr.

ur les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

e livraison prise séparément. — Prix : 1 fr. 50.

abonnements partent du 1er janvier de chaque année, et sont payables mandat sur la poste à l'ordre du Gérant.

---

LECTIONS. — Les années 1868-83 sont en vente, et forment trente- olumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun.

---

*olybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices OCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

OCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés ondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après té admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ciés.

ue Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un ver de 150 francs.

tre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à té un apport de 100 francs au moins.

emandes d'admission doivent être adressées au secrétaire de la Société, ulevard Saint-Germain.

Publications de la Société Bibliographique

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE

195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

BIBLIOGRAPHIE

DES

CORPORATIONS OUVRIÈRES

PAR

HIPPOLYTE BLANC

1 volume in-8 raisin de 80 à 100 pages, à deux colonnes

Format BRUNET

Avec Tables de matières et d'auteurs.

Prix de souscription aux Bureaux de la Société Bibliographique : 3 fr. — L'ouvrage tiré à petit nombre sera porté immédiatement après sa publication à 5 fr.

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE JULES MOUREAU ET FILS.

7.9

# POLYBIBLION

DEC 15 1884

# REVUE
# BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

## PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGTIÈME. — XLIe DE LA COLLECTION

CINQUIÈME LIVRAISON. — NOVEMBRE.

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

1884

# SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE NOVEMBRE 1884


I. — PHILOSOPHIE, par M. Léonce Couture.

II. — BIOLOGIE, par M. R. B.

III. — COMPTES RENDUS.

**Théologie.** — A.-M. Weiss : Apologie des Christenthums von Standpunkte d Sittenlehre (p. 424). — Petro Rota : Enchiridion confessarii et judicis ecclesiasc (p. 425).

**Sciences & Arts.** — F. Hoefer : Histoire de Botanique, de la Minéralogie et de Géologie (p. 426). — E. Lambert : Traité pratique de botanique (p. 427). — Le Dr Bonnet : Petite flore parisienne (p. 427). H. Baillon : Traité de botanique méd phanérogamique (p. 428).

**Belles-Lettres.** — H. d'Arbois de Jubainville : Le cycle mythologique irlandais la mythologie celtique (p. 430). — J. Girard : Etudes sur la poésie grecque (p. 43 — Rowland Grey : In Sunny Switzerland (p. 434). — G. Chiarini : Ombre e figu saggi critici (p. 435). — Le Dr Erasmo Malagoli : Lenau (p. 435). — Shelley : (p. 436). — J.-B. Weckerlin : Chansons populaires de l'Alsace (p. 437).

**Histoire.** — E. Bonvalot : Le Tiers-Etat d'après la charte de Beaumont et ses filia (p. 438). — L. Viellard : Documents et mémoire pour servir à l'histoire du territ de Belfort (Haut-Rhin français (p. 441). — C. Durier : Les Huguenots en Bé (p. 442). — C. Douais : Essai sur l'organisation des études dans l'ordre des frè prêcheurs au treizième et au quatorzième siècles (1216-1342) (p. 443). — Le com Pajol : Les guerres sous Louis XV (p. 447). — L. Lacaze : Les Imprimeurs et les li braires en Béarn (1552-1883) (p. 448).— F. D. Doyen : Bibliographie namuroise (p. 4

IV. — BULLETIN. — Officia de passione Domini Nostri Jesu Christi (p. 451). — Officia vsi per annum (p. 451).—Le R. P. Caussette : Entretiens avec Marthe (p. 451).— L. Ba La Femme et le Droit (p. 452). — William Graham Sumner : Des Devoirs respec des classes de la Société (p. 452). — La Société de législation comparée : Ann de législation française (p. 453). — P. Fabreguettes : Traité des infractions (p. 4 Machiavel : Le Prince (p. 453). — J. de Maistre : Du Pape (p. 454). — G. de Du Les Langues et l'Espèce humaine (p. 454). — P. Mariéton : Joséphin Soulary et Pléiade lyonnaise (p. 454). — J. Zeller : Entretiens sur l'histoire du moyen (p. 455). — F. Corréard : Histoire nationale et Notions sommaires d'histoire gener (p. 455). — Le P. Richard : Le comte Georges de Leslie (p. 456). — L. Barracan Hilaire Gervais (p. 456).—J. Fernay : Un grand Français du dix-septième siècle (p. 4

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : Mgr Duquesnay, MM. P. Lacroix, Régnier, Faustin-Hé Rasmus Nielsen, etc., etc. — Institut. — Lectures faites à l'Académie des Inscript et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques Ecole des chartes.— La Société française d'archéologie à Jersey. — Congrès. — Henri et Mazarin. — Corneille. — Nouvelles. — Espagne. — Belgique. — Pays-Bas. — Dan mark. — Russie. — Ventes. — Publications nouvelles et annoncées.

VI. — QUESTIONS ET RÉPONSES.

DEC 15 1884

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

## PHILOSOPHIE.

**Cours de philosophie.** — 1. *Eléments de philosophie*, par M. Em. Charles, rect. de l'Académie de Lyon. Tome I. *Psychologie*. Paris, Ve Belin, 1884, in-8 de viii-573 p. 7 fr. 50. — 2. *Notions de philosophie à l'usage spécial des élèves de la section des sciences*, par le P. Regnault. Paris, Poussielgue, 1884, in-12 de viii-219 p., 1 fr. 75. — 3. *Metaphysicæ adnotationes, hinc et inde collectæ in tyronum commodum et usum opere et studio* Th. Sucona et Vallès, Sacri-Montis lillipulitani canonici. Tarracone, Puigrubi, 1883, in-8 de 417-xxiv p. — 4. *Ampliacion de la psicologia y nociones de ontologia, cosmologia y teodicea* por el Dr D. Delfin Donadiu y Puignau, catedratico, etc. Barcelona, J. Subirana, 1884, gr. in-8 de xvi-751 p. 15 fr. — 5. *Elementos de logica*, por el P. José Mendive, d. C. d. J., Valladolid, Cuesta, 1883, in-8 de 430 p. — 6. *Elementos de psicologia*, por el mismo. *Ibid.*, 1883, in-8 de 398 p.

**Œuvres et traités divers.** — 7. *Refutacion del tratado « Fuerza y materia » del Dr en medicina L. Büchner*, por D. Pedro Vergés y Vernis, licenciado en medic. Barcelona, 1883, in-8 de viii-293 p. — 8. *Notes et réflexions*, par Cl. Ch. Charaux, prof. de phil. à la F. des l. de Grenoble. 3e *édition*. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1884, in-12 de 195 p. 2 fr. — 9. *Réflexions et pensées*, par F. Durand-Desormeaux, précédés d'une notice sur la vie, le caract. et les trav. de l'aut., par Ch. Yriarte. Paris, Félix Alcan, 1884, in-8 de 127 p. 2 fr. 50. — 10. *Etudes philosophiques*, par le même. Tome I. *Théorie de la connaissance*. Tome II. *Théorie de l'action*. Paris, F. Alcan, 1884, 2 vol. in-8 de xi-461 et 396 p. 15 fr. — 11. *L'Idée du beau dans la philosophie de saint Thomas d'Aquin*, par P. Vallet, pr. à Saint-Sulpice. Paris, Roger et Chernowiz, 1883, gr. in-18 de xii-364 p. 2 fr. 50. — 12. *La Liberté et le déterminisme*, par Alfr. Fouillée. 2e édit. entièr. refondue et très augm. Paris, F. Alcan, 1884, in-8 de viii-359 p. 7 fr. 50. — 13. *Essai sur les formes a priori de la sensibilité*, par Ch. Dunan, agrégé de philos., d. ès l. Paris, F. Alcan, 1884, in-8 de 227 p. 5 fr. — 14. *Banès et Molina, histoire, doctrines, critique métaphysique*, par le P. Th. de Regnon, de la Cie de J. Paris, H. Oudin, 1883, in-18 jésus, de xv-367 p., 3 fr. — 15. *Etudes familières de psychologie et de morale*, par Fr. Bouillier, m. de l'Institut. Paris, Hachette, in-18 j. de iii-315 p. 3 fr. 50.

**Histoire de la philosophie.** — 16. *Essai sur la psychologie d'Aristote*, contenant l'hist. de sa vie et de ses écrits, ouvr. cour. par l'Institut, par A. Ed. Chaignet, rect. de l'Ac. de Poitiers. Paris, Hachette, s. d. (1883), gr. in-8 de iv-631 p. 8 fr. — 17. *De la philosophie d'Origène*, par M. J. Denis, prof. à la F. des l. de Caen. Ouvr. cour. par l'Institut. Paris, impr. nation., 1884, gr. in-8 de vii-732 p. 10 fr. — 18. *Spinoza. Lettres inédites en français*, tr. et ann. par J. G. Prat. Paris, L. Baillière, 1884, in-12 de xv-150 p. 3 fr. 50.

1. — Il serait superflu de recommander aux professeurs les *Éléments de philosophie* de M. Em. Charles, depuis longtemps attendus, et dont le premier volume vient de paraître. Ils connaissent assez les *Lectures de philosophie* du même auteur, et ils ont apprécié par eux-mêmes, dans la riche annotation de ce recueil, l'érudition philosophique, la critique pénétrante et la sage doctrine du maître. Ses cahiers, d'ailleurs, ont servi, m'assure-t-on, à plusieurs qui n'en ont bien dit, et ceux qui n'avaient pu que les consulter en désiraient vivement la publication. Elle vient à propos, quoique un peu tard. Je suis persuadé que, publiées dix ans plus tôt, les leçons de M. Charles auraient empêché l'entrée de certains cours plus que suspects dans telle ou telle maison d'éducation. Je me permets de croire aussi que

la doctrine de l'auteur aurait eu, sur quelques points délicats, plus de fermeté, et qu'en mettant, dès lors, ses lecteurs au courant des tendances actuelles de l'enseignement philosophique, il aurait eu plus de soin d'éviter des formules trop adoucies qui peuvent paraître des concessions. Par exemple, dès le premier chapitre, *La philosophie et les sciences*, en traitant la question, si débattue de nos jours, « *La métaphysique est-elle une science?* » il s'incline beaucoup trop devant les « très bons esprits » d'aujourd'hui qui le nient formellement. Son dernier mot sur la métaphysique comparée aux sciences est celui-ci : « Elle leur est inférieure en certitude, et il n'y a pas à compter qu'elle les rejoigne dans l'avenir : elle est à jamais distancée. » En somme, il semblerait s'arrêter au probabilisme métaphysique; il sait pourtant bien que du probabilisme la raison glisse nécessairement au doute absolu !

On verra dans le second volume, qui doit terminer l'ouvrage, quelle est définitivement la position de l'éminent écrivain sur le terrain métaphysique. Ce premier volume ne nous donne que sa psychologie expérimentale, qui est du plus grand prix. Les théories les mieux établies du spiritualisme y sont habilement et solidement maintenues en face des innombrables constructions de la psychologie matérialiste; et ces dernières s'y montrent elles-mêmes avec une brièveté qui n'ôte rien à la fidélité de l'exposition. Dans les chapitres préliminaires, les droits scientifiques de la psychologie sont soutenus en face du positivisme français, et la vraie part de l'inconscience est faite avec un ferme bon sens à l'encontre de M. de Hartmann. — Dans ceux qui regardent la sensibilité (v-viii), l'auteur, tout en affirmant la nature psychique de la sensation, met les sentiments dans une autre sphère; du reste, il accepte la théorie qui réduit la sensibilité au plaisir et à la douleur et qui trouve la racine de l'un et de l'autre dans l'activité. — Les chapitres concernant l'intelligence (ix-xxiii) sont particulièrement remarquables, et le meilleur de tous, en même temps que le plus difficile peut-être, est, ce me semble, le onzième : *Connaissance des corps*. Malgré quelques ombres à certains endroits, M. Ém. Charles paraît avoir touché le vrai point de la perception primitive du corps et avoir évité l'idéalisme, auquel la plupart des spiritualistes de l'heure actuelle font des concessions funestes, quand ils ne lui cèdent pas purement et simplement tout le terrain. La théorie de l'association est fondée ici sur la formule de Cadaillac, supérieure en exactitude et en simplicité à celles de l'école anglaise, et les idées et principes nécessaires sont nettement distingués de la connaissance empirique; le subjectivisme n'est ménagé, à tort selon mon humble avis, que sur les questions de l'espace et du temps. — La liberté est entendue à la vieille manière et défendue contre tous les déterm-

nismes, y compris le déterminisme mitigé de M. Fouillée. Il faut ajouter que M. Charles termine cette discussion si importante en disant que « de très bons esprits ne sont pas convaincus, » et que la question n'est pas encore pleinement éclaircie (p. 487). Sans doute; mais il fallait, en marquant la limite de l'évidence acquise, séparer expressément la donnée infaillible de la conscience, du domaine assez étendu des détails obscurs et sujets à controverse, et ne pas s'arrêter sur une concession que des lecteurs inexpérimentés peuvent prendre pour un véritable abandon de la saine doctrine.

Les derniers chapitres, sur *Les signes et le langage*, *les rapports du physique et du moral* et *la psychologie comparée*, étonnent par la quantité de questions délicates touchées, analysées, résolues avec une érudition et une précision magistrales. Les lecteurs pourtant, et surtout les plus jeunes, pourront trouver que c'est bien serré. Le tissu est partout ferme et uni, et il y a, dans la doctrine comme dans la rédaction de ce livre, une continuité qui manque absolument à tel manuel signé d'un nom illustre et accepté dans une foule d'écoles. Mais un commentaire oral y est peut-être indispensable pour les personnes qui ne sont pas encore familiarisées avec ces graves études. C'est pour cette raison, et pour d'autres suffisamment indiquées dans les lignes qui précèdent, que ce livre ne sera pas introduit partout sans hésitation comme texte classique. Il n'en est pas moins le manuel le plus à jour et le mieux fait qui existe à cette heure pour l'enseignement de la psychologie.

2. — Le P. Regnault, supérieur de l'école Saint-Jean à Versailles, a donné à la collection de livres classiques de l'Alliance des maisons d'éducation chrétienne, des *Notions de philosophie à l'usage spécial des élèves de la section des sciences*. Ce petit livre paraît très approprié à son objet. La logique y est surtout bien traitée, spécialement, comme il convient, dans la partie relative aux sciences soit exactes, soit physiques et naturelles. Encore peut-on y regretter l'absence de quelques théories logiques récentes, par exemple des règles de l'induction établies par Stuart Mill. La psychologie et la morale sont résumées avec une brièveté qui s'accorde difficilement avec l'intérêt des questions, mais qui est imposée par de vraies nécessités d'enseignement. On pourrait y relever assurément des défectuosités de détail, mais qui n'enlèveraient pas à ce manuel le double mérite d'une rédaction très claire et d'une doctrine irréprochable.

3. — M. le chanoine Sucona y Vallès a donné à son manuel latin de philosophie un titre si modeste (*Metaphysicæ annotationes hinc et inde collectæ*), qu'il écarte toute idée d'originalité personnelle. Mais, en déclarant que l'auteur a tout emprunté aux maîtres, ce qui est vrai pour le fond, ce titre laisse ignorer que toutes les parties essen-

tielles de la philosophie spéculative sont traitées dans ce livre, et qu'elles le sont toujours dans l'esprit de saint Thomas, et de l'école thomiste proprement dite ou dominicaine. C'est assez indiquer, pour les lecteurs initiés à la philosophie scolastique, en quel sens y sont résolues les questions de logique, de métaphysique générale ou ontologie, de cosmologie, de psychologie, de théodicée — telles sont les cinq divisions du volume. — Il suffira de noter un petit nombre de points. Le dernier criterium de la certitude est placé dans l'évidence (p. 59), sans entrer dans la discussion de l'évidence objective ou subjective. — L'espace est défini (p. 125) : « *mutua relatio partium extensionis realis* », d'après Zigliara et Gonzalez, et l'auteur déclare qu'il embrasse cette opinion parce qu'il ne veut pas contredire ses maîtres. — Il admet également la possibilité d'un monde créé « *ab æterno* » (p. 169), et il incline pour l'infusion de l'âme dans le corps déjà organisé (p. 253). — Il rejette la démonstration de l'existence de Dieu par son idée, et reconnaît pour attribut constitutif de l'essence divine, *latiori sensu*, l'aséité, et *sensu strictiori*, l'intellection. — Il s'éloigne des molinistes en niant la science moyenne, distincte de la science de vision et de la science de simple intelligence (p. 371), et en admettant la prémotion physique des thomistes : « *influxus Dei prævius, qui solet vocari præmotio physica* ».

Tout cela est commun à beaucoup de manuels de philosophie scolastique. Ce qui appartient en propre à M. Sucona, c'est le mérite d'une rédaction brève, mais toujours claire; c'est aussi un certain soin de toucher, au moins brièvement, les questions importantes et les erreurs modernes que les scolastiques ignoraient : spiritisme, traducianisme de Rosmini, etc.

4. — M. Donadiu, professeur à l'Université de Barcelone, est déjà connu par sa Métaphysique, adoptée comme texte d'enseignement dans cette Université et recommandée dans celles de Madrid, de Saragosse et de Salamanque. Cet ouvrage nous a déjà permis de le présenter à nos lecteurs comme un maître attaché non seulement au spiritualisme chrétien, mais encore à la tradition scolastique, toutefois sans attache expresse à telle ou telle école. Tel il apparaît encore, mais avec un culte de plus en plus marqué pour saint Thomas, dans le gros volume où il a réuni, en conformité avec le plan d'études fixé en 1883 par le gouvernement espagnol, une psychologie détaillée et des notions moins étendues d'ontologie, de cosmologie et de théodicée. La psychologie de M. Donadiu est à peu près ainsi résumée dans l'approbation motivée placée en tête de l'ouvrage : « Il prouve que la psychologie est une science; que l'âme a des facultés, qui sont le *principium quo* de ses opérations; qu'elle est la partie la plus noble du composé humain, ce qui amène un parallèle ingénieux

des écoles qui ont discuté plus particulièrement sur les facultés de l'âme depuis Aristote jusqu'à Darwin. Il ne néglige ni le sens interne, ni la différence qui existe entre la sensation et le sentiment, différence inconnue au moderne positivisme ; ni la différence entre l'âme humaine, celle de la brute et l'esprit pur ; ni l'existence de l'intellect agent qui a tant occupé saint Thomas. Le traité des idées se recommande par sa clarté, surtout dans l'étude du problème si débattu de l'origine des idées. On ne sera pas fâché de trouver ici la formule dernière de M. Donadiu sur cette question : « ...Les sensations sont la cause matérielle, directe et prochaine des idées sensibles ; la cause matérielle indirecte et éloignée des idées intelligibles (de cause, d'effet, de substance, etc.) ; la cause occasionnelle seulement des idées spirituelles et surtout de l'idée fondamentale de l'être (p. 175). » Cette conclusion, que l'auteur juge absolument conforme à la doctrine scolastique, est précédée d'une réfutation complète des divers systèmes empiriques ou rationalistes exclusifs. Il en est de même sur tous les points, et les erreurs courantes de la philosophie n'ont pas de juge plus attentif et plus rigoureux que M. Donadiu.

J'indiquerai spécialement quelques-unes des questions où il se distingue de plusieurs philosophes catholiques de ce temps. Sur l'union de l'âme et du corps, il est strictement thomiste et rejette non seulement l'opinion des PP. Bottalla, Palmieri et Tongiorgi, mais celle de Scot et de Henri de Gand, comme atteintes par le concile de Vienne. Il soutient la distinction réelle entre l'essence et l'existence des êtres créés. Il rejette, comme passant par abus de l'ordre idéal à l'ordre réel, l'argument de saint Anselme. Il s'appuie, pour repousser absolument l'ontologisme, même le plus modéré, sur l'autorité de Léon XIII qui, étant encore archevêque de Pérouse, présentait au concile du Vatican un *postulatum* en ce sens. Mais il dépasse assurément les justes bornes en accolant le nom d'Ubaghs à celui d'Hegel, à propos de doctrines « absurdes et funestes (p. 635). » — En somme, après avoir remarqué la préférence accordée par M. Donadiu aux doctrines des Jésuites sur la science et sur le concours divins, on peut louer son livre comme un des manuels de philosophie thomiste les plus savants, les plus clairs et les plus appropriés aux besoins de l'enseignement.

5, 6. — J'ai déjà présenté avec éloge aux lecteurs du *Polybiblion* le cours de philosophie théorique rédigé en espagnol par le R. P. José Mendive. Les deux volumes par lesquels il vient de le compléter, les *Eléments de logique* et les *Eléments de psychologie*, répondent bien aux précédents, et il suffirait de les recommander aux amis de la philosophie chrétienne, si certains points, sur lesquels le P. Mendive montre, dans des limites fort légitimes, son indépendance scientifique, ne méritaient d'être brièvement indiqués.

Il partage sa logique en *Dialectique*, *Critique* et *Méthodologie*. Dans la seconde partie, je me contenterai de signaler la discussion des deux opinions qui admettent comme dernier criterium de la certitude: l'une, l'évidence objective; l'autre, l'évidence subjective. L'auteur se prononce pour celle-ci, malgré ses confrères Palmieri, Tongiorgi, Liberatore, mais après avoir affirmé que la différence entre les deux opinions est « quasi nulle ; » peut-être un degré de plus d'analyse l'aurait-il amené à une parfaite conciliation (p. 316-333). Dans la *méthodologie*, quelques articles du premier chapitre, sur les diverses espèces de méthode, sont particulièrement caractéristiques de l'esprit du professeur. Sur les rapports de la vérité philosophique avec la vérité religieuse, et sur les devoirs qui en résultent pour le philosophe, il rejette le rationalisme, soit rigide, soit modéré, tel qu'il est exprimé dans plusieurs propositions du *Syllabus*, et se prononce pour ce respect de la foi divine qu'il appelle ici méthode scolastique. Mais parmi les scolastiques, il distingue ceux qui s'attachent exclusivement à une école, fût-ce celle de saint Thomas, et ceux qui ne craignent pas de demander à toutes les écoles la part de vérité qu'elles peuvent offrir ; et, quant à lui, il rejette la méthode *systématique*, pour soutenir celle qu'il nomme *éclectique*, en la distinguant parfaitement de l'éclectisme de Cousin. Cette discussion intéressante lui donne lieu d'interpréter plusieurs documents ecclésiastiques, et avant tout la bulle *Æterni Patris* de Léon XIII, et de citer des textes de docteurs (saint Thomas, Cano, Durand, etc.), bien remarquables comme expression du droit scientifique de recherche et d'examen.

L'indépendance du docte professeur d'Ucles paraît bien dans plusieurs chapitres de sa psychologie, où il n'hésite pas à s'écarter plus ou moins des doctrines thomistes. Dans la première partie : *L'âme considérée en elle-même*, je ne citerai que ces thèses : « La négation de la distinction réelle entre l'essence et les facultés de l'homme ne conduit pas du tout au panthéisme (p. 18) ; il n'est pas certain que cette distinction existe (p. 20) ; la doctrine qui l'affirme est pourtant plus probable que celle qui la nie (p. 24). L'âme humaine concourt immédiatement avec ses facultés à la production de ses actes (p. 32). » Du reste, le P. Mendive est fidèle à la tradition thomiste en ce qui concerne soit la connaissance sensible, y compris les espèces impresses et expresses, soit les appétits, soit les questions de psychologie rationnelle. — Dans la seconde partie, *L'âme considérée dans ses rapports*, et d'abord dans le premier chapitre, sur l'union de l'âme et du corps, il faut citer cette thèse : « Outre l'âme rationnelle, il semble qu'on doit admettre dans l'homme d'autres formes substantielles partielles (p. 329) » ; et dans le cinquième, sur l'origine des connaissances humaines, après une réfutation vigoureuse de l'empirisme, du

rationalisme, de l'innéisme, de l'ontologisme, du transcendantalisme, cette proposition : « Le système aristotélique sur l'origine de nos connaissances, paraît en partie certain, en partie controversable (p. 386). » Ce qui lui paraît contestable et même improbable dans cette partie du péripatétisme, c'est « *l'espèce intelligible impresse* ». Le P. Mendive n'a pas songé, ce semble, à se demander si Aristote était pour quelque chose dans cette hypothèse des scolastiques.

7. — Parmi les productions de la philosophie négative propagées de nos jours par le parti antichrétien, les deux plus fameuses sont, ce me semble, le livre de Büchner : *Force et matière*, et celui de Draper sur le conflit entre la science et la foi. L'Espagne, en particulier, est inondée de traductions de ces deux malsaines élucubrations, qui ont dû exciter l'attention et le zèle des défenseurs de la vieille foi du royaume catholique. Les réfutations de Draper se comptent, en effet, par douzaines, dans la littérature espagnole actuelle, et celles de Büchner n'y manquent pas. M. Vergés y Vernis prend place parmi ces adversaires de l'athéisme, du matérialisme et du fatalisme, dans un volume où le texte même du docteur allemand est cité par extraits en tête de chaque chapitre et suivi de sa réfutation. L'auteur avoue, dans son prologue, son peu de préparation littéraire et scientifique pour une œuvre de cette importance ; et, de fait, on pourrait noter, dans certains endroits de l'ouvrage, quelques traces d'inexpérience et surtout des formes un peu juvéniles de discussion. Mais l'inconsistance des hypothèses, qui constituent tout le dogmatisme de Buchner, y est habituellement bien saisie et bien montrée, et ses contradictions sont relevées avec une attention exemplaire, non sans habileté. Les réfutations ne révèlent pas une pensée très originale ; mais, empruntées à la vraie tradition philosophique et à la science sérieuse, elles en ont la solidité. A ces mérites scientifiques s'ajoute partout celui d'un sentiment religieux très vif, qui est bien d'un catholique et d'un espagnol de la vieille marque.

8. — J'ai eu déjà plus d'une occasion de recommander aux amis de la saine philosophie, de la philosophie qui s'applique à augmenter dans les âmes l'amour du devoir et la vie religieuse, les diverses publications de M. Charaux. Les *Notes et réflexions* qu'il nous envoie aujourd'hui sont même déjà connues de nos lecteurs, puisqu'elles forment la troisième partie de son beau livre *de la Pensée*. Mais elles sont si augmentées dans cette troisième édition, — sans compter l'avantage d'y être distribuées en chapitres, — qu'il est bon d'y revenir, en extrayant au moins quelques fleurs de ce précieux bouquet de belles et nobles pensées. C'est dans ces courts fragments, ce me semble, que se montre le mieux le talent si distingué du professeur de Grenoble ; et il y justifie bien ce qu'il enseigne au sujet de la pré-

cision et de la force requises en ce genre de composition; les mots font corps avec la pensée; « elle n'est terminée dans l'esprit que quand elle l'est dans le discours. Ceux qui n'ont pas encore trouvé l'exacte expression de leur pensée n'ont pas achevé de penser (p. 91). » Dans les deux premiers chapitres sur *La pensée* et sur *L'histoire de la pensée*, je voudrais citer surtout des jugements, ou plutôt de fines remarques littéraires et morales sur Bossuet (p. 41), sur Descartes comparé à saint Augustin (p. 40), sur Socrate (p. 32), etc. — Du chapitre III sur *L'homme* j'extrais une seule pensée : « Des quatre vies qui s'écoulent en nous : vie des sens, vie des sentiments, vie de l'imagination, vie de la pensée, chacune des trois premières a sa place dans les deux autres et la quatrième dans toutes. Les trois premières peuvent se trouver dans l'animal; la quatrième est dans l'homme seul, où elle tend sans cesse à élever tout le reste à sa hauteur (p. 76). » — Je signale dans le chapitre IV (*La parole, les langues*) de profondes observations sur le latin des mystiques et celui des cicéroniens (p. 88, 89). et j'y copie une seule phrase : « Plus la langue définitivement fixée devient d'un emploi facile, plus il est difficile de la parler avec originalité (p. 90). » — Il faut lire et méditer plus que tout le reste, peut-être, le cinquième chapitre sur *Le beau et les arts*, dont je ne citerai que ces deux formules : « *la paix dans la force* », perfection de l'art, et « *l'art pour le beau* », but de l'art, par opposition au mot absurde : « *l'art pour l'art* ». Et sautant par dessus les pages sur l'histoire et sur les sciences, pleines de remarques utiles à l'encontre de beaucoup de manies et de préjugés contemporains, je recommande le court chapitre final sur la religion, où les faiblesses de nos esprits forts sont hardiment dévoilées, et d'où j'extrais quelques lignes qui caractérisent bien M. Charaux : « Le symbole de l'Eglise est une règle et personne ne se passe d'une règle ; seulement les uns savent choisir et les autres ne savent pas ; les uns aiment à prendre la règle aussi haut qu'il leur est donné d'atteindre, les autres le plus près du sol qu'il leur est possible. Celle-là a fait ses preuves : les premières datent de loin, et celles qu'on voit de nos jours ne leur sont pas inférieures. Le symbole d'ailleurs n'est pas seulement une règle qui empêche de s'écarter ; c'est, au même degré que l'idéal, une source intarissable de sentiments et de pensées (p. 193). »

9, 10. — Les *Réflexions et pensées* se suivent et ne se ressemblent pas. Celles de M. F. Durand Desormeaux n'ont presque rien de commun, sauf la distinction du langage, avec celles de M. Charaux. L'auteur appartenait à une école absolument différente ; il n'en faudrait pour preuve que le nom de M. Espinas, professeur à la faculté des lettres de Bordeaux, chargé de présenter au public la partie dogmatique de ses œuvres. Au reste, la notice de M. Ch. Yriarte, placée en

tête des *Réflexions et pensées*, nous édifie sur la carrière sitôt brisée de cet homme de talent. Né à Brienon en 1840, il fit de bonnes études au lycée de Sens et devint de bonne heure à la fois magistrat, homme du monde, écrivain: écrivain solitaire, il est vrai, préparant par fragments détachés la grande œuvre philosophique qu'il espérait offrir à son siècle. Homme du monde, il savait cacher l'austérité de ses réflexions et ses tristesses intérieures sous un enjouement aimable et communicatif: le rire habituel, la gaieté de l'esprit, l'ironie presque universelle, mais sans cruauté, distinguaient sa causerie ; et pourtant sa tendresse de cœur était bien connue de sa femme et de ses enfants. Sa carrière de magistrat fut interrompue par la politique ; il était chef de cabinet au ministère de la justice, lorsque le 16 mai 1877 l'éloigna du gouvernement avec ses amis politiques ; mais il y revint, comme directeur du personnel au même ministère, en février 1879. C'est assez dire quelle était sa tendance ; on songeait à lui pour succéder à M. Andrieux ; mais la souffrance le força à s'éloigner définitivement en 1880. Il expira le 30 juillet de l'année suivante. M. Yriarte apprécie, mais surtout en ami clairvoyant, l'homme politique qui avait, assure-t-on, l'estime de M. Gambetta : « C'était un convaincu, et il confessait sa foi ; mais il n'était ni sectaire ni fanatique, et son ironie à l'égard des hommes et des choses le gardait de tout fétichisme... Si sa vie, au lieu d'être brusquement tranchée, avait eu son déclin naturel, il eût connu, j'en suis sûr, les illusions perdues... Il était de ces républicains dont on peut dire que leur royaume n'est pas de ce monde... Il avait été appelé par les événements à un rôle actif, et dans l'avenir il était marqué pour la direction des affaires; je l'eusse mieux aimé indépendant et en dehors des partis, toujours aussi convaincu et aussi libéral, mais libre de planer sur les choses et de surveiller les événements comme une vigie attentive. » Quant à ses croyances, le biographe est le premier à reconnaître que son *Credo* resta jusqu'à la fin « empreint de panthéisme. »

Je n'ai garde de contester l'intérêt psychologique et littéraire de ces fragments, où se reflète l'inguérissable tristesse d'une âme pleine de grands et nobles projets, éprise de l'idéal, mais privée de Dieu. C'est ce vide douloureux qui, mieux encore que la fin prématurée du penseur, explique ce qu'il y a d'inachevé pour le fond et pour la forme, et souvent de faux et de contradictoire, dans cette pensée d'ailleurs si fière et au besoin parée de si vives images. « La forme du style, l'expression, dit Durand Desormeaux lui-même, sont grandes aux époques où la pensée est pleinement maîtresse d'elle-même, aux époques où l'homme atteint des conceptions nettes, précises et larges, c'est-à-dire dans les siècles de foi politique, morale ou religieuse (p. 17). » Ce qui est vrai des époques l'est aussi des âmes. Aussi rien

n'est-il plus imparfait dans ces réflexions que ce qui a l'allure dogmatique, et rien de plus remarquable que la plupart des impressions personnelles. En voici un seul exemple : « Autrefois j'aimais le son des cloches, et je me laissais aller à eur mélancolie. Aujourd'hui ces sons monotones ne sauraient me plaire. Les êtres, les lieux, les temps sur lesquels les cloches ont résonné se sont effacés. Elles sont le glas de la solitude que le temps a faite en moi et autour de moi. Elles ne servent qu'à éveiller les échos de la solitude que je porte au fond de moi-même ; de ces solitudes dont il me semble que je n'ai pas conscience, lorsque rien ne les traverse et ne trouble leur silence (p. 109). » Les illusions orgueilleuses du penseur tiennent une large place dans ces pages fragmentaires ; mais pour un lecteur réfléchi, elles trouvent leur correctif dans bien des aveux formels ou implicites d'impuissance et de découragement. L'écrivain rêve et pleure comme un nouveau René, un René philosophe.

Tout cela soit dit sans préjudice des éloges que méritent certaines observations fines, certaines pensées morales très justes (surtout dans le chap. II : *L'homme et la nature*), et d'excellentes remarques littéraires ; exemples, la page (66) sur Maurice de Guérin, et ce fragment sur « les marchands de paroles, » dont je ne puis me défendre de copier quelques lignes : « Ils ont juste ce qu'il faut d'idées pour former la trame d'un discours, juste ce qu'il faut de style pour séduire les oreilles, juste ce qu'il faut de geste pour produire des jeux de scène. Moitié de penseurs, moitié d'écrivains, moitié d'acteurs, ils apparaissent lorsqu'un pays cesse de produire, passagèrement ou pour toujours, des hommes d'État. Au fond, plus comédiens que tout le monde, ils ne poursuivent qu'un but : les applaudissements. Ils survivent toujours aux malheurs qu'ils ont préparés... (p. 61). » Hélas ! non ; pas toujours !

Une analyse des deux forts volumes qui représentent le travail philosophique de Durand Desormeaux est impossible ici, et elle serait difficile partout. Ces deux volumes, en effet, ne se composent eux-mêmes que de fragments. Bien des pages sans doute avaient déjà leur forme définitive, les grandes lignes du plan général étaient tracées et les chefs de doctrine les plus importants avaient obtenu tous une ou plusieurs ébauches, à défaut de développement complet et continu. Il n'en est pas moins vrai qu'il manque ici ce qui donne à un enseignement philosophique sa force et sa vie propre : l'ensemble. L'esprit de la doctrine est d'ailleurs aisé à saisir pour qui connaît un peu les tendances de l'évolutionnisme contemporain. Elle vise à fonder la morale et la science sociale sur les sciences positives, et n'a pas d'autre originalité, de ce chef, que les élucubrations sociologiques des maîtres de cette école. Ni loi morale supérieure à la nature, ni

liberté proprement dite. La liberté, dont on garde le nom, n'est que la volonté intelligente propre à l'homme et, d'ailleurs, liée au déterminisme cosmique. Devoir, dévouement, sacrifice, tout cela s'explique et se fonde par la communion intelligente avec l'ordre universel et par la sympathie avec toute l'espèce. La science est la seule base de la morale et de la société, et la seule religion de l'avenir. « La mort est un sommeil sans rêve, » c'est-à-dire que l'immortalité personnelle est un rêve des mystiques. Telle est en somme la *Théorie de l'action* de M. Durand Desormeaux.

Elle s'appuie sur une *Théorie de la connaissance*, qui n'a pas un autre caractère. Certes on peut y louer des détails considérables, non seulement dans les parties plus ou moins accessoires, comme le grand chapitre final (p. 311-451) sur L'imagination et sur le beau, mais même dans les premières études, les plus voisines de leur forme définitive, sur l'explication de la connaissance. La perception soit de notre corps, soit des corps extérieurs, y reçoit au moins un commencement d'explication remarquable. Mais l'auteur n'arrive ni à l'unité de la conscience, ni à la vraie détermination du nécessaire et de l'infini. Cette idée d'infini, qui lui est si chère, vient pour lui « des sens », purement et simplement. Ni dans la science, ni dans la morale, ni dans l'esthétique, il ne peut donc dépasser le relatif, et il se repose dans ce rêve : l'équilibre harmonieux de la personne humaine, sans vaine distinction d'esprit et de matière, dans le mouvement universel.

11. — C'est à une philosophie fondée sur les vrais principes qu'il faut s'adresser pour obtenir une esthétique sérieuse, pour avoir surtout la raison profonde, la métaphysique du beau et de l'art. A ce titre, on peut consulter avec confiance *L'Idée du beau dans la philosophie de saint Thomas d'Aquin*, par M. Vallet, le professeur du séminaire d'Issy, bien connu déjà par son excellent manuel latin de philosophie thomiste. Saint Thomas, il est vrai, ne lui a pas fourni les éléments tout préparés de son esthétique, mais les principes métaphysiques de l'Ange de l'École, par leur précision et leur universalité, suffisent à éclairer au moins les problèmes essentiels de cette partie de la philosophie, dont le treizième siècle ne s'occupait guère directement. L'auteur s'inspire donc de saint Thomas, non sans consulter et citer avec éloge les meilleurs esthéticiens contemporains, Jouffroy, MM. Levêque, Ch. Blanc, etc., dans les deux parties de son livre : *Principes du beau* et *Application des principes*. La première partie, à travers l'examen de ces éléments controversés de la beauté, la variété, l'intégrité, la proportion, l'unité, aboutit à en placer le principe constitutif, l'essence, dans la forme ou l'idéal de l'être : doctrine profonde, évidemment solide, solidement et clairement établie par l'excellent professeur, sauf peut-être en ce qui concerne la « splen-

deur » de la forme. Est-il certain qu'il faille, dans la définition du beau, ajouter au concept de « forme idéale » celui d' « éclat, » et n'y a-t-il pas là une pure répétition, comme il y a peut-être une tautologie dans la définition attribuée à Platon « splendeur du vrai, » c'est-à-dire au fond « beauté du vrai. » Vraie et satisfaisante pour l'esprit, la théorie de M. Vallet n'est certainement pas complète et ne lève pas toutes les difficultés que soulève l'immense et mystérieuse question du beau ; mais il ne vise pas si haut, et ses lecteurs ne s'étonneront pas de ces lacunes, avertis par l'auteur que « la science du beau est de toutes les sciences la moins cultivée. » Mais de nouvelles études pourraient, je crois, enrichir notablement la section psychologique de la première partie, et surtout y ménager une réponse solidement motivée à l'éternelle objection des esthéticiens subjectivistes, au sujet des variations du goût esthétique.

La seconde partie aurait gagné peut-être à une division plus expresse entre le beau réel (dans le monde et dans l'homme, et en Dieu) et le beau dans les arts. Cette dernière partie, quoique traitée avec soin dans un long chapitre (p. 260-328) et dans plusieurs pages des appendices, — le temple chrétien (Lamennais) ; le joli, le beau et le sublime ; le laid et le ridicule, — laisse quelque chose à désirer. Les principes généraux de l'art et ceux qui sont propres à chaque art ne semblent pas fixés avec la même précision que les principes métaphysiques du beau, ni développés avec la même clarté que les beautés de la création et de son Auteur. On aimerait plus d'exemples frappants empruntés au monde si riche des œuvres des grands maîtres en tout genre, qui sont pour les esprits cultivés un champ inépuisable de nobles méditations et de pures jouissances. Au point de vue littéraire, je dois louer la forme correcte et simplement élégante de cet excellent livre. Je signalerai seulement à l'auteur quelques fautes dans les citations : (p. 43) un vers d'Horace rendu faux et incorrect parce que l'imprimeur a sauté le mot « me » ; (p. 153) un solécisme imposé à Ovide par une cause analogue « spectent » pour « spectant » ; (p. 228) le « prima est haec ultio » de Juvénal gagnerait a être complété par la fin de la phrase ; (p. 305) « vis » a été mis pour « lis ».

12. — Le livre de M. Fouillée sur *La Liberté et le Déterminisme* est bien connu. Il a fait du bruit, même un peu de scandale, à sa première apparition ; mais alors bien des gens, y compris certains juges en Sorbonne, ne le comprirent pas bien. A plus forte raison des critiques, *au nombre desquels je me range*, purent-ils ne pas voir le dernier mot de ce traité laborieux et, malgré un mérite littéraire d'un ordre élevé, difficile à lire. Depuis lors, la théorie de M. Fouillée sur la liberté ne s'est que trop répandue dans la littérature philosophique et dans l'enseignement. C'est la conciliation de la liberté et du déterminisme. On

ne peut, il est vrai, concilier des contradictoires, mais on peut, en modifiant les choses mêmes ou leurs notions, atténuer et enfin supprimer la contradiction ; or c'est surtout la liberté qui a subi, dans le livre de M. Fouillée, les diminutions indispensables pour atteindre à ce résultat. Elle s'est réduite à «l'idée de liberté», idée accompagnée de désir, et prenant ainsi une grande et noble part dans l'activité humaine. Il faut retenir de cette théorie, dit fort bien M. Charles, « que nous nous croyons libres et que nous désirons l'être ; mais si cette idée est une illusion, on ne voit pas comment elle peut changer la nature de l'acte. Ces atténuations à la thèse du déterminisme ne nous laissent en somme que l'ombre de la liberté. »

La doctrine du livre est toujours la même, quoique les changements et les additions soient considérables, dans la seconde partie surtout. Beaucoup de pages nouvelles, des chapitres entiers, complètent la théorie des idées-forces, et battent en brèche les conceptions opposées. En revanche, beaucoup de pages de métaphysique ont été abrégées ou supprimées. Évidemment la philosophie de M. Fouillée — car à ses yeux le problème de la liberté est le problème philosophique par excellence ; il se rattache à tout le reste, et même domine et, par sa solution, détermine tout le reste, — la philosophie de M. Fouillée, qui a marché depuis douze ans, ne s'est pas avancée du côté de l'absolu, et elle abonde de plus en plus dans le sens de l'évolutionnisme. Au reste, les lecteurs qui voudraient se rendre compte du changement qu'a subi sa pensée, sur la notion même de la liberté, n'ont qu'à comparer les deux dernières pages de la première partie, dans le volume de 1872 (p. 67-69) et dans celui de 1884 (p. 65-66). Il est plutôt dans le langage que dans le fond de l'idée ; mais, quelles que soient les ombres qui enveloppent encore une conception si singulière, on ne peut plus aujourd'hui être dupe des euphémismes de l'écrivain. S'il cherchait alors « sous l'idée de la liberté, le fait réel de la liberté, » il avoue n'y poursuivre maintenant qu' « un progrès vers cette liberté. » La formule est bien moins affirmative ; on voit mieux, sans trop bien voir.

13. — L'*Essai* de M. Ch. Dunan, professeur de philosophie au collège Stanislas, *sur les formes à priori de la sensibilité*, c'est-à-dire dans le langage de Kant, sur l'espace et le temps, dénote un effort rigoureux, je n'oserais dire décisif, pour l'éclaircissement de ce double problème si longtemps agité et jusqu'à ce jour si peu éclairci. La position prise par l'auteur est bien déterminée dès son premier chapitre et ne manque pas de nouveauté. Kant a cru épuiser la question en faisant de l'espace et du temps deux lois subjectives sous lesquelles nous rangeons fatalement les données de l'expérience, et partant des représentations *a priori* qui servent de forme aux matériaux perçus

par la conscience et les sens. Mais M. Dunan fait observer qu'il y a réellement, sur ce sujet, deux questions à poser l'une après l'autre : 1° l'espace et le temps sont-ils des données sans réalité objective ? 2° Sont-ils de vraies formes *a priori*, ou seulement des suites, des applications de quelque donnée intellectuelle antérieure ?

Sur la première question, il rejette, comme Kant, la valeur objective, la réalité absolue de l'espace et du temps; mais il ne se contente pas des arguments de la *Critique de la raison pure* ; il les croit même insuffisants, et ne compte que sur ce moyen radical : démontrer que l'hypothèse de l'existence réelle, objective, de l'espace et du temps, implique contradiction. Et il le démontre ! A vrai dire, le fond de sa démonstration, d'ailleurs habilement menée, n'est pas nouveau : le temps et l'espace, étant « continus », sont à la fois divisibles et indivisibles, composés et simples ; de plus, nous ne les mesurons que par des conditions subjectives, sans pouvoir trouver un étalon absolu de durée ou de grandeur. Cette démonstration, renouvelée des Eléates, est-elle décisive ? J'avoue qu'à mes yeux elle ne l'est pas du tout, et que toutes les contradictions relevées par M. Dunan reviennent à l'antinomie nécessaire, qui n'est pas une contradiction, entre le fini et l'infini, certainement connus l'un et l'autre, encore que leur rapport, certain aussi, reste sans expression exacte.

Ceux qui rejetteront la première thèse de M. Dunan n'auront pas sans doute un grand désir de le suivre dans la discussion de la seconde. C'est pourtant là qu'il a déployé le plus de subtilité analytique ; et quelque opinion qu'on adopte sur ces points difficiles, il ne conviendrait pas de négliger des explications psychologiques sur la formation des idées d'espace et de temps, qui semblent conformes aux théories scientifiques les plus en vogue et qui les dépassent. La querelle entre nativistes et empiristes, aujourd'hui exposée dans tous les cours de psychologie, est bien présentée ; quant à la conclusion de l'auteur, qui croit prendre une place intermédiaire, et qui est vraiment empiriste, puisqu'il croit que l'espace et le temps nous sont donnés dans l'expérience même, elle dépend d'une analyse qu'il est impossible de résumer ou de discuter ici. Je me permets une seule remarque, et d'un ordre secondaire. Pour arriver à cette affirmation, que « la représentation que nous avons des corps comme étendus est proprement une construction de l'esprit, » l'auteur est parti de la sensation visuelle et de la projection au dehors du point lumineux. Mais quand il aurait absolument raison sur ce point, (ce qui est contestable), resterait le vrai fait primitif de la perception corporelle, qui est certainement étranger à la vue, et que d'excellents psychologues s'obstinent à présenter comme atteignant directement, essentiellement, une étendue objective.

Je ne touche pas aux derniers chapitres, où le puissant effort du penseur pour ramener à l'unité des conceptions rationnelles difficilement réductibles mérite l'attention, je ne dis pas l'adhésion des lecteurs sérieux. Je signalerai seulement, à ce point de vue, les pages relatives au rapport de Dieu à la création (p. 128-134). Le Dieu contradictoire des Panthéistes y est à juste titre éliminé de la métaphysique, mais la notion du Dieu créateur, comme elle est généralement comprise des spiritualistes, y est combattue par des arguments qui me semblent sophistiques. Ainsi, pour M. Dunan, « un Dieu infini qui produit des œuvres finies » ne serait Dieu qu'à moitié. Comment croit-il se sauver de cette antinomie évidemment inévitable, qui est toujours le rapport du fini à l'infini ? Par une doctrine très plausible, sauf peut-être quelques excès d'expression, sur la création par amour : « Dieu s'est abaissé jusqu'à porter dans sa pensée des créatures auxquelles il a bien voulu ensuite donner l'existence, afin qu'elles devinssent, par sa possession et dans la mesure de leurs forces, heureuses et parfaites comme lui. » Mais, quand il prend pied de cette idée pour condamner la démonstration de l'existence de Dieu par la création, il me paraît s'égarer étrangement ; quand il rapproche de la création l'Incarnation du Fils de Dieu, en ajoutant que « sans nul doute ces deux vérités n'en font qu'une, » je crains de rencontrer, au lieu d'une opinion après tout acceptable, sur le motif de l'Incarnation, les exagérations de Malebranche, pis encore, celles de M. Ravaisson et une sorte de bouddhisme. Mais c'est une crainte seulement, et j'aime mieux croire à une pensée chrétienne, revêtue de formules défectueuses.

14.— Le livre du P. de Regnon sur *Bañes et Molina* semble ne s'adresser qu'aux théologiens, et on pourra s'étonner de le voir ranger ici parmi des ouvrages de pure philosophie. En réalité, il relève de ces deux sciences ; mais par sa partie la plus neuve et la plus importante, il appartient à la métaphysique. « Je propose, dit l'auteur, de comparer les systèmes de Bañes et de Molina dans les seules lumières de la plus pure métaphysique..., sans autre préoccupation que de conserver intacte la majesté de la cause première. » Cet examen philosophique occupe les deux derniers livres ; les deux premiers sont surtout un résumé, d'ailleurs très libre et très personnel, d'un savant traité du P. Schneemann que le *Polybiblion* a fait connaître en son temps à ses lecteurs. Personne, d'après le P. de Regnon, ne peut se dire au courant de la grande question controversée entre les théologiens de l'Ordre de Saint-Dominique et ceux de la Compagnie de Jésus, sans avoir étudié, au moins à titre de renseignement, ce savant ouvrage. Il fait donc connaître, d'après lui, quoique sur un plan assez différent, dans un premier livre, l'historique de la controverse. Sans y revenir

moi-même, je dois au moins faire observer qu'il insiste, en terminant l'histoire de la congrégation *De auxiliis*, sur la narration intéressée de plusieurs auteurs dominicains, et en particulier de Billuart, et sur la réfutation définitive de ce récit qui ressort de la séance du 28 août 1607 et du résumé autographe de cette séance, par le pape Paul V, révélé pour la première fois par le P. Schneemann. Il n'oublie pas (comme, pour ma part, je l'ai oublié en rendant compte du livre de ce dernier) d'y joindre un autre autographe de Paul V en réponse aux instances de l'Espagne, qui demandait une définition. Dans les antécédents de la lutte, il est bon de noter l'indépendance du P. de Regnon à l'égard de son guide. Ni sur saint Augustin, ni sur saint Thomas, il ne se contente des interprétations un peu systématiques du P. Schneemann. Il croit que, faute de s'être pénétrés de la philosophie propre à l'évêque d'Hippone, thomistes et jésuites ont mal saisi ou trop violemment tiré à eux certaines de ses formules. Il croit aussi que la doctrine de saint Thomas touchant la motion divine de la volonté humaine ne peut se réduire purement et simplement au *concours simultané* de Suarez.

La même liberté d'esprit paraît dans le second livre sur *les Doctrines*. L'exposition du système de Bañes, précédé d'un portrait éloquent de ce grand théologien, et celle du molinisme et du congruisme, témoignent d'une étude très personnelle. De plus, la différence entre ces deux dernières doctrines est nettement marquée, et les préférences de l'auteur pour les idées de Molina et de Lessius ne sont pas du tout dissimulées, malgré le décret du général de la compagnie qui prescrivit l'enseignement du système de Suarez, décret expliqué ici par des raisons d'opportunité et qui semble périmé, puisque, « de nos jours, et sous le regard des supérieurs, — je cite les termes mêmes du P. de Regnon, — le pur molinisme a reparu dans un certain nombre de nos chaires (p. 133). » Les essais de fusion entre le molinisme et le congruisme lui paraissent à juste titre illusoires, même sous la plume du savant P. Schneemann ; ces deux théories sauvent la liberté humaine par la science moyenne ; mais en ce qui concerne les décrets divins, le congruisme est sujet aux mêmes difficultés que le thomisme quand il s'agit de défendre la souveraine bonté de Dieu.

L'exposition de la grande étude que le P. de Regnon intitule *Critique metaphysique*, exigerait plus d'espace qu'il ne m'est permis de lui en accorder ici. Je toucherai un très petit nombre de points culminants. Le livre III, *Métaphysique de la cause première*, est consacré à étudier l'influence de Dieu : 1° sur les causes secondes en général ; 2° sur la volonté humaine en particulier ; le IV°, *Métaphysique de la cause finale*, traite: 1° du rôle de Dieu, de celui de l'homme dans l'œuvre méritoire ; 2° de la prédestination. Les gens du métier aimeront à cons-

tater, dans le traité de la cause première, avec quelle aisance l'auteur se dégage de la théorie du concours simultané, et avec quelle subtilité de bon aloi il montre l'action du premier moteur donnant à l'effet d'une cause seconde, quelle qu'elle soit, son être le plus général, tandis que l'efficacité propre à la cause seconde elle-même lui donne son être spécifique : théorie qui éclaircit des textes célèbres et fort controversés de saint Thomas. Ils n'auront pas moins de plaisir à suivre le P. de Regnon dans son analyse de l'acte libre, et surtout dans sa théorie de l'identité physique de l'acte indélibéré et du même acte délibéré ou consenti, théorie qui sape par la base la notion même des prémotions physiques de Bañes. Une analyse du même genre préside, dans le quatrième livre, à la théorie du mérite. Le rôle du libre arbitre consiste à s'approprier par le consentement un acte surnaturel indélibéré produit par l'action de Dieu. Dès lors, il ne faut plus parler de motion formelle de la liberté, sous peine de non-sens. Il ne peut pas davantage y avoir différence de nature entre la grâce qu'on a nommée suffisante et celle qu'on appelle efficace. Enfin, la même théorie métaphysique, en plaçant le libre arbitre, le mérite, la personne après la *nature*, entraîne la priorité de la vocation à la grâce sur la prédestination à la gloire, en dépit de Bañes et même de Suarez.

Ce sont là des indications propres à piquer la curiosité des théologiens et des philosophes chrétiens; nullement à la satisfaire. Elles ne tendent qu'à recommander le livre du P. de Regnon, non seulement comme une exposition habile de deux systèmes plus célèbres que connus, mais encore comme une étude métaphysique plus neuve qu'on ne s'y attendrait en pareille matière. Et pour montrer que cette recommandation n'a rien d'intéressé, je déclare en finissant que le pivot du molinisme ou la science moyenne, loin d'avoir à mes yeux l'incomparable valeur métaphysique que lui attribue le P. de Regnon, me paraît aussi difficile à concilier avec le libre arbitre que les prédéterminations des thomistes. Ce qui ne m'empêche pas de voir dans une foule de pages de ce livre une contribution précieuse, d'une part, à l'interprétation de saint Thomas, de l'autre, à la constitution définitive de la philosophie chrétienne, et d'appeler de tous mes vœux, à ce double titre, l'apparition du livre du même auteur annoncé comme déjà « sous presse », et qui formera deux grands volumes sous ce titre : *Traité métaphysique des causes.*

15. — Le titre même du récent volume de M. Francisque Bouillier, *Études familières de psychologie et de morale*, éloigne de l'esprit du lecteur ces analyses subtiles, ces constructions laborieuses, qui semblent constituer tout le travail philosophique de ce temps. L'auteur ne vise ni à la nouveauté, ni à la profondeur ; il lui suffit d'appeler l'attention et

l'intérêt sur des questions « qui méritent de ne pas être tout à fait oubliées, » et il ne promet qu' « un peu de psychologie et de morale, sur un ton plutôt familier que scientifique. » Il n'essaie pas davantage de ramener à une idée commune les cinq morceaux dont se compose son volume. Il lui suffit que chacun d'eux ait son agrément et son utilité. De fait, tout lecteur sérieux y trouvera l'un et l'autre.

La première étude a pour objet : *La responsabilité morale dans le rêve ;* et elle en comprend trois qui ont pour titres : Rapport entre le rêve et la veille ; La vie morale dans le rêve ; Examen de conscience nocturne. On comprend l'intérêt que présentent ces matières délicates, maniées par un observateur attentif et par un moraliste à la fois sévère et humain comme M. Bouillier. La conclusion est fort sage. La responsabilité proprement dite du rêve, c'est-à-dire la liberté dans le rêve, n'est pas repoussée peut-être assez nettement ; mais, au fond, l'auteur ne soutient que cette responsabilité indirecte, provenant des pensées et des actions de la veille, dont le rêve reproduit les images. « Pour la médecine de l'âme, comme pour celle du corps, le rêve contient plus d'un indice que ne doit pas négliger quiconque tient à bien se connaître et à s'étudier lui-même (p. 70). » On a remarqué avec raison que les idées morales de M. Bouillier sur cette question, peu étudiée par ses pareils, coïncidaient avec les solutions des casuistes, qu'il n'a pas consultés, mais qui auraient pu lui fournir quelquefois des précisions encore supérieures. Ce qui lui appartient plus en propre, ce sont des observations fines et judicieuses sur la psychologie du rêve, et une esquisse trop brève, mais fort intéressante, de l'esthétique ou de la poétique des songes (p. 21-26).

Le moraliste pénétrant paraît surtout dans la seconde étude : *Sentiments des vivants à l'égard des morts.* A l'égard des suicides, il explique fort bien l'indulgence ordinaire des hommes par une admiration involontaire pour tout mépris de la vie, et par une pitié naturelle pour le malheur qui a pu provoquer une résolution si contraire à notre instinct. Peut-être l'auteur est-il lui-même un peu trop indulgent pour ce crime et ne remarque-t-il pas assez que la philosophie spiritualiste, qui est la sienne, a les mêmes raisons à peu près que la théologie de le condamner avec la dernière sévérité. Peut-être aussi, en regardant la contagion de l'amour de la vie comme encore plus pernicieuse que celle du suicide, a-t-il perdu l'occasion de remarquer la parenté, la connexion de ces deux contagions funestes. — A l'égard des morts naturelles, les sentiments du public sont analysés avec une finesse qui est d'un La Bruyère moins spirituel et moins raffiné, mais aussi pénétrant, aussi vrai, et plus familièrement instructif, plus bonhomme que l'autre. Il faut lire tout ce chapitre (p. 95-123), dont je cite, pour mettre le lecteur en goût, quelques titres

seulement, d'après le sommaire : « A l'égard de ceux qui meurent dans leur lit, trois phases dans les impressions des survivants : 1° Étonnement et stupeur... — 2° Récriminations, requisitoire passionné contre le défunt. S'il est mort, c'est par sa faute, par des imprudences impardonnables... Brevet de longévité qu'on se délivre à soi-même. — 3° Phase de la pitié et de la commisération. Du rôle qu'y joue l'imagination. »

L'étude *des Effets de la distance sur la sympathie* n'est guère qu'un cas particulier des rapports de l'imagination avec la sensibilité ; mais elle amène sous la plume facile et un peu digressive de M. Bouillier des observations intéressantes sur les progrès et les variations de la charité publique, sur les fêtes et les loteries de bienfaisance, etc.

Le mémoire le plus considérable du volume est le quatrième : *Les compensations dans la vie humaine.* Les amis de l'histoire de la philosophie y trouveront une exposition fidèle du système d'Azaïs, dont le nom est aussi connu que sa doctrine l'est peu, et de son prédécesseur tout à fait oublié, quoique fort original dans sa vie et dans ses livres, Antoine de la Salle. De plus, le bon sens de l'auteur a prodigué dans cette étude les remarques judicieuses, à l'encontre des exagérations en tout sens de la philosophie contemporaine. Je ne citerai que cette réfutation en quatre lignes du pessimisme : « Le plaisir n'est-il pas inhérent à l'activité, et l'activité n'est-elle pas l'essence de notre nature, et la vie elle-même ? L'effort n'est douloureux qu'autant qu'il est contrarié ou excessif. Faire synonymes effort et douleur, comme Schopenhauer, c'est commettre la plus grave des erreurs sur la nature humaine (p. 268). »

Dans le dernier morceau sur *Le temps qu'il fait*, un lien peut-être trop fragile unit des considérations simplement curieuses sur le *temps* au sens météorologique, à des remarques plus fines et plus importantes sur la mesure du temps et les diverses illusions qui nous le font paraître court ou long. Les conclusions expriment bien le ton général et la portée morale de tout ce volume, très digne d'estime, sauf le rationalisme de l'auteur qui, sans s'affirmer expressément, perce un peu dans quelques pages : « Avec une plus sage économie du temps, chacun vivrait davantage... Le temps ne nous a pas manqué ; c'est nous qui avons manqué au temps... A qui s'en prendre si nous n'avons pas su mettre le temps à profit, si nous avons fait les choses à contre-temps, s'il a paru trop court à notre impatience ou trop long à notre désœuvrement et à notre ennui, ou même si, par notre imprudence, nous avons gagné un bon rhume entre deux courants d'air ? Encore une fois, ce n'est pas au temps, mais à nous-mêmes. Le temps, qui n'en peut mais, est pour nous comme une sorte de bouc émissaire sur lequel nous rejetons des torts qui sont les nôtres. »

16. -- L'histoire de la philosophie a moins donné que d'habitude dans l'année qui s'achève. Il est vrai qu'elle est représentée, avant tout, par deux grands ouvrages très dignes d'attention, deux mémoires couronnés par l'Académie des sciences morales et politiques et qui apportent, l'un à la philosophie grecque, l'autre à la philosophie chrétienne, un appoint considérable. On ne jugera donc pas de leur importance par le peu de lignes qu'il m'est permis de leur consacrer ici. D'ailleurs une étude étendue n'est pas nécessaire pour en faire sentir le prix. La renaissance simultanée de l'aristotélisme dans l'enseignement universitaire et dans l'enseignement ecclésiastique suffirait, en particulier, pour recommander l'*Essai* de M. Chaignet, recteur de l'Académie de Poitiers, *sur la psychologie d'Aristote*, couronné en 1878, mais sans doute fort amélioré depuis. Le sujet y est pris dans toute son étendue. Un chapitre des plus intéressants y est consacré à l'histoire des théories psychologiques antérieures au philosophe de Stagire, soit qu'elles considérassent l'âme comme principe du mouvement (Démocrite, Pythagore, Anaxagore), ou comme principe de la connaissance (Empédocle et Platon), ou comme l'un et l'autre (Xénocrate, Héraclite, etc.). On voit ensuite la critique aristotélicienne de ces diverses doctrines, et enfin la théorie même d'Aristote, d'abord en ce qui concerne l'essence, l'origine, les fonctions de l'âme et ses rapports avec le corps, ensuite quant à ses diverses puissances : l'âme végétative, l'âme sensitive, en général et dans l'homme, et l'âme pensante ou la raison. Cette longue étude est faite, non seulement d'après le *De anima* et les autres écrits psychologiques d'Aristote, mais avec le secours de tous ses livres, et elle atteint indirectement toute sa philosophie, y compris sa métaphysique, son esthétique, sa morale. Les discussions sur le sens vrai, quelquefois même sur la lecture authentique de tel ou tel passage controversé, n'y manquent pas. Les commentateurs, y compris saint Thomas, sont consultés de temps à autre, mais c'est le texte même du philosophe qui est constamment interrogé comme la seule autorité décisive. Ces indications sont bien minces, mais elles suffiront sans doute pour attirer au livre de M. Chaignet de sérieux lecteurs, qui pourront s'étonner de n'y pas trouver ce qu'ils cherchent, spécialement sur certains détails de la connaissance rationnelle, où le péripatétisme scolastique a plus ou moins considérablement modifié ou complété le pur aristotélisme.

Cette savante exposition est suivie d'une critique empreinte d'un certain évolutionnisme, mais où il faut signaler une louable fidélité à la foi en la conscience, à l'animisme, à l'intelligence saisissant l'absolu, à la liberté. Elle est précédée d'un travail d'érudition fort étendu sur la vie d'Aristote, l'histoire et la classification de tous ses écrits et

la bibliographie spéciale de ses écrits psychologiques. Il n'y a qu'à louer le patient labeur dont témoignent ces pages, un peu rudes à l'abord, ainsi que les *Addenda* par lesquels se termine le volume (sur Michel d'Ephèse ; sur Corydalleus ; sur la *catharsis*, qui n'a pour M. Chaignet qu'un sens exclusivement physiologique, etc.). Il est permis de signaler pourtant quelque embarras et quelque superfétation dans cette suite de faits et de textes accumulés. Certains indices révèlent une possession imparfaite de telle ou telle partie d'un sujet immense à la vérité. Ainsi un des traducteurs d'Aristote au moyen âge, Guillaume de Moerbeke, est cité trois fois (p. 87, 89, n. 3, 143), avec des indications qui sont loin de bien s'accorder. Je signalerai aussi la question de la prohibition et de l'approbation successives de la métaphysique d'Aristote, touchée par M. Chaignet (p. 86-87) sans le précieux secours des dernières découvertes de M. Hauréau. Enfin, il y a çà et là des négligences, même des incorrections (Aristote « accusé de sensualiste et de matérialiste », p. 610-611). *Verum opere in longo fas est obrepere somnum*. Et l'ouvrage de M. Chaignet est long, et, ce qui importe davantage, il est plein d'utiles et savantes recherches. Puisse son succès répondre à son mérite et engager l'auteur à nous donner bientôt un second volume, déjà préparé qui doit « rechercher les antécédents » de la psychologie d'Aristote et « en suivre l'influence dans l'histoire de la philosophie ancienne et de la philosophie moderne » !

17.—L'Académie des sciences morales et politiques avait proposé le sujet suivant pour le prix V. Cousin à décerner en 1881 : « Exposer la philosophie d'Origène. Recueillir les idées philosophiques répandues dans les Commentaires sur toute l'Écriture et dans l'Apologie du christianisme contre Celse. Examiner s'il y a lieu d'attribuer les *Philosophumena* à Origène. — Remonter aux différentes sources de la philosophie d'Origène. particulièrement à Philon et à Clément d'Alexandrie. Signaler l'influence que la philosophie d'Origène a exercée sur les doctrines philosophiques et religieuses de la seconde moitié du troisième siècle et sur celles des siècles suivants.—Apprécier la valeur de cette philosophie au point de vue métaphysique et moral. » L'Académie, sur le rapport de M. Franck (qui est revenu encore sur l'ouvrage dans trois articles du *Journal des Savants*), couronna le mémoire de M. J. Denis, professeur à la faculté des lettres de Caen, qui reparaît maintenant, revu d'après les indications du rapporteur, en un magnifique volume sorti des presses de l'Imprimerie nationale (en vente chez Thorin). C'est une œuvre de grand travail et de valeur notable. Beaucoup de détails appellent et, sans doute, obtiendront tôt ou tard des réserves motivées et des discussions délicates. Il suffira de toucher ici, dans une analyse plus que sommaire, quelques points dominants.

M. Denis, loin d'accepter la réputation de science universelle faite à Origène par ses contemporains, contredit même les idées généralement reçues touchant sa connaissance des philosophes grecs et son attachement au platonisme. Origène ne parle guère de Platon, qu'il entend peu, que pour le maltraiter presque autant qu'Aristote, et sa philosophie à lui est surtout un développement et une exagération, avec certains détails très personnels, de la théologie éclectique et idéaliste de l'École chrétienne d'Alexandrie. Elle doit beaucoup aux platoniciens et aux stoïciens; mais, d'après M. Denis, qui contredit en ce point Huet, Petau et Mgr Freppel, elle serait ce qu'elle est quand Origène n'aurait connu ni le Portique, ni l'Académie.—La liberté d'esprit et la témérité exégétique du grand docteur sont mises en vigoureux relief dans les pages intitulées *Méthode d'Origène* (il n'y a ni livres, ni chapitres dans ce gros volume). Quant à sa doctrine philosophique, elle en remplit la plus grande partie (p. 63-406), sous ces quatre chefs : 1° théologie proprement dite ; 2° cosmologie ; 3° psychologie et morale ; 4° téléologie ou fins dernières. Tous les ouvrages d'Origène et tous les témoignages qui le concernent dans la littérature patriotique ont fourni les éléments de cette longue et sérieuse étude, mais c'est le περὶ ἀρχῶν qui en a donné le plan et déterminé les conclusions. La partie théologique porte, comme on le pense bien, la marque du rationalisme de M. J. Denis, et laisse transpirer des idées peu orthodoxes sur la formation du dogme chrétien. Les travaux catholiques lui ont servi beaucoup et l'ont préservé de bien des erreurs et des excentricités trop communément acceptées par ses pareils en ce délicat sujet. Il aurait pu en profiter encore davantage pour mieux séparer les formules très inexactes d'Origène, et d'autres écrivains chrétiens anténicéens, de la substance dès lors arrêtée du dogme trinitaire. — Les idées les plus originales, les plus personnelles, les plus controversées d'Origène regardent la cosmologie et la téléologie ; et quels que soient dans l'avenir les efforts des interprètes favorables à la foi d'Origène, il est probable qu'on laissera définitivement à son actif ses conceptions grandioses, mais aussi suspectes à la raison qu'à la foi, sur l'origine de la matière, l'état primitif des esprits, la chute, la résurrection, les épreuves et purifications successives des âmes, etc.

M. Denis, après cette laborieuse reconstruction, suit dans l'histoire de la théologie et de la philosophie l'influence d'Origène depuis le troisième siècle jusqu'à nos jours. Le pélagianisme est la plus considérable application de l'origénisme au dogme chrétien dans l'histoire des hérésies, et *Terre et Ciel* de Jean Raynaud est le dernier écho de la téléologie d'Origène dans la spéculation moderne. Tout cela est traité et apprécié par l'auteur avec une érudition patiente

et un dogmatisme spiritualiste fort modéré, mais éloigné de toute fantaisie et de toute hypothèse et malheureusement aussi de toute foi religieuse. La science déployée dans tout l'ouvrage est sincère et consciencieuse : les textes grecs sont cités au besoin, et l'interprète propose souvent des explications nouvelles, des corrections et autres détails de critique verbale, qui méritent l'attention des futurs éditeurs historiens ou commentateurs d'Origène. Cette érudition a été lentement ramassée, elle est bien acquise ; et pourtant on y sent quelquefois une certaine inexpérience ; la préparation la plus sérieuse d'un seul sujet, même aussi vaste, ne pouvait remplacer la compétence d'un homme versé dans l'étude large et complète des origines de la religion et de la littérature chrétiennes. D'autres lacunes viennent de la situation du savant professeur éloigné des grandes bibliothèques de la capitale. Lui aurait-il pourtant été bien difficile d'obtenir çà et là un renseignement qui lui manquait, par exemple (p. 105, n. 1) le vrai texte de Ritter, au lieu de celui de son très infidèle traducteur ? — La dissertation sur les *Philosophumena* (p. 665-730), rejetée à la fin du volume, est le résumé instructif et judicieux d'une controverse qui n'a pas encore dit son dernier mot. M. Denis incline à les attribuer à Caïus, prêtre de l'Église de Rome.

18.—Ce n'est pas un enrichissement considérable qu'apportent à la philosophie en général, ou simplement à l'étude de Spinoza, ses *Lettres inédites en français*. Ce titre a quelque chose d'étrange, et ce n'est pas la seule étrangeté qu'on puisse reprocher au traducteur. Il est plus littéral que vraiment fidèle et n'évite pas toute incorrection. D'ailleurs, tellement dévoué à Spinoza qu'il devient son contemporain, qu'il écrit dans ses notes, absolument comme un écrivain du dix-septième siècle, « M. Huyghens (p. 48, 138), M. Boyle (p. 44),» etc., et qu'il confond dans un mépris transcendant quiconque n'a pas admiré et n'admire pas de fond en comble l'œuvre de son auteur. Lisez plutôt cette incroyable note des pages 140 et 141, dont je cite quelques lignes pour le plus grand étonnement des lecteurs : «...Leibnitz est un mondain, Spinoza un solitaire. Leibnitz a inventé l'*éclectisme*, cette rhétorique lâche qui encourage toutes les lâchetés ; Spinoza a fondé la philosophie de la liberté et de la justice. (Je supprime *les superstitions catholiques*, ménagées par Leibnitz comme par « son émule Victor Cousin »)... Aussi, tout le fatras philosophique de son excellence M. le Conseiller du Grand-Electeur de Mayence est-il condamné à un irrémédiable oubli; tandis que l'œuvre de l'humble polisseur de lunettes ne fera que grandir de jour en jour, avec le développement cérébral de l'espèce humaine. »

Voilà la mesure du traducteur de Spinoza. Mais, en dehors d'un tel commentaire, son petit livre d'aujourd'hui ajoute-t-il quelque chose à

la connaissance du système et de l'œuvre du célèbre panthéiste ? En vérité, après le portrait et l'autographe, ce que les curieux y trouveront du philosophe hollandais est assez peu. Si ces lettres et fragments de lettres, au nombre de vingt et un, qui garnissent moins de cent cinquante pages malgré le luxe des interlignes et l'abondance des blancs, n'avaient pas été traduits jusqu'ici, quelque motif de convenance religieuse avait pu causer cette réserve, mais elle s'explique aussi bien par le peu d'intérêt du plus grand nombre. Je ne veux d'ailleurs rien exagérer. Ces pages renferment quelques renseignements utiles, — que l'on pouvait à la vérité puiser sans beaucoup d'effort dans l'édition latine des *Posthuma* de Spinoza, — 1° sur le collège ou la société secrète fondée à Amsterdam par ce philosophe dès l'âge de trente ans. Les deux premières lettres (de Vries à Spinoza, et réponse de celui-ci) montrent la confiance des adeptes en leur maître et les précautions que sa prudence lui inspire ; — 2° sur certaines idées psychologiques et morales de Spinoza. On peut louer sans réserve la lettre X, où il donne de bons principes sur l'honnêteté dans le jeu, ou sur l'équité en ce qui concerne les chances de perte ou de gain de deux partenaires. On ne lira pas sans curiosité la quatrième sur les présages, et toute une correspondance (XII-XVII) sur les spectres et les esprits. Par malheur, ici, Spinoza se trouve avoir pour interlocuteur et pour adversaire un excentrique, qui appuie sur une pauvre métaphysique sa foi aux esprits et qui ne craint pas d'écrire sérieusement : « J'opine qu'il y a des esprits de tous genres ; mais peut-être n'y en a-t-il aucun du genre féminin (p. 83); » — 3° sur certains faits d'histoire littéraire ; de ce point de vue, les lettres d'Oldenburg et à Oldenburg (III, VII, VIII) et les deux lettres relatives à Leibnitz (XIX, XX) ne sont pas sans intérêt.

LÉONCE COUTURE.

---

## BIOLOGIE

1. *De la spontanéité dans les virulentes et les épidémies, sa nécessité ou la peste d'Astrakhan*, par le Dr FALIU, lauréat et membre de quatre sociétés savantes. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1883, in-8 de 80 p. Prix : 2 fr. 50. — 2. *Du choléra, traitement nouveau, guérison*, par le Dr F. JOUSSEAUME, ancien président de la Société zoologique de France. Paris, Ad. Delahaye et E. Lecrosnier, 1884, in-8, 116 p. Prix : 1 fr. — 3. *La nature vivante de la contagion, contagiosité de la tuberculose*, par H. BOULEY, membre de l'Institut, 1882-1883. Paris, Asselin et Cie, 1884, in-8 de 330 p. Prix : 8 fr. — 4. *De la phthisie bacillaire des poumons*, par le professeur GERMAIN-SÉE. Paris, Ad. Delahaye et E. Lecrosnier, 1884, in-8, de 627 p. et 2 pl. en chromo. Prix : 11 fr. — 5. *Traité théorique et pratique de la goutte*, par le Dr LECORCHÉ, médecin des hôpitaux. Paris, Ad. Delahaye et E. Lecrosnier, 1884, in-8 de 738 p., avec 5 pl. Prix : 13 fr. — 6. *Traité élémentaire et pratique d'électricité médicale*, par le Dr G. BARDET, avec préface de M. C. M. Gariel, membre de l'Académie de médecine. Paris, Octave Doin, 1884, in-8 de 645 p., avec 234 fig. dans le texte. Prix : 10 fr. — 7. *Éléments de physiologie humaine*, à l'usage des étudiants en médecine, par LÉON FRÉDÉRICQ, professeur ordinaire à l'université de Liége, et

J. P. NUEL, professeur ordinaire à l'université de Gand. Paris, Masson. Gand, Ad. Hoste, 1883, 2 vol. in-8 de 268 et 370 p. — 8. *Lehrbuch der Geburtshilfe für Ärzte und Studierende.* (*Traité d'accouchement* à l'usage des médecins et des étudiants), par ERNST KORMANN. Tubingue, H. Laupp, 1884, in-8 de 538 p. — 9. *Lehrbuch der Geburtshilfe für Hebammen.* (*Traité d'accouchement* à l'usage des sages-femmes), d'après la 14e édition du traité de Fr. K. NÄGELI, par le Dr FEHLING. Tubingue, H. Laupp, 1883, in-8 de 182 p. — 10. *Traité élémentaire de matière médicale expérimentale et de thérapeutique positive*, par le Dr P. JOUSSET, avec la collaboration des docteurs Bon, Claude, Gabalda, Guérin-Méneville, M. Jousset, Piedvache et J. P. Tessier. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1884, 2 vol. in-8 de 701 et 851 p. Prix : 18 fr. — 11. *Les Précurseurs de M. Pasteur*, par le Dr J. P. TESSIER. Extrait du *Bulletin* de la société médicale homœopathique de France. Paris, Charavay frères, 1884, broch. 18 p. Prix : 1 fr. — 12. *Histoire de la médecine.* d'Hippocrate, à Broussais et ses successeurs, par J. M. GUARDIA. Paris, Octave Doin, 1884, in-18 de 552 p. Prix : 7 fr. — 13. *Etude clinique sur certaines maladies de l'œil et de l'oreille consécutives à la syphilis héréditaire*, par JONATHAN HUTCHINSON, chirurgien de London hospital, traduit et annoté par le Dr P. HERMET, avec préface de M. le professeur ALFRED FOURNIER. Paris, Ad. Delahaye et E. Lecrosnier, 1884, in-8 de 282 p., avec 2 pl. Prix : 6 fr. — 14. *Du sevrage et de son étude comparative dans les différentes régions de la France*, par le Dr AUBERT. Paris, Ad. Delahaye et E. Lecrosnier, 1884. 1 vol. in-18 de 144 p. Prix : 2 fr. 50. — 15. *Le sommeil normal et le sommeil pathologique, magnétisme animal, hypnotisme, névrose hystérique*, par EMILE YUNG, docteur ès sciences, privat docent de l'université de Genève. Paris, Octave Doin, 1884, in-18 de 192 p. Prix : 2 fr. 50. — 16. *Souvenirs d'un magnétiseur*, par le comte R. DE MARICOURT. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-8 de 314 p. Prix : 3 fr. 50. — 17. *Cours de magnétisme humain*, par J. CRÉPIEUX. Paris, A. Ghio, Genève, Jules Carey, 1884, in 12 de 226 p. Prix : 3 fr. — 18. *Neurypnologie, traité du sommeil nerveux*, par JAMES BRAID, traduit de l'anglais, par le Dr JULES SIMON, avec préface de C. BROWN SEQUARD, professeur de médecine au collège de France. Paris, Ad. Delahaye et E. Lecrosnier, 1883, in-18 de 272 p. Prix : 3 fr. 50. — 19. *Hypnotisme expérimental. La Dualité cérébrale et l'indépendance fonctionnelle des deux hémisphères cérébraux*, par le Dr EDGARD BÉRILLON, précédé d'une lettre préface du Dr DUMONTPALLIER, médecin de l'hôpital de la Pitié. Paris, Ad. Delahaye, et E. Lecrosnier, 1884, in-8 de 192 p. Prix : 4 fr 50. — 20. *De la suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille*, par le Dr BERNHEIM, professeur à la faculté de médecine de Nancy. Paris, Octave Doin, 1884, in-8 de 110 p. Prix : 3 fr. — 21. *Manuel des maladies mentales*, par le Dr MARIE BRA. Paris, Ad. Delahaye et E. Lecrosnier, 1883, in-18 de 282 p. Prix : 4 fr. — 22. *Cours élémentaire et pratique de biologie*, par T. H. HUXLEY et H. N. MARTIN, traduit sur la dernière édition anglaise par F. PRIEUR, bibliothécaire des facultés à Besançon. Paris, Octave Doin, 1884, in-18 de 387 p. Prix : 4 fr. — 23. *Eléments de physiologie générale*, par W. PREYER, professeur à l'université d'Iéna, traduits de l'allemand, par JULES SOURY, maître de conférences à l'Ecole pratique des hautes études. Paris, Alcan, 1884, in-8 de 314 p. Prix : 5 fr. — 24. *Le Transformisme, évolution de la matière et des êtres vivants*, par J. L. DE LANESSAN, professeur agrégé d'histoire naturelle à la faculté de médecine de Paris. Paris, Octave Doin, 1883, in-18 jés. de 595 p., avec figures dans le texte. Prix : 6 fr. — 25. *La Théologie morale et les sciences médicales*, par le P. DEBREYNE, 6e édition entièrement refondue par le Dr A. FERRAND, médecin des hôpitaux de Paris. Ouvrage exclusivement destiné au clergé. Paris, Poussielgue frères, 1884, in-12 de 396 p. Prix : 4 fr. — 26. *La Théologie morale et les sciences médicales*, par le P. DEBREYNE, 6e édition, entièrement refondue par le Dr A. FERRAND, médecin des hôpitaux de Paris. Paris, Poussielgue frères, 1884, in-12 de 236 p. Prix : 3 fr. — 27. *Le lendemain du mariage*, étude d'hygiène, par le Dr CORIVEAUD. Paris, J.-B. Baillière et fils, in-18 jésus de 268 p. Prix : 3 fr. — 28. *Hygiène pratique* à l'usage des familles, par le Dr LELIÈVRE. Paris, A. Hennuyer, 1884, 1 vol. in-18 jésus de 324 p. Prix : 3 fr. 50. — 29. *Hygiène des Européens dans les pays intertropicaux*, par le Dr MAURICE NIELLY, professeur à l'école de médecine navale de Brest. Paris, Ad. Delahaye et E. Lecrosnier, 1884, 1 vol. in-18 de 300 p., 19 plans. Prix : 5 fr. 50.

1-2. — Depuis la venue du choléra, la vogue est de plus en plus aux microbes. Pendant plusieurs mois, on a parlé, jusque dans Landerneau, du *bacille en virgule*. Nous ne pouvons donc passer ici sous silence la série de notes, de mémoires et de rapports auxquels l'important personnage a donné l'occasion d'éclore. Le 16 décembre 1883, le

Dr Koch, envoyé aux Indes par le gouvernement allemand, décrivait, dans un magnifique rapport que toute l'Europe a lu (*Semaine médicale*, 1883, p. 50.) la forme du microbe, qu'il crut d'abord rectiligne, puis plus tard recourbé en (,). On le trouvait dans les lieux humides, dans l'eau des thanks ; il n'était pas inoculable aux animaux ; enfin, sa présence dans l'intestin ou dans les selles coïncidait toujours avec l'infection cholérique et avec elle seule. L'école de M. Pasteur, malgré son lugubre échec en Égypte, applaudit tout d'abord. Dès l'apparition du fléau à Toulon et à Marseille, M. Koch accourut de Berlin, recueillit au passage la croix de la Légion d'honneur, et fut fort bien reçu là-bas par MM. Strauss et Roux. Dans les académies, les journaux, les conversations, il ne fut plus question que des microbes. Beaucoup de gens profitèrent de l'occasion pour apprendre ce que c'était. Le bacille fut photographié, caricaturé, et, comme tout bon personnage en France, eut les honneurs de la chanson. Mal lui prit de tant faire parler de lui. Aujourd'hui, les membres de la mission Pasteur avouent que ce n'est pas un bacille, mais vingt que l'on trouve chez les cholériques — que le bacille en virgule n'est ni constant, ni spécial chez eux, — on le trouve dans la dysenterie, la cholérine, etc. — Enfin, conclusion stupéfiante ! les malades morts d'une attaque violente de *choléra nostras* ne présentent que peu ou point de bacilles. Ceux-ci abondent au contraire dans les formes lentes ou bénignes. C'est un désenchantement. Le public se sent un peu volé, et je crains bien que le bacille n'y perde un peu de son prestige. M. Koch annonçait hier qu'il croyait maintenant le bacille en virgule distinct du vrai microbe du *choléra nostras*, et qu'enfin il était parvenu, contrairement à ses affirmations précédentes, à l'inoculer aux animaux (ce qu'un médecin de Marseille a déjà fait depuis trois mois). Enfin, voici un docteur, aux appétits étranges, qui aborde sans broncher des selles de cholériques, et les microbes, de bonne humeur ce jour-là, ne semblent pas s'en plaindre autrement, vont et viennent, de Toulon à Marseille, de Marseille à Paris et de Paris à Bruxelles. Sans doute, ils vont nous quitter bientôt, grâce à Dieu, ne fût-ce que pour faire taire l'Académie. Voilà qui va compliquer la question. Que faut-il conclure ? Rien encore. Au milieu de ces discussions continuelles, les microbes sont-ils coupables ou innocents ? En tout cas, ils doivent bien rire.

Quant à la liste de toutes les publications, rapports, procès-verbaux, brochures, que l'épidémie a fait éclore, elle serait longue ; c'est une autre épidémie à côté de la grande. Dans le monde officiel, les discussions se suivent et malheureusement se ressemblent. De la controverse, il y en a à foison : sur la distinction du *choléra sporadique* et du *choléra nostras*, sur les désinfectants, sur l'origine de

l'épidémie, sur l'état sanitaire défectueux, précurseur de l'épidémie, sur le bacille ; sur la fête nationale ; de conclusions point : le rapport officiel arrivera dans quelques années, comme autrefois les fameuses notices de Blondel : en 1854, paraissaient ses conclusions sur l'épidémie de 1849 ! Il y indiquait d'ailleurs les moyens de la combattre.

Signalons parmi les pièces officielles les plus intéressantes : — le 8 juillet : Académie de médecine, Communication de M. Rochard. — Le 15 juillet, rapport de M. Brouardel ; — le 22 juillet, communication de M. J. Guérin ; — le 30 septembre, récidive de M. Rochard. Quant aux notes des simples mortels, on ne les compte plus. Note sur le traitement par le cuivre (Burcq, 15 juillet), sur le traitement par le soufre (Dubroué, rapport de M. Charcot à l'Académie des sciences, séance du 4 août). Traitement par le sublimé corrosif, par le tannin, par la pilocarpine, par l'alcool, l'absinthe, etc. Il y a eu un brave homme qui demandait trente mille francs pour devenir un bienfaiteur de l'humanité.

Des brochures ont trouvé libraire. Il y en a de bien comiques. — Une, entre autres, de M. Falin, (J.-B. Baillière) *sur la spontanéité*, tout à fait réjouissante ; une autre de M. Jousseaume, *sur le choléra, traitement nouveau, guérison*, quoique digne de la précédente, visant moins haut ; on y trouve des chapitres parfaitement grotesques : *Cholérine Plomplon*, etc. L'auteur, qui est d'autre part un excellent malacologiste, a fait ce jour-là au public, dont il est honorablement connu, une bien mauvaise plaisanterie. Le *choléra, remèdes naturels et surnaturels*, par le marquis de Beaulieu (Palmé) est une élucubration désolante qui s'abrite sous le couvert inviolable de la foi religieuse pour cacher une réclame. C'est le moment des brochures imprimées vite, écrites plus vite encore. Les ouvrages sérieux ne viendront que plus tard.

3. — M. Bouley vient de réunir en un volume (Asselin édit.) les leçons de son cours de *Pathologie comparée* au Muséum. Un premier volume, le *Progrès en médecine par l'expérimentation* (cours de 1880-81), avait été favorablement accueilli. Je doute que le même succès attende celui-ci : *La nature vivante de la contagion. Contagiosité de la tuberculose* (cours de 1882-1883). Le nom bien connu de l'auteur fait lire le livre ; mais on éprouve bien vite une profonde déception. Dans ces trois cent quatre-vingt-dix pages d'un style assez lourd, verbeux, rempli de redites, où l'auteur avance de trois pas pour reculer d'un, abusant du décousu qu'on tolère parfois dans un cours oral, il n'y a pas un fait nouveau : la raison n'en est pas dans la date déjà ancienne de ce cours, car l'auteur annonce même dès le troisième chapitre des faits qui n'ont été définitivement acquis que dans ces derniers temps, c'est-à-dire dix-huit mois plus

tard. C'est simplement, et d'un bout à l'autre, un lourd plaidoyer en faveur de la doctrine microbienne. La tuberculose ne vient là que comme exemple : le charbon et la rage y tiennent une place presque aussi considérable. Citant les expériences bien connues et déjà anciennes de M. Pasteur ; mettant en relief, ce qui est justice, la part importante des recherches faites dans cette voie par les vétérinaires, car M. Bouley est vétérinaire ; fustigeant vertement le savant M. Colin, d'Alfort, un vétérinaire pourtant, qu'il écrase en lui citant des vers du Misanthrope, M. Bouley s'arrête au bout de trois cent quinze pages, sans qu'il y ait beaucoup de raisons pour que cela finisse. Et cependant, il y a d'excellentes idées noyées dans tout cela. La doctrine de l'identité de la physiologie humaine et de la physiologie animale, par suite des deux pathologies, art vétérinaire et médecine, est très justement défendue et bien exposée (p. 33) ; la requête formulée aux autorités pour réclamer une surveillance plus active dans le débit des viandes de boucherie, et éveiller l'attention publique sur une cause vraie de redoutables dangers, forme encore un excellent chapitre. Mais c'est tout. M. Bouley veut prêcher le microbe à outrance, et il le prêche souvent mal. Tout est fini : Une ère nouvelle commence, dit-il. Et il chante la venue du microbe. Mais quand débute une théorie nouvelle qui propose de bouleverser toutes les données d'une science aussi vieille que la médecine, il faut procéder avec beaucoup plus de prudence. Nous en sommes à la période d'essai. Les contradictions ne sont pas rares entre les microbiens les plus purs, et peut-être l'avenir ne consacrera-t-il pas leurs conclusions tout entières. Hier encore M. Koch se rétractait formellement. On ne pêche plus aujourd'hui par manque de microbes, mais par excès ; l'homme bien portant en renferme des milliards. A côté de faits incontestablement acquis, tels que les admirables vaccinations de Pasteur, ouvrant à la thérapeutique un champ si vaste, il en est d'autres, la découverte des microbes de l'érysipèle, des oreillons, de la diphthérie, de la syphilis par exemple, qui ont encore leurs preuves à faire. Il est trop tôt pour emboucher la trompette et s'écrier en voyant la discussion s'établir à ce sujet au sein d'une académie : « Et les colonnes du temple ne croulèrent pas! » (p. 57) — M. Bouley continue à vouloir mal de mort aux médecins, qui ne lui viennent point assez vite à son gré, sans s'apercevoir que l'étude des faits si compliqués de la vie, l'expérience acquise au lit des malades, leur montrent chaque jour qu'à côté des formules chimiques, il existe une foule de facteurs : la résistance des tempéraments, l'hérédité, l'hygiène, etc., dont les chimistes ne tiennent aucun compte et dont l'influence est énorme : tous les individus attaqués par un microbe n'y succombent pas ; telle espèce est réfractaire au microbe qui tue l'espèce voisine ; il y a des microbes qui n'agissent que sur

certaines races (fièvre jaune). Les lois de l'organisme, M. Bouley le sait bien, sont plus compliquées que celles d'une pendule, et la chimie elle-même, quand elle s'attaque aux substances vivantes, commence à perdre pied : les albuminoïdes par exemple, base véritable de la vie, ne s'analysent pas comme le chlorure d'étain et sont irréductibles à une formule constante.

Dans l'étude de l'action de la tuberculose, M. Bouley a, par suite, omis à peu près complètement l'étude des lésions tuberculeuses ; il aurait pu au moins montrer le microbe à l'œuvre, et trancher la grave question de l'unité de la phthisie, qui a tenu une place capitale dans l'histoire de la maladie. De même, arrivé à l'étude des divers modes de traitement, il accorde une confiance exagérée à la doctrine de Polli, — vieille de 20 ans, rajeunie au profit des théories nouvelles, — qui consiste à tuer tous les microbes avec l'acide sulfureux produit dans l'organisme même par l'ingestion des sulfites et hyposulfites. Encore de la chimie ! On nous prend pour des bocaux, et de ce train, la médecine arrivera tout droit à prescrire une panacée universelle.

Dans son étude sur la rage, M. Bouley en annonce très sérieusement le microbe, alors que M. Pasteur, au congrès de Copenhague, dans cette admirable conférence qui a arraché les applaudissements des savants venus du monde entier, annonçait avec une loyauté scientifique exemplaire, qu'il ne le connaissait pas encore. M. Bouley est plus microbien que le grand Pasteur lui-même. Le professeur du Muséum d'histoire naturelle a en outre laissé échapper un lapsus : l'*acarus* de la gale (p. 236) n'est pas un insecte, mais un arachnide.

4. — La meilleure preuve que, pour connaître les maladies et soigner les malades, il n'est rien tel, quoi qu'en dise M. Bouley, que d'être médecin, c'est qu'un autre livre a paru en même temps que le sien, sur le même sujet, livre excellent de tout point, dû à un médecin, et, ce qui pis est, à un professeur de clinique de la Faculté de médecine, M. Germain Sée. L'ouvrage est tel qu'on pouvait l'attendre du nom bien connu et de la haute situation de l'auteur. Il est écrit d'un style franc et clair, à allures hardies, qui plaît beaucoup, et permettra aux gens du monde de lire sans fatigue, avec grand intérêt même, une œuvre écrite surtout pour les médecins. C'est la première fois qu'un professeur de clinique définit aussi hardiment la tuberculose par la présence d'un microbe. Pour M. Sée, la chose est démontrée et la discussion n'est plus à faire : il reste à concilier cette manière de voir avec les faits déjà acquis à la science. Selon lui, l'action du microbe de Koch peut rendre compte de tous les faits de la phthisie. Sa présence seule permet d'affirmer l'existence de la tuberculose chez le sujet en apparence le mieux portant : toute

tuberculose est accompagnée du microbe, sans microbe point de tuberculose. Les tubercules, anatomiquement identiques aux tumeurs du farcin, aux kystes des strongles, aux gommes de la syphilis, ne présentent de réellement spécifique que ce bacille court, très petit, facile à reconnaître d'ailleurs, grâce à ce que, coloré comme tous les autres microbes par le violet d'aniline, il est le seul à conserver sa couleur au milieu de l'acide azotique. Les causes qui peuvent développer en nous la terrible maladie, se ramènent à celles qui facilitent l'absorption du microbe : les crachats des phthisiques, qui en sont farcis, laissent, une fois desséchés, le bacille se mêler aux poussières de l'atmosphère et infecter l'air que nous respirons; le baiser d'un phthisique, peut-être son lait et son haleine, sont autant d'occasions pour la contagion : c'est ainsi qu'on explique la fréquence de la tuberculose dans une famille dont un membre est tuberculeux, car la maladie en elle-même n'est point sûrement héréditaire; à peine existe-t-il, par hérédité, une aptitude plus grande, une faiblesse constitutionnelle plus favorable au développement des germes. Mais encore faut-il que ceux-ci parviennent jusqu'à nous. M. Sée, répond d'avance à l'objection, qui naît aussitôt dans la pensée de chacun : « comment, au milieu de pareilles chances de destruction, l'humanité a-t-elle pu subsister si longtemps? Il énumère alors les causes nombreuses de mort auxquelles sont exposés ces êtres microscopiques, les conditions hygiéniques, les diathèses incompatibles (rhumatismale, par exemple), qui rendent le développement des germes difficile ou impossible. Chacun de nous a sans doute avalé souvent le microbe de la tuberculose ; il ne s'est développé que chez les faibles. Une bonne analyse des formes cliniques de la tuberculose pulmonaire vient ensuite. La discussion des différents modes de traitement termine l'ouvrage (arsenic, iode, etc.).

Entre le livre de M. Bouley et celui-ci, il n'y a pas de comparaison possible : et cependant les deux auteurs ont traité à peu près le même sujet et admettent les mêmes idées. L'un a fait un livre à peu près inutile, qui ne démontre rien, et qui ne rendra jamais service à personne; l'autre, un traité clair, pratique, dont les principes sont affirmés ; qui fera bien plus, au total, pour la doctrine microbienne, que les discours de M. Bouley lui-même; et cependant M. Sée est un médecin et des meilleurs !

5. — Le livre de M. Lécorché, *Traité de la goutte*, est une publication importante, du même genre que celle de M. Sée, et que nous recommanderons aux mêmes titres, aux lecteurs étrangers ou non au monde médical. La lecture en est aisée et intéressante, les doctrines irréprochables. M. Lécorché définit la goutte par l'acide urique, comme M. Sée a défini la tuberculose par son microbe ; la première opinion

est d'ailleurs bien moins contestée que l'autre : néanmoins la part d'attention accordée par l'auteur à cet agent chimique est certainement plus considérable que dans les ouvrages précédents traitant le même sujet. L'acide urique, dès le premier chapitre, est étudié avec grands détails, chimiquement d'abord, puis au point de vue de son action physiologique. La goutte, pure encore de tout microbe, est due, suivant l'auteur, à un excès d'activité assimilative, d'emmagasinement nutritif : les alcalins, qui ralentissent cette activité et amènent, même chez un sujet normal, un amaigrissement sensible, ont par suite sur la goutte une action très marquée que M. Lécorché invoque à l'appui de son opinion. Un chapitre des plus intéressants est celui où l'auteur étudie la goutte, la diathèse goutteuse, dans ses rapports avec les autres affections générales, cancer, syphilis, tuberculose surtout ; il ramène à de justes proportions le prétendu antagonisme admis longtemps entre la goutte et cette dernière maladie. Les goutteux qui deviennent tuberculeux guérissent plus facilement que les autres malades : cela est vrai ; mais il n'en faudrait tirer aucune conclusion générale, sous peine de se heurter à de nombreuses exceptions. — Le traitement fait également l'objet d'une étude très sérieuse. M. Lécorché, après une discussion attentive des divers remèdes proposés, voire même l'hydrothérapie et les bains d'air comprimé, accorde ses préférences au colchique, qui, selon lui, est bien plutôt le spécifique de l'attaque goutteuse que le salycilate de soude, préférable dans le rhumatisme aigu. Il prescrit le colchique à la dose de 2 à 4 grammes, à l'état de teinture, ou de liqueur de Laville.

6. — Le *Traité d'électricité médicale* du Dr Bardet, est encore un bon livre, répondant à un besoin véritable. L'électricité fait partie aujourd'hui de nos agents thérapeutiques les plus puissants : les appareils se perfectionnent, et cependant les médecins ne savent que peu ou point s'en servir. Combien de praticiens pourraient dire aujourd'hui ce qu'est un *volt*, un *ohm*, un *ampère*, un *coulomb* ? Combien par conséquent sont en état d'apprécier la *quantité* d'électricité, l'*intensité*, etc., — qu'ils doivent prescrire à leurs malades ? Le nombre, en attendant la jeune génération qui se forme actuellement, en est malheureusement aussi restreint que celui des médecins qui connaissent la composition du laudanum, les procédés de fabrication du sulfate de quinine, et les différentes sortes de quinquina. L'ouvrage de M. Bardet est plutôt écrit pour les praticiens que pour les élèves, à qui conviendront mieux des traités généraux de physique médicale. On y trouvera, dans la première partie, une exposition des faits acquis à la science sur la force électrique en elle-même, exposition d'une simplicité et d'une clarté remarquables. Peut-être faudra-t-il adopter avec quelque réserve certaines opinions propres à l'auteur, en particulier sur la mort par le choc en

retour, les *interférences nerveuses* (350), etc. L'action physiologique de l'électricité est étudiée dans une seconde partie ; ses propriétés curatives, dans une troisième. M. Bardet a su d'ailleurs se garder du danger de présenter l'électricité comme devant tout guérir, c'est-à-dire de discréditer le remède.

En somme, bon livre, intéressant et bien fait. — L'édition (Doin) est très soignée et ornée de bonnes gravures. Notons toutefois, p. 533, une singulière négligence du dessinateur : oubliant qu'après le tirage, la figure dessinée sur le bois se trouve retournée, il a représenté au réel un individu qui, sur le livre imprimé, possède un cœur à droite, comme pour Sganarelle.

7. — Voici un bon manuel dont nos étudiants en médecine pourront tirer profit : les *Eléments de physiologie humaine* de MM. Frédéricq et Nuel, professeurs aux Universités de Liège et de Gand. Parfaitement au courant des plus récentes découvertes, rempli de faits, sobre en réflexions, le livre est écrit dans un style concis ordinairement clair, coupé en de fréquents paragraphes qui réveillent à tout moment l'attention et parsemé de très nombreuses gravures dessinées simplement au trait blanc sur fond noir. La première partie, due à M. Frédéricq (Introduction. Fonctions de nutrition) est peut-être un peu plus sèche, obscure même en certains endroits à force de concision. La fonction glycogénique du foie est trop rapidement énoncée. La deuxième, due à M. Nuel (Muscles, nerfs, organes génitaux), est mieux rédigée, bien qu'écourtée à la fin ; les fonctions de reproduction sont trop brièvement exposées, il existe encore là sur plusieurs points bien des discussions, et les opinions diverses des auteurs étaient à citer. Au total, bon ouvrage d'études.

8, 9. — Nous pouvons en dire autant des deux traités d'accouchement que nous avons reçus : *Lehrbuch der Geburtshilfe für Arzte und Studierende*, de E. Korman. *Lehrbuch der Geburtshilfe für Hebammen*, de Fehling. Ce sont des manuels commodes, pratiques avant tout, mais qui ne paraissent pas avoir chance de se substituer à ceux si parfaits qui existent déjà en France. Nos étudiants pourront s'en servir, en se défiant néanmoins de certains procédés opératoires différents de ceux usités chez nous, les divers temps de l'application des forceps, par exemple ; celui figuré par Korman n'est d'ailleurs pas tout à fait semblable aux nôtres.

10, 11. — L'homœopathie conquiert peu à peu sa place au soleil. Les doctrines microbiennes, en révélant l'œuvre puissante des infiniment petits, — sur lesquels agissent des doses extraordinairemet faibles de substance antiseptiques (sublimé corrosif, nitrate d'argent, iode, acide salycilique, acide borique, etc., au 1/1000, au 10/1000, au 100/1000), — n'ont fait qu'apporter à la doctrine d'Hahneman un nou-

vel appui. On lira avec fruit à cet égard, une intéressante brochure du Dr J.-P Tessier : *Les Précurseurs de M. Pasteur* (Charavay). — Le *Traité de matière médicale expérimentale et de thérapeutique positive*, que publie aujourd'hui M. Jousset, en collaboration avec plusieurs médecins homœopathes, — parmi lesquels figure M. J.-P. Tessier, — est, malgré son titre un peu prétentieux, un livre éminemment pratique. C'est un répertoire alphabétique des substances employées en homœopathie, avec l'indication, pour chacune d'elles, de son action et de son mode d'emploi : on trouvera là de précieux renseignements de toxicologie ; certains articles (solanées vireuses, aconit, etc.) sont de véritables monographies thérapeutiques dans lesquelles l'enseignement classique trouverait beaucoup à prendre, quand il n'a pas déjà pris. On regrettera toutefois que les auteurs aient indiqué l'origine des substances qu'ils emploient, d'après des livres qui sont loin d'être au courant de la science. Il est certaines erreurs de botanique que, depuis les travaux de Baillon, surtout depuis la publication de son magnifique travail de *Botanique médicale*, il n'est plus permis d'imprimer en 1884. Ce sont là des taches faciles à faire disparaître, et d'ailleurs l'intérêt du livre est autre part : il est dans cette masse considérable de faits et d'observations nouvelles présentées par l'école homœopathique. On ne détruit des expériences que par d'autres expériences, et contre elles, pas plus que contre des observations consciencieusement faites, il ne suffit pas d'un aristocratique dédain.

12. — L'*Histoire de la médecine*, de M. Guardia, est un bon ouvrage qui aurait pu être très bon. Il n'existe pas d'histoire de la médecine publiée dans un format commode et au courant des faits récents : à ce point de vue, le livre a trouvé sa place toute marquée. M. Guardia a de plus un style très clair et possède le talent de faire admirablement revivre ses personnages : ses vues d'ensemble sur l'esprit des diverses écoles, sur le rôle de certaines grandes personnalités, sont souvent très justes. Mais l'auteur a tout gâté par une grave faute de plan. Une première partie renferme l'histoire de la médecine, depuis les temps les plus reculés jusques et y compris Broussais. C'est une série de portraits, en général bien faits, formant de beaucoup la meilleure partie de l'ouvrage. Si Celse est un peu laissé dans l'ombre, en revanche le rôle de personnages importants, mais déjà oubliés, Asclépiade, Arétée, etc., est très justement mis en relief. Alors commence une seconde partie, l'évolution de la théorie médicale. Si M. Guardia nous eût donné l'histoire des divers systèmes anatomiques à travers les siècles, — l'histoire des doctrines concernant le cerveau, des doctrines concernant le sang, — c'eût été à coup sûr une œuvre originale et d'un puissant intérêt. Mais il s'est contenté de

reproduire, en les allongeant, certains paragraphes de la première partie ; il a examiné surtout les rapports de la philosophie et de la médecine, question toute de discussion et même de parti, qui dépare un livre d'enseignement. Chemin faisant, il y est parlé un peu de tout : de la vivisection, dont M. Guardia nie l'utilité en physiologie ; — de l'histoire naturelle, où Buffon et Linnée sont singulièrement appréciés, Linnée surtout, dont il est dit que « la botanique *était son fort* ; » — de la métaphysique, où M. Guardia traite bien durement l'école éclectique ; — de la littérature même. Il y a, page 230, une vingtaine de lignes, sur les écrivains du dix-huitième siècle et sur leur style, qu'on n'attendait guère dans cette bagarre. C'est le mauvais endroit du livre : les appréciations, les opinions personnelles, y remplacent les faits. Nous laisserons à M. Guardia la responsabilité de certaines d'entre elles sur le moyen âge, l'influence du catholicisme, celle des juifs, etc. Puis, sans dire gare, l'auteur, par un chapitre intitulé : *Nos maîtres*, nous ramène aux procédés meilleurs de la première partie, et achève paisiblement son œuvre par l'histoire des médecins depuis Broussais jusqu'à nos jours. On trouvera là des physionomies originales, très habilement ressuscitées : un peu de partialité s'observe toutefois dans certains jugements, sur Orfila, Trousseau, par exemple. L'école de Strasbourg y est étudiée d'une manière toute particulière. — C'est bien plutôt, en somme, une histoire des médecins que celle de la médecine : M. Guardia a prouvé qu'il aurait pu faire un excellent ouvrage en fondant l'une et l'autre. Il ne l'a pas voulu : cette séparation malheureuse, qui n'est pas même franche, car après cent et quelques pages, M. Guardia, gêné et dérouté, revient achever sa première partie, — cette séparation n'a abouti qu'à amener un hors-d'œuvre encombrant, et les lecteurs de M. Guardia, qui seront nombreux certainement, trouveront comme moi que c'est dommage.

13. — L'ouvrage d'Hutchinson, sur *les affections de l'œil et de l'oreille* qui relèvent de la *syphilis héréditaire*, n'est point un livre nouveau. Il parut en 1863 et, depuis lors, la science a marché. Mais, Hutchinson, il ne faut pas l'oublier, fut le premier à faire connaître trois faits importants dans l'histoire de la syphilis, faits très discutés, niés même au début, admis aujourd'hui par tous les médecins. Le premier, il signala que chez les malheureux nés de parents syphilitiques, on observe souvent une affection spéciale de la cornée oculaire, une *kératite interstitielle* ; — souvent aussi une maladie particulière de l'oreille, et enfin une forme anormale des dents, des incisives supérieures en particulier : son nom est resté même à un type particulier de dent creusée en croissant à pointes doubles ou triples, — *dent d'Hutchinson*. Ces jours derniers, sir J. Thompson signalait à la Société Harveyenne de Londres un quatrième caractère, un mode d'implantation

des cheveux au sommet du front. C'est ce livre que M. Hermet a traduit sur le conseil du professeur Fournier ; notre grand syphilographe a même écrit pour lui une préface charmante. La traduction est aisée et précise. Trois notes très étendues, rédigées, la dernière au moins d'après les leçons de M. Fournier, complètent l'œuvre du traducteur et lui donnent une originalité véritable. Quant au livre en lui-même, c'est bien plutôt un recueil d'observations cliniques qu'un traité réellement dogmatique. Une liste d'aphorismes sur la syphilis en général est placée vers la fin.

14. — Le *sevrage*, du Dr Aubert, est une étude consciencieuse que chacun lira avec fruit. Malgré le plan si net indiqué dans la préface, il règne au début, au sujet de l'époque du sevrage et des précautions qu'il nécessite, un certain désordre. La partie la plus intéressante du livre est dans l'étude comparée des différents modes de sevrage usités en France et dans quelques autres pays. Il s'y trouve des détails extrêmement curieux et de la plus haute importance, tant au point de vue du choix des nourrices, dont il dévoile les déplorables habitudes, qu'à celui de la législation du sevrage, l'exécution de certains règlements bienfaisants, la loi Roussel, par exemple, se faisant un peu trop attendre. On y verra les divergences profondes qui existent entre les procédés de sevrage, depuis les nourrissons des environs de Dol, élevés au cidre exclusivement jusqu'à six mois (p. 58), jusqu'aux petits négrillons de quatre ans, jetant leur cigarette pour téter leur mère (p. 130).

15. — L'hypnotisme, le somnambulisme, le magnétisme, ont beaucoup fait parler d'eux cette année. Les travaux de M. Brémaud sur le somnambulisme des hommes, ceux de M. Richet sur la suggestion, — les expériences mêmes de Pickmann qui a pleinement démontré que, dans tous ces faits, l'intervention d'un *compère* plus ou moins exercé était toujours possible, — n'ont pas peu contribué à la chose. Le nombre des volumes que nous avons reçus est assez considérable, et nous devrons nous restreindre à l'analyse des principaux. Le livre de M. Yung : *Le Sommeil normal et le sommeil pathologique*, est une œuvre très consciencieusement faite et que nous recommanderons volontiers aux gens du monde qui tiennent à posséder des idées saines sur cette matière. Les causes du sommeil, des rêves, y sont analysées avec beaucoup de finesse ; les citations sont bien choisies et ajoutent un grand intérêt à la lecture. Le second chapitre, étude du sommeil pathologique, est moins complet ; mais cette partie de la science est encore à l'étude. Les conclusions dans lesquelles l'auteur se résume à la fin, sont irréprochables : il y a là un bon sens scientifique que chacun ne possède pas dans l'espèce.

16. — Ce n'est point celui de M. de Maricourt. Dans son livre,

*Souvenirs d'un Magnétiseur* (Plon), il cherche au cours du premier chapitre à réfuter M. Yung, mais sansgrand succès : on ne résout pas des problèmes avec le sentiment, et, en matière d'observations de psychologie physiologique, pour ces excursions dans des pays nouveaux, où l'esprit s'aventure sans guide ; il faut une prudence d'analyse que les longues études scientifiques peuvent seules donner. Le livre est néanmoins des plus curieux, écrit avec une verve extrême et une aisance de style remarquable. L'auteur est un littérateur avant tout; et il faut cela pour le faire lire. De plan, de but, de démonstration, il n'y a point trace. Ce sont des *Souvenirs*, soit; mais encore faudrait-il nous raconter les faits importants sans lesquels il est impossible de comprendre les autres. Vous avez magnétisé ? Tant mieux ou tant pis ; mais comment vous y êtes-vous pris ? Vous donnez, en manière d'éclaircissement, ce bon conseil : Ayez de la fermeté, de l'énergie, et tout ira bien ! Mais ce n'est point là une méthode : bien des gens ignorent vos procédés, et c'est là la première chose à leur dire ! Imaginez-vous les souvenirs d'un chirurgien, ayant eu des idées nouvelles dans son art, sans un mot sur sa manière d'opérer ? Il ne suffit pas de raconter des faits, il faut donner les circonstances déterminantes qui, une fois réalisées, permettront à coup sûr de reproduire indéfiniment les phénomènes. La parole d'honneur du plus galant homme du monde ne vaut pas la plus petite expérience sûrement renouvelable. — Faute d'explications, on éprouve, à la lecture de chaque page, une inquiétude continuelle ; on cherche des renseignements dans les petits coins des paragraphes. L'ordre d'exposition est d'ailleurs d'une liberté extraordinaire, ce qui fait que le livre peut se lire par tous les bouts. Les faits personnels, les détails médicaux, les anecdotes, les généralisations extra-planétaires s'y coudoient, sans faire parfois trop bon ménage. Tout cela bien dit, bien raconté; expliqué, jamais. Il y a de tout dans ce livre étrange dont on peut tout dire excepté qu'il est banal.

17. — Le livre de M. Jules Crépieux, *Cours de Magnétisme humain*, est beaucoup plus sérieusement fait : peut-être est-ce le plus systématique que nous connaissions dans cet ordre d'idées. Il renferme, en huit leçons, l'histoire du magnétisme et la description de ses procédés. Le livre est écrit d'un style ferme, simple, réellement scientifique : nous trouvons enfin là une méthode et des faits, non des conclusions seules ; on en croira ce que l'on voudra, mais on y apprendra quelque chose : c'est l'œuvre d'un homme profondément convaincu, non d'un passionné ou d'un sectaire ; et les convaincus, même quand ils peuvent se tromper, sont toujours respectables.

18. — *La Neurypnologie, Traité du sommeil nerveux*, de James Braid, vient d'être traduite par le Dr Jules Simon. — Le livre est précédé

d'une préface excellente du professeur C. Brown Sequard. Cette réédition offre aujourd'hui un intérêt très vif d'actualité. On sait que James Braid démontra le premier, au grand scandale des magnétiseurs, que le sommeil artificiel était un fait tout personnel au sujet, et le fluide magnétique une pure hypothèse; que, pour provoquer l'hypnotisme, il n'y avait aucune différence entre l'œil brillant du magnétiseur et le bouton poli d'une porte. Aujourd'hui encore, les termes de *Braidisme* et d'*hypnotisme* s'équivalent. Braid connut la suggestion dont on parle tant aujourd'hui. Il prouva que si les idées gaies amènent une contracture spéciale de la face, le sourire; on peut inversement, en provoquant par l'électricité la contraction du rire sur les muscles de la face du sujet endormi, faire naître dans son cerveau des idées souriantes.

19. — M. Bérillon a puisé dans les faits de l'hypnotisme (anesthésie partielle, hyperexcitabilité ou catalepsie unilatérale, etc.) des arguments importants en faveur de la thèse qu'il soutient : la *dualité cérébrale*, l'indépendance et même la différence fonctionnelle des deux hémisphères. L'idée est originale, si toutes les considérations que l'auteur appelle à son aide ne le sont pas. Peut-être aussi M. Bérillon se laisse-t-il parfois entraîner trop loin. Il y a deux hémisphères au cerveau, parce que le corps de l'homme est organisé d'après une symétrie bilatérale, au moins extérieurement et qu'il a un côté gauche et un côté droit; leurs fonctions sont symétriques comme leur structure, et quand Ball, faisant allusion à Bichat, qui fut trouvé, à l'autopsie, pourvu d'un hémisphère beaucoup plus petit que l'autre, a dit : « Il pensait avec le grand et vivait avec le petit, » il a fait un joli mot d'esprit et une détestable démonstration de physiologie. Puissance de la rhétorique !

20. — On lira également avec intérêt le travail de M. Bernheim sur la *Suggestion*. La rédaction en est attachante, comme le sujet d'ailleurs : commander à un homme d'accomplir tel acte à tel jour, telle heure, et le voir ensuite exécuter, à l'heure dite, l'acte prescrit et comme on l'a prescrit, sans se douter qu'il n'est qu'un instrument, et poussé comme par une fatalité; — semer dans un cerveau, à notre gré, des germes d'idées qui, une fois développées, deviendront irrésistibles, — il y a là de quoi troubler singulièrement nos idées sur la liberté humaine, définie jadis par Spinosa « l'ignorance des motifs qui nous font agir. » L'intérêt est particulièrement vif dans les rapports de la suggestion avec la criminalité et la responsabilité.

21. — Le *Manuel des maladies mentales* de M. Bra est un livre purement scolaire, ne visant qu'à l'exposition dogmatique des faits acquis. Mais les gens du monde le liront avec fruit; il est écrit avec un rare bonheur d'expression, dans un style clair, ferme, pittoresque, d'un

intérêt ininterrompu. Le chapitre sur la conduite à tenir vis-à-vis des aliénés et dans les expertises médico-légales sont particulièrement curieux. Aux étudiants, il offre un exposé aussi complet et aussi concis que possible, de l'état actuel de la science.

22. — La librairie Doin vient de publier une traduction des *Éléments de Biologie* de Huxley et Martin, traduction bien faite d'un livre éminemment utile : c'est une préparation à l'étude générale des *êtres vivants*, animaux ou plantes, par celle de quelques types bien choisis et faciles à se procurer, hydre, fougère, anodonte, grenouille. Comme dans son admirable livre sur l'*Écrevisse*, l'éminent secrétaire de la Société Royale de Londres nous prouve surabondamment que l'étude des organismes les plus vulgaires, de ceux que nous rencontrons chaque jour, nous mène rapidement en face des plus graves problèmes de la biologie, et qu'il n'est besoin ni d'employer des instruments compliqués, ni de chercher bien loin dans les mers des êtres nouveaux, pour trouver le bout de nos connaissances.

23. — Les *Éléments de physiologie générale* de Preyer ont été traduits par M. J. Soury, un psychologue, qui est aussi un physiologiste, et bien traduit; mais le livre en deviendra-t-il meilleur pour cela ? C'est merveille de voir comme M. Soury a su rendre abordable, intéressant même, l'ouvrage confus et obscur du professeur allemand. Le livre est aussi une introduction à l'*Étude des sciences biologiques*, mais une introduction que pourront lire seuls ceux qui se seront déjà avancés assez loin. C'est une synthèse, c'est l'exposé des conclusions auxquelles parvient un naturaliste qui a beaucoup réfléchi : commencer par là, serait commencer par la fin. Combien plus clairs, plus simples, plus pratiques, et plus réellement instructifs sont les livres d'Huxley !

24. — La place nous manque pour donner une analyse suffisamment détaillée du livre de M. de Lanessan. *Le transformisme*. C'est plus qu'une simple exposition des idées de Darwin : M. de Lanessan n'est même pas toujours de son avis. *Transformisme* n'est pas *Darwinisme* : Darwin a beaucoup fait pour le transformisme; il a fourni à son appui de graves arguments et formulé d'ingénieuses hypothèses ; mais celles-ci sont discutables, et même discutées. La grande majorité des naturalistes est aujourd'hui transformiste, et les idées de Darwin ne rallient qu'un certain nombre d'entre eux. La théorie évolutionniste, qui est d'origine toute française, remonte à Lamarck, et M. de Lanessan en montre même des traits importants esquissés jusque dans les œuvres de Buffon. C'est un livre de combat, où M. de Lanessan généralise beaucoup, étendant les lois des sociétés animales à la direction des sociétés humaines. C'est dire que la politique n'est point absente de l'ouvrage, ni la discussion religieuse ; M. de Lanessan est sorti là du cadre des

sciences purement médicales et nous en sortirions nous-mêmes en l'y suivant.

25 et 26. — Le livre du P. Debreyne, docteur en médecine, *la Théologie morale et les Sciences médicales*, est bien plus du domaine de la théologie que de la médecine. M. Ferrand a annoté et considérablement augmenté cette sixième édition : un chapitre même tout entier a été ajouté. Les doctrines médicales exposées sont d'ailleurs irréprochables, sauf, peut-être, en ce qui concerne l'opération césarienne, que l'auteur considère un peu trop comme facile, alors que tous les chirurgiens modernes la regardent unanimement comme un pis-aller périlleux. Autre chose : aujourd'hui, personne n'admet plus l'antique légende du coup porté au sein comme origine du cancer. L'ouvrage paraît sous deux formats : l'un est exclusivement destiné au clergé, l'autre au public : celui-ci renferme en moins plusieurs chapitres techniques qu'il ne faudrait pas être amené à lire sans le vouloir. De cette façon, il n'y aura point de malentendus.

27. — Le *Lendemain du Mariage*, du Dr Coriveaud, est un livre inutile qui ne s'adresse à personne. Ces sortes de livres sont ou graveleux ou scientifiques : celui-ci n'est ni l'un ni l'autre, et je n'exagérerai guère en disant qu'on pourrait presque le donner à lire aux petits enfants. Il est vrai que M. Coriveaud ne parle que du *lendemain*. De là quelques conseils sur l'allaitement, le sevrage, etc. Pourquoi dès lors ce premier chapitre consacré à la *Veille*, rempli de considérations d'une sentimentalité banale, où de perfides plusieurs points (.....) jouent un rôle considérable ? Le chapitre le plus intéressant est le dernier : étude comparative de la situation faite à la femme par le mariage chez les différents peuples : c'est ce que M. Coriveaud intitule : *Étude d'hygiène*.

28-29. — Signalons encore l'*Hygiène pratique*, du Dr Lelièvre, assez banale et absolument inutile, où il est un peu trop parlé des cataplasmes d'un certain Dr Lelièvre qui n'est peut-être point absolument inconnu à l'auteur. *L'Hygiène des Européens, dans les pays intertropicaux* du Dr Nielly, ouvrage très bien fait et d'une lecture fructueuse, auquel nous regrettons de ne pouvoir consacrer une analyse plus étendue. — Le *Massage*, de M. Estradère, bon traité et étude très consciencieuse ; l'auteur oublie toutefois que le massage ne saurait guérir tous les maux de l'humanité, l'excès de lait et le manque de lait, l'obésité et la maigreur, tout à la fois. Le cours d'*Anatomie* du Dr Puisienne, celui du Dr E. Pécaut, sont de bons manuels d'enseignement, destinés tous deux aux écoles normales primaires : s'il nous fallait choisir entre eux, nous donnerions la préférence au livre de M. Puisienne, plus sobre et plus scientifique. Nous avons reçu encore une brochure de M. Claudius Forestier, protestant contre l'*enseignement du*

*langage articulé* aux sourds-muets, et quelques travaux spéciaux sur des points particuliers de médecine : une étude sur l'*Action physiologique des bains de mer*, de M. Amat ; une étude sur l'*Arsenic*, principalement ses composés solubles, de M. Noskowski ; une étude sur l'*emploi du jequirity dans le traitement de la conjonctivite granuleuse*, par M. Bordet, etc.

D'autres ouvrages plus importants : la septième édition de la *Physiologie* de Béclard, une nouvelle édition de l'*Anatomie topographique* de Tillaux, l'*Anatomie philosophique* de Carlier, *Etiologie et prophylaxie du choléra*, de Proust, le *Traité des fractures et des luxations*, d'Hamilton (J.-B. Baillière), ne nous sont point parvenus assez tôt pour qu'il nous ait été possible d'en rendre compte dans le présent courrier. R. B.

---

## THÉOLOGIE

**Apologie des Christenthums von Standpunkte der Sittenlehre** (*Apologie du Christianisme au point de vue de la doctrine morale*). Durch Fr. Albert-Maria Weiss. O. Pr. Mit Approbation der Ordensobern. Dritter Band. Natur und Uebernatur. Fribourg en Brisgau, Herder, 1884, in-8 de XIII-926 p. — Prix : 7 fr. 50.

Nous avons rendu compte, lors de leur apparition, des deux premiers volumes de l'*Apologie du Christianisme* du P. Weiss, de l'ordre de Saint-Dominique. Le tome III, qui vient d'être publié, a pour sujet la nature et le surnaturel. Dans son introduction, l'auteur explique comment la nature et la grâce doivent s'unir dans le chrétien. Si la grâce parvient à régler la nature, tout est bien dans l'individu, et la société elle-même recueille les fruits de cette union plus que toute autre désirable. Pour faire toucher du doigt les bienfaits que produit la grâce, le P. Weiss, dans une première partie, nous peint un tableau véridique du monde païen, d'où il tire cette conséquence importante, que le Christianisme n'a pu sortir ni du paganisme, ni de la philosophie profane, ni de l'état romain, ni du germanisme et de la migration des peuples : il est une religion surnaturelle, d'origine divine.

La seconde partie considère le christianisme comme le fondement de la vie morale. L'idée qu'il nous donne de Dieu en est le point de départ. Nulle part ailleurs, nous ne trouvons une idée aussi belle, aussi complète et aussi féconde de la divinité. La foi à la révélation, qui nous vient de Dieu, est le fondement même de la vie morale. Elle nous donne une idée très élevée et très pure de la justice et de la sainteté, et elle s'adresse à tous. La religion chrétienne n'est pas exclusive, mais universelle ; elle saisit aussi l'homme tout entier. La loi et la liberté ne sont pas en contradiction, mais la première règle et dirige la seconde, de telle sorte que la foi nous rend véritablement

libres par la grâce. Le christianisme seul nous montre le véritable idéal de l'homme, que les Grecs et les Romains n'avaient pu découvrir. L'Église, avec son autorité divine, unit entre elles la nature et la grâce, et les sacrements nous fournissent les forces dont nous avons besoin.

La troisième partie entre dans certains détails sur l'éducation au point de vue chrétien. Comme les deux précédentes, elle est pleine de choses, et le fonds en est très riche. L'exposition est un peu abstraite, et il faut une attention soutenue pour suivre le développement de la pensée de l'auteur ; mais on est bien récompensé de sa peine, et le fruit qu'on recueille est abondant. L. M.

---

**Enchiridion confessarii et judicis ecclesiastici** *seu ratio compendiosa judicandi in utroque foro de abusu sacramenti pœnitentiæ et œconomice procedendi in cæteris clericorum causis disciplinaribus et criminalibus*, auctore Petro Rota. Pierre Marietti, Turin, 1884, in-8 de XII-544 p.

Nous n'avons pas à analyser ici un livre qui traite une des questions les plus graves et les plus difficiles du droit canonique. Il y a déjà un siècle et demi que Benoit XIV, qui a été le grand législateur en ces matières, promulguait la bulle *Sacramentum pœnitentiæ*. Plusieurs des souverains pontifes, qui sont venus ensuite, ont renouvelé les décrets de la célèbre bulle et, en l'année 1867, le pape Pie IX adressait à tous les évêques catholiques une instruction rédigée par la Sacrée Congrégation de l'Inquisition pour assurer l'observation des règles posées par Benoit XIV.

Mais une difficulté, qui a d'abord paru insurmontable, se présente depuis le commencement de ce siècle. En un grand nombre de diocèses, il n'y a plus de tribunaux ecclésiastiques régulièrement constitués pour juger les clercs ; dans presque tous les pays et, depuis quatorze années, à Rome même, les règles de la procédure canonique, souvent, ne peuvent être appliquées. Pour remédier au malheur des temps et assurer la vigueur de la discipline, le Souverain Pontife a fait rédiger par la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers une instruction, en date du 11 juin 1880, déterminant une procédure moins solennelle *in causis disciplinaribus et criminalibus clericorum.*

Tels sont les textes que commente M. l'abbé P. Rota, en éclairant son commentaire et par les textes parallèles du Droit canonique et par les écrits des plus célèbres docteurs, qu'il choisit surtout parmi les modernes. Son livre pourrait être appelé un code criminel et un code de procédure criminelle pour les causes ecclésiastiques. Le code criminel ne traite que d'une matière très restreinte, celle qui fait l'objet de la bulle de Benoit XIV ; le code de procédure criminelle

traite de la procédure en toutes les causes et pour tous les délits des clercs.

La doctrine est sûre ; elle s'éloigne également et d'une trop grande sévérité et d'une extrême facilité; l'exposition est claire. Ce livre, qui sera utilement étudié ou consulté par tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, font partie du clergé, nous semble nécessaire à ceux qui administrent les diocèses et veillent au maintien de la discipline.

E. Poussin.

---

## SCIENCES ET ARTS

**Histoire de la Botanique, de la Minéralogie et de la Géologie,** *depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, par Ferdinand Hoefer. Paris, Hachette, 1882, in-16 de 411 p. — Prix : 4 fr.

On doit déjà à M. Ferdinand Hoefer plusieurs volumes consacrés, comme celui-ci, à l'histoire d'une des branches de la science. Il nous a donné successivement l'histoire de la physique et de la chimie, de la zoologie, de l'astronomie, des sciences mathématiques. Il réunit maintenant dans un même volume ce qui concerne le monde des plantes et le monde minéral. Entre ces deux règnes, il le faut dire de suite, la part est des plus inégales, et le premier est largement avantagé.

Fort anciennes, il est vrai, sont les premières connaissances de l'homme relativement aux végétaux qu'il a su employer pour sa nourriture ou celle des animaux qu'il domestiquait, pour la pratique de la médecine ou pour les tâtonnements de l'industrie naissante. Aussi est-il intéressant de suivre le développement de la botanique, dans l'antiquité, à partir de la *Bible* et de l'*Iliade;* dans le moyen âge, avec les Arabes et les Byzantins ; enfin, dans les temps modernes, après la découverte de l'Amérique, quand les voyages d'exploration agrandissent le domaine de la science dont les bases sont définitivement fixées par Tournefort, Linné, Jussieu, etc. Un dernier chapitre résume les progrès dus à notre siècle ; il se termine par un exposé de géographie botanique et par une revue rapide des travaux auxquels ont donné lieu les diverses flores.

Il ne faut point s'étonner si, voulant retracer une histoire qui d'ordinaire est fort négligée, l'auteur donne relativement plus de place à l'analyse des documents anciens qu'au précis des théories modernes. Peut-être sera-t-il permis de regretter cependant qu'il ait écarté tout ce qui a trait aux travaux récents. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, la doctrine de l'évolution n'est même pas citée : et pourtant, quelque opinion qu'on ait à son égard, elle tient trop de

place aujourd'hui pour n'être pas mentionnée dans une histoire conduite « jusqu'à nos jours. »

Une observation semblable s'appliquerait avec plus de motif encore au résumé fort court consacré à la minéralogie. A propos de cristallographie, l'auteur s'arrête à Delafosse, sans nommer ni Bravais, ni MM. Des Cloizeaux et Mallard, pour ne rappeler ici que des noms français. Pas un mot non plus des merveilleux résultats de l'analyse microscopique des roches, commencée en Allemagne, poursuivie avec éclat en France par MM. Fouqué et Michel Lévy. Il est vrai que pour dédommager ses lecteurs, M. Hoefer consacre plusieurs pages aux publications de M. Stanislas Meunier sur les météorites, ces débris d'astres auxquels M. Daubrée a su faire raconter leur histoire. Le tout petit chapitre que l'auteur a rédigé sur la géologie devrait plus encore justifier un reproche analogue, s'il ne se dérobait par sa brièveté même à toute critique. Ou nous nous trompons fort, ou les élèves des classes de septième, à en juger du moins par les programmes, trouveraient que l'auteur s'est arrêté en route avec Constant Prévost. C'est une partie à refaire dans la prochaine édition, et M. Hoefer n'aura qu'à s'inspirer, pour le passé, des travaux historiques de d'Archiac, et, pour le présent, du *Traité de géologie* de M. de Lapparent. Nous nous sommes permis d'indiquer franchement cette lacune parce que M. Hoefer tiendra à honneur de la combler, aujourd'hui surtout que les programmes font une place de plus en plus large à l'étude de la nature. Il est, en effet, de ceux qu'aucun labeur ne rebute quand il s'agit d'être utile à la science et à ceux qui la servent.

A. Delaire.

---

**Traité pratique de Botanique**, *propriétés des plantes, leur utilité et leur emploi, etc.*, par Ed. Lambert. Paris, Firmin-Didot, 1883, pet. in-8 de 501 p. et 390 fig. — Prix : 5 fr.

**Petite flore parisienne**, *contenant la description des familles, genres, espèces et variétés, etc.*, par le Dr Ed. Bonnet, préparateur au Muséum d'histoire naturelle. Paris, Savy, 1883, gr. in-18 de xii-528 p. — Prix : 5 fr.

Malgré la différence de leurs titres, ces deux ouvrages ont entre eux un lien : tous deux sont descriptifs par leur objet et ont pour but de faire aimer le monde des plantes; tous deux aussi se réclament des œuvres classiques de MM. Cosson et de Saint-Germain, le *Guide du Botaniste*, et la *Flore des environs de Paris*. M. Ed. Lambert, en écrivant un *Manuel pratique de Botanique*, ne s'est pas proposé, en effet, de rédiger un traité élémentaire : il n'a point donné l'exposé des principes généraux, ni la valeur des termes techniques, et n'a point résumé l'anatomie ou la physiologie des plantes. Envisageant l'ensemble du règne végétal, il s'est appliqué à décrire les familles en

indiquant leurs caractères essentiels, et à citer les espèces principales, en rappelant leur histoire et leur emploi dans la médecine ou l'industrie. Cette partie de la tâche qu'il s'était tracée a été particulièrement bien remplie ; et la lecture de ce *Manuel* est rendue pour tous attrayante autant qu'instructive par cette alliance des renseignements usuels et des indications scientifiques. Des figures, nombreuses et bien choisies, toujours exécutées avec finesse et précision, accompagnent les descriptions et permettent d'en suivre aisément les détails. Une courte introduction énumère les avis les plus utiles pour le travail pratique, les herborisations et les voyages, la récolte et la conservation des plantes, etc. Un pareil livre, en aplanissant les premières difficultés, contribuera certainement à faire aimer la botanique, autant du moins qu'on le peut faire par des écrits ; car, ainsi que le dit fort justement M. Lambert, c'est le plus ordinairement en présence du merveilleux spectacle de la création que s'allume et grandit ce « feu sacré » qui fait le vrai savant.

Autre a été le plan de M. le Dr Bonnet. Il a resserré son horizon aux limites de la région parisienne, et il a composé, pour ceux qui travaillent, une *Flore* véritable. Au début, même succession de conseils pratiques sur les herborisations et la préparation des herbiers. Puis ensuite, description méthodique des familles, des genres et de toutes les espèces. Aussi souvent qu'il est nécessaire pour l'intelligence rapide des classifications et pour la détermination aisée des espèces, de petits tableaux dichotomiques acheminent sans fatigue vers la solution, par une succession de choix faciles à faire entre deux traits opposés. Là, chaque espèce est définie rigoureusement par ses caractères et son habitat. Le seul but ici est de conduire sûrement celui qui récolte une plante à en reconnaître la place dans la nomenclature et à en déterminer le nom spécifique. Un vocabulaire des termes techniques, avec de courtes explications qui en précisent le sens pour les commençants ; un tableau analytique, qui, par la disposition dichotomique, permet la détermination facile des familles ; enfin un *memento* ou guide des herborisations parisiennes les plus intéressantes, complètent le volume et en rendent l'usage particulièrement utile.

A. Delaire.

---

**Traité de Botanique médicale phanérogamique**, par H. Baillon, professeur d'histoire naturelle à la Faculté de médecine de Paris. Paris, Hachette, 1884, 1 fort vol. in-8 en deux fascicules de 1,199 p. et 3,487 fig. — Prix : 28 fr.

La botanique médicale est cette partie de l'histoire des plantes qui envisage les végétaux dans leurs rapports avec la médecine : c'est-à-dire qu'elle étudie individuellement, non seulement les plantes qui fournissent des médicaments à la thérapeutique, mais aussi celles

qui exercent sur l'économie une action délétère, comme les poisons, celles qui vivent en parasites sur l'homme et les animaux; en un mot, il lui faut considérer celles qui peuvent engendrer des maladies aussi bien que celles qui offrent des moyens pour en guérir. Il en est peu, il est vrai, qui, à une époque ou à une autre, par suite d'une expérience raisonnée ou d'une croyance superstitieuse, n'aient été employées dans la thérapeutique savante ou vulgaire. Bien avant que la chimie ait appris à isoler les alcaloïdes végétaux en définissant leur action propre, les vertus curatives des « simples » étaient renommées, et tel remède jadis fort en honneur renfermait à lui seul, dans un inextricable mélange, les sucs d'une foule de plantes, bizarrement associées. Force est donc à la botanique médicale de choisir, d'éliminer ce qui n'a plus d'intérêt que pour l'histoire des doctrines scientifiques et des croyances populaires, et de se borner à décrire les espèces dont l'emploi est aujourd'hui consacré par l'usage. Tel est du moins le plan imposé à un livre élémentaire par son titre, destiné aux étudiants, et que ne doivent pas encombrer de longs détails de pure érudition.

Le présent ouvrage est limité aux plantes à fleurs, aux phanérogames : M. Baillon, il faut l'espérer, nous en donnera plus tard l'indispensable complément, en traitant avec la même ampleur ce qui concerne les cryptogames, champignons, mousses, lichens, algues, etc.

Dès maintenant, toutefois, la première partie, environ le tiers de l'ouvrage, est consacrée à l'organographie, à l'histologie, à la physiologie des végétaux en général, phanérogames et cryptogames. C'est une étude d'autant plus importante à poursuivre que d'abord il est nécessaire de posséder ces données premières pour apprendre à distinguer les espèces entre elles et pour comprendre les propriétés utiles de telle ou telle partie de leur organisme; et qu'en outre il y a grand profit pour la biologie générale à ne point négliger les reflets que la connaissance de la vie végétale projette sur le problème plus complexe de la vie animale. L'organographie s'attache à décrire les organes des plantes, racines, tiges, feuilles, fleurs, graines..., soit dans les formes diverses qu'ils revêtent à l'état adulte : c'est proprement la morphologie ; soit dans les transformations qu'ils subissent pendant leur développement: c'est spécialement l'organogénie. L'histologie végétale à son tour poursuit l'étude des tissus, intéressante au premier chef, car tout élément, tout organe des plantes a commencé par n'être qu'une petite masse de matière organisée, azotée, molle, vivante : c'est le *phytoblaste*. M. Baillon l'appelle aussi « la substance *animale* des plantes, » et frappé de lui voir tous les caractères d'une matière animale, il n'a pas hésité à formuler cette proposition : « Le phytoblaste est un phytozoaire. » Cette masse, d'apparence gélati-

neuse, se nourrit, respire, grandit, se transforme ; c'est le seul agent producteur dans la végétation ; il en construit les matériaux et fabrique en outre les éléments colorants, pigmentaires, sucrés, tuniques, gommeux, résineux, etc. Ainsi se constituent, avec l'infinie variété de leur texture, de leur composition et de leur rôle, les tissus des végétaux, les fibres du bois, le parenchyme des feuilles, la chair du fruit, les téguments de la graine, etc. La physiologie, enfin, nous fait pénétrer dans le mécanisme des organes pour en expliquer les fonctions : nutrition, absorption, respiration, assimilation, désassimilation, sécrétions, carnivorisme, accroissement ; — mouvement et sensibilité ; — fécondation ; — germination.

La deuxième partie, qui forme les deux tiers de ce substantiel traité, décrit alors les familles suivant l'ordre de la classification, et dans chacune d'elles énumère avec détails toutes les espèces dont les propriétés curatives ou vénéneuses rendent la connaissance nécessaire au médecin. Cette classification est elle même dans l'œuvre de M. Baillon une partie fort importante et très nouvelle, car c'est la première fois, croyons-nous, que le professeur de la Faculté de médecine publie sur ce sujet sa pensée entière. On ne saurait analyser un long travail descriptif de ce genre, mais on doit remercier l'auteur et l'éditeur d'y avoir intercalé en si grand nombre des figures précieuses pour l'intelligence du texte. Une table alphabétique complète termine le volume. Ce traité sera sans nul doute fort apprécié aussi bien par ceux qui aimeront à y rechercher le souvenir des leçons du savant professeur, que par ceux qui seront heureux d'y trouver des moins résumés de main de maître et au point de vue de la thérapeutique, les derniers progrès de la science des végétaux. Le succès d'ailleurs s'est affirmé dès la première heure : à peine le dernier fascicule avait-il paru qu'on s'occupait déjà en Allemagne du soin de reproduire l'ouvrage, en sollicitant l'autorisation d'en reproduire les remarquables figures. C'est un juste hommage rendu au savant auteur et à la science française.

A. Delaire.

---

## BELLES-LETTRES

**Le cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique**, par H. d'Arbois de Jubainville, professeur au collège de France. Paris, Thorin, 1884, in-8 de xii-411 p. — Prix : 8 fr.

Cet ouvrage fait suite à un ouvrage précédent du même auteur dont nous avons parlé ici même (t. XXXVIII, p. 250). M. d'Arbois de Jubainville aborde aujourd'hui des questions beaucoup plus nouvelles, mais aussi fort obscures, et par leur nature même très conjecturales. M. d'Arbois de Jubainville a essayé de retrouver la mythologie ancienne

dans les traditions évhémérisées de l'ancienne Irlande, tâche aussi délicate que la lecture d'un palimpseste ; aussi la critique, lors même qu'elle n'approuve pas ses identifications et ses explications, doit-elle louer l'auteur du courage avec lequel il a abordé ces questions. Il est vrai en même temps que le lecteur ne doit pas non plus ménager son propre courage.

On trouvera dans ce livre l'exposition de ces émigrations successives qui, d'après les chroniqueurs du moyen âge, auraient peuplé l'Irlande. L'auteur montre leur caractère mythique et il résume les légendes qui se sont attachées à leurs principaux personnages. Notre auteur se laisse même tellement gagner par leur charme qu'il arrive quelquefois à en parler comme de choses réelles, de sorte que le lecteur se demande si M. d'Arbois de Jubainville parle sérieusement ou plaisante. Écoutez-le parler de Cessair (p. 66) : « Cessair arriva, dit-on, en Irlande, trois cents ans avant Partholon, quarante jours avant le déluge. Il n'y a guère de région du monde qui puisse faire remonter plus haut son histoire. » Mais ce n'est pas de l'histoire ! — Et ce n'est pas davantage de la mythologie ! C'est l'invention d'un clerc, cousin des clercs qui, vers le même temps, faisaient commencer l'histoire de France avec Francus, fils d'Hector !

Lorsque cela est possible, M. d'Arbois de Jubainville rattache les légendes irlandaises au peu que l'on sait de la mythologie gauloise. Quant aux mythes eux-mêmes, il les explique par des rapprochements avec la mythologie grecque, quelquefois avec la mythologie de l'Inde. Plusieurs de ces rapprochements sont frappants d'analogie, par exemple les combats des races mythiques de l'Irlande avec la lutte des dieux et des géants en Grèce (ce rapprochement, du reste, se présente naturellement à l'esprit, et d'autres écrivains l'avaient fait de leur côté). D'autres rapprochements soulèvent des doutes et demanderaient une étude plus approfondie avant de permettre une conclusion, par exemple la succession des races mythiques irlandaises et celle de cinq races humaines dans Hésiode. M. d'Arbois de Jubainville ne s'est pas occupé de la théorie des quatre âges (*jugas*) de la mythologie de l'Inde, que M. Roth a rattachée au système d'Hésiode. Il nous semble aussi, comme à M. Roth, qu'il y a dans le système d'Hésiode une pensée philosophique que nous ne retrouvons pas dans la légende irlandaise.

Il faut, ce nous semble, distinguer nettement dans ce livre les faits de la mythologie irlandaise et les documents peu connus et difficilement accessibles que M. d'Arbois de Jubainville met en lumière, et les théories et les rapprochements. Sur le premier point on ne peut que louer l'auteur, non seulement du courage avec lequel il aborde des questions très abstruses, mais aussi de l'érudition philologique

sans égale avec laquelle il interprète les textes. Sur le second point, nous sommes forcé d'exprimer des réserves. Nous trouvons que M. d'Arbois de Jubainville abuse des Dieux de la mort et des Triades, et nous trouvons fort malheureuse son idée de vouloir trouver le dualisme au fond de la mythologie celtique. Le dualisme est une conception philosophique, absente des religions que le raisonnement n'a pas transformées ; et pour qu'il y ait dualisme, il ne suffit pas qu'il y ait lutte entre deux personnages divins. A ce compte, on trouverait le dualisme dans les mythologies du monde entier. Ainsi, il y a un demi-siècle, l'allemand Creuzer prétendait trouver le dualisme dans les religions de la Grèce.

Il nous semble aussi que l'auteur s'est engagé dans ces études avec une préparation trop rapide, au point de vue mythologique. Plus d'une de ses observations le montre. Ainsi (p. 345), à propos d'un personnage irlandais qui apparaît après sa mort, M. d'Arbois de Jubainville nous dit : « Or, cette légende n'a pas pour base une croyance spéciale aux Irlandais, puisqu'en France, encore aujourd'hui, dans le peuple, persiste la crainte des revenants. La croyance aux revenants est donc une doctrine celtique... » Mais la croyance aux revenants n'est pas particulière aux pays celtiques, elle est universelle !

Il faut donc distinguer dans le livre de M. d'Arbois de Jubainville les faits de la mythologie irlandaise et les théories dont il les accompagne. On lui saura gré de faire connaître les premiers, d'autant qu'il y montre une érudition profonde et sûre ; mais on regrettera qu'il ne les ait pas toujours exposés de façon à ce qu'ils laissent une image nette dans l'esprit du lecteur. On ne devra pourtant pas oublier que c'est peut-être la faute de la matière plus que de l'auteur, et nous serions tenté de dire qu'un livre trop clair sur l'ancienne mythologie irlandaise donnerait une idée inexacte de son sujet — par cela seul qu'il serait trop clair.

H. Gaidoz.

---

**Études sur la poésie grecque**, par Jules Girard, membre de l'Institut, professeur de poésie grecque à la Faculté des Lettres de Paris. Paris, Hachette, 1884, in-16 de vi-355 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre se compose de cinq morceaux détachés, consacrés à autant de poètes différents : éditeurs et lecteurs paraissent avoir renoncé à leurs plus légitimes objections contre ce genre d'ouvrages. Le premier auteur dont nous entretient M. Girard, c'est Epicharme, qui s'occupa beaucoup de philosophie et de science, ce qui ne l'empêche pas, chose remarquable, d'être en même temps le premier des comiques illustres. Il est vrai que chez lui rien ne faisait pressentir dans l'expression des idées sérieuses, ces fantaisies grotesques et ces hardiesses licencieuses qui firent, un siècle plus tard, la vogue d'Aris-

tophane. En revanche Epicharme sut élever à la hauteur d'un genre littéraire la peinture des mœurs bouffonnes, par le progrès d'une action qui avait son nœud et son dénouement. Comment nous parler avec tant d'assurance d'un écrivain dont il ne nous reste que quelques vers? Cette difficulté n'a pas arrêté un seul instant le savant professeur. Sans doute, il en fait l'aveu (p. 2), il faut d'abord restituer, et souvent dans le vide ; mais à ses yeux, pour peu qu'elle réussisse à ressaisir une forme évanouie de l'art hellénique, pareille restitution a son utilité et son intérêt.

D'Epicharme nous passons à Pindare, qui trouve en M. Girard un juge sympathique et néanmoins impartial. La variété extrême des mythes qu'il célèbre dans ses odes, les allusions qu'il y mêle, le désordre apparent de son imagination, tout s'explique par le caractère particulier des fêtes qui saluaient le retour de l'athlète vainqueur. « Ces mâles harmonies, ce flot étincelant d'images, cette langue sonore, c'est l'expression même, poétique et musicale, de la solennité d'un tel triomphe. Et ces brillantes apparitions de figures héroïques, ces légendes brusquement coupées par des réflexions sur la condition humaine, cette abondance d'idées qui se pressent, cette éblouissante mobilité de la Muse, n'est-ce pas précisément ce que demande un pareil jour? » Ajoutons que cette étude se termine par un rapprochement entre Pindare et V. Hugo, rapprochement d'autant mieux fait pour piquer la curiosité qu'en somme la palme reste au poète ancien.

Le troisième chapitre, intitulé : *L'Hégélianisme dans l'interprétation de l'Antigone de Sophocle*, oppose avec esprit à la métaphysique abstraite des critiques allemands, ingénieuse peut-être, mais profondément étrangère au drame grec et en général dénuée de sens dramatique, l'art élevé et communicatif avec lequel nos maîtres, les Patin, les Saint-Marc Girardin, excellent à mettre en lumière les beautés littéraires et morales du théâtre athénien.

*La Pastorale dans Théocrite* a été étudiée par M. Girard sinon avec une prédilection particulière, du moins avec une remarquable conscience. L'auteur des *Idylles* est venu le dernier dans la phalange célèbre des maîtres de l'art grec, mais il y est admis et marche avec elle. Chacune de ses créations forme une pièce à part, qui a sa couleur et son style, et diffère des autres par le dessein et la composition : les unes se bornent à traduire « une plénitude champêtre de vie facile et douce » ; les autres se colorent de toutes les ardeurs de la passion. Formes poétiques, légendes, modèles reproduits par Théocrite, imitations qu'il a suscitées à son tour, M. Girard n'oublie rien, et il porte dans toutes ces recherches une finesse d'analyse vraiment surprenante.

Le volume se termine par un travail sur l'*Alexandrinisme*, où l'on remarquera surtout une appréciation très pénétrante de la Médée d'Apollonius, dont les *Argonautiques* ont été écrites dans une atmosphère non seulement d'inspiration érudite, mais de raffinement moral. L'auteur nous peint sur le vif cette Alexandrie où «l'activité était immense, l'ardeur infinie, la vanité implacable: on sait que dans les lettres et dans les arts, elle est souvent en raison inverse de l'originalité. »

Les critiques de profession regretteront dans ce livre l'absence de dates, de renvois, de notes savantes : M. Girard est de ceux qui sont jaloux de conserver à leur style, même quand il s'agit des choses de l'antiquité, tout ce que le sujet réclame ou comporte d'élégance littéraire. Les arides minuties de l'érudition en honneur de nos jours ne sont pas pour lui plaire, et l'on reconnaît à des signes non équivoques qu'il envie « ces heureuses générations, nées avec notre siècle, qui savaient se passionner pour les questions de goût. » C. Huit.

---

**In Sunny Switzerland**, *a Story of six weeks*; by Rowland Grey. London, Kegan Paul and Co, 1884, in-8 de 274 p. — Prix : 6 fr.

Voici un charmant volume qu'on peut opposer comme contraste aux romans épicés et frelatés de nos jours. Les lecteurs qui goûtent Xavier de Maistre, qui aiment Longfellow et se délectent aux *Nouvelles Genevoises* de Topffer, sont acquis d'avance au petit bijou dont M. Rowland Grey vient de nous faire cadeau. Le titre nous fait assez pressentir le théâtre sur lequel l'action se développe ; *In Sunny Switzerland* évoque devant nous la nature alpestre, les chalets et l'*antique Helvétie*, pour parler comme les poètes d'opéra-comique. Mortreux, les Roches de Naye, la dent du Midi, Saint-Nicklaus, enfin l'itinéraire chéri des touristes nous sont décrits avec beaucoup d'entrain et de véritable poésie par un écrivain qui a évidemment visité ces localités, et qui en connaît à fond les moindres détails. Ne fût-ce donc que comme croquis de paysage, *In Sunny Switzerland* mériterait d'être lu : impossible de se figurer rien de plus frais, de plus suave, de plus pittoresque ; un pinceau d'une délicatesse extrême s'est abandonné *con amore* à retracer des impressions de voyage où rien n'est maniéré.

Mais il ne s'agit pas ici seulement d'un panorama ; M. Rowland Grey aborde franchement le roman et réussit à nous émouvoir par un récit d'une telle simplicité qu'il ne trouvera pas grâce devant les admirateurs d'Ouida, de Miss Braddon et de Lady Wood. Les deux sœurs Eleanor et Verna sont des créations charmantes ; le bon sens, la générosité, l'affection contenue et vive pourtant de l'une fait ressortir la nature romanesque, légèrement extravagante, mais noble et poétique

de l'autre; et on se prend à regretter que la séduisante Verna ait pu donner son amour à un être aussi méprisable sous tous les rapports que Carl Engledew. C'est un nouvel exemple de ce que la passion a d'aveugle et d'irréfléchi. Lié par une promesse de mariage à une jeune personne dont il ne convoite que l'immense fortune, égoïste au dernier point, ne connaissant d'autre loi que la satisfaction de ses caprices, Carl Engledew n'hésite pas à compromettre le bonheur et à troubler le repos de Verna; et quand la pauvre jeune fille, sur son lit de mort, lui fait l'abandon complet et sans réserve de tous ses biens, on sent que cet acte de désintéressement ne servira qu'à payer des dettes de jeu et à encourager dans l'extravagance un roué de la pire espèce.

A propos de cet épisode, je me permettrai de remarquer que le nom *Rowland Grey*, qui évidemment est un pseudonyme, me semble appartenir à une dame. Le ton général du livre est trop délicat, trop tendre, trop gracieux pour qu'on puisse y reconnaître une plume masculine, et si notre débutante persévère dans la ligne qu'elle a adoptée, je lui prédis un légitime succès lorsqu'elle aura acquis un peu d'expérience. Avant de terminer cette courte notice, je ne veux pas oublier de signaler à mes lecteurs le personnage du roi de Géron, M. Folliot, espèce de Robert-Macaire de bonne compagnie, *impresario*, agent d'affaires, pique-assiette, exploiteur, viveur, gagnant à l'écarté et au whist de quoi payer les mémoires des aubergistes de Zermatt et de Lausanne, n'ayant pas le moindre scrupule, et comptant sur le mariage de son neveu pour se remettre lui-même à flot. M. Folliot, on s'en aperçoit tout d'abord, est tracé d'après nature, et il n'y a pas besoin d'aller jusqu'au lac de Genève pour trouver ses pareils.

GUSTAVE MASSON.

---

**Ombre e figure, saggi critici**, per G. CHIARINI. IIe migliaio. Roma, Casa editrice A. Sommaruga, 1883, in-8, de 562 p. — Prix : 4 lire.

**Lenau**, per el Dr ERASMO MALAGOLI Parme, Luigi Battei, 1883, in-8 de VIII-74 p.

Le volume de M. Chiarini fait honneur à la critique italienne. C'est de la très haute littérature en même temps que de la logique très serrée. De ces études, les unes sont consacrées aux grands auteurs italiens Foscolo, Leopardi, Carducci; les autres, aux poètes étrangers, Heine, Shelley et Swinburne. Suivant le système de Sainte-Beuve, M. Chiarini croit que la critique est une explication plus encore qu'un jugement : il juge cependant fréquemment en juge sympathique et éclairé. L'étude sur Carducci est pour ainsi dire classique en Italie; l'étude sur Léopardi, composée de fragments de dates diverses, est pleine de détails curieux. Quant au Foscolo, il rappelle le

beau livre de M. Biré sur *Victor Hugo avant* 1830 : M. Chiarini prend fréquemment l'auteur de *Jacopo Ortis* en flagrant délit de mensonge. De Heine, c'est l'*Atta-Troll* et le *Deutschland* que M. Chiarini étudie dans des pages pleines d'esprit, quoique parfois un peu sévères pour nos compatriotes. L'étude sur Shelley est absolument remarquable : nous n'avons encore, en France, sur ce sujet, rien d'aussi complet, quelle que soit la valeur des études de MM. Forgues et Schuré. L'étude sur Swinburne est plutôt la réfutation des sévérités d'un critique poète italien, M. Giacomo Zanelli : la première partie de ce travail est cependant très nourrie de renseignements et justifie le titre des deux chapitres. — A côté des *Ombres et figures* de M. Chiarini, la plaquette sur *Lenau* de M. le docteur Malagoli n'a droit qu'à une toute petite place : elle est intéressante et curieuse, mais d'un ordre de critique inférieur. Je regrette le style un peu trop emphatique et théâtral : si M. Chiarini, à force de logique serrée, manque parfois de mise en scène, M. Malagoli en abuse, et c'est vraiment dommage, car les jolies choses qu'il dit gagneraient à être dites simplement. Un début explique ce défaut, et dans nos observations M. Malagoli verra plus qu'un reproche, un conseil dont il aura à tenir compte dans ses prochains ouvrages. Le fond est, je le répète, excellent et digne de Lenau qui fut un grand poète. A. SAVINE.

---

**Hellas**, *drame lyrique de* SHELLEY, traduction de TOLA DORIAN. Paris, Alphonse Lemerre, 1884, in-4 de VI-84 p. — Prix : 6 fr.

L'École préraphaeliste a complètement modifié, depuis cinquante ans, les opinions de la critique britannique sur Shelley. Du satellite de Byron, absolument perdu dans le glorieux éclat du maître, que voyait en lui la critique ancienne, la critique nouvelle a fait le quatrième des grands poètes de l'Angleterre. Pour M. Swinburne, par exemple, Shelley est l'égal de Chancer, de Shakespeare et de Milton. Ce volte-face si rapide, que les meilleurs travaux sur la littérature anglaise contemporaine que nous puissions lire en français n'en tiennent aucun compte, les traductions de Mme Tola Dorian nous l'expliquent très clairement. Tandis que Byron *date* et que la jeune génération dont nous sommes le comprend de plus en plus difficilement, parce qu'elle ne sent pas comme lui, Shelley se révèle comme le premier des modernistes. Mme Tola Dorian avait déjà traduit le bel et terrifiant drame *Les Cenci*. *Hellas*, que le poète a dénommé drame lyrique, est, à dire vrai, fort peu dramatique : aucune action, aucune liaison entre les chœurs et ce qui pourrait à la rigueur passer pour l'intrigue ; mais comme élan, comme splendeur lyrique, c'est une œuvre admirable. Shelley, en 1821, huit mois avant sa mort, était dans toute la plénitude de son génie. Il y a, cependant, dans *Hellas*,

comme dans toute son œuvre, de ces obscurités, de ces expressions vagues qui font tache pour la rectitude de notre esprit français. La traduction de Mme Tola Dorian, à la fois élégante et littérale, vers par vers, me paraît scrupuleusement fidèle ; aussi ai-je lieu de m'étonner qu'elle ait retranché de sa version la préface que contiennent les éditions anglaises, ou que du moins elle ne l'ait pas remplacée par une introduction qui explique Shelley à ceux qui l'épèlent pour la première fois dans sa traduction. Puissent-ils du moins être nombreux, afin que nous n'attendions point trop longtemps le reste des œuvres de Shelley que son introductrice en France nous promet. A. Savine.

---

**Chansons populaires de l'Alsace**, par J.-B. Weckerlin. Paris, Maisonneuve, 1883, 2 vol. in-18 de cxxiii-330 et 376 p. — Prix : 15 francs.

La collection que M. Maisonneuve a entreprise sous le titre de : *Les littératures populaires de toutes les nations*, — nous en avons plusieurs fois parlé, — s'est augmentée l'année dernière de deux nouveaux volumes. Ils viennent seulement de nous être remis et de là le retard fort involontaire de ce compte rendu. Ces volumes contiennent les *Chansons populaires de l'Alsace* recueillies et notées par M. J.-B. Weckerlin. Ils débutent par un avant-propos de cxxiii pages qui ne se rattache pas essentiellement au sujet de l'ouvrage. C'est une sorte d'esquisse de l'histoire littéraire de l'Alsace remontant fort loin : à saint Materne qui vécut au troisième siècle. Sous l'intitulé : *Les noms illustres de l'Alsace*, M. Weckerlin réunit d'abord une série de notices sur un grand nombre de personnages appartenant à sa province. Vient ensuite un chapitre sur les « Minnesinger », si comparables à nos troubadours; comme ceux-ci ils disparurent au treizième siècle ; et on ne peut en accuser la guerre contre les Albigeois, ce qui donne raison à Diez n'attribuant pas à ces guerres la fin des poètes provençaux, mais lui donnant pour cause naturelle l'épuisement d'une école factice et mourant de vieillesse. Les troubadours s'éteignirent donc par les mêmes raisons que les « Minnesinger ». Ces derniers furent remplacés par les maîtres chanteurs, « Meistersanger », que M. Weckerlin compare à nos anciens ménétriers. L'avant-propos se termine par une liste des savants de l'Alsace et de ses principaux chroniqueurs et historiens. On voit que cette introduction, intéressante d'ailleurs, est en dehors de la littérature populaire, dont elle offre pourtant quelques échantillons et entre autres une complainte sur sainte Odile — qui eussent été mieux à leur place dans le corps même de l'ouvrage.

La première partie du recueil se compose d'une sorte de mystère d'Adam et Ève, d'aspect ancien ; puis de Noëls et de cantiques présentant le même caractère que les pièces analogues de tous les pays. Ils sont suivis de chants légendaires et historiques. Nous trouvons là des

couplets sur les brigandages des Armagnacs, confondus ensuite quelquefois, dans l'animadversion populaire, avec de plus récents ennemis, les terribles Suédois. D'autres chants sont relatifs à la guerre des paysans. Une pièce a été inspirée par la mort du petit tyran de Ferrette, ce Hagenbach que Walter Scott a mis en scène dans son roman d'Anne de Geierstein. Des personnages beaucoup plus modernes apparaissent dans ces chants à base historique : Napoléon, le duc d'Angoulême, fils de Charles X : par une bizarre transposition, ce ne sont pas des Espagnols que le dauphin combat, ce sont des Prussiens, des Autrichiens. M. Weckerlin a placé dans cette série, où elle est dépaysée, une chanson, dont le sujet se rencontre dans bien des contrées, *l'Aventurier* (p. 261). C'est la donnée de la ballade allemande *Annelein* (*Volkslieder*, p. 186), de la romance asturienne *Don Bueso* (*Iahrbuch fur romanische und englische literatur*, t. III, p. 282), de la romance catalane *la Captive* (*Cansons de la Terra*, t. V, p. 95), etc.

Le second tome commence par les chants enfantins M. Weckerlin nous donne ensuite un curieux chapitre sur les mœurs, usages et coutumes de l'Alsace, suivi de morceaux divers s'y rapportant. Des chansons d'amour, des chansons de soldats, des chansons à boire, des pièces satiriques et bouffonnes complètent ce volume, à la fin duquel on lit une variante d'une production étrange connue généralement sous ce titre : *Le Conjurateur et le Loup*. Je ferai remarquer que cette donnée se retrouve dans les *Chants populaires de la Grèce*, traduits par M. de Marcellus (p. 226), que la *Romania* en a publié plusieurs leçons, (t. I, p. 218) et qu'elle a été l'objet d'une étude de M. Machado y Alvarez dans l'*Enciclopedia* de Séville (numéro du 30 octobre 1880) et d'une brochure de M. Cesare Foa (*Un canto popolare piemontese*. Padoue, 1879, in-8 de 24 pages). Chose singulière, ce chant figure avec quelques variantes dans le rituel hébraïque pour les fêtes de Pâques. M. Foa pense que les juifs ont dû l'emprunter à la poésie populaire, laquelle à son tour le leur reprit avec les modifications subies dans ce passage du rituel hébraïque. TH. P.

---

## HISTOIRE

**Le Tiers-Etat d'après la Charte de Beaumont et ses filiales**, par EDOUARD BONVALOT. Ouvrage couronné par l'Académie de Stanislas. Paris, 1884, in-8 de xxv-557-88 p. 10 fr.

Merlin a appelé la loi de Beaumont un météore ; Guizot, la loi la plus libérale de l'Europe ; l'abbé Defourny, une utopie réalisée. En voilà plus qu'il n'en faut pour faire comprendre l'intérêt du sujet traité par M. Bonvalot. M. l'abbé Defourny, dans son beau livre, dont une nouvelle édition est depuis longtemps nécessaire, nous avait

révélé la loi de Beaumont et avait, dans une esquisse magistrale et pleine de souffle, indiqué la place qu'elle occupe dans l'histoire de la civilisation du moyen âge. M. Bonvalot s'est assigné la tâche de reprendre en détail l'étude de la charte elle-même, de la compléter par une comparaison perpétuelle avec le texte de ses nombreuses filiales, et de tracer, au moyen de tous ces documents, un tableau aussi exact que possible de la vie publique dans les villages affranchis à la loi de Beaumont. De là ce gros volume, dans lequel ont été mises en œuvre, la plupart pour la première fois, plusieurs centaines de chartes communales, dont soixante inédites que l'auteur publie en appendice, sans compter une édition critique du texte latin de la loi et une traduction française inédite (p. 98 à 118) Les pages 156 à 245 contiennent, sous 508 numéros, la liste des localités qui ont été successivement dotées de cette loi, avec toutes les indications bibliographiques nécessaires ; ce document est désormais indispensable à tous ceux qui étudient la loi de Beaumont. Le livre lui-même se compose de trois parties d'inégale valeur : la première, qui comprend les quatre premiers chapitres, est l'exposé des origines de la loi, de la manière dont elle s'est répandue, et de l'état social dans lequel elle a trouvé la population. La seconde, comprenant les chapitres v à viii, forme proprement la partie essentielle du livre ; elle est pleine de détails nouveaux et intéressants sur l'état des personnes et des propriétés dans les villes neuves, sur l'administration de la justice, sur les redevances et les services, sur la législation civile et criminelle. On peut dire que ces quatre chapitres constituent une des plus précieuses monographies qui aient été consacrées pendant ce siècle à l'histoire des institutions du moyen âge, et je regrette que l'espace me manque pour en donner un aperçu. La troisième et dernière partie ne se soutient pas à cette hauteur : ici, l'auteur a l'ambition de présenter les résultats généraux de la création des villes neuves, de même qu'il avait ouvert son livre par le tableau de la société avant leur création : l'une et l'autre sont destinées à rattacher ce sujet spécial au milieu historique dans lequel il s'est produit; mais la fermeté, la précision, la netteté du coup d'œil y font souvent défaut, les considérations générales sur la civilisation du moyen âge pèchent plus d'une fois par la banalité ou par l'inexactitude, et, en somme, l'auteur a perdu à quitter le domaine de l'analyse, où il excelle, pour se lancer dans celui des spéculations philosophiques sur la marche de la société. Le chapitre x et dernier, qui est consacré à la décadence et à l'abrogation de la loi de Beaumont, ne contient qu'un aperçu très général et qui, même dans l'état actuel de nos connaissances, aurait pu facilement être complété. Je ne fais pas un reproche à M. Bonvalot de n'avoir pas été plus abondant sur ce sujet ;

à vrai dire, il ne pouvait clore son étude sans donner au moins une idée des destinées que la loi de Beaumont rencontra dans la suite des temps ; mais il faudrait tout un livre, et non moins considérable que le sien, pour en retracer toutes les vicissitudes au cours des siècles, et pour montrer la lente mais irrémédiable absorption de toutes les franchises communales de nos villages par la centralisation croissante de l'ancien régime. Cette histoire, si pleine d'enseignements et d'une portée philosophique si haute, mériterait une étude spéciale : espérons qu'elle sera entreprise quelque jour.

Je ne puis qu'indiquer ici, d'une manière très rapide, les principaux points sur lesquels je dois me séparer de M. Bonvalot, ainsi que les lacunes que j'ai constatées. En règle générale, il me semble attacher une trop grande importance aux chartes d'affranchissement, qu'il considère comme ayant été exclusivement l'origine des libertés ; cela n'est pas plus vrai ici que dans les autres groupes de communes, et il me serait facile de lui citer nombre de textes où la charte ne fait que consacrer formellement des coutumes existant de toute ancienneté (Chartes de Chassepierre, de Montmédy, de Bellefontaine, de Virton, de Chiny, etc.), bien que je ne conteste pas son influence bienfaisante ni les innovations qu'elle a introduites dans une certaine mesure. Je réserve mon opinion sur l'origine des hommes guarants, que je suis étonné de voir présenter par M. Bonvalot comme un corps issu directement d'un vote formel, alors qu'il n'apparaissent dans tous les documents à moi connus que comme d'anciens magistrats communaux ; j'aurais voulu aussi que l'élection à plusieurs degrés eût fait l'objet d'une étude plus approfondie dans ses diverses phases. Le rôle de l'*entière bourgeoisie* dans la vie publique de la communauté est totalement passé sous silence, bien qu'à l'occasion ce fût un rouage des plus importants ; ce rôle est considérable surtout dans les questions économiques, qui revêtent une face toute spéciale dans nos villages beaumontois, et que M. Bonvalot n'a guère fait rentrer dans le cadre de son étude.

Quelques inexactitudes pourraient être relevées : (p. 61) les gens de Prüm *descendent le Rhin* et la Moselle en bateau jusqu'à Metz, ce qui est d'une géographie un peu fantaisiste ; (p. 91) on voit Philippe Auguste réunir à la couronne de France le comté de Flandre ; (p. 355) un calcul fait par l'auteur montre qu'il place les Bures au 23 décembre, alors qu'elles coïncidaient régulièrement avec le premier dimanche de Carême. Il y a aussi un certain nombre de noms propres orthographiés d'une manière incorrecte ou archaïque : Morteheau pour Lamorteau (p. 403), Térémonde pour Termonde (p. 497), etc.

Je n'ai pas dit de ce livre tout le bien que j'en pense et, dans cette notice sommaire, j'ai relevé ses lacunes et ses défauts plutôt que je

n'ai indiqué tout ce qu'il contient de neuf et d'excellent. Qu'il me soit donc permis de le répéter en terminant : mes critiques ne portent que sur des parties accessoires ou sur des détails, et l'ensemble constitue un travail de grand mérite. GODEFROID KURTH.

---

**Documents et mémoire pour servir à l'histoire du territoire de Belfort** (Haut-Rhin français), recueillis et publiés par LÉON VIELLARD. Besançon, Paul Jacquin, 1884, in-8 de 548 p. et 2 planches.

M. Viellard a voulu faire, pour ce qui reste à la France de l'ancien département du Haut-Rhin, ce que M. Trouillat a fait pour l'évêché de Bâle, M. Quentin pour le département de l'Yonne. C'est un *regeste* composé avec un soin méticuleux de tous les textes imprimés ou encore manuscrits qui peuvent servir à reconstituer l'histoire de cette partie de l'Alsace. Peut-être aurait-il pu choisir un autre titre : ce nom topographique « le territoire de Belfort » est une dénomination de convention qui n'aura, espérons-le, qu'un temps d'existence ; elle n'a guère plus de valeur, au point de vue historique, que celle de « département. » J'avoue que j'aurais préféré que l'auteur eût adopté un titre plus en rapport avec la riche moisson de documents réunis par lui.

Le corps de l'ouvrage comprend quatre cent trente et une pièces, soigneusement annotées allant depuis l'antiquité jusqu'en 1249. Nous faisons des vœux pour que M. Viellard ne s'arrête pas en si beau chemin. La seconde moitié du treizième siècle et le quatorzième ne sont pas moins intéressants que les temps antérieurs.

Le pays de Belfort est trop étroitement uni à celui de Montbéliard pour que l'histoire des comtes de Montbéliard n'y soit pas mêlée. M. Viellard a voulu, à son tour, faire connaître son opinion sur les origines, très controversées, de ceux-ci. Suivant lui, et ses arguments ne manquent pas d'une valeur sérieuse, Louis, comte de Mousson et de Bar, par sa femme, Sophie de Bar, était fils de Thierry, cadet de la maison de Chiny, et de Hildegarde, sœur de saint Léon IX. Puisque je viens de parler de Mousson, je crois devoir, en passant, noter qu'à mes yeux, le *Mosomum* de la page 79 doit être Mouzon et non Mousson.

Le château de Belfort est mentionné pour la première fois en 1226, mais il ressort de l'acte même qu'il existait auparavant ; on a quelque raison d'être surpris de ne voir son nom, dans des actes, que par exception : espérons qu'un heureux hasard, cette providence du chercheur, fera trouver un jour, dans quelque coin d'archives, des détails sur le point féodal le plus important de cette circonscription, qui a fait oublier Brasse, *Bracelis*, mentionné dès 1196 comme paroisse parmi les biens de Saint-Maimbœuf de Montbéliard. A. DE B.

**Les Huguenots en Bigorre,** documents inédits publiés pour la Société historique de Gascogne, texte préparé par Ch. Durier, archiviste des Hautes-Pyrénées, et annoté par J. de Carsalade du Pont. Paris, Champion; Auch, Cocharaux frères, 1884, gr. in-8 de 281 p. (*Archives historiques de Gascogne.* — Fascicule quatrième.)

Ce beau volume complète la première annuité des *Archives historiques de la Gascogne.* Les souscripteurs se trouvent ainsi avoir reçu, en quatre fascicules, plus de sept cents pages de documents inédits, empruntés aux meilleures sources, enrichis de notes nombreuses et d'un commentaire abondant, et pourvus de tables très développées qui en facilitent singulièrement l'usage. On peut juger, dès aujourd'hui, des services que la *Société historique de Gascogne* est appelée à rendre, non seulement au point de vue des annales de la Gascogne, mais encore pour l'histoire de France elle-même. La publication de MM. Durier et de Carsalade du Pont en est une nouvelle preuve.

Cette publication comprend quatre-vingt-six documents dont soixante-trois provenant des actes consulaires de Bagnères-de-Bigorre, pendant l'année 1569. Tous les documents appartiennent à la troisième période des guerres de religion. Après la paix de Longjumeau (20 mars 1568), le roi Charles IX, inquiet des menées du parti protestant, avait chargé le vicomte de Terride de soumettre à son autorité la Navarre, le Béarn et l'Albret. Jeanne d'Albret opposa à Terride le célèbre comte de Mongommery. Celui-ci se rendit dans le Languedoc, prit le commandement de la petite armée dite des *Vicomtes*, trompa la vigilance de Monluc et du maréchal de Damville, traversa le comté de Foix, tomba sur le Bigorre et entra en Béarn, où il commença ses opérations à l'improviste, alors qu'on le croyait encore en Languedoc. Quel fut le caractère de cette expédition, fort remarquable d'ailleurs au point de vue militaire? Certains écrivains ont été jusqu'à prétendre qu'elle fut faite avec sagesse et modération et aux applaudissements des catholiques comme des protestants. Les documents se chargent de mettre à néant ces assertions. Il nous montrent quels épouvantables désastres furent la suite de l'arrivée en Gascogne du terrible chef des religionnaires. Ils nous disent « comment le comté de Bigorre fut ravagé de fond en comble ; comment les églises et les abbayes furent pillées et incendiées, et les prêtres et les religieux massacrés ; comment la ville de Tarbes fut prise, saccagée et brûlée jusques à trois reprises, à ce point qu'elle demeura déserte pendant plusieurs années. » Tous ces faits se sont passés en Bigorre. Mais quiconque voudra avoir une idée nette et impartiale du caractère des guerres de religion, quiconque voudra saisir sur le fait et apprécier le mode d'action des chefs calvinistes, devra parcourir cette suite de pièces si tristement éloquentes. Nous citerons tout particulièrement l'*Enquête sur la prise de Saint-Sever de Rustan*

*et sur l'incendie et la ruine totale de la ville*, et surtout la grande *Enquête sur les ravages faits par les Huguenots dans le comté de Bigorre.* L'importance de ce dernier document était depuis longtemps reconnue et appréciée, et la Société historique de Gascogne a rendu, en le publiant, un véritable service à l'érudition.

Le texte des documents a été dressé par M. Durier, archiviste des Hautes-Pyrénées, avec la conscience et l'habileté qu'il a apprises à l'Ecole des Chartes. La forme originale a été scrupuleusement conservée. Si parfois, pour plus de clarté, il a fallu introduire quelques corrections ou additions de mots, ces modifications ont toujours été indiquées typographiquement au lecteur. Quant aux éclaircissements et aux commentaires, ils sont dus à l'érudition si vaste et si sûre de M. de Carsalade du Pont. Pas un point obscur qui ne se trouve expliqué ; pas un personnage qui ne soit l'objet d'une note précise et complète. Nous ne saurions mieux faire l'éloge de ce nouveau travail de M. de Carsalade qu'en disant qu'il est digne de ses aînés, digne notamment de ces *Documents inédits sur la Fronde* qui ont si brillamment inauguré les *Archives historiques de la Gascogne.* Si les textes publiés par M. Durier méritent une place spéciale parmi les sources à consulter pour l'histoire des guerres de religion, les notes de M. de Carsalade du Pont, complétées par une excellente table, forment, pour la même période, un précieux répertoire de noms et de faits.

PAUL DURRIEU.

---

**Essai sur l'organisation des études dans l'ordre des Frères prêcheurs au treizième et au quatorzième siècles (1216-1342).** *Première province de Provence, province de Toulouse*, avec de nombreux textes inédits et un état du personnel enseignant dans cinquante-cinq couvents du midi de la France, par C. DOUAIS... Paris, Picard, 1884, gr. in-8 de XVI-285 p. — Prix : 8 fr. 50.

Voici un livre bien nourri de faits, tel qu'on aimerait à en trouver toujours.

M. Douais, dans son Avant-propos, retrace l'importance des Frères-Prêcheurs, leur organisation et leur établissement dans les cinquante-cinq couvents qui formaient la province de Toulouse. Il expose enfin le but de son livre.

Il constate d'abord l'obligation pour tout frère prêcheur de s'appliquer à l'étude. Ce fut, dit-il, « une nouveauté heureuse » que cette introduction dans la règle d'un travail intellectuel (p. 1-4). Car si « prêcher est leur mission particulière », « on ne prêche avec fruit que les vérités longuement méditées et goûtées. » L'ordre naissait à un moment propice, au moment où la scolastique était « à son plus haut sommet. » Vainement Guillaume de Saint-Amour tenta d'exclure tous les réguliers du domaine scientifique ; saint Thomas d'Aquin se

chargea de lui répondre, et gagna si bien la cause que le Pape condamna l'opposition, et que l'Ordre put se livrer, en pleine liberté, de toutes ses forces, à l'étude. Aussi n'est-on pas étonné quand on voit de quels soins on entoure la culture intellectuelle du novice. On exige de lui, avant de le recevoir, une certaine instruction. Un curieux traité indique les matières qu'il devra travailler : la poésie, la grammaire, la logique, la rhétorique, le droit, la musique, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie (p. 14-23).

Il n'obtient que difficilement la « grâce » d'étudier. Mais une fois étudiant, il appartient tout entier à l'étude et ne peut en être détaché. Le lecteur, le sous-lecteur, le maître des étudiants et le prieur l'entourent de leurs soins et au besoin ont le pouvoir de le punir de sa paresse par le pain sec et l'interdiction du ministère sacré. Son admission définitive dépend des plus sérieuses épreuves (p. 23-31).

Pour le lecteur la première et la plus importante obligation est celle de donner sa leçon. Il était nommé par le prieur ou le chapitre provincial. Sa fonction était des plus considérées et des plus recherchées. Parmi ceux qui la remplirent avec éclat et dont M. Douais cite les noms, il faut mentionner le pape Benoît XI. Il avait quatorze ans d'exercice dans le professorat, quand il fut appelé au cardinalat (p. 31-38).

Au point de vue matériel la province de Toulouse ne négligea pas non plus ses étudiants. Elle leur ouvrit de belles salles, de grandes bibliothèques, et dans celles-ci elle réunit avec soin les livres qui pouvaient leur servir. Les Bénédictins, alors même qu'ils leur cédaient leurs couvents, avaient grand soin d'emporter les bibliothèques. Celles qui y furent installées furent donc l'œuvre des Dominicains. Humbert de Romans et avec lui les supérieurs et les chapitres considèrent les livres comme un trésor des plus importants qu'il faut sans cesse garder et accroître (p. 38-52).

Ainsi l'étude remplissait le temps qui s'écoulait entre la « profession » et le sacerdoce du jeune Dominicain. Il trouvait dans chaque province quatre « *Studia* » ou écoles : une pour les arts, une pour les sciences naturelles, une pour la théologie, une pour la Bible et les Sentences ; puis deux écoles d'ordre plus élevé, « *studia solemnia* », sortes « d'école normale » ; enfin dans certains centres (les villes d'Universités, croyons-nous) des « studia generalia ». C'est là qu'on enseignait le grec, l'hébreu, l'arabe, les langues nécessaires aux missions (p. 53-58).

Vers dix-neuf ans, l'étudiant commençait l'étude des arts. Cette école se tenait successivement dans les différents couvents qui formaient un groupe, appelé combinaison ou vicairie. On y enseignait ce que nous apprenons dans nos classes supérieures de lettres ; trai-

sième, seconde, rhétorique, d'après M. Thurot; et M. Douais y ajoute « la philosophie ». Des répétitions, des disputes, des examens forçaient l'étudiant à suivre les cours et à les apprendre soigneusement (p. 58-68).

Après trois ans passés ès arts, l'étudiant se donnait à la philosophie naturelle, à ce que M. Douais a distingué des arts, avec plus de méthode que de fondement (p. 57) ; car il est obligé d'avouer (p. 68) qu'il sera plus bref dans l'exposé de l'organisation du « studium naturalium ». « Autrement, dit-il, je devrais me répéter. » Il en compte trois pour la province, où l'on enseignait « la philosophie naturelle ». Comme le dit très bien l'auteur, de nombreux frères prêcheurs avaient laissé des gloses sur les livres d'Aristote qu'on lisait à ce degré de l'enseignement (p. 68-73).

Ce qui est particulièrement neuf et intéressant, c'est l'organisation de l'enseignement théologique, auquel l'auteur consacre plus de cinquante pages (p. 73 à 125) Cet enseignement n'était plus réservé, comme celui que nous venons d'étudier, à des novices choisis, il était obligatoire pour tous. Chaque couvent contenait une école de théologie. On y consacrait trois ans de travail, de lectures, de répétitions, de disputes. Déjà on voit que tout le monde n'avait pas la permission d'entrer dans la lice et que l'on ne pouvait aborder tous les sujets. Les auteurs lus étaient presque tous des dominicains ; l'Ordre se montrait très sévère sur les qualités qu'il exigeait de ses écrivains. Il les poussait à la fois dans la voie de l'apologie et dans celle du commentaire. C'est ainsi que peu à peu l'œuvre de saint Thomas fut substituée à celle de P. Lombard. Les frères religieux du docteur, et principalement ceux d'Oxford, lui suscitèrent une vive opposition. Il ne fallut pas moins qu'une décision des chapitres généraux et une mission spéciale en Angleterre pour la faire cesser. L'exagération des partisans de Thomas d'Aquin avait failli tout perdre, mais la réaction dépassa de beaucoup les limites de l'attaque. On ne dut plus enseigner que la doctrine de l'Ange de l'École. Si comme texte, on gardait encore Pierre Lombard, universellement adopté, néanmoins sur tous les points, surtout les points douteux, on se reportait aux commentaires de Thomas et on les expliquait. Cet enseignement était donné par le « Cursor », le « Sublector », le « Lector », enfin le « Lector principalis ». Ils partageaient leur temps entre le commentaire de la Bible et celui des Sentences. Ces commentaires, où le professeur donnait d'abord une vue générale de l'ouvrage, puis où il passait à chaque chapitre et pour ainsi dire à chaque mot, furent souvent écrits, et M. Douais a la bonne fortune de nous en donner des exemples. De tels livres étaient le fruit de longs travaux et aussi de longues années d'enseignement, ce qui en explique la valeur et le succès.

A ceux des religieux qui, poussant plus loin, voulaient devenir lecteurs, étaient destinés les « studia solemne et generale. » Les « solemnia » comme les « general », « eurent toujours le caractère d'écoles de théologie. » Mais le premier était destiné à une seule province, tandis que le second s'ouvrait aux sujets de l'Ordre tout entier (p. 125-127).

C'étaient toujours les Sentences et la Bible qui formaient la matière de l'enseignement, seulement il était dirigé ici par un docteur, qui avait au-dessous de lui un sous lecteur. C'était « l'école normale de la province » (p. 127-130).

Huit écoles supérieures ou « studia generalia » étaient établies à Paris, Montpellier, Cologne, Bologne, Naples, Oxford, Barcelone et Cahors. M. Douais y ajoute « peut-être Toulouse. » Dans ces maisons régnait « une sorte de régime d'études forcées. » Aussi fallait-il une santé éprouvée, par suite un repos après les études du « solemne », pour entrer au « generale » (p. 130-135).

L'étude de l'arabe, de l'hébreu et du grec, servait pour les missions, et aussi pour la connaissance des philosophes arabes et grecs dont l'influence était si considérable au moyen âge. « Malheureusement tout renseignement sur les ouvrages et les méthodes employées » à ces écoles « fait défaut. » A peine connaît-on les noms des couvents où elles furent instituées et ceux de quelques-uns de leurs élèves. Les chapitres généraux recommandaient anssi l'étude des langues des provinces où les frères étaient établis et de celles des pays avoisinants (p. 135-140).

Une conclusion apologétique de l'Ordre au point de vue de son niveau intellectuel (p. 140-154) et de nombreux appendices, listes de couvents et de lecteurs ou professeurs, et extraits d'Humbert de Romans, terminent le volume d'une érudition excellente.

On regrettera peut-être que M. Douais n'ait pas placé tout d'abord les « studia bibliae et sententiarum » obligatoires pour tous les frères et n'ait pas réuni ensuite les autres réservés aux sujets d'élite. Ceux qui ont étudié les textes des statuts de nos anciennes universités ne verront pas la nécessité de séparer le « studium artium » du « studium naturalium », celui-ci n'est qu'une division du premier (p. 57, 62, 68). On réclamerait peut-être un peu plus d'air et de lumière dans un livre aussi nourri de faits. Cela le rendrait plus intelligible à ceux qui n'ont pas pratiqué des études analogues à celle de M. Douais. Son livre est un ouvrage de fonds, qui restera et qui aura éclairé un des points les plus curieux de l'enseignement « libre » au moyen âge.

C. A. DE B.

**Les guerres sous Louis XV**, par le comte Pajol, général de division. Tome II, 1740-1748, *Allemagne*. Tome III, 1760-1768, *Italie*, *Flandre*, Paris, Didot, 1883, 2 vol. in-8 de 528 et 610 p. — Prix : 24 fr.

Le second volume de M. le général comte Pajol est consacré aux opérations militaires en Allemagne pendant la guerre dite de la succession d'Autriche. On sait l'origine de cette guerre : L'empereur Charles VI avait voulu, par sa Pragmatique sanction, à laquelle il avait demandé l'adhésion des principales puissances européennes, assurer sa couronne à sa fille Marie Thérèse. Mais à peine fût-il mort que tous ceux qui, de près où de loin, avaient quelques prétentions sur la succession impériale, se mirent à les faire valoir. L'électeur de Bavière et celui de Saxe, issus par les femmes de la maison de Habsbourg, entrèrent en campagne ; le roi de Prusse, Frédéric II, sans autre droit que son ambition, se jeta sur la Silésie et s'en empara. La France elle-même, qui avait signé la Pragmatique sanction, se laissa, malgré la répugnance du premier ministre Fleury, entraîner dans la coalition par le petit-fils de Fouquet, le comte de Belle-Isle, qui rêvait une brillante carrière, à la fois diplomatique et militaire. A toutes ces menaces et à toutes ces agressions, Marie Thérèse résista vaillamment. Ainsi s'engagea une guerre de huit années qui, après des succès divers et d'étonnantes trahisons du roi de Prusse, aboutit à la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748.

C'est l'histoire des opérations militaires en Allemagne pendant cette période que M. le général Pajol a entreprise. Comme dans son premier volume, il ne s'est servi que des documents les plus authentiques pour composer son récit : récit d'une précision toute militaire, dont les termes techniques doivent parfois déconcerter les lecteurs profanes, mais qui est un précieux enseignement pour les hommes du métier. Dans un court avant-propos, l'auteur dit que « plusieurs critiques ont exprimé le regret que les cartes n'accompagnaient pas le texte. » Nous nous associons à ce regret et à ce vœu : des cartes faciliteraient singulièrement l'intelligence de ces détails parfois un peu arides. Mais nous devons ajouter que M. le général Pajol annonce que « par l'empressement de MM. Didot, il pourra, à la fin de la guerre de Sept Ans, donner cette juste satisfaction aux lecteurs qui veulent bien s'intéresser à cette période si féconde pour notre enseignement militaire. »

La guerre de la Succession d'Autriche fait encore l'objet du tome III. Mais nous quittons l'Allemagne pour nous transporter en Italie et en Flandre. En Italie ce sont les batailles de Coni, de Bassignano, de Plaisance. Mais les opérations au delà des Alpes, malgré la réputation du duc de Richelieu et du maréchal de Belle-Isle, sont totalement éclipsées par l'éclat de la campagne de Flandre et la renommée du chef suprême de l'armée française aux Pays-Bas, le

maréchal de Saxe. Ce fut le grand mérite de Louis XV, d'avoir, malgré l'opinion des courtisans, les rumeurs sourdes, les calomnies, maintenu sa confiance à cet étranger de génie qui se battait et pensait en politique comme un Français. Quoi qu'en aient pu dire les envieux, c'est bien au maréchal de Saxe, à l'habileté de son plan, à l'énergie de sa volonté, victorieuse des souffrances physiques, qu'il faut attribuer le gain de la plus célèbre des batailles de Flandre, la bataille de Fontenoy. M. le général comte Pajol le démontre jusqu'à l'évidence. Il est vrai que ce jour là le Roi, et son fils le Dauphin, étaient sur le champ de bataille, donnant à tous l'exemple de l'intrépidité, de l'humanité, de la sollicitude pour les soldats et pour les blessés. Pourquoi Louis XV n'est il pas resté toujours le Roi de Fontenoy ?

M. DE LA ROCHETERIE.

---

**Les Imprimeurs et les Libraires en Béarn (1552-1883)**, par LOUIS LACAZE, ancien sous-inspecteur de l'enregistrement, vice-président de la Société des sciences, lettres et arts de Pau. Pau, Léon Ribaut, 1884, gr. in-8 de 322 p. — Prix : 10 fr.

Le volume de M. Lacaze, admirablement imprimé par M. Veronese sur papier de Hollande et tiré à un petit nombre d'exemplaires, est enrichi de remarquables planches, sorties des ateliers de photogravure de MM. Reygeal et Michon, qui représentent le frontispice de l'édition des *Fors et coutumes de Béarn* (1552), la page première de cette rarissime édition, le frontispice du *Liber constitutionum Ecclesiæ et diœcesis Lascarrensis* édité par Jean de Vingles et Henry Poivre en 1552, le frontispice de l'*Avant-Victorieux* édité par Abraham Rouyer en 1610, le frontispice de l'édition des *Fors et coutumes de Béarn* (1625), le fac-similé de la pierre tombale de Catherine Lacau, femme de Jean Saride, la réduction au quart d'une affiche imprimée en 1690 par la veuve de Jean Desbarats et Jean Desbarats, son fils ; la reproduction, dans les éditions des *Fors et coutumes de Béarn* de 1602 et de 1625, du frontispice qui orne l'édition de 1552, la reproduction au moyen du bois original du plan joint à l'*Idée géographique et historique du Béarn* (1764), enfin un ancien bois trouvé par M. Veronese dans un matériel hors d'usage.

Si l'ouvrage, au point de vue typographique, ne laisse rien à désirer, il n'est pas moins louable au point de vue de l'érudition. M. Lacaze est un de ces chercheurs qui n'épargnent ni leur temps, ni leur peine, et qui croient n'avoir qu'insuffisamment travaillé tant qu'il leur reste

quelque chose à trouver. A force de patience et de zèle, il a pu reconstituer en entier la difficile histoire des imprimeurs et des libraires en Béarn depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours. Dans une introduction des plus substantielles, il a d'abord étudié l'origine de l'imprimerie béarnaise, dressé la liste des imprimeurs et libraires du pays de notre cher Henri IV, et rapidement indiqué les règlements antérieurs à 1790. Il a consacré ensuite une série de chapitres excellents aux imprimeurs et libraires de Lescar, d'Oloron, d'Orthez et de Pau. Les notices biographiques ne sont pas moins exactes que les notices bibliographiques. M. Lacaze ne s'est pas contenté de consulter d'innombrables documents imprimés ; il a fouillé aussi les manuscrits des Archives des Basses-Pyrénées et il en a tiré de notables révélations. Dès les premières pages de l'*Introduction*, par exemple, s'appuyant sur une requête adressée au lieutenant général du Roi, Jacques de Foix, il établit que la refonte de l'ensemble des lois qui, sous le nom de *for général*, régissaient depuis plusieurs siècles la nation béarnaise, et qui avait été demandée par les États de Béarn à Henri d'Albret, fut commencée en 1546 et qu'il faut considérer comme fausse la date de 1548 jusqu'à ce jour adoptée. Citons aussi, parmi les pièces inédites du Trésor de Pau utilisées par M. Lacaze et qui lui ont permis de combler les lacunes de tous les ouvrages antérieurs, le testament (13 décembre 1579) de Claude Séronne, femme du libraire de Pau Jean Saugrain, fondateur de la famille des imprimeurs libraires de ce nom qui, dès la fin du dix-septième siècle, prirent à Paris une place marquante dans l'exercice de cette profession, et le contrat d'association dudit Jean Saugrain et de Durand-Badel, de Cahors en Quercy (6 février 1580). Mentionnons encore le mandement par lequel le futur Henri IV, venant au secours de Jean Saugrain, prescrit, le 14 octobre 1584, à Ramon de Montesquieu, receveur du fisc en Béarn, de délivrer à son protégé « la somme de quatre-vingt-dix francs Bourdallais, de laquelle somme nous lui avons fait et faisons don par ces présentes en considération de sa vieillesse et pénurie, et pour lui donner moyen de s'acquitter de pareille somme envers ses créditeurs. » Enfin, les archives des Basses-Pyrénées ont fourni à M. Lacaze des renseignements précieux sur l'impression des *Fors* dont les États de Béarn avaient, en 1592, chargé Louis Rabier. Le consciencieux bibliographe a eu l'occasion d'énumérer diverses rares publications du seizième et du dix-septième siècles qui manquent aux collections de la Bibliothèque nationale et qui n'ont pas été connues de l'auteur du *Manuel du Libraire*. Comme, selon la remarque de l'auteur, le Béarn était autrefois la terre classique du protestantisme, on ne doit pas s'étonner que l'ouvrage contienne la description de divers opuscules qui ont échappé aux auteurs

de la *France protestante*. Nous en avons assez dit pour montrer que nul bibliophile vraiment digne de ce nom ne peut se dispenser de mettre parmi ses bons et beaux livres *les Imprimeurs et les Libraires en Béarn*.

T. DE L.

---

**Bibliographie namuroise**, *indiquant les livres imprimés à Namur depuis le dix-septième siècle jusqu'à nos jours, les ouvrages publiés en Belgique ou à l'étranger par des auteurs namurois ou concernant l'histoire du comté ou de la province actuelle de Namur*, suivie d'une liste chronologique et analytique des placards et ordonnances relatifs à l'ancien pays de Namur, par M. F. D. DOYEN, curé-doyen de Wellin. Première partie, première livraison, années 1473-1639. Namur, imp. Wesmael-Charlier, 1884, in-8, 144 p. (Publication de la Société archéologique de Namur).

Le long titre que nous venons de transcrire nous dispensera en quelque sorte d'indiquer le but poursuivi par M. l'abbé Doyen, but dont l'importance n'échappera à personne. Aussi son livre devra-t-il prendre place à côté des travaux de MM. Van der Haegen, de Theux, Chalon, Delecourt, Desmazières, et des autres bibliographes locaux de la Belgique. L'introduction nous fait connaître que si, dès 1512, des libraires s'établirent à Namur, ce n'est qu'en 1616 qu'Henri Furlet sollicita et obtint l'autorisation de monter une imprimerie dans cette ville. A ce propos, nous sommes un peu étonné de ne pas voir mentionnée, ou tout au moins discutée par M. Doyen, la publication des *Lettres du bienheureux frère Richard de Sainte-Anne, profès du couvent des Récollets de Nivelles* (in-12, 47 p. s. d., s. n.) indiquée par M. P. Deschamps, dans son *Dictionnaire de géographie à l'usage du libraire*, comme imprimée au couvent des Récollets de Namur, et considérée par lui comme un produit des presses de Furlet, de 1617 ou environ.

Le premier ouvrage figurant dans la *Bibliographie namuroise* date de 1473 et est l'*Expositio super librum Psalmorum*, de P. Herentals, imprimée à Cologne. Nous regrettons que l'auteur ait cru devoir confondre ainsi, dans une seule série chronologique, les œuvres des auteurs originaires du pays, les livres relatifs à l'histoire de Namur et les impressions locales. Il y a une regrettable confusion, à laquelle des tables ne pourront jamais remédier complètement, et nous aurions de beaucoup préféré des divisions conformes aux différents sujets indiqués sur le titre et qui auraient rendu les recherches plus faciles. Les livres sont, du reste, non seulement décrits avec grand soin au point de vue typographique, mais souvent analysés, et les notices qui les concernent renferment de curieux détails sur leurs auteurs et sur les circonstances de leur publication.

COMTE DE MARSY.

---

# BULLETIN

**Officia de passione Domini Nostri Jesu Christi,** *cum psalmis et precibus extensa.* Malines, H. Dessain ; Paris, Magnin, 1884, in-18 de 168 p., rouge et noir. — Prix : 1 fr.

Ce volume contient tous les offices de la Passion de Notre-Seigneur, que l'on récite durant le temps du Carême. Il évite tous les renvois, qui sont si incommodes en la récitation du bréviaire, surtout lorsqu'on célèbre des fêtes mobiles telles que sont celles de la Passion, au temps du Carême et de la Septuagésime. Il ne serait donc pas nécessaire de recourir au grand bréviaire, sauf pour les mémoires des saints, car toutes les parties de l'office du jour et de la nuit se trouvent dans ce livre. L'impression est très soignée. Des têtes de page gravées sont au commencement de chacun des sept offices. E. P.

---

**Officia votiva per annum,** *a SS. D. Leone PP. XIII... concessa, cum psalmis et precibus extensa.* Nouvelle édition. Malines, H. Dessain ; Paris, Magnin, 1884, in-18 de 190 p., rouge et noir. — Prix : 0 fr. 75 cent.

Les six offices votifs récemment concédés par le Souverain Pontife sont réunis en ce volume. L'éditeur y a joint tous les psaumes, toutes les prières des heures du jour et de la nuit. Il n'est donc plus nécessaire d'insérer dans le bréviaire des feuilles séparées, ainsi qu'on a dû le faire en plusieurs diocèses : ce petit livre remplace complètement le bréviaire lui-même, les jours où le prêtre doit réciter un office votif. L'impression en est belle, le papier solide. E. P.

---

**Entretiens avec Marthe,** *Conférences prêchées aux dames du monde,* par le R. P. Caussette, ancien vicaire général de Toulouse. Paris, Palmé, 1884, in-12 de 461 p. — Prix : 3 fr.

La main pieuse d'un disciple a réuni dans ce volume dix-huit conférences du R. P. Caussette aux dames du monde. L'illustre prédicateur qui durant trente années annonça la parole évangélique dans la plupart des grandes villes de France et se consacra surtout au ministère des retraites ecclésiastiques et des retraites des femmes chrétiennes, se proposait de composer un traité complet des vertus que les dames du monde doivent pratiquer. La mort l'a empêché d'exécuter ce dessein : son œuvre posthume, que l'on croyait considérable, se réduit au livre dont nous rendons compte ici et à un *Mois de Marie.* Ces conférences ne sont point reliées les unes aux autres dans un plan général ; cependant on y trouve tout ce qu'il importe davantage de rappeler aux femmes chrétiennes : Dieu et ses droits, les grandes vérités, les vertus, le rôle de la femme et son apostolat, le monde, la fausse piété. Le prédicateur y montre une profonde connaissance du cœur humain, du monde, et des défauts particuliers à l'auditoire auquel il s'adresse. Le style est vivant et énergique : ce n'est pas sans doute l'incomparable élévation des livres de Mgr Gay, c'est la sérieuse piété enseignée d'une façon plus humaine, où le menu détail est mis davantage en relief.

En lisant ces discours si animés encore et si persuasifs, on a le sentiment de l'impression qu'ils durent produire quand ils étaient prononcés par l'orateur que Dieu avait si bien doué pour la parole. Ce livre est l'un de ceux qu'il convient de mettre entre les mains des dames du monde ; il instruit et intéresse autant que les beaux ouvrages de Mgr Landriot.

Eug. Pousset.

**Dimanches et fêtes.** *Nouvelles lectures pour les familles et instructions pour les paroisses.* par M. l'abbé Berseaux (avec approbation de Mgr de Nancy). Nancy, chez l'auteur, 1884, 2 vol. pet. in-8 de viii 395 et 466 p.

« Ces pages, dit l'auteur de cet ouvrage, n'étaient pas primitivement destinées à être publiées. Ecrites pour la chaire, elles ont été prêchées en différents temps et en différents lieux ». Cette origine indique assez les qualités et les défauts de ce livre. Chacune des parties a l'animation d'un discours, mais l'ensemble manque d'unité. Ce n'est pas un cours de dogme, ce n'est pas un cours de morale, ce n'est pas un livre de piété. C'est en même temps tout cela, selon le sujet qu'a traité l'orateur, au gré des circonstances. Il y a dans cet ouvrage des discours propres à être dits dans une retraite ; on y trouve aussi des instructions sur le prêtre, sur les temples chrétiens, sur le mariage. La doctrine est exacte ; le style, généralement correct, manque un peu de couleur. Cela importe moins dans un discours prononcé, car l'action de l'orateur peut donner au style le brillant qui fait défaut, dans un livre il est nécessaire que le style vaille par lui-même.

Nous oubliions de dire que plusieurs des lectures sont des réponses aux objections que l'on fait contre la religion et surtout contre le clergé. La polémique est modérée et en même temps sérieuse.

Eug. Pousset.

---

**Des devoirs respectifs des classes de la société**, par William Graham Sumner, traduit par J.-G. Courcelle-Seneuil. Paris, Guillaumin, in-12 de xix-236 p. — Prix : 2 fr. 50.

J'ai rendu compte ici même dans cette revue (t. XXXVIII, page 232) d'un livre de W. Hurrell Mallock sur l'*Egalité sociale*, ayant pour objet de démontrer la nécessité des inégalités qui ont toujours subsisté entre les hommes. W. Graham Sumner va plus loin, et partant du fait de ces inégalités qui constituent dans toute société les classes sociales, il recherche « s'il est une classe de la société soumise au devoir et à l'obligation de combattre dans la bataille de la vie pour une autre classe, ou de résoudre des problèmes sociaux pour la satisfaction d'une autre classe ; et aussi s'il existe une classe qui ait le droit de formuler des demandes contre la société, c'est-à-dire contre d'autres classes ; et aussi s'il y a autre chose qu'un sophisme et une superstition dans cette idée que l'Etat doit à qui que ce soit autre chose que la paix, l'ordre et la garantie des droits. » Cette discussion, faite spécialement au point de vue des conditions économiques, sociales et politiques des Etats-Unis, aboutit au rejet absolu de tout socialisme, qu'il soit conservateur comme celui du prince de Bismark, ou radical comme le socialisme français. Pour apprécier cette solution, n'oublions pas à quelle race parle M. Graham Sumner : c'est à celle qui a poussé le plus loin dans le monde moderne l'énergie individuelle. Chez une telle race l'action de l'Etat est évidemment peu de chose. D'autre part M. Graham Sumner ne confond pas avec cette action de l'Etat l'action de la charité privée, individuelle ou collective : encore une fois il ne paraît en vouloir qu'au socialisme, et ses raisonnements incisifs ne tendent à ébranler que le point de départ des écoles socialistes.

Bernon.

---

**Annuaire de législation française** publié par la Société de législation comparée, contenant le texte des principales lois votées en 1883. 3e année. Paris, Pichon, 1884, in-4 de viii-162 p. — Prix : 18 fr. ; pour les membres, 10 fr.

Comme le constatent les éditeurs, la politique n'a guère permis aux créatures de la franc-maçonnerie siégeant au Palais-Bourbon de faire œuvre de législateurs français ; aussi le volume est-il peu considérable cette année. Toutefois on y retrouve des textes importants, notamment la loi sur la réforme de l'organisation judiciaire, avec un excellent historique du mouvement pour la réforme, par M. Jules Challamel, et deux décrets relatifs à la Cochinchine, auxquels le gouvernement a joint un précis très curieux de la législation annamite applicable dans les limites de nos possessions et ayant trait aux matières réglées par les titres IV et XI du Code Napoléon.

---

**Traité des infractions** *de la parole, de l'écriture et de la presse*, par P. Fabreguettes. Tome II. Paris, Marescq, 1884, in-8 de 590 p. — Prix des deux volumes : 15 fr.

J'ai signalé, à propos du tome Ier, tous les mérites de l'ouvrage : le second volume, suite et fin du commentaire de la loi du 29 juillet 1881, donne lieu aux mêmes observations. A titre de conclusion, l'auteur reproduit quelques passages d'un discours de M. Freppel (*sic*) qui reproche à bon droit à cette loi de ne pas reconnaître de délits de doctrine, et de ne résoudre en aucune façon la question de la conciliation de l'autorité avec la liberté. Ce jugement est-il celui du procureur général républicain, devenu, pendant la publication de son ouvrage, magistrat inamovible à Toulouse ? Nous ne saurions trop l'en féliciter.

---

**Le Prince**, de Machiavel, avec une introduction, par L. Derome. Paris, Garnier, 1884, in-16 de lxxxvi-230 p. — Prix : 3 fr. 50.

Machiavel est un des écrivains dont les historiens et les critiques se sont le plus occupés. Interminable serait la liste des ouvrages qui ont paru sur lui. Son livre *le Prince*, notamment, a été retourné dans tous les sens. Il semblait que tout devait avoir été dit sur cette production célèbre. M. L. Derome ne l'a pas cru et s'est livré sur ce thème un peu usé à une dissertation de lxxxvi pages placées en tête du fameux opuscule. A part quelques rapprochements imprévus et un peu forcés entre J. de Maistre et Machiavel, cette étude ne nous paraît pas offrir des aperçus très nouveaux, et la conclusion en est qu'aujourd'hui le traité tant de fois commenté n'est plus qu'un monument historique aidant à la connaissance des mœurs politiques de la Renaissance. Cette introduction débute par cette phrase peu correcte : « Le *Prince* a la réputation équivoque des objets qu'on aperçoit de loin dans l'obscurité. » Des objets qui ont une réputation ! M. Derome a parfois des phrases étrangement rugueuses : « Qui est-ce qui sait que c'est... (p. x). La traduction que précède cette étude n'est pas nouvelle. C'est celle de Guiraudet publiée en 1799. On pourrait croire que la librairie Garnier avait un stock encombrant d'une vieille édition du *Prince* et qu'elle a cherché à la rajeunir en demandant quelques pages à M. Derome, qui aurait fait surtout une œuvre de complaisance. J. V.

---

**Du pape**, par Joseph de Maistre. Nouvelle édition, entièrement conforme à la deuxième, seule revue et augmentée par l'auteur. Lille. Société de Saint-Augustin, in-8 de XL-404 p. — Prix : 8 fr.

*Du Pape*, de Joseph de Maistre, je n'ai, bien entendu, rien à dire. Je me contente de signaler les avantages de la nouvelle édition. D'abord elle est très élégante et imprimée sur de bon papier, ce qui est une nouveauté pour les œuvres d'un des écrivains qui font le plus d'honneur à ce siècle, et qui n'a jamais eu jusqu'ici que des éditions fort peu dignes de lui. En second lieu, elle est faite, non plus sur la première édition de 1819, depuis longtemps reconnue fautive et cependant trop souvent réimprimée, mais sur l'édition de 1821, la seule revue par l'auteur, la seule par conséquent dont le texte puisse être considéré comme définitif. Enfin, elle a été préparée par un savant jésuite, le P. Van Aken, qui a vérifié avec soin les citations russes et grecques si fréquentes sous la plume de Joseph de Maistre, et a mis en note diverses explications qui complètent heureusement et éclairent certains points de ce beau livre.

Je recommande donc cette nouvelle édition aux lecteurs du *Polybiblion*. *Du Pape* est un des plus beaux livres de ce siècle, un de ceux dont l'influence a été la plus salutaire et la plus féconde : tous les catholiques doivent l'avoir lu et le relire. La nouvelle édition de la Société de Saint-Augustin leur en fournit l'occasion : qu'ils en profitent. P. Talon.

---

**Les langues et l'espèce humaine**, par G. de Dubor. Extrait du *Museon*. Louvain, typographie de Ch. Peeters, 1884, in-8 de 23 p.

L'auteur, s'appuyant sur les principaux travaux de linguistique contemporaine, constate qu'il est impossible de ramener à l'unité les langues actuelles, mais que ce n'est pas une raison d'admettre le polygénisme. Comment donc concilier cette pluralité avec le monogénisme ? M. Schœbel a tenté de le faire au moyen d'une ingénieuse hypothèse, sans s'écarter de l'orthodoxie catholique. Il fait remarquer que si, d'après le texte de la Genèse, le déluge a fait périr la race adamique, à l'exception de Noé, il n'est pas nécessaire de l'étendre à toute la terre et qu'il a bien pu épargner les tribus émigrées antérieurement dans l'extrême Asie, en Amérique et en Afrique. Mais alors pourquoi les langues de ces races antédiluviennes ont-elles si peu d'affinité avec celles des Sémites, des Chamites et des peuples Japhétiques, tous issus de Noé ? C'est que, dans le cours des temps, la langue primitive, d'ailleurs très rudimentaire, s'est modifiée tellement qu'il est resté peu ou point de ses éléments dans les idiomes postérieurs. Ces hypothèses, qui ont été amplement exposées dans de gros ouvrages et de savantes monographies, sont peu accessibles à la masse du public ; elles méritaient pourtant de lui être présentées, et il faut remercier M. de Dubor de les avoir mises à la portée de tous. Ceux qui voudront les approfondir n'auront qu'à se reporter aux nombreuses sources citées par lui. E. B.

---

**Joséphin Soulary et la pléiade lyonnaise**, par Paul Mariéton. Paris, Marpon et Flammarion, 1884, in-8 de 148 p. — Prix : 5 fr.

M. Paul Mariéton avait publié dans la *Revue du monde latin* et dans l'*Artiste* des articles sur le poète Soulary ; dans la *Revue lyonnaise*, plusieurs études sur les autres écrivains ou artistes de la Pléiade lyonnaise. C'étaient de charmantes improvisations ; M. Mariéton les a un peu revues et remaniées

pour en faire des chapitres de son livre *Joséphin Soulary et la pléiade lyonnaise*. L'étude sur Soulary est le morceau important du volume : elle est intéressante, bien écrite et naturellement très bien renseignée, puisque M. Mariéton est un des intimes du maître-sonnettiste. J'émettrai seulement deux critiques, dont la première est surtout un regret et la seconde seulement une réserve. M. Mariéton indique toujours ses sources : il a lu la plupart des critiques qui se sont occupés de son poète favori et le leur prouve par des compliments fort délicats. Il est à regretter qu'il n'ait pas cru devoir lire et citer une très belle étude que M. Frédéric Bataille, poète d'un vrai talent et disciple distingué de M. Soulary, a donnée à la *Tribune*. La réserve porte sur l'importance donnée à M. Soulary par son critique. Que M. Soulary ait autant et plus de talent que M. de Laprade, je n'y contredis nullement, loin de là; mais affirmer qu'il a eu autant d'influence sur la poésie du dix-neuvième siècle me paraît bien téméraire, surtout de la part d'un critique qui a reconnu d'avance l'impopularité du poète qu'il prône. MM. de Banville ou Leconte de Lisle ont une tout autre action sur nos contemporains : ce qui ne signifie pas que la place de tous trois ne soit marquée à l'Académie, bien que j'aie quelque crainte que le quarante et unième fauteuil ne leur soit réservé de préférence, parce qu'ils ont beaucoup de talent. — Le livre de M. Mariéton est orné d'une jolie eau-forte. A. Savine.

---

**Entretiens sur l'histoire du moyen âge**, par Jules Zeller. 3e éd., tome I. Paris, E. Perrin, 1884, in-12 de III-455 p. — Prix : 3 fr. 50.

On n'a jamais parlé dans le *Polybiblion* de cet ouvrage de M. Jules Zeller, quoique son nom ait paru bien des fois dans notre recueil, à propos de l'histoire d'Allemagne (*Polybiblion*, t. XXXIV, p. 59, pour ne citer que la dernière). Les éloges qui ont été alors adressés à l'auteur, je les répéterai de nouveau ; et les critiques, je les formulerai de même. Ce livre est divisé en quatre parties : Chute de l'Empire romain ; Invasions barbares; l'Eglise chrétienne ; Clovis et les Mérovingiens. Ces quatre tableaux sont tracés avec beaucoup d'art par une main sûre; cependant quelques passages du troisième ne doivent pas être admis sans discussion ; tel à propos des persécutions (p. 156) : « Quand on se rappelle que le christianisme était encore classé dans les *religions illicites*, le chrétien même hésite à condamner l'empereur païen, comme Trajan a hésité à condamner les chrétiens. » Une religion qui enseigne de rendre à César ce qui appartient à César n'est pas une secte révolutionnaire; et la persécuter n'est pas un acte de défense sociale, mais un crime. C. A. de B.

---

**Histoire nationale et notions sommaires d'histoire générale**, depuis l'époque gauloise jusqu'au milieu du quinzième siècle, par F. Corréard. Paris, Masson, 1884, in-18 de 431 p. — Prix : 2 fr. 50.

La couverture, décorée d'un bas-relief où l'on peut apercevoir dans un médaillon une tête de femme (Minerve, ou la République ?), nous apprend que ce livre est destiné à l'enseignement secondaire des jeunes filles; et le verso du faux titre, qu'il fait partie d'une collection dans laquelle M. Paul Bert donne un cours d'anatomie et de physiologie animales. A cela je n'ai qu'à ajouter que M. Corréard s'est tenu dans une appréciation généralement correcte, mais telle qu'on peut l'enseigner dans un lycée de filles. Ainsi il appellera « curieux » (p. 66) le prologue de la Loi salique. Les auteurs qu'il

cite sont Michelet, H. Martin, Renan, Dareste, Weber, Cantu, etc. Jeanne Darc (p. 309 et 417) ne s'écrit pas ainsi, ce n'est pas pardonnable, surtout quand on cite Quicherat (p. 417). A. D'E.

---

**Le comte Georges de Leslie,** *ou une mission dans la Grande-Bretagne au premier siècle de la Réforme*, par le P. Richard, de l'ordre des Frères-Mineurs Capucins. Lille, Société de Saint-Augustin (s. d.), in-8 de xvi-333 p. — Prix : 4 fr.

Le comte Georges de Leslie appartenait à l'une des plus anciennes familles de l'Écosse. Venu à Paris pour y achever son éducation dans les premières années du dix-septième siècle, il y fut touché par la grâce, partit pour Rome, s'y convertit au catholicisme, et consommant son sacrifice jusqu'au bout, embrassa la vie religieuse, avec le désir et l'espoir de consacrer son dévouement et ses forces à la conversion de sa famille et de sa patrie. Quelle fut la colère et la douleur de sa mère, protestante fanatique, à cette nouvelle ? On le devine aisément. Le temps et les prières de son fils guérirent pourtant ce cœur brisé, qui ne put résister à la prédication et aux larmes de ce converti tant pleuré. Elle embrassa la vérité catholique, et le château des Leslie devint bientôt le centre d'un apostolat fécond, dont la famille de l'humble capucin recueillit les premières et plus abondantes bénédictions. Ce fut comme un renouveau de la vraie foi en Écosse, qui sembla à la veille de s'ébranler tout entière pour revenir à la religion de ses pères. Les persécutions et les tracasseries de toutes sortes entravèrent ce mouvement, que la mort du saint et ardent apôtre vint malheureusement suspendre trop tôt. En l'année 1637, le comte Georges de Leslie, caché sous l'humble nom de Père Archange, se rendait à Londres pour se justifier auprès du roi des accusations que des méchants avaient lancées contre lui, quand il fut arrêté sur son chemin, succombant aux fatigues d'une vie de labeurs et de dévouement, et remit son âme entre les mains de celui qu'il avait si vaillamment et si généreusement servi. Elle est admirable et pleine d'enseignements, cette histoire du noble missionnaire écossais. Aussi est-ce à juste titre que la Société de Saint-Augustin l'a fait figurer dans sa *Bibliothèque des Familles*, où elle tiendra fort bien sa place.

E. de la D.

---

**Hilaire Gervais,** *histoire d'un enfant*, par Léon Barracand. Paris, Charavay frères, 1884, petit in-8 illustré de 186 p. — Prix : 1 fr. 75.

**Un grand Français du dix-septième siècle.** *P.-P. Riquet et le canal du Midi*, par Jacques Fernay. Paris, Charavay frères, 1884, pet. in-8 illustré de 249 p. — Prix : 2 fr. 50.

La librairie Charavay frères vient de publier deux volumes de valeur et de genre très différents. Le premier est destiné exclusivement à l'enfance et c'est à ce point de vue qu'il faut le juger. C'est l'histoire d'une famille villageoise : un paysan veuf se trouve chargé d'un enfant que sa première femme avait eu d'un autre lit et qui, d'un de ses oncles, reçoit en héritage une somme d'argent relativement importante, mais qu'il ne pourra toucher qu'à sa majorité. Le beau-père se remarie et s'entend avec la marâtre pour martyriser le pauvre petit dans le but de le faire mourir et de s'approprier son bien. Mais l'ignoble couple périt lui-même dans des circonstances affreuses : la femme se noie dans une mare ; l'homme est brûlé à petit feu dans l'incendie de sa maison. Quant à l'enfant, adopté par une bonne âme, il meurt de la poitrine. Ce livre est bien écrit ; les mœurs villageoises y sont

peintes avec un certain talent, et l'auteur excelle dans les détails horribles. Il y a là-dedans de quoi donner le cauchemar aux jeunes lecteurs les moins impressionnables. De plus, M. Barracand évite avec un soin minutieux de faire la moindre allusion à l'existence d'une divinité quelconque. Nous ne pouvons donc conseiller cet ouvrage, ni pour l'enfance, ni pour les bibliothèques populaires.

Le second livre est une très intéressante biographie de Riquet, avec la description de l'œuvre grandiose qui a immortalisé son nom. La forme est très attrayante ; c'est un véritable roman historique, dont les détails paraissent aussi exacts que possible. Le chapitre de la naissance du héros est un chef-d'œuvre de mise en scène gracieuse et ingénieuse ; on y trouve, ainsi que dans d'autres parties de l'ouvrage, de curieuses peintures des mœurs du dix-septième siècle. Nous aimons moins la révolte des paysans contre les collecteurs des gabelles; il est vrai que cet impôt est critiquable comme mal réparti et trop souvent perçu avec une âpreté excessive ; il faut reconnaître aussi que l'auteur fait intervenir à propos Riquet lui-même, fermier des gabelles de la province de Languedoc, qui, aussi charitable que sensé, fait grâce aux coupables en les blâmant de leur résistance aux lois et en leur expliquant la nécessité des impôts pour assurer les services publics. Le sentiment religieux est peu développé dans ce livre, mais n'en est pas tout à fait exclu ; Mgr d'Anglure, archevêque de Toulouse et l'un des protecteurs les plus éclairés de Riquet, y joue un très beau rôle. En somme, c'est un ouvrage aussi amusant qu'instructif ; de bonnes gravures représentent les travaux d'art et divers points de vue du canal du Midi. Nous croyons donc pouvoir le recommander pour la jeunesse et pour les bibliothèques populaires.

Comte de Bizemont.

---

# CHRONIQUE

Nécrologie. — Mgr Alfred Duquesnay est mort le 6 octobre dernier, à Cambrai. Ancien curé de Saint-Laurent, à Paris, il a été élevé au siège épiscopal de Limoges par décret du 16 octobre 1871, puis transféré à l'archevêché de Cambrai. Mgr Duquesnay aurait eu 70 ans le 23 septembre dernier. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. Avant son épiscopat il avait publié : *Seize instructions sur la nature et les devoirs de la charge pastorale*, prêchées de 1854 à 1855 (1855, in-8).

— M. Paul Lacroix, universellement connu sous le pseudonyme de *Bibliophile Jacob*, est mort le 16 octobre à la bibliothèque de l'Arsenal. Né à Paris le 27 février 1806, Paul Lacroix n'avait que 18 ans lorsqu'il publia (1824) une édition de Clément Marot. Divers voyages et missions développèrent son savoir bibliographique et le mirent en évidence. Il avait été membre des Comités historiques jusqu'en 1851 ; il le redevint en 1858. Dans l'intervalle (1855), il avait été nommé conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, poste qu'il garda jusqu'à sa mort. Décoré de la Légion d'honneur dès 1835, après avoir fait paraître son *Histoire du seizième siècle*, il fut promu officier le 8 janvier 1860. Le bibliophile Jacob s'était fait d'abord connaître par des essais au théâtre et par une longue série de romans empruntant surtout leur intérêt à de curieux détails d'érudition. Il n'aborda que plus tard la

littérature archéologique et les travaux d'histoire. Il a publié également une série de catalogues à l'usage des bibliophiles, et collaboré à une foule de recueils et de journaux. L'énumération complète de ses ouvrages occuperait ici de longues pages. Citons de lui, dans le roman historique ou de fantaisie : de 1829 à 1835, *Assassinat d'un Roi* (2 vol.) ; — *le Couvent de Baïano* ; — *Soirées de Walter Scott à Paris* ; — *les Deux Fous* (2 vol.) ; — *Contes du bibliophile Jacob à ses petits enfants* (2 vol.) ; — *Vertu et tempérament, histoire du temps de la Restauration* (2 vol.) ; — *Convalescence du vieux conteur* (2 vol.) ; — *Suite de la convalescence du vieux conteur* ; — *Quand j'étais jeune, souvenirs d'un vieux* (2 vol.) ; — *le Bon vieux temps, suite des soirées de Walter Scott* (2 vol.) ; — *la Folle d'Orléans, histoire du temps de Louis XIV* (2 vol.) ; — de 1836 à 1840 : *Pignerol, histoire du temps de Louis XIV* (2 vol.) ; — *Mon Grand Fauteuil* (2 vol.) ; — *l'Homme au masque de fer*, qu'il a prétendu être le surintendant Fouquet ; — *Une Femme malheureuse, fille femme* (2 vol.) ; — *Aventures du grand Balzac* (2 vol.) ; — *les Adieux des fées* ; — *De près et de loin* (2 vol. en collaboration avec sa femme Mme Apolline Lacroix) ; — *la Sœur du Maugrabin, hist. du temps d'Henri IV* (2 vol.) ; — *le Roi des ribauds, hist. du temps de Louis XII* (4 vol.) ; — *Un Divorce, hist. du temps de l'Empire* (2 vol.) ; — *la Danse macabre, hist. fantastique du quinzième siècle* (2 vol.) ; — *Médianoches* (4 vol.) ; — *les Francs Taupins* (6 vol.) ; — *le Vieux Conteur* (2 vol.) ; — *le Marchand du Havre, la Chambre des poisons, histoires du temps de Louis XIV* (2 vol.) ; — *Amante et mère* (2 vol.) ; — *la Marquise de Chatillard* (2 vol.) ; — *Petites Histoires pour la jeunesse* ; — *Lettres d'Abélard et d'Héloïse*, etc. — Enfin de 1841 à nos jours : *La Comtesse de Choiseul-Praslin, hist. du temps de Louis XV* (2 vol.) ; — *le Chevalier de Chaville* ; — *le Singe, hist. du temps de Louis XIV* (2 vol.) ; *un Duel sans témoin* (2 vol.) ; — *la Nuit des noces* (2 vol.) ; — *le Siège de Gênes* (2 vol.) ; — *les Va-nu-pieds* (2 vol.) ; — *une Bonne Fortune de Racine* ; — *Récits historiques à la jeunesse* ; — *le Fils du notaire* ; — *le Ghetto ou le Quartier des juifs* ; — *la Dette de jeu* (2 vol.) ; — *Simples Récits, la jeunesse de Molière* (2 vol.), etc. — Des essais dramatiques de M. Paul Lacroix, ceux dont on parla sont notamment : *La Maréchale d'Ancre* (1840), drame en 5 actes, en vers, reçu à l'Odéon en 1828, mais arrêté par la censure, et une traduction du drame célèbre de Werner, *le Vingt-quatre février* (même théâtre, 1847). — Comme travaux historiques, on a de lui de très paradoxales *Dissertations sur quelques points curieux de l'histoire de France et de l'histoire littéraire* (1834-38, 2 vol.) ; — une *Histoire du seizième siècle en France* (1834) ; — *l'Origine des cartes à jouer* (1836) ; — *Histoire de la ville de Soissons* (1837-38, 2 vol. in-8, en collab. avec Henri Martin) ; — *le Moyen Age et la Renaissance* (1847-52, 5 vol. in-4, avec Ferd. Séré) ; — *Continuation de l'histoire de France d'Anquetil* (1850, 4 vol.) ; — *Histoire politique, anecdotique et populaire de Napoléon III* (1853, 4 vol. in-8) ; — *Histoire de la vie et du règne de Nicolas Ier, emp. de Russie* (1864-68, t. I-V, in-8) ; — *Enigmes et découvertes bibliographiques* (1867, in-18) ; — *les Arts au Moyen Age et à l'époque de la Renaissance* (1868, gr. in-8 avec grav.) ; — *Curiosités de l'histoire et des arts* ; — *Curiosités de l'histoire de France* ; — *Curiosités du vieux Paris* ; — *Curiosités des sciences occultes* ; série qui a paru dans la *Bibliothèque curieuse*. — De 1842 à 1848, il dirigea avec Thoré, *le Bulletin de l'alliance des arts*. Les recueils et journaux auxquels il collabora encore sont : *Les Annales du Commerce, la Revue de Paris, le Mercure du dix-neuvième siècle, les Papillons noirs, le Journal des Demoiselles, le Garde national, l'Annuaire des Artistes, le Petit Buffon illustré*. Il a laissé des éditions annotées de *Rabelais*, de

*Beroalde de Verville*, de *Marguerite de Navarre*, des *Cent nouvelles du roi Louis XI*, des *Contes* de Des Périers, des *Contes et nouvelles* de La Fontaine dont il a publié aussi un recueil d'*Œuvres inédites* (1863, in-8), des *Mémoires secrets* de Bachaumont. M. Quérard lui attribue dans *la France littéraire* (t. XI), entre autres pseudonymes, ceux d'*Antony Dubourg* et *Pierre Dufour*, et, sous ce dernier, la paternité, de moitié avec M. Rabutot, d'une *Histoire de la prostitution chez tous les peuples du monde* (1851-52, 6 vol. in-8, 20 gr.), laquelle resta plusieurs mois interdite. On lui doit enfin, comme traducteur, un *Choix des Œuvres* (dramatiques) *de l'Arétin*. — Plusieurs des ouvrages de M. Paul Lacroix ont servi de textes aux belles illustrations éditées dans ces derniers temps par F. Didot, et par Hurtrel, à savoir : *Les Sciences et les Lettres au Moyen Age et à l'époque de la Renaissance* (1876, in-4 avec 400 grav. et 13 chromolithographies) ; — *Dix-septième siècle. Institutions, usages et coutumes* (1879, gr. in-8 avec grav.) ; — *Dix-septième siècle. Lettres, Sciences et Arts* (1881, gr. in-8 avec grav.) ; — *Louis XII et Anne de Bretagne* (1882, in-4 avec grav.) ; — *Directoire, Consulat et Empire*; *mœurs et usages, lettres, sciences et arts. France.* 1795-1815. (1883, in-4 orné de grav.). Au total près de 200 volumes. — De toute l'érudition un peu superficielle du bibliophile, ce sont ces derniers ouvrages qui resteront, et qui garderont, pour le grand public, le nom du bibliophile Jacob. Ils ont éveillé, ils éveilleront dans quelques jeunes intelligences le goût de l'histoire et serviront aussi à lui faire pardonner des livres que lui-même a condamnés en leur refusant son nom et ne leur accordant que le moins connu de ses pseudonymes. — A. B.

— M. Adolphe Régnier est mort le 21 octobre, au château de Fontainebleau, dont il était bibliothécaire titulaire. Il avait eu quatre-vingts ans au mois de juillet dernier, étant né à Mayence au temps de l'occupation française. M. Ad. Régnier débuta par être professeur au Lycée Charlemagne. Il avait été reçu au Concours d'agrégation à vingt-cinq ans : l'Université ne le fit pas attendre; il entra comme maître de conférences à l'École normale supérieure. Lié d'amitié avec Burnouf, qui avait distingué en lui d'admirables aptitudes, il assista le maître dans sa chaire d'éloquence latine du Collège de France, le suppléa même quelque temps. On lui doit d'avoir, vers cette époque, ouvert le premier cours de sanscrit à la Société asiatique. Sa carrière dans l'enseignement public s'arrête là, mais non ses études pour la science. Il est, en effet, choisi comme précepteur de M. le comte de Paris en 1843. Surviennent alors les événements de 1848, pendant lesquels il accompagne le jeune prince en exil. De retour en France en 1855, il est élu membre de l'Académie des inscriptions. A deux reprises, ses collègues le proposent, en 1862, pour la chaire de sanscrit; en 1864, pour celle de philologie comparée; son refus de serment à l'Empire fait échouer la présentation. C'est à ce moment que la Société asiatique lui décerne l'honneur de la présider. M. Régnier était officier de la Légion d'honneur. Les principaux de ses ouvrages, tous précieux pour la science, sont notamment ses origines du sanscrit (texte et traduction de la grammaire védique *Prâtiçâkhya* du *Rig-Véda*); ses traductions de Schiller, et quantité de lexiques. Il a aussi dirigé la collection des grands écrivains de la France qui en est à son soixantième volume. Voici la liste de ce qu'il a publié en propre : *Dictionnaire étymologique des mots français tirés du grec* (in-12, 1843) ; — *Mémoires sur l'histoire des langues germaniques* (in-4, 1853) ; — *Traité de la formation des mots dans la langue grecque, avec des notions comparatives sur la dérivation et la composition en sanscrit, en latin et dans*

*les idiomes germaniques* (in-8, 1855); — *Études sur la grammaire védique Prâtiçâkhya du Rig-Véda* (3 vol. in-8, 1857-59); — *Vie de Schiller* (in-8, 1861); — *Théâtre classique*, contenant le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte, de P. Corneille; Britannicus, Esther, Athalie, de Racine; Mérope, de Voltaire; le Misanthrope, de Molière; avec les préfaces des auteurs, les examens de Corneille, les variantes et les imitations (in-12, 1864).

— Un savant criminaliste, M. Faustin-Hélie, vice-président du Conseil d'État, est mort le 23 octobre, à Passy. Il était né à Nantes le 31 mai 1799. D'abord avocat dans cette ville, où il avait suivi les cours de droit de Toullier, il vint à Paris faire son doctorat, et entra en 1828 dans les bureaux du Ministère de la Justice. En 1837, il était nommé chef de bureau, et en 1848 directeur aux affaires criminelles. Membre de la Cour de cassation dès 1849, il fut promu président de Chambre en 1872, puis élevé à la vice-présidence du Conseil d'État en 1879. M. Faustin-Hélie était membre de l'Académie des sciences morales et politiques (section de législation) depuis 1855. Il était grand-croix de la Légion d'honneur. Ses travaux les plus cités sont : *Théorie du code pénal* (6 vol. in-8, 1834-1843); — *Traité de l'instruction criminelle* (8 vol. in-4, 1845-60). Il a mis en ordre et annoté : *De l'instruction écrite*, de Mangin; la deuxième édition du *Traité de Droit pénal*, de Rossi, et traduit l'ouvrage de Beccaria : *Des délits et des peines* (1870); en même temps il collaborait à l'*Encyclopédie du droit*, à la *Gazette des tribunaux*, et à la *Revue de législation*. Écrivain remarquable, il s'est distingué aussi par son enseignement et ses articles d'analyse critique de la jurisprudence.

— L'éminent philosophe danois Rasmus Nielsen est mort à Copenhague le 30 septembre 1884. Fils d'un simple journalier de Roerslev, près Middelfart, en Fionie, où il naquit le 4 juillet 1809, il se distingua de bonne heure par la vivacité de son esprit et ses facultés intellectuelles; le pasteur de l'endroit, E.-F. Thorup, le prit chez lui pour l'instruire, et, au bout de quelques années, il le plaça, à l'âge de vingt ans, au collège de Viborg. Le jeune homme en sortit, en 1832, pour entrer à l'Université de Copenhague passa l'examen de théologie en 1837 et continua à donner des leçons privées de philosophie et de théologie. Après avoir pris le grade de licencié en théologie, en juin 1840, il fit un cours privé à l'Université pendant le semestre d'hiver, obtint bientôt une subvention pour faire un cours public et, en 1841, fut appelé, comme professeur extraordinaire, à la chaire de philosophie, vacante depuis la mort de Paul Mœller en 1838. Il ne devint professeur ordinaire qu'en 1850. Pendant presque toute cette période, il avait été fervent Hégélien et grand admirateur du système qui prétendait concilier la science et la foi, sous l'influence duquel furent écrits ses premiers ouvrages : *De speculativa historiæ sacræ tractandæ methodo*, thèse de licence (Copenhague, 1840; trad. en danois par Bœggild. Copenhague, 1842); — la *Lettre de saint Paul aux Romains*, commentaire (Copenhague, 1841; tr. en allemand par Alex. Michelsen, Leipzig, 1843, 2e édit., 1856); — *Éléments de la logique spéculative* (Den Speculative Logik i dens Grundtræk, 4 livr. Copenhague, 1841-44); — *Paragraphes des conférences sur la philosophie de l'histoire ecclésiastique* (Forelæsnings-Paragrapher til Kirkehistorien Philosophie. 1843); — *la Logique préparatoire* (Den propædeutiske Logik. 1845); — *Quonam sensu Lutherus veræ humanitatis causam egisse dicendus sit.* (1847). — Mais les publications de Sœren Kierkegaard lui ouvrirent les yeux; il comprit que la théologie spéculative détruisait la foi, et il exprima ses nouvelles convictions non seulement dans ses cours, mais encore dans quatre ouvrages qui les résument : *la Foi en l'Évangile et la conscience moderne*

(Evangelietroen og den moderne Bevidsthed, 1849); — *la Foi en l'Évangile et la théologie* (Evangelietroen og Theologien, 1850); — *sur la Destinée et la Providence* (Om Skjæbne og Forsyn, 1853); — *sur la Réalité personnelle et la personnalité réelle* (Om personlige Sandhed og sand Personlighed, 1854, trad. en suédois, Stockholm, 1857). En outre il les soutint avec ardeur dans plusieurs écrits de critique ou de polémique : *le* Johannes Climacus *de Særen Kierkegaard et* la Dogmatique chrétienne *du Dr Martensen* (1849); — *Quelques mots à l'occasion de l'apologie de* la Dogmatique *de Martensen par le professeur Scharling* (1850); — *les* Explications dogmatiques *du Dr Martensen expliquées* (1850); — *Une Vie en enfer* (Et Levnetslæb i Underverdenen, 1853) sous le pseudonyme de Walther Paying. Il eut à prononcer le discours universitaire à la fête de la Réforme en 1855, et il publia à cette occasion un programme *Sur la conception de la nature en théologie eu égard surtout* à la Recherche de la vérité *par Malebranche.* — Ayant abandonné les théories spéculatives, il dut s'attacher davantage à l'étude de la réalité; pour commencer, il s'appliqua aux sciences positives et publia à ce propos *la Philosophie et les mathématiques* (1857), mémoire préliminaire qui souleva de nombreuses polémiques; il eut à répondre à Ad. Steen, R. Jansen, C. Krarup, et il le fit dans plusieurs brochures. Après avoir publié les *Éléments de la propédeutique philosophique* (Philosophisk Propædeutik i Grundtræk, 1857); — *les Mathématiques et la dialectique* (1859); — *Leçons sur la propédeutique philosophique* (Forelæsninger om philosophisk Propædeutik, 1862), qui font époque dans l'histoire de la science danoise, il passa à l'exposé systématique de ses doctrines particulières dans la *Logique des idées fondamentales* (Grundideernes Logik. I, 1864; II, 1866). Doué d'une activité qui ne se ralentit pas dans sa longue carrière, il donnait presque chaque année un volume, parfois deux ou trois, non seulement sur des questions philosophiques et théologiques, mais aussi sur les arts, les belles-lettres, l'économie sociale. Orateur aussi brillant et original que profond penseur, il descendait souvent de sa chaire pour aller faire des conférences populaires, et il savait se faire comprendre des gens du monde; en 1867, il fut invité à faire des cours, pendant un semestre, à l'université de Christiania. Voici la liste de celles de ses publications qu'il nous reste à citer : *Psychologie et logique* (Sjæle og Tænkelære, 1863; 4e édit., 1882); — *Sur l'histoire ecclésiastique et la théologie de Holberg* (1867); — *Logique et propédeutique* (1867); — *Logique et Psychologie* (1867); — *Sur la bonne volonté comme puissance scientifique* (1867); — *Examen de la critique philosophique du professeur Brœchner* (1868); — *Sur les difficultés et les conditions de la vie intellectuelle au temps présent* (Om Hindringer og Betingelser for det aandelige Liv i Nutiden, leçons faites à l'Université de Christiania. Copenhague, 1868); — *Propédentique et logique* (1868); — *Philosophie religieuse* (Religions Philosophie, 1869); — *Logique des idées fondamentales en résumé* (1870); — *Discours* prononcé à la fête commémorative de *Thorvaldsen* (1870); — *Logique et psychologie* (1871); — *la Foi chrétienne et la libre-pensée* (Den christne Tro og den frie Tanke, 1872); — *la Nature et l'âme* (Natur og Aand, 1873), essai de conciliation de la philosophie naturelle avec la physique; — *Sur les conditions d'une puissante volonté* (Om Betingelserne for en kraftig Villie, 1874); — *Sur la vie et l'espérance* (Om Liv og Haab, 1875); — *Conférences populaires* (Folkelige Foredrag, 1875), faites à Kolding, Fredericia et Aagaard; — *Sur la puissance de l'imagination* (Om Fantasien Magt, 1876); — *Sur les conditions de la Société* (Om Samfundets Vilkaar, 1877); — *Sur la culture intellectuelle* (Om Aandsdannelse, 1877); — *Anciens et nouveaux*

*Prophètes* (Gamle og nye Propheter, 1878); — *Adam Œhlenschlæger* (1879); — *Éléments de logique générale* (Almindelig Videnskabelære i Grundtræk, 1880). Il avait réuni en un volume les *Articles publiés par S. Kierkegaard dans les périodiques* (S. Kierkegaards Bladartikler, 1857); et formé un recueil de fragments de ce philosophe tirés de ses *Stations sur le chemin de la vie* (Paa Kierkegaardske Stadier, 1860). Mêlé activement à la vie religieuse, il s'était rattaché aux doctrines de Grundtvig, avait plusieurs fois pris la parole dans les assemblées de ses sectateurs et fondé, avec quelques-uns d'entre eux, la revue *Pour l'idée et la réalité* (For Idee og Virkelighed). Le Danemark perd en lui un des plus remarquables de ses philosophes. — E. Beauvois.

— M. Charles de Chergé, ancien président de la Société des Antiquaires de l'Ouest, ancien inspecteur de la Société française d'archéologie, un des érudits les plus distingués du Poitou, est mort à Saint-Hilaire, près le Blanc (Indre), le 5 octobre dernier. Il était né à Poitiers le 18 août 1814. Vétéran de la presse poitevine, il fit ses premières armes, dès l'âge de dix-huit ans, dans la *Gazette du Centre*. Depuis la disparition de cette feuille, il ne cessa de collaborer aux différents journaux conservateurs de Poitiers, en même temps qu'il était l'âme de l'*Écho du Blanc*. Il était un des cinq derniers membres fondateurs survivants de la Société des Antiquaires de l'Ouest, et c'est surtout à son initiative qu'avait été due la célébration du cinquantenaire de cette société au mois de juillet 1884 (voir le *Polybiblion*, août 1884, p. 179). Les principaux ouvrages de M. Ch. de Chergé sont : *le Dictionnaire des familles de l'ancien Poitou* (en collaboration avec M. Beauchet-Filleau), (2 vol. in-8, 1841-1854); — les *Vies des saints du Poitou* (in-12, 1856); — l'*Histoire des congrégations religieuses d'origine poitevine* (in-12, 1856); — le *Guide du voyageur à Poitiers* (in-12, 1851), regardé comme le chef-d'œuvre des ouvrages de ce genre, et dont il préparait la quatrième édition. Il a également publié un grand nombre de mémoires, de rapports, etc., dans les *Mémoires* et les *Bulletins* de la Société des Antiquaires de l'Ouest. Nous citerons spécialement les notices sur l'abbaye de Charroux (t. Ier), sur le château de Richelieu (t. II), sur le château et la sainte chapelle de Champigny, en Touraine (t. III et VI), sur le château, l'église et l'hospice d'Oiron (t. VI), sur l'abbaye de Montierneuf, à Poitiers (t. XI), sur Jean de la Haye, lieutenant général de Poitou au seizième siècle (t. VIII), sur le vice-amiral François de Nuchèze (t. XX), etc. (Nous renvoyons le lecteur, pour ses autres travaux, à la table des *Mémoires* et *Bulletins* de la Société des Antiquaires de l'Ouest, publiée en 1879 par M. de la Bouralière). M. Ch. de Chergé avait donné de nombreuses preuves de sa compétence dans les questions de conservation et de restauration des monuments historiques. Plus d'un édifice archéologique important lui a dû son salut, notamment le célèbre temple Saint-Jean et la tour de Saint-Porchaire, à Poitiers. M. de Chergé était aussi poète à ses heures. N'oublions pas de dire que les catholiques du Poitou perdent en lui un de leurs modèles.

— M. Paul Abadie, architecte de la basilique du Sacré-Cœur, à Montmartre, inspecteur général des édifices diocésains, membre de l'Académie des beaux-arts et de la Commission des monuments historiques, est mort subitement le 2 août, à la gare de Chatou. Il était né à Paris en 1812.

M. Abadie était un artiste de grand talent, et sa mort est une perte considérable pour l'art français. Il ne faut pas oublier cependant qu'il a été un admirable imitateur, beaucoup plus qu'un créateur d'une véritable originalité, semblable en cela à Viollet-le-Duc et à plusieurs autres architectes

illustres de notre siècle. Son œuvre la plus considérable et la plus personnelle, celle qui a réellement fait sa réputation auprès du public, l'église du Sacré-Cœur, n'est qu'un pastiche fort habile des églises romanes du Périgord et de l'Angoumois. Le plus important de ses travaux, avant la construction de l'église de Montmartre, qu'il laisse inachevée, a été la restauration de la cathédrale de Périgueux, restauration singulièrement regrettable en bien des points et qui a été sévèrement jugée par les archéologues les plus éminents (Anthyme Saint-Paul, Alfred Ramé, etc.). M. Abadie a traité Saint-Front de Périgueux comme la plupart des autres édifices dont la restauration lui a été confiée : il trouvait tout naturel d'embellir, de corriger, voire même de démolir nos vieux monuments. On serait tenté de croire que l'authenticité et l'intégrité d'une œuvre du onzième ou du douzième siècle, authenticité et intégrité si précieuses aux yeux des antiquaires, n'avaient pour lui aucune importance. On a dit de lui qu'il avait poussé ses restaurations jusqu'au *radicalisme* du genre (*Bulletin monumental*, 1874, p. 627); cela est malheureusement trop exact. S'il laisse derrière lui de belles œuvres, il laisse peut-être encore plus de monuments dévastés. Voici la liste des édifices qu'il a restaurés. Dans la Charente : les églises de Montmoreau, de Charmant, de Mouthiers, de Châteauneuf, de Lesterps, de Rioux-Martin, de Gensac, de Saint-Michel d'Entraigues, l'évêché et la cathédrale d'Angoulême, les églises de Cognac, de Montbron et de Roullet. Dans la Charente-Inférieure : l'église d'Aulnay-de-Saintonge. Dans la Creuse : les églises de Bénévent-l'Abbaye et de la Souterraine. Dans la Gironde : les églises de Sainte-Croix et de Saint-Michel, à Bordeaux ; de Loupiac-de-Cadillac et de Bassens. Dans le Lot-et-Garonne : l'église du Mas d'Agenais. Dans la Haute-Vienne : l'église de Saint-Yrieix. Dans la Dordogne : l'église de Brantôme et la cathédrale de Périgueux. Voici maintenant la liste de ses constructions nouvelles. A Angoulême, les églises de Saint-Martial et de Saint-Ausone, l'hôtel de ville (une des plus tristes étapes de sa carrière), une partie du lycée, une maison et un monument funèbre. Dans la Dordogne : les églises de Saint-Georges à Périgueux, de Mussidan et de Bergerac. Dans la Gironde : les églises de Saint-Ferdinand et de la Bastide à Bordeaux, et l'église de Valerac. Dans le Lot-et-Garonne : un tombeau à Agen. Dans la Seine, des maisons à Paris et l'église du Sacré-Cœur. Dans la Seine-et-Oise : une villa à Chatou. Dans la Manche : l'église de Grandville. M. Abadie a peu écrit, mais il est à regretter, pour l'honneur de sa mémoire, que le peu qui soit sorti de sa plume ait été imprimé. Les admirateurs de son talent se consoleront en pensant que ses diatribes contre les archéologues sont aujourd'hui des raretés bibliographiques à peu près introuvables. — J. B.

— M. le président H. Baudrier, d'une ancienne famille de robe, né à Lyon le 29 mai 1815, est mort dans cette ville au mois de juin. Magistrat austère et grave, il faillit perdre la vie pendant la Commune (6 septembre 1870) après avoir été arbitrairement arrêté avec les personnalités influentes de la cité lyonnaise. Il était officier de la Légion d'honneur depuis 1877. Bibliophile et bibliographe compétent, il vivait dans le commerce des savants les plus distingués, et la science lui doit : *Notice nécrologique sur Alfred de Terrebasse* (*Bulletin du Bibliophile*, Techener, 1872); — *l'Assistance donnée à la multitude des pauvres, en 1531, de J. de Vauzelles*, réimprimée chez Perrin en 1875; — une *Préface* pour les opuscules posthumes d'Alfred de Terrebasse (Vienne, Savigné, 1880); — un *Compte rendu* de l'Imprimerie à Albi au quinzième siècle, par A. Claudin (*Revue Lyonnaise*, 1881); — une *Visite à la bibliothèque de l'Université de Bâle* (Lyon, Perrin, 1881); — *De l'orthographe*

*du nom de Rouville et de quelques autres particularités de sa vie à propos du livre de M. le Dr Giraudet* (Lyon, Perrin, 1883). M. Baudrier laisse de nombreuses notes sur l'histoire de la typographie lyonnaise et sur le quartier des imprimeurs à Lyon au seizième siècle. On consultera avec profit la notice étendue qu'a consacrée à M. H. Baudrier la *Revue Lyonnaise* (15 août 1884, pages 121-149), par la plume de son ami M. Léopold Niepce. — H. S.

— Dans les derniers jours du mois de juillet est mort à Châlons-sur-Marne un libraire érudit comme on en rencontre bien rarement aujourd'hui, M. Auguste Denis, âgé de 57 ans. Sa parfaite connaissance de la bibliographie locale lui avait permis de recueillir, pendant ses rares loisirs, de nombreuses notes que le temps ne lui a pas permis d'utiliser. Il est cependant l'auteur de : *Recherches bibliographiques en forme de dictionnaire sur les auteurs morts et vivants qui ont écrit sur l'ancienne province de Champagne, ou essai d'un manuel du bibliophile champenois* (1870), ouvrage incomplet et inachevé, auquel on doit cependant avoir recours faute de mieux; — *Notice sur les communautés laïques de la ville de Vitry-le-François, suivie d'un court aperçu sur l'introduction de l'exercice de l'imprimerie dans la même ville* (1874); — *Recherches bibliographiques sur les almanachs et calendriers de la Champagne et de la Brie* (1880). Il publiait, sous le titre de « Bibliophile de Champagne et de Brie », un catalogue de livres à prix marqués qui n'était pas sans intérêt, et qui doit se continuer. — H. S.

— Le poète dramatique D.Antonio-Garcia Gutierrez est mort à Madrid à la fin d'août de cette année. Né en 1812 à Chiclana, d'humbles paysans, il avait fait ses études de médecine à Cadix, avant de s'adonner aux lettres. Après de terribles tâtonnements, il réussit à faire jouer à Madrid, au théâtre del Principe, et par deux des meilleurs acteurs de l'Espagne d'alors, Carlos Latorre et Mme Concepcion Rodriguez, un drame, *El Trovador* (1er mars 1836); on en a tiré le détestable libretto du *Trouvère*. C'était la gloire. Soixante-dix pièces prouvèrent que ce premier effort n'avait pas épuisé la verve de Garcia Gutierrez. Les plus importantes sont *El rey monge*, *Simon Bocanegra*, *Venganza Catalana*, *El grano de Arena*, *Doña Urraca de Castilla*, *Crisalida y unariposa*. Garcia Gutierrez succéda, en mai 1862, à l'Académie espagnole, à Gil y Zarate, autre auteur dramatique de l'époque romantique. Il laisse plusieurs œuvres scéniques inédites et non jouées, deux volumes de poésies et un choix de son théâtre. Il a rempli la charge de directeur du Musée archéologique et l'a accrû considérablement par l'achat de la collection du marquis de Salamanca, et d'autres acquisitions telles que celle du superbe vase arabe qui avait appartenu à Fortuny. M. Gracia Gutierrez aimait la poésie populaire et avait consacré son discours de réception à traiter ce sujet.

— M. Émile Marguerin est mort à Paris le 7 octobre dernier, à l'âge de 64 ans. Il était administrateur honoraire des écoles primaires supérieures municipales, président d'honneur de l'association amicale des anciens élèves de l'école Turgot, dont il avait été directeur, membre honoraire du bureau de l'Association polytechnique, officier de la Légion d'honneur et de l'instruction publique. On a de lui : *Histoire des temps modernes à l'usage de tous les établissements d'instruction publique* (Dézobry et Magdeleine, in-12, 1854); — en collaboration avec M. Michel : *Recueil des morceaux choisis de prose et de vers, extraits des meilleurs écrivains français, avec des notes pour l'intelligence du texte et l'étude de la langue* (*Ibidem*, 2 vol. in-12, 1859-1860); — *Recueil des morceaux choisis de prose et de vers à l'usage des écoles primaires* (Delagrave et Ce, in-12, 1874); — en collaboration avec M. Hubault :

*Cadres de l'histoire de France* (Dezobry et Magdeleine, in-8, 1860) ; — *Les Grandes époques de la France* (Tandou et Cᵉ, 2 vol. in-12, 1863) ; — *Histoire de France, depuis les origines de la nation jusqu'en* 1815 (Dézobry et Magdeleine, in-12, 1865) ; — *Histoire de France, du moyen âge et des temps modernes, du quatorzième au milieu du dix-septième siècle* (1328-1648), rédigée conformément au programme officiel de la classe de seconde (*Ibid.*, in-12, 1864). B. A.

— M. Alexandre Monnier, économiste distingué, qui fut le secrétaire de M. Le Play, lors de la grande exposition de 1867, est mort le 26 septembre dernier. Ancien maître des requêtes au conseil d'État et conseiller général du Cher, M. Monnier s'était, depuis quelques années, retiré de la vie publique. Il laisse une *Histoire de l'Assistance dans les temps anciens et modernes* (gr. in-8, 1856, Guillaumin), qui a été couronné par l'Académie française et a eu plusieurs éditions. B. A.

— On annonce la mort de M. Scheltien, curé de Saint-Eustache, mort subitement au Tréport le 6 octobre dernier; de Mᵐᵉ Mermet, directrice de l'*Annuaire de la Presse française*.

— Le 26 juillet dernier est mort à Saint-Josse-ten-Noode (Bruxelles) un savant belge de premier ordre, à peine âgé d'une soixantaine d'années, M. Alexandre Pinchart, chef de section aux archives générales du royaume de Belgique, membre de l'Académie royale d'histoire, de l'Académie d'archéologie de Belgique, et d'un grand nombre de commissions scientifiques. Il était chevalier des ordres de Léopold (Belgique), de François-Joseph (Autriche), de la Couronne de Chêne (Hollande) et de l'Étoile polaire (Suède). Très affable et complaisant, il accueillait avec grand plaisir les Français qui lui faisaient l'honneur d'une visite aux Archives de Bruxelles, ou qui pour une cause ou pour une autre avaient recours à ses bons et inépuisables offices. La maladie qui le minait depuis longtemps et qui l'a enlevé à l'affection de sa famille et à la reconnaissance de ses amis ne lui permettaient plus de travailler aussi activement que par le passé à ses études favorites. Il a laissé un nombre considérable de notes dont il n'a pu tirer parti, et qui, il faut bien l'espérer, ne seront pas perdues pour la science. Il a presque entièrement dépouillé, la plume à la main, le fonds admirable de la *Chambre des Comptes de Bourgogne*, où il y a tant à prendre pour l'histoire de l'art et pour l'histoire proprement dite du quinzième siècle. Il a terminé peu de temps avant sa mort la part de collaboration dont il s'était chargé dans l'*Histoire de la tapisserie* que publie M. Jules Guiffrey. Toute la partie flamande a été traitée de main de maître par M. Alexandre Pinchart. Mais ses premiers travaux remontent à 1843. Nous ne pouvons encore nous procurer la liste de ses nombreux travaux, disséminés çà et là dans un grand nombre de revues belges et étrangères ; mais nous pouvons déjà citer ceux que nous connaissons : *L'Hôtel de ville de Mons* (*Messager des sciences historiques*, 1843) ;— *La Peinture historique en Belgique* (id. 1845) ; — *Les Tendances actuelles de la peinture en Belgique* (id. 1846) ; — *Jean et Gilles Zuallart, voyageurs belges* (id. 1847) ; — *Coup d'œil sur l'état de la peinture historique en Belgique depuis André Lens jusqu'à M. Wappers* (id. 1848) ; — *Les Protestants à Dour en Hainaut* (id. 1848) ; — *Annales de l'abbaye de Saint-Ghislain, manuscrit de la bibliothèque de Mons* (id. 1849) ; — *Un Document contemporain de la guerre de Grimberghe* (id. 1850) ; — *Essai sur les relations commerciales des Belges avec le nord de l'Italie et particulièrement avec les Vénitiens du treizième au seizième siècle* (id. 1851) ; — *Récit de la guerre de* 1542 *par le contemporain Gérard le Prince* (id. 1851) ; — *Biographie de D. N. Toilliez* (id. 1852) ; — *Recherches*

*sur l'introduction de l'imprimerie dans quelques villes de Belgique* (*Bibliophile belge*, 6e année, 1850) ; — *Notice sur les archives judiciaires du Hainaut* (*Bull. Acad. Royale de Belgique*, XIV et XV) ; — *Notice historique sur Pierre de Beckere* (id. 2e série, XVIII) ; — *Artistes et artisans de Tournai* (id. 3e série, IV) ; — *Preuves authentiques de l'existence de la fabrique de porcelaine établie au château de Tervueren* (Bruxelles, 1864) ; nous pourrions ajouter quelques articles également remarquables parus dans la *Revue trimestrielle* (Bruxelles), et les *Lettres missives concernant l'histoire de France* (1317-1324) que j'ai eu l'honneur de rapporter de Belgique et qui ont été publiées tout récemment dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (1884, fasc. n° 1). Enfin il y a trois volumes trop peu connus et que tout le monde devrait consulter, puisqu'ils sont une mine inépuisable de renseignements puisés aux archives de Lille et de Bruxelles, je veux parler des *Archives des lettres, des sciences et des arts*, parus d'abord dans le *Messager des sciences historiques*, et publiés ensuite séparément. Les nouvelles découvertes qu'il avait faites depuis l'apparition de ces trois précieux volumes formeront sans doute un jour un supplément, puisqu'il a encore communiqué au *Messager des sciences historiques* (2e fascicule de 1884) de nouvelles informations sur Monstrelet, J. Lemaire, N. Ladam, de Vandenesse, Van de Putte, Foppens, etc... A peine a-t-il eu le temps de corriger les épreuves de cet article ! M. Pinchart était évidemment aussi collaborateur attitré de la *Biographie nationale belge* dont le septième volume vient de paraître. Il pouvait rendre journellement de nombreux services à ses confrères. Nul doute que l'Académie royale de Belgique ou le *Messager des sciences historiques* ne consacre prochainement à l'éminent savant un article digne de lui. Nous tiendrons nos lecteurs au courant.

— Le même jour décédait aussi à Bruxelles son confrère M. Galesloot, érudit estimé. — H. S.

Institut. — La séance annuelle de l'Institut a eu lieu le 25 octobre à 2 heures ; elle a commencé par la distribution des prix Volney (il y en a deux cette année). L'un a été donné à M. J. Loth, pour son *Vocabulaire bas-breton, avec commentaires;* l'autre à M. V. Henry, pour son *Etude sur l'analogie en général et sur les formations analogiques de la langue grecque*. — M. Dutens a obtenu une mention honorable pour son *Essai sur l'origine des exposants casuels en sanscrit*. M. Rolland, président, a fait l'éloge des membres de l'Institut que la mort a ravis. Il a rappelé les travaux de MM. Breguet, F. Lenormant, Henri Martin, Yvon Villarceau, Le Sueur, A. Dumont, Mignet, J.-B. Dumas, du comte d'Haussonville, de MM. Victor Massé, Adolphe Régnier, Faustin-Hélie. — M. Michel Bréal a lu une dissertation philologique *sur la manière dont les mots sont classés dans notre esprit*. — Après lui M. Frédéric Passy a parlé *des fêtes foraines et des administrations municipales*. — M. le duc d'Aumale a lu le chapitre *Anguien et Turenne, Episodes de la campagne de 1644*; extrait de son Histoire de la maison de Condé. — M. Saint-Saëns a clos la séance par une causerie sur le passé, le présent et l'avenir de la musique.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 3 octobre, M. Salomon Reinach a rendu compte des fouilles qu'il a exécutées avec M. Babelon sur le territoire de Carthage. Les objets trouvés sont en grand nombre et consistent en stèles funéraires, lampes romaines et chrétiennes, masques sculptés, chapiteaux, statuettes, etc. — Dans la séance du 10 octobre, M. Michel Bréal a présenté des observations sur la lecture, erronée à son avis, faite par M. Bujeler, d'une inscription en langue osque gravée sur un casque du musée de Vienne. M. Germain

entretient l'Académie du *Mémorial des nobles de Montpellier*, cartulaire municipal de la ville de Montpellier sous la domination des rois d'Aragon. — Dans la séance du 17, M Alfred Maury a fait l'éloge de l'ouvrage de M. Schlumberger sur *la Sigillographie de l'empire byzantin*, sujet jusqu'à présent très peu connu.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 4 octobre, M. Jules Simon a donné lecture d'une partie de son intéressante étude intitulée : *Une Académie sous le Directoire*, qui est l'histoire de la chute des anciennes Académies et des premières années de l'Institut. M. Zeller a achevé la communication d'extraits de son *Histoire d'Allemagne*. Ces extraits sont relatifs à la Diète de Mayence sous Frédéric II. — Dans la séance du 11 octobre, M. Gréard a communiqué à l'Académie un mémoire sur *Les Programmes de l'enseignement secondaire*. — Dans celle du 17 octobre, M. Picot a lu un mémoire de M. Charles Lucas sur *la Peine de mort*, et M. Secrétan a commencé la lecture d'un travail sur la théorie de l'évolution considérée dans ses rapports avec le libre arbitre.

Ecole des Chartes. — Les thèses qui seront soutenues, dans le courant de janvier prochain, par les élèves de la dernière promotion de l'École des Chartes, sont les suivantes : *Fulbert de Chartres*, par M. L. Auvray ; - *Jacques de Vitry, prédicateur et historien*, par M. M. Barroux ; — *la Vie du connétable de Saint-Pol*, par M. C. Cagé ; — *les États provinciaux de Normandie jusqu'en 1400*, par M. A. Coville ; — *Jean de Grailly, sénéchal de Guyenne, et son époque*, par M. A. Dupont ; — *les Corporations d'arts et métiers en Lorraine au quatorzième siècle*, par M. E. Duvernoy ; — *Étude philologique sur l'Imago mundi*, par M. D. Grand ; — *les Poésies de Gace Brûlé*, par M. E Huet ; — *le Collège d'Autun à Paris*, par M. E. Hugues ; — *la Diplomatie de Philippe IV le Bel*, par M. F. Funck-Brentano ; — *l'Administration de Philippe III le Hardi*, par M. C. Langlois ; — *l'État des Juifs au moyen âge dans le domaine royal*, par M. L. Lazard ; — *l'Archéologie romane dans l'ancien diocèse de Soissons*, par M. E. Lefèvre-Pontalis ; — *Histoire de l'hôpital des Quinze-Vingts*, par M. L. Legrand ; — *Etude sur Robert de Sarrebrück*, par M. A. Martin ; — *Louis XI et ses rapports avec la ville de Troyes*, par M. C. Millot ; — *l'Amiral de Graville et la marine française sous Louis XII*, par M. M. Perret ; — *le Traité de Brétigny étudié au point de vue financier*, par M. Dunoyer de Segonzac ; — *Etude bibliographique, littéraire et biographique sur Olivier de la Marche*, par M. H. Stein ; — *le Capitaine Xaintrailles*, par M. A. Tausserat.

La Société française d'archéologie a Jersey. — Nos deux collaborateurs le comte de Marsy et Emile Travers ont publié dans le *Bulletin monumental* (tir. à part, in-8 de 120 p.) le récit de l'excursion que la Société avait faite en 1883 dans l'île de Jersey et dont nous avons dit un mot dans le *Polybiblion* (t. XXXVIII, p. 176). Ce compte rendu, fort intéressant au point de vue historique et pittoresque, eût été complété de la façon la plus heureuse si les auteurs avaient joint des dessins et des plans à une description archéologique. Sans doute il leur sera facile de les extraire de leurs cartons, et cela rendra leur ouvrage nécessaire aux touristes, si nombreux, qui visitent l'île et qui veulent seulement voir et connaître. Tous les travaux sur Jersey, et notamment les études de M. Julien Havet sur l'organisation de la justice dans les îles anglo-normandes, ont été mis à profit. Nous voyons même signalées deux importantes publications que nous nous reprocherions de ne pas rappeler à nos lecteurs, celles qu'entreprennent M. Humphray Godfray et notre collaborateur le comte Régis de l'Estourbeillon, sur les

émigrés français à Jersey à la suite de la révocation de l'édit de Nantes et pendant la Révolution.

Congrès. — Le 1er et le 2 octobre, s'est tenu à Bruxelles le Congrès littéraire et artistique international. La salle de Marbre, au Palais des Académies, avait été mise à la disposition de la réunion, qui comptait des représentants de l'Allemagne, de l'Amérique latine, de l'Angleterre, de l'Autriche-Hongrie, de l'Australie, de la Belgique, de l'Espagne, la France, la Hollande, l'Italie, la Norwège, la Russie polonaise, la Roumanie, le Portugal et la Suisse. Le Congrès, présidé par M. Louis Ulbach, a voulu, au début de ses travaux, affirmer un principe : « La propriété artistique, comme la propriété littéraire, a pour fondement la création de l'œuvre. » Cette sorte d'axiome posé, la Commission des propositions a fait adopter les dispositions ci-après qui ont été une à une l'objet de discussions approfondies.

1° Le droit de reproduction d'une œuvre artistique appartient à l'artiste, indépendamment de la propriété matérielle de l'œuvre. En conséquence, la cession de l'œuvre d'art n'emporte pas, à moins de convention expresse, de la part de l'artiste, l'aliénation de son droit de reproduction.

2° Toute reproduction non autorisée par l'artiste, quels que soient le mode de reproduction et la reproduction, même par un art différent, constitue une atteinte aux droits de l'artiste.

3° Les droits garantis par la loi aux auteurs d'ouvrages de littérature ou d'art *sont communs aux auteurs nationaux et étrangers.*

4° Les œuvres d'art ne doivent être soumises à aucune entrave ou formalité douanière.

5° Le propriétaire d'une œuvre d'art ne peut l'exposer en public sans l'autorisation de l'artiste, lorsque l'œuvre a été modifiée ou mutilée.

6° Les œuvres musicales doivent être protégées au même titre, pour l'audition, la reproduction et l'exécution, que les œuvres littéraires et artistiques.

Il s'agira, pour chaque pays intéressé, de faire passer ces articles fondamentaux dans le domaine des lois positives, ce qui n'est pas une mince affaire.

La huitième session du Congrès aura pour siège, l'année prochaine, Madrid, qui l'eût emporté déjà cette année sans le choléra. C'est dans cette session que sera reprise et décidée l'intéressante question de savoir à qui du destinataire ou de l'auteur appartient la propriété d'une lettre. Toute une série d'autres propositions concernant les droits de l'État acquéreur, la contrefaçon, l'usurpation, ou la copie faite dans un simple but d'étude, l'antériorité de la pensée créatrice, etc., viendra également en discussion.

Henri IV et Mazarin. — Encore une petite plaquette de notre collaborateur M. Tamizey de Larroque, que nous avons la bonne fortune de présenter à nos lecteurs. Cette *lettre inédite du roi Henri IV et* [cette] *mazarinade inconnue* (Marmande, Duberort, 1884, in-8 de 11 p. Extr. de la *Revue de France*) nous ont été conservées dans l'intérêt généalogique d'une famille Villotte, ou La Villotte, qui en avait fait dresser une copie collationnée. Celle-ci se trouve dans les collections de M. Jules Delpit, « le paradis » (p. 2), au moins sur terre, de M. Tamizey de Larroque. La lettre a fourni à notre savant collaborateur l'occasion de rectifier l'*Itinéraire* d'Henri IV, dressé par Berger de Xivrey; et la mazarinade, le lieu de nous promettre pour bientôt de nombreuses additions à la *Bibliographie*, déjà vieille, de Moreau.

Quant à l' « Aquet gran Galoupian », que nous avons rencontré avec tant de plaisir (p. 8, n. 1), comme tout ce qui est patois et expression populaire, nous nous permettrons de faire remarquer à notre éminent ami, que « Galapian » peut bien lui rappeler un souvenir de la Fronde, mais qu'à nous il nous fait souvenir de « Galopin » ; et nous lui demanderons de faire prononcer à nouveau ce mot devant lui pour savoir si nous n'avons pas quelque peu raison, et si son esprit si fin et si délié ne l'aurait pas entraîné un peu loin dans la voie des souvenirs. — C. A. DE B.

CORNEILLE. — La ville de Rouen vient de célébrer le 11 et le 12 octobre derniers le deuxième centenaire du poète, qui fut une des gloires du siècle de Louis XIV et dont le nom est à Rouen l'objet d'un culte pareil à celui de la ville de Caen à l'endroit de Malherbe. Nous ne reviendrons ici ni sur les discours de M. Boissier ou de M. Liard, ni sur les vers de M. de Bornier. Nous avons plutôt à signaler l'hommage rendu à l'auteur du Cid et de tant d'autres chefs-d'œuvre par les bibliographes et les historiens.

Un de ces derniers a eu l'heureuse idée d'honorer la fête qui nous occupe par la publication d'un texte, se rapportant au héros. M. l'abbé Tougard a édité : *Le grand Corneille : Contrat de vente de ses biens du Val-de-La-Haye* (Paris, Douville, gr. in-8 de 16 p.). Ce document se trouve dans la bibliothèque du petit séminaire de Rouen, d'où l'éditeur l'a extrait et l'a fait précéder d'une courte mais bonne notice, qu'il aurait peut-être pu compléter en un point, en disant de qui le petit séminaire tenait ce manuscrit (p. 13 et s.) Les pages 5 à 12 ont été consacrées par M. Tougard à un à-propos sur *le Second Centenaire de Corneille.* Il a rappelé la façon « toute privée et assez mesquine » dont le dix-septième siècle fêta le premier centenaire. Puis il s'est surtout attaché au côté religieux du caractère de Corneille. Il a cité le passage si remarquable des *Recherches* de M. Ch. de Beaurepaire *sur l'Instruction publique* ((t. II, p. 78 à 80) où l'auteur a signalé l'influence des pièces de théâtre en grand usage chez les Jésuites, et où il regrettait de voir négliger la question. Empressons-nous de rassurer M. Ch. de Beaurepaire. Nous croyons savoir qu'un des plus savants membres de la Compagnie, un de nos collaborateurs dévoués, prépare sur la question une bibliographie des plus curieuses.

Et ceci nous ramène à parler de celle que nous donnera ces jours-ci M. L. Delisle sur Corneille sous le titre de *Catalogue de l'Exposition cornélienne de la Bibliothèque nationale* (Paris, Champion, in-8). Comme elle n'était pas encore prête au moment où nous écrivions ces lignes, nous avons visité la chambre de Mazarin où sont exposées les œuvres de Corneille et nous y avons recueilli les notes suivantes :

VITRINE I : 1. Discours de réception de Thomas Corneille et de Bergerat. Réponse de Racine; — 2. Liste des membres de l'Académie française : « 1647. Pierre CORNEILLE, cy-devant Advocat Général à la Table de marbre de Normandie, *rue de Cléry* »; — 3. Portrait de Corneille par Jacques Lubin dans les *Hommes illustres du dix-septième siècle* de Perrault (Paris, Dezallier, in-fol. 1696-1700); — 4. Cahier de remarques de l'Académie françoise sur l'orthographe avec des annotations de Corneille, mss. et impr. ; — 5. Portrait de Corneille, d'après Lebrun, dessiné par Sandoz et gravé par Pannier; — 6. Pierre Corneille dans les Hommes illustres de l'Académie françoise ; — 8. L'imitation de J.-C., grav. de Chauveau, pet. in-4 ; — 9. Même ouvrage, lat. et fr., in-12 ; — 9 *bis*. Éloge de M. Corneille dans les *Nouvelles de la République des Lettres*. Janvier 1685, in-12 ; 10. Lettre datée de Nemours et faussement attribuée à Corneille ; —

11. Lettre de Corneille au P. Boulart relative à l'Imitation; — 12. La déffense du Cid. Paris, 1637, in-4; — 13. Lettre apologétique du s^r Corneille contenant sa responce aux observations faictes par le s^r Scudéri sur le Cid, 1637, in-12; — 14. Les sentimens de l'Académie françoise sur la tragi-comédie du Cid. Paris, J. Camusat, 1638, in-8; — 15. Hymnes de S. Victor, trad. en vers français, in-fol. ms.; (ces dern. numéros à partir du 10 appartiennent à la Bibliothèque de Sainte Geneviève); — VITRAUX II: 16. Œuvres de Corneille. Paris, A. Courbé, 1654, in-12, grav.; — 17. Le théâtre de P. Corneille 1660, in-8; — 18. Le théâtre de P. Corneille. Rouen et Paris, Th. Jolly, 1664, in-8; — 19. Le théâtre de P. Corneille (Elzevier?), portr. et grav.; — 20. Œuvres de P. Corneille. P., A. de Sommaville et A. Courbé, 1644, in-12; — 21. Œuvres de P. C., 1645, in-12, portr. et grav.; — 22. L'illustre théâtre de Monsieur Corneille, A. Leyden, 1644, in-12; — 23. Œuvres de Corneille, P., T. Quinet, 1648, in-12, portr.; — 24. Œuvres de Corneille, P., A. de Sommaville, 1652, in-12; — 25. Le théâtre de P. Corneille av. portr. en tête, Rouen, 1663, in-fol.; — 26. Le théâtre de P. Corneille, auquel se voyent les plus belles pièces qu'il a faites : savoir : Le Cid, Le Cinna, Le Polieucte, Les Horaces, La mort de Pompée, La Rodogune, L'Héraclius ou mort de Phocas, Le Menteur, La suite du Menteur, Le Don Sanche, in-12; — 27. Le théâtre de P. Corneille. Rouen et P., 1668, in-12; — 30. Grav. de « La Toison d'or, tragédie par P. Corneille »; — 31. Les chefs-d'œuvre dramatiques de M^rs Corneille avec le jugement des scavans à la fin de chaque pièce, t. I. Oxford, in-4, titre r. et n.; — 32, M. o., ouvert à la tragéd. de Rodogune; — 33. Le théâtre de P. Corneille. Paris, David, 1738, in-12, titre r. et n; — 34. Œuvres de P. Corneille, P., Gissey et Bordelet, 1738, in-12, t. r. et n.; — 35. Les chefs-d'œuvre de P. Corneille... Oxford, J. Fletcher, 1740, in-8; — 36. Œuvres de P. Corneille, P., Banche, 1738, in-12 rel. aux armes de Marie-Antoinette; — 37. Théâtre, in-4, grav. et dess. de Pierre, Watelet, Gravelot et Le Mire; — 38. Ed. in-4, rel. mar. vert aux armes de Madame Victoire; — 39. Ed. Didot, in-8, 1814; — 40. L'esprit du grand Corneille, m. e., 1819; — VITRAUX V: 41. Clitandre ou l'innocence délivrée... P., F. Targa, 1632, in-8; — 42. Meslanges poétiques du Mesme, P., m. e., 1632, in-8; — 43. La vefve ou le traistre trahy, P., m. e., 1634, in-8; — 44. Mélite ou les fausses lettres..., P., m. e., 1633, in-4; — 45. La place royale ou l'amoureux extravagant..., P., A. Courbé, 1637, in-4; — 46. Médée..., P., F. Targa, 1639, in-4; — 47. La galerie du palais... P., A. Courbé, 1637, in-4. — 48. La suivante, P., F. Targa, 1637, in-4; — 49. L'illusion comique... P., m. e., 1639 (Bibl. S. G.); — 50. Le Cid. P., F. Targa et A. Courbé, in-12; — 51. Le Cid, tragi-comédie, P., A. C., 1639, in-4 (préface ms. de Rousseau); — 52. M. o., gr. papier; — 53. M. o., P., F. Targa, 1637, in-4; — 54. M. o., P., A. Courbé, 1637, in-4; — 55. Cinna..., P., A. Courbé, 1637, in-4; — 55. M. o., P., Quinet, 1643, in-12, grav. — 56. M. o., m. e., in-4, grav.; — 57. Lettre de M. de Balzac à M. Corneille sur le sujet de cette tragédie, impr., in-4; — 58. Cinna, P., Quinet, 1643, in-12; — 59. Horace, P., A. Courbé, 1641, in-12; — 60. M. o., m. e., in-4; — 61. M. o., m. date, frontisp. gravé représentant le combat des Horaces, dessin de Le Brun, grav. de Daret; — 62. Polyeucte..., P., A. de Sommaville et A. Courbé, 1643, in-4; — 63. M. o., frontisp. gravé représ. Polyeucte brisant les idoles; — 64. M. o., m. d., in-12; — 65. Le Menteur, P., m. e., 1644, in-4; — 66. M. o., m. d., in-12; — 67. La mort de Pompée, m. d., in-4, front. gravé représentant la mort de Pompée; — 68. M. o., dédicace à Mazarin; — 69. M. o., titre; — 70. M. o., m. d., in-12; — 71.

La suite du Menteur, m. e., 1645, in-4; — 72. M. o., in-12; — 73. Théodore..., P., Quinet, 1646, in-4; — 74. M. o., in-12; — 75. Rodogune..., P., Courbé, 1647, in-4; — 76. M. o., frontispice gravé; — 77. M. o., m. d., in-12; — 78. M. o., Au Nord, 1760, in-4. Impr. par Mad. de Pompadour; — 79. M. o., m. e., dessin de Boucher, grav. de Mad. de Pompadour, retouches de Cochin; — 80. Héraclius, P., Courbé, 1647, in-4; — 81. M. o., m. d., Quinet, in-12; — 82. Dessein de La Tragédie d'Andromède... Rouen, 1650, in-8; — 83. Andromède, Rouen, Laurens Maurry, 1651, in-4; — 84. M. o., frontispice gravé; — 85. M. o., m. d., in-12; — 86. Vers de Corneille : « Pour monsieur Dassoncy sur ses airs. » in-8 oblong; — 87. Don Sanche..., P., Courbé, 1650, in-4; — 88. M. o., m. d., in-12; — 89. Nicomède.,. Rouen et P., 1651, in-4; — 90. M. o., m. d., in-12; — 91. Pertharite, roy des Lombards, R. et P., 1653, in-12; — 92. Œdipe..., P., 1659, in-12; — 93. La Toison d'or, R. et P., 1661, in-12; — 94. Desseins de La Toison d'or, R. et P., 1661, in-4; — 95. M. o., m. d., in-8; — 96. La Toison d'or... avec un prologue nouveau... [de] Du Fort, P., Adam, 1683, in-4; — 97. Psiché par J. B. Poquelin Molière (pièce dans laquelle Corneille a composé plus de onze cents vers) P., P. Le Marinier, 1671, in-12; — 98. L'aveugle de Smyrne..., P., A. Courbé, 1638, in-4; — 99. La Comédie des Tuilleries..., in-4; — 100. Attila..., P., Th. Jolly, 1668, in-12; — 101. M. o., m. d., G. de Luyne, m. f.; — 102. Tite et Bérénice..., P., L. Billaine, 1671, in-12; — 103. Privilège du m. o., où est mentionnée la Thébaïde de Stace trad. en vers français par P. Corneille; — 104. Pulchérie, comédie, P., G. de Luyne, 1673, in-12; — 105. Suréna..., P., G. de Luyne, 1675, in-12; — 106. Sertorius..., P., A. Courbé et G. de L., 1662, in-12; — 107. Othon..., P., Th. Jolly, 1665, in-12; — 108. M. o. m. d., G. de L., m. f.; — 109. Agésilas, P., Billaine., 1666, in-12; — 110. M. o., m. d., G. de L., m.f.; — 112. L'imitation, frontisp. gravé, 1656, in-12; — 114. M. o., front. gr., m. d., in-4; — 115. M. o., front. gr., in-12; — 116. M. o., front. gr., in-12; — 117. M. o., P., André Soubron, 1656, in-4; — 118. Louanges de la S. Vierge, R. et P., 1665, in-12, grav.; — 119. Version des hymnes de S. Victor, impr., in-4; — 120. L'office de la S. Vierge, P., Robert Baillard et Th. Jolly, 1670, in-12; — 121. Les sept psaumes pénitentiaux; — 122. In-12, rel. pet. fers, conten. les comédies des cinq auteurs : Les Tuileries, et l'Aveugle de Smyrne; — 123. L'imitation de J.-C., in-fol., bois d'Andignat; — 124. « A Monseigneur sur son mariage, » imp., in-fol.; — 125. « Sur les victoires du Roy en l'année 1677, » impr., in-4; — 126. « A Monseigneur le duc de Guise sur la mort de Monseigneur son oncle, » impr., in-fol.; — 127. Poésies choisies de MM. Corneille, Benserade..., P., Ch. de Sercy, 1653, in-12; — 128. « Les victoires du Roy sur les Estatz de Hollande en l'année 1672, » impr., in-fol.; — 129. « Au Roy sur la conqueste de la Franche Comté »; — 130. Additions et changements (titre courant), in-12, ouv. aux pp. 464-5; — 131. Vers presentez au Roy sur la campagne de 1676, impr., in-4; — 132. Au Roy sur la paix de 1678, impr., in-fol.; — 133. Lettre de Mons. de Balzac à Mons. de Scudéry touchant ses observations sur le Cid; — 134. Epistre familière du sieur Mayret au sieur Corneille sur la tragi-comédie du Cid, P. A. de Sommaville, 1637, in-8; — 135. Les sentimens de l'Académie françoise sur la Tragi-comedie du Cid, P., J. Camusat, 1638, in-8; — 136. Examen de ce qui s'est fait pour ou contre le Cid..., P., aux despens de l'Autheur, in-8; — 137. Le jugement du Cid composé par un bourgeois de Paris, marguillier de sa paroisse, in-8; — 138. Lettre à *** sous le nom d'Ariste, in-8; — 139. Lettre pour Mons. Corneille contre les mots de la

lettre sous le nom d'Ariste, in-8; — 140. Lettre de M. de Scudéry à l'illustre Académie, P., A. de Sommaville, 1637, in-8; — 140. La preuve des Passages alleguez dans les observations sur le Cid..., P., A. de Sommaville, 1637, in-8. — 141. Épistre aux Poètes du temps sur leur querelle du Cid, P., in-8; — 142. Discours de Cliton sur les observations du Cid, in-12; — 143. Les fautes remarquées en la tragi-comédie du Cid, in-12; — 144. La voix publique. A M. de Scudéry sur les observations du Cid, Paris, in-8; — 145. L'incognu et véritable ami de MM. de Scudery et Corneille, 1637, in-8; — 146. Lettre du sr Claveret au sr Corneille soy disant autheur du Cid, P., in-12; — 147. Le souhait du Cid en faveur de Scudery, une paire de lunettes pour faire mieux les Observations, in-8; — 148. L'Amy du Cid à Claveret, P., in-8; — 149. Excuse à Ariste, in-4; — 150. L'autheur du vrai Cid espagnol à son traducteur françois..., in-8; — 151. Observations sur le Cid; — 152. Même titre, en plus : « ensemble l'excuse à Ariste et le Rondeau, » in-8; — 153. Lettre apologétique du sr Corneille contenant sa Réponse aux Observations faites par le Sr Scudéry sur le Cid, in-8.

— Dans la vitrine contre la fenêtre on trouve : 1. Le prix de tragédie de versification latine de Corneille : Herodiani histor. libri VIII, Lyon, 1611, in-8; — 2. Dédicace de son « théâtre » aux PP. Jésuites; — 3. Pension du 30 octobre au sr Corneille en considération des beaux ouvrages qu'il a, donnés au théâtre et pour lui donner moien de les continuer.... 2,000 fr.; — 4. Ms. des sentimens de l'Académie françoise, (V. n° 135) écr. de Chapelain, notes de Richelieu, au dire de l'abbé d'Olivet; — 5. Lettres de Napoléon à Corneille, 4 oct. 1662; — 6. Deux mss. de Melite; — 7. Généalogie de Corneille.

— Dans le meuble à l'entrée de la salle, sur le perron de l'escalier : — 1. Lettre autographe de Corneille à M. d'Argenson, 18 mai 1646; — 2 Lettre au P. Boulart, relat. à l'Imitation; — 3. La planche LVIII du *Musée des Arch. départem.*; — 4. L. à l'abbé de Pure, 12 mars 1659; — 5. Au même, 25 août 1660; — 6. Au même, 3 nov. 1661; — 7. Au même, 25 avril 1662; — enfin des portr. de Losne, Guill. Vallet et Ant. Paillet, E. Ficquet (n° 192), Le Brun, Gauchet, d'Elvaux Bertonnier, Ingong jeune, Ambr. Tardieu, Deveria et Delaistre, Thomson, Ch. Hopwood, Marckle et Ethior, Girardet et Bertonnier, Comin, Bernard Picard, Guill. Vallet et Ant. Paillet, J. F. Cars, C. H. Watelet et Pierre, Ponce et Marillier, Ouflienet, Saint-Aubin, Rumerie, Gatteau, Matte, Lingée, Bein, Laitié, Geyer, Le Rom, Van Gelisty, Gault, etc., enfin par des anonymes. Les médailles dans la vitrine de la fenêtre datent du dix-huitième siècle. La plus ancienne est celle de Titon du Tillet.

Paris. — La continuation des ouvrages du regretté M. Lenormant est confiée à notre collaborateur M. E. Babelon; il prépare en ce moment le tome III de l'*Histoire ancienne*.

— Le même auteur a mis sous presse (Rollin et Feuardent) une réimpression des *Médailles romaines de Cohen*.

— Le prochain volume des *Archives de l'Orient latin*, t. II, va bientôt paraître et contiendra une publication de MM. Reinhold Röhricht et Gaston Raynaud : *Annales de terre sainte* (1095-1291); tir. à p. Paris. Leroux, 1884, in-4 de 37 p. Ce document, de la même famille que les Gestes des Chiprois, se trouve contenu dans deux manuscrits de la B. n. fr. 24.941 et 6.447; dont la rédaction différente offre d'importantes variantes au point de vue historique. La juxtaposition des textes en deux colonnes permet d'en avoir

une idée très fidèle et très nette, que complète encore l'emploi de caractères de plusieurs sortes.

— Dans notre numéro de septembre dernier (t. XLI, p. 265), nous avons fait l'éloge du *Cours d'histoire de France* par M. d'Arsac. On nous fait justement remarquer que cet auteur n'a pas tenu compte (t. II, p. 271) des documents publiés sur le maréchal de Bourmont soit par M. Thiers, soit par le comte Ch. de Bourmont (*Notice biographique du maréchal de Bourmont*. Caen, 1846, in-8), soit par M. d'Ault du Mesnil (*Relation de l'Expédition d'Afrique*, Paris, Palmé, 1868, in-32). — H. DE L. E.

— Le tome VIII des *Chroniques de Froissart*, éditées pour la Société de l'Histoire de France, par MM. S. Luce et G. Raynaud, va paraître avant le mois de janvier.

— Le tome VII des *Miracles de Notre-Dame*, publié par G. Paris et H. Michelant pour la Société des anciens textes français, vient de paraître.

— Le volume de notre collaborateur M. J. Couraye du Parc, qui édite pour la même Société la *Mort Aimeri de Narbonne*, est prêt d'être achevé; le glossaire est sous presse.

— Le tome II du *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes* publiés par des religieux de la Compagnie de Jésus, par le R. P. Sommervogel, S. J., notre collaborateur, paraît ce mois-ci à la librairie de la Société bibliographique.

— Une revue historique très sérieuse a laissé passer dans son dernier numéro l'annonce d'une *Histoire illustrée du second empire* (1848-1870), par Taxile Delord. La gravure révèle le caractère de l'ouvrage. Prêtres, juges et généraux sont dans une compagnie qu'il ne nous convient pas de nommer.

— M. Siméon Luce va faire paraître le dernier de ses articles sur Jeanne d'Arc dans la *Revue des Deux-Mondes*; et bientôt après il réunira tous ceux qu'il a publiés sur le même sujet en tête d'un volume de pièces inédites relatives à notre grande héroïne.

— Le même savant poussera son cours cette année à l'École des Chartes jusqu'aux sources de l'histoire de France de la fin du treizième siècle.

— Nous croyons savoir que le travail de M. Delachenal sur l'*Histoire des Avocats de Paris* va être envoyé sous peu à l'impression.

ANGOUMOIS. — M. Lièvre, président du Consistoire d'Angoulême, vient de publier le premier volume de son *Exploration archéologique de la Charente* (texte remarquable, nombreuses planches).

AUVERGNE. — M. le comte Henry d'Ideville vient de faire paraître deux brochures sur l'époque révolutionnaire : *Romme le montagnard, conventionnel du Puy-de-Dôme*, 1750-1795 (Extrait du *Correspondant*, in-8 de 48 p., portr. et fac-similé autogr.), et *le Dictionnaire des suppliciés : les guillotinés d'Auvergne d'après l'ouvrage de M. Marcellin Boudet; les tribunaux criminels et la justice révolutionnaire en Auvergne* (Extr. de la *Revue de la Révolution*, in-8 de 22 p. titre rouge et noir.

DAUPHINÉ. — Dans son bulletin (4e livraison de la 3e année), qui vient d'être mis en distribution, la *Société d'études des Hautes-Alpes* a eu l'heureuse idée de commencer la publication d'une *Bibliographie historique du département des Hautes-Alpes*. La demi-feuille seule imprimée jusqu'ici (avec pagination distincte) donne le cadre, le programme du travail, et quelques pages de bibliographie qui suffisent à prouver la compétence de M. Amat, son auteur. Je souhaite ardemment que la Société hâte la publication de cette bibliographie historique, à la rédaction de laquelle les meilleurs soins ont été apportés. L'introduction de l'imprimerie dans le département ne

remonte pas au delà de 1776, et M. Amat pense que les quelques livres de la fin du seizième siècle qui portent la rubrique d'Embrun (1586-87) ne peuvent faire supposer l'existence d'une imprimerie à Embrun à cette date. Cette opinion serait à discuter. — H. S.

Forez. — On annonce la publication par M. le comte de Soultrait d'une histoire du *Château et de la Bastie d'Urfé* (in-4, chez Chossonnery à Paris).

Franche-Comté. — Vient de paraître à l'imprimerie Varigault, à Vesoul, l'*Histoire du prieuré de Saint-Nicolas de Marteroy de Vesoul, de l'église de Saint-Georges de Vesoul et de l'insigne chapitre de N.-D de Calmoutier*, par l'abbé Vannier, curé de Montigny-lès-Vesoul, in-8 de XII-303 pages. Prix : 4 fr.

— Sous presse à l'imprimerie Cival, à Vesoul, un volume in-12, édité par B. Béchet, libraire à Paris, sur *La guerre dans le passé, le présent et l'avenir*. Auteur : M. Mabille, professeur de philosophie au lycée de Vesoul.

Limousin. — M. René Fage va très prochainement mettre sous presse un important supplément à sa *Bibliographie baluzienne* (Tulle, 1882, in-8 de 119 p.). Dans ce nouveau travail, l'auteur donne les titres et la description des éditions des œuvres de Baluze qui avaient échappé à ses premières recherches ou qui ont pu lui être signalées ; il signale les lettres, les notes, les fragments de mémoires de Baluze qui ont été publiés dans les recueils de documents, les revues d'érudition, et les bulletins des sociétés savantes de la France et de l'étranger ; il énumère enfin les pièces et titres de la collection des *Armoires de Baluze*, à la Bibliothèque nationale, qui se réfèrent au Limousin ou à des personnages de cette province. — H. S.

Picardie. — Viennent de paraître : *La Ghisle ou coutume de Mercille*, 1451, par Pagart d'Hermansart. Saint-Omer, d'Homont, 1884, in-8. 86 p. — *Notice sur le champ de drap d'or*, par Ewald, traduction de Mme Liborel de Larivière. Saint-Pierre-lès-Calais, Fleury, 1884, in-12, 30 p. — *Epigraphie du département du Pas-de-Calais*, tome Ier, 2e fascicule. Arras, De Sède, 1884, in-4, p. 113-228. — Le premier fascicule d'une *Histoire de Charlemagne*, par le chanoine Van Drival.

Lorraine. — Nous apprenons que notre collaborateur M. Le Mercier de Morière, archiviste paléographe, prépare une édition du *Cartulaire des comtes de Bar-le-Duc*, manuscrit du treizième siècle, de la Bibliothèque nationale. Ce recueil contient près de huit cents chartes se rapportant presque toutes aux règnes des comtes Thiébaut Ier, Henri II et Thiébaux II, et sa publication éclairera bien des questions obscures de l'histoire et de la géographie féodales du Barrois et des provinces voisines.

Normandie. — Sous presse : *Dictionnaire anglo-normand ou l'Anglais ramené au Français*, par M. Édouard Le Héricher, président de la Société d'archéologie d'Avranches, correspondant du ministre de l'instruction publique. Un volume in-8 imprimé sur deux colonnes. Imprimerie de Durand à Avranches (Manche).

Poitou. — Les dernières livraisons parues des *Paysages et Monuments du Poitou* (ouvrage honoré récemment de la souscription du ministère de l'instruction publique) sont consacrées au célèbre château d'Oyron. — On imprime en ce moment les livraisons sur *Sanxay*.

— M. l'abbé Drochon vient de publier, à Poitiers, l'*Ancien archiprêtré de Parthenay* (visite des paroisses de 1598 à 1740), curieux recueil de documents pour l'histoire du protestantisme.

— Le quatrième volume de la réimpression de Du Cange, par M. L. Favre, de Niort, paraîtra en janvier.

Vendée. — M. René Vallette, secrétaire de la Société archéologique de Fontenay-le-Comte, prépare un grand travail sur la *Terreur en Vendée*.

— M. Dugast-Matifeux imprime en ce moment un volume sur *les Débuts de l'insurrection vendéenne*.

Espagne. — La librairie Daniel de Corteso, de Barcelone, qui a entrepris la publication d'un ouvrage étendu et vraiment artistique et monumental sur l'Espagne, sous le titre *España y sus monumentos*, poursuit ce travail avec une grande activité, et n'épargne aucun frais pour le rendre digne de l'attente générale. Déjà vingt-six livraisons ont paru. Elles renferment tout ce qui concerne la Catalogne et la province de Cordoue. Séville et Cadix attirent en ce moment l'attention des éditeurs. Chaque livraison (100 p. in-4) avec photographies, gravures, héliogravures et chromos, est du prix de 1 franc.

Belgique. — De grandes transformations s'opèrent en ce moment dans le personnel des archives belges. Par suite de la mort simultanée de MM. Pinchart et Galesloot, tous deux chefs de section aux archives générales du royaume, à Bruxelles, le haut personnel de cette administration centrale n'était plus composé que de M. Gachard, fort âgé et infirme, et de M. Piot, dont la santé est fort débilitée. Aussi a-t-on cru devoir faire appel à l'érudition et aux profondes connaissances diplomatiques et paléographiques de l'archiviste provincial de Bruges, M. Em. van den Bussche, pour lui confier l'un des deux postes vacants. Le choix ne pouvait être plus heureux, et les Français qui visiteront le riche dépôt du royaume de Belgique, recevront assurément de sa part le meilleur accueil. — Nous apprenons aussi que M. Stanislas Bormans, archiviste-adjoint des archives de l'Etat à Liège, vient d'être promu au grade d'archiviste en chef. Il s'est fait connaître par de très remarquables publications. — H. S.

— Le 4 novembre a commencé à Anvers une vente très importante, qui comprend les collections diverses (bibliothèque, manuscrits, monnaies, tableaux) amassées à grands frais, pendant plus de cent ans, par quatre générations de savants, de collectionneurs, de bibliophiles et d'écrivains anversois, les Van der Straelen, les Moons, et les Van Lerius. — J'ai sous les yeux les deux premiers volumes de leur bibliothèque qui la première va être livrée aux enchères. Ils forment une collection bibliographique unique de 3,380 numéros relatifs à la ville d'Anvers; ils comprennent une série de brochures, plaquettes des plus rares et dans les meilleures conditions, une grande quantité de livres sortis des premières imprimeries anversoises que n'a jamais signalés aucune bibliographie spéciale (des Plantin, des Nutius, des Van Ghœlen). — La rédaction du catalogue, confiée à un éminent bibliographe, M. Alph. Goovaerts, sous-bibliothécaire de la ville d'Anvers, est des plus consciencieuses et des plus soignées ; il n'y manque aucun renseignement utile, et la description des raretés est relevée encore par le luxe typographique de la maison Vanos-Dewolf. Nous n'avons que de chaudes félicitations à adresser à M. Goovaerts. — H. S.

Pays-Bas. — On vient de créer à l'université de Groningue (Pays-Bas) une chaire de langue et de littérature françaises. Deux concurrents se présentaient pour l'occuper : M. Bijvanck, connu surtout en France par une récente publication sur François Villon (Leyde, 1883), et M. Van Hamel, docteur en théologie, ancien élève de l'Ecole pratique des hautes études de Paris. Ce dernier vient d'être nommé définitivement, et, à l'occasion de son

installation comme professeur de l'université de Groningue (29 septembre 1884), il a prononcé un discours fort remarquable, qui a été rapidement imprimé et que j'ai sous les yeux : *La chaire de français dans une université néerlandaise* (Groningue, J. C. Wolters, 42 p. 1884). M. A. G. Van Hamel est un esprit délicat, un fin lettré en même temps qu'un philologue érudit. Nous lui souhaitons le succès qu'il mérite, et nous le voyons avec plaisir rendre à son professeur, M. Gaston Paris, les justes devoirs d'un élève reconnaissant et dévoué. M. A. G. Van Hamel prépare une édition du *Reclus de Molliens* pour la Société des Anciens textes français. — H. S.

Danemark. — *La Grande Bibliothèque royale* de Copenhague, les *Archives de la couronne danoise* et la *Galerie royale des beaux-arts* viennent heureusement d'échapper à l'incendie qui a détruit le palais de Christiansborg dans la nuit du 3 au 4 octobre 1884. Le feu a pris dans l'entresol de l'aile méridionale, occupée par le parlement, dont les bureaux commençaient à être chauffés à l'occasion de la prochaine session. La Bibliothèque commune aux deux Chambres, qui renfermait une abondante collection de documents parlementaires de tous les pays, a été brûlée en partie. De là le feu se communiqua aux salles d'apparat qui, sans être habitées par la famille royale, servaient pourtant à ses grandes réceptions, ainsi qu'aux fêtes officielles et tout récemment au banquet du congrès international des médecins. Une grande partie de la Bibliothèque privée de S. M. a été sauvée, ainsi que la précieuse argenterie, les archives des ordres royaux et à peu près tous les papiers les plus importants de la cour suprême. Le célèbre Musée royal de peinture et de sculpture, installé au second étage, a pu être déménagé à temps ; le beau groupe de Jérichau représentant *Hercule et Hébé* a été descendu au prix de grands efforts, ainsi que son *Chasseur de panthère;* mais le groupe d'*Adam et Eve* du même artiste et ses *Noces d'Alexandre* et de Roxane ont péri. Malheureusement deux des plus belles œuvres de Bissen et de Thorvaldsen étaient trop bien fixées aux murs de la salle des chevaliers et de son antichambre pour pouvoir en être détachées en toute hâte ; c'étaient en effet deux frises, *le Cortège de Cérès et de Bacchus* par le premier et le *Triomphe d'Alexandre* par le second. Le *Musée Torvaldsen*, qui est pourtant séparé de l'aile septentrionale du palais par un couloir, a failli être atteint par le désastre. Le malheur eût été grand, mais non irréparable, puisque la plupart des grandes œuvres originales sont ailleurs. Les pertes les plus sensibles eussent été la destruction de la Bibliothèque royale avec ses précieux incunables et manuscrits, et celle des Archives de la couronne avec leurs anciens parchemins et leurs séries de dépêches des ambassadeurs qui éclairent la situation des principaux Etats au temps de la puissance du royaume uni de Danemark-Norvège. L'incendie a commencé dans l'aile méridionale qui fait face aux bâtiments où se trouvent ces collections; heureusement que le vent poussait les flammes dans la direction opposée; si le principal corps du palais a été consumé, ses annexes ont été sauvées, et leur contenu est plus précieux qu'un grand édifice reconstruit, il y a une soixantaine d'années seulement, et n'ayant pas grande valeur architecturale. La seule consolation des Danois et de leurs amis est de penser que grâce à la préservation de tant de richesses, il y aura encore de quoi garnir abondamment de trésors inappréciables le palais modèle qui doit être élevé pour renfermer les collections artistiques et scientifiques du Danemark. Puisse du moins cet exemple faire abandonner le projet d'unir, dans un grandiose ensemble, les musées et les bibliothèques avec les palais

parlementaires et ministériels. Lorsque les représentants héréditaires de la nation ont bien voulu transporter leur résidence ordinaire loin des trésors intellectuels du pays, presque tous amassés par leurs ancêtres, les représentants passagers seraient inexcusables d'annexer, par gloriole, à leurs chambres et bureaux, ces collections qu'ils n'ont pas créées, et de les exposer ainsi aux accidents les plus triviaux et à toutes les vicissitudes de la politique!

E. Beauvois.

Russie. — La librairie Souvorine se propose de publier une *Histoire illustrée de Catherine II*, sur le modèle de celle de *Pierre le Grand*. Le texte en a été écrit par M. Bruckner, professeur d'histoire russe à l'université de Dorpat, et formera un volume de soixante feuilles avec trois cents gravures. L'édition paraîtra par livraisons, à partir de décembre prochain, et sera terminée dans dix mois.

— La même librairie vient de publier l'*Histoire illustrée des arts*, de Lubke, traduite de l'allemand en russe par M. Boulgakof, et ornée de cent trente-quatre gravures. L'original est trop connu pour avoir besoin de recommandation. C'est un excellent résumé de tout ce qui concerne l'architecture, la sculpture, la peinture et la musique, étudiées dans leurs monuments depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours.

— Il vient de paraître une septième édition du Glossaire explicatif de *cent vingt cinq mille* mots étrangers qui sont entrés dans la langue russe. Sans contredit, c'est le plus complet dictionnaire de ce genre qui existe, et il laisse derrière lui ceux de Michelson, de Makarof, de Tatistchef, Dahl et autres. Son éditeur, M. Zemski, de Moscou, en a imprimé et placé déjà 15,000 exemplaires environ ; le dictionnaire a été composé sous la direction de M. Loutchinski.

— Nous croyons utile de signaler l'ouvrage récemment paru de M. Skabalanovitch, intitulé : *L'Empire et l'Eglise de Byzance au XI^e siècle*. Il a valu à son auteur le diplôme de docteur. L'époque dont il traite (depuis la mort de Basile II, le Bulgaroctone, jusqu'à l'avènement d'Alexis Comnène), avait en effet besoin d'une étude plus approfondie.

— La ville de Tver s'est enrichie de deux institutions savantes : outre le musée historique qu'elle avait déjà, elle aura des archives historiques et une commission permanente, chargée de coordonner et étudier les documents qui doivent y entrer.

— A propos d'un article du *Temps*, qui avait annoncé que le comité slave (de Pétersbourg?) organise un congrès panslaviste devant se réunir à Agram, l'année prochaine, en mémoire du millénaire de la mort de saint Méthode, apôtre des Slaves, la *Gazette* (russe) *de Pétersbourg* déclare qu'il n'en est rien ; que la solennité est depuis longtemps fixée au 6 avril 1885, qu'elle aura lieu à Pétersbourg, et que le comité en question s'occupe déjà à examiner les ouvrages qu'il avait mis au concours l'an dernier.

— En mémoire de feu Solovief, célèbre historien, on va fonder à Moscou un prix de son nom et plusieurs bourses. La somme déjà réunie à cet effet, par souscription, monte à plus de 14,000 roubles, et des dons continueront sans doute à affluer à l'université, chargée de leur répartition.

— Ces jours derniers la société des naturalistes, de Pétersbourg, a établi une commission en la chargeant d'élaborer un règlement à suivre dans l'adjudication du prix Kesler destiné aux meilleurs ouvrages sur la zoologie. Le capital se compose jusqu'à présent de 3,057 roubles ; le prix, formé des intérêts, sera donné une fois tous les ans.

— Les anarchistes russes publient une revue ayant pour titre : *Messager*

*de la volonté du peuple*, et paraissant à Genève. Le 29 septembre (v. st.) la douane de Riga a saisi tout un ballot de productions de la même presse nihiliste, arrivées au port avec le bateau anglais *Kelso*, et parmi lesquelles grand nombre d'exemplaires du *Messager*.

Ventes. — A la salle Silvestre : 17 au 22 novembre. Bibliothèque de M. le comte de Chabrol, 2e partie, livres anciens et modernes, français et italiens. — 28 et 29 novembre : Livres de sciences, de littérature et d'histoire. (Me Delestre, ass. de M. Porquet.

Publications nouvelles. — *Commentarium in libros Geneseos*, par Lamy (2 vol. in-8, Dessain, à Malines). — *Christologia antiqui Testamenti et commentarium in prophetias de Messia, etc.*, par J.-H. de Bolle (in-8, Dessain, à Malines) — *Les Hymnes du Bréviaire romain, Etudes critiques, littéraires et mystiques*. III. *Hymnes du Temps*, suite, par S. G. Pimont (in-8, Poussielgue frères). — *Discours du Souverain Pontife Léon XIII aux fidèles de Rome et du monde catholique depuis son élection dans le Vatican*, recueillis et publiés par le R. P. D. Pasquale, de Franciscis (in-8, Plon et Nourrit). — *Traité de droit naturel, théorique et pratique*, t. Ier, par Tancrède Rothe (in-8, Larose et Forcel). — *Histoire générale de la Philosophie depuis les temps les plus anciens jusqu'au dix-neuvième siècle*, par Victor Cousin, nouvelle édition (in-12, Emile Perrin). — *Le Nouveau Spiritualisme*, par E. Vacherot (in-8, Hachette et Ce). — *Organisation du Crédit au Travail*, par Léon Hiernaux (in-8, Ghio). — *Les Organes de la Parole et leur emploi pour la formation des sons du langage*, par le dr Meyer (in-8, F. Alcan). — *Sur l'Origine du monde. Théories cosmogoniques des anciens et des modernes*, par H. Faye (in-8, Gauthier-Villars). — *Les Etapes d'un naturaliste*, par Albert Savine (in-12, Giraud et Ce). — *Les Grands Écrivains de la France. J. de La Fontaine*, t. II, par A. D. Regnier (in-8, Hachette et Ce). — *Petites Comédies rares et curieuses du dix-septième siècle, avec notes et notices*, par Victor Fournel (2 vol. in-12, Quantin). — *Chansons historiques du dix-huitième siècle* (in-12, Quantin). — *Poésies du chevalier de Bonnard* (pet. in-8, Quantin). — *Mes Nouvelles Poésies, chants du cœur et de la nature. Odes, stances et poèmes divers*, par Ernest Maynant (in-12, Ghio). — *L'Affaire du Malpel*, par Charles Lomon (in-12, Plon). — *Milord et Milady*, par Brada (in-12, Plon). — *Les Lendemains du Bonheur*, par Albert Leroy (in-12, Frinzine, Klein et Ce). — *La Folie de Mariette*, par A. Teram (in-12, J. Gervais). — *Désertion*, par Mlle Zénaïde Fleuriot (in-12, Blériot et Gautier). — *La Chambre n° 7*, par Raoul de Navery (in-12, Blériot et Gautier). — *La Fiancée de la Mort*, par Anatole Posson (2 vol. in-12, Blériot et Gautier). — *Cinquième Corbeille de légendes et d'histoires*, par G. Allègre (in-8, Roger et Chernoviz). — *Le Serment, ou l'Ambition stérile, épisode de la guerre d'Amérique*, par A. de L'Isle (in-8, Mame et fils). — *La Vengeance du Farmer, souvenirs d'Amérique*, par K. May (in-8, Mame et fils). — *La Petite Tzigane, ou l'Enfant perdue et retrouvée*, par Louise Hautières (in-8, Mame et fils). — *Esquisse d'une méthode générale de préparation et d'explication des auteurs français*, par Gustave Allais (in-8, Delalain frères). — *Un Inventeur méconnu. Frédéric Sauvage, sa vie, ses inventions*, par C. Paillart (in-8, Mame et fils). — *Vie de Guillaume Budé, fondateur du Collège de France*, 1467-1540, par Eugène de Budé (in-12, Emile Perrin). — *Géographie comparée de la Province romaine d'Afrique*, par Ch. Tissot (in-4, Ministère de l'Instruction publique). — *Vie de saint Camille de Lellis, fondateur des clercs réguliers, ministres des infirmes*, par Mgr Louis Fèvre (in-8, Bray et Retaux). — *Histoire de saint Charles Borromée, cardinal, archevêque de Milan, d'après sa correspondance et ses documents inédits*, par l'abbé Ch. Sylvain (3 vol. gr. in-8, Desclée, de Brouwer et Ce, à Lille). —

*Vie de la Mère Anne de Jésus, coadjutrice de sainte Thérèse*, par le R. P. B. Ignace de Sainte-Anne (2 vol. in-8, Dessain, à Malines). — *Voyages et missions du P. A. de Rhodes, S. J., en la Chine et autres royaumes de l'Orient, avec son retour en Europe, par la Perse et l'Arménie* (in-8, avec une carte des voyages de l'auteur, Desclée, de Brouwer et Cᵉ, Lille). — *Les Religieux belges et leurs défenseurs. Souvenirs parlementaires*, précédés d'une préface de M. Guillaume Verspeyen (in-8, S. Leliaert, S. Siffer et Cᵉ, à Gand). — *Un Touriste alpin à travers la forêt de Brégenz et la Via mala*, par F.-A. Robischung (in-18, Mame et fils). — *Lettres de lady Barker. Nouvelle série : Une femme du monde au pays des Zoulous* (in-12, Didot et Cᵉ). — *A travers le Zanguébar*, par Le Roy (in-8, les Missions catholiques, à Lyon). — *Lettres de Gordon écrites du Soudan, précédées d'une étude historique et biographique*, par Philippe Daryl (in-12, J. Hetzel). — *Luther, sa vie et son œuvre*, par Félix Kuhn (in-8, t. II et III, Paul Robert). — *Elisabeth d'Autriche, femme de Charles IX, et son temps*, par L. de Beauriez (in-12, Gervais). — *Le Duc de Rohan et les Protestants sous Louis XIII*, par Henri de la Garde (in-8, Plon). — *Histoire de Henri IV, roi de France et de Navarre*, par Ed. de La Barre-Duparcq (in-8, Emile Perrin). — *La Chute de l'Ancien Régime* (1787-1789), par Aimé Cherest (2 vol. in-8, Hachette).

---

# QUESTIONS ET RÉPONSES

## QUESTIONS

**Bibliothèque nationale.** — Le département des manuscrits a-t-il publié comme le département des imprimés un *Catalogue alphabétique des ouvrages mis à la libre disposition des lecteurs dans la salle de travail* ? Si non, où trouverait-on des renseignements qui pourraient le remplacer ?

UN TRAVAILLEUR.

**La Charité catholique.** — Pourrait-on donner une bibliographie aussi complète que possible des ouvrages à consulter sur cette question ? — E. A.

## RÉPONSES

**Mémoire en faveur de Dieu** (XLI, 94). — L'ouvrage, publié sous ce titre, a eu deux éditions; la première parut vers l'an 1802; la seconde en 1804, à Brunswic. Celle-ci est précédée de *Préliminaires*, qui servent d'introduction à une *Défense du Mémoire en faveur de Dieu*. « Cet ouvrage, y est-il dit, commencé à la dévastation du 18 Fructidor, et à peu près terminé à la restauration du 18 Brumaire, s'est traîné dans mon portefeuille, jusqu'à ce qu'un Gouvernement Sage levât la lettre de cachet lancée, il y a douze ans, contre tout Ecrivain qui oserait avoir des idées saines ou morales, et des principes consolateurs en Religion. » « ... J'ai mis à la tête de cet écrit, mon titre de Membre de l'Institut, parce que je m'en honorerai sans cesse aux yeux de l'Europe... » Le nom de l'auteur se trouve dans la condamnation de son livre par l'archevêque de Besançon : « *Défense de la Révélation chrétienne*, ou Lettre à M. DE L'ISLE DE SALES, membre de l'Institut national; contenant la réfutation des principales erreurs de son *Mémoire en faveur de Dieu*, contre la saine philosophie, l'histoire, la morale, la religion, et spécialement contre la divinité de Jésus-Christ. » L'ouvrage forme deux volumes in-8. C'est une réfutation de l'athéisme au point de vue de la religion naturelle. Aujourd'hui, l'auteur serait classé parmi les libres-penseurs ou les philosophes spiritualistes. J'ignore s'il existe un autre exemplaire du *Mémoire en faveur de Dieu* : celui que j'ai sous les yeux vient de la bibliothèque de l'auteur des *Découvertes d'un Bibliophile*. — P. M.

**Sur les bibliographies provinciales** (XLI, 95, 284, 384). — A la liste donnée par M. James Jackson, on peut ajouter : 1° pour l'Angoumois : *Essai d'une bibliothèque historique de l'Angoumois, ou Catalogue raisonné des principaux ouvrages qui traitent des différentes branches de l'histoire de cette province*, par J. F. Eusèbe Castaigne, bibliothécaire de la ville d'Angoulême. Tirage à part à 100 ex. extr. du *Bulletin de la Société historique et archéologique de la Charente*, 1845-1847. Ce travail, malheureusement fort rare, est méthodique et bien fait. Il aurait dû servir de type à beaucoup; — 2° pour le Périgord : *Le Périgord illustré*, par l'abbé Audierne, in-8, Périgueux, Dupont, 1851. Les pages 81 à 196, consacrées à la biographie des hommes illustres du Périgord, contiennent de nombreux renseignements bibliographiques; — 3° pour l'Auvergne : *Guide en Auvergne. Itinéraires historiques et descriptifs aux eaux thermales*, par Em. Thibaud. s. d., Clermont-Ferrand, F. Thibaud, éditeur. Les pages 345 à 348 sont consacrées à une bibliographie historique et géographique de l'Auvergne. Ce n'est qu'un catalogue, mais il est complet. De plus, je me souviens que les premières monographies départementales de la *France illustrée* de V. A. Malte-Brun étaient suivies d'Index bibliographiques qui me parurent alors assez complets. Si plus soucieux de l'unité de plan de son ouvrage que ne le fut M. Ad. Joanne, l'éditeur de la *France illustrée* a continué ce travail, le *Curieux* ne manquera pas d'y trouver d'utiles renseignements. — J. Mallat.

— Le travail de M. Merlet est non pas une Bibliographie chartraine, mais une *Bibliothèque chartraine*, autrement dit une Biographie d'ailleurs incomplète des hommes illustres du département d'Eure-et-Loir. En fait de véritables bibliographies provinciales ou locales, je citerais celle de *M. de Roumejoux*, pour le Périgord, qui est médiocre; celle de M. *Sacher* (citée p. 283) pour la Bretagne (1881), qui est absolument mauvaise; celle de M. Pluquet pour la Manche (1876), qui est fort mal présentée; celle de M. Léon Thomas pour Pontoise (1883), très sérieusement faite; celle de M. A. *Daguin* (déjà citée p. 286) pour la Haute-Marne (1883), qui n'est qu'une mauvaise plaisanterie; celle de M. A. *Denis* (ibid.) pour la Marne (1870), qui demanderait à être rectifiée et singulièrement complétée; celle de M. L. Delayant pour La Rochelle (1882), qui est peut-être la meilleure de toutes; celle de M. Eug. *Dramard* (déjà citée p. 286) pour la Picardie (1881), qui malgré son titre est exclusivement consacrée au Boulonnais. Enfin on a déjà donné en 1882-1883 sous le nom de *Bibliothèque ornaise* deux bibliographies cantonales (La Ferté-Macé, Juvigny-sous-Andaine et Briouze dans l'Orne) qui méritent d'être encouragées.

Pour compléter cette liste malheureusement beaucoup trop courte, j'ajouterai que plusieurs bibliographies importantes sont en préparation. M. Jules Andrieu mettra bientôt sous presse celle de l'Agenais, nous l'espérons; M. Haillant nous donnera sous peu celle des Vosges; et je sais de bonne source qu'une Bibliographie Saint-Quentinienne est en préparation. L'auteur de cette note compte faire aussi un travail du même genre pour une de nos plus importantes provinces. Enfin, dans un avenir plus ou moins long, l'on verra paraître de très sérieuses bibliographies des départements du Calvados, de l'Yonne et de Seine-et-Oise, auxquelles des érudits de premier ordre se sont attelés dès maintenant.

Il est bien entendu que je n'ai pas voulu donner ici une liste complète, puisque je ne remonte pas au delà de 1870. Je la compléterai si on le désire. — H. Stein.

*Le Gérant :* L. SANDRET.

SAINT-QUENTIN. — IMP. J. MOUREAU ET FILS.

Le *Polibyblion*, *Revue bibliographique universelle*, paraît du 10 au 15 de chaque mois, en deux parties distinctes : PARTIE LITTÉRAIRE et PARTIE TECHNIQUE.

La PARTIE LITTÉRAIRE forme par mois une livraison de six feuilles d'impression contenant : 1° Des articles d'ensemble sur les différentes branches de la science et de la littérature ; — 2° Des Comptes rendus de publications françaises et étrangères ; — 3° Un Bulletin faisant connaître les ouvrages récents et de moindre importance ; — 4° Des articles Variétés ; — 5° Une Chronique, résumant tous les faits se rattachant à la spécialité du Recueil ; — 6° Une Correspondance offrant des renseignements bibliographiques ; — 7° Des Questions et Réponses sur des points littéraires, historiques, biographiques, bibliographiques, etc.

La PARTIE TECHNIQUE forme par mois une livraison de deux à trois feuilles d'impression contenant : 1° Une Bibliographie méthodique des ouvrages récents publiés en France et à l'étranger ; — 2° Les Sommaires des principales revues françaises et étrangères ; — 3° Les Sommaires des mémoires des Sociétés savantes de France ; — 4° Les Sommaires des articles littéraires des grands journaux de Paris.

---

COMITÉ DE RÉDACTION. — MM. DE BEAUCOURT, *Président ;* Anatole DE BARTHÉLEMY ; J.-A. DE BERNON, comte DE PUYMAIGRE ; Marius SEPET, le R. P. C. SOMMERVOGEL. *Administrateur délégué près du Comité,* M. le comte A. DE BOURMONT.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction du *Polybiblion*.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant du *Polybiblion*.

---

PRIX D'ABONNEMENT. — Les prix d'abonnement sont ainsi fixés :

*Partie littéraire :* pour la France, 15 fr. par an ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

*Partie technique :* France, 10 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

*Les deux Parties réunies :* France, 20 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Une livraison prise séparément. — Prix : 1 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier de chaque année, et sont payables en un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant.

---

COLLECTIONS. — Les années 1868-83 sont en vente, et forment trente-neuf volumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun.

---

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au secrétaire de la Société, 195, boulevard Saint-Germain.

Publications de la Société Bibliographique

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE

195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

---

**POUR PARAITRE LE 15 DÉCEMBRE**

---

# BIBLIOGRAPHIE

DES

# CORPORATIONS OUVRIÈRES

PAR

## HIPPOLYTE BLANC

1 volume in-8 raisin de 80 à 100 pages, à deux colonnes

Format BRUNET

Avec Tables de matières et d'auteurs.

---

Jusqu'au 1er décembre : prix de souscription aux Bureaux de la Société Bibliographique : **3** fr.

L'ouvrage tiré à petit nombre sera porté au 1er décembre à **5** fr.

---

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE JULES MOUREAU ET FILS.

-1.9

1.1 31 1385

HARVARD COLLEGE

# POLYBIBLION

# REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

## PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGTIÈME. — XLI^e DE LA COLLECTION

SIXIÈME LIVRAISON. — DÉCEMBRE.

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

1884

Publications de la Société Bibliographique

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE

195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

---

**POUR PARAITRE LE 15 DÉCEMBRE**

---

# BIBLIOGRAPHIE

DES

# CORPORATIONS OUVRIÈRES

PAR

## HIPPOLYTE BLANC

1 volume in-8 raisin de 80 à 100 pages, à deux colonnes

Format BRUNET

Avec Tables de matières et d'auteurs.

---

Jusqu'au 1er décembre : prix de souscription aux Bureaux de la Société Bibliographique : **3** fr.

L'ouvrage tiré à petit nombre sera porté au 1er décembre à **5** fr.

---

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE JULES MOUREAU ET FILS.

151.7

JAN 31 1885

POLYBIBLION

HARVARD COLLEGE

# REVUE
# BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

## PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGTIÈME. — XLIe DE LA COLLECTION

SIXIÈME LIVRAISON. — DÉCEMBRE.

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

1884

# SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE DÉCEMBRE 1884


I. — RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES, par M. VISENOT.

II. — HAGIOLOGIE, par M. DOM PAUL PIOLIN.

III. — OUVRAGES POUR LA JEUNESSE, par M. V. DE LA CROIX.

IV. — COMPTES RENDUS.

**Sciences & Arts.** — G. PERROT et C. CHIPIEZ : Histoire de l'art dans l'antiquité (p. 508). — E. MUNTZ : La Renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII (p. 509). — H. HYMANS : Le livre des peintres de Carel van Mander (p. 510).

**Belles-Lettres.** — H. VERLY : Les Contes flamands (p. 511). — E. J. LONG SCOTT : Letter Book of Gabriel Harvey (p. 511).

**Histoire.** — C. LEMIRE : L'Indo-Chine (p. 513). — Le R. P. LÉOPOLD DE CHÉRANCÉ : Saint François d'Assise (p. 514). — A. LUCHAIRE : Histoire des Institutions monarchiques de la France sous les premiers Capétiens (p. 515). — P. ALLARD : Esclaves, Serfs et Mainmortables (p. 519). — M. SEPET : Jeanne d'Arc (p. 520). — L'abbé C. ARTIGES : Portraits limousins (p. 521). — The Viscountess ENFIELD : Leaves from the Diary of Henry Greville (p. 522). — L'abbé U. MAYNARD : Mgr Dupanloup et M. Lagrange son historien (p. 524).

V. — BULLETIN. — Le P. C. CLAIR : La Jeunesse de saint Augustin d'après ses Confessions (p. 525). — M. BLOCK : Annuaire de l'Economie politique et de la statistique (p. 525). — Le Dr A. LEUBLEU : Vingt-cinq ans de Sorbonne et de Collège de France (1860-1884) (p. 526). — Mgr E. CHEVALIER : Herculanum et Pompéi (p. 526). — Le Dr Max SCHMIDT : Der Sreit über das Jus primæ noctis (p. 526). — P. DAVYL : Lettres de Gordon à sa sœur (p. 527).

VI. — CHRONIQUE. — Nécrologie : M. Quicherat, Mme Lebrun, M. Poitevin, Mgr Hugo, M. Jônain, etc., etc. — Institut. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Société de saint Thomas d'Aquin. — Une séance littéraire dans un collège catholique. — La Garnison de Cervière en 1591 et 1592. — La Conférence de Saint-Luc. — Du lieu de la naissance et de la date du décès de Pierre de Montmaur. — Le Livre de saint Augustin. — Vie de saint Bevons de Noyers. — La Bibliothèque Vallicellane. — La Tapisserie à Arras. — Les Manuscrits de Bossuet. — Paléographie des classiques latins. — Documents pour servir à l'histoire de Bordeaux. — Jean Gersen. — Livre de dessins originaux de Henri V. — Nouvelles. — Allemagne. — Angleterre. — Belgique. — Espagne. — Italie. — Grand duché de Luxembourg. — Roumanie. — Russie. — Suède. — Suisse. — Ventes. — Ventes prochaines. — Ventes rouennaises. — Ventes étrangères. — Publications nouvelles et annoncées. — Erratum.

VII. — TABLE MÉTHODIQUE DES OUVRAGES ANALYSÉS.

VIII. — NOMS DES AUTEURS.

IX. — TABLE DE LA CHRONIQUE.

X. — TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES.

...ed 21.365

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

## RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

*Les Anciennes villes du Nouveau Monde. Voyages d'exploration au Mexique et dans l'Amérique centrale*, par DÉSIRÉ CHARNAY (1857-1882). Paris, Hachette, 1885, gr. in-4 de 469 p. Prix : 50 fr., et en riche demi-reliure, 65 fr. — *Nouvelle Géographie universelle, la Terre et les Hommes*, par ELISÉE RECLUS. Tome X. Première partie : *Afrique septentrionale, bassin du Nil, Soudan égyptien, Ethiopie, Nubie, Egypte*. Paris, Hachette, 1885, in-8 jésus, contenant 2 cartes en couleur, 100 cartes insérées dans le texte et 45 gravures sur bois, d'après MM. Ph. Benoist, E. Ronjat, Sirouy, Slom, Taylor, G. Vuillier & Th. Weber. Prix : 20 fr.; relié richement avec fers spéciaux, dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées, 27 fr. — *Histoire des Romains depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des barbares*, par VICTOR DURUY. Nouvelle édit., etc. Tome VII. *De l'avènement de Constantin à la mort de Théodose*. Paris, Hachette, 1885, in-8 j. de 740 p. avec 276 grav., 4 cartes et 7 chromolith. Prix : 25 fr., et avec riche reliure, 32 fr. — *Les Chroniqueurs de l'histoire de France, depuis les origines jusqu'au seizième siècle*, texte abrégé, coordonné et traduit par Mme DE WITT, née GUIZOT. Troisième série : *Les Chroniqueurs de Froissart à Monstrelet*. Ouvrage contenant 8 planches en chromolithographie, 48 grandes compositions tirées en noir et 344 gravures d'après les monuments et les manuscrits de l'époque. Paris, Hachette, 1885, in-4 de 794 p. Prix : 32 fr., et en riche demi-rel., 40 fr. — *Le littoral de la France. Du mont Saint-Michel à Lorient. Les côtes bretonnes*, par CH. AUBERT (V. Vattier d'Ambroyse), avec de nombreux dessins et gravures sur bois. Paris, V. Palmé, 1885, in-8 j. de 620 p. Prix : 25 fr., et rel., 32 fr. — *Mission d'exploration du Haut-Niger. Voyage au Soudan français (Haut-Niger et pays de Ségou)*, 1879-1881, par le commandant GALLIENI, contenant 140 grav. dessinées sur bois par Riou, 2 cartes et 15 planches. Paris, Hachette, 1885, in-8 j. de 632 p. Prix : 15 fr., et en riche reliure, 20 fr. — *Vie des saints*, par Mgr PAUL GUÉRIN, auteur des *Petits Bollandistes*, illustration de Yan-Dargent, 12 aquarelles hors texte et plus de mille sujets inédits se rapportant à la vie de chaque saint, direction artistique de M. Eugène Mathieu. Paris, V. Palmé, 1884, in-4 de 403 p. Prix : 30 fr., et en riche demi-rel., 35 fr. — *Le Journal de la Jeunesse*, nouveau recueil hebdomadaire, illustré, année 1884. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de 418 p. chacun à 2 col. Prix : 20 fr., et cart. en percal. rouge, 26 fr. — *L'Homme à l'oreille cassée*, par EDMOND ABOUT. Edition illustrée de 61 compositions par Eug. Courboin. Paris, Hachette, 1884, gr. in-8 de 309 p. Prix : 10 fr., et élégamment cartonné, 15 fr. — *Colin Tampon*, par QUATRELLES. Illustrations d'après les aquarelles et les dessins d'Eugène Courboin. Paris, Hachette, 1885, album in-4 de 138 p. Prix, cartonné, avec fers spéciaux, 10 fr. — *Les Jeux de la jeunesse, leur origine, leur histoire et l'indication des règles qui les régissent*, par FRÉDÉRIC DILLAYE. Ouvrage illustré de 203 gravures dessinées sur bois. Paris, Hachette, 1885, in-8 de 450 p. Prix : 10 fr., et en riche demi-rel., 15 fr. — *Almanach catholique de France pour l'an de grâce* 1885, 6e année. Lille, Société Saint-Augustin, Desclée, De Brouwer et Ce, in-4 (non paginé). Prix : édit. de grand luxe, 5 fr., autres édit., 3 fr. et 1 fr. — *Almanach de Kate Greenaway, pour* 1885, illustré de grav. en couleur. Paris, Hachette. Prix : 1 fr. 25.

**Nouvelle collection à l'usage de la jeunesse**, publiée par la maison Hachette. Format in-8 à 5 fr. le vol. broché et cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées, 8 fr. — 1. *Pour la Patrie*, par Mme COLOMB, vol. ill. de 105 grav. dessinées sur bois par E. Zier. — 2. *La Mère aux chats. La Balle d'Iéna. La Fille du rebouteur. Le Bien d'autrui*, par CHARLES DESLYS. Vol. ill. de 30 grav. dessinées sur bois par J. Duval, 327 p. — 3. *Feu et flamme*, par Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT, vol. ill. de 70 grav. dessinées sur bois par Tofani, 286 p. — 4. *La Famille Gaudry*, par J. GIRARDIN, vol. ill. de 112 grav. dessinées sur bois par Tofani, 304 p. — 5. *La Hotte du chiffonnier*, par L. PAULIAN, vol. ill. de 60 grav. par J. Férat, Renouard, etc. — 6. *Un Jardin suspendu. Un Village primitif. Le Tapis des quatre Facardins*, par Mme DE WITT, née GUIZOT, vol. ill. de 39 grav. dessinées sur bois par C. Gilbert et Semechini, 256 p.

**Bibliothèque rose illustrée,** *pour les enfants et les adolescents*, publiée par la maison Hachette. Format in-18 j., à 2 fr. 25 le vol., et cartonné en percaline, tranches dorées, 3 fr. 50. — 1. *Les deux André*, par Mme DE STOLZ, vol. ill. de 46 grav. d'après Tofani, 296 p. — 2. *La Maison fermée*, par Mlle E. CARPENTIER, vol. ill. de 43 grav. d'après P. Girardet, 292 p. — 3. *Une vaillante enfant*, par Mlle DE MARTIGNAT, vol. ill. de 49 grav. d'après Tofani, 293 p. — 4. *Un bon gros pataud*, par Mme J. MARCEL, vol. ill. de 45 grav. d'après Jeanniot, 251 p. — 5. *Pierrot*, par Mlle J. GOURAUD, vol. ill. de 31 grav. d'après E. Zier, 239 p.

**Bibliothèque des petits enfants de 4 à 8 ans,** publiée par la maison Hachette et imprimée en gros caractères. Volumes in-16 carré à 2 fr. 25, et cartonnés en percaline bleue, tranches dorées, 3 fr. 50. — 1. *Une année du petit Joseph*, par Mme FRESNEAU (née de Ségur), ouvrage imité de l'anglais, vol. ill. de 40 grav. d'après Jeanniot, 298 p. — 2. *En pleins champs*, par Mme DE WITT, vol. ill. de 46 grav. d'après C. Gilbert, 250 p. — 3. *Les grandes vacances*, par ANDRÉ SURVILLE, vol. ill. de 30 grav. d'après Semechini, 248 p. — 4. *Contes à Pépée*, par Mlle CHERON DE LA BRUYÈRE, vol. ill. de 24 grav. d'après Grivaz, 231 p.

*Mon Journal*, recueil mensuel pour les enfants de cinq à dix ans, publié par la maison Hachette. Troisième année, 1884, prix de l'abonnement : France, 1 fr. 80. Etranger, 2 fr. 25.

Il convient de signaler au premier rang, parmi les plus magnifiques livres d'étrennes de cette année, le grand ouvrage de M. Désiré Charnay, édité avec un grand soin par la maison Hachette : *les Anciennes Villes du Nouveau-Monde*. C'est une très savante description des principaux monuments des civilisations aztèque et toltèque au Mexique et dans le Guatemala. M. Charnay a longuement étudié ces civilisations disparues de l'Amérique centrale, et, tout en les faisant revivre sous nos yeux, il ne dédaigne pas de dépeindre les paysages et les mœurs du Mexique contemporain. Par la valeur incontestable de ces découvertes, aussi bien que par le luxe typographique et la perfection des nombreuses gravures intercalées dans le texte, ce volume est un des plus beaux cadeaux que l'on puisse faire. Nous regrettons que certains détails de mœurs et quelques plaisanteries de mauvais goût sur les croyances religieuses et le clergé local ne permettent pas de le recommander pour les jeunes gens.

— Voici M. Élisée Reclus arrivé au dixième volume de son admirable publication de la *Nouvelle Géographie universelle*, et tout fait espérer que rien désormais ne mettra obstacle à l'achèvement complet d'une entreprise arrivée maintenant à plus de moitié, et si considérable qu'elle eût assurément fait hésiter tout autre auteur, et aussi tout autre éditeur. — Ce dixième volume est consacré à l'*Afrique septentrionale*. L'Europe a rempli les cinq premiers, l'Asie les quatre suivants : nous ne savons combien de volumes le courageux et savant auteur prétend consacrer au continent africain ; mais celui-ci ne sera pas certainement le moins bien traité, malgré les immenses espaces encore inexplorés qu'il contient nous en avons pour garant la consciencieuse érudition dont M. Reclus a jusqu'ici fourni les preuves et les descriptions déjà données par lui dans ce volume des pays arrosés par le Nil et ses affluents de la région des grands lacs, de l'Éthiopie ou Abyssinie, etc., etc. Les renseignements sur l'histoire ancienne et moderne de ces peuples, renseignements qui dans un semblable tra-

vail ne peuvent être que très généraux, mais qui n'en sont pas moins bien traités ici, ne le cèdent en rien aux descriptions du relief des pays que le voyageur parcourt successivement, et avec le plus vif intérêt, à la suite de son excellent guide. Comme pour les volumes précédents, de bonnes gravures et de nombreuses cartes de détail ajoutent encore à la valeur de l'ouvrage. Nous désirerions, s'il était possible, un plus grand nombre de cartes d'ensemble afin de rendre plus aisé le raccordement et la détermination exacte des petites cartes de détail. C'est un vœu que nous avons plusieurs fois entendu exprimer, et que les volumes suivants réaliseront sans doute. Quoi qu'il en soit de ce léger *desideratum*, la *Nouvelle Géographie universelle* de Reclus, quand elle sera terminée, sera certainement une des œuvres, à la fois scientifiques et littéraires, qui feront le plus d'honneur à l'érudition et à la bibliographie française. Il est rare de savoir mettre en relief d'une manière aussi claire et aussi saisissante la description de notre planète, de faire profiter avec tant de charme les lecteurs de toutes les découvertes des grands explorateurs modernes, et d'offrir sans excès ni sécheresse au public tout entier, même le moins préparé aux études techniques, une pareille masse de notions sur des régions dont beaucoup étaient presque inconnues jusqu'ici.

— Il y a quelques jours l'Académie française admettait parmi ses membres M. Victor Duruy, auteur de cette *Histoire des Romains* dont nous avons déjà, à plusieurs reprises, signalé l'importance. Nous avons entendu quelques personnes s'étonner de ce que l'Académie appelât dans son sein un savant qui s'était exclusivement occupé d'histoire ancienne. Cette appréciation nous semble parfaitement fausse. M. Duruy n'a pas seulement fait ses preuves comme historien, comme archéologue, comme philosophe; il a montré aussi qu'il était un des savants sachant le plus habilement se servir d'un langage que l'on a la bonne chance d'entendre rarement en notre temps. Savant incontesté et écrivain délicat, l'auteur de l'*Histoire des Romains* avait sa place marquée depuis longtemps dans cette assemblée qui conserve avec jalousie, par la parole et dans ses écrits, la pureté de la langue française et les saines traditions de la critique historique. — Le septième et dernier volume de l'*Histoire des Romains* commence avec l'avènement de Constantin (306) et finit à la mort de Théodose (395). Le règne de Constantin est tracé avec toute l'ampleur que motivait son importance au double point de vue de l'histoire politique et de l'histoire religieuse. Il n'est pas inutile de lire aujourd'hui ces pages, qui font toucher du doigt l'art du véritable politique sachant voir de quel côté se trouvent la vérité et le courant des idées, suivant celui-ci sans se laisser entraîner, sans tomber dans les réactions aveugles de l'esprit de secte ; on ne peut méconnaître l'intervention d'une volonté supérieure

qui se sert de l'homme pour ouvrir une voie nouvelle à la société. Constantin n'était ni un saint, ni un missionnaire ; c'était un politique ambitieux et clairvoyant dont Dieu se servit pour faire triompher le christianisme. Nous assistons, sous son règne, au concile œcuménique de Nicée, à la fondation de Constantinople, à la réorganisation administrative de l'Empire. Toute l'histoire de l'Europe part de cette époque mémorable. Quel constraste avec Julien, ce rêveur lettré, persuadé que la régénération de l'empire était attachée à un retour vers le paganisme, mais vers un paganisme idéal qu'il avait forgé dans son imagination. Un livre tel que l'*Histoire des Romains* devait avoir une péroraison, si ce mot m'est permis ici, dans laquelle l'auteur jetterait un coup d'œil d'ensemble sur les faits nombreux mis par lui sous le regard de ses lecteurs. C'est ce qu'a fait M. Duruy, dans un résumé général qui contient la pensée de l'auteur, profondément romain dans le cœur, de même que, dans sa personne, il fait involontairement penser à ces consulaires dont les statues nous ont conservé les traits.

— Nous avons annoncé et apprécié, ces précédentes années, la grande publication historique illustrée entreprise par M^me^ de Witt, née Guizot, et destinée — ce que l'on ne saurait trop louer — à donner au grand public une connaissance plus vivante et une impression plus sensible de notre histoire. Nous avons fait connaître et nous avons apprécié aussi le caractère mixte de l'illustration, demi-archéologique, demi-artistique. Le volume qui vient de paraître est dans le même système que les tomes antérieurs. Le récit comprend les règnes de Charles V et de Charles VI, et celui de Charles VII jusqu'à la mort de Jeanne d'Arc. Les compositions originales qui se mêlent dans l'illustration aux reproductions de monuments et de miniatures sont dues au crayon expressif de MM. Maillard et Zier.

— On se rappelle le beau livre paru l'année dernière sur *le Littoral de la France de Dunkerque au Mont Saint-Michel;* la maison Palmé publie le second volume de cette intéressante série ; il est encore supérieur au premier. Aussi bien l'auteur a-t-il eu beau jeu pour puiser à pleines mains dans les poétiques légendes et les faits héroïques de la vieille Bretagne ; il lui a été facile ensuite de les encadrer dans ces merveilleux paysages si divers en leur grandeur tantôt sauvage et tantôt riante : les rives de la France, les rochers de Roscoff, Morlaix, la chaussée de Sein, le port et la rade de Brest, la baie des Trépassés ! Aussi les diverses parties forment-elles un ensemble harmonieux et complet; nous regrettons seulement l'absence de carte; mais il n'y a pas moins de cent quatre-vingt-onze gravures dans le texte et soixante-neuf planches hors texte. Les gravures sont d'une finesse remarquable, surtout celles qui portent la signature d'Ozanne,

le grand dessinateur de marine du siècle dernier. Plusieurs des planches sont coloriées et donnent les pittoresques costumes bretons et les uniformes de la marine; nous n'insisterons pas sur certaines inexactitudes que nous pourrions relever dans ces dernières; ce sont de légers défauts de détail qui n'affectent pas la valeur de l'ouvrage. En somme, ce magnifique volume, animé d'un excellent esprit religieux et patriotique, se recommande comme cadeau d'étrennes pour les jeunes gens auxquels on ne craindrait pas d'inspirer le goût de la noble carrière maritime.

— Nous avons reçu le *Voyage au Soudan français* (*Haut-Niger et pays de Ségou*) trop tard pour lui consacrer autre chose qu'une simple mention. Nous le regrettons fort, car c'est un des livres sur lesquels nous eussions été heureux d'appeler spécialement l'attention de nos lecteurs. Ils y trouveront le récit de la mission dans le Haut-Niger entreprise de 1879 à 1881 par le commandant Gallieni, sous les auspices du général Brière de l'Isle, le glorieux commandant des forces françaises au Tonkin, alors gouverneur du Sénégal. Le passage suivant fera suffisamment ressortir le vif intérêt qui s'attache à ses pages : « Chargé de pénétrer dans le Soudan par les vallées du Sénégal et du Niger, tandis que le colonel Flatters essayait d'aborder Tombouctou par l'Algérie et le Sahara et que M. de Brazza s'efforçait d'ouvrir pacifiquement la voie de la vallée du Congo et de l'Ogôwé, nous espérons que notre exploration n'aura pas été inutile et que les pages qui précèdent auront contribué à jeter quelque lumière sur des contrées qui vont désormais entrer dans la sphère de notre action politique et commerciale. Ouvrir une route vers le grand fleuve des Nègres et au delà, à travers le « Soudan français, » tel était le projet de l'éminent gouverneur Faidherbe, projet repris par son successeur, le gouverneur Brière de l'Isle, et entré aujourd'hui en voie d'exécution. Bafoubé et Kita ont été occupés, Bammako vient de l'être... Nous nous bornerons pour le moment à constater l'importance des résultats déjà obtenus dans cette partie du Soudan et à indiquer les points principaux du programme qui nous est imposé pour l'achèvement de cette œuvre grandiose. » Et le commandant Gallieni la résume ainsi : s'efforcer de conserver l'avance que nous avons dans le bassin du Haut-Niger; combattre l'influence musulmane aussi bien sur les rives du Sénégal que sur celles du Niger; ne pas rompre avec Ahmadou, mais exiger que ce sultan reste fidèle à ses promesses et au traité du 5 novembre 1880; diriger une mission pacifique et scientifique dans l'extrême Haut-Niger; entretenir des relations avec toutes les villes de la région; assurer les populations de notre amitié; ouvrir des routes. « S'installer sur les rives du Djoliba et y lancer nos canonnières, dit l'auteur en terminant, tel est le but immédiat à poursuivre, si l'on veut travailler au développement

de l'influence et du commerce français dans les immenses régions que le Niger arrose dans l'intérieur de l'Afrique équatoriale. » De très nombreuse gravures, deux cartes et quinze plans accompagnent ce très intéressant et très instructif exposé.

— *La Vie des Saints* de Mgr Paul Guérin, publiée par la maison V. Palmé, me paraît être par excellence le livre d'étrennes de cette année pour les familles chrétiennes. Pour chaque jour de l'année, une notice courte, élégante et bien remplie, comme l'auteur des *Petits Bollandistes* sait en faire. Chaque page est gracieusement encadrée de sujets variés et appropriés au saint dont c'est la fête. En tête de chaque mois, un titre sur une page spéciale, suivie d'une splendide chromolithographie, présentant les principaux saints du mois, groupés en procession, à la manière des admirables peintures de Flandrin. Tout est donc réuni ici pour édifier la foi, réconforter le cœur et charmer les yeux. Remercions ceux qui se sont réunis et ont associé leurs talents pour nous procurer ce plaisir, qui mérite bien d'être apprécié, de faire une bonne lecture dans un beau livre.

— Le *Journal de la Jeunesse* est pour nos lecteurs une vieille connaissance; ils retrouveront dans les colonnes des deux volumes composant l'année 1884, des noms connus et aimés : ceux de Mme de Witt, avec ses nouvelles intitulées : *Un Jardin suspendu ; Le Tapis des quatre Facardins ; Un Village primitif ;* de M. Girardin, auteur du charmant récit : *La Famille Gaudry* ; de Mlle Zénaïde Fleuriot (*Feu et Flamme*) ; de Mme J. Colomb (*Pour la Patrie*). En outre M. J. Levoisin a raconté les *Aventures de Colin Tampon*, avec de jolies illustrations en silhouettes, et M. Blandy a donné une nouvelle intitulée : *Mon ami et moi*. La géographie est représentée par la suite des récits qui portent ce titre : *A travers la France*, dus à la plume de M. Anthyme Saint-Paul, par les *Observations sur la géographie administrative et la population de la France*, du même auteur; — les voyages, par *La Chine et l'empire Chinois, les Ports de la Chine, Annamites et Tonkinois, la France au Congo et en Indo-Chine, L'Expédition polaire américaine, Khartoum et le Soudan égyptien*, etc. ; — la science, par des articles sur *la Faune des grandes profondeurs océaniques, la Glace, les satellites de Mars, la formation des Mondes, les Reptiles chez eux, la Planète Vulcain, le Cheval, l'Hirondelle de rivage, l'Intelligence des animaux, le Papier de bois, le Papier et l'encre incombustibles, les Papillons, la Rage*, etc. ; — les beaux-arts, par des articles sur *le Salon annuel, l'Atelier du peintre, le Dessin, la Peinture à l'huile*. — M. Fr. Dillaye a donné une série d'articles sur les jeux. — Ce que nous regrettons toujours de ne point rencontrer parmi ces lectures aussi attrayantes qu'instructives, ce sont les récits d'histoire nationale, qui y tiendraient si dignement leur place. Cette exclusion systématique laisse une regrettable lacune dans la collec-

tion du *Journal de la Jeunesse*. Quant à l'illustration, elle est, comme de coutume, fort soignée.

— *L'Homme à l'oreille cassée*, dont nous parle M. Edmond About, est le colonel Faugas, un héros de la campagne de 1813 dont un savant allemand a recueilli le corps, pour le dessécher sous la machine pneumatique, le conserver, et essayer de réaliser plus tard l'espoir qu'il a conçu de ressusciter, en lui restituant l'humidité qu'il a perdue, un corps depuis longtemps endormi. Recueilli dans l'héritage du vieux docteur, le corps du colonel a été vendu à un ingénieur français, et est rentré en France dans le triple cercueil où on l'a conservé pour attendre la résurrection que la science lui promet. En effet, la science le ressuscite après quarante ans de sommeil, et le premier usage que le colonel fait de sa vie reconquise, c'est de devenir amoureux de la fiancée de l'ingénieur qui l'a rapporté d'Allemagne : amour bien naturel, car il a cru reconnaître en elle la jeune fille à laquelle il venait de s'unir clandestinement en 1813, à la veille de partir pour sa dernière campagne. La ressemblance s'explique d'ailleurs, car Clémentine est la petite-fille du colonel ressuscité. Dès lors plus de difficulté : l'ingénieur voit enfin couronner ses fins ; mais le pauvre colonel ne survit guère à cet heureux événement : on l'a trouvé trop vieux, en comptant le temps de son sommeil, pour lui permettre de reprendre du service, et il meurt de chagrin : sa seconde vie n'a duré qu'un mois. Cette fantaisie, où le funèbre et le grotesque se coudoient, est narrée dans ce style léger, vif et plein d'humour que manie si bien M. About ; on y trouve aussi cette manie de grimacer qui est un des caractères de son talent. Livre amusant en somme : mais les enfants n'en apprécieront certainement pas l'esprit et la fantaisie qui en font tout le charme. Je me demande dès lors quel plaisir ils pourront bien trouver à le lire.

— *Les Jeux de la Jeunesse*, quel joli sujet pour un livre d'étrennes ! Ne vient-il pas en effet bien à propos, au moment où les enfants s'amusent et sont en quête de jeux qui puissent égayer leurs heures de distraction, soit dans la cour, soit près du foyer. Aussi le livre de M. Dillaye fera-t-il beaucoup d'heureux. C'est un répertoire bien complet des jeux de l'enfance. Depuis les *barres*, le *colin-maillard* et l'humble *main chaude*, ressources toujours prêtes pour ceux qui n'ont pas de jouets, jusqu'aux jeux savants, *billard*, *cartes*, *échecs* et *dames*, rien n'est oublié de tout ce qui peut amuser les enfants, voire même les parents. *Guignol*, les *Poupées*, la *Prestidigitation* ont même leur chapitre, en sorte qu'il y en a pour toutes les bourses et pour tous les goûts. De jolies gravures représentent la plupart de ces jeux et en font plus facilement comprendre le mécanisme. Regrettons seulement que, dans ce livre fait pour l'enfance, on ait laissé se glisser,

sous prétexte de reproduire de vieilles gravures, quelques nudités qui ne sont guère à leur place ici. N'était-ce pas le cas ou jamais de se rappeler et de mettre en pratique le vers du poète païen : *Maxima debetur puero reverentia ?*

— Quatrelles est un charmant écrivain, tout le monde le sait ; il n'a qu'un tort, c'est de ne point écrire pour les demoiselles ; sa plume, leste et pimpante, ne recule point devant certaines hardiesses, et le joli album qui s'intitule *Colin Tampon* nous en offre une nouvelle preuve. Il s'agit d'abord d'un double mariage : celui de Colinet et Colinette, celui du charpentier Colin Tampon et de l'hôtelière Savine Maillard, deux veufs qui convolent, à la suite de la solennité des précédentes *noces*. Les premiers conjoints ne sont autres... qu'un âne et une ânesse ! On voit d'ici tout ce qu'une plume fantaisiste comme celle de Quatrelles a su tirer d'une pareille donnée ; ajoutons que les aquarelles et les dessins d'Eugène Courboin mettent en relief, sinon avec une parfaite fidélité, du moins avec beaucoup de verve, les piquants récits des amours du charpentier et de l'hôtelier. A la page 85, commence un autre récit. On est à la veille de la Révolution. Colinet et Colinette ont eu *deux enfants*. Colin Tampon et Colin Maillard. Le neveu de Savine Maillard, Stanislas, est devenu le sans-culotte Maillard, l'ami du docteur Marat ; Firmin et Savine sont venus le rejoindre à Paris ; nous assistons à une foule d'épisodes, dont le récit nous entraînerait trop loin, et qui ont pour épilogue la prise de la Bastille.

— C'est une excellente pensée que d'avoir fait d'un almanach catholique un album artistique, orné de gravures, de chromolithographies et de vignettes. L'excellente exécution typographique, l'heureux choix des renseignements, la variété des récits assurent le succès de l'*Almanach catholique* de MM. Desclée et De Brouwer, parvenu à sa sixième année. Voici d'abord des renseignements sur le calendrier romain, une statistique de la hiérarchie catholique, des notices sur le pape et le sacré Collège, les congrégations romaines, l'épiscopat français ; puis des articles de Mgr Freppel (*Sainte Clotilde*), d'Ernest Hello (*le Respect*), de P. Van Tricht (*Devant les étoiles*), du chanoine J. Didiot (*le comte Mazello*), d'Aimé Witz (*le Tour du monde en trente-six heures*), de Jean Lander (*La Première générosité*) ; puis encore les faits de l'année ; çà et là des poésies signées Marquis de Ségur, Mailhard de la Couture, Eug. de Margerie, et à travers ces articles de quoi satisfaire et charmer les yeux de l'amateur le plus délicat. Toutes nos félicitations aux éditeurs de ce bel album.

— Le joli petit *almanach de Kate Greenaway*, que nous signalions déjà l'an dernier; mérite une mention : c'est un petit bijou artistique, qui s'ouvre par cette maxime : *le temps est à Dieu et à nous*. Nous n'avons pas reçu les *Calendriers*, et nous ne savons s'ils ont paru.

Six volumes de la *Nouvelle collection à l'usage de la jeunesse*, publiée par la maison Hachette, ont été mis en vente cette année. Nous en avons reçu quatre seulement, et nous regrettons de ne pouvoir parler de *Pour la patrie*, par Mme Colomb, et de la *Hotte du chiffonnier*, par M. L. Paulian.

— M. Ch. Deslys n'a certainement pas le talent de M. About, dont nous analysions un roman tout à l'heure : et cependant, combien la *Mère aux chats* et les charmantes nouvelles qui le suivent seront mieux accueillies des enfants que *l'Homme à l'oreille cassée !* C'est que M. Ch. Deslys possède l'émotion et le don des larmes, totalement absents de l'œuvre de M. About. Entre les quatre nouvelles qui composent ce livre, je signale tout particulièrement *la Balle d'Iéna*. C'est un peu l'histoire de Mlle de La Seiglière, sauf que le vieux Nicolas possède bien plus légitimement le château du marquis de Brunneval, puisqu'il l'a fait acheter par son fils pour sauver l'honneur de la famille de son maître, dont le fils va tomber dans le gouffre d'une honteuse faillite. Le vieux Nicolas est bien récompensé de son dévouement, car plus tard sa petite-fille, la jolie et douce Irène, donne son cœur et sa main à Henri de Brunneval, et leur rapporte en dot les domaines de ses aïeux. Cette charmante histoire d'amour est encadrée dans d'émouvants incidents de notre dernière guerre dont le récit est bien de nature à faire battre les cœurs français. Quant à la balle d'Iéna, elle a été apportée par un officier prussien, désireux de venger son grand-père dont elle avait causé la mort. Henri de Brunneval espère bien que son fils ira un jour la reporter en Prusse. Inutile de raconter les trois autres nouvelles de ce livre. Disons seulement qu'elles sont toutes trois très émouvantes, et qu'il s'en dégage d'excellentes leçons. Nos jeunes lecteurs, à qui nous en laissons la sur prise, ne nous démentiront certainement pas.

— *Feu et flamme* (par Mlle Zénaïde Fleuriot), c'est le jeune Albéric Fleuriot, qui certes ne méritait pas dans son enfance cette qualification expressive. Enfant gâté, idolatré de sa mère, il était au contraire timide et mou, et méritait bien que ses compagnons l'appelassent *Mademoiselle*. Mais comme il s'est bien vite et complètement transformé au souffle de la mer, quand, presque livré à lui-même après la mort de sa mère, il respire à pleins poumons l'air de l'indépendance ! Il tombe d'un excès dans un autre, et exagère la hardiesse comme il avait jadis exagéré la timidité. L'âge et la raison viennent rétablir l'équilibre, et quand on voit, à la fin du livre, Albéric partir pour le collège, tout plein de bonnes et énergiques résolutions, on peut prévoir qu'il les tiendra, et qu'après avoir été un bon et courageux élève, il deviendra un vaillant marin, et portera haut, sur cette mer, dont les dangers l'attirent et l'enivrent, l'étendard glo-

rieux du pays. Cette belle perspective d'avenir sera certainement un encouragement pour les jeunes lecteurs, qui tiendront à honneur de suivre les exemples d'Albéric les bons bien entendu !

— Dans la *Famille Gaudry*, M. J. Girardin, bien connu des lectrices et des lecteurs de la *Collection à l'usage de la jeunesse*, nous raconte une histoire de laquelle il ressort que toute la facilité et l'intelligence ne sauraient suppléer à l'application et à la persévérance, et que dans cette route le lièvre arrive au but moins vite et moins sûrement que la tortue. Le lièvre, ici, c'est André Gaudry, qui a donné des espérances dans sa jeunesse, a même remporté un prix de version grecque au concours général, et a manié avec succès tour à tour l'archet, le pinceau et l'ébauchoir. Mais, superficiel et léger, il ne sait se fixer à rien, et finalement traîne sur la terre une existence ennuyée et inutile. Jacques Gaudry, au contraire, l'oncle d'André, bien qu'ils soient à peu près du même âge, n'a pas l'intelligence très prompte, et, au début, il est souvent battu par son neveu, battu à tous les points de vue. Mais il se rattrape, par la persévérance et le travail, et conquiert dans son pays une situation honorable et enviée. C'est donc une histoire très morale que celle de la *Famille Gaudry* ; il nous semble cependant que M. J. Girardin a écrit précédemment des livres, sinon plus édifiants, au moins plus intéressants. Celui-ci plaira néanmoins, et inspirera de bonnes résolutions aux jeunes lecteurs qui le recevront pour leurs étrennes.

— Les héros et héroïnes des trois histoires que M^me^ de Witt a réunies sous la même couverture, méritent tous le prix Montyon. Dans *Un Jardin suspendu*, l'auteur nous décrit le dévouement d'un mari pour sa pauvre femme malade ; dans *Un Village primitif*, l'amour filial porté jusqu'à l'héroïsme ; dans *le Tapis des quatre Facardins*, la charité pour un jeune enfant qu'une surdi-mutité accidentelle a tout à coup séparé du monde, en brisant toutes ses espérances, stérilisant tous ses travaux. Inutile d'ajouter que ces trois grandes misères, la maladie, la ruine et la surdi-mutité sont, sinon guéries, au moins bien corrigées par le dévouement qui leur permet d'entrevoir et de goûter le bonheur. Dévouement récompensé, d'ailleurs, dès ce bas monde, car Pierre Rémy est heureux avec sa femme malade, et un héritage qui tombe à propos lui permet d'espérer un avenir meilleur encore ; Marie Landen rattache son pauvre père à la vie en attendant qu'un amour pur lui procure le bonheur ; enfin Esther voit son cher sourd-muet devenir un brillant ingénieur, qui dotera bientôt ses chères Cévennes du chemin de fer qu'il a toujours rêvé. Sa mère aura donc son *Tapis des quatre Facardins*, et pourra aller rendre visite à ses chers enfants dont la dispersion l'a laissée dans la solitude et la tristesse. Trois histoires très morales, comme on le voit, bien que la troisième sente un peu *la Vache à Colas*. C'est son certificat d'origine.

— Voici cinq nouveaux volumes de la *Bibliothèque rose illustrée.*

1. — *Les deux André* (par Mme de Stolz) sont nés le même jour, presque aux deux bouts opposés de l'échelle sociale ; mais grâce à une charitable intermédiaire, ils se connaissent, s'aiment promptement ; et, par un concours de circonstances bien amenées, le riche reçoit la récompense de ses premiers bienfaits en étant, un jour, tiré de la plus cruelle détresse par son ancien protégé. Les leçons utiles, présentées sous la forme la plus aimable, abondent dans ce récit.

2. — *La maison fermée* (par Mlle E. Carpentier) cache un savant docteur, devenu misanthrope par désespoir de la mort d'un frère chéri. Sa sévère clôture est forcée par deux jeunes espiègles qui ont résolu de l'amener auprès d'un pauvre enfant malade, qu'aucun médecin ne peut guérir. Au nom, et par amour de la sience, le solitaire se laisse vaincre, et, en rendant la santé à un être chétif, il se fait encore plus de bien à lui-même : les anciens amis, les parents qu'il revoit lui paraissent beaucoup plus dignes d'estime que son humeur farouche ne le lui laissait croire. Aussi son cœur, aigri autrefois, mais plein de tendresse, lui donne-t-il des consolations inconnues en mettant la sience au service de tous et surtout des plus pauvres. Les traits enfantins et gracieux semés dans cette jolie nouvelle se mêlent agréablement aux meilleurs exemples d'abnégation, de courage et de patriotisme.

3. — Quand la bonne semence tombe sur un terrain bien préparé, elle germe vite et produit une abondante moisson. Il en est ainsi de cette jeune fille de treize ans à peine, qui peut déjà être appelée *une vaillante enfant*, dont Mme de Martignat nous raconte les aventures, quoique d'ordinaire ce qualificatif ne s'applique guère avant le développement complet des forces morales Jeanne de la Ligel est élevée par une mère excellente, qui, malgré une profonde tendresse réciproque, sait inspirer à sa fille le courage d'une séparation devenue nécessaire pour augmenter les ressources trop restreintes de cette famille privée de père. La jeune exilée doit distraire et soigner une enfant presque du même âge, infirme depuis sa naissance. Dans cette situation difficile, Jeanne se fait aimer de tous ceux qui l'entourent, par son dévouement, sa constante abnégation et même son courage ; car, au milieu d'un incendie effrayant, elle s'élance sans hésitation dans la maison embrasée pour sauver la pauvre malade. Aussi les bénédictions que chacun lui souhaite arrivent sous toutes les formes, et bientôt un héritage inattendu permet à Mme de la Ligel et à ses autres enfants de rejoindre la chère fille aînée. Un sentiment familial animant tous ces personnages leur donne un charme naturel très sympathique, malgré les nuances différentes de chaque caractère.

4. — Si la grâce est plus séduisante que la beauté, un bon cœur est encore préférable à toutes deux. C'est là, sans doute, ce que Mme Jeanne Marcel a voulu apprendre à la jeunesse en lui montrant *un bon gros pataud* âgé de trois ans et témoignant déjà une touchante tendresse à ses parents. Le temps développe ces heureuses dispositions ; le cher enfant est encore très jeune quand il a la délicate abnégation de s'effacer dans un concours afin d'en laisser remporter le prix à une jeune cousine, peu aimable pourtant, mais qu'il aime de tout son bon cœur. A travers les épreuves de la vie de collège, cette excellente nature se développe, et l'on peut augurer que l'enfant né pataud deviendra un homme distingué et honorable entre tous.

5. — L'odyssée de *Pierrot*, dont nous devons le récit à Mlle Julie Gouraud, est longue, puisque s'étant, par étourderie, éloigné de son père à l'âge de six ans, il ne le retrouve que dix ans plus tard. On s'étonnera peut-être qu'une simple promenade amène une séparation si prolongée. C'est le secret de l'auteur. Ne demandez donc à la vraisemblance ni pourquoi, ni comment, et suivez Pierrot; il vous ramènera au gîte dans le moment psychologique où sa rentrée y fera le meilleur effet.

— Passons à la *Bibliothèque des petits enfants de quatre à huit ans.* M. et Mlle Baby sont devenus aujourd'hui des personnages si importants que chacun se met en frais pour leur plaire : l'écrivain taille sa plume, le graveur affine son burin, et l'éditeur cherche son meilleur papier pour offrir à la génération naissante des plaisirs dignes d'elle. Depuis quelques années la maison Hachette ajoute à la *Bibliothèque rose illustrée* les livres bleus, grand format carré, ayant un air nouveau bien fait pour attirer la jeunesse. Des auteurs tels que Mmes Fresneau, (née de Ségur) et de Witt, (née Guizot) emploient leur rare talent à instruire, au milieu des jeux et des ris, les heureux enfants qui recevront en étrennes *Une année du petit Joseph*, ou *En pleins champs.* — *Les grandes vacances* donneront aux contemporains de *Paul* et de *Rosette* mille idées nouvelles pour bien remplir les récréations. Les tout petits ne sont point oubliés, car voici *Les Contes à Pépée*, dont une bonne mère veut bien amuser sa fillette, qui ne peut encore les lire elle-même.

Enfin un plaisir, sinon plus grand, du moins plus prolongé, est réservé aux futurs abonnés de : *Mon Journal*. Les douze numéros de 1884, joints au premier numéro de l'année prochaine, vont être fort désirés des amateurs de gravures, d'histoires, de devinettes ; car la variété des inventions récréatives abonde dans cette charmante publication. S'imagine-t-on le plaisir d'un baby pouvant dire : « *Mon* « *journal* est-il arrivé ? — Ma bonne, allez, je vous prie, chercher

« *mon journal*. J'ai vu telle ou telle chose dans *mon journal*, etc. etc... » Les mamans penseront sans doute que le désir de lire soi-même son journal pourra les aider beaucoup dans la tâche ardue d'apprendre l'alphabet, les syllabes et les mots.

VISENOT.

---

# HAGIOLOGIE.

1. *Histoire de Notre-Dame de Bon-Encontre*, d'après les documents authentiques, depuis l'origine du pèlerinage jusqu'à nos jours, par un prêtre mariste Avignon, Séguin, 1883, in-12, de x-372 p. Prix : 2 fr. — 2. *Vie de saint Josse, prince de Bretagne, prêtre de l'Eglise, solitaire en Ponthieu*, par J.-B. J., pèlerin de Saint-Josse. Boulogne-sur-Mer, A. Vast, 1883, in-12, de III-86 p. — 3. *Vie de sainte Françoise-Romaine, fondatrice des Oblates de Tor de' Specchi*, par le R. P. Dom J. RABORY, moine bénédictin de la Congrégation de France, de l'abbaye de Saint-Pierre de Solesmes. Paris, librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, 1884, in-12 de VIII-658 p. 4 fr. — 4. *Legenda seu Vita et miracula sancti Antonii de Padua*, sæculo XIII concinnata e codice membraneo Antonianæ Bibliothecæ cum altera brevi ejusdem sancti vita desumpta, notis illustrata, et nunc primum edita a P. M. ANTONIO MARIA JOSA, min. conv. ejusdem bibliothecæ præfecto. Torini, Petro Marietti, 1883, in-8 de XII-185 p. — 5. *Etude sur la vie et les œuvres de S. Bernardin de Sienne, franciscain de l'Observance*, par le P. APOLLINAIRE, du même Ordre. Paris, Oudin, 1882, in-8 de XV-204 p. 2 fr 25. — 6. *Fleurs du Tonnerrois. Notice sur les saints et bienheureux du comté de Tonnerre*, par l'abbé GIRAUD. Tonnerre, Bailly, 1883, in-8 de VI-266 p. — 7. *Saint Léger, évêque d'Autun, sa première sépulture à Lucheux*, par l'abbé THÉODOSE LEFEVRE. Arras, Rohart-Courtin, 1884, in-8 de 13 p. — 8. *Actes de sainte Pharaïlde, vierge*, publiés avec introduction et notes, par Mgr HAUTCŒUR. Lille, impr. Saint-Augustin, 1882, in-18 de CXXXIV-98 p. — 9. *Compendio della vita di san. Rocco, speciale protettore contro le pestilenze*, per cura di un sacerdote cooperatore Salesiano. Torino, libr. Salesiana, 1884, in-18 de 112 p. — 10. *Vie de saint François Xavier, S. J., apôtre des Indes et du Japon*, par le R. P. D. BOUHOURS, de la même Cᵉ. Nouvelle édition, revue, augmentée d'appendices, de la Neuvaine de la Grâce, et ornée d'une carte de tous les voyages du saint. Société de Saint-Augustin (s. d.), 2 vol. pet. in-8 de XI-383 et 408 p. 8 fr. — 11. *Compendio della vita del B. Sebastiano Valfrè confondatore della Torinese congregazione dell' Oratorio di S. Filippo Neri*, per cura del P. GIUSEPPE TASSONI. Torino, libr. Salesiana, 1884, in-18 de 128 p. — 12. *De l'invocation miraculeuse des saints dans les maladies et les besoins particuliers*, par Mme la baronne D'AVOUT, née de la Tour du Brueil. Paris, Société gén. de la librairie catholique, 1884, in-18, sans pagination indiquée. 2 fr. 50. — 13. *Vie du vénérable de la Salle, fondateur de l'Institut des frères des Ecoles chrétiennes*, par M. ABEL GAVEAU, prêtre. Paris, Poussielgue et Procure gén. des Frères, 1883, in-8 de 264 p. — 14. *Annales de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes*. Paris, Procure gén. des Frères et Poussielgue, 1883, 2 vol. in-8 de XXXII-492 et 739 p. 14 fr. — 15. *Vie de la vénérable Clotilde de France, reine de Sardaigne*, par le comte de GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT, commandeur de l'ordre de Pie IX. Paris, Poitiers, Oudin, 1883, in-12 de XXIV-380 p. 3 fr. — 16. *Le miracle de la charité ou vie du vénérable Joseph-Benoît Cottolengo* (1786-1842), par le P. GOSTALDI, oblat de la B. Vierge Marie. Traduction libre de l'italien avec l'autorisation de l'auteur, par V. Postel, prélat de la maison de Sa Sainteté. Paris, Josse, 1884, in-8 de XIV-469 p. 3 fr. 50. — 17. *Notice sur le serviteur de Dieu Pierre-Jean Cayron, profès de la Compagnie de Jésus*, mort à Toulouse en odeur de sainteté, par le P. EMILE BONNIOL, de la même compagnie. Toulouse, 1883, in-12 de 64 p. Prix : 45 c. — 18. *Vie du R. P. Bernard, prêtre de la congrégation du Très-Saint-Rédempteur, docteur en théologie*, par M. J.-A. LANS, prêtre, professeur au petit séminaire de Harlem. Traduit du hollandais par

un père rédemptoriste. Paris, Tournai, Casterman, 1882, in-8 de 376 p. — 19. *Le pèlerin de Marie. Notice biographique sur Charles-Aristide Maire, pénitent public pour la France*, par l'abbé J. MOREY, curé de Baudoncourt. Besançon, Paul Jacquin, 1883, in-12 de 347 p. — 20. *La fondatrice de la propagation de la foi et du rosaire vivant, souvenirs d'une amie sur la vie, les œuvres et les épreuves de Pauline-Marie Jaricot.* Paris, Société générale de librairie catholique (s. d.), in-12 de VII-414 p. 3 fr. 50. — 21. *Vie de l'abbé Bernard, vicaire général de Cambrai*, par le marquis DE SÉGUR. Paris, Bray et Retaux, 1883, in-12 de XI-435 p. 3 fr.

1. — Le sanctuaire de *Notre-Dame de Bon-Encontre*, au diocèse d'Agen, est fréquenté par les fidèles de ce diocèse et par ceux des diocèses d'Auch et de Montauban. Son origine, telle du moins qu'il est permis de la constater présentement, remonte au mois d'août 1511 ou 1512. Comme il est arrivé plusieurs fois, la Reine du Ciel choisit un humble berger pour être le premier messager de sa gloire, et ce fut sur les indications données par l'un des bœufs de son troupeau que ce fervent villageois découvrit la statue qui devint l'instrument de tant de grâces. En considérant l'époque et les lieux, il est facile de découvrir les vues miséricordieuses de la Providence et le secours qui était offert à des populations au milieu desquelles l'hérésie allait chercher à s'implanter et où elle causa en effet tant de ravages. Le pieux et savant auteur a été bien inspiré en s'attachant à l'ordre chronologique, qui est le plus clair et laisse aux événements généraux ou particuliers, leur physionomie et leur expression propres. Trois grandes époques, correspondant aux principales phases du pèlerinage, font le partage de tout le récit. La première s'étend de la découverte de la statue miraculeuse de Notre-Dame à l'établissement d'une communauté religieuse pour desservir le sanctuaire ; la seconde va jusqu'à la Révolution de 1789; la troisième, du rétablissement du pèlerinage à la publication de l'histoire de Bon-Encontre. L'ouvrage que nous avons entre les mains n'est pas le premier en date qui traite de l'histoire du pèlerinage de Bon-Encontre, mais il est bien le premier en mérite, car l'auteur a su profiter des travaux de ses devanciers et il a habilement utilisé les découvertes récentes. Il avait de belles pages à ajouter aux récits de ses prédécesseurs, comme l'établissement des pères Maristes chargés de desservir le sanctuaire de la Mère de Dieu, les faveurs spirituelles concédées par Pie IX, de sainte mémoire, la consécration de la nouvelle église accomplie le 11 septembre 1859 par les évêques de la province d'Aquitaine réunis en concile, solennité imposante dans laquelle Mgr Pie, depuis cardinal, célébra avec sa grande éloquence les gloires de Notre-Dame de Bon-Encontre.

2. — Le pèlerin de Saint Josse ne nous offre qu'un abrégé de la vie du bienheureux prince breton, sans aucun appareil d'érudition. Son travail pourra être utile aux âmes pieuses. Il nous donne la reproduction d'une gravure sur bois qui ne manque pas d'intérêt.

3. — L'auteur de la *Vie de sainte Françoise Romaine* a fouillé avec grand soin tous les documents relatifs au sujet qu'il avait entrepris de traiter, et il les suit avec une grande fidélité. Outre la vie si édifiante de l'illustre patricienne, nous trouvons dans ce livre un tableau complet des vicissitudes de l'Église et de la ville de Rome durant les quinze dernières années du quatorzième siècle et les quarante premières du quinzième. La fondatrice de *Tor de' Specchi* est restée très populaire dans la ville de Rome où son influence bienfaisante se fait encore sentir ; en France, à l'heure présente, les oblates qui suivent ses traces commencent à se répandre. Deux souverains pontifes ont proposé sainte Françoise comme le modèle et la patronne des femmes mariées. Il n'y a aucun doute que si le livre de dom Joseph Rabory est lu et étudié comme il mérite de l'être, il ne produise les plus heureux fruits surtout parmi les personnes qui vivent dans le monde.

4. — Le savant P. Antoine-Marie Josa, mineur conventuel et préfet de la bibliothèque Antonienne, connaissant l'avidité avec laquelle les érudits de nos jours recherchent, sur chaque point de la science historique, les témoignages contemporains, a cru faire une œuvre utile en publiant une *Vie de saint Antoine de Padoue*, écrite au treizième siècle, et jusqu'à ce jour restée inédite. Dans la préface, il recherche, d'après les procédés les plus exacts de la critique, l'âge de l'ouvrage qu'il publie, et il prouve évidemment qu'il était écrit avant l'année 1264, par conséquent trente ans environ après la mort du bienheureux, qui arriva en 1231. Il prouve par les écrits des compagnons de saint Antoine, comme le bienheureux Lucas Belludi, Rolandino et plusieurs autres, qu'ils ont lu cette vie et qu'ils lui ont fait des emprunts. Notre auteur se sert avec beaucoup de raison du travail des Bollandistes, et l'on peut ajouter qu'il apporte lui-même une contribution considérable pour la perfection de cet admirable monument. Non content de publier cette vie d'après le manuscrit sur parchemin qui est dans la bibliothèque confiée à ses soins, il donne à la suite un abrégé de la même vie, un récit des miracles qui sont de la fin du même siècle; enfin il livre au public quatre sermons du saint religieux de Padoue. Ces sermons sont-ils véritablement de saint Antoine? n'appartiennent-ils pas plutôt à saint Bonaventure? L'éditeur les croit de saint Antoine. Quoi qu'il en soit, ce sont des documents importants du treizième siècle et qui sont édités avec un soin qui fait le plus grand honneur au savant bibliothécaire.

5. — Le P. Apollinaire prévient le lecteur qu'il ne veut pas écrire la vie de saint Bernardin de Sienne, mais présenter des vues d'ensemble sur le caractère et les œuvres de l'ami de Dieu. Il se propose de faire mieux connaître saint Bernardin, qui, selon dom Guéranger,

méritait par la profondeur de sa doctrine d'être placé à côté de saint Bonaventure. Il se propose encore de venir en aide aux démarches faites en ce moment même auprès du saint siège pour obtenir que l'Eglise décerne à saint Bernardin le titre de docteur. D'après ce but spécial, on conçoit que l'auteur donne peu de développements à la première partie consacrée à la vie de saint Bernardin ; il s'étend au contraire beaucoup plus sur la deuxième, qui traite de sa science et de son influence. La science de Bernardin était très étendue et surtout très profonde ; l'auteur le prouve en promenant son regard sur l'ensemble des œuvres du religieux de Sienne, en rapportant les jugements des souverains pontifes Martin V, Eugène IV, Pie II et Léon X, et de plusieurs écrivains autorisés. Bernardin a laissé plus de trois cents discours et plusieurs traités sur le dogme, la morale, l'ascétisme et la mystique. Toutes les questions, dont l'ensemble forme une somme complète, y sont traitées avec autant de profondeur que de piété. Quant à l'influence exercée par le grand prédicateur, elle se révèle surtout par l'apaisement qu'il produisit dans les discordes civiles auxquelles étaient en proie la plupart des villes de l'Italie, dans la réforme des mœurs qui n'étaient guère moins corrompues alors au delà des Alpes qu'elles ne le sont présentement en France, si ce n'est que l'on n'appelait pas la propriété le vol, et le bien le mal. Néanmoins les idées les plus fausses commençaient à prévaloir sur la constitution de l'Eglise et sur la hiérarchie ; elles trouvaient leur expression la plus hardie et la plus dangereuse dans le concile de Bâle, dont Bernardin réfuta les tendances et les sophismes avec l'autorité de sa science et de sa sainteté. Ce puissant orateur se distingua surtout par le zèle avec lequel il propagea la piété envers la sainte Famille, à ce point que l'auteur propose de lui donner le titre glorieux de Docteur de la Sainte-Famille, si l'Eglise attache cette auréole à son front.

6. — Les *Fleurs du Tonnerrois* contiennent les vies des saints Micomer, Jean l'Aumônier, Valentin de Griselles, Mondéric, Loup, Guerry, Ebbon, Hanobert, Honulphe, Thierry, Robert, Guillaume, Gauthier, du bienheureux Pierre et des saintes Ingoare, Léothérie, Hombline et de la bienheureuse Élisabeth, qui tous sont nés dans le territoire de Tonnerre ou y ont vécu. C'est une très heureuse idée que celle de réunir comme dans une corbeille ces fleurs de sainteté propres à un pays. D'après la doctrine de l'Église, les amis de Dieu, admis dans la gloire, continuent à veiller spécialement sur certaines contrées et sans nul doute sur celles où ils ont passé leur carrière terrestre. Il est donc juste qu'on les connaisse avec plus de détail dans ces mêmes parages pour les honorer avec plus d'intelligence. Le livre écrit par M. l'abbé J. Giraud est très propre à répandre dans

sa patrie la connaissance de la vie des saints qui l'ont honorée dans les siècles passés. L'auteur a eu raison de se servir des travaux de ses prédécesseurs et spécialement de ceux de M. Jobin, qui sont puisés aux bonnes sources ; pour lui il aurait pu indiquer avec plus de précision les documents dont il se servait. Ajoutons que le livre imprimé à Tonnerre même, par P. Bailly, fait honneur à ce typographe par la beauté de l'exécution et par une qualité plus rare et plus estimable, la correction parfaite du texte.

7. — Dans son mémoire sur saint Léger, évêque d'Autun, M. l'abbé Théodose Lefèvre, aumônier à Doullens, se propose surtout d'établir que le saint martyr reçut d'abord la sépulture à Lucheux, canton et arrondissement de Doullens, département de la Somme, autrefois du diocèse d'Arras et du *pagus Atrebatensis*. Les hagiographes futurs et les historiens de l'Église devront tenir compte du travail de M. Théodose Lefèvre, qui cite plusieurs documents inédits, mais qui aurait peut-être bien fait d'apporter plus de précision dans ses références.

8. — Les *Actes de sainte Pharaïlde, vierge*, publiés et annotés par Mgr Hautcœur, sont une contribution d'un grand prix pour l'hagiographie. A l'exemple des Bollandistes, Mgr Hautcœur fait précéder sa publication d'une longue préface tout à fait dans le goût du *commentarius prævius* que les auteurs des *Acta Sanctorum* placent toujours en tête de chacun de leurs articles les plus importants et dans lesquels ils répandent l'érudition avec un peu trop, peut-être, d'abondance. Les notes placées à la fin, toujours comme dans les *Acta Sanctorum*, sont réservées pour les points de détails. La vie de sainte Pharaïlde méritait bien ces longues recherches par son importance et par les lumières qu'elle contribue à répandre sur l'époque encore si obscure et si embrouillée des Mérovingiens. Elle a aussi une importance au point de vue liturgique : Bolland lui-même l'avait publiée, mais dès le 4 janvier, et c'est assez dire que le sujet n'était pas épuisé ; à la fin du dix-huitième siècle, Isfride Thyr, chanoine régulier de Tongerloo et collaborateur de Ghesquières, avait préparé un *commentarius prævius* beaucoup plus complet que celui du premier collecteur des *Acta Sanctorum* ; mais le travail de Thyr ne fut point publié par suite du désordre causé par l'invasion française en Belgique au cours de 1794. Le savant recteur des Facultés catholiques de Lille a profité des recherches du chanoine de Tongerloo ; mais il y a beaucoup ajouté, et l'on voit avec satisfaction qu'il a utilisé les travaux liturgiques et hagiographiques les plus récents. Tout ce qui peut concerner la vie ou le culte de sainte Pharaïlde paraît complet pour l'heure présente.

9. — L'abrégé de la vie de saint Roch, par un prêtre de la Société Salésienne, ne doit pas nous arrêter longtemps. L'auteur ne s'est

point proposé de faire une œuvre scientifique ; il a voulu seulement répandre parmi le peuple la dévotion envers le saint patron des pestiférés.

10. — Tout autre était le but que se proposait le P. Bouhours en écrivant la vie de saint François Xavier. L'élégant écrivain voulait sans aucun doute édifier ses lecteurs, mais il tenait en même temps à les intéresser par le récit des voyages de son héros. Et, en effet, quelles relations d'aventures et de lointaines pérégrinations plus intéressantes ? L'éditeur prévient qu'il a revu le travail du P. Bouhours sur les textes les plus purs. Pour les citations des lettres de saint François Xavier, il les a empruntées à la très bonne édition de M. Léon Pagès. Les appendices se composent d'une lettre de saint François à Jean Soarez, vicaire général de Malacca ; d'une notice sur l'île de Sancian et le tombeau du saint missionnaire, d'une lettre de Mgr Guillemin, préfet apostolique de Kouang-Tong, datée du 20 février 1869 ; d'une relation de l'ouverture du tombeau le 9 février 1782 ; d'une lettre de Mgr Canoz, vicaire apostolique du Maduré, du 10 décembre 1859 ; enfin de la neuvaine de la grâce à laquelle des faveurs spirituelles abondantes ont été accordées. Pour finir avec cet excellent livre, nous devons louer la belle carte, claire et précise, à l'aide de laquelle on suit sans difficulté les voyages de l'intrépide apôtre des Indes.

11. — L'abrégé de la vie du bienheureux Sébastien Valfré fait partie d'une collection à laquelle appartient aussi la vie de saint Roch. Les auteurs s'attachent principalement à édifier leurs lecteurs. On y trouvera des exemples très propres à porter à la vertu et aussi des renseignements sur l'Oratoire de Turin.

12. — M^me^ la baronne d'Avout poursuit un but très louable en indiquant, dans le livre qui nous occupe, les saints auxquels nous pouvons avoir recours dans nos différentes nécessités ou infirmités. Il y a autant d'articles que de jours dans l'année, et tous ces articles sont composés sur un plan uniforme : le nom du saint et ses qualités, une notice très sommaire sur sa vie et une invocation pour obtenir son secours contre les maladies ou les calamités. Ce livre est en très grande partie emprunté à l'ouvrage du P. Ch. Cahier, *Les Caractéristiques des Saints dans l'art populaire ;* mais il n'a rien du caractère scientifique de ce livre vraiment important, ni surtout de l'esprit frondeur du vieillard chagrin. A la fin se trouvent des prières liturgiques.

13. — Rien de plus édifiant que la *Vie du vénérable Jean-Baptiste de la Salle*. Elle est très propre à être mise entre les mains des enfants et des personnes qui ne recherchent que l'édification dans leurs lectures. Nous sommes convaincus que M. l'abbé Abel Gaveau ne s'est pas proposé un autre but et qu'il obtiendra le succès qu'il désire.

14. — Les *Annales de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes* sont bien aussi une œuvre très édifiante, mais c'est en même temps un livre très instructif et très important. Composé avec la méthode la plus sûre, écrit avec la sobriété qui convient au genre historique, puisé aux sources les plus autorisées et aux archives mêmes des maisons de l'Institut, ce travail mérite d'être recommandé absolument et à tous les points de vue. Aux yeux des esprits sages, l'Institut des Frères des écoles chrétiennes est l'une des plus belles gloires de notre patrie et de l'Église universelle. Il n'y a pas une intelligence éclairée qui ne saisisse la lumière que des Annales, comprises et exécutées comme nous l'avons dit, ne répandent sur toute l'histoire contemporaine. L'habile auteur qui a écrit, avec une piété filiale, l'histoire de l'ordre auquel il appartient probablement, connaît à fond le sujet dont il nous entretient avec une modestie remplie de charme. Est-ce un spectacle ordinaire que celui de cet Institut qui, depuis deux siècles, lutte sans cesse contre mille obstacles pour donner aux enfants, et particulièrement aux pauvres, une éducation civile et chrétienne ? A ce point de vue encore les Annales que nous avons entre les mains offrent un intérêt réel. Les hommes sérieux qui en prendront connaissance verront qu'elles comblent une regrettable lacune laissée dans l'histoire de l'instruction primaire, et qu'elles offrent une solution pratique, aussi lumineuse que complète, à quelques-unes des plus graves questions soulevées de nos jours, à propos de l'éducation des enfants.

15. — La *Vie de la vénérable Clotilde de France*, reine de Sardaigne, offre la vue d'une âme privilégiée, douée des vertus chrétiennes les plus éminentes, et qui a connu toutes les extrémités des choses humaines, en même temps qu'elle présente le tableau des révolutions qui ont bouleversé l'Italie à la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle. Écrit d'un style sobre, rempli de citations bien choisies, ce livre, dont les épreuves auraient dû être mieux corrigées, intéressera tous les lecteurs. Rien n'est fortifiant comme le spectacle de ce grand cœur qui supporte avec calme les catastrophes les plus inouïes et qui s'exprime toujours avec une certaine gaieté au milieu des tristes préoccupations qui, nécessairement, tiennent leur place dans l'esprit des malheureux exilés. Emportée par la tempête révolutionnaire de divers côtés, la vénérable Clotilde profite de ces voyages pour visiter les sanctuaires les plus renommés et pour se lier avec les âmes d'élite qui se trouvent sur son passage. Ce n'est pas sans admiration que l'on voit dans tant de lieux des serviteurs ou des servantes de Dieu qui, au milieu du débordement de toutes les passions, vivent dans la contemplation et la pénitence la plus austère. La vénérable Clotilde elle-même pratique une morti-

fication surprenante, ce qui ne l'empêche pas d'être d'une sollicitude de tous les instants pour les membres de sa famille et particulièrement pour le roi Charles-Emmanuel, son mari. Ce prince, en proie à une maladie des plus terribles, fut pour elle le sujet de la plus pesante croix ; mais elle la porta avec tant de force et sut si bien dissimuler ses souffrances, que peu de personnes purent les soupçonner. Cependant Charles-Emmanuel lui-même ne pouvait pas ignorer les vertus héroïques de sa compagne dévouée et, après sa mort, il fut le premier à solliciter du Saint-Siège l'introduction de la cause de béatification. Ayant obtenu l'objet de ses vœux, il fut l'un des premiers et des plus importants témoins entendus par les juges. Des miracles sont venus confirmer l'opinion que l'on avait de toutes parts de la sainteté de Clotilde de France, et tout porte à espérer que bientôt on verra élever sur les autels cette reine si malheureuse, cette digne fille de saint Louis.

16. — Le vénérable Joseph-Benoît Cottolengo vécut dans le pays même où Clotilde de France avait régné, mais il ne put commencer ses grandes œuvres que longtemps après que la sainte reine eût été renversée de son trône. Sa vie est très justement intitulée : *le Miracle de la charité*. Ce n'est cependant qu'un récit simple et sans emphase de la carrière d'un prêtre qui a vécu de nos jours et qui a ressuscité au milieu de nos contemporains les merveilles les plus surprenantes des premiers âges. Cette vie d'un simple chanoine réserve des surprises et des étonnements à un grand nombre de personnes du monde qui se sont imaginé que le christianisme ne produisait plus de ces héros de la charité et de la pénitence comparables à ceux dont on lit les actions dans Eusèbe, Socrate, Sozomène ou Cassien. Ces personnes s'émerveilleront, nous n'en doutons point, en voyant le vénérable Joseph-Benoît Cottolengo, un contemporain puisqu'il est mort le 30 avril 1842, un homme qui a été en rapport avec le marquis de Cavour et le roi Charles-Emmanuel, avec le P. Fontana et le pape Grégoire XVI ; un homme auquel la société Montyon a décerné le prix Montyon-Flancklin et envoyé la grande médaille ; qui a été en même temps un thaumaturge, un prophète, et a opéré des prodiges de charité pour le soulagement de toutes les infirmités. Sans fortune, il a trouvé le moyen de fonder des hôpitaux, des refuges et des associations religieuses pour les desservir. La foi du serviteur de Dieu a opéré ces prodiges. La foi a été l'âme de toute sa vie, et c'est elle qui donne à ses œuvres la force qui les fait surmonter tous les obstacles et produire des fruits si abondants. Ainsi voyons-nous le vénérable Joseph-Benoît Cottolengo fonder un monastère dont le but premier est de prier pour le soulagement des âmes du purgatoire, un autre de filles de la Pitié pour imiter et

honorer les saintes femmes qui suivirent le divin Sauveur sur le Calvaire, enfin une communauté d'ermites qui marchent sur les traces des Pères du désert. L'auteur dit que le pieux fondateur leur donna la règle de saint Romuald ; il est certain que Saint Romuald n'écrivit pas de règle : les Camaldules établis par lui suivent la règle de saint Benoît avec des constitutions particulières. Il faut aussi faire observer qu'il n'est pas exact d'appeler sainte Jeanne-Françoise de Chantal du nom de sainte Chantal (p. 345). Il serait plus exact pareillement d'appeler le héros du livre Joseph-Benoît que de le nommer continuellement Cottolengo. L'auteur et le traducteur méritent surtout des éloges sans restriction aucune, pour n'avoir en rien affaibli la vérité des interventions surnaturelles et spécialement celles du démon, dont les prestiges reparaissent assez souvent dans cette vie. En somme le livre écrit par le R. P. Gastaldi est excellent et d'une très grande utilité pour notre temps. La traduction par Mgr V. Postel est fidèle pour toute la substance des faits, purement et élégamment écrite.

17. — C'est à Toulouse que le P. Pierre-Jean Cayron, de la Compagnie de Jésus, exerça principalement son zèle apostolique durant un demi-siècle. Il mourut dans cette ville le 31 janvier 1754, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Durant sa vie, il était regardé par tous comme un saint, et après sa mort des prodiges vinrent confirmer l'opinion que l'on avait de l'héroïcité des vertus du serviteur de Dieu. En effet rien de plus édifiant que le récit de ses actions tel que l'ont donné le P. Jean Sérane en 1767 et le P. Emile Bouniol en 1883. Quelques expressions d'une exactitude contestable n'enlèvent rien au mérite d'un livre pieux et intéressant. Il est à croire que le P. Pierre-Jean Cayron, qui fut le principal instrument dont la Providence se servit pour procurer la canonisation de saint François Régis, sera lui-même un jour couronné de la même gloire que l'apôtre du Velay.

18. — Le père Bernard a été un missionnaire puissant en œuvres, dont la vie a été écrite en hollandais par son neveu même, à l'aide des documents les plus certains et surtout de sa correspondance. Elle a été traduite en français par M. A. Lans, d'une manière fort exacte. Le P. Bernard appartenait à la congrégation du Très-Saint Rédempteur ; il fut le confrère et l'ami du cardinal Dechamps qui rend témoignage à la fidélité de l'historien. Le P. Bernard fut un saint religieux, un grand et célèbre missionnaire qui a vécu successivement en Hollande, en Italie, en Belgique, aux États-Unis et en Angleterre. Son histoire se rattache à beaucoup d'événements qui se sont passés dans le cours de notre siècle en ces différents pays ; elle contient des détails intéressants sur plusieurs questions qui préoccupent encore les esprits de nos jours. Outre ce côté vraiment instructif, elle donne une idée très nette des mœurs des différents pays dans lesquels le

zélé ministre de Dieu a travaillé et des populations auxquelles il se trouva nécessairement mêlé. Mais c'est surtout le côté édifiant que l'auteur s'est proposé de nous montrer. Le précieux secret d'unir la vie active à la vie contemplative, objet constant des désirs du prêtre, nous est révélé dans l'apostolat d'un homme de Dieu qui a su se dévouer corps et âme pour le salut de ses frères, sans cependant négliger le soin de sa propre sanctification.

19. — Le 4 janvier 1865, mourait à Voiron le pieux Charles-Aristide Maire, dont la mémoire est restée en vénération, non seulement dans le diocèse de Grenoble, mais plus encore dans celui de Besançon, où il était né. En effet, il avait vu le jour au petit bourg de Doubs, célèbre par son pèlerinage de Saint-Pie, dans le département du Doubs, et il avait cinquante ans lorsqu'il rendit son âme à Dieu. On peut se faire une idée exacte de l'opinion qu'il laissait de sa vertu par ce passage d'une lettre écrite le 12 janvier par le cardinal Mathieu, incapable d'un enthousiasme exagéré : « Monsieur, — la nouvelle que vous me donnez me peine infiniment ; je vénérais Charles Maire comme un saint, qu'il a plu à Dieu de faire passer par de très rudes épreuves. J'espère qu'il intercédera pour moi et pour le diocèse auprès de Dieu, maintenant qu'il est en cette présence qu'il avait tant aimée et toujours cherchée pendant sa vie. — Je donne de tout mon cœur les mains à votre projet de l'exhumer... » Le cardinal voulut composer lui-même l'inscription qui recouvre le tombeau et qui ne compromettra jamais rien si quelque jour s'ouvre la cause de béatification. Il est très probable qu'il en sera ainsi, car, outre l'universelle opinion qu'on a de ses vertus, plusieurs faits extraordinaires et des faveurs qui paraissent surnaturelles ont été constatés. M. l'abbé Murey a raconté cette vie édifiante avec la simplicité qui convenait au sujet, citant un grand nombre de témoignages rendus par les personnes qui ont le plus intimement connu le pieux pèlerin de Marie.

20. — M^lle^ Pauline-Marie Jaricot est aussi une âme privilégiée, qui a vécu de nos jours, et qui s'est signalée par des œuvres importantes : elle a fondé et organisé l'association pour la Propagation de la Foi, le Rosaire-Vivant, des ateliers pour les ouvriers chrétiens, et elle a répandu en France la dévotion envers sainte Philomène, dont le culte a été si fécond en fruits de salut, grâce à son action et à celle du vénérable serviteur de Dieu Jean-Baptiste Vianney, curé d'Ars. Le travail que nous avons entre les mains n'est pas une vie proprement dite. Ce livre a été écrit par une dame qui fut intimement liée avec M^lle^ Jaricot, mais qui ne la connut qu'à l'époque des terribles épreuves que cette grande chrétienne eût à subir dans les dernières années de sa carrière. Tout en ne voulant rapporter que les faits dont elle a été témoin et dans lesquels elle a rempli un rôle, cette amie fait con-

naître à peu près toutes les œuvres de la servante de Dieu : une seule suffirait pour prouver la portée de son esprit, son dévouement et ses admirables vertus. C'est bien Pauline-Marie Jaricot qui a fondé l'association pour la Propagation de la foi. Sans doute il y avait en France et dans les autres pays catholiques, dès le dix-septième siècle et même antérieurement, des associations sous le même nom et dans un but identique; la Révolution, dans sa rage satanique, avait tout détruit : la servante du Seigneur rétablit tout sur une base toute nouvelle et lui donna l'organisation qui subsiste et qui subsistera encore longtemps, il faut l'espérer. Maintenant qui dira les fruits de salut que cette association a produits dans l'univers entier; quels développements, grâce à elle, ont pris les missions? Pauline-Marie Jaricot fut toujours préoccupée du sort des ouvriers en France. Comme toutes les intelligences qui s'intéressent au salut de leurs frères et de leur patrie, elle ne pouvait penser aux efforts que fait chaque jour l'ennemi de Dieu et des hommes pour tromper et perdre cette classe de la société, sans avoir le cœur brisé. Hélas ! cette sollicitude pour les besoins de la classe ouvrière devint pour la généreuse chrétienne une source inépuisable de croix et fournit à ses ennemis, car Mlle Jaricot eut des ennemis et des ennemis acharnés, un prétexte aux plus noires calomnies. Avec quelle résignation cette femme forte supporta les unes et les autres, c'est surtout ce que son amie a voulu faire connaître, et il faut lui rendre cette justice qu'elle a rempli sa tâche de la manière la plus édifiante en nous offrant ses propres *souvenirs*. La lecture de ce livre est très propre à inspirer des sentiments généreux et à fortifier la confiance en la Providence. A la fin de l'ouvrage se lit un opuscule composé par Pauline Marie Jaricot, opuscule très capable de nous faire comprendre à quelle source cette âme vraiment grande puisait le courage et la fermeté que l'on admire dans sa vie : c'était dans la sainte Eucharistie.

21. — Dans la vie de l'abbé Bernard, M. le marquis de Ségur nous offre le portrait d'un prêtre selon le cœur de Dieu. Avec quelle délicatesse, avec quel esprit de foi ce portrait est retracé, il est inutile de le dire aux nombreux lecteurs qui ont fait connaissance avec les *Souvenirs et récits d'un frère* sur Mgr de Ségur. Ici ce n'est plus le frère, mais l'ami que nous entendons, et l'un vaut l'autre. Il faut dire de suite que le sujet est bien propre à inspirer un écrivain vraiment chrétien et catholique. Quel cœur dévoué aux bonnes œuvres que celui de l'abbé Charles Bernard ! Obligé de vivre dans sa famille à Lille à raison de sa santé affaiblie et qui ne lui permettait pas l'exercice du saint ministère, il y fonde des associations et y établit des œuvres qui ont pour but de pourvoir aux besoins spirituels et physiques des habitants nécessiteux de cette grande ville. Les Frères des

Écoles chrétiennes et les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, comme toujours, sont ses premiers coopérateurs, mais il appelle aussi les Frères de Saint-Gabriel et les Sœurs de la Sagesse. Il prend une part active dans les établissements des Passionnistes en Belgique, en Angleterre et en France. A peine Mgr Giraud, depuis cardinal, est-il assis sur le siège archiépiscopal de Cambrai qu'il nomme Charles Bernard curé de l'importante paroisse de Sainte-Catherine à Lille, et le nouveau curé entreprend la restauration de Notre-Dame de la Treille, tâche qui suffirait à occuper la vie entière d'un prêtre et à immortaliser sa mémoire. Mais l'archevêque voulut l'unir plus intimement à son administration et il lui fallut accepter des lettres de grand vicaire et d'official. Pressé plusieurs fois de se laisser élever à l'épiscopat, Charles Bernard refusa constamment et se contenta d'être le bras droit de l'administration du diocèse de Cambrai sous les deux cardinaux Giraud et Régnier. Pour une âme comme celle de notre saint prêtre, l'administration ne pouvait se borner à régler les paroisses et à y faire fleurir la discipline, il développa les communautés de fondations anciennes et en établit plusieurs nouvelles. Les énumérer toutes serait long, et d'ailleurs ce n'est pas seulement par la substance des faits, mais encore par la manière dont ils sont présentés, par les paroles du héros qui sont citées, que ces récits deviennent d'une éloquence pénétrante. M. le marquis de Ségur était vraiment l'écrivain prédestiné pour raconter une vie aussi belle que celle de l'abbé Charles Bernard.

DOM PAUL PIOLIN.

---

## OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

1. *Les Grancogne-Léogan*, par Mlle MARIE POITEVIN. Paris, Firmin-Didot, 1884, in-12 de 350 p. Prix : 3 fr. (*Bibliothèque des mères de famille*). — 2. *Éducation d'Yvonne*, par Mlle JULIE GOURAUD. Tours, A. Mame, 1884, in-8 de 192 p. Prix : 0 fr. 90. — 3. *Le Docteur Chabot*, par ERNEST LIONNET. Paris, Blériot et Gautier. 1884, in-12 de 243 p. Prix : 2 fr. — 4. *Le Capitaine Baluret*, par Mme la comtesse DE LA ROCHÈRE. Paris, Blériot et Gautier, 1884, in-12 de 247 p. Prix : 2 fr. — 5. *De chute en chute*, par Mme GABRIELLE D'ARVOR. Paris, Blériot et Gautier, 1884, in-12 de 247 p. Prix : 2 fr. — 6. *Jeanne Herbelin*, par le vicomte HENRI DU MESNIL. Paris, Delhomme et Briguet, in-12 de 292 p. Prix : 3 fr. (*Bibliothèque Saint-Germain*). — 7. *Armelle*, par Mme ETIENNE MARCEL. Paris. Dillet, 1884, in-12 de 306 p. Prix : 2 fr. — 8. *Petite Marie*, par Mme HENRIETTE LARGE. Paris, Delhomme et Briguet, 1884, in-12 de 262 p. Prix : 3 fr. (*Bibliothèque Saint-Germain*). — 9. *Jacques Raulland*, par Mme MARIE CASSAN. Paris, Blériot et Gautier, 1884, in-12 de 245 p. Prix : 2 fr. — 10. *Françoise de Chaverny*, par J. DE CHERZOUBRE. Paris, Bloud et Barral, 1884, in-12 de 309 p. Prix : 3 fr. (*Bibliothèque du dimanche*). — 11. *L'enfant volé*, par LOUIS COLLAS. Paris, Firmin-Didot, 1884, in-12 de 319 p. Prix : 3 fr. (*Bibliothèque des jeunes gens*). — 12. *Récits créoles*, par CHARLES BAISSAC. Paris, H. Oudin, 1884, in-12 de 426 p. Prix : 3 fr. — 13. *Scènes et récits*, par JEAN GRANGE. Tours, A. Mame, 1882, in-8 de 165 p. Prix : 0 fr. 90 c. — 14. *Histoires chevaleresques*, par RAOUL DE NAVERY, illustrations par Clerget et Lix. Paris, Delagrave, 1884, in-8 de 300 p. Prix : 2 fr. 90. — 15. *Contes, nouvelles et récits*, par J.

JANIN, 23 illustrations par Rocourt, Delaunay, Duvivier, Lix. Paris, Delagrave, 1884, in-8 de 290 p. Prix : 2 fr. 90. — 16. *Les écoliers de Châlons*, par EUGÈNE MULLER, 19 illustrations par Duvivier, Thorigny, Lix. Paris, Delagrave, 1884, in-8 de 292 p. Prix : 2 fr. 90.

1. — Un style net et distingué, des dialogues bien conduits, une rare vérité d'accent sont presque les moindres mérites du roman de M^lle Poitevin; elle a su joindre à ces qualités des caractères fermement posés qui donnent à chaque scène un relief original. Ce talent de peinture est remarquable surtout dans la création de la comtesse de Grancogne-Léogan, mère presque dénaturée par orgueil, étouffant son cœur sous une insatiable ambition de richesses pour sa famille. On ne peut l'aimer, mais elle ne paraît pourtant point haïssable, parce que ses intraitables rigueurs prennent leur source dans un sentiment très élevé de l'honneur; aussi cette femme, désabusée par une douloureuse expérience, mérite-t-elle enfin le pardon qu'elle ne s'accorde point. Son mari, ses fils, courbés sous son joug, acceptent les plus grands sacrifices plutôt que de révéler la cause des divisions de leur intérieur; et cette dignité avec laquelle ils supportent les épreuves attachées à leur nom, prête à tous une parfaite distinction de langage et de manières.

2. — M^lle Julie Gouraud n'a jamais été mieux inspirée que dans l'ouvrage qui porte ce titre très simple : *Éducation d'Yvonne*. Sa grande expérience sait instruire en amusant, et son intelligente affection pour la jeunesse se traduit par de douces leçons où la foi chrétienne domine et rayonne. On devine facilement que l'auteur ressemble beaucoup à cette excellente marraine qui corrige en caressant, aime sans faiblesse et pratique toutes les vertus qu'elle enseigne.

3. — Type original et touchant, *Le Docteur Chabot* mérite bien d'être enfin compris et aimé de la charmante fille pauvre dont il veut faire sa femme et qui le repousse, attribuant sa recherche plutôt à la pitié qu'à l'affection. De serviables amis font cesser le malentendu et réunissent ces deux cœurs si dignes l'un de l'autre; on éprouve donc une réelle satisfaction en entrevoyant pour M. et M^me Chabot un bonheur durable, fondé sur l'estime réciproque, et l'attente a été égayée par des personnages épisodiques qui animent le récit en faisant valoir les principaux caractères.

4. — Les aspirants à l'épaulette d'officier désireront sans doute aussi la bonne chance du brave *Capitaine Baluret;* mais qu'ils remarquent avec soin comment cet aimable officier use de la fortune; car s'il a le rare avantage de devenir riche tout à coup par le gain d'un billet de loterie, tous ses autres bonheurs viennent de son excellent cœur. En se voyant possesseur de trois cent mille francs, lui qui n'avait pour héritage qu'un nom honorable, pour revenu que

sa paye, son plus grand désir est de faire des heureux et de réparer l'injustice des événements. Cette généreuse préoccupation l'amène bientôt à apprécier les aimables qualités d'une noble fille appauvrie par des malheurs immérités; il en fait la compagne de sa vie, et une douce félicité devient la récompense de son désintéressement.

5. — C'est une tâche sévère mais utile de montrer à la jeunesse que la négligence des petites fautes conduit aux plus grandes, que l'oubli de Dieu corrompt le cœur et que les passions non réprimées entraînent au crime. Mme Gabrielle d'Arvor a vigoureusement tracé le caractère du malheureux qui, en s'abandonnant d'abord à la jalousie et à la paresse, arrive *de chute en chute* jusqu'à commettre des assassinats. Elle a su placer près de ce triste personnage quelques caractères sympathiques, et plusieurs scènes de cette histoire, qui se passant dans l'Inde, amènent des descriptions brillantes de la nature orientale.

6. — Si l'habitude d'inscrire chaque soir les faits de la journée devenait un consciencieux examen des actions et des pensées quotidiennes, on en donnerait le conseil à tous et à chacun. Ce miroir de vérité reflète les images sans flatterie, et le désir de s'y voir chaque jour sous des traits plus gracieux a peut-être bonne part dans le bien qu'il produit. Il en est ainsi pour *Jeanne Herbelin :* en quelques années la folâtre jeune fille devient une femme accomplie ; ses réflexions la mûrissent encore plus que les événements, et, après avoir craint pour elle les tristesses d'une solitude un peu dédaigneuse, nous la quittons à la veille d'une heureuse union qui satisfait son cœur autant que sa délicatesse.

7. — Combien Mme Étienne Marcel aurait raison de placer toujours en France les histoires qu'elle nous raconte ! Sans promener le lecteur de la Pologne au Caucase, elle rencontrera d'aimables enfants comme son *Armelle*, qui sauront surmonter toutes les épreuves d'une vie difficile et captiver assez l'attention pour laisser dans l'ombre les personnages secondaires auxquels on ne demandera pas une vraisemblance trop rigoureuse.

8. — En dédiant son livre à trois jeunes filles, Mme Henriette Large cherche sans doute à leur être agréable, sans aucun autre souci. Ne lui reprochons donc point de tout sacrifier au désir de faire ressortir les vertus de l'héroïne, ni de tramer son récit sans que les faits soient enchaînés par une rigoureuse logique. Les dédicataires n'y regardant pas de si près, compatiront aux infortunes de *petite Marie* et aimeront cette gentille figure.

9, — Sous le nom très bourgeois de *Jacques Raulland* se cache un paladin d'un autre âge, devenu sceptique par dégoût du monde d'aujourd'hui et réservant toute sa sensibilité pour les rêveries de

l'imagination. Ainsi est-il très bien préparé aux émotions des choses étonnantes qui se passent dans son château en plein dix-neuvième siècle. Les revenants, au lieu de le faire fuir ou sourire, l'attirent aisément... La fin de cette chasse au merveilleux est un mariage poursuivi d'une façon romanesque mais conclu, comme tout autre, devant M. le Maire et M. le Curé, et qui rendra Jacques aussi heureux que sage. Espérons-le !

10. — M. de Cherzoubre veut-il indiquer les dangers de ces unions fort à la mode aujourd'hui et qu'au siècle dernier on eût appelées, sans façon des mésalliances ? Il fait bien voir que l'association d'un beau nom et d'une grande fortune ne suffit guère à fonder un bon ménage ; mais l'exemple donné n'a peut-être pas assez de vraisemblance pour être concluant. Les caractères, très versatiles, réservent au lecteur des surprises qui déroutent sa logique, et l'intérêt, éparpillé sur divers personnages, affaiblit la morale de l'histoire. Un cadre plus étroit aurait mieux convenu à ce sujet d'observations. — Le même volume contient un bizarre conte qui prétend être l'explication d'un manuscrit persan : bien fin sera le devineur de l'énigme ! Il faut laisser le plaisir de cette recherche aux savants que les obscurités ne rebutent point.

11. — Les infortunes d'un enfant enlevé à sa famille émeuvent assez la jeunesse pour satisfaire l'auteur avide d'un succès facile. Aussi ce sujet est-il très souvent exploité, et, cette fois, avec un luxe de détails douloureux qui dépasse les plus pénibles réalités.

12. — Les nouvelles détachées et réunies sous un seul titre paraissent à la mode : Voilà cinq volumes composés ainsi. L'un d'eux y mêle des scènes ou proverbes à l'usage des familles et des pensions. Fournir aux jeunes gens l'occasion de s'amuser en exerçant leur mémoire est une bonne tentative ; mais elle demande une finesse de touche, une simplicité d'accent et une naïveté spirituelle qui ne se rencontrent pas toujours. Émile Souvestre est resté le maître en ce genre, trop peu d'auteurs l'ont imité.

13. — M. Charles Baissac donne à quelques-uns de ces *Récits créoles* un tour humoristique et romanesque qui n'est ni sans charme, ni sans danger pour l'imagination ; aussi les mères prudentes auront-elles soin de parcourir ce volume avant de le mettre entre de jeunes mains.

14. — *Les histoires chevaleresques* de Mme Raoul de Navery sont tristes et peu faites pour enflammer le courage des futurs défenseurs de la foi et de la liberté.

15. — Malgré des citations nombreuses d'auteurs autorisés, Jules Janin ne nous donne point des portraits ressemblants de Louis XIV, de Marguerite de Valois ni de Henri IV ; il les a regardés par le petit

côté. Ces grandes figures rappellent des événements trop graves pour être traitées en héros de roman. Les massacres de la Saint-Barthélemy, la conversion d'un roi, la révocation de l'édit de Nantes ne sont pas non plus choses à juger d'un trait de plume.

16. — M. Eugène Muller raconte la désastreuse campagne de 1814 avec des émotions toutes juvéniles et enseigne aussi agréablement l'histoire que l'astronomie. V. DE LA CROIX.

---

## SCIENCES ET ARTS

**Histoire de l'art dans l'antiquité**, *Égypte, Assyrie, Phénicie, Judée, Asie-Mineure, Perse, Étrurie, Rome*, par GEORGES PERROT et CHARLES CHIPIEZ. Tome III, *Phénicie, Chypre*. Paris, Hachette, 1885, in-8 jésus de 921 p. avec 644 grav. — Prix : 30 fr., et demi-rel. 37 fr.

Après nous avoir introduit en Egypte, en Chaldée, en Assyrie, MM. Perrot et Chipiez nous conduisent, dans ce volume, en Phénicie, cette région si peu connue jusqu'à ce jour. Les Phéniciens, peuple essentiellement trafiquant mais nullement artiste, comme toutes les nations qui sont envahies surtout par la passion du gain, ont été partout dans le monde ancien ; aussi, pour les pays d'Occident, il importait de connaître ces grands voyageurs, ces habiles industriels qui, s'ils ne prenaient pas dans leur propre fonds leurs modèles, savaient les copier, les imiter, les perfectionner, à l'occasion, et, par leurs vaisseaux, les portaient sur tous les points de l'univers alors connu. Le magnifique volume que nous avons sous les yeux est, à un certain point de vue, une histoire du commerce dans la plus haute antiquité. Aussi, les auteurs reconnaissent que c'est hors de la Phénicie que l'on trouve le plus de documents sur l'art de cette région.

Le livre est divisé en onze chapitres. Dans le premier, sous le titre de *la Civilisation phénicienne*, on trouve ce qui touche à la situation géographique, à l'origine des Phéniciens, à leur religion et à leur écriture. Le deuxième chapitre est consacré aux caractères généraux de l'architecture ; c'est l'introduction nécessaire aux trois chapitres suivants qui traitent de l'architecture funéraire, de l'architecture religieuse et de l'architecture civile. Les auteurs ont suivi un plan analogue à celui qu'ils avaient adopté dès le début de leur œuvre : en archéologie, il faut toujours commencer par l'étude des monuments construits pour conserver les restes des morts. L'architecture religieuse nous ramène en Occident, à Gaulos, à Malte et Sicile ; nous aurions souhaité que MM. Perrot et Chipiez fissent connaître leur opinion sur certaines enceintes du midi de la Gaule que quelques personnes attribuent aux Phéniciens ; il paraît très possible

que ces navigateurs aient laissé des traces de leur passage dans la Gaule méridionale où leur souvenir est consacré par des témoignages classiques. Dans le sixième chapitre il est question de la sculpture phénicienne, pastiches assez médiocres empruntés à l'Assyrie, à l'Egypte et à la Grèce; dans le septième chapitre, la sculpture de l'île de Chypre est particulièrement étudiée. Nous signalons les pages dans lesquelles les auteurs parlent de la glyptique des Phéniciens, laissant voir, sans l'affirmer, que, dans leur opinion, ce sont ceux-ci qui ont eu l'idée d'enchâsser dans des chatons de bagues les intailles qui leur servaient de sceaux. Le chapitre a une valeur scientifique incontestable, et il est suivi de deux autres sur la peinture et les arts industriels ; dans ce dernier on trouve un véritable traité sur la céramique des Phéniciens et des Cypriotes. Les nombreux dessins intercalés complètent utilement le texte des auteurs qui, ainsi que je l'ai constaté dans les volumes précédents, réunit le double mérite que peuvent exiger l'érudition sérieuse et la forme littéraire. Le paragraphe relatif à la métallurgie et à l'orfévrerie offre un intérêt tout particulier en faisant connaître tous ces objets, curieux par leur décoration, d'un style de pacotille, que les Phéniciens portaient un peu partout, inondant le marché d'ouvrages que les Grecs devaient plus tard perfectionner grâce à leur sentiment inné de l'art, inconnu à ces navigateurs qui étaient avant tout des commerçants. Aujourd'hui, pour comprendre, dans la lecture des classiques, tout ce qui a trait aux meubles et objets de toilette, aux armes, aux étoffes, à la teinture en pourpre, etc, il faut lire attentivement ce troisième volume de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité.* A. DE B.

---

**La Renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII**, ouvrage publié sous la direction et avec le concours de M. Paul d'Albert de Luynes et de Chevreuse, duc de Chaulnes, par M. EUGÈNE MUNTZ. Paris, Firmin Didot, 1885, grand in-8 avec 30 gravures hors texte et 350 gravures. — Prix : 30 fr. et relié, 40 fr.

Contrairement à ce qui se passe d'ordinaire à l'époque des étrennes, le livre dont nous reproduisons le titre ci-dessus mérite d'être lu autant que d'être regardé. Le fond vaut autant, sinon mieux, que la forme, et il eût pu, sans pour cela perdre beaucoup de son intérêt, se passer des planches nombreuses et bien choisies qui l'accompagnent. Sans doute ces estampes, tantôt intercalées dans le texte, tantôt tirées à part, donnent au récit des événements et à la description des objets cités un attrait de plus ; mais elles ne forment pas ici, comme trop souvent ailleurs, le principal intérêt du volume. M. Eugène Muntz, parfaitement préparé par ses études de tous les jours à écrire l'histoire de la Renaissance en Italie et en France, a su condenser dans des chapitres dont les dimensions sont forcément restreintes

l'*Histoire des Lettres et des Arts au temps de Charles VIII*. Il a mis à contribution non seulement les livres dans lesquels, avant lui, ont été traitées les grandes questions qu'il entendait traiter à son tour ; mais il a fouillé les archives de l'Italie et de la France, et il a interrogé les monuments de cette époque qui subsistent encore et qui fournissent des renseignements plus certains que les papiers les plus authentiques ; il a en un mot groupé tous les documents qui devaient servir à sa thèse et a écrit un livre que ne pourront désormais passer sous silence ceux que l'histoire de la Renaissance passionnera dans l'avenir. Dans une préface, écrite avec autant de talent que de cœur, il a rappelé la part que M. le duc de Chaulnes a prise à ce travail, la sérieuse instruction du petit-fils du duc de Luynes et a rendu à ce jeune et vaillant gentilhomme un hommage qui honore autant celui qui en est l'objet que celui qui le décerne. G. D.

---

**Le livre des peintres de Carel van Mander**, traduit et commenté par M. Henri Hymans, conservateur du cabinet des estampes de Bruxelles. Tome I. Paris, Librairie de l'art (J. Rouam), 1885, un vol. gr. in-4. — Prix : 50 francs.

Le livre des peintres de Carel van Mander était jusqu'à ce jour un ouvrage absolument ignoré des historiens de l'art en dehors de la Flandre et de la Hollande. On le citait quelquefois, mais on ne le lisait guère. Ecrit en hollandais, il ne pouvait être consulté que par des érudits auxquels la langue hollandaise était familière et ils ne sont pas nombreux; aussi doit-on savoir gré à la librairie de l'art d'avoir publié la traduction de M. Henri Hymans. Celui-ci, préparé de longue date à ce travail par des études spécialement consacrées aux artistes flamands, ne s'est pas contenté de traduire littéralement l'œuvre de van Mander; il a joint des notes substantielles et des éclaircissements indispensables au texte de l'auteur hollandais ; à la suite de la plupart des biographies a trouvé place un commentaire dans lequel sont élucidées des questions que van Mander avait seulement posées et M. Hymans a mis à profit les découvertes récentes relatives aux artistes dont il rappelait la vie et dont il décrivait les œuvres. Sans avoir, pour les peintres des Pays-Bas, l'importance très considérable de l'ouvrage de Vasari pour les maîtres italiens, le *Livre des Peintres* mérite cependant d'être fréquemment consulté. L'auteur, s'il n'a pas personnellement connu la plupart des artistes dont il parle, a cependant recueilli la tradition et a pu savoir beaucoup de détails biographiques que la postérité a intérêt à ne pas ignorer. Les publications de ce genre ne sauraient être trop encouragées, car elles nécessitent, de la part de celui qui les entreprend, une érudition fort solide, et, de la part de celui qui les met au jour, des sacrifices d'argent considérables dont il n'est pas toujours récompensé. G. D.

## BELLES-LETTRES

**Les Contes flamands** *relatant les hauts faicts de guerre, d'amour, de beuvrie et aultres, advenus ès pays des Flandres depuis le bon roi Dagobert*, par H. Verly, illustré de 170 dessins par Just. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1883, in-4 de 246 pages. — Prix : 12 fr. et 15 fr. relié.

Des souvenirs historiques, légendaires, anecdotiques ont fourni vingt-deux récits à M. Verly, et ces vingt-deux récits ont donné, à leur tour, à M. Just les sujets de cent soixante-dix charmants dessins, exécutés avec une verve et une imagination incroyables. Je ne vous dirai pas tout ce que l'artiste a élevé de châteaux splendides, de tours aériennes, les terribles combats qu'il a mis sous nos yeux, les brillantes cavalcades qu'il a fait parader avec leurs chevaliers aux casques empanachés, les gracieuses damoiselles qu'il nous fait admirer, les figures grotesques qu'il fait grimacer...

Les *Contes* de M. Verly nous transportant depuis des temps reculés jusqu'à nos jours, depuis le roi Dagobert jusqu'à Joseph Lebon, mettant en scène des épisodes de caractère fort divers, offraient à l'artiste une variété d'inspirations dont il a tiré le plus brillant parti. Les contes eux-mêmes sont écrits avec verve et esprit. Peut-être l'auteur abuse-t-il un peu du pastiche de notre vieille langue. Il arrive que telle tournure de phrase, que certaines expressions, naïves sous la plume d'un chroniqueur, prennent un autre caractère sous une plume moderne et deviennent peu révérencieuses à l'égard de choses ou de sentiments respectables. Parfois aussi un trait facétieux contraste avec ce vieil idiome plein de bonhomie, comme, quand, parlant du roi Robert, l'auteur ajoute qu'il fut surnommé le *pieux*, sans doute parce qu'il fut excommunié. M. Verly est volontiers *gabeur*, dirai-je pour employer un de ces vieux mots qu'il affectionne. Ainsi, après avoir raconté les terribles exécutions du Comte à la Hache, il fait mourir le farouche justicier d'une vulgaire indigestion; tandis que nous lisons dans le beau et antique ouvrage *Les Forestiers de Flandre, qu'il trespassa d'une blessure l'an* 1119... Mais de quoi vais-je m'aviser de parler d'histoire à un aimable romancier qui, encore bien que ses récits aient une base dans la réalité, nous les donne comme de simples contes. Il n'a d'autres prétentions que de nous amuser, ce à quoi il réussit parfaitement dans ce beau volume, qui occupera une place des plus distinguées au milieu des splendeurs bibliographiques écloses à l'approche du 1er janvier. J. de V.

---

**Letter Book of Gabriel Harvey.** A. D. 1573-1586. Edited from the Original MS, Sloane 93, in the British Museum, by Edward John Long Scott. M. A. London, Camden Society, 1884, in-4 de 192 p.

Le nouveau volume publié par M. Scott pour la *Camden Society* mé-

rite une notice dans le *Polybiblion*, à cause du jour qu'il répand sur les Universités anglaises au seizième siècle, et aussi parce que le fameux poète Spencer y joue un grand rôle. Il est assez singulier de voir un étudiant grondé d'importance, persécuté et même menacé d'exclusion parce qu'il vivait très retiré, passant les vacances de Noël à lire et à étudier au lieu de jouer aux cartes comme les autres *undergraduata*. Quand on voulait prendre ses grades, obtenir un *fellowship*, ou s'élever à une position distinguée à Cambridge ou à Oxford à l'époque de la Réformation en Angleterre, le moyen le plus sûr était de lire aussi peu que possible, d'assister aux combats de coq, de ferrailler avec le premier venu et de boire sec. Faute de donner dans ces travers, Gabriel Harvey passa pour être un scandale public, et, chose inouïe, ce fut un dignitaire de l'Église anglicane qui prétendit punir ainsi son excès de travail. Heureusement les autorités universitaires, à qui Harvey en avait appelé, refusèrent d'adopter cette interprétation passablement excentrique de la fameuse maxime : *Surtout pas de zèle*.

Je ne voudrais en aucune façon que mes lecteurs s'avisassent de croire, d'après ce qui précède, que Gabriel Harvey était un modèle accompli du *quod decet* à tous les points de vue ; ses relations avec l'écrivain Nashe sont là pour prouver le contraire. Les détails de la querelle sont suffisamment connus de tous ceux qui s'occupent de littérature anglaise, et il est assez inutile d'y insister ici ; je me bornerai à dire que la méchanceté de Harvey n'a pas le mérite d'être piquante ; c'est plat, et c'est bête. Robert Greene et Marlowe sont des poètes tragiques d'un vrai génie, et tout le mal qu'a écrit d'eux « l'inventeur de l'hexamètre anglais » prouve seulement une fois de plus que la passion aveugle tous ceux qui se laissent dominer par elle. Harvey n'a jamais rien composé qu'on puisse mettre sur la même ligne que les plus mauvais ouvrages des deux auteurs nommés ci-dessus, et on a lieu d'être surpris quand on apprend que Spencer, le charmant poète de la *Reine des Fées*, goûtait fort sa société et sa conversation.

M. Scott nous informe que la correspondance de Spencer lui a donné une peine inouïe à déchiffrer ; nous regrettons beaucoup le temps qu'il a consacré à cette tâche, mais nous ne croyons pas que ce soit du temps perdu, car toute cette partie du volume est extrêmement intéressante. Je citerai encore une lettre adressée par notre héros à un certain M. Wood ; elle est très importante parce qu'elle donne une idée des livres que l'on étudiait alors de préférence aux universités, et elle nous montre que, grâce à l'esprit nouveau amené par le double courant de la Renaissance et de la Réforme, on abandonnait en général la logique et la philosophie proprement dite pour la politique et l'histoire. Harvey nous donne à entendre que l'*Organon* d'Aristote est aussi négligé que les questions quodlibétaires de Duns

Scot; Machiavel est devenu l'auteur favori, et tout le temps consacré jadis aux *parva logicalia*, aux *magna moralia* et aux *politicalia* des scholastiques, est aujourd'hui réservé pour *Il Principe*, l'*historia Fiorentina*, les discours sur la première décade de Tite-Live et les dialogues sur l'art de la guerre.

Je crois, en bonne conscience, que quarante-deux pages de *Verraille* — on ne saurait lui donner un autre nom — sont beaucoup, même revêtues de la signature de Gabriel Harvey, et la seule excuse pour insérer tout ce fatras, c'est qu'il faut tirer de l'oubli les curiosités littéraires se rapportant au règne d'Élisabeth. Voilà pourquoi, chez nous, on réimprime Tabarin à côté de Molière, et les contes de l'abbé de Voisenon à la suite de Manon Lescaut. Le récit qui termine le volume, et qui est relatif aux tentatives de séduction d'un cavalier anglais, devenu amoureux fou de Miss Mercy Harvey, mérite aussi d'être lu comme étude de mœurs. Les notes ajoutées au bas des pages par M. Scott, sa préface et son index alphabétique ne laissent rien à désirer.

GUSTAVE MASSON.

---

## HISTOIRE

**L'Indo-Chine.** — *Cochinchine française, royaume de Cambodge, royaume d'Annam et Tonkin*, par CH. LEMIRE. Paris, Challamel aîné, 1884, gr. in-8 de 414 pages. — Prix : 15 fr.

Les circonstances actuelles nous font un devoir de signaler, sans attendre la revue semestrielle de mars, un très important ouvrage qui vient de paraître à la librairie Challamel. M. Ch. Lemire, ancien employé des télégraphes en Cochinchine, a utilisé son long séjour dans ce pays à recueillir des notes consciencieuses qu'il a publiées dès son retour, il y a une dizaine d'années. Cette première édition était rédigée sans prétention et sous forme d'un guide pratique du voyageur en Cochinchine; les renseignements utiles y abondaient, mais les côtés géographique, pittoresque et politique y étaient un peu négligés. M. Lemire a compris que les événements lui commandaient une refonte sérieuse de son travail et que le lecteur français avait besoin de renseignements plus étendus sur des contrées où le sang et l'or de la patrie sont prodigués pour fonder un empire colonial. Il s'est courageusement mis à l'œuvre et, sans négliger les qualités pratiques de sa première œuvre, il a élargi son plan et traité avec beaucoup plus d'ampleur les questions qui passionnent aujourd'hui le public lettré. Ainsi remanié, le livre de M. Lemire est la plus complète description que nous possédions des possessions françaises en Indo-Chine ; la lecture en est rendue très attrayante par le pittoresque des descriptions et des études de mœurs, ainsi que par l'élé-

vation des aperçus historiques. L'auteur aime passionnément ces pays d'extrême Orient au point de ne vouloir aucune ombre à son tableau. Il va jusqu'à prétendre que la Cochinchine est plus salubre que la Martinique et la Guadeloupe! A ceux qui en sont revenus tout au moins anémiés de protester contre cette exagération manifeste. L'auteur se montre aussi d'un optimisme presque naïf dans ses appréciations sur la politique suivie au Tong-King. Nous sommes de ceux qui approuvent l'extension coloniale de la France en Indo-Chine ; mais nous pensons que le gouvernement y gaspille follement les ressources de la France : avec plus de prudence et d'énergie au début, il aurait pu, sans nul doute, obtenir les mêmes avantages. L'heure n'est pas venue d'apprécier avec impartialité les fautes commises et de dégager les responsabilités ; mais il nous paraît difficile de justifier la nomination d'un commissaire général civil en pleine période de conquête militaire. Et comment peut-on compter sur les dispositions des Tonkinois à s'affranchir du joug des mandarins de Hué tout en proclamant hautement qu'on protégera ce gouvernement détesté? Il est peu probable que les populations comprennent les sous-entendus de cette politique à double jeu, surtout après la cruelle expérience de 1874. Par contre, il y a lieu de s'associer pleinement aux considérations de M. Lemire sur la nécessité d'occuper intégralement le Tong-King jusqu'à ses frontières naturelles, bien plus faciles à défendre que les limites indéterminées et ouvertes du Delta. Il a raison également d'affirmer qu'il eût mieux valu occuper l'île d'Haïnan que celle de Formose, beaucoup trop éloignée de notre base d'opérations.

En ce qui concerne l'esprit de cet ouvrage, nous savons M. Lemire sincèrement catholique, mais le désir de faire adopter son livre par les ministères et les établissements scolaires officiels l'a forcé de cacher son drapeau qu'il n'avait pas craint de déployer dans les premières éditions; hâtons-nous d'ajouter qu'il n'a pas été jusqu'à le renier. Ce beau volume est orné de douze belles gravures, d'après des photographies, et de deux excellentes cartes, l'une de la Cochinchine dressée par l'auteur lui-même, avec plan de Saïgon, l'autre du Tong-King, d'après M. le lieutenant de vaisseau Gouin, la meilleure que nous possédions de ce pays encore peu connu. Comte DE BIZEMONT.

---

**Saint François d'Assise.** — I. *Vie de saint François*, par le R. P. LÉOPOLD de CHÉRANCÉ. — II. *Saint François après sa mort*: 1° *L'Ordre de Saint-François*, par le R. P. HENRI de GRÈZES ; 2° *Les fils de saint François* par le R. P. HUBALD de CHANDAY ; 3° *Saint François dans l'Art* par M. ***. Paris, Plon, Nourrit et C°, 1885, grand in-4 de XVI-438 p. Prix : br. 50 fr. ; cartonné, 60 fr.

Dans sa livraison de septembre 1883 le *Polybiblion* rendait compte, par la plume d'un de ses collaborateurs les plus autorisés, de la *Vie de*

*Saint François* du P. Léopold. Nous ne nous occuperons pas de cet ouvrage, qui forme la première partie du beau livre dont nous avons à parler ; mais il faut constater toutefois que l'auteur a su profiter des critiques qui lui avaient été adressées. Dans la première division de la seconde partie, *L'Ordre de Saint-François*, le P. Henri raconte avec méthode et clarté l'histoire de l'ordre des Frères mineurs et sa diffusion prodigieuse par tout l'univers, et fait le tableau des innombrables rameaux sortis de la grande souche franciscaine. La seconde division, *Les Fils de Saint François*, est consacrée à toutes les gloires de l'Ordre : docteurs, savants, apôtres, hommes d'État, amis et bienfaiteurs du peuple, tous sont passés en revue, et ce n'est pas la moindre gloire du Séraphin d'Assise d'avoir été le père de cette magnifique pléiade. Quant à la troisième division, *Saint François dans l'Art*, œuvre d'un érudit doublé d'un artiste qui a désiré rester inconnu, elle mérite tous les éloges. L'auteur montre, dans des pages lumineuses, combien a été immense l'influence de Saint François sur l'art du Moyen Age et sur la Renaissance italienne. Sa vie, ses miracles, sa sainteté ont inspiré des pages immortelles ; et, depuis les fresques magnifiques de Giotto et la statue d'Alonzo Cano jusqu'aux « théories » de Flandrin à Saint-Vincent de Paul, c'est une succession ininterrompue de chefs-d'œuvre. M *** est aidé dans cette exposition par les trente cinq planches hors texte et les deux cents gravures qui illustrent ce splendide volume. Toutes les écoles et tous les genres sont représentés dans cette galerie ; tableaux, dessins, statues, bas-reliefs, vitraux, terres cuites, miniatures, tout vient concourir à la glorification de saint François, et ce livre est la dernière pierre du monument que les siècles lui ont élevé. L. Legestre.

---

**Histoire des Institutions monarchiques de la France sous les premiers Capétiens** par M. Achille Luchaire. Paris. Imprimerie Nationale, 1883. 2 vol. in-8 de xvi-328 et 372 p. — Prix : 15 fr.

Voici une œuvre de la plus haute importance, tant par le sujet auquel elle est consacrée que par le remarquable talent dont l'auteur y a fait preuve. La critique, aussi bien en France qu'à l'étranger, a déjà reconnu les mérites du beau travail de M. Luchaire : elle n'a point hésité à rendre justice à ce livre écrit après une étude consciencieuse des sources, bien composé, rédigé avec sobriété et clarté.

Déjà un érudit allemand, fort peu connu de ce côté du Rhin et critiqué peut-être à l'excès dans son pays, M. de Kalckstein, avait consacré un ouvrage aux préliminaires de l'histoire de la monarchie capétienne. M. Luchaire a mis à contribution les recherches de M. d

Kalckstein, aussi bien que les travaux moins importants d'autres savants ; mais son plan est bien plus large et son œuvre plus étendue.

L'auteur traite d'abord des origines de la maison capétienne. La théorie de « l'origine française » est celle qui lui paraît réunir le plus de probabilités. M. Luchaire retrace le développement de la puissance des Robertiniens ; chemin faisant, il se prononce, avec MM. de Barthélemy, Longnon et Monod pour cette idée qu'aucune circonscription territoriale bien déterminée ne correspondait au titre de duc des Francs, porté par les descendants de Robert le Fort. En tous cas, le duc des Francs était, du temps de Hugues le Grand, le premier personnage du royaume ; « il commandait une principauté qui était véritablement un État dans l'État, et en dehors de laquelle il ne restait presque plus rien au titulaire de la monarchie. » Devant ce pouvoir nouveau disparaissent les héritiers de Charlemagne : pour M. Luchaire, ils n'ont point succombé par défaut d'activité et d'énergie : c'est la légende et non l'histoire qui les assimile aux rois fainéants. La maison carolingienne est tombée pour n'avoir su conserver une « solide base territoriale. » Au contraire, le duc des Francs possédait cet « indispensable point d'appui » ; c'est pourquoi la révolution dynastique de 987 a pu s'accomplir au profit des Robertiniens.

Toutefois le changement de dynastie ne fut le résultat ni d'une opposition de race ni du triomphe de la féodalité. M. Luchaire se refuse à voir, avec Augustin Thierry, des rois « nationaux » dans les premiers Capétiens ; il ne les considère pas non plus, avec l'opinion dominante, comme des rois « féodaux. » Dans cette révolution, c'est l'Église, « dépositaire de la tradition romaine et monarchique, qui a tout préparé et tout conduit » ; « l'avènement de Hugues Capet a été avant tout un fait ecclésiastique. » Telle est l'idée qui domine l'ouvrage... « Maîtresse du trône carolingien par la faveur de l'aristocratie religieuse, écrit plus loin M. Luchaire, la dynastie nouvelle subsiste véritablement par l'Église, agit avec elle et parviendra peu à peu, grâce à elle, à regagner le terrain perdu. Le pouvoir de ces premiers rois a pour fondement essentiel, non des relations précaires avec la féodalité..., mais leur autorité sur la société ecclésiastique, qui les soutient à condition d'être soutenue par eux. C'est là le point lumineux... qui éclaire toute l'histoire primitive de la royauté fondée par Hugues Capet » (II, p. 110).

Mais l'Église n'innove guère et préfère se servir des idées reçues et des institutions établies : aussi ne créera-t-elle pas une royauté nouvelle, différente de celle des âges précédents. M. Luchaire l'a bien vu : contre Guizot et Kalckstein, il soutient que les premiers Capétiens furent surtout les continuateurs des Carolingiens. Ils re-

présentaient, après la seconde race, « un système politique dont l'origine remontait aux premiers temps de la monarchie franque ; c'est la même royauté, armée des mêmes droits et constituée des mêmes pouvoirs. » C'est toujours « la royauté franque, reproduction affaiblie de la monarchie impériale, absolue en principe... »; c'est aussi la royauté fondée sur l'union intime du pouvoir civil et du pouvoir religieux, appuyée sur les souvenirs de la Bible et sur les bénédictions de la liturgie. « Tenant ses pouvoirs d'en haut, le roi est lui-même ministre de Dieu et revêt en quelque sorte le caractère sacerdotal. » Grâce à « cette part du droit monarchique » transmise aux Capétiens par leurs prédécesseurs, la royauté possède une puissance générale qui l'élève bien au-dessus de tous les pouvoirs féodaux.

Ainsi il y a un pouvoir royal, qui n'est point purement féodal. M. Luchaire indique les diverses conséquences de ce fait : je me borne à en signaler quelques-unes. Par exemple, le trésor capétien s'alimente, non seulement de revenus « féodaux », mais encore de revenus « royaux »; l'auteur en cite plusieurs. Il réfute en passant la thèse de M. Callery, d'après laquelle l'impôt général levé en 1146 par Louis VII à l'occasion de la seconde croisade n'aurait été que l' « aide féodale » pour le cas de croisade : ce fut, d'après M. Luchaire, un impôt anormal qui frappa surtout les terres d'Église, les seules sur lesquelles les rois du douzième siècle exerçaient commodément leur pouvoir, en dehors de leurs domaines patrimoniaux.

Une autre conséquence du principe posé par M. Luchaire se manifeste à propos du conseil royal. Evidemment l'auteur ne peut accepter le système de Pardessus, d'après lequel la « curia regis » aurait été à l'origine une simple cour seigneuriale, celle des chefs féodaux de la maison de Robert le Fort. De même que les premiers Capétiens lèvent des impôts royaux, distincts des impôts féodaux, de même ils ont une cour distincte de la cour féodale ; ils y appellent, de tout le royaume, ceux de leurs fidèles qui occupent un certain rang dans la société. « Tous participent aux affaires publiques, comme l'avaient fait leurs ancêtres du dixième et du onzième siècles en se rendant à la cour des rois Robertiniens ou Carolingiens. »

Cette royauté qui a son existence propre, doit nécessairement chercher d'abord à s'assurer la durée, puis à s'entourer d'un personnel intelligent et souple, afin d'être en mesure de lutter contre les puissances rivales. M. Luchaire montre au lecteur comment ce double but fut atteint. On remarquera le chapitre consacré à la transmission du pouvoir royal, et à la lutte (qui s'est renouvelée chez tous les peuples) entre l'hérédité et l'élection. On remarquera surtout les études intéressantes de l'auteur sur l'association de l'héritier présomptif au pouvoir royal : le sacre et le couronnement anticipés de ces héritiers

étaient « la plus essentielle des précautions prises en vue d'assurer le triomphe du droit héréditaire. Quoique sur ce point il n'y ait pas de règle de droit à l'origine de la maison capétienne, en fait, c'est toujours l'aîné de ses fils que le Roi s'associe. Ainsi se forme peu à peu le principe de la transmission de la couronne au fils aîné ; ce développement fut singulièrement favorisé par le fait que la dynastie capétienne ne manqua point d'héritier direct pendant une période de plus de trois cents ans.

Il faut lire aussi les études de M. Luchaire sur l'administration royale. On y voit comment la royauté écarte peu à peu de son entourage « les seigneurs que la tradition féodale lui avait jusqu'alors imposés comme conseillers. » Le roi « prend ses confidents et ses agents dans les rangs inférieurs de la dynastie royale ou parmi les clercs de naissance obscure à qui était confié le service de la chapelle. » De même, quand il s'agit de rendre la justice à la cour du roi, des juges proprement dits, « en général ecclésiastiques instruits et rompus aux affaires, ne tardèrent pas à être chargés de la partie essentielle des jugements... La besogne des hauts feudataires ne consistait guère plus, selon toute vraisemblance, qu'à voter par acclamation la sentence formulée par des conseillers compétents. »

Ainsi la royauté a su s'assurer la durée par l'hérédité, a trouvé dans l'Église une alliée fidèle, et s'est créé un personnel d'auxiliaires dont l'obscurité garantit le dévouement.

M. Luchaire décrit ensuite l'action des rois sur la féodalité, le clergé et les classes populaires. Je ne saurais le suivre dans ces abondants chapitres que le lecteur consultera avec profit. Qu'il me soit permis cependant d'ajouter une critique. A propos des rapports de l'Église et de la royauté, M. Luchaire émet parfois des opinions inexactes ou exagérées. Par exemple, il soutient que l'idée de l'absolutisme royal qu'invoquent les Capétiens est « naturellement chère à l'Église, » puisqu'elle est fondée sur le droit divin (I, p. 46). L'Église n'a aucune raison de chérir cette doctrine de l'absolutisme, qui fournit trop souvent un point d'appui aux adversaires de la réforme ecclésiastique. D'ailleurs M. Luchaire reconnaît, dans un autre passage, l'influence désastreuse qu'exerçait parfois l'omnipotence royale sur les élections épiscopales (II, p. 73). — Il est peu exact de dire en termes généraux que « la prétention du clergé de n'être justiciable que de ses propres membres a toujours été contestée par l'autorité séculière » (I, p. 274). Pour avoir donné lieu à de fréquents conflits dans la pratique, l'immunité des clercs n'en a pas moins été généralement reconnue en principe au moyen âge. — Pour M. Luchaire, l'Église n'est pas réellement propriétaire de ses domaines ; c'est le « roi qui est propriétaire virtuel des biens épiscopaux » (II, p. 56). L'évêque (on en pourrait dire autant des abbés)

n'en est que l'usufruitier : en cas de vacance, l'usufruit retourne à la nue-propriété conservée par le roi. M. Luchaire explique, par ce moyen, le droit de régale : il pense d'ailleurs que les premiers Capétiens exerçaient ce droit à l'imitation de leurs prédécesseurs Carolingiens (I, p. 120).

Je crois toute cette théorie très contestable. Il me paraît inexact de dire qu'en droit l'Église n'était point propriétaire des biens qui lui étaient donnés par les princes, les grands ou les simples fidèles. Quant au droit de régale, il ne faut pas le citer comme une manifestation de ce droit de propriété qui aurait appartenu aux rois des deux premières races. Là-dessus je m'en rapporte à la doctrine exposée dans un récent ouvrage publié sur la régale en France, et je me permets de renvoyer M. Luchaire, qui semble ne l'avoir pas connu, aux premiers chapitres de cet ouvrage (G. J. Phillips, *das Regalienrecht in Frankreich*, Halle, 1873). Avec le docteur Phillips, je pense que le droit de régale, tel que nous le concevons, n'a pas existé sous les deux premières races et s'est seulement formé au cours du douzième siècle, sous Louis VI, et surtout sous Louis VII.

Enfin, lorsqu'il étudie la politique de Louis VII, M. Luchaire le blâme d'avoir pris le parti d'Alexandre III et d'avoir accueilli en France le pape fugitif. « Rien de semblable, ajoute-t-il, ne se fût produit si le bon sens et l'énergique habileté de Suger eussent continué de diriger la monarchie (II, p. 263) ». Ici encore je ne puis admettre que Louis VII ait commis une faute politique en prenant le parti d'Alexandre, Des textes nombreux prouvent que, par cette conduite, le roi de France attira à lui la très importante fraction du clergé, séculier ou régulier, qui, sur les confins du royaume et notamment en Bourgogne, n'avait point cédé aux efforts des schismatiques. Il est certain que par la protection accordée au clergé fidèle, Louis VII accrut beaucoup son influence dans le royaume de Bourgogne : M. Luchaire ne s'en est pas suffisamment rendu compte. A quelle date M. Luchaire fixe-t-il l'assemblée de Vaucouleurs ? (T. I, p. 260, il la place en 1165 ; p. 263, en 1164.)

Quoi qu'il en faille penser de ces critiques, c'est une bonne fortune de pouvoir signaler au public savant un ouvrage qui fait un si grand honneur à la science française. P. Fournier.

---

**Esclaves, Serfs et Mainmortables**, par Paul Allard. Paris, librairie de la Société bibliographique, 1884, in-12 de 417 p. — Prix : 3 fr.

« J'ai essayé, dit notre savant collaborateur dans sa préface, de faire tenir en un volume ce qu'un « honnête homme, » comme disaient nos pères, doit savoir de l'histoire des esclaves et des serfs

dans l'ancien monde, depuis les premières civilisations jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. » Pour s'acquitter d'une tâche comme celle que s'était imposée M. Allard, il fallait joindre comme lui aux connaissances de l'érudit le talent du peintre et de l'écrivain. Nous avons goûté avec un vif plaisir l'utile alliance de ces qualités diverses dans les dix-neuf chapitres de ce volume, dont voici les titres : I. L'esclavage en Orient et en Grèce. II. L'esclavage chez les Juifs. III. L'esclavage romain. IV. Le stoïcisme et l'esclavage. V. L'Église primitive et l'esclavage. VI. Les esclaves de la société chrétienne. VII. Les esclaves martyrs. VIII. Les affranchissements dans les premiers siècles chrétiens. IX. L'ouvrier libre au quatrième siècle. X. Le servage et les invasions. XI. Influence des conciles de l'époque barbare sur la condition des esclaves et des serfs. XI. La vie d'un serf au neuvième siècle. XIII. La royauté française et les serfs du moyen âge. XIV. Le servage en Angleterre. XV. Le servage en Allemagne. XVI. Le servage et l'esclavage en Espagne et en Italie. XVII. Les communautés de serfs sous l'ancien régime. XVIII. Les derniers mainmortables en France au dix-huitième siècle. XIX. Conclusion.

Pour ce qui concerne l'histoire de l'esclavage dans l'antiquité, M. Paul Allard était admirablement préparé par ses études antérieures à résumer les bons écrits que nous possédons sur cette matière. Pour la période du moyen âge, la tâche était plus ardue. Il fallait, comme le dit le savant auteur, « résumer d'avance une histoire du servage... qui n'est pas écrite. » Quoiqu'on puisse discuter telle ou telle de ses opinions sur la condition comparée des serfs à telle ou telle époque du moyen âge, M. Paul Allard a non seulement réussi à offrir au public ce résumé, mais il a établi de très utiles points de repère pour les futurs auteurs de cette histoire non encore écrite. Son volume, que nous recommandons très vivement, est à lire et à répandre.

M. S.

---

**Jeanne d'Arc**, par Marius Sepet, ancien élève pensionnaire de l'École des chartes. Tours, Alfred Mame, 1885, in-8 de 562 p. illustré de 30 compositions hors texte. — Prix : 15 fr.

M. Mame a eu l'heureuse idée de penser aux lecteurs délicats et véritablement français en leur offrant, pour le jour des étrennes, un livre à la fois agréable à lire, d'une érudition telle que le fait espérer le nom de l'auteur, et essentiellement patriotique. Dix-sept artistes ont concouru à l'illustration du volume.

*Jeanne d'Arc* est un sujet qui est loin d'être épuisé ; et notre collaborateur H. Stein peut même faire sa bibliographie ; chaque année son panégyrique est prononcé dans la cathédrale d'Orléans; et cependant,

même après MM. Wallon et Sepet, tout n'est pas dit. Les théologiens n'ont pas encore abordé le sujet, à leur point de vue ; les travaux entrepris pour la canonisation de Jeanne ne sont pas connus. Il reste à connaître sur le côté surnaturel de cette vie héroïque, sur l'étendue de la mission de la vierge de Domremy, l'avis de ceux qui seuls ont le droit de porter la lumière.

La Vie même de Jeanne d'Arc a été donnée il y a quinze ans par M. Sepet ; aujourd'hui il la met de nouveau sous les yeux du public, revue et améliorée. Néanmoins, il ne s'agit pas ici d'une nouvelle édition. L'auteur, à son œuvre primitive, a ajouté deux chapitres, complètement inédits, qui doublent le volume. Dans le premier, sous le titre modeste d'*Introduction*, M. Sepet jette, pendant cent trente-huit pages, un coup d'œil sur l'histoire de la France depuis l'antiquité jusqu'à la naissance de Jeanne d'Arc ; il fait un tableau exact de l'époque à laquelle vécut celle-ci ; il faut lire ces pages dans lesquelles M. Sepet expose ses idées personnelles, appuyées sur les notions que l'on doit aux progrès de la critique historique moderne.

La seconde partie, inédite, qui forme le quatrième livre, traite de l'expulsion des Anglais, de la fausse Jeanne d'Arc, de la réhabilitation de la martyre, enfin de tout ce qui touche à sa mémoire jusqu'à nos jours.

Nous voudrions que tout le monde, jeunes et vieux, lût ce livre, dans lequel on voit ce que la foi et le vrai patriotisme peuvent accomplir dans un pays prêt à disparaître devant l'occupation étrangère et gouverné par des hommes qui, en ne cherchant qu'à user de palliatifs et à sauvegarder leurs intérêts personnels, laissaient sombrer la France.

A. DE B.

---

**Portraits limousins**, *études d'histoire et de littérature*, par l'abbé CAMILLE ARTIGES, avec une préface de JEAN VAUDON, des antiquaires de Normandie. Tulle, Jean Mazeyre ; Paris, Retaux, in-12, VIII-392 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le lien qui rassemble les trois parties d'un livre où les sujets les plus divers sont traités tour à tour (*Religion et Philosophie ; Historiens ; Poètes*), c'est l'amour de la province natale, l'amour du Bas-Limousin. Ce lien est d'ailleurs un fil d'or. M. l'abbé Camille Artiges aime le Limousin ; c'est avec un art inspiré par l'amour qu'il dessine les portraits de ses compatriotes, qu'il étudie et qu'il fait valoir leurs œuvres. Les plus illustres ne sont pas seuls à l'attirer ; à côté des noms de Mgr Berteaud et de Baluze, j'en rencontre, — celui de M. Combet, par exemple, — qui n'avaient guère franchi les limites de la province. Avoir aimé le Limousin, s'être attaché, par de persé-

vérants travaux, à mettre en lumière certains points de son histoire, c'est, aux yeux de M. Artiges, avoir acquis le droit d'échapper à l'oubli.

Le délicat écrivain, connu du *Polybiblion*, qui a présenté au public l'auteur de ces essais, a relevé les mérites du livre ; d'une main discrète, il en a indiqué les défauts. Je ne répèterai point les éloges et les critiques. Je goûte, chez M. Artiges, un style plein de traits brillants, de trouvailles ingénieuses, de réminiscences qui me font presque l'effet de trouvailles ; je voudrais moins de néologismes, moins aussi de ces expressions cherchées que l'on n'entend pas toujours du premier coup. C'est le P. Gratry qui a dit : « Je n'aime aujourd'hui que les mots simples, antiques, vulgaires, qui sont de tous les temps et de tous les lieux. Mais je comprends qu'avec ces mots universels et simples, on peut tout dire. » (*De la connaissance de l'âme ; l'Automne*, III.) Pourquoi aussi ces majuscules mises en tête de certains vocables : *le Siècle, l'Histoire, le Passé, la Justice* ? On peut écrire l'histoire, avertir son siècle, aimer et juger le passé, croire à la justice, et s'en tenir à l'ancienne orthographe.

Je ne ferais pas miens, tant s'en faut, tous les jugements historiques de M. Artiges ; quand il défend certaines traditions limousines, il semble s'inspirer bien plus d'un sentiment esthétique et d'un pieux patriotisme que des règles d'une critique sévère. « La légende, » écrit-il à propos de Baluze, « ne serait-elle qu'une mythologie éclose dans les cloîtres, comme ils le disent ; elle a sa diaphanéité aussi limpide que le cristal. De vrai, elle est la conscience populaire de faits réels transmis d'âge en âge et charriant dans son cours, comme le Pactole, avec les fleurs et les ramées de ses bords, les paillettes d'or de la vérité. » Mais j'aime nombre de ses appréciations littéraires. Ses meilleures pages, pages souvent exquises, sont celles où il retrace l'histoire des troubadours limousins, où il juge les poésies de M. A. Latourgie et de M. de Veyrières, où, à la suite de ce dernier, il esquisse à son tour une monographie du sonnet. C'est là surtout que M. Artiges est lui-même ; « qu'il puise l'eau à son puits, » et qu'il nous la fait boire. L'eau est fraîche, limpide, savoureuse.

A. Largent.

---

**Leaves from the Diary of Henry Greville.** Edited by the Viscountess Enfield. London, Smith, Elderand C°, 1884, 2 vol. in-8. — Prix : 32 fr.

J'ai rendu compte, il y a quelques années, du journal de Charles Gréville, et j'ai parlé du scandale que cette publication avait causé en Angleterre. On formulait contre l'auteur ou plutôt contre l'éditeur

l'accusation qui a été récemment adressée à Mme de Rémusat; il aimait, dit-on, à écouter aux portes, et les anecdotes qu'il avait réunies d'une manière assez inconvenante n'auraient jamais dû voir le jour. Quoiqu'il en soit, les mémoires en question eurent un succès de vogue, et nous ne risquons rien à prédire le même résultat aux deux nouveaux volumes dont nous sommes redevables à Lady Enfield. Henry Gréville, son neveu, était le frère cadet de Charles, et son égal, au moins, pour l'esprit d'observation et la répartie fine et acérée. La première série des *Leaves from the Diary* commence en 1832, pour finir au mois de septembre 1852 ; la deuxième nous mène jusqu'en 1856, et Henry Gréville n'étant mort qu'en 1872, il doit rester amplement de matériaux pour un troisième volume ; espérons que Lady Enfield ne nous le refusera pas ; espérons surtout que dans une nouvelle édition de l'ouvrage entier, elle ajoutera quelques notes et une table alphabétique.

L'Angleterre et la France se disputent la place d'honneur; la guerre de Crimée, le coup d'État et l'Empire, M. Gladstone, Lord Aberdeen, le comte Russell et M. d'Israéli (il n'était pas encore Lord Beaconsfield) figurent à chaque page, et on voit se dresser au commencement la grande figure du duc de Wellington. Il faudrait citer quelques extraits de ces fort amusants mémoires, mais où choisir ? Je prends au hasard : — « Paris (20 janvier 1853). Cowley écrivit à Charles que Louis-Napoléon doit épouser la fille de la comtesse de Montijo. C'est une jolie personne, de bonne famille du côté paternel ; sa mère, jadis remarquablement belle, et que j'ai connue autrefois à Paris, est la fille d'un certain Fitz-Patrick, qui a été consul d'Angleterre en Espagne. Ces deux dames se trouvaient à Londres l'année dernière, et je les ai rencontrées à dîner une fois chez Lord Willoughby. »

Voici un second passage très piquant, sous la date du 25 du même mois : « Mme de Gontaut, dont les lettres sont aussi spirituelles que celles de Mme de Sévigné, écrit de Paris : « L'événement du jour est une comédie : je puis applaudir ou siffler l'acteur. Je siffle ; les bourgeois sifflent à outrance ; le peuple hurle ; l'armée rougit de honte ; les ministres soupirent ; les confidents baissent les yeux ; les orléanistes se frottent les mains ; les femmes de réputation équivoque meurent de jalousie. — Voilà Paris aujourd'hui ! Elle ajoute que Mistriss H... dit à son chien : « Thom, pauvre Thom, il n'est pas l'homme que nous avons cru. Il nous a trompés. Mords-le, Thom ! » Paris résonne, comme à l'ordinaire, de mots sur cet événement. « La passion de l'Empire a fait place à l'empire de la passion, » n'est pas mauvais. »

Je ne citerai pas la description du mariage, tout intéressante qu'elle soit ; « l'Empereur, » dit M. Gréville, avait l'air ignoble, comme

toujours, et semblait mal à son aise dans un uniforme boutonné si serré qu'il pouvait à peine se mouvoir. »

Quant à M. Thiers, voici une appréciation assez curieuse : « Thiers est venu, très amusant, selon son habitude. Il y a cependant en lui quelque chose d'essentiellement gamin, même lorsqu'il parle de choses sérieuses... Je ne puis m'empêcher de croire qu'il a une affection sournoise pour l'empereur ; il parle de l'armée française avec enthousiasme, et est fort élogieux pour Pélissier. Quant à Bosquet, c'est un républicain, pas du tout en faveur à la Cour, mais un bon et loyal soldat... La classe élevée boude — la classe bourgeoise n'est pas sans patriotisme, elle sait gré à l'armée de son admirable conduite (souvenons-nous qu'il s'agit de la guerre de Crimée), mais la paix lui convient. La classe inférieure ne se mêle pas trop de politique, mais elle déteste l'absolutisme et veut qu'on batte les Russes. Cela fait, elle accepterait volontiers une bonne paix. L'empereur, c'est autre chose. Il a tout usé, — tous les moyens d'occuper l'esprit public. Il lui reste un couronnement — et un baptême, — eh bien ! c'est vite fait, — et quant au baptême, peut-être ne dirait-on que : « Voilà ce pauvre Plon-Plon flambé ! »

Et ainsi de suite, Le journal de M. Gréville est, comme on le voit, un livre à lire. GUSTAVE MASSON.

---

**Mgr Dupanloup et M. Lagrange son historien**, par l'abbé C. MAYNARD, chanoine de la cathédrale de Poitiers. Paris, V. Palmé, 1884, in-8 de XIX-366 p. — Prix : 5 fr.

Il ne nous appartient pas de prendre parti ni surtout de nous prononcer dans la querelle qui s'est élevée entre l'historien de Mgr Dupanloup et M. l'abbé Maynard ; mais notre devoir est de signaler à nos lecteurs les diverses publications, parties de l'un comme de l'autre camp, qui peuvent éclairer leur religion et les aider à se faire un jugement équitable des regrettables querelles que la publication de M. l'abbé Lagrange a de nouveau soulevées. Ce que nous pouvons dire, c'est que l'œuvre de M. Lagrange est reconnue, d'un accord presque unanime, comme constituant un panégyrique qui demandait certainement quelques rectifications. M. l'abbé Maynard a tenté de le faire dans une série d'articles, dont les neuf premiers ont paru dans l'*Univers* ; dont le reste, et c'est la partie la plus longue et la plus importante, est livré au public pour la première fois. Les neuf premiers articles sont consacrés pour le plus grand nombre au récit des querelles de Mgr Dupanloup avec l'*Univers*. On les connaît assez pour qu'il soit inutile d'en rappeler le sujet. D'autres articles ont pour objet *la mort de Talleyrand, l'épisode Rousseau, la loi de* 1850, enfin

*Mgr Dupanloup et le Syllabus*. La deuxième partie comprend trois chapitres : *Mgr Dupanloup avant, pendant et après le concile*. Cette partie avait été singulièrement écourtée dans le livre de M. Lagrange. Quant au ton du livre, il se ressent des ardeurs de la polémique, et en maints endroits il est excessif dans l'expression, ce qui lui enlève beaucoup de sa valeur. S'il ne blessait personne, on serait plus disposé à en faire son profit. E. DE LA D.

---

# BULLETIN

**La Jeunesse de saint Augustin d'après ses Confessions,** par le P. CHARLES CLAIR, de la Compagnie de Jésus. — Paris et Poitiers, Oudin, 1884, in-12 de XI-302 p. — Prix : 3 fr.

C'est saint Augustin qui, dans ce livre, raconte son histoire depuis ses premières années jusqu'à sa conversion et jusqu'à la mort de sa mère. « Nous autorisant d'un exemple déjà ancien (celui de Balthazar Moretus), » dit le P. Charles Clair, « nous avons pris, dans le livre des *Confessions*, toute la partie historique, ayant soin de traduire le texte avec toute la précision et la fidélité possibles. Une courte introduction précède chaque chapitre et en rend la lecture plus facile et plus profitable. » Tout a été dit sur le récit de saint Augustin; des générations nombreuses en ont goûté le charme et y ont trouvé des lumières et des secours. Les lecteurs contemporains auxquels le P. Clair s'adresse, les jeunes gens surtout, que le titre de cet ouvrage semble solliciter de préférence, apprendront, au milieu de périls fort semblables à ceux du quatrième siècle, sous quelle garde austère il faut placer la foi du berceau; par quelles voies laborieuses on revient à la vérité et à la vertu. Les introductions qui précèdent les divers chapitres complètent le récit des Confessions. Le P. Clair a emprunté aux ouvrages de l'époque printanière qui suivit le baptême d'Augustin, et aussi aux lettres de l'évêque d'Hippone, des détails gracieux et touchants : nous devenons les hôtes de Cassiciacum, les interlocuteurs ou du moins les auditeurs de Monique, de son fils, et des amis groupés autour de l'une et de l'autre. Il ne nous reste donc qu'à redire à plus d'un les mots célèbres qui triomphèrent des dernières résistances d'Augustin : *Tolle, lege*. A. LARGENT.

---

**Annuaire de l'Économie politique et de la statistique,** 41e année, 1884, par M. MAURICE BLOCK et divers collaborateurs. Paris, Guillaumin, 1884, in-18 de 967 p. — Prix : 9 francs.

La librairie Guillaumin continue la publication de l'*Annuaire* sur les mêmes bases et avec les mêmes développements que les années précédentes. C'est toujours un recueil à consulter, où se trouvent réunis avec soin tous les documents importants qu'il serait, pour la plupart, impossible de retrouver, s'ils restaient disséminés un peu partout. Les divisions principales du recueil restent les mêmes et ont permis de classer méthodiquement les différentes matières qui se pressent dans ce volume, lequel dépasse aujourd'hui 950 pages. En fait, il n'est pas un homme politique un économiste, un négociant ou un industriel qui n'ait besoin de cette encyclopédie portative et admirablement complète. Après avoir passé en revue

tous les pays d'Europe et des autres parties du monde, le volume se termine par un résumé des séances et des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques, et de la Société d'économie politique.

SENNEVILLE.

---

**Vingt-cinq ans de Sorbonne et de Collège de France** (1860-1884), par le Dr A. LEUBLEU. Paris, Palmé, 1884, in-12 de v-304 p. — Prix : 3 francs.

M. le docteur Le Bleu, vingt-cinq années durant (c'est le cas ou jamais de citer le mot de Tacite : « grande aevi spatium », a écouté les leçons de la Sorbonne et du Collège de France, non pas en amateur, mais sérieusement et le crayon à la main. L'idée est venue au studieux auditeur qu'il y avait peut-être dans ces notes qui s'entassaient comme des épis et formaient gerbe, de quoi pétrir, — après le triage, — un pain ; et le docteur s'est fait boulanger. Je l'en félicite. Son pain est bon. Il y a un peu de seigle et du froment. C'est cette sorte de pain qu'on appelle au pays avranchin « du pain de ménage ». Quant à la cuisson (je ne sais si le four était assez chaud), il me semble qu'il y a plus de mie que de croûte : les enfants seuls s'en plaindront.

A parler sans figure, l'auteur s'est appliqué dans ce travail à chercher, d'une part, à travers la philosophie, la littérature et l'histoire, des enseignements utiles, et d'autre part sinon à réfuter, du moins à signaler plusieurs erreurs courantes, les unes scientifiques, les autres économiques. Les deux points auxquels surtout s'attache M. Le Bleu, sont la loi naturelle, à chaque instant si méconnue de nos hommes d'État, et le péché d'origine. Le vénérable docteur ne s'abuse point quand il dit qu'un lecteur désireux d'approfondir ces vérités primordiales, trouvera dans son livre « quelques jalons, quelques fructueuses impulsions pour d'ultérieures recherches ».

Ce qui me paraît un peu négligé, c'est ce que j'appelais tout à l'heure « la cuisson », c'est-à-dire la forme. Les quelques mots que je viens de citer, le prouvent déjà. Il est vrai que l'auteur n'a point visé à faire œuvre littéraire. En nous livrant des notes, il était sûr, du moins, d'être simple, spontané, naturel.

J. V.

---

**Herculanum et Pompéi**, *scènes de la civilisation romaine*, par Mgr E. CHEVALIER, camérier secret de Sa Sainteté, clerc national du Sacré-Collège pour la France. Tours, Mame, 1883, in-8 de 216 p. et nombreuses gravures dans le texte et hors texte. — Prix : 2 fr.

Après une première partie dans laquelle l'auteur retrace rapidement tout ce que l'histoire nous apprend de Pompéi, il introduit son lecteur dans les habitations pompéïennes, où l'on voit les Romains chez eux dans leur vie privée ; puis il les suit au dehors dans les divers actes de la vie publique, et il peut se rendre ce témoignage qu'il l'a initié à tout un côté de la vieille civilisation. Nous ajouterons que ce côté est très important à connaître pour l'intelligence des auteurs anciens, et que les explications de Mgr Chevalier, très claires en elles-mêmes, sont encore rendues plus intelligibles par les nombreuses gravures qui accompagnent le texte. C'est un très bon livre de vulgarisation.

DOM PAUL PIOLIN.

---

**Der Streit über das Jus primæ noctis**, von Dr KARL SCHMIDT. Berlin, 1884, in-8 de 44 pages.

Sous ce titre, le docteur Schmidt, l'auteur d'un livre estimé sur le droit

du seigneur, vient de publier à part un article qui avait d'abord paru dans la *Zeitschrift für Ehtnologie*. Il y résume les opinions émises sur le droit du seigneur et les arguments invoqués pour en établir l'existence : il y signale et y discute des arguments qui se sont fait jour depuis la publication de son livre. On remarquera l'étendue des connaissances bibliographiques du savant et consciencieux auteur : Le docteur Schmidt maintient d'ailleurs la conclusion de son livre : Le *jus primæ noctis* n'a jamais existé ; c'est une superstition des savants.

---

**Lettres de Gordon à sa sœur**, *écrites du Soudan*, précédées d'une étude historique et biographique par Philippe Davyl. Paris, Hetzel et Cᵉ, 1884, in-18 de 332 p. — Prix : 3 francs.

De 1874 à 1880, Gordon fut successivement, et presque sans interruption, gouverneur de la province de l'Équateur, dans la région des lacs, où le Nil prend ses sources, et gouverneur général de tout le Soudan égyptien. M. Davyl fait précéder cette intéressante correspondance d'une notice biographique et d'une longue introduction où il explique comment son héros fut amené par les derniers événements d'Égypte à rentrer dans Kartoum assiégée par le Mahdi. Cette préface est un peu longue, mais on y suit avec intérêt un exposé assez clair de la politique tortueuse de l'Angleterre qui, à travers d'apparentes contradictions, poursuit avec ténacité un but parfaitement défini. C'est une étrange figure que celle de cet aventurier de haut vol, tour à tour officier du génie en Angleterre, mandarin de 2ᵉ classe en Chine, pèlerin à Jérusalem, maréchal en Égypte ; et l'on éprouve un certain plaisir à rencontrer un tel caractère, quelque dépaysé qu'il y paraisse, dans notre siècle de médiocrités correctes. A la fois fanatique et tolérant, diplomate et franc jusqu'à la rudesse, tendre et impitoyable, sceptique et dévot, enthousiaste et désillusionné, Gordon apparaît comme un être énigmatique dont les paroles et les actes se contredisent sans cesse, bien que toujours dictés par une ardente conviction. Nous le voyons dans ses lettres, successivement et d'un jour à l'autre, passionné pour sa tâche civilisatrice et profondément dégoûté de tout ce qui l'entoure, prêt à sacrifier sa vie pour le khédive son maître et lui jetant à la tête sa démission avec des injures, poursuivant avec acharnement les marchands d'esclaves et proclamant la liberté de cet infâme trafic, accordant une confiance absolue à ses lieutenants, puis les dégradant honteusement. Un trait caractéristique domine toujours en lui, l'ardeur des sentiments religieux ; mais, au contact des Orientaux, sa confiance en Dieu est devenue du pur fatalisme et la parenthèse : Deo volente, qui revient à chaque ligne sous sa plume, est visiblement la traduction du fameux Inch Allah des Arabes. Généralement cette dévotion est tolérante, respectueuse pour toutes les convictions sincères ; toutefois, en une circonstance, Gordon se montre agressif et injuste pour les missionnaires catholiques d'Abyssinie ; Livingstone, un autre apôtre protestant, ne se laissait pas aller à ces boutades de sectaire. Toutefois, M. Davyl a tort de tourner en dérision les sentiments religieux qui ont fait la force de son héros dans les circonstances les plus délicates et les plus périlleuses. « On se demande à chaque instant, dit-il, en lisant ces lettres, si elles émanent d'un soldat illustre ou d'une vieille dévote... » Ne lui en déplaise, ce sont « ces naïves croyances » qui, dans tous les temps et chez tous les peuples, ont fait les grands hommes de guerre ; « cent ans après Voltaire et l'Encyclopédie », elles n'ont rien perdu de leur efficacité. Comte de Bizemont.

---

# CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Louis-Marie Quicherat, né le 12 octobre 1799, est mort le 17 novembre 1884. Il avait professé la rhétorique dans l'Université, après avoir été reçu à l'agrégation pour les classes de lettres en 1826. Il devint, en 1843, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, et en 1844 membre de la Légion d'honneur. Le 13 mai 1864, il était nommé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. M. Louis Quicherat s'était voué avec ardeur aux études philologiques. L'important *Thesaurus poeticus linguæ latinæ*, suivi plus tard du *Dictionnaire latin-français* et du *Dictionnaire français-latin*, est le fruit, avec ces deux derniers ouvrages, de trente années de travail. Voici la liste de ce qu'il a publié : *Traité de versification latine* (in-12, 1826; 15e édition 1858) ; — *Traité élémentaire de musique* (in-12, 1833, réédité avec tableaux et exercices de musique en 1835 et 1863) ; — *Thesaurus poeticus linguæ latinæ* (in-8 à 2 col., 1836) ; — *Traité de versification française* (in-12, 1838 ; 2e éd. in-8, 1850) ; — *Polymnie*, recueil classique de morceaux de chant (1839) ; — *Nouvelle prosodie latine* (in-12, 1839 ; 21e éd. 1872) ; — *Dictionnaire latin-français* (in-8, 1844, réédité en 1865) ; — *Premiers exercices de traduction grecque* (in-18, 1848) ; — *Sur la restitution d'une inscription tumulaire* (1854) ; — *Dictionnaire français-latin* (in-8, 1858, rééd. 1862) ; — *Addenda lexicis latinis* (in-8, 1862) ; — *Adolphe Nourrit, sa vie, son talent, son caractère* (3 vol. in-8, 1867) ; — *Examen d'un passage de Virgile* (1870) ; — *Introduction à la lecture de Nonus Marcellus* (in-8, 1872) ; — *Mélanges de philologie* (gr. in-8, 1879) ; on a de lui encore nombre de traductions parmi lesquelles il faut citer comme particulièrement estimées : celles d'*Horace*, de *Virgile*, de *Quinte-Curce*, d'*Homère*. La *Revue de l'Instruction publique* et plusieurs autres recueils l'ont compté au nombre de leurs plus actifs collaborateurs.

— Mme Anaïs Lebrun, née Rigo, connue sous le nom de comtesse de Bassanville dans le monde littéraire, est morte le 7 novembre dans la maison de retraite de Sainte-Perrine ; elle était née en 1806. Elevée sous la direction de Madame Campan, elle ne se révéla cependant qu'assez tard comme écrivain. Elle s'adonna de préférence à la littérature de roman et d'éducation. C'est ainsi qu'elle fonda le *Journal des jeunes filles* en même temps qu'elle dirigeait le *Moniteur des Dames et des Demoiselles* et le *Dimanche des familles*. De ses livres, tous écrits pour la jeunesse, il convient de citer spécialement : *Le Code du cérémonial* et *les Salons d'autrefois*, qui sont de véritables guides de bon ton et d'élégance. A son actif, nous trouvons : *Aventures d'une épingle* (1845, in-8) ; — *La Corbeille de Fleurs* (1848, in-8) ; — *Les Mémoires d'une jeune fille* (1849, in-12) ; — *Le soir et le matin de la vie* (1850, in-8) ; — *le Monde tel qu'il est* (1853, in-12) ; — *les Primeurs de la vie* (1854, gr. in-8) ; — *Délassements de l'enfance* (1856, in-8) ; *Géographie en action*, ou *Les Plaisirs des vacances* ; — *Les Epis d'une glaneuse* (1858, gr. in-8) ; — *Les Deux familles* (1859, in-8) ; — *Les Salons d'autrefois, souvenirs intimes* (1861-64, 1re à 3e séries, 3 vol. in-12) ; — *Les Contes du bonhomme Jadis* (1861, in-12) ; — *De l'éducation des femmes* (1861, in-18) ; — *Un voyage à Naples* (1861, in-12) ; — *L'Entrée dans le monde, ou Les Souvenirs de Germaine* (1862, in-8) ; — *La Chambre rouge* (1863, in-12) ; — *Les Ouvrières illustres* (1863, in-12) ; — *Les Secrets d'une jeune fille* (1863, in-12) ; — *Le Code du cérémonial* (1867, in-18) ; — *Le Rosier du Roi* (1870, in-8) ; — *L'Ange du logis* (1870,

in-8) ; — *Les Salons d'autrefois*, 4e série (1 vol. in-12, 1870). MM. Louis Enault, Alfred Nettement ont écrit les préfaces de la plupart de ces livres. M. Claretie lui a consacré une de ses récentes chroniques. L'œuvre attribuée à Cervantès : *Suite de la vie de Sancho Panza*, a été traduite par elle (1851, in-12).

— Le grammairien Prosper Poitevin est mort à Paris le 27 octobre, âgé de 76 ans. Il avait d'abord professé en province ; il accepta en 1842 d'être chargé du cours de rhétorique au collège Rollin. L'auteur de tant d'excellents livres sur la langue française n'avait pas encore trouvé sa voie quand il publia ses épîtres à Viennet, à Victor Hugo, à Ch. Delavigne et lorsqu'il fit paraître successivement son poème d'*Ali-Pacha* (1833) et quelques pièces de théâtre : *Une nuit chez Putiphar* (1841, in-12), étude biblique ; — *Le Mari malgré lui* (1842, in-8) ; — et *Au Petit bonheur* (1847, in-8), comédies en prose, qui furent représentées à l'Odéon. Ses travaux de grammaire et d'enseignement sont, de toutes ses productions, celles par lesquelles il s'est distingué et qui demeureront. Il a laissé, dans cet ordre d'idées : *Cours théorique et pratique* (1842, in-12) ; — *Dictionnaire-Manuel* (1851, in-12 ; 1863, 2e éd. in-32) ; — *Eléments* (1853, in-12) ; — *Dictionnaire universel de la langue française* (1854-57, 2 vol. in-4) ; — *La Grammaire, les écrivains et les typographes modernes* (1863, in-12) ; — *Cours pratique de littérature française* (1865, 2 vol. in-12) : — *Etude méthodique et raisonnée des homonymes et des paronymes français* (1860, in-12, 2e édit. 1866, in-12) ; — *Illustrations littéraires de la France : Poètes et prosateurs du dix-neuvième siècle* (1874, in-12). Sa grammaire, ses exercices, et son dictionnaire universel qui fut l'occasion d'une vive polémique entre lui et Bescherelle, ont été adoptés dans nombre d'institutions publiques.

— L'église vient de faire une grande perte en la personne du cardinal Moreno, archevêque de Tolède. Il avait été évêque d'Oviédo et archevêque de Valladolid. De goûts artistiques très développés, il avait contribué, pour sa large part, à sauver de la destruction des édifices religieux menacés par la main du temps et la négligence du nonchaloir espagnol. — A. S.

— Est mort à Royan, dans sa quatre-vingt-cinquième année, M. Pierre Jônain, qui appartenait à l'enseignement libre depuis plus de cinquante ans et qui s'était fait une réputation dans les lettres par la publication de plusieurs ouvrages de littérature et d'enseignement, et aussi par sa collaboration à des journaux politiques de province. M. Pierre Jônain a laissé, en mourant, sa bibliothèque et ses manuscrits à la ville de Royan. Les plus citées de ses œuvres sont : *Grammaire générale, ou parallèle entre celles du latin et du français* (1835, in-8) ; — *Dictionnaire du patois saintongeais* (in-8, 1869) ; — *Essai de grammaire universelle* (in-8, 1858). — *Fables de Babrius*. *Promethée enchaîné* (d'Eschyle), — *La chanson de Roland* (de Théroulde), sont aussi des traductions de lui en vers. Son dernier ouvrage est intitulé : *Les Kikajons de Jonas*, 750 *avant*, 1875 *après Jésus-Christ* (in-8, 1875) ; faisant suite à un autre qu'il avait publié en 1862 sous le titre : *Les Paroles de Jésus-Christ adressées à tous* (in-12, 1862).

— Le doyen de la Chambre des députés, M. Victor Guichard, né en Août 1803, mort subitement le 11 novembre au Palais-Bourbon, était l'auteur des ouvrages suivants : *La propriété sous la Monarchie* (in-18, 1851) ; — *Manuel de politique* (in-12, 1842) ; — *l'Instruction obligatoire* (in-32, 1861) ; — *la Liberté de penser* (in-12, 1868).

— Nous avons appris la mort de M. Henri Schmidt, ancien professeur d'allemand

au lycée Charlemagne. Né à Colmar, il professa longtemps au lycée de Strasbourg et soutint en 1855 devant la faculté de cette ville ses deux thèses intitulées : *Quid Plato de arte rhetorica senserit ; Étude sur Herder considéré comme critique littéraire*. La faculté de Strasbourg, qui savait — à cette époque — apprécier les études relatives à l'antiquité et portait encore de l'intérêt aux travaux où il s'agissait de la littérature allemande, reçut M. Schmidt docteur. Celui-ci fut bientôt nommé à Paris. Il connaissait à fond la philosophie allemande et collabora à la *Revue philosophique* ainsi qu'à la *Revue géographique*. Il a aussi consacré une étude à Wieland. Resté profondément attaché à l'Alsace où il passait autrefois ses vacances, il n'avait pu, cependant, depuis l'annexion, se décider à y revenir.

— M. Antonio Cornellas y Cluet est mort à Bergà (diocèse de Vich en catalogne) le 23 juillet dernier. Il y était né au commencement de 1832 et entra de bonne heure dans les rangs du clergé séculier. Après avoir fait d'excellentes études classiques et théologiques, il devint professeur de philosophie, pour laquelle il avait les plus rares dispositions. Il publia en 1880 sous le titre : *Demonstracion de la armonia entre la religion y la ciencia*, un livre, qui fit sensation. Mais ce fut surtout en 1883 par son *Introduccion à la filosofia*, ouvrage plein d'aperçus nouveaux et des plus élevés, que l'auteur donna la mesure de son talent et fit espérer qu'il deviendrait un nouveau Balmès. La Providence en a décidé autrement. — F. P.

— C'est par erreur que le *Polybiblion* (octobre, p. 363), en mentionnant la mort de M. Stanislas Guyard, professeur au Collège de France, l'a dit âgé de 45 ans. M. Guyard avait 38 ans seulement.

— On annonce encore la mort de M. Poisnel, membre distingué de l'École française de Rome, agrégé à la faculté de droit de Douai, auquel nous consacrerons prochainement une notice ; — de M. Deschamps, de la *Revue des Deux-Mondes ;* — du savant géographe M. Gilbert-Gabriel-Benjamin Andriveau ; — de Mme Allain-Targé, femme du député de ce nom, qui a publié les œuvres posthumes de M. Villemain, son père ; — de M. François Foucaud de l'Espagnery, docteur en médecine, ancien professeur à l'École normale, mort le 31 juillet ; — de M. Hyacinthe-Hyppolyte Langlois, professeur et romancier, mort le 21 août.

— A l'étranger, nous avons à enregistrer la mort de : (Angleterre) M. Charles Alexander, rédacteur en chef du *Dundee Courrier* ; — de M. Lidderdale, du British Museum ; — (Allemagne) de M. Adolf Herrmann, de l'université de Marbourg ; — de M. Ludwig Lemcke, de l'université de Giessen ; — de M. Joseph Maillinger, de Munich, auteur d'une riche collection destinée à l'histoire des arts ; — (Autriche) de M. Léopold Fitzinger et de M. le Dr Hermann von Zeissi, tous deux de l'académie de Vienne ; — de M. Hans Makart, le peintre célèbre, mort le 3 octobre à Vienne ; — (Italie) de M. Giulio Carano, littérateur milanais, un vétéran des lettres ; — (Belgique) de M. E. Arntz, de l'académie royale belge ; — de M. J. B. Vincent, bien connu par ses recherches et travaux sur l'art typographique ; — (Suisse) de M. von Helwald, premier amanensis de la bibliothèque de la cour de Vienne, secrétaire de l'ordre de Malte à Rome, décédé à Clarens, sur le lac de Genève ; — de M. Oyex-Delafontaine, auteur de poésies ; — (Amérique) enfin de M. Joseph-William Jenks, linguiste éminent, du Massachussetts.

Institut. — *Académie française*. — L'Académie a tenu sa séance publique annuelle le jeudi 20 novembre. M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, a

lu le rapport sur les concours de l'année; M. Gaston Boissier a donné lecture d'un fragment du discours qui a obtenu le prix d'éloquence, et M. Pailleron a prononcé le discours sur les prix Monthyon. — L'Académie a décerné les prix suivants : Prix d'éloquence, *Agrippa d'Aubigné*, à M. Paul Morillot, professeur au lycée de Dijon ; mention honorable à M. le pasteur Gustave Fabre, de Nîmes. — Grand prix Gobert, M. Léon Gautier, pour son ouvrage sur *La Chevalerie;* second prix, M. de Maulde pour son histoire de *Jeanne de France.* — Prix Thérouanne : 2,500 francs, à M. Flammermont, *Le chancelier Maupeou et les Parlements* ; 1,500 francs à M. Hermile Reynald, *Succession d'Espagne, Louis XIV et Guillaume III, histoire de deux traités de partage et du testament de Charles II.* — Prix Halphen ; M. Antonin Lefèvre-Pontalis pour son ouvrage sur *Jean de Witt.* — Prix Bordin : par moitié à M. Georges Duruy, *Le cardinal Carlo Carafa*, et à M. James Darmesteter, *Essais orientaux.* — Prix Marcelin Guérin : 3,000 francs, à M. Gustave Merlet, *Tableau de la littérature française sous l'Empire*, 1800 à 1815 ; 2,000 francs à MM. Lucien Perey et Gaston Maugras, *La jeunesse de Mme d'Épinay* et *Les dernières années de Mme d'Épinay.* — Prix triennal fondé par M. Guizot : partagé entre M. de Lescure, *Rivarol et la Société française pendant la Révolution et l'émigration*, et M. Henri d'Ideville, *Le maréchal Bugeaud d'après sa correspondance intime et des documents inédits.* — Prix Janin : partagé entre M. le docteur Grille pour sa traduction en vers des *Comédies de Plaute*, M. l'abbé Théodore pour sa traduction de *Cornelius Nepos*, et M. Hervieux qui a traduit en vers les fables de *Phèdre.* — Prix Langlois : M. Claudius Popelin pour sa traduction du *Songe de Poliphile* de frère Francesco Colonna. — Prix Archon-Despérouses : partagé également entre M. Auguste Vitu, *Le Jargon du quinzième siècle;* MM. Arsène Darmesteter et Hatzfeld, *Le seizième siècle en France, tableau de la littérature et de la langue* ; M. Tamizey de Larroque, *Lettres de Jean Chapelain;* et M. Émile Raunié, *Le Chansonnier historique du dix-huitième siècle.* — Prix Jean Reynaud : M. Leconte de Lisle pour ses *Poèmes tragiques.* — Prix Maillé de la Tour Landry : à M. Ernest d'Hervilly, auteur dramatique et poète.— Prix Lambert, M. Médéric Charot, *Croquis et rêveries.* — Prix Vitet, décerné à MM. Gustave Droz et Frédéric Mistral pour l'ensemble de leurs œuvres. — Concours Monthyon. — 1° Sept prix de 1000 francs ont été accordés : à M. Victor Guérin pour le second volume de son ouvrage sur la *Terre Sainte*; à M. Paul de Raynal, auteur des *Correspondants de Joubert;* à M. A. Chuquet, *Le général Chanzy;* à M. Edmond Cotteau, *Un Touriste dans l'extrême Orient* et *De Paris au Japon à travers la Sibérie* ; à M. Paul Droz pour ses *Lettres d'un Dragon* ; à M. Maryan, auteur de *l'Erreur d'Isabelle*; enfin à M. Georges Leygues pour sa *Lyre d'airain.* 2° un prix de 1,500 francs à M. Louis Philbert pour son volume intitulé *Le Rire, essai littéraire, moral et psychologique.* 3° Quatre prix de 2,000 francs : à M. René Lavollée, *Les classes ouvrières en Europe, étude sur leur situation matérielle et morale;* à M. Augustin Filon, auteur d'une *Histoire de la littérature anglaise depuis ses origines jusqu'à nos jours ;* à M. l'abbé Sicard pour son ouvrage sur *l'Éducation morale et civique avant et pendant la Révolution*, 1700 à 1808; enfin à M. Xavier Thiriat pour son *Journal d'un solitaire.* — L'Académie a choisi pour sujet du prix d'éloquence à décerner en 1885: Beaumarchais.

— Dans sa séance du 4 décembre, l'Académie française a procédé aux élections en remplacement de MM. Mignet, J.-B. Dumas et d'Haussonville. Pour le premier fauteuil, M. V. Duruy a été élu par 24 voix contre une donnée à M. Th. de Banville. Pour le second, M. J. Bertrand a été élu par

26 voix contre une à M. Leconte de Lisle. Enfin pour le fauteuil de M. d'Hausonville, il y a eu deux tours de scrutin ; au premier, les voix se sont ainsi partagées : M. Ludovic Halévy, 13 voix ; M. Manuel, 12 ; M. Barbier, 2 ; au second tour, M. Ludovic Halévy a été élu par 15 voix contre 10 données à M. Manuel.

— *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.* — La séance publique annuelle a eu lieu le vendredi 14 novembre sous la présidence de M. Georges Perrot. Voici le résultat des concours de 1884 : *Concours des Antiquités nationales.* Médailles : 1°, le colonel Edgard Pothier, *Les Tumulus du plateau de Ger*; 2°, M. J. Loth, pour son ouvrage intitulé *L'Émigration bretonne en Armorique*; 3°, M. Mortet, *Le Livre des constitucions démenées el Chastelet de Paris;* Mentions honorables : 1°, M. Gasté pour ses travaux sur Jean Le Houx, auteur des Vaux-de-Vire ; 2°, M. Paul du Châtellier, *Les sépultures de l'époque du bronze en Bretagne;* 3°, M. Léon Flourac, *Jean I, comte de Foix*; 4°, M. Paul Guérin, *Les Archives du Poitou*, t. XIII ; 5°, M. Bouquet, *Parthénie au banquet des Palinods* ; 6°, M. le comte A. de Bourmont, *La fondation de l'Université de Caen et son organisation au quinzième siècle.* — Prix Gobert (t. XLI, p. 80). — Prix La Grange, à M. Gaston Raynaud pour son *Recueil de motets français des douzième et treizième siècles*; — Prix La Fons-Mélicocq, M. l'abbé Haignerè, auteur du *Dictionnaire historique et archéologique du Pas-de-Calais* (*arrondissement de Boulogne*) ; mentions honorables : M. P. Bonnassieux, *Le château de Clagny et Madame de Montespan*; M. de Calonne, *Recherches sur la vie agricole sous l'ancien régime en Picardie et en Artois.* — Prix Duchalais, partagé entre M. Caron pour ses *Monnaies féodales françaises*, et M. Ponton d'Amécourt, *Recherches des monnaies mérovingiennes du Cenomanicum.* — Prix Stanislas Julien (t. XLI, p. 80). — Prix du budget, M. Neubauer pour son mémoire sur le sujet proposé au concours.

L'Académie a procédé le vendredi 5 décembre à l'élection d'un membre libre en remplacement de M. Ch. Tissot. Au premier tour de scrutin, les voix se sont ainsi partagées : M. A. de Boislisle, 14 voix ; M. le comte de Mas Latrie, 13 ; M. Ménant, 8 ; M. de Ponton d'Amécourt, 3. Au second tour de scrutin, M. de Boislisle a été élu par 22 voix contre 15 à M. de Mas Latrie, une à M. de Ponton d'Amécourt et une à M. Ménant.

— *Académie des Beaux-Arts.* — Dans sa séance du 6 décembre l'Académie a procédé à l'élection d'un membre dans la section de musique en remplacement de M. Victor Massé. M. Léo Delibes a été élu par 26 voix contre 11 à M. Guiraud.

— *Académie des Sciences morales et politiques.* — L'Académie a tenu sa séance publique annuelle le 8 novembre, sous la présidence de M. Nourrisson, qui a prononcé le discours annonçant les prix décernés. — Prix Victor Cousin. Ce prix n'a pas été décerné ; une récompense de 1,000 francs a été accordée à M. Ogereau pour son mémoire sur la philosophie stoïcienne. — Prix Wolowski. Ce prix n'a pas été décerné. M. A. Jourdan a obtenu une récompense de 2,000 francs et M. Béchaux une de 1,000 francs. — Prix Rossi. Une récompense de 2,000 francs a été accordée au mémoire ayant pour épigraphe : *L'isolement à son plus haut degré, c'est l'état sauvage*, etc. le prix n'ayant pas été décerné. — Prix Kœnigswarter, accordé à M. Mispoulet, *Les institutions politiques des Romains.* — Prix Bordin : Il n'a pas été décerné. M. Smith a obtenu une récompense de 1,500 francs et M. Bonnassieux une de 1,000 francs.— Prix Audiffred : 3,000 francs à M. Rocquain pour l'ensemble de ses œuvres ; 1,500 francs à M. J. Darmesteter pour ses *Lectures patriotiques sur l'Histoire de France*, et 1,500 francs à M. P. Bourde pour son

ouvrage intitulé : *Le Patriote*. — Le prix du Budget n'a pas été décerné, un seul mémoire ayant été envoyé au concours.

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — 31 octobre: M. S. Reinach achève la lecture de son mémoire sur ses fouilles à Carthage. M. Alexandre Bertrand lit une note de M. H. Gaidoz sur les chiens sacrés entretenus auprès des temples païens. — 7 novembre: M. Hauréau lit un mémoire sur Alain de Lille, et M. G. Perrot communique un chapitre du t. III de son *Histoire de l'Art dans l'antiquité*, consacré aux Phéniciens. — 14 novembre: séance publique (Voir plus haut: *Institut*). M. Wallon lit un mémoire sur la vie et les œuvres de Thomas-Henri Martin, membre libre de l'Académie. — 21 novembre: M. Ed. Le Blant communique des extraits de son travail sur *Les Sarcophages chrétiens de la Gaule*.

Lectures faites a l'Académie des Sciences morales et politiques. — 8 novembre: Séance publique sous la présidence de M. Nourrisson, qui a prononcé un discours en annonçant les prix décernés. M. Jules Simon a lu une notice sur la vie et les travaux de M. Thiers. — 15 novembre: M. Tessier, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Caen, communique un mémoire sur *La quatrième Croisade*. — 22 novembre: M. Picot achève la lecture du mémoire de M. Ch. Lucas sur *La peine de mort et les récidivistes*, et M. Fustel de Coulanges entretient l'Académie du *Régime de la propriété chez les Germains*.

Société de saint Thomas d'Aquin. — Il vient d'être fondé à Paris, sous le titre de *Société de saint Thomas d'Aquin*, une société pour l'étude de la philosophie chrétienne. Le président est Mgr d'Hulst, recteur de l'Institut catholique; le vice-président, M. Domet de Vorges. Toutes les communications ou demandes à faire à cette société doivent être adressées à M. l'abbé Pisani, secrétaire, 74, rue de Vaugirard, qui communiquera le règlement à tout catholique désireux d'en prendre connaissance. La société se compose de sociétaires résidant à Paris et de membres correspondants. Les travaux des associés seront publiés dans les *Annales de Philosophie chrétienne*, revue dirigée par M. l'abbé Guieu, 14, rue Mayet, à Paris. Dans les deux premières séances on a entendu la lecture d'un mémoire de M. Gordair sur *l'Activité dans les corps inorganiques*. On trouvera ce travail publié dans les numéros de novembre et décembre des *Annales de philosophie chrétienne*.

Une séance littéraire dans un collège catholique. — L'école libre du Sacré-Cœur d'Aix a inauguré, le 9 mars dernier, une statue de saint Thomas d'Aquin, offerte par les anciens élèves de cette école. A cette occasion une séance littéraire solennelle a été donnée dans la grande salle du collège en présence d'un nombreux auditoire, sous la présidence de Leurs Grandeurs l'archevêque d'Aix et l'évêque de Montpellier. Plusieurs élèves de philosophie et de rhétorique ont donné lecture de compositions en prose et en vers, ayant toutes pour sujet quelque point pris dans la vie où dans les œuvres du docteur Angélique. Les compositions ont été ensuite réunies en une brochure qui a été adressée à la rédaction du *Polybiblion* et que nous sommes heureux de mentionner, quoique un peu tardivement, ici, comme un témoignage du vif intérêt que nous prenons à la prospérité des établissements d'enseignement secondaire catholique. Nous souhaitons d'y voir toujours ainsi fleurir toutes les bonnes traditions de ces collèges d'autrefois, où fut élevée l'élite des fortes générations de l'ancienne France. (*Ecole libre du Sacré-Cœur d'Aix. Séance littéraire du 9 mars 1884. Saint-Thomas d'Aquin.* Aix, imprimerie J. Nicot, 1884, brochure in-8 de 100 p.

La garnison de Cervière en 1591 et 1592. — Sous ce titre *La garnison de Cervière en 1591 et 1592, documents relatifs à l'histoire de la Ligue dans le Forez, avec un appendice contenant la liste des capitaines-châtelains de Cervière* (1570-1789) (Montbrison, 1884), M. le docteur Octave de Viry nous donne : 1° une intéressante dissertation sur la garnison de Cervière en 1591 et 1592 ; il y eut durant ces années quatre montres passées pour la Ligue à ce chef-lieu de châtellenie royale, qui fut ensuite une des premières villes du Forez à reconnaître l'autorité d'Henri IV ; 2° la publication des rôles de ces quatre montres, documents inédits ; 3° en appendice, la liste des capitaines-châtelains de Cognac de 1570 à 1790, très consciencieusement et très savamment annotée. M. de Viry fait observer avec justesse que primitivement la charge de capitaine-châtelain, instituée aussi bien pour la garde des forts et des châteaux que pour l'administration de la justice, se donnait à des seigneurs de distinction, mais qu'à dater du dix-septième siècle, le caractère militaire s'en étant perdu, elle ne fut plus recherchée que par des gradués en droit appartenant le plus souvent à la bourgeoisie. Félicitons M. de Viry de son intéressante publication, et de grand cœur associons-nous à son vœu : « Il serait à désirer, dit-il, qu'on pût donner, sinon une copie entière, au moins une analyse détaillée de toutes les montres foréziennes qui existent dans les bibliothèques publiques, les dépôts d'archives et les collections particulières. » Les montres sont aussi précieuses pour l'histoire des familles que pour l'histoire des provinces.

Guy de Bremond d'Ars.

La Conférence de Saint-Brice. — Ce sujet fort intéressant était fort peu connu. M. le vicomte Guy de Bremond d'Ars vient de le traiter de la façon la plus satisfaisante (*Les Conférences de Saint-Brice entre Henri de Navarre et Catherine de Médicis*, 1586-1587. Extrait de la *Revue des questions historiques*, octobre 1884. Paris, V. Palmé, grand in-8, 32 p.). M. de Bremond d'Ars rappelle que les historiens n'ont parlé jusqu'ici des Conférences de Saint-Brice que par à peu près et incomplètement, que quelques-uns ont reproduit la fausse chronologie et les erreurs de Davila, que plusieurs ont adopté comme source d'informations une lettre, publiée par le « romancier, toujours romancier » Gomberville dans son triste recueil des *Mémoires de Nevers*, où tant de pièces sont apocryphes, comme l'a bien montré le jeune et sagace critique (*Revue des questions historiques* de janvier 1884). A de vagues notions sur les conférences du château de Saint-Brice (à cinq kilomètres de Cognac, à neuf de Jarnac), château possédé maintenant par le général marquis de Brémond d'Ars, notre savant collaborateur a substitué des indications très précises et très précieuses, et il a parfaitement réalisé le vœu des érudits qui, dans le *Bulletin de la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* (1881), demandaient que la lumière se fît sur les entrevues où le Béarnais se montra plus fin et plus adroit que celle qui passait pour la plus fine et la plus adroite princesse de son temps.

T. de L.

Du lieu de la naissance et de la date du décès de Pierre de Montmaur. — On a beaucoup disserté sur la patrie de P. de Montmaur, qui, en 1623, fut le successeur de Jérôme Goulu dans la chaire de grec du collège de France. Le Limousin et le Quercy se disputent, depuis deux siècles, l'honneur d'avoir donné le jour à Montmaur. C'est décidément le Quercy qui doit l'emporter, comme l'a établi M. Ferdinand Laroussilhe (*Note sur l'origine de Pierre de Montmaur le parasite*, dans le *Bulletin de la Société des Etudes littéraires*,

*scientifiques, artistiques du Lot*, t. VII. 4e fascicule, Cahors, 1882, p. 298-301). M. Laroussilhe, combattant l'opinion de M. Emile Fage, lequel présente Montmaur comme un enfant du Limousin (1576-1648. *Pierre de Montmaur le parasite*, Tulle, 1881), rappelle que, d'après les biographes les plus compétents, le futur professeur naquit dans la commune actuelle de Bétaille, département du Lot, arrondissement de Gourdon, canton de Vayrac, à trois kilomètres de cette dernière ville. Ce qui explique l'erreur de Guez de Balzac, de Bayle, de Sallengre, etc., c'est que le territoire de Bétaille était situé sur la limite du Quercy et du Limousin, comme il l'est sur celle des départements du Lot et de la Corrèze.

Si les biographes ont été divisés, jusqu'à ce jour, au sujet du lieu de naissance de Montmaur, ils s'accordent tous, en revanche, anciens et nouveaux (Moréri, Bayle, Sallengre, Weiss, Martial Audouin, M. L. Lalanne, M. Em. Fage, etc.) pour mettre la mort de cet humaniste en 1648. L'abbé Goujet (*Mémoire historique et littéraire sur le collége royal de France*, t. I, p. 559) a le premier, si je ne me trompe, ajouté la date du jour, 7 septembre. Mais comment concilier ces témoignagnes avec la déclaration formelle de Guy Patin? La voici consignée dans une lettre à Spon, du 1er avril 1650 : « Je vous dirai que, le 23 *mars*, mourut ici un professeur du roi nommé Petrus Montmaur; c'était un très savant homme en grec et en latin, *præsertim in lectione poetarum*. Il avait une mémoire prodigieuse, débitait plaisamment et agréablement de belles et bonnes choses, partout où il se trouvait, *non sine jactantia et interdum mendacio*, ce qui l'avait fait passer ici pour un grand emballeur, etc. » Il y a tant de précision dans le récit de Guy Patin, témoin oculaire, en quelque sorte, du décès de son « voisin » Montmaur, qu'il nous semble impossible que l'on ne substitue pas désormais la date du 23 mars 1650 à celle du 7 septembre 1648. Nous ne terminerons pas notre petite note sans reprocher à un sceptique tel que Bayle d'avoir admis avec trop de facilité cette assertion de Ménage (*Vita M. Gargilii Mamurræ, parasitopædagogi, scriptore Marco Licinio*. Paris, 1643, in-4, p. 11), que Montmaur, à son retour de Rome, « s'érigea en vendeur de drogues à Avignon, et amassa bien de l'argent par ce moyen ». Avec l'abbé Goujet (*Mémoire* déjà cité, p. 557), nous constatons que Nicolas Bourbon, qui avait particulièrement connu Montmaur, n'a rien dit (*Borboniana*), « ni de son séjour à Avignon, ni de son prétendu métier de charlatan. » — T. DE L.

LE MIROIR DE SAINT AUGUSTIN. — L'heureux directeur de la Bibliothèque nationale vient d'établir, dans une brochure que, pour éviter le pléonasme, nous n'appelerons pas une savante brochure (*Le plus ancien manuscrit du miroir de Saint Augustin*. Extrait de la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, t. XLV. Paris, 1884, in-8 de 10 p.), les points suivants : I. Le second morceau du manuscrit 16 du fonds Libri consiste en treize feuillets d'un très ancien exemplaire du *Speculum* de Saint Augustin; II. Ces treize feuillets se trouvaient reliés au dix-huitième siècle dans le manuscrit 10 de la bibliothèque de Fleuri-sur-Loire; III. Ils ont été utilisés par dom Sabatier pour son édition des anciennes versions latines de la Bible; IV. Dom Rivet les a analysés dans l'*Histoire littéraire de la France*, sans y reconnaître un traité de Saint Augustin et en supposant fort arbitrairement que c'était un écrit composé en Gaule au commencement du sixième siècle; V. Ces feuillets étaient encore en place en 1796, quand l'abbé Carré dressa un inventaire des manuscrits de Fleuri et qu'il compta quarante-quatre feuillets au manuscrit n° 10; VI. Ils devaient encore s'y trouver en 1820, quand l'abbé Septier assigna le n° 16 au manuscrit précédemment coté 10

et nota qu'il se composait de quarante-quatre pages, c'est-à-dire quarante-quatre feuillets. Les remarquables observations de M. L. Delisle sur un des plus précieux monuments dont la bibliothèque d'Orléans a été dépouillée, sont consignées dans une lettre adressée, le 26 août 1884, à M. Boucher de Molandon, ancien président de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, et qui, par son caractère autant que par son savoir, méritait l'honneur de voir placer sous ses auspices une restitution qui restera mémorable. — T. DE L.

VIE DE SAINT BEVONS DE NOYERS. — Bevons, en latin « Bobo », et en italien *Bovo*, naquit vers l'an 940 dans le château de Noyers, « Castrum de Nugheriis », aujourd'hui Noyers, chef-lieu de canton, dans l'arrondissement de Sisteron, Basses-Alpes. M. l'abbé J.-J.-M. Feraud, curé des Sièyes, près de la ville de Digne, et membre de plusieurs sociétés savantes, désirant « que la mémoire de ce saint, si vivante dans la haute Italie, et son culte si florissant parmi les populations de la Lombardie, ne soient plus négligés dans le pays qui l'a vu naître », lui a consacré une savante et intéressante notice (*Vie de Saint Bevons de Noyers, gentilhomme provençal, mort à Voghera le* 22 *mai* 986. Aix, imprimerie Nicot, 1884, in-8 de 34 p.). Nous faisons des vœux, avec le vénérable biographe, pour que la fête de Saint Bevons soit établie et célébrée dans toute l'étendue du diocèse de Digne. Mentionnons, pour les amis de la bibliographie, une énumération (p. 4-5) des principaux travaux qui ont été déjà consacrés à saint Bevons, parmi lesquels on remarque, au dix-septième siècle, la notice des *Acta Sanctorum* des Bollandistes (t. V, Anvers, 1643, p. 185), et la monographie de Jacques-Philippe Thomasini, évêque de Cita-Nuova: *Vita di san Bovo, cavaliere provenzale.* (Pavie, 1654, in-4). — T. DE L.

LA BIBLIOTHÈQUE VALLICELLIANE. — Peu accessible jusqu'à nos jours, la Bibliothèque Vallicelliane à Rome renferme de précieux recueils historiques, fruit des recherches des Pères de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri. Dans la série M des manuscrits se trouvent dix-neuf volumes intéressant spécialement la France, dont on sera peut-être bien aise de connaître le sommaire :

11. *Scritture spettanti alla Francia,* concernente le cose politiche o principi esteri avanti le guerre civili e doppo le medesime; — 12. S. s. a. F., c. *Le guerre civili e la lega fatta da cattolici contro gl' eretici Ugonotti;* — 13. S. s. a. F., c. *L'assoluzione del rè Arrigo IV fatta da papa Clemente VIII, et una miscellanea di varie materie e tempi diversi;* — 14. S. s. a. F., c. *La reconciliazione d'Enrico IV re di Francia e di Navarra con la S. Sede apostolica, gl' affari della regalia et altre cose diverse;* — 15. S. s. a. F., c. *La pace generale, le differenze note trà il parlamento e il cardinale Mazzarini, et altre cose diverse;* — 16. *Commentari concernenti i principii e progressi degl' Ugonotti nella Francia,* scritti dal Terracina, con un notamento istorico de meriti e demeriti delli rè di Francia con la S. Sede apostolica dello stesso autore; — 17. *Monumenta spectantia ad Cornelium Jansenium Iprensem Episcopum, ad ejus hæreses et ad Constitutionem Unigenitus* publicatam a Clemente papa XI adversus errores Quesnelli : — 18. *Scritture varie spettanti a molti negozii di Francia e della S. Sede Apostolica,* trattati dall' anno di Cristo 1626 al 1737 ; — 19. *Scritture spettanti alle controversie tra la Savoia e la Francia per cagione del Monferrato et alla guerra che percio ne nacque, come ancora alle altri nate per caggione del marchesato di Saluzzo;* — 20. *Scritture spettanti alla Savoia e suoi duchi et alle controversie nate tra essi e la S. Sede apostolica ed alle*

*guerre con la Francia, Espagna et ad altri negozii*; — 21. *Scritture concernenti le ragioni del duca di Savoia sopra il marchesato di Saluzzo, communicate a papa Clemente ottavo eletto per arbitro et amichevole compositore della controversia nata trà lo stesso duca e il rè di Francia*, nell'anno 1595 e seguenti; — 22. *Raccolta di diverse memorie per scrivere la vita del cardinale Giulio Mazarini Romano...*, dell' abbate Elpidio Beneditti, agente dello stesso cardinale nella corte di Roma. Parte I; — 23. Parte II; — 24. *Lettere del cardinal Giulio Mazzarino* scritte a' diverse persone in Italia dell' anno 1647. T. I; — 25. *Lettere del cardinal Giulio Mazzarino* scritte a diverse persone in Italia dell' anno 1648. T. II; — 26. *Registro delle lettere del cardinal Giulio Mazzarino* diverse persone in Italia dell' anno 1649; — 27. *Lettere del cardinal Giulio* dell' anno 1650; — 28. *Lettere del cardinal Giulio Mazzarino* dell' anno 1651; — 29. *Snr les libertés de l'Église gallicane*.— U. C.

La tapisserie a Arras. — On a soutenu récemment que la manufacture des hautelisses d'Arras avait persisté jusqu'au siège de cette ville en 1640, époque où elle aurait encore compté 1,500 métiers de tapisserie (Van Drival, *Les tapisseries d'Arras* (1864, in-8) et tout récemment deux brochures du même auteur ont essayé la justification de cette opinion. (*Les tapisseries d'Arras*, in-8, 1879; 2e fascicule, p. 81-154; *Des tapisseries de hautelisse à Arras après Louis XI, question historique*, 1884, in-8, 19 p.). — M. Guesnon, professeur au lycée de Lille, qui durant un long séjour à Arras a pu approfondir un certain nombre de questions d'histoire locale, vient d'entreprendre de son côté le procès de cette théorie qu'il regarde comme absolument erronée. (*Décadence de la Tapisserie à Arras depuis la seconde moitié du quinzième siècle*, par A. Guesnon. Lille, 1884, grand in-8 de 36 p.). Pour lui, le drap de hautelisse, présenté au maréchal d'Esquerdes en 1491 a pu être acheté à Tournai où le vendeur Jehan de Villers avait des relations commerciales, et dans tous les cas la présence d'un hautelisseur isolé à Arras pendant la période de l'occupation française ne prouverait rien contre la décadence irrémédiable de cette industrie; 2° les marchands d'Arras, qui en 1553 obtiennent des saufconduits pour transporter 200 paquets de tapisseries ne sont pas des hautelisseurs; mais des marchands de vin faisant la messagerie et s'approvisionnant de tapisseries à Bruges, Anvers, Malines, etc.; 3° les Arazzi du Vatican ont été faits à Bruxelles et non à Arras, comme tout le monde le sait; 4° la requête, présentée par les hautelisseurs tournaisiens à des villes non tapissières pour arriver à une entente commune contre les tisseurs de la campagne, ne peut concerner que les sayetteurs d'Arras qui fabriquaient certaines étoffes comprises dans le métier des hautelisseurs de Tournai; 5° l'arrivée à Arras du tapissier Van Quikelberghe en 1618 coïncide avec les efforts tentés par l'échevinage pour le rétablissement d'une industrie disparue, ainsi que le constate une pièce officielle; 6° enfin, le document constatant l'existence à Arras de 1,500 métiers de tissage en 1640 ne dit pas un seul mot de la tapisserie. Après avoir ainsi réduit à néant les principales preuves présentées, M. Guesnon apporte d'autres arguments: 1° les récits des pillages systématiques des bandes allemandes chez les bourgeois d'Arras en 1492 mentionnent des drapiers, des sayetteurs, des lingiers, et gardent le silence sur les hautelisseurs; 2° le contrôle officiel du commerce des hautelisses disparaît dès 1530 à Arras, et le fisc trouve à peine preneur pour le tonlieu de cet article; 3° la grande ordonnance de Charles-Quint sur la tapisserie (1544) ne mentionne pas Arras au nombre des onze villes tapissières; 4° les tapisseries ne figurent pas comme objets imposés pour subvenir en 1561 et plus tard en 1590 aux

besoins de la caisse municipale ; 5° enfin, le seul examen des registres aux bourgeois prouve la décroissance marquée de l'industrie de la hautelisse : sur quatre-vingt-dix noms de hautelisseurs reçus à la bourgeoisie, cinquante-deux se placent entre 1423 et 1442, vingt-un entre 1443 et 1462, huit entre 1463 et 1482, les neufs derniers sont répartis sur tout un demi-siècle : 1483-1534. M. Guesnon tire même de ce fait une autre conclusion, à savoir que si c'est bien Louis XI qui a donné le coup de grâce aux hautelisses d'Arras, il y avait déjà dès la deuxième moitié du quinzième siècle, des symptômes graves de la chute prochaine ; les nombreuses commandes faites au dehors, dès cette époque, le prouveraient seules si une plainte de l'échevinage en 1456 ne venait également nous montrer que l'émigration des hautelisseurs vers les villes flamandes est déjà menaçante à cette date. — Nous pensons avec M. Guesnon que l'affaire est entendue, et que la survivance des hautelisses à la destruction de la ville d'Arras par Louis XI est un paradoxe historique. — A. B.

Les manuscrits de Bossuet. — En même temps que s'ouvrait l'exposition cornélienne de la Bibliothèque nationale, ou plutôt quelque temps auparavant, M. J.-E. Choussy faisait paraître un *Fac-simile de sermon sur le jugement dernier de Bossuet* et un *Fac-similé de deux plans de sermons de saint Vincent de Paul et de saint François de Sales* (Paris, Palmé, pet. in-4 de xv-38 p. et 3 fol. supplém.). C'est une publication des plus curieuses et des plus intéressantes, comme toutes les publications de texte, et surtout les facsimilés. En dehors de l'intérêt que celle-ci peut fournir en permettant, de « saisir sur le vif les procédés de composition de Bossuet », comme l'a écrit M. Delisle à l'auteur, il y a pour les paléographes, pour ceux qui aiment les « vieilles écritures » et nous sommes du nombre, bien des raisons d'approuver et d'encourager M. Choussy. Tout à l'heure nous avions sous les yeux le manuscrit du *Télémaque* de Fénelon ; quelle différence avec le manuscrit des sermons de Bossuet que l'on trouve à côté dans l'exposition de la galerie Mazarine (n°s 344 et 345) à la Bibliothèque nationale. Un choix de fac-similés de nos grands écrivains ecclésiastiques serait à désirer, et M. Choussy a trop bien commencé pour nous le laisser longtemps attendre. — C. A. de B.

Paléographie des classiques latins. — Sous ce titre, M. Emile Châtelain nous donne (Paris, Hachette, in-folio) la première livraison d'une très importante publication de fac-similés. Les quinze planches que nous avons aujourd'hui sous les yeux sont consacrées à Plaute (mss : *Ambrosianus*, G. 82 sup., *Palatinus* 1615, *Heildelbergensis*, *Vaticanus*, 3870 et *Ambrosianus*, J. 257 inf.), à Térence (mss. : *Vaticanus*, 3226, *Paris*, 7899, *Ambrosianus*, H, 75 inf., *Vaticanus* 3868, *Basilic. S. Petri*, H. 19, *Laurentianus* XXXVIII, 24, *Vaticanus* 1640), à Varron (mss : *Laurentianus* LI, 10; *Paris* 7530), à Catulle (mss : *Paris*, 8071 et 14137). Le plus ancien de ces manuscrits est du quatrième siècle et le plus récent, de 1375. Des notes soigneuses accompagnent ces planches et donnent la bibliographie complète des reproductions antérieures, quand elles ont eu lieu. L'éditeur n'a pas oublié la description et l'histoire des manuscrits, et la transcription des pages difficiles (pl. 1), et toujours au moins des gloses du texte. C'est un ouvrage indispensable à tous ceux qui s'occupent de paléographie ou de littérature latine. — Bourn.

Documents pour servir a l'histoire de Bordeaux. — Sous ce titre vient de paraître une série de pièces rares publiées par un bibliophile de beaucoup de zèle et de beaucoup d'érudition et imprimées avec autant de soin que de goût par M. Gounouilhou. Le n° 1 de cette série, laquelle sera, nous

l'espérons, très considérable, est intitulé : *Les cérémonies qui ont esté faictes en la présence du roy aux espousailles de Madame sœur aisnée de Sa Majesté jusques à son départ vers l'Espagne. Reproduction de l'édition de 1615 avec une introduction* par L. B. DE F. (Bordeaux, Feret et fils, septembre 1884, brochure grand in-8 de IX-28 p. Tiré à 150 exemplaires). L'éditeur fait très justement remarquer (p. IV) que le scrupuleux Héroard a mentionné avec son ordinaire exactitude les incidents du séjour de Louis XIII à Bordeaux, « mais pas si minutieusement toutefois que la petite relation que nous réimprimons, ne puisse fournir de curieux suppléments à son récit. » Citons, ajoute-t-il (p. V), « la scène caractéristique où Louis, allant admirer les présents que sa sœur emportait en Espagne, demanda avec empressement si à son tour il en pouvait espérer d'aussi beaux, et la réponse que le fameux père Coton, son confesseur, fit à cette question qui marque moins les préoccupations du roi et de l'époux que celles de l'enfant. » M. L. B. de F. a d'autant mieux fait de réimprimer la plaquette sortie, en 1615, des presses de S. Millanges, qu'elle joint au mérite de la rareté le mérite, comme nous l'avons dit autrefois (*Louis XIII à Bordeaux*, 1876, in-8. *Appendice : Opuscules relatifs au séjour de Louis XIII à Bordeaux*, p. 40), d'être très fidèle, très détaillée et une des meilleures, en somme, de toutes les relations dont les doubles mariages de 1615 furent l'occasion. M. L. B. de F. nous annonce, à la fin de son intéressante introduction (p. IX), qu'il nous donnera peut-être un jour une bibliographie des écrits relatifs aux entrées des rois et reines de France dans la ville de Bordeaux. Nous prenons acte de sa demi-promesse, et nous le prions de la transformer le plus tôt possible en une promesse complète, sérieuse, toute différente, en un mot, de ce que l'on s'amuse à appeler une promesse de « Gascon ». — T. DE L.

JEAN GERSEN. — Le vénérable curé de Saint-Josse (Bruxelles) continue à résumer les phases du débat touchant l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*. (*A propos de l'inauguration du monument élevé à Verceil en l'honneur de Jean Gersen, le prétendu auteur de l'Imitation*, etc. Extrait de la revue *Précis historiques*. Bruxelles, A. Vromdnt, 1884, brochure grand in-8 de 4 p.). M. l'abbé Delvigne a voulu surtout attirer l'attention « sur une démonstration étrange, » sur une « manifestation » qui « semble vouloir emporter de vive force, trancher d'autorité, par des fêtes solennelles, une solution qui devrait, du moins pour le moment, rester du domaine exclusif des investigations de la critique historique. » Nous ne pouvons que nous associer aux protestations de l'auteur contre la fête inopportune, imprudente, célébrée à Verceil, le 1er août dernier. Le monument érigé en l'honneur de Jean Gersen est un monument accablant pour les inaugurateurs. M. l'abbé Delvigne rappelle (p. 2) que, dans un récent travail qui a été très remarqué, le R. P. Denifle, le savant dominicain attaché aux Archives du Vatican, « a complètement démoli la légende de Jean Gersen, le mythique abbé de Saint-Etienne à Verceil. » Parmi les autres ouvrages nouveaux relatifs à la recherche de la paternité de l'*Imitation*, M. Delvigne signale un volume de 500 pages environ publié à Rome, en faveur des droits de Thomas à Kempis, par le R. P. Santini, général des chanoines réguliers de Latran, et deux brochures du R. P. Lolli, également chanoine régulier de Latran. Il termine sa courte et substantielle brochure en adressant aux gersénistes cinq objections qui nous paraissent formidables et auxquelles ne pourra sérieusement répondre aucun de ceux qui ont si malencontreusement organisé la trompeuse fête du 1er août 1884. — T. DE L.

Album de dessins originaux de Henri V. — Le catalogue trimestriel de la librairie historique de A. Voisin (déc. 1884) contient sous le n° 4725 la curieuse indication qui suit : « *Album de dessins originaux au crayon* faits par le duc de Bordeaux au mois de décembre 1828, et corrigés par son professeur ; 31 pages pet. in-fol. contenant autant de dessins (31), et formant un volume ou album en demi-reliure. Chacun de ces dessins représente un roi de France de l'ancienne Monarchie. Au bas de la plupart de ces portraits, le duc de Bordeaux, alors âgé de huit ans, a écrit de sa main le nom du personnage par lui dessiné. Ce précieux album a été donné par le professeur du prince à M. P. Ledoux, auteur dramatique, qui remplissait les fonctions de caissier du trésor particulier du Roi et de la Maison de S. A. R. le duc de Bordeaux. Il a été conservé dans la famille de M. Ledoux jusqu'à ce jour. »

Paris. — Si nous sommes bien informés, l'incendie du château de Breteuil (Seine-et-Oise) n'aurait rien laissé des archives précieuses qu'il renfermait : correspondance du marquis de Breteuil, ministre de la guerre en 1730, avec le maréchal de Saxe, Maillebois, Broglie, Soubise ; correspondances de la marquise du Châtelet, née Breteuil, avec le roi de Prusse, avec Voltaire, d'Alembert, Diderot, Richelieu ; correspondance de Berwick avec le baron de Breteuil pendant la guerre d'Espagne ; enfin, correspondance du baron de Breteuil avec Marie-Thérèse, Kaunitz, Mercy, Louis XVI, etc. ; nombre de lettres de Louis XIII, Louis XIV et Louis XVI.

— *La liberté linguistique en France*, par G. de Frézals, est un article de la *Revue du monde latin*, 1er octobre 1884, tiré en brochure in-8 de 32 p. L'auteur y réclame, d'une façon malheureusement quelque peu confuse, la liberté pour chaque candidat aux écoles, d'être interrogé sur la langue de son choix. C'est là une conclusion qu'on admettra avec l'auteur, au moins pour les écoles supérieures du gouvernement. Mais on ne peut réclamer, comme l'auteur (p. 23), un enseignement complet des langues dans les établissements d'instruction secondaire. Une faute d'impression : « scavait » p. 8) au lieu de « scavoit ». L'historique (p. 5-14) serait plus intéressant s'il était plus approfondi.

— Nous apprenons que M. Paul Lacombe prépare une *Bibliographie parisienne : Tableaux de Paris et documents pour servir à l'histoire des mœurs de la fin du XVIe siècle jusqu'à nos jours*. Ce travail comprendra non seulement les tableaux de Paris, de Mercier et autres écrivains bien connus, mais encore les volumes ou même les pièces qui peuvent contribuer à faire connaître les détails des mœurs et coutumes des derniers siècles. Les relations des voyageurs étrangers seront largement mises à contribution.

— On annonce que le bibliophile Jacob (Paul Lacroix) a légué à la ville de Montpellier une partie de sa bibliothèque (1,600 volumes, dit-on). Le legs comprend, outre les livres, divers tableaux : entre autres « La Vierge et l'Enfant Jésus, » du Primatice, et une « marine » d'Eugène Sue, qui, on le sait, avait un instant fréquenté l'atelier de Gudin. Nous croyons savoir que la note publiée dans le *Figaro* du 30 novembre dernier, est le résumé exact de l'état de la succession lumière littéraire de Paul Lacroix.

— La revue de mythologie et de traditions populaires, *Mélusine*, dont nous avons déjà annoncé la réapparition, a publié, dans ses derniers numéros, de curieux articles sur les légendes et traditions de la mer, le Feu Saint-Elme, les Vaisseaux fantastiques, la Marée, les Trombes marines, les Vents et les Tempêtes en mer, et une curieuse chanson (paroles et musique) recueillie par notre collaborateur M. J. du Parc sur le bord de la mer au

Bréhal (Manche). *Mélusine* en annonce d'autres encore sur les Génies et les Monstres fabuleux de la mer, etc. C'est là une branche du Folk-lore tout à fait négligée jusqu'ici et nous félicitons *Mélusine* de son initiative.

— M. Jos. Derenbourg, membre de l'Institut, professeur d'hébreu rabbinique à l'École des hautes études, achève de préparer et mettra bientôt sous presse le *Commentaire arabe sur la Mischnâ*, par Maïmonide, le célèbre médecin du sultan Saladin. Ce texte sera publié en caractères carrés, selon l'usage de nos docteurs au moyen âge, et accompagné de la version hébraïque. Il a eu sous les yeux les manuscrits de la Bibliothèque nationale à Paris et d'autres grandes bibliothèques.

— M. Isid. Lœb, professeur d'histoire au Séminaire israélite de Paris, met sous presse, pour la Société des études juives, un *Calendrier perpétuel hébreu-français*, dont les nombreux tableaux permettront d'établir la concordance entre l'année grégorienne et le comput juif. Lorsque cet ouvrage aura paru, il sera un instrument précieux pour contrôler et critiquer des textes de tous genres contenant des dates.

— Notre collaborateur M. Moïse Schwab, de la Bibliothèque nationale, vient de signer le bon à tirer du titre et de la dernière feuille (tables et concordances) du tome VII de sa traduction du *Talmud de Jérusalem*. Ce volume contient les deux premiers traités de la législation matrimoniale : 1° Traité *Yebamoth*, ou des lois du Lévirat; 2e traité *Sota*, de la femme soupçonnée d'adultère, soumise au jugement divin par l'épreuve de l'eau, ou l'ordalie, maintenue à travers le moyen âge.

— Deux nouvelles brochures du R. P. Ingold viennent de paraître. Elles sont intitulées : *Découverte et translation au collège de Juilly du corps du P. Charles de Condren, second supérieur général de l'Oratoire*, 2-10 *juillet* 1884. (Paris, Poussielgue frères, 1884, grand in-8, 16 p.). — *La mort, le testament et l'héritage de Malebranche*. (Paris, Poussielgue frères, 1884, in-8, 15 p.) — Dans la première, le P. Ingold raconte la découverte, due à ses pieuses recherches, des restes mortels du P. de Condren, qui étaient inhumés dans l'ancienne église de l'Oratoire, aujourd'hui temple de l'église réformée de Paris, et leur translation à Juilly. Le récit du R. P. Ingold est accompagné des procès-verbaux de l'invention et de la translation du corps du successeur de Pierre de Bérulle, et de la remarquable allocution prononcée, devant le cercueil, dans la chapelle de Juilly, par M. l'abbé Le Rebours, curé de la Madeleine. — Le P. Ingold, dans la seconde brochure, a reproduit quelques pages de la vie de Malebranche, du P. André, relatives aux derniers instants du grand philosophe. Il a joint à ces pages des documents totalement inédits, extraits des Archives nationales, le testament daté du 8 septembre 1713, et l'inventaire des meubles de la chambre de l'auteur de la *Recherche de la Vérité*. Il a pu donner, à l'aide de ce dernier document, des détails très curieux sur la bibliothèque de Malebranche, laquelle se composait d'un millier de volumes et était très variée et fort bien choisie.

— Dans sa dernière séance, la Société de l'École des Chartes a mis en délibération à l'occasion de son cinquantenaire, le projet d'un livre d'or où les noms et les titres scientifiques de chacun des anciens élèves seraient exposés avec une notice biographique.

— Nous recevons la notice nécrologique consacrée par M. Eugène Lelong, archiviste aux Archives nationales, à Jules Tardif, ancien élève de l'Ecole des Chartes, et chef de section aux Archives (in-8, de 50 p. et 1 gr). Le *Polybiblion* a déjà parlé (t. XXXVII, p. 150) de ce savant si modeste et si re-

marquable. Le travail de M. Lelong contient une excellente bibliographie où sont mentionnés les ouvrages, même inédits, de Jules Tardif.

— M. Tamizey de Larroque va faire paraître (en janvier) le septième fascicule de son recueil : *Les correspondants de Peiresc*. Ce fascicule est consacré au *Cardinal Bichi, évêque de Carpentras*, et à divers érudits du Comtat-Venaissin.

— L'ouvrage de M. le comte L. de Mas-Latrie : *Trésor de diplomatique et de chronologie du moyen âge* vient d'être livré à l'impression.

— Le fils d'un lettré bien connu de nos lecteurs, un jeune docteur en médecine, M. Charles Fournel, vient de soutenir une thèse intitulée : *l'Hôpital Beaujon, depuis son origine jusqu'à nos jours*. C'est la première fois depuis longtemps, sinon l'unique, où la Faculté a dû juger un travail d'histoire joint à une question médicale.

— On annonce la prochaine publication par les soins de M. E. Caillemer, doyen de la faculte de droit de Lyon, des *Lettres adressées à l'abbé Nicaise par divers savants*. Le volume (grand in-8 de près de 300 pages) renfermera soixante-seize documents inédits presque tous d'une grande valeur.

— M. Emile Picot, l'auteur de la *Bibliographie cornélienne* et de tant d'autres travaux, va publier le tome I du *Catalogue de la bibliothèque de M. le baron James de Rothschild*. Les bibliophiles seront en possession de ce tome I avant la fin de décembre. Ce catalogue de la magnifique collection de feu le baron de Rothschild, rédigé par un spécialiste tel que M. Picot, formera un précieux supplément à tous nos recueils bibliographiques.

— La Société de Saint-Augustin, à Lille, vient de réimprimer les *Voyages et Missions du Père de Rhodes de la Compagnie de Jésus* en la Chine et autres royaumes de l'Orient, avec son retour en Europe par la Perse et l'Arménie, édition conforme à la première, de 1653, annotée par le Père Gourdin de la Compagnie de Jésus, et ornée d'une carte de tous les voyages de l'auteur; un vol. in-8. Il est à regretter que ce livre, intéressant au moment où l'attention se porte sur l'extrême Orient, soit imprimé avec des lettrines, en-têtes, culs-de-lampe, en usage au seizième et non au dix-septième siècle. C'est un anachronisme de mauvais goût qu'il nous suffira sans doute de signaler pour que les éditeurs ne recommencent pas.

— Au moment du Jour de l'an, nous recommandons d'une façon spéciale les deux recueils la *France illustrée* et l'*Ami des enfants*, publiés par l'abbé Roussel.

— Sous ce titre : *Avant l'automne*, un professeur de nos Universités catholiques, historien tout ensemble et théologien, va publier, chez Morgand et Fatout, un volume de poésies.

— M. l'abbé de Bosia de Mendrisio, du clergé de Passy, corrige les épreuves d'une *Vie de sainte Sigolène*.

— Le R. P. Ingold, bibliothécaire de l'Oratoire, a communiqué à M. Henri Régnier, l'éditeur des œuvres de La Fontaine (collection des grands écrivains), des papiers venant du P. Adry, qui lui permettront de joindre à la *Notice bibliographique* quelques détails sur la composition du relevé des services inséré, à la suite de chaque fable, dans les deux volumes publiés en 1825 par A. C. M. Robert. Les notes d'Adry compléteront cet intéressant travail.

— L'éloge de Berwick, que M. le duc d'Audiffret-Pasquier avait prononcé le 15 juin dernier au banquet annuel des anciens élèves du collège de Juilly, à l'occasion de l'inauguration du buste du maréchal, vient de paraître (Paris, impr. Pichon, in-8 de 16 p.)

— Le troisième et dernier volume de l'*Histoire générale de la littérature du moyen âge en Occident*, par A. Ebert, professeur à l'Université de Leipzig, traduite par les docteurs Joseph Aymeric et James Condamin, est sous presse à la librairie Ernest Leroux.

— La librairie Oudin publiera prochainement des *Entretiens sur le Rosaire*, de Mgr Gay.

— M. Edmond Biré va réunir en volume les articles qu'il a publiés dans le *Correspondant* sur Victor de Laprade.

— Viennent de paraître chez Picard *Les Coutumes de Toulouse* le deuxième fascicule du Recueil de textes pour servir à l'enseignement du droit, in-8 (publié par le savant professeur et maître Ad. Tardif, de l'Ecole de Chartes).

— Mgr Besson, évêque de Nîmes, écrit la vie de Son Éminence le cardinal de Bonnechose.

— M. l'abbé Bounard, professeur aux Facultés catholiques de Lille, publiera prochainement la vie du cardinal Pie, évêque de Poitiers.

— M. l'abbé Didiot, doyen de la Faculté de théologie de Lille, prépare la vie de M. l'abbé de Moidrey, l'apôtre de la Salette et le promoteur des pèlerinages de pénitence à Jérusalem.

— Doit paraître dans quelques jours : *Atlas d'histoire naturelle de la Bible, d'après les monuments anciens et les meilleures sources modernes et contemporaines, destiné à faciliter l'intelligence des saintes Écritures*, par M. L. E. Fillion, professeur d'Écriture sainte au grand séminaire de Lyon (1 vol. grand in-4, contenant v-112 pages de texte et cxii planches. Lyon, librairie Briday).

— Le R. P. Martinov se propose d'ouvrir une conférence privée de slavon (langue et littérature slaves) à la Société bibliographique, 195, boulevard Saint-Germain. Les inscriptions (noms, titres et domicile) seront reçues à la bibliothèque de la Société, tous les jours, par lettre. Aucun cours de ce genre n'existe à Paris.

— Le tome II de *la Chronique du Mont-Saint-Michel*, publiée pour la Société des Anciens textes par M. Siméon Luce, vient d'être mis sous presse.

— Un nouvel ouvrage du R. P. de la Vaissière, S. J., sur Madagascar, paraît en ce moment à la librairie Lecoffre. L'auteur y traite spécialement des *Mœurs et coutumes des Malgaches*.

Agenais. — M. Adolphe Magen, secrétaire perpétuel de la Société des lettres, sciences et arts d'Agen, prépare la publication des mémoires inédits du périgourdin Geoffroy de Vivans, où l'on trouvera de curieux détails sur les guerres de religion du seizième siècle.

Auvergne. — Viennent de paraître les : *Documents inédits pour servir à l'histoire de la ville de Thiers*, par S. Guillemot. Clermont, Thibaud, 1884. Extr. des *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Clermont*.

Béarn. — M. G. B. de Lagrèze va donner une édition définitive (ce sera la cinquième) de son histoire et description du *Château de Pau*, et il va livrer à l'impression le manuscrit entièrement prêt d'un piquant ouvrage sur la *Société et les mœurs en Béarn*.

Bourgogne. — L'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon va terminer la publication d'une bibliographie bourguignonne par M. Ph. Milsand, l'un de ses membres. Cette bibliographie formera un volume grand in-8 de plus de 600 pages à deux colonnes.

— La librairie Renaud-Bressoud, de Cluny, qui vient de rééditer, avec des

dessins nouveaux, le *Cluny* de M. Penjon, prépare un *Guide historique et archéologique du voyageur à Paray-le-Monial.*

— M. J. L. Bazin, membre de l'Académie de Mâcon, va prochainement publier une importante collection de lettres de Mayenne aux échevins de Mâcon, conservées aux archives de cette ville.

Champagne. — Sous presse : *Historique de l'église de Notre-Dame-en-Vaux*, 2e partie, par M. Louis Grignon. La 1re partie, contenant la *Description*, a paru cette année. (Châlons, in-12).

Franche-Comté. — M. Léonce Pingaud a publié dans les *Mémoires de la Société d'Émulation du Doubs* (Tir. à p. Besançon, Dodivers, 1884, in-8 de 24 p.) une notice biographique sur *J. B. Courvoisier, professeur à l'Université de Besançon* (1749-1803). En dehors d'appréciations politiques, sur lesquelles des réserves sont à faire, ce travail est intéressant.

Guyenne. — M. de Gouvra va publier à Bordeaux (librairie Feret) une réfutation de l'ouvrage de M. Ernest Gaullicus, archiviste de cette ville, sur l'*Histoire de la réformation à Bordeaux et dans le ressort du parlement de Guyenne*.

Languedoc. — M. l'abbé Ferdinand Saurel, un des auteurs de l'*Histoire de Malancène*. vient de publier une dissertation archéologique sur l'emplacement de la ville gallo-romaine appelée Aeria. Cette dissertation sera accompagnée de cartes et de gravures.

— M. Camille Chabaneau, professeur à la faculté des lettres de Montpellier, est sur le point de donner une nouvelle édition, avec notice et commentaires très développés, des *Vers des troubadours* par Jean de Notre-Dame.

Lorraine. — Le *Polybiblion* de juillet (p. 82) annonçait la publication d'un ouvrage de M. Arthur Benoit, intitulé : *Les ex-libris dans les trois évêchés, Metz, Toul, Verdun*, 1552-1790. Ce titre était incomplet. L'ouvrage a paru. Il porte pour titre : *Les Bibliophiles, les collectionneurs et les bibliothèques des Trois Évêchés*, 1552-1790. Nancy et Bruxelles, 1 vol. in-8 de 500 p. (Tiré à cent exemplaires).

— Deux ouvrages en préparation, relatifs à Toul. Dans l'un, M. l'abbé Vanson étudiera la *vie de saint Mansuy*, premier évêque de cette ville, et tâchdra de fixer, à l'aide des procédés indiqués par la critique moderne, l'époque de l'évangélisation des Leuquois. Le second, qui aura pour sujet *La réunion de Toul à la France* et pour auteur M. le marquis de Pimodan, embrassera les épiscopats de Toussaint d'Hocédy, de Pierre du Châtelet, du cardinal de Vaudémont et de Christophe de la Vollée (1543-1607).

— M. R. de Magnienville vient de faire paraître, à la librairie académique de Didier, la vie de *Claude de France*, duchesse de Lorraine, épouse du duc Charles III.

— La Société de statistique universelle a accordé une médaille d'or à MM. Boinette et Lallement, pour leur ouvrage sur *Jean Errard de Bar-le-Duc*, l'ingénieur de Henri IV.

— Le volume des *Mémoires de l'Académie de Stanislas* qui vient de paraître contient un travail de M. Maggiolo, si connu par ses recherches sur l'instruction primaire avant 1789, intitulé : *La vie et les œuvres de l'abbé Grégoire* (1789-1831). L'auteur se borne à mettre sous les yeux des lecteurs, « année par année, ou plutôt jour par jour, ses écrits, ses motions, ses « votes, ses discours, ses actes, afin que chacun, dans la liberté et l'indépen- « dance de sa conscience, puisse, en connaissance de cause, juger un homme

« étrange, dont la mémoire, il l'avait prédit, a été et est encore en proie « à la rage des partis. »

Normandie. — M. Gustave Dupont, ancien président de la Société des Antiquaires de Normandie, fait imprimer en ce moment, à Caen, chez Le Blanc-Hardel, la dernière partie (t. III et IV) de son *Histoire du Cotentin et de ses îles*. Le manuscrit est entièrement terminé et les souscripteurs recevront le complément de cet ouvrage d'ici à quelques mois.

— Des travaux dans la cathédrale d'Evreux (Eure) ont amené la découverte du tombeau de Jean d'Aubergenville, évêque d'Evreux au treizième siècle. Parmi les débris, une partie de la crosse et un magnifique anneau pastoral.

— La Société libre de l'Eure donnera prochainement, dans ses *Mémoires*, deux lettres inédites de Le Batelier, érudit Ebroïcien du commencement du dix-septième siècle, publiées par M. L. Delisle, directeur de la Bibliothèque nationale, son ancien président.

— On signale une *Monographie de l'abbaye de Saint-Étienne de Fontenay* près Caen, par M. Pierre Carel, avocat en cette ville.

— Le numéro du *Bulletin de la Société de l'Histoire de Normandie*, qui vient de paraître, contient le discours prononcé à titre de président d'honneur, par M. de Beaucourt, le 20 décembre dernier, et le rapport de M. Ch. de Beaurepaire, vice-président sur les publications de la Société pendant l'exercice 1883-1884; enfin une *Note* de M. Ch. Bréard *sur la famille du capitaine Gonneville, navigateur normand du seizième siècle*.

— Sous presse un volume édité par M. Bouquet pour la même société et qui contiendra l'*Histoire de Neufchâtel*, par dom Bodin. Il sera le complement du volume qui vient de paraître par les soins du même éditeur, et qui comprend deux ouvrages inédits : 1° le *Mémoire d'Adrien Miton*, président en l'élection de Neufchâtel-en-Bray (seizième et dix-septième siècles), sur l'histoire de cette ville et de la Haute-Normandie, depuis 1520 jusqu'à 1640 ; 2° le *Saliberna* (Bernesault), ou description de l'origine et du rétablissement de ce monastère près de Neufchâtel-en-Bray, poème latin de Percheval de Grouchy, avocat du roi dans cette ville (seizième et dix-septième siècles), dédié aux Pères pénitents, successeurs des premiers moines.

— Sous presse, à Rouen, chez Cagniard : *Le Château fortifié, chapitre inédit de la Normandie chrétienne de Farin*, précédemment édité par M. Félix pour la Société rouennaise de bibliophiles, réimprimé en un vol. in-8 raisin au nombre de 30 exemplaires pour le commerce ; — *le Mystère de l'Incarnation et Nativité de N.-S. Jésus-Christ*, édité par M. S. Le Verdier pour la Société des Bibliophiles normands, in-4.

— En préparation chez le même : Une édition de grand luxe avec gravures et frontispice du compte rendu du bi-centenaire de Pierre Corneille, des discours prononcés et des pièces de vers lues dans cette circonstance.

— On annonce la mise en souscription d'un ouvrage préparé par M. Hellot sur *l'Histoire d'Héricourt-en-Caux*.

— Le tome II des *Mémoires de la Société d'archéologie* d'Avranches et de Mortain vient de paraître. Ce volume contient une étude sur la *Vie* et les *Écrits* de Robert de Tombelaine, moine du onzième siècle, par M. Charles Le Breton ; des *Lettres archéologiques*, du même auteur, sur quelques localités des Côtes-du-Nord et du Morbihan; une *Théorie de linguistique*, par M. J. Fleury ; enfin un *Glossaire germanique, scandinave et hébraïque*, du président de la Société, M. Édouard Le Héricher, faisant suite au *Glos-*

*saire celtique et latin* du même auteur, publié dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie.*

Picardie. — La brochure suivante, qui n'est pas mise en vente, vient de paraître : *Catalogue des aveux et dénombrements relatifs à la Picardie*, par Gaetan de Witasse (Amiens, typographie Delattre-Lenoel, 1884, in-8 de 109 p.). On sait que les aveux et dénombrements sont une des sources les plus précieuses de l'histoire de nos provinces, dont ils font connaître la description générale par l'époque de leur rédaction, la topographie spéciale de chacune des localités, les noms des seigneurs, vassaux, censitaires, etc.

Saintonge. — *Le Recueil de la Commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure et Société d'archéologie de Saintes* donne dans son numéro d'octobre : *Sur les doubles titulaires et patrons de nos églises*, par M. Caudéron ; *Restauration de l'église d'Esnandes*, par M. Augustin Fellmann; le compte rendu d'une *Excursion archéologique de la commission* dans l'arrondissement de Jonzac, à Montguyon et Montendre (avec une carte), par MM. le docteur Vigen et Caudéron; des lettres curieuses pour l'histoire du château de Cognac, tirées de la Bibliothèque nationale et publiées par notre collaborateur le vicomte Guy de Bremond d'Ars.

Allemagne. — La maison Teubner de Leipzig vient de publier l'*Ars grammatica* de Denys de Thrace, auteur du second siècle de notre ère, d'après les manuscrits les plus estimés, avec des prolégomènes, des scholies, des index, etc., qui font de cette publication une édition remarquable d'un livre précieux.

— Un récent ouvrage va ajouter une part importante à tout ce qui a été écrit sur Schiller. C'est le travail de M. Ueberweg, intitulé : *Schiller, philosophe et historien.*

— Le nouveau volume de la *Bibliothèque germanique*, est une édition du manuscrit de Lamprecht, l'*Alexandre*. L'éditeur, M. K. Kinzel, donne les leçons différentes des trois manuscrits que l'on connaît, ainsi que les fragments qui existent du vieux poème français d'Albéric de Besançon, sur lequel l'ouvrage de Lamprecht a été composé.

— On publie à Vienne en Autriche les ouvrages de Wiclef, *De simoniâ*, et *de Ecclesia*, sur des manuscrits prêtés par la bibliothèque du collège de la Trinité, à Dublin, en Irlande.

Angleterre. — Le professeur Blandakar, chargé de recueillir et de conserver les manuscrits en langue sanscrite dans l'Inde, donne dans l'*Academy* d'intéressants détails sur la collection faite par ses soins. Il a sous sa charge 4,482 manuscrits dont un tiers environ porte des dates ; ceux qui sont écrits sur des feuilles de palmier sont des onzième, douzième, treizième et quatorzième siècles, et s'arrêtent en 1394, pendant que le plus ancien de ceux qui sont sur papier est de 1320. On peut conjecturer de là que le papier remplaça dans l'Inde les feuilles de palmier au quatorzième siècle.

— Les Anglais ont dirigé leurs recherches sur un de nos compatriotes, singulier et énigmatique personnage du siècle dernier. Le capitaine Buchan Telfer vient de terminer une curieuse biographie du chevalier d'Eon, qui a du reste fait un assez long séjour en Angleterre durant l'ambassade du duc de Nivernais en 1763 et 1764.

— L'*Annuaire d'Holyrood* va publier un récit inédit de l'exécution de Marie Stuart fait par un témoin oculaire, et trouvé récemment en manuscrit dans les papiers d'un magistrat écossais du dix-huitième siècle.

— Mistress Bryant a été présentée avec le chaperon et la robe de docteur à la réunion du Collège de jeunes filles du nord de Londres. Elle est la première femme qui ait pris le grade de docteur ès sciences morales à l'Université de Londres.

— On s'occupe beaucoup à Edimbourg de la fondation d'une société écossaise de géographie. Elle aura pour but de populariser l'étude de cette science, de contribuer aux voyages de découvertes, d'encourager et d'aider la publication de bonnes cartes, de former une bibliothèque géographique. Elle publiera une revue mensuelle, qui donnera le résumé de toutes les nouvelles géographiques publiées dans les périodiques anglais et étrangers.

— L'art nouveau du *Type-Writing*, devenu rapidement florissant aux Etats-Unis, est en train de faire son apparition sur l'ancien continent. La *Society of the employement of women*, de Londres (Société pour l'emploi des femmes) vient d'ouvrir un atelier de ce genre, en le réservant naturellement au sexe qu'elle protège. On sait en quoi consiste cette profession nouvelle, qui convient, en effet, spécialement aux femmes : Des caractères en fonte, mais qui ressemblent beaucoup aux types xylographiques des imprimeurs primitifs par leur grosseur, sont mis aux mains des employées copistes pour une composition rapide du manuscrit qu'on leur donne à reproduire. Par ce procédé, on obtient très vite d'une employée suffisamment dressée le nombre de copies nécessaire, copies qui sont toutes plus correctes que l'écriture du meilleur scribe, surtout plus lisibles, et d'un meilleur marché sensible. L'application de ce procédé est sans prix pour les manuscrits d'auteur, pour les rôles de théâtre, les pièces de procédure dont on n'a jamais besoin que d'un nombre d'exemplaires limité et restreint, et toujours très longs à recopier.

— Dans la série des *Manuels de la Bible*, MM. Clark vont publier les *Actes des Apôtres*, avec introduction, notes et cartes ; et une *Géographie de la Palestine*, avec cartes.

— L'Université de Cambridge va publier un *Glossaire latin du moyen âge*, de la fin du huitième siècle, avec la signification anglo-saxonne de l'époque ; ce manuscrit contient environ 10,000 mots latins et environ 2,000 mots anglo-saxons.

— MM. Bentley annoncent que les publications sur l'histoire de France, qu'ils ont faites depuis peu, ont eu un rapide écoulement. Ce sont : Une traduction des *Mémoires de Bourienne* sur Napoléon Ier, illustrée de plus de trente gravures sur acier ; et une *Histoire de la cour de France durant le seizième siècle*, par lady Jackson.

— La société musicale Browning espère pouvoir faire exécuter, dans le courant de novembre, la messe solennelle de requiem de l'abbé Vogler ; le produit de cette exécution est destiné à l'érection de la statue que Darmstadt prépare à cet illustre musicien.

— Le cardinal Newman demande, dans l'*Academy* du 1er novembre, la rectification d'une erreur commise par un catalogue de librairie. Ce catalogue cite *Anselme et autres poèmes*, comme la première publication faite par le cardinal Newman, et devenue excessivement rare. Or, le cardinal déclare qu'il n'a jamais rien écrit, ni en tout ni en partie dans ce livre, qu'il n'en a connu même l'existence qu'informé par un ami.

— Un amateur d'autographes, M. Alfred Morison, de Londres a mis à exécution pour son propre compte une idée originale. Imitant ce qui a été fait dans ce genre à Paris par l'éditeur libraire Ét. Charavay, il fait paraître

le catalogue de sa collection, une des plus rares, à l'état de fac-similé. Le premier volume vient d'être publié : *Catalogue of the collection of autograph letters and historical documents formed between* 1865 *and* 1882, *by Alfred Morison, compiled and annoted under the direction of A. W. Thibaudeau.* Londres, 1883, gr. in-4). L'ouvrage ne sera pas dans le commerce. Les deux cents exemplaires (nombre rigoureusement limité) seront distribués par M. Morison qui veut en être le seul dispensateur.

On annonce une revue consacrée aux antiquités, à l'histoire, aux légendes de l'île de Man. Il faut croire qu'elle rectifiera la bévue commise par Walter Scott dans son roman de *Péveril du Pic* dans lequel il a fait de la châtelaine de l'île de Man, Charlotte de la Trémoille, comtesse de Derby, une catholique altière, quand son histoire et sa correspondance font connaître qu'elle était d'un caractère aimable et qu'elle était zélée protestante, comme sa mère, Charlotte de Nassau, fille de Guillaume le Taciturne.

— Une étude publiée par l'Académie royale d'histoire, en octobre, sous le titre de la *Mauritanie Tingitane*, établit que les *Maragatos* de Léon, au lieu d'être des Goths, sont des Celtes authentiques.

— Un autre mémoire, publié par la même Académie, sur la synagogue juive de Cordoue, montre que ce petit monument, malgré les mutilations qu'il a subies, conserve des restes précieux d'architecture et de sculpture du treizième et du quatorzième siècles. Le père F. Fita y a joint une lithographie représentant la plus curieuse portion de l'édifice.

Belgique. — M. Adolphe Siret, le directeur de la revue qui se publie à Bruxelles sous ce titre : *Journal des beaux-arts et de la littérature*, prépare une *Vie* de M. Octave Pirmez. l'auteur des *Lettres à José*, des *Heures de philosophie* et des *Jours de solitude*.

— M. Travers Twiss vient de découvrir dans la célèbre bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles, un manuscrit de l'*Ordo judiciarius* de Richard le Pauvre, fameux canoniste anglais, du douzième siècle, de l'Université de Bologne. Ce manuscrit est plus complet et plus correct que celui qui fut découvert à Douai en 1847, et qui fut édité en 1853. L'auteur, après son retour en Angleterre, en 1205, fut successivement doyen de Salisbury, et évêque de Chichester, de Salisbury et de Durham. Il mourut âgé en 1287.

Espagne. — La *Verdadera ciencia espanola*, sorte de société de librairie catholique espagnole formée à Barcelone en 1876, et dont le *Polybiblion* s'est déjà occupé (t. XXXVIII, p. 500), vient de commencer la réimpression de deux ouvrages historiques du plus haut intérêt : 1° *Las guerras de los Estados Bajos*, sous Philippe II ; 2° *les Guerras del Palatinado*, au commencement du dix-septième siècle. Le premier a pour auteur Don Carlos Coloma, qui avait fait la plupart des campagnes qu'il raconte avec autant de charme que d'autorité. Le second est dû à la plume fort estimée aussi de Don Francisco de Ibarra.

Italie. — Une nouvelle brochure de M. Eugène Rendu vient de paraître à Florence aux bureaux de la *Rassegna nazionale* (in-8, 15 p.). Elle est intitulée : *Le marquis Gino Capponi;* et formée du discours prononcé à l'inauguration du monument élevé à la mémoire de l'homme d'État italien dans l'église Sainte-Croix et d'une correspondance échangée entre Gino Capponi et M. Eug. Rendu. Ce sont là des documents curieux pour l'histoire contemporaine de l'Italie.

— On a récemment découvert à Rome des lettres faisant partie d'une correspondance secrète entre le connétable de Bourbon et Ludovic le Maure, duc de Milan.

Grand duché de Luxembourg. — Le programme de l'Athénée Royal grand-ducal de Luxembourg pour 1884 contient un mémoire de M. le professeur Arthur Herchen sur *Henri l'Aveugle, comte de Namur et de Luxembourg, et Baudouin V de Hainaut.* L'auteur y rectifie plusieurs assertions erronées des historiens précédents sur ce prince chevaleresque et infortuné. L'appendice contient, sous forme de regestes, les documents diplomatiques relatifs à l'histoire du comte Henri ; ceux qui étaient restés inédits jusqu'à ce jour, ou qui n'avaient reçu qu'une publication très restreinte, sont reproduits textuellement. — G. K.

Roumanie. — Les savants roumains continuent le cours de leurs curieuses investigations dans les archives de toute l'Europe. Nous étions admis dernièrement à contempler de très curieux documents recueillis à Moscou, par les soins de M. Nicolas Krezzulesco, et qui seront prochainement publiés. En attendant, voici un volume de 444 pages grand in-8, contenant le résultat des recherches opérées dans les archives françaises : *Louis XIV et Constantin Brancovano*, par M. Jean Ionesco. (Bucarest, imprimerie de l'Académie, 1884). Nous aurons occasion de revenir sur cette publication.

Russie. — L'Académie de Saint-Pétersbourg ayant à disposer du legs Araktcheef, décernera, en 1925, un prix d'une valeur de cinq millions à l'auteur du meilleur ouvrage sur la vie et le règne du tzar Alexandre Ier. Ministre et favori de ce prince, au commencement du siècle, Araktcheef avait à sa mort (1825) légué cinquante mille roubles destinés à rendre, cent ans après, hommage à la mémoire de son souverain. Les intérêts capitalisés ont produit la somme fantastique qui forme le prix du concours.

— Dans l'*Antiquité kiovienne* (livraison de septembre) on a commencé la publication des Mémoires du prince Boris Kourakine, embrassant l'intervalle de temps de 1676 à 1710. Quiconque a lu les Mémoires de Saint-Simon devine l'intérêt que doivent avoir ceux de l'ambassadeur russe dont l'écrivain français a tracé le portrait et raconté la mission tant auprès de la cour de Versailles que de celle de Rome. Les Mémoires sont précédés d'une préface écrite par Philippe Ternovski, le professeur à l'université de Kief, récemment décédé.

— M. Prohorof vient de publier le 2e fascicule de son *Album historique du costume et du mobilier national.* Le premier contenant le costume des tsars, avait paru en 1883.

— A partir du 1er novembre (v. s.) paraît à la librairie Wolf une revue illustrée, sous le titre : *Nouveautés* et avec le sous-titre suivant : Messager de vie contemporaine, de littérature, de science, des arts.

— L'académicien Kalatchof, fondateur de l'Institut archéologique, publiera sous peu un *Recueil de procès-verbaux de l'ancien conseil des boyars* qu'il a découverts dans les archives et longuement étudiés. Le ministre des finances lui a obtenu, à cet effet, un subside annuel de 4,000 roubles pendant trois ans.

— Dans la vingt-septième distribution du prix Ouvarof, qui a eu lieu le 25 septembre dernier, l'Académie des sciences a décerné le prix à M. Tchistovitch, pour son *Histoire des premières écoles de médecine en Russie ;* à M. Goloubef, auteur de l'ouvrage intitulé : *Pierre Mohila, métropolitain de Kief, et ses collaborateurs* ; à M. Berchadski pour son livre : Les *Juifs lithuaniens* ; à M. Kobeko, pour son étude sur le *Tsarevitch Paul Petrovitch* (1754-1796), et à M. Barsoukof, qui a écrit la vie d'*Innocent, métropolitain de Moscou,* d'après ses lettres, ses écrits et les récits des contemporains. M. Dourof, auteur d'un *Essai d'histoire de la musique en Russie,* obtint une mention honorable.

— La commission temporaire de Kief, qui avait publié de nombreux volumes contenant des documents anciens, manquait d'index géographique. Celui-ci vient de paraître, grâce aux labeurs de M. Novitski ; il est très détaillé et forme un gros volume de mille pages qui embrasse les publications faites depuis 1845 jusqu'à 1877.

— Le *Recueil* de l'Académie, section de la langue russe, s'est enrichi de trois nouveaux volumes. Le XXXIII^e contient le discours de M. Souhomlinof lu à la séance publique, en mémoire de la fondation de l'académie russe ; un compte rendu de l'ouvrage de l'archimandrite Amphiloque, sur l'Evangile de Galitch, pour lequel il obtint le prix Lomonossof ; de nouvelles données sur Gnéditch, traducteur de l'*Iliade*, communiquées par M. Tihanof ; la correspondance de Catherine II avec Grimm, 3^e art. de M. Grot et les lectures sur la littérature russe faites à Paris par Schévyref. Le tome XXXIV contient les recherches de M. Destounis sur les chants héroïques des grecs du moyen âge et la première partie de la description des livres slavons-russes, imprimés en lettres cyrilliques (1491-1652). Celle-ci a pour auteur le bibliographe fort connu M. Karataïef. Dans le tome XXXV, M. Youchkévitch a édité les chants de noces du peuple lithuanien. L'écrit intitulé : *Catherine II dans sa correspondance avec Grimm*, par l'académicien Grot, a paru en volume séparé avec une table des matières. Cette intéressante étude est faite d'après les lettres originales publiées par l'éminent académicien dans le *Recueil de la société d'histoire russe*.

— M. Lambine a complété sa précieuse *Bibliographie d'histoire russe* par un dixième volume qui contient l'année 1864. La bibliographie des années suivantes (1865-1876) est continuée, comme on sait, par l'infatigable M. Méjof qui vient d'en publier le quatrième volume. — Sur la demande du dernier congrès archéologique tenu à Odessa, M. Méjof va préparer une bibliographie de la Russie méridionale.

Suède. — Une importante publication suédoise vient d'être terminée : C'est une édition des *Révélations de sainte Brigitte*, d'après un manuscrit suédois du moyen âge. En voici le titre : *Heliga Birgittas Uppenbarelser Efter Gamla Handskrifter utgifna af G. E. Klemming. Stockholm, P. A. Norstedt et Soner*, 1857-1884, in-8, 5 vol. Dans le dernier volume, de la page 179 à 275, on trouve, sous le titre : *Birgitta-Literatur*, une bibliographie des *Révélations* fort bien faite, renfermant les éditions et traductions en toute langue.

Suisse. — Le D^r Boos, de Bâle, vient de terminer la publication des documents historiques conservés dans les archives de Bâle-campagne. Le recueil contient 983 pièces, dont la plus ancienne est de 708, et la plus récente de 1512. Les frais de cette publication ont été couverts, partie par des souscriptions particulières, partie par un subside des Etats.

— La collection d'antiquités lacustres de Zurich s'est considérablement enrichie durant le dragage du nouveau quai. Les objets trouvés comprennent des armes, des ornements de bronze, des poteries, la proue d'un bateau formée d'un tronc d'arbre creusé.

— La Société numismatique suisse a tenu son assemblée générale à Fribourg, le 9 octobre. Il y a été décidé qu'on dresserait un catalogue général par cantons de toutes les collections, publiques et privées, des monnaies et médailles, qui existent sur le territoire suisse. On a choisi Genève pour le lieu de la prochaine assemblée.

— Une remarquable carte des anciens glaciers de la partie Nord des Alpes suisses et de la chaîne du mont Blanc, vient d'être publiée par la So-

cété helvétique de sciences naturelles. Un coloris particulier distingue les glaciers des parties neigeuses.

Ventes.— 19, 20, 21 juin. — Cabinet de M. Bovet (Me Delestre ass. de M. Ét. Charavay). — N° 506. Galilée, 690 fr. — N° 510. Torricelli à Angelo Ricci, 520 fr. — N° 650. Ronsard, 330 fr. — N° 651. Philippe Desportes à Villeroy, 260 fr. — N° 653. Malherbe à Racan, 355 fr. — N° 654. Saint François de Sales au duc de Savoie, 260 fr. — N° 655. Saint Vincent de Paul au R. P. Boulart, 200 fr. — N° 660. Balzac à Madeleine de Scudéry, 390 fr. — N° 662. Voiture, 300 fr. — N° 667. Pierre Corneille : Procuration réunissant en outre les signatures de Racan, Saint-Sorlin, Doujat, Cureau de la Chambre, Furetière, Ballesdens, Philippe de Chaumont et Jacques Cassagne, 1,785 fr. — N° 669. Scarron, 300 fr. — N° 673. La Rochefoucauld à Mlle de Scudéry, 375 fr.— N° 679. Molière : Pièce, portant en outre les signatures de Jean Monchaingre, Angélique Meunier et Charles Rollet (le Rollet de Boileau), 2,500 fr. — N° 684. Mme de Sévigné à la comtesse de Guitaut, 390 fr. — N° 685. Bossuet, 200 fr. — N° 698. Racine, 200 fr. — N° 707. Lesage, 1,010 fr. — N° 717. Marivaux, 340 fr. — N° 737. J.-J. Rousseau, 200 fr. — N° 739. Diderot à Voltaire, 245 fr. — N° 788. Chénier à son père, 810 fr. — N° 793. Baronne de Staël à Alex. de Lameth, 360 fr. — N° 860. Mgr Dupanloup à la marquise de Basol, 310 fr. — N° 861. Victor Hugo à Lamennais, 300 fr. — N° 903. Proudhon, 500 fr. — N° 936. Correspondance de Baudelaire, 225 fr. — N° 972. Zola à M. Dormeuil, 52 fr. — *Autographes de célébrités étrangères :* N° 982. Martin Luther, 1,000 fr. — N° 981. Reuchlin, 1,200 fr. — N° 999. Frédéric II à Voltaire, 270 fr. — N° 1009. Lessing, 700 fr. — N° 1031. Gœthe à Schiller, 500 fr. — N° 1113. Wagner, 99 fr. — N° 1139. David Hume, 400 fr. — N° 1152. Burns, 800 fr. — N° 1170. Byron à Sir Hoppner, 200 fr. — N° 1194. Machiavegli, 200 fr. — Nos 1214, 1215. Manzoni, pièce de vers autographe signée et lettre à Gosselin, ensemble 485 fr. — N° 1226. Erasmus, 360 fr. — N° 1232. Zwingli, 200 fr. — N° 1251. J.-J. Rousseau à Voltaire, 310 fr. La lettre est signée « Citoyen de Genève. »

— La troisième et dernière partie de cette remarquable collection doit se vendre au mois de novembre prochain. L'édition de luxe du catalogue en préparation contiendra, outre les fac-similés de l'édition ordinaire nombre de pièces reproduites en photogravure.

Ventes prochaines. — Le libraire M. Durel inaugure la saison en annonçant la vente de diverses importantes collections pour les jours suivants, savoir : 4 et 5 décembre, bibliothèque de M*** ; 6 décembre, bibliothèque de M. H. de*** ; 9 et 10 décembre, bibliothèque de feu M. le Dr Bertrand de Saint-Germain ; 11 décembre, suite de la bibliothèque de feu M. le Dr Bertrand de Saint-Germain ; 12 décembre, bibliothèque de M. F. P. La maison Durel a publié des catalogues séparés pour ces ventes.

Ventes rouennaises. — Du 17 au 22 novembre a eu lieu, à Rouen, la vente aux enchères des livres dépendant de la succession d'un amateur normand, M. Alfred Baudry, frère de l'administrateur de la Bibliothèque mazarine, M. Frédéric Baudry. Au prix principal de trois cent cinquante-cinq francs, la Bibliothèque municipale a acquis un manuscrit ainsi désigné sur e catalogue : *Anecdotes de ce qui s'est passé dans la ville de Rouen depuis l'établissement des États-Généraux, dont l'ouverture s'est faite à Versailles le 4 mai* 1789. In-fol. cart. — Manuscrit de M. Horcholle, procureur à la Chambre des Comptes, commençant au 11 mars 1789 et finissant au 26 dé-

cembre 1801. C'est un résumé chronologique très complet de tout ce qui s'est passé à Rouen pendant l'époque révolutionnaire. » Il faut ajouter que ce résumé présente un grand intérêt, plus sérieux que celui que son titre révèle ; il n'est autre qu'une histoire de chaque jour : tous les événements qui se sont produits à Rouen entre ces deux dates y sont l'objet de mentions assez étendues pour que le lecteur puisse en mesurer l'importance et le caractère, et d'asseoir un jugement éclairé sur les personnes et les choses. Ce manuscrit sera certainement bien placé dans un dépôt public, et on ne peut que féliciter les bibliothécaires de la ville d'en avoir fait l'acquisition. Mais est-il certain qu'ils possèdent l'original de l'œuvre d'Horcholle ? N'ont-ils pas seulement une copie ? Elle est peut-être faite par l'ancien procureur, mais tout est de même encre, du même temps, et des détails révèlent une transcription faite après coup : il y a des corrections et des additions à ce qui devait être le texte primitif, écrit au jour le jour. Du reste, un autre érudit de Rouen croit, de son côté, être en possession de l'original. M. l'abbé J. Loth l'a utilisé pour écrire l'*Histoire de la cathédrale de Rouen* et l'*Histoire des Conventionnels de la Seine-Inférieure*. Il y a encore beaucoup à puiser dans le journal de l'ancien procureur de la Chambre des comptes de Normandie.

Ventes étrangères. — Les deux ventes Beckford et Hamilton, dont le *Polybiblion* a parlé dans le numéro de septembre, ont produit environ 170,000 liv. (4,250,000 fr.). Le Gouvernement prussien s'y est rendu acquéreur en bloc de toute la collection des manuscrits.

— En mars dernier a eu lieu, à New-York, la vente des collections de M. Murphy, bibliophile éminent, qui fonda la Société historique de Long-Island et plusieurs bibliothèques publiques. Le catalogue de cette vente se composait de plus de 3,000 numéros, dont une série fort importante sur l'Amérique. Elle a eu lieu par les soins de MM. Leavit.

— Les plus forts prix atteints à la vente de la bibliothèque Gosford à Londres portaient sur les ouvrages suivants : Les Arts du moyen âge, par du Sommerard, 66 liv. ; — Le peintre graveur, 30 liv. ; — Les oiseaux d'Europe, de Gould, 120 liv. ; — Les oiseaux d'Australie, du même, 200 liv. ; — Nouveau théâtre de la Grande-Bretagne, 57 liv. ; — Pilgrimes, 6 vol. 82 liv. ; — Silvestre, paléographie, 59 liv. ; — Shakespeare, son premier in-folio (1623), 470 liv. — C'est à cette vente que le libraire Trovey a payé la bible de Gutenberg (circa 1450), connue sous le nom de bible Mazarine, au prix de 500 liv. sterl., soit 12,500 fr. Quaritch vient de la payer 80,000.

— 19, 21 juin. — Bibliothèque de feu M. J.-W. Jones (vente par MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge, à Londres). — Prix remarqués : Les Quadrupèdes, de Berwick, 1re éd. en gr. papier, 37 liv. 10 sh. ; — Les contes de La Fontaine, éd. des fermiers généraux, 25 liv. 10 sh. ; — La galerie Parlain, 19 liv. (475 fr.) ; — Beatæ Mariæ officium, 87 liv. (2,175 fr.) ; — L'Élégie de Gray, 1re éd., 12 liv. (300 fr.) ; — Le roman de la Rose, impr. Petit, 139 liv. (3,475 fr.). — Total de la vente : 3,708 liv. 10 sh. 6 p. (55,635 fr.).

— 9 juillet. — Collection provenant du château de *** (MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge, à Londres). — Numéros remarqués : Cordyale, en français, impr. Captin, 200 liv. ; — Mystère de la Vierge et de Jésus, 2 vol., 64 liv. ; — Ysaïe le triste, 1re éd., 80 liv. ; — Ponthuis et la belle Sidoine, 120 liv. ; — des chroniques et un coustumier de Normandie en manuscrit, ensemble 1,325 liv. — Total de la vente : 2,875 liv. 5 sh. (71,881 fr.).

— Marbourg. — Bibliothèque Hensinger. — 14,526 volumes cata-

logués se sont vendus, la plupart se rapportant à l'histoire de l'art médical, à la géographie médicale et à la pathologie comparée.

— Rome. — Bibliothèque Castellani. — Voici quelques-uns des prix d'acquisition rapportés par *il Bibliofilo :* N° 835. Joli manuscrit du quinzième siècle, vélin aux armes de Castille et de Léon, 4,500 fr. ; — n° 837. Offices des morts, petit manuscrit in-folio, vélin, plain-chant du quinzième siècle, 410 fr. ; — n° 847. Manuscrit persan, grand in-4, avec miniature, 650 fr. ; — n° 852. Deux miniatures sur vélin aux armoiries d'Antoine de Bourgogne (1469), 1,500 fr.

Publications nouvelles. — *La Maison et l'Église. Souvenirs d'une enfant catholique*, par Auguste Nizard (in-12, Bray et Retaux). — *Prolégomènes d'un cours sur le droit canonique et ses relations avec le droit civil*, par Horoy, (in-12, A. Marescq aîné). — *Traité du droit commercial maritime*, par Arthur Desjardins (in-8, Durand et Pédone-Lauriel). — *Traité théorique et pratique du contrat d'assurances contre l'incendie, d'après la doctrine et la jurisprudence*, par H. de Lalande (in-8, Thorin). — *La philosophie des Grecs considérée dans son développement historique*, t. III, par Edouard Zeller (in-8, Hachette). — *La physionomie et les sentiments*, par F. Montegazza (in-8, Félix Alcan). — *La Bonté, science de la vie*, par l'abbé Achille Meulé (in-12, Gaume). — *Traité pratique de paléontologie française*, par Stanislas Meunier (in-12, Rothschild). — *Traité de balistique expérimentale*, par Hélie et Hugoniot (2 vol. in-8, Gauthier-Villars). — *Les Torpilles*, par le lieutenant-colonel Hennebert (in-12, Hachette). — *Les Médailleurs de la Renaissance*, par Aloïs Heiss (in-f°, Rothschild). — *Charles Blanc et son œuvre*, par Tullo Massarani (in-16, Rothschild). — *Manuel de philologie classique*, t. II, par Reinach (in-8, Hachette). — *Études sur la langue et la grammaire de Tite-Live*, par Othon Riemann (in-8, Thorin). — *Poésies posthumes* d'Auguste Barbier (in-12, Lemerre). — *Chants de rénovation, Un Pitre, Victor de Laprade*, par E. de Villedieu (in-16, Jouaust). — *Les Verges, satires contemporaines*, par Gaston David (in-18, Emile Perrin). — *Le Beau Colonel*, par A. Beaumont (in-12, Hennuyer). — *Une histoire écossaise*, par M^me^ de Witt, née Guizot (in-12, Emile Perrin). *L'amour impossible. La bague d'Annibal*, par Barbey d'Aurevilly (in-18, Lemerre). — *Bouche-Verte*, par Simon Boubée (in-12, Frinzine, Klein et C^e^). — *Les Ormes*, par Henry Gréville (in-12, Plon et Nourrit). — *Bélinde*, par Rhoda Broughton (in-12, Calmann Lévy). — *Les Noms effacés*, par M^lle^ Thérèse-Alphonse Karr (in-12, Delhomme et Briguet). — *Un Roman en Alsace*, par Georges du Vallon (in-12, Delhomme et Briguet). — *Suzanne et Baptistine*, par M^me^ de Stolz (in-12, Delhomme et Briguet). — *Ruth et Suzanne*, par M^me^ Bourdon (in-12, Delhomme et Briguet). — *L'Onguent du berger*, par M^me^ de Stolz (in-12, Haton). — *Le dernier des Flibustiers*, par G. de la Landelle (in-8, Haton). — *Le Théâtre en France*, par Alexandre Parodi (in-12, Hennuyer)). — *Vie de Rotrou mieux connu*, par H. Chardon (in-8, Alphonse Picard). — *Géographie militaire et maritime des Colonies françaises, suivie d'un aperçu sur la géographie militaire et maritime des Colonies anglaises*, par Recoing (in-12, Baudoin et C^e^). — *Algérie. Géographie physique*, par le commandant Niox (in-12, Baudoin et C^e^). — *Les vrais Arabes et leur pays, Bagdad et les villes ignorées de l'Euphrate*, par Denis de Rivoyre (in-12, Plon et Nourrit). — *Chasses de l'Algérie et notes sur es Arabes du Sud*, par le général Margueritte (in-12, Jouvet et C^e^). — *Les Pays-Bas, Impressions de voyages et d'art*, par Emile Montaigut (in-12, 2^e^ édit., Hachette). — *Le Japon*, par Guillaume Depping (in-12, Jouvet et C^e^). — *L'an mille. Formation de la légende de l'an mille. État de la France, de*

*l'an 950 à 1050*, par Jules Roy (in-12, Hachette). — *Le miracle de la Charité, ou Vie du Vénérable Joseph-Benoît Cottolengo* (1786-1842), par V. Postel (in-8, Josse). — *Ravaillac. La maison où naquit Ravaillac. La Tanière des Ravaillac*, etc., par Amédée Callandreau (in-8, Alphonse Picard). — *Mémoires* du duc de Saint-Simon, t. IV (in-8, Hachette). — *Le cardinal de Bernis depuis son ministère* (1758-1794). *La suppression des Jésuites. Le Schisme constitutionnel*, par Frédéric Masson (in-8, Plon et Nourrit). — *La Comédie satirique au* XVIII*e siècle sous Louis XV, Louis XVI et la Révolution*, par G. Desnoiresterres (in-8, Emile Perrin). — *Les Origines de la France contemporaine*, t. III, par H. Taine (in-8, Hachette). — *Le Vandalisme révolutionnaire. Fondations littéraires, scientifiques et artistiques de la Convention*, pa. Eugène Despois (in-12, Félix Alcan). — *Variétés révolutionnaires*, par Marcellin Pellet, député (in-12, Félix Alcan). — *Terres cuites orientales et gréco-orientales, Chaldée, Assyrie, Phénicie, Chypre et Rhodes*, par Albert Dumont (in-4, Thorin). — *Ambroise Paré, d'après des documents inédits, conservés aux Archives nationales*, par le Dr Paulmier (in-8, Charavay frères). — *Le opere volgari a stampa dei secoli XIII e XIV indicate e descritte*, par Zambrini (in-8, Zanichelli, à Bologne).

VISENOT.

---

## ERRATUM

Page 377, sous la rubrique ALSACE-LORRAINE, les titres allemands doivent être rétablis ainsi : *Die romanischen und die frankischen ortsnamen Walsch-Lothringens;* et : 5 *Jahresbericht des Vereins für Erdkunde zu Metz* 1882.

*Le Gérant :* L. SANDRET.

# TABLE MÉTHODIQUE

# DES OUVRAGES ANALYSÉS

## THÉOLOGIE

**Écriture sainte.** Prolegomena zur Geschichte Israels (*von J. Wellhausen*) . . . . . 193
La Terre des patriarches ou le sud de la Palestine, t. II (*l'abbé Morand*) . . . . . 194
Die Revision der Lutherischen Bibelübersetzung (*von E. Kuhn*) . 194
Historia sacra antiqui Testamenti (*Hermann Zschokke*) . . . . 195
Histoire des Juifs (*Graetz*, traduit de l'allemand par *M. Wogue*) . 196
Histoire et littérature bibliques. La création (*M. l'abbé A. Laporte*). 198
Essai d'un commentaire scientifique sur la Genèse (*A. de Chambrun de Rosemont*) . . . . . 198
Etudes sur l'Ancien Testament (*E. Rosseew Saint-Hilaire*, de l'Institut) . . . . . 199
Introduction générale aux prophètes (*l'abbé Trochon*) . . . . 200
Les petits Prophètes (*Trochon*) . . . . . 201
The Gospel according to saint Matthew from the saint German . 201
Die Composition des Johannes-Evangelium (*von O. Keppler*) . . 202
Das Johannes-Evangelium (*von O. Keppler*) . . . . . 202
Assyrien und Babylonien (*von Fr. Kaulen*). . . . . 203
Theodoret von Kyr (*von Bertram*) . . . . . 203
Grammaire hébraïque (*S. Preiswerk*) . . . . . 204
Rudimenta linguæ hebraicæ (*Dr Vosen*, und *Dr Kaulen*). . . . 204
**Liturgie.** Officia votiva per annum, a SS. D. Leone PP. XIII... concessa, cum psalmis et precibus extensa. . . . . 451
Officia de passione Domini Nostri Jesu Christi, cum psalmis et precibus extensa. . . . . 451
**Théologie dogmatique.** Apologie des Christenthums von Standpunkte der Sittenlehre (Apologie du Christianisme au point de vue de la doctrine morale) (*Fr. Albert-Maria Weiss*, O. Pr.). . 424
Petit Missel des Fidèles contenant les parties principales du missel romain, avec traduction française, et enrichi de notices explicatives, liturgiques et historiques, par le *R. P. D. Gérard van Caloen*, bénédictin de l'abbaye de Maredsous . . . . . 220
Missel des Fidèles (comprenant le texte du missel romain, avec traduction française et notices explicatives, liturgiques et historiques, par le *R. P. D. Gérard van Caloen*, bénédictin de l'abbaye de Maredsous. . . . . 219
Enchiridion confessoris et judicis ecclesiastici seu ratio compendiosa judicandi in utroque foro de abusu sacramenti pœnitentiæ et œconomice procedendi in cæteris clericorum causis disciplinaribus et criminalibus (*Petro Rota*). . . . . 425
Exposition de la Doctrine catholique (*Mgr Capecelatro*). . . . 306
Du Pape (*Joseph de Maistre*) . . . . . 454

Cinq années 1879-1884 (Œuvres pastorales de *Mgr Isoard*, évêque d'Annecy) . . . . . 144
Traité de la comédie et des spectacles (*Armand de Bourbon, prince de Conti*) . . . . . 32
**Théologie ascétique.** Conférences sur la vie surnaturelle (*l'abbé de Broglie*). . . . . 122
Le Catholicisme et la Raison, ou Théologie de l'esprit (*l'abbé Félix Lenoir*). . . . . 125
Etude de la Religion : Petits traités offerts à ses paroissiens (*M. l'abbé Mérit*, curé de Saint-Pierre de Saumur). . . . . 125
Sommaire de la doctrine catholique ou Tableaux synoptiques pour servir aux instructions paroissiales et aux Catéchismes de Persévérance (l'auteur des Paillettes d'Or) . . . . . 127
Une Retraite au Carmel, Exercices de dix jours pour des religieuses (*le R. P. L. Lescœur*, prêtre de l'Oratoire) . . . . . 128
Allocutions et discours d'un Pasteur aux Ouvriers de sa paroisse, à l'occasion de fêtes spéciales et de réunions diverses (*l'abbé Ed. Cavaillès*, curé de Graissessac (Hérault). 1re partie . . . 129
Les Joies, les Douleurs et les Gloires de Jésus et de sa Mère. Nouveau Mois de Marie (*le chanoine Herbet*, auteur de l'Imitation méditée) . . . . . 130
La Grande Bête (*Martinengo*, prêtre lazariste). . . . . 132
La Queue de la Grande Bête (*Martinengo*) . . . . . 132
L'Esprit de Jésus dans ses mystères, d'après les saints et les auteurs approuvés (l'auteur des Petites Fleurs) . . . . . 133
La Vie chrétienne apprise au pensionnat pour être pratiquée et enseignée dans le monde (*Mme d'Ochancourt*) . . . . . 134
La Vie de sainte Thérèse méditée (*Augustin Largent*, prêtre de l'Oratoire). . . . . 134
La Perfection sacerdotale, ou Application de l'Eucharistie à la Vie du prêtre, d'après les saints Docteurs (*M. l'abbé Gérardin*, missionnaire apostolique) . . . . . 135
Le Quart d'heure pour le Saint-Sacrement (*l'abbé G. Allègre*, aumônier de Boulogne) . . . . . 136
Le Secret de la Sainteté d'après saint François de Sales et le P. Crasset (l'auteur des Petites Fleurs) . . . . . 137
San Millan presbitero secular : Respuesta al libro del P. Fr. Toribio Minguella (*d. Vicente de la Fuente*) . . . . . 138
Santa Teresa de Jesus y la critica racionalista (*el Doctor don Juan Maura*) . . . . . 138
Le Chrétien méditant aux pieds de Jésus-Christ sur ses principaux devoirs (*le P. X. Gautrelet*, de la Compagnie de Jésus). . . . 139
La Communion des fidèles pendant la Messe (Mémoire présenté au Congrès Eucharistique de Liège, par *dom Gérard van Caloen*, de l'Abbaye de Maredsous). . . . . 140
Le plus beau de tous les livres ou le Crucifix (un Père Oblat de Turin) . . . . . 140
La Simplicité dans l'Oraison (l'auteur des Petites Fleurs). . . . 141
Méthode pour réciter le chapelet en méditant les mystères du Rosaire (*M. l'abbé R. Turcan*, supérieur du Grand Séminaire de Séez) . . . . . 141
Exercice du Chemin de la Croix (le *R. P. Noury*, de la Compagnie de Jésus) . . . . . 141
Petites Fleurs, ou Extraits de la doctrine et de la vie des saints et des auteurs approuvés. . . . . 142
La Jeunesse de S. Augustin d'après ses Confessions (*P. Ch. Clair*). 325
Les Noms divins (*Léonard Lessius*, de la Compagnie de Jésus, traduit du latin par le *P. Marcel Bouix*, de la même compagnie) . . . . . 3

Dimanches et Fêtes. Nouvelles lectures pour les familles et instructions pour les paroisses (*l'abbé Berseaux*) . . . . . 452
Entretiens avec Marthe. Conférences prêchées aux dames du monde (*le R. P. Caussette*) . . . . . 451
Jésus aux petits enfants. Plaintes et complaisances (publié par les soins de *M. l'abbé Le Rebours*, curé de la Madeleine) . . . . 258
**Mélanges religieux.** De l'influence des religions sur le développement économique des peuples (*Louis Desgrand*) . . . . 308
La Compagnie de Jésus et son existence canonique dans l'Eglise (le *P. Sébastien Sanguinetti*, traduction par le *P. Noury*). . . . 220
Nos Religieux (un Retigieux) . . . . . 259
La Flore du Calvaire (*Eugène Alcan*) . . . . . 353
**Mythologie.** Le Cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique (*H. d'Arbois de Jubainville*) . . . . . 430

## JURISPRUDENCE.

**Droit constitutionnel.** Manuel de droit constitutionnel (*A. Saint-Girons*, lauréat de l'Institut, avocat à la Cour d'appel et professeur à la Faculté libre de droit de Lyon) . . . . . 221
Les Origines de la diplomatie et le droit d'ambassade jusqu'à Grotius (*Ernest Nys*) . . . . . 354
**Droit civil.** Traité des infractions de la parole, de l'écriture et de la presse (*F. Fabreguettes*) . . . . . 309, 453
Annuaire de législation française . . . . . 453
**Droit pénal.** Code de procédure pénal allemand (traduit et annoté par *Fernand Daguin*) . . . . . 309
Sul moderno materialismo diritto penale (*Mario de Mauro*). . . 261
La pena perpetue con riguardo al proggetto di codice penale italiano (*Mario de Mauro*) . . . . . 261

## SCIENCES ET ARTS.

**Encyclopédies.** Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires (publiée sous le patronage de la Réunion des officiers. Rédacteur en chef, *Désiré Lacroix*) . . 33
**Philosophie.** Eléments de philosophie (*M. Em. Charles*). . . . 385
Notions de philosophie à l'usage spécial des élèves de la section des sciences (*le P. Regnault*) . . . . . 387
Metaphysicæ adnotationes, hinc et inde collectæ in tyronum commodum et usum opere et studio (*Th. Sucona* et *Vallès*) . . . 387
Ampliacion de la psicologia y nociones de ontologia, cosmologia y teodicea (*Dr D. Delfin Donadiu y Puignau*) . . . . . 388
Elementos de logica (*P. José Mendive*, d. C° d. J.) . . . . . 389
Elementos de psicologia (*le même*) . . . . . 390
Refutacion del tratado « Fuerza y materia » del Dr en medicina L. Büchner (*D. Pedro Vergès y Vernis*) . . . . . 391
Notes et Réflexions (*Cl.-Ch. Charaux*) . . . . . 391
Réflexions et Pensées (*F. Durand-Desormeaux*) . . . . . 392
Etudes philosophiques (*F. Durand-Desormeaux*) . . . . . 392
L'Idée du beau dans la philosophie de saint Thomas d'Aquin (*P. Vallet*). . . . . 395
La Liberté et le Déterminisme (*Alfred Fouillée*) . . . . . 396
Essai sur les formes *a priori* de la sensibilité (*Ch. Dunan*) . . . 397
Banès et Molina, histoire, doctrines, critique métaphysique (*le P. Th. de Regnon*, de la Compagnie de J.). . . . . 399
Etudes familières de psychologie et de morale (*Fr. Bouillier*) . . 401

Essai sur la psychologie d'Aristote (*A.-Ed. Chaignet*). . . . . 401
De la philosophie d'Origène (*M. J. Denis*) . . . . . 405
Spinoza. Lettres inédites en français (trad. et ann. par *J. G. Prat*). 407
Philosophie des sciences sociales (*Antonin Rondelet*) . . . . . 310
La Science matérialiste aux abois (l'auteur des Actualités). . . . 263
**Morale.** Des Devoirs respectifs des classes de la société (*William Graham Sumner*, traduit par *J.-G. Courcelle-Seneuil*) . . . . 452
La Science du cœur humain, ou la Psychologie des sentiments et des passions, d'après les œuvres de Molière (*le Dr P. Despine*) . 323
La Vie champêtre, études morales et économiques (*Antonio Caccianiga*. Traduction par *Léon Dieu*, membre correspondant de l'Université de Padoue). . . . . 169
Idéal et Vérité (*Frank Liria*). . . . . 74
**Education et enseignement.** La Liberté de l'enseignement et l'Université (*Emile Beaussire*) . . . . . 35
L'Instruction publique en France et les Ecoles américaines (*Marie-Casimir Ladreyt*) . . . . . 145
L'Ecole chrétienne libre (*le R. P. Lallemand*, de l'Oratoire). . . 261
Loi du 28 mars 1882 sur l'enseignement primaire obligatoire. Analyse des documents législatifs, de la jurisprudence et de la législation étrangères (*A. Carra de Vaux*). . . . . 73
Les Ignorances obligatoires de M. Paul Bert à l'école (*Eutrope Landry*) . . . . . 167
Principes d'éducation et d'enseignement à l'usage des aspirants-instituteurs (traduit de l'allemand sur la deuxième édition, par un ancien directeur d'école normale) . . . . . 167
Nomination et Traitement des instituteurs à l'étranger. . . . 36
Lettres sur les examens de jeunes filles (*L. Salembier*, aumônier) 261
Notions de politesse et de savoir vivre. . . . . 354
**Politique.** Le Prince (*de Machiavel*), avec une introduction (*L. Derome*) . . . . . 453
La Démocratie et sa condition morale (*le vicomte Philibert d'Ussel*) . . . . . 38
Le Charlatanisme social (*le Rév. Père Félix*) . . . . . 311
Les Pays libres. Leur organisation et leur éducation, d'après la législation comparée (*Joseph Ferraud*) . . . . . 262
**Économie sociale et politique.** Le Play d'après sa correspondance (*Ch. de Ribbe*) . . . . . 39
Les Salles d'asile en France et leur fondateur Denys Cochin (*Emile Gossot*, professeur au lycée Louis-le-Grand, lauréat de l'Académie française) . . . . . 263
Paris inconnu, Les Merveilles de la Charité (*M. L. de la Rallaye*). 168
Annuaire de l'économie politique et de la statistique (*M. Block*). . 525
**Finances, industrie, commerce.** Histoire du commerce français (*Ch. Perigot*) . . . . . 355
La Compagnie du gaz et la ville de Paris. — Traité. — Négociations. — Rapports (*Denys Cochin*, membre du Conseil municipal de Paris et du Conseil général de la Seine). . . . . 224
La France et la Concurrence étrangère (*M. Ch. Thierry-Mieg*) . . 146
**Histoire naturelle.** Manuel du Géologue (*J. D. Dana*, traduit et adapté de l'anglais par *W. Houtlet*) . . . . . 263
Hommes fossiles et Hommes sauvages. Etudes d'anthropologie (*A. de Quatrefages*, membre de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle) . . . . . 225
Les Entrailles de la terre (*Paul Guillaume*) . . . . . 75
La Philosophie zoologique avant Darwin (*M. Ed. Perrier*) . . . 312
Histoire de la Botanique, de la Minéralogie et de la Géologie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (*Ferdinand Hoefer*). . . . . 426

Traité pratique de botanique, propriétés des plantes, leur utilité et leur emploi, etc. (*Ed. Lambert*). . . . . 427
Dictionnaire de botanique (*M. H. Baillon*, avec la collaboration de plusieurs savants, dessins de *A. Faguet*). . . . . 146
Traité de Botanique médicale phanérogamique (*H. Baillon*). . . 428
Petite flore parisienne, contenant la description des familles, genres, espèces et variétés, etc. (*le Dr Ed. Bonnet*) . . . . . 427
Histoire et applications de l'électricité (*Mme J. Le Breton*) . . . 264
Le Feu et l'Eau (*J. Pizzetta*) . . . . . 169
**Agriculture.** Manuel du cultivateur de pins en Sologne (*David Cannon*). . . . . 148
**Horticulture.** Les Plantes potagères. Description et culture des principaux légumes des climats tempérés (*Vilmorin-Andrieux et Cie*, marchands grainiers) . . . . . 229
**Astronomie.** Traité d'astronomie pratique, contenant l'exposition du calcul des éphémérides, avec une introduction historique (*M. Abel Souchon*) . . . . . 314
Cours d'astronomie de l'Ecole polytechnique (*H. Faye*) . . . . 314
**Biologie.** De la spontanéité dans les virulentes et les épidémies, sa nécessité ou la peste d'Astrakhan (*le Dr Faliu*). . . . . 409
Du Choléra, traitement nouveau, guérison (*le Dr F. Jousseaume*) . 411
La Nature vivante de la contagion, contagiosité de la tuberculose (*H. Bouley*) . . . . . 411
De la Phthisie bacillaire des poumons (*le prof. Germain-Sée*). 413
Traité théorique et pratique de la goutte (*le Dr Lecorché*) . . . 414
Traité élémentaire et pratique d'électricité médicale (*le Dr G. Bardet*). . . . . 415
Eléments de physiologie humaine (*Léon Frédéricq*) . . . . . 416
Lehrbuch der Geburtshilfe für Ärzte und Studierende. Traité d'accouchement (*Ernst Kormann*). . . . . 416
Lehrbuch der Geburtshilfe für Hebammen. Traité d'accouchement (*Fr. K. Nageli, le Dr Fehling*) . . . . . 416
Traité élémentaire de matière médicale expérimentale et de thérapeutique positive (*le Dr P. Jousset*) . . . . . 416
Les Précurseurs de M. Pasteur (*le Dr J. P. Tessier*) . . . . . 417
Histoire de la médecine d'Hippocrate à Broussais et ses successeurs (*J. M. Guardia*) . . . . . 417
Etude clinique sur certaines maladies de l'œil et de l'oreille consécutives à la syphilis héréditaire (*Jonathan Hutchinson*) . . . 418
Du Sevrage et de son étude comparative dans les différentes régions de la France (*le Dr Aubert*). . . . . 419
Le Sommeil normal et le Sommeil pathologique, magnétisme animal, hypnotisme, névrose hystérique (*Emile Yung*) . . . . 419
Souvenirs d'un magnétiseur (*le comte R. de Maricourt*) . . . . 419
Cours de magnétisme humain (*J. Crépieux*) . . . . . 420
Neurypnologie, traité du sommeil nerveux (*James Braid*) . . . 420
Hypnotisme expérimental. La Dualité cérébrale et l'indépendance fonctionnelle des deux hémisphères cérébraux (*le Dr Edgard Bérillon*) . . . . . 421
De la suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille (*le Dr Bernheim*). . . . . 421
Manuel des maladies mentales (*le Dr Marie Bra*). . . . . 421
Cours élémentaire et pratique de biologie (*T. H. Huxley* et *H. N. Martin*) . . . . . 422
Eléments de physiologie générale (*W. Preyer*) . . . . . 422
Le Transformisme, évolution de la matière et des êtres vivants (*J. L. de Lanessan*). . . . . 422
La Théologie morale et les sciences médicales (*le P. Debreyne*, entièrement refondue par le doct. *A. Ferrand*) . . . . . 423

Le Lendemain du mariage (*le Dr Coriveaud*) . . . . . 423
Hygiène pratique à l'usage des familles (*le Dr Lelièvre*) . . . . 423
Hygiène des Européens dans les pays intertropicaux (*le Dr Maurice Nielly*) . . . . . 423
**Sciences occultes**: Les Sciences et les Arts occultes au XVIe siècle. Corneille Agrippa. Sa vie et ses œuvres (*M. Aug. Prost*) . . . 41
**Art militaire**. L'Art militaire chez les Romains (*M. de la Chauvelais* . . . . . 43
L'Armée française en 1884 et le général de Galliffet . . . . . 74
**Mélanges scientifiques**. La science de tante Babet (*Edouard Labesse*) . . . . . 75
Les Nains et les Géants (*Edouard Garnier*) . . . . . 174
L'Année scientifique et industrielle, 27e année. (*L. Figuier*) . . . 168
**Beaux-Arts**. Les Problèmes de l'esthétique contemporaine (*M. Guyau*) . . . . . 148
La Renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII (*Eug. Muntz*) . . . . . 509
Le Livre des peintres de Carel van Mander (*H. Hymans*) . . . 510
Histoire de l'art dans l'antiquité (*G. Perrot* et *Ch. Chipiez*) . . . 508
**Musique**. Petite encyclopédie musicale (*Alexandre Bisson* et *Théodore de Lajarte*). Premier volume : Traité de musique. Deuxième volume : Histoire générale de la musique (*Alexandre Bisson*), et Biographie du compositeur virtuose (*Georges Baudouin*) . . . 45
Enseignement du chant. Travaux de la commission. Rapports et programmes . . . . . 149

## BELLES-LETTRES

**Philologie et linguistique**. Les langues et l'espèce humaine (*G. de Dubor*) . . . . . 454
The Alphabet (*Isaac Taylor*) . . . . . 47
A New English Dictionary on historical principles : founded mainly on the materials collected by the Philological Society . 317
Dictionnaire du patois savoyard (*Brachet*) . . . . . 357
**Rhétorique et éloquence**. Cours de Belles-Lettres (*R. P. P. Dalmais, S. J.*) . . . . . 356
**Poésie**. Girart de Roussillon, chanson de geste (traduite pour la première fois par *Paul Meyer*) . . . . . 318
Obras : Les Trovadores (*Victor Balaguer*) . . . . . 151
Le Prince Noir, poème du héraut d'armes Chandos, texte critique, suivi de notes (*M. Francisque Michel*) . . . . . 233
Le Chantre du Lilja. Eystein Asgrimsson ou le skalde de la Sainte Vierge au XIVe siècle en Islande (avec une traduction du poème en vers français par *le R. P. Philpin de Rivière*, prêtre de l'Oratoire de Londres, suivie du texte original et d'une traduction latine reproduite . . . . . 231
Die Lilje. Islændische Mariendichtung aus dem XIV Jahrhundert, von *Eystein Asgrimsson*, Augustiner von Thykkviboer, nebersetzt und mit Einleitung versehen von *Alexander Baumgartner, S. J.*. 232
Chansons populaires de l'Alsace (*J.-B. Weckerlin*) . . . . . 437
Petits Poètes du dix-huitième siècle : Poésies de Malfilâtre . . . 49
Nuevos Cantares (*Melchior de Palau*) . . . . . 170
Hellas, drame lyrique de *Shelley* (traduction de *Tola Dorian*). . . 436
Œuvres posthumes d'Auguste Barbier, membre de l'Académie française (revues et mises en ordre par *MM. Lacaussade* et *E. Grenier*). I. Souvenirs personnels et silhouettes contemporaines. II. Tablettes d'Umbrano . . . . . 51

Œuvres poétiques de Victor de Laprade. Pernette. Le Livre d'un Père . . . . . 97
La Chanson des Gueux (*Jean Richepin*) . . . . . 100
Poèmes ironiques (*Emile Goubeau*) . . . . . 103
La Muse noire. Heures de soleil (*Stanislas de Guaita*) . . . . . 104
Feux Follets. Poèmes et poésies (*Paul Bru*) . . . . . 105
Feuilles mortes. Derniers vers (*Adolphe Rolland*). . . . . 105
La Chanson du vin (*Omer Chevalier*) . . . . . 106
Les Médaillons. Puellæ — Puella — Risus rerum — Lares (*Jules Lemaître*) . . . . . 106
Les Phares (*Léonce de Larmandie*). . . . . 107
Les Tablettes. Récit de la LXXXVIII^e olympiade (*F. Lecomte, Dionys*) . . . . . 108
Ponce Pilate (*Raoul Rosières*) . . . . . 109
La Lyre d'airain (*Georges Leygues*) . . . . . 110
Vers l'idéal. Mirages. Soleils voilés. Sérénités . . . . . 111
Normandises ou le Décaméron normand (*le comte de Pontgibaud*) . 112
Fabulettes. Petit recueil de fables dont quelques-unes imitées de La Fontaine . . . . . 112
Caresses, Récits, Colères (*Ernest Bidault*) . . . . . 113
Chants gaulois (*F. M. Aulagnier*) . . . . . 113
Homère (traduit par *le Dr Froment*) . . . . . 114
Voix éparses (*G. Mourey*) . . . . . 115
Intermezzo, poème d'après Henri Heine (*E. Vaughan* et *Ch. Taberaud*) . . . . . 115
Par les Bois. Notes intimes. Etudes et paysages (*F.-E. Adam*) . . 115
Péchés d'amour (*Eugène Bertin*) . . . . . 116
Vers (*Quelqu'un*) . . . . . 116
Juvenilia (*Eugène Flauraud*). . . . . 117
Les Chants du cœur. Poésies diverses (*Maurice Trubert*). . . . 117
Echos (*A. B. Routhier*) . . . . . 117
L'Enfant Jésus. Noëls. Légendes. Scènes bibliques (*l'abbé Bonnel*). 118
Rimes françaises d'une Alsacienne (anciennes et nouvelles) (*Amédée Ernst*) . . . . . 119
Œuvres complètes d'Alfred de Vigny. Poésies . . . . . 120

**Romans, Contes et Nouvelles.** Sapho, mœurs parisiennes (*Alphonse Daudet*) . . . . . 1
Chérie (*Edmond de Goncourt*) . . . . . 8
A rebours (*J. K. Huymans*) . . . . . 10
Le Roi Ramire (*Ferdinand Fabre*) . . . . . 12
Magdon (*J. Ricard*). . . . . 14
La Fin du Vieux Temps (*Paul Boure*) . . . . . 15
Andrée (*George Duruy*) . . . . . 17
L'Amirale (*Charles Lomon*) . . . . . 19
La Femme d'Henri Vanneau (*Edouard Rod*) . . . . . 19
Folle Avoine (*Henry Gréville*). . . . . 20
L'Argent de la femme (*Albert Leroy*) . . . . . 20
Straniera, roman parisien (*Paul Segonzac*). . . . . 21
Une Martyre (*Henri Demesse*). . . . . 21
Plébéienne (*G. Maisonneuve*) . . . . . 22
Vic-en-Sèche (*André Mouezy*). . . . . 24
Pour une Epingle (*J. T. de Saint-Germain*) . . . . . 24
Les Régicides (*Oscar de Poli*) . . . . . 25
Le Brigand de la Cornouaille, chronique bretonne de l'époque de la Ligue (*Louis Moreau*) . . . . . 26
Le Pensativo (scènes mexicaines) (*Lucien Biart*) . . . . . 27
Le plus mauvais gamin du village (imité de *John Habberton*, par le traducteur de la Grande Armée des Misérables). . . . . 27

Musa (*Ouida*), roman imité de l'anglais (*J. Girardin*) . . . . . 28
Les Fresques (*le même*). (Nouvelles traduites de l'anglais par *Hephell*) . . . . . 29
Trois nouvelles (*Salow*), traduites du russe. . . . . 29
La princesse Casse-Cou (*Auguste Erhard*) . . . . . 29
Reine et Maîtresse (*Cornélis de Witt*). . . . . 30
Contes macabres (*Jules Nollée de Norduwez*) . . . . . 31
Lise Fleuron (*Georges Ohnet*) . . . . . 289
Marichette (*Hector Malot*) . . . . . 291
L'Irréparable (*Paul Bourget*) . . . . . 291
Un Crime (*Henry Gréville*) . . . . . 293
Histoire d'amour (*Louis Enault*). . . . . 293
Solange (*André Gérard*) . . . . . 293
Une Lune de miel (*Aimé Giron*). . . . . 294
Un Mariage difficile (*Aimé Giron*) . . . . . 295
Les Mirages d'or (*Raoul de Navery*) . . . . . 295
Loin du bonheur (*Monnier de la Molte*) . . . . . 296
La Chanoinesse d'Ambremont (*la comtesse de Massa*) . . . . . 296
Les Coups d'épée de M. de Puplinge (*Charles Buet*). . . . . 297
Histoire d'un Denier d'or (*Alexandre de la Mothe*) . . . . . 298
Hilaire Gervais (Histoire d'un enfant) (*Léon Barracand*) . . . . 298
Kira (Histoire d'une jeune fille russe) (*V. Rouslane*). . . . . 299
La comtesse Nathalia (par l'*auteur* de la comtesse Mourenine) . . 300
Humiliés et Offensés (*Th. Dutoiewsky*, traduit du russe par *Edouard Humbert*) . . . . . 300
Dymitr-le-Cosaque (*Etienne Marcel*), suivi de Sous la montagne, nouvelle traduite de l'anglais . . . . . 301
Mitsa (mœurs valaques) (*Louis de Chardonne*). . . . . 302
Edina (roman anglais de *Henry Wood*, traduit par *Mme Honorine Martel*). . . . . 302
L'Américain à Paris (*Henry James*), traduit de l'anglais par *Léon Brachet*) . . . . . 302
Pillone (*Guillaume Bergsoë*, traduit du danois par *Charles Simond*). 303
Contes ironiques (*Charles Buet*) . . . . . 304
Le Pigeon (*Adolphe Belot*). . . . . 305
Bébé et Cᵉ (*Emile Bergerat*) . . . . . 306
Colin Tampon (*Qu itrelles*) . . . . . 488
Les Contes flamands (*Hippolyte Verly*) . . . . . 511
L'Homme à l'oreille cassée (*Edmond About*) . . . . . 487
Jeanne, ou la Loi de malheur (*Victor d'Hinselinne*) . . . . . 50
Parmi les Lys et les Epines, récits et souvenirs (*Léon Aubineau*) . 171
Histoires maritimes (Fleur de misère ; les Neveux de Jean Bart ; le Château du Taureau) (*G. de La Landelle*). . . . . 171
**Ouvrages pour la Jeunesse.** Les Grancogne-Léogan (*Marie Poitevin*) . . . . . 505
Education d'Yvonne (*Mlle Julie Gouraud*) . . . . . 505
Le Docteur Chabot (*Ernest Lionnet*). . . . . 505
Le Capitaine Baluret (*de la Rochère*) . . . . . 505
De chute en chute (*Mme Gabrielle d'Arvor*) . . . . . 506
Jeanne Herbelin (*Vicomte Henri du Mesnil*) . . . . . 506
Armelle (*Mme Etienne Marcel*) . . . . . 506
Petite Marie (*Mme Henriette Large*) . . . . . 506
Jacques Raulland (*Mme Marie Cassan*) . . . . . 506
Françoise de Chaverny (*J. de Cherzoubre*) . . . . . 507
L'Enfant volé (*Louis Collas*) . . . . . 507
Récits créoles (*Charles Baissac*) . . . . . 507
Scènes et Récits (*Jean Grange*) . . . . . 507
Histoires chevaleresques (*Raoul de Navery*). . . . . 507
Contes, nouvelles et récits (*J. Janin*) . . . . . 507

Les Ecoliers de Châlons (*Eugène Muller*) . . . . . 508
La Mère aux Chats (*Ch. Deslys*) . . . . . 489
Feu et Flamme (*Mlle Zénaïde Fleuriot*). . . . . 489
La Famille Gaudry (*J. Girardin*). . . . . 490
Un Jardin suspendu (*Mme de Witt*, née *Guizot*). . . . . 490
La Maison fermée (*Mlle E. Carpentier*). . . . . 491
Pierrot (*Mlle J. Gouraud*). . . . . 492
Un bon gros Pataud (*Mme J. Marcel*). . . . . 492
Une vaillante Enfant (*Mlle de Martignat*). . . . . 491
Les deux André (*Mme de Stolz*). . . . . 491
Contes à Pépée (*Mlle Chéron de la Bruyère*) . . . . . 492
Une Année du petit Joseph (*Mme Fresneau*, née *de Ségur*) . . 492
Les grandes Vacances (*André Surville*) . . . . . 492
En pleins Champs (*Mme de Witt*) . . . . . 492
L'Aveugle d'Argenteuil (*A. Floquet*) . . . . . 265
Jean et sa lettre ; — Le saint Diot (*Paul Féval*). . . . . 264
Excelsior (*Mme J. Lavergne*). . . . . 265
Le journal de la jeunesse. . . . . 486
Mon journal. . . . . 492
Les jeux de la jeunesse, leur origine, leur histoire et l'indication des règles qui les régissent (*Frédéric Dillaye*) . . . . . 488
**Histoire et critique littéraire.** Histoire littéraire (*L. Petit de Julleville*) . . . . . 355
Leçons de littérature grecque (*Alfred Croiset*). . . . . 320
Etudes sur la poésie grecque (*Jules Girard*) . . . . . 432
Histoire de la littérature latine (*M. l'abbé Reure*). . . . . 54
Gli humanisti o lo studio del latino e del greco nel secolo XV in Italia (appunti per *Giovanni Fioretto*). . . . . 150
Un rhéteur chrétien au cinquième siècle, Claudius-Marius Victor (*l'abbé Stanislas Gamber*) . . . . . 360
Tableau de la littérature française, 1800-1815 (*Gustave Merlet*). . 321
La morale dans le drame, l'épopée et le roman (*M. Lucien Arreat*) . . . . . 325
Joséphin Soulary et la pléiade lyonnaise (*Paul Mariéton*) . . . 454
Etude sur les poésies lyriques de Gœthe (*E. Lichtenberger*). . . 56
Fausts Leben (Vie de Faust) (*Maler Muller*) . . . . . 55
El Entremes de Refranes, en de Cervantes? (*D. Cayetano Vidal y Valenciano*). . . . . 357
Obras completas : Estudios de critica literaria (de la poesia mistica. — De la historia considerada como obra artistica. — San Isidoro. — Rodrigo Caro. — Francisco Martinez de la Rosa. — Gaspar Nunez de Arce) (*Menendez y Pelayo*, de la Real Academia española) . . . . . 238
Ombre e figure, saggi critici (*G. Chiarini*). . . . . 435
La Russie dévoilée au moyen de sa littérature populaire. L'Epopée animale (*Eugène Ilins*, professeur à l'Athénée royal de Charleroi) . . . . . 171
Rome, études de littérature et d'art (*Albert Bournet*) . . . . 170
L'Ecole Menaisienne. IV. Montalembert (*Mgr Ricard*, professeur de théologie dogmatique aux facultés d'Aix et de Marseille) . . . . . 172
Charles de Montalembert et Léon Cornudet. Lettres à un ami de Collège, 1827-1830.. . . . . 332
Hommages à Louis Veuillot avec une préface et des notes (*Eugène Veuillot*) . . . . . 77
Ma jeunesse (*J. Michelet*). . . . . 267
Nos morts contemporains (*Emile Montégut*). . . . . 53, 329
Letter Book of Gabriel Harvey (*Edward John Long Scott*). . . . 512
**Epistolaires.** Souvenirs d'un père (*Noel Ducreux*) (1853-1876) . . 333

**Polygraphes.** Les grands écrivains de la France. I. Œuvres de La Rochefoucauld (*J. Gourdault*). II. Appendice du tome Ier. III. Œuvres de Molière (*E. Despois* et *P. Mesnard*) . . . . 330
**Mélanges littéraires.** Au caprice de la plume (*M. Stephen Liégeard*) . . . . . 327
Souvenirs d'un prodigue (*P. V. Marchal*). . . . . 260
Le Portefeuille d'un Nonagénaire (*le baron Blanquart de Bailleul*, intendant militaire en retraite). . . . . 266
Mes amis et mes livres (*Marie Jeanna*). . . . . 173
Ginetta, ou la vie et les derniers moments d'une jeune enfant. 358
Le dernier Scapin (*Richard Lesclide*) . . . . . 358
Nos aïeux (*Raoul de Navery*) . . . . . 359
Propos d'un entrepreneur de démolitions (*M. Léon Bloy*) . . . 74
Lenau (*Dr Erasmo Malagoli*) . . . . . 435
Almanach catholique. . . . . 484
Almanach de Kate-Greenaway. . . . . 487

## HISTOIRE

**Géographie.** Nouvelle géographie universelle (*Elisée Reclus*) . . 482
Cours complet de géographie physique et politique de la France et des cinq parties du monde (*M. H. Pigeonneau*, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris). . . . . 206
Les colonies françaises en 1883 (*Ministère de la marine et des colonies*) . . . . . 206
Nos petites colonies (*F. Hue* et *G. Haurigot*). . . . . 207
Le révélateur du globe, Christophe Colomb et sa béatification future (*Léon Bloy*), avec préface de J. Barbey d'Aurevilly . . . 207
**Voyages.** A l'assaut des pays nègres, journal des missionnaires d'Alger dans l'Afrique équatoriale . . . . . 208
Souvenirs d'outre-mer, mes missions au crépuscule de la vie (*l'abbé Domenech*). . . . . 209
A travers le Tyrol (*Jules Gourdault*). . . . . 210
Expédition anglaise au pôle nord (1875-1876), relation du voyage effectué par les bâtiments de S. M. britannique Alert et Discovery, sous le commandement du capitaine Nares (traduction de *M. F. Le Clerc*, officier de marine) . . . . . 210
Conquêtes et découvertes de la République des Pays-Bas, d'après des documents originaux hollandais. Première partie : Dans l'Archipel indien ; deuxième partie : En Asie, en Afrique et Amérique (*Jules Geslin*). . . . . 211
Le pays des Khroumirs (*P. H. Antichan*). . . . . 211
En Allemagne. La Prusse et ses annexes. Le pays, les habitants, la vie intérieure (*Félix Narjoux*). . . . . 212
A l'est et à l'ouest dans l'océan indien (*Charles Courret*). . . . 213
Le Mexique d'aujourd'hui, impressions et souvenirs de voyage (*A. Dupin de Saint-André*). . . . . 214
Chine et Extrême-Orient (*le baron G. de Contenson*, ancien attaché militaire en Chine). . . . . 214
Une mission en Abyssinie et dans la mer Rouge (23 octobre 1859-7 mai 1860) (*le comte Stanislas Russel*, capitaine de vaisseau) avec une préface de M. Gabriel Charmes. . . . . 215
Autour du Tonkin. Chine méridionale, de Canton à Mandalay. Tome Ier : le Kwang-Tung et le Kwang-Si (*Archibald Colquhoun*), traduit de l'anglais par Charles Simond . . . . . 216
A travers l'Aran, itinéraire d'un touriste (*Maurice Gourdon*) . . 216
Voyages et découvertes géographiques. A travers le Sahara. Les

missions du colonel Flatters, d'après des documents absolument inédits (*J. V. Barbier*, secrétaire général de la Société de géographie de l'Est) . . . . . 217
Voyages et découvertes géographiques. Madagascar (*H Castonnet-Desfosses*) . . . . . 218
L'Australie (*F. Journet*, ingénieur des ponts et chaussées). . . 218
Le littoral de la France, du mont Saint-Michel à Lorient, et Côtes bretonnes (*Ch. F. Aubert*). . . . . 484
Les anciennes villes du Nouveau-Monde (*Désiré Charnay*) . . . 482
Toujours Jérusalem . . . . . 172
Nouvelles lettres d'Italie (*Emile de Laveleye*). . . . . 152
In Sunny Switzerland, a Story of six weeks (*Rowland Grey*). . . 434
L'Indo-Chine. — Cochinchine française, Cambodge, Annam et Tong-King (*Ch. Lemire*). . . . . 513
Lettres de Gardon à sa sœur (*Ph. Davyl*) . . . . . 527
Voyage au Soudan français (Haut Niger et pays de Ségou) (*le commandant Gallieni*) . . . . . 485
**Hagiologie et biographie de pieux personnages.** Vie des Saints (*Mgr Paul Guérin*). . . . . 486
Histoire de Notre-Dame de Bon-Encontre. . . . . 494
La Jeunesse de saint Augustin d'après ses confessions (*P. Ch. Clair*). 525
Vie de saint Josse, prince de Bretagne, prêtre de l'Eglise, solitaire en Ponthieu (*J.-B. J.*) . . . . . 494
Vie de sainte Françoise Romaine, fondatrice des Oblates de Tor de-Specchi *R. P. Dom J. Rabory*) . . . . . 495
Legenda seu Vita et miracula sancti Antonii de Padua, sæculo XIII concinnata e codice membraneo Antonianæ Bibliothecæ, cum altera brevi ejusdem sancti vita desumpta, notis illustrata (*P. M. Antonio Maria Josa*) . . . . . 495
Etude sur la vie et les œuvres de S. Bernardin de Sienne, franciscain de l'Observance (*P. Apollinaire*) . . . . . 495
Fleurs du Tonnerrois. Notice sur les saints et bienheureux du comté de Tonnerre (*l'abbé Giraud*) . . . . . 496
Saint Léger, évêque d'Autun, sa première sépulture à Lucheux (*l'abbé Théodose Lefévre*) . . . . . 497
Actes de sainte Pharaïlde, vierge (*Mgr Hautcœur*) . . . . . 497
Compendio della vita di san. Rocco speciale protettore contro le pestilenze. . . . . 497
Vie de saint François Xavier, S. J., apôtre des Indes et du Japon (*R. P. Bouhours*). . . . . 498
Compendio della vita del B. Sebastiano Valfré, confondatore della Torinese congregazione dell' Oratorio di S. Filippo Neri (*P. Giuseppe Tassoni*) . . . . . 498
De l'invocation miraculeuse des saints dans les maladies et les besoins particuliers (*baronne d'Avout*) . . . . . 498
Vie du vénérable de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes (*Abel Gaveau*). . . . . 498
Annales de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes. . . . 499
Vie de la vénérable Clotilde de France, reine de Sardaigne (*comte de Grimouard de Saint-Laurent*) . . . . . 499
Le miracle de la charité ou vie du vénérable Joseph-Benoît Cottolengo (1786-1842) (*P. Gastaldi*). . . . . 500
Notice sur le serviteur de Dieu Pierre-Jean Cayron, profès de la Compagnie de Jésus, mort à Toulouse en odeur de sainteté (*P. Emile Bouniol*) . . . . . 501
Vie du R. P. Bernard, prêtre de la congrégation du Très-Saint-Rédempteur, docteur en théologie (*J. A. Lans*). . . . . 501
Le pèlerin de Marie. Notice biographique sur Charles-Aristide Maire, pénitent public pour la France (*l'abbé J. Morey*). . . 502

La fondatrice de la propagation de la foi et du rosaire vivant, souvenirs d'une amie sur la vie, les œuvres et les épreuves de Pauline-Marie Jaricot . . . . . 502
Vie de l'abbé Bernard, vicaire général de Cambrai (*marquis de Ségur*) . . . . . 503
Saint François d'Assise (*le P. L. de Cherancé, le P. H. de Grèzes, le P. Ubald de Chanday*) . . . . . 515
Histoire du bienheureux Charles le Bon, comte de Flandre (*Edward Le Glay*) . . . . . 334
Le comte Georges de Leslie, ou une mission dans la Grande-Bretagne au premier siècle de la Réforme (*le P. Richard*) . . 456
L'épiscopat de Massillon, d'après des documents inédits, suivi de sa correspondance (*l'abbé Blampignon*, docteur en théologie et docteur ès lettres. . . . . 162
Vie de Mgr Faurie, vicaire apostolique du Kouy-Tchéou (Chine) (*M. l'abbé J.-H. Castaing*, chanoine honoraire de Bordeaux). . 153
Vie de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, membre de l'Académie française (*l'abbé Lagrange*). . . . . 164
Mgr Dupanloup et M. Lagrange son historien (*U. Meynard*) . . 524
Dom Bosco et la pieuse société des Salésiens (*Albert Du Boys*). . 239
Mon portefeuille et souvenirs du noviciat de Bosco (*Augustin d'Arres*, avec une préface de *M. Elie Méric*, professeur à la Sorbonne). . . . . 260

**Ordres religieux.** Essai sur l'organisation des études dans l'ordre des Frères prêcheurs au treizième et au quatorzième siècles (1216-1342) (*C. Douais*). . . . . 443

**Histoire ancienne et romaine.** Les campagnes d'Alexandre. Tome II. L'Asie sans maître ; Tome III. L'Héritage de Darius ; Tome IV. La conquête de l'Inde et le voyage de Néarque ; Tome V. Le démembrement de l'empire (*le vice-amiral Jurien de la Gravière*) . . . . . 60
La Vie municipale en Attique. Essai sur l'organisation des dèmes au quatrième siècle (*B. Haussoullier*). . . . . 336
Histoire des Romains depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des Barbares (*Victor Duruy*) . . . . . 483
Senèque et la mort d'Agrippine, étude historique (*H. Dacbert*). . 239
Contes des Provinces de France (*Paul Sébillot*) . . . . . 236
Instruction du peuple en Bretagne avant la Révolution de 89 (*l'abbé R. Le Mée*). . . . . 266

**Histoire du moyen âge.** Entretiens sur l'histoire du moyen âge (*Jules Zeller*). . . . . 455

**Histoire moderne.** Les Huguenots et les Gueux, étude historique sur vingt-cinq années du seizième siècle (*M. le baron Kervyn de Lettenhove*). Tome III (1572-1576) . . . . . 241
La contre-révolution au seizième siècle (*Martin Philippson*) . . 337

**Histoire contemporaine.** Mémoires, documents et écrits divers du prince de Metternich (publiés par son fils le prince *Richard de Metternich*, classés et réunis par *M. N. de Klinckowstroem*). Tome VIII. . . . . 156

**Questions contemporaines.** La Franc-Maçonnerie et la Révolution (*Louis d'Estampes* et *Claudio Jannet*) . . . . . 159
Dix jours dans la Haute Italie (*M. Léon Say*, membre de l'Institut) . . . . . 262

**Questions du jour.** Les intérêts français dans le Soudan éthiopien (*comte de Cuix de Saint-Aymour*) . . . . . 355
Consultation pour Mgr Louis-Philippe-Albert de France, comte de Paris, contre don Jaime-Jean-Alphonse-Philippe de Bourbon. . 360
Le Tyran d'arrondissement, extrait des notes d'un électeur de province . . . . . 174

**Histoire de France.** Histoire nationale et notions sommaires d'histoire générale, depuis l'époque gauloise jusqu'au milieu du quinzième siècle (*F. Corréard*). . . . . 451
Cours d'histoire de France et d'histoire générale (*J. d'Arsac*) . . 265
Les Origines de la nation française (*A. Pizard*) . . . . . 358
Histoire des Institutions monarchiques de la France sous les premiers Capétiens (*Achille Luchaire*). . . . . 515
Les Chroniqueurs de l'histoire de France, depuis les origines jusqu'au seizième siècle (*Mme de Witt, née Guizot*) . . . . . 484
Jeanne d'Arc (*Marius Sepet*) . . . . . 520
Jeanne d'Arc libératrice de la France (*Joseph Fabre*) . . . . 359
Procès de condamnation de Jeanne d'Arc (*Joseph Fabre*) . . . 359
L'amiral de Coligny (*Charles Buet*). . . . . 338
Les Huguenots en Bigorre (*Ch. Durier*, archiviste des Hautes-Pyrénées, annoté par *J. de Carsalade du Pont*) . . . . . 442
Histoire de Louise de Lorraine, reine de France, 1553-1601 (*le comte de Baillon*). . . . . 339
Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV (publiés d'après le manuscrit authentique appartenant à M. le duc des Cars, par *le comte Gabriel-Jules de Cosnac* et *Edouard Pontal*, archiviste paléographe). Tome II. Janvier 1687-décembre 1688. Tome III. Janvier 1689-décembre 1691 . . . . . 242
Les guerres sous Louis XV (*comte Pajol*). . . . . 447
L'Education morale et civique, avant et pendant la Révolution (1700-1808) (*l'abbé Aug. Sicard*) . . . . . 341
Louis XVI dans la prison du Temple (*Madame Royale*) . . . . 265
La Convention nationale, son œuvre, 1792-1795 (*G. R. Cheslay*). . 266
Correspondance inédite de M. Mallet du Pan avec la cour de Vienne (1794-1798) (publiée, d'après les manuscrits conservés aux Archives de Vienne, par *André Michel*, avec une préface de *M. Taine*, de l'Académie française) . . . . . 24
Le clergé du diocèse d'Arras, Boulogne et Saint-Omer pendant la Révolution (1789-1802) (*l'abbé A. Deramecourt*, professeur d'histoire au Petit Séminaire d'Arras) . . . . . 249
Les Almanachs de la Révolution (*Henri Welschinger*) . . . . 64
Mémoires et relations politiques du baron de Vitrolles (publiés, selon le vœu de l'auteur, par *Eugène Forgues*) . . . . . 154
La guerre de 1870-1871 (*Ch. Barthélemy*). . . . . 172
Histoire de la Monarchie de Juillet (*Paul Thureau-Dangin*). . . 157
Henri de France (*H. de Pène*). . . . . 65
**Histoire civile et politique de la France.** Esclaves, Serfs et Mainmortables (*Paul Allard*). . . . . 520
Le Tiers-Etat d'après la Charte de Beaumont et ses filiales (*Edouard Bonvalot*) . . . . . 438
Der Streit über das « jus primæ noctis » (*Dr. Karl Schmidt*). . . 526
Blason populaire de la France (*H. Gaidoz* et *P. Sébillot*) . . . . 234
**Histoire des provinces.** Documents et mémoire pour servir à l'histoire du territoire de Belfort (Haut-Rhin français) (recueillis et publiés par *Léon Viellard*) . . . . . 441
Etudes historiques bretonnes (*Arthur de La Borderie*). . . . . 345
Portraits limousins, études d'histoire et de littérature (*l'abbé Camille Artigues*, avec préface de *J. Vaudon*). . . . . 521
**Histoire étrangère.** Travaux du cours pratique d'histoire nationale de *Paul Fredericq*, professeur à l'Université de Liège. 1er fascicule. Dissertations sur l'histoire des Pays-Bas au seizième siècle. . . . . 250
Vingt années de république parlementaire au dix-septième siècle. Jean de Witt, grand pensionnaire de Hollande (*M. Antonin Lefèvre-Pontalis*). . . . . 68

Don Sébastien et Philippe II. Exposé des négociations entamées en vue du mariage du roi de Portugal avec Marguerite de Valois (*le comte de Sao Mamede*). . . . . 345
Un homme d'Etat russe (Nicolas Milutine), d'après sa correspondance inédite. Etude sur la Russie et la Pologne pendant le règne d'Alexandre II (1855-1872) (*Anatole Leroy-Beaulieu*) . . 361
Il Gabinetto e le amministrazioni centrali dello stato (*Salvatore de Luca Carnazza*) . . . . . 261
The Mounds of the Mississipi Valley, historical considered (*M. Lucien Carr*) . . . . . 347
Don Gabriel Garcia Moreno, président der Republik Ecuador. Ein Leben im Dienste des Vaterlandes und des Glaubens (*A. von Berlichingen*). . . . . 72
Garcia Moreno's Tod. Historisches Trauerspiel in fünf Akten (*Adolf von Berlichingen, S. J.*). . . . . 72
**Biographie.** Jean Bart et Du Quesne (*le Dr. Philipps*). . . . . 75
Journal du corsaire Jean Doublet, de Honfleur, lieutenant de frégate sous Louis XIV (publié d'après le manuscrit autographe avec introduction, notes et additions par *Charles Bréard*). . . 245
Un grand Français du dix-septième siècle : P.-P. Riquet et le canal du Midi (*Jacques Fernay*) . . . . . 456
Dumouriez, 1739-1823 (*A. Monchanin*). . . . . 76
**Archéologie.** Antiquités grecques (*G. F. Schœmann*), ouvrage traduit de l'allemand par C. Galuski. Tome premier. . . . 255
Les voies romaines et massiliennes, dans le département des Bouches-du-Rhône (*I. Gilles*) . . . . . 59
Les métaux dans l'antiquité et au moyen âge. L'étain (*M. Germain Bapst*) . . . . . 229
Glossaire archéologique du moyen âge et de la renaissance (*Victor Gay*) . . . . . 257
Inscriptions tumulaires des onzième et douzième siècles, à Saint-Benoît-sur-Loire, moulage de ces monuments épigraphiques, calques annexés à cette étude (*M. Boucher de Molandon*). . . 16
**Mélanges historiques.** Il primo secolo della R. Academia delle Scienze di Torino. Notizie storiche et bibliographiche (1783-1883) 258
Les cinquante dernières années de l'ancienne Université de Louvain (1740-1797) (*A. Verhaegen*) . . . . . 253
Annuaire des Archives israélites pour l'an du monde 5645 (*H. Prague*). . . . . 353
Leaves from the Diary of Henry Greville (*viscountes Enfield*) . . 522
Une mission (*le général baron Ambert*) . . . . . 77
**Bibliographie.** Les Imprimeurs et les Libraires en Béarn (1552-1883) (*Louis Lacaze*). . . . . 448
Traité théorique et pratique des archives publiques (*Gabriel Richou*). . . . . 349
Bibliographie namuroise (*M. F. D. Doyen*). . . . . 450

# NOMS DES AUTEURS


About (Edmond). . . . . 487
Adam (F.-E.) . . . . . 116
Alcan (Eugène) . . . . . 353
Allard (Paul) . . . . . 520
Allègre (l'abbé G.). . . . . 136
Ambert (le général baron) . . 77
Antichan . . . . . 212
Apollinaire (le P.). . . . . 495
Arbois de Jubainville (H. d') . 430
Arreat (Lucien) . . . . . 325
Arres (Augustin d'). . . . . 260
Arsac (J. d'). . . . . 265
Artiges (l'abbé Camille). . . . 521
Arvor (Mme Gabrielle d') . . . 506
Asgrimsson (Eystein) . . . . . 231
Aubert (Ch.-F.). . . . . 484
Aubert (le doct.). . . . . 419
Aubineau (Léon). . . . . 171
Aulagnier (le docteur). . . . 113
Avout (Mme la baronne d') . . 498
Babeau (Alfred) . . . . . 340
Baillon (le comte de) . . . . 339
Baillon (H.). . . . . 146, 428
Baissac (Charles). . . . . 507
Balaguer (Victor) . . . . . 151
Banès. . . . . 399
Bapst (Germain). . . . . 229
Barbier (Auguste) . . . . . 51
Barbier (J.-V.). . . . . 217
Bardet (le doct.). . . . . 415
Barracand (Léon) . . . . 298, 456
Barthélemy (Ch.). . . . . 172
Beaussire (Émile) . . . . . 35
Belot (Adolphe). . . . . 305
Bergerat (Émile). . . . . 305
Bergsoe (Guillaume) . . . . . 303
Berillon (le doct. Edgard) . . 421
Berlichingen (Adolf von). . . 72
Bernheim (le doct.). . . . . 421
Berseaux (l'abbé) . . . . . 452
Bertin (Eugène) . . . . . 116
Bertram. . . . . 203
Biart (Lucien). . . . . 27
Bidault. . . . . 113
Biré (Edmond). . . . . 247
Bisson (Alexandre). . . . . 44
Blampignon (l'abbé) . . . . . 162
Blanquart de Bailleul (le baron) . . . . . 266
Block. . . . . 525
Bloy (Léon). . . . . 74
Bonnet (le doct. Ed.). . . . . 427
Bonnel (l'abbé). . . . . 118
Bonvalot (Edouard) . . . . . 438
Borderie (Arthur de la). . . . 345
Boucher de Molandon. . . . . 160
Bouhours (le R. P. D.). . . . 498
Bouillier . . . . . 401
Bouix (le R. P. Marcel, S.-J.). 31
Bouley (H.). . . . . 411
Bouniol (le P. Émile). . . . . 501
Bourbon, prince de Conti (Armand de). . . . . 32
Bourde (Paul) . . . . . 15
Bourget (Paul). . . . . 291
Bournet (Albert). . . . . 170
Bra (le doct. Marie) . . . . . 421
Brachet. . . . . 357
Braid (J.). . . . . 420
Bréard (Charles). . . . . 245
Broglie (l'abbé de). . . . . 142
Brown-Séquard (C.). . . . . 420
Bru (Paul) . . . . . 405
Buet (Charles) . . . 297, 304, 338
Caccianiga (Antoine). . . . . 169
Caix de Saint-Aymour (le vicomte) . . . . . 355
Calo n (le P. Van). . 140, 219, 220
Cannon (David) . . . . . 148
Capecelatro (Mgr) . . . . . 306
Carpentier (Mlle E.) . . . . . 491
Carr (Lucien) . . . . . 347
Carra de Vaux (A.) . . . . . 73
Carsalade-Dupont (J. de). . . 442
Cassan (Mme Marie). . . . . 506
Castaing (l'abbé J.-H.). . . . 153
Castonnet-Desfosses. . . . . 218
Caussade (le P. de). . . . . 137
Caussette (le R. P.) . . . . . 451
Cavallès (l'abbé Ed.). . . . . 129
Chaignet . . . . . 404
Chambrun de Rosemont (de). . 198
Chanday (le P. Ubald de) . . . 515
Charaux (Ch.). . . . . 391
Charles (Émile). . . . . 385
Charmes (Gabriel) . . . . . 215
Charnay (Désiré). . . . . 482
Chauvelais (de la) . . . . . 43
Cherancé (le R. P. Léopold de). 515
Cheron de la Bruyère (Mlle). . 492
Cherzoubre (J. de). . . . . 507
Cheslay (G.-R.) . . . . . 266
Chevalier (E.). . . . . 526
Chevalier (Omer) . . . . . 106
Chiarini (G.). . . . . 435
Chipiez (Ch.) . . . . . 508
Clair (Ch.). . . . . 525
Cochin (Denys). . . . . 224
Cognat (l'abbé) . . . . . 126
Collas (Louis) . . . . . 508

Colquhoun . . . . . 216
Contenson. . . . . 214
Corréard (F.). . . . . 455
Coriveaud (le doct.) . . . . . 423
Cornudet (Léon). . . . . 332
Cosnac (le comte Gabriel-Jules de). . . . . 242
Courcelle-Seneuil (J.-B.). . . 452
Courret (Charles) . . . . . 213
Crépieux (Jules). . . . . 420
Croiset (Alfred). . . . . 320
Dacbert (H.). . . . . 239
Daguin (Fernand) . . . . . 309
Dalmais (le R. P. P.). . . . . 356
Dana (J.-D.). . . . . 263
Daudet (Alphonse). . . . . 5
Davyl . . . . . 527
Debreyne (R. P.) . . . . . 423
Demesse (Henri) . . . . . 21
Denis. . . . . 405
Deramecourt (l'abbé A.) . . . 249
Derome (L.). . . . . 453
Desgrand (Louis). . . . . 308
Deslys (Charles). . . . . 489
Despine (le docteur P.). . . . 323
Despois (Eugène). . . . . 341
Dillaye (Frédéric). . . . . 488
Domenech (l'abbé) . . . . . 209
Donadiu y Puignau (Delfin) . . 388
Dorian (Tola) . . . . . 436
Douais (C.) . . . . . 443
Doublet (Jean). . . . . 245
Doyen (M.-F.-D.) . . . . . 450
Dubor (G. de). . . . . 454
Du Boys (Albert). . . . . 259
Ducreux (Noël). . . . . 333
Du Mesnil (le vicomte Henri) . 506
Dunan (Ch ). . . . . 397
Dupin de Saint-André . . . . 214
Durand-Desormeaux . . . 392, 393
Durier (Ch.). . . . . 442
Duruy (George) . . . . . 17
Duruy (Victor). . . . . 483
Enault (Louis) . . . . . 293
Enfield (Visc.). . . . . 522
Erhard (Auguste) . . . . . 30
Ernst (Mme) . . . . . 119
Etampes (Louis d'). . . . . 159
Fabre (Ferdinand). . . . . 12
Fabre (Joseph) . . . . . 359, 360
Fabreguettes (F.) . . . . . 309
Fabreguettes (P.) . . . . . 453
Falin (le doct.) . . . . . 409
Faye (H.) . . . . . 314
Fehling (le doct.). . . . . 416
Félix (le R. P.) . . . . . 311
Fernay (Jacques). . . . . 456
Ferrand (A.) . . . . . 423
Ferraud (Joseph). . . . . 262
Féval (Paul). . . . . 264
Figuier (Louis). . . . . 165
Fioretto (Giovanni) . . . . . 150
Flauraud . . . . . 117
Fleuriot (Mlle Zénaïde). . . . 480
Floquet (A). . . . . 265
Fouillée (Alfred) . . . . . 256
Fournier (Alfred) . . . . . 419
Frédérick. . . . . 416
Frédéricq (Paul). . . . . 250
Fresneau (Mme) née de Ségur . 402
Froment (le docteur). . . . . 114
Fuenta (don Vicente de la) . . 134
Gaidoz (H.) . . . . . 234
Gallieni. . . . . 465
Gamber (l'abbé Stanislas) . . . 300
Garnier (Edouard). . . . . 174
Gastaldi (le P.) . . . . . 500
Gautrelet (le R. P.). . . . . 130
Gaveau (Abel) . . . . . 400
Gay (Victor). . . . . 257
Gérard (Mme André) . . . . . 293
Gérardin (l'abbé) . . . . . 176
Geslin (Jules) . . . . . 211
Gilbert (D.-L.) . . . . . 330
Gilles (I.). . . . . 30
Girard (Jules). . . . . 432
Girardin (J.) . . . . . 430
Giraud (l'abbé) . . . . . 406
Giron (Aimé) . . . . . 294, 295
Goncourt (Edmond de). . . . 8
Gordon . . . . . 507
Gossop (Emile). . . . . 253
Goudeau . . . . . 163
Gouraud (Mlle Julie) . . . 492, 506
Gourdault (J.). . . . . 210, 330
Gourdon (Maurice). . . . . 216
Graetz . . . . . 196
Graham-Sumner (William). . . 452
Grange (Jean). . . . . 507
Gréville (Henry). . . . . 322
Gréville (Mme Henry). . . 20, 293
Grey (Rowland) . . . . . 434
Guaita (Stanislas de). . . . . 106
Guardia (J.-M.) . . . . . 417
Grèzes (le R H. de) . . . . . 515
Guérin (Mgr Paul) . . . . . 486
Guillaume (Paul). . . . . 75
Guyau . . . . . 166
Habberton (John) . . . . . 37
Harvey (Gabriel). . . . . 512
Haurigot (G.) . . . . . 207
Haussoullier (B.). . . . . 326
Hautcœur (Mgr). . . . . 497
Herbet (le chanoine). . . . . 131
Hermet (le doct.) . . . . . 411
Hins (Eugène) . . . . . 170
Hinselinne (Victor d'). . . . . 30
Hoefer (Ferdinand). . . . . 486

Ioutlet (W.) . . . . . 263
Iue (F.). . . . . 207
Iumbert (Edouard). . . . . 300
Iutchinson (Jonathan) . . . . 418
Ixley (T.-H.). . . . . 422
Iuymans (J.-K.) . . . . . 10
Iymans (Henri) . . . . . 510
Soard (Mgr). . . . . 144
Ames (Henry) . . . . . 302
Anin (Jules). . . . . 507
Annet (Claudio) . . . . . 159
Kanna (Marie). . . . . 173
Osa (P.-M. Antonio-Maria). . 495
Ousseaume (le doct.). . . . . 411
Ousset (le doct. P.) . . . . . 416
Urien de la Gravière (le vice-amiral) . . . . . 60
Caulen (le docteur) . . . 204, 204
Keiter (Heinrich) . . . . . 000
Keppler (Paul). . . . . 202
Kervyn de Lettenhove (le baron) . . . . . 241
Kormann (Ernst) . . . . . 416
Kühn (Ernest) . . . . . 194
Labesse (Edouard) . . . . . 75
Lacaze (Louis). . . . . 448
Lacroix (Désiré) . . . . . 33
Ladreyt (Marie-Casimir) . . . 145
Lagrange (l'abbé). . . . . 165
Lajarte (Théodore). . . . . 44
Lallemand (le R. P.) . . . . . 261
Lambert (Ed.) . . . . . 427
Lamothe (Alexandre de). . . . 298
Landelle (G. de la). . . . . 171
Landry (Eutrope) . . . . . 167
Lanessan (J. de). . . . . 422
Lans (J.-A.) . . . . . 501
Laporte (l'abbé) . . . . . 198
Laprade (Victor de) . . . . . 97
Large (Mme Henriette). . . . . 506
Largent (le R. P. Augustin). . 134
Larmandie (Léonce de). . . . 107
La Rochefoucauld . . . . . 330
Laveleye (Emile de). . . . . 152
Le Bleu. . . . . 526
Le Breton (Mme J.) . . . . . 264
Le Clerc . . . . . 211
Lecomte (F.). . . . . 108
Lécorché (le doct.). . . . . 414
Le Duc (Philibert) . . . . . 344
Lefèvre (l'abbé Théodose). . . . 497
Lefèvre-Pontalis (Antonin). . 68
Le Glay (Edward) . . . . . 334
Lelièvre (le doct.). . . . . 423
Lemaître (Jules) . . . . . 106
Le Mée (l'abbé R.). . . . . 266
Lemire . . . . . 513
Lenoir (l'abbé Félix) . . . . . 125
Leroy (Albert). . . . . 20
Leroy-Beaulieu (Anatole). . . 361
Lesclide (Richard) . . . . . 358
Lescœur (le R. P.). . . . . 128
Lessius (Léonard) . . . . . 31
Leygues (Georges) . . . . . 118
Lichtenberger (E.). . . . . 51
Liégeard (Stephen). . . . . 327
Lionnet (Ernest). . . . . 506
Liria (Frank) . . . . . 77
Lomon (Charles) . . . . . 15
Luca-Carnazza (Salvatore de). 264
Luchaire (Achille) . . . . . 519
Machiavel. . . . . 451
Maisonneuve (George) . . . . 25
Maistre (Joseph de) . . . . . 453
Malagoli . . . . . 432
Maler Müller. . . . . 54
Malfilatre . . . . . 45
Mallet du Pan. . . . . 248
Malot (Hector). . . . . 291
Marcel (Mme Etienne). . . 302, 506
Marcel (Mme J.) . . . . . 492
Marchal (le P. V.) . . . . . 260
Maricourt (le comte de) . . . 419
Marie-Thérèse de France (Mme Royale). . . . . 265
Mariéton (Paul) . . . . . 454
Martin (H.-N.). . . . . 421
Martignat (Mlle de) . . . . . 491
Martinengo (l'abbé). . . . . 132
Massa (Mme la comtesse de). . 297
Maura (le doct. don Jean). . . 138
Mauro (Mario de) . . . . . 261
Maynard (U.) . . . . . 524
Mendive (P. José). . . . 389, 390
Menendez y Pelayo. . . . . 238
Merlet (Gustave) . . . . . 321
Mesnard (Paul) . . . . . 330
Metternich (Richard de) . . . 156
Meyer (Paul) . . . . . 318
Michel (André). . . . . 248
Michel (Francisque) . . . . . 233
Michelet (J.) . . . . . 267
Moreau (Louis) . . . . . 26
Mouezy (Mme André) . . . . . 24
Molina . . . . . 399
Molière. . . . . 331
Monchanin (A.) . . . . . 76
Montaigu (Emile) . . . . . 53
Montalembert (Charles de) . . 332
Montégut (Emile) . . . . . 329
Morand (l'abbé) . . . . . 194
Morey (l'abbé J.) . . . . . 502
Mourey (Gabriel) . . . . . 115
Muller (Eugène). . . . . 508
Muntz (Eugène) . . . . . 509
Murray (James-A.-H.) . . . . 317
Nageli (Fr. K.) . . . . . 416
Narjoux. . . . . 212

Navery (Raoul de), . . . 296, 507
Nielly (le doct. Maurice). . . 423
Nollée de Norduwez (Jules). . 31
Noury (le R. P.) . . . . . 141
Nurl. . . . . 416
Nys (Ernest). . . . . 354
Ochancourt (Mme d') . . . . . 133
Ohnet (Georges). . . . . 290
Ouida. . . . . 28, 29
Pajol (le comte). . . . . 447
Palau (Melchior de) . . . . . 170
Pène (H. de) . . . . . 65
Périgot (Ch.) . . . . . 355
Perrier (Ed.) . . . . . 312
Perrot (Georges) . . . . . 508
Petit de Julleville (L.). . . 355
Pigeonneau . . . . . 206
Pizard (A.) . . . . . 358
Pizzetta (J.). . . . . 169
Poli (Oscar de). . . . . 25
Poitevin (Mlle Marie). . . . . 505
Pontal (Edouard) . . . . . 242
Pontgibaud (le comte de . . . 112
Postel Raoul). . . . . 359
Philipps (le doct.). . . . . 75
Philippson (Martin). . . . . 337
Philpin de Rivière (le R. P.). . 231
Prague (H.). . . . . 353
Preiswerk (S.). . . . . 204
Preyer W. . . . . 422
Prost Auguste) . . . . . 41
Prot (J.-G.). . . . . 407
Quatrefages (A. de) . . . . . 225
Quatrelles . . . . . 488
Rabori (le R. P. Dom I.). . . 495
Rachère (Mme la comtesse de la). . . . . 505
Rallaye Léonce de la). . . . 168
Reclus (Elisée . . . . . 482
Regnault (le P.) . . . . . 387
Regnier (Henri) . . . . . 330
Reure (l'abbé . . . . . 54
Ribaux (Adolphe) . . . . . 111
Ribbe (Ch. de). . . . . 39
Ricard (Mgr) . . . . . 172
Ricard (J.) . . . . . 14
Richard (le P.) . . . . . 456
Richepin. . . . . 101
Richou (Gabriel). . . . . 349
Rod (Edouard) . . . . . 19
Rolland (Adolphe . . . . . 105
Rondelet (Antonin) . . . . . 310
Roselly de Lorgues (le comte). 207
Rosières (Raoul). . . . . 109
Rosseeuw (Saint-Hilaire) . . . 199
Rota (Pietro) . . . . . 425
Rouslane (V.) . . . . . 299
Routhier . . . . . 117
Russel (Stanislas). . . . . 215
Saint-Germain (J.-T. de) . . . 24
Saint-Girons (A.) . . . . . 221
Saint-Laurent (le comte Grimouard de) . . . . . 499
Salembier (l'abbé). . . . . 261
Salow . . . . . 29
Sanguinetti (le P. Sébastien) . 220
Sao Mamede (le comte de) . . 345
Say (Léon) . . . . . 282
Schœmann (G.-F.) . . . . . 255
Schmidt (Dr Karl). . . . . 526
Scott (Ed. T. Long) . . . . . 512
Sébillot (Paul). . . . . 235, 236
Sée (le doct. Germain). . . . 413
Segonzac (Paul) . . . . . 21
Ségur (le marquis de). . . . . 503
Seletti (Emilio). . . . . 314
Sepet (Marius). . . . . 520
Shelley. . . . . 436
Sicard (l'abbé Aug.) . . . . . 341
Simon (le doct. Jules . . . . . 420
Sommervogel (Carlos). . . . . 350
Souchon (Abel). . . . . 316
Soury (Jules) . . . . . 422
Stolz (Mme de . . . . . 491
Sucona y Vallès (Th.) . . . . 367
Surville (André). . . . . 492
Sylvain (l'abbé). . . . . 127
Taberaud (Ch.) . . . . . 115
Taine . . . . . 246
Tassoni (le P. Giuseppe) . . . 498
Taylor (Isaac). . . . . 47
Tessier (le doct. P.) . . . . . 417
Thierry-Mieg . . . . . 146
Thureau-Dangin (Paul) . . . . 157
Trochon (l'abbé). . . . . 200, 201
Trubert (Maurice) . . . . . 117
Turcan (l'abbé . . . . . 441
Ussel (Philibert d'). . . . . 38
Vallet (P.) . . . . . 395
Vaudon (J.) . . . . . 521
Vaughan (E.) . . . . . 115
Vergès y Vernis (P.) . . . . . 391
Verhaegen (A.) . . . . . 253
Verly (Hippolyte) . . . . . 511
Veuillot (Eugène) . . . . . 77
Vibraye (Mme la marquise de) . 258
Vidal y Valenciano (don Cayetano). . . . . 357
Viellard (Léon). . . . . 441
Vigny (Alfred de . . . . . 139
Vilmorin-Andrieux et C . . . 229
Vingtrinier . . . . . 112
Vitrolles (baron de. . . . . 151
Vosen (le docteur . . . . . 204
Weckerlin (J.-B.) . . . . . 437
Weiss (Fr.-Albert-Maria . . . 425
Welhausen (J.) . . . . . 191
Welschinger (Henri) . . . . . 64

Witt, née Guizot (Mme Cornelis de). . . . . 30, 484, 490, 492
Wogue . . . . . 196
Wood (Mrs Henry) . . . . . 302
Wordsworth (J.). . . . . 201
Yung (le doct.). . . . . 419
Zeller (Jules) . . . . . 455
Zschokke (le doct. Hermann). 195

---

## TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Abadie (Paul), 462. — Alexander (Charles), 530. — Allain-Targé (Mme), 530. — Andriveau (Benjamin), 530. — Arntz (E.), 530. — Bassanville, 528. — Baudrier (H.), 463. — Bechet (le doct.), 80. — Bertin-Mourot (Pierre-Auguste), 365. — Caneto (l'abbé François), 270. — Carano (Giulio), 530. — Catel (le R. P.), 270. — Cauvet (Jules), 270. — Chantrel (J.), 176. — Charpentier (Henri le), 79. — Charvet (Gratien), 177. — Chaulet d'Outremont (Mgr), 364. — Chergé (Charles de), 462. — Combier, 364. — Cornellas y Cluet (Antonio), 530. — Dalin (le R. P.), 178. — Denis (Auguste), 464. — Deschamps, 530. — Desmars, 177. — Ducroq (Ph.-Aug.), 177. — Dumont (Albert), 268. — Duquesnay (Mgr), 457. — Faurie (Pierre), 365. — Faustin-Hélie, 460. — Fitzinger (Léopold), 530. — Fochier (Louis), 178. — Foucaud de l'Espagnery (François), 530. — Fournier (Eugène), 177. — Galesloot, 466. — Gérando (le baron Gustave de), 78. — Ginestet (le docteur), 178. — Graeff (Auguste), 271. — Groote (Ch. de), 365. — Guérin (l'abbé), 365. — Guichard (Victor), 529. — Guilhermy (le R. P. Esleban de), 269. — Guttierréz (don Ant.-Garcia), 464. — Guyard (Stanislas), 363. — Helwald (von), 530. — Herrmann (Adolf), 514. — Huber (Ch.), 365. — Jenks (Joseph-William), 530. — Jonain (Pierre), 529. — Lacroix (Paul. — Bibliophile Jacob), 457. — Lagarde (l'abbé de), 362. — Langlois (Hyac.-Hipp.), 530. — Lebrun (Mme Anaïs), 528. — Lemcke (Ludwig), 530. — Liddderdale, 530. — Guéronnière (le comte Alfred de la), 176. — Laroche-Joubert, 178. — Laube (Henri), 364. — Laverdant (Désiré), 176. — Luca (le cardinal de), 78. — Maret (Henri-Louis-Charles), 78. — Maillinger (Joseph), 530. — Makart (Hans), 530. — Marguerin (Emile), 464. — Massé (Victor), 268. — Mesgrigny (le marquis de), 178. — Mila y Fontanals (don Manuel), 271. — Moigno de Villebeau (François-Napoléon-Marie), 174. — Monnier (Alexandre), 465. — Moreau (le doct. J. J.), de Tours, 80. — Moreno (le cardinal), 624. — Munch (André), 271. — Neut (Amand), 80. — Nicolas, 365. — Nielsen (Rasmus), 460. — Oyex-Delafontaine, 530. — Pagart d'Hermansart (Eug.), 79. — Pépin (le docteur Jules), 177. — Pépin d'Escurac (A.), 177. — Pinchart (Alexandre), 465. — Pinel (Edouard), 178. — Poisnel, 530. — Poitevin (Prosper), 529. — Porro de Porry (Eugène), 80. — Quicherat (Louis), 528. — Ramadié (Mgr), 269. — Ravaisson (François), 364. — Regnier (Adolphe), 459. — Rivet (Mgr), 269. — Sacaze (François), 176. — Scheltien, 465 — Schmidt (Henri), 529. — Serena (Mme Carla), 177. — Thénard (le baron), 268. — Thomas (Léon), 79. — Tissot (Ch.-Jos.), 78. — Totleben (le général), 80. — Berg (Van den), 365. — Vincent (J.-B.), 530. — Zeissi (le Dr Hermann von), 530.
Institut, 80, 366, 466, 530.
Concours et Prix, 81, 178, 366.
Congrès, 179, 468.
Ecole des chartes, 467.
Missions scientifiques, 273, 368.
Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 81, 180, 273, 368, 466, 533.
Lectures faites à l'Académie de

sciences morales et politiques, 81, 180, 273, 369, 467, 533.
Société de saint Thomas d'Aquin, 533.
Mélanges philologiques et littéraires : Langue roumaine, 279. — Annuaire de la Société des études juives (troisième année, 1883-1884), 84. — Paléographie des classiques latins, 538. — Le Miroir de saint Augustin, 535. — Les écrivains de l'ordre de Prémontré, 275. — Antonius Arena, 277. — Les manuscrits de Bossuet, 538. — Deux Parnassiens bretons au dix-septième siècle, 83. — Corneille, 469. — Molière et les Limousins, 372. — Lettres et billets inédits de Mascaron, 371. — L'Ecole des Chartes au dix-huitième siècle, 84. — D'une faute d'impression souvent reproduite, 372. — Une séance littéraire dans un collège catholique, 533.
Mélanges historiques : Vie de saint Bevons de Noyers, 536. — Le testament de Jean le Bon, 181. — La garnison de Cervière en 1591 et 1592, 534. — Henri IV et Mazarin, 468. — La prise de la Bastille, 81. — Album de dessins originaux de Henri V, 540. — Documents pour servir à l'histoire de Bordeaux, 539. — Documents sur la ville de Royan et la tour de Cordouan, 277. — Dampierre-sur-Boutonne, 278. — Le Château de Bonaguil, 276. — Le Château de Puy-de-Val, 81. — La conférence de Saint-Brice, 534. — Les Seigneurs de Breteuil, 184. — Fulvio Orsini et le cardinal de Granvelle, 185. — Du lieu de la naissance et de la date du décès de Pierre de Montmaur, 534. — Le Testament de J. de Genouillac, 183. — Jean Gersen, 539. — Deux brochures de M. Tamizey de Larroque, 84. — Les Sociétés savantes, 181.
Mélanges archéologiques et artistiques : Authentiques de reliques de l'époque mérovingienne, 85. — Authentiques de reliques découvertes à Vergy, 82. — L'autel chrétien, 82. — La tapisserie à Arras, 537. — Les Beaux-Arts au palais de Monaco, 85. — La Société française d'archéologie à Jersey, 467.
Mélanges bibliographiques : Propriété artistique et littéraire, 369. — Convention entre la France et la Suède pour la garantie de la propriété des œuvres d'esprit et d'art, 180. — Convention entre la France et l'Italie, pour la garantie de la propriété artistique et littéraire, 274. — Les débuts de l'imprimerie à Orléans, 86. — Les ex-libris de Schœpflin, 82. — La Bibliothèque Vallicelliane, 536. — Bibliographies cantonales, 275. — Bibliographie vosgienne de l'année 1883, 371. — Archives notariales, 186. — Les collections Ashburnham, 186. — La Bibliomanie en 1883, 182. — Bibliothèques municipales de Paris, 275. — Bibliothèque professionnelle d'art et d'industrie de Paris, 275. — Le Musée pédagogique de Paris, 186. — Notice sur la bibliothèque de la Chambre de commerce de Bordeaux, 372. — Bibliothèques populaires, 369. — Table de la revue de géographie, 82.
Nouvelles. — France : Paris, 86, 15[illegible] 289, 373, 472, 540. — Agenais, 88, 543. — Angoumois, 473. — Auvergne, 473, 543. — Béarn, 1[illegible] 543. — Bourgogne, 89, 187, 3[illegible] 544. — Bretagne, 375. — Champagne, 188, 376, 544. — Comté-Venaissin, 89. — Dauphiné, 4[illegible] — Flandre, 89. — Forez, 474. — Franche-Comté, 89, 474, 544. — Guyenne, 544. — Languedoc, 5[illegible] — Limousin, 90, 474. — Lorraine, 474, 544. — Lyonnais, 188, [illegible] — Maine, 90. — Marche et Limousin, 280. — Normandie, 90, [illegible] 376, 474, 545. — Orléanais, 1[illegible] — Picardie, 90, 189, 474, 54[illegible] Poitou, 91, 189, 376, 474. — Provence, 376. — Saintonge et Aunis, 377, 546. — Vendée, 475.
Nouvelles. — Etranger : Alsace-Lorraine, 377. — Allemagne, [illegible] 189, 281, 377, 546. — Angleterre, 92, 189, 281, 378, 546. — Autriche, 190. — Belgique, 92, 378, 475, [illegible] — Danemark, 476. — Espagne, 92, 190, 282, 379, 475, 548. — Italie, 93, 379, 548. — Luxembourg, 282, 379, 549. — Pays-Bas, 475. — Roumanie, 549. — Russie, [illegible] 549. — Suède, 550. — Su[illegible]

550. — Etats-Unis, 190, 380.
Ventes : 380, 478, 551.
Publications nouvelles : 93, 190, 282, 382, 478, 551.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Balduin (sur la date de la mort de), 383.
Bellefont (poésies de Madame de), 94.
Bibliographies provinciales (sur les), 195, 284, 384, 480.
Bibliothèque nationale, 479.
Capitain (sur Remy), 383.
Charité catholique (la), 479.
Concile de Mâcon (sur le second), 95.
Cri de la douleur (le), 95.
Cromwell (histoire de), 94.
Dieu (mémoire en faveur de), 94, 479.
Doffaine (sur le mot), 191.
Domremy (prononciation), 288.
Eglises bâties par le P. de la Croix en Alsace, 192.
François Ier de Paulin Paris (sur le), 95.
Index (ouvrages sur l'), 283.
Inquisition (l'), 192.
Instruction primaire (l') avant 1789, 287.
Lagarde (sur Pierre de), 95.
Le Noble (le fabuliste), 94.
Livre rarissime (un), 192.
Louis (saint) en Egypte, 192.
Louis XIV (statues équestres de), 95.
Noailles (madame de) était-elle Calviniste ? 383.
Numismate ou Numismatiste ? 95, 288.
Pindare (larmes sur la mort de), 94, 288.
Romant (le) des trois pèlerinages, 96.
Ramond (la société), 384.
Sainte Pélagie à Jouarre (fête de), 192.
Sully (armes de), 96.
Tailleter, 284.
Vert-Vert (la critique de), 283.

SAINT-QUENTIN. — IMP. J. MOUREAU ET FILS.

Le *Polibyblion, Revue bibliographique universelle*, paraît du 10 au 15 de chaque mois, en deux parties distinctes : PARTIE LITTÉRAIRE et PARTIE TECHNIQUE.

La PARTIE LITTÉRAIRE forme par mois une livraison de six feuilles d'impression contenant : 1° Des articles d'ensemble sur les différentes branches de la science et de la littérature ; — 2° Des Comptes rendus de publications françaises et étrangères ; — 3° Un Bulletin faisant connaître les ouvrages récents et de moindre importance ; — 4° Des articles Variétés ; — 5° Une Chronique, résumant tous les faits se rattachant à la spécialité du Recueil ; — 6° Une Correspondance offrant des renseignements bibliographiques ; — 7° Des Questions et réponses sur des points littéraires, historiques, biographiques, bibliographiques, etc.

La PARTIE TECHNIQUE forme par mois une livraison de deux à trois feuilles d'impression contenant : 1° Une Bibliographie méthodique des ouvrages récents publiés en France et à l'étranger ; — 2° Les Sommaires des principales revues françaises et étrangères ; — 3° Les Sommaires des mémoires des Sociétés savantes de France ; — 4° Les Sommaires des articles littéraires des grands journaux de Paris.

---

COMITÉ DE RÉDACTION. — MM. DE BEAUCOURT, *Président* ; Anatole DE BARTHÉLEMY ; J.-A. DE BERNON, comte DE PUYMAIGRE ; Marius SEPET, le R. P. A. SOMMERVOGEL. *Administrateur délégué près du Comité*, M. le comte A. DE BOURMONT.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction du *Polybiblion*.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant du *Polybiblion*.

---

PRIX D'ABONNEMENT. — Les prix d'abonnement sont ainsi fixés :

*Partie littéraire :* pour la France, 15 fr. par an ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

*Partie technique :* France, 10 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

*Les deux Parties réunies :* France, 20 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Une livraison prise séparément. — Prix : 1 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier de chaque année, et sont payables par un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant.

---

COLLECTIONS. — Les années 1868-83 sont en vente, et forment trente-neuf volumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun.

---

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au secrétaire de la Société, 5, boulevard Saint-Germain.

Publications de la Société Bibliographique

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE

195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

---

POUR PARAITRE LE 15 DÉCEMBRE

---

# BIBLIOGRAPHIE

DES

# CORPORATIONS OUVRIÈRES

PAR

## HIPPOLYTE BLANC

1 volume in-8 raisin de 80 à 100 pages, à deux colonnes

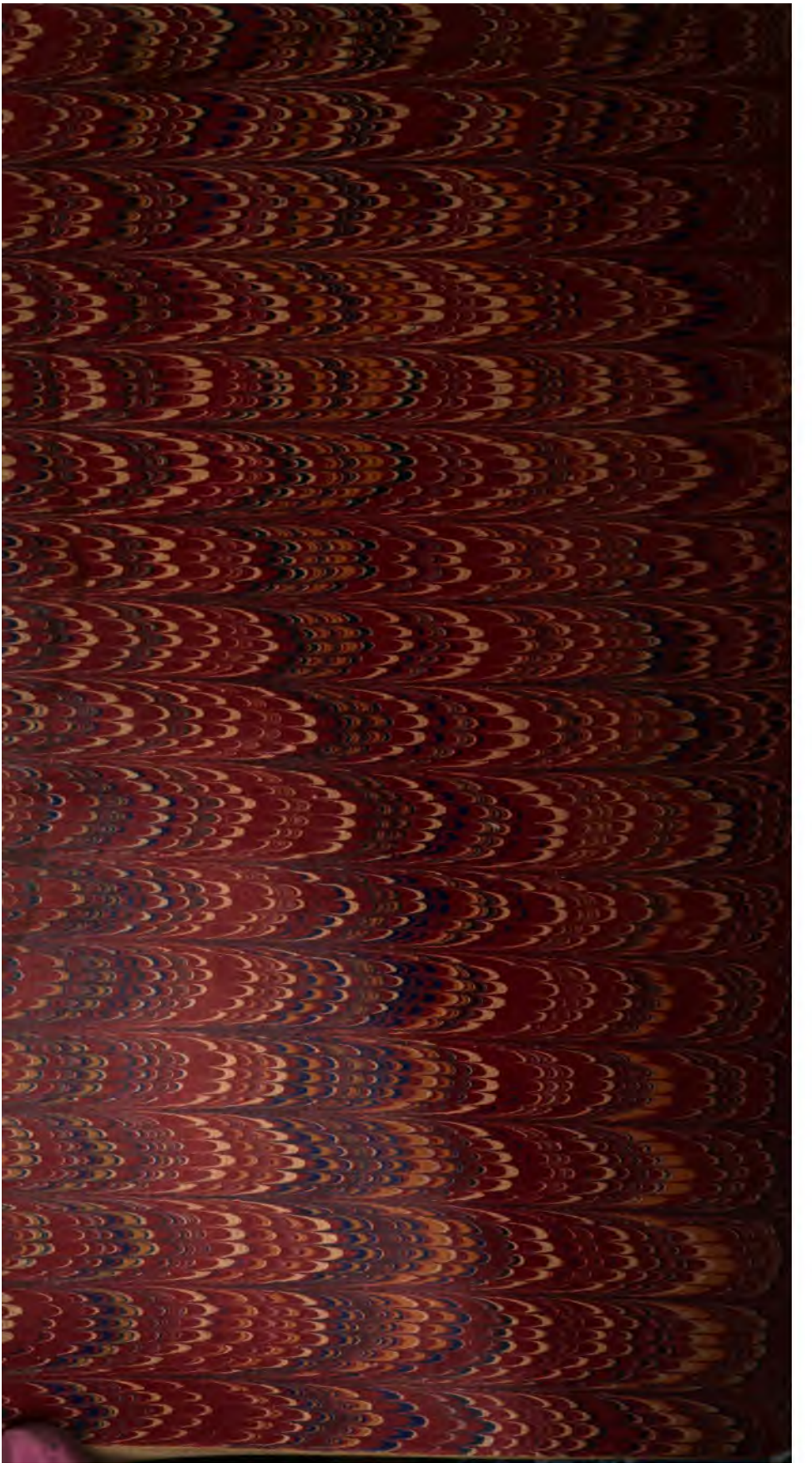
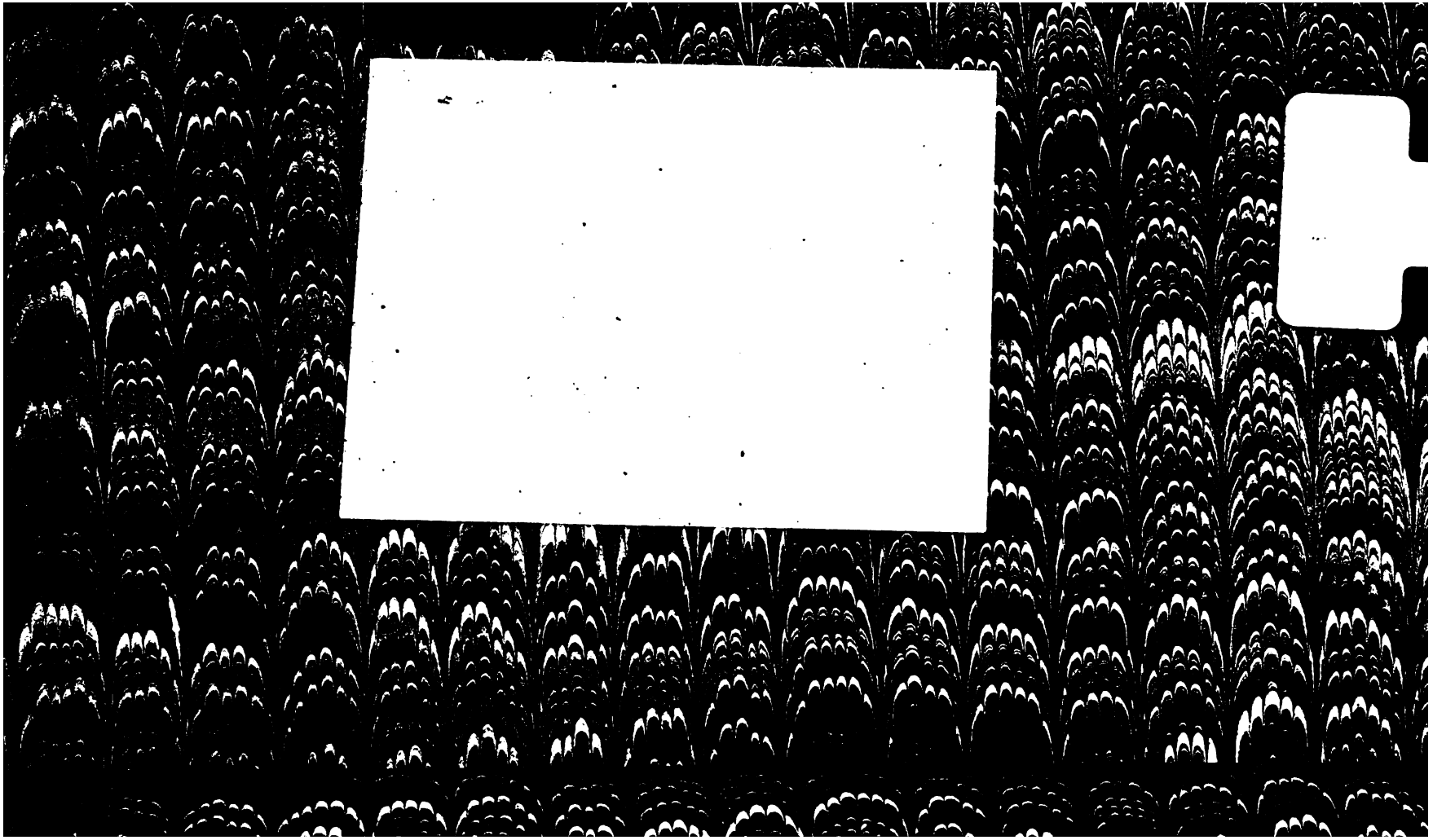
Format BRUNET

Avec Tables de matières et d'auteurs.

---

Jusqu'au 1er décembre : prix de souscription aux Bureaux de la Société Bibliographique : 3 fr.

L'ouvrage tiré à petit nombre sera porté au 1er décembre à 5 fr.

---

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE JULES MOUREAU ET FILS.